Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Comte Léon Tolstoï

LA GUERRE ET LA PAIX

TOME I

(1863-1869)

Traduction par UNE RUSSE

Table des matières

PREMIÈRE PARTIE

AVANT TILSITT

1805 – 1807

CHAPITRE PREMIER

I

« Eh bien, prince, que vous disais-je ? Gênes et Lucques sont devenues les propriétés de la famille Bonaparte. Aussi, je vous le déclare d'avance, vous cesserez d'être mon ami, mon fidèle esclave, comme vous dites, si vous continuez à nier la guerre et si vous vous obstinez à défendre plus longtemps les horreurs et les atrocités commises par cet Antéchrist…, car c'est l'Antéchrist en personne, j'en suis sûre ! Allons, bonjour, cher prince ; je vois que je vous fais peur… asseyez-vous ici, et causons[1]… »

Ainsi s'exprimait en juillet 1805 Anna Pavlovna Schérer, qui était demoiselle d'honneur de Sa Majesté l'impératrice Marie Féodorovna et qui faisait même partie de l'entourage intime de Sa Majesté. Ces paroles s'adressaient au prince Basile, personnage grave et officiel, arrivé le premier à sa soirée.

Mlle Schérer toussait depuis quelques jours ; c'était une grippe, disait-elle (le mot « grippe » était alors une expression toute nouvelle et encore peu usitée).

Un laquais en livrée rouge – la livrée de la cour – avait colporté le matin dans toute la ville des billets qui disaient invariablement : « Si vous n'avez rien de mieux à faire, monsieur le

[1] En français dans le texte. (*Note du traducteur*.)

Comte ou Mon Prince, et si la perspective de passer la soirée chez une pauvre malade ne vous effraye pas trop, je serai charmée de vous voir chez moi entre sept et huit. – ANNA SCHÉRER[2]. »

« Grand Dieu ! quelle virulente sortie ! » répondit le prince, sans se laisser émouvoir par cette réception.

Le prince portait un uniforme de cour brodé d'or, chamarré de décorations, des bas de soie et des souliers à boucles ; sa figure plate souriait aimablement ; il s'exprimait en français, ce français recherché dont nos grands-pères avaient l'habitude jusque dans leurs pensées, et sa voix avait ces inflexions mesurées et protectrices d'un homme de cour influent et vieilli dans ce milieu.

Il s'approcha d'Anna Pavlovna, lui baisa la main, en inclinant sa tête chauve et parfumée, et s'installa ensuite à son aise sur le sofa.

« Avant tout, chère amie, rassurez-moi, de grâce, sur votre santé, continua-t-il d'un ton galant, qui laissait pourtant percer la moquerie et même l'indifférence à travers ses phrases d'une politesse banale.

– Comment pourrais-je me bien porter, quand le moral est malade ? Un cœur sensible n'a-t-il pas à souffrir de nos jours ? Vous voilà chez moi pour toute la soirée, j'espère ?

– Non, malheureusement : c'est aujourd'hui mercredi ; l'ambassadeur d'Angleterre donne une grande fête, et il faut que j'y paraisse ; ma fille viendra me chercher.

---

[2] En français dans le texte. (*Note du traducteur*.)

– Je croyais la fête remise à un autre jour, et je vous avouerai même que toutes ces réjouissances et tous ces feux d'artifice commencent à m'ennuyer terriblement.

– Si l'on avait pu soupçonner votre désir, on aurait certainement remis la réception, répondit le prince machinalement, comme une montre bien réglée, et sans le moindre désir d'être pris au sérieux.

– Ne me taquinez pas, voyons ; et vous, qui savez tout, dites-moi ce qu'on a décidé à propos de la dépêche de Novosiltzow ?

– Que vous dirai-je ? reprit le prince avec une expression de fatigue et d'ennui… Vous tenez à savoir ce qu'on a décidé ? Eh bien, on a décidé que Bonaparte a brûlé ses vaisseaux, et il paraîtrait que nous sommes sur le point d'en faire autant. »

Le prince Basile parlait toujours avec nonchalance, comme un acteur qui répète un vieux rôle. Mlle Schérer affectait au contraire, malgré ses quarante ans, une vivacité pleine d'entrain. Sa position sociale était de passer pour une femme enthousiaste ; aussi lui arrivait-il parfois de s'exalter à froid, sans en avoir envie, rien que pour ne pas tromper l'attente de ses connaissances. Le sourire à moitié contenu qui se voyait toujours sur sa figure n'était guère en harmonie, il est vrai, avec ses traits fatigués, mais il exprimait la parfaite conscience de ce charmant défaut, dont, à l'imitation des enfants gâtés, elle ne pouvait ou ne voulait pas se corriger. La conversation politique qui s'engagea acheva d'irriter Anna Pavlovna.

« Ah ! ne me parlez pas de l'Autriche ! Il est possible que je n'y comprenne rien ; mais, à mon avis, l'Autriche n'a jamais voulu et ne veut pas la guerre ! Elle nous trahit : c'est la Russie toute seule qui délivrera l'Europe ! Notre bienfaiteur a le sentiment de sa haute mission, et il n'y faillira pas ! J'y crois, et j'y

tiens de toute mon âme ! Un grand rôle est réservé à notre empereur bien-aimé, si bon, si généreux ! Dieu ne l'abandonnera pas ! Il accomplira sa tâche et écrasera l'hydre des révolutions, devenue encore plus hideuse, si c'est possible, sous les traits de ce monstre, de cet assassin ! C'est à nous de racheter le sang du juste ! À qui se fier, je vous le demande ? L'Angleterre a l'esprit trop mercantile pour comprendre l'élévation d'âme de l'empereur Alexandre ! Elle a refusé de céder Malte. Elle attend, elle cherche une arrière-pensée derrière nos actes. Qu'ont-ils dit à Novosiltzow ? Rien ! Non, non, ils ne comprennent pas l'abnégation de notre souverain, qui ne désire rien pour lui-même et ne veut que le bien général ! Qu'ont-ils promis ? Rien, et leurs promesses mêmes sont nulles ! La Prusse n'a-t-elle pas déclaré Bonaparte invincible et l'Europe impuissante à le combattre ? Je ne crois ni à Hardenberg, ni à Haugwitz ! Cette fameuse neutralité prussienne n'est qu'un piège[3] ! Mais j'ai foi en Dieu et dans la haute destinée de notre cher empereur, le sauveur de l'Europe ! »

Elle s'arrêta tout à coup, en souriant doucement à son propre entraînement.

« Que n'êtes-vous à la place de notre aimable Wintzingerode ! Grâce à votre éloquence, vous auriez emporté d'assaut le consentement du roi de Prusse ; mais… me donnerez-vous du thé ?

– À l'instant !… À propos, ajouta-t-elle en reprenant son calme, j'attends ce soir deux hommes fort intéressants, le vicomte de Mortemart, allié aux Montmorency par les Rohan, une des plus illustres familles de France, un des bons émigrés, un vrai ! L'autre, c'est l'abbé Morio, cet esprit si profond !… Vous savez qu'il a été reçu par l'empereur !

---

[3] En français dans le texte. (*Note du traducteur*.)

– Ah ! je serai charmé !… Mais dites-moi, je vous prie, continua le prince avec une nonchalance croissante, comme s'il venait seulement de songer à la question qu'il allait faire, tandis qu'elle était le but principal de sa visite, dites-moi s'il est vrai que Sa Majesté l'impératrice mère ait désiré la nomination du baron Founcke au poste de premier secrétaire à Vienne ? Le baron me paraît si nul ! Le prince Basile convoitait pour son fils ce même poste, qu'on tâchait de faire obtenir au baron Founcke par la protection de l'impératrice Marie Féodorovna. Anna Pavlovna couvrit presque entièrement ses yeux en abaissant ses paupières ; cela voulait dire que ni elle ni personne ne savait ce qui pouvait convenir ou déplaire à l'impératrice.

« Le baron Founcke a été recommandé à l'impératrice mère par la sœur de Sa Majesté, » dit-elle d'un ton triste et sec.

En prononçant ces paroles, Anna Pavlovna donna à sa figure l'expression d'un profond et sincère dévouement avec une teinte de mélancolie ; elle prenait cette expression chaque fois qu'elle prononçait le nom de son auguste protectrice, et son regard se voila de nouveau lorsqu'elle ajouta que Sa Majesté témoignait beaucoup d'estime au baron Founcke.

Le prince se taisait, avec un air de profonde indifférence, et pourtant Anna Pavlovna, avec son tact et sa finesse de femme, et de femme de cour, venait de lui allonger un petit coup de griffe, pour s'être permis un jugement téméraire sur une personne recommandée aux bontés de l'impératrice ; mais elle s'empressa aussitôt de le consoler :

« Parlons un peu des vôtres ! Savez-vous que votre fille fait les délices de la société depuis son apparition dans le monde ? On la trouve belle comme le jour ! »

Le prince fit un salut qui exprimait son respect et sa reconnaissance.

« Que de fois n'ai-je pas été frappée de l'injuste répartition du bonheur dans cette vie, continua Anna Pavlovna, après un instant de silence. Elle se rapprocha du prince avec un aimable sourire pour lui faire comprendre qu'elle abandonnait le terrain de la politique et les causeries de salon pour commencer un entretien intime : « Pourquoi, par exemple, le sort vous a-t-il accordé de charmants enfants tels que les vôtres, à l'exception pourtant d'Anatole, votre cadet, que je n'aime pas ? ajouta-t-elle avec la décision d'un jugement sans appel et en levant les sourcils. Vous êtes le dernier à les apprécier, vous ne les méritez donc pas… »

Et elle sourit de son sourire enthousiaste.

« Que voulez-vous ? dit le prince. Lavater aurait certainement découvert que je n'ai pas la bosse de la paternité.

– Trêve de plaisanteries ! il faut que je vous parle sérieusement. Je suis très mécontente de votre cadet, entre nous soit dit. On a parlé de lui chez Sa Majesté (sa figure, à ces mots, prit une expression de tristesse), et on vous a plaint. »

Le prince ne répondit rien. Elle le regarda en silence et attendit.

« Je ne sais plus que faire, reprit-il avec humeur. Comme père, j'ai fait ce que j'ai pu pour leur éducation, et tous les deux ont mal tourné. Hippolyte du moins est un imbécile paisible, tandis qu'Anatole est un imbécile turbulent ; c'est la seule différence qu'il y ait entre eux ! »

Il sourit cette fois plus naturellement, plus franchement, et quelque chose de grossier et de désagréable se dessina dans les replis de sa bouche ridée.

« Les hommes comme vous ne devraient pas avoir d'enfants ; si vous n'étiez pas père, je n'aurais aucun reproche à vous adresser, lui dit d'un air pensif Mlle Schérer.

– Je suis votre fidèle esclave, vous le savez ; aussi est-ce à vous seule que je puis me confesser ; mes enfants ne sont pour moi qu'un lourd fardeau et la croix de mon existence ; c'est ainsi que je les accepte. Que faire ?... » Et il se tut, en exprimant par un geste sa soumission à la destinée.

Anna Pavlovna parut réfléchir.

« N'avez-vous jamais songé à marier votre fils prodigue, Anatole ? Les vieilles filles ont, dit-on, la manie de marier les gens ; je ne crois pas avoir cette faiblesse, et pourtant j'ai une jeune fille en vue pour lui, une parente à nous, la princesse Bolkonsky, qui est très malheureuse auprès de son père. »

Le prince Basile ne dit rien, mais un léger mouvement de tête indiqua la rapidité de ses conclusions, rapidité familière à un homme du monde, et son empressement à enregistrer ces circonstances dans sa mémoire.

« Savez-vous bien que cet Anatole me coûte quarante mille roubles par an ? soupira-t-il en donnant un libre cours à ses tristes pensées. Que sera-ce dans cinq ans, s'il y va de ce train ? Voilà l'avantage d'être père !... Est-elle riche, votre princesse ?

– Son père est très riche et très avare ! Il vit chez lui, à la campagne. C'est ce fameux prince Bolkonsky auquel on a fait quitter le service du vivant de feu l'empereur et qu'on avait surnommé « le roi de Prusse ». Il est fort intelligent, mais très original et assez difficile à vivre. La pauvre enfant est malheureuse comme les pierres. Elle n'a qu'un frère, qui a épousé depuis peu Lise Heinenn et qui est aide de camp de Koutouzow. Vous le verrez tout à l'heure.

– De grâce, chère Annette, dit le prince en saisissant tout à coup la main de Mlle Schérer, arrangez-moi cette affaire, et je serai à tout jamais le plus fidèle de vos *esclafes*, comme l'écrit mon *starost*[4] au bas de ses rapports. Elle est de bonne famille et riche, c'est juste ce qu'il me faut. »

Et là-dessus, avec la familiarité de geste élégante et aisée qui le distinguait, il baisa la main de la demoiselle d'honneur, puis, après l'avoir serrée légèrement, il s'enfonça dans son fauteuil en regardant d'un autre côté.

« Eh bien, écoutez, dit Anna Pavlovna, j'en causerai ce soir même avec Lise Bolkonsky. Qui sait ? cela s'arrangera peut-être ! Je vais faire, dans l'intérêt de votre famille, l'apprentissage de mon métier de vieille fille.

II

Le salon d'Anna Pavlovna s'emplissait peu à peu : la fine fleur de Pétersbourg y était réunie ; cette réunion se composait, il est vrai, de personnes dont le caractère et l'âge différaient beaucoup, mais qui étaient toutes du même bord. La fille du prince Basile, la belle Hélène, venait d'arriver pour emmener son père et se rendre avec lui à la fête de l'ambassadeur d'Angleterre. Elle était en toilette de bal, avec le chiffre de demoiselle d'honneur à son corsage. La plus séduisante femme de Pétersbourg, la toute jeune et toute mignonne princesse Bolkonsky, y était également. Mariée l'hiver précédent, sa situation intéres-

[4] Bailli du village. (*Note du traducteur*.)

sante, tout en lui interdisant les grandes réunions, lui permettait encore de prendre part aux soirées intimes. On y voyait aussi le prince Hippolyte, fils du prince Basile, suivi de Mortemart, qu'il présentait à ses connaissances, l'abbé Morio, et bien d'autres.

« Avez-vous vu ma tante ? » ou bien : « Ne connaissez-vous pas ma tante ? » répétait invariablement Anna Pavlovna à chacun de ses invités en les conduisant vers une petite vieille coiffée de nœuds gigantesques, qui venait de faire son apparition. Mlle Schérer portait lentement son regard du nouvel arrivé sur « sa tante » en le lui présentant, et la quittait aussitôt pour en amener d'autres. Tous accomplissaient la même cérémonie auprès de cette tante inconnue et inutile, qui n'intéressait personne. Anna Pavlovna écoutait et approuvait l'échange de leurs civilités, d'un air à la fois triste et solennel. La tante employait toujours les mêmes termes, en s'informant de la santé de chacun, en parlant de la sienne propre et de celle de Sa Majesté l'impératrice, « laquelle, Dieu merci, était devenue meilleure ». Par politesse, on tâchait de ne pas marquer trop de hâte en s'esquivant, et l'on se gardait bien de revenir auprès de la vieille dame une seconde fois dans la soirée. La jeune princesse Bolkonsky avait apporté son ouvrage dans un *ridicule* de velours brodé d'or. Sa lèvre supérieure, une ravissante petite lèvre, ombragée d'un fin duvet, ne parvenait jamais à rejoindre la lèvre inférieure ; mais, malgré l'effort visible qu'elle faisait pour s'abaisser ou se relever, elle n'en était que plus gracieuse, malgré ce léger défaut tout personnel et original, privilège des femmes véritablement attrayantes, car cette bouche à demi ouverte lui prêtait un charme de plus. Chacun admirait cette jeune femme, pleine de vie et de santé, qui, à la veille d'être mère, portait si légèrement son fardeau. Après avoir échangé quelques mots avec elle, tous, jeunes gens ennuyés ou vieillards moroses, se figuraient qu'ils étaient bien près de lui ressembler, ou qu'ils avaient été particulièrement aimables, grâce à son gai sourire, qui à chaque parole faisait briller ses petites dents blanches.

La petite princesse fit le tour de la table à petits pas et en se dandinant ; puis, après avoir arrangé les plis de sa robe, elle s'assit sur le canapé à côté du samovar, de l'air d'une personne qui n'avait eu dans tout cela qu'un seul but, son propre plaisir et celui des autres.

« J'ai apporté mon ouvrage, dit-elle en ouvrant son sac et en s'adressant à la société en général. – Prenez garde, Annette, n'allez pas me jouer quelque méchant tour ; vous m'avez écrit que votre soirée serait toute petite ; aussi voyez comme me voilà attifée... » Et elle étendit les bras pour mieux faire valoir son élégante robe grise, garnie de dentelles, et serrée un peu au-dessous de la gorge par une large ceinture.

« Soyez tranquille, Lise, vous serez malgré tout la plus jolie.

– Savez-vous que mon mari m'abandonne ? continua-t-elle, en s'adressant du même ton à un général : il va se faire tuer !

– À quoi bon cette horrible guerre ? » dit-elle au prince Basile.

Et, sans attendre sa réponse, elle se mit à causer avec la fille du prince, la belle Hélène.

« Quelle gentille personne que cette petite princesse, » dit tout bas le prince Basile à Anna Pavlovna !

Bientôt après, un jeune homme, gros et lourd, aux cheveux ras, fit son entrée dans le salon. Il portait des lunettes, un pantalon clair à la mode de l'époque, un immense jabot et un habit brun. C'était le fils naturel du comte Besoukhow, un grand seigneur très connu du temps de Catherine et qui se mourait en ce moment à Moscou. Le jeune homme n'avait encore fait choix

d'aucune carrière ; il arrivait de l'étranger, où il avait été élevé, et se montrait pour la première fois dans le monde. Anna Pavlovna l'accueillit avec le salut dont elle gratifiait ses hôtes les plus obscurs. Pourtant, à la vue de Pierre, et malgré ce salut d'un ordre inférieur, sa figure exprima un mélange d'inquiétude et de crainte, sentiment que l'on éprouve à la vue d'un objet colossal qui ne serait pas à sa place. Pierre était effectivement d'une stature plus élevée que les autres invités ; mais l'inquiétude d'Anna Pavlovna provenait d'une autre cause : elle craignait ce regard bon et timide, observateur et sincère, qui le distinguait du reste de la compagnie.

« C'est on ne peut plus aimable à vous, monsieur Pierre, d'être venu voir une pauvre malade, » dit-elle en échangeant avec sa tante des regards troublés pendant qu'elle le lui présentait.

Pierre balbutia quelque chose d'inintelligible, en continuant à laisser errer ses yeux autour de lui. Tout à coup il sourit gaiement et salua la petite princesse comme une de ses bonnes connaissances, puis il s'inclina devant « la tante ». Anna Pavlovna avait bien raison de s'inquiéter, car Pierre quitta « la tante » brusquement, sans même attendre la fin de sa phrase sur la santé de Sa Majesté. Elle l'arrêta tout effrayée :

« Connaissez-vous l'abbé Morio ? lui dit-elle. C'est un homme fort intéressant.

– Oui, j'ai entendu parler de son projet d'une paix perpétuelle ; c'est très spirituel…, mais ce n'est guère praticable.

– Croyez-vous ? » dit Anna Pavlovna, pour dire quelque chose, en rentrant dans son rôle de maîtresse de maison.

Mais Pierre se rendit coupable d'une seconde incivilité : il venait d'abandonner une de ses interlocutrices, sans attendre la

fin de sa phrase, et maintenant il retenait l’autre, qui voulait s’éloigner, en lui expliquant, la tête penchée et ses grands pieds solidement rivés au parquet, pourquoi le projet de l’abbé Morio n’était qu’une utopie.

« Nous en causerons plus tard, » dit en souriant Mlle Schérer.

S’étant débarrassée de ce jeune homme, qui ne savait pas vivre, elle retourna à ses occupations, écoutant, regardant, prête à intervenir sur les points faibles et à remettre à flot une conversation languissante. Elle imitait en cela la conduite d’un contremaître de filature, qui, en se promenant au milieu de ses ouvriers, remarque l’immobilité ou le son criard, inusité, bruyant, d’un fuseau, et s’empresse à l’instant de l’arrêter ou de le lancer. Telle Anna Pavlovna se promenait dans son salon, s’approchait tour à tour d’un groupe silencieux ou d’un cercle bavard ; un mot de sa bouche, un déplacement de personnes habilement opéré, remontait la machine à conversation, qui continuait à tourner d’un mouvement égal et convenable. La crainte que lui inspirait Pierre se trahissait au milieu de ses soucis ; en le suivant des yeux, elle le vit se rapprocher pour écouter ce qui se disait autour de Mortemart et gagner ensuite le cercle de l’abbé Morio. Quant à Pierre, élevé à l’étranger, c’était sa première soirée en Russie ; il savait qu’il avait autour de lui tout ce que Pétersbourg contenait d’intelligent, et ses yeux s’écarquillaient en passant rapidement de l’un à l’autre, comme ceux d’un enfant dans un magasin de joujoux, tant il craignait de manquer une conversation frappée au coin de l’esprit. En regardant ces personnages dont les figures étaient distinguées et pleines d’assurance, il en attendait toujours un mot fin et spirituel. La conversation de l’abbé Morio l’ayant attiré, il s’arrêta, cherchant une occasion de donner son avis : car c’est le faible de tous les jeunes gens.

III

La soirée d'Anna Pavlovna était lancée, les fuseaux travaillaient dans tous les coins, sans interruption. À l'exception de la tante, assise près d'une autre dame âgée dont le visage était creusé par les larmes et qui se trouvait un peu dépaysée dans cette brillante société, les invités s'étaient divisés en trois groupes. Au centre du premier, où dominait l'élément masculin, se tenait l'abbé ; le second, composé de jeunes gens, entourait Hélène, la beauté princière, et la princesse Bolkonsky, cette charmante petite femme, si jolie et si fraîche, quoiqu'un peu trop forte pour son âge ; le troisième s'était formé autour de Mortemart et de Mlle Schérer.

Le vicomte, dont le visage était doux et les manières agréables, posait pour l'homme célèbre ; mais, par bienséance, il laissait modestement à la société qui l'entourait le soin de faire les honneurs de sa personne. Anna Pavlovna en profitait visiblement à la façon d'un bon maître d'hôtel, qui vous recommande, comme un mets choisi et recherché, certain morceau qui, préparé par un autre, n'aurait pas été mangeable : elle avait ainsi servi à ses invités le vicomte d'abord, et l'abbé ensuite, deux bouchées d'une exquise délicatesse. Autour de Mortemart, on causait de l'assassinat du duc d'Enghien. Le vicomte soutenait que le duc était mort par grandeur d'âme, et que Bonaparte avait des raisons personnelles de lui en vouloir.

« Ah oui ! contez-nous cela, vicomte, » dit gaiement Anna Pavlovna, qui avait trouvé dans cette phrase : « contez-nous cela, vicomte, » un vague parfum Louis XV.

Le vicomte sourit et s'inclina en signe d'assentiment. Il se fit un cercle autour de lui, tandis qu'Anna Pavlovna invitait les gens à l'écouter.

« Le vicomte, dit-elle tout bas à son voisin, connaissait le duc intimement ; le vicomte, répéta-t-elle en se tournant vers un autre, est un conteur admirable ; le vicomte (ceci s'adressait à un troisième) appartient au meilleur monde, cela se voit tout de suite. »

Voilà comment le vicomte se trouvait offert au public comme un gibier rare, avec la manière d'offrir la plus distinguée et la plus alléchante ; il souriait avec finesse au moment de commencer son récit.

« Venez vous asseoir ici, ma chère Hélène, » dit Anna Pavlovna en s'adressant à la belle jeune fille qui était le centre d'un autre groupe.

La princesse Hélène garda en se levant cet inaltérable sourire qu'elle avait sur les lèvres depuis son entrée et qui était son apanage de beauté sans rivale. Frôlant à peine, de sa toilette blanche garnie de lierre et d'herbages, les hommes, qui se reculaient pour la laisser passer, elle avança toute scintillante du feu des pierreries, du lustre de ses cheveux, de l'éblouissante blancheur de ses épaules, symbole vivant de l'éclat d'une fête. Elle ne regardait personne ; mais, souriant à tous, elle accordait pour ainsi dire à chacun le droit d'admirer la beauté de sa taille, ses épaules si rondes, que son corsage échancré à la mode du jour laissait à découvert, ainsi qu'une partie de la gorge et du dos. Hélène était si merveilleusement belle qu'elle ne pouvait avoir l'ombre de coquetterie ; elle se sentait en entrant comme gênée d'une beauté si parfaite et si triomphante, et elle aurait désiré en affaiblir l'impression, qu'elle n'aurait pu y réussir.

« Qu'elle est belle ! » s'écriait-on en la regardant.

Le vicomte eut un mouvement d'épaules en baissant les yeux, comme frappé par une apparition surnaturelle, pendant

qu'Hélène s'asseyait près de lui, en l'éclairant, lui aussi, de son éternel sourire.

« Je suis, dit-il, tout intimidé devant un pareil auditoire. »

Hélène, appuyant son beau bras sur une table, ne jugea pas nécessaire de répondre ; elle souriait et attendait. Tout le temps que dura le récit, elle se tint droite, abaissant parfois son regard sur sa belle main potelée, sur sa gorge encore plus belle, jouant avec le collier de diamants qui l'ornait, étalant sa robe, et se retournant aux endroits dramatiques vers Anna Pavlovna, pour imiter l'expression de sa physionomie et reprendre ensuite son calme et placide sourire.

La petite princesse avait également quitté la table de thé.

« Attendez, je vais prendre mon ouvrage. Eh bien ! que faites-vous ? À quoi pensez-vous ? dit-elle à Hippolyte. Apportez-moi donc mon *ridicule*. »

La princesse, riant et parlant à la fois, avait causé un déplacement général.

« Je suis très bien ici, » continua-t-elle en s'asseyant pour recevoir son *ridicule* des mains du prince Hippolyte, qui avança un fauteuil et se plaça à côté d'elle.

Le « charmant Hippolyte » ressemblait d'une manière frappante à sa sœur, « la belle des belles, » quoiqu'il fût remarquablement laid. Les traits étaient les mêmes, mais chez sa sœur ils étaient transfigurés par ce sourire invariablement radieux, satisfait, plein de jeunesse, et par la perfection classique de toute sa personne ; sur le visage du frère se peignait au contraire l'idiotisme, joint à une humeur constamment boudeuse ; sa personne était faible et malingre ; ses yeux, son nez, sa bouche paraissaient se confondre en une grimace indétermi-

née et ennuyée, tandis que ses pieds et ses mains se tordaient et prenaient des poses impossibles.

« Est-ce une histoire de revenants ? demanda-t-il en portant son lorgnon à ses yeux comme si cet objet devait lui rendre l'élocution plus facile.

– Pas le moins du monde, dit le narrateur stupéfait.

– C'est que je ne puis les souffrir, » reprit Hippolyte, et l'on comprit à son air qu'il avait senti après coup la portée de ses paroles ; mais il avait tant d'aplomb qu'on se demandait, chaque fois qu'il parlait, s'il était bête ou spirituel. Il portait un habit à pans, vert foncé, des *inexpressibles* couleurs « chair de nymphe émue », selon sa propre expression, des bas et des souliers à boucles.

Le vicomte conta fort agréablement l'anecdote qui circulait sur le duc d'Enghien ; il s'était, disait-on, rendu secrètement à Paris pour voir Mlle Georges, et il y avait rencontré Bonaparte, que l'éminente artiste favorisait également. La conséquence de ce hasard malheureux avait été pour Napoléon un de ces évanouissements prolongés auxquels il était sujet et qui l'avait mis au pouvoir de son ennemi. Le duc n'en avait pas profité ; mais Bonaparte s'était vengé plus tard de cette généreuse conduite en le faisant assassiner. Ce récit, plein d'intérêt, devenait surtout émouvant au moment de la rencontre des deux rivaux, et les dames s'en montrèrent émues.

« C'est charmant, murmura Anna Pavlovna en interrogeant des yeux la petite princesse.

– Charmant ! » reprit la petite princesse en piquant son aiguille dans son ouvrage pour faire voir que l'intérêt et le charme de l'histoire interrompaient son travail.

Le vicomte goûta fort cet éloge muet, et il s'apprêtait à continuer lorsqu'Anna Pavlovna, qui n'avait pas cessé de surveiller le terrible Pierre, le voyant aux prises avec l'abbé, se précipita vers eux pour prévenir le danger. Pierre avait en effet réussi à engager l'abbé dans une conversation sur l'équilibre politique, et l'abbé, visiblement enchanté de l'ardeur ingénue de son jeune interlocuteur, lui développait tout au long son projet tendrement caressé ; tous deux parlaient haut, avec vivacité et avec entrain, et c'était là ce qui avait déplu à la demoiselle d'honneur.

« Quel moyen ? Mais l'équilibre européen et le droit des gens, disait l'abbé… Un seul empire puissant comme la Russie, réputée barbare, se mettant honnêtement à la tête d'une alliance qui aurait pour but l'équilibre de l'Europe, et le monde serait sauvé !

– Mais comment parviendrez-vous à établir cet équilibre ? » disait Pierre, au moment où Anna Pavlovna, lui jetant un regard sévère, demandait à l'Italien comment il supportait le climat du Nord. La figure de ce dernier changea subitement d'expression ; et il prit cet air doucereusement affecté qui lui était habituel avec les femmes.

« Je subis trop vivement le charme de l'esprit et de la culture intellectuelle de la société féminine surtout, dans laquelle j'ai l'honneur d'être reçu, pour avoir eu le loisir de songer au climat, » répondit-il, tandis que Mlle Schérer s'empressait de les rapprocher, Pierre et lui, du cercle général, afin de ne les point perdre de vue.

Au même moment, un nouveau personnage fit son entrée dans le salon de Mlle Schérer : c'était le jeune prince Bolkonsky, le mari de la petite princesse, un joli garçon, de taille moyenne, avec des traits durs et accentués. Tout en lui, à commencer par son regard fatigué et à finir par sa démarche mesurée et tranquille, était l'opposé de sa petite femme, si vive et si remuante.

Il connaissait tout le monde dans ce salon. Tous lui inspiraient un ennui profond, et il aurait payé cher pour ne plus les voir ni les entendre, sans en excepter même sa femme. Elle semblait lui inspirer plus d'antipathie que le reste, et il se détourna d'elle avec une grimace qui fit tort à sa jolie figure. Il baisa la main d'Anna Pavlovna et promena ses regards autour de lui en fronçant le sourcil.

« Vous vous préparez à faire la guerre, prince ? lui dit-elle.

– Le général Koutouzow a bien voulu de moi pour aide de camp, répondit Bolkonsky en accentuant la syllabe « zow ».

– Et votre femme ?

– Elle ira à la campagne.

– Comment n'avez-vous pas honte de nous priver de votre ravissante petite femme ?

– André, s'écria la petite princesse, aussi coquette avec son mari qu'avec les autres, si tu savais la jolie histoire que le vicomte vient de nous conter sur Mlle Georges et Bonaparte ! »

Le prince André fit de nouveau la grimace et s'éloigna.

Pierre, qui depuis son entrée l'avait suivi de ses yeux gais et bienveillants, s'approcha de lui et lui saisit la main. Le prince André ne se dérida pas pour le nouveau venu ; mais, quand il eut reconnu le visage souriant de Pierre, le sien s'illumina tout à coup d'un bon et cordial sourire :

« Ah ! bah ! te voilà aussi dans le grand monde !

– Je savais que vous y seriez. J'irai souper chez vous ; le puis-je ? ajouta-t-il tout bas pour ne pas gêner le vicomte, qui parlait encore.

– Non, tu ne le peux pas, » dit André en riant et en faisant comprendre à Pierre par un serrement de main l'inutilité de sa question.

Il allait lui dire quelque chose, lorsque le prince Basile et sa fille se levèrent, et l'on se rangea pour leur faire place.

« Excusez-nous, cher vicomte, dit le prince en forçant aimablement Mortemart à rester assis ; cette malencontreuse fête de l'ambassade d'Angleterre nous prive d'un plaisir et nous force à vous interrompre. Je regrette vivement, chère Anna Pavlovna, d'être obligé de quitter votre charmante soirée. »

Sa fille Hélène se fraya un chemin au milieu des chaises, en retenant sa robe d'une main, sans cesser de sourire. Pierre regarda cette beauté resplendissante avec un mélange d'extase et de terreur.

« Elle est bien belle ! dit le prince André.

– Oui, » répondit Pierre.

Le prince Basile lui serra la main en passant :

« Faites-moi l'éducation de cet ours-là, dit-il en s'adressant à Mlle Schérer, je vous en supplie. Voilà onze mois qu'il demeure chez moi, et c'est la première fois que je l'aperçois dans le monde. Rien ne forme mieux un jeune homme que la société des femmes d'esprit. »

IV

Anna Pavlovna promit en souriant de s'occuper de Pierre, qu'elle savait apparenté par son père au prince Basile. La vieille dame, qui était restée assise à côté de « la tante », se leva précipitamment et rattrapa le prince Basile dans l'antichambre. Sa figure bienveillante et creusée par les larmes n'exprimait plus l'intérêt attentif qu'elle s'était efforcée de lui donner, mais elle trahissait l'inquiétude et la crainte.

« Que me direz-vous, prince, à propos de mon Boris ? »

Elle prononçait le mot Boris en accentuant tout particulièrement l'*o*.

« Je ne puis rester plus longtemps à Pétersbourg. Dites-moi, de grâce, quelles nouvelles je puis rapporter à mon pauvre garçon ? »

Malgré le visible déplaisir et la flagrante impolitesse du prince Basile en l'écoutant, elle lui souriait et le retenait de la main pour l'empêcher de s'éloigner.

« Que vous en coûterait-il de dire un mot à l'empereur ? Il passerait tout droit dans la garde !

– Soyez assurée, princesse, que je ferai tout mon possible, mais il m'est difficile de demander cela à Sa Majesté ; je vous conseillerais plutôt de vous adresser à Roumianzow par l'intermédiaire du prince Galitzine ; ce serait plus prudent. »

La vieille dame portait le nom de princesse Droubetzkoï, celui d'une des premières familles de Russie ; mais, pauvre et retirée du monde depuis de longues années, elle avait perdu

toutes ses relations d'autrefois. Elle n'était venue à Pétersbourg que pour tâcher d'obtenir pour son fils unique l'autorisation d'entrer dans la garde. C'est dans l'espoir de rencontrer le prince Basile qu'elle était venue à la soirée de Mlle Schérer. Sa figure, belle jadis, exprima un vif mécontentement, mais pendant une seconde seulement ; elle sourit de nouveau et se saisit plus fortement du bras du prince Basile.

« Écoutez-moi, mon prince ; je ne vous ai jamais rien demandé, je ne vous demanderai plus jamais rien, et jamais je ne me suis prévalue de l'amitié qui vous unissait, mon père et vous. Mais à présent, au nom de Dieu, faites cela pour mon fils et vous serez notre bienfaiteur, ajouta-t-elle rapidement. Non, ne vous fâchez pas, et promettez. J'ai demandé à Galitzine, il m'a refusé ! Soyez le bon enfant que vous étiez jadis, continua-t-elle, en essayant de sourire, pendant que ses yeux se remplissaient de larmes.

– Papa ! nous serons en retard, » dit la princesse Hélène, qui attendait à la porte.

Et elle tourna vers son père sa charmante figure.

Le pouvoir en ce monde est un capital qu'il faut savoir ménager. Le prince Basile le savait mieux que personne : intercéder pour chacun de ceux qui s'adressaient à lui, c'était le plus sûr moyen de ne jamais rien obtenir pour lui-même ; il avait compris cela tout de suite. Aussi n'usait-il que fort rarement de son influence personnelle ; mais l'ardente supplication de la princesse Droubetzkoï fit naître un léger remords au fond de sa conscience. Ce qu'elle lui avait rappelé était la vérité. Il devait en effet à son père d'avoir fait les premiers pas dans la carrière. Il avait aussi remarqué qu'elle était du nombre de ces femmes, de ces mères surtout, qui n'ont ni cesse ni repos tant que le but de leur opiniâtre désir n'est pas atteint, et qui sont prêtes, le cas

échéant, à renouveler à toute heure les récriminations et les scènes. Cette dernière considération le décida.

« Chère Anna Mikhaïlovna, lui dit-il de sa voix ennuyée et avec sa familiarité habituelle, il m'est à peu près impossible de faire ce que vous me demandez ; cependant j'essayerai pour vous prouver mon affection et le respect que je porte à la mémoire de votre père. Votre fils passera dans la garde, je vous en donne ma parole ! Êtes-vous contente ?

– Cher ami, vous êtes mon bienfaiteur ! Je n'attendais pas moins de vous, je connaissais votre bonté ! Un mot encore, dit-elle, le voyant prêt à la quitter. Une fois dans la garde… et elle s'arrêta confuse… Vous qui êtes dans de bons rapports avec Koutouzow, vous lui recommanderez bien un peu Boris, n'est-ce pas, afin qu'il le prenne pour aide de camp ? Je serai alors tranquille, et jamais je ne… »

Le prince Basile sourit :

« Cela, je ne puis vous le promettre. Depuis que Koutouzow a été nommé général en chef, il est accablé de demandes. Lui-même m'a assuré que toutes les dames de Moscou lui proposaient leurs fils comme aides de camp.

– Non, non, promettez, mon ami, mon bienfaiteur, promettez-le-moi, ou je vous retiens encore !

– Papa ! répéta du même ton la belle Hélène, nous serons en retard.

– Eh bien ! au revoir, vous voyez, je ne puis…

– Ainsi, demain vous en parlerez à l'empereur ?

– Sans faute ; mais quant à Koutouzow, je ne promets rien !

– Mon Basile, » reprit Anna Mikhaïlovna en l'accompagnant avec un sourire de jeune coquette sur les lèvres, et en oubliant que ce sourire, son sourire d'autrefois, n'était plus guère en harmonie avec sa figure fatiguée. Elle ne pensait plus en effet à son âge et employait sans y songer toutes ses ressources de femme. Mais, à peine le prince eut-il disparu, que son visage reprit une expression froide et tendue. Elle regagna le cercle au milieu duquel le vicomte continuait son récit, et fit de nouveau semblant de s'y intéresser, en attendant, puisque son affaire était faite, l'instant favorable pour s'éclipser.

« Mais que dites-vous de cette dernière comédie du sacre de Milan ? demanda Mlle Schérer, et des populations de Gênes et de Lucques qui viennent présenter leurs vœux à M. Buonaparte. M. Buonaparte assis sur un trône et exauçant les vœux des nations ? Adorable ! Non, c'est à en devenir folle ! On dirait que le monde a perdu la tête. »

Le prince André sourit en regardant Anna Pavlovna.

« Dieu me la donne, gare à qui la touche, » dit-il.

C'étaient les paroles que Bonaparte avaient prononcées en mettant la couronne sur sa tête.

« On dit qu'il était très beau en prononçant ces paroles, » ajouta-t-il, en les répétant en italien : « Dio mi la dona, guai a chi la toca ! »

« J'espère, continua Anna Pavlovna, que ce sera là la goutte d'eau qui fera déborder le vase. En vérité, les souverains ne peuvent plus supporter cet homme, qui est pour tous une menace vivante.

– Les souverains ! Je ne parle pas de la Russie, dit le vicomte poliment et avec tristesse, les souverains, madame ? Qu'ont-ils fait pour Louis XVI, pour la reine, pour Madame Élisabeth ? Rien, continua-t-il en s'animant, et, croyez-moi, ils sont punis pour avoir trahi la cause des Bourbons. Les souverains ? Mais ils envoient des ambassadeurs complimenter l'Usurpateur[5]… » Et, après avoir poussé une exclamation de mépris, il changea de pose.

Le prince Hippolyte, qui n'avait cessé d'examiner le vicomte à travers son lorgnon, se tourna à ces mots tout d'une pièce vers la petite princesse pour lui demander une aiguille, avec laquelle il lui dessina sur la table l'écusson des Condé, et il se mit à le lui expliquer avec une gravité imperturbable, comme si elle l'en avait prié :

« Bâton de gueules engrêlés de gueule et d'azur, maison des Condé. »

La princesse écoutait et souriait.

« Si Bonaparte reste encore un an sur le trône de France, dit le vicomte, en reprenant son sujet comme un homme habitué à suivre ses propres pensées sans prêter grande attention aux réflexions d'autrui dans une question qui lui est familière, les choses n'en iront que mieux : la société française, je parle de la bonne, bien entendu, sera à jamais détruite par les intrigues, la violence ; l'exil et les condamnations… et alors… »

Il haussa les épaules en levant les bras au ciel. Pierre voulut intervenir mais Anna Pavlovna, qui le guettait, le devança.

---

[5] En français dans le texte.

« L'empereur Alexandre, commença-t-elle avec cette inflexion de tristesse qui accompagnait toujours ses réflexions sur la famille impériale, a déclaré laisser aux Français eux-mêmes le droit de choisir la forme de leur gouvernement, et je suis convaincue que la nation entière, une fois délivrée de l'Usurpateur, va se jeter dans les bras de son roi légitime. »

Anna Pavlovna tenait, comme on le voit, à flatter l'émigré royaliste.

« C'est peu probable, dit le prince André. Monsieur le vicomte suppose avec raison que les choses sont allées très loin, et il sera, je crois, difficile de revenir au passé.

– J'ai entendu dire, ajouta Pierre en se rapprochant d'eux, que la plus grande partie de la noblesse a été gagnée par Napoléon.

– Ce sont les bonapartistes qui l'assurent, s'écria le vicomte sans regarder Pierre.

– Il est impossible de savoir quelle est aujourd'hui l'opinion publique en France.

– Bonaparte l'a pourtant dit, reprit le prince André avec ironie, car le vicomte lui déplaisait, et c'était lui que visaient ses saillies. « Je leur ai montré le chemin de la gloire, ils n'en n'ont pas voulu, – ce sont les paroles que l'on prête à Napoléon ; – je leur ai ouvert mes antichambres, ils s'y sont « précipités en foule… » Je ne sais pas à quel point il avait le droit de le dire.

– Il n'en avait aucun, répondit le vicomte ; après l'assassinat du duc d'Enghien, les gens les plus enthousiastes ont cessé de voir en lui un héros, et si même il l'avait été un moment aux yeux de certaines personnes, ajouta-t-il en se tournant vers An-

na Pavlovna, après cet assassinat il y a eu un martyr de plus au ciel, et un héros de moins sur la terre[6]. »

Ces derniers mots du vicomte n'avaient pas encore été salués d'un sourire approbatif, que déjà Pierre s'était de nouveau élancé dans l'arène, sans laisser à Anna Pavlovna, qui pressentait quelque chose d'exorbitant, le temps de l'arrêter.

« L'exécution du duc d'Enghien, dit Pierre, était une nécessité politique, et Napoléon a justement montré de la grandeur d'âme en assumant sur lui seul la responsabilité de cet acte.

– Dieu ! Dieu ! murmura Mlle Schérer avec horreur.

– Comment, monsieur Pierre, vous trouvez qu'il y a de la grandeur d'âme dans un assassinat ? dit la petite princesse en souriant et en attirant à elle son ouvrage.

– Ah ! ah ! firent plusieurs voix.

– Capital ! » s'écria le prince Hippolyte en anglais.

Et il se frappa le genou de la main. Le vicomte se borna à hausser les épaules.

Pierre regarda gravement son auditoire par-dessus ses lunettes.

« Je parle ainsi, continua-t-il, parce que les Bourbons ont fui devant la Révolution, en laissant le peuple livré à l'anarchie ! Napoléon seul a su comprendre et vaincre la Révolution, et c'est pourquoi il ne pouvait, lorsqu'il avait en vue le bien général, se laisser arrêter par la vie d'un individu.

---

[6] En français dans le texte.

– Ne voulez-vous pas passer à l'autre table ? » dit Anna Pavlovna.

Mais Pierre, s'animant de plus en plus, continua son plaidoyer sans lui répondre :

« Oui, Napoléon est grand parce qu'il s'est placé au-dessus de la Révolution, qu'il en a écrasé les abus en conservant tout ce qu'elle avait de bon, l'égalité des citoyens, la liberté de la presse et de la parole, et c'est par là qu'il a conquis le pouvoir.

– S'il avait rendu ce pouvoir au roi légitime, sans en profiter pour commettre un meurtre, je l'aurais appelé un grand homme, dit le vicomte.

– Cela lui était impossible. La nation ne lui avait donné la puissance que pour qu'il la débarrassât des Bourbons ; elle avait reconnu en lui un homme supérieur. La Révolution a été une grande œuvre, continua Pierre, qui témoignait de son extrême jeunesse, en essayant d'expliquer ses opinions et en émettant des idées avancées et irritantes.

– La Révolution et le régicide une grande œuvre ! Après cela, … Mais ne voulez-vous pas passer à l'autre table ? répéta Anna Pavlovna.

– Le *Contrat social* ! repartit le vicomte avec un sourire de résignation.

– Je ne parle pas du régicide, je parle de l'idée.

– Oui, l'idée du pillage, du meurtre et du régicide, dit en l'interrompant une voix ironique.

– Il est certain que ce sont là les extrêmes ; mais le fond véritable de l'idée, c'est l'émancipation des préjugés, l'égalité des

citoyens, et tout cela a été conservé par Napoléon dans son intégrité.

– La liberté ! l'égalité ! dit avec mépris le vicomte, qui était décidé à démontrer au jeune homme toute l'absurdité de son raisonnement… Ces mots si ronflants ont déjà perdu leur valeur. Qui donc n'aimerait la liberté et l'égalité ? Le Sauveur nous les a prêchées ! Sommes-nous devenus plus heureux après la Révolution ? Au contraire ! Nous voulions la liberté, et Bonaparte l'a confisquée ! »

Le prince André regardait en souriant tantôt Pierre et le vicomte, tantôt la maîtresse de la maison, qui, malgré son grand usage du monde, avait été terrifiée par les sorties de Pierre ; mais, lorsqu'elle s'aperçut que ces paroles sacrilèges n'excitaient point la colère du vicomte et qu'il n'était plus possible de les étouffer, elle fit cause commune avec le noble émigré et, rassemblant toutes ses forces, tomba à son tour sur l'orateur.

« Mais, mon cher monsieur Pierre, dit-elle, comment pouvez-vous expliquer la conduite du grand homme qui met à mort un duc, disons même tout simplement un homme, lorsque cet homme n'a commis aucun crime, et cela sans jugement ?

– J'aurais également demandé à monsieur, dit le vicomte, de m'expliquer le 18 brumaire. N'était-ce point une trahison, ou, si vous aimez mieux, un escamotage qui ne ressemble en rien à la manière d'agir d'un grand homme ?

– Et les prisonniers d'Afrique massacrés par son ordre, s'écria la petite princesse, c'est épouvantable !

– C'est un roturier, vous avez beau dire, » ajouta le prince Hippolyte.

Pierre, ne sachant plus à qui répondre, les regarda tous en souriant, non pas d'un sourire insignifiant et à peine visible, mais de ce sourire franc et sincère qui donnait à sa figure, habituellement sévère et même un peu morose, une expression de bonté naïve, semblable à celle d'un enfant qui implore son pardon.

Le vicomte, qui ne l'avait jamais vu, comprit tout de suite que ce jacobin était moins terrible que ses paroles. On se taisait.

« Comment voulez-vous qu'il vous réponde à tous ? dit tout à coup le prince André. N'y a-t-il pas une différence entre les actions d'un homme privé et celles d'un homme d'État, d'un grand capitaine ou d'un souverain ? Il me semble du moins qu'il y en a une.

– Mais sans doute, s'écria Pierre, tout heureux de cet appui inespéré.

– Napoléon, sur le pont d'Arcole ou tendant la main aux pestiférés dans l'hôpital de Jaffa, est grand comme homme, et il est impossible de ne pas le reconnaître ; mais il y a, c'est vrai, d'autres faits difficiles à justifier, » continua le prince André, qui tenait visiblement à réparer la maladresse des discours de Pierre et qui se leva sur ces derniers mots, en donnant ainsi à sa femme le signal du départ.

Le prince Hippolyte fit de même, mais tout en engageant d'un geste de la main tous ceux qui allaient suivre cet exemple à ne pas bouger.

« À propos, dit-il vivement, on m'a conté aujourd'hui une anecdote moscovite charmante ; il faut que je vous en régale. Vous m'excuserez, vicomte ; je dois la dire en russe ; on n'en comprendrait pas le sel autrement… »

Et il entama son histoire en russe, mais avec l'accent d'un Français qui aurait séjourné un an en Russie :

« Il y a à Moscou une dame, une grande dame, très avare, qui avait besoin de deux valets de pied de grande taille pour placer derrière sa voiture… Or cette dame avait aussi, c'était son goût, une femme de chambre de grande taille… »

Ici le prince Hippolyte se mit à réfléchir, comme s'il éprouvait une certaine difficulté à continuer son récit :

« Elle lui dit ; oui, elle lui dit : Fille une telle, mets la livrée et monte derrière la voiture ; je vais faire des visites… »

À cet endroit, le prince Hippolyte éclata de rire, mais par malheur il n'y eut pas d'écho dans son auditoire, et le conteur parut éprouver de cet insuccès une impression défavorable. Plusieurs se décidèrent pourtant à sourire, entre autres la vieille dame et Mlle Schérer.

… Elle partit ; tout à coup il s'éleva un ouragan ; la fille perdit son chapeau, et ses longs cheveux se dénouèrent. »

Ne pouvant se contenir davantage, il fut pris d'un accès de rire si bruyant qu'il en suffoquait.

« … Oui, acheva-t-il en se tordant, ses longs cheveux se dénouèrent… et toute la ville l'a su ! »

Et l'anecdote finit là. Personne, à vrai dire, n'en avait compris le sens, ni pourquoi elle devait être nécessairement contée en russe. Mais Anna Pavlovna et quelques autres surent gré au narrateur d'avoir si adroitement mis fin à l'ennuyeuse et désagréable sortie de M. Pierre. La conversation s'éparpilla ensuite en menus propos, en remarques insignifiantes sur le bal à venir

et sur le bal passé, sur les théâtres, le tout entremêlé de questions pour savoir où et quand on se retrouverait.

V

Après cet incident, les hôtes d'Anna Pavlovna la remercièrent de sa charmante soirée et se retirèrent un à un.

D'une taille peu ordinaire, carré des épaules, et maladroit à l'extrême, Pierre avait aussi, entre autres désavantages physiques, des mains énormes et rouges ; il ne savait pas entrer dans un salon, encore moins en sortir comme il convient et après avoir débité de jolies phrases. Grâce à sa distraction proverbiale, il avait pris en se levant, au lieu de son chapeau, le tricorne à plumet d'un général, qu'il se mit à tirailler jusqu'au moment où le légitime propriétaire, effrayé, parvint à se le faire rendre. Mais, il faut le dire, tous ces défauts et toutes ces gaucheries étaient rachetés par sa bienveillance, sa candeur et sa modestie.

Mlle Schérer, se tournant vers lui, le salua comme pour lui octroyer son pardon, avec une mansuétude toute chrétienne.

« J'espère, lui dit-elle, avoir encore le plaisir de vous voir ; mais j'espère également, mon cher monsieur Pierre, que d'ici là vous aurez changé d'opinions. »

Il ne lui répondit rien ; mais, quand il lui rendit son salut, tous les assistants purent voir sur ses lèvres ce franc sourire qui avait l'air de dire : « Après tout, les opinions sont des opinions, et vous voyez que je suis un bon et brave garçon. » C'était si vrai que tous, y compris Mlle Schérer, le sentirent instinctivement.

Le prince André avait suivi dans l'antichambre sa femme et le prince Hippolyte, qu'il écoutait avec indifférence, en se faisant donner son manteau par un laquais. Le prince Hippolyte, le lorgnon dans l'œil, debout à côté de la gentille petite princesse, la regardait obstinément.

« Allez-vous-en, Annette, disait la jeune femme en prenant congé d'elle ; vous aurez froid ! C'est convenu ! » ajouta-t-elle tout bas.

Anna Pavlovna avait eu le temps de causer avec Lise du mariage projeté entre sa belle-sœur et Anatole :

« Je compte sur vous, ma chérie, répondit-elle également à voix basse. Vous lui en écrirez un mot, et vous me direz comment le père envisage la chose. Au revoir !... »

Et elle rentra au salon.

Le prince Hippolyte se rapprocha de la petite princesse et, se penchant au-dessus d'elle, lui parla de très près en chuchotant.

Deux laquais, le sien et celui de la princesse, l'un tenant un surtout d'officier, l'autre un châle, attendaient qu'il eût fini ce bavardage en français, qu'ils semblaient écouter, tout inintelligible qu'il fût pour eux, et même comprendre, sans vouloir le laisser paraître.

La petite princesse parlait, souriait et riait tout à la fois.

« Je suis enchanté de n'être pas allé chez l'ambassadeur, disait le prince Hippolyte. Quel ennui ! Charmante soirée, n'est-il pas vrai ? Charmante !

– On assure que le bal de ce soir sera très beau, repartit la princesse en retroussant sa petite lèvre au fin duvet ; toutes les jolies femmes de la société y seront.

– Pas toutes, puisque vous n'y serez pas, » ajouta-t-il en riant. Et s'emparant du châle que présentait le valet de pied, il le poussa de côté pour envelopper la princesse. Ses mains s'attardèrent assez longtemps autour du cou de la jeune femme, qu'il avait l'air d'embrasser (était-ce intention ou gaucherie ? personne n'aurait pu le deviner). Elle recula gracieusement, en continuant à sourire, se détourna et regarda son mari, dont les yeux étaient fermés et qui avait l'air fatigué et endormi.

« Êtes-vous prête ? » dit-il à sa femme en lui glissant un regard.

Le prince Hippolyte endossa prestement son surtout, qui, étant à la dernière mode, lui descendait plus bas que les talons, et, tout en s'embarrassant dans ses plis, il se précipita sur le perron pour aider la princesse à monter en voiture.

« Au revoir, princesse ! » cria-t-il, la langue aussi embarrassée que les pieds.

La princesse relevait sa robe et s'asseyait dans le fond obscur de la voiture ; son mari arrangeait son sabre.

Le prince Hippolyte, qui faisait semblant de les aider, ne faisait en réalité que les gêner.

« Pardon, monsieur, dit le prince André d'un ton sec et désagréable, en s'adressant en russe au jeune homme qui l'empêchait de passer. – Pierre, viens-tu, je t'attends, » reprit-il affectueusement.

Le postillon partit, et le carrosse s'ébranla avec un bruit de roues[7].

Le prince Hippolyte, resté sur le perron, riait d'un rire nerveux en attendant le vicomte, à qui il avait promis de le reconduire.

« Eh bien, mon cher, votre petite princesse est très bien, très bien, dit le vicomte en se mettant en voiture, très bien, ma foi !... » Et il baisa le bout de ses doigts.

Hippolyte se rengorgea en riant.

« Savez-vous que vous êtes terrible avec votre petit air innocent ? Je plains le pauvre mari, ce petit officier qui se donne des airs de prince régnant. »

Hippolyte balbutia en riant aux éclats : « Et vous disiez que les dames russes ne valaient pas les Françaises : il ne s'agit que de savoir s'y prendre. »

VI

Pierre, arrivé le premier, entra tout droit dans le cabinet du prince André, en habitué de la maison ; après s'être étendu sur le canapé, comme il en avait l'habitude, il prit un livre au hasard, – c'était ce jour-là les *Commentaires* de César, – et, s'accoudant aussitôt, il l'ouvrit au beau milieu.

---

7 À cette époque, les grands seigneurs avaient toujours à leur équipage quatre chevaux et un petit postillon sur l'un des deux chevaux de devant.

« Qu'as-tu fait chez Mlle Schérer ? Elle en tombera sérieusement malade, » dit le prince André, qui entra bientôt après en frottant l'une contre l'autre ses mains, qu'il avait petites et blanches.

Pierre se retourna tout d'une pièce ; le canapé en gémit, et, montrant sa figure animée et souriante, il fit un geste qui témoignait de son indifférence :

« Cet abbé est vraiment intéressant ; seulement il n'entend pas la question comme il faut l'entendre… Je suis sûr qu'une paix inviolable est possible, mais je ne puis dire comment, ce ne serait toujours pas au moyen de l'équilibre politique… »

Le prince André, qui n'avait pas l'air de s'intéresser aux questions abstraites, l'interrompit :

« Vois-tu, mon cher, ce qui est impossible, c'est de dire partout et toujours ce que l'on pense ! Eh bien, t'es-tu décidé à quelque chose ? Seras-tu garde à cheval ou diplomate ?

– Croiriez-vous que je n'en sais encore rien ! Ni l'une ni l'autre de ces perspectives ne me séduit, dit Pierre en s'asseyant à la turque sur le divan.

– Il faut pourtant te décider à quelque chose ; ton père attend ! »

Pierre avait été envoyé à l'étranger à l'âge de dix ans avec un abbé pour précepteur, et il y était resté jusqu'à vingt-cinq ans. À son retour à Moscou, son père avait congédié l'abbé et avait dit au jeune homme :

« Maintenant, va à Pétersbourg, examine et choisis ! Je consens à tout. Voici une lettre pour le prince Basile, et voilà de l'argent. Écris et compte sur moi pour t'aider. »

Or depuis trois mois Pierre cherchait une carrière et ne faisait rien. Il se passa la main sur le front :

« Ce doit être un franc-maçon ? dit-il en pensant à l'abbé qu'il avait vu à la soirée.

– Chimères que tout cela, lui dit en l'interrompant le prince André ; parlons plutôt de tes affaires. Es-tu allé voir la garde à cheval ?

– Non, je n'y suis pas allé ; mais j'ai réfléchi à une chose, que je voulais vous communiquer. Nous avons la guerre avec Napoléon ; si l'on se battait pour la liberté, je serais le premier à m'engager ; mais aider l'Angleterre et l'Autriche à lutter contre le plus grand homme qui soit au monde, ce n'est pas bien. »

Le prince André ne fit que hausser les épaules à cette sortie enfantine ; dédaignant d'y faire une réponse sérieuse, il se contenta de dire :

« Si l'on ne se battait que pour ses convictions, il n'y aurait pas de guerre.

– Et ce serait parfait, répliqua Pierre.

– C'est bien possible, mais cela ne sera jamais, reprit en souriant le prince André.

– Enfin, voyons, pourquoi allons-nous faire la guerre ?

– Pourquoi ? Je n'en sais rien ! Il le faut, et par-dessus le marché j'y vais. – et il s'arrêta. J'y vais, parce que la vie que je mène ici… ne me va pas ! »

VII

Le frôlement d'une robe se fit entendre dans la pièce voisine. À ce bruit, le prince André eut l'air de revenir à lui : il se redressa et donna à son visage l'expression qu'il avait eue pendant toute la soirée d'Anna Pavlovna. Pierre glissa ses pieds à terre. La princesse entra ; elle avait eu le temps de remplacer sa toilette du soir par un déshabillé de maison, non moins frais et non moins élégant ; son mari se leva et lui avança poliment un fauteuil.

« Je me demande souvent, dit-elle en français, selon son habitude, et en s'asseyant vivement, pourquoi Annette ne s'est pas mariée ? Comme vous êtes sots, messieurs, de ne pas l'avoir épousée ! Je vous en demande pardon, mais vous n'entendez rien aux femmes. Quel disputeur vous faites, monsieur Pierre !

– Je dispute aussi contre votre mari, car je ne comprends pas pourquoi il va faire la guerre, » dit Pierre en s'adressant à la princesse, sans le moindre symptôme de cet embarras qui existe souvent entre un jeune homme et une jeune femme.

La princesse tressaillit ; la réflexion de Pierre l'avait touchée au vif.

« Eh bien, moi aussi, je lui dis la même chose. Vraiment, je ne comprends pas pourquoi les hommes ne peuvent vivre sans guerre ? Pourquoi ne désirons-nous rien, n'avons-nous besoin

de rien, nous autres femmes ? Voyons, je vous en fais juge. Je suis toujours à lui répéter que sa position ici comme aide de camp de mon oncle est des plus brillantes : chacun le connaît, chacun l'apprécie ! Pas plus tard que ces jours-ci, chez les Apraxine, j'ai entendu une dame dire : « C'est là le fameux « prince André ! » ma parole d'honneur ! »

Et elle éclata de rire.

« Voilà comment il est reçu partout, et il peut, quand il le voudra, devenir aide de camp de l'empereur, car l'empereur, vous le savez, s'est entretenu très gracieusement avec lui ! Nous le disions justement, Annette et moi, ce serait si facile à arranger ! Qu'en pensez-vous ? »

Pierre regarda le prince André et se tut en voyant que son ami paraissait contrarié.

« Quand partez-vous ? demanda-t-il.

– Ah ! ne me parlez pas de ce départ, je ne veux pas en entendre parler, reprit la princesse de cet air à la fois capricieux et enjoué qu'elle avait eu avec Hippolyte, mais qui, dans ce cercle intime dont Pierre faisait partie, détonnait singulièrement. Lorsque j'ai pensé aujourd'hui qu'il me faudra rompre avec toutes des chères relations… je…, et puis, sais-tu, André, et elle lui fit un imperceptible clignement d'yeux en frissonnant… j'ai peur ! »

Son mari la regarda stupéfait, comme s'il venait seulement de s'apercevoir de sa présence. Il lui répondit pourtant avec une froide politesse :

« Que craignez-vous, Lise ? Je ne vous comprends pas.

– Voilà bien les hommes ! Des égoïstes, tous des égoïstes ! Parce qu'il lui est venu une fantaisie, il m'abandonne, Dieu sait pourquoi, et m'enferme toute seule à la campagne.

– Avec mon père et ma sœur, vous l'oubliez.

– Cela revient au même ; j'y serai seule, loin de mes amis à moi, et il veut que je sois tranquille ? »

Elle parlait d'un ton boudeur ; sa lèvre relevée, loin de donner à sa physionomie une expression souriante, lui prêtait au contraire quelque chose qui faisait songer à un méchant petit rongeur. Elle se tut, ne trouvant peut-être pas convenable de faire allusion à sa grossesse devant Pierre, car là était le nœud de la situation.

« Je ne puis pourtant pas deviner de quoi vous avez peur, » reprit lentement son mari, sans la quitter du regard.

La princesse rougit et fit un geste de désespoir.

« André, André, pourquoi êtes-vous si changé ?

– Votre médecin vous défend de veiller ; vous devriez aller vous mettre au lit. »

La princesse ne répondit rien, mais ses lèvres tremblèrent, tout à coup. Quant à lui, il se leva, haussa les épaules et se mit à arpenter son cabinet.

Pierre, naïvement surpris, les observait tous deux ; enfin il fit un mouvement comme pour se lever, mais il s'arrêta.

« Ça m'est égal que monsieur Pierre soit présent, s'écria la princesse, dont la jolie figure fit la grimace de l'enfant qui va pleurer. Il y a longtemps, André, que je voulais te le demander :

pourquoi es-tu devenu tout autre avec moi ? Que t'ai-je fait ? Tu vas rejoindre l'armée, tu n'as aucune pitié pour moi. Pourquoi ?

– Lise ! » dit le prince André.

Et ce seul mot contenait à la fois la prière, la menace et l'assurance qu'elle allait regretter ses paroles.

Elle continua pourtant avec précipitation :

« Tu me traites en malade ou en enfant. Je vois tout… Tu n'étais pas ainsi il y a six mois !

– Lise, finissez, je vous en prie, » reprit son mari en élevant la voix.

Pierre, dont l'agitation n'avait fait que croître pendant cet entretien, se leva et s'approcha de la jeune femme. Il paraissait ne pouvoir supporter la vue de ses larmes, et l'on aurait dit qu'il était prêt à pleurer avec elle.

« Calmez-vous, princesse ; ce sont des idées… J'ai éprouvé cela aussi… je vous assure… enfin… non, excusez-moi ; je suis de trop comme étranger. Tranquillisez-vous. Adieu ! »

Le prince André le retint.

« Non, Pierre ; attends. La princesse est trop bonne pour me priver du plaisir de passer ma soirée avec toi.

– Oui, il ne pense qu'à lui, murmura-t-elle, sans pouvoir retenir des larmes de dépit.

– Lise ! » reprit sèchement le prince André, dont la voix était montée au diapason qui indiquait que sa patience était à bout.

Tout à coup sur son joli minois d'écureuil en colère se répandit cette expression craintive, timide et timorée que prend souvent un chien lorsque, de sa queue abaissée, il frappe la terre rapidement et sans bruit.

« Mon Dieu, mon Dieu, » murmura-t-elle en jetant à son mari un regard sournois, puis, relevant sa robe d'une main, elle s'approcha de lui et lui mit un baiser sur le front.

« Bonsoir, Lise, » dit-il en se levant à son tour et en lui baisant la main, comme à une étrangère.

VIII

Les deux amis se taisaient. Ni l'un ni l'autre ne se décidait à parler. Pierre regardait à la dérobée le prince André, qui se frottait le front de sa petite main.

« Allons souper, » dit-il en soupirant, et il se dirigea vers la porte. Ils entrèrent dans une magnifique salle à manger nouvellement décorée. Les cristaux, l'argenterie, la vaisselle, le linge damassé, tout portait l'empreinte de la nouveauté, cette marque distinctive des jeunes ménages. Au milieu du souper, le prince André s'accouda sur la table et se mit à parler avec une irritation nerveuse que Pierre n'avait jamais remarquée en lui, et comme un homme qui a quelque chose sur le cœur depuis longtemps et qui se décide enfin à entrer dans la voie des confidences.

« Mon cher ami, ne te marie que lorsque tu auras fait tout ce que tu veux faire, lorsque tu auras cessé d'aimer la femme de ton choix et que tu l'auras bien étudiée ; autrement, tu te trom-

peras cruellement et d'une façon irréparable ! Marie-toi plutôt vieux et bon à rien ! Alors tu ne risqueras pas de gaspiller tout ce qu'il y a en toi d'élevé et de bon. Oui, tout s'éparpille en menue monnaie ! Oui, c'est ainsi ; tu as beau me regarder de cet air étonné. Si tu comptais devenir quelque chose par toi-même, tu sentiras à chaque pas que tout est fini, que tout est fermé pour toi, sauf les salons où tu coudoieras un laquais de cour et un idiot… Mais à quoi sert de… ? »

Et sa main retomba avec force sur la table.

Pierre ôta ses lunettes. Ce mouvement, en changeant complètement sa figure, laissait mieux encore voir sa bonté et sa stupéfaction.

« Ma femme, continua le prince André, est une excellente femme, une de celles avec lesquelles l'honneur d'un mari n'a rien à craindre ; mais que ne donnerais-je pas en ce moment, grands dieux ! pour n'être pas marié ! Tu es le premier et le seul à qui je l'avoue, parce que je t'aime ! »

Le prince André, en parlant ainsi, ressemblait de moins en moins à ce prince Bolkonsky qui se carrait dans un des fauteuils de Mlle Schérer, fermant à demi les yeux et lançant à demi-voix des phrases en français. Chaque muscle de sa figure sèche et nerveuse avait un tressaillement de fièvre ; ses yeux, dont le feu paraissait toujours éteint, brillaient et rayonnaient avec éclat. On devinait qu'il était d'autant plus violent dans ces courts instants d'irritabilité maladive, qu'il semblait faible et sans vigueur dans son état habituel.

« Tu ne me comprends pas, et c'est pourtant l'histoire de toute une existence ! Tu parles de Bonaparte et de sa carrière, continua-t-il, bien que Pierre n'en eût pas soufflé mot… mais Bonaparte, lorsqu'il travaillait, marchait à son but, pas à pas, il était libre, il n'avait que cet objet en vue, et il l'a atteint. Mais

que tu aies le malheur de te lier à une femme, et te voilà enchaîné comme un forçat ; tout ce que tu sentiras en toi de forces et d'aspirations ne fera que t'accabler et te remplir de regrets. Les commérages de salon, les bals, la vanité, la mesquinerie, voilà le cercle magique qui te retiendra. Je m'en vais à présent faire la guerre, une des plus formidables guerres qui aient jamais eu lieu, et je ne sais rien, je ne suis capable de rien ; mais en revanche je suis très aimable, très caustique, et l'on m'écoute chez Mlle Schérer ! Et puis cette société stupide dont ma femme ne peut se passer !… Si seulement tu savais ce qu'elles valent, toutes ces femmes distinguées et toutes les femmes en général. Mon père a raison ! L'égoïsme, la vanité, la sottise, la médiocrité en tout… voilà les femmes, lorsqu'elles se montrent comme elles sont. À les voir dans le monde, on pourrait croire qu'il y a en elles autre chose ; mais non, rien, rien ! Oui, mon ami, ne te marie pas… »

Ce furent les dernières paroles du prince André.

« Ce qui me paraît singulier, dit Pierre, c'est que vous, vous puissiez vous trouver incapable, et croire que vous avez manqué votre vie, quand l'avenir est devant vous et que… »

Son intonation faisait voir en quelle haute estime il tenait son ami et tout ce qu'il en attendait.

Quel droit a-t-il de parler ainsi, pensait Pierre, pour qui le prince André était le type de toutes les perfections, justement parce qu'il avait en lui la qualité qu'il sentait lui manquer à lui-même, c'est-à-dire la force de volonté. Il avait toujours admiré chez son ami la facilité et l'égalité de ses rapports avec des gens de toute espèce, sa mémoire merveilleuse, ses connaissances variées, car il lisait tout ou prenait un aperçu de toute chose, ainsi que son aptitude au travail et à l'étude. Si Pierre était frappé de ne point rencontrer chez André de dispositions à la philo-

sophie spéculative, ce qui était son faible à lui, il n'y voyait point un défaut, mais une force de plus.

Dans les relations les plus intimes, les plus amicales et les plus simples, la flatterie et la louange sont aussi nécessaires que l'huile qui graisse le rouage et le fait marcher.

« Je suis un homme fini, aussi ne parlons plus de moi, mais de toi, » reprit le prince André, après un moment de silence, et en souriant à cette heureuse diversion.

Le visage de Pierre refléta aussitôt ce changement de physionomie.

« De moi ? dit-il, et sa bouche s'épanouit en un sourire joyeux et inconscient… ? Mais, de moi, il n'y a rien à dire. Que suis-je d'ailleurs ? Un bâtard !… – Et il rougit subitement, car il avait fait pour prononcer ce mot un visible effort, – Sans nom, sans fortune, et… en vérité… je suis libre et content, pour le moment, du moins. Seulement je ne sais, vous l'avouerai-je, ce que je dois entreprendre, et je tenais sérieusement à vous demander conseil là-dessus. »

Le prince André le regardait avec une affectueuse bienveillance ; mais cette bienveillance amicale laissait cependant deviner la conscience qu'il avait de sa supériorité.

« J'ai de l'affection pour toi, parce que tu es le seul homme vivant, dans tout notre cercle ; tu es satisfait ; eh bien ! choisis à ton goût, le choix importe peu. Tu seras bien partout ; mais cesse de voir, je t'en prie, ces Kouraguine ; cesse de mener cette existence ; cela te va si peu, toute cette débauche, cette vie à la hussarde, cette…

– Que voulez-vous, mon cher, dit Pierre en haussant les épaules ; les femmes, mon ami, les femmes !

– Je n'admets pas cela, répondit André : les femmes comme il faut, oui, mais pas celles de Kouraguine ; celles-là et le vin, je n'admets pas cela. »

Pierre demeurait chez le prince Basile et partageait la vie dissipée de son fils cadet Anatole, celui-là même qu'on voulait marier à la sœur du prince André pour tâcher de le corriger.

« Savez-vous, dit Pierre, comme s'il lui était venu tout à coup une heureuse inspiration, j'y ai sérieusement réfléchi depuis longtemps ! Grâce à ce genre de vie, je ne puis ni me décider, ni penser à rien. J'ai des maux de tête et pas d'argent. Il m'a encore invité pour ce soir, mais je n'irai pas !

– Donne-moi ta parole d'honneur que tu cesseras d'y aller.

– Je vous la donne ! »

IX

Il était une heure passée lorsque Pierre quitta son ami. C'était par une nuit de juin, une de ces nuits de Pétersbourg, presque sans crépuscule ; il monta dans une voiture de louage avec l'intention bien arrêtée de rentrer chez lui. Mais plus il avançait, plus il sentait qu'il lui serait impossible de dormir pendant cette nuit qui ressemblait au matin ou au soir d'un beau jour. Son regard plongeait au loin dans les rues désertes. Chemin faisant, il se rappela que la société habituelle des joueurs devait se trouver réunie chez Anatole Kouraguine ; après le jeu, on se mettait à boire, et le tout finissait par un des plaisirs favoris de Pierre.

« Si j'y allais ? » se dit-il, et il pensa à la parole qu'il venait de donner au prince André.

Mais en même temps, comme il arrive souvent aux gens sans caractère, il lui prit une si furieuse envie de jouir une fois encore de cette vie de libertinage, qu'il ne connaissait, hélas, que trop bien, qu'il se décida à aller chez Anatole, tout en se disant que son engagement n'avait aucune valeur, puisqu'il avait promis à Anatole avant de promettre au prince André ; qu'à tout prendre, ces engagements n'étaient que de pure convention, sans signification précise, et que d'ailleurs personne n'était sûr de son lendemain et ne pouvait savoir s'il n'arriverait pas quelque événement extraordinaire qui emporterait, avec la vie, l'honneur et le déshonneur. Cette façon habituelle de raisonner bouleversait souvent ses décisions en apparence les plus arrêtées. Pierre céda encore et alla chez Kouraguine. Arrivé devant le perron d'une grande maison située à côté des casernes de la garde à cheval, il en gravit les marches éclairées et entra par la porte qu'il trouva toute grande ouverte. Il n'y avait personne dans le vestibule, ça sentait le vin : des bouteilles vides, des manteaux, des galoches étaient jetés çà et là, et l'on entendait à distance des bruits de voix et des cris.

Le jeu et le souper venaient de finir, mais on ne se séparait pas encore. Après s'être débarrassé de son manteau, Pierre entra dans la première pièce, où l'on voyait les restes du souper et où un laquais, sûr de l'impunité, avalait en cachette le vin oublié au fond des verres. Plus loin, dans le troisième salon, au milieu du tohu-bohu général des rires et des cris, le grognement d'un ours se faisait entendre. Huit jeunes gens se pressaient anxieusement autour d'une fenêtre ouverte ; trois d'entre eux jouaient avec un ourson, que l'un d'eux traînait à la chaîne en l'excitant contre son camarade pour lui faire peur.

« Je parie pour Stievens ! cria l'un.

– Ne l’aidez pas surtout ! cria un second.

– Va pour Dologhow ! cria un troisième.

– Kouraguine, sépare-les !

– Voyons, laissez-là Michka, il s’agit d’un pari !

– D’un coup, autrement il a perdu ! cria un quatrième.

– Jacques, une bouteille ! hurla le maître de la maison, un grand et beau garçon qui se tenait au milieu du groupe, sans habit, sa chemise ouverte sur la poitrine.

– Attendez, Messieurs, voici Pétrouchka, ce cher ami, » dit-il, s’adressant à Pierre.

Un homme de taille moyenne, aux yeux bleus et clairs, dont la voix calme et sobre contrastait singulièrement avec toutes les autres voix avinées, l’appela de la fenêtre :

« Viens ici que je t’explique le pari… »

C’était Dologhow, un officier du régiment de Séménovsky, bretteur et joueur connu, qui demeurait avec Anatole. Pierre souriait et regardait gaiement autour de lui :

« Je n’y comprends rien ! de quoi s’agit-il ?

– Un moment, il n’est pas gris ! Vite une bouteille, dit Anatole, et, saisissant un verre sur la table, il s’approcha de lui :

– Avant tout, il faut boire ! » Pierre se mit à avaler verre sur verre ; cela ne l’empêchait pas de suivre la conversation et d’examiner de côté tous les convives qui étaient ivres et qui

s'étaient de nouveau groupés près de la croisée. Anatole lui versait du vin, et lui racontait le pari de Dologhow avec l'Anglais Stievens, un marin. Le premier s'était engagé à boire une bouteille de rhum, assis sur une fenêtre du troisième étage, les jambes pendantes en dehors.

« Voyons, achève-la, répondit Anatole, en offrant à Pierre le dernier verre : je ne te lâche pas auparavant !

– Non, je n'en veux plus, » dit Pierre, repoussant son ami et s'approchant de la fenêtre.

Dologhow tenait l'Anglais par le bras, et lui répétait d'une façon nette et précise les conditions du pari, tout en s'adressant de préférence à Pierre ou à Anatole.

Dologhow, de taille moyenne, avait les cheveux crépus, les yeux bleus et vingt-cinq ans environ. Comme tous les officiers d'infanterie de cette époque, il ne portait pas de moustaches, et sa bouche, qui était le trait saillant de sa figure, se montrait tout entière. Les lignes en étaient remarquablement fines et bien dessinées ; la lèvre supérieure s'avançait virilement au-dessus de la lèvre inférieure, qui était un peu forte ; aux deux coins de sa bouche se jouait constamment un sourire : on aurait même pu dire deux sourires, dont l'un faisait pendant à l'autre ; cet ensemble, joint à son regard ferme, assuré et intelligent, forçait l'attention. Sans fortune, il n'avait pas de relations, demeurait avec Anatole, dépensait des milliers de roubles, et s'était posé malgré cela de façon à inspirer à ceux qui le connaissaient plus de respect qu'ils n'en avaient pour Anatole. Il jouait à tous les jeux, gagnait toujours et buvait énormément, sans jamais perdre sa liberté d'esprit. Kouraguine et lui étaient alors des célébrités dans le monde des mauvais sujets et des viveurs de Pétersbourg.

On apporta une bouteille de rhum ; deux laquais, visiblement ahuris par les cris et les ordres qu'on ne cessait de leur donner, se dépêchaient à démolir le châssis qui empêchait de s'asseoir sur le rebord extérieur de la croisée.

Anatole s'en approcha avec son air conquérant. Il avait envie de casser quelque chose, et, repoussant les domestiques, il tira à lui le châssis, qui résista ; les carreaux se brisèrent.

« Voyons, à ton tour, Hercule, dit-il à Pierre. Pierre saisit l'encadrement, l'arracha et en détacha avec fracas le châssis en bois de chêne.

– Enlevez-le en entier, on pourrait croire que je m'y suis cramponné, dit Dologhow.

– L'Anglais se vante, je crois ? dit Anatole.

– C'est bien, répéta Pierre, en suivant des yeux Dologhow, qui, ayant pris une bouteille de rhum, s'approchait de la fenêtre ouverte sur le ciel, où la lumière du soir et celle du matin se confondaient. Il sauta sur la croisée, tenant la bouteille d'une main :

« Écoutez, s'écria-t-il, debout dans l'embrasure, le visage tourné vers l'intérieur de la chambre. Chacun se tut.

« Je parie (il parlait le français pour se bien faire comprendre de l'Anglais, et il le parlait même assez mal), je parie cinquante impériales, voulez-vous cent ?

– Non, cinquante !

– Bien, c'est dit : je parie cinquante impériales que je boirai toute cette bouteille de rhum, sans ôter le goulot de ma bouche, que je la boirai là, assis, en dehors de la fenêtre, – et il se pencha

pour indiquer le rebord incliné de la muraille, – là-dessus et sans me tenir à rien. Est-ce cela ?

– Parfaitement, » dit l'Anglais.

Anatole, saisissant ce dernier par un des boutons de son habit et le regardant de haut, car Stievens était petit, lui répéta en anglais les conditions du pari.

« Ce n'est pas tout, s'écria Dologhow, en frappant avec la bouteille sur l'entablement de la fenêtre, afin de se faire écouter… Ce n'est pas tout, Kouraguine, attention ! Si quelqu'un fait la même chose, je lui payerai cent impériales. Est-ce compris ? »

L'Anglais inclina la tête, sans laisser deviner s'il avait l'intention d'accepter ou de refuser ce nouveau pari. Anatole le tenait toujours, et lui traduisait les paroles de Dologhow, malgré ses gestes affirmatifs réitérés. Un jeune hussard de la garde, qui avait été en déveine toute la soirée, grimpa sur la fenêtre et se pencha pour regarder en bas :

« Oh ! oh ! murmura-t-il, en jetant les yeux jusque sur les dalles du trottoir.

– Silence ! » cria Dologhow, et il tira en arrière l'officier, qui, embarrassé par ses éperons, sauta gauchement dans la chambre.

La bouteille une fois placée à sa portée, Dologhow enjamba la fenêtre avec lenteur et précaution, en abaissant ses jambes ; alors, s'appuyant des deux mains aux deux côtés de la fenêtre il en mesura de l'œil la largeur. Puis il s'assit doucement, laissa aller ses mains, se pencha un peu à gauche, puis à droite, et saisit la bouteille.

Anatole apporta deux bougies et les plaça dans l'embrasure. Il faisait pourtant grand jour. Le dos et la tête crépue de Dologhow en chemise étaient éclairés des deux côtés. Tous se serrèrent autour de la fenêtre, l'Anglais en avant des autres. Pierre souriait en silence. Tout à coup un des assistants, terrifié et mécontent, se glissa au premier rang, avec l'intention de saisir Dologhow par sa chemise.

« Messieurs, ce sont des folies, il se blessera mortellement, » s'écria cet homme sage, plus sage assurément que ses camarades.

Anatole l'arrêta.

« Ne le touche pas, tu vas l'effrayer et il se tuera, et alors quoi ? hein ! »

Dologhow, s'appuyant sur ses mains et cherchant à se mettre d'aplomb, se retourna :

« Si quelqu'un essaye encore de s'en mêler, je le ferai descendre par là à la minute. Voilà ! » dit-il, laissant lentement tomber ces mots à travers ses lèvres minces et serrées... Puis ayant prononcé : Voilà ! il se retourna, porta la bouteille à sa bouche, rejeta sa tête en arrière et leva le bras qu'il avait encore de libre, afin de s'assurer un contrepoids. Un des domestiques, en train de rassembler les verres sur la table, s'arrêta immobile, à demi penché, et ne quitta plus des yeux la fenêtre et la tête de Dologhow.

L'Anglais, les lèvres fortement pincées, regardait de côté. Celui qui avait essayé, mais en vain, d'empêcher cette folie, s'était précipité dans un coin de la chambre sur un canapé, la figure tournée vers la muraille. Pierre se couvrit les yeux, et un faible sourire passa sur sa figure, qui exprimait l'épouvante et l'horreur. Il se fit un grand silence.

Pierre ouvrit les yeux et vit Dologhow assis dans la même position ; seulement sa tête penchait si fortement en arrière, que ses cheveux crépus touchaient le col de sa chemise, tandis que le bras qui tenait la bouteille s'élevait de plus en plus, vacillant un peu sous l'effort. La bouteille se vidait à vue d'œil. « Comme c'est long ! » pensait Pierre. Il lui semblait qu'il s'était écoulé plus d'une demi-heure… Dologhow fit tout à coup un mouvement de recul, et son bras trembla plus fort. Assis comme il l'était, sur un rebord incliné, ce mouvement nerveux pouvait le faire glisser dans le vide. Il se déplaça tout d'une pièce, et son bras et sa tête vacillèrent davantage ; instinctivement il leva une main comme pour se cramponner à l'entablement de la croisée, mais l'abaissa aussitôt. Pierre referma les yeux, en se promettant de ne plus les rouvrir ; mais au mouvement général qui se produisit une seconde après il regarda et vit Dologhow qui se tenait debout dans l'embrasure, pâle mais joyeux.

« Elle est vide ! »

Il lança sa bouteille à l'Anglais, qui l'attrapa à la volée. Dologhow sauta dans la chambre : il exhalait une forte odeur de rhum.

« Admirable ! bravo ! Voilà un pari ! Que le diable vous emporte tous ! » criait-on de tous côtés à la fois.

L'Anglais avait tiré sa bourse et faisait ses comptes avec Dologhow, devenu silencieux et maussade. Pierre s'élança sur la fenêtre.

« Messieurs ! qui veut parier avec moi que je ferai la même chose, et même sans pari ? Vite une bouteille, je le ferai ! Vite !…

– Va, va, dit Dologhow en souriant.

– Es-tu devenu fou, voyons ! Qu'est-ce qui te prend ? On te le défend, entends-tu bien, à toi dont la tête tourne sur un escalier, s'écrièrent plusieurs voix.

– Je boirai ; vite une bouteille ! cria Pierre en frappant avec force sur la table d'un geste d'ivrogne, et il enjamba l'appui de la fenêtre. Un des jeunes gens se jeta sur ses mains, mais il était si fort, qu'il le repoussa bien loin.

– Non, vous n'en viendrez pas à bout comme cela, dit Anatole ; attendez, je vais l'attraper.

– Écoute ! je tiens le pari, mais pas avant demain ; maintenant allons tous à…

– Allons ! s'écria Pierre, allons, et en avant Michka ! » Il saisit l'ourson, l'entoura de ses bras, le souleva de terre et se mit à valser avec lui tout autour de la chambre.

X

Le prince Basile n'avait point oublié la promesse qu'il avait faite à la princesse Droubetzkoï à la soirée de Mlle Schérer. La requête avait été présentée à l'Empereur, et le fils de la princesse passa, par exception, en qualité de sous-lieutenant dans la garde, au régiment Séménovsky ; mais cependant, malgré tous les efforts de sa mère, Boris ne fut pas nommé aide de camp de Koutouzow. Quelque temps après la soirée, la princesse retourna à Moscou auprès des Rostow, ses riches parents, chez qui elle s'arrêtait toujours ; c'est là que son petit Boris adoré avait passé la plus grande partie de son enfance. La garde avait quitté Pétersbourg le 10 du mois d'août, et le jeune homme, retenu à

Moscou par la nécessité de s'occuper de son équipement, devait la rejoindre à Radzivilow.

C'était jour de fête chez les Rostow. La mère et la fille cadette s'appelaient Natalie, et on les fêtait toutes les deux. Une longue suite de voitures n'avaient cessé dès le matin de déposer à l'hôtel Rostow, rue Povarskaïa, une foule de visiteurs qui apportaient leurs félicitations. La comtesse et sa fille aînée, une belle personne, les recevaient au salon, où ils se succédaient sans relâche.

La mère était une femme de quarante-cinq ans, avec un type oriental, un visage amaigri, et visiblement épuisée par les douze enfants qu'elle avait donnés à son mari. La lenteur de ses mouvements et de son parler, qui provenait de sa faiblesse, lui donnait un air imposant qui inspirait le respect. La princesse Droubetzkoï était avec elle, et, comme elle faisait partie de la famille, elle aidait de son mieux à recevoir les visiteurs et à soutenir la conversation.

Les jeunes gens, qui ne se souciaient pas de prendre part à la réception, se tenaient dans des chambres intérieures. Le comte allait à la rencontre des arrivants, et en les reconduisant les engageait tous à dîner.

« Je vous suis bien sincèrement obligé, mon cher, ou ma chère, disait-il indifféremment à chacun, aux inférieurs aussi bien qu'aux supérieurs. Merci pour celle dont nous célébrons la fête. Vous viendrez dîner sans faute, n'est-ce pas ? Autrement, mon cher, vous m'offenseriez. Je vous supplie de venir avec toute votre famille, ma chère… » Il répétait exactement les mêmes paroles à tous les invités, et les accompagnait exactement de la même expression de figure, puis venait un serrement de main avec saluts réitérés. Après avoir reconduit les partants, il revenait auprès de ceux qui n'avaient pas encore fait leurs adieux, s'avançait à lui-même un fauteuil et, après avoir posé

avec complaisance ses pieds à terre et ses mains sur ses genoux, il se balançait de droite et de gauche, émettant, en homme qui croit savoir vivre, des réflexions sur le temps, sur la santé, tantôt en russe, tantôt en français, bien qu'il parlât fort mal le français, mais toujours avec le même aplomb. Malgré sa fatigue, il se levait de nouveau pour reconduire les partants, comme un homme bien décidé à remplir ses devoirs jusqu'au bout, et renouvelait ses invitations, tout cela en ramenant sur son crâne chauve quelques cheveux gris et rares.

Parfois, en revenant, il traversait le vestibule et la serre et entrait dans une grande salle avec des murs de stuc, où l'on dressait les tables pour un dîner de quatre-vingts couverts. Après avoir regardé les domestiques qui portaient les porcelaines, l'argenterie, et déployaient les nappes damassées, il appelait un certain Dmitri Vassiliévitch, noble de naissance, qui dirigeait ses affaires, et lui disait :

« Écoute, Mitenka, tâche que tout soit bien ; oui, c'est bien, c'est bien !… »

Et en examinant avec satisfaction une énorme table qui venait de recevoir une rallonge, il ajoutait :

« Le principal, c'est le service, c'est le service, entends-tu bien, » et là-dessus il rentrait enchanté dans le salon.

« Marie Lvovna Karaguine ! » annonça d'une voix de basse le valet de pied de la comtesse en se montrant à la porte.

La comtesse réfléchit un instant, en savourant une prise de tabac qu'elle prenait dans une tabatière en or ornée du portrait de son mari.

« Dieu ! que ces visites m'ont exténuée ! Allons, encore cette dernière… elle est si bégueule !… Priez-la de monter, » ré-

pondit-elle tristement au laquais, comme si elle voulait dire : « Oh ! celle-là va m'achever ! »

Une dame, grande, forte, à l'air hautain, suivie d'une jeune fille au visage rond et souriant, entra au salon ; elles étaient précédées toutes deux du frou-frou de leurs robes traînantes.

« Chère comtesse… il y a si longtemps… elle a été alitée, la pauvre enfant… au bal des Razoumosky et de la comtesse Apraxine… J'ai été si heureuse ! »

Ces civilités à bâtons rompus se confondaient avec le frôlement des robes et le déplacement des chaises. Puis la conversation s'engageait tant bien que mal jusqu'au moment où, grâce à une première pause, on pouvait décemment se permettre de lever la séance, tout en faisant ses adieux, et, après avoir recommencé les : « Je suis bien charmée… la santé de maman… La comtesse Apraxine… » passer dans l'antichambre, mettre sa pelisse et son manteau et partir.

La maladie du vieux comte Besoukhow, l'un des plus beaux hommes du temps de Catherine, qui était en ce moment la nouvelle du jour, fit naturellement les frais de la conversation, et il fut même question de son fils naturel, Pierre, celui-là même qui avait été si peu convenable à la soirée de Mlle Schérer.

« Je plains bien sincèrement le pauvre comte, dit Mme Karaguine. Sa santé est si mauvaise, et avoir un fils qui lui cause un pareil chagrin !

– Mais quel est donc le chagrin qu'il a pu lui causer ? » demanda la comtesse en feignant d'ignorer l'histoire, tandis qu'elle l'avait déjà entendu conter au moins une quinzaine de fois.

« Voilà le fruit de l'éducation actuelle ! Ce jeune homme s'est trouvé livré à lui-même lorsqu'il était à l'étranger, et maintenant on raconte qu'il a fait à Pétersbourg des choses si épouvantables, qu'on a dû le faire partir, par ordre de la police.

– Vraiment ? dit la comtesse.

– Il a fait de mauvaises connaissances, ajouta la princesse Droubetzkoï, et avec le fils du prince Basile et un certain Dologhow ils ont commis des horreurs… Ce dernier a été fait soldat et on a renvoyé le fils de Besoukhow à Moscou ; quant à Anatole, son père a trouvé le moyen d'étouffer le scandale ; on lui a pourtant enjoint de quitter Pétersbourg.

– Mais qu'ont-ils donc fait ? demanda la comtesse.

– Ce sont de véritables brigands, Dologhow surtout, reprit Mme Karaguine : il est le fils de Marie Ivanovna Dologhow, une dame si respectable… Croiriez-vous qu'à eux trois ils se sont emparés, je ne sais où, d'un ourson, qu'ils l'ont fourré avec eux en voiture et mené chez des actrices. La police a voulu les arrêter. Alors… qu'ont-ils imaginé ?… Ils ont saisi l'officier de police ; et, après l'avoir attaché sur le dos de l'ourson, ils l'ont lâché clans la Moïka, l'ourson nageant avec l'homme de police sur son dos.

– Ah ! ma chère, la bonne figure que devait avoir cet homme ! s'écria le comte en se tordant de rire.

– Mais, c'est une horreur ! Il n'y a pas là, cher comte, de quoi rire, » s'écria Mme Karaguine.

Et, malgré elle, elle pouffait de rire, comme lui.

« On a eu toutes les peines du monde à sauver le malheureux… et quand on pense que c'est le fils du comte Besoukhow

qui s'amuse d'une façon aussi insensée ! Il passait pourtant pour un garçon intelligent et bien élevé… Voilà le résultat d'une éducation faite à l'étranger. J'espère au moins que personne ne le recevra, malgré sa fortune. On a voulu me le présenter, mais j'ai immédiatement décliné cet honneur… ! J'ai des filles !

– Où avez-vous donc appris qu'il fût si riche, demanda la comtesse en se penchant vers Mme Karaguine et en tournant le dos aux demoiselles, qui feignirent aussitôt de ne rien entendre. Le vieux comte n'a que des enfants naturels, et Pierre est un de ces bâtards, je crois ! »

Mme Karaguine fit un geste de la main.

« Ils sont, je crois, une vingtaine. »

La princesse Droubetzkoï, qui brûlait du désir de faire parade de ses relations et de montrer qu'elle connaissait à fond l'existence de chacun dans le détail le plus intime, prit à son tour la parole et dit à voix basse et avec emphase :

« Voici ce que c'est… ! La réputation du comte Besoukhow est bien établie : il a tant d'enfants, qu'il en a perdu le compte, mais Pierre est son favori.

– Quel beau vieillard c'était, pas plus tard que l'année dernière, dit la comtesse, je n'ai jamais vu d'homme aussi beau que lui !

– Ah ! il a beaucoup changé depuis… À propos, j'allais vous dire que l'héritier direct de toute sa fortune est le prince Basile, du chef de sa femme ; mais le vieux, ayant de l'affection pour Pierre, s'est beaucoup occupé de son éducation, et a écrit à l'Empereur à son sujet. Personne ne peut donc savoir lequel des deux héritera de lui à sa mort, qu'on attend d'ailleurs d'un moment à l'autre. Lorrain est même arrivé de Pétersbourg. La for-

tune est colossale… quarante mille âmes et des millions en capitaux. Je le sais pour sûr, car je le tiens du prince Basile lui-même. Le vieux Besoukhow m'est aussi un peu cousin par sa mère, et il est le parrain de Boris, ajouta-t-elle, en faisant semblant de n'attacher à ce fait aucune importance. Le prince Basile est à Moscou depuis hier soir.

– N'est-il pas chargé de faire une inspection ?

– Oui ; mais, entre nous soit dit, reprit la princesse, l'inspection n'est qu'un prétexte : il n'est arrivé que pour voir le comte Cyrille Vladimirovitch, quand il a su qu'il était au plus mal.

– Cela n'empêche pas, ma chère, l'histoire d'être excellente, dit le comte, qui, en se voyant peu écouté par les dames, se tourna du côté des demoiselles. Oh ! la bonne figure qu'il devait faire l'homme de police !… »

Et il se mit à contrefaire les gestes du policier en éclatant de rire d'une voix de basse-taille. C'était ce rire bruyant et sonore particulier aux gens qui aiment à bien manger et surtout à bien boire ; tout son gros corps en trembla.

« Vous revenez dîner, n'est-ce pas, ma chère ? » ajouta-t-il.

XI

Il se fit un grand silence. La comtesse regardait Mme Karaguine et souriait agréablement, sans même chercher à déguiser la satisfaction qu'elle éprouverait à la voir partir. La fille de Mme Karaguine arrangeait machinalement sa robe en interro-

geant sa mère du regard, lorsqu'on entendit tout à coup comme le bruit de plusieurs personnes qui auraient traversé en courant la pièce voisine, puis la chute d'une chaise, et une fillette de treize ans, retenant d'une main le jupon retroussé de sa petite robe de mousseline dans lequel elle semblait cacher quelque chose, bondit jusqu'au milieu du salon et s'y arrêta tout court. Il était évident qu'une course désordonnée l'avait entraînée plus loin qu'elle ne voulait.

Au même moment se montrèrent à sa suite un étudiant au collet amarante, un officier de la garde, une jeune fille de quinze ans et un petit garçon en jaquette, au teint vif et coloré.

Le comte se leva en se balançant et, entourant la petite fille de ses bras :

« Ah ! la voilà, s'écria-t-il, c'est sa fête aujourd'hui ; ma chère, c'est sa fête !

– Il y a temps pour tout, ma chérie, dit la comtesse avec une feinte sévérité… Tu la gâtes toujours, Élie !

– Bonjour, ma chère ; je vous souhaite une bonne fête !… La délicieuse enfant ! » dit Mme Karaguine en s'adressant à la mère.

La petite fille, avec ses yeux noirs et sa bouche trop grande, semblait plutôt laide que jolie, mais, en revanche, elle était d'une vivacité sans pareille ; le mouvement de ses épaules, qui s'agitaient encore dans son corsage décolleté, attestait qu'elle venait de courir ; ses cheveux noirs, bouclés, et tout ébouriffés, retombaient en arrière ; ses bras nus étaient minces et grêles ; elle portait encore des pantalons garnis de dentelle, et ses petits pieds étaient chaussés de souliers. En un mot, elle était dans cet âge plein d'espérances où la petite fille n'est plus une enfant, mais où l'enfant n'est pas encore une jeune fille. Échappant à

son père, elle se jeta sur sa mère, sans prêter la moindre attention à sa réprimande, et, cachant sa figure en feu dans le fouillis de dentelle qui couvrait le mantelet de la comtesse, elle éclata de rire et se mit à conter à bâtons rompus une histoire sur sa poupée, qu'elle tira aussitôt de son jupon.

« Vous voyez bien, c'est une poupée, c'est Mimi, vous voyez !… »

Et Natacha, pouvant à peine parler, glissa sur les genoux de sa mère en riant de si bon cœur, que Mme Karaguine ne put s'empêcher d'en faire autant.

« Voyons, laisse-moi, va-t'en avec ton monstre, disait la comtesse en jouant la colère et en la repoussant doucement… C'est ma cadette, » dit-elle en s'adressant à Mme Karaguine.

Natacha, relevant sa tête enfouie au milieu des dentelles de sa mère, regarda un moment la dame inconnue à travers les larmes du rire et se cacha de nouveau le visage. Obligée d'admirer ce tableau de famille, Mme Karaguine crut bien faire en y jouant son rôle :

« Dites-moi, ma petite, qui est donc Mimi ? C'est votre fille sans doute ? »

Natacha, mécontente du ton de condescendance de l'étrangère, ne répondit rien et se borna à la regarder d'un air sérieux.

Pendant ce temps, toute la jeunesse, c'est-à-dire Boris, l'officier, fils de la princesse Droubetzkoï, Nicolas, l'étudiant, fils aîné du comte Rostow, Sonia, sa nièce, âgée de quinze ans, et Pétroucha, son fils cadet, s'étaient groupés dans la chambre et faisaient des efforts visibles pour contenir, dans les limites de la bienséance, la vivacité et l'entrain qui perçaient dans chacun de leurs mouvements. Rien qu'à les voir, on comprenait bien vite

que, dans les appartements intérieurs d'où ils s'étaient si impétueusement élancés, l'entretien avait été autrement gai qu'au salon, et qu'on y avait parlé d'autre chose que des bruits de la ville, du temps qu'il faisait et de la comtesse Apraxine. Ils échangeaient des regards furtifs et retenaient à grand'peine leur fou rire.

Les deux jeunes gens étaient des amis d'enfance, du même âge, tous deux jolis garçons, mais absolument différents l'un de l'autre. Boris était grand, blond, d'une beauté calme et régulière. Nicolas avait la tête bouclée, il était petit et son visage exprimait la franchise. Sur sa lèvre supérieure s'estompaient légèrement les premiers poils d'une moustache naissante. Tout en lui respirait l'ardeur et l'enthousiasme. Il avait fortement rougi en entrant et avait essayé en vain de dire quelque chose. Boris, au contraire, reprit tout de suite son aplomb, et raconta d'une façon plaisante qu'il avait eu l'honneur de connaître Mlle Mimi dans son adolescence, mais que depuis cinq ans elle avait terriblement vieilli et que sa tête était fendue !

Pendant ce récit il jeta un regard à Natacha, qui reporta aussitôt les yeux sur son petit frère : celui-ci, les paupières à moitié fermées, était comme secoué par un rire convulsif et silencieux ; ne pouvant à cette vue se contenir davantage, elle se leva d'un bond et s'enfuit aussi vite que ses petits pieds pouvaient la porter. Boris resta impassible :

« Maman, ne désirez-vous pas sortir et n'avez-vous pas besoin de la voiture ? demanda-t-il en souriant.

– Oui, certainement, va la commander, » répondit sa mère.

Boris quitta le salon sans se presser et suivit les traces de Natacha, tandis que le petit bonhomme joufflu s'élançait à leur suite, tout mécontent d'avoir été abandonné par eux.

XII

De toute cette jeunesse il ne restait plus que Nicolas et Sonia, la demoiselle étrangère et la fille aînée de la comtesse, de quatre ans plus âgée que Natacha et qui comptait déjà au nombre des grandes personnes.

Sonia était une petite brune mignonne, avec des yeux doux, ombragés de longs cils. Le ton olivâtre de son visage s'accusait encore plus sur la nuque et sur ses mains fines et gracieuses, et une épaisse natte de cheveux noirs s'enroulait deux fois autour de sa tête. L'harmonie de ses mouvements, la mollesse et la souplesse de ses membres grêles, ses manières un peu réservées la faisaient comparer à un joli petit minet prêt à se métamorphoser en une délicieuse jeune chatte. Elle essayait par un sourire de prendre part à la conversation générale, mais ses yeux, sous leurs cils longs et soyeux, se portaient involontairement sur le cousin qui allait partir pour l'armée : ils exprimaient si visiblement ce sentiment d'adoration particulier aux jeunes filles, que son sourire ne pouvait tromper personne ; il était évident que le petit minet ne s'était pelotonné que pour un instant, et qu'une fois hors du salon, à l'exemple de Boris et de Natacha, il sauterait et gambaderait de plus belle avec ce cher petit cousin.

« Oui, ma chère, disait le vieux comte en montrant Nicolas, son ami Boris a été nommé officier et il veut le suivre par amitié pour lui, me quitter, laisser là l'université et se faire militaire… Et dire, ma chère, que sa place aux Archives était toute prête ! C'est ce que j'appelle de l'amitié !

– Mais la guerre est déclarée, dit-on ?

– On le dit depuis longtemps, on le redira encore, et puis on n'en parlera plus… Oui, ma chère, voilà de l'amitié, ou je ne m'y connais pas… Il entre aux hussards ! »

Mme Karaguine, ne sachant que répondre, hocha la tête.

« Ce n'est pas du tout par amitié ! » s'écria Nicolas, qui devint pourpre et eut l'air de s'en défendre comme d'une action honteuse.

Il jeta un coup d'œil sur sa cousine et sur Mlle Karaguine, qui semblaient toutes deux l'approuver.

« Nous avons aujourd'hui à dîner le colonel du régiment de Pavlograd ; il est ici en congé et il l'emmènera. Que faire ? dit le comte en haussant les épaules et en s'efforçant de parler gaiement d'un sujet qui lui avait causé beaucoup de chagrin.

– Je vous ai déjà déclaré, papa, que si vous me défendiez de partir, je resterais. Mais je ne puis être que militaire, je le sais très bien, car, pour devenir diplomate ou fonctionnaire civil, il faut savoir cacher ses sentiments, et je ne le sais pas, » continua-t-il en regardant ces demoiselles avec toute la coquetterie de son âge.

La petite chatte, les yeux attachés sur les siens, semblait guetter la minute favorable pour recommencer ses agaceries et donner un libre cours à sa nature féline.

« C'est bon, c'est bon, dit le comte ; il s'enflamme tout de suite. Bonaparte leur a tourné la cervelle à tous, et tous cherchent à savoir comment de simple lieutenant il est devenu Empereur. Après tout, je leur souhaite bonne chance, » ajouta-t-il sans remarquer le sourire moqueur de Mme Karaguine.

On se mit à parler de Napoléon, et Julie, c'était le nom de Mlle Karaguine, s'adressant au jeune Rostow :

« Je regrette, lui dit-elle, que vous n'ayez pas été jeudi chez les Argharow. Je me suis ennuyée sans vous, » murmura-t-elle tendrement.

Le jeune homme, très flatté, se rapprocha d'elle, et il s'ensuivit un aparté plein de coquetterie, qui lui fit oublier la jalousie de Sonia, tandis que la pauvre petite, toute rouge et toute frémissante, s'efforçait de sourire. Au milieu de l'entretien il se tourna vers elle, et Sonia, lui répondant par un regard à la fois passionné et irrité, quitta la chambre, ayant beaucoup de peine à retenir ses larmes.

Toute la vivacité de Nicolas disparut comme par enchantement, et, profitant du premier moment favorable, il s'éloigna à sa recherche, la figure bouleversée.

« Les secrets de cette jeunesse sont cousus de fil blanc, » dit la princesse Droubetzkoï en le suivant des yeux… « cousinage, dangereux voisinage[8] »

« Oui, » reprit la comtesse, après l'éclipse de ce rayon de soleil et de vie apporté par toute cette jeunesse…

Et répondant elle-même à une question que personne ne lui avait adressée, mais qui la préoccupait constamment :

« Que de soucis, que de souffrances avant de pouvoir en jouir !… et maintenant je tremble plus que je ne me réjouis. J'ai peur, toujours peur ! C'est justement l'âge le plus dangereux pour les filles comme pour les garçons.

---

[8] En français dans le texte.

– Tout dépend de l'éducation !

– Vous avez parfaitement raison ; j'ai été, Dieu merci, l'amie de mes enfants, et ils me donnent jusqu'à présent toute leur confiance, – répondit la comtesse ; elle nourrissait à cet égard les illusions de beaucoup de parents qui s'imaginent connaître les secrets de leurs enfants. – Je sais que mes filles n'auront rien de caché pour moi, et que si Nicolas fait des folies, – un garçon y est toujours plus ou moins obligé, – il ne se conduira pas comme ces messieurs de Pétersbourg.

– Ce sont de bons enfants, – dit le comte, dont le grand moyen pour trancher les questions compliquées était de trouver tout parfait. – Que faire ? il a voulu être hussard… Que voulez-vous, ma chère ?

– Quelle charmante petite créature que votre cadette, un véritable vif-argent.

– Oui, elle me ressemble, reprit naïvement le père, et quelle voix ! Bien qu'elle soit ma fille, je suis forcé d'être juste ; ce sera une véritable cantatrice, une seconde Salomoni ! Nous avons pris un Italien pour lui donner des leçons.

– N'est-ce pas trop tôt ? À son âge, cela peut lui gâter la voix.

– Mais pourquoi donc serait-ce trop tôt ? Nos mères se mariaient bien à douze ou treize ans.

– Savez-vous qu'elle est déjà amoureuse de Boris ! Qu'en pensez-vous ? » dit la comtesse en souriant et en échangeant un regard avec son amie la princesse A. Mikhaïlovna.

Et comme si elle répondait ensuite à ses propres pensées, elle ajouta :

« Si je la tenais sévèrement, si je lui défendais de le voir, Dieu sait ce qu'il en adviendrait (elle voulait dire sans doute par là qu'ils s'embrasseraient en cachette) : tandis que maintenant je sais tout ce qu'ils se disent ; elle vient elle-même me le conter tous les soirs. Je la gâte, c'est possible, mais cela vaut mieux, croyez-moi… Quant à ma fille aînée, elle a été élevée très sévèrement.

– Ah ! c'est bien vrai, j'ai été élevée tout autrement, » dit la jeune comtesse Véra en souriant.

Mais par malheur son sourire ne l'embellissait pas, car, au contraire de ce qui a lieu d'habitude, il donnait à sa figure une expression désagréable et affectée. Cependant elle était plutôt belle, assez intelligente, instruite, elle avait la voix agréable, et ce qu'elle venait de dire était parfaitement juste ; pourtant, chose étrange, tous se regardèrent, étonnés et embarrassés.

« On tâche toujours de mieux réussir avec les aînés et d'en faire quelque chose d'extraordinaire, dit Mme Karaguine.

– Il faut avouer, reprit le comte, que la comtesse a voulu atteindre l'impossible avec Véra ; mais, après tout, elle a réussi, et parfaitement réussi, » ajouta-t-il, en lançant à sa fille un coup d'œil approbateur.

Mme Karaguine se décida enfin à faire ses adieux, en promettant de revenir dîner.

« Quelle sotte ! s'écria la comtesse après l'avoir reconduite, je croyais qu'elle ne s'en irait jamais ! »

XIII

Natacha s'était arrêtée, dans sa fuite, à l'entrée de la serre ; là elle attendit Boris, tout en prêtant l'oreille à la conversation du salon. À la fin, perdant patience et frappant du pied, elle était sur le point de pleurer, lorsqu'elle entendit le jeune homme, qui arrivait sans se presser le moins du monde. Elle n'eut que le temps de se jeter derrière les caisses d'arbustes. Une fois dans la serre, Boris regarda autour de lui et, secouant un léger grain de poussière de dessus sa manche, il s'approcha de la glace pour y mirer sa jolie figure. Natacha suivait avec curiosité tous ses mouvements : elle le vit sourire et se diriger vers la porte opposée ; alors elle eut la pensée de l'appeler :

« Non, se dit-elle, qu'il me cherche ! »

À peine avait-il disparu, que Sonia, tout en pleurs et les joues en feu, se précipita dans la serre. Natacha allait s'élancer vers elle, mais le plaisir de rester invisible et d'observer, ce qui se passait, comme dans les contes de fées, la retint immobile. Sonia se parlait à elle-même tout bas, les yeux fixés sur la porte du salon. Nicolas entra.

« Sonia, qu'as-tu ? Est-ce possible ? lui cria-t-il en courant à elle.

– Rien, je n'ai rien, laissez-moi !… »

Et elle fondit en larmes.

« Mais non, je sais ce que c'est !

– Eh bien ! si vous le savez, tant mieux pour vous, allez la rejoindre.

– Sonia, un mot ! Peut-on se tourmenter ainsi et me tourmenter moi, pour une chimère, » lui dit-il en lui prenant la main.

Sonia pleurait sans retirer sa main. Natacha, clouée à sa place, retenait sa respiration ; ses yeux brillaient.

« Qu'est-ce qui va se passer ? pensa-t-elle.

– Sonia, le monde entier n'est rien pour moi : toi seule tu es tout, et je te le prouverai !

– Je n'aime pas que tu parles à… dit Sonia.

– Eh bien ! je ne le ferai plus, pardonne-moi !… »

Et, l'attirant à lui, il l'embrassa.

« Ah ! voilà qui est bien ! » se dit Natacha.

Nicolas et Sonia quittèrent la serre ; elle les suivit à distance jusqu'à la porte et appela Boris.

« Boris, venez ici, dit-elle d'un air important et mystérieux. J'ai à vous dire quelque chose. Ici, ici !… »

Et elle l'amena jusqu'à sa cachette entre les fleurs. Boris obéissait en souriant :

« Qu'avez-vous à me dire ? »

Elle se troubla, regarda autour d'elle, et, ayant aperçu sa poupée qui gisait abandonnée sur une des caisses, elle s'en empara et la lui présenta :

« Embrassez ma poupée ! »

Boris ne bougeait pas et regardait sa petite figure animée et souriante.

« Vous ne le voulez pas ? Eh bien, venez, par ici… »

Et, l'entraînant tout au milieu des arbres, elle jeta sa poupée.

« Plus près, plus près ! » dit-elle en saisissant tout à coup le jeune homme par son uniforme.

Et, rougissante d'émotion et prête à pleurer, elle murmura :

« Et moi, m'embrasserez-vous ? »

Boris devint pourpre.

« Comme vous êtes étrange ! » lui dit-il.

Et il se penchait indécis au-dessus d'elle.

S'élançant d'un bond sur une des caisses, elle entoura de ses deux petits bras nus et grêles le cou de son compagnon, et, rejetant ses cheveux en arrière, elle lui appliqua un baiser sur les lèvres ; puis, s'échappant aussitôt et se glissant rapidement à travers les plantes, elle s'arrêta de l'autre côté, la tête penchée.

« Natacha, je vous aime, vous le savez bien, mais…

– Êtes-vous amoureux de moi ?

– Oui, je le suis. Mais, je vous en prie, ne recommençons plus…, ce que nous venons de faire… Encore quatre ans… alors je demanderai votre main… »

Natacha se mit à réfléchir.

« Treize, quatorze, quinze, seize, dit-elle en comptant sur ses doigts. Bien, c'est convenu !… »

Et un sourire de confiance et de satisfaction éclaira son petit visage.

« C'est convenu ! reprit Boris.

– Pour toujours, à la vie à la mort ! » s'écria la fillette en lui prenant le bras et en l'emmenant, heureuse et tranquille, dans le grand salon.

XIV

La comtesse, qui s'était sentie fatiguée, avait fait fermer sa porte et donné ordre au suisse d'inviter à dîner tous ceux qui viendraient apporter leurs félicitations. Elle désirait aussi causer en tête-à-tête avec son amie d'enfance, la princesse Droubetzkoï, qui était revenue depuis peu de Pétersbourg.

« Je serai franche avec toi, lui dit-elle en rapprochant son fauteuil de celui de la comtesse : il nous reste, hélas ! si peu de vieux amis, que ton amitié m'est doublement précieuse. »

Et, jetant un regard sur Véra, elle se tut.

La comtesse lui serra tendrement la main.

« Véra, vous ne comprenez donc rien ? »

Elle aimait peu sa fille, et c'était facile à voir.

« Tu ne comprends donc pas que tu es de trop ici. Va rejoindre tes sœurs.

– Si vous me l'aviez dit plus tôt, maman, – répondit la belle Véra avec un certain dédain, mais sans paraître toutefois offensée, – je serais déjà partie… »

Et elle passa dans la grande salle, où elle aperçut deux couples assis, chacun devant une fenêtre et qui semblaient se faire pendants l'un à l'autre.

Elle s'arrêta un moment pour les regarder d'un air moqueur. Nicolas, à côté de Sonia, lui copiait des vers, les premiers de sa composition. Boris et Natacha causaient à voix basse ; ils se turent à l'approche de Véra. Les deux petites filles avaient un air joyeux et coupable qui trahissait leur amour ; c'était charmant et comique tout à la fois, mais Véra ne trouvait cela ni charmant ni comique.

« Combien de fois ne vous ai-je pas prié de ne jamais toucher aux objets qui m'appartiennent ! Vous avez une chambre à vous. »

Et là-dessus elle prit l'encrier des mains de Nicolas.

« Un instant, un instant, dit Nicolas en trempant sa plume dans l'encrier.

– Vous ne faites jamais rien à propos : tout à l'heure, vous êtes entrés comme des fous dans le salon, et vous nous avez tous

scandalisés. » En dépit, ou peut-être à cause de la vérité de sa remarque, personne ne souffla mot, mais il y eut entre les quatre coupables un rapide échange de regards. Véra, son encrier à la main, hésitait à s'éloigner.

« Et quels secrets pouvez-vous bien avoir à vos âges ? C'est ridicule, et ce ne sont que des folies !

– Mais que t'importe, Véra ? dit avec douceur Natacha, qui se sentait ce jour-là meilleure que d'habitude et mieux disposée pour les autres.

– C'est absurde ! J'ai honte pour vous ! Quels sont vos secrets, je vous prie ?

– Chacun a les siens, et nous te laissons en repos, toi et Berg, reprit Natacha en s'échauffant.

– Il est facile de me laisser tranquille, puisque je ne fais rien de blâmable. Mais, quant à toi, je dirai à maman comment tu te conduis avec Boris.

– Natalie Ilinischna se conduit très bien avec moi, je n'ai pas à m'en plaindre.

– Finissez, Boris ; vous êtes un vrai diplomate ! »

Ce mot « diplomate », très usité parmi ces enfants, avait dans leur argot une signification toute particulière.

« C'est insupportable, dit Natacha, irritée et blessée. Pourquoi s'accroche-t-elle à moi ? Tu ne nous comprendras jamais, car tu n'as jamais aimé personne ; tu n'as pas de cœur, tu es Mme de Genlis, et voilà tout (ce sobriquet, inventé par Nicolas, passait pour fort injurieux) ; ton seul plaisir est de causer de

l’ennui aux autres : tu n’as qu’à faire la coquette avec Berg tant que tu voudras.

– Ce qui est certain, c’est que je ne cours pas après un jeune homme devant le monde, et…

– Très bien, s’écria Nicolas, tu as atteint ton but, tu nous as dérangés pour nous dire à tous des sottises ; allons-nous-en, sauvons-nous dans la chambre d’étude !… »

Aussitôt tous les quatre se levèrent et disparurent comme une nichée d’oiseaux effarouchés.

« C’est à moi au contraire que vous en avez dit, » s’écria Véra, tandis que les quatre voix répétaient gaiement en chœur derrière la porte :

« Mme de Genlis ! Mme de Genlis ! »

Sans se préoccuper de ce sobriquet, Véra s’approcha de la glace pour arranger son écharpe et sa coiffure, et la vue de son beau visage lui rendit son impassibilité habituelle.

Dans le salon, la conversation était des plus intimes entre les deux amies.

« Ah ! chère, disait la comtesse, tout n’est pas rose dans ma vie ; je vois très bien, au train dont vont les choses, que nous n’en avons pas pour longtemps ; toute notre fortune y passera ! À qui la faute ? À sa bonté et au club ! À la campagne même, il n’a point de repos… toujours des spectacles, des chasses, que sais-je enfin ? Mais à quoi sert d’en parler ? Raconte-moi plutôt ce que tu as fait. Vraiment, je t’admire : comment peux-tu courir ainsi la poste à ton âge, aller à Moscou, à Pétersbourg, chez tous les ministres, chez tous les gros bonnets et savoir t’y prendre

avec chacun ? Voyons, comment y es-tu parvenue ? C'est merveilleux ; quant à moi, je n'y entends rien !

– Ah ! ma chère âme, que Dieu te préserve de jamais savoir par expérience ce que c'est que de rester veuve, sans appui, avec un fils qu'on aime à la folie ! On se soumet à tout pour lui ! Mon procès a été une dure école ! Lorsque j'avais besoin de voir un de ces gros bonnets, j'écrivais ceci : « La princesse une telle désire voir un tel, » et j'allais moi-même en voiture de louage une fois, deux fois, quatre fois, jusqu'à ce que j'eusse obtenu ce qu'il me fallait, et ce que l'on pensait de moi m'était complètement indifférent.

– À qui donc t'es-tu adressée pour Boris ? Car enfin le voilà officier dans la garde, tandis que Nicolas n'est que « junker ». Personne ne s'est remué pour lui. À qui donc t'es-tu adressée ?

– Au prince Basile, et il a été très aimable. Il a tout de suite promis d'en parler à l'Empereur, ajouta vivement la princesse, oubliant les récentes humiliations qu'elle avait dû subir.

– A-t-il beaucoup vieilli, le prince Basile ? Je ne l'ai pas rencontré depuis l'époque de nos comédies chez les Roumianzow ; il m'aura oubliée, et pourtant à cette époque-là il me faisait la cour !

– Il est toujours le même, aimable et galant ; les grandeurs ne lui ont pas tourné la tête ! « Je regrette, chère princesse, m'a-t-il dit, de ne pas avoir à me donner plus de peine ; vous n'avez qu'à ordonner. » C'est vraiment un brave homme et un bon parent. Tu sais, Nathalie, l'amour que je porte à mon fils ; il n'y a rien que je ne sois prête à faire pour son bonheur. Mais ma position est si difficile, si pénible, et elle a encore empiré, dit-elle tristement à voix basse. Mon malheureux procès n'avance guère et me ruine. Je n'ai pas dix kopeks dans ma poche, le croirais-tu ? Et je ne sais comment équiper Boris. »

Et, tirant son mouchoir, elle se mit à pleurer :

« J'ai besoin de cinq cents roubles, et je n'ai qu'un seul billet de vingt-cinq roubles. Ma situation est épouvantable : je n'ai plus d'espoir que dans le comte Besoukhow. S'il ne consent pas à venir en aide à son filleul Boris et à lui faire une pension, toutes mes peines sont perdues. »

Les yeux de la comtesse étaient devenus humides, et elle paraissait absorbée dans ses réflexions.

« Il m'arrive souvent de penser à l'existence solitaire du comte Besoukhow, reprit la princesse, à sa fortune colossale, et de me demander – c'est peut-être un péché – pourquoi vit-il ? La vie lui est à charge, tandis que Boris est jeune…

– Il lui laissera assurément quelque chose, dit la comtesse.

– J'en doute, chère amie ; ces grands seigneurs millionnaires sont si égoïstes ! Je vais pourtant y aller avec Boris, afin d'expliquer au comte ce dont il s'agit. Il est maintenant deux heures, dit-elle en se levant, et vous dînez à quatre… j'aurai le temps. »

La princesse envoya chercher son fils :

« Au revoir, mon amie, dit-elle à la comtesse, qui la reconduisit jusqu'à l'antichambre ; souhaite-moi bonne chance.

– Vous allez voir le comte Cyrille Vladimirovitch, ma chère, lui cria le comte en sortant de la grande salle ? S'il se sent mieux, vous inviterez Pierre à dîner ; il venait chez nous autrefois et dansait avec les enfants. Faites-le-lui promettre, je vous en prie. Nous verrons si Tarass se distinguera ; il assure que le

comte Orlow n’a jamais donné un dîner pareil à celui qu’il nous prépare. »

XV

« Mon cher Boris, dit la princesse à son fils, pendant que la voiture mise à sa disposition par la comtesse Rostow quittait la rue jonchée de paille et entrait dans la grande cour de l’hôtel Besoukhow, mon cher Boris, répéta-t-elle en dégageant sa main de dessous son vieux manteau et en la posant sur celle de son fils avec un mouvement à la fois caressant et timide, sois aimable, sois prudent. Il est ton parrain, et ton avenir dépend de lui, ne l’oublie pas. Sois gentil, comme tu sais l’être quand tu veux.

– J’aurais voulu, je l’avoue, être sûr de retirer de tout cela autre chose qu’une humiliation, répondit-il froidement ; mais vous avez ma promesse, et je ferai cela pour vous. »

Après avoir refusé de se faire annoncer, la mère et le fils entrèrent dans le vestibule vitré, orné de deux rangées de statues dans des niches. Le suisse les examina des pieds à la tête, ses yeux s’arrêtèrent sur le manteau râpé de la mère ; alors il leur demanda s’ils étaient venus pour les jeunes princesses ou pour le comte. En apprenant que c’était pour ce dernier, il s’empressa de leur déclarer, en dépit des voitures qui stationnaient devant la porte et dont la présence lui donnait un démenti, que Son Excellence ne recevait personne, vu l’extrême gravité de son état.

« Dans ce cas, partons, dit Boris en français.

– Mon ami, » reprit sa mère d'un ton suppliant, en lui touchant le bras, comme si cet attouchement avait le don de le calmer ou de l'exciter à volonté.

Boris se tut ; sa mère en profita pour s'adresser au suisse d'un ton larmoyant : « Je sais que le comte est très mal, c'est pour cela que je suis venue ; je suis sa parente, je ne le dérangerai pas… je veux seulement voir le prince Basile ; je sais qu'il est ici ; va, je te prie, nous annoncer. »

Le suisse tira avec humeur le cordon de la sonnette.

« La princesse Droubetzkoï se fait annoncer chez le prince Basile, » cria-t-il à un valet de chambre qui avançait sa tête sous la voûte de l'escalier.

La princesse arrangea les plis de sa robe de taffetas teint, en se regardant dans une grande glace de Venise encadrée dans le mur, et posa hardiment sa chaussure usée sur les marches tendues d'un riche tapis.

« Vous me l'avez promis, mon cher, » répéta-t-elle à son fils, en l'effleurant de la main pour l'encourager.

Boris la suivit tranquillement, les yeux baissés, et tous deux entrèrent dans la salle que l'on devait traverser pour arriver chez le prince Basile.

Au moment où ils allaient demander leur chemin à un vieux valet de chambre qui s'était levé à leur approche, une des nombreuses portes qui donnaient dans cette pièce s'ouvrit et laissa passer le prince Basile en douillette de velours fourrée et ornée d'une seule décoration, ce qui était ordinairement chez lui l'indice d'une toilette négligée. Le prince reconduisait un beau garçon à cheveux noirs. C'était le docteur Lorrain.

« Est-ce bien certain ?

– *Errare humanum est*, mon prince, répondit le docteur en grasseyant et en prononçant le latin à la française.

– C'est bien, c'est bien, » dit le prince Basile, qui, ayant remarqué la princesse Droubetzkoï et son fils, congédia le médecin en le saluant de la tête.

Alors il s'approcha d'eux en silence et les interrogea du regard. Boris vit l'expression d'une profonde douleur passer aussitôt dans les yeux de sa mère, et il en sourit à la dérobée.

« Nous nous retrouvons dans de bien tristes circonstances, mon prince… Comment va le cher malade ? » dit-elle, en faisant semblant de ne point remarquer le regard, froid et blessant dirigé sur elle.

Le prince Basile continua à les regarder en silence, elle et son fils Boris, sans chercher même à déguiser son étonnement ; sans rendre à ce dernier son salut, il répondit à la princesse par un mouvement de tête et de lèvres qui indiquait que la situation du malade était désespérée.

« C'est donc vrai ! s'écria-t-elle. Ah ! c'est épouvantable, c'est terrible à penser… C'est mon fils, ajouta-t-elle ; il tenait à vous remercier en personne. » Nouveau salut de Boris. « Soyez persuadé, mon prince, que jamais le cœur d'une mère n'oubliera ce que vous avez fait pour son fils.

– Je suis heureux, chère Anna Mikhaïlovna, d'avoir pu vous être agréable, » dit le prince en chiffonnant son jabot.

Et sa voix et son geste prirent des airs de protection tout autres qu'à Pétersbourg à la soirée de Mlle Schérer.

« Faites votre possible pour servir avec zèle et vous rendre digne de… Je suis charmé, charmé de… Êtes-vous en congé ? »

Tout cela avait été débité avec la plus parfaite indifférence.

« J'attends l'ordre du jour, Excellence, pour me rendre à ma nouvelle destination, » répondit Boris sans se montrer blessé de ce ton sec et sans témoigner le désir de continuer la conversation.

Frappé de son air tranquille et discret, le prince le regarda avec attention :

« Demeurez-vous avec votre mère ?

– Je demeure chez la comtesse Rostow, Excellence.

– Chez Élie Rostow, marié à Nathalie Schinchine, dit Anna Mikhaïlovna.

– Je sais, je sais, reprit le prince de sa voix monotone. Je n'ai jamais pu comprendre Nathalie ! S'être décidée à épouser cet ours mal léché… Un personnage stupide, ridicule et, qui plus est, joueur, à ce qu'on dit.

– Oui, mais un très brave homme, mon prince, reprit la princesse en souriant, de manière à faire croire qu'elle partageait son opinion, tout en défendant le pauvre comte.

– Que disent les médecins ? demanda-t-elle de nouveau en redonnant à sa figure fatiguée l'expression d'un profond chagrin.

– Il y a peu d'espoir.

– J'aurais tant désiré pouvoir encore une fois remercier mon oncle de toutes ses bontés pour moi et pour Boris. C'est son filleul ! » ajouta-t-elle avec importance, comme si cette nouvelle devait produire une impression favorable sur le prince Basile.

Ce dernier se tut et fronça le sourcil.

Comprenant aussitôt qu'il craignait de trouver en elle un compétiteur dangereux à la succession du comte Besoukhow, elle s'empressa de le rassurer :

« Si ce n'était ma sincère affection et mon dévouement à mon oncle… »

Ces deux mots « mon oncle » glissaient de ses lèvres avec un mélange d'assurance et de laisser-aller.

« Je connais son caractère franc et noble !… mais ici il n'a que ses nièces auprès de lui ; elles sont jeunes… »

Et elle continua à demi-voix en baissant la tête :

« A-t-il rempli ses derniers devoirs ? Ses instants sont précieux ! Il ne saurait être plus mal, il serait donc indispensable de le préparer. Nous autres femmes, prince, ajouta-t-elle en souriant avec douceur, nous savons toujours faire accepter ces choses-là. Il faut absolument que je le voie, malgré tout ce qu'une telle entrevue peut avoir de pénible pour moi ; mais je suis si habituée à souffrir ! »

Le prince avait compris, comme l'autre fois à la soirée de Mlle Schérer, qu'il serait impossible de se débarrasser d'Anna Mikhaïlovna.

« Je craindrais que cette entrevue ne lui fît du mal, chère princesse ! Attendons jusqu'au soir : les médecins comptent sur une crise !

– Attendre, mon prince, mais ce sont ses derniers instants, pensez qu'il y va du salut de son âme ! Ah ! ils sont terribles les devoirs d'un chrétien ! »

La porte qui communiquait avec les chambres intérieures s'ouvrit à ce moment, et une des princesses en sortit ; sa figure était froide et revêche, et sa taille, d'une longueur démesurée, jurait par sa disproportion avec l'ensemble de sa personne.

« Eh bien, comment est-il ? demanda le prince Basile.

– Toujours de même, et cela ne peut être autrement avec ce bruit, répondit la demoiselle, en toisant Anna Mikhaïlovna comme une étrangère.

– Ah ! chère, je ne vous reconnaissais pas, s'écria celle-ci avec joie en s'approchant d'elle. Je viens d'arriver, et je suis accourue pour vous aider à soigner mon oncle ! Combien vous avez dû souffrir ! » ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel.

La jeune princesse tourna sur ses talons et sortit sans dire un mot.

Anna Mikhaïlovna ôta ses gants, et, s'établissant dans un fauteuil comme dans un retranchement conquis, elle engagea le prince à s'asseoir à ses côtés.

« Boris, je vais aller chez le comte, chez mon oncle ; toi, mon ami, en attendant, va chez Pierre, et fais-lui part de l'invitation des Rostow. Ils l'invitent à dîner, tu sais ?... Mais il n'ira pas, je crois, dit-elle en se tournant vers le prince Basile.

– Pourquoi pas ? reprit celui-ci avec une mauvaise humeur bien visible ; je serai très content que vous me débarrassiez de ce jeune homme. Il s'est installé ici, et le comte n'a pas demandé une seule fois à le voir. »

Il haussa les épaules et sonna. Un valet de chambre parut et fut chargé de conduire Boris chez Pierre Kirilovitch en prenant par un autre escalier.

XVI

C'était la vérité. Pierre n'avait pas eu le loisir de se choisir encore une carrière, par suite de son renvoi de Pétersbourg à Moscou pour ses folies tapageuses. L'histoire racontée chez les Rostow était authentique. Il avait, de concert avec ses camarades, attaché l'officier de police sur le dos de l'ourson !

De retour depuis peu de jours, il s'était arrêté chez son père, comme d'habitude. Il supposait avec raison que son aventure devait être connue et que l'entourage féminin du comte, toujours hostile à son égard, ne manquerait pas de le monter contre lui. Malgré tout, il se rendit le jour même de son arrivée dans l'appartement de son père et s'arrêta, chemin faisant, dans le salon où se tenaient habituellement les princesses, pour leur dire bonjour. Deux d'entre elles faisaient de la tapisserie à un grand métier, tandis que la troisième, l'aînée, leur faisait une lecture à haute voix.

Son maintien était sévère, sa personne soignée, mais la longueur de son buste sautait aux yeux : c'était celle qui avait feint d'ignorer la présence d'Anna Mikhaïlovna. Les cadettes, toutes deux fort jolies, ne se distinguaient l'une de l'autre que

par un grain de beauté, qui était placé chez l'une juste au-dessus de la lèvre et qui la rendait fort séduisante. Pierre fut reçu comme un pestiféré. L'aînée interrompit sa lecture et fixa sur lui en silence des regards effrayés ; la seconde, celle qui était privée du grain de beauté, suivit son exemple ; la troisième, moqueuse et gaie, se pencha sur son ouvrage pour cacher de son mieux le sourire provoqué par la scène qui allait se jouer et qu'elle prévoyait. Elle piqua son aiguille dans le canevas et fit semblant d'examiner le dessin, en étouffant un éclat de rire.

« Bonjour, ma cousine, dit Pierre, vous ne me reconnaissez pas ?

– Je ne vous reconnais que trop bien, trop bien !

– Comment va le comte ? Puis-je le voir ? demanda Pierre avec sa gaucherie habituelle, mais sans témoigner d'embarras.

– Le comte souffre moralement et physiquement, et vous avez pris soin d'augmenter chez lui les souffrances de l'âme.

– Puis-je voir le comte ? répéta Pierre.

– Oh ! si vous voulez le tuer, le tuer définitivement, oui, vous le pouvez. Olga, va voir si le bouillon est prêt pour l'oncle ; c'est le moment, » ajouta-t-elle, pour faire comprendre à Pierre qu'elles étaient uniquement occupées à soigner leur oncle, tandis que lui, il ne pensait évidemment qu'à lui être désagréable.

Olga sortit. Pierre attendit un instant, et, après avoir examiné les deux sœurs :

« Si c'est ainsi, dit-il en les saluant, je retourne chez moi, et vous me ferez savoir quand ce sera possible. »

Il s'en alla, et la petite princesse au grain de beauté accompagna sa retraite d'un long éclat de rire.

Le prince Basile arriva le lendemain et s'installa dans la maison du comte. Il fit venir Pierre :

« Mon cher, lui dit-il, si vous vous conduisez ici comme à Pétersbourg, vous finirez très mal : c'est tout ce que je puis vous dire. Le comte est dangereusement malade ; il est inutile que vous le voyiez. »

À partir de ce moment, on ne s'inquiéta plus de Pierre, qui passait ses journées tout seul dans sa chambre du second étage.

Lorsque Boris entra chez lui, Pierre marchait à grands pas, s'arrêtait dans les coins de l'appartement, menaçant la muraille de son poing fermé, comme s'il voulait percer d'un coup d'épée un ennemi invisible, lançant des regards furieux par-dessus ses lunettes et recommençant sa promenade en haussant les épaules avec force gestes et paroles entrecoupées.

« L'Angleterre a vécu ! disait-il en fronçant les sourcils et en dirigeant son index vers un personnage imaginaire. M. Pitt, traître à la nation et au droit des gens, est condamné à… »

Il n'eut pas le temps de prononcer l'arrêt dicté par Napoléon, représenté en ce moment par Pierre. Il avait déjà traversé la Manche et pris Londres d'assaut, lorsqu'il vit entrer un jeune et charmant officier, à la tournure élégante. Il s'arrêta court. Pierre avait laissé Boris âgé de quatorze ans et ne se le rappelait plus ; malgré cela, il lui tendit la main en lui souriant amicalement, par suite de sa bienveillance naturelle.

« Vous ne m'avez pas oublié ? dit Boris, répondant à ce sourire. Je suis venu avec ma mère voir le comte, mais on dit qu'il est malade.

– Oui, on le dit ; on ne lui laisse pas une minute de repos, » reprit Pierre, qui se demandait à part lui quel était ce jeune homme.

Boris voyait bien qu'il ne le reconnaissait pas ; mais, trouvant qu'il était inutile de se nommer et n'éprouvant d'ailleurs aucun embarras, il le regardait dans le blanc des yeux.

« Le comte Rostow vous invite à venir dîner chez lui aujourd'hui, dit-il après un silence prolongé, qui commençait à devenir pénible pour Pierre.

– Ah ! le comte Rostow, s'écria Pierre joyeusement ; alors vous êtes son fils Élie. Figurez-vous que je ne vous reconnaissais pas. Vous rappelez-vous nos promenades aux montagnes des Oiseaux en compagnie de Mme Jacquot, il y a de cela longtemps ?

– Vous vous trompez, reprit Boris sans se presser et en souriant d'un air assuré et moqueur. Je suis Boris, le fils de la princesse Droubetzkoï. Le comte Rostow s'appelle Élie et son fils Nicolas, et je n'ai jamais connu de Mme Jacquot. »

Pierre secoua la tête et promena ses mains autour de lui, comme s'il voulait chasser des cousins ou des abeilles.

« Ah ! Dieu ! est-ce possible ? J'aurai tout confondu ; j'ai tant de parents à Moscou… Vous êtes Boris, … oui, c'est bien cela… enfin c'est débrouillé ! Voyons, que pensez-vous de l'expédition de Boulogne ? Les Anglais auront du fil à retordre, si Napoléon parvient seulement à traverser le détroit. Je crois l'entreprise possible, … pourvu que Villeneuve se conduise bien. »

Boris, qui ne lisait pas les journaux, ne savait rien de l'expédition et entendait prononcer le nom de Villeneuve pour la première fois.

« Ici, à Moscou, les dîners et les commérages nous occupent bien autrement que la politique, répondit-il d'un air toujours moqueur : je n'en sais absolument rien et je n'y pense jamais ! Il n'est question en ville que de vous et du comte. »

Pierre sourit de son bon sourire, tout en ayant l'air de craindre que son interlocuteur ne laissât échapper quelque parole indiscrète ; mais Boris s'exprimait d'un ton sec et précis sans le quitter des yeux.

« Moscou n'a pas autre chose à faire ; chacun veut savoir à qui le comte léguera sa fortune, et qui sait s'il ne nous enterrera pas tous ? Pour ma part, je le lui souhaite de tout cœur !

– Oui, c'est très pénible, très pénible, balbutia Pierre, qui continuait à redouter une question délicate pour lui.

– Et vous devez croire, reprit Boris en rougissant légèrement, mais en conservant son maintien réservé, que chacun cherche également à obtenir une obole du millionnaire…

– Nous y voilà ! pensa Pierre.

– Et je tiens justement à vous dire, pour éviter tout malentendu, que vous vous tromperiez singulièrement en nous mettant, ma mère et moi, au nombre de ces gens-là. Votre père est très riche, tandis que nous sommes très pauvres ; c'est pourquoi je ne l'ai jamais considéré comme un parent. Ni ma mère, ni moi, ne lui demanderons rien et n'accepterons jamais rien de lui ! »

Pierre fut quelque temps avant de comprendre ; tout à coup il saisit vivement, et gauchement comme toujours, la main de Boris, et rougissant de confusion et de honte :

« Est-ce possible ? s'écria-t-il, peut-on croire que je… ou que d'autres… ?

– Je suis bien aise de vous l'avoir dit ; excusez-moi. Si cela vous a été désagréable, je n'ai pas eu l'intention de vous offenser, continua Boris en rassurant Pierre, car les rôles étaient intervertis. J'ai pour principe d'être franc… Mais que dois-je répondre ? Viendrez-vous dîner chez les Rostow ?… »

Et Boris, s'étant ainsi délivré d'un lourd fardeau et tiré d'une fausse situation en les passant à un autre, était redevenu charmant comme d'habitude.

« Écoutez-moi, dit Pierre tranquillisé, vous êtes un homme étonnant. Ce que vous venez de faire est bien, très bien ! Vous ne méconnaissez pas, c'est naturel… il y a si longtemps que nous ne nous étions vus… encore enfants… Donc, vous auriez pu supposer… je vous comprends très bien ; je ne l'aurais pas fait, je n'en aurais pas eu le courage, mais tout de même c'est parfait. Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance. C'est vraiment étrange, ajouta-t-il en souriant après un moment de silence, vous avez pu supposer que je… et il se mit à rire. – Enfin nous nous connaîtrons mieux, n'est-ce pas ? je vous en prie… » et il lui serra la main. Savez-vous que je n'ai pas vu le comte ? Il ne m'a pas fait demander… il me fait de la peine comme homme, mais que faire ?… Ainsi, vous croyez sérieusement que Napoléon aura le temps de faire passer la mer à son armée ? »

Et Pierre se mit à développer les avantages et les désavantages de l'expédition de Boulogne.

Il en était là lorsqu'un domestique vint prévenir Boris que sa mère montait en voiture ; il prit congé de Pierre, qui lui promit, en lui serrant amicalement la main, d'aller dîner chez les Rostow. Il se promena longtemps encore dans sa chambre, mais cette fois sans s'escrimer contre des ennemis imaginaires ; il souriait et se sentait pris, sans doute à cause de sa grande jeunesse et de son complet isolement, d'une tendresse sans cause pour ce jeune homme intelligent et sympathique, et bien décidé à faire plus ample connaissance avec lui.

Le prince Basile reconduisait la princesse, qui cachait dans son mouchoir son visage baigné de larmes.

« C'est affreux, c'est affreux, murmurait-elle, mais malgré tout je remplirai mon devoir jusqu'au bout. Je reviendrai pour le veiller ; on ne peut pas le laisser ainsi…, chaque seconde est précieuse. Je ne comprends pas ce que ses nièces attendent. Dieu aidant, je trouverai peut-être moyen de le préparer… Adieu, mon prince, que le bon Dieu vous soutienne !

– Adieu, ma chère, » répondit négligemment le prince Basile.

« Ah ! son état est terrible, dit la mère à son fils, à peine assise dans sa voiture ; il ne reconnaît personne.

– Je ne puis, ma mère, me rendre compte de la nature de ses rapports avec Pierre.

– Le testament dévoilera tout, mon ami, et notre sort en dépendra également.

– Mais qu'est-ce qui vous fait supposer qu'il nous laissera quelque chose ?

– Ah ! mon enfant, il est si riche, et nous sommes si pauvres !

– Cette raison ne me paraît pas suffisante, je vous l'avoue, maman…

– Mon Dieu, mon Dieu, qu'il est malade ! » répétait la princesse.

XVII

Lorsque Anna Mikhaïlovna et son fils avaient quitté la comtesse Rostow pour faire leur visite, ils l'avaient laissée seule, plongée dans ses réflexions et essuyant de temps en temps ses yeux pleins de larmes. Enfin elle sonna.

« Il me semble, ma bonne, dit-elle en s'adressant d'un ton sévère à la fille de chambre qui avait tardé à répondre à l'appel, que vous ne voulez pas faire votre service ; c'est bien ! je vous chercherai une autre place ! »

La comtesse avait les nerfs agacés ; le chagrin et la pauvreté honteuse de son amie l'avaient mise de fort mauvaise humeur, ce qui se traduisait toujours dans son langage par le « vous » et « ma bonne ».

« Pardon, madame, murmura la coupable.

– Priez le comte de passer chez moi. »

Le comte arriva bientôt en se dandinant et s'approcha timidement de sa femme :

« Oh ! ah ! ma petite comtesse, quel sauté de gelinottes au madère nous aurons ! Je l'ai goûté, ma chère. Aussi ai-je payé Taraska mille roubles, et il les vaut. »

Il s'assit à côté de sa femme, passa une main dans ses cheveux et posa l'autre sur ses genoux d'un air vainqueur.

« Que désirez-vous, petite comtesse ?

– Voilà ce que c'est, mon ami ; mais quelle est cette tache ? lui dit-elle en posant le doigt sur son gilet. C'est sans doute le sauté de gelinottes ? ajouta-t-elle en souriant. Voyez-vous, cher comte, il me faut de l'argent. »

La figure du comte s'allongea.

« Ah ! dit-il, chère petite comtesse ! »

Et il chercha son portefeuille avec agitation.

« Il m'en faut beaucoup… cinq cents roubles, reprit-elle, en frottant la tache avec son mouchoir de batiste.

– À l'instant, à l'instant ! hé, qui est là ? cria-t-il, avec l'assurance de l'homme qui sait qu'il sera obéi et qu'on s'élancera tête baissée à sa voix. Qu'on m'envoie Mitenka ! »

Mitenka était le fils d'un noble et avait été élevé par le comte, qui lui avait confié le soin de toutes ses affaires ; il fit son entrée à pas lents et mesurés, et s'arrêta respectueusement devant lui.

« Écoute, mon cher, apporte-moi, – et il hésita, – apporte-moi sept cents roubles, oui, sept cents roubles ; mais fais atten-

tion de ne pas me donner des papiers sales et déchirés comme l'autre fois. J'en veux de neufs ; c'est pour la comtesse.

– Oui, je t'en prie, Mitenka, qu'ils soient propres, dit la comtesse avec un soupir.

– Quand Votre Excellence désire-t-elle les avoir ? car vous savez que… du reste soyez sans inquiétude, se hâta de dire Mitenka, qui voyait poindre dans la respiration fréquente et pénible du comte le signe précurseur d'une colère inévitable… J'avais oublié… vous allez les recevoir.

– Très bien, très bien, donne-les à la comtesse. Quel trésor que ce garçon ! dit le comte en le suivant des yeux ; rien ne lui est impossible et c'est là ce qui me plaît, car après tout c'est ainsi que cela doit être.

– Ah ! l'argent, l'argent, que de maux l'argent cause dans ce monde, et celui-là me sera bien utile, cher comte.

– Chacun sait, petite comtesse, que vous êtes terriblement dépensière, » reprit le comte. Et, après avoir baisé la main de sa femme, il rentra chez lui.

La comtesse reçut ses assignats tout neufs, et elle venait de les recouvrir soigneusement de son mouchoir de poche, lorsque la princesse Droubetzkoï entra dans sa chambre.

« Eh bien, mon amie ? demanda la comtesse légèrement émue.

– Ah ! quelle terrible situation ! Il est méconnaissable et si mal, si mal ! Je ne suis restée qu'un instant, et je n'ai pas dit deux mots.

– Annette, au nom du ciel, ne me refuse pas, » dit tout à coup la comtesse en rougissant et avec un air de confusion qui contrastait singulièrement avec l'expression sévère de sa figure fatiguée.

Elle retira vivement son mouchoir et présenta le petit paquet à Anna Mikhaïlovna. Celle-ci devina tout de suite la vérité, et elle se pencha aussitôt, toute prête à serrer son amie dans ses bras.

« Voilà pour l'uniforme de Boris ! »

Le moment était venu, et la princesse embrassa son amie en pleurant. Pourquoi pleuraient-elles toutes deux ? Était-ce parce qu'elles se trouvaient forcées de penser à l'argent, cette question si secondaire quand on s'aime ! ou peut-être songeaient-elles au passé, à leur enfance, qui avait vu naître leur affection, et à leur jeunesse évanouie ? Quoi qu'il en soit, leurs larmes coulaient, mais c'étaient de douces larmes.

XVIII

La comtesse Rostow était au salon avec ses filles et un grand nombre d'invités : Le comte avait emmené les hommes dans son cabinet et leur faisait les honneurs de sa collection de pipes turques ; de temps en temps il revenait demander à sa femme si Marie Dmitrievna Afrossimow était arrivée.

Marie Dmitrievna, surnommée « le terrible dragon », n'avait ni titre ni fortune, mais son caractère était franc et ouvert, ses manières simples et naturelles. Elle était connue de la famille impériale ; la meilleure société des deux capitales allait

chez elle. On avait beau se moquer tout bas de son sans-façon et faire circuler les anecdotes les plus étranges sur son compte, elle inspirait la crainte et le respect.

On fumait dans le cabinet du comte et l'on causait de la guerre qui venait d'être officiellement déclarée dans le manifeste au sujet du recrutement. Personne ne l'avait encore lu, mais chacun savait qu'il était publié. Le comte, assis sur une ottomane entre deux convives qui parlaient tout en fumant, ne disait mot, mais inclinait la tête à gauche et à droite, en les regardant et en les écoutant tour à tour avec un visible plaisir.

L'un d'eux portait le costume civil : sa figure ridée, bilieuse, maigre et rasée de près, accusait un âge voisin de la vieillesse, quoiqu'il fût mis à la dernière mode ; il avait ramené ses pieds sur le divan, avec le sans-gêne d'un habitué de la maison, et aspirait bruyamment à longs traits et avec force contorsions, la fumée qui s'échappait d'une chibouque, dont le bout d'ambre relevait le coin de sa bouche. Schinchine était un vieux garçon, cousin germain de la comtesse. On le tenait, dans les salons de Moscou, pour une mauvaise langue. Lorsqu'il causait, il avait toujours l'air de faire un grand honneur à son interlocuteur. L'autre convive, jeune officier de la garde, frais et rose, bien frisé, bien coquet, et tiré à quatre épingles, tenait le bout de sa chibouque entre les deux lèvres vermeilles de sa jolie bouche, et laissait doucement échapper la fumée en légères spirales. C'était le lieutenant Berg, officier au régiment de Séménovsky, qu'il était sur le point de rejoindre avec Boris : c'était lui que Natacha avait appelé « le fiancé » de la comtesse Véra. Le comte continuait à prêter une oreille attentive, car jouer au boston et suivre la conversation de deux bavards, quand il avait l'heureuse fortune d'en avoir deux sous la main, étaient ses occupations favorites.

« Comment arrangez-vous tout cela, mon cher, mon très honorable Alphonse Karlovitch ? » disait Schinchine avec iro-

nie ; il mêlait, ce qui donnait un certain piquant à sa conversation, les expressions russes les plus familières aux phrases françaises les plus choisies.

« Vous comptez donc vous faire des rentes sur l'État avec votre compagnie, et en tirer un petit revenu ?

– Non, Pierre Nicolaïévitch, je tiens seulement à prouver que les avantages sont bien moins considérables dans la cavalerie que dans l'infanterie. Mais vous allez du reste juger de ma position… »

Berg parlait toujours d'une façon précise, tranquille et polie ; sa conversation n'avait jamais d'autre objet que lui-même, et tant qu'un entretien ne lui offrait pas d'intérêt personnel, son silence pouvait se prolonger indéfiniment sans lui faire éprouver et sans faire éprouver aux autres le moindre embarras ; mais, à la première occasion favorable, il se mettait en avant avec une satisfaction visible.

« Voici ma situation, Pierre Nicolaïévitch… Si je servais dans la cavalerie, même comme lieutenant, je n'aurais pas plus de 200 roubles par trimestre ; à présent j'en ai 230… »

Et Berg sourit agréablement en regardant Schinchine et le comte avec une tranquille assurance, comme si sa carrière et ses succès devaient être le but suprême des désirs de chacun.

« Et puis, dans la garde je suis en vue, et les vacances y sont plus fréquentes que dans l'infanterie. Vous devez comprendre que 230 roubles ne pouvaient me suffire, car je fais des économies, et j'envoie de l'argent à mon père, continua Berg en lançant une bouffée de fumée.

– Le calcul est juste : « l'Allemand moud son blé sur le dos de sa hache, » comme dit le proverbe… »

Et Schinchine fit passer le tuyau de sa chibouque dans le coin opposé de sa bouche en jetant un coup d'œil au comte, qui éclata de rire. Le reste de la société, voyant Schinchine en train de parler, fit cercle autour d'eux. Berg, qui ne remarquait jamais la moquerie dont il pouvait être l'objet, continua à énumérer les avantages qu'il s'était assurés en passant dans la garde : premièrement un rang de plus que ses camarades ; puis, en temps de guerre, le chef d'escadron pouvait fort bien être tué, et alors lui, comme le plus ancien, le remplacerait d'autant plus facilement qu'on l'aimait beaucoup au régiment, et que son papa était très fier de lui. Il contait avec délices ses petites histoires, sans paraître se douter qu'il pût y avoir des intérêts plus graves que les siens, et il y avait dans l'expression naïve de son jeune égoïsme une telle ingénuité, que l'auditoire en était désarmé.

« Enfin, mon cher, que vous soyez dans l'infanterie ou dans la cavalerie, vous ferez votre chemin, je vous en réponds, » dit Schinchine en lui tapant sur l'épaule et en posant ses pieds, par terre.

Berg sourit avec satisfaction et suivit le comte, qui passa au salon avec toute la société.

C'était le moment qui précède l'annonce du dîner, ce moment où personne ne tient à engager une conversation, dans l'attente de la zakouska[9]. Cependant la politesse vous y oblige, ne fût-ce que pour déguiser votre impatience. Les maîtres de la maison regardent la porte de la salle à manger et échangent entre eux des coups d'œil désespérés. De leur côté, les invités, qui surprennent au passage ces signes non équivoques d'impatience, se creusent la tête pour deviner quelle peut être la per-

---

[9] Hors-d'œuvre et eau-de-vie servis avant le dîner. (Note du traducteur.)

sonne ou la chose attendue : est-ce un parent en retard, ou est-ce le potage ?

Pierre venait seulement d'arriver, et s'était gauchement assis dans le premier fauteuil venu qui lui avait barré le chemin du milieu du salon. La comtesse se donnait toute la peine imaginable pour le faire parler, mais n'en obtenait que des monosyllabes, pendant qu'à travers ses lunettes il regardait autour de lui, en ayant l'air de chercher quelqu'un. On le trouvait sans doute fort gênant, mais il était le seul à ne pas s'en apercevoir. Chacun connaissait plus ou moins son histoire de l'ours, et cet homme gros, grand et robuste excitait la curiosité générale ; on se demandait avec étonnement comment un être aussi lourd, aussi indolent, avait pu faire une pareille plaisanterie à l'officier de police.

« Vous êtes arrivé depuis peu ? lui demanda la comtesse.

– Oui, madame, répondit-il en regardant à gauche.

– Vous n'avez pas vu mon mari ?

– Non, madame, dit-il en souriant mal à propos.

– Vous avez été à Paris il n'y a pas bien longtemps ; ce doit être très intéressant à visiter ?

– Très intéressant. »

La comtesse jeta un regard à Anna Mikhaïlovna, qui, saisissant au vol cette prière muette, s'approcha du jeune homme pour animer, s'il était possible, la conversation ; elle lui parla de son père, mais sans plus de succès, et il continua à ne répondre que par monosyllabes.

De leur côté, les autres invités échangeaient entre eux des phrases comme celles-ci : « Les Razoumovsky… cela a été charmant !… Vous êtes bien bonne… la comtesse Apraxine… » lorsque la comtesse se dirigea tout à coup vers l'autre salon, et on l'entendit s'écrier :

« Marie Dmitrievna !

– Elle-même !… » répondit une voix assez dure.

Et Marie Dmitrievna parut au même instant.

À l'exception des vieilles femmes, les dames comme les demoiselles se levèrent aussitôt.

Marie Dmitrievna s'était arrêtée sur le seuil de la porte. D'une taille élevée, forte et hommasse, elle portait haut sa tête à boucles grises, qui accusait la cinquantaine, et, tout en affectant de rabattre sans se hâter les larges manches de sa robe, elle enveloppa du regard toute la société qui l'entourait.

Marie Dmitrievna parlait toujours russe.

« Salut cordial à celle que nous fêtons, à elle et à ses enfants ! dit-elle de sa voix forte qui dominait toutes les autres. – Que deviens-tu, vieux pécheur ? dit-elle en s'adressant au comte, qui lui baisait la main. – Avoue-le, tu t'ennuies à Moscou, il n'y a où lancer les chiens… Que faire, mon bon ? Voilà ! Quand ces petits oiseaux-là auront grandi, – et elle désignait les jeunes filles, – bon gré mal gré il faudra leur chercher des fiancés. – Eh bien ! mon cosaque, dit Marie Dmitrievna à Natacha, qu'elle appelait toujours ainsi, en la caressant de la main pendant que la petite baisait gaiement la sienne, – sans avoir peur… Cette fillette est un lutin, je le sais, mais je l'aime ! »

Retirant d'un énorme « ridicule » des boucles d'oreilles en pierres fines, taillées en poires, elle les donna à la petite fille, toute rayonnante de joie et de plaisir, et, se retournant ensuite vers Pierre :

« Hé ! hé ! mon très cher, viens, viens ici, lui dit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre douce et engageante ; viens ici, mon cher. »

Et elle relevait ses larges manches d'un air menaçant… :

« Approche, approche ! J'ai été la seule à dire la vérité à ton père, quand l'occasion s'en présentait ; je ne vais pas te la ménager non plus, c'est Dieu qui l'ordonne. »

Elle se tut, et chacun attendit ce qui allait se passer après cet exorde gros d'orage :

« C'est bien, il n'y a rien à dire, tu es un gentil garçon !… Pendant que ton père est étendu sur son lit de douleur, tu t'amuses à attacher un homme de police sur le dos d'un ourson ! C'est indécent, mon bonhomme, c'est indécent ! Tu aurais mieux fait d'aller faire la guerre… »

Puis, lui tournant le dos et présentant sa main au comte, qui retenait à grand'peine un éclat de rire étouffé :

« Eh bien, à table, s'écria-t-elle, il en est temps, je crois ! »

Le comte ouvrit la marche, avec Marie Dmitrievna. Venaient ensuite la comtesse au bras d'un colonel de hussards, personnage à ménager, car il devait servir de guide à Nicolas et l'emmener au régiment, Anna Mikhaïlovna avec Schinchine, Berg avec Véra, la souriante Julie Karaguine avec Nicolas ; d'autres couples suivaient à la file tout le long de la salle, et enfin derrière toute la compagnie, marchant un à un avec les enfants,

les gouverneurs et les gouvernantes. Les domestiques se précipitèrent sur les chaises, qui furent avancées avec bruit ; la musique éclata dans les galeries du haut, et tout le monde s'assit. Les sons de l'orchestre ne tardèrent pas à être étouffés par le cliquetis des couteaux et des fourchettes, par la voix des convives et les allées et venues des valets de chambre. La comtesse occupait un des bouts de la longue table avec Marie Dmitrievna à sa droite, et Anna Mikhaïlovna à sa gauche. Le comte, placé à l'autre bout, avait Schinchine à sa droite et à sa gauche le colonel ; les autres invités du sexe fort s'assirent à leur fantaisie, et, au milieu de la table, les jeunes gens, Véra, Berg, Pierre et Boris, faisaient face aux enfants, aux gouverneurs et aux gouvernantes.

Le comte jetait par intervalles un regard à sa femme et à son gigantesque bonnet à nœuds bleus, qu'il apercevait entre les carafes, les bouteilles et les vases garnis de fruits qui l'en séparaient, et s'occupait activement, sans s'oublier lui-même, à verser du vin à ses voisins. À travers les tiges d'ananas qui la cachaient un peu, la comtesse répondait aux coups d'œil de son mari, dont le front enluminé se détachait ostensiblement au milieu des cheveux gris qui l'entouraient. Le côté des dames gazouillait à l'unisson ; du côté des hommes, les voix s'élevaient de plus en plus, et entre autres celle du colonel de hussards, qui mangeait et buvait tant et si bien, que sa figure en était devenue pourpre, et que le comte l'offrait comme exemple, aux autres dîneurs. Berg expliquait à Véra, avec un tendre sourire, que l'amour venait du ciel et n'appartenait point à la terre. Boris nommait une à une, à son nouvel ami Pierre, toutes les personnes présentes, en échangeant des regards avec Natacha, qui lui faisait vis-à-vis. Pierre parlait peu, examinait les figures qui lui étaient inconnues et mangeait à belles dents. Des deux potages qu'on lui avait présentés, il avait choisi le potage à la tortue, et depuis la koulibiaka jusqu'au rôti de gelinottes, il n'avait pas laissé passer un seul plat, ni refusé un seul des vins offerts par le maître d'hôtel, qui tenait majestueusement la bouteille enve-

loppée d'une serviette, et qui lui glissait mystérieusement à l'oreille :

« Madère sec, vin de Hongrie, vin du Rhin ! »

Il buvait indifféremment dans l'un ou l'autre des quatre verres, aux armes du comte, placés devant, chaque convive, et il se sentait pris pour ses voisins d'une bienveillance qui ne faisait qu'augmenter à chaque rasade. Natacha regardait fixement Boris, comme les fillettes savent seules le faire quand elles ont une amourette, et surtout lorsqu'elles viennent d'embrasser pour la première fois le héros de leurs rêves. Pierre ne faisait nulle attention à elle, et cependant, à la vue de cette singulière petite fille qui avait des yeux passionnés, il se sentait pris d'une folle envie de rire.

Nicolas, qui se trouvait loin de Sonia, et à côté de Julie Karaguine, causait avec elle en souriant. Sonia souriait aussi, mais la jalousie la dévorait : elle pâlissait, rougissait tour à tour, et faisait tout son possible pour deviner ce qu'ils pouvaient se dire. La gouvernante, à l'air agressif, se tenait sur le qui-vive, toute prête à fondre sur celui qui oserait attaquer les enfants. Le gouverneur allemand tâchait de noter dans sa cervelle les mets et les vins qui défilaient devant lui, pour en faire une description détaillée dans sa première lettre à sa famille, et il était profondément blessé de ce que le maître d'hôtel ne faisait nulle attention à lui et ne lui offrait jamais de vin. Il dissimulait de son mieux, en faisant semblant de ne pas en désirer, et il aurait bien voulu faire croire que, s'il en avait accepté, ç'aurait été uniquement pour satisfaire une curiosité de savant.

XIX

La conversation s'animait de plus en plus du côté des hommes. Le colonel racontait que le manifeste de la déclaration de guerre était déjà répandu à Pétersbourg, et que l'exemplaire qu'il en avait eu venait d'être apporté au général en chef par un courrier.

« Quelle est la mauvaise étoile qui nous pousse à guerroyer contre Napoléon ? s'écria Schinchine. Il a déjà rabattu le caquet à l'Autriche ; je crains cette fois que ce ne soit notre tour. »

Le colonel, un robuste et rouge Allemand, bon soldat d'ailleurs et bon patriote, malgré son origine, s'offensa de ces paroles :

« Mauvaise étoile ! s'écria-t-il en prononçant les mots à sa façon et tout de travers. Quand c'est l'Empereur, monsieur, qui sait pourquoi nous la faisons ! Il dit dans son manifeste qu'il ne saurait rester indifférent au danger qui menace la Russie, et que la sécurité de l'empire, la dignité et la sainteté des *alliances !...* » ajouta-t-il en appuyant particulièrement sur ce dernier mot, comme si toute l'importance de la question y était contenue.

Puis, grâce à une mémoire infaillible et exercée depuis longtemps à retenir les édits officiels, il se mit à répéter mot à mot les premières lignes du manifeste :

« Le seul désir, l'unique et constant but de l'Empereur étant d'établir en Europe une paix durable, il se décide, afin d'en atteindre la réalisation, à faire passer dès à présent une partie de l'armée à l'étranger. Voilà, monsieur, la raison ! dit-il, en vidant son verre avec lenteur et en sollicitant du regard l'approbation du comte.

– Connaissez-vous le proverbe : « Jérémie, Jérémie, reste chez toi, et veille à tes fuseaux ! » repartit ironiquement Schinchine. Cela nous va comme un gant. Quand on pense que même Souvorow a été battu à plate couture…, et où sont aujourd'hui, je vous le demande, les Souvorow ? dit-il en passant du russe au français.

– Nous devons nous battre jusqu'à la dernière goutte de notre sang, reprit le colonel en frappant du poing sur la table, et mourir pour notre Empereur ! Voilà ce qu'il faut, et surtout raisonner le moins possible, ajouta-t-il en accentuant le mot « moins » et en se tournant vers le comte. C'est ainsi que nous raisonnons, nous autres vieux hussards ; et vous, comment raisonnez-vous, jeune homme et jeune hussard ? continua-t-il en s'adressant à Nicolas, qui négligeait sa voisine pour écouter de toutes ses oreilles.

– Je suis complètement de votre avis, répondit-il en devenant rouge comme une pivoine, en tournant les assiettes dans tous les sens et en déplaçant et replaçant son verre d'un mouvement si brusque et si désespéré, qu'il faillit le briser. Je suis convaincu que nous devons, nous autres Russes, vaincre ou mourir !… »

La phrase n'était pas achevée, qu'il en avait déjà senti tout le ridicule : c'était pompeux, emphatique et complètement hors de propos.

« C'est bien beau, ce que vous venez de dire, » lui souffla à l'oreille Julie en soupirant. Sonia, saisie d'un tremblement nerveux, l'avait écouté toute rougissante, tandis que Pierre approuvait le discours du colonel :

« Voilà qui s'appelle parler, dit-il.

– Vous êtes, jeune homme, un vrai hussard, reprit le colonel, en recommençant à frapper sur la table.

– Hé, là-bas, pourquoi tout ce bruit ?… »

C'était Marie Dmitrievna qui élevait la voix.

« Pourquoi ces coups de poing ? À qui en as-tu ? En vérité, tu t'emportes comme si tu chargeais des Français !

– Je dis la vérité, lui répondit le hussard.

– Nous parlons de la guerre, s'écria le comte, car savez-vous, Marie Dmitrievna, que j'ai un fils qui part pour l'armée ?

– Et moi, j'en ai quatre à l'armée et je ne m'en plains pas ; tout se fait par la volonté de Dieu. On meurt couché « sur son poêle[10] », et l'on se tire sain et sauf d'une mêlée, continua Marie Dmitrievna, en élevant sa forte voix qui résonnait à travers la table…

Et la conversation se localisa de nouveau entre les femmes d'un côté, et les hommes de l'autre.

« Je te dis que tu ne le demanderas pas, murmurait à Natacha son petit frère, tu ne le demanderas pas ?

– Et moi, je te dis que je le demanderai, » répondit Natacha…

---

[10] En hiver, les paysans russes couchent sur leur poêle, construit de façon à leur permettre de s'y étendre plusieurs à la fois. *(Note du traducteur.)*

Et la figure tout en feu et avec une audace mutine et résolue, elle se leva à demi, et invitant Pierre du regard à lui prêter attention :

« Maman ! s'écria-t-elle de sa voix d'enfant, fraîche et sonore.

– Que veux-tu ? » demanda la comtesse effrayée.

Elle avait deviné une gaminerie, à l'expression de la figure de la petite fille, et elle la menaça sévèrement du doigt, en hochant la tête d'un air fâché et mécontent.

Les conversations cessèrent.

« Maman, quel plat sucré aurons-nous ? » reprit sans hésitation Natacha…

Sa mère faisait de vains efforts pour l'arrêter.

« Cosaque ! » cria Marie Dmitrievna, en la menaçant à son tour de l'index.

Les convives s'entre-regardèrent. Les vieux ne savaient comment prendre cet incident.

« Maman, quel plat sucré aurons-nous ? » répéta Natacha gaiement, et parfaitement rassurée sur les suites de son espièglerie.

Sonia et le gros Pierre étouffaient leurs rires tant bien que mal.

« Eh bien, tu vois, je l'ai demandé, chuchota Natacha au petit frère et à Pierre, qu'elle regarda de nouveau.

– On servira une glace, mais tu n'en auras pas, » dit Marie Dmitrievna.

Natacha, voyant qu'elle n'avait plus rien à craindre même de la part de cette dernière, s'adressa à elle encore plus résolument : « Quelle glace ? Je n'aime pas la glace à la crème.

– Aux carottes, alors ?

– Non, non, quelle glace, Marie Dmitrievna, quelle glace ? Je veux le savoir, » criait-elle toujours plus haut.

La comtesse et tous les convives éclatèrent de rire. On ne riait pas autant de la repartie de Marie Dmitrievna que de la hardiesse et de l'habileté déployées par cette fillette, qui osait ainsi lui tenir tête.

Natacha se calma lorsqu'on lui eut annoncé une glace à l'ananas. Un instant après, on versa le champagne ; la musique se remit à jouer ; le comte et la petite comtesse s'embrassèrent, les convives se levèrent pour la féliciter et trinquer avec leurs hôtes, leurs vis-à-vis, leurs voisins et les enfants. Enfin les domestiques retirèrent vivement les chaises, et tous les convives, dont le vin et le dîner avaient légèrement coloré les visages, se remirent en file comme en entrant, et passèrent dans le même ordre de la salle à manger au salon.

XX

Les tables de jeu étaient préparées ; les parties de boston s'organisèrent, et les invités se répandirent dans les salons et dans la bibliothèque. Le comte contemplait un jeu de cartes

qu'il avait disposées en éventail devant lui. C'était l'heure habituelle de sa sieste : aussi faisait-il son possible pour vaincre le sommeil qui le gagnait, et il riait à tout propos. La jeunesse, entraînée par la maîtresse de la maison, s'était groupée autour du piano et de la harpe. Julie, cédant aux instances générales, exécuta sur ce dernier instrument un air avec variations, et se joignit ensuite au reste de la société, pour prier Natacha et Nicolas, dont on connaissait le talent musical, de chanter quelque chose. Natacha, toute fière d'être traitée en grande personne, était cependant fort intimidée.

« Que chanterons-nous ? demanda-t-elle.

– *La Source*, répondit Nicolas.

– Eh ! bien, commençons ! Boris, venez ici ! Où donc est Sonia ? »

S'apercevant de l'absence de son amie, Natacha s'élança hors de la salle à sa recherche et courut à la chambre de Sonia. Elle était vide : dans le salon d'étude, personne ! Elle comprit alors que Sonia devait se trouver sur le banc du corridor. Ce banc était le lieu consacré aux douloureux épanchements de la jeune génération féminine de la famille Rostow. Il n'y avait pas à en douter. Sonia s'était effectivement jetée sur le banc, où elle pleurait à chaudes larmes, dans sa vaporeuse toilette rose, qu'elle froissait sans y prendre garde ; ses petites épaules décolletées étaient convulsivement secouées par des sanglots, et elle pressait contre un coussin rayé et sale, propriété de la vieille bonne, son visage caché dans ses mains. La figure de Natacha, jusque-là si animée et si joyeuse, perdit son air de fête : ses yeux devinrent fixes, les veines de son cou se gonflèrent et les coins de sa bouche s'abaissèrent.

« Sonia, qu'as-tu ? Qu'est-il arrivé ? Oh ! oh ! » s'écria-t-elle.

Et à la vue des pleurs de Sonia elle se mit, de son côté, à fondre en larmes.

Sonia essaya, mais en vain, de relever la tête pour lui répondre. Elle enfonça davantage sa figure dans le coussin. Natacha s'assit près d'elle en l'entourant de ses bras, et, parvenant enfin à maîtriser son émotion, elle se leva à demi en s'essuyant les yeux.

« Nicolas part dans une semaine, balbutia-t-elle : l'ordre du jour a paru, il est imprimé ; il me l'a dit lui-même. Mais je n'aurais pas pleuré malgré cela, ajouta-t-elle en montrant un papier qu'elle tenait à la main et sur lequel Nicolas lui avait écrit des vers. Mais c'est que tu ne peux pas me comprendre, et personne ne peut comprendre cette belle âme. Tu es heureuse, toi, je ne t'en veux pas, je t'aime et j'aime Boris : il est charmant, il n'y aura pas d'obstacles, entre vous ; mais Nicolas est mon cousin et il faudra le métropolitain lui-même pour… autrement c'est impossible ! Et puis si maman (Sonia regardait la comtesse comme sa mère) trouvait que je suis un empêchement à l'avenir de Nicolas ? Elle dirait que je n'ai pas de cœur, que je suis une ingrate ; et vraiment, Dieu m'est témoin, je l'aime tant, et elle, et vous tous… excepté pourtant Véra… Que lui ai-je fait à celle-là pour que… ? Oui, je vous suis si reconnaissante, que j'aurais été heureuse de vous sacrifier quelque chose, mais je n'ai rien… »

Et Sonia, ne pouvant se contenir, cacha de nouveau son visage dans le coussin. On voyait, aux efforts de Natacha pour la calmer, que celle-ci comprenait toute la gravité du chagrin de son amie.

« Sonia, » dit-elle.

Elle avait tout à coup deviné la vérité.

« Je parie, que Véra t'a parlé après le dîner ? Oui, n'est-ce pas ?

– Mais c'est Nicolas qui les a écrits, ces vers, et c'est moi qui ai copié les autres qu'elle a trouvés sur ma fable et qu'elle menace de montrer à maman… Elle m'a dit que j'étais une ingrate, et que maman ne me permettrait jamais de l'épouser…, qu'il épouserait Julie Karaguine, et tu as bien vu comme il s'est occupé d'elle toute la journée ; Natacha, pourquoi tout cela ?… »

Et ses larmes recommencèrent de plus belle. Natacha l'attira à elle, l'embrassa, et la tranquillisa en lui souriant à travers ses pleurs.

« Sonia, il ne faut pas la croire. Souviens-toi de ce que nous disions à nous trois avec Nicolas, l'autre soir après le souper. Nous avons décidé d'avance comment tout se passerait ; je ne me rappelle plus comment, mais je sais que cela devait être très bien et très possible. Le frère de l'oncle Schinchine a bien épousé sa cousine germaine, et nous ne sommes cousins qu'au troisième degré. Boris aussi disait que ce ne serait pas difficile, car je lui ai raconté tout cela, tu sais, et il est si intelligent, si bon ! Ne pleure pas, Sonia, ma petite colombe, ma petite amie. !… »

Et elle la couvrait de baisers en riant.

« Véra est méchante, laissons-la tranquille, mais tout ira bien, et elle ne dira rien à maman. Nicolas l'annoncera lui-même et il ne pense pas à Julie… »

Puis elle lui donna encore un baiser, et Sonia se releva d'un bond, les yeux tout brillants de nouveau, de joie et d'espérance. C'était bien véritablement un charmant petit chat, qui semblait guetter le moment favorable pour retomber doucement sur ses pattes et s'élancer à la poursuite du peloton avec lequel, comme tous ceux de sa race, il savait si bien jouer.

« Tu le crois ? bien vrai, tu le jures ? dit-elle vivement, en réparant le désordre de sa robe et de sa coiffure.

– Je te le jure, » répliqua Natacha, en lui rattachant une boucle de cheveux échappée de ses longues nattes. « Eh bien, allons chanter *la Source*, s'écrièrent-elles en riant, allons !

– Sais-tu que ce gros Pierre, qui était en face de moi, est très drôle, dit tout à coup Natacha en s'arrêtant. Oh ! que je m'amuse !... »

Et elle s'élança dans le corridor. Sonia secoua le duvet attaché à sa jupe, glissa les vers dans son corsage et la suivit à pas précipités, les joues tout en feu.

Comme on le pense, le quatuor de *la Source* eut un grand succès. Nicolas chanta ensuite une nouvelle romance :

Phœbé rayonne dans la nuit,
Je rêve à toi, mon cœur s'enfuit
Vers ton cœur, ô mon adorée ;
Je rêve que tes doigts charmants
Font vibrer la harpe dorée...
Mais que m'importent ces doux chants,
Et ces appels de mon amante,
Si ses baisers ne viennent pas
Devancer sur ma lèvre ardente
Le baiser glacé du trépas ?

Il n'avait pas fini, que l'orchestre placé dans la galerie donna le signal de la danse, et la jeunesse s'élança au milieu d'un pêle-mêle général.

Schinchine venait d'accaparer Pierre, qui était pour lui un morceau friand tout fraîchement débarqué, et il se lançait dans

une ennuyeuse dissertation politique, lorsque Natacha entra dans le salon, et marchant droit vers Pierre :

« Maman, lui dit-elle en riant et en rougissant, maman m'a ordonné de vous inviter à danser.

– Je crains de brouiller toutes les figures, répondit Pierre, mais si vous voulez me guider… »

Et il présenta sa main à la fillette.

Pendant que les couples se mettaient en place et que les instruments s'accordaient, Pierre s'était assis à côté de sa petite dame, qui ne se possédait pas de joie, à la seule idée de danser avec un grand monsieur arrivé de l'étranger, et de causer avec lui comme une grande personne. Tout en jouant avec un éventail qu'on lui avait donné à garder et en prenant une pose dégagée, étudiée Dieu sait où et Dieu sait quand, elle bavardait et riait avec son cavalier.

« Eh bien, eh bien, regardez-la donc ! » dit la comtesse en traversant la salle.

Natacha rougit sans cesser de rire :

« Mais, maman, quel plaisir avez-vous à… Qu'y a-t-il donc là de si extraordinaire ? »

On dansait la troisième « anglaise », lorsque le comte et Marie Dmitrievna, qui jouaient au salon, repoussèrent leurs chaises et passèrent dans la salle de bal, suivis de quelques vieux dignitaires qui étiraient leurs membres endoloris à la suite de ce long repos, tout en remettant dans leur poche leur bourse et leur portefeuille.

Marie Dmitrievna et son cavalier étaient de fort belle humeur ; ce dernier lui avait offert, comme un véritable danseur de ballet et avec une politesse comique et théâtrale, son poing arrondi, sur lequel elle avait gracieusement posé la main. Se redressant alors plein de gaieté et de verve, le comte attendit que la figure de « l'anglaise » fût terminée :

« Semione ! s'écria-t-il aussitôt, en battant des mains et en s'adressant au premier violon, joue le *Daniel Cooper*, tu sais ? »

C'était la danse favorite du comte, la danse de sa jeunesse, une des figures de « l'anglaise ».

« Regardez donc papa, » s'écria Natacha de toutes ses forces, et, oubliant qu'elle dansait avec un grand monsieur, elle pencha sa tête sur ses genoux en riant de tout son cœur. Toute la salle s'amusait effectivement à suivre les mouvements et les poses du joyeux petit vieillard et de son imposante partenaire, dont la taille dépassait la sienne. Les bras arrondis, les épaules effacées, les pieds en dehors, il battait légèrement la mesure sur le parquet ; le sourire qui s'épanouissait sur son visage préparait le public à ce qui allait suivre. Aux premières notes de cet entraînant *Daniel Cooper*, qui lui rappelait le gai *trépak* (danse nationale russe), toutes les portes qui donnaient dans la salle se garnirent d'hommes d'un côté et de femmes de l'autre : c'étaient les gens de la maison accourus pour contempler le spectacle que leur offrait la joyeuse incartade de leur maître :

« Ah ! Seigneur notre Père, quel aigle ! » s'écria la vieille bonne.

Le comte dansait avec art et il en était fier ! Quant à sa dame, elle n'avait jamais su, ni jamais essayé de bien danser.

Ayant confié son « ridicule » à la comtesse, elle se tenait immobile et droite comme une véritable géante. Ses puissantes

mains pendaient le long de sa puissante personne, et grâce à un sourire étudié et au frémissement de ses narines, son visage, dont les lignes étaient correctes, mais d'une beauté sévère, témoignait seul de son animation. Si le cavalier charmait les spectateurs qui l'entouraient par l'imprévu et les grâces de ses pas et de ses entrechats, le moindre geste de la dame excitait une admiration égale. On savait gré à Marie Dmitrievna de ses balancements, de ses demi-tours, de ses mouvements d'épaules, empreints d'une dignité surprenante malgré sa corpulence, et que sa retenue habituelle rendait encore plus extraordinaires. La danse s'animait de plus en plus, on négligeait les autres couples, et toute l'attention se concentrait sur les deux vieilles gens. Natacha tirait les gens au hasard par leur robe ou par leur habit en exigeant qu'on regardât son père, et Dieu sait si l'on s'en faisait faute.

Dans les intervalles de la danse, le comte reprenait haleine, s'éventait avec son mouchoir et criait aux musiciens d'aller plus vite. Puis il se lançait de nouveau, tournant autour de sa dame, tantôt sur la pointe des pieds, tantôt sur les talons. Enfin, emporté par son ardeur juvénile, après avoir ramené m danseuse à sa place et s'être galamment incliné devant elle, il leva une jambe en l'air, et termina ses évolutions chorégraphiques par une pirouette splendide, aux applaudissements et aux rires de toute la salle et surtout de Natacha.

Les deux danseurs s'arrêtèrent, épuisés, hors d'haleine front ruisselant.

« Oui, ma chère ? c'est bien ainsi que l'on dansait de notre temps, s'écria le comte.

– Hourra pour *Daniel Cooper* ! » reprit Marie Dmitrievna, en respirant avec peine et en retroussant ses manches.

XXI

Pendant que l'on dansait ainsi la septième « anglaise », que les musiciens détonnaient de fatigue, et que les domestiques et les cuisiniers, à bout de forces, préparaient le souper, un sixième coup d'apoplexie frappait le comte Besoukhow. Les médecins ayant déclaré que tout espoir de guérison était perdu, on lut au moribond les prières de la confession, on le fit communier et l'on se prépara à lui donner l'extrême-onction. L'agitation et l'inquiétude inséparables de ces derniers moments régnaient autour de ce lit de mort. De nombreux agents des pompes funèbres, alléchés par l'appât de riches funérailles, se pressaient devant la grande porte d'entrée, ayant soin pourtant de se dérober entre les voitures qui s'arrêtaient devant le perron. Le général-gouverneur de Moscou, qui avait envoyé ses aides de camp plusieurs fois par jour pour avoir des nouvelles du malade, était venu ce soir-là en personne prendre un dernier congé de l'illustre contemporain de Catherine. Le magnifique salon de réception était plein de monde. Tous se levèrent avec respect à l'entrée du général en chef, qui venait de passer une demi-heure seul avec le mourant, et qui, en saluant à droite et à gauche, se hâta de traverser le salon sous le feu de tous les regards.

Le prince Basile, singulièrement pâli et amaigri, le reconduisait, en lui disant quelques mots à voix basse. Après avoir accompli ce devoir, il s'arrêta dans la grande salle, et se laissa tomber sur une chaise, en se couvrant les yeux de la main.

Bientôt après, il se leva et se dirigea vivement et d'un air anxieux vers un long couloir qui aboutissait à l'appartement de l'aînée des princesses, et il y disparut.

Les personnes qui étaient restées dans le salon à demi éclairé chuchotaient entre elles ou se taisaient subitement, et

jetaient des regards curieux et inquiets du côté de la porte, chaque fois qu'elle s'ouvrait pour livrer passage à ceux qui entraient chez le malade ou qui en sortaient.

« Le terme est arrivé ! disait un vieux prêtre assis à côté d'une dame qui l'écoutait avec vénération… Le terme est arrivé ! Aller plus loin est impossible !

– N'est-ce pas trop tard pour l'extrême-onction ? demanda sa voisine, feignant de ne point savoir à quoi s'en tenir là-dessus.

– C'est un bien grand sacrement, » répondit le serviteur de l'Église, et, passant doucement la main sur son front chauve, il ramena en avant quelques rares mèches de cheveux gris.

« Qui était-ce donc ? Le général en chef ? demandait-on à l'autre bout de la chambre… Comme il est encore jeune !

– Et il est à la veille de ses soixante-dix ans !… On dit que le comte n'a plus sa tête… Il était question de lui donner l'extrême-onction…

– J'ai connu quelqu'un qui l'a reçue sept fois. »

La seconde des nièces du comte Besoukhow venait de quitter son oncle. Elle avait les yeux rouges ; elle alla s'asseoir à côté du docteur Lorrain, qui était gracieusement accoudé sous le portrait de l'impératrice Catherine.

« Il fait véritablement beau, princesse, très beau, lui dit le médecin… on pourrait en vérité se croire à la campagne, bien qu'on soit à Moscou !

– N'est-ce pas ? répondit la demoiselle avec un soupir… Me permettez-vous de lui donner à boire ? »

Le médecin parut réfléchir :

« A-t-il pris la potion ?

– Oui. »

Il regarda son « Bréguet » :

« Prenez un verre d'eau cuite et mettez-y une pincée (faisant le geste de ses doigts fluets) de… de crème de tartre.

« Che ne gonnais bas de gas où l'on reste en fie abrès le droisième goup, disait un médecin allemand à un aide de camp.

– Quel homme robuste c'était ! répondit son interlocuteur… À qui reviennent toutes ses richesses ? ajouta-t-il tout bas.

– Il se drouvera pien un amadeur, » reprit l'Allemand avec un gros sourire.

La porte s'ouvrit de nouveau. Tout le monde regarda : c'était la seconde princesse qui, après avoir préparé la tisane, entrait chez le malade.

Le médecin allemand s'approcha de Lorrain.

« Il bourra pien drainer engore jusqu'au madin. »

Lorrain plissa ses lèvres, et fit solennellement un geste négatif avec son index :

« Cette nuit au plus tard ! » dit-il tout bas, en souriant orgueilleusement à sa propre science, qui lui permettait de si bien préciser la situation de l'agonisant.

Le prince Basile ouvrit la porte de la chambre de la princesse aînée. Il y faisait presque nuit : deux petites lampes brûlaient devant les images, et il s'en exhalait une douce odeur de fleurs et de parfums. Une foule de petits meubles, de chiffonnières et de guéridons de toutes formes l'encombraient, et l'on entrevoyait à demi cachées par un paravent les blanches couvertures d'un lit très élevé.

Un petit chien aboya.

« Ah ! c'est vous, mon cousin ! »

Elle se leva, en passant la main sur ses bandeaux, si constamment et si correctement lisses, qu'on aurait pu les croire fixés sur sa tête par une couche de vernis.

« Qu'y a-t-il ? dit-elle, vous m'avez effrayée !

– Il n'y a rien. C'est toujours la même chose, mais je suis venu causer affaires avec toi, Catiche, » lui dit le prince.

Et il s'assit avec lassitude dans le fauteuil qu'elle avait occupé.

« Comme tu as chauffé ta chambre ! Voyons, assieds-toi là, et causons.

– Je croyais qu'il était arrivé quelque chose… »

Et elle se mit en face de lui, toute prête à l'écouter avec son air impassible et dur.

« J'ai essayé de dormir, mais je ne peux pas.

– Eh bien, ma chère ? » dit le prince Basile qui lui prit la main et qui ensuite l'abaissa graduellement, selon son habitude…

Ces quelques mots devaient faire allusion à bien des choses, car le cousin et la cousine s'étaient entendus sans rien se dire.

La princesse, dont la taille était longue, sèche et disgracieuse, tourna lentement ses yeux gris à fleur de tête et sans expression, et les fixa sur lui ; puis elle secoua la tête, soupira et reporta son regard vers les images. Ce mouvement pouvait s'interpréter de deux manières : c'était de la douleur et de la résignation, ou bien de la fatigue et l'espoir d'un prochain repos.

Le prince Basile le comprit ainsi.

« Crois-tu donc que je ne m'en ressente pas aussi ? Je suis éreinté comme un cheval de poste. Causons pourtant, et sérieusement, si tu veux bien… »

Il se tut et la contraction de ses joues donna à sa physionomie une expression désagréable, qui ne ressemblait en rien à celle qu'il prenait devant témoins. Son regard était aussi tout autre, et on y lisait à la fois l'impudence et la crainte.

La princesse, retenant son petit chien sur ses genoux, de ses mains osseuses et maigres, le regardait attentivement dans le plus profond silence, bien décidée à ne pas le rompre la première, dût-il se prolonger toute la nuit.

« Voyez-vous, chère princesse et chère cousine Catherine Sémenovna, reprit le prince Basile avec un effort visible, il faut penser à tout dans de pareils moments ; il faut penser à l'avenir, au vôtre… je vous aime toutes trois comme mes propres filles, tu le sais… ? »

Comme la princesse restait impassible et impénétrable, il continua sans la regarder, en repoussant avec humeur un guéridon :

« Tu sais bien, Catiche, que vous trois et ma femme vous êtes les seules héritières directes. Je comprends tout ce que le sujet a de pénible pour toi et pour moi aussi, je te le jure ; mais, ma chère amie, j'ai dépassé la cinquantaine, il faut tout prévoir !… Sais-tu que j'ai envoyé chercher Pierre ? Le comte l'a exigé en indiquant son portrait… »

Le prince Basile releva les yeux sur elle : rien n'indiquait sur sa figure si elle l'avait écouté, ou si elle le regardait sans songer à rien.

« Je ne cesse d'adresser de ferventes prières à Dieu, mon cousin, pour qu'il soit sauvé et pour que sa belle âme se détache sans souffrance de ce monde.

– Oui, oui, certainement, répliqua le vieux prince, en attirant cette fois à lui avec un mouvement de colère l'innocent guéridon…

– Mais enfin, voici l'affaire… tu la connais… le comte a fait l'hiver dernier un testament par lequel il laisse toute sa fortune à Pierre, en mettant de côté ses héritiers légitimes.

– Oh ! il en a tant fait de testaments ! repartit la nièce avec une tranquillité parfaite… En tout cas, il ne saurait rien léguer à Pierre, car Pierre est un fils naturel !

– Et que ferions-nous ? s'écria vivement le prince Basile en serrant contre lui le guéridon à le briser… – Que ferions-nous si le comte demandait à l'Empereur, dans une lettre, de légitimer

ce fils ? Eu égard aux services du comte, on le lui accorderait peut-être ! »

La princesse sourit, et ce sourire disait qu'elle en savait là-dessus plus long que son interlocuteur.

« Je te dirai plus : la lettre est écrite, mais elle n'a pas été envoyée, et pourtant l'Empereur en a connaissance. Il s'agirait de découvrir si elle a été détruite ; si, au contraire, elle existe… alors… quand tout sera fini ! – et il soupira pour faire entendre ce que voulait dire le mot « tout », – on cherchera dans les papiers du comte…, le testament sera remis à l'Empereur avec la lettre, sa prière sera accueillie et Pierre héritera légitimement de tout !

– Et notre part ? demanda la princesse avec une ironie marquée, bien convaincue qu'il n'y avait rien à craindre.

– Mais, ma pauvre Catiche, c'est clair comme le jour : il sera le seul héritier, et vous ne recevrez pas une obole – Tu dois le savoir, ma chère ! Le testament et la lettre ont-ils été détruits ? S'il les a oubliés, où se trouvent-ils ? Dans ce cas il faudrait s'en emparer, car…

– Il ne manquerait plus que cela, lui dit-elle en l'interrompant du même ton et avec la même expression dans le regard… Je ne suis qu'une femme et, selon vous, nous sommes toutes des sottes ? Mais je suis sûre qu'un bâtard ne peut hériter de rien, un bâtard ! ajouta-t-elle en français, comme si ce mot dans cette langue devait répondre victorieusement à tous les arguments de son adversaire.

– Tu ne veux pas me comprendre, Catiche, car tu es intelligente. Si le comte obtient la légitimation, Pierre deviendra comte Besoukhow, et toute la fortune ira à lui de droit. Si le tes-

tament et la lettre existent, il ne te reviendra à toi, que la consolation d'avoir été bonne, dévouée… etc.… etc.… c'est certain !

– Je sais que le testament existe, mais je sais aussi qu'il n'est pas légal, et vous me prenez, je crois, pour une idiote, mon cousin, répondit la princesse, convaincue qu'elle avait été mordante et spirituelle.

– Ma chère princesse Catherine, reprit le vieux prince avec une impatience marquée, je ne suis pas venu pour te blesser, mais pour causer avec toi de tes propres intérêts. Tu es une bonne et aimable parente, et je te répète pour la dixième fois que, si le testament et la lettre se trouvent parmi les papiers du comte, tes sœurs et toi vous cessez d'être les héritières. Si tu manques de confiance en moi, adresse-toi à des gens compétents. Je viens d'en causer avec Dmitri Onoufrievitch, l'homme d'affaires de la maison, et il m'a répété la même chose. »

La lumière se fit tout à coup dans les idées de la princesse. Ses lèvres minces pâlirent, mais ses yeux gardèrent leur immobilité, tandis que sa voix, qu'elle ne pouvait plus maîtriser, avait des éclats inattendus.

« Ce serait charmant, je n'ai jamais rien demandé, et je ne veux rien accepter ! s'écria-t-elle en jetant à terre son carlin, et en arrangeant les plis de sa robe… Voilà la reconnaissance, voilà l'affection pour celles qui lui ont tout sacrifié ! Bravo ! c'est parfait. Je n'ai heureusement besoin de rien, prince !

– Mais tu n'es pas seule, tu as des sœurs…

– Oui, continua-t-elle sans l'écouter, je le savais depuis longtemps, mais je n'y pensais plus : l'envie, la duplicité, l'intrigue, la plus noire des ingratitudes, voilà à quoi je devais m'attendre dans cette maison. J'ai tout compris, et je sais à qui je dois m'en prendre de ces intrigues.

– Mais il ne s'agit pas de cela, ma chère amie.

– C'est votre protégée, cette charmante princesse Droubetzkoï, que je n'aurais pas voulu avoir pour femme de chambre, cette vilaine et atroce créature !

– Voyons, ne perdons pas notre temps.

– Ah ! laissez-moi : elle s'est faufilée ici pendant l'hiver et a raconté au comte des horreurs, des choses épouvantables sur nous toutes, sur Sophie surtout. Impossible de vous les répéter !… Le comte en est tombé malade et n'a pas voulu nous laisser entrer chez lui pendant quinze jours. C'est alors qu'il a écrit ce sale papier, qui, à ce que je croyais, ne pouvait avoir aucune valeur.

– Nous y voilà…, mais pourquoi ne pas m'avoir prévenu ? Où est-il ?

– Il est enfermé dans le portefeuille à mosaïque qu'il garde toujours sous son oreiller… Oui, c'est elle, et si j'ai un gros péché sur la conscience, c'est la haine que m'inspire cette vilaine femme ! Pourquoi se glisse-t-elle parmi nous ? Oh ! un jour viendra où je lui dirai son fait, » s'écria la princesse complètement hors d'elle-même.

XXII

Pendant que toutes ces conversations avaient lieu au salon et chez la princesse, la voiture du prince Basile ramenait Pierre et avec lui la princesse Droubetzkoï, qui avait jugé nécessaire de

l'accompagner. Lorsque les roues glissèrent doucement sur la paille étendue devant la façade de l'hôtel Besoukhow, elle se tourna vers son compagnon avec des phrases de consolation toutes prêtes ; mais, à sa grande surprise, Pierre dormait, tranquillement bercé par le mouvement de la voiture ; elle le réveilla, et il la suivit en songeant pour la première fois qu'il allait avoir une entrevue avec son père mourant ! La voiture s'était arrêtée à une des entrées latérales. Au moment où il mettait pied à terre, deux hommes vêtus de noir se retirèrent vivement dans l'ombre projetée par le mur ; d'autres avaient également l'air de se cacher. Personne n'y faisait la moindre attention. « Cela doit être ainsi, » se dit Pierre, et il continua à suivre la princesse, qui montait rapidement l'étroit escalier de service. Il se demandait pourquoi elle avait justement choisi cette entrée inusitée, pourquoi cette visite au comte et quelle en serait l'utilité, mais l'assurance et la hâte de son guide le forçaient à croire encore une fois que cela devait être ainsi. À mi-chemin, ils furent heurtés par des gens qui descendaient l'escalier en courant, avec des seaux d'eau, et qui se serrèrent contre la muraille pour leur livrer passage, sans témoigner le moindre étonnement à leur vue.

« C'est bien de ce côté, l'appartement des princesses ? demanda Anna Mikhaïlovna à l'un d'eux.

– Oui, c'est ici, répondit à haute voix l'homme à qui elle s'était adressée, comme si le moment était venu où l'on pouvait tout se permettre. C'est la porte à gauche.

– Le comte ne m'a peut-être pas appelé, dit Pierre en arrivant sur le palier… Je préférerais aller tout droit chez moi. »

Anna Mikhaïlovna s'arrêta pour l'attendre :

« Ah ! mon ami ! lui dit-elle en lui effleurant la main comme elle avait effleuré celle de son fils peu d'heures aupara-

vant. Croyez que je souffre autant que vous, mais soyez homme !

– Vraiment, je ferais mieux de me retirer… »

Et Pierre regarda affectueusement la princesse par-dessus ses lunettes.

« Ah ! mon ami, oubliez les torts qu'on a pu avoir envers vous ; pensez qu'il est votre père et qu'il est à l'agonie. » Elle soupira : « Je vous aime comme mon fils, fiez-vous à moi, je veillerai à vos intérêts. »

Pierre n'avait rien compris, mais encore une fois il se dit : « Cela doit être ainsi, » et il se laissa emmener. La princesse ouvrit une porte et entra dans une petite pièce qui servait d'antichambre. Un vieux serviteur des princesses, assis dans un coin, y tricotait un bas. Pierre n'avait jamais visité cette partie de la maison. Anna Mikhaïlovna s'informa de la santé de ces dames auprès d'une fille de chambre, à laquelle elle prodigua les « ma bonne » et les « mon enfant ».

Celle-ci, qui portait une carafe d'eau sur un plateau, enfila un long couloir dallé et fut suivie par la princesse. La première chambre à gauche était celle de l'aînée des nièces. Dans son empressement à y entrer, la servante laissa la porte entrebâillée, si bien que Pierre et sa conductrice, en y jetant involontairement les yeux, surprirent la nièce aînée causant avec le prince Basile. À la vue des deux visiteurs, ce dernier se rejeta en arrière avec un geste marqué de contrariété, tandis que la princesse, se précipitant sur la porte, la referma avec violence. Cet accès de colère, si opposé au calme habituel de son maintien, et l'inquiétude extrême qui se peignait sur le visage du prince Basile étaient si étranges, que Pierre s'arrêta court, interrogeant son guide du regard ; la bonne dame, qui ne partageait pas sa surprise, répondit par un soupir et un sourire :

« Soyez homme, mon ami ; c'est moi qui veillerai à vos intérêts. »

Et Anna Mikhaïlovna doubla le pas.

C'est moi qui veillerai à vos intérêts ! Que voulait-elle dire ? Pierre n'y comprenait rien, « mais cela doit sans doute être ainsi, » se disait-il. Le corridor aboutissait à une grande salle mal éclairée attenante au salon de réception du comte. Quoique richement décoré, ce salon était d'un aspect sévère ; Pierre le traversait habituellement lorsqu'il rentrait par le grand escalier. Une baignoire, qu'on y avait oubliée, s'y étalait au beau milieu ; l'eau en dégouttait tout doucement et mouillait le tapis. Un domestique, et un sacristain tenant un encensoir s'approchaient doucement des nouveaux venus, qu'ils n'avaient pas aperçus. Le salon d'à côté s'ouvrait sur un jardin d'hiver ; deux énormes fenêtres à l'italienne y laissaient entrer le jour ; un buste en marbre et un portrait en pied de l'impératrice Catherine en étaient les principaux ornements. Les mêmes personnes y étaient encore assises et chuchotaient entre elles, en gardant les mêmes poses.

Tous se turent à l'entrée d'Anna Mikhaïlovna, pour examiner sa figure pâle et éplorée, et le gros et grand Pierre qui la suivait docilement, la tête basse. Elle savait, et son visage l'exprimait clairement, que l'instant décisif était enfin arrivé, et ce fut avec l'assurance d'une Pétersbourgeoise rompue aux affaires qu'elle soutint la fixité curieuse de leurs regards. Elle sentait qu'elle était protégée par celui qu'elle avait amené, car le mourant l'avait demandé. Se dirigeant sans hésiter vers le confesseur du comte, et se courbant de façon à se rapetisser, sans toutefois s'incliner outre mesure, elle lui demanda respectueusement sa bénédiction, et s'adressa avec la même humilité à l'autre dignitaire de l'Église.

« Dieu soit loué, nous voilà à temps, dit-elle, nous avions si grand'peur !… C'est le fils du comte ! Quel épouvantable moment ! »

Ayant murmuré ces quelques mots, elle se tourna vers le docteur :

« Cher docteur, ce jeune homme est le fils du comte ; y a-t-il de l'espoir ? »

Le docteur leva les yeux au ciel et haussa les épaules.

Anna Mikhaïlovna l'imita en tout point, et, se couvrant la figure de la main, elle le quitta avec un profond soupir, pour se rapprocher de Pierre, avec une physionomie où il y avait du respect, de la tendresse et une tristesse significative.

« Ayez confiance en sa miséricorde ! » Alors elle lui indiqua du doigt un petit canapé qu'elle l'engagea à occuper ; ensuite elle se dirigea sans bruit vers la porte mystérieuse qui attirait toute l'attention, l'ouvrit imperceptiblement et disparut.

Pierre, qui s'était décidé à lui obéir aveuglément, s'assit sur le petit canapé et remarqua, non sans surprise, qu'on l'observait avec plus de curiosité que d'intérêt. On chuchotait en le désignant, et il paraissait inspirer une certaine crainte et une certaine servilité. On lui témoignait un respect auquel on ne l'avait point habitué, et la dame inconnue qui causait avec les deux prêtres se leva pour lui offrir sa place ; un aide de camp ramassa le gant qu'il avait laissé tomber et le lui présenta ; les médecins se turent et se rangèrent pour le laisser passer. Le premier mouvement de Pierre avait été de refuser la place offerte, pour ne point déranger la dame, de ramasser lui-même son gant et d'éviter les médecins, qui d'ailleurs ne se trouvaient pas sur son chemin ; mais il pensa que ce ne serait pas convenable, qu'il était devenu un personnage, qu'on attendait beaucoup de lui

pendant cette mystérieuse et triste nuit, et que par conséquent il était tenu d'accepter les services de chacun.

Il prit donc silencieusement le gant que lui tendait l'aide de camp, il s'assit à la place offerte par la dame, posa ses mains sur ses genoux, bien parallèles l'une à l'autre, dans la pose naïve d'une statue égyptienne, très décidé, pour ne point se compromettre, à s'abandonner à la volonté d'autrui, au lieu de suivre ses propres inspirations.

Deux minutes s'étaient à peine écoulées, que le prince Basile, la tête haute, vêtu de sa longue redingote, sur laquelle brillaient trois étoiles, fit majestueusement son entrée. Il semblait avoir subitement maigri ; ses yeux s'agrandirent à la vue de Pierre. Il lui prit la main, ce qu'il n'avait encore jamais fait, et l'abaissa lentement comme pour en éprouver la force de résistance.

« Courage, courage, mon ami ;... il a demandé à vous voir, c'est bien ! »

Et il allait le quitter, lorsque Pierre crut de son devoir de lui demander :

« Est-ce que la santé de... ? »

Il s'arrêta confus, ne sachant comment nommer le comte son père !

« Il a eu encore « un coup » il y a une demi-heure. Courage, mon ami ! »

Le trouble de ses idées était si grand, que Pierre s'imagina à l'entendre que le mourant avait été frappé par quelqu'un, et il fixa sur le prince Basile un regard ahuri. Celui-ci, ayant échangé quelques mots avec le docteur Lorrain, se glissa sur la pointe du

pied par la porte entr'ouverte. L'aînée des princesses le suivit, ainsi que le clergé et les serviteurs de la maison. Il se fit un mouvement dans la chambre du malade, et Anna Mikhaïlovna, pâle mais ferme dans l'accomplissement de son devoir, en sortit pour aller chercher Pierre.

« La bonté divine est inépuisable, lui dit-elle. La cérémonie de l'extrême-onction va commencer… venez… ! »

Il se leva et remarqua que toutes les personnes qui étaient là, la dame inconnue et l'aide de camp compris, entrèrent avec lui dans la pièce voisine. Il n'y avait plus de consigne à observer.

XXIII

Pierre connaissait parfaitement cette grande chambre, divisée par des colonnes formant alcôve et toute tapissée d'étoffes à l'orientale. Derrière les colonnes, on voyait un grand lit en bois d'acajou, très élevé, garni de lourds rideaux, et, de l'autre, la niche vitrée contenant les saintes images, qui était éclairée comme une église pendant l'office divin. Dans un large fauteuil à la Voltaire placé devant elles, le comte Besoukhow, avec sa grande et majestueuse figure, et enveloppé jusqu'à la ceinture d'une couverture de soie, était à demi couché sur des oreillers d'une blancheur immaculée. Une crinière de cheveux gris, semblable à celle d'un lion, et des rides fortement accusées faisaient ressortir son beau et noble visage au teint de cire. Ses deux mains, grandes et fortes, gisaient inanimées sur la couverture. Entre l'index et le pouce de la main droite, on avait placé un cierge, que retenait un vieux serviteur penché au-dessus du fauteuil. Les prêtres et les diacres, avec leurs longs cheveux descendant sur les épaules, et leurs riches habits sacerdotaux, offi-

ciaient autour de lui avec une lenteur solennelle, tenant à la main des cierges allumés. Au second plan, les deux nièces cadettes, leurs mouchoirs sur les yeux, s'effaçaient derrière le visage impassible de Catiche, leur sœur aînée, qui paraissait craindre, si elle avait porté ailleurs son regard rivé aux saintes images, de ne plus rester maîtresse de ses sentiments. Une tristesse calme et une expression de pardon sans réserve se lisaient sur les traits de la princesse Droubetzkoï, qui était restée appuyée à la porte, à côté de la dame inconnue. Le prince Basile, en face d'elle, à deux pas du mourant, un cierge dans la main gauche, se tenait accoudé sur le dossier sculpté d'une chaise recouverte de velours, et levait les yeux au ciel chaque fois que de sa main droite il se touchait le front en se signant. Son visage était empreint d'une piété résignée et d'un abandon complet à la volonté du Très-Haut.

« Malheur à vous qui n'êtes pas à la hauteur de mes sentiments ! » avait-il l'air de dire.

Derrière lui étaient groupés les médecins et les serviteurs de la maison, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, comme à l'église. Tous se taisaient et se signaient. On n'entendait que la voix des officiants et le chant plein et continu du chœur. Parfois, un des assistants soupirait ou changeait de pose.

Tout à coup, la princesse Droubetzkoï traversa la chambre de l'air assuré d'une personne qui a la conscience de ce qu'elle fait, et offrit un cierge à Pierre.

Il l'alluma, et, distrait par ses propres réflexions, il se signa de la main qui le tenait.

Sophie, la cadette des princesses, celle-là même qui avait un grain de beauté sur la joue, le regarda en souriant, replongea sa figure dans son mouchoir et resta quelques instants la figure cachée. Puis, après avoir jeté un second coup d'œil sur Pierre,

elle se sentit incapable de garder plus longtemps son sérieux et se retira derrière une des colonnes. Au milieu de la cérémonie, les voix se turent soudain : les prêtres se dirent quelques mots à l'oreille ; le vieux serviteur qui soutenait la main du comte se redressa et se tourna vers les dames. Anna Mikhaïlovna s'avança aussitôt, et, se penchant au-dessus du moribond, elle appela à elle, d'un geste et sans le regarder, le docteur Lorrain, qui, adossé à une colonne, témoignait, par sa tenue respectueuse, qu'il comprenait et approuvait, malgré sa qualité d'étranger et la différence de religion, toute l'importance du sacrement administré. Il s'approcha doucement et souleva de ses doigts fluets la main étendue sur la couverture ; il en chercha le pouls en se détournant, et s'absorba dans ses calculs. On s'agita autour de lui, on mouilla les lèvres du mourant avec un cordial, chacun reprit sa place, et la cérémonie continua. Pendant cette interruption, Pierre, qui avait suivi les mouvements du prince Basile, l'avait vu quitter sa chaise, rejoindre l'aînée des nièces et se diriger avec elle vers le fond de l'alcôve, puis passer près du grand lit à rideaux et disparaître par une petite porte dérobée.

L'office n'était pas terminé, qu'ils avaient déjà repris leurs places. Cette circonstance n'éveilla pas la curiosité de Pierre, car il était convaincu ce soir-là que tout ce qu'il voyait faire était indispensable et naturel. Les chants cessèrent et la voix du prêtre, qui présentait au mourant ses respectueuses félicitations, se fit entendre ; mais le mourant gisait toujours inanimé ! Les allées et venues recommencèrent à ses côtés ; on marchait, on chuchotait, et le chuchotement de la princesse Droubetzkoï dominait les autres. Pierre l'entendit qui disait :

« Il faut absolument le reporter dans son lit, autrement il sera impossible de… »

Les médecins, les princesses et les domestiques entourèrent le comte, qui se trouva ainsi caché aux yeux de Pierre, et cependant cette tête jaunie, avec sa forêt de cheveux, était tou-

jours présente à ses yeux depuis son entrée. Il devina, aux précautions qu'on prenait, qu'on le soulevait pour le transporter.

« Empoigne donc mon bras, tu vas le laisser tomber, dit un domestique effrayé…

– Par en bas !… vite !… encore un ! » disait un autre.

Et, à entendre les respirations oppressées et les pas précipités des porteurs, on devinait le poids qui les accablait. Ils frôlèrent le jeune homme, et il put apercevoir pendant une seconde, au milieu d'un fouillis de têtes inclinées, la poitrine élevée et puissante du mourant, ses épaules à découvert et sa tête de lion à crinière bouclée. Cette tête, avec son front extraordinairement large, ses pommettes saillantes, sa bouche bien découpée, son regard froid et imposant, n'était pas encore défigurée par les approches de la mort ; c'était bien la même que Pierre avait vue trois mois auparavant, lorsque son père l'avait envoyé à Pétersbourg. Mais aujourd'hui elle se balançait inerte, selon la marche inégale des porteurs, et son regard atone ne s'arrêtait sur rien.

Après quelques minutes de confusion autour du lit, les serviteurs se retirèrent. Anna Mikhaïlovna toucha légèrement Pierre du bout du doigt et lui dit :

« Venez ! »

Il obéit. On avait donné au malade, à demi soulevé et soutenu par une pile de coussins, une pose apprêtée, en rapport avec le sacrement qu'il venait de recevoir. Ses mains étaient étalées sur le taffetas vert de la couverture, et il regardait droit devant lui, de ce regard vague et perdu dans l'espace, qu'aucun homme ne saurait ni définir ni comprendre ; n'avait-il rien à dire ou avait-il à dire beaucoup ? Pierre s'arrêta près du lit, ne sachant que faire ; il interrogea des yeux son guide, qui, d'un

mouvement imperceptible, lui indiqua la main du mourant, en lui faisant signe d'y appliquer un baiser. Pierre se pencha avec précaution pour ne pas toucher à la couverture, et ses lèvres effleurèrent la main large et charnue du comte.

Pas un muscle ne tressaillit sur cette main, pas une contraction ne parut sur ce visage, et rien, rien ne répondit à cet attouchement. Pierre, indécis, reporta ses yeux sur la princesse, qui lui fit signe de s'asseoir dans le fauteuil, au pied du lit. Il s'assit sans la quitter du regard ; elle baissa la tête affirmativement. Plus sûr de son fait, il reprit sa pose de statue égyptienne, et, visiblement embarrassé de sa gaucherie habituelle, il faisait de sérieux efforts pour occuper le moins de place possible, les regards fixés sur les traits de l'agonisant. Anna Mikhaïlovna ne le perdait pas de vue non plus, convaincue de l'importance de cette dernière et touchante entrevue du fils et du père.

Deux minutes, qui parurent un siècle à Pierre, s'étaient à peine écoulées, lorsque la figure du comte fut subitement et violemment agitée par une convulsion, et sa bouche, rejetée de côté, laissa passer un râle rauque et sourd. Ce fut pour Pierre le premier avertissement d'une fin prochaine ; la princesse Droubetzkoï épiait les yeux du mourant pour en deviner les désirs : elle porta son doigt tour à tour sur Pierre, sur la tisane, sur le prince Basile, sur la couverture… tout fut inutile, et un éclair d'impatience sembla briller dans ce regard éteint, qui essayait d'attirer l'attention du valet de chambre immobile au chevet de sa couche.

« Il demande à être retourné, » murmura ce dernier, qui se mit en devoir de le changer de position.

Pierre voulut l'aider, et ils venaient d'y réussir, quand une des mains du comte retomba lourdement en arrière, malgré les vains efforts du malade pour la ramener à lui.

S'aperçut-il de l'expression d'effroi qui se peignit sur la figure bouleversée de Pierre à la vue de ce membre frappé de paralysie, ou quelque autre pensée traversa-t-elle son cerveau ? Qui peut le dire ? Car il regarda à son tour ce bras désobéissant, le visage terrifié de son fils, et un sourire terne, décoloré, étrange à cette heure, voltigea sur ses lèvres. On aurait dit qu'il répondait, par une compassion ironique, à cette destruction envahissante et graduelle de ses forces.

Ce sourire inattendu fit mal à Pierre : il fut saisi d'une crampe à la poitrine, il lui vint un chatouillement dans le gosier, et les larmes lui montèrent aux yeux.

Le malade, qu'on avait recouché du côté de la muraille, poussa un profond soupir.

« Il s'est assoupi, dit Anna Mikhaïlovna à une des nièces qui revenait à son poste. Allons !… »

Et Pierre la suivit.

XXIV

Il n'y avait plus personne au salon que le prince Basile et la princesse Catiche, assis tous les deux sous le portrait de l'impératrice et causant avec vivacité ; ils s'interrompirent soudain à l'entrée de Pierre ; il ne put s'empêcher de remarquer que la princesse Catiche faisait un mouvement comme pour cacher quelque chose.

« Je ne puis voir cette femme, murmura-t-elle en apercevant la princesse Droubetzkoï.

– Catiche a fait servir le thé dans le petit salon, dit le prince Basile à la princesse Droubetzkoï ; allez, allez, ma pauvre amie, mangez un morceau, autrement vous n'y résisterez pas… »

Et il serra silencieusement et affectueusement le bras de Pierre.

« Rien ne restaure comme une tasse de cet excellent thé russe après une nuit blanche, » disait le docteur Lorrain, en savourant à petites gorgées le chaud breuvage dans une tasse en vieille porcelaine de Chine. Il se tenait debout dans le petit salon, devant une table sur laquelle on avait préparé le thé et une collation froide.

Tous ceux qui avaient passé la nuit dans la maison s'étaient réunis dans cette petite pièce, presque entièrement tapissée de glaces, et meublée de consoles dorées. C'était là que Pierre aimait à se retirer pendant les grands bals, car il ne savait pas danser ; il préférait s'y isoler pour observer et s'amuser des dames qui y venaient, toutes pimpantes et ruisselantes de diamants et de perles, voir se refléter dans ces glaces leurs brillantes images. À cette heure, l'éclairage ne se composait que de deux bougies ; sur une table, placée au hasard, des plats et des tasses se confondaient en désordre ; il n'y avait plus de toilettes de fête ; mais des groupes étranges, formés de personnes de toute condition, s'entretenaient à voix basse, laissant paraître, à chaque mot, à chaque geste, une incessante préoccupation sur le mystérieux événement qui allait se passer dans l'alcôve de la grande chambre. Pierre avait faim, mais il s'abstint de manger. Il chercha autour de lui sa compagne et la vit se glisser furtivement dans le salon à côté, où étaient restés le prince Basile et la princesse Catiche. Se croyant obligée de la suivre, il se leva et la trouva aux prises avec l'aînée des nièces.

« Permettez-moi, madame, de savoir ce qui est et ce qui n'est pas nécessaire, disait Catiche de ce ton irrité qui rappelait le moment où elle avait fermé la porte avec colère.

– Chère princesse, reprenait Anna Mikhaïlovna avec douceur et en lui barrant le chemin… ce sera, je le crains, trop pénible pour votre pauvre oncle ; en ce moment il a si fort besoin de repos ;… lui parler des intérêts de ce monde, lorsque son âme est prête à… »

Le prince Basile, enfoncé dans un fauteuil, les jambes croisées selon son habitude, paraissait ne prêter qu'une médiocre attention au colloque des deux dames ; mais ses joues agitées en tous sens tressaillaient d'une émotion contenue.

« Voyons, ma bonne princesse, laissez faire Catiche ; le comte l'aime tant, vous savez ?

– Je ne sais pas même ce qu'il contient, reprit Catiche en se tournant vers lui et en désignant le portefeuille à mosaïque qu'elle tenait entre ses doigts crispés. Je sais seulement que le véritable testament est dans son bureau ; il n'y a là dedans que des papiers oubliés… »

Et elle fit un pas pour échapper à la princesse Droubetzkoï qui, d'un bond se retrouva sur son passage.

« Je le sais, chère et bonne princesse, répliqua-t-elle en saisissant le portefeuille avec une force qui prouvait sa ferme intention de ne point le lâcher ; chère princesse, je vous en conjure, ménagez-le ! »

Une lutte s'engagea entre elles. Catiche se défendait encore sans rien dire, mais on sentait qu'un torrent d'injures était prêt à couler de ses lèvres serrées, tandis que la voix doucereuse de

son ennemie avait conservé tout son calme, malgré les violents efforts de la lutte.

« Pierre, mon ami, approchez, lui cria Anna Mikhaïlovna… Il ne sera pas de trop dans ce conseil de famille, n'est-ce pas, prince ?

– Eh quoi, mon cousin, vous ne répondez pas ? Pourquoi donc ce silence, quand Dieu sait quel monde vient se mêler de nos affaires, sans respecter le seuil de la chambre du mourant !… Intrigante ! » murmura-t-elle avec fureur, en tirant à elle le portefeuille.

La violence de son geste ébranla Anna Mikhaïlovna, qui fut entraînée en avant sans toutefois lâcher prise.

« Oh ! » fit le prince Basile avec un accent de reproche.

Et il se leva.

« C'est ridicule, voyons, lâchez-le, vous dis-je ! »

Catiche obéit ; mais comme son adversaire s'obstinait à garder le portefeuille :

« Et vous aussi, laissez-le ; voyons, je prends tout sur moi, je vais lui demander… cela vous satisfait-il ?

– Mais, prince, après ce grand sacrement, donnez-lui un instant de répit ! Quel est votre avis ? dit-elle à Pierre, qui contemplait, tout ahuri, le visage enflammé de Catiche et les joues tremblotantes du prince Basile.

– Rappelez-vous que vous êtes responsable des conséquences, répondit sèchement ce dernier, vous ne savez ce que vous faites.

– Horrible femme ! » s'écria tout à coup Catiche, en se jetant sur elle et en lui arrachant enfin le portefeuille.

Le vieux prince baissa la tête, et ses bras retombèrent le long de son corps.

Au même moment, la porte mystérieuse qui s'était si souvent ouverte et refermée avec précaution pendant cette longue nuit s'ouvrit avec fracas, et livra passage à la seconde des nièces, qui, les mains jointes, affolée de terreur, se précipita au milieu d'eux :

« Que faites-vous, balbutia-t-elle avec désespoir ; il se meurt, et vous m'abandonnez toute seule ! »

Catiche laissa échapper le portefeuille ; la princesse Droubetzkoï, se penchant vivement, le ramassa et s'enfuit.

Le prince Basile et la princesse Catiche, une fois revenus de leur stupeur, la suivirent dans la chambre à coucher. Catiche reparut bientôt ; sa figure était pâle, sa physionomie dure et sa lèvre inférieure fortement pincée. À la vue de Pierre, ses sentiments de malveillance éclatèrent :

« Oui, jouez votre comédie, jouez-la… Vous vous y attendiez !… »

Ses sanglots l'arrêtèrent, et elle s'éloigna en se cachant la figure.

Le prince Basile revint à son tour. À peine avait-il atteint le canapé occupé par Pierre, qu'il s'y laissa tomber comme s'il allait se trouver mal ; il était livide, sa mâchoire tremblait, ses dents claquaient comme s'il avait la fièvre.

« Ah ! mon ami, » dit-il en saisissant les bras de Pierre.

Pierre fut frappé de la sincérité de son accent et de la faiblesse de sa voix : c'était chose nouvelle pour lui !

« Nous péchons, nous trompons, et tout cela pourquoi ? J'ai dépassé la soixantaine, mon ami… Oui, tout finit par la mort, la mort, quelle terreur !… »

Et il se mit à pleurer.

Anna Mikhaïlovna ne tarda pas à paraître à son tour ; elle s'approcha de Pierre à pas lents et mesurés.

« Pierre ! » murmura-t-elle.

Il la regarda pendant qu'elle le baisait au front, les yeux mouillés de larmes :

« Il n'est plus !… »

Pierre continuait à la regarder par-dessus ses lunettes.

« Allons, je vous reconduirai, tâchez de pleurer… rien ne soulage comme les larmes ! »

Elle le fit passer dans une salle obscure. En y entrant, Pierre éprouva la satisfaction intime de n'y être plus un objet de curiosité. Anna Mikhaïlovna l'y laissa un moment, et, quand elle revint le chercher, elle le trouva profondément endormi, la tête appuyée sur sa main.

Le lendemain, elle lui dit :

« Oui, mon cher ami, c'est une grande perte pour nous tous. Je ne parle pas de vous. Dieu vous soutiendra, vous êtes

jeune, vous serez à la tête d'une fortune colossale. Le testament n'a pas encore été ouvert, mais je vous connais assez pour être sûre que cela ne vous tournera pas la tête ; seulement vous aurez de nouveaux devoirs à remplir, il faut être homme ! »

Pierre ne disait mot.

« Un jour peut-être…, plus tard, je vous raconterai ! Enfin… si je n'avais pas été là, Dieu sait ce qui serait arrivé. Mon oncle m'avait promis, avant-hier encore, de ne pas oublier Boris, mais il n'a pas eu le temps d'y songer. J'espère, mon cher ami, que vous exécuterez les volontés de votre père. »

Pierre, qui ne comprenait rien à tout ce qu'elle disait, se taisait et rougissait d'un air embarrassé.

Après la mort du vieux comte, la princesse était retournée chez les Rostow pour s'y reposer un peu de toutes ses fatigues. À peine éveillée, elle se mit à raconter à ses amis et à ses connaissances les moindres détails de cette nuit pleine d'incidents. « Le comte, disait-elle, était mort comme elle aurait elle-même désiré mourir !… Sa fin avait été des plus édifiantes, et la dernière entrevue entre le père et le fils touchante au point qu'elle ne pouvait y songer sans attendrissement. Elle ne savait vraiment pas lequel des deux s'était montré le plus admirable pendant ces derniers et solennels instants, du père, qui avait eu un mot pour chacun et qui s'était montré d'une tendresse si profonde pour son enfant, ou du fils, qui, anéanti et brisé par la douleur, s'efforçait encore de prendre sur lui en face de son père à l'agonie… « De pareilles scènes sont navrantes, mais elles font du bien… Elles élèvent l'âme lorsqu'on a devant soi des hommes comme ceux-là ! » ajoutait-elle. Elle racontait aussi et critiquait la conduite du prince Basile et de la princesse Catiche, mais bien bas, dans le tuyau de l'oreille, et sous le sceau du plus grand secret.

XXV

On attendait de jour en jour à Lissy-Gory, domaine du prince Nicolas Andréévitch Bolkonsky, l'arrivée du jeune prince André et de sa femme ; mais cette attente ne troublait en rien le mode d'existence établi par le vieux prince, qu'on avait surnommé, dans un certain cercle, « le roi de Prusse ». Général en chef de l'empereur Paul, il avait été exilé par lui dans sa propriété de Lissy-Gory, et il y vivait depuis lors dans la retraite avec sa fille Marie et sa demoiselle de compagnie, Mlle Bourrienne. Le nouveau règne lui avait ouvert les portes de sa prison et lui avait rendu le droit de séjourner dans les deux capitales ; mais il s'obstinait à ne pas quitter sa terre, ayant déclaré à qui voulait l'entendre que les cent cinquante verstes qui le séparaient de Moscou pouvaient bien être franchies par ceux qui désiraient le voir, et que, quant à lui, il n'avait besoin de rien, ni de personne.

Les vices de l'humanité provenaient, disait-il, exclusivement de deux causes : l'oisiveté et la superstition. De même, il ne reconnaissait que deux vertus : l'activité et l'intelligence ; et il s'occupait personnellement de l'éducation de sa fille, afin de développer en elle, autant que possible, ces deux qualités. Jusqu'à l'âge de vingt ans, elle avait étudié, sous sa direction, la géométrie et l'algèbre, et sa journée avait été méthodiquement employée à des occupations déterminées et suivies.

Quant à lui, il écrivait ses mémoires, résolvait des problèmes de mathématiques, tournait des tabatières, travaillait au jardin et surveillait la construction de ses différentes bâtisses, qui lui donnaient fort à faire, car le bien était grand et l'on bâtissait toujours.

Jusqu'au moment de son entrée dans la salle à manger, qui avait lieu invariablement à la même heure, ou, pour mieux dire,

à la même minute, sa vie entière était réglée dans ses moindres détails avec une exactitude scrupuleuse. Il était cassant et exigeant à l'extrême à l'égard de son entourage, y compris sa fille ; aussi, sans être cruel, il avait su inspirer une crainte et un respect qu'un homme vraiment méchant aurait eu de la peine à obtenir. Malgré sa vie retirée et en dehors de tout emploi officiel, aucun des fonctionnaires du gouvernement où il demeurait n'eût manqué de venir lui présenter ses devoirs et de pousser la déférence jusqu'à attendre son apparition dans le grand vestibule, à l'exemple de la princesse Marie, de l'architecte et du jardinier. Tous ressentaient du reste le même sentiment mêlé de crainte et de respect, lorsque la lourde porte de son cabinet s'ouvrait lentement pour laisser passer ce petit vieillard, avec sa perruque poudrée, ses mains sèches et fines, ses sourcils épais et grisonnants, dont l'ombre adoucissait parfois l'éclat des yeux brillants et presque jeunes encore.

Dans la matinée où devait arriver le jeune ménage, la princesse Marie traversa, selon son invariable habitude, le grand vestibule pour aller souhaiter le bonjour à son père, et, comme toujours, à ce moment-là, elle ne pouvait se défendre d'une certaine émotion, elle se signait et priait pour se donner du courage, afin que cette première entrevue se passât sans bourrasque. Le vieux serviteur poudré qui était toujours assis dans le vestibule se leva et lui dit tout bas :

« Veuillez entrer. »

Le bruit régulier d'un tour se faisait entendre dans la pièce voisine. La princesse en ouvrit timidement la porte, qui tourna doucement sur ses gonds, et s'arrêta sur le seuil ; le prince travaillait, il se retourna et reprit aussitôt son ouvrage.

Ce cabinet était plein d'objets d'un usage journalier. Une énorme table, sur laquelle étaient jetés au hasard des cartes et des livres, des armoires vitrées dont les clefs brillaient dans

leurs serrures, un bureau très élevé pour écrire débout, et sur lequel s'étalait un cahier ouvert, un tour garni de ses outils, et des copeaux jonchant le parquet, témoignaient d'une activité variée, constante et réglée. Au mouvement cadencé de son pied chaussé d'une botte molle à la tartare, à la pression ferme et égale de sa main nerveuse, on restait frappé de la forte dose de volonté contenue dans ce vieillard encore vert. Après avoir travaillé pendant quelques secondes, il retira son pied de dessus la pédale, essuya le repoussoir, qu'il jeta dans un sac de cuir cloué au tour, et s'approcha de la table. Il n'avait pas l'habitude de bénir ses enfants, mais il leur offrait toujours à baiser une joue, que le rasoir négligeait le plus souvent. Ce cérémonial accompli, il examina sa fille et lui dit avec une certaine brusquerie, qui cependant n'était pas exempte d'affection :

« Tu vas bien, tu vas bien ? Assieds-toi là… »

Et, s'emparant d'un cahier de géométrie écrit de sa main, il étendit la jambe et attira à lui un fauteuil.

« C'est pour demain, » dit-il vivement en feuilletant les pages et en marquant de l'ongle le paragraphe qu'il avait choisi.

La princesse Marie se pencha sur la table.

« Tiens, voici une lettre pour toi, » ajouta-t-il tout à coup, en retirant d'un vide-poche suspendu au mur une enveloppe dont l'adresse avait été écrite par une main féminine, et il la lui jeta.

À la vue de cette lettre, le visage de la princesse Marie se marbra de taches rouges ; elle la saisit aussitôt et la regarda.

« Est-ce de ton « Héloïse » ? demanda le prince avec un sourire glacial, qui laissa voir des dents jaunes, mais bien conservées.

– Oui, c’est de Julie, répondit-elle timidement.

– Je laisserai encore passer deux lettres, mais je lirai la troisième ; vous vous écrivez des folies, je parie, … je lirai la troisième.

– Mais lisez celle-ci, mon père… »

Et sa fille la lui tendit en rougissant.

« J’ai dit la troisième, ce sera la troisième, s’écria le vieux prince, en repoussant la lettre pour reprendre son cahier de géométrie.

– Eh bien, mademoiselle… »

Et il se pencha au-dessus de sa fille, en appuyant une main sur le dossier du fauteuil où elle était assise et où elle se sentait comme enveloppée de cette atmosphère acre, imprégnée d’une odeur de tabac, particulière à la vieillesse et qui lui était si familière… « Eh bien, ces triangles sont égaux ; tu vois l’angle ABC. »

La princesse regardait avec effroi les yeux brillants de son père, ses joues se couvraient de taches de feu, la peur lui ôtait la faculté de penser et la rendait incapable de suivre les déductions de son professeur, si claires qu’elles fussent… Cette scène se répétait tous les jours ; mais à qui en était la faute, au maître ou à l’élève, qui finissait par voir trouble et par ne plus rien entendre ? La figure de son père touchait la sienne, elle sentait l’odeur pénétrante de son haleine et ne pensait plus qu’à fuir au plus vite et à se retirer dans sa chambre pour y étudier et résoudre en toute liberté le problème proposé. Lui, de son côté, s’échauffait, repoussait et ramenait son fauteuil avec fracas, tout en faisant maints efforts pour se maîtriser ; puis de nouveau il se fâchait, tempêtait et envoyait le cahier à tous les diables.

Le malheur voulut que, cette fois encore, la princesse répondît de travers :

« Quelle sotte ! » s'écria-t-il, en rejetant le manuscrit.

Puis, se détournant, il se leva, fit quelques pas, passa la main sur les cheveux de sa fille, se rassit et reprit son explication de plus belle.

« Cela ne va pas, princesse, cela ne va pas ! lui dit-il, voyant qu'elle était prête à le quitter en emportant son cahier… Les mathématiques sont une noble science, et je ne veux pas que tu ressembles à nos sottes demoiselles. Persévère, tu finiras par les aimer, et la bêtise délogera de ta cervelle. »

Et il conclut en lui donnant une petite tape sur la joue.

Elle fit un pas, il l'arrêta du geste, et, saisissant sur son bureau un livre nouvellement reçu, il le lui tendit :

« Ton « Héloïse » t'envoie aussi je ne sais quelle *Clef du mystère* ; c'est religieux, à ce qu'il paraît. Je ne m'inquiète en rien des croyances de personne, mais je l'ai parcouru. Tiens, prends-le, et va-t'en. » Et, lui tapant cette fois sur l'épaule, il ferma la porte derrière elle.

La princesse Marie rentra dans sa chambre. L'expression craintive, qui lui était habituelle, rendait encore moins attrayant son visage maladif et sans charme. Elle s'assit devant la table à écrire, garnie de miniatures encadrées, et encombrée de livres et de cahiers jetés au hasard, car elle avait autant de désordre que son père avait d'ordre, et rompit avec impatience le cachet de la lettre de sa plus chère amie d'enfance, Julie Karaguine, que nous avons déjà rencontrée chez les Rostow.

Voici le contenu de cette lettre :

« Chère et excellente amie, quelle chose terrible et effrayante que l'absence ! J'ai beau me dire que la moitié de mon existence et de mon bonheur est en vous, que, malgré la distance qui nous sépare, nos cœurs sont unis par des liens indissolubles, le mien se révolte contre la destinée, et je ne puis, malgré les plaisirs et les distractions qui m'entourent, vaincre une certaine tristesse cachée que je ressens au fond du cœur depuis notre séparation. Pourquoi ne sommes-nous pas réunies, comme cet été, dans votre grand cabinet, sur le canapé bleu, le canapé aux confidences ?

« Pourquoi ne puis-je, comme il y a trois mois, puiser de nouvelles forces morales dans votre regard si doux, si calme, si pénétrant, regard que j'aimais tant et que je crois voir devant moi quand je vous écris[11]. »

Arrivée à cet endroit de la lettre, la princesse Marie poussa un soupir, se retourna et se regarda dans une psyché, qui lui renvoya l'image de sa personne disgracieuse et de son visage amaigri, dont les yeux toujours tristes semblaient avoir pris, en se voyant reflétés dans la glace, une expression encore plus accentuée de mélancolie. « Elle me flatte, » se dit-elle en reprenant sa lecture. Et cependant Julie était dans le vrai : les yeux de Marie étaient grands, profonds, et avaient parfois des éclairs qui leur donnaient une beauté surnaturelle, en transformant complètement sa figure, qu'ils éclairaient de leur douce et tendre lumière. Mais la princesse ne se rendait pas compte à elle-même de l'expression que ses yeux prenaient chaque fois qu'elle s'oubliait en pensant aux autres, et l'impitoyable psyché continuait à refléter une physionomie gauche et guindée. Elle reprit sa lecture :

---

[11] En français dans le texte. (*Note du traducteur*.)

« Tout Moscou ne parle que de guerre ! L'un de mes deux frères est déjà à l'étranger ; l'autre est avec la garde, qui se met en marche vers la frontière. Notre cher Empereur a quitté Pétersbourg et, à ce qu'on prétend, compte lui-même exposer sa précieuse existence aux chances de la guerre. Dieu veuille que le monstre corse qui détruit le repos de l'Europe soit terrassé par l'ange que le Tout-Puissant, dans sa miséricorde, nous a donné pour souverain. Sans parler de mes frères, cette guerre m'a privée d'une relation des plus chères à mon cœur. Je parle du jeune Nicolas Rostow, qui, avec son enthousiasme, n'a pu supporter l'inaction et a quitté l'université pour aller s'enrôler dans l'armée. Eh bien, chère Marie, je vous avouerai que, malgré son extrême jeunesse, son départ pour l'armée a été un grand chagrin pour moi ! Ce jeune homme, dont je vous parlais cet été, a tant de noblesse, tant de cette véritable jeunesse qu'on rencontre si rarement dans ce siècle où nous ne vivons qu'au milieu de vieillards de vingt ans, il a surtout tant de franchise et de cœur, il est tellement pur et poétique, que mes relations avec lui, quelque passagères qu'elles aient été, ont été une des plus douces jouissances de mon pauvre cœur, qui a déjà tant souffert. Je vous raconterai un jour nos adieux et tout ce qui s'est dit au départ. Tout cela est encore trop récent.

« Ah ! chère amie, vous êtes heureuse de ne pas connaître ces jouissances et ces peines si poignantes ; vous êtes heureuse, puisque ces dernières sont ordinairement les plus fortes. Je sais très bien que le comte Nicolas est trop jeune pour pouvoir jamais devenir pour moi quelque chose de plus qu'un ami ; mais cette douce amitié, ces relations si poétiques sont pour mon cœur un vrai besoin ; mais n'en parlons plus. La grande nouvelle du jour, qui occupe tout Moscou, est la mort du comte Besoukhow et l'ouverture de sa succession. Figurez-vous que les princesses n'ont reçu que très peu de chose, le prince Basile rien, et que c'est M. Pierre qui a hérité de tout et qui, par-dessus le marché, a été reconnu pour fils légitime, par conséquent comte Besoukhow et possesseur de la plus grande fortune de

Russie. On prétend que le prince Basile a joué un très vilain rôle dans toute cette histoire et qu'il est reparti tout penaud pour Pétersbourg. Je vous avoue que je comprends très peu toutes ces affaires de legs et de testament. Ce que je sais, c'est que ce jeune homme, que nous connaissions tous sous le nom de M. Pierre tout court, est devenu comte Besoukhow et possesseur de l'une des plus grandes fortunes de Russie. Je m'amuse fort à observer les changements de ton et de manières des mamans accablées de filles à marier, et des demoiselles elles-mêmes, à l'égard de cet individu, qui, par parenthèse, m'a toujours paru être un pauvre sire. Comme on s'amuse depuis deux ans à me donner des promis que je ne connais pas le plus souvent, la chronique matrimoniale de Moscou me fait comtesse Besoukhow. Mais vous sentez bien que je ne me soucie nullement de le devenir. À propos de mariage, savez-vous que, tout dernièrement, « la tante en général », Anna Mikhaïlovna, m'a confié, sous le sceau du plus grand secret, un projet de mariage pour vous. Ce n'est ni plus ni moins que le fils du prince Basile, Anatole, qu'on voudrait ranger, en le mariant à une personne riche et distinguée, et c'est sur vous qu'est tombé le choix des parents. Je ne sais comment vous envisagerez la chose. Mais j'ai cru de mon devoir de vous en prévenir. On le dit très beau et très mauvais sujet : c'est tout ce que j'ai pu savoir sur son compte. Mais assez de bavardage comme cela ; je finis mon second feuillet, et maman m'envoie chercher pour aller dîner chez les Apraxine. Lisez le livre mystique que je vous envoie et qui fait fureur chez nous. Quoiqu'il y ait dans ce livre des choses difficiles à atteindre avec la faible conception humaine, c'est un livre admirable, dont la lecture calme et élève l'âme. Adieu. Mes respects à monsieur votre père, et mes compliments à Mlle Bourrienne. Je vous embrasse comme je vous aime.

« Julie. »

« P.-S. Donnez-moi des nouvelles de votre frère et de sa charmante petite femme [12]. »

Cette lecture avait plongé la princesse Marie dans une douce rêverie ; elle réfléchissait et souriait, et son visage, éclairé par ses beaux yeux, semblait transfiguré. Se levant tout à coup, elle traversa résolument la chambre, et, s'asseyant à sa table, elle laissa courir sa plume sur une feuille de papier ; voici sa réponse :

« Chère et excellente amie, votre lettre du 13 m'a causé une grande joie. Vous m'aimez donc toujours, ma poétique Julie ! L'absence, dont vous dites tant de mal, n'a donc pas eu sur vous son influence habituelle. Vous vous plaignez de l'absence ? Que devrais-je dire, moi, si j'osais me plaindre, privée de tous ceux qui me sont chers ? Ah ! si nous n'avions pas la religion pour nous consoler, la vie serait bien triste ! Pourquoi me supposez-vous un regard sévère, quand vous me parlez de votre affection pour ce jeune homme ? Sous ce rapport, je ne suis rigide que pour moi. Je comprends ces sentiments chez les autres, et si je ne puis les approuver, ne les ayant jamais ressentis je ne les condamne pas. Il me paraît seulement que l'amour chrétien, l'amour du prochain, l'amour pour ses ennemis est plus méritoire, plus doux que ne le sont les sentiments que peuvent inspirer les beaux yeux d'un jeune homme à une jeune fille poétique et aimante comme vous. La nouvelle de la mort du comte Besoukhow nous est parvenue avant votre lettre, et mon père en a été très affecté. Il dit que c'est l'avant-dernier représentant du grand siècle, et qu'à présent c'est son tour mais qu'il fera son possible pour que son tour vienne le plus tard possible. Que Dieu nous garde de ce terrible malheur ! Je ne puis partager votre opinion sur Pierre, que j'ai connu enfant. Il m'a toujours paru avoir un cœur excellent, et c'est là la qualité que j'estime le plus. Quant à son héritage et au rôle qu'y a joué le prince Basile,

[12] En français dans le texte. (*Note du traducteur*.)

c'est bien triste pour tous les deux ! Ah ! chère amie, la parole de notre divin Sauveur, « qu'il est plus aisé à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu, » cette parole est terriblement vraie ! Je plains le prince Basile et je plains encore davantage le sort de M. Pierre. Si jeune et accablé de ses richesses, que de tentations n'aura-t-il pas à subir ! Si l'on me demandait ce que je désirerais le plus au monde, ce serait d'être plus pauvre que le plus pauvre des mendiants. Mille grâces, chère amie, pour l'ouvrage que vous m'avez envoyé et qui fait si grande fureur chez vous !

« Cependant, puisque vous me dites qu'au milieu de plusieurs bonnes choses il y en a d'autres que la faible conception humaine ne peut atteindre, il me paraît assez inutile de s'occuper d'une lecture inintelligible, qui par là même ne pourrait être d'aucun fruit. Je n'ai jamais pu comprendre la rage qu'ont certaines personnes de s'embrouiller l'entendement en s'attachant à des livres mystiques qui n'élèvent que des doutes dans leurs esprits, en exaltant leur imagination et en leur donnant un caractère d'exagération tout à fait contraire à la simplicité chrétienne. Lisons les Apôtres et les Évangiles. Ne cherchons pas à pénétrer ce que ceux-là renferment de mystérieux, car comment oserions-nous, misérables pécheurs que nous sommes, prétendre à nous initier dans les secrets terribles et sacrés de la Providence, tant que nous portons cette dépouille charnelle, qui élève entre nous et l'Éternel un voile impénétrable ? Bornons-nous donc à étudier les principes sublimes que notre divin Sauveur nous a laissés pour notre conduite ici-bas ; cherchons à nous y conformer et à les suivre ; persuadons-nous que moins nous donnons d'essor à notre faible esprit humain, plus il est agréable à Dieu, qui rejette toute science ne venant pas de lui ; que moins nous cherchons à approfondir ce qu'il lui a plu de dérober à notre connaissance, plus tôt il nous en accordera la découverte par son divin esprit. Mon père ne m'a pas parlé du prétendant, mais il m'a dit seulement qu'il a reçu une lettre et attend une visite du prince Basile. Quant au projet de mariage qui me

regarde, je vous dirai, chère et excellente amie, que le mariage, selon moi, est une institution divine à laquelle il faut se conformer. Quelque pénible que cela soit pour moi, si le Tout-Puissant m'impose jamais les devoirs d'épouse et de mère, je tâcherai de les remplir aussi fidèlement que je le pourrai, sans m'inquiéter de l'examen de mes sentiments à l'égard de celui qu'il me donnera pour époux. J'ai reçu une lettre de mon frère qui m'annonce son arrivée à Lissy-Gory avec sa femme. Ce sera une joie de courte durée, puisqu'il nous quitte pour prendre part à cette malheureuse guerre, à laquelle nous sommes entraînés, Dieu sait comment et pourquoi. Non seulement chez vous, au centre des affaires et du monde, on ne parle que de guerre, mais ici au milieu des travaux champêtres et de ce calme de la nature que les citadins se représentent à la campagne, les bruits de la guerre se font entendre et sentir péniblement. Mon père ne parle que de marches et de contremarches, choses auxquelles je ne comprends rien, et avant-hier, en faisant ma promenade habituelle dans la rue du village, je vis quelque chose qui me déchira le cœur : c'était un convoi de recrues enrôlées chez nous et expédiées pour l'armée ! Il fallait voir l'état où se trouvaient les mères, les femmes et les enfants des hommes qui partaient ! il fallait entendre les sanglots des uns et des autres ! On dirait que l'humanité a oublié les lois de son divin Sauveur, qui prêchait l'amour et le pardon des offenses, et qu'elle fait consister son plus grand mérite dans l'art de s'entre-tuer.

« Adieu, chère et bonne amie. Que notre divin Sauveur et sa très sainte Mère vous aient en leur sainte et puissante garde !

« Marie[13]. »

« Ah ! princesse, vous expédiez votre courrier ; j'ai déjà écrit à ma pauvre mère, » s'écria en grasseyant Mlle Bourrienne d'une voix pleine et sympathique.

---

[13] En français dans le texte. (*Note du traducteur*.)

Sa personne vive et légère contrastait singulièrement avec l'atmosphère sombre, solitaire et mélancolique qui entourait la princesse Marie.

« Il faut que je vous prévienne, princesse, ajouta-t-elle plus bas : le prince a eu une altercation avec Michel Ivanow ; il est de très mauvaise humeur, – et s'écoutant grasseyer avec plaisir, – très morose… Tenez-vous donc sur vos gardes… vous savez…

– Ah ! chère amie, je vous ai priée de ne jamais me parler de la mauvaise humeur de mon père ; je ne me permets pas de le juger, et je tiens à ce que les autres fassent comme moi, » répondit la princesse Marie en regardant à sa montre.

Et, remarquant avec effroi qu'elle était en retard de cinq minutes sur l'heure qu'elle était obligée de consacrer à son piano, elle se dirigea vers la grande salle. Pendant que le prince se reposait, de midi à deux heures, sa fille devait exercer ses doigts : ainsi le voulait la règle immuable de la maison.

XXVI

Le valet de chambre à cheveux gris s'assoupissait aussi de son côté sur sa chaise, au bruit du ronflement égal de son maître, qui dormait dans son grand cabinet, et aux sons lointains du piano, sur lequel se succédaient jusqu'à vingt fois de suite les passages difficiles d'une sonate de Dreyschock.

Une voiture et une britchka s'arrêtèrent devant l'entrée principale. Le prince André descendit le premier de la voiture et aida sa jeune femme à le suivre.

Le vieux Tikhone, qui s'était doucement glissé hors de l'antichambre en refermant la porte derrière lui, leur annonça tout bas que le prince dormait. Ni l'arrivée du fils de la maison, ni aucun autre événement, quelque extraordinaire qu'il pût être, ne devait intervertir l'ordre de la journée. Le prince André le savait comme lui, et peut-être encore mieux, car il regarda à sa montre, pour se convaincre que rien n'était changé dans les habitudes de son père.

« Il ne s'éveillera que dans vingt minutes, dit-il à sa femme ; allons chez la princesse Marie. »

La petite princesse avait pris de l'embonpoint, mais ses yeux et sa petite lèvre retroussée avec son fin duvet avaient toujours le même sourire gai et gracieux.

« Mais c'est un palais ! » dit-elle à son mari. Elle exprimait son admiration comme si elle eût félicité un maître de maison sur la beauté de son bal. « Allons, vite, vite ! »

Et elle souriait à son mari et au vieux Tikhone qui les conduisait.

« C'est Marie qui s'exerce ; allons doucement, il faut la surprendre. »

Le prince André la suivait avec tristesse.

« Tu as vieilli, mon vieux Tikhone, » dit-il au serviteur qui lui baisait la main.

Au moment où ils allaient entrer dans la salle d'où partaient les accords du piano, une porte de côté s'ouvrit et livra passage à une jeune et jolie Française : c'était la blonde Mlle Bourrienne, qui parut transportée de joie et de surprise à

leur vue, et s'écria : « Ah ! quel bonheur pour la princesse !… Il faut que je la prévienne !…

– Non, non, de grâce ! Vous êtes Mlle Bourrienne : je vous connais déjà par l'amitié que vous porte ma belle-sœur, lui dit la princesse en l'embrassant. Elle ne nous attend guère, n'est-ce pas ?… »

Ils étaient près de la porte derrière laquelle les mêmes morceaux allaient se répétant sans relâche. Le prince André fronça le sourcil, comme s'il s'attendait à éprouver une impression pénible.

Sa femme entra la première ; la musique cessa brusquement. On entendit un cri, un bruit de baisers échangés, et le prince André put voir sa sœur et sa femme, qui ne s'étaient rencontrées qu'une fois, à l'époque de son mariage, tendrement serrées dans les bras l'une de l'autre, pendant que Mlle Bourrienne les regardait, la main sur le cœur et prête à pleurer et à rire tout à la fois.

Il haussa les épaules, et son front se plissa comme celui d'un mélomane qui entend une fausse note. Les deux jeunes femmes, ayant reculé d'un pas, se jetèrent de nouveau dans les bras l'une de l'autre pour s'embrasser encore en se prenant les mains et la taille. Finalement, elles fondirent en larmes, à sa grande stupéfaction. Mlle Bourrienne, profondément attendrie, se mit à pleurer. Le prince André se sentait mal à l'aise, mais sa femme et sa sœur semblaient trouver tout naturel que leur première entrevue ne pût se passer sans larmes.

« Ah ! chère. – Ah ! Marie, dirent-elles à la fois en riant.

– Savez-vous bien que j'ai rêvé de vous cette nuit ?

– Vous ne nous attendiez pas ?… Mais, Marie, vous avez maigri !

– Et vous, vous avez repris…

– J'ai tout de suite reconnu Madame la princesse, s'écria Mlle Bourrienne.

– Et moi qui ne me doutais de rien… Ah ! André, je ne vous voyais pas ! »

Le prince André et sa sœur s'embrassèrent.

« Quelle pleurnicheuse ! » lui dit-il, pendant qu'elle fixait sur lui ses yeux encore voilés de pleurs, et que son tendre et lumineux regard cherchait le sien. La petite princesse bavardait sans s'arrêter. Sa lèvre supérieure ne cessait de s'abaisser, en effleurant celle de dessous pour se relever aussitôt et s'épanouir dans un gai sourire, qui faisait ressortir l'éclat de ses petites dents et celui de ses yeux.

« Ils avaient eu un accident, contait-elle tout d'une haleine, à la Spasskaïa-Gora… et cet accident aurait pu être grave… et puis elle avait laissé toutes ses robes à Pétersbourg ; elle n'avait plus rien à mettre… et André était si changé… et Kitty Odintzow avait épousé un vieux bonhomme… et elle avait un mari pour sa belle-sœur, un mari sérieux… mais nous en causerons plus tard, » ajouta-t-elle.

La princesse Marie continuait à examiner son frère : on lisait l'affection et la tristesse dans ses beaux yeux. Ses pensées ne suivaient plus le caquetage de la jolie petite perruche, et elle interrompit même la description d'une des dernières fêtes données à Pétersbourg, pour demander à son frère s'il était tout à fait décidé à rejoindre l'armée.

« Oui, et pas plus tard que demain. »

Lise soupira.

« Il m'abandonne ici, s'écria-t-elle, et Dieu sait pourquoi, lorsqu'il aurait pu obtenir de l'avancement… »

La princesse Marie, sans l'écouter davantage, la regarda affectueusement, et désignant au prince André l'embonpoint exagéré de sa femme :

« Est-ce bien sûr ? » dit-elle.

La jeune femme changea de couleur.

« Oui, répondit-elle en soupirant. Et c'est si effrayant ! »

Ses lèvres se serrèrent, et, effleurant de sa joue le visage de sa belle-sœur, elle fondit en larmes.

« Il lui faut du repos, dit le prince André avec un air de mécontentement… N'est-ce pas, Lise ? Emmène-la chez toi, Marie, pendant que j'irai chez mon père… Dis-moi, est-il toujours le même ?

– Oui, toujours, au moins pour moi, reprit sa sœur.

– Et toujours les mêmes heures, les mêmes promenades dans les mêmes allées, et puis après cela vient le tour… »

Et l'imperceptible sourire du prince André disait assez que, malgré son respect filial, il était au courant des manies de son père.

« Oui, les mêmes heures, le même tour et les mêmes leçons de mathématiques et de géométrie, » reprit-elle en riant,

comme si ces heures d'étude étaient les plus belles de son existence.

Lorsque les vingt dernières minutes consacrées au sommeil du vieux prince se furent écoulées, le vieux Tikhone vint chercher le prince André ; son père lui faisait l'honneur de changer, à cause de lui, la règle de la journée en le recevant pendant sa toilette. Le vieux prince se faisait toujours poudrer pour le dîner et endossait alors une longue redingote à l'ancienne mode. Au moment où son fils entra dans son cabinet de toilette, il était enfoncé dans un fauteuil de cuir, et couvert d'un large peignoir blanc, la tête livrée aux mains du fidèle Tikhone. Le prince André s'avança vivement ; l'expression chagrine qui était devenue son expression habituelle avait disparu ; il y avait dans sa physionomie la même vivacité qui s'y montrait dans ses causeries avec Pierre.

« Ah ! te voilà, mon guerrier ! Tu veux vaincre Bonaparte, » s'écria le vieux prince, en secouant sa tête poudrée, autant que le lui permettaient les mains de Tikhone qui tressait le catogan.

« Oui, oui, vas-y… ferme ! de l'avant ! Sans cela, il pourrait se faire qu'il nous comptât bientôt au nombre de ses sujets… Tu vas bien ?… »

Et il lui tendit sa joue. La sieste l'avait mis de belle humeur, aussi avait-il l'habitude de dire : « avant dîner sommeil d'or, après dîner sommeil d'argent ». Il lançait à son fils de joyeux regards de côté à travers ses épais sourcils, pendant que son fils l'embrassait à l'endroit indiqué, sans répondre à ses éternelles plaisanteries sur les militaires de l'époque actuelle et surtout sur Bonaparte.

« Oui, me voici, mon père, et je vous ai aussi amené ma femme dans un état intéressant… Et vous, vous portez-vous bien ?

– Mon cher ami, il n'y a que les imbéciles et les débauchés pour être malades, et tu me connais… Je travaille du matin au soir, je suis sobre, donc je me porte bien !

– Dieu merci ! reprit son fils.

– Dieu n'y est pour rien ! Voyons… et revenant à son dada, voyons, conte-moi un peu comment les Allemands vous ont enseigné le moyen de battre Bonaparte, selon les règles de cette nouvelle science appelée stratégie ?

– Laissez-moi un peu respirer, mon père, lui répondit en souriant le prince André, qui l'aimait et le respectait malgré ses manies. Je ne sais même pas encore où je loge.

– Sottises, sottises que tout cela, » s'écria le vieux en tortillant sa tresse pour s'assurer qu'elle était bien nattée.

Et saisissant la main de son fils :

« La maison destinée à ta femme est prête : la princesse Marie l'y conduira, la lui montrera, et elles bavarderont à remplir trois paniers… Affaires de femmes que tout cela… Je suis content de la recevoir. Voyons, mets-toi là et parle. J'admets l'armée de Michelson, de Tolstoy, car elles opéreront ensemble ; mais l'armée du Midi, que fera-t-elle ? La Prusse reste neutre, je le sais ; mais l'Autriche, mais la Suède ? ajouta-t-il en se levant et en marchant dans la chambre, pendant que le vieux Tikhone le suivait, lui présentant les différentes pièces de son ajustement… Comment traversera-t-on la Poméranie ? »

L'insistance de son père était si grande, que le prince André commença, à contrecœur d'abord et en s'animant ensuite, à développer, moitié en russe, moitié en français, le plan des opérations pour la nouvelle campagne qui était à la veille de s'ouvrir.

Il expliqua comment une armée de 90 000 hommes devait menacer la Prusse pour la faire sortir de sa neutralité et la forcer à l'action ; comment une partie de ces troupes se joindrait aux Suédois à Stralsund ; comment 220 000 Autrichiens et 100 000 Russes agiraient pendant ce temps en Italie et sur le Rhin ; comment 50 000 Russes et 80 000 Anglais débarqueraient à Naples, et comment enfin ce total de 800 000 hommes attaquerait les Français sur plusieurs points à la fois. Le vieux prince ne témoigna pas le moindre intérêt à ce long récit. On aurait dit qu'il ne l'avait même pas écouté, car il l'avait interrompu à trois reprises, sans cesser de marcher en s'habillant ; la première fois il s'écria :

« Le blanc, le blanc !… »

Ce qui voulait dire que le vieux Tikhone se trompait de gilet. La seconde, il demanda si sa belle-fille accoucherait bientôt, et hocha la tête d'un air de reproche en ajoutant :

« C'est mal C'est mal ! Continue ! »

Et la troisième, pendant que son fils terminait son exposition, il entonna de sa voix fausse et cassée :

« Marlbrough s'en va-t-en guerre, ne sait quand reviendra. »

« Je ne vous dis pas que j'approuve ce plan, lui dit son fils en souriant légèrement. Je vous l'ai exposé tel qu'il est : Napoléon en aura bien certainement fait un qui vaudra le nôtre.

– Rien de neuf, rien de neuf là dedans, voilà ce que je te dirai. »

Et le vieux répéta entre ses dents, d'un air pensif :

« Ne sait quand reviendra »… Maintenant va-t'en dans la salle à manger ! »

XXVII

Deux heures sonnaient lorsque le prince, rasé et poudré, fit son entrée dans la salle à manger, où l'attendaient sa belle-fille, sa fille, Mlle Bourrienne et l'architecte de la maison, qui était admis à sa table, quoique sa position inférieure ne lui donnât aucun droit à un pareil honneur. Le vieux prince, à cheval sur l'étiquette et sur la différence des rangs, n'invitait que rarement les gros bonnets de la province, mais il lui plaisait de montrer dans la personne de son architecte, qui se mouchait timidement dans un mouchoir à carreaux, que tous les hommes sont égaux. Il lui arrivait souvent de rappeler à sa fille que Michel Ivanovitch ne valait pas moins qu'eux, et c'était à lui qu'il s'adressait presque toujours pendant ses repas.

Dans la haute et spacieuse salle à manger, derrière chaque chaise se tenait un domestique, et le maître d'hôtel, une serviette sur le bras, promenait une dernière fois son regard inquiet de la table aux laquais, et du cartel à la porte qui allait s'ouvrir devant son maître. Le prince André examinait attentivement l'arbre généalogique de sa famille, encadré d'une baguette d'or. Cet objet, tout nouveau pour lui, était suspendu en face d'un autre immense tableau du même genre, indignement barbouillé par un artiste amateur. Ce barbouillage représentait le chef de la lignée des Bolkonsky, un descendant de Rurik, en prince souverain avec une couronne sur la tête. André ne put s'empêcher de sourire à la vue de ce portrait de haute fantaisie qui frisait la caricature.

« Ah ! je le reconnais bien là tout entier ! »

La princesse Marie, qui venait d'entrer, le regardait avec étonnement, et ne comprenait pas ce qu'il pouvait y avoir là de risible ; tout ce qui touchait à son père lui inspirait un respect religieux, qu'aucune critique ne pouvait affaiblir.

« Chacun a son talon d'Achille, continua le prince André… Avoir l'esprit qu'il a et se donner ce ridicule !… »

La princesse Marie, à laquelle déplaisait la hardiesse de ces propos, allait y répondre, lorsque les pas si impatiemment attendus se firent entendre. La démarche agile et légère du vieux prince, ses allures brusques et vives contrastaient si singulièrement avec la tenue sévère et correcte de sa maison, qu'on aurait pu y soupçonner une arrière-pensée de sa part.

Deux heures venaient donc de sonner au cartel, et la pendule du salon y répondait mélancoliquement, lorsque le prince parut ; ses yeux brillants, pleins de feu, surplombés de leurs épais sourcils gris, glissèrent rapidement sur toutes les personnes présentes pour se fixer sur la petite princesse. À sa vue, elle fut saisie de ce sentiment de respect et de crainte que son beau-père savait inspirer à tout son entourage. Il lui caressa doucement les cheveux et lui donna une petite tape sur la nuque.

« Je suis bien aise, bien aise, » dit-il.

Et, l'ayant dévisagée une seconde, il la quitta aussitôt pour s'asseoir à table :

« Asseyez-vous, asseyez-vous, Michel Ivanovitch. »

Il indiqua à sa belle-fille une chaise à côté de lui, et le valet de chambre la lui avança.

« Oh ! oh ! fit le vieux prince en jetant un regard sur sa taille arrondie ; trop de hâte, c'est mal ! Il faut marcher, beaucoup marcher, beaucoup !… »

Et sa bouche riait d'un rire sec et désagréable, tandis que ses yeux ne disaient rien.

La petite princesse ne l'entendit pas ou fit semblant de ne pas l'avoir entendu ; elle garda un silence embarrassé jusqu'au moment où il lui demanda des nouvelles de son père et de différentes autres connaissances ; alors elle sourit et retrouva son entrain en lui racontant tous les petits commérages de la capitale.

« La pauvre comtesse Apraxine a perdu son mari et elle a pleuré toutes les larmes de son corps !… »

Plus elle s'animait, plus le vieux prince l'étudiait d'un air sévère ; tout à coup il se détourna brusquement : on aurait dit qu'il n'avait plus rien à apprendre :

« Eh bien, Michel Ivanovitch, s'écria-t-il, il va arriver malheur à votre Bonaparte. Le prince André (il ne parlait jamais de son fils qu'à la troisième personne) me l'a expliqué ; de terribles forces s'amassent contre lui… Et dire qu'à nous deux, vous et moi, nous l'avons toujours tenu pour un imbécile ! »

Michel Ivanovitch savait parfaitement n'avoir jamais eu pareille opinion en si flatteuse compagnie : aussi comprit-il que sa personne servait d'entrée en matière ; il regarda le jeune prince avec une certaine surprise, ne sachant pas trop ce qui allait suivre.

« C'est un grand tacticien, » dit le prince à son fils, en désignant Michel Ivanovitch, et il reprit son thème favori, c'est-à-dire la guerre, Bonaparte, les grands capitaines et les hommes

d'État du moment. Il n'y avait, selon lui, à la tête des affaires que des écoliers ignorant les premières notions de la science militaire et administrative ; Bonaparte n'était qu'un petit Français sans importance, dont les succès devaient être attribués au manque des Potemkin et des Souvorow. L'état de l'Europe n'offrait aucune complication, et il n'y avait point de guerre sérieuse, mais une comédie de marionnettes, jouée par les grands faiseurs pour tromper le public.

Le prince André répondait gaiement à ces plaisanteries, et les provoquait même pour engager son père à continuer.

« Le passé l'emporte toujours sur le présent, et pourtant Souvorow s'est laissé prendre au piège tendu par Moreau ; il n'a pas su s'en tirer.

– Qui te l'a dit ? Qui te l'a dit ? s'écria le prince. Souvorow... »

Et il jeta en l'air son assiette, que le vieux Tikhone eut l'adresse de saisir au vol.

« Frédéric et Souvorow, en voilà deux ; mais Moreau ! Moreau était prisonnier si Souvorow avait été libre d'agir ; mais il avait sur son dos le Hof-kriegs-wurstschnapsrath, dont le diable ne se serait pas débarrassé. Vous verrez ; vous verrez ce qu'est un Hof-kriegs-wurstschnapsrath ! Si Souvorow n'a pas eu ses coudées franches avec lui, ce n'est pas Michel Koutouzow qui les aura. Non, mon ami, vos généraux ne vous suffiront pas : il vous faudra des généraux français, de ceux qui se retournent contre les leurs pour lutter avec Bonaparte. On a déjà envoyé à New-York l'Allemand Pahlen à la recherche de Moreau, ajouta-t-il en faisant allusion à la proposition faite à ce dernier d'entrer au service de la Russie. C'est inouï ! Les Potemkin, les Souvorow, les Orlow, étaient-ils des Allemands ? Crois-moi, ou bien ils n'ont plus de cervelle, ou bien c'est moi qui ai perdu la mienne.

Je vous souhaite bonne chance, mais nous verrons. Bonaparte un grand capitaine ? Oh ! oh !

– Je suis loin de trouver notre organisation parfaite, mais j'avoue que je ne partage pas votre manière de voir ; moquez-vous de Bonaparte, si cela vous plaît : il n'en sera pas moins un grand capitaine.

– Michel Ivanovitch, s'écria le vieux prince, entendez-vous ?»

L'architecte, qui était fort occupé de son rôti, avait espéré se faire oublier.

« L'entendez-vous ? Je vous ai toujours soutenu que Bonaparte était un grand tacticien : eh bien, c'est aussi son avis à lui.

– Mais certainement, Excellence, murmura Michel Ivanovitch, pendant que le prince riait d'un rire sec.

– Bonaparte est né sous une heureuse étoile, ses soldats sont admirables, et puis il a eu la chance d'avoir affaire aux Allemands en premier et de les avoir battus : il faut être un bon à rien pour ne pas savoir les battre ; depuis que le monde existe, on les a toujours rossés, et eux ne l'ont jamais rendu à personne !... Si ! pourtant, ils se sont rossés entre eux... mais cela ne compte pas ! Eh bien, c'est à eux qu'il est redevable de sa gloire !... »

Et il se mit à énumérer toutes les fautes commises, selon lui, par Bonaparte, comme capitaine et comme administrateur. Son fils l'écoutait en silence, mais aucun argument n'aurait été assez fort pour ébranler ses convictions, aussi fermement enracinées que celles de son père ; seulement, il s'étonnait et se demandait comment il était possible à un vieillard solitaire et retiré à la campagne de connaître aussi bien dans leurs moindres

détails toutes les combinaisons politiques et militaires de l'Europe.

« Tu crois que je n'y comprends rien, parce que je suis vieux ? Eh bien, voilà :… cela me travaille… je n'en dors pas la nuit… Où est-il donc, ton grand capitaine ? Où a-t-il fait ses preuves ?

– Ce serait trop long à démontrer.

– Eh bien, va le rejoindre, ton Bonaparte ! Voilà encore un admirateur de votre goujat d'empereur ! s'écria-t-il en excellent français.

– Vous savez que je ne suis pas bonapartiste, mon prince.

– « Ne sait quand reviendra, » fredonna le vieillard d'une voix fausse, et c'est en riant tout jaune qu'il se leva de table.

Tant qu'avait duré la discussion, la petite princesse était restée silencieuse et effarouchée, regardant tour à tour son mari, son beau-père et sa belle-sœur. À peine le dîner fini, elle prit cette dernière par le bras, et l'entraînant dans la pièce voisine :

« Quel homme d'esprit que votre père ! C'est à cause de cela, je crois, qu'il me fait peur !

– Il est si bon ! » répondit la princesse Marie.

XXVIII

On était au lendemain et le prince André partait dans la soirée. Quant au vieux prince, il n'avait rien changé à ses habitudes et s'était retiré chez lui après le dîner. Sa belle-fille était chez la princesse Marie, pendant que son fils, après avoir ôté son uniforme et mis une redingote sans épaulettes, faisait ses derniers préparatifs de départ avec l'aide de son valet de chambre. Il visita lui-même avec soin sa calèche de voyage, ses valises, et donna l'ordre d'atteler. Il ne restait plus dans sa chambre que les menus objets qui le suivaient partout : une cassette, une cantine en argent, deux pistolets et un sabre turc, que son père avait rapportés de l'assaut d'Otchakow et dont il lui avait fait cadeau ; tout était rangé dans le plus grand ordre, nettoyé, remis à neuf, et placé dans des fourreaux de drap solidement attachés.

Pour peu qu'on soit enclin à la réflexion, on est presque toujours dans une disposition d'esprit sérieuse au moment d'un départ ou d'un changement d'existence : on jette un coup d'œil en arrière et l'on fait des plans pour l'avenir. Le prince André était soucieux et attendri : il marchait de long en large, les mains croisées derrière le dos, regardant sans voir et hochant la tête d'un air absorbé. Craignait-il l'issue de la guerre, ou regrettait-il sa femme ? L'un et l'autre peut-être ; mais il était évident qu'il ne tenait pas à être surpris dans ces dispositions, car, à un bruit de pas qui se fit entendre dans la pièce voisine, il s'approcha vivement de la table, dégagea ses mains et fit semblant de ranger sa cassette, pendant que sa figure reprenait son expression habituelle de calme impénétrable.

La princesse Marie entra en courant, et toute hors d'haleine : « On m'a dit que tu avais fait atteler, et moi qui désirais causer seule avec toi… car Dieu sait pour combien de temps

nous allons nous séparer… Cela ne t'ennuie pas au moins que je sois venue ?… Tu es bien changé, Andrioucha, » ajouta-t-elle, comme pour expliquer sa question.

Elle n'avait pu s'empêcher de sourire en l'appelant ainsi, car il lui paraissait étrange que ce beau garçon, dont l'extérieur était si sévère, fût l'Andrioucha de ses jeux, le petit gamin efflanqué et polisson de son enfance.

« Où est Lise ? dit-il en répondant à la question de sa sœur par un sourire.

– Elle s'est endormie de fatigue sur mon canapé ! Ah ! André, quel trésor de femme vous avez là !… Une véritable enfant, gaie, vive : aussi je l'aime bien. »

Le prince André s'était assis à côté de sa sœur et gardait le silence ; un sourire ironique se jouait sur ses lèvres, elle le remarqua et reprit :

« Il faut être indulgent pour ses petites faiblesses… Qui n'en a pas ? Elle a été élevée dans le monde : sa position actuelle est très difficile… il faut se mettre à la place de chacun : tout comprendre, c'est tout pardonner. Tu avoueras qu'il est bien dur pour elle, dans l'état où elle se trouve, de se séparer de son mari et de rester seule à la campagne… oui, c'est très dur d'être obligée de rompre ainsi avec ses habitudes passées. »

Le prince André l'écoutait comme on écoute les personnes que l'on connaît à fond.

« Mais toi, tu vis bien à la campagne ?… Tu trouves donc cette existence bien difficile à supporter ?

– Oh ! moi, c'est tout différent. Je ne connais rien, et je ne puis désirer une autre existence ; mais, pour une jeune femme

habituée à la vie du monde, enterrer ses plus belles années dans cette solitude, car, tu le sais, mon père est toujours occupé, et moi… et moi ? Quelle ressource puis-je être pour elle ?… Elle a toujours vécu dans la meilleure société… il ne lui reste donc que Mlle Bourrienne…

– Elle me déplaît, votre Bourrienne !

– Oh ! je t'assure qu'elle est très bonne, très gentille et surtout très malheureuse !… Elle n'a personne au monde… À dire vrai, elle me gêne plus qu'elle ne m'est utile ; j'ai toujours été un véritable sauvageon et je préfère être seule !… Mon père l'aime, il est toujours bon pour elle et pour Michel Ivanovitch, car il est leur bienfaiteur, et comme dit Sterne : « On aime les gens en raison du bien qu'on leur fait et non du bien qu'ils nous font »… Mon père l'a recueillie orpheline, sur le pavé, et elle est vraiment bonne !… Sa façon de lire lui plaît, et tous les soirs elle lui fait sa lecture.

– Voyons, Marie, dis-moi franchement, tu dois bien souffrir parfois du caractère de notre père ? »

La princesse Marie, atterrée par cette question, balbutia avec effort :

« Moi, souffrir ?

– Il a toujours été dur, mais maintenant il doit être terriblement difficile à vivre, continua le prince André pour éprouver sa sœur.

– Tu es bon, André, très bon, mais tu pèches par orgueil, reprit-elle, comme si elle eût répondu à ses propres pensées, et c'est très mal ! Comment peux-tu te permettre un pareil jugement et supposer que notre père puisse inspirer autre chose que

la vénération ? Je suis heureuse et satisfaite auprès de lui, et je regrette que ce bonheur ne soit pas partagé par tout le monde. »

Son frère secoua la tête avec incrédulité.

« Une seule chose, à te parler franchement, m'inquiète et me tourmente : ce sont ses opinions en matière religieuse. Je ne puis comprendre qu'un homme aussi intelligent puisse s'égarer et s'aveugler au point de discuter sur des questions claires comme le jour. Voilà bien véritablement mon seul chagrin ! Du reste il me semble, depuis quelque temps, voir en lui un léger progrès : ses plaisanteries sont moins mordantes, il a même consenti à recevoir la visite d'un moine, avec lequel il s'est longuement entretenu.

– Oh ! oh ! je crains bien qu'avec lui, sur ce point, toi et le moine vous ne perdiez votre latin.

– Ah ! mon ami, je prie Dieu de toute mon âme et j'espère qu'il m'entendra… André, ajouta-t-elle timidement, j'ai une prière à t'adresser !

– Que puis-je faire pour toi ?

– Promets-moi de ne point la rejeter, cela ne te causera aucune peine : ce n'est rien, crois-le bien, qui soit indigne de toi, et ce sera pour moi une grande consolation. Promets-le-moi, Andrioucha, et, plongeant la main dans son sac, elle en retira un objet, qu'elle tint caché, comme si elle n'osait le présenter à son frère avant d'en avoir reçu une bonne et formelle réponse.

– Dussé-je même faire un grand sacrifice, je…

– Tu n'as qu'à en penser ce qu'il te plaira. Tu es tout juste comme mon père, mais peu m'importe ; promets-le-moi, je t'en

prie ; notre grand-père l'a déjà portée pendant les guerres qu'il a faites, et tu la porteras aussi, n'est-ce pas ?

– Mais de quoi s'agit-il donc ?

– André, je te bénis avec cette petite image, et tu vas me promettre de ne jamais l'ôter de ton cou.

– Uniquement pour te faire plaisir, et si elle n'est pas d'un poids à me le rompre », répliqua le prince André ; mais l'expression chagrine que prit la figure de sa sœur, à cette mauvaise plaisanterie, le fit changer de ton : « Certainement, mon amie, je la reçois avec plaisir.

– Il vaincra ta résistance, Il te sauvera, Il te pardonnera, et Il t'amènera à Lui, car Lui seul est la vérité et la paix, » dit-elle d'une voix tremblante d'émotion, en élevant au-dessus de la tête de son frère, d'un geste solennel et recueilli, une vieille image noircie par le temps. La sainte image, de forme ovale, représentait le Sauveur. Elle était enchâssée d'argent et suspendue à une petite chaîne du même métal. Après s'être signée, elle la baisa et la lui présenta : « Fais-le pour moi, je t'en prie ! »

Ses beaux yeux brillaient d'un doux et tendre éclat, son visage pâle et maladif en était comme transfiguré. Son frère étendit la main pour prendre l'image, mais elle l'arrêta. Il comprit et la baisa, en faisant le signe de la croix d'un air à la fois attendri et railleur.

« Merci, mon ami, dit-elle en l'embrassant et en reprenant sa place à ses côtés. Sois bon et généreux, André, ne juge pas Lise avec sévérité… Elle est bonne, gentille, et sa position est très pénible.

– Mais il me semble, Marie, que je n'ai jamais rien reproché à ma femme, ni témoigné aucun mécontentement. Pourquoi toutes ces recommandations ? »

Elle rougit, et se tut, confuse et interdite.

« Mettons que je ne t'ai rien dit, mais je vois que d'autres ont parlé, et cela m'afflige. »

Sa figure et son cou se marbraient de taches rouges, et elle faisait d'inutiles efforts pour lui répondre, car son frère avait deviné juste.

La petite princesse avait en effet beaucoup pleuré en lui confiant ses craintes : elle était sûre de mourir en couches, disait-elle, et se trouvait bien à plaindre… elle en voulait au sort, à son beau-père, à son mari. Puis, cette crise de larmes l'ayant épuisée, elle s'était endormie de fatigue.

Le prince André eut pitié de sa sœur.

« Écoute, Marie : je n'ai jamais rien reproché à ma femme, je ne l'ai jamais fait et ne le ferai jamais. Je n'ai également aucun tort envers elle, et je tâcherai de n'en jamais avoir… Mais si tu tiens à savoir la vérité, à savoir si je suis heureux… Eh bien ! non, je ne le suis pas. Elle, non plus, n'est pas heureuse !… Pourquoi cela ? je l'ignore. »

En achevant ces mots, il se pencha et embrassa sa sœur, mais sans voir le doux rayonnement de son regard, car ses yeux s'étaient arrêtés sur la porte entre-bâillée.

« Allons la retrouver, Marie, il faut lui dire adieu ; ou plutôt vas-y d'abord et réveille-la, je vais venir… Pétroucha ! dit-il, en appelant son valet de chambre : viens ici, emporte-moi tous ces objets : tu mettras ceci à ma droite, et cela sous le siège. »

La princesse Marie se leva et s'arrêta à mi-chemin :

« André, si vous aviez la foi, vous vous seriez adressé à Dieu, pour lui demander l'amour que vous ne ressentez pas, et votre vœu aurait été exaucé !

– Ah oui ! comme cela, peut-être bien !… Va, Marie, je te rejoins. »

Peu d'instants après, le prince André traversait la galerie qui réunissait l'aile du château au corps de logis, et il y rencontra la jolie et sémillante Mlle Bourrienne ; c'était la troisième fois de la journée qu'elle se trouvait sur son chemin.

« Ah ! je vous croyais chez vous ? » dit-elle en rougissant et en baissant les yeux.

Le visage du prince André prit une expression de vive irritation, et pour toute réponse il lui lança un regard empreint d'un tel mépris, qu'elle s'arrêta interdite et disparut aussitôt. En approchant de la chambre de sa sœur, il entendit la voix enjouée de sa femme qui s'était réveillée, et bavardait comme si elle avait à rattraper le temps perdu.

« Vous figurez-vous, Marie, disait-elle en riant aux éclats, la vieille comtesse Zoubow avec ses fausses boucles et la bouche pleine de fausses dents, comme si elle voulait défier les années… ah ! ah ! ah ! »

C'était bien la cinquième fois que le prince André lui entendait répéter les mêmes plaisanteries. Il entra doucement et la trouva toute reposée, les joues fraîches, travaillant à l'aiguille et commodément assise dans une grande bergère, racontant à bâtons rompus ses petites anecdotes sur Pétersbourg. Il lui passa

affectueusement la main sur les cheveux, en lui demandant si elle se sentait mieux.

« Oui, oui, » dit-elle, en se hâtant de reprendre l'inépuisable thème de ses souvenirs.

La calèche de voyage, attelée de six chevaux, attendait devant le perron. L'obscurité impénétrable d'une nuit d'automne dérobait aux regards les objets les plus proches, et le cocher distinguait à peine le timon de la voiture, autour de laquelle les domestiques agitaient leurs lanternes ; l'intérieur de la maison était éclairé, et les immenses fenêtres de la vaste façade envoyaient au dehors des flots de lumière. La domesticité se pressait en foule dans le vestibule pour prendre congé du jeune maître, tandis que les personnes de l'entourage intime de la famille étaient réunies dans le grand salon. On attendait la sortie du prince André, que son père, désirant le voir seul, avait fait appeler dans son cabinet. André, en y entrant, avait trouvé le vieux prince assis à sa table, écrivant avec ses lunettes sur le nez, et vêtu d'une robe de chambre blanche ; c'est un costume dans lequel il ne se laissait jamais surprendre, d'habitude.

Le vieux prince se retourna.

« Tu vas partir ? lui dit-il, en se remettant à écrire.

– Oui, je viens vous faire mes adieux.

– Embrasse-moi là… »

Et il lui indiqua sa joue…

« Merci ! merci !

– De quoi me remerciez-vous ?

– De ce que tu ne restes pas en arrière, attaché aux jupons d'une femme. Le service avant tout !… merci ! »

Et il recommença à écrire d'une façon si nerveuse, que sa plume criait et crachait dans tous les sens.

« Si tu as quelque chose à me dire, dis-le, j'écoute !

– Ma femme… je suis confus de vous la laisser ainsi sur les bras.

– Que viens-tu me chanter ? dis ce qu'il faut dire !

– Quand le terme sera proche, envoyez à Moscou chercher un accoucheur, pour qu'il soit là… »

Le vieux prince leva sur son fils un regard surpris et sévère.

« Je sais bien que rien n'y fera, si la nature ne vient pas elle-même en aide à la science, reprit le prince André légèrement ému ; je sais que, sur des milliers de cas pareils, il ne s'en trouverait qu'un peut-être de malheureux, mais c'est son caprice à elle, et le mien aussi. On lui a fait accroire toutes sortes de choses à la suite d'un rêve.

– Hem ! hem ! murmura le vieux entre ses dents… Bien, bien, je le ferai ; puis signant son nom avec un paragraphe vigoureux : Mauvaise affaire, hein ? ajouta-t-il en souriant.

– De quelle mauvaise affaire parlez-vous, mon père ?

– Ta femme ! répliqua carrément le vieux, en appuyant sur ce mot.

– Je ne vous comprends pas.

– Vois-tu, mon ami, on n'y peut rien, elles sont toutes les mêmes ; on ne peut pas se démarier ; ne crains rien, je ne le dirai à personne, mais tu le sais aussi bien que moi… c'est la vérité. »

De sa main maigre et osseuse il saisit brusquement la main d'André et la serra, tandis que son regard perçant pénétrait jusqu'au fond de son être. Son fils répondit par un aveu muet, un soupir !

Le vieux prince plia et cacheta ses lettres en un tour de main :

« Qu'y faire ? elle est jolie ! Sois tranquille, ce sera fait, » dit-il brièvement.

André se taisait, à la fois triste et content d'avoir été deviné.

« Écoute, ne t'en inquiète pas, on fera le possible ; et maintenant voici une lettre pour Michel Illarionovitch : je lui demande de t'employer aux bons endroits et de ne pas te garder trop longtemps auprès de lui. Tu lui diras que ma vieille affection se souvient toujours de lui et tu m'informeras de son accueil. Si tu en es content, fais ton devoir ; autrement, va-t'en ; le fils de Nicolas Bolkonsky ne saurait être gardé auprès de son chef par tolérance… Approche ! »

Il parlait très vite et avalait la moitié de ses mots, mais son fils le comprenait. Il le suivit au bureau, que son père ouvrit pour en retirer un gros cahier tout couvert d'une écriture serrée, mais parfaitement lisible. « Il est probable que je mourrai avant toi, ceci est un mémoire à remettre à l'Empereur après ma mort ; voici également un billet du Lombard et une lettre ; c'est le prix que je destine à celui qui écrira les campagnes de Souvorow ; tu l'enverras à l'Académie, j'y ai fait des annotations ; lis-les après moi, elles te seront utiles. »

André, sentant qu'il ne pouvait pas, sans une sorte d'indélicatesse, promettre à son père une longue vie, répondit simplement :

« Tout sera fait selon votre désir.

– Et maintenant, adieu, s'écria le vieillard en l'embrassant et en lui donnant sa main à baiser. Rappelle-toi, prince André, que si la mort te frappait, mon vieux cœur en saignerait ; et si j'apprenais, ajouta-t-il gravement en le regardant en face, que le fils de Nicolas Bolkonsky ne fait point son devoir, j'en aurais honte, sache-le bien. »

Ces dernières paroles s'échappèrent en sifflant de sa bouche.

« Vous auriez pu vous épargner la peine de me le dire, mon père, répliqua le prince André en souriant. J'ai aussi une prière à vous adresser : si je suis tué et qu'il me soit né un fils, gardez-le auprès de vous, élevez-le ici, je vous en supplie !

– Il ne faudra donc pas le rendre à ta femme ?... »

Et il essaya de rire, mais un frisson nerveux agita son menton.

« Va-t'en, s'écria-t-il en haussant la voix, et il poussa son fils hors du cabinet.

– Qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé ? » demandèrent anxieusement les deux princesses, en voyant le vieillard apparaître dans sa robe de chambre, ses lunettes sur le nez, et sans perruque.

Il se retira aussitôt.

Le prince André soupira sans répondre :

« Eh bien ? dit-il à sa femme d'un ton froidement railleur, comme s'il l'invitait à jouer ses petites comédies.

– André, déjà ! » et la petite princesse pâlit de crainte et d'émotion ; il l'embrassa, elle poussa un cri et s'évanouit. Soulevant sa tête penchée sur son épaule, il lui jeta un long regard et la déposa doucement dans un fauteuil.

« Adieu, Marie, » dit-il tout bas à sa sœur ; leurs mains s'enlacèrent, et, la baisant au front, il sortit à pas précipités. Mlle Bourrienne frottait les tempes de la petite princesse ; la princesse Marie la soutenait et envoyait, de ses yeux voilés de pleurs, encore un dernier regard et une dernière bénédiction à son frère, tandis que le vieux prince se mouchait fréquemment et avec un tel bruit, dans son cabinet, qu'on aurait cru entendre des coups de pistolet tirés avec colère. Elle le vit tout à coup paraître sur le seuil du salon.

« Il est parti !… Allons, c'est bien !… »

Et, apercevant la jeune femme évanouie, il secoua la tête d'un air fâché, et rentra brusquement chez lui, en refermant la porte avec violence.

CHAPITRE II

I

L'armée russe occupait, en octobre 1805, un certain nombre de villes et de villages de l'archiduché d'Autriche. On y voyait arriver chaque jour de nouveaux régiments, dont le séjour pesait lourdement sur le pays et sur ses habitants. Ces forces, toujours croissantes, se concentraient autour de la forteresse de Braunau, quartier général du commandant en chef Koutouzow.

C'était le 11 octobre, et un régiment d'infanterie, fraîchement arrivé, s'était arrêté à un demi-mille de la ville. Il n'avait rien emprunté dans son aspect à la localité étrangère qui lui servait de cadre. Malgré les vergers, les murs en pierre, les toits en tuile qui l'entouraient et les montagnes qui se dessinaient à l'horizon, il était bien toujours le type d'un régiment russe, se préparant dans son pays pour l'inspection de son chef.

L'ordre du jour qui annonçait l'inspection lui était parvenu la veille, à la dernière étape ; mais comme la rédaction présentait quelque obscurité, le chef du régiment avait été obligé d'assembler le conseil des chefs de bataillon, pour décider de la tenue exigée en cette occasion. Devait-on se mettre en tenue de campagne ou en grande tenue ? On opina pour la dernière alternative ; mieux valait montrer trop de zèle que trop peu. Les

soldats se mirent à l’œuvre : malgré les trente verstes qu’ils venaient de parcourir, pas un ne ferma l’œil de la nuit, tout fut raccommodé et nettoyé.

Les aides de camp et les chefs de compagnie comptaient leurs soldats, formaient les rangs, et, quand le jour fut venu, leurs regards charmés purent s’arrêter sur une masse compacte de 2 000 hommes bien serrés et bien alignés, à la place de la foule débraillée de la veille. Chacun était à son poste et savait ce qu’il avait à faire : pas un bouton, pas une petite courroie ne manquait, tout reluisait et étincelait au soleil.

Tout était donc en ordre, et le général en chef pouvait sans crainte passer en revue chacun des soldats, car sa chemise était blanche, et son havresac contenait le nombre d’objets réglementaire. Un seul détail laissait à désirer : c’était la chaussure, qui s’en allait en lambeaux ; le régiment avait, il est vrai, fourni ses mille verstes, et les intendances du pays faisaient la sourde oreille aux constantes réclamations du chef de régiment pour en obtenir la matière première nécessaire à la confection des bottes. Ce chef était un gros général d’un âge avancé, d’un tempérament sanguin, avec des épaules carrées, des sourcils et des favoris grisonnants. Son uniforme neuf et brillant laissait voir toutefois quelques traces inévitables d’un séjour prolongé dans le porte-manteau ; ses lourdes épaulettes lui élevaient les épaules jusqu’au ciel ; il se promenait devant le front en se dandinant, le corps légèrement incliné en avant, avec l’air satisfait d’un homme qui vient d’accomplir un acte solennel. Il était fier de son régiment, auquel son âme appartenait tout entière ; sa démarche trahissait peut-être bien encore d’autres préoccupations, car, en dehors de ses soucis militaires, les intérêts du bien-être général, et le beau sexe en particulier, occupaient une large place dans son cœur.

« Eh bien, mon cher Michel Dmitriévitch, » dit-il en s’adressant à un chef de bataillon qui s’avançait en souriant d’un

air également heureux… « Rude besogne cette nuit… hein ? Pas mal ficelé notre régiment !… Il n'est pas des derniers… hein ? » Le commandant eut l'air de goûter cette plaisanterie de son chef et se mit à rire.

« Certainement… On ne nous aurait pas renvoyés du Champ de Mars.

– Qu'y a-t-il ? » s'écria le général, qui venait d'apercevoir deux cavaliers, un aide de camp et un cosaque, arrivant par la grand'route qui menait à la ville et sur laquelle de distance en distance étaient échelonnés des fantassins en vedette. Le premier, qui était envoyé du quartier général pour expliquer l'ordre du jour de la veille, annonça que la volonté du général en chef était que le régiment se présentât devant lui en tenue de campagne et sans préparatifs d'aucune sorte. Un membre du conseil de guerre (Hofkriegsrath) était arrivé la veille de Vienne pour engager Koutouzow à rejoindre au plus vite l'armée de l'archiduc Ferdinand et de Mack ; cette proposition n'était pas du goût du général en chef, qui y faisait une vive opposition, et, comme preuve à l'appui, il tenait à faire constater par l'Autrichien lui-même en quel triste état se trouvaient les troupes russes après leur longue marche.

L'aide de camp, qui ignorait ces détails, se borna à dire que le général en chef serait très mécontent s'il ne trouvait pas le régiment en tenue de campagne. À ces mots, le pauvre général baissa la tête, haussa silencieusement les épaules et se tordit les mains de désespoir :

« Nous voilà bien ! Quand je vous le disais, Michel Dmitriévitch… tenue de campagne, donc en capotes, ajouta-t-il en s'adressant avec humeur au commandant de bataillon… – Ah ! mon Dieu ! Messieurs les chefs de bataillon, s'écria-t-il d'une voix habituée au commandement et il avança d'un pas… Messieurs les sergents-majors !… Son Excellence sera-t-elle bientôt

ici ? demanda-t-il avec une respectueuse déférence à l'aide de camp.

– Dans une heure, je pense.

– Aurons-nous seulement le temps de changer de tenue ?

– Je l'ignore, mon général... » Et le chef de régiment s'approcha des rangs et donna ses ordres. Les commandants de bataillon se mirent à courir, les sergents-majors à s'agiter, et en une seconde les carrés, jusqu'alors immobiles et silencieux, se rompirent et se dispersèrent. Ce ne fut plus que le bourdonnement confus d'une foule en mouvement : les soldats se précipitaient dans tous les sens, chargeaient leurs havresacs sur leurs épaules et, élevant leurs capotes en l'air par-dessus leur tête, en enfilaient les manches à la hâte.

« Qu'est-ce que cela ? Qu'est-ce que c'est que cela ? s'écria le général. – Commandant de la troisième compagnie !

– De la troisième compagnie !... Le général demande le commandant de la troisième compagnie ! répétèrent plusieurs voix, et l'aide de camp se précipita à la recherche du retardataire. L'excès de zèle et l'effarement de chacun avaient si bien troublé toutes les têtes, que l'on avait fini par crier : La compagnie demande le général ! lorsque ces appels réitérés parvinrent enfin aux oreilles de l'absent, un homme d'un certain âge ; il était incapable de courir, mais il franchissait pourtant au petit trot, sur la pointe de ses pieds mal équilibrés, la distance qui le séparait de son chef. On voyait bien vite que le vieux capitaine était inquiet comme un écolier qui prévoit une question à laquelle il ne saura pas répondre. Sur son nez empourpré pointaient des taches dues à l'intempérance ; sa bouche tremblait d'émotion, il soufflait et ralentissait le pas à mesure qu'il avançait et que le commandant l'examinait des pieds à la tête :

« Vous flanquez donc des fourreaux à vos soldats ? Qu'est-ce que cela signifie ! lui dit-il, en montrant du doigt un soldat de la troisième compagnie, dont la capote de drap tranchait sur le reste par sa couleur. Où vous cachiez-vous donc, on attend le général en chef et vous quittez votre poste, hein ? Je vous apprendrai à habiller vos soldats de la sorte le jour d'une revue ! »

Le vieux capitaine ne quittait pas des yeux son chef, et, de plus en plus ahuri, pressait ses deux doigts contre la visière de son shako, comme si ce geste devait le sauver.

« Eh bien, vous ne répondez pas ? Et celui-là que vous avez déguisé en Hongrois, qui est-il ?

– Votre Excellence…

– Eh bien, quoi ? vous aurez beau me répéter sur tous les tons : Votre Excellence, et après ? Savez-vous ce que cela veut dire : Votre Excellence ?

– Votre Excellence, c'est Dologhow, celui qui a été dégradé, balbutia le capitaine.

– Dégradé ? Donc il n'est pas maréchal pour se permettre… il est soldat, et un soldat doit être habillé selon l'ordonnance.

– Votre Excellence elle-même l'a autorisé à s'habiller ainsi pendant la marche.

– Autorisé, autorisé, c'est toujours ainsi avec vous, jeunes gens, répliqua le commandant en se calmant un peu… on vous dit une chose et vous… eh bien, quoi ?… et s'échauffant de nouveau : Habillez vos hommes convenablement, voilà ! »

Et, se retournant vers l'envoyé de Koutouzow, il continua son inspection, satisfait de sa petite scène, et cherchant un pré-

texte à une nouvelle explosion. Le hausse-col d'un officier lui paraissant suspect, il tança vertement l'officier ; puis, l'alignement du premier rang de la troisième compagnie manquant de rectitude, il s'adressa d'une voix agitée à Dologhow, qui était vêtu d'une capote d'un drap gris bleuâtre :

« Où est ton pied ? où est ton pied ? »

Dologhow retira tout doucement son pied et fixa son regard vif et hardi sur le général.

« Pourquoi cette capote bleue ? À bas ! Sergent-major, qu'on déshabille cet homme…

– Mon devoir, général, lui répliqua Dologhow en l'interrompant, est de remplir les ordres que je reçois, mais je ne suis point forcé de supporter les…

– Pas un mot dans les rangs, pas un !

– Je ne suis pas forcé, reprit Dologhow à haute voix, de supporter les injures… »

Et les regards du chef du régiment et ceux du soldat se croisèrent.

Le général se tut en tiraillant avec colère son écharpe :

« Veuillez changer d'habit, » lui dit-il.

Et il se détourna.

II

« On arrive ! » cria le fantassin placé en vedette, et le général, rouge d'émotion, courut à son cheval et, en saisissant la bride d'une main tremblante, sauta en selle, tira son épée d'un air radieux et résolu, et ouvrit la bouche toute grande, pour donner le signal.

Le régiment ondula un instant pour retomber dans une immobilité complète :

« Silence dans les rangs ! » s'écria le général d'une voix vibrante, dont les inflexions variées offraient un singulier mélange de satisfaction, de sévérité et de déférence…, car les autorités approchaient. Une haute calèche de Vienne à ressorts et à panneaux bleus s'avançait le long d'une large route vicinale, ombragée d'arbres. Des militaires à cheval et une escorte de cosaques l'accompagnaient. L'uniforme blanc du général autrichien, assis à côté de Koutouzow, se détachait vivement sur la teinte sombre des uniformes russes. La calèche s'arrêta, les deux généraux cessèrent de causer, et Koutouzow descendit du marchepied, pesamment et avec effort, sans paraître faire attention à ces deux mille hommes, dont les regards étaient rivés sur lui et sur leur chef. Au commandement donné, le régiment tressaillit comme un seul homme et présenta les armes. La voix du général en chef se fit entendre au milieu d'un silence de mort, puis les cris de : « Vive Votre Excellence ! » retentirent en réponse à son salut, et tout rentra de nouveau dans le silence. Koutouzow, qui s'était arrêté pendant que le régiment s'ébranlait, parcourut les rangs avec le général autrichien. À la façon dont le général en chef avait été reçu et salué par son subordonné, à la façon dont celui-ci le suivait la tête inclinée, épiant ses moindres mouvements, et se redressant au moindre mot, il était évident que ses devoirs lui étaient doux au cœur.

Grâce à sa sévérité et à ses bons soins, son régiment était en effet en bien meilleur état que ceux qui étaient dernièrement arrivés à Braunau : en fait de malades et de traînards, il ne comptait que 217 hommes, et tout était en excellent ordre, à l'exception cependant de la chaussure.

Koutouzow s'arrêtait de temps en temps pour adresser quelques paroles bienveillantes aux officiers et aux soldats qu'il avait connus pendant la campagne de Turquie. À la vue de leurs bottes, il hochait tristement la tête, et les indiquait à son compagnon d'un air qui témoignait de sa clairvoyance et lui épargnait la peine de faire des reproches directs. Quand ce geste venait à se répéter, le chef du régiment se précipitait en avant, comme pour saisir au vol les observations attendues. Une vingtaine de personnes, composant la suite, marchaient à quelques pas en arrière, l'oreille tendue, tout en causant et en riant entre elles. Un aide de camp, joli garçon, suivait de près le général en chef : c'était le prince Bolkonsky. À ses côtés venait ce gros et grand Nesvitsky, officier supérieur au visage aimable et souriant, et aux yeux pleins de douceur. Nesvitsky réprimait avec peine un fou rire causé par un de ses camarades, un hussard au teint basané, qui, le regard fixé sur le dos du commandant du régiment, répétait chacun de ses gestes avec un sérieux imperturbable.

Koutouzow passait avec lenteur et nonchalance devant ces milliers d'yeux qui semblaient sortir de leurs orbites pour le mieux voir.

Il s'arrêta tout à coup devant la troisième compagnie ; sa suite, ne prévoyant pas ce brusque arrêt, se trouva rapprochée de lui.

« Ah ! Timokhine ! » s'écria-t-il, en reconnaissant le capitaine au nez rouge.

Timokhine, qui semblait s'être allongé jusqu'aux limites du possible, pendant l'algarade de son général au sujet de Dologhow, trouva encore le moyen, à l'apostrophe du général en chef, de se redresser au point que cette tension, si elle s'était prolongée, aurait pu lui devenir fatale. Koutouzow s'en aperçut et se détourna aussitôt pour y mettre un terme, en laissant errer un faible sourire sur sa figure balafrée.

« C'est encore un compagnon d'armes d'Ismaïl, un brave officier !… En es-tu content ?… »

Et il s'adressa au chef de régiment, qui sans se douter qu'un miroir invisible pour lui (le hussard basané) allait le réfléchir de la tête aux pieds, tressaillit et s'avança en disant :

« Très content, Haute Excellence !

– Chacun a ses faiblesses, et il est, je crois, un disciple de Bacchus, » ajouta Koutouzow en s'éloignant.

Terrifié à l'idée d'en avoir la responsabilité, le malheureux commandant garda le silence. Pendant ce temps le hussard basané, dont les yeux avaient été frappés par la personne du capitaine disciple de Bacchus, au nez rouge et à la taille tendue, l'imita si parfaitement, que Nesvitsky éclata de rire. Koutouzow se retourna, mais notre moqueur savait commander à son visage, et, une expression de gravité respectueuse succéda comme par enchantement à ses grimaces.

La troisième compagnie était la dernière. Koutouzow s'arrêta pensif, cherchant évidemment à rappeler ses souvenirs. Le prince André fit un pas, et lui dit tout bas en français :

« Vous m'avez ordonné de vous rappeler Dologhow, celui qui a été dégradé…

– Où est Dologhow ? » demanda-t-il aussitôt.

Revêtu cette fois de la capote grise de soldat, Dologhow ne se fit point attendre ; il sortit des rangs et présenta les armes : c'était décidément un soldat de belle mine, bien tourné, aux cheveux blonds, et aux yeux bleus et clairs.

« Une plainte ? demanda Koutouzow, en fronçant légèrement les sourcils.

– Non, c'est Dologhow, lui dit le prince André.

– Ah ! j'espère que cette leçon t'aura suffisamment corrigé ; fais ton possible pour bien servir ; l'Empereur est clément et je ne t'oublierai pas non plus, si tu le mérites. »

Les yeux bleus et brillants de Dologhow le regardaient aussi hardiment qu'ils avaient regardé le chef du régiment, et leur expression semblait combler cet abîme de convention qui sépare le simple soldat du général en chef.

« Une seule grâce, Excellence, dit-il de sa voix ferme, calme et vibrante… Veuillez m'accorder l'occasion d'effacer ma faute et de faire preuve de mon dévouement à l'empereur et à la Russie. »

Koutouzow se détourna et se dirigea vers sa calèche d'un air maussade. Ces phrases banales, toujours les mêmes, l'ennuyaient et le fatiguaient :

« À quoi bon, pensait-il, y répondre par un même refrain ? à quoi bon ces vieilles et éternelles redites ? »

Le régiment se fractionna en compagnies, et se mit en marche pour aller près de Braunau occuper ses logements, s'y équiper, s'y chausser et s'y reposer.

« Vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas, Prokhore Ignatovitch ?… » dit le chef de régiment en s'adressant au capitaine, après avoir dépassé à cheval la troisième compagnie.

Son visage exprimait la satisfaction sans bornes que lui causait l'inspection si heureusement terminée :

« Le service de l'Empereur, vous savez ?… Et puis on craint de se couvrir de honte devant le régiment : je suis toujours le premier à offrir des excuses… et il lui tendit la main.

– De grâce, général, oserai-je penser que… »

Et tandis que le nez du capitaine s'empourprait de joie, sa bouche, se fendant jusqu'aux oreilles en un large sourire, laissa voir ses dents ébréchées, dont les deux incisives avaient été perdues sans retour à l'assaut d'Ismaïl :

« Dites également à M. Dologhow que je ne l'oublierai pas, qu'il soit tranquille… Comment se conduit-il, à propos ?

– Il est très exact à son devoir, Excellence, mais son caractère…

– Comment, son caractère ?

– Cela lui prend par accès, Excellence ; il y a des jours où il est bon, intelligent, instruit, et puis d'autres moments où c'est une bête féroce. N'a-t-il pas failli, tout dernièrement, assommer un juif en Pologne… vous le savez bien ?…

– Oui, oui, repartit le chef de régiment, mais il est à plaindre… il est malheureux… il a de hautes protections, ainsi vous ferez bien de…

– Parfaitement, Excellence, et le sourire du capitaine disait assez qu'il avait compris l'intention de son supérieur.

– Les épaulettes à la première affaire ! s'écria le général, en jetant ces paroles à Dologhow, au moment où celui-ci passait. Dologhow se retourna en silence, et sourit d'un air railleur.

– Bien, très bien ! continua le chef à haute voix pour se faire entendre des soldats : je donne de l'eau-de-vie à tout le monde et je remercie chacun de vous… Dieu soit loué ! »

Et il s'approcha d'une autre compagnie.

« C'est un brave homme : après tout, on peut servir sous ses ordres, dit le capitaine en s'adressant à son officier subalterne.

– En un mot, « le roi de cœur » ! lui répliqua l'officier subalterne, et il riait en appliquant au général le sobriquet qu'on lui avait donné.

La joyeuse disposition d'humeur des officiers, causée par l'heureuse issue de la revue, avait vite fait son chemin parmi les soldats. Ils marchaient gaiement, tout en causant :

« Qui donc a inventé que Koutouzow était borgne ?

– Ah ! pour cela, oui, il l'est !

– Ah ! pour cela, non, te dis-je : bottes et tournevis, il a tout inspecté !

– Oh ! quelle peur j'ai eue quand il a regardé les miennes et…

– Et l'autre, dis donc, l'Autrichien ? un morceau de craie… quoi ? un vrai sac de farine ! Quelle corvée d'avoir cela à blanchir !

– Voyons, toi qui étais en avant, quand est-ce qu'ils ont dit qu'on se frotterait ? Quand ? On nous a pourtant bien dit que Bonaparte était ici à Braunau.

– Bonaparte ici ? En voilà une farce ! Imbécile qui ne sait pas que le Prussien s'est révolté et que l'Autrichien doit lui marcher dessus… et alors, après qu'il l'aura rossé, il commencera la guerre avec Bonaparte. Va donc conter à d'autres qu'il est ici. Bonaparte à Braunau ! On voit bien que t'es bête ; ouvre donc tes oreilles, blanc-bec !

– Ah ! ces diables de fourriers !… Voilà la cinquième compagnie qui tourne dans le village, et ils auront fait la soupe que nous ne serons pas encore là !

– Voyons, passe-moi une croûte, que diable ?

– Ne t'ai-je pas donné du tabac hier soir… hein, pas vrai ? Eh bien, prends-la, ta croûte… tiens !

– Si au moins on s'arrêtait… mais non… encore cinq verstes à traîner son estomac creux.

– Cela t'irait, dis donc, si les Allemands nous offraient leurs belles calèches : en voiture ce serait chic… hein ?

– Et le peuple d'ici ?… as-tu vu ? ce n'est plus le même ; le Polonais, c'était encore un sujet de l'Empereur ; mais maintenant des Allemands tout le long… rien que cela.

– En avant les chanteurs ! » s'écria le capitaine, et une vingtaine de soldats sortirent des rangs.

Le tambour qui dirigeait les chants se tourna vers eux, fit un geste et entonna la chanson commençant par ces mots : « Voilà la diane, voilà le soleil » et finissant par ceux-ci : « Et de la gloire nous en aurons avec Kamensky notre père. » Composée en Turquie, cette chanson était chantée aujourd'hui en Autriche ; il n'y avait de changé que le nom de Koutouzow, mis récemment à la place de celui de Kamensky. Après avoir crânement enlevé ces dernières paroles, le tambour, un beau soldat, de quarante ans environ, avec des formes nerveuses, examina sévèrement ses camarades en fronçant les sourcils, pendant que ses mains, allant à droite et à gauche, semblaient lancer à terre un objet invisible. S'étant bien assuré que tous le regardaient, il releva doucement ses bras et les tint pendant quelques secondes immobiles au-dessus de sa tête, comme s'il soutenait avec le plus grand soin cet objet précieux et toujours invisible. Tout à coup, le rejetant brusquement, il entonna : « Mon toit, mon cher petit toit » et une vingtaine de voix le répétèrent en chœur. Un autre soldat s'élança en avant et se mit, sans paraître le moins du monde gêné par le poids de son fourniment, à sauter et à danser à reculons devant ses camarades, en remuant ses épaules et en menaçant le vide avec des cuillères qu'il frappait entre elles en guise de castagnettes. Les autres le suivaient en mesure, d'une allure rapide. Un bruit de roues et de chevaux se fit entendre derrière eux : c'était Koutouzow et sa suite qui revenaient en ville. Il fit un signe pour permettre aux soldats de continuer librement leur marche. Au second rang du flanc droit que rasait la haute calèche, la figure de Dologhow, le soldat aux yeux bleus, attirait l'attention : sa démarche cadencée, gracieuse et hardie à la fois, son regard assuré et moqueur, jeté comme un défi à ceux qui le dépassaient, paraissaient les plaindre de ne point faire leur entrée à pied comme lui et sa joyeuse compagnie, le sous-lieutenant de hussards, Gerkow, le même qui s'était amusé à imiter le général commandant le régiment, modéra l'allure de son cheval pour se rapprocher de Dologhow ; bien qu'il eût été, lui aussi, du nombre des viveurs dont ce der-

nier avait été le chef de file, il s'était pourtant prudemment abstenu jusqu'à ce moment de renouer connaissance avec le disgracié : les quelques mots dits par Koutouzow lui firent changer de tactique, et feignant une véritable joie :

« Comment cela va-t-il » cher ami ? lui dit-il.

– Comme tu vois, » répondit froidement Dologhow.

La chanson toujours vive et légère accompagnait d'une façon étrange la désinvolture comique de Gerkow et les réponses glaciales de son ex-camarade.

« Eh bien, t'arranges-tu avec tes chefs ?

– Mais oui, pas mal ; ce sont de braves gens : tu t'es donc faufilé dans l'état-major ?

– J'y suis attaché, je fais le service. »

Ils se turent tous les deux : « Le faucon est bien lancé et lancé de la main droite, » reprenait la chanson, et, en l'écoutant, on se sentait involontairement plein de confiance et de résolution.

Leur conversation aurait certainement changé de ton sans ce joyeux accompagnement :

« Les Autrichiens sont-ils battus ? Est-ce vrai ? demanda Dologhow.

– On le dit, mais qui diable peut le savoir !

– Tant mieux, répliqua brièvement Dologhow, en suivant la cadence.

– Viens chez nous ce soir, veux-tu ? nous aurons un pharaon !

– Vous avez donc beaucoup d'argent ?

– Viens toujours !

– Impossible. J'ai fait le vœu de ne jouer ni boire jusqu'à ce que j'aie regagné mon grade.

– Eh bien, alors ce sera à la première affaire.

– Eh bien ! alors, on verra !

– Viens tout de même : si tu as besoin de quelque chose, l'état-major t'aidera. »

Dologhow sourit :

« Ne t'occupe pas de moi ; je ne demanderai rien, je prendrai ce dont j'aurai besoin.

– Soit, c'était seulement pour…

– C'est ça, moi aussi c'était seulement pour…

– Adieu !

– Adieu !… »

Et bien haut et bien loin : « Là-bas, là-bas dans la patrie, » continuait la chanson, pendant que Gerkow éperonnait son cheval ; le cheval, couvert d'écume et galopant en mesure au son de la musique, dépassa la compagnie et rejoignit bientôt la haute calèche.

III

À peine rentré chez lui, Koutouzow, accompagné du général autrichien, s'était rendu tout droit dans son cabinet de travail : là il se fit donner par son aide de camp, le prince Bolkonsky, des papiers qui se rapportaient à l'état des troupes, et des lettres qui avaient été reçues la veille, de l'archiduc Ferdinand, commandant l'armée d'avant-garde. Une carte était étalée sur la table, devant laquelle s'assirent Koutouzow et son compagnon, un des membres du Hofkriegsrath (conseil supérieur de la guerre). Tout en recevant les papiers de la main de Bolkonsky, et en lui faisant signe de rester auprès de lui, il continua la conversation en français, en donnant à ses phrases, qu'il énonçait avec lenteur, une certaine élégance de tournure et d'inflexion, qui les rendait agréables à l'oreille ; il semblait s'écouter lui-même avec un plaisir marqué :

« Voici mon unique réponse, général : si l'affaire en question n'avait dépendu que de moi, la volonté de S. M. l'Empereur François aurait été aussitôt accomplie et je me serais joint à l'archiduc. Veuillez croire que personnellement j'aurais déposé avec joie le commandement de cette armée, ainsi que la lourde responsabilité dont je suis chargé, entre les mains d'un de ces généraux, plus éclairés et plus capables que moi, dont l'Autriche fourmille ; mais les circonstances enchaînent souvent nos volontés. »

Le sourire qui accompagnait ces derniers mots justifiait pleinement la visible incrédulité de l'Autrichien. Quant à Koutouzow, assuré de ne pas être contredit en face, et c'était là pour lui le point principal, peu lui importait le reste !

Force fut donc à son interlocuteur de répondre sur le même ton, tandis que le son de sa voix trahissait sa mauvaise humeur

et contrastait plaisamment avec les paroles flatteuses, étudiées à l'avance, qu'il laissait échapper avec effort.

« Tout au contraire, Excellence, l'Empereur apprécie hautement ce que vous avez fait pour nos intérêts communs ; nous trouvons seulement que la lenteur de votre marche empêche les braves troupes russes et leurs chefs de cueillir des lauriers, comme ils en ont l'habitude. »

Koutouzow s'inclina, ayant toujours son sourire railleur sur les lèvres.

« Ce n'est pas mon opinion ; je suis convaincu, au contraire, en me fondant sur la lettre dont m'a honoré S. A. I. l'archiduc Ferdinand, que l'armée autrichienne, commandée par un général aussi expérimenté que le général Mack, est en ce moment victorieuse et que vous n'avez plus besoin de notre concours. »

L'Autrichien maîtrisa avec peine une explosion de colère. Cette réponse s'accordait peu, en effet, avec les bruits qui couraient sur une défaite de ses compatriotes, et cette défaite, les circonstances la rendaient d'ailleurs probable ; aussi avait-elle l'air d'une mauvaise plaisanterie, et pourtant le général en chef, calme et souriant, avait le droit d'émettre ces suppositions, car la dernière lettre de Mack lui-même parlait d'une prochaine victoire et faisait l'éloge de l'admirable position de son armée au point de vue stratégique.

« Passe-moi la lettre, dit-il au prince André. Veuillez écouter… »

Et il lut en allemand le passage suivant :

« L'ensemble de nos forces, 70 000 hommes environ, nous permet d'attaquer l'ennemi et de le battre, s'il tentait le passage

du Lech. Dans le cas contraire, Ulm étant à nous, nous pouvons ainsi rester maîtres des deux rives du Danube, le traverser au besoin pour lui tomber dessus, couper ses lignes de communication, repasser le fleuve plus bas, et enfin l'empêcher de tourner le gros de ses forces contre nos fidèles alliés. Nous attendrons ainsi vaillamment le moment où l'armée impériale de Russie sera prête à se joindre à nous, pour faire subir à l'ennemi le sort qu'il a mérité. »

En terminant cette longue phraséologie, Koutouzow poussa un soupir et releva les yeux.

« Votre Excellence n'ignore point que le sage doit toujours prévoir le pire, reprit son vis-à-vis, pressé de mettre fin aux railleries pour aborder sérieusement la question ; il jeta malgré lui un coup d'œil sur î'aide de camp.

– Mille excuses, général… »

Et Koutouzow, l'interrompant, s'adressa au prince André :

« Veux-tu, mon cher, demander à Kozlovsky tous les rapports de nos espions. Voici encore deux lettres du comte Nostitz, une autre de S. A. I. l'archiduc Ferdinand, et de plus ces quelques papiers. Il s'agit de me composer de tout cela, en français et bien proprement, un mémorandum qui résumera toutes les nouvelles reçues dernièrement sur la marche de l'armée autrichienne, pour le présenter à Son Excellence. »

Le prince André baissa la tête en signe d'assentiment. Il avait compris non seulement ce qui lui avait été dit, mais aussi ce qu'on lui avait donné à entendre et, saluant les deux généraux, il sortit lentement.

Il y avait peu de temps que le prince André avait quitté la Russie, et cependant il était bien changé. Cette affectation de

nonchalance et d'ennui, qui lui était habituelle, avait complètement disparu de toute sa personne ; il semblait ne plus avoir le loisir de songer à l'impression qu'il produisait sur les autres, étant occupé d'intérêts réels autrement graves. Satisfait de lui-même et de son entourage, il n'en était que plus gai et plus bienveillant. Koutouzow, qu'il avait rejoint en Pologne, l'avait accueilli à bras ouverts, en lui promettant de ne pas l'oublier : aussi l'avait-il distingué de ses autres aides de camp, en l'emmenant à Vienne et en lui confiant des missions plus sérieuses. Il avait même adressé à son ancien camarade, le vieux prince Bolkonsky, les lignes suivantes :

« Votre fils deviendra, je le crois et je l'espère, un officier de mérite, par sa fermeté et le soin qu'il met à accomplir strictement ses devoirs. Je suis heureux de l'avoir auprès de moi. »

Parmi les officiers de l'état-major et parmi ceux de l'armée, le prince André s'était fait, comme jadis à Pétersbourg, deux réputations tout à fait différentes. Les uns, la minorité, reconnaissant en lui une personnalité hors ligne et capable de grandes choses, l'exaltaient, l'écoutaient et l'imitaient : aussi ses rapports avec ceux-là étaient-ils naturels et faciles ; les autres, la majorité, ne l'aimant pas, le traitaient d'orgueilleux, d'homme froid et désagréable : avec ceux-là il avait su se poser de façon à se faire craindre et respecter. En sortant du cabinet, le prince André s'approcha de son camarade Kozlovsky, l'aide de camp de service, qui était assis près d'une fenêtre, un livre à la main :

« Qu'a dit le prince ? demanda ce dernier.

– Il a ordonné de composer un mémorandum explicatif sur notre inaction.

– Pourquoi ? »

Le prince André haussa les épaules.

« A-t-on des nouvelles de Mack ?

– Non.

– Si la nouvelle de sa défaite était vraie, nous l'aurions déjà reçue.

– Probablement… »

Et le prince André se dirigea vers la porte de sortie ; mais au même moment elle s'ouvrit avec violence pour livrer passage à un nouvel arrivant, qui se précipita dans la chambre. C'était un général autrichien de haute taille, avec un bandeau noir autour de la tête, et l'ordre de Marie-Thérèse au cou. Le prince André s'arrêta.

« Le général en chef Koutouzow ? demanda vivement l'inconnu avec un fort accent allemand et, ayant jeté un rapide coup d'œil autour de lui, il marcha droit vers la porte du cabinet.

– Le général en chef est occupé, répondit Kozlovsky, se hâtant de lui barrer le chemin… Qui annoncerai-je ? »

Le général autrichien, étonné de ne pas être connu, regarda avec mépris de haut en bas le petit aide de camp.

« Le général en chef est occupé, » répéta Kozlovsky sans s'émouvoir.

La figure de l'étranger s'assombrit et ses lèvres tremblèrent, pendant qu'il tirait de sa poche un calepin. Ayant à la hâte griffonné quelques lignes, il arracha le feuillet, le lui tendit, s'approcha brusquement de la fenêtre et, se laissant tomber de tout son poids sur un fauteuil, il regarda les deux jeunes gens

d’un air maussade, destiné, sans doute, à réprimer leur curiosité. Relevant ensuite la tête, il se redressa avec l’intention évidente de dire quelque chose, puis, faisant un mouvement, il essaya avec une feinte nonchalance de fredonner à mi-voix un refrain qui se perdit en un son inarticulé. La porte du cabinet s’ouvrit, et Koutouzow parut sur le seuil. Le général à la tête bandée, se baissant comme s’il avait à éviter un danger, s’avança au-devant de lui, en faisant quelques enjambées de ses longues jambes maigres.

« Vous voyez le malheureux Mack ! » dit-il d’une voix émue.

Koutouzow conserva pendant quelques secondes une complète impassibilité, puis ses traits se détendirent, les plis de son front s’effacèrent ; il le salua respectueusement et, le laissant passer devant lui, le suivit et referma la porte. Le bruit qui s’était répandu de la défaite des Autrichiens et de la reddition de l’armée sous les murs d’Ulm, se trouvait donc confirmé.

Une demi-heure plus tard, des aides de camp envoyés dans toutes les directions portaient des ordres qui devaient dans un prochain délai tirer l’armée russe de son inaction et la faire marcher à la rencontre de l’ennemi.

Le prince André était un de ces rares officiers d’état-major pour lesquels tout l’intérêt se concentre sur l’ensemble des opérations militaires. La présence de Mack et les détails de son désastre lui avaient fait comprendre que l’armée russe était dans une situation critique, et que la première moitié de la campagne était perdue. Il se représentait le rôle échu aux troupes russes et celui qu’il allait jouer lui-même, et il ne pouvait s’empêcher de ressentir une émotion joyeuse en songeant que l’orgueilleuse Autriche était humiliée et qu’avant une semaine il prendrait part à un engagement inévitable entre les Français et les Russes, le premier qui aurait eu lieu depuis Souvorow. Cependant il

craignait que le génie de Bonaparte ne fût plus fort que tout l'héroïsme de ses adversaires, et, d'un autre côté, il ne pouvait admettre que son héros subît un échec.

Surexcité par le travail de sa pensée, le prince André retourna chez lui pour écrire à son père sa lettre quotidienne. Chemin faisant, il rencontra son compagnon de chambre, Nesvitsky, et le moqueur Gerkow, qui riaient tous deux aux éclats.

« Pourquoi es-tu si sombre ? lui demanda Nesvitsky, à la vue de sa figure pâle et de ses yeux animés.

– Il n'y a pas de quoi être gai, » répliqua Bolkonsky.

Au moment où ils s'abordaient ainsi, ils virent paraître au fond du corridor un membre du Hofkriegsrath et le général autrichien Strauch, attaché à l'état-major de Koutouzow avec mission de veiller à la fourniture des vivres destinés à l'armée russe ; ces deux personnages étaient arrivés de la veille. La largeur du corridor permettait aux trois jeunes officiers de ne pas se déranger pour les laisser passer, mais Gerkow, repoussant Nesvitsky, s'écria d'une voix haletante :

« Ils viennent… ils viennent !… de grâce, faites place ! »

Les deux généraux semblaient vouloir éviter toute marque de respect, lorsque Gerkow, sur la figure duquel s'épanouit un large sourire de niaise satisfaction, fit un pas en avant.

« Excellence, dit-il en allemand et en s'adressant à l'Autrichien, j'ai l'honneur de vous offrir mes félicitations… »

Et il inclina la tête, en jetant gauchement l'un après l'autre ses pieds en arrière, comme un enfant qui apprend à danser. Le membre du Hofkriegsrath prit un air sévère, mais, frappé de la

franchise de ce gros et bête sourire, il ne put lui refuser un moment d'attention.

« J'ai l'honneur, reprit Gerkow, de vous offrir mes félicitations ; le général Mack est arrivé en bonne santé, sauf un léger coup ici, » ajouta-t-il, en portant d'un air radieux la main à sa tête. Le général fronça les sourcils et se détourna :

« Dieu, quel imbécile ! » s'écria-t-il en continuant son chemin.

Nesvitsky enchanté entoura de ses bras le prince André : celui-ci, dont la pâleur avait encore augmenté, le repoussa durement d'un air fâché et se tourna vers Gerkow. Le sentiment d'irritation causé par la vue de Mack, par les nouvelles qu'il avait apportées, par ses propres réflexions sur la situation de l'armée russe, venait enfin de trouver une issue en face de la plaisanterie déplacée de ce dernier.

« S'il vous est agréable, monsieur, – lui dit-il d'une voix tranchante, tandis que son menton tremblait légèrement, – de poser pour le bouffon, je ne puis certainement pas vous en empêcher, mais je vous avertis que, si vous vous permettez de recommencer vos sottes facéties en ma présence, je vous apprendrai comment il faut se conduire. »

Nesvitsky et Gerkow, stupéfaits de cette sortie, ouvrirent de grands yeux et se regardèrent en silence.

« Mais quoi ? je l'ai félicité, voilà tout, dit Gerkow.

– Je ne plaisante pas, taisez-vous, s'écria Bolkonsky, et, prenant le bras de Nesvitsky, il s'éloigna de Gerkow, qui ne trouvait rien à répondre.

– Voyons, qu'est-ce qui t'arrive ? dit Nesvitsky avec l'intention de le calmer.

– Comment ! ce qui m'arrive ? tu ne comprends donc pas ! Ou bien nous sommes des officiers au service de notre Empereur et de notre patrie, qui se réjouissent des succès et pleurent sur les défaites, ou bien nous sommes des laquais qui n'ont rien à voir dans les affaires de leurs maîtres. Quarante mille hommes massacrés, l'armée de nos alliés détruite… et vous trouvez là le mot pour rire ! s'écria le prince André ému, comme si cette dernière phrase, dite en français, donnait plus de poids à son opinion… C'est bon pour un garçon de rien comme cet individu, dont vous avez fait votre ami, mais pas pour vous, pas pour vous ! Des gamins seuls peuvent s'amuser ainsi !… »

Ayant remarqué que Gerkow pouvait l'entendre, il attendit pour voir s'il répliquerait, mais le lieutenant tourna sur ses talons et sortit du corridor.

IV

Le régiment de hussards de Pavlograd campait à deux milles de Braunau. L'escadron dans lequel Nicolas Rostow était « junker » était logé dans le village de Saltzeneck, dont la plus belle maison avait été réservée au chef d'escadron, capitaine Denissow, connu dans toute la division de cavalerie sous le nom de « Vaska Denissow ».

Depuis que le « junker » Rostow avait rejoint son régiment en Pologne, il avait toujours partagé le logement du chef d'escadron. Ce jour-là même, le 8 octobre, pendant qu'au quartier général tout était sens dessus dessous, à cause de la défaite de

Mack, l’escadron continuait tout doucement sa vie de bivouac. Denissow, qui avait joué et perdu toute la nuit, n’était pas encore rentré au moment où Rostow, en uniforme de junker, revenait à cheval, de bon matin, de la distribution de fourrage ; s’arrêtant au perron, il rejeta vivement sa jambe en arrière avec, un mouvement plein de jeunesse, et, restant une seconde le pied sur l’étrier, comme s’il se séparait à regret de sa monture, il sauta à terre et appela le planton qui se précipitait déjà pour tenir son cheval :

« Ah ! Bonedareneko, promène-le, veux-tu, dit-il en s’adressant au hussard avec cette affabilité familière et gaie habituelle aux bonnes natures lorsqu’elles se sentent heureuses.

– Entendu, Votre Excellence, répondit le Petit-Russien en secouant la tête avec bonne humeur.

– Fais attention, promène-le bien. »

Un autre hussard s’était également élancé vers le cheval, mais Bonedareneko avait aussitôt saisi le bridon ; on voyait que le « junker » payait bien et qu’il était avantageux de le servir.

Rostow caressa doucement sa bête et s’arrêta sur le perron pour la regarder.

« Bravo, quel cheval cela fera ! » se dit-il en lui-même, et, relevant son sabre, il monta rapidement les quelques marches en faisant sonner ses éperons.

L’Allemand propriétaire de la maison se montra, en camisole de laine et en bonnet de coton, à la porte de l’étable, où il remuait le fumier avec une fourche.

Sa figure s’éclaira d’un bon sourire à la vue de Rostow.

« Bonjour, bonjour, lui dit-il, en rendant son salut au jeune homme avec un plaisir évident.

– Déjà à l'ouvrage, lui dit Rostow, souriant à son tour, hourra pour l'Autriche, hourra pour les Russes, hourra pour l'empereur Alexandre ! » ajouta-t-il en répétant les exclamations favorites de l'Allemand.

Celui-ci s'avança en riant, jeta en l'air son bonnet de coton et s'écria :

« Hourra pour toute la terre ! »

Rostow répéta son hourra, et cependant il n'y avait aucun motif de se réjouir d'une façon aussi extraordinaire, ni pour l'Allemand qui nettoyait son étable, ni pour Rostow qui était allé chercher du foin avec son peloton. Après qu'ils eurent ainsi donné un libre cours à leurs sentiments patriotiques et fraternels, le vieux bonhomme retourna à son ouvrage, et le jeune junker rentra chez lui.

« Où est ton maître ? demanda-t-il à Lavrouchka, le domestique de Denissow, rusé coquin et connu pour tel de tout le régiment.

– Il n'est pas encore rentré depuis hier au soir ; il aura probablement perdu, répondit Lavrouchka, car je le connais bien : quand il gagne, il revient de bonne heure pour s'en vanter ; s'il ne revient pas de toute la nuit, c'est qu'il est en déroute, et alors il est d'une humeur de chien. Faut-il vous servir le café ?

– Oui, donne-le et promptement. »

Dix minutes plus tard, Lavrouchka apportait le café :

« Il vient, il vient ! gare la bombe ! »

Rostow aperçut effectivement Denissow qui rentrait. C'était un petit homme, à la figure enluminée, aux yeux noirs et brillants, aux cheveux noirs et à la moustache en désordre. Son dolman était dégrafé, son large pantalon tenait à peine et son shako froissé descendait sur sa nuque. Sombre et soucieux, il s'approchait la tête basse.

« Lavrouchka ! s'écria-t-il avec colère et en grasseyant. Voyons, idiot, ôte-moi cela.

– Mais puisque je vous l'ôte !

– Ah ! te voilà levé ! dit Denissow, en entrant dans la chambre.

– Il y a beau temps… j'ai déjà été au fourrage et j'ai vu Fräulein Mathilde.

– Ah ! Ah ! Et moi, mon cher, je me suis enfoncé, comme une triple buse… Une mauvaise chance du diable ! Elle a commencé après ton départ… Hé ! du thé ! » cria-t-il d'un air renfrogné.

Puis, grimaçant un sourire qui laissa voir ses dents petites et fortes, il passa ses doigts dans ses cheveux en broussailles.

« C'est le diable qui m'a envoyé chez ce Rat (c'était le surnom donné à l'officier)… Figure-toi… pas une carte, pas une !… »

Et Denissow, laissant tomber le feu de sa pipe, la jeta avec violence sur le plancher, où elle se brisa en mille morceaux. Après avoir réfléchi une demi-seconde en regardant gaiement Rostow de ses yeux noirs et brillants :

« Si au moins il y avait des femmes, passe encore, mais il n'y a rien à faire, excepté boire !… Quand donc se battra-t-on ?… Hé, qui est là ? ajouta-t-il, en entendant derrière la porte un bruit de grosses bottes et d'éperons, accompagné d'une petite toux respectueuse.

– Le maréchal des logis ! » annonça Lavrouchka. Denissow s'assombrit encore plus.

« Ça va mal, dit-il, en jetant à Rostow sa bourse qui contenait quelques pièces d'or… Compte, je t'en prie, mon ami, ce qui me reste, et cache ma bourse sous mon oreiller. »

Il sortit.

Rostow s'amusa à mettre en piles égales les pièces d'or de différente valeur et à les compter machinalement, pendant que la voix de Denissow se faisait entendre dans la pièce voisine :

« Ah ! Télianine, bonjour ; je me suis enfoncé hier !

– Chez qui ?

– Chez Bykow.

– Chez le Rat, je le sais, » dit une autre voix flûtée.

Et le lieutenant Télianine, petit officier du même escadron, entra au même moment dans la chambre où se trouvait Rostow. Celui-ci, jetant la bourse sous l'oreiller, serra la main moite qui lui était tendue. Télianine avait été renvoyé de la garde peu temps avant la campagne ; sa conduite était maintenant exempte de tout reproche, et cependant il n'était pas aimé. Rostow surtout ne pouvait ni surmonter ni cacher l'antipathie involontaire qu'il lui inspirait.

« Eh bien, jeune cavalier, êtes-vous content de mon petit Corbeau ? » (c'était le nom du cheval vendu à Rostow). Le lieutenant ne regardait jamais en face la personne à laquelle il parlait, et ses yeux allaient sans cesse d'un objet à un autre…

« Je vous ai vu le monter ce matin.

– Mais il n'a rien de particulier, c'est un bon cheval, répondit Rostow, qui savait fort bien que cette bête payée sept cents roubles n'en valait pas la moitié… Il boite un peu de la jambe gauche de devant.

– C'est le sabot qui se sera fendu : ce n'est rien, je vous apprendrai à y mettre un rivet.

– Oui, apprenez-le-moi.

– Oh ! c'est bien facile, ce n'est pas un secret ; quant au cheval, vous m'en remercierez.

– Je vais le faire amener, » dit aussitôt Rostow pour se débarrasser de Télianine.

Et il sortit.

Denissow, assis par terre dans la pièce d'entrée, les jambes croisées, la pipe à la bouche, écoutait le rapport du maréchal des logis. À la vue de Rostow, il fit une grimace, en lui indiquant du doigt par-dessus son épaule, avec une expression de dégoût, la chambre où était Télianine :

« Je n'aime pas ce garçon-là, » dit-il sans s'inquiéter de la présence de son subordonné.

Rostow haussa les épaules comme pour dire :

« Moi non plus, mais qu'y faire ? »

Et, ayant donné ses ordres, il retourna auprès de l'officier, qui était nonchalamment occupé à frotter ses petites mains blanches :

« Et dire qu'il existe des figures aussi antipathiques ! » pensa Rostow.

« Eh bien, avez-vous fait amener le cheval ? demanda Télianine, en se levant et en jetant autour de lui un regard indifférent.

– Oui, à l'instant.

– C'est bien… je n'étais entré que pour demander à Denissow s'il avait reçu l'ordre du jour d'hier ; l'avez-vous reçu, Denissow ?

– Non, pas encore ; où allez-vous ?

– Mais je vais aller montrer à ce jeune homme comment on ferre un cheval. »

Ils entrèrent dans l'écurie, et, sa besogne faite, le lieutenant retourna chez lui.

Denissow, assis à une table sur laquelle on avait posé une bouteille d'eau-de-vie et un saucisson, était en train d'écrire. Sa plume criait et crachait sur le papier. Quand Rostow entra, il le regarda d'un air sombre :

« C'est à elle que j'écris… »

Et, s'accoudant sur la table sans lâcher sa plume, comme s'il saisissait avec joie l'occasion de dire tout haut ce qu'il voulait mettre par écrit, il lui détailla le contenu de son épître :

« Vois-tu, mon ami, on ne vit pas, on dort quand on n'a pas un amour dans le cœur. Nous sommes les enfants de la poussière, mais, lorsqu'on aime, on devient Dieu, on devient pur comme au premier jour de la création !... Qui va là ? Envoie-le au diable, je n'ai pas le temps ! »

Mais Lavrouchka s'approcha de lui sans se déconcerter :

« Ce n'est personne, c'est le maréchal des logis à qui vous avez dit de venir chercher l'argent. »

Denissow fit un geste d'impatience aussitôt réprimé :

« Mauvaise affaire, grommela-t-il... Dis donc, Rostow, combien y a-t-il dans ma bourse ?

– Sept pièces neuves et trois vieilles.

– Ah ! mauvaise affaire ! Que fais-tu là planté comme une borne ? Va chercher le maréchal des logis !

– Denissow, je t'en prie, s'écria Rostow en rougissant, prends de mon argent, tu sais que j'en ai.

– Je n'aime pas à emprunter aux amis. Non, je n'aime pas cela.

– Si tu ne me traites pas en camarade, tu m'offenseras sérieusement ; j'en ai, je t'assure, répéta Rostow.

– Mais non, je te le répète... »

Denissow s'approcha du lit pour retirer sa bourse de dessous l'oreiller :

« Où l'as-tu cachée ?

– Sous le dernier oreiller.

– Elle n'y est pas !… »

Et Denissow jeta les deux oreillers par terre.

« C'est vraiment inouï !

– Tu l'auras fait tomber, attends, dit Rostow, en secouant les oreillers à son tour et en rejetant également de côté la couverture… Pas de bourse !… Aurais-je donc oublié ? Mais non, puisque j'ai même pensé que tu la gardais sous ta tête comme un trésor. Je l'ai bien mise là pourtant ; où est-elle donc ? ajouta-t-il en se tournant vers Lavrouchka.

– Elle doit être là où vous l'avez laissée, car je ne suis pas entré !

– Et je te dis qu'elle n'y est pas.

– C'est toujours la même histoire… vous oubliez toujours où vous mettez les choses… regardez dans vos poches.

– Mais non, te dis-je, puisque j'ai pensé au trésor… je me rappelle très bien que je l'ai mise là. »

Lavrouchka défit entièrement le lit, regarda partout, fureta dans tous les coins, et s'arrêta au beau milieu de la chambre, en étendant les bras avec stupéfaction. Denissow, qui avait suivi tous ses mouvements en silence, se tourna à ce geste vers Rostow :

« Voyons, Rostow, cesse de plaisanter ! »

Rostow, en sentant peser sur lui le regard de son ami, releva les yeux et les baissa aussitôt. Son visage devint pourpre et la respiration lui manqua.

« Il n'y a eu ici que le lieutenant et vous deux, donc elle doit y être ! dit Lavrouchka.

– Eh bien, alors, poupée du diable, remue-toi… cherche, s'écria Denissow devenu cramoisi, et le menaçant du poing : il, faut qu'elle se trouve, sans cela je te cravacherai… je vous cravacherai tous !… »

Rostow boutonna sa veste, agrafa son ceinturon et prit sa casquette.

« Trouve-la, te dis-je, continuait Denissow en secouant son domestique et en le poussant violemment contre la muraille.

– Laisse-le, Denissow, je sais qui l'a prise… »

Et Rostow se dirigea vers la porte, les yeux toujours baissés. Denissow, ayant subitement compris son allusion, s'arrêta et lui saisit la main :

« Quelle bêtise ! s'écria-t-il si fortement que les veines de son cou et de son front se tendirent comme des cordes. Tu deviens fou, je crois… la bourse est ici, j'écorcherai vif ce misérable et elle se retrouvera.

– Je sais qui l'a prise, répéta Rostow d'une voix étranglée.

– Et moi, je te défends… » s'écria Denissow.

Mais Rostow s’arracha avec colère à son étreinte.

« Tu ne comprends donc pas, lui dit-il, en le regardant droit et ferme dans les yeux, tu ne comprends donc pas ce que tu me dis ? Il n’y avait que moi ici ; donc, si ce n’est pas l’autre, c’est… et il se précipita hors de la chambre sans achever sa phrase.

– Ah ! que le diable t’emporte, toi et tout le reste ! »

Ce furent les dernières paroles qui arrivèrent aux oreilles de Rostow ; peu d’instants après il entrait dans le logement de Télianine.

« Mon maître n’est pas à la maison, lui dit le domestique, il est allé à l’état-major… Est-il arrivé quelque chose ? ajouta-t-il, en remarquant la figure bouleversée du junker.

– Non, rien !

– Vous l’avez manqué de peu. »

Sans rentrer chez lui, Rostow monta à cheval et se rendit à l’état-major, qui était établi à trois verstes de Saltzeneck ; il y avait là un petit « traktir » où se réunissaient les officiers. Arrivé devant la porte, il y vit attaché le cheval de Télianine ; le jeune officier était attablé dans la chambre du fond devant un plat de saucisses et une bouteille de vin.

« Ah ! vous voilà aussi, jeune adolescent, dit-il en souriant et en élevant ses sourcils.

– Oui, » dit Rostow avec effort, et il s’assit à une table voisine, à côté de deux Allemands et d’un officier russe.

Tous gardaient le silence, on n'entendait que le cliquetis des couteaux. Ayant fini de déjeuner, le lieutenant tira de sa poche une longue bourse, en fit glisser les coulants de ses petits doigts blancs et recourbés à la poulaine, y prit une pièce d'or et la tendit au garçon.

« Dépêchez-vous, dit-il.

– Permettez-moi d'examiner cette bourse, » murmura Rostow en s'approchant.

Télianine, dont les yeux, comme d'habitude, ne se fixaient nulle part, la lui passa.

« Elle est jolie, n'est-ce pas ? dit-il en pâlissant légèrement… voyez, jeune homme. »

Le regard de Rostow se porta alternativement sur la bourse et sur le lieutenant.

« Tout cela restera à Vienne, si nous y arrivons, car ici, dans ces vilains petits trous, on ne peut guère dépenser son argent, ajouta-t-il avec une gaieté forcée… Rendez-la-moi, je m'en vais. »

Rostow se taisait.

« Eh bien, et vous, vous allez déjeuner ? On mange assez bien ici, mais, voyons, rendez-la-moi donc… »

Et il étendit la main pour prendre la bourse.

Le junker la lâcha et le lieutenant la glissa doucement dans la poche de son pantalon ; il releva ses sourcils avec négligence, et sa bouche s'entr'ouvrit comme pour dire : « Oui, c'est ma

bourse ; elle rentre dans ma poche, c'est tout simple, et personne n'a rien à y voir… »

« Eh bien, dit-il, et leurs regards se croisèrent en se lançant des éclairs.

– Venez par ici, et Rostow entraîna Télianine vers la fenêtre… Cet argent est à Denissow, vous l'avez pris ! lui souffla-t-il à l'oreille.

– Quoi ? comment… vous osez ? » Mais dans ces paroles entrecoupées on sentait qu'il n'y avait plus qu'un appel désespéré, une demande de pardon ; les derniers doutes, dont le poids terrible n'avait cessé d'oppresser le cœur de Rostow, se dissipèrent aussitôt.

Il en ressentit une grande joie et en même temps une immense compassion pour ce malheureux.

« Il y a du monde ici, Dieu sait ce que l'on pourrait supposer, murmura Télianine en prenant sa casquette et en se dirigeant vers une autre chambre qui était vide.

– Il faut nous expliquer : je le savais et je puis le prouver, » répliqua Rostow, décidé à aller jusqu'au bout.

Le visage pâle et terrifié du coupable tressaillit ; ses yeux allaient toujours de droite et de gauche, mais sans quitter le plancher et sans oser se porter plus haut. Quelques sons rauques et inarticulés s'échappèrent de sa poitrine.

« Je vous en supplie, comte, ne me perdez pas, voici l'argent, prenez-le… mon père est vieux, ma mère… »

Et il jeta la bourse sur la table.

Rostow s'en empara et marcha vers la porte sans le regarder ; arrivé sur le seuil, il se retourna et revint sur ses pas.

« Mon Dieu, lui dit-il avec angoisse et les yeux humides, comment avez-vous pu faire cela ?

– Comte !... »

Et Télianine s'approcha du junker.

« Ne me touchez pas, s'écria impétueusement Rostow en se reculant ; si vous en avez besoin, eh bien, tenez, prenez-la. » Et, lui jetant la bourse, il disparut en courant.

V

Le soir même, une conversation animée avait lieu, dans le logement de Denissow, entre les officiers de l'escadron.

« Je vous répète que vous devez présenter vos excuses au colonel, disait le capitaine en second, Kirstein ; le capitaine Kirstein avait des cheveux grisonnants, d'énormes moustaches, des traits accentués, un visage ridé ; redevenu deux fois simple soldat pour affaires d'honneur, il avait toujours su reconquérir son rang.

– Je ne permettrai à personne de dire que je mens, s'écria Rostow, le visage enflammé et tremblant d'émotion... Il m'a dit que j'en avais menti, à quoi je lui ai répondu que c'était lui qui en avait menti... Cela en restera là !... On peut me mettre de service tous les jours et me flanquer aux arrêts, mais quant à des

excuses, c'est autre chose, car si le colonel juge indigne de lui de me donner satisfaction, alors…

– Mais voyons, écoutez-moi, dit Kirstein en l'interrompant de sa voix de basse, et il lissait avec calme ses longues moustaches. Vous lui avez dit, en présence de plusieurs officiers, qu'un de leurs camarades avait volé ?

– Ce n'est pas ma faute si la conversation a eu lieu devant témoins. J'ai peut-être eu tort, mais je ne suis point un diplomate ; c'est pour cela que je suis entré dans les hussards, persuadé qu'ici toutes ces finesses étaient inutiles, et là-dessus il me lance un démenti à la figure. Eh bien… qu'il me donne satisfaction !

– Tout cela est fort bien, personne ne doute de votre courage, mais là n'est pas la question. Demandez plutôt à Denissow s'il est admissible que vous, un « junker », vous puissiez demander satisfaction au chef de votre régiment ? »

Denissow mordillait sa moustache d'un air sombre, sans prendre part à la discussion ; mais à la question de Kirstein il secoua négativement la tête.

« Vous parlez de cette vilenie au colonel devant des officiers ?… Bogdanitch a eu parfaitement raison de vous rappeler à l'ordre.

– Il ne m'a pas rappelé à l'ordre, il a prétendu que je ne disais pas la vérité.

– C'est ça, et vous lui avez répondu des bêtises… vous lui devez donc des excuses.

– Pas le moins du monde.

– Je ne m’attendais pas à cela de vous, reprit gravement le capitaine en second, car vous êtes coupable non seulement envers lui, mais envers tout le régiment. Si au moins vous aviez réfléchi, si vous aviez pris conseil avant d’agir, mais non, vous avez éclaté, et cela devant les officiers. Que restait-il à faire au colonel ? à mettre l’accusé en jugement ; c’était imprimer une tache à son régiment et le couvrir de honte pour un misérable. Ce serait juste selon vous, mais cela nous déplaît à nous, et Bogdanitch est un brave de vous avoir puni. Vous en êtes outré, mais c’est votre faute, vous l’avez cherché, et maintenant qu’on tâche d’étouffer l’affaire, vous continuez à l’ébruiter… et votre amour-propre vous empêche d’offrir vos excuses à un vieux et honorable militaire comme notre colonel. Peu vous importe, n’est-ce pas ? Cela vous est bien égal de déshonorer le régiment ! – et la voix de Kirstein trembla légèrement – à vous qui n’y passerez peut-être qu’une année et qui demain pouvez être nommé aide de camp ? Mais cela ne nous est pas indifférent à nous, que l’on dise qu’il y a des voleurs dans le régiment de Pavlograd ; n’est-ce pas, Denissow ? »

Denissow, silencieux et immobile, lançait de temps en temps un coup d’œil à Rostow.

« Nous autres vieux soldats, qui avons grandi avec le régiment et qui espérons y mourir, son honneur nous tient au cœur, et Bogdanitch le sait bien. C’est mal, c’est mal ; fâchez-vous si vous voulez, je n’ai jamais mâché la vérité à personne.

– Il a raison, que diable, s’écria Denissow… eh bien, Rostow, eh bien !… »

Rostow, rougissant et pâlissant tour à tour, portait ses regards de l’un à l’autre :

« Non, messieurs, non, ne pensez pas… ne me croyez pas capable de… l’honneur du régiment m’est aussi cher… et je le

prouverai… et l'honneur du drapeau aussi. Eh bien, oui, j'ai eu tort, complètement tort, que vous faut-il encore ? »

Et ses yeux se mouillèrent de larmes.

« Très bien, comte, s'écria Kirstein en se levant et en lui tapant sur l'épaule avec sa large main.

– Je te le disais bien, dit Denissow, c'est un brave cœur.

– Oui, c'est bien, très bien, comte, répéta le vieux militaire, en honorant le « junker » de son titre, en reconnaissance de son aveu… Allons, allons, faites vos excuses, Excellence.

– Messieurs, je ferai tout ce que vous voudrez… personne ne m'entendra plus prononcer un mot là-dessus ; mais quant à faire mes excuses, cela m'est impossible, je vous le jure : j'aurais l'air d'un petit garçon qui demande pardon. »

Denissow partit d'un éclat de rire.

« Tant pis pour vous ! Bogdanitch est rancunier ; vous payerez cher votre obstination.

– Je vous le jure, ce n'est pas de l'obstination, je ne puis pas vous expliquer ce que j'éprouve… je ne le puis pas.

– Eh bien, comme il vous plaira ! Et où est-il, ce misérable ? où s'est-il caché ? demanda Kirstein, en se tournant vers Denissow.

– Il fait le malade, on le portera malade dans l'ordre du jour de demain.

– Oui, c'est une maladie : impossible de comprendre cela autrement.

– Maladie ou non, je lui conseille de ne pas me tomber sous la main, je le tuerais, » s'écria Denissow avec fureur.

En ce moment Gerkow entra.

« Toi ! dirent les officiers.

– En marche, messieurs ! Mack s'est rendu prisonnier avec toute son armée.

– Quel canard !

– Je l'ai vu, vu de mes propres yeux.

– Comment, tu as vu Mack vivant, en chair et en os ?

– En marche ! en marche ! vite une bouteille pour la nouvelle qu'il apporte ! Comment es-tu tombé ici ?

– On m'a de nouveau renvoyé au régiment à cause de ce diable de Mack. Le général autrichien s'est plaint de ce que je l'avais félicité de l'arrivée de son supérieur. Qu'as-tu donc, Rostow, on dirait que tu sors du bain ?

– Ah ! mon cher, c'est un tel gâchis ici depuis deux jours ! »

L'aide de camp du régiment entra et confirma les paroles de Gerkow.

Le régiment devait se mettre en marche le lendemain :

« En marche, messieurs ! Dieu merci, plus d'inaction ! »

VI

Koutouzow s'était replié sur Vienne, en détruisant derrière lui les ponts sur l'Inn, à Braunau, et sur la Traun, à Lintz. Pendant la journée du 23 octobre, les troupes passaient la rivière Enns. Les fourgons de bagages, l'artillerie, les colonnes de troupes traversaient la ville en défilant des deux côtés du pont. Il faisait un temps d'automne doux et pluvieux. Le vaste horizon qui se déroulait à la vue, des hauteurs où étaient placées les batteries russes pour la défense du pont, tantôt se dérobait derrière un rideau de pluie fine et légère qui rayait l'atmosphère de lignes obliques, tantôt s'élargissait lorsqu'un rayon de soleil illuminait au loin tous les objets, en leur prêtant l'éclat du vernis. La petite ville avec ses blanches maisonnettes aux toits rouges, sa cathédrale et son pont, des deux côtés duquel se déversait en masses serrées l'armée russe, était située au pied des collines. Au tournant du Danube, à l'embouchure de l'Enns, on apercevait des barques, une île, un château avec son parc, entourés des eaux réunies des deux fleuves, et, sur la rive gauche et rocheuse du Danube, s'étendaient dans le lointain mystérieux des montagnes verdoyantes, aux défilés bleuâtres, couvertes d'une forêt de pins à l'aspect sauvage et impénétrable, derrière laquelle s'élançaient les tours d'un couvent, et bien loin, sur la hauteur, on entrevoyait les patrouilles ennemies. En avant de la batterie, le général commandant l'arrière-garde, accompagné d'un officier de l'état-major, examinait le terrain à l'aide d'une longue-vue ; à quelques pas de lui, assis sur l'affût d'un canon, Nesvitsky, envoyé à l'arrière-garde par le général en chef, faisait à ses camarades les honneurs de ses petits pâtés arrosés de véritable Doppel-Kummel[14]. Le cosaque qui le suivait lui présentait le flacon et la cantine, pendant que les officiers l'entouraient gaiement,

[14] Eau-de-vie de Riga. (*Note du traducteur.*)

les uns à genoux, les autres assis à la turque sur l'herbe mouillée.

« Pas bête ce prince autrichien qui s'est construit ici un château ! Quel charmant endroit ! Eh bien, messieurs, vous ne mangez plus !

– Mille remerciements, prince, répondit l'un d'eux, qui trouvait un plaisir extrême à causer avec un aussi gros bonnet de l'état-major…

– Le site est ravissant : nous avons côtoyé le parc et aperçu deux cerfs, et quel beau château !

– Voyez, prince, dit un autre qui, se faisant scrupule d'avaler encore un petit pâté, détourna son intérêt sur le paysage : voyez, nos fantassins s'y sont déjà introduits ; tenez, là-bas derrière le village, sur cette petite prairie, il y en a trois qui traînent quelque chose. Ils l'auront bien vite nettoyé, ce château ! ajouta-t-il avec un sourire d'approbation.

– Oui, oui, dit Nesvitsky, en introduisant un petit pâté dans sa grande et belle bouche aux lèvres humides. Quant à moi, j'aurais désiré pénétrer là dedans, continua-t-il en indiquant les hautes tours du couvent situé sur la montagne, et ses yeux brillèrent en se fermant à demi.

– Ne serait-ce pas charmant, avouez-le, messieurs ?… Pour effrayer ces nonnettes, j'aurais, ma foi, donné cinq ans de ma vie… des Italiennes, dit-on, et il y en a de jolies.

– D'autant plus qu'elles s'ennuient à mourir, » ajouta un officier plus hardi que les autres.

Pendant ce temps, l'officier de l'état-major indiquait quelque chose au général, qui l'examinait avec sa longue-vue.

« C’est ça, c’est ça ! répondit le général d’un ton de mauvaise humeur, en abaissant sa lorgnette et en haussant les épaules… Ils vont tirer sur les nôtres !… Comme ils traînent ! »

À l’œil nu, on distinguait de l’autre côté une batterie ennemie, de laquelle s’échappait une légère fumée d’un blanc de lait, puis on entendit un bruit sourd et l’on vit nos troupes hâter le pas au passage de la rivière. Nesvitsky se leva en s’éventant, et s’approcha du général, le sourire sur les lèvres.

« Votre Excellence ne voudrait-elle pas manger un morceau ?

– Cela ne va pas, dit le général sans répondre à son invitation, les nôtres sont en retard.

– Faut-il y courir, Excellence ?

– Oui, allez-y, je vous prie… »

Et le général lui répéta l’ordre qui avait déjà été donné :

« Vous direz aux hussards de passer les derniers, de brûler le pont, comme je l’ai ordonné, et de s’assurer si les matières inflammables sont bien placées.

– Très bien, répondit Nesvitsky ; – alors il fit signe au cosaque de lui amener son cheval et de ranger sa cantine, et hissa légèrement son gros corps en selle. – Ma parole, j’irai voir, en passant, les nonnettes, dit-il aux officiers, en lançant son cheval sur le sentier sinueux qui se déroulait au flanc de la montagne.

– Voyons, capitaine, dit le général, en s’adressant à l’artilleur, tirez, le hasard dirigera vos coups… amusez-vous un peu !

– Les servants à leurs pièces ! commanda l’officier, et, un instant après, les artilleurs quittèrent gaiement leurs feux de bivouac pour courir aux canons et les charger.

« N° 1 !… »

Et le N° 1 s’élança crânement dans l’espace !

Un son métallique et assourdissant retentit : la grenade, en sifflant, vola par-dessus les têtes des nôtres et alla tomber bien en avant de l’ennemi ; un léger nuage de fumée indiqua l’endroit de la chute et de l’explosion. Officiers et soldats s’étaient réveillés à ce bruit, et tous suivirent avec intérêt la marche de nos troupes au bas de la montagne, et celle de l’ennemi qui avançait. Tout se voyait distinctement. Le son répercuté de ce coup solitaire et les rayons brillants du soleil, déchirant son voile de nuages, se fondirent en une seule et même impression d’entrain et de vie.

VII

Deux boulets ennemis avaient passé par-dessus le pont, et sur le pont il y avait foule. Tout au milieu, appuyé contre la balustrade, se tenait le prince Nesvitsky, riant et regardant son cosaque qui tenait les deux chevaux un peu en arrière de lui. À peine faisait-il un pas en avant, que les soldats et les chariots le repoussaient contre le parapet, et il se remettait à sourire.

« Eh ! là-bas, camarade, disait le cosaque à un soldat qui conduisait un fourgon, et refoulait l’infanterie massée autour de ses roues… Eh ! là-bas, attends donc, laisse passer le général ! »

Mais le soldat du train, sans faire la moindre attention au titre de général, criait contre les hommes qui lui barraient la route :

« Eh ! pays, tire à gauche, gare !… »

Mais les « pays », épaule contre épaule, leurs baïonnettes s'entrechoquant, continuaient à marcher en masse compacte. En regardant au-dessous de lui, le prince Nesvitsky pouvait apercevoir les petites vagues, rapides et clapotantes de l'Enns, qui, courant l'une sur l'autre, se confondaient, blanches d'écume, en se brisant sous l'arche du pont. En regardant autour de lui, il voyait se succéder des vagues vivantes de soldats semblables à celles d'en bas, des vagues de shakos recouverts de leurs fourreaux, de sacs, de fusils aux longues baïonnettes, de visages aux pommettes saillantes, aux joues creuses, à l'expression insouciante et fatiguée, et de pieds en mouvement foulant les planches boueuses du pont. Parfois, un officier en manteau se frayait un passage à travers ces ondes uniformes, comme un jet de la blanche écume qui courait sur les eaux de l'Enns. Parfois les ondes de l'infanterie entraînaient avec elles un hussard à pied, un domestique militaire, un habitant de la ville, comme de légers morceaux de bois emportés par le courant ; parfois encore, un fourgon d'officier ou de compagnie, recouvert de cuir de haut en bas, voguait majestueusement, soutenu par la vague humaine comme une poutre descendant la rivière.

« Voilà !… c'est comme une digue rompue ! dit le cosaque, sans pouvoir avancer.

– Dites donc, y en a-t-il encore beaucoup à passer ?

– Un million moins un, répondit un loustic de belle humeur, clignant de l'œil et en le frôlant de sa capote déchirée. Après lui venait un vieux soldat, à l'air sombre, qui disait à son camarade :

« À présent qu'il (l'ennemi) va chauffer le pont, on ne pensera plus à se gratter !… »

Et les soldats passaient, et à leur suite venait un fourgon avec un domestique militaire qui fouillait sous la bâche en criant :

« Où diable a-t-on fourré le tournevis ?… »

Et celui-là aussi passait son chemin. Puis venaient des soldats en gaieté, qui avaient quelques gouttes d'eau-de-vie sur la conscience :

« Comme il lui a bien appliqué sa crosse droit dans les dents, le cher homme ! disait en ricanant l'un d'eux qui gesticulait, la capote relevée…

– C'est bien fait pour ce doux jambon ! » répondit l'autre en riant.

Et ils passèrent, en sorte que Nesvitsky ne sut jamais qui avait reçu le coup de crosse, ni à qui s'adressait l'épithète de « doux jambon ».

« Qu'est-ce qu'ils ont à se dépêcher ? Parce qu'il a tiré un coup à poudre, ils s'imaginent qu'ils vont tous tomber, grommelait un sous-officier…

– Quand le boulet a sifflé à mes oreilles, alors, sais-tu, vieux père, j'en ai perdu la respiration… Quelle frayeur, vrai Dieu ! disait un jeune soldat, dont la grande bouche se fendait jusqu'aux oreilles pour mieux rire, comme s'il se vantait d'avoir eu peur…

Et celui-là passait aussi. Après lui venait un chariot qui ne ressemblait en rien aux précédents. C'était un attelage à l'allemande, à deux chevaux, conduit par un homme du pays et traînant une montagne de choses entassées. Une belle vache pie était attachée derrière ; sur des édredons empilés se tenaient assises une mère allaitant son enfant, une vieille femme et une jeune et belle fille aux joues rouges. Ces émigrants avaient sans doute obtenu un laissez-passer spécial. Les deux jeunes femmes, pendant que la voiture marchait à pas lents, avaient attiré l'attention des soldats, qui ne leur ménageaient pas les quolibets :

« Oh ! cette grande saucisse qui déménage aussi !…

– Vends-moi la petite mère, disait un autre à l'Allemand, qui, la tête inclinée, terrifié et farouche, allongeait le pas.

– S'est-elle attifée ? Quelles diablesses !… Cela t'irait, Fédotow, d'être logé chez elles ? Nous en avons vu, camarade !

– Où allez-vous ? » demanda un officier d'infanterie qui mangeait une pomme.

Et il regarda en souriant la jeune fille. L'Allemand fit signe qu'il ne comprenait pas :

« La veux-tu ? prends-la, continua l'officier en passant la pomme à la belle fille, qui l'accepta en souriant. Tous, y compris Nesvitsky, suivaient des yeux les femmes qui s'éloignaient. Après elles, recommencèrent le même défilé de soldats, les mêmes conversations, et puis tout s'arrêta de nouveau, à cause d'un cheval du fourgon de la compagnie, qui, comme il arrive souvent à la descente d'un pont, s'était empêtré dans ses traits :

« Eh bien, qu'est-ce qu'on attend ?… Quel désordre !… Ne poussez donc pas !… Au diable l'impatient ! Ce sera bien pis

quand il brûlera le pont… et l'officier qu'on écrase ! » s'écrièrent des soldats dans la foule, en se regardant les uns les autres et en se pressant vers la sortie.

Tout à coup Nesvitsky entendit un bruit tout nouveau pour lui ; quelque chose s'approchait rapidement, quelque chose de grand, qui tomba dans l'eau avec fracas :

« Tiens, jusqu'où ça a volé ! dit gravement un soldat en se retournant au bruit.

– Eh bien, quoi, c'est un encouragement pour nous faire marcher plus vite, » ajouta un autre avec une certaine inquiétude.

Nesvitsky comprit qu'il s'agissait d'une bombe.

« Hé, cosaque, le cheval ! dit-il, et faites place, vous autres, faites place ! »

Ce ne fut pas sans efforts qu'il atteignit sa monture et qu'il avança en lançant des vociférations à droite et à gauche. Les soldats se serrèrent pour lui faire place, mais ils furent aussitôt refoulés contre lui par les plus éloignés, et sa jambe fut prise comme dans un étau.

« Nesvitsky, Nesvitsky, tu es un animal !… »

Nesvitsky, se retournant au son d'une voix enrouée, vit quinze pas derrière lui, séparé par cette houle vivante de l'infanterie en marche, Vaska Denissow, les cheveux ébouriffés, la casquette sur la nuque et le dolman fièrement rejeté sur l'épaule.

« Dis donc à ces diables de nous laisser passer, lui cria Denissow avec colère et en brandissant, de sa petite main aussi rouge que sa figure, son sabre qu'il avait laissé dans le fourreau.

– Ah ! ah ! Vaska, répondit joyeusement Nesvitsky… que fais-tu là ?

– L'escadron ne peut pas passer, continua-t-il en éperonnant son beau cheval noir, un Arabe pur sang, dont les oreilles frémissaient à la piqûre accidentelle des baïonnettes, et qui, blanc d'écume, martelant de ses fers les planches du pont, en aurait franchi le garde-fou si son cavalier l'eût laissé faire. – Mais, que diable… quels moutons !… de vrais moutons… arrière !… faites place !… Eh ! là-bas du fourgon… attends… ou je vous sabre tous !… »

Alors il tira son sabre, et exécuta un moulinet. Les soldats effrayés se serrèrent, et Denissow put rejoindre Nesvitsky. »

« Tu n'es donc pas gris aujourd'hui ? lui demanda ce dernier.

– Est-ce qu'on me donne le temps de boire ; toute la journée on traîne le régiment de droite et de gauche… S'il faut se battre, eh bien, qu'on se batte ; sans cela, le diable sait ce qu'on fait !

– Tu es d'une élégance ! » dit Nesvitsky, en regardant son dolman et la housse de son cheval.

Denissow sourit, tira de sa sabretache un mouchoir d'où s'échappait une odeur parfumée, et le mit sous le nez de son ami.

« Impossible autrement, car on se battra peut-être !… Rasé, parfumé, les dents brossées !… »

L'imposante figure de Nesvitsky suivi de son cosaque, et la persévérance de Denissow à tenir son sabre à la main produisirent leur effet.

Ils parvinrent à traverser le pont, et ce fut à leur tour d'arrêter l'infanterie. Nesvitsky, ayant trouvé le colonel, lui transmit l'ordre dont il était porteur et retourna sur ses pas.

La route une fois balayée, Denissow se campa à l'entrée du pont : retenant négligemment son étalon qui frappait du pied avec impatience, il regardait défiler son escadron, les officiers en avant, sur quatre hommes de front. L'escadron s'y développa pour gagner la rive opposée. Les fantassins, arrêtés et massés dans la boue, examinaient les hussards fiers et élégants, de cet air ironique et malveillant particulier aux soldats de différentes armes lorsqu'ils se rencontrent.

« Des enfants bien mis, tout prêts pour la Podnovinsky[15] ! On n'en tire rien !... Tout pour la montre !

– Eh ! l'infanterie, ne fais pas de poussière ! dit plaisamment un hussard dont le cheval venait d'éclabousser un fantassin.

– Si on t'avait fait marcher deux étapes le sac sur le dos, tes brandebourgs ne seraient pas si neufs !... Ce n'est pas un homme, c'est un oiseau à cheval !... »

Et le fantassin s'essuya la figure avec sa manche.

« C'est ça, Likine... si tu étais à cheval, tu ferais une jolie figure ! disait un caporal à un pauvre petit troupier qui pliait sous le poids de son fourniment.

---

[15] Nom d'une promenade de Moscou. (*Note du traducteur*.)

– Mets-toi un bâton entre les jambes et tu seras à cheval, » repartit le hussard.

VIII

Le reste de l'infanterie traversait en se hâtant ; les fourgons avaient déjà passé, la presse était moindre et le dernier bataillon venait d'arriver sur le pont. Seuls de l'autre côté, les hussards de l'escadron de Denissow ne pouvaient encore apercevoir l'ennemi, qui néanmoins était parfaitement visible des hauteurs opposées, car leur horizon se trouvait limité, à une demi-verste de distance, par une colline. Une petite lande déserte, sur laquelle s'agitaient nos patrouilles de cosaques, s'étendait au premier plan.

Tout à coup, sur la montée de la route, se montrèrent juste en face, de l'artillerie et des capotes bleues : c'étaient les Français ! Les officiers et les soldats de l'escadron de Denissow, tout en essayant de parler de choses indifférentes et de regarder de côté et d'autre, ne cessaient de penser à ce qui se préparait là-bas sur la montagne, et de regarder involontairement les taches noires qui se dessinaient à l'horizon ; ils savaient que ces taches noires, c'était l'ennemi.

Le temps s'était éclairci dans l'après-midi ; un soleil radieux descendait vers le couchant, au-dessus du Danube et des sombres montagnes qui l'environnent ; l'air était calme, le son des clairons et les cris de l'ennemi le traversaient par intervalles. Les Français avaient cessé leur feu ; sur un espace de trois

cents sagènes[16] environ, il n'y avait plus que quelques patrouilles. On éprouvait le sentiment de cette distance indéfinissable, menaçante et insondable, qui sépare deux armées ennemies en présence. Qu'y a-t-il à un pas au delà de cette limite, qui évoque la pensée de l'autre limite, celle qui sépare les morts des vivants ?… L'inconnu des souffrances, la mort ? Qu'y a-t-il là, au delà de ce champ, de cet arbre, de ce toit éclairés par le soleil ? On l'ignore, et l'on voudrait le savoir… On a peur de franchir cette ligne, et cependant on voudrait la dépasser, car on comprend que tôt ou tard on y sera obligé, et qu'on saura alors ce qu'il y a là-bas, aussi fatalement que l'on connaîtra ce qui se trouve de l'autre côté de la vie… On se sent exubérant de forces, de santé, de gaieté, d'animation, et ceux qui vous entourent sont aussi en train, et aussi vaillants que vous-même !…

Telles sont les sensations, sinon les pensées de tout homme en face de l'ennemi, et elles ajoutent un éclat particulier, une vivacité et une netteté de perception inexprimables à tout ce qui se déroule pendant ces courts instants.

Une légère fumée s'éleva sur une éminence, et un boulet vola en sifflant au-dessus de l'escadron de hussards. Les officiers, qui s'étaient groupés, retournèrent à leur poste ; les hommes alignèrent leurs chevaux. Le silence se fit dans les rangs ; tous les regards se portèrent de l'ennemi sur le chef d'escadron, dans l'attente du commandement. Un second et un troisième projectile passèrent en l'air : il était évident qu'on tirait sur eux, mais les boulets, dont on entendait distinctement le sifflement régulier, allaient se perdre derrière l'escadron. Les hussards ne se détournaient pas, mais, à ce bruit répété, tous les cavaliers se soulevaient comme un seul homme et retombaient sur leurs étriers. Chaque soldat, sans tourner la tête, regardait de côté son camarade, comme pour saisir au passage l'impression qu'il

---

[16] La sagène est égale à 7 pieds, ou 2,13 m. La verste est égale à 500 sagènes. *(Note du correcteur.)*

éprouvait. Depuis Denissow jusqu'au trompette, chaque figure avait un léger tressaillement de lèvres et de menton, qui indiquait un sentiment intérieur de lutte et d'excitation. Le maréchal des logis, avec sa figure renfrognée, examinait ses hommes comme s'il les menaçait d'une punition. Le « junker » Mironow s'inclinait à chaque boulet ; Rostow, placé au flanc gauche sur son brillant Corbeau, avait l'air heureux et satisfait d'un écolier assuré de se distinguer dans l'examen qu'il subit devant un nombreux public. Il regardait gaiement, sans crainte, les camarades, comme pour les prendre à témoin de son calme devant le feu de l'ennemi, et cependant sur ses traits se dessinait aussi ce pli involontaire creusé par une impression nouvelle et sérieuse.

« Qui est-ce qui salue là-bas ? Eh ! junker Mironow, ce n'est pas bien, regardez-moi, » criait Denissow qui, ne pouvant rester en place, faisait le manège devant l'escadron.

Il n'y avait rien de changé dans la petite personne de Denissow, avec son nez en l'air et sa chevelure noire ; il tenait de sa petite main musculeuse aux doigts courts la poignée de son sabre nu : c'était sa personne de tous les jours, ou de tous les soirs, après deux bouteilles vidées ! Il était seulement plus rouge que d'habitude, et rejetant en arrière sa tête crépue, comme font les oiseaux lorsqu'ils boivent, éperonnant sans pitié son brave Bédouin, il se porta au galop sur le flanc gauche, et donna d'une voix enrouée l'ordre d'examiner les pistolets. Il se retourna alors vers Kirstein, qui venait à lui sur une lourde jument d'allure pacifique.

« Eh quoi ! dit ce dernier, sérieux comme toujours, mais dont les yeux brillaient… Eh quoi ! on n'en viendra pas aux mains, tu verras, nous nous retirerons.

– Le diable sait ce qu'ils font, grommela Denissow… Ah ! Rostow, s'écria-t-il, en voyant la joyeuse figure du junker, te voilà à la fête ! »

Rostow se sentait complètement heureux. À ce moment, un général se montra sur le pont ; Denissow s'élança vers lui :

« Excellence, permettez-nous d'attaquer, je les culbuterai.

– Il s'agit bien d'attaquer, répondit le général, en fronçant le sourcil, comme pour chasser une mouche importune… Pourquoi êtes-vous ici ? Les éclaireurs se replient ! Ramenez l'escadron ! »

Le premier et le deuxième escadron repassèrent le pont, sortirent du cercle des projectiles et se dirigèrent vers la montagne sans avoir perdu un seul homme. Les derniers cosaques abandonnèrent l'autre rive.

Le colonel Karl Bogdanitch Schoubert s'approcha de l'escadron de Denissow et continua à marcher au pas, presque à côté de Rostow, sans s'occuper de son inférieur, qu'il revoyait pour la première fois depuis leur altercation au sujet de Télianine. Rostow, à son rang, se sentait au pouvoir de cet homme envers lequel il se reconnaissait coupable ; il ne quittait pas des yeux son dos athlétique, son cou rouge et sa nuque blonde. Il lui semblait que Bogdanitch affectait de ne pas le voir, que son but était d'éprouver son courage, et il se redressait de toute sa hauteur, en regardant gaiement autour de lui. Il pensait encore que Bogdanitch faisait exprès de ne point s'éloigner, pour faire parade de son sang-froid, ou bien, que pour se venger il lancerait, à cause de lui, l'escadron dans une attaque désespérée, ou bien encore qu'après l'attaque il viendrait à sa rencontre et lui donnerait généreusement, à lui blessé, une poignée de main en signe de réconciliation.

Gerkow, dont les hautes et larges épaules étaient bien connues des hussards de Pavlograd, s'approcha du colonel. Gerkow, qui était envoyé par l'état-major, n'était pas resté au régi-

ment ; il se disait à lui-même qu'il n'était pas assez bête pour cela, lorsque, sans rien faire, il pouvait, en se faisant attacher à un état-major quelconque, recevoir des récompenses. Aussi parvint-il à se faire nommer officier d'ordonnance du prince Bagration. Il venait, de la part du commandant de l'arrière-garde, apporter un ordre à son ancien chef.

« Colonel, dit-il d'un air sombre et grave, en s'adressant à l'ennemi de Rostow, – et il lança un coup d'œil à ses camarades, – on vous ordonne de vous arrêter et de brûler le pont. »

– Qui ? On vous ordonne ? demanda le colonel d'un air grognon.

– Ah ! ça, je n'en sais rien : qui ? on vous ordonne ? répondit le cornette, sans se départir de son sérieux… Le prince m'a simplement envoyé vous dire de ramener les hussards et de brûler le pont. »

Un officier d'état-major se présenta au même moment, porteur du même ordre, et fut suivi de près par le gros Nesvitsky, qui arrivait au galop de son cheval cosaque.

« Comment, colonel, je vous avais dit de brûler le pont !… Il y a donc eu malentendu… tout le monde là-bas perd la tête, on n'y comprend rien. »

Le colonel, sans se presser, fit faire halte à son régiment et s'adressant à Nesvitsky :

« Vous ne m'avez parlé que des matières inflammables ; quant à brûler le pont, vous ne m'en avez rien dit.

– Comment, mon petit père, je ne vous en ai rien dit ? repartit Nesvitsky en ôtant sa casquette et en passant sa main

dans ses cheveux trempés de sueur… puisque je vous ai parlé des matières inflammables ?

– D'abord, je ne suis pas votre petit père, monsieur l'officier d'état-major, et vous ne m'avez pas dit de brûler le pont. Je connais le service, et j'ai pour habitude d'exécuter ponctuellement les ordres que je reçois ; vous avez dit : on brûlera le pont ; je ne pouvais donc pas deviner, sans le secours du Saint-Esprit, qui le brûlerait !

– C'est toujours ainsi, dit Nesvitsky avec un geste d'impatience…– Que fais-tu, toi, ici ? continua-t-il en s'adressant à Gerkow.

– Mais je suis aussi venu pour cela !… Te voilà mouillé comme une éponge ; veux-tu que je te presse ?

– Vous m'avez dit, monsieur l'officier de l'état-major… continua le colonel d'un ton offensé.

– Dépêchez-vous, colonel, s'écria l'officier en l'interrompant… ; sans cela l'ennemi va nous mitrailler. »

Le colonel les regarda tour à tour en silence et fronça le sourcil.

« Je brûlerai le pont, » dit-il d'un ton solennel, comme pour bien constater qu'il ferait son devoir en dépit de toutes les difficultés qu'on lui suscitait.

Ayant donné, de ses longues jambes maigres, un double coup d'éperon à son cheval, comme si l'animal était coupable, il s'avança pour commander au deuxième escadron de Denissow de retourner au pont.

« C'est bien cela, se dit Rostow, il veut m'éprouver !… »

Son cœur se serra, le sang lui afflua aux tempes :

« Eh bien, qu'il regarde, il verra si je suis un poltron ! »

La contraction, causée par le sifflement des boulets, reparut de nouveau sur les visages animés des hommes de l'escadron. Rostow ne quittait pas des yeux son ennemi le colonel, et cherchait à lire sur sa figure la confirmation de ses soupçons ; mais le colonel ne le regarda pas une seule fois et continua à examiner les rangs avec une sévérité solennelle.

Son commandement se fit entendre.

« Vite, vite ! » crièrent quelques voix autour de lui.

Les sabres s'accrochaient aux brides, les éperons s'entrechoquaient, et les hussards quittèrent leurs montures, ne sachant eux-mêmes ce qu'ils allaient faire. Quelques-uns se signaient. Rostow ne regardait plus son chef, il n'en avait plus le temps. Il craignait de rester en arrière, sa main tremblait en jetant la bride de son cheval au soldat chargé de le garder, et il entendait les battements de son cœur. Denissow, penché en arrière, passa devant lui en disant quelques mots. Rostow ne voyait rien que les hussards qui couraient en s'embarrassant dans leurs éperons et en faisant sonner leurs sabres.

« Un brancard ! » s'écria une voix derrière lui, sans que Rostow se rendît compte de la demande.

Il courait toujours pour garder l'avance, mais à l'entrée du pont il trébucha et tomba sur les mains dans la boue gluante et tassée. Ses camarades le dépassèrent.

« Des deux côtés, capitaine ! » s'écria le colonel, qui était resté à cheval non loin du pont et dont la figure était joyeuse et triomphante.

Rostow se releva en essuyant ses mains au cuir de son pantalon, et, regardant son ennemi, s'élança en avant, pensant que, plus loin il irait, mieux cela vaudrait, mais Bogdanitch le rappela sans le reconnaître :

« Qui court là-bas au milieu du pont ? Eh ! junker, arrière, s'écria-t-il en colère, et, s'adressant à Denissow qui, par fanfaronnade, s'était avancé à cheval sur le pont :

– Pourquoi vous risquer ainsi, capitaine ? Descendez de cheval ! »

Denissow, se retournant sur sa selle, murmura :

« Hein ! celui-là trouve toujours à redire à tout. »

Pendant ce temps, Nesvitsky, Gerkow et l'officier d'état-major, placés hors de portée du tir de l'ennemi, observaient tantôt ce petit groupe d'hommes en vestes à brandebourgs, d'un vert foncé, en shakos jaunes, en pantalons gros bleu, qui s'agitaient près du pont, et tantôt, de l'autre côté, les capotes bleues qui s'avançaient, suivies de chevaux, qu'on reconnaissait facilement pour les chevaux de l'artillerie.

Brûleront-ils ou ne brûleront-ils pas le pont ? Qui arrivera les premiers, eux, ou les Français qui les mitraillent ? Chacun, dans cette masse énorme de troupes réunies sur un même point, s'adressait involontairement cette question, en présence des péripéties de cette scène éclairée par le soleil couchant.

« Oh ! dit Nesvitsky, ils seront frottés, les hussards ! ils sont maintenant à portée des canons !

– Il a pris trop de monde avec lui, dit l’officier d’état-major.

– C’est vrai, reprit Nesvitsky. Deux braves auraient fait l’affaire.

– Oh ! Excellence, Excellence, » dit Gerkow, sans quitter des yeux les hussards.

Il avait toujours cet air naïf et railleur qui faisait qu’on se demandait s’il était réellement sérieux…

« Quelle idée ! Envoyer deux braves, mais alors qui nous donnerait le Vladimir, avec la rosette à la boutonnière ?… Eh bien qu’on les frotte, mais au moins l’escadron sera présenté et chacun peut espérer une décoration : notre colonel sait ce qu’il fait.

– Voilà la mitraille ! » dit l’officier, en désignant du doigt les pièces ennemies qu’on enlevait des avant-trains.

Un panache de fumée s’éleva, puis un second et un troisième presque en même temps, et, au moment où le bruit du premier coup traversait l’espace, le quatrième fut visible.

« Oh ! » s’écria Nesvitsky comme frappé par une douleur aiguë.

Et il saisit la main de l’officier :

« Voyez, il en est tombé, il en est tombé un !…

– Deux, il me semble ?

– Si j’étais souverain, je ne ferais jamais la guerre, » dit Nesvitsky en se détournant.

Les canons français se rechargeaient vivement, et de nouveau la fumée se montra sur plusieurs points. L'infanterie, en capotes bleues courut vers le pont, que couvrit, en crépitant sur ses planches, une pluie de mitraille. Mais cette fois, Nesvitsky ne voyait plus rien. Une épaisse fumée s'élevait en rideau, les hussards avaient réussi à mettre le feu, et les batteries françaises tiraient, non plus pour les en empêcher, mais parce que les canons étaient chargés et qu'il n'y avait plus sur qui tirer.

Les Français avaient eu le temps d'envoyer trois décharges avant que les hussards fussent retournés à leurs chevaux ; deux de ces décharges, mal dirigées, avaient passé par-dessus les têtes ; mais la dernière, tombée au milieu d'un groupe de soldats, en avait abattu trois.

Rostow, préoccupé de ses rapports avec Bogdanitch, s'était arrêté au milieu du pont, ne sachant plus que faire. Il n'y avait là personne à pourfendre. Pourfendre, voilà comment il s'était toujours figuré une bataille, et comme il ne s'était pas muni de paille enflammée, à l'exemple de ses camarades, il ne pouvait coopérer à l'incendie. Il restait donc là, indécis, quand retentit sur le pont comme une grêle de noix, et près de lui un hussard tomba sur le parapet en gémissant. Rostow courut à lui ; on appela les brancardiers, et quelques hommes saisirent le blessé et le soulevèrent.

« Oh ! laissez-moi, au nom du Christ ! » s'écria le soldat.

Mais on continua à le soulever et à l'emporter. Rostow se détourna, son regard plongea dans le lointain : on aurait dit qu'il cherchait à y découvrir quelque chose ; puis il se reporta sur le Danube, sur le ciel, sur le soleil. Comme le ciel lui parut bleu, calme et profond ! Comme le soleil descendait brillant et glorieux ! Comme les eaux du Danube scintillent au loin doucement agitées !… Là-bas dans le fond, ces montagnes bleuâtres

aux défilés mystérieux, ce couvent, ces forêts de pins cachées derrière un brouillard transparent… Là était la paix, là était le bonheur !

« Ah ! si j'avais pu y vivre, je n'aurais rien désiré de plus, pensait Rostow… rien ! Je sens en moi tant d'éléments de bonheur, en moi et en ce beau soleil… tandis qu'ici… des cris de souffrance… la peur… la confusion… la hâte… on crie de nouveau, tous reculent et me voilà courant avec eux… et la voilà, la voilà, la mort, au-dessus de moi !… Une seconde encore, et peut-être ne verrai-je plus jamais ni ce soleil, ni ces eaux, ni ces montagnes !… »

Le soleil se voila. On portait d'autres brancards devant Rostow : la crainte de la mort et du brancard, l'amour du soleil et de la vie, tout se confondit en un sentiment de souffrance et d'angoisse :

« Mon Dieu, que Celui qui est là-haut me garde, me pardonne et me protège ! » murmura Rostow.

Les hussards reprirent leurs chevaux, les voix devinrent plus assurées, et les brancards disparurent.

« Eh bien, mon cher, tu l'as sentie, la poudre ? lui cria à l'oreille Vaska Denissow.

– Tout est fini ! mais moi, je suis un poltron, un poltron ! pensa Rostow en se remettant en selle.

– Est-ce que c'était de la mitraille ? demanda-t-il à Denissow.

– Parbleu, je crois bien, et encore de quel calibre ! nous avons fièrement travaillé ! Il y faisait chaud ; l'attaque, c'est autre chose, mais ici on tirait sur nous comme à la cible… »

Et Denissow se rapprocha du groupe où se trouvaient Nesvitsky et ses compagnons.

« Je crois qu'on n'aura rien remarqué », se disait Rostow, et c'était vrai, car chacun se rendait compte, par expérience, de la sensation qu'il avait éprouvée à ce premier baptême du feu.

« Ma foi, quel beau rapport il y aura !... Et l'on me fera peut-être sous-lieutenant ! dit Gerkow.

– Annoncez au prince que j'ai mis le feu au pont, dit le colonel d'un air triomphant.

– S'il me questionne sur les pertes ?...

– Bah ! insignifiantes, répondit-il de sa voix de basse, deux hussards blessés et un tué raide mort, » ajouta-t-il, sans chercher à réprimer un sourire de satisfaction ; il scandait même avec bonheur cette heureuse expression de « raide mort ».

Les trente-cinq mille hommes de l'armée de Koutouzow, poursuivis par une armée de cent mille Français, avec Bonaparte à leur tête, ne rencontraient qu'hostilité dans le pays. Ils n'avaient plus confiance dans leurs alliés, ils manquaient d'approvisionnements ; et, forcés à l'action en dehors de toutes les conditions prévues d'une guerre, ils se repliaient avec précipitation. Ils descendaient le Danube, s'arrêtant pour faire face à l'ennemi, s'en débarrassant par des engagements d'arrière-garde et ne s'engageant qu'autant qu'il était nécessaire pour opérer leur retraite sans perdre leurs bagages. Quelques rencontres avaient eu lieu à Lambach, à Amstetten, à Melck, et, malgré le courage et la fermeté des Russes, auxquels leurs adversaires rendaient justice, le résultat n'en était pas moins une retraite, une vraie retraite. Les Autrichiens, échappés à la reddition d'Ulm et réunis à Koutouzow à Braunau, s'en étaient de

nouveau séparés, l'abandonnant à ses forces épuisées. Défendre Vienne n'était plus possible, car, en dépit du plan de campagne offensive, si savamment élaboré selon les règles de la nouvelle science stratégique, et remis à Koutouzow par le conseil de guerre autrichien, la seule chance qu'il eût de ne pas perdre son armée comme Mack, c'était d'opérer sa jonction avec les troupes qui arrivaient de Russie.

Le 28 octobre, Koutouzow passa sur la rive gauche du Danube et s'y arrêta pour la première fois, mettant le fleuve entre lui et le gros des forces ennemies. Le 30, il attaqua Mortier, qui se trouvait également sur la rive gauche, et le battit. Les premiers trophées de cette affaire furent deux canons, un drapeau et deux généraux, et, pour la première fois depuis une retraite de quinze jours, les Russes s'arrêtèrent, bousculèrent les Français, et restèrent maîtres du champ de bataille. Malgré l'épuisement des troupes, mal vêtues, affaiblies d'un tiers par la perte des traînards, des malades, des morts et des blessés, abandonnés sur le terrain et confiés par une lettre de Koutouzow à l'humanité de l'ennemi, malgré la quantité de blessés que les hôpitaux et les maisons converties en ambulances ne pouvaient contenir, malgré toutes ces circonstances aggravantes, cet arrêt à Krems et cette victoire remportée sur Mortier avaient fortement relevé le moral des troupes.

Les nouvelles les plus favorables, mais aussi les plus fausses, circulaient entre l'armée et l'état-major : on annonçait la prochaine arrivée de nouvelles colonnes russes, une victoire des Autrichiens et enfin la retraite précipitée de Bonaparte.

Le prince André s'était trouvé pendant ce dernier combat à côté du général autrichien Schmidt, qui avait été tué ; lui-même avait eu son cheval blessé sous lui et la main égratignée par une balle. Afin de lui témoigner sa bienveillance, le général en chef l'avait envoyé porter la nouvelle de cette victoire à Brünn, où résidait la cour d'Autriche depuis qu'elle s'était enfuie de

Vienne, menacée par l'armée française. Dans la nuit du combat, excité mais non fatigué, car, malgré sa frêle apparence, il supportait mieux la fatigue physique qu'un homme plus robuste, il monta à cheval, pour aller présenter le rapport de Doktourow à Koutouzow, et fut aussitôt expédié en courrier, ce qui était l'indice assuré d'une promotion prochaine.

La nuit était sombre et étoilée, la route se dessinait en noir sur la neige tombée la veille pendant la bataille. Le prince André, emporté par sa charrette de poste, passait en revue tous les sentiments qui l'agitaient, l'impression du combat, l'heureux effet que produirait la nouvelle de la victoire, les adieux du commandant en chef et de ses camarades. Il éprouvait la jouissance intime de l'homme qui, après une longue attente, voit enfin luire les premiers rayons du bonheur désiré. Dès qu'il fermait les yeux, la fusillade et le grondement du canon résonnaient à son oreille, se confondant avec le bruit des roues et les incidents de la bataille. Tantôt il voyait fuir les Russes, tantôt il se voyait tué lui-même ; alors il se réveillait en sursaut ; heureux de sentir se dissiper ce mauvais rêve ; puis il s'assoupissait de nouveau en rêvant au sang-froid qu'il avait déployé. Une matinée ensoleillée succéda à cette nuit sombre ; la neige fondait, les chevaux galopaient, et de chaque côté du chemin se déroulaient des forêts, des champs et des villages.

À l'un des relais il rejoignit un convoi de blessés : l'officier qui le conduisait, étendu sur la première charrette, criait et injuriait un soldat. Des blessés sales, pâles et enveloppés de linges ensanglantés, entassés dans de grands chariots, étaient secoués sur la route pierreuse ; les uns causaient, les autres mangeaient du pain, et les plus malades regardaient, avec un intérêt tranquille et naïf, le courrier qui les dépassait au galop.

Le prince André fit arrêter sa charrette et demanda aux soldats quand ils avaient été blessés :

« Avant-hier sur le Danube, répondit l'un d'eux, et le prince André, tirant sa bourse, leur donna trois pièces d'or.

– Pour tous ! dit-il en s'adressant à l'officier qui approchait : Guérissez-vous, mes enfants, il y aura encore de la besogne.

– Quelle nouvelle y a-t-il, monsieur l'aide de camp ? demanda l'officier, visiblement satisfait de trouver à qui parler.

– Bonne nouvelle !... En avant ! » cria-t-il au cocher.

Il faisait nuit lorsque le prince André entra à Brünn et se vit entouré de hautes maisons, de magasins éclairés, de lanternes allumées, de beaux équipages roulant sur le pavé, en un mot de toute cette atmosphère animée de grande ville, si attrayante pour un militaire qui arrive du camp. Malgré sa course rapide et sa nuit d'insomnie, il se sentait encore plus excité que la veille. Comme il approchait du palais, ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux, et ses pensées se succédaient avec une netteté magique. Tous les détails de la bataille étaient sortis du vague et se condensaient dans sa pensée en un rapport concis, tel qu'il devait le présenter à l'empereur François. Il entendait les questions qu'on lui adresserait et les réponses qu'il y ferait. Il était convaincu qu'on allait l'introduire tout de suite auprès de l'Empereur ; mais, à l'entrée principale du palais, un fonctionnaire civil l'arrêta, et, l'ayant reconnu pour un courrier, le conduisit à une autre entrée :

« Dans le corridor à droite, Euer Hochgeboren. (Votre Haute Naissance) ; vous y trouverez l'aide de camp de service, qui vous introduira auprès du ministre. »

L'aide de camp de service pria le prince André de l'attendre, et alla l'annoncer au ministre de la guerre. Il revint bientôt, et, s'inclinant avec une politesse marquée, il fit passer le prince

André devant lui ; après lui avoir fait traverser le corridor, il l'introduisit dans le cabinet où travaillait le ministre. L'officier autrichien semblait, par son excessive politesse, vouloir élever une barrière qui le mît à l'abri de toute familiarité de la part de l'aide de camp russe. Plus le prince André se rapprochait du haut fonctionnaire, plus s'affaiblissait en lui le sentiment de joyeuse satisfaction qu'il avait éprouvé quelques instants avant, et plus il ressentait vivement comme l'impression d'une offense reçue ; et cette impression, malgré lui, se transformait peu à peu en un dédain inconscient. Son esprit attentif lui présenta aussitôt tous les motifs qui lui donnaient le droit de mépriser l'aide de camp et le ministre : « Une victoire gagnée leur paraîtra chose facile, à eux qui n'ont pas senti la poudre, voilà ce qu'il pensait, » et il entra dans le cabinet avec une lenteur affectée. Cette irritation sourde s'augmenta à la vue du dignitaire, qui, tenant penchée sur sa table, entre deux bougies, sa tête chauve et encadrée de cheveux gris, lisait, prenait des notes, et semblait ignorer sa présence.

« Prenez cela, dit-il à son aide de camp, » en lui tendant quelques papiers et sans accorder la moindre attention au prince André.

« Ou bien, se disait le prince, de toutes les affaires qui l'occupent, la marche de l'armée de Koutouzow est ce qui l'intéresse le moins ; ou bien il cherche à me le faire accroire. »

Après avoir soigneusement et minutieusement rangé ses papiers, le ministre releva la tête et montra une figure intelligente, pleine de caractère et de fermeté ; mais, en s'adressant au prince André, il prit aussitôt cette expression de convention, niaisement souriante et affectée à la fois, habituelle à l'homme qui reçoit journellement un grand nombre de pétitionnaires.

« De la part du général en chef Koutouzow !… De bonnes nouvelles, j'espère ?… Un engagement avec Mortier !… Une victoire !… il était temps ! »

Le ministre se mit à lire la dépêche qui lui était adressée :

« Ah ! mon Dieu, Schmidt, quel malheur ! quel malheur ! dit-il en allemand, et, après l'avoir parcourue, il la posa sur la table, d'un air soucieux. Ah ! quel malheur ! Vous dites que l'affaire a été décisive ? Pourtant Mortier n'a pas été fait prisonnier !… »

Puis, après un moment de silence :

« Je suis bien satisfait de vos bonnes nouvelles, quoique ce soit les payer un peu cher, par la mort de Schmidt ! Sa Majesté désirera sûrement vous voir, mais pas à présent. Je vous remercie, allez vous reposer et trouvez-vous demain sur le passage de Sa Majesté après la parade ; du reste je vous ferai prévenir. Au revoir !… Sa Majesté désirera sûrement vous voir elle-même, » répéta-t-il en le congédiant.

Lorsque le prince André eut quitté le palais, il lui sembla qu'il avait laissé derrière lui, entre les mains d'un ministre indifférent et de son aide de camp obséquieux, toute l'émotion et tout le bonheur que lui avait causés la victoire. La disposition de son esprit n'était plus la même, et la bataille ne se présentait plus à lui que comme un lointain, bien lointain souvenir.

IX

Le prince André descendit à Brünn chez une de ses connaissances russes, le diplomate Bilibine.

« Ah ! cher prince, rien ne pouvait m'être plus agréable, lui dit son hôte en allant à sa rencontre… Franz, portez les effets du prince dans ma chambre à coucher, ajouta-t-il en s'adressant au domestique qui conduisait Bolkonsky… Vous êtes le messager d'une victoire, c'est parfait ; quant à moi, je suis malade, comme vous le voyez. »

Après avoir fait sa toilette, le prince André rejoignit le diplomate dans un élégant cabinet, où il se mit à table devant le dîner qu'on venait de lui préparer, pendant que son hôte s'asseyait au coin de la cheminée.

Le prince André retrouvait avec plaisir, dans ce milieu, les éléments d'élégance et de confort auxquels il était habitué depuis son enfance, et qui lui avaient si souvent manqué dans ces derniers temps. Il lui était agréable, après la réception autrichienne, de pouvoir parler, non pas en russe, car ils causaient en français, mais avec un Russe, qui partageait, il fallait le supposer, l'aversion très vive qu'inspiraient généralement alors les Autrichiens.

Bilibine avait trente-cinq ans environ ; il était garçon, et appartenait au même cercle de société que le prince André. Après s'être connus à Pétersbourg, ils s'étaient retrouvés et rapprochés, pendant le séjour qu'André avait fait à Vienne à la suite de son général. Ils avaient tous deux les qualités requises pour parcourir, chacun dans sa spécialité, une rapide et brillante carrière. Bilibine, quoique jeune, n'était plus un jeune diplomate, car, depuis l'âge de seize ans, il était dans la carrière. Arrivé à

Vienne, après avoir passé par Paris et Copenhague, il y occupait une position importante. Le chancelier et notre ambassadeur en Autriche faisaient cas de sa capacité, et l'appréciaient. Il ne ressemblait en rien à ces diplomates dont les qualités sont négatives, dont toute la science consiste à ne pas se compromettre et à parler français : il était de ceux qui aiment le travail, et, malgré une certaine paresse native, il lui arrivait, souvent de passer la nuit à son bureau. L'objet de son travail lui était indifférent : ce qui l'intéressait, ce n'était pas le pourquoi, mais le comment, et il trouvait un plaisir tout particulier à composer, d'une façon ingénieuse, élégante et habile, n'importe quels mémorandums, rapports ou circulaires. Outre les services qu'il rendait la plume à la main, on lui reconnaissait encore le talent de savoir se conduire et de parler à propos dans les hautes sphères.

Bilibine n'aimait la causerie que lorsqu'elle lui offrait l'occasion de dire quelque chose de remarquable et de la parsemer de ces traits brillants et originaux, de ces phrases fines et acérées, qui, préparées à l'avance dans son laboratoire intime, étaient si faciles à retenir, qu'elles restaient gravées même clans les cervelles les plus dures ; c'est, ainsi que les mots de Bilibine se colportaient dans les salons de Vienne et influaient parfois sur les événements.

Son visage jaune, maigre et fatigué était creusé de plis ; chacun de ces plis était si soigneusement lavé, qu'il rappelait l'aspect du bout des doigts lorsqu'ils ont fait un long séjour dans l'eau ; le jeu de sa physionomie consistait dans le mouvement perpétuel de ces plis. Tantôt c'était son front qui se ridait, tantôt ses sourcils qui s'élevaient ou s'abaissaient tour à tour, ou bien ses joues qui se fronçaient. Un regard toujours gai et franc partait de ses petits yeux enfoncés.

« Eh bien, racontez-moi vos exploits ! » Bolkonsky lui narra aussitôt, sans se mettre en avant, les détails de l'affaire et la

réception du ministre : « Ils m'ont reçu, moi et ma nouvelle, comme un chien dans un jeu de quilles. »

Bilibine sourit, et ses rides se détendirent.

« Cependant, mon cher, dit-il en regardant ses ongles à distance, et en plissant sa peau sous l'œil gauche, malgré la haute estime que je professe pour les armées russo-orthodoxes, il me semble que cette victoire n'est pas des plus victorieuses. »

Il continuait à parler français, ne prononçant en russe que certains mots qu'il voulait souligner d'une façon dédaigneuse :

« Comment ! vous avez écrasé de tout votre poids le malheureux Mortier, qui n'avait qu'une division, et ce Mortier vous échappe !… Où est donc votre victoire ?

– Sans nous vanter, vous avouerez pourtant que cela vaut mieux qu'Ulm ?…

– Pourquoi n'avoir pas fait prisonnier un maréchal, un seul maréchal ?

– Parce que les événements n'arrivent pas selon notre volonté et ne se règlent pas d'avance comme une parade ! Nous avions espéré le tourner vers les sept heures du matin, et nous n'y sommes arrivés qu'à cinq heures du soir.

– Pourquoi n'y êtes-vous pas arrivés à sept heures ? Il fallait y arriver.

– Pourquoi n'avez-vous pas soufflé à Bonaparte, par voie diplomatique, qu'il ferait bien d'abandonner Gênes ? reprit le prince André du même ton de raillerie.

– Oh ! je sais bien, repartit Bilibine… vous vous dites qu'il est très facile de faire prisonniers des maréchaux au coin de son feu ; c'est vrai, et pourtant, pourquoi ne l'avez-vous pas fait ? Ne vous étonnez donc pas que, à l'exemple du ministre de la guerre, notre auguste Empereur et le roi Franz ne vous soient pas bien reconnaissants de cette victoire ; et moi-même, infime secrétaire de l'ambassade de Russie, je n'éprouve pas un besoin irrésistible de témoigner mon enthousiasme, en donnant un thaler à mon Franz, avec la permission d'aller se promener avec sa « Liebchen » au Prater… J'oublie qu'il n'y a pas de Prater ici. »
Il regarda le prince André et déplissa subitement son front.

« Alors, mon cher, c'est à mon tour de vous demander pourquoi ? Je ne le comprends pas, je l'avoue ; peut-être y a-t-il là-dessous quelques finesses diplomatiques qui dépassent ma faible intelligence ? Le fait est que je n'y comprends rien : Mack perd une armée entière, l'archiduc Ferdinand et l'archiduc Charles s'abstiennent de donner signe de vie et commettent faute sur faute. Koutouzow seul gagne franchement une bataille, rompt le charme français, et le ministre de la guerre ne désire même pas connaître les détails de la victoire.

– C'est là le nœud de la question ! Voyez-vous, mon cher, hourra pour le czar, pour la Russie, pour la foi ! Tout cela est bel et bon ; mais que nous importent, je veux dire qu'importent à la cour d'Autriche toutes vos victoires ! Apportez-nous une bonne petite nouvelle du succès d'un archiduc Charles ou d'un archiduc Ferdinand, l'un vaut l'autre, comme vous le savez ; mettons, si vous voulez, un succès remporté sur une compagnie des pompiers de Bonaparte, ce serait autre chose, et on l'aurait proclamé à son de trompe ; mais ceci ne peut que nous déplaire. Comment ! l'archiduc Charles ne fait rien, l'archiduc Ferdinand se couvre de honte, vous abandonnez Vienne sans défense aucune, tout comme si vous nous disiez : Dieu est avec nous ! mais que le bon Dieu vous bénisse, vous et votre capitale… Vous faites tuer Schmidt, un général que nous aimons tous, et vous vous

félicitez de la victoire ? On ne saurait rien inventer de plus irritant que cela ! C'est comme un fait exprès, comme un fait exprès ! Et puis, que vous remportiez effectivement un brillant succès, que l'archiduc Charles même en ait un de son côté, cela changerait-il quelque chose à la marche générale des affaires ? Maintenant il est trop tard : Vienne est occupée par les troupes françaises !

– Comment, occupée ? Vienne est occupée ?

– Non seulement occupée, mais Bonaparte est à Schœnbrünn, et notre aimable comte Wrbna s'y rend pour prendre ses ordres. »

À cause de sa fatigue, des différentes impressions de son voyage et de sa réception par le ministre, à cause surtout de l'influence du dîner, Bolkonsky commençait à sentir confusément qu'il ne saisissait pas bien toute la gravité de ces nouvelles.

« Le comte Lichtenfeld, que j'ai vu ce matin, continua Bilibine, m'a montré une lettre pleine de détails sur une revue des Français à Vienne, sur le prince Murat et tout son tremblement. Vous voyez donc bien que votre victoire n'a rien de bien réjouissant et qu'on ne saurait vous recevoir en sauveur !

– Je vous assure que, pour ma part, j'y suis très indifférent, reprit le prince André, qui commençait à se rendre compte du peu de valeur de l'engagement de Krems, en comparaison d'un événement aussi important que l'occupation d'une capitale :

« Comment ? Vienne est occupée ? Comment, et la fameuse tête de pont, et le prince Auersperg, qui était chargé de la défense de Vienne ?

– Le prince Auersperg est de notre côté, pour notre défense, et s'en acquitte assez mal, et Vienne est de l'autre côté ;

quant au pont, il n'est pas encore pris et ne le sera pas, je l'espère ; il est miné, avec ordre de le faire sauter ; sans cela nous serions déjà dans les montagnes de la Bohême et vous auriez passé, vous et votre armée, un vilain quart d'heure entre deux feux.

– Cela ne veut pourtant pas dire, reprit le prince André, que la campagne soit finie ?

– Et moi, je crois qu'elle l'est. Nos gros bonnets d'ici le pensent également, sans oser le dire. Il arrivera ce que j'ai prédit dès le début. Ce n'est pas votre échauffourée de Diernstein, ce n'est pas la poudre qui tranchera la question, mais ce sont ceux qui l'ont inventée. »

Bilibine venait de répéter un de ses mots ; il reprit au bout d'une seconde, en déplissant son front :

« Toute la question est dans le résultat de l'entrevue de l'empereur Alexandre avec le roi de Prusse à Berlin. Si la Prusse entre dans l'alliance, on force la main à l'Autriche, et il y aura guerre, sinon il n'y a plus qu'à s'entendre sur le lieu de réunion pour poser les préliminaires d'un nouveau CampoFormio.

– Quel merveilleux génie et quel bonheur il a ! s'écria le prince André, en frappant la table de son poing fermé.

– Bonaparte ? demanda interrogativement Bilibine, en replissant son front, c'était le signe avant-coureur d'un mot : Buonaparte ? continua-t-il en accentuant l'« u » ; mais j'y pense, maintenant qu'il dicte de Schœnbrünn des lois à l'Autriche, il faut lui faire grâce de l'« u » ! Je me décide à cette suppression et je rappellerai désormais Bonaparte, tout court.

– Voyons, sans plaisanterie, croyez-vous que la campagne soit terminée ?

– Voici ce que je crois : l'Autriche, cette fois, a été le dindon de la farce ; elle n'y est pas habituée et elle prendra sa revanche. Elle a été le dindon, premièrement : parce que les provinces sont ruinées (l'orthodoxe, vous le savez, est terrible pour le pillage), l'armée détruite, la capitale prise, et tout cela pour les beaux yeux de Sa Majesté de Sardaigne ; et secondement, ceci, mon cher, entre nous, je sens d'instinct qu'on nous trompe, je flaire des rapports et des projets de paix avec la France, d'une paix secrète conclue séparément.

– C'est impossible, ce serait trop vilain.

– Qui vivra verra, » repartit Bilibine.

Et le prince André se retira dans la chambre qui lui avait été préparée.

Une fois étendu entre des draps bien blancs, la tête sur des oreillers parfumés et moelleux, le prince André sentit malgré lui que la bataille dont il avait apporté la nouvelle passait de plus en plus à l'état de vague souvenir. Il ne pensait plus qu'à l'alliance prussienne, à la trahison de l'Autriche, au nouveau triomphe de Bonaparte, à la revue et à la réception de l'empereur François, pour le lendemain. Il ferma les yeux, et au même instant le bruit de la canonnade, de la fusillade et des roues éclata dans ses oreilles. Il voyait les soldats descendre un à un le long des montagnes, il entendait le tir des Français, il était là avec Schmidt au premier rang, les balles sifflaient gaiement autour de lui, et son cœur tressaillait et s'emplissait d'une folle exubérance de vie, comme il n'en avait jamais ressentie depuis son enfance. Il se réveilla en sursaut :

« Oui, oui, c'était bien cela ! »

Et il se rendormit heureux, avec un sourire d'enfant, du profond sommeil de la jeunesse.

X

Le lendemain, il se réveilla tard, et, rassemblant ses idées, il se rappela tout d'abord qu'il devait se présenter le jour même à l'empereur François ; et toutes les impressions de la veille, l'audience du ministre, la politesse exagérée de l'aide de camp, sa conversation avec Bilibine, traversèrent en foule son cerveau. Ayant endossé, pour se rendre au palais, la grande tenue qu'il n'avait pas portée depuis longtemps, gai et dispos, le bras en écharpe, il entra, en passant, chez son hôte, où se trouvaient déjà quatre jeunes diplomates, entre autres le prince Hippolyte Kouraguine, secrétaire à l'ambassade de Russie, que Bolkonsky connaissait.

Les trois autres, que Bilibine lui nomma, étaient des jeunes gens du monde, élégants, riches, aimant le plaisir, qui formaient ici, comme à Vienne, un cercle à part, dont il était la tête et qu'il appelait « les nôtres ». Ce cercle, composé presque exclusivement de diplomates, avait ses intérêts en dehors de la guerre et de la politique. La vie du grand monde, leurs relations avec quelques femmes et leur service de chancellerie occupaient seuls leurs loisirs. Ces messieurs firent au prince André l'honneur très rare de le recevoir avec empressement, comme un des leurs. Par politesse et comme entrée en matière, ils daignèrent lui adresser quelques questions au sujet de l'armée et de la bataille, pour reprendre ensuite leur conversation vive et légère, pleine de gaies saillies et de critiques sans valeur.

« Et voici le bouquet ! dit l'un d'eux qui racontait la déconvenue d'un collègue : le chancelier lui assure à lui-même que sa nomination à Londres est un avancement, qu'il doit la considérer comme telle : vous représentez-vous sa figure à ces mots ?

– Et moi, messieurs, je vous dénonce Kouraguine, le terrible Don Juan, qui profite du malheur d'autrui. »

Le prince Hippolyte était étalé dans un fauteuil à la Voltaire, les jambes jetées négligemment par-dessus les bras du fauteuil :

« Voyons, parlez-moi de cela, dit-il en riant.

– Oh ! Don Juan ! oh ! serpent ! dirent plusieurs voix.

– Vous ne savez probablement pas, Bolkonsky, reprit Bilibine, que toutes les atrocités commises par l'armée française, j'allais dire par l'armée russe, ne sont rien en comparaison des ravages causés par cet homme parmi nos dames.

– La femme est la compagne de l'homme, » dit le prince Hippolyte, en regardant ses pieds à travers son monocle.

Bilibine et « les nôtres » éclatèrent de rire, et le prince André put constater que cet Hippolyte dont il avait été, il faut l'avouer, presque jaloux, était le plastron de cette société.

« Il faut que je vous fasse les honneurs de Kouraguine, dit Bilibine tout bas ; il est charmant dans ses dissertations politiques ; vous allez voir avec quelle importance… »

Et s'approchant d'Hippolyte, le front plissé, il entama sur les événements du jour une discussion qui attira aussitôt l'attention générale.

« Le cabinet de Berlin ne peut pas exprimer un sentiment d'alliance, commença Hippolyte en regardant son auditoire avec assurance, sans exprimer… comme dans sa dernière note… vous comprenez… vous comprenez… Puis, si S. M. l'Empereur ne déroge pas aux principes, notre alliance… attendez, je n'ai pas fini… »

Et saisissant la main du prince André :

« Je suppose que l'intervention sera plus forte que la non-intervention et… on ne pourra pas imputer à fin de non-recevoir notre dépêche du 28 novembre ; voilà comment tout cela finira… »

Et il lâcha la main du prince André.

« Démosthène, je te reconnais au caillou que tu as caché dans ta bouche d'or[17], » s'écria Bilibine, qui, pour mieux témoigner sa satisfaction, semblait avoir fait descendre sur son front toute sa forêt de cheveux.

Hippolyte, riant plus fort et plus haut que les autres, avait pourtant l'air de souffrir de ce rire forcé qui tordait en tous sens sa figure habituellement apathique.

« Voyons, messieurs, dit Bilibine, Bolkonsky est mon hôte et je tiens, autant qu'il est en mon pouvoir, à le faire jouir de tous les plaisirs de Brünn. Si nous étions à Vienne, ce serait bien plus facile, mais ici, dans ce vilain trou morave, je vous demande votre aide : il faut lui faire les honneurs de Brünn. Chargez-vous du théâtre, je me charge de la société. Quant à vous, Hippolyte, la question du beau sexe vous regarde.

---

[17] En français dans le texte. (*Note du traducteur.*) .

– Il faudra lui montrer la ravissante Amélie, s'écria un « des nôtres », en baisant le bout de ses doigts.

– Oui, il faudra inspirer à ce sanguinaire soldat des sentiments plus humains, ajouta Bilibine.

– Il me sera difficile, messieurs, de profiter de vos aimables dispositions à mon égard, objecta Bolkonsky, en regardant à sa montre, car il est temps que je sorte.

– Où allez-vous donc ?

– Je me rends chez l'Empereur.

– Oh ! oh ! Alors au revoir, Bolkonsky !

– Au revoir, prince ; revenez dîner avec nous, nous nous chargerons de vous.

– Écoutez, lui dit Bilibine, en le reconduisant dans l'antichambre, vous ferez bien, dans votre entrevue avec l'Empereur, de donner des éloges à l'intendance, pour sa manière de distribuer les vivres et de désigner les étapes.

– Quand même je le voudrais, je ne le pourrais pas, répondit Bolkonsky.

– Eh bien ! parlez pour deux, car il a la passion des audiences sans jamais trouver un mot à dire, comme vous le verrez. »

XI

Le prince André, placé sur le passage de l'Empereur, dans le groupe des officiers autrichiens, eut l'honneur d'attirer son regard et de recevoir un salut de sa longue tête. La cérémonie achevée, l'aide de camp de la veille vint poliment transmettre à Bolkonsky le désir de Sa Majesté de lui donner audience. L'empereur François le reçut debout au milieu de son cabinet, et le prince André fut frappé de son embarras : il rougissait à tout propos et semblait ne savoir comment s'exprimer :

« Dites-moi à quel moment a commencé la bataille ? » demanda-t-il avec précipitation.

Le prince André, l'ayant satisfait sur ce point, se vit bientôt obligé de répondre à d'autres demandes tout aussi naïves.

« Comment se porte Koutouzow ? Quand a-t-il quitté Krems ?... » etc....

L'Empereur paraissait n'avoir qu'un but : poser un certain nombre de questions ; quant aux réponses, elles ne l'intéressaient guère.

« À quelle heure la bataille a-t-elle commencé ?

– Je ne saurais préciser à Votre Majesté l'heure à laquelle la bataille s'est engagée sur le front des troupes, car à Diernstein, où je me trouvais, la première attaque a eu lieu à six heures du soir, » reprit vivement Bolkonsky.

Il comptait présenter à l'Empereur une description exacte, qu'il tenait toute prête, de ce qu'il avait vu et appris.

L’Empereur lui coupa la parole, puis lui demanda en souriant :

« Combien de milles ?

– D’où et jusqu’où, sire ?

– De Diernstein à Krems ?

– Trois milles et demi, sire.

– Les Français ont-ils quitté la rive gauche ?

– D’après les derniers rapports de nos espions, les derniers Français ont traversé la rivière la même nuit sur des radeaux.

– Y a-t-il assez de fourrages à Krems ?

– Pas en quantité suffisante. »

L’Empereur l’interrompit de nouveau :

« À quelle heure a été tué le général Schmidt ?

– À sept heures, je crois.

– À sept heures ?… c’est bien triste, bien triste ! »

Là-dessus, l’ayant remercié, il le congédia. Le prince André sortit et se vit aussitôt entouré d’un grand nombre de courtisans ; il n’y avait plus pour lui que phrases flatteuses et regards bienveillants, jusqu’à l’aide de camp, qui lui fit des reproches de ne pas s’être logé au palais et lui offrit même sa maison. Le ministre de la guerre le félicita pour la décoration de l’ordre de Marie-Thérèse de 3ème classe que l’Empereur venait de lui conférer ; le chambellan de l’Impératrice l’engagea à passer chez

Sa Majesté ; l'archiduchesse désirait également le voir. Il ne savait à qui répondre et cherchait à rassembler ses idées, lorsque l'ambassadeur de Russie, lui touchant l'épaule, l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre pour causer avec lui.

En dépit des prévisions de Bilibine, la nouvelle qu'il avait apportée avait été reçue avec joie, et un *Te Deum* avait été commandé. Koutouzow venait d'être nommé grand-croix de Marie-Thérèse, et toute l'armée recevait des récompenses. Grâce aux invitations qui pleuvaient sur lui de tous côtés, le prince André fut obligé de consacrer toute sa matinée à des visites chez les hauts dignitaires autrichiens. Après les avoir terminées, vers cinq heures du soir, il retournait chez Bilibine, et composait, chemin faisant, la lettre qu'il voulait écrire à son père et dans laquelle il lui décrivait sa course à Brünn, lorsque devant le perron il aperçut une britchka plus d'à moitié remplie d'objets emballés, et Franz, le domestique de Bilibine, y introduisant avec effort une nouvelle malle.

Le prince André, qui s'était arrêté en route chez un libraire pour y prendre quelques livres, s'était attardé.

« Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Ah ! Excellence ! s'écria Franz, nous allons plus loin : le scélérat est de nouveau sur nos talons.

– Mais que se passe-t-il donc ? demanda le prince André au moment où Bilibine, dont le visage toujours calme trahissait cependant une certaine émotion, venait à sa rencontre.

– Avouez que c'est charmant cette histoire du pont de Thabor !... Ils l'ont passé sans coup férir ! »

Le prince André écoutait sans comprendre.

« Mais d’où venez-vous donc, pour ignorer ce que savent tous les cochers de fiacre ?

– Je viens de chez l’archiduc, et je n’y ai rien appris.

– Et vous n’avez pas remarqué que chacun fait ses paquets ?

– Je n’ai rien vu ! Mais enfin qu’y a-t-il donc ? reprit-il avec impatience.

– Ce qu’il y a ? Il y a que les Français ont passé le pont défendu par d’Auersperg, qui ne l’a pas fait sauter, que Murat arrive au grand galop sur la route de Brünn et que, sinon aujourd’hui, du moins demain ils seront ici.

– Comment, ici ? mais puisque le pont était miné, pourquoi ne l’avoir pas fait sauter ?

– C’est à vous que je le demande, car personne, pas même Bonaparte, ne le saura jamais ! »

Bolkonsky haussa les épaules :

« Mais si le pont est franchi, l’armée est perdue, elle sera coupée !

– C’est justement là le *hic*… Écoutez : Les Français occupent Vienne, comme je vous l’ai déjà dit, tout va très bien. Le lendemain, c’est-à-dire hier au soir, messieurs les maréchaux Murat, Lannes et Belliard[18] montent à cheval et vont examiner le pont ; remarquez bien, trois Gascons ! Messieurs, dit l’un d’eux, vous savez que le pont de Thabor est miné et contre-

---

[18] Le traducteur croit devoir relever l’erreur commise par M. Bilibine au sujet du général Belliard, qui n’a jamais été maréchal.

miné, qu'il est défendu par cette fameuse tête de pont que vous savez, et quinze mille hommes de troupes qui ont reçu l'ordre de le faire sauter pour nous barrer le passage. Mais comme il serait plus qu'agréable à notre Empereur et maître, Napoléon, de s'en emparer, allons-y tous trois et emparons-nous-en. « Allons, » répondirent les autres. Et les voilà qui partent, qui prennent le pont, le franchissent, et toute l'armée à leur suite passe le Danube, se dirigeant sur nous, sur vous et sur vos communications.

– Trêve de plaisanteries, repartit le prince André, le sujet est grave et triste. »

Et cependant, malgré l'ennui qu'aurait dû lui causer cette fâcheuse nouvelle, il éprouvait une certaine satisfaction. Depuis qu'il avait appris la situation désespérée de l'armée russe, il se croyait destiné à la tirer de ce péril : c'était pour lui le Toulon qui allait le faire sortir de la foule obscure de ses camarades et lui ouvrir le chemin de la gloire. Tout en écoutant Bilibine, il se voyait déjà arrivant au camp, donnant son avis au conseil de guerre, et proposant un plan qui pourrait seul sauver l'armée ; naturellement on lui en confiait l'exécution.

« Je ne plaisante pas, continua Bilibine, rien de plus vrai, rien de plus triste ! Ces messieurs arrivent seuls sur le pont et agitent leurs mouchoirs blancs, ils assurent qu'il y a un armistice et qu'eux, maréchaux, vont conférer avec le prince Auersperg ; l'officier de garde les laisse entrer dans la tête du pont. Ils lui racontent un tas de gasconnades : que la guerre est finie, que l'empereur François va recevoir Bonaparte, que, quant à eux, ils vont chez le prince Auersperg… et mille autres contes bleus. L'officier envoie chercher Auersperg. Ces messieurs embrassent leurs ennemis, plaisantent avec eux, enfourchent les canons, pendant qu'un bataillon français arrive tout doucement sur le pont et jette à l'eau les sacs de matières inflammables ! Enfin

paraît le général-lieutenant, notre cher prince Auersperg von Nautern.

« Cher ennemi, fleur des guerriers, autrichiens, héros des campagnes de Turquie, trêve à notre inimitié, nous pouvons nous tendre la main, l'empereur Napoléon brûle du désir de connaître le prince Auersperg ! »

« En un mot, ces messieurs, qui n'étaient pas Gascons pour rien, lui jettent tant de poudre aux yeux avec leurs belles phrases, et lui, de son côté, se sent tellement honoré de cette intimité soudaine avec des maréchaux de France, si aveuglé par le manteau et les plumes d'autruche de Murat, qu'il n'y voit que du feu, et oublie celui qu'il devait faire sur l'ennemi ! »

Malgré la vivacité de son récit, Bilibine n'oublia pas de s'arrêter pour donner le temps au prince André d'apprécier le mot qu'il venait de lancer.

« Le bataillon français entre dans la tête du pont, encloue les canons, et le pont est à eux ! Mais voilà le plus joli, continua-t-il en laissant au plaisir qu'il trouvait à sa narration le soin de calmer son émotion… Le sergent posté près du canon, au signal duquel on devait mettre le feu à la mine, voyant accourir les Français, était sur le point de tirer, lorsque Lannes lui arrêta le bras. Le sergent, plus fin que son général, s'approcha d'Auersperg et lui dit ceci ou à peu près :

« Prince, on vous trompe et voilà les Français ! »

Murat, craignant de voir l'affaire compromise s'il le laissait continuer, s'adresse de son côté, en vrai Gascon, à d'Auersperg avec une feinte surprise :

« Je ne reconnais pas la discipline autrichienne tant vantée ; comment, vous permettez à un de vos subalternes de vous parler ainsi ! »… Quel trait de génie !…

Le prince Auersperg se pique d'honneur et fait mettre le sergent aux arrêts ! Avouez que c'est charmant, toute cette histoire du pont de Thabor !

« Ce n'est ni bêtise, ni lâcheté… c'est trahison peut-être ! s'écria le prince André, qui se représentait les capotes grises, les blessés, la fumée de la poudre, la canonnade et la gloire qui l'attendait.

– Nullement, cela met la cour dans de trop mauvais draps ; ce n'est ni trahison, ni lâcheté, ni bêtise ; c'est comme à Ulm : c'est… cherchant une pointe… c'est du Mack, nous sommes Mackés, dit-il en terminant, tout fier d'avoir trouvé un mot, un mot tout neuf, un de ces mots qui seraient répétés partout, et son front se déplissa en signe de satisfaction, pendant qu'il regardait ses ongles, le sourire sur les lèvres.

– Où allez-vous ? dit-il au prince André, qui s'était levé.

– Je pars.

– Pour où ?

– Pour l'armée !

– Mais vous pensiez rester encore deux jours ?

– C'est impossible, je pars à l'instant. »

Et le prince André, ayant donné ses ordres, rentra dans sa chambre.

« Écoutez, mon cher, lui dit Bilibine en l'y rejoignant, pourquoi partez-vous ? »

Le prince André l'interrogea du regard, sans lui répondre.

« Mais oui, pourquoi partez-vous ? Je sais bien, vous pensez qu'il est de votre devoir de vous rendre à l'armée, maintenant qu'elle est en danger ; je vous comprends, c'est de l'héroïsme !

– Pas le moins du monde.

– Oui, vous êtes philosophe, mais soyez-le complètement ! Envisagez les choses d'un autre point de vue, et vous verrez que votre devoir est au contraire de vous garder de tout péril. Que ceux qui ne sont bons qu'à cela s'y jettent ; on ne vous a pas donné l'ordre de revenir, et ici on ne vous lâchera pas ! Ainsi donc, vous pouvez rester et nous suivre là où nous entraînera notre malheureux sort. On va à Olmütz, dit-on ; c'est une fort jolie ville : nous pourrons y arriver dans ma calèche fort agréablement.

– Pour Dieu, cessez vos plaisanteries, Bilibine.

– Je vous parle sérieusement et en ami. Jugez-en : pourquoi partez-vous quand vous pouvez rester ici ? De deux choses l'une : ou bien la paix sera conclue avant que vous arriviez à l'armée ; ou bien il y aura une débâcle, et vous partagerez la honte de l'armée de Koutouzow… »

Et Bilibine déplissa son front, convaincu que son dilemme était irréfutable.

« Je ne puis pas en juger, » répondit froidement le prince André.

Et au fond de son cœur il pensait :

« Je pars pour sauver l’armée !

– Mon cher, vous êtes un héros ! » lui cria Bilibine.

XII

Après avoir pris congé du ministre de la guerre, Bolkonsky partit dans la nuit avec l’intention de rejoindre l’armée, qu’il ne savait plus où trouver, et avec la crainte de tomber entre les mains des Français.

À Brünn, la cour faisait ses préparatifs de départ, et le gros des bagages était déjà expédié sur Olmütz.

En arrivant aux environs d’Etzelsdorf, le prince André se trouva tout à coup sur le passage de l’armée russe, qui se retirait en grande hâte et en désordre, et dont les nombreux chariots qui encombraient la route empêchèrent sa voiture d’avancer. Après avoir demandé au chef des cosaques un cheval et un homme, le prince André, fatigué et mourant de faim, dépassa les fourgons pour s’élancer à la recherche du général en chef. Les bruits les plus tristes arrivaient à ses oreilles tout le long du chemin, et la confusion qu’il voyait autour de lui ne semblait que trop les confirmer.

« Cette armée russe que l’or de l’Angleterre a transportée des extrémités de l’univers, nous allons lui faire éprouver le même sort (le sort d’Ulm), » avait dit Bonaparte dans son ordre du jour, à l’ouverture de la campagne ! Ces paroles, subitement revenues à la mémoire du prince André, éveillaient en lui un

sentiment d'admiration pour ce grand génie, joint à une impression d'orgueil blessé que traversait l'espoir d'une prochaine revanche :

« Et s'il ne restait plus qu'à mourir ? pensait-il ; eh bien, on saura mourir, et pas plus mal qu'un autre, s'il le faut. »

Il regardait avec dédain ces files innombrables de charrettes, de parcs d'artillerie, s'enchevêtrant, se confondant l'un dans l'autre, et plus loin encore et toujours des charrettes, des chariots de toute forme se dépassant, se heurtant et s'interceptant le passage, en trois ou quatre rangs serrés, sur la large route boueuse. Devant, derrière, aussi loin que l'on pouvait percevoir un son, on entendait de tous côtés le bruit des roues, des charrettes, des affûts, le piétinement des chevaux, les cris des conducteurs pressant leurs attelages, les jurons des soldats, des domestiques et des officiers. Sur les bords du chemin on voyait à chaque pas des chevaux morts, dont quelques-uns étaient déjà écorchés, des charrettes à moitié brisées, des soldats de toute arme sortant en foule des villages voisins, et traînant à leur suite des moutons, des poules, du foin et de grands sacs pleins jusqu'au bord ; aux descentes et aux montées, les groupes devenaient plus compacts, et leurs cris confus se fondaient en une clameur ininterrompue. Quelques soldats enfoncés dans la boue jusqu'aux genoux soutenaient les roues des avant-trains et des fourgons ; les fouets sifflaient dans l'air, les chevaux glissaient, les traits se rompaient et les vociférations semblaient faire éclater les poitrines. Les officiers, surveillant la marche, galopaient en avant et en arrière ; leurs figures harassées trahissaient leur impuissance à rétablir l'ordre, et leurs commandements se noyaient dans le brouhaha de cette houle humaine.

« Voilà la chère armée orthodoxe ! » se dit Bolkonsky, en se rappelant les paroles de Bilibine et en s'approchant d'un fourgon pour s'enquérir du général en chef.

Une voiture de forme étrange, traînée par un cheval, tenant le milieu entre la charrette, la calèche et le cabriolet, et dont les matériaux hétérogènes accusaient une fabrication de circonstance, frappa ses regards à quelques pas de lui ; un soldat la conduisait, et l'on apercevait, sous la capote et le tablier de cuir, une femme tout enveloppée de châles. Au moment de faire sa question, le prince André en fut détourné par les cris désespérés que poussait cette femme. L'officier placé à la tête de la file battait son conducteur parce qu'il essayait de dépasser les autres, et les coups de fouet cinglaient le tablier de la voiture. À la vue du prince André, la femme avança la tête, et, faisant des signes réitérés de la main, elle l'interpella :

« Monsieur l'aide de camp, monsieur l'aide de camp, pitié, de grâce, défendez-moi ! qu'est-ce qui va m'arriver ? Je suis la femme du médecin du 7ème chasseurs ; on ne nous laisse pas passer, nous sommes restés en arrière, nous avons perdu les nôtres !

– Arrière, ou je t'aplatirai comme une galette, criait l'officier en colère au soldat, arrière avec ta coquine !

– Monsieur l'aide de camp, défendez-moi, que me veut-on ?

– Laissez passer cette voiture, ne voyez-vous pas qu'il y a une femme dedans ? » dit le prince André, en s'adressant à l'officier.

Celui-ci le regarda sans répondre et, se tournant vers le soldat : « Ah ! oui, que je te laisserai passer… Arrière, animal !

– Laissez-le passer, vous dis-je, reprit le prince André.

– Qui es-tu, toi ? » demanda l'officier hors de lui. Et il appuya sur le « toi ».

« Es-tu le chef ici ? C'est moi qui suis le chef, et pas toi, entends-tu bien ?… Et toi, là-bas, arrière, ou je t'aplatis comme une galette ! continua-t-il en répétant l'expression, qui lui avait plu sans doute.

– Bien arrangé, le petit aide de camp ! » dit une voix dans la foule.

L'officier était arrivé à ce paroxysme de fureur qui enlève aux gens la conscience de leurs actes, et le prince André sentit un moment que son intervention frisait le ridicule, la chose qu'il craignait le plus au monde ; mais, son instinct prenant le dessus, il se laissa à son tour emporter par une colère folle, et il s'approcha de l'officier en levant son fouet et en scandant ces mots :

« Veuillez laisser passer ! »

L'officier fit un geste de mauvaise humeur et se hâta de s'éloigner :

« C'est toujours leur faute à ceux-là de l'état-major, le désordre et tout le bataclan, grommela-t-il ; eh bien, faites comme vous voudrez. »

Le prince André se hâta à son tour et, sans lever les yeux sur la femme du médecin, qui l'appelait son sauveur, repassant dans sa tête les détails de cette scène ridicule, il galopa jusqu'au village, où se trouvait, lui avait-on dit, le général en chef. Arrivé là, il descendit de cheval, dans l'intention de manger un peu, de se reposer un instant et de mettre de l'ordre dans le trouble pénible de ses impressions :

« C'est une troupe de bandits, ce n'est pas une armée, » pensait-il, lorsqu'une voix connue l'appela par son nom.

Il se retourna, et il aperçut à une petite fenêtre Nesvitsky, qui mâchonnait quelque chose et lui faisait de grands gestes.

« Bolkonsky, ne m'entends-tu pas ? Viens vite ! »

Entré dans la maison, il y trouva Nesvitsky et un autre aide de camp, qui déjeunaient ; ils s'empressèrent de lui demander d'un air alarmé s'il apportait quelque nouvelle.

« Où est le général en chef ? demanda Bolkonsky.

– Ici, dans cette maison, répondit l'aide de camp.

– Eh bien, est-ce vrai, la paix et la capitulation ? demanda Nesvitsky.

– C'est à vous de me le dire, je n'en sais rien, car j'ai eu toutes les peines du monde à vous rejoindre.

– Ah ! mon cher, ce qui se passe chez nous est vraiment affreux… je fais mon mea culpa… nous nous sommes moqués de Mack, et notre situation est pire que la sienne ; assieds-toi et déjeune, ajouta Nesvitsky.

– Il vous sera impossible, mon prince, de retrouver à présent votre fourgon et vos effets : quant à votre Pierre, Dieu sait où il est.

– Où est donc le quartier général ?

– Nous couchons à Znaïm.

– Quant à moi, dit Nesvitsky, j'ai chargé sur deux chevaux tout ce dont j'ai besoin et l'on m'a fait d'excellents bâts qui résisteraient même aux chemins des montagnes de la Bohême !… Ça

va mal, mon cher… Eh bien, es-tu malade ?… il me semble que tu frissonnes ?

– Je n'ai rien, » répondit le prince André.

Et il se rappela au même instant sa rencontre avec la femme du médecin et l'officier du train.

« Que fait ici le général en chef ?

– Je n'y comprends rien, répondit Nesvitsky.

– Et moi, je ne comprends qu'une chose : c'est que tout ça est déplorable, » dit le prince André.

Et il se rendit chez Koutouzow ; il remarqua, en passant, sa voiture et les chevaux de sa suite harassés, éreintés, entourés de cosaques et de gens de service, qui causaient à haute voix entre eux. Koutouzow lui-même était dans la chaumière avec Bagration et Weirother (c'était le nom du général autrichien qui remplaçait le défunt Schmidt). Dans le vestibule, le petit Koslovsky, la figure fatiguée par les veilles, assis sur ses talons, dictait des ordres à un secrétaire, qui les griffonnait à la hâte sur un tonneau renversé. Koslovsky jeta un coup d'œil à l'arrivant, sans se donner le temps de le saluer :

« À la ligne… as-tu écrit ?… Le régiment des grenadiers de Kiew, le régiment de…

– Impossible de vous suivre, Votre Haute Noblesse, » répliqua le secrétaire d'un ton de mauvaise humeur.

Au même moment, on entendait à travers la porte la voix animée et mécontente du général en chef, à laquelle répondait une autre voix complètement inconnue. Le bruit de cette conversation, l'inattention de Koslovsky, le manque de respect

de l'écrivain à bout de forces, cette étrange installation autour d'un tonneau dans le voisinage du commandant en chef, les rires bruyants des cosaques sous les fenêtres, tous ces détails firent pressentir au prince André qu'il avait dû se passer quelque chose de grave et de malheureux.

Il adressa aussitôt une kyrielle de questions à l'aide de camp.

« À l'instant, mon prince, répondit celui-ci. Bagration est chargé de la disposition des troupes.

– Et la capitulation ?

– Il n'y en a pas, on se prépare à une bataille. »

Au moment où le prince André se dirigeait vers la porte de la pièce voisine, Koutouzow, avec son nez aquilin, et sa figure rebondie, parut sur le seuil. Le prince André se trouvait juste en face de lui, mais le général en chef le regardait sans le reconnaître ; à l'expression vague de son œil unique on voyait que les soucis et les préoccupations l'absorbaient au point de l'isoler du monde extérieur.

« Est-ce fini ? demanda-t-il à Koslovsky.

– À l'instant, Votre Excellence. »

Bagration avait suivi le général en chef : petit de taille, sec, encore jeune, sa figure, d'un type oriental, attirait l'attention par son expression de calme et de fermeté.

« Excellence !… »

Et le prince André tendit une enveloppe à Koutouzow.

« Ah ! de Vienne, c'est bien… »

Il sortit de la chambre avec Bagration et ils s'arrêtèrent tous deux sur le perron.

« Ainsi donc, adieu, prince, dit-il à Bagration. Que le Sauveur te garde, je te bénis pour cette grande entreprise ! »

Il s'attendrit, et ses yeux s'humectèrent de larmes ; l'attirant à lui de son bras gauche, il fit de la main droite sur son front le signe de la croix, geste qui lui était familier, et lui tendit sa joue à baiser, mais Bagration l'embrassa au cou :

« Que Dieu soit avec toi ! »

Et il monta en calèche.

« Viens avec moi, dit-il à Bolkonsky.

– Votre Excellence, j'aurais désiré me rendre utile ici… Si vous vouliez me permettre de rester sous les ordres du prince Bagration ?

– Assieds-toi, reprit Koutouzow en voyant l'indécision de Bolkonsky. J'ai moi-même besoin de bons officiers.

– Si demain la dixième partie de son détachement nous revient, il faudra en remercier Dieu ! » ajouta-t-il comme se parlant à lui-même.

Le regard du prince André se fixa involontairement pour une seconde sur l'œil absent et la cicatrice à la tempe de Koutouzow, double souvenir d'une balle turque :

« Oui, se dit-il, il a le droit de parler avec calme de la perte de tant d'hommes.

– C'est pour cela, continua-t-il tout haut, que je vous supplie de m'envoyer là-bas. »

Koutouzow ne répondit rien : plongé dans ses réflexions, il semblait avoir oublié ce qu'il venait de dire. Doucement bercé sur les coussins de sa calèche, il tourna un instant après vers le prince André une figure calme, sur laquelle on aurait vainement cherché la moindre trace d'émotion, et, tout en raillant finement, il se fit raconter par Bolkonsky son entrevue avec l'empereur, les on-dit de la cour sur l'engagement de Krems, et le questionna même au sujet de quelques dames que tous deux connaissaient.

XIII

Le 1er novembre, Koutouzow avait reçu d'un de ses espions un rapport d'après lequel il jugeait son armée dans une position presque sans issue. Les Français, après le passage du pont, disait le rapport, marchaient en forces considérables pour intercepter sa jonction avec les troupes venant de Russie. Si Koutouzow se décidait à rester à Krems, les cent cinquante mille hommes de Napoléon couperaient ses communications, en entourant ses quarante mille soldats fatigués et épuisés, et il se trouverait dans la position de Mack à Ulm ; s'il abandonnait la grande voie de ses communications avec la Russie, il devrait se jeter, en défendant sa retraite pas à pas, dans les montagnes inconnues et dépourvues de routes de la Bohême, et perdre par suite tout espoir de se réunir à Bouksevden. Si enfin il se décidait à se replier de Krems sur Olmütz, pour rejoindre ses nouvelles forces, il risquait d'être devancé par les Français, et forcé d'accepter la bataille, pendant sa marche et avec tout son train

de bagages derrière lui, contre un ennemi trois fois plus nombreux, qui le cernerait de deux côtés. Il choisit cependant cette dernière alternative.

Les Français s'avançaient à marches forcées vers Znaïm, sur la ligne de retraite de Koutouzow, mais toutefois à 100 verstes devant lui. Se laisser devancer par eux, c'était pour les Russes la honte d'Ulm et la perte complète de l'armée ; il n'y avait d'autre chance de la sauver, que d'atteindre ce point avant l'armée française ; mais la réussite devenait impossible avec une masse de quarante mille hommes. Le chemin que l'ennemi avait à parcourir de Vienne à Znaïm était meilleur et plus direct que celui de Koutouzow de Krems à Znaïm.

À la réception de cette nouvelle, il avait expédié, à travers les montagnes, Bagration et son avant-garde de quatre mille hommes sur la route de Vienne à Znaïm. Bagration avait ordre d'opérer cette marche sans s'arrêter, de se placer de façon à avoir Vienne devant lui, Znaïm derrière, et si, grâce à sa bonne étoile, il réussissait à arriver le premier, de retenir l'ennemi autant qu'il le pourrait, pendant que Koutouzow, avec tout son train de campagne, s'écoulerait vers Znaïm.

Après avoir réussi à franchir 45 verstes de montagnes sans chemins frayés, par une nuit orageuse, et avec des soldats affamés et mal chaussés, Bagration, ayant perdu en traînards le tiers de ses hommes, déboucha à Hollabrünn sur la route de Vienne à Znaïm, quelques heures avant les Français. Afin de donner à Koutouzow les vingt-quatre heures indispensables pour atteindre son but, ses quatre mille hommes, épuisés de fatigue, devaient arrêter l'ennemi à Hollabrünn et sauver ainsi l'armée, ce qui était en réalité impossible. Mais la fortune capricieuse rendit l'impossible possible. Le succès de la ruse qui avait livré aux Français, sans coup férir, le pont de Vienne, inspira à Murat la pensée d'en tenter une du même genre avec Koutouzow. Rencontrant le faible détachement de Bagration, il s'ima-

gina avoir devant lui l'armée tout entière. Sûr de l'écraser dès qu'il aurait reçu les renforts qu'il attendait, il lui proposa un armistice de trois jours, pendant lequel chacun d'eux conserverait ses positions respectives. Pour être plus sûr de l'obtenir, il confirma que les préliminaires de la paix étaient en discussion, et que par conséquent il était inutile de verser le sang. Le général autrichien Nostitz, placé aux avant-postes, le crut sur parole et, en se repliant, démasqua Bagration. Un autre parlementaire porta dans le camp russe les mêmes assurances mensongères. Bagration répondit qu'il ne pouvait ni accepter, ni refuser l'armistice, et qu'il devait avant tout en référer au général en chef, auquel il allait envoyer son aide de camp. Cette proposition était le salut de l'armée ; aussi Koutouzow dépêcha-t-il immédiatement à l'ennemi l'aide de camp Wintzengerode, chargé non seulement d'accepter l'armistice, mais aussi de poser les conditions d'une capitulation. Il expédia en même temps d'autres ordres en arrière, pour presser la marche de l'armée, que l'ennemi ignorait encore parce qu'elle s'opérait derrière les faibles troupes de Bagration, restées immobiles devant des forces huit fois plus considérables. Les prévisions de Koutouzow se réalisèrent. Ses propositions ne l'engageaient à rien et lui faisaient gagner un temps précieux ; car la faute de Murat ne pouvait tarder à être découverte. Aussitôt que Bonaparte, établi à Schœnbrünn, à 25 verstes de Hollabrünn, reçut le rapport de Murat contenant les projets d'armistice et de capitulation, il comprit qu'on l'avait joué et lui écrivit la lettre suivante :

Au prince Murat.

« *Schœnbrünn, 25 brumaire (16 novembre), an 1805, huit heures du matin.*

« Il m'est impossible de trouver des termes pour vous exprimer mon mécontentement. Vous ne commandez que mon avant-garde, et vous n'avez pas le droit de faire d'armistice sans mon ordre. Vous me faites perdre le fruit d'une campagne.

Rompez l'armistice sur-le-champ et marchez à l'ennemi. Vous lui ferez déclarer que le général qui a signé cette capitulation n'avait pas le droit de le faire, qu'il n'y a que l'empereur de Russie qui ait ce droit.

« Toutefois, cependant, que l'empereur de Russie ratifierait ladite convention, je la ratifierai, mais ce n'est qu'une ruse. Marchez, détruisez l'armée russe… vous êtes en position de prendre son bagage et son artillerie.

« L'aide de camp de Russie est un…, les officiers ne sont rien quand ils n'ont pas de pouvoirs ; celui-ci n'en avait point… les Autrichiens se sont laissé jouer sur le pont de Vienne, vous vous laissez jouer par un aide de camp de l'Empereur.

« NAPOLÉON. »

L'aide de camp porteur de cette terrible épître galopait ventre à terre. Napoléon, craignant de laisser échapper sa facile proie, arrivait avec toute sa garde pour livrer bataille, tandis que les quatre mille hommes de Bagration allumaient gaiement leurs feux, se séchaient, se chauffaient pour la première fois depuis trois jours et cuisaient leur gruau, sans qu'aucun d'eux pressentît l'ouragan qui allait fondre sur eux.

XIV

L'aide de camp de Napoléon n'avait pas encore rejoint Murat, lorsque le prince André, ayant obtenu de Koutouzow l'autorisation désirée, arriva à Grounth, à quatre heures du soir, auprès de Bagration. On y était dans l'ignorance de la marche gé-

nérale des affaires : on y causait de la paix sans y ajouter foi ; on y parlait de la bataille sans la croire prochaine. Bagration reçut l'aide de camp favori de Koutouzow avec une distinction et une bienveillance toutes particulières ; il lui annonça qu'ils étaient à la veille d'en venir aux mains avec l'ennemi, lui laissant le choix, ou d'être attaché à sa personne pendant le combat, ou de surveiller la retraite de l'arrière-garde, ce qui était également fort important.

« Du reste, je ne crois pas à un engagement pour aujourd'hui, » ajouta Bagration, comme s'il voulait tranquilliser le prince André, et intérieurement il se dit :

« Si ce n'est qu'un freluquet de l'état-major, envoyé pour recevoir une décoration, il la recevra aussi bien à l'arrière-garde ; mais s'il veut rester auprès de moi, tant mieux, un brave officier n'est jamais de trop ! »

Le prince André, sans répondre à sa double proposition, demanda au prince s'il voulait lui permettre d'examiner la situation et la dislocation des troupes, pour pouvoir s'orienter, le cas échéant. L'officier de service du détachement, un bel homme, d'une élégance recherchée, portant un solitaire à l'index, parlant mal mais très volontiers le français, se proposa comme guide.

On ne voyait de tous côtés que des officiers trempés jusqu'aux os, à la recherche de quelque chose, et des soldats traînant après eux des portes, des bancs et des palissades.

« Voyez, prince, nous ne parvenons pas à nous débarrasser de ces gens-là, dit l'officier d'état-major, en les désignant du doigt et en indiquant la tente d'une vivandière : les chefs sont trop faibles, ils leur permettent de se rassembler ici… je les ai tous chassés ce matin, et la voilà de nouveau pleine. Permettez, prince, une seconde, que je les chasse encore.

– Allons-y, répondit le prince André, j'y prendrai un morceau de pain et de fromage, car je n'ai pas eu le temps de manger.

– Si vous me l'aviez dit, prince, je vous aurais offert de partager mon pain et mon sel. »

Ils quittèrent leurs chevaux et entrèrent dans la tente ; quelques officiers, à la figure fatiguée et enluminée, étaient occupés à boire et à manger.

« Pour Dieu, messieurs, leur dit l'officier d'état-major d'un ton de reproche accentué, qui prouvait que ce n'était pas la première fois qu'il le leur répétait, vous savez bien que le prince a défendu de quitter son poste et de se réunir ici ; » et s'adressant à un officier d'artillerie de petite taille, maigre et peu soigné, qui s'était levé à leur entrée avec un sourire contraint, et s'était déchaussé pour donner à la vivandière ses bottes à sécher. « Et vous aussi, capitaine Tonschine ! N'avez-vous pas honte ? En votre qualité d'artilleur, vous devriez donner l'exemple, et vous voilà sans bottes ; si on bat la générale, vous serez gentil, nu-pieds. Vous allez me faire le plaisir, messieurs, de retourner à vos postes, tous, » ajouta-t-il d'un ton de commandement.

Le prince André n'avait pu s'empêcher de sourire en regardant Tonschine, qui, debout, silencieux et souriant, levait tour à tour ses pieds déchaussés, et dont les yeux, bons et intelligents, allaient de l'un à l'autre.

« Les soldats disent qu'il est plus commode d'être déchaussé, répondit humblement le capitaine Tonschine, en cherchant à sortir par une plaisanterie de sa fausse position ; mais il se troubla en sentant que sa saillie avait été mal reçue.

– Retournez à vos postes, messieurs, » répéta l’officier d’état-major, qui s’efforçait de garder son sérieux.

Le prince André jeta encore un coup d’œil sur l’artilleur, dont la personnalité comique était un type à part ; il n’avait rien de militaire, et cependant il produisait la meilleure impression.

Une fois sortis du village, après avoir dépassé et rencontré à chaque pas des soldats et des officiers de toute arme, ils virent à leur gauche les retranchements en terre glaise rouge qu’on était encore en train d’élever. Quelques bataillons en chemise, malgré la bise froide qui soufflait, y travaillaient comme des fourmis. Les ayant examinés, ils poursuivirent leur route et, s’en éloignant au galop, ils gravirent la montagne opposée.

Du haut de cette éminence ils aperçurent les Français.

« Là-bas est notre batterie, celle de cet original déchaussé ; allons-y, mon prince, c’est le point le plus élevé, nous verrons mieux.

– Mille grâces, je trouverai mon chemin tout seul, répondit le prince André, pour se débarrasser de son compagnon ; ne vous dérangez pas, je vous en supplie… »

Et ils se séparèrent.

À dix verstes des Français, sur la route de Znaïm, parcourue par le prince André le matin même, régnaient une confusion et un désordre indescriptibles. À Grounth, il avait senti dans l’air une inquiétude et une agitation inusitées ; ici, au contraire, en se rapprochant de l’ennemi, il constatait avec joie la bonne tenue et l’air d’assurance des troupes. Les soldats, vêtus de leurs capotes grises, étaient bien alignés devant le sergent-major et le capitaine, qui comptaient leurs hommes en posant le doigt sur la poitrine de chacun d’eux, et en faisant lever le bras au dernier

soldat de chaque petit détachement. Quelques-uns apportaient du bois et des broussailles pour se construire des baraques, riaient et causaient entre eux ; des groupes s'étaient formés autour des feux ; les uns tout habillés, les autres, à moitié nus, séchaient leurs chemises, raccommodaient leurs bottes et leurs capotes, rangés en cercle autour des marmites et des cuisiniers. Dans une des compagnies la soupe était prête, et les soldats impatients suivaient des yeux la vapeur des chaudières, en attendant que le sergent de service eût porté leur soupe à goûter à l'officier, assis sur une poutre devant sa baraque.

Dans une autre compagnie, plus heureuse, car toutes n'avaient pas d'eau-de-vie, les hommes se pressaient autour d'un sergent-major qui avait une figure grêlée et de larges épaules ; il leur en versait tour à tour dans le couvercle de leurs bidons, en inclinant son petit tonneau ; les soldats la portaient pieusement à leurs lèvres, s'en rinçaient la bouche, essuyaient ensuite leurs lèvres sur leurs manches, et, après avoir recouvert leurs bidons, s'éloignaient gais et dispos. Tous étaient si calmes, qu'on n'aurait pu supposer, à les voir, que l'ennemi fût à deux pas. Ils semblaient plutôt se reposer à une tranquille étape dans leur pays, qu'être à la veille d'un engagement où peut-être la moitié d'entre eux resteraient sur le terrain. Le prince André, après avoir passé devant le régiment de chasseurs, atteignit les rangs serrés des grenadiers de Kiew ; tout en conservant leur tournure martiale habituelle, les grenadiers étaient aussi paisiblement occupés que leurs camarades ; il aperçut, non loin de la haute baraque du chef du régiment, un peloton de grenadiers devant lequel un homme nu était couché. Deux soldats le tenaient, deux autres frappaient régulièrement sur son dos avec de minces et flexibles baguettes. Le patient criait d'une façon lamentable ; un gros major marchait devant le détachement et répétait, sans faire la moindre attention à ses cris :

« Il est honteux pour un soldat de voler, le soldat doit être honnête et brave ; s'il a volé son camarade, c'est qu'il n'a pas le

sentiment de l'honneur, c'est qu'il est un misérable ! Encore ! encore !… »

Et les coups tombaient, et les cris continuaient.

Un jeune officier qui venait de s'éloigner du coupable, et dont la figure trahissait une compassion involontaire, regarda avec étonnement l'aide de camp qui passait.

Le prince André, une fois arrivé aux avant-postes, les parcourut en détail. La ligne des tirailleurs ennemis et la nôtre, séparées par une grande distance sur le flanc gauche et sur le flanc droit, se rapprochaient au milieu, à l'endroit même que les parlementaires avaient traversé le matin. Elles étaient si rapprochées, que les soldats pouvaient distinguer les traits les uns des autres et se parler. Beaucoup de curieux, mêlés aux soldats, examinaient cet ennemi inconnu et étrange pour eux, et, quoiqu'on leur intimât sans cesse l'ordre de s'éloigner, ils semblaient cloués sur place. Nos soldats s'étaient bien vite lassés de ce spectacle : ils ne regardaient plus les Français, et passaient le temps de leur faction à échanger entre eux des lazzis sur les nouveaux arrivants.

Le prince André s'arrêta pour considérer l'ennemi.

« Vois donc, vois donc, – disait un soldat à son camarade en lui en désignant un autre qui s'était avancé sur la ligne et avait engagé une conversation vive et animée avec un grenadier français, – vois donc comme il en dégoise, le Français ne peut pas le rattraper.

– Qu'en dis-tu, toi, Siderow ?

– Attends, laisse-moi écouter… Diable ! comme il y va, » répondit Siderow, qui passait pour savoir très bien le français.

Ce soldat qu'ils admiraient tant était Dologhow ; son capitaine et lui arrivaient du flanc gauche, où était leur régiment.

Encore, encore, – disait le capitaine en se penchant en avant, et en cherchant à ne pas perdre une seule de ces paroles qui étaient complètement inintelligibles pour lui : – Parlez, parlez plus vite !... que veut-il ? »

Dologhow, entraîné dans une chaude dispute avec le grenadier, ne lui répondit pas. Ils parlaient de la campagne ; le Français, confondant les Autrichiens avec les Russes, soutenait que ces derniers s'étaient rendus et avaient fui à Ulm, tandis que Dologhow cherchait à lui prouver que les Russes avaient battu les Français et ne s'étaient pas rendus :

« Si l'on nous ordonne de vous chasser d'ici, nous vous chasserons, continua-t-il.

– Faites seulement bien attention, répondait le grenadier, qu'on ne vous emmène pas tous avec vos cosaques. »

L'auditoire se mit à rire.

« On vous fera danser comme du temps de Souvorow, reprit Dologhow.

– Qu'est-ce qu'il chante ? demanda un Français.

– Bah, de l'histoire ancienne ! répondit un autre, comprenant qu'il était question des guerres du temps passé.

– L'Empereur va lui en faire voir à votre Souvara comme aux autres...

– Bonaparte ? répliqua Dologhow, qui fut aussitôt interrompu par le Français irrité.

– Il n'y a pas de Bonaparte, il y a l'Empereur, sacré nom !

– Que le diable emporte votre Empereur !… »

Et Dologhow jurant en russe, à la manière des soldats, jeta son fusil sur son épaule et s'éloigna en disant à son capitaine :

« Allons-nous-en, Ivan Loukitch.

– En voilà du français, dirent en riant les soldats ; à ton tour, Siderow !… »

Et Siderow, clignant de l'œil et s'adressant aux Français, leur lança coup sur coup une bordée de mots sans suite, sans signification, tels que « cari, mata tafa, safi, muter casca », en tâchant de donner à sa voix des intonations expressives. Un rire homérique éclata parmi les soldats, un rire si franc, si joyeux, qu'il traversa la ligne et se communiqua aux Français ; on aurait pu croire qu'il n'y avait plus qu'à décharger les fusils et à rentrer chacun chez soi : mais les fusils restèrent chargés, les meurtrières des maisons et des retranchements conservèrent leur aspect menaçant, et les canons enlevés de leurs avant-trains et braqués sur l'ennemi ne sortirent pas de leur sinistre immobilité.

XV

Après avoir parcouru la ligne des troupes jusqu'au flanc gauche, le prince André monta à la batterie d'où, au dire de l'officier d'état-major, on découvrait tout le terrain. Il descendit de cheval et s'arrêta au bout de la batterie, au quatrième et dernier canon. L'artilleur de garde voulut lui présenter les armes, mais,

au signe de l’officier, il reprit sa marche monotone et régulière. Derrière les bouches à feu se trouvaient les avant-trains, et plus loin, les chevaux attachés au piquet et les feux du bivouac des artilleurs. À gauche, non loin du dernier canon, s’élevait une petite hutte formée de branchages entrelacés, de l’intérieur de laquelle partaient les voix animées de plusieurs officiers.

On apercevait en effet de cette batterie la presque totalité des troupes russes et la plus grande partie de celles de l’ennemi. Sur une colline, juste en face, se dessinait à l’horizon le village de Schöngraben ; à droite et à gauche, on distinguait, à trois endroits différents, au milieu de la fumée de leurs feux, les troupes françaises, dont le plus grand nombre était massé dans le village et derrière la montagne. À gauche des maisons, à travers les nuages de fumée, on entrevoyait confusément une masse sombre, qui paraissait être une batterie, mais dont, à l’œil nu, on ne pouvait se rendre compte. Notre flanc droit s’étendait sur une hauteur assez élevée, dominant l’ennemi, et occupée par l’infanterie et par les dragons, qu’on apercevait distinctement sur le bord du plateau. Du centre, où se trouvaient en ce moment la batterie de Tonschine et le prince André, partait un chemin en pente douce, qui remontait directement au ruisseau dont le cours nous séparait de Schöngraben. Sur la gauche, nos troupes occupaient tout l’espace jusqu’aux forêts, dont la lisière était éclairée au loin par les feux qu’y avait allumés notre infanterie. Le développement de la ligne de l’ennemi était plus grand que le nôtre, et il était évident qu’il pouvait nous tourner des deux côtés. Un ravin à pic longeait les derrières de nos positions, et rendait difficile la retraite de la cavalerie et de l’artillerie. Le prince André, appuyé contre un canon, marqua à la hâte, sur une feuille arrachée à son calepin, la position de nos troupes, en y indiquant deux endroits qu’il comptait signaler à l’attention de Bagration, pour lui proposer, d’abord de réunir toute l’artillerie au centre, et en second lieu de faire passer l’infanterie de l’autre côté du ravin. Le prince André, qui avait été, depuis le commencement de la campagne, constamment attaché au géné-

ral en chef, était habitué à se rendre compte des mouvements des masses et des dispositions générales à prendre. Ayant beaucoup étudié les relations historiques des batailles, il ne saisissait, dans l'engagement qui se préparait, que les traits principaux, et pensait involontairement aux conséquences qu'ils exerceraient sur l'ensemble des opérations. « Si l'ennemi dirige l'attaque sur le flanc droit, se disait-il, les régiments de grenadiers de Kiew et de chasseurs de Podolie devront défendre leurs positions jusqu'au moment d'être renforcés par les réserves du centre, et dans ce cas les dragons peuvent les prendre en travers et les culbuter. Si on attaque le centre, qui est d'ailleurs à couvert de la grande batterie, nous concentrons le flanc gauche sur cette hauteur, et nous nous replions, en nous échelonnant jusqu'au ravin. » Pendant qu'il était absorbé dans ses réflexions, il continuait à entendre, sans prêter toutefois la moindre attention à leurs paroles, les voix des officiers qui étaient dans la hutte. Une d'elles cependant le frappa tout à coup par la sincérité de son accent, et malgré lui il se prit à écouter.

« Non, mon ami, disait cette voix sympathique, qu'il croyait connaître, je dis que, s'il était possible de savoir ce qui nous attend après la mort, personne de nous n'en aurait peur ; c'est ainsi, mon ami !

– Qu'on ait peur ou non, reprit une voix plus jeune, cela revient au même, on ne l'évitera pas.

– Oui, mais en attendant on a peur.

– Ah ! vous autres savants, s'écria une troisième voix à l'intonation mâle, vous autres artilleurs, vous n'êtes si sûrs de votre fait que parce que vous traînez toujours à votre suite de l'eau-de-vie et de quoi manger. »

C'était probablement une plaisanterie de fantassin.

« Oui, et pourtant on a peur, reprit la première voix, on a peur de l'inconnu, voilà ! On a beau vous conter que l'âme s'en va au ciel, ne sait-on pas qu'il n'y a pas de ciel, qu'il n'y a qu'une atmosphère ?

– Voyons, Tonschine, faites-nous part de votre absinthe, dit la voix mâle.

– C'est donc le même capitaine qui était sans bottes chez la vivandière, se dit le prince André, en reconnaissant avec plaisir l'organe de celui qui philosophait.

– De l'absinthe, pourquoi pas ? répondit Tonschine. Quant à comprendre la vie future..., » il n'acheva pas sa phrase, car au même moment un sifflement fendit l'air, et un boulet, traversant l'espace avec une rapidité vertigineuse, s'enfonça avec fracas dans la terre, qu'il fit rejaillir autour de lui à deux pas de la hutte, le sol trembla sous le coup. Tonschine s'élança hors de la hutte, la pipe à la bouche, sa bonne et intelligente figure un peu pâle ; il était suivi de l'officier d'infanterie à la grosse voix, qui boutonna son uniforme, chemin faisant, et qui courut à toutes jambes rejoindre sa compagnie.

XVI

Le prince André, arrêté à cheval près de la batterie, parcourait des yeux le vaste horizon pour y découvrir la pièce qui avait lancé le projectile. Il aperçut comme des ondulations dans les masses jusque-là immobiles des Français, et constata la présence de la batterie qu'il avait soupçonnée. Deux cavaliers descendirent au galop la montagne, au pied de laquelle avançait une petite colonne ennemie dans l'intention évidente de renfor-

cer les avant-postes. La fumée du premier coup n'était pas encore dissipée, qu'un second nuage s'éleva, et qu'un second coup partit : la bataille était commencée. Le prince André s'élança à bride abattue dans la direction de Grounth pour y rejoindre le prince Bagration. La canonnade augmentait de violence derrière lui, et l'on y répondait de notre côté. Dans le bas, à l'endroit traversé par les parlementaires, la fusillade s'engageait.

Lemarrois venait de remettre à Murat la lettre fulminante de Napoléon. Murat, honteux de sa déconvenue et désirant se faire pardonner, fit aussitôt marcher ses troupes vers le centre de l'armée russe, pour en tourner en même temps les deux ailes, avec l'espoir d'écraser, avant le soir et avant l'arrivée de l'Empereur, le faible détachement qu'il avait devant lui.

« C'est commencé ! se dit le prince André, dont le cœur battit plus vite ; mais où trouverai-je mon Toulon ? »

En passant au milieu de ces compagnies qui, un quart d'heure avant, mangeaient tranquillement leur soupe, il rencontra partout la même agitation : des soldats saisissaient leurs fusils et s'alignaient en ordre, tandis que leur visage exprimait l'excitation qu'il ressentait lui-même au fond du cœur. Comme lui, ils semblaient dire, avec un mélange de terreur et de joie :

« C'est commencé ! »

À peu de distance des retranchements inachevés, il vit venir à lui, dans le crépuscule d'une brumeuse soirée d'automne, plusieurs militaires à cheval. Le premier, qui marchait en avant, revêtu d'une bourka[19], montait un cheval blanc ; c'était le prince Bagration, qui, reconnaissant le prince André, le salua d'un signe de tête. Celui-ci s'était arrêté pour l'attendre et le mettre au fait de ce qu'il avait vu.

[19] Caban en étoffe de laine. (*Note du traducteur*.)

En l'écoutant, le prince Bagration regardait devant lui, et le prince André se demandait avec une curiosité inquiète, en étudiant les traits fortement accusés de cette figure dont les yeux étaient à moitié fermés, vagues et endormis, quelles pensées, quels sentiments se cachaient derrière ce masque impénétrable ?…

« C'est bien, dit-il, en inclinant la tête en signe d'acquiescement et comme si ce qu'il venait d'entendre avait été prévu par lui. Le prince André, encore tout haletant de sa course, parlait avec volubilité, tandis que le prince Bagration accentuait ses mots, à l'orientale, et les laissait tomber lentement de ses lèvres. Il éperonna son cheval, mais sans laisser paraître le moindre signe de précipitation, et se dirigea vers la batterie de Tonschine, accompagné de toute sa suite, composée d'un officier d'état-major, son aide de camp spécial, du prince, de Gerkow, d'une ordonnance, de l'officier de l'état-major de service et d'un fonctionnaire civil, ayant rang d'auditeur, qui par curiosité avait demandé et obtenu la permission d'assister à une bataille. Ce gros et fort pékin, à la figure pleine, secoué par son cheval, assis sur une selle du train des bagages, enveloppé d'un épais manteau de camelot, regardait autour de lui avec un sourire naïf et satisfait, et faisait une étrange figure au milieu des hussards, des cosaques et des aides de camp.

« Et dire qu'il tient à voir une bataille, dit Gerkow à Bolkonsky, en le lui désignant, et il a déjà mal au creux de l'estomac !

– Voyons, épargnez-moi, dit le civil, qui paraissait content de servir de but aux plaisanteries de Gerkow, et cherchait à passer pour plus bête qu'il n'était.

– Très drôle, mon monsieur prince, dit l'officier de service ; – il se rappelait qu'en français le titre du prince était toujours

précédé d'un autre mot, mais il ne put parvenir à le trouver. Ils approchaient de la batterie de Tonschine, lorsqu'un boulet tomba à quelques pas d'eux.

– Qu'est-ce qui est tombé ? demanda l'auditeur.

– C'est une galette française, répondit Gerkow.

– Comment, c'est cela qui tue ? reprit le premier. Dieu ! que c'est effrayant ! » continua-t-il tout radieux.

À peine avait-il achevé, qu'un sifflement terrible, épouvantable, se fit entendre. Un cosaque glissa de son cheval et tomba un peu à la droite de l'auditeur. Gerkow et l'officier de service se penchèrent, en tirant leurs chevaux du côté opposé. L'auditeur, arrêté devant le cosaque, le considérait avec curiosité : le cosaque était mort, tandis que le cheval se débattait encore.

Le prince Bagration regarda par-dessus son épaule. Devinant le motif de cette confusion, il se détourna avec tranquillité, en ayant l'air de dire :

« Ce n'est pas la peine de s'occuper de ces bagatelles. »

Il arrêta son cheval et, en bon cavalier qu'il était, se pencha en avant, et dégagea son épée, accrochée à sa bourka. C'était une épée ancienne, différente de celles qu'on portait habituellement, et dont Souvorow lui avait fait cadeau en Italie. Le prince André, se souvenant alors de ce détail, y vit un heureux présage. Arrivé à la batterie placée sur la hauteur, le prince Bagration demanda au canonnier de garde près des caissons :

« Quelle compagnie ?... »

Et il avait plutôt l'air de lui demander :

« N'auriez-vous pas peur, par hasard ? »

Le canonnier le comprit ainsi.

« C'est la compagnie du capitaine Tonschine, Excellence, répondit joyeusement l'artilleur, qui avait les cheveux roux.

– C'est bien, c'est bien, dit Bagration, et il longeait les avant-trains pour arriver au dernier canon, lorsque le coup assourdissant de cette bouche à feu résonna dans l'espace, et, au milieu de la fumée qui l'enveloppait, il vit les servants s'agiter tout autour et la remettre avec effort en place. Le soldat n° 1, de haute taille et de large carrure, qui tenait le refouloir, recula vers la roue ; le soldat n° 2 mettait, d'une main tremblante, la charge dans la bouche du canon. Tonschine, petit et trapu, trébuchant sur l'affût, regardait au loin, en abritant ses yeux de sa main, sans voir le général.

– Ajoutez encore deux lignes, et ce sera bien ! s'écria-t-il d'une voix flûtée, à laquelle il tâchait de donner une inflexion martiale peu en rapport avec sa personne – N° 2, feu !... »

Bagration appela Tonschine, qui s'approcha à l'instant de lui, en portant timidement et gauchement les trois doigts à sa visière, plutôt comme un prêtre qui bénit que comme un militaire qui salue. Au lieu de balayer la plaine, comme elles y étaient destinées, les pièces de la batterie envoyaient des bombes incendiaires dans le village de Schöngraben, devant lequel fourmillaient les masses ennemies.

Personne n'avait indiqué à Tonschine où et avec quoi il devait tirer ; mais, après avoir pris conseil de son sergent-major, Zakartchenko, qu'il tenait en haute estime, ils avaient décidé d'un commun accord qu'ils devaient chercher à incendier le village :

« C'est bien », dit Bagration, qui écouta le rapport de l'officier et examina à son tour le champ de bataille.

Du bas de la hauteur, où se trouvait le régiment de Kiew, montait le grondement prolongé et crépitant d'une fusillade ; plus loin à droite, derrière les dragons, on apercevait une colonne ennemie qui tournait notre flanc ; à gauche, l'horizon était limité par une forêt.

Le prince Bagration ordonna à deux bataillons du centre d'aller renforcer l'aile droite : l'officier d'état-major se permit de faire remarquer au prince que dans ce cas les pièces resteraient à découvert. Le prince le regarda sans rien dire, de ses yeux vagues. La réflexion était juste, il n'y avait rien à y répondre. À ce moment arriva au galop un aide de camp envoyé par le chef du régiment qui se battait sur les bords de la rivière. Il apportait la nouvelle que des masses énormes de Français s'avançaient par la plaine, que le régiment était dispersé et qu'il se repliait pour se joindre aux grenadiers de Kiew. Le prince Bagration fit un signe d'assentiment et d'approbation. Il s'éloigna au pas vers la droite, en envoyant aux dragons l'ordre d'attaquer. Une demi-heure plus tard, le porteur du message revint annoncer que les dragons s'étaient déjà retirés de l'autre côté du ravin pour se mettre à l'abri du terrible feu de l'ennemi, éviter une inutile perte d'hommes et envoyer des tirailleurs sous bois.

« C'est bien », dit de nouveau Bagration en quittant la batterie. On entendait la fusillade dans la forêt ; le flanc gauche étant trop éloigné pour que le général en chef pût y arriver à temps, il y dépêcha Gerkow pour dire au général commandant, celui-là même que nous avons vu à Braunau présenter son régiment à Koutouzow, de se retirer au plus vite derrière le ravin, parce que le flanc droit ne serait pas en état de tenir longtemps contre l'ennemi ; de sorte que Tonschine fut oublié et resta sans bataillons pour couvrir sa batterie.

Le prince André écoutait avec attention les observations échangées entre le prince Bagration et les différents chefs et les ordres qui s'ensuivaient.

Il fut très surpris de voir qu'en réalité le prince Bagration ne donnait aucun ordre, et cherchait tout bonnement à faire croire que ses intentions personnelles étaient en parfait accord avec ce qui était en réalité le simple effet de la force des circonstances, de la volonté de ses subordonnés, et des caprices du hasard. Et cependant, malgré la tournure que les événements prenaient en dehors de ses prévisions, le prince André s'avouait que sa conduite pleine de tact donnait à sa présence une grande valeur. Rien qu'à le voir, ceux qui l'approchaient avec des figures décomposées, sentaient le calme leur revenir ; officiers et soldats le saluaient gaiement et, s'excitant les uns les autres, faisaient montre devant lui de leur courage.

XVII

Le prince Bagration atteignit le point culminant de notre aile droite et redescendit vers la plaine, où continuait le bruit de la fusillade et où l'action se dérobait derrière l'épaisse fumée qui l'enveloppait, lui et sa suite. Ils ne voyaient rien encore distinctement, mais à chaque pas en avant ils sentaient de plus en plus vivement que la vraie bataille était proche. Ils se croisaient avec des blessés ; l'un d'eux, sans shako, la tête ensanglantée, soutenu sous les bras par deux soldats, rendait du sang à flots et râlait : la balle lui était sans doute entrée dans la bouche ou dans le gosier. Un autre, sans fusil, avec un air plus effaré que souffrant, marchait résolument et agitait, sous l'impression encore toute fraîche de la douleur, sa main mutilée d'où le sang coulait à flots sur sa capote. Après avoir traversé la grande route, ils

descendirent une pente escarpée sur laquelle gisaient quelques hommes ; un peu plus loin, des soldats valides montaient vers eux en criant et en gesticulant, malgré la présence du général. À quelques pas de là on distinguait déjà dans la fumée les lignes des capotes grises, et un officier, apercevant Bagration, courut aux hommes qui le suivaient en leur ordonnant de retourner sur leurs pas.

Le général en chef s'approcha des rangs d'où partaient à chaque instant des coups secs qui étouffaient le bourdonnement des voix et les cris des commandements ; les figures animées des soldats étaient noires de poudre : les uns enfonçaient la baguette dans le fusil, les autres versaient la poudre dans le bassinet et tiraient les cartouches de leur giberne, les derniers tiraient au hasard, à travers le nuage de fumée épais et immobile dont l'atmosphère était imprégnée ; à des intervalles rapprochés, des sons et des sifflements aigus, d'une nature particulière, chatouillaient désagréablement l'oreille : « Qu'est-ce donc ? se dit le prince André en approchant de cette cohue… Ce ne sont pas des tirailleurs, car ils sont en masse ; ce n'est pas une attaque, puisqu'ils ne bougent pas, et ils ne forment pas non plus le carré ? »

Le chef du régiment, vieux militaire à l'extérieur maigre et débile, dont les grandes paupières recouvraient presque entièrement les yeux, s'approcha du prince Bagration, et le reçut avec un sourire bienveillant, comme on reçoit un hôte qui vous est cher. Il lui expliqua que son régiment, attaqué par la cavalerie française, l'avait repoussée, mais en y perdant plus de la moitié de ses hommes. Il avait militairement qualifié d'attaque ce qui venait de se passer, quand, par le fait, il n'aurait pu lui-même se rendre un compte exact de l'état de ses troupes pendant cette dernière demi-heure, et dire positivement si l'attaque avait été repoussée, ou si son régiment avait été enfoncé. Il n'y avait dans tout cela de certain que la grêle de boulets et de grenades qui décimait ses hommes depuis qu'ils avaient commencé à s'enga-

ger au cri de : « Voilà la cavalerie ! » Ce cri avait été le signal de la mêlée, et ils s'étaient mis à tirer, non plus sur la cavalerie, mais bien sur l'infanterie française qui avait paru dans le vallon.

Le prince Bagration approuva de la tête ce rapport, comme s'il contenait tout ce qu'il pouvait désirer et tout ce qu'il avait prévu, et, se tournant vers son aide de camp, il lui ordonna de faire descendre de la montagne les deux bataillons du 6ème chasseurs, qu'il venait d'y voir en passant.

En ce moment le prince André fut frappé du changement qui s'était produit sur la figure du général en chef : elle exprimait une décision ferme et satisfaite d'elle-même, celle d'un homme qui prend son dernier élan pour se jeter à l'eau par une chaude journée d'été. Ce regard vague et endormi, ce masque affecté des profondes combinaisons avaient disparu ; ses yeux d'épervier, ronds et résolus, regardaient devant eux sans se fixer sur rien, avec une certaine exaltation dédaigneuse, tandis que ses mouvements conservaient leur lenteur et leur régularité habituelles.

Le chef de régiment le supplia de se retirer, car l'endroit était périlleux : « Au nom du ciel, Excellence, voyez donc ! » et il montrait les balles qui sifflaient et crépitaient autour d'eux.

Il y avait dans sa parole ce ton de persuasion et de remontrance qu'emploierait un charpentier qui, en voyant son seigneur manier la hache, lui dirait :

« Nous y sommes habitués nous autres, mais vous, vous vous ferez venir des durillons aux mains. »

Quant à lui, il semblait convaincu que ces balles le respecteraient, et ce fut en vain que l'officier d'état-major joignit ses instances aux siennes. Sans leur répondre, le prince Bagration ordonna de cesser la fusillade et de former les rangs pour faire

place aux deux bataillons qui s'avançaient. Pendant qu'il parlait, on aurait cru qu'une main invisible relevait vers la gauche un coin du rideau de fumée qui masquait le bas-fond, et tous les yeux se dirigèrent vers la montagne, qui se découvrait peu à peu à leurs yeux, et sur le versant de laquelle descendait la colonne ennemie. On pouvait déjà reconnaître les bonnets à poil des grenadiers, distinguer les officiers des soldats, et voir les plis du drapeau s'enrouler autour de la hampe.

« Comme ils marchent bien ! » dit une voix dans la suite du prince.

La tête de la colonne avait déjà atteint le bas du ravin, et le choc était imminent de ce côté de la descente.

Les restes du régiment qui avait soutenu l'attaque se reformèrent rapidement et s'éloignèrent sur la droite, tandis que, chassant devant eux les traînards, les deux bataillons du 6ème chasseurs s'avançaient d'un pas pesant, régulier et cadencé. Sur le flanc gauche, du côté de Bagration, marchait le commandant de la compagnie ; c'était un homme de belle prestance, dont la large figure avait une expression inintelligente et satisfaite, celui-là même qui s'était précipité hors de la hutte de Tonschine. On voyait qu'il n'avait qu'une idée fixe, passer avec désinvolture devant son chef. Se balançant légèrement sur ses pieds musculeux, il se redressait sans le moindre effort et, tenant à la main sa petite épée nue, à lame fine et recourbée, regardant tantôt son chef, tantôt ceux qui le suivaient, sans jamais perdre le pas, il répétait à chaque enjambée, en tournant avec souplesse son corps vigoureux : « Gauche, gauche, gauche !... » Et la muraille vivante marchait en mesure, et chacune de ces figures, sérieuses et dissemblables, alourdie par le poids de son fusil et de son sac, semblait comme lui n'avoir qu'une seule pensée et répéter avec lui : « Gauche, gauche, gauche ! »

Un gros major essoufflé perdait le pas en contournant un buisson de la route ; un traînard, effrayé de sa négligence, courait pour rejoindre sa compagnie.

Un boulet passa par-dessus la tête du prince Bagration et de sa suite, s'abattit au milieu de la colonne en accompagnant les mots de : gauche, gauche, gauche ! de la cadence de son sifflement.

« Serrez les rangs, » s'écria avec crânerie le chef de la compagnie ; les soldats se séparaient à l'endroit où était tombé le boulet, et le vieux sous-officier chevronné, resté en arrière auprès des morts, rejoignit son rang, emboîta vivement le pas en se retournant d'un air soucieux, et le commandement de : gauche, gauche, gauche ! rythmant de nouveau le bruit régulier du pas des soldats, semblait encore sortir de la profondeur de ce silence menaçant.

« Vous l'avez passée en braves, mes enfants, » dit le prince Bagration. Un cri de : « Prêts à servir[20], Excellence ! » éclata par détachement. Un soldat renfrogné regarda son général comme pour lui dire : « Nous le savons aussi bien que vous ! » Un autre, sans se retourner, dans la crainte d'être distrait, ouvrait la bouche toute grande en criant.

On donna l'ordre de s'arrêter et d'ôter les sacs.

Bagration parcourut les rangs qui venaient de défiler devant lui, descendit de cheval, tendit la bride à son cosaque, lui remit sa bourka et étira ses jambes. La tête de la colonne française, officiers en tête, déboucha en ce moment de derrière la montagne.

---

[20] Traduction littérale : « Heureux de nous donner de la peine ». Réponse obligatoire des soldats dans l'armée russe aux remerciements de leurs chefs. (*Note du traducteur*.)

« En avant, avec l'aide de Dieu ! » s'écria Bagration d'une voix claire et ferme, et, se retournant un instant vers le front de la troupe, il s'avança avec effort sur le terrain inégal, du pas incertain d'un cavalier à pied. Le prince André se sentit entraîné par une force irrésistible et en éprouva un grand bonheur[21].

Les Français étaient à une faible distance, et il pouvait apercevoir distinctement leurs figures, les buffleteries, les épaulettes rouges, et un vieil officier qui, les pieds en dehors et des guêtres aux jambes, gravissait avec peine la montagne. Un coup, un second, un troisième partirent, et les lignes ennemies se couvrirent de fumée : la fusillade recommença. Quelques hommes tombèrent de notre côté, entre autres l'officier qui s'était donné tant de mal pour défiler avec avantage devant ses chefs.

Au premier coup de fusil, Bagration avait crié hourra ! Un hourra prolongé lui répondit sur toute la ligne, et dépassant leurs chefs, se dépassant l'un l'autre, nos soldats s'élancèrent joyeusement à la poursuite des Français, dont les rangs s'étaient rompus.

---

[21] Ici eut lieu l'attaque dont M. Thiers parle en ces termes : « Les Russes se conduisirent vaillamment et, chose rare à la guerre, on vit deux masses d'infanterie marcher l'une contre l'autre sans qu'aucune des deux cédât avant d'être abordée. » Napoléon à Sainte-Hélène s'exprime ainsi : « Quelques bataillons russes montrèrent de l'intrépidité. » (*Note de l'auteur.*)

Voici textuellement les paroles de M. Thiers : « et, ce qui est rare à la guerre, les deux masses d'infanterie marchèrent résolument l'une contre l'autre sans qu'aucune des deux cédât avant d'être abordée. » Puis, quelques lignes plus loin : « Les Russes se conduisirent vaillamment. » (*Note du traducteur.*)

XVIII

L'attaque du 6ème chasseurs avait assuré la retraite du flanc droit. Au centre, l'incendie allumé à Schöngraben par la batterie oubliée de Tonschine arrêtait le mouvement des Français, qui éteignaient le feu propagé par le vent, et nous donnaient ainsi le temps de nous retirer ; la retraite du centre à travers le ravin se faisait avec bruit et précipitation, quoique sans désordre. Mais le flanc gauche, qui avait été attaqué en même temps et cerné par des forces supérieures sous le commandement de Lannes, composé des régiments d'infanterie d'Azow et de Podolie, était débandé. Bagration envoya Gerkow au général commandant le flanc gauche, avec ordre de se replier immédiatement.

Gerkow, les doigts à la hauteur de la visière, s'élança résolument au galop, mais il avait à peine quitté Bagration que son courage le trahit ; saisi d'une terreur folle, il lui fut impossible d'aller à l'encontre du danger ; sans avancer jusqu'à la fusillade, il se mit à chercher le général et les autres chefs là où ils ne pouvaient se trouver ; il en résulta que l'ordre ne fut pas transmis.

Le commandant du flanc gauche était, par ancienneté de grade, le chef du régiment que nous avons vu à Braunau et dans lequel servait Dologhow, tandis que le commandant de l'extrême gauche était le chef du régiment de Pavlograd, dont faisait partie Rostow. Les deux chefs, violemment irrités l'un contre l'autre, ce qui causa un malentendu, perdaient du temps en récriminations injurieuses, pendant qu'au flanc droit on se battait depuis longtemps et que les Français commençaient à opérer leur retraite.

Les régiments de cavalerie et le régiment des chasseurs étaient peu en mesure de prendre part à l'engagement ; du soldat au général, personne ne s'y attendait, et l'on s'occupait pai-

siblement du chauffage dans l'infanterie, et du fourrage dans la cavalerie.

« Votre chef est mon ancien en grade, disait, rouge de colère, l'Allemand qui commandait les hussards, à l'aide de camp du régiment de chasseurs… Qu'il fasse comme bon lui semble, je ne puis sacrifier mes hommes… Trompettes, sonnez la retraite ! »

L'action cependant devenait chaude ; la canonnade et la fusillade grondaient ; à droite et au centre, les tirailleurs de Lannes franchissaient la digue du moulin et s'alignaient de notre côté à deux portées de fusil. Le général d'infanterie se hissa lourdement sur son cheval et, se redressant de toute sa hauteur, alla rejoindre le colonel de cavalerie. La politesse apparente de leur salut cachait leur animosité réciproque.

« Je ne puis pourtant pas, colonel, laisser la moitié de mon monde dans le bois. Je vous prie… et il appuyait sur ce mot… je vous prie d'occuper les positions et de vous tenir prêt pour l'attaque.

– Et moi, je vous prie de vous mêler de vos affaires ; si vous étiez de la cavalerie…

– Je ne suis pas de la cavalerie, colonel, mais je suis un général russe, si vous ne le savez pas…

– Je le sais très bien, Excellence, reprit le premier, en éperonnant son cheval et en devenant pourpre… Ne vous plairait il pas de me suivre aux avant-postes ? Vous verriez par vous-même que la position ne vaut rien ; je n'ai pas envie de faire massacrer mon monde pour votre bon plaisir.

– Vous vous oubliez, colonel, ce n'est pas pour mon bon plaisir, et je ne saurais vous permettre de le dire… »

Le général accepta la proposition pour ce tournoi de courage : la poitrine en avant et fronçant le sourcil, il se dirigea avec lui vers la ligne des tirailleurs, comme si leur différend ne pouvait se vider que sous les balles. Arrivés là, ils s'arrêtèrent en silence et quelques balles volèrent par-dessus leurs têtes. Il n'y avait rien de nouveau à y voir, car, de l'endroit même qu'ils avaient quitté, l'impossibilité pour la cavalerie de manœuvrer au milieu des ravins et des broussailles était aussi évidente que le mouvement tournant des Français pour envelopper l'aile gauche. Les deux chefs se regardaient comme deux coqs prêts au combat, chacun attendant en vain un signe de faiblesse de son adversaire. Tous deux subirent cette épreuve avec honneur, et ils l'auraient prolongée indéfiniment par amour-propre, aucun ne voulant abandonner la partie le premier, si, au même instant, une fusillade, accompagnée de cris confus, n'avait éclaté à deux pas en arrière.

Les Français étaient tombés sur les soldats occupés à ramasser du bois : il ne pouvait donc plus être question pour les hussards de se replier avec l'infanterie, car ils étaient coupés de leur chemin de retraite sur la gauche par les avant-postes ennemis, et force leur fut d'attaquer, malgré les difficultés du terrain, pour s'ouvrir un passage.

L'escadron de Rostow, qui n'avait eu que le temps de se mettre en selle, se trouvait juste en face de l'ennemi, et, alors, comme sur le pont de l'Enns, il n'y avait rien entre l'ennemi et eux, rien que cette distance pleine de terreur et d'inconnu, cette distance entre les vivants et les morts que chacun sentait instinctivement, en se demandant avec émotion s'il la franchirait sain et sauf !...

Le colonel arriva sur le front, en répondant de mauvaise humeur aux questions des officiers ; en homme résolu à faire à sa tête, il leur jeta un ordre. Rien n'avait été dit de bien précis,

mais une vague rumeur faisait pressentir une attaque, et l'on entendit tout à la fois le commandement : « Alignez-vous ! » et le froissement des sabres tirés du fourreau. Nul ne bougeait : l'indécision des chefs était si apparente, qu'elle ne tarda pas à se communiquer à leurs troupes, infanterie et cavalerie.

« Ah ! si cela pouvait venir plus vite, plus vite, » se disait Rostow, en sentant arriver le moment de l'attaque, cette grande et ineffable jouissance dont ses camarades l'avaient si souvent entretenu.

« En avant avec l'aide de Dieu, mes enfants ! cria la voix de Denissow… Au trot, marche ! »

Les croupes des chevaux ondulèrent, Corbeau tira sur la bride et partit.

Rostow avait à sa droite les premiers rangs de ses hussards et au fond, devant lui, une ligne sombre dont il ne pouvait se rendre compte à distance, mais qui était l'ennemi. On entendait au loin des coups de fusil.

« Au trot accéléré !… »

Et Rostow, suivant l'impulsion de son cheval excité, se sentait gagné par la même ardeur. Un arbre solitaire qui lui avait semblé être au milieu de cette ligne mystérieuse était maintenant dépassé :

« Eh bien, la voilà dépassée, et il n'y a rien de terrible, au contraire tout devient plus gai, plus amusant. Oh ! comme je vais les sabrer ! » murmura-t-il avec joie en serrant la poignée de son sabre.

Un formidable hourra retentit derrière lui…

« Qu'il me tombe seulement sous la main ! »

Et, enlevant Corbeau, il le lança à pleine carrière ; l'ennemi était en vue. Tout à coup un immense coup de fouet cingla l'escadron. Rostow leva la main, prêt à sabrer, mais au même moment il vit s'éloigner Nikitenka, le soldat qui galopait devant lui, et il se sentit, comme dans un rêve, emporté avec une rapidité vertigineuse, sans quitter sa place. Un hussard le dépassa au galop et le regarda d'un air sombre.

« Que m'arrive-t-il ? Je n'avance pas ; je suis donc tombé ? suis-je mort ? »

Questions et réponses se croisaient dans sa tête. Il était seul au milieu des champs ; plus de chevaux emportés, plus de hussards, il ne voyait autour de lui que la terre immobile et le chaume de la plaine. Quelque chose de chaud, du sang, coulait autour de lui :

« Non, je ne suis que blessé ; c'est mon cheval qui est tué ! »

Corbeau essaya de se relever, mais il retomba de tout son poids sur son cavalier ; des flots de sang coulaient de sa tête et il se débattait dans de vains efforts. Rostow, cherchant à se remettre sur ses pieds, retomba à son tour, sa sabretache s'accrocha à la selle :

« Où sont les nôtres ? où sont les Français ?… »

Il n'en savait rien… Il n'y avait personne.

Étant parvenu à se dégager de dessous son cheval, il se releva. Où donc se trouvait à présent cette ligne qui séparait si nettement les deux armées ?

« Ne m'est-il pas arrivé quelque chose de grave ? Cela se passe-t-il toujours ainsi, et que dois-je faire à présent ?… »

Il sentit un poids étrange peser sur son bras gauche engourdi. Son poignet semblait ne plus lui appartenir, et pourtant aucune trace de sang ne se voyait sur sa main :

« Ah ! voilà enfin des hommes, ils vont m'aider, » pensa-t-il avec joie. Le premier de ceux qui accouraient vers lui, hâlé, bronzé, avec un nez crochu, vêtu d'une capote gros bleu, portait un shako de forme étrange ; l'un d'eux prononça quelques mots dans une langue qui n'était pas du russe. D'autres, habillés de même façon, conduisaient un hussard de son régiment.

« C'est, sans doute un prisonnier… Mais va-t-on me prendre aussi ? se dit Rostow, qui n'en croyait pas ses yeux. Sont-ce des Français ? »

Il examinait les survenants, et, malgré sa récente bravoure qui les voulait tous exterminer, ce voisinage le glaçait d'effroi.

« Où vont-ils ?… Est-ce à moi qu'ils en veulent ?… Me tueront-ils ?… Pourquoi ? Moi que tout le monde aime ?… »

Et il se souvint de l'amour de sa mère, de sa famille, de l'affection que chacun avait pour lui, ce qui rendait cette supposition invraisemblable.

Il restait cloué à sa place, sans se rendre compte de sa situation ; le Français au nez crochu, à la figure étrangère, échauffée par la course, et dont il pouvait déjà distinguer la physionomie, arrivait sur lui la baïonnette en avant. Rostow saisit son pistolet, mais, au lieu de le décharger sur son ennemi, il le lui jeta violemment à la tête, et s'enfuit à toutes jambes se cacher dans les buissons.

Les sentiments de lutte et d'excitation qu'il avait si vivement éprouvés sur le pont de l'Enns étaient bien loin de lui : il courait comme un lièvre traqué par les chiens ; l'instinct de conserver son existence jeune et heureuse envahissait tout son être, et lui donnait des ailes ! Sautant par-dessus les fossés, franchissant les sillons avec l'impétuosité de son enfance, il tournait souvent en arrière sa bonne et douce figure pâlie, tandis que le frisson de la peur aiguillonnait sa course.

« Il vaut mieux ne pas regarder, » pensa-t-il ; mais, arrivé aux premières broussailles, il s'arrêta ; les Français étaient distancés, et celui qui le poursuivait ralentissait le pas et semblait appeler ses compagnons :

« Impossible !… Ils ne peuvent pas vouloir me tuer ? » se dit Rostow.

Cependant son bras devenait de plus en plus lourd ; on aurait dit qu'il traînait un poids de deux pouds[22], il ne pouvait plus avancer. Le Français le visait, il ferma les yeux et se baissa : une, deux balles passèrent en sifflant à ses oreilles ; rassemblant ses dernières forces et soulevant son poignet gauche avec sa main droite, il s'élança dans les buissons. Là était le salut, là étaient les tirailleurs russes !

---

[22] Poud : Mesure de poids équivalente à 16,38 kg. (*Note du correcteur.*)

XIX

L'infanterie, surprise à l'improviste dans le bois, en sortait au pas de course, en groupes débandés. Un soldat effaré laissa tomber ce mot d'une si terrible signification à la guerre :

« Nous sommes coupés ! »

Et ce mot répandit l'épouvante dans toute la masse.

« Cernés ! coupés ! perdus ! » criaient les fuyards.

Au premier bruit de la fusillade, aux premiers cris, le commandant du régiment devina qu'il venait de se passer quelque chose d'effroyable. Frappé de la pensée que lui, officier exact, militaire exemplaire depuis tant d'années, pouvait être accusé de négligence et d'incurie par ses chefs, oubliant ses airs d'importance, son rival indiscipliné, oubliant surtout le danger qui l'attendait, il empoigna le pommeau de sa selle, éperonna son cheval et partit au galop rejoindre son régiment, sous une pluie de balles qui heureusement ne l'effleurèrent même pas. Il n'avait qu'un désir : savoir ce qui en était, réparer la faute commise, si elle venait à lui être imputée, et rester pur de tout blâme, lui qui comptait vingt-deux ans de services irréprochables.

Ayant heureusement franchi la ligne ennemie, il tomba de l'autre côté du bois au milieu des fuyards qui se précipitaient à travers champs, sans vouloir écouter les commandements. C'était la minute terrible de cette hésitation morale qui décide du sort d'une bataille. Ces troupes affolées obéiraient-elles à la voix jusque-là si respectée de leur chef, ou continueraient-elles à fuir ? Malgré ses rappels désespérés, malgré sa figure décomposée par la fureur, malgré ses gestes menaçants, les soldats

couraient, couraient toujours, et tiraient en l'air sans se retourner. Le sort en était jeté : la balance, dans cette minute d'hésitation, avait penché du côté de la peur.

Le général étouffait à force de crier, la fumée l'aveuglait ; il s'arrêta de désespoir. Tout semblait perdu, lorsque les Français qui nous poursuivaient s'enfuirent tout à coup sans raison apparente et se rejetèrent dans la forêt, où apparurent les tirailleurs russes. C'était la compagnie de Timokhine, qui, ayant seule conservé ses rangs et s'étant retranchée dans le fossé à la lisière de la forêt, attaquait les Français par derrière ; Timokhine, brandissant sa petite épée, s'était élancé sur l'ennemi avec un élan si formidable et une si folle audace, que les Français, saisis à leur tour de terreur, s'enfuirent en jetant leurs fusils. Dologhow, qui courait à côté de lui, en tua un à bout portant, et fut le premier à s'emparer d'un officier, qui se rendit prisonnier. Les fuyards s'arrêtèrent, les bataillons se reformèrent, et l'ennemi, qui avait été sur le point de couper en deux le flanc gauche, fut repoussé. Le chef du régiment se tenait sur le pont avec le major Ekonomow, et assistait au défilé des compagnies qui se repliaient, lorsqu'un soldat, s'approchant de son cheval, saisit son étrier et se serra contre lui ; ce soldat, qui tenait dans ses mains une épée d'officier, portait une capote de drap gros bleu et une giberne française en bandoulière ; la tête bandée, sans shako et sans havresac, il souriait malgré sa pâleur, et ses yeux bleus regardaient fièrement son chef, qui ne put s'empêcher de lui accorder quelque attention, malgré les ordres qu'il était en train de donner au major Ekonomow.

« Excellence, voici deux trophées ! dit Dologhow en montrant l'épée et la giberne. J'ai fait prisonnier un officier, j'ai arrêté une compagnie… (Sa respiration courte et haletante dénotait la fatigue, il parlait par saccades) :… Toute la compagnie peut en témoigner, je vous prie de vous en souvenir, Excellence.

– Bien, bien ! » répondit son chef, sans interrompre sa conversation avec le major.

Et Dologhow, détachant son mouchoir, le tira par la manche, en lui montrant les caillots de sang coagulés dans ses cheveux :

« Blessure de baïonnette, fit-il, j'étais en avant ; rappelez-vous-le, Excellence ! »

Comme on l'a vu plus haut, on avait oublié la batterie de Tonschine ; mais, vers la fin de l'engagement, le prince Bagration, entendant la canonnade continuer au centre, y envoya d'abord l'officier d'état-major de service, puis le prince André, avec ordre à Tonschine de se retirer au plus vite. Les deux bataillons qui devaient défendre la batterie avaient été envoyés, sur un ordre venu on ne sait d'où, prendre part à la bataille, et la batterie continuait à tirer. Les Français, trompés par ce feu énergique, et supposant que le gros des forces était massé de ce côté, essayèrent par deux fois de s'en emparer, et furent repoussés chaque fois par la mitraille que vomissaient ces quatre bouches à feu solitaires et abandonnées sur la hauteur.

Peu de temps après le départ de Bagration, Tonschine était parvenu à rallumer, l'incendie de Schöngraben.

« Vois donc comme ça brûle ! quelle fumée, quelle fumée !… Ils courent, vois donc ! » se disaient les servants, heureux de leur succès.

Toutes les pièces étaient pointées sur le village, et chaque coup était salué de joyeuses exclamations. Le feu, poussé par le vent, se propageait avec rapidité. Les colonnes françaises abandonnèrent Schöngraben, et établirent sur sa droite dix pièces qui répondirent à celles de Tonschine.

La joie enfantine excitée par la vue de l'incendie, et l'heureux résultat de leur tir avaient empêché les artilleurs de remarquer cette batterie. Ils ne s'en aperçurent que lorsque deux projectiles, suivis de plusieurs autres, vinrent tomber au milieu de leurs pièces. Un canonnier eut la jambe enlevée, et deux chevaux furent tués. Leur ardeur n'en fut pas refroidie, mais elle changea de caractère ; les chevaux furent remplacés par ceux de l'affût de réserve, les blessés furent emportés et les quatre pièces tournées vers la batterie ennemie. L'officier camarade de Tonschine avait été tué dès le commencement de l'action, et des quarante hommes qui servaient les pièces, dix-sept eurent le même sort dans l'espace d'une heure. Quant aux survivants, ils continuaient gaiement leur besogne.

Le petit officier aux mouvements gauches et enfantins faisait constamment renouveler sa pipe par son domestique, et s'élançait en avant pour examiner les Français, en s'abritant les yeux de sa main.

« Feu ! enfants, » disait-il, en saisissant lui-même les roues du canon pour le pointer.

Au milieu de la fumée, assourdi par le bruit continuel du tir, dont chaque coup le faisait tressaillir, Tonschine courait d'une pièce à l'autre, sa pipe à la bouche, soit pour les pointer, soit pour compter les charges, soit pour faire changer les attelages. Jetant de sa petite voix, au milieu de ce bruit infernal, des ordres incessants, sa figure s'animait de plus en plus : elle ne se contractait que lorsqu'un homme tombait blessé ou mort, et il s'en détournait pour crier avec colère après les survivants, toujours lents à relever les morts ou les blessés. Les soldats, beaux hommes pour la plupart et, comme il arrive souvent dans une compagnie d'artilleurs, de deux têtes plus grands et plus larges d'épaules que leur chef, l'interrogeaient du regard comme des enfants dans une situation difficile, et l'expression de sa figure se reflétait aussitôt sur leurs mâles visages.

Grâce à ce grondement continu, à ce tapage, à cette activité forcée, Tonschine n'éprouvait pas la moindre crainte : il n'admettait même pas la possibilité d'être blessé ou tué. Il lui semblait que depuis le premier coup tiré sur l'ennemi il s'était passé beaucoup de temps, qu'il était là depuis la veille, et que ce petit carré de terrain qu'il occupait lui était familier et connu. Il n'oubliait rien, prenait avec sang-froid ses dispositions, comme aurait pu le faire à sa place le meilleur des officiers, et pourtant il se trouvait dans un état voisin du délire ou de l'ivresse.

Du milieu du bruit assourdissant de la batterie, de la fumée et des boulets ennemis qui tombaient sur la terre, sur un canon, sur un homme, sur un cheval, du milieu de ses soldats qui se hâtaient, le front ruisselant de sueur, il s'élevait dans sa tête un monde à part et fantastique, plein de fiévreuses jouissances. Dans ce rêve éveillé, les canons ennemis étaient pour lui des pipes énormes par lesquelles un fumeur invisible lui lançait de légers nuages de fumée.

« Tiens, le voilà qui fume, se dit Tonschine à demi-voix, à la vue d'un blanc panache que le vent emportait : attrapons la balle et renvoyons-la !

– Qu'ordonnez-vous, Votre Noblesse ? demanda le canonnier placé à côté de lui, qui avait vaguement entendu ces paroles.

– Rien, vas-y ! vas-y, notre Matvéevna, » répondit-il, en s'adressant au grand canon de fonte ancienne qui était le dernier de la rangée et qui pour lui était la Matvéevna.

Les Français lui faisaient l'effet de fourmis courant autour des pièces ; le bel artilleur, un peu ivrogne, qui était le servant n° 1 du deuxième canon, représentait, dans le monde de ses fantaisies, le personnage de « l'oncle », dont Tonschine suivait les

moindres gestes avec un plaisir tout particulier, et le son de la fusillade arrivait jusqu'à lui comme la respiration d'un être vivant, dont il percevait avidement tous les soupirs.

« Le voilà qui respire, se disait-il tout bas, et lui-même se croyait un homme puissant, de haute taille, lançant des deux mains des boulets sur l'ennemi.

– Voyons, Matvéevna, fais ton devoir ! venait-il de dire, en quittant son canon favori, lorsqu'il entendit au-dessus de sa tête une voix inconnue :

– Capitaine Tonschine, capitaine ! »

Il se retourna effrayé : c'était l'officier d'état-major qui l'interpellait :

« Êtes-vous fou ? voilà deux fois qu'on vous a donné l'ordre de vous retirer !

– Moi… je n'ai rien… bégaya-t-il, les deux doigts à la visière de sa casquette.

– Je… »

Mais l'aide de camp n'acheva pas. Un boulet, fendant l'air à ses côtés, lui fit faire le plongeon. Il allait recommencer sa phrase, lorsqu'un nouveau boulet l'arrêta tout court. Il tourna bride, et s'éloigna au galop, en lui criant :

« Retirez-vous ! »

Les artilleurs se mirent à rire. Un second aide de camp arriva aussitôt porteur du même ordre.

C'était le prince André. La première chose qui frappa ses regards, en arrivant sur le plateau, fut un cheval dont le pied écrasé laissait échapper un flot de sang et qui hennissait de douleur à côté de ses compagnons encore attelés. Quelques morts gisaient au milieu des avant-trains.

Des boulets volaient l'un après l'autre par-dessus sa tête, et il sentait un frisson nerveux courir le long de son épine dorsale ; mais la pensée seule qu'il pût avoir peur lui rendait tout son courage. Descendant lentement de son cheval au milieu des pièces, il transmit l'ordre, et sur place. Bien décidé, à part lui, à les faire enlever sous ses yeux, et à les emmener au besoin lui-même sous le feu incessant des Français ; il prêta son aide à Tonschine, en enjambant les corps étendus de tous côtés.

« Il vient de nous arriver une autorité tout à l'heure, mais elle s'est sauvée bien vite : ce n'est pas comme Votre Noblesse, » dit un canonnier au prince André.

Ce dernier n'avait échangé aucune parole avec Tonschine, et, occupés tous les deux, ils semblaient ne pas se voir. Après être parvenus à placer les quatre canons intacts sur leurs avant-trains, ils se mirent en route pour descendre, en abandonnant une pièce enclouée et une licorne.

« Au revoir ! » dit le prince André.

Et il tendit la main au capitaine.

« Au revoir, mon ami, ma bonne petite âme ! »

Et les yeux de Tonschine s'emplirent de larmes, sans qu'il sût pourquoi.

XX

Le vent était tombé ; de sombres nuages qui se confondaient à l'horizon avec la fumée de la poudre restaient suspendus sur le champ de bataille ; la lueur de deux incendies, d'autant plus visible que le soir était venu, se détachait sur ce fond. La canonnade allait s'affaiblissant, mais la fusillade, derrière et à droite, s'entendait à chaque pas plus forte et plus rapprochée. À peine sorti avec ses canons de la zone du feu ennemi, et descendu dans le ravin, Tonschine rencontra une partie de l'état-major, entre autres l'officier porteur de l'ordre de retraite et Gerkow, qui, bien qu'il eût été envoyé deux fois, n'était jamais parvenu jusqu'à lui. Tous, s'interrompant les uns les autres, lui donnaient des ordres et des contre-ordres sur la route qu'il devait suivre, l'accablant de reproches et de critiques.

Quant à lui, monté sur son misérable cheval, il gardait un morne silence, car il sentait qu'à la première parole qu'il aurait prononcée, ses nerfs, en se détendant, auraient trahi son émotion. Bien qu'il lui eût été enjoint d'abandonner les blessés, plusieurs se traînaient, en suppliant qu'on les plaçât sur les canons. L'élégant officier d'infanterie qui, peu d'heures auparavant, s'était élancé hors de la hutte de Tonschine, était maintenant couché sur l'affût de la Matvéevna, avec une balle dans le ventre. Un junker de hussards, pâle et soutenant sa main mutilée, demandait également une petite place.

« Capitaine, dit-il, au nom du ciel, je suis contusionné, je ne peux plus marcher ! »

On voyait qu'il avait dû plus d'une fois faire inutilement la même demande, car sa voix était suppliante et timide :

« Au nom du ciel, ne me refusez pas !

– Placez-le, placez-le ! Mets une capote sous lui, mon petit oncle, dit Tonschine, en s'adressant à son artilleur favori… – Où est l'officier blessé ?

– On l'a enlevé, il est mort, répondit une voix.

– Alors, asseyez-vous, mon ami, asseyez-vous ; étends la capote, Antonow. »

Le junker, qui n'était autre que Rostow, grelottait du frisson de la fièvre ; on le plaça sur la Matvéevna, sur ce même canon d'où l'on venait d'enlever le mort. Le sang dont était couvert le manteau tacha le pantalon et les mains du junker.

« Êtes-vous blessé, mon ami ? lui demanda Tonschine.

– Non, je ne suis que contusionné.

– Pourquoi y a-t-il du sang sur la capote ?

– C'est l'officier, Votre Noblesse, » dit l'artilleur, en l'essuyant avec sa manche, comme pour s'excuser de cette tache sur une de ses pièces.

Les canons, poussés par l'infanterie, furent hissés à grand'peine sur la montagne, et, arrivés enfin au village de Guntersdorf, ils s'y arrêtèrent. Il y faisait tellement sombre, qu'on ne distinguait plus à dix pas les uniformes des soldats. La fusillade cessait peu à peu. Tout à coup elle reprit tout près, sur la droite, et des éclairs brillèrent dans l'obscurité. C'était une dernière tentative des Français, à laquelle nos soldats répondirent des maisons du village, dont ils sortirent aussitôt. Quant à Tonschine et à ses hommes, ne pouvant plus avancer, ils attendaient leur sort, en se regardant en silence. La fusillade cessa

bientôt, et d'une rue détournée débouchèrent des soldats qui causaient bruyamment :

« Nous les avons crânement chauffés, camarades, ils ne s'y frotteront plus !

– Es-tu sain et sauf, Pétrow ?

– On n'y voit goutte, dit un autre… il fait noir comme dans un four… Frères, n'y a-t-il rien à boire ? »

Les Français avaient été définitivement repoussés, et les canons de Tonschine s'éloignèrent en avant dans la profondeur de l'obscurité, entourés de la clameur confuse de l'infanterie.

On aurait dit un sombre et invisible fleuve s'écoulant dans la même direction, dont le grondement était représenté par le murmure sourd des voix, le bruit des fers des chevaux et le grincement des roues. Du milieu de cette confusion s'élevaient, perçants et distincts, les gémissements et les plaintes des blessés, qui semblaient remplir à eux seuls ces ténèbres et se confondre avec elles en une même et sinistre impression. Quelques pas plus loin, une certaine agitation se manifesta dans cette foule mouvante : un cavalier monté sur un cheval blanc et accompagné d'une suite nombreuse venait de passer en jetant quelques mots :

« Qu'a-t-il dit ? Où va-t-on ? S'arrête-t-on ? A-t-il remercié ? »

Tandis que ces questions s'entrecroisaient, cette masse vivante fut tout à coup refoulée dans son élan en avant par la résistance des premiers rangs, qui s'étaient arrêtés : l'ordre venait d'être donné de camper au milieu de cette route boueuse.

Les feux s'allumèrent et les conversations reprirent. Le capitaine Tonschine, après avoir pris ses dispositions, envoya un soldat à la recherche d'une ambulance ou d'un médecin pour le pauvre junker, et s'assit auprès du feu. Rostow se traîna près de lui : le frisson de la fièvre, causée par la souffrance, le froid et l'humidité, secouait tout son corps ; un sommeil invincible s'emparait de lui, mais il ne pouvait s'y abandonner, à cause de la douleur et de l'angoisse que lui faisait éprouver son bras ; tantôt il fermait les yeux, tantôt il regardait le feu, qui lui paraissait d'un rouge ardent, ou la petite personne trapue de Tonschine, qui, assis à la turque, le regardait avec une compassion sympathique de ses yeux intelligents et bons. Il sentait que de toute son âme il lui aurait porté secours, mais qu'il ne le pouvait pas.

De toutes parts on entendait des pas, des voix, le bruit de l'infanterie qui s'installait, des sabots des chevaux qui piétinaient dans la boue, et du bois que l'on fendait au loin.

Ce n'était plus le fleuve invisible qui grondait, c'était une mer houleuse et frissonnante après la tempête. Rostow voyait et entendait, sans comprendre ce qui se passait autour de lui. Un troupier s'approcha du feu, s'accroupit sur ses talons, avança les mains vers la flamme, et, se retournant avec un regard interrogatif vers Tonschine :

« Vous permettez, Votre Noblesse ? J'ai perdu ma compagnie je ne sais où ! »

Un officier d'infanterie qui avait la joue bandée s'adressa à Tonschine, pour le prier de faire avancer les canons qui barraient le chemin à un fourgon ; après lui arrivèrent deux soldats qui s'injuriaient en se disputant une botte :

« Pas vrai que tu l'as ramassée…

– En v'là une blague ! » criait l'un d'eux d'une voix enrouée.

Un autre, le cou entouré de linges sanglants, s'approcha des artilleurs en demandant à boire d'une voix sourde :

« Va-t-il donc falloir mourir comme un chien ? »

Tonschine lui fit donner de l'eau. Puis accourut un loustic qui venait chercher du feu pour les fantassins :

« Du feu, du feu bien brûlant !… Bonne chance, pays, merci pour le feu, nous vous le rendrons avec usure, » criait-il en disparaissant dans la nuit avec son tison enflammé.

Puis quatre soldats passèrent, qui portaient sur un manteau quelque chose de lourd. L'un d'eux trébucha :

« Voilà que ces diables ont laissé du bois sur la route, grommela-t-il…

– Il est mort, pourquoi le porter ? dit un autre, voyons, je vous… »

Et les quatre hommes s'enfoncèrent dans l'ombre avec leur fardeau.

« Vous souffrez ? dit Tonschine tout bas à Rostow.

– Oui, je souffre.

– Votre Noblesse, le général vous demande, dit un canonnier à Tonschine.

– J'y vais, mon ami. »

Il se leva et s'éloigna du feu en boutonnant son uniforme. Le prince Bagration était occupé à dîner dans une chaumière à quelques pas du foyer des artilleurs, et causait avec plusieurs chefs de troupe qu'il avait invités à partager son repas. Parmi eux se trouvaient le petit vieux colonel aux paupières tombantes, qui nettoyait à belles dents un os de mouton, le général aux vingt-deux ans de service irréprochable, à la figure enluminée par le vin et la bonne chère, l'officier d'état-major à la belle bague, Gerkow, qui ne cessait de regarder les convives d'un air inquiet, et le prince André, pâle, les lèvres serrées, les yeux brillants d'un éclat fiévreux.

Dans un coin de la chambre était déposé un drapeau français. L'auditeur en palpait le tissu en branlant la tête : était-ce par curiosité, ou bien la vue de cette table où son couvert n'était pas mis, était-elle pénible à son estomac affamé ?

Dans la chaumière voisine se trouvait un colonel français, fait prisonnier par nos dragons ; et nos officiers se pressaient autour de lui pour l'examiner.

Le prince Bagration remerciait les chefs qui avaient eu un commandement, et se faisait rendre compte des détails du l'affaire et des pertes. Le chef du régiment que nous avons déjà vu à Braunau expliquait au prince comme quoi, dès le commencement de l'action, il avait rassemblé les soldats qui ramassaient du bois, et les avait fait passer derrière les deux bataillons avec lesquels il s'était précipité baïonnette en avant sur l'ennemi, qu'il avait culbuté :

« M'étant aperçu, Excellence, que le premier bataillon pliait, je me suis posté sur la route et me suis dit : Laissons passer ceux-ci, nous recevrons les autres avec un feu de bataillon, c'est ce que j'ai fait ! »

Le chef de régiment aurait tant voulu avoir agi ainsi, qu'il avait fini par croire que c'était réellement arrivé.

« Je dois aussi faire observer à Votre Excellence, continua-t-il en se souvenant de sa conversation avec Koutouzow, que le soldat Dologhow s'est emparé sous mes yeux d'un officier français, et qu'il s'est tout particulièrement distingué.

– C'est à ce moment, Excellence, que j'ai pris part à l'attaque du régiment de Pavlograd, ajouta, avec un regard mal assuré, Gerkow, qui de la journée n'avait aperçu un hussard, et qui ne savait que par ouï-dire ce qui s'était passé. Ils ont enfoncé deux carrés, Excellence ! »

Les paroles de Gerkow firent sourire quelques-uns des officiers présents, qui s'attendaient à une de ses plaisanteries habituelles, mais comme aucune plaisanterie ne suivait ce mensonge qui, après tout, était à l'honneur de nos troupes, ils prirent un air sérieux.

« Je vous remercie tous, messieurs ; toutes les armes, infanterie, cavalerie, artillerie, se sont comportées héroïquement ! Comment se fait-il seulement qu'on ait laissé en arrière deux pièces du centre ? » demanda-t-il en cherchant quelqu'un des yeux.

Le prince Bagration ne s'informait pas de ce qu'étaient devenus les canons du flanc gauche, qui avaient été abandonnés dès le commencement de l'engagement :

« Il me semble cependant que je vous avais donné l'ordre de les faire ramener, ajouta-t-il en s'adressant à l'officier d'état-major de service.

– L'un était encloué, répondit l'officier ; quant à l'autre, je ne puis comprendre… J'étais là tout le temps… j'ai donné des

ordres et… il faisait chaud là-bas, c'est vrai, » ajouta-t-il avec modestie. »

Quelqu'un fit observer qu'on avait envoyé chercher le capitaine Tonschine.

« Mais vous y étiez ? dit le prince Bagration s'adressant au prince André.

– Certainement, nous nous sommes manqués de peu, dit l'officier d'état-major en souriant agréablement.

– Je n'ai pas eu le plaisir de vous y voir, » répondit d'un ton rapide et bref le prince André.

Il y eut un moment de silence. Sur le seuil de la porte venait de paraître Tonschine, qui se glissait timidement derrière toutes ces grosses épaulettes ; embarrassé comme toujours à leur vue, il trébucha à la hampe du drapeau, et sa maladresse provoqua des rires étouffés.

« Comment se fait-il qu'on ait laissé deux canons sur la hauteur ? » demanda Bagration en fronçant le sourcil, plutôt du côté des rieurs où se trouvait Gerkow, que du côté du petit capitaine.

Ce fut seulement alors, au milieu de ce grave aréopage, que celui-ci se rendit compte avec terreur de la faute qu'il avait commise en abandonnant, lui vivant, deux canons. Son trouble, les émotions par lesquelles il avait passé, lui avaient fait complètement oublier cet incident ; il restait coi et murmurait :

« Je ne sais pas, Excellence, il n'y avait pas assez d'hommes…

– Vous auriez pu en prendre des bataillons qui vous couvraient. »

Tonschine aurait pu répondre qu'il n'y avait pas de bataillons : c'eût été pourtant la vérité, mais il craignait de compromettre un chef, et restait les yeux fixés sur Bagration, comme un écolier pris en faute.

Le silence se prolongeait, et son juge, désirant évidemment ne pas faire preuve d'une sévérité inutile, ne savait que lui dire. Le prince André regardait Tonschine en dessous, et ses doigts se crispaient nerveusement.

« Excellence, dit-il en rompant le silence de sa voix tranchante, vous m'avez envoyé à la batterie du capitaine, et j'y ai trouvé les deux tiers des hommes et des chevaux morts, deux canons brisés, et pas de bataillons pour les couvrir. »

Le prince Bagration et Tonschine ne le quittaient pas des yeux.

« Et si Votre Excellence me permet de donner mon opinion, c'est surtout à cette batterie et à la fermeté héroïque du capitaine Tonschine et de sa compagnie que nous devons en grande partie le succès de la journée. »

Et sans attendre de réponse il se leva de table. Le prince Bagration regarda Tonschine et, ne voulant pas laisser percer son incrédulité, il inclina la tête en lui disant qu'il pouvait se retirer.

Le prince André le suivit :

« Grand merci, lui dit Tonschine en lui serrant la main, vous m'avez tiré d'un mauvais pas, mon ami. »

Lui jetant un coup d'œil attristé, le prince André s'éloigna sans rien répondre. Il avait un poids sur le cœur… Tout était si étrange, si différent de ce qu'il avait espéré !

« Qui sont-ils ? que font-ils ? quand cela finira-t-il ? » se demandait Rostow en suivant les ombres qui se succédaient autour de lui.

Son bras lui faisait de plus en plus mal, le sommeil l'accablait, des taches rouges dansaient devant ses yeux, et toutes les diverses impressions de ces voix, de ces figures, de sa solitude, se confondaient avec la douleur qu'il éprouvait… Oui, c'étaient bien ces soldats blessés qui l'écrasaient, qui le froissaient, ces autres soldats qui lui retournaient les muscles, qui rôtissaient les chairs de son bras brisé !

Pour se débarrasser d'eux, il ferma les yeux, il s'oublia un instant, et, dans cette courte seconde, il vit défiler devant lui toute une fantasmagorie : sa mère avec sa main blanche, puis Sonia et ses petites épaules maigres, puis les yeux de Natacha qui lui souriaient, puis Denissow, Télianine, Bogdanitch et toute son histoire avec eux, et cette histoire prenait la figure de ce soldat, là-bas, là-bas, celui qui avait une voix aiguë, un nez crochu, qui lui faisait tant de mal et lui tirait le bras.

Il tâchait, mais en vain, de se dérober à la griffe qui torturait son épaule, cette pauvre épaule qui aurait été intacte, s'il ne l'avait pas broyée méchamment.

Il ouvrit les yeux : une étroite bande du voile noir de la nuit s'étendait au-dessus de la lueur des charbons, et dans cette lueur voltigeait la poussière argentée d'une neige fine et légère. Point de médecin, et Tonschine ne revenait pas. Sauf un pauvre petit troupier tout nu, qui de l'autre côté du feu chauffait son corps amaigri, il était tout seul.

« Je ne suis nécessaire à personne ! pensait Rostow, personne ne veut m'aider, ne me plaint, et pourtant, à la maison, jadis j'étais fort, gai, entouré d'affection. Il soupira, et son soupir se perdit dans un gémissement.

– Qu'y a-t-il ?… cela te fait mal ? demanda le petit troupier en secouant sa chemise au-dessus du feu, et il ajouta, sans attendre la réponse : – En a-t-on écharpé de pauvres gens aujourd'hui, c'est effrayant ! »

Rostow ne l'écoutait pas, et suivait des yeux les flocons de neige qui tourbillonnaient dans l'espace ; il songeait à l'hiver de Russie, à la maison chaude, bien éclairée, à sa fourrure moelleuse, à son rapide traîneau, et il s'y voyait plein de vie, entouré de tous les siens :

« Pourquoi donc suis-je venu me fourrer ici ? » se disait-il. Les Français ne renouvelèrent pas l'attaque le lendemain, et les restes du détachement de Bagration se réunirent à l'armée de Koutouzow.

CHAPITRE III

I

Le prince Basile ne faisait jamais de plan à l'avance : encore moins pensait-il à faire du mal pour en tirer profit. C'était tout simplement un homme du monde qui avait réussi, et pour qui le succès était devenu une habitude.

Il agissait constamment selon les circonstances, selon ses rapports avec les uns et les autres, et conformait à cette pratique les différentes combinaisons qui étaient le grand intérêt de son existence, et dont il ne se rendait jamais un compte bien exact. Il en avait toujours une dizaine en train : les unes restaient à l'état d'ébauche, les autres réussissaient, les troisièmes tombaient dans l'eau. Jamais il ne se disait, par exemple : « Ce personnage étant maintenant au pouvoir, il faut que je tâche de capter sa confiance et son amitié, afin d'obtenir par son entremise un don pécuniaire, » ou bien : « Voilà Pierre qui est riche, je dois l'attirer chez moi pour lui faire épouser ma fille et lui emprunter les 40 000 roubles dont j'ai besoin. » Mais si le personnage influent se trouvait sur son chemin, son instinct lui soufflait qu'il pouvait en tirer parti : il s'en rapprochait, s'établissait dans son intimité de la façon la plus naturelle du monde, le flattait et savait se rendre agréable. De même, sans y mettre la moindre préméditation, il surveillait Pierre à Moscou. Le jeune homme ayant été, grâce à lui, nommé gentilhomme de

la chambre, ce qui équivalait alors au rang de conseiller d'État, il l'avait engagé à retourner avec lui à Pétersbourg et à y loger dans sa maison. Le prince Basile faisait assurément tout ce qu'il fallait pour arriver, à marier sa fille avec Pierre, mais il le faisait nonchalamment et sans s'en douter, avec l'assurance évidente que sa conduite était toute simple. Si le prince avait eu l'habitude de mûrir ses plans, il n'aurait pu avoir autant de bonhomie et de naturel qu'il en apportait dans ses relations avec ses supérieurs comme avec ses inférieurs. Quelque chose le poussait toujours vers tout ce qui était plus puissant ou plus fortuné que lui, et il savait choisir, avec un art tout particulier, l'instant favorable pour en tirer parti. À peine Pierre fut-il devenu subitement riche et comte Besoukhow, et par suite tiré de sa solitude et de son insouciance, qu'il se vit tout à coup entouré et se trouva si bien accaparé par des occupations de toutes sortes, qu'il n'avait plus même le temps de penser à loisir. Il lui fallait signer des papiers, courir différents tribunaux dont il n'avait qu'une vague idée, questionner son intendant en chef, visiter ses propriétés près de Moscou, recevoir une foule de gens, qui jusque-là avaient feint d'ignorer son existence, et qui maintenant se seraient offensés s'il ne les avait pas reçus. Hommes de loi, hommes d'affaires, parents éloignés, simples connaissances, tous étaient également bienveillants et aimables pour le jeune héritier. Tous semblaient convaincus des hautes qualités de Pierre. Il s'entendait dire à chaque instant : « grâce à votre inépuisable bonté, » ou « grâce à votre grand cœur », ou bien « vous qui êtes si pur », ou bien « s'il était aussi intelligent que vous », etc., etc., et il commençait à croire sincèrement à sa bonté inépuisable, à son intelligence hors ligne, d'autant plus facilement qu'au fond de son cœur il avait toujours eu la conscience d'être bon et intelligent. Ceux même qui avaient été malveillants et désagréables à son égard étaient devenus tendres et affectueux. L'aînée des princesses, celle qui avait la taille trop longue, les cheveux plaqués comme ceux d'une poupée, et un caractère revêche, était venue lui dire après l'enterrement, en baissant les yeux et en rougissant, qu'elle regrettait leurs malentendus passés, et

que, ne se sentant aucun droit à rien, elle lui demandait pourtant l'autorisation, après le coup qui venait de la frapper, de rester quelques semaines encore dans cette maison qu'elle aimait tant, et où elle s'était si longtemps sacrifiée. En voyant fondre en larmes cette fille habituellement impassible, Pierre lui saisit la main avec émotion et lui demanda pardon, ne sachant pas lui-même de quoi il s'agissait. À dater de ce jour, la princesse commença à lui tricoter une écharpe de laine rayée.

« Fais-le pour elle, mon cher, car, après tout, elle a beaucoup souffert du caractère du défunt, » lui disait le prince Basile.

Et il lui fit signer un papier en faveur de la princesse, après avoir décidé, à part lui, que cet os à ronger, autrement dit cette lettre de change de 30 000 roubles, devait être jeté en pâture à cette pauvre princesse pour lui fermer la bouche sur le rôle qu'il avait joué dans l'affaire du fameux portefeuille. Pierre signa la lettre de change, et la princesse devint encore plus affectueuse pour lui. Ses sœurs cadettes suivirent son exemple, surtout la plus jeune, la jolie princesse au grain de beauté, qui ne laissait pas parfois d'embarrasser Pierre par ses sourires et le trouble qu'elle témoignait à sa vue.

Cette affection générale lui semblait si naturelle, qu'il lui paraissait impossible d'en discuter la sincérité. Du reste, il n'avait guère le temps de s'interroger là-dessus, bercé qu'il était par le charme enivrant de ses nouvelles sensations. Il sentait qu'il était le centre autour duquel gravitaient des intérêts importants, et qu'on attendait de lui une activité constante ; son inaction aurait été nuisible à beaucoup de monde, et, tout en comprenant le bien qu'il aurait pu faire, il n'en faisait tout juste que ce qu'on lui demandait, en laissant à l'avenir le soin de compléter sa tâche.

Le prince Basile s'était complètement emparé de Pierre et de la direction de ses affaires, et, tout en paraissant à bout de forces, il ne pouvait cependant se décider, après tout, à livrer le possesseur d'une si grande fortune, le fils de son ami, aux caprices du sort et aux intrigues des coquins. Pendant les premiers jours qui suivirent la mort du comte Besoukhow, il le dirigeait en tout, et lui indiquait ce qu'il avait à faire d'un ton fatigué qui semblait dire :

« Vous savez que je suis accablé d'affaires, et que je ne m'occupe de vous que par pure charité ; vous comprenez bien d'ailleurs que ce que je vous propose est la seule chose faisable… »

« Eh bien, mon ami, nous partons demain, lui dit-il un jour, d'un ton péremptoire, en fermant les yeux et en promenant ses doigts sur le bras de Pierre, comme si ce départ avait été discuté et décidé depuis longtemps. Nous partons demain ; je t'offre avec plaisir une place dans ma calèche. Le principal ici est arrangé, et il faut absolument que j'aille à Pétersbourg. Voici ce que j'ai reçu du chancelier, auquel je m'étais adressé pour toi : tu es gentilhomme de la chambre et attaché au corps diplomatique. »

Malgré ce ton d'autorité, Pierre, qui avait depuis si longtemps réfléchi à la carrière qu'il pourrait suivre, essaya en vain de protester, mais il fut aussitôt arrêté par le prince Basile. Le prince parlait, dans les cas extrêmes, d'une voix basse et caverneuse qui excluait toute possibilité d'interruption :

« Mais, mon cher, je l'ai fait pour moi, pour ma conscience, il n'y a pas à m'en remercier ; personne ne s'est jamais plaint d'être trop aimé, et puis d'ailleurs tu es libre, et tu peux quitter le service quand tu voudras. Tu en jugeras par toi-même à Pétersbourg. Aujourd'hui il n'est que temps de nous éloigner de ces terribles souvenirs… ! »

Et il soupira…

« Quant à ton valet de chambre, mon ami, il pourra suivre dans ta calèche. À propos, j'oubliais de te dire, mon cher, que nous étions en compte avec le défunt : aussi ai-je gardé ce qui a été reçu de la terre de Riazan ; tu n'en as pas besoin, nous réglerons plus tard. » Le prince Basile avait en effet reçu et gardé plusieurs milliers de roubles provenant de la redevance de cette terre.

L'atmosphère tendre et affectueuse qui enveloppait Pierre à Moscou le suivit à Pétersbourg. Il lui fut impossible de refuser la place, ou, pour mieux dire, la nomination (car il ne faisait rien) que lui avait procurée le prince Basile. Ses nombreuses connaissances, les invitations qu'il recevait de toutes parts, le retenaient plus fortement peut-être encore qu'à Moscou dans ce rêve éveillé, dans cette agitation constante que lui causait l'impression d'un bonheur attendu et enfin réalisé.

Plusieurs de ses compagnons de folies s'étaient dispersés : la garde était en marche, Dologhow servait comme soldat, Anatole avait rejoint l'armée dans l'intérieur, le prince André faisait la guerre… Aussi Pierre ne passait-il plus ses nuits à s'amuser comme il aimait tant autrefois à le faire, et il n'avait plus ces conversations et ces relations intimes qui, il y a quelque temps encore, lui plaisaient tant. Tout son temps était pris par des dîners et des bals, en compagnie du prince Basile, de sa forte et puissante femme, et de la belle Hélène.

Anna Pavlovna Schérer n'avait pas été la dernière à prouver à Pierre combien le sentiment de la société était changé à son égard.

Jadis, quand il se trouvait en présence d'Anna Pavlovna, il sentait toujours que ce qu'il disait manquait de tact et de conve-

nance, et que ses appréciations les plus intelligentes devenaient complètement stupides dès qu'il les formulait, tandis que les propos les plus idiots du prince Hippolyte étaient acceptés comme des traits d'esprit, Aujourd'hui, au contraire, tout ce qu'il énonçait était « charmant », et si Anna Pavlovna n'exprimait pas toujours son approbation, il voyait bien que c'était uniquement par égard pour sa modestie.

Au commencement de l'hiver de 1805 à 1806, Pierre reçut le petit billet rose habituel qui contenait une invitation. Le post-scriptum disait :

« Vous trouverez chez moi la belle Hélène qu'on ne se lasse jamais de voir. »

En lisant ce billet, il sentit pour la première fois qu'il existait entre lui et Hélène un certain lien parfaitement visible pour plusieurs personnes. Cette idée l'effraya, parce qu'elle entraînait à sa suite de nouvelles obligations qu'il ne désirait pas contracter, et elle le réjouit en même temps, comme une supposition amusante.

La soirée d'Anna Pavlovna était en tous points semblable à celle de l'été précédent, avec cette différence que la primeur actuelle n'était plus Mortemart, mais un diplomate tout fraîchement débarqué de Berlin, et qui apportait les détails les plus nouveaux sur le séjour de l'empereur Alexandre à Potsdam, où les deux augustes amis s'étaient juré une alliance éternelle pour la défense du bon droit contre l'ennemi du genre humain. Anna Pavlovna reçut Pierre avec la nuance de tristesse exigée par la perte récente qu'il venait de faire, car on semblait s'être donné le mot pour lui persuader qu'il en avait beaucoup de chagrin : c'était cette même nuance de tristesse qu'elle affectait toujours en parlant de l'impératrice Marie Féodorovna. Avec son tact tout particulier, elle organisa aussitôt différents groupes : le principal, composé de généraux et du prince Basile, jouissait du

diplomate ; le second s'était réuni autour de la table de thé. Mlle Schérer se trouvait dans l'état d'excitation d'un chef d'armée sur le champ de bataille, dont le cerveau est plein des plus brillantes conceptions, mais à qui le temps manque pour les exécuter. Ayant remarqué que Pierre se dirigeait vers le premier groupe, elle le toucha légèrement du doigt :

« Attendez, lui dit-elle, j'ai des vues sur vous pour ce soir. »

Et, regardant Hélène, elle sourit.

« Ma bonne Hélène, il faut que vous soyez charitable pour ma pauvre tante, qui a une adoration pour vous : allez lui tenir compagnie pour dix minutes, et voici cet aimable comte qui va se sacrifier avec vous. »

Elle retint Pierre, en ayant l'air de lui faire une confidence :

« N'est-ce pas qu'elle est ravissante ? lui dit-elle tout bas, en lui désignant la belle Hélène, qui s'avançait majestueusement vers la « tante » … Quelle tenue pour une aussi jeune fille ! quel tact ! quel cœur ! Heureux celui qui l'obtiendra !… l'homme qui l'épousera, fût-il le plus obscur, est sûr d'arriver au premier rang… n'est-ce pas votre avis ? »

Pierre répondit en s'associant sincèrement aux éloges d'Anna Pavlovna, car, lorsqu'il lui arrivait de songer à Hélène, c'étaient précisément sa beauté et sa tenue pleine de dignité et de réserve qui se présentaient tout d'abord à son imagination.

La « tante », blottie dans son petit coin, y reçut les deux jeunes gens, sans témoigner cependant le moindre empressement pour Hélène ; au contraire, elle jeta à sa nièce un regard effrayé, comme pour lui demander ce qu'elle devait en faire. Sans en tenir compte, Anna Pavlovna dit tout haut à Pierre, en regardant Hélène et en s'éloignant :

« J’espère que vous ne trouverez plus qu’on s’ennuie chez moi ? »

Hélène sourit, étonnée que cette supposition pût s’adresser à une personne qui avait l’insigne bonheur de l’admirer et de causer avec elle. La « tante », après avoir toussé une ou deux fois pour éclaircir sa voix, exprima en français à Hélène le plaisir qu’elle avait à la voir, et, se tournant du côté de Pierre, elle répéta la même cérémonie. Pendant que cette conversation somnifère se traînait en boitant, Hélène adressa à Pierre un de ses beaux et radieux sourires que, du reste, elle prodiguait à tout le monde. Il y était tellement habitué, qu’il ne le remarqua même pas. La « tante » l’interrogeait sur la collection de tabatières qui avait appartenu au vieux comte Besoukhow, et lui faisait admirer la sienne, ornée du portrait de son mari.

« C’est sans doute de V… » dit Pierre en nommant un célèbre peintre en miniatures.

Alors il se pencha au-dessus de la table pour prendre la tabatière ; cela ne l’empêchait pas de prêter l’oreille en même temps aux conversations de l’autre groupe. Il était sur le point de se lever, lorsque la « tante » lui tendit sa tabatière par-dessus la tête d’Hélène. Hélène se pencha en avant, toute souriante. Elle portait, selon la mode du temps, un corsage très échancré dans le dos et sur la poitrine. Son buste, dont la blancheur rappelait à Pierre celle du marbre, était si près de lui, que, malgré sa mauvaise vue, il distinguait involontairement toutes les beautés de ses épaules et de son cou, si près de ses lèvres, qu’il n’aurait eu qu’à se baisser d’une ligne pour les y poser. Il sentait la tiède chaleur de son corps, mêlée à la suave odeur des parfums, et il entendait vaguement craquer son corset au moindre mouvement. Ce n’était pas pourtant le parfait ensemble des beautés de cette statue de marbre qui venait de le frapper ainsi ; c’étaient les charmes de ce corps ravissant qu’il devinait sous

cette légère gaze. La violence de la sensation qui pénétra tout son être effaça à jamais ses premières impressions, et il lui fut aussi impossible d'y revenir, qu'il est impossible de retrouver ses illusions perdues.

« Vous n'aviez donc pas remarqué combien je suis belle ? semblait lui dire Hélène. Vous n'aviez pas remarqué que je suis une femme et une femme que chacun peut obtenir, vous surtout ? » disait son regard.

Et Pierre comprit en cet instant que non seulement Hélène pouvait devenir sa femme, mais qu'elle le deviendrait, et cela aussi positivement que s'ils étaient déjà devant le prêtre. Comment et quand ? Il l'ignorait. Serait-ce un bonheur ? Il ne le savait pas ; il pressentait même plutôt que ce serait un malheur, mais il était sûr que cela arriverait.

Pierre baissa les yeux et les releva, en essayant de revoir en elle cette froide beauté qui jusqu'à ce jour l'avait laissé si indifférent ; il ne le pouvait plus, il subissait son influence et il ne s'élevait plus entre eux d'autre barrière que sa seule volonté.

« Bon, je vous laisse dans votre petit coin… Je vois que vous y êtes très bien, » dit Mlle Schérer en passant.

Et Pierre se demanda avec terreur s'il n'avait pas commis quelque inconvenance, et s'il n'avait pas laissé deviner son trouble intérieur. Il se rapprocha du principal groupe.

« On dit que vous embellissez votre maison de Pétersbourg ? » lui dit Anna Pavlovna.

C'était vrai en effet : l'architecte lui avait déclaré que des arrangements intérieurs étaient indispensables, et il l'avait laissé faire.

« C'est très bien, mais ne déménagez pas de chez le prince Basile ; il est bon d'avoir un ami comme le prince, j'en sais quelque chose, dit Anna Pavlovna, en souriant à ce dernier… Vous êtes si jeune, vous avez besoin de conseils ; vous ne m'en voudrez pas d'user de mon privilège de vieille femme… »

Elle s'arrêta dans l'attente d'un compliment, comme le font habituellement les dames qui parlent de leur âge.

« Si vous vous mariez, ce sera autre chose !… »

Et elle enveloppa Pierre et Hélène d'un même regard. Ils ne se voyaient pas, mais Pierre la sentait toujours dans une proximité effrayante pour lui, et il murmura une réponse banale.

Rentré chez lui, il ne put s'endormir ; il pensait toujours à ce qu'il avait éprouvé. Il venait seulement de comprendre que cette femme qu'il avait connue enfant, et dont il disait distraitement : « Oui, elle est belle, » pouvait lui appartenir.

« Mais elle est bête, je l'ai toujours dit, pensait-il. Il y a donc quelque chose de mauvais, de défendu dans le sentiment qu'elle a provoqué en moi. Ne m'a-t-on pas raconté que son frère Anatole avait eu de l'amour pour elle et elle pour lui, et que c'est à cause de cela qu'il avait été renvoyé ? Son autre frère, c'est Hippolyte ; son père, c'est le prince Basile ; ce n'est pas bien, » pensait-il.

Et cependant, au milieu de toutes ces réflexions vagues sur la valeur morale d'Hélène, il se surprenait souriant et rêvant à elle, à elle devenue sa femme, avec l'espoir qu'elle pourrait l'aimer et que tout ce qu'on avait pu en dire était faux, et tout à coup il la revoyait de nouveau, non pas elle, Hélène, mais ce corps charmant revêtu de blanches draperies.

« Pourquoi donc ne l’avais-je pas vue ainsi auparavant ?… » Et, trouvant quelque chose de malhonnête et de répulsif dans ce mariage, il se reprochait sa faiblesse.

Il se rappelait ses mots, ses regards, et les mots et les regards de ceux qui les avaient vus ensemble et les allusions transparentes de Mlle Schérer, et celles du prince Basile, et il se demandait avec épouvante s’il ne s’était pas déjà trop engagé à faire une chose évidemment mauvaise et contre sa conscience…, et, tout en prononçant cet arrêt, au fond de son âme s’élevait la brillante image d’Hélène, entourée de l’auréole de sa beauté féminine.

II

Au mois de septembre de l’année 1805, le prince Basile reçut la mission d’aller inspecter quatre gouvernements ; il avait sollicité cette commission pour faire en même temps, sans bourse délier, la tournée de ses terres ruinées, prendre en passant son fils Anatole et se rendre avec lui chez le prince Nicolas Bolkonsky, afin d’essayer de le marier à la fille du vieux richard. Mais, avant de se lancer dans cette nouvelle entreprise, il était nécessaire d’en finir avec l’indécision de Pierre, qui passait chez lui toutes ses journées, et s’y montrait bête, confus et embarrassé (comme le sont les amoureux) en présence d’Hélène, sans faire un pas en avant, un pas décisif.

« Tout cela est bel et bon, mais il faut que cela finisse, » se dit un matin avec un soupir mélancolique le prince Basile, qui commençait à trouver que Pierre, qui lui devait tant, ne se conduisait pas précisément bien en cette circonstance : « C’est la jeunesse, l’étourderie ? Que le bon Dieu le bénisse, conti-

nuait-il, en constatant avec satisfaction sa propre indulgence ; mais il faut que cela finisse !… C'est après-demain la fête d'Hélène : je réunirai quelques parents, et s'il ne comprend pas ce qu'il lui reste à faire, j'y veillerai : c'est mon devoir de père ! »

Six semaines s'étaient écoulées depuis la soirée de Mlle Schérer et la nuit d'insomnie pendant laquelle Pierre avait décidé que son mariage avec Hélène serait sa perte, et qu'il ne lui restait plus qu'à partir pour l'éviter. Cependant il n'avait point quitté la maison du prince Basile, et il sentait avec terreur qu'il se liait davantage tous les jours, et qu'il ne pouvait plus se retrouver auprès d'Hélène avec son indifférence première ; d'un autre côté, il n'avait pas la force de se détacher d'elle et se voyait contraint de l'épouser, en dépit du malheur qui résulterait pour lui de cette union. Peut-être aurait-il pu se retirer encore à temps si le prince Basile, qui jusque-là n'avait jamais ouvert ses salons, ne s'était plu à avoir du monde chez lui tous les soirs, et l'absence de Pierre, du moins à ce qu'on lui assurait, aurait enlevé un élément de plaisir à ces réunions, en trompant l'attente de tous. Dans les courts instants que le prince Basile passait à la maison, il ne manquait jamais l'occasion, en lui offrant à baiser sa joue rasée de frais, de lui dire : « à demain, » ou bien « au revoir, à dîner », ou bien encore « c'est pour toi que je reste », et cependant s'il lui arrivait de rester chez lui pour Pierre, comme il le disait, il ne lui témoignait aucune attention spéciale.

Pierre n'avait pas le courage de tromper ses espérances Tous les jours il se répétait :

« Il faut que je parvienne à la connaître ; me suis-je trompé alors, ou vois-je faux à présent ?… Elle n'est pas sotte, elle est charmante ; elle ne parle pas beaucoup, il est vrai, mais elle ne dit jamais de sottises et ne s'embarrasse jamais ! »

Il essayait parfois de l'entraîner dans une discussion, mais elle répondait invariablement, d'une voix douce, par une ré-

flexion qui témoignait du peu d'intérêt qu'elle y prenait, ou par un sourire et un regard qui, aux yeux de Pierre, étaient le signe infaillible de sa supériorité. Elle avait sans doute raison de traiter de billevesées ces dissertations, comparées à son sourire : elle en avait un tout particulier à son adresse, radieux et confiant, tout autre que ce sourire banal qui illuminait ordinairement son beau visage. Pierre savait qu'on attendait de lui un mot, un pas au delà d'une certaine limite, et il savait que tôt ou tard il la franchirait, malgré l'incompréhensible terreur qui s'emparait de lui à cette seule pensée. Que de fois pendant ces six semaines ne s'était-il pas senti entraîné de plus en plus vers cet abîme, et ne s'était-il pas demandé :

« Où est ma fermeté ? N'en ai-je donc plus ? »

Pendant ces terribles luttes, sa fermeté habituelle semblait, en effet, complètement anéantie. Pierre appartenait à cette catégorie peu nombreuse d'hommes qui ne sont forts que lorsqu'ils sentent que leur conscience n'a rien à leur reprocher, et, à partir du moment où, au-dessus de la tabatière de la « tante », le démon du désir s'était emparé de lui, un sentiment inconscient de culpabilité paralysait son esprit de résolution.

Une petite société d'intimes, de parents et d'amis, au dire de la princesse, soupait chez eux le soir de la fête d'Hélène, et on leur avait donné à entendre que, ce soir-là, devait se décider le sort de celle qu'on fêtait. La princesse Kouraguine, dont l'embonpoint s'était accusé et qui jadis avait été une beauté imposante, occupait le haut bout de la table ; à ses côtés étaient assis les hôtes les plus marquants : un vieux général, sa femme et Mlle Schérer ; à l'autre bout se trouvaient les invités plus âgés et les personnes de la maison, Pierre et Hélène à côté l'un de l'autre. Le prince Basile ne soupait pas : il se promenait autour de la table, s'approchant de l'un ou de l'autre de ses invités. Il était d'excellente humeur ; il disait à chacun un mot aimable, sauf cependant à Hélène et à Pierre, dont il feignait d'ignorer la pré-

sence. Les bougies brillaient de tout leur éclat : l'argenterie, les cristaux, les toilettes des dames et les épaulettes d'or et d'argent scintillaient à leurs feux ; autour de la table s'agitait la livrée rouge des domestiques. On n'entendait que le cliquetis des couteaux, le bruit des assiettes, des verres, les voix animées de plusieurs conversations. Un vieux chambellan assurait de son amour brûlant une vieille baronne, qui lui répondait par un éclat de rire ; un autre racontait la mésaventure d'une certaine Marie Victorovna, et le prince Basile, au milieu de la table, provoquait l'attention en décrivant aux dames, d'un ton railleur, la dernière séance du conseil de l'empire, au cours de laquelle le nouveau général gouverneur de Saint-Pétersbourg avait reçu et avait lu le fameux rescrit que l'empereur Alexandre lui avait adressé de l'armée. Dans ce rescrit, Sa Majesté constatait les nombreuses preuves de fidélité que son peuple lui donnait à tout instant, et assurait que celles de la ville de Pétersbourg lui étaient particulièrement agréables, qu'il était fier d'être à la tête d'une pareille nation et qu'il tâcherait de s'en rendre digne !

Le rescrit débutait par ces mots :

« Sergueï Kousmitch, de tous côtés arrivent jusqu'à moi, » etc., etc.

« Comment, demandait une dame, il n'a pas lu plus loin que « Sergueï Kousmitch » ?

– Pas une demi-syllabe de plus… » Sergueï Kousmitch, de tous côtés… de tous côtés, Sergueï Kousmitch »…, et le pauvre Viasmitinow ne put aller plus loin, répondit le prince Basile en riant. À plusieurs reprises il essaya de reprendre la phrase, mais, à peine le mot « Sergueï » prononcé, sa voix tremblait ; à « Kousmitch » les larmes arrivaient, et après « de tous côtés » les sanglots l'étouffaient au point qu'il ne pouvait continuer. Il tirait vite son mouchoir et recommençait avec un nouvel effort

le « Sergueï Kousmitch, de tous côtés », suivi de larmes, si bien qu'un autre s'offrit pour lire à sa place.

– Ne soyez pas méchant, s'écria Anna Pavlovna en le menaçant du doigt, c'est un si brave et si excellent homme que notre bon Viasmitinow. »

Tous riaient gaiement, sauf Pierre et Hélène, qui contenaient, en silence et avec peine, le sourire, rayonnant et embarrassé à la fois, que leurs sentiments intimes amenaient à tout moment sur leurs lèvres.

On avait beau bavarder, rire, plaisanter, on avait beau manger avec appétit du sauté et des glaces, goûter du vin du Rhin, en évitant de les regarder, en un mot paraître indifférent à leur égard, on sentait instinctivement, au coup d'œil rapide qu'on leur jetait, aux éclats de rire, à l'anecdote de « Sergueï Kousmitch », que tout cela n'était qu'un jeu, et que toute l'attention de la société se concentrait de plus en plus sur eux. Tout en imitant les sanglots de « Kousmitch », le prince Basile examinait sa fille à la dérobée ; et il se disait à part lui :

« Ça va bien, ça se décidera aujourd'hui. »

Dans les yeux d'Anna Pavlovna, qui le menaçait du doigt, il lisait ses félicitations sur le prochain mariage. La vieille princesse, enveloppant sa fille d'un regard courroucé, et proposant, avec un soupir mélancolique, du vin à sa voisine, semblait lui dire :

« Oui, il ne nous reste plus rien à faire, ma bonne amie, qu'à boire du vin doux ; c'est le tour de cette jeunesse et de son bonheur insolent. »

« Voilà bien le vrai bonheur, pensait le diplomate en contemplant les jeunes amoureux. Qu'elles sont insipides, toutes les folies que je débite, à côté de cela ! »

Au milieu des intérêts mesquins et factices qui agitaient tout ce monde, s'était tout à coup fait jour un sentiment naturel, celui de la double attraction de deux jeunes gens beaux et pleins de sève, qui écrasait et dominait tout cet échafaudage de conventions affectées. Non seulement les maîtres, mais les gens eux-mêmes semblaient le comprendre, et s'attardaient à admirer la figure resplendissante d'Hélène et celle de Pierre, toute rouge et toute rayonnante d'émotion.

Pierre était joyeux et confus à la fois de sentir qu'il était le but de tous les regards. Il était dans la situation d'un homme absorbé qui ne perçoit que vaguement ce qui l'entoure, et qui n'entrevoit la réalité que par éclairs :

« Ainsi tout est fini !… comment cela s'est-il fait si vite ?… car il n'y a plus à reculer, c'est devenu inévitable pour elle, pour moi, pour tous… Ils en sont si persuadés que je ne puis pas les tromper. »

Voilà ce que se disait Pierre, en glissant un regard sur les éblouissantes épaules qui brillaient à côté de lui.

La honte le saisissait parfois : il lui était pénible d'occuper l'attention générale, de se montrer si naïvement heureux, de jouer le rôle de Paris ravisseur de la belle Hélène, lui dont la figure était si dépourvue de charmes. Mais cela devait sans doute être ainsi, et il s'en consolait. Il n'avait rien fait pour en arriver là ; il avait quitté Moscou avec le prince Basile, et s'était arrêté chez lui… pourquoi ne l'aurait-il pas fait ? Ensuite il avait joué aux cartes avec elle, il lui avait ramassé son sac à ouvrage, il s'était promené avec elle… Quand donc cela avait-il commencé ? et maintenant le voilà presque fiancé !… Elle est là, à côté de

lui ; il la voit, il la sent, il respire son haleine, il admire sa beauté !… Tout à coup une voix connue, lui répétant la même question pour la seconde fois, le tira brusquement de sa rêverie :

« Dis-moi donc, quand as-tu reçu la lettre de Bolkonsky ? Tu es vraiment ce soir d'une distraction… » dit le prince Basile.

Et Pierre remarqua que tous lui souriaient, à lui et à Hélène :

« Après tout, puisqu'ils le savent, se dit-il, et d'autant mieux que c'est vrai… »

Et son sourire bon enfant lui revint sur les lèvres.

« Quand as-tu reçu sa lettre ? Est-ce d'Olmütz qu'il t'écrit ?

– Peut-on penser à ces bagatelles, se dit Pierre. Oui, d'Olmütz, » répondit-il avec un soupir.

En sortant de table, il conduisit sa dame dans le salon voisin, à la suite des autres convives. On se sépara, et quelques-uns d'entre eux partirent, sans même prendre congé d'Hélène, pour bien marquer qu'ils ne voulaient pas détourner son attention ; ceux qui approchaient d'elle pour la saluer ne restaient auprès d'elle qu'une seconde, en la suppliant de ne pas les reconduire.

Le diplomate était triste et affligé en quittant le salon. Qu'était sa futile carrière à côté du bonheur de ces jeunes gens ? Le vieux général, questionné par sa femme sur ses douleurs rhumatismales, grommela une réponse tout haut, et se dit tout bas :

« Quelle vieille sotte ! parlez-moi d'Hélène Vassilievna, c'est une autre paire de manches ; elle sera encore belle à cinquante ans. »

« Il me semble que je puis vous féliciter, murmura Anna Pavlovna à la princesse mère, en l'embrassant tendrement. Si ce n'était ma migraine, je serais restée. »

La princesse ne répondit rien : elle était envieuse du bonheur de sa fille. Pendant que ces adieux s'échangeaient, Pierre était resté seul avec Hélène dans le petit salon ; il s'y était souvent trouvé seul avec elle dans ces derniers temps, sans lui avoir jamais parlé d'amour. Il sentait que le moment était venu, mais il ne pouvait se décider à faire ce dernier pas. Il avait honte : il lui semblait occuper à côté d'elle une place qui ne lui était pas destinée :

« Ce bonheur n'est pas pour toi, lui murmurait une voix intérieure, il est pour ceux qui n'ont pas ce que tu as ! »

Mais il fallait rompre le silence. Il lui demanda si elle avait été contente de la soirée. Elle répondit, avec sa simplicité habituelle, que jamais sa fête n'avait été pour elle plus agréable que cette année. Les plus proches parents causaient encore dans le grand salon. Le prince Basile s'approcha nonchalamment de Pierre, et celui-ci ne trouva rien de mieux à faire que de se lever précipitamment et de lui dire qu'il était déjà tard. Un regard sévèrement interrogateur se fixa sur lui, et parut lui dire que sa singulière réponse n'avait pas été comprise ; mais le prince Basile, reprenant aussitôt sa figure doucereuse, le força à se rasseoir :

« Eh bien, Hélène ? dit-il à sa fille de ce ton d'affectueuse tendresse, naturelle aux parents qui aiment leurs enfants, et que le prince imitait sans la ressentir… « Sergueï Kousmitch… de tous côtés »… chantonna-t-il en tourmentant le bouton de son gilet.

Pierre comprit que cette anecdote n'était pas ce qui intéressait le prince Basile en ce moment, et celui-ci comprit que Pierre l'avait deviné. Il les quitta brusquement, et l'émotion que le jeune homme crut apercevoir sur les traits de ce vieillard le toucha ; il se retourna vers Hélène : elle était confuse, embarrassée et semblait lui dire :

« C'est votre faute ! »

« C'est inévitable, il le faut, mais je ne le puis », se dit-il en recommençant à causer de choses et d'autres et en lui demandant où était le sel de cette histoire de Sergueï Kousmitch.

Hélène lui répondit qu'elle ne l'avait pas même écoutée.

Dans la pièce voisine, la vieille princesse parlait de Pierre avec une dame âgée :

« Certainement c'est un parti très brillant, mais le bonheur, ma chère ?

– Les mariages se font dans les cieux ! » répondit la vieille dame.

Le prince Basile, qui rentrait en ce moment, alla s'asseoir dans un coin écarté, ferma les yeux et s'assoupit. Comme sa tête plongeait en avant, il se réveilla.

« Aline, dit-il à sa femme, allez voir ce qu'ils font. »

La princesse passa devant la porte du petit salon avec une indifférence affectée, et y jeta un coup d'œil.

« Ils n'ont pas bougé, » dit-elle à son mari.

Le prince Basile fronça le sourcil, fit une moue de côté, ses joues tremblotèrent, son visage prit une expression de mauvaise humeur vulgaire, il se secoua, et, rejetant sa tête en arrière, il entra à pas décidés dans le petit salon. Son air était si solennel et triomphant, que Pierre se leva effaré.

« Dieu merci, dit-il, ma femme m'a tout raconté. »

Et il serra Pierre et sa fille dans ses bras…

« Hélène, mon cœur, quelle joie ! quel bonheur !… »

Sa voix tremblait…

« J'aimais tant ton père… et elle sera pour toi une femme dévouée ! Que Dieu vous bénisse !… »

Des larmes réelles coulaient sur ses joues…

« Princesse ! cria-t-il à sa femme, venez donc ! »

La princesse arriva tout en pleurs, la vieille dame essuyait aussi ses larmes ; on embrassait Pierre, et Pierre baisait la main d'Hélène ; quelques secondes plus tard ils se retrouvèrent seuls :

« Tout cela doit être, se dit Pierre, donc il n'y a pas à se demander si c'est bien ou mal ; c'est plutôt bien, car me voilà sorti d'incertitude. »

Il tenait la main de sa fiancée, dont la belle gorge se soulevait et s'abaissait tour à tour.

« Hélène, » dit-il tout haut.

Et il s'arrêta…

« Il est pourtant d'usage, pensait-il, de dire quelque chose dans ces cas extraordinaires, mais que dit-on ? »

Il ne pouvait se le rappeler ; il la regarda, elle se rapprocha de lui, toute rougissante.

« Ah ! ôtez-les donc ! ôtez-les, » dit-elle en lui indiquant ses lunettes.

Pierre enleva ses lunettes, et ses yeux effrayés et interrogateurs avaient cette expression étrange, familière à ceux qui en portent habituellement. Il se baissait sur sa main, lorsque d'un mouvement rapide et violent elle saisit ses lèvres au passage et y imprima fortement les siennes ; ce changement de sa réserve habituelle en un abandon complet frappa Pierre désagréablement.

« C'est trop tard, trop tard, pensa-t-il… c'est fini, et d'ailleurs je l'aime ! »

« Je vous aime ! » ajouta-t-il tout haut, forcé de dire quelque chose.

Mais cet aveu résonna si misérablement à son oreille, qu'il en eut honte.

Six semaines après, il était marié et s'établissait, comme on le disait alors, en heureux possesseur de la plus belle des femmes et de plusieurs millions, dans le magnifique hôtel des comtes Besoukhow, entièrement remis à neuf pour la circonstance.

III

Le vieux prince Bolkonsky recevait en décembre 1805 une lettre du prince Basile, qui lui annonçait sa prochaine arrivée et celle de son fils :

« Je suis chargé d'une inspection : cent verstes de détour ne peuvent m'empêcher de venir vous présenter mes devoirs, mon très respecté bienfaiteur, lui écrivait-il ; Anatole m'accompagne, il est en route pour l'armée et j'espère que vous voudrez bien lui permettre de vous exprimer de vive voix le profond respect qu'il vous porte, à l'exemple de son père. »

– Tant mieux, il n'y aura pas à mener Marie dans le monde, les soupirants viennent nous chercher ici ; » voilà les paroles que laissa imprudemment échapper la petite princesse, en apprenant cette nouvelle. Le prince fronça le sourcil et garda le silence.

Deux semaines après la réception de cette lettre, les gens du prince Basile firent leur apparition : ils précédaient leurs maîtres, qui arrivèrent le lendemain.

Le vieux prince avait toujours eu une triste opinion du caractère du prince Basile, et dans ces derniers temps sa brillante carrière et les hautes dignités auxquelles il avait trouvé moyen de parvenir pendant les règnes des empereurs Paul et Alexandre, n'avaient fait que la fortifier. Il devina son arrière-pensée aux transparentes allusions de sa lettre et aux insinuations de la petite princesse, et sa mauvaise opinion se changea en un sentiment de profond mépris. Il jurait comme un diable en parlant de lui, et, le jour de son arrivée, il était encore plus grognon que d'habitude. Était-il de méchante humeur parce que le prince

Basile arrivait, ou cette visite augmentait-elle sa méchante humeur ? Le fait est qu'il était d'une humeur de dogue.

Tikhone avait même conseillé à l'architecte de ne pas entrer chez le prince :

« Écoutez-le donc marcher, lui avait-il dit, en attirant l'attention de ce commensal sur le bruit des pas du prince. C'est sur ses talons qu'il marche, et nous savons ce que cela veut dire. »

Malgré tout, dès les neuf heures du matin, le prince, vêtu d'une petite pelisse de velours, avec un collet de zibeline et un bonnet pareil, sortit pour faire sa promenade habituelle. Il avait neigé la veille ; l'allée qu'il parcourait pour aller aux orangeries était balayée ; on voyait encore les traces du travail du jardinier, et une pelle se tenait enfoncée dans le tas de neige molle qui s'élevait en muraille des deux côtés du chemin. Le prince fit, en silence et d'un air sombre, le tour des serres et des dépendances :

« Peut-on passer en traîneau ? demanda-t-il au vieil intendant qui l'accompagnait et qui semblait être la copie fidèle de son maître.

– La neige est très profonde, Excellence : aussi ai-je donné l'ordre de la balayer sur la grande route. »

Le prince fit un signe d'approbation, et monta le perron.

« Dieu soit loué ! se dit l'intendant, le nuage n'a pas crevé. »

Et il ajouta tout haut :

« Il aurait été difficile de passer, Excellence ; aussi, ayant entendu dire qu'un ministre arrivait chez Votre Excellence… »

Le prince se retourna brusquement, et fixa sur lui des yeux pleins de colère :

« Comment, un ministre ? Quel ministre ? Qui a donné des ordres ? s'écria-t-il de sa voix dure et perçante. Pour la princesse ma fille, on ne balaye pas la route, et pour un ministre… Il ne vient pas de ministre !…

– Excellence, j'avais supposé…

– Tu as supposé, » continua le prince hors de lui. Et en parlant à mots entrecoupés :

« Tu as supposé… brigand !… va-nu-pieds !… je t'apprendrai à supposer… »

Et, levant sa canne, il allait la laisser retomber certainement sur le dos d'Alpatitch, si celui-ci ne s'était instinctivement reculé.

Effrayé de la hardiesse de son mouvement, cependant tout naturel, Alpatitch inclina sa tête chauve devant le prince, qui, malgré cette marque de soumission ou peut-être à cause d'elle, ne releva plus sa canne, tout en continuant à crier :

« Brigand ! Qu'on rejette la neige sur la route !… »

Et il entra violemment chez lui.

La princesse Marie et Mlle Bourrienne attendaient le prince pour dîner ; elles le savaient de très mauvaise humeur, mais la sémillante figure de Mlle Bourrienne semblait dire :

« Peu m'importe ! je suis toujours la même. »

Quant à la princesse Marie, si elle sentait bien qu'elle aurait dû imiter cette placide indifférence, elle n'en avait pas la force. Elle était pâle, effrayée, et tenait ses yeux baissés :

« Si je fais semblant de ne pas remarquer sa mauvaise humeur, pensait-elle, il dira que je ne lui témoigne aucune sympathie, et si je ne lui en montre pas, il m'accusera d'être ennuyeuse et maussade. »

Le prince jeta un regard sur la figure effarée de sa fille :

« Triple sotte, murmura-t-il entre ses dents, et l'autre n'est donc pas là ? l'aurait-on déjà mise au courant ?... – Où est la princesse ? Elle se cache ?

– Elle est un peu indisposée, répondit Mlle Bourrienne avec un sourire aimable, elle ne paraîtra pas ; c'est si naturel dans sa situation.

– Hem ! hem ! cré !... cré !... » fit le prince en se mettant à table.

Son assiette lui paraissant mal essuyée, il la jeta derrière lui ; Tikhone la rattrapa au vol et la passa au maître d'hôtel. La petite princesse n'était point souffrante, mais, prévenue de la colère du vieux prince, elle s'était décidée à ne pas sortir de ses appartements.

« J'ai peur pour l'enfant : Dieu sait ce qui peut lui arriver si je m'effraye, » disait-elle à Mlle Bourrienne, qu'elle avait prise en affection, qui passait chez elle ses journées, quelquefois même ses nuits, et devant laquelle elle ne se gênait pas pour juger et critiquer son beau-père, qui lui inspirait une terreur et une antipathie invincibles.

Ce dernier sentiment était réciproque, mais, chez le vieux prince, c'était le dédain qui l'emportait.

« Il nous arrive du monde, mon prince, dit Mlle Bourrienne en dépliant sa serviette du bout de ses doigts roses. Son Excellence le prince Kouraguine avec son fils, à ce que j'ai entendu dire ?

– Hem ! Cette Excellence est un polisson ! C'est moi qui l'ai fait entrer au ministère, dit le prince d'un ton offensé. Quant à son fils, je ne sais pas pourquoi il vient ; la princesse Élisabeth Carlovna et la princesse Marie le savent peut-être : moi, je ne le sais pas et n'ai pas besoin de le savoir !... »

Il regarda sa fille, qui rougissait.

« Es-tu malade, toi aussi ? Est-ce par crainte du ministre ? comme disait tout à l'heure cet idiot d'Alpatitch.

– Non, mon père. »

Mlle Bourrienne n'avait pas eu de chance dans le choix de son sujet de conversation ; elle n'en continua pas moins à bavarder, et sur les orangeries, et sur la beauté d'une fleur nouvellement éclose, si bien que le prince s'adoucit un peu après le potage.

Le dîner terminé, il se rendit chez sa belle-fille, qu'il trouva assise à une petite table et bavardant avec Macha, sa femme de chambre. Elle pâlit à la vue de son beau-père. Elle n'était guère en beauté en ce moment, elle était même plutôt laide.

Ses joues s'étaient allongées, elle avait les yeux cernés, et sa lèvre semblait se retrousser encore plus qu'auparavant.

« Ce n'est rien, je m'alourdis, dit-elle en réponse à une question de son beau-père, qui lui demandait de ses nouvelles.

– Besoin de rien ?

– Non, merci, mon père.

– C'est bien, c'est bien !... »

Et il sortit. Alpatitch se trouva sur son chemin dans l'antichambre.

« La route est-elle recouverte ?

– Oui, Excellence : pardonnez-moi, c'était par bêtise. »

Le prince l'interrompit avec un sourire forcé :

« C'est bon, c'est bon !... »

Et lui tendant la main, que l'autre baisa, il rentra dans son cabinet.

Le prince Basile arriva le soir même. Il trouva sur la grande route des cochers et des gens de la maison, qui, à force de cris et de jurons, firent franchir à son « vasok » (voiture sur patins) et à ses traîneaux la neige qui avait été amoncelée exprès.

On avait préparé pour chacun d'eux une chambre séparée.

Anatole, sans habit, les poings sur les hanches, regardait fixement de ses beaux grands yeux et avec un sourire distrait un coin de la table devant laquelle il était assis. Toute l'existence n'était pour lui qu'une série de plaisirs ininterrompue, y compris même cette visite à un vieillard morose et à une héritière sans beauté. À tout prendre, elle pouvait, à son avis, avoir même

un résultat comique. Et pourquoi ne pas l'épouser puisqu'elle est riche ? La richesse ne gâte rien ! Une fois rasé et parfumé avec ce soin et cette élégance qu'il apportait toujours aux moindres détails de sa toilette, portant haut sa belle tête avec une expression naturellement conquérante, il rentra chez son père, autour duquel s'agitaient deux valets de chambre. Le prince Basile salua son fils gaiement d'un signe de tête, comme pour lui dire :

« Tu es très bien ainsi !

– Voyons, mon père, sans plaisanterie, elle est tout simplement monstrueuse ? dit Anatole, en reprenant un sujet qu'il avait plus d'une fois abordé pendant le voyage.

– Pas de folies, je t'en prie, fais ton possible, et c'est là le principal, pour être respectueux et convenable envers le vieux.

– S'il me décoche des choses par trop désagréables, je m'en irai, je vous en avertis ; je les déteste, ces vieux !

– N'oublie pas que tout dépend de toi. »

En attendant, on connaissait déjà, du côté des femmes, non seulement l'arrivée du ministre et de son fils, mais les moindres détails sur leurs personnes. La princesse Marie, seule dans sa chambre, faisait d'inutiles efforts pour surmonter son émotion intérieure :

« Pourquoi ont-ils écrit ? Pourquoi Lise m'en a-t-elle parlé ? C'est impossible, je le sens !... »

Et elle ajoutait, en se regardant dans la glace :

« Comment ferai-je mon entrée dans le salon ? Je ne pourrai jamais être moi-même, même s'il me plaît ? »

Et la pensée de son père la remplissait de terreur. Macha avait déjà raconté à la petite princesse et à Mlle Bourrienne comment ce beau garçon, au visage vermeil et aux sourcils noirs, s'était élancé sur l'escalier comme un aigle, enjambant trois marches à la fois, tandis que le vieux papa traînait lourdement, clopin-clopant, un pied après l'autre.

« Ils sont arrivés, Marie, le savez-vous ? » lui dit sa belle-sœur, en entrant chez elle avec Mlle Bourrienne.

La petite princesse, dont la marche s'alourdissait de plus en plus, s'approcha d'un fauteuil et s'y laissa tomber : elle avait quitté son déshabillé du matin et avait mis une de ses plus jolies toilettes ; sa coiffure était soignée, mais l'animation de sa figure ne parvenait pas à cacher le changement de ses traits. Cette mise élégante le faisait au contraire ressortir davantage. Mlle Bourrienne, de son côté, avait fait des frais qui mettaient en relief les charmes de sa jolie personne.

« Eh bien, et vous restez comme vous êtes, chère princesse ? dit-elle. On va venir annoncer que ces messieurs sont au salon, il faudra descendre, et vous ne faites pas un petit bout de toilette ? »

La petite princesse sonna aussitôt une femme de chambre et passa gaiement en revue la garde-robe de sa belle-sœur. La princesse Marie s'en voulait à elle-même de son émotion, comme d'un manque de dignité, et en voulait aussi à ses deux compagnes de trouver cela tout simple. Le leur reprocher, c'eût été trahir les sensations qu'elle éprouvait ; le refus de se parer aurait amené des plaisanteries et des conseils sans fin. Elle rougit, l'éclat de ses beaux yeux s'éteignit, sa figure se marbra, et, en victime résignée, elle s'abandonna à la direction de sa belle-sœur et de Mlle Bourrienne, qui toutes deux s'occupèrent, à qui mieux mieux, à la rendre jolie. La pauvre fille était si laide,

qu'aucune rivalité entre elles n'était possible ; aussi déployèrent-elles toute leur science à l'habiller convenablement, avec la foi naïve des femmes dans la puissance de l'ajustement.

« Vraiment, ma bonne amie, cette robe n'est pas jolie, dit Lise en se reculant pour mieux juger de l'ensemble. Faites apporter l'autre, la robe massacat ! Il s'agit peut-être du sort de toute ta vie… Ah non ! elle est trop claire, elle ne te va pas. »

Ce n'était pas la robe qui manquait de grâce, mais bien la personne qu'elle habillait. La petite princesse et Mlle Bourrienne ne s'en rendaient pas compte, persuadées qu'un nœud bleu par-ci, une mèche de cheveux relevée par-là, qu'une écharpe abaissée sur la robe brune, remédieraient à tout. Elles ne voyaient pas qu'il était impossible de remédier à l'expression de ce visage effaré ; elles avaient beau en changer le cadre, il restait toujours insignifiant et sans attrait. Après deux ou trois essais, la princesse Marie, toujours soumise, se trouva tout à coup coiffée avec les cheveux relevés, ce qui la défigurait encore davantage, et vêtue de l'élégante robe massacat à écharpe bleue ; la petite princesse, en ayant fait deux fois le tour pour la bien examiner de tous les côtés et en arranger les plis, s'écria enfin avec désespoir :

« C'est impossible ! Non, Marie, décidément cela ne vous va pas ! Je vous aime mieux dans votre petite robe grise de tous les jours ; non, de grâce, faites cela pour moi !… Katia, dit-elle à la femme de chambre, apportez la robe grise de la princesse. Vous allez voir, dit-elle à Mlle Bourrienne, en souriant d'avance à ses combinaisons artistiques, vous allez voir ce que je vais produire. »

Katia apporta la robe ; la princesse Marie restait immobile devant la glace. Mlle Bourrienne remarqua que ses yeux étaient humides, que ses lèvres tremblaient, et qu'elle était prête à fondre en larmes.

« Voyons, chère princesse, encore un petit effort. »

La petite princesse, enlevant la robe à la femme de chambre, s'approcha de sa belle-sœur.

« Allons, Marie, nous allons faire cela bien gentiment, bien simplement. »

Et toutes trois riaient et gazouillaient comme des oiseaux.

« Non, laissez-moi ! »

Et sa voix avait une inflexion si sérieuse, si mélancolique, que le gazouillement de ces oiseaux s'arrêta court. Elles comprirent à l'expression de ces beaux yeux suppliants qu'il était inutile d'insister.

« Au moins changez de coiffure ! Je vous le disais bien, continua la princesse en s'adressant à Mlle Bourrienne, que Marie a une de ces figures auxquelles ce genre de coiffure ne va pas du tout, mais du tout ! Changez-la, de grâce !

– Laissez-moi, laissez-moi, tout cela m'est parfaitement égal. »

Ses compagnes ne pouvaient en effet s'empêcher de le reconnaître. La princesse Marie, parée de la sorte, était, il est vrai, plus laide que jamais, mais elles connaissaient la puissance de ce regard mélancolique, indice chez elle d'une décision ferme et résolue.

« Vous changerez tout cela, n'est-ce pas ? » dit Lise à sa belle-sœur, qui demeura silencieuse.

Et la petite princesse quitta la chambre. Restée seule, Marie ne se regarda pas dans la glace, et, oubliant de mettre une autre coiffure, elle resta complètement immobile. Elle pensait au mari, à cet être fort et puissant, doué d'un attrait incompréhensible, qui devait la transporter dans son monde à lui, complètement différent du sien, et plein de bonheur. Elle pensait à l'enfant, à son enfant semblable à celui de la fille de sa nourrice, qu'elle avait vu la veille. Elle le voyait déjà suspendu à son sein… son mari était là… il les regardait tendrement, elle et son enfant… « Mais tout cela est impossible ! je suis trop laide ! » pensa-t-elle.

« Le thé est servi, le prince va sortir de chez lui ! » lui cria tout à coup la femme de chambre, à travers la porte.

Elle tressaillit et elle eut peur de ses propres pensées. Avant de descendre, elle entra dans son oratoire, et, fixant ses regards sur l'image noircie du Sauveur, éclairée par la douce lueur de la lampe, elle joignit les mains, et se recueillit quelques instants. Le doute tourmentait son âme : les joies de l'amour, de l'amour terrestre lui seraient-elles données ? Dans ses songes sur le mariage, elle entrevoyait toujours le bonheur domestique complété par des enfants ; mais son rêve secret, presque inavoué à elle-même, était de goûter de cet amour terrestre, et ce sentiment était d'autant plus fort, qu'elle le cachait aux autres et à elle-même : « Mon Dieu, comment chasser de mon cœur ces insinuations diaboliques ? Comment me dérober à ces horribles pensées, pour me soumettre avec calme à ta volonté ? » À peine avait-elle adressé à Dieu cette prière qu'elle en trouva la réponse dans son cœur : « Ne désire rien pour toi-même, ne cherche rien, ne te trouble pas et n'envie rien à personne ; l'avenir doit te rester inconnu, mais il faut que cet avenir te trouve prête à tout ! S'il plaît à Dieu de t'éprouver par les devoirs du mariage, que sa volonté s'accomplisse ! » Ces pensées la calmèrent, mais elle garda au fond de son cœur le désir de voir se réaliser son rêve d'amour, elle soupira, se signa et descendit, sans plus pen-

ser ni à sa robe, ni à sa coiffure, ni à son entrée, ni à ce qu'elle dirait. Quelle valeur ces misères pouvaient-elles avoir devant les desseins du Tout-Puissant, sans la volonté duquel il ne tombe pas un cheveu de la tête de l'homme !

IV

La princesse Marie trouva déjà au salon le prince Basile et son fils, causant avec la petite princesse et Mlle Bourrienne. Elle s'avança gauchement, en marchant pesamment sur ses talons. Les deux hommes et Mlle Bourrienne se levèrent, et la petite princesse s'écria : « Voilà Marie ! »

Son coup d'œil les enveloppa tous distinctement. Elle vit se fondre en un aimable sourire l'expression grave qui avait passé sur le visage du prince Basile à sa vue ; elle vit les yeux de sa belle-sœur suivre avec curiosité sur la figure des visiteurs l'impression qu'elle produisait ; elle vit Mlle Bourrienne avec ses rubans et son joli visage, qui n'avait jamais été aussi animé, tourné vers lui, mais elle ne le vit pas, *lui* ! Seulement, elle comprit instinctivement que quelque chose de grand, de lumineux, de beau, s'approchait d'elle à son entrée. Le prince Basile fut le premier à lui baiser la main ; ses lèvres effleurèrent le front chauve incliné sur elle[23], et, répondant à ses compliments, elle l'assura qu'elle ne l'avait point oublié. Anatole survint, mais elle ne pouvait le voir : elle sentit sa main emprisonnée dans une autre main ferme et douce, et elle toucha à peine de ses lèvres un front blanc, ombragé de beaux cheveux châtains. Relevant les yeux, elle fut frappée de sa beauté. Il se tenait devant elle, un

---

[23] Il est, et il était surtout d'usage pour une femme d'embrasser l'homme qui lui baisait la main. (*Note du traducteur*.)

doigt passé dans la boutonnière de son uniforme, la taille cambrée ; il se balançait légèrement sur un pied, et la regardait en silence, sans penser à elle. Anatole n'avait pas la compréhension vive, il n'était pas éloquent, mais en revanche il possédait ce calme si précieux dans le monde et cette assurance que rien ne pouvait ébranler. Un homme timide, qui se serait montré embarrassé de l'inconvenance de son silence à une première entrevue, et qui aurait fait des efforts pour en sortir, aurait empiré la situation, tandis qu'Anatole, qui ne s'en préoccupait guère, continuait à examiner la coiffure de la princesse Marie, sans se presser le moins du monde de sortir de son mutisme :

« Je ne vous empêche pas de causer, avait-il l'air de dire, mais quant à moi, je n'en ai nulle envie ! »

La conscience de sa supériorité donnait à ses rapports avec les femmes une certaine nuance de dédain, qui avait le don d'éveiller en elles la curiosité, la crainte, l'amour même. Il paraissait leur dire :

« Je vous connais, croyez-moi ! Pourquoi dissimuler ?… vous ne demandez pas mieux ! »

Peut-être ne le pensait-il pas, c'était même probable, car jamais il ne se donnait la peine de réfléchir, mais il imposait cette conviction, et la princesse Marie l'éprouva si bien, qu'elle s'empara aussitôt du prince Basile, afin de faire comprendre à son fils qu'elle ne se trouvait pas digne d'occuper son attention. La conversation était vive et animée, grâce surtout au babillage de la petite princesse, qui entr'ouvrait à plaisir ses lèvres pour montrer ses dents blanches. Elle avait engagé avec le prince Basile une de ces causeries qui lui étaient habituelles et qui pouvaient faire supposer qu'entre elle et son interlocuteur il y avait un échange de souvenirs mutuels, d'anecdotes connues d'eux seuls, tandis que ce n'était qu'un léger tissu de phrases brillantes, qui ne supposait aucune intimité antérieure.

Le prince Basile lui donnait la réplique, ainsi qu'Anatole, qu'elle connaissait à peine. Mlle Bourrienne crut aussi de son devoir de faire sa partie dans cet échange de souvenirs, étrangers pour elle, et la princesse Marie se vit entraînée à y prendre gaiement part.

« Nous pourrons au moins jouir de vous complètement, cher prince : ce n'était pas ainsi aux soirées d'Annette, vous vous sauviez toujours… cette chère Annette !

– Vous n'allez pas au moins me parler politique, comme Annette ?

– Et notre table de thé ?

– Oh oui !

– Pourquoi ne veniez-vous jamais chez Annette ? demanda-t-elle à Anatole. Ah ! je le sais, allez, votre frère Hippolyte m'a raconté vos exploits ! » Et elle ajouta, en le menaçant de son joli doigt : « Je les connais, vos exploits de Paris !

– Et Hippolyte ne t'a pas raconté, demanda le prince Basile à son fils, en saisissant la main de la petite princesse comme pour la retenir, il ne t'a pas raconté comme il séchait sur pied pour cette charmante princesse et comme elle le mettait à la porte… Oh ! c'est la perle des femmes, princesse, » dit-il à la princesse Marie.

Mlle Bourrienne, de son côté, au mot de « Paris », profita de l'occasion pour jeter dans la conversation ses souvenirs personnels.

Elle questionna Anatole sur son séjour à Paris :

« Paris lui avait-il plu ?

Anatole, heureux de lui répondre, souriait en la regardant ; ayant décidé à l'avance dans son for intérieur qu'il ne s'ennuierait pas à Lissy-Gory :

« Elle n'est pas mal, pas mal du tout, cette demoiselle de compagnie, disait-il à part lui ; j'espère que l'autre la prendra avec elle quand elle m'épousera… ; la petite est, ma foi, gentille ! »

Le vieux prince s'habillait dans son cabinet sans se hâter : grognon et pensif, il réfléchissait à ce qu'il devait faire. L'arrivée de ces visiteurs le contrariait.

« Que me veulent-ils, le prince Basile et son fils ? Le père est un hâbleur, un homme de rien, son fils doit être gentil !

Leur arrivée le contrariait surtout parce qu'elle ramenait sur le tapis une question qu'il s'efforçait toujours d'éloigner, en cherchant à se tromper lui-même. Il s'était bien souvent demandé s'il se déciderait un jour à se séparer de sa fille, mais jamais il ne se posait catégoriquement cette question, sachant bien que, s'il y répondait en toute justice, sa réponse serait contraire non seulement à ses sentiments, mais encore à toutes ses habitudes. Son existence sans elle, malgré le peu de cas qu'il paraissait en faire, lui semblait impossible :

« Qu'a-t-elle besoin de se marier pour être malheureuse ? Voilà Lise, qui certainement n'aurait pu trouver un meilleur mari… est-elle contente de son sort ? Laide et gauche comme elle est, qui l'épousera pour elle ? On la prendra pour sa fortune, pour ses alliances ! Ne serait-elle pas beaucoup plus heureuse de rester fille ? »

Ainsi pensait le vieux prince, en s'habillant, et il se disait que cette terrible alternative était à la veille d'une solution, car l'intention évidente du prince Basile est de faire sa demande, sinon aujourd'hui, à coup sûr demain. Sans doute le nom, la position dans le monde, tout est convenable, mais est-il digne d'elle ?… « C'est ce que nous verrons ! c'est ce que nous verrons, » ajouta-t-il tout haut.

Et il se dirigea d'un pas ferme et décidé vers le salon. En entrant, il embrassa d'un seul coup d'œil tous les détails, et le changement de toilette de la petite princesse, et les rubans de Mlle Bourrienne, et la monstrueuse coiffure de sa fille, et son isolement et les sourires de Bourrienne et d'Anatole :

« Elle est attifée comme une sotte, pensa-t-il, et lui, qui n'a pas l'air d'y prendre garde !

– Bonjour, dit-il en s'approchant du prince Basile. Je suis content de te voir.

– L'amitié ne connaît pas les distances, répondit le prince Basile, en parlant comme toujours d'un ton assuré et familier. Voici mon cadet, aimez-le, je vous le recommande !

– Beau garçon, beau garçon, dit le maître de la maison, en examinant Anatole. Viens ici, embrasse-moi là. »

Et il lui présenta sa joue. Anatole l'embrassa, en le regardant curieusement, mais avec une tranquillité parfaite, dans l'attente d'une de ces sorties originales et brusques dont son père lui avait parlé.

Le vieux prince s'assit à sa place habituelle dans le coin du canapé, et, après avoir offert un fauteuil au prince Basile, il l'entreprit sur la politique et les nouvelles du jour ; sans cesser de paraître l'écouter avec attention, il ne perdait pas de vue sa fille.

« Ah ! c'est ce qu'on écrit de Potsdam. »

Et, répétant les dernières paroles de son interlocuteur, il se leva et s'approcha d'elle :

« Est-ce pour les visiteurs que tu t'es ainsi parée ? belle, très belle, ma foi ! une nouvelle coiffure à leur intention !… Eh bien, alors je te défends, devant eux, de jamais te permettre à l'avenir de te pomponner sans mon autorisation.

– C'est moi, mon père, qui suis la coupable, dit la petite princesse en s'interposant.

– Vous avez, madame, tous les droits possibles de vous parer à votre guise, lui répondit-il en lui faisant un profond salut, mais elle n'a pas besoin de se défigurer : elle est assez laide comme cela !… »

Et il se rassit à sa place, sans s'occuper davantage de la princesse Marie, qui était prête à pleurer.

« Je trouve au contraire que cette coiffure va fort bien à la princesse, dit le prince Basile.

– Eh bien, dis donc, mon jeune prince… comment t'appelle-t-on ? Viens ici, causons et faisons connaissance.

– C'est maintenant que la farce va commencer, se dit Anatole en s'asseyant à côté de lui.

– Ainsi donc, mon bon, on vous a élevé à l'étranger ? Ce n'est pas comme nous, ton père et moi, auxquels un sacristain a enseigné à lire et à écrire !… Eh bien, dites-moi, mon ami, vous servez dans la garde à cheval à présent ? ajouta-t-il en le regardant fixement de très près.

– Non, j'ai passé dans l'armée, répondit Anatole, qui réprimait avec peine une folle envie de rire.

– Ah ! ah ! c'est parfait ! C'est donc que vous voulez servir l'Empereur et la patrie ? On est à la guerre… un beau garçon comme cela doit servir, doit servir… au service actif !

– Non, prince, le régiment est déjà en marche, et moi j'y suis attaché… – À quoi donc suis-je attaché, papa ? dit-il en riant à son père.

– Il sert bien, ma foi : il demande à quoi il est attaché ! ha ! ha ! »

Et le vieux prince partit d'un éclat de rire, auquel Anatole fit écho, quand tout à coup le premier s'arrêta tout court et fronça violemment les sourcils :

« Eh bien, va-t-en, » lui dit-il.

Et Anatole alla rejoindre les dames.

« Tu l'as fait élever à l'étranger, n'est-ce pas, prince Basile ?

– J'ai fait ce que j'ai pu, répondit le prince Basile, car l'éducation que l'on donne là-bas est infiniment supérieure.

– Oui, tout est changé aujourd'hui, tout est nouveau !… Beau garçon, beau garçon ! Allons chez moi. »

À peine furent-ils arrivés dans son cabinet, que le prince Basile s'empressa de lui faire part de ses désirs et de ses espérances.

« Crois-tu donc que je la tienne enchaînée, et que je ne puisse pas m'en séparer ? Que se figurent-ils donc ? s'écria-t-il avec colère ; mais demain si elle veut, cela m'est bien égal ! Seulement je veux mieux connaître mon gendre !… Tu connais mes principes : agis donc franchement. Je lui demanderai demain devant toi si elle veut, et dans ce cas il restera ; il restera ici, je veux l'étudier !… »

Et le vieux prince termina par son ébrouement habituel, en donnant à sa voix cette même intonation aiguë qu'il avait eue en prenant congé de son fils.

« Je vous parlerai bien franchement, – dit le prince Basile, et il prit le ton matois de l'homme convaincu qu'il est inutile de ruser avec un auditeur trop clairvoyant, – car vous voyez au travers des gens. Anatole n'est pas un génie, mais c'est un honnête et brave garçon, c'est un bon fils.

– Bien, bien, nous verrons ! »

À l'apparition d'Anatole, les trois femmes, qui vivaient solitaires, et privées depuis longtemps de la société des hommes, sentirent, toutes les trois également, que leur existence jusque-là avait été incomplète. La faculté de penser, de sentir, d'observer, se trouva décuplée en une seconde chez toutes les trois, et les ténèbres qui les enveloppaient s'éclairèrent tout à coup d'une lumière inattendue et vivifiante.

La princesse Marie ne pensait plus ni à sa figure ni à sa malencontreuse coiffure, elle s'absorbait dans la contemplation de cet homme si beau et si franc, qui pouvait devenir son mari. Il lui paraissait bon, courageux, énergique, généreux ; au moins en était-elle persuadée ; mille rêveries de bonheur domestique s'élevaient dans son imagination : elle essayait de les chasser et de les cacher au fond de son cœur :

« Ne suis-je pas trop froide ? pensait-elle ; si je garde cette réserve, c'est parce que je me sens trop vivement attirée vers lui !… Il ne peut pourtant pas deviner ce que je pense, et croire qu'il m'est désagréable. »

Et la princesse Marie faisait son possible pour être aimable, sans y réussir.

« La pauvre fille ! elle est diablement laide ! » pensait Anatole.

Mlle Bourrienne avait aussi son petit lot de pensées éveillées en elle par la présence d'Anatole. La jolie jeune fille, qui n'avait ni position dans le monde, ni parents, ni amis, ni patrie, n'avait jamais songé sérieusement à être toute sa vie la lectrice du vieux prince et l'amie de la princesse Marie. Elle attendait depuis longtemps ce prince russe, qui, du premier coup d'œil, saurait apprécier sa supériorité sur ses jeunes compatriotes, laides et mal fagotées, s'éprendrait d'elle et l'enlèverait. Mlle Bourrienne s'était composée toute une petite histoire, qu'elle tenait d'une de ses tantes et que son imagination se complaisait à achever. C'était le roman d'une jeune fille séduite, que sa pauvre mère accablait de reproches, et souvent elle se sentait émue jusqu'aux larmes de ce récit fait à un séducteur imaginaire… Ce prince russe qui devait l'enlever était là… Il lui déclarerait son amour… elle mettrait en avant : « ma pauvre mère, » et il l'épouserait. C'est ainsi que Mlle Bourrienne imposait, chapitre par chapitre, son roman, tout en causant des merveilles de Paris. Elle n'avait aucun plan préconçu, mais tout était classé à l'avance dans sa tête, et tous ces éléments épars se groupaient autour d'Anatole, auquel elle voulait plaire à tout prix.

Quant à la petite princesse, comme un vieux cheval de bataille qui, malgré son âge, dresse instinctivement l'oreille au son de la trompette, elle se préparait à faire une charge à fond de

coquetterie, sans y mettre la moindre arrière-pensée, et sous la seule impulsion d'une gaieté naïve et étourdie. Anatole avait l'habitude, lorsqu'il se trouvait dans la société des femmes, de se poser en homme blasé et fatigué de leurs avances ; mais, en voyant l'impression qu'il produisait sur celles-ci, il ne put s'empêcher d'éprouver une véritable satisfaction d'amour-propre, d'autant plus qu'il sentait déjà naître dans son cœur, pour la jolie et provocante Mlle Bourrienne, un de ces accès de passion sans frein qui s'emparaient de lui avec une violence irrésistible et l'entraînaient à commettre les actions les plus hardies et les plus brutales.

Après le thé, la société avait passé dans le salon voisin ; la princesse Marie fut priée de se mettre au piano. Anatole s'accouda sur l'instrument à côté de Mlle Bourrienne, et ses yeux pétillants et rieurs ne quittaient pas la princesse Marie, qui sentait avec une émotion de joie douloureuse ce regard fixé sur elle. Sa sonate favorite la transportait dans un monde de suaves harmonies intimes, dont la poésie devenait plus forte, plus vibrante, sous l'influence de ce regard. Il était dirigé sur elle, et cependant il ne s'adressait en réalité qu'au petit pied de Mlle Bourrienne, qu'Anatole pressait doucement du sien. Elle regardait aussi la princesse Marie, et dans ses beaux yeux trahissait également une expression de joie émue et mêlée d'espérance.

« Comme elle m'aime, pensait la princesse, comme je suis heureuse et quel bonheur pour moi d'avoir une amie comme elle, et un mari comme lui !… Mais sera-t-il jamais mon mari ? »

Le soir après le souper, quand on se sépara, Anatole baisa la main de la princesse, qui trouva le courage de le regarder. Il baisa également la main de la jeune Française : ce n'était pas assurément convenable, mais il le fit avec son assurance habituelle. Elle rougit, tout effrayée, et regarda la princesse Marie :

« Quelle délicatesse, pensa cette dernière. Amélie craindrait-elle par hasard ma jalousie ? Croit-elle que je ne sais pas apprécier sa tendresse si pure et son dévouement ? »

Et, s'approchant de Mlle Bourrienne, elle l'embrassa avec affection. Anatole s'avança galamment vers la petite princesse pour lui baiser la main :

« Non, non ! Quand votre père m'écrira que vous vous conduisez bien, je vous donnerai ma main à baiser, pas avant.

Et, le menaçant du doigt, elle sortit en souriant.

V

Chacun rentra chez soi, et, à part Anatole, qui s'endormit aussitôt, personne ne ferma l'œil de longtemps.

« Sera-t-il vraiment mon mari, cet homme si beau, si bon, surtout si bon ! » pensait la princesse Marie.

Et elle éprouvait une terreur qui n'était pas dans sa nature : elle avait peur de se retourner, de bouger ; il lui semblait que quelqu'un se tenait là, dans ce coin sombre, derrière le paravent, et ce quelqu'un était le diable, ce quelqu'un était cet homme au front blanc, aux sourcils noirs, aux lèvres vermeilles !

Elle appela sa femme de chambre, et la pria de passer la nuit auprès d'elle.

Mlle Bourrienne arpenta longtemps le jardin d'hiver, attendant vainement aussi quelqu'un, souriant à quelqu'un, et

s'émouvant parfois aux paroles de sa « pauvre mère », qui lui reprochait sa chute.

La petite princesse grondait sa femme de chambre : son lit était mal fait : elle ne pouvait s'y coucher d'aucune façon ; tout lui était lourd et incommode… c'était son fardeau qui la gênait. Il la gênait d'autant plus ce soir, que la présence d'Anatole l'avait reportée à une époque où, vive et légère, elle n'avait aucun souci : assise, en camisole et en bonnet de nuit, dans un fauteuil, pour la troisième fois elle faisait refaire son lit et retourner les matelas par sa femme de chambre endormie.

« Je t'avais bien dit qu'il n'y avait que des creux et des bosses ; tu comprends bien que je n'aurais pas mieux demandé que de dormir ? Ainsi ce n'est pas ma faute, » disait-elle du ton boudeur d'un enfant qui va pleurer.

Le vieux prince ne dormait pas non plus. Tikhone, à travers son sommeil, l'entendait marcher et s'ébrouer ; il lui semblait que sa dignité avait été offensée, et cette offense était d'autant plus vive, qu'elle ne se rapportait pas à lui, mais à sa fille, à sa fille qu'il aimait plus que lui-même. Il avait beau se dire qu'il prendrait son temps pour décider quelle serait dans cette affaire la ligne de conduite à suivre, une ligne de conduite selon la justice et l'équité, ses réflexions ne faisaient que l'irriter davantage :

« Elle a tout oublié pour le premier venu, tout, jusqu'à son père… et la voilà qui court en haut, qui se coiffe et qui fait des grâces, et qui ne ressemble plus à elle-même ! Et la voilà enchantée d'abandonner son père, et pourtant elle savait que je le remarquerais ! Frr… frr… frr… Est-ce que je ne vois pas que cet imbécile ne regarde que la Bourrienne ?… Il faut que je la chasse ! Et pas un brin de fierté pour le comprendre ; si elle n'en a pas pour elle, qu'elle en ait pour moi ! Il faudra lui montrer

que ce bellâtre ne pense qu'à la Bourrienne. Pas de fierté !… je le lui dirai ! »

Dire à sa fille qu'elle se faisait des illusions et qu'Anatole s'occupait de la Française était, il le savait bien, le plus sûr moyen de froisser son amour-propre. Sa cause serait gagnée ; en d'autres termes, son désir de garder sa fille serait satisfait. Cette idée le calma, et il appela Tikhone pour se faire déshabiller.

« C'est le diable qui les a envoyés, » se disait-il pendant que Tikhone passait la chemise de nuit sur ce vieux corps parcheminé, dont la poitrine était couverte d'une épaisse toison de poils gris.

« Je ne les ai pas invités, et les voilà qui me dérangent mon existence, et il me reste si peu de temps à vivre… Au diable ! »

Tikhone était habitué à entendre le prince parler tout haut ; aussi reçut-il d'un visage impassible le coup d'œil furibond qui émergeait de la chemise.

« Sont-ils couchés ? »

Tikhone, comme tous les valets de chambre bien appris, devinait d'instinct la direction des pensées de son maître :

« Ils se sont couchés et ont éteint leurs lumières, Excellence.

– Bien nécessaire, bien nécessaire, » marmotta le vieux.

Et, glissant ses pieds dans ses pantoufles, et endossant sa robe de chambre, il alla s'étendre sur le divan qui lui servait de lit.

Quoique peu de paroles eussent été échangées entre Anatole et Mlle Bourrienne, ils s'étaient parfaitement compris ; quant à la partie du roman qui précédait l'apparition de « ma pauvre mère », ils sentaient qu'ils avaient beaucoup de choses à se dire en secret ; aussi, dès le lendemain matin, cherchèrent-il les occasions d'un tête-à-tête, et ils se rencontrèrent inopinément dans le jardin d'hiver, pendant que la princesse Marie descendait, plus morte que vive, pour se rendre chez son père à l'heure habituelle. Il lui semblait que non seulement chacun savait que son sort allait se décider dans la journée, mais qu'elle-même y était toute disposée. Elle lisait cela sur la figure de Tikhone, sur celle du valet de chambre du prince Basile, qu'elle croisa dans le corridor, portant de l'eau chaude à son maître, et qui lui fit un profond salut.

Le vieux prince, ce matin-là, se montra plein de bienveillance et d'aménité pour sa fille ; elle connaissait depuis longtemps cette façon d'agir, qui n'empêchait pas ses mains sèches de se crisper de colère contre elle pour un problème d'arithmétique qu'elle ne saisissait pas assez vite, et qui le poussait à se lever, à s'éloigner d'elle et à répéter à plusieurs reprises les mêmes paroles d'une voix sourde et contenue.

Il entama le sujet qui le préoccupait, sans la tutoyer :

« On m'a fait une proposition qui vous concerne, lui dit-il en souriant d'un sourire forcé ; vous aurez probablement deviné que le prince Basile n'a pas amené ici son élève (c'est ainsi qu'il appelait Anatole, sans trop savoir pourquoi) pour mes beaux yeux ; vous connaissez mes principes : c'est pour cela que je vous parle en ce moment.

– Comment dois-je vous comprendre, mon père ? dit la princesse, pâlissant et rougissant tour à tour.

– Comment comprendre ? s’écria le vieux en s’échauffant. Le prince Basile te trouve à son goût comme belle-fille et il te fait la proposition au nom de son élève : c’est clair ! Comment comprendre ? c’est à toi que je le demande.

– Je ne sais pas, mon père, ce que vous… murmura la princesse.

– Moi, moi, je n’ai rien à y voir, laissez-moi donc de côté, ce n’est pas moi qui me marie !… Que voulez-vous ?… c’est là ce qu’il me serait agréable d’apprendre ? »

La princesse devina que son père ne voyait pas ce mariage d’un bon œil, mais elle se dit aussitôt que c’était le moment ou jamais de décider de son sort. Elle baissa les yeux pour ne pas voir ce regard qui lui ôtait toute faculté de penser et devant lequel elle était habituée à plier :

« Je ne désire qu’une chose : agir selon votre volonté, mais s’il m’était permis d’exprimer mon désir…

– Parfait ! s’écria le prince en l’interrompant : il te prendra avec la dot et il y accrochera Mlle Bourrienne ; c’est elle qui sera sa femme, et toi… »

Il s’arrêta en voyant l’impression que ses paroles produisaient sur sa fille ; elle baissait la tête, et elle était prête à fondre en larmes.

« Voyons, voyons, je plaisante. Souviens-toi d’une chose, princesse, mes principes reconnaissent à une jeune fille le droit de choisir. Tu es libre, mais n’oublie pas que le bonheur de toute ta vie dépend du parti que tu vas prendre… je ne parle pas de moi.

– Mais je ne sais, mon père…

– Je n'en parle pas ; quant à lui, il épousera qui on voudra ; mais toi, tu es libre : va dans ta chambre, réfléchis, et apporte-moi ta réponse dans une heure ; tu auras à te prononcer devant lui. Je sais bien, tu vas prier, je ne t'en empêche pas ; prie, tu ferais mieux de réfléchir pourtant ; va !... Oui ou non, oui ou non, oui ou non ! » criait-il pendant que sa fille s'éloignait chancelante, car son sort était décidé et décidé pour son bonheur.

Mais l'allusion de son père à Mlle Bourrienne était terrible ; à la supposer fausse, elle n'y pouvait penser de sang-froid. Elle retournait chez elle par le jardin d'hiver, lorsque la voix si connue de Mlle Bourrienne la tira de son trouble. Elle leva les yeux et vit à deux pas d'elle Anatole qui embrassait la jeune Française, en lui parlant à l'oreille. La figure d'Anatole exprimait les sentiments violents qui l'agitaient, quand il se retourna vers la princesse, oubliant son bras autour de la taille de la jolie fille.

« Qui est là ? Que me veut-on ? » semblait-il dire.

La princesse Marie s'était arrêtée pétrifiée, les regardant sans comprendre. Mlle Bourrienne poussa un cri et s'enfuit. Anatole salua la princesse avec un sourire fanfaron, et haussant les épaules, il se dirigea vers la porte qui conduisait à son appartement.

Une heure plus tard, Tikhone, qui avait été envoyé prévenir la princesse Marie, lui annonça qu'on l'attendait, et que le prince Basile était là. Il la trouva dans sa chambre, assise sur le canapé, passant doucement la main sur les cheveux de Mlle Bourrienne, qui pleurait à chaudes larmes. Les doux yeux de la princesse Marie, pleins d'une pitié tendre et affectueuse, avaient retrouvé leur calme et leur lumineuse beauté.

« Non, princesse, je suis perdue à jamais dans votre cœur.

– Pourquoi donc ? Je vous aime plus que jamais et je tâcherai de faire tout mon possible..., répondit la princesse Marie avec un triste sourire. Remettez-vous, mon amie, je vais aller trouver mon père. »

Le prince Basile, assis les jambes croisées, et tenant une tabatière dans sa main, simulait un profond attendrissement, qu'il paraissait s'efforcer de cacher sous un rire ému. À l'entrée de la princesse Marie, aspirant à la hâte une petite prise, il lui saisit les deux mains :

« Ah ! ma bonne, ma bonne, le sort de mon fils est entre vos mains. Décidez, ma bonne, ma chère, ma douce Marie, que j'ai toujours aimée comme ma fille. »

Il se détourna, car une larme venait en effet de poindre dans ses yeux.

« Frr... Frr... ! Au nom de son élève et fils, le prince te demande si tu veux, oui ou non, devenir la femme du prince Anatole Kouraguine ? Oui ou non, dis-le, s'écria-t-il ; je me réserve ensuite le droit de faire connaître mon opinion... oui, mon opinion, rien que mon opinion, ajouta-t-il en répondant au regard suppliant du prince Basile... Eh bien ! oui ou non ?

– Mon désir, mon père, est de ne jamais vous quitter, de ne jamais séparer mon existence de la vôtre. Je ne veux pas me marier, répondit la princesse Marie, en adressant un regard résolu de ses beaux yeux au prince Basile et à son père.

– Folies, bêtises, bêtises, bêtises ! » s'écria le vieux prince, en attirant sa fille à lui, et en lui serrant la main avec une telle violence, qu'elle cria de douleur.

Le prince Basile se leva.

« Ma chère Marie, c'est un moment que je n'oublierai jamais ; mais dites-moi, ne nous donnerez-vous pas un peu d'espérance ? Ne pourra-t-il toucher votre cœur si bon, si généreux ? Je ne vous demande qu'un seul mot : peut-être ?

– Prince, j'ai dit ce que mon cœur m'a dicté, je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait, mais je ne serai jamais la femme de votre fils !

– Voilà qui est terminé, mon cher ; très content de te voir, très content. Retourne chez toi, princesse… Très content, très content, » répéta le vieux prince, en embrassant le prince Basile.

« Je suis appelée à un autre bonheur, se disait la princesse Marie, je serai heureuse en me dévouant et en faisant le bonheur d'autrui, et, quoi qu'il m'en coûte, je n'abandonnerai pas la pauvre Amélie. Elle l'aime si passionnément et s'en repent si amèrement. Je ferai tout pour faciliter son mariage avec lui. S'il manque de fortune, je lui en donnerai à elle, et je prierai mon père et André d'y consentir !… Je me réjouirais tant de la voir sa femme, elle si triste, si seule, si abandonnée !… Comme elle doit l'aimer pour s'être oubliée ainsi ! Qui sait ? J'aurais peut-être agi de même ! »

VI

La famille Rostow se trouvait depuis longtemps sans nouvelles de Nicolas, lorsque dans le courant de l'hiver le comte reçut une lettre sur l'adresse de laquelle il reconnut l'écriture de son fils. Il se précipita aussitôt, en marchant sur la pointe des pieds afin de ne pas être entendu, tout droit dans son cabinet,

où il s'enferma pour la lire tout à son aise. Anna Mikhaïlovna, qui avait eu connaissance de l'arrivée de la lettre, car elle n'ignorait jamais rien de ce qui se passait dans la maison alla, à pas discrets, retrouver le comte dans son cabinet et l'y surprit pleurant et riant tout à la fois.

« Mon bon ami ? dit d'un ton interrogatif et mélancolique Anna Mikhaïlovna, toute prête à prendre part à ce qui lui arrivait, et qui, malgré l'heureuse tournure de ses affaires, continuait à demeurer chez les Rostow.

– De Nicolouchka… une lettre !… Il a été blessé, ma chère… blessé, ce cher enfant… ma petite comtesse !… fait officier, ma chère… grâce à Dieu !… Mais comment le lui dire ? » balbutia le comte en sanglotant.

Anna Mikhaïlovna s'assit à ses côtés, essuya les larmes du comte qui tombaient sur la lettre, la parcourut et, après s'être également essuyé les yeux, calma l'agitation du comte, lui assurant que pendant le dîner elle préparerait la comtesse, et que le soir, après le thé, on pourrait lui annoncer la nouvelle.

Elle tint en effet sa promesse, et pendant le repas elle ne cessa de broder sur le thème de la guerre, demanda à deux reprises quand on avait reçu la dernière lettre de Nicolas, quoiqu'elle le sût parfaitement, et fit observer qu'on devait s'attendre, à tout moment, à avoir de ses nouvelles, peut-être même avant que la journée fût passée. Chaque fois qu'elle recommençait ses allusions, la comtesse l'examinait, ainsi que son mari, avec inquiétude, et Anna Mikhaïlovna détournait adroitement la conversation sur des sujets indifférents. Natacha, qui, de toute la famille, saisissait le plus facilement la moindre nuance dans les inflexions de la voix, le plus léger changement dans les traits et les regards, avait aussitôt dressé les oreilles, devinant qu'il y avait là-dessous un secret concernant son frère, entre son père et Anna Mikhaïlovna, et que cette dernière y préparait sa mère.

Malgré toute son audace, connaissant la sensibilité de cette mère par rapport à son fils, Natacha n'osa adresser aucune question ; son inquiétude l'empêcha de manger, elle ne faisait que se tourner et se retourner sur sa chaise, au grand déplaisir de sa gouvernante. Aussitôt le dîner fini, elle se précipita à la poursuite d'Anna Mikhaïlovna, qu'elle rattrapa dans le salon ; elle se suspendit à son cou de toute la force de son élan : « Tante, bonne tante, qu'y a-t-il ?

– Rien, ma petite.

– Chère petite âme de tante, je sais que vous savez quelque chose, et je ne vous lâcherai pas. »

Anna Mikhaïlovna secoua la tête.

« Vous êtes une fine mouche, mon enfant !

– Nicolas a écrit, pas vrai ? s'écria Natacha, lisant une réponse affirmative sur la figure de sa tante.

– Chut ! sois prudente ; tu sais comme ta mère est impressionnable !

– Je le serai, je vous le promets ; dites-moi seulement ce qu'il y a ? Vous ne voulez pas me le raconter ? eh bien, alors j'irai tout de suite le lui dire ! »

Anna Mikhaïlovna la mit au courant en peu de mots, en lui réitérant l'injonction de garder le silence.

« Je vous donne ma parole d'honneur, dit Natacha en se signant, que je ne le dirai à personne… »

Et elle courut aussitôt rejoindre Sonia, à laquelle elle cria de loin, avec une joie exubérante :

« Nicolas est blessé ! une lettre !

~ Nicolas ! » dit Sonia en pâlissant subitement.

À la vue de l'impression produite par ses paroles, Natacha comprit tout à coup ce qui se mêlait de triste à cette joyeuse nouvelle.

Elle se jeta sur Sonia et l'embrassa en pleurant :

« Il n'a été qu'un peu blessé, il a été fait officier et il se porte bien, car c'est lui-même qui écrit !

– Quelles pleurnicheuses vous faites, vous autres femmes ! dit Pétia en faisant de grandes enjambées dans la chambre, d'un air décidé. – Eh bien, moi, je suis content, très content, que mon frère se soit distingué ! Vous n'êtes que des pleurnicheuses, vous n'y comprenez rien ! »

Natacha sourit à travers ses larmes.

« Et tu as lu la lettre ? demanda Sonia.

– Non, je ne l'ai pas lue, mais Anna Mikhaïlovna m'a dit que le mauvais moment était passé et qu'il était officier.

– Dieu soit loué, dit Sonia en faisant le signe de la croix, mais elle t'aura peut-être trompée. Allons chez maman. »

Pétia continuait sa promenade en silence.

« Si j'avais été à la place de Nicolouchka, j'en aurais tué encore davantage, de ces Français ; ce sont des misérables ; j'en aurais tué tant et tant que j'en aurais fait une montagne, voilà !

– Tais-toi donc, Pétia, tu es un imbécile !

– Ce n'est pas moi qui suis un imbécile, c'est vous qui êtes des sottes ! Peut-on pleurer pour des bagatelles ?

– Tu te le rappelles ? demanda Natacha après un moment de silence.

– Si je me rappelle Nicolas ? dit Sonia en souriant.

– Mais non, Sonia… je veux dire… te le rappelles-tu bien… clairement ?… te rappelles-tu tout ?… disait avec force gestes Natacha, qui tâchait de donner à ses paroles une signification sérieuse. Moi, je me rappelle Nicolas… très bien. Quant à Boris, je ne me souviens plus de lui, mais là, pas du tout.

– Comment ! tu ne te souviens pas de Boris ? demanda Sonia stupéfaite.

– Ce n'est pas que je l'aie oublié, … je sais bien comment il est ! Quand je ferme les yeux, je vois Nicolas, mais Boris… »

Et elle ferma les yeux.

« Il n'y a plus rien, rien !

– Ah ! Natacha, » dit Sonia avec une exaltation sérieuse ; elle la regardait sans doute comme indigne d'entendre ce qu'elle allait lui dire, ce qui ne l'empêcha pas d'accentuer malgré elle ses paroles avec une conviction émue : « J'aime ton frère, et quoi qu'il nous arrive, à lui ou à moi, je ne cesserai de l'aimer ! »

Natacha la regardait de ses yeux curieux : elle sentait que Sonia venait de dire la vérité, que c'était de l'amour et qu'elle n'avait jamais encore éprouvé rien de pareil ; elle voyait, mais sans le comprendre, que cela pouvait exister !

« Lui écriras-tu ? »

Sonia réfléchit, car c'était une question qui la préoccupait depuis longtemps. Comment lui écrirait-elle ? Et d'abord fallait-il lui écrire ? Maintenant qu'il était un officier, et un héros blessé, le moment était venu, croyait-elle, de se rappeler à son souvenir et de lui rappeler ainsi l'engagement qu'il avait pris à son égard :

« Je ne sais pas ; s'il m'écrit, je lui écrirai, répondit-elle en rougissant.

– Et ça ne t'embarrassera pas ?

– Non.

– Eh bien, moi, j'aurais honte d'écrire à Boris, et je ne lui écrirai pas.

– Et pourquoi en aurais-tu honte ?

– Je ne sais pas, mais j'en aurais honte.

– Et moi, je sais pourquoi elle en aurait honte, dit Pétia, offensé de l'apostrophe de sa sœur. C'est parce qu'elle s'est amourachée de ce gros avec des lunettes (c'est ainsi que Pétia désignait son homonyme, le nouveau comte Besoukhow), et maintenant c'est le tour du chanteur (il faisait allusion à l'Italien, au nouveau maître de chant de Natacha)… C'est pour cela qu'elle a honte !

– Es-tu bête, Pétia !

– Pas plus bête que vous, madame, » reprit le gamin de neuf ans du ton d'un vieux brigadier.

Cependant la comtesse s'était émue des réticences d'Anna Mikhaïlovna, et, revenue chez elle, elle ne quittait pas, de ses yeux prêts à fondre en larmes, la miniature de son fils. Anna Mikhaïlovna, tenant la lettre, s'arrêta sur le seuil de la chambre :

« N'entrez pas, disait-elle au vieux comte, qui la suivait… plus tard… »

Et elle referma la porte derrière elle.

Le comte appliqua son oreille au trou de la serrure, et n'entendit tout d'abord qu'un échange de propos indifférents, puis Anna Mikhaïlovna qui faisait un long discours, puis un cri, un silence… et deux voix qui se répondaient alternativement dans un joyeux duo. Anna Mikhaïlovna introduisit le comte. Elle portait sur sa figure l'orgueilleuse satisfaction d'un opérateur qui a mené à bonne fin une amputation dangereuse, et qui désire voir le public apprécier le talent dont il vient de faire preuve.

« C'est fait ! » dit-elle au comte, pendant que la comtesse, tenant d'une main le portrait et de l'autre la lettre, les baisait tour à tour. Elle tendit les mains à son mari, embrassa sa tête chauve, par-dessus laquelle elle envoya un nouveau regard à la lettre et au portrait, et le repoussa doucement, pour approcher encore une fois la lettre et le portrait de ses lèvres. Véra, Natacha, Sonia, Pétia entrèrent au même moment, et on leur lut la lettre de Nicolas, dans laquelle il décrivait, en quelques lignes, la campagne, les deux batailles auxquelles il avait pris part, son avancement, et qui finissait par ces mots : « Je baise les mains à maman, et à papa, en demandant leur bénédiction, et j'embrasse Véra, Natacha et Pétia. » Il envoyait aussi ses compliments à M. Schelling, à Mme Shoss, sa vieille bonne, et suppliait sa mère de vouloir bien donner de sa part un baiser à sa chère Sonia, à laquelle il pensait toujours autant, et qu'il aimait tou-

jours. Sonia à ces mots devint pourpre, et ses yeux se remplirent de larmes. Ne pouvant soutenir les regards dirigés sur elle, elle se sauva dans la grande salle, en fit le tour, pirouetta sur ses talons comme une toupie, et, toute rayonnante de plaisir, elle fit le ballon avec sa robe, et s'accroupit sur le plancher. La comtesse pleurait.

« Il n'y a pas de quoi pleurer, maman, dit Véra. Il faut se réjouir au contraire ! »

C'était juste, et cependant le comte, la comtesse, Natacha, tous la regardèrent d'un air de reproche :

« De qui donc tient-elle ? » se demanda la comtesse.

La lettre du fils bien-aimé fut lue et relue une centaine de fois, et ceux qui désiraient en entendre le contenu devaient se rendre chez la comtesse, car elle ne s'en dessaisissait pas. Lorsque la comtesse en faisait la lecture aux gouverneurs, aux gouvernantes, à Mitenka, aux connaissances de la maison, c'était chaque fois pour elle une nouvelle jouissance, et chaque fois elle découvrait de nouvelles qualités à son Nicolas chéri. C'était si étrange en effet pour elle de se dire que ce fils qu'elle avait porté dans son sein, il y avait vingt ans, que ce fils à propos duquel elle se disputait avec son mari qui le gâtait, que cet enfant qu'elle croyait entendre bégayer « maman »… était là-bas, loin d'elle, dans un pays étranger, qu'il s'y conduisait en brave soldat, qu'il y remplissait sans mentor son devoir d'homme de cœur ! L'expérience de tous les jours, qui nous montre le chemin parcouru insensiblement par les enfants, depuis le berceau jusqu'à l'âge d'homme, n'avait jamais existé pour elle. Chaque pas de son fils vers la virilité lui paraissait aussi merveilleux que s'il eût été le premier exemple d'un semblable développement.

« Quel style, quelles jolies descriptions ! Et quelle âme ! Et sur lui-même, rien… aucun détail ! Il parle d'un certain Denis-

sow, et je suis sûre qu'il aura montré plus de courage qu'eux tous. Quel cœur ! Je le disais toujours lorsqu'il était petit, toujours ! »

Pendant une semaine on ne s'occupa que de faire des brouillons, et d'écrire, et de recopier la lettre que toute la maison envoyait à Nicolouchka. Sous la surveillance de la comtesse et du comte, on préparait l'argent et les effets nécessaires à l'équipement du nouvel officier, Anna Mikhaïlovna, en femme pratique, avait su ménager à son fils une protection dans l'armée, et se faciliter avec lui des moyens de correspondre, en envoyant ses lettres au grand-duc Constantin, commandant de la garde. Les Rostow, de leur côté, supposaient qu'on adressant leurs lettres « à la garde russe, à l'étranger », c'était parfaitement clair et précis, et que, si les lettres arrivaient jusqu'au grand-duc commandant de la garde, il n'y avait aucune raison pour qu'elles n'arrivassent pas également au régiment de Pavlograd, qui devait se trouver dans le voisinage. Il fut pourtant décidé qu'on enverrait le tout à Boris par le courrier du grand-duc, et que Boris serait chargé de le transmettre à leur fils. Père, mère, Sonia et les enfants, tous avaient écrit, et le vieux comte avait joint au paquet six mille roubles pour l'équipement.

VII

Le 12 novembre, l'armée de Koutouzow, campée aux alentours d'Olmütz, se préparait à être passée en revue par les deux empereurs de Russie et d'Autriche. La garde, qui venait d'arriver, bivouaquait à quinze verstes de là, pour paraître le lendemain matin à dix heures sur le champ de manœuvres.

Nicolas Rostow avait reçu ce même jour un billet de Boris. Boris lui annonçait que le régiment d'Ismaïlovsky s'arrêtait à quelques verstes, et qu'il l'attendait pour lui remettre la lettre et l'argent. La nécessité de ce dernier envoi se faisait vivement sentir, car, après la campagne, et pendant le séjour à Olmütz, Nicolas avait été exposé à toutes les tentations imaginables, grâce aux cantines bien fournies des vivandiers, et grâce aussi aux juifs autrichiens, qui pullulaient dans le camp. Ce n'était dans le régiment de Pavlograd que banquets sur banquets pour fêter les récompenses reçues ; puis des courses sans fin à la ville, où une certaine Caroline la Hongroise avait ouvert un restaurant, dont le service était fait par des femmes. Rostow avait fêté tout dernièrement son avancement, avait acheté Bédouin, le cheval de Denissow, et se trouvait endetté jusqu'au cou envers ses camarades et le vivandier. Après avoir dîné avec des amis, il se mit en quête de son camarade d'enfance, dans le bivouac de la garde. Il n'avait pas encore eu le temps de s'équiper, et portait toujours sa veste râpée de junker, ornée de la croix de soldat, un pantalon à fond de cuir et le ceinturon avec l'épée d'officier ; son cheval était un cheval cosaque acheté d'occasion, et son shako bosselé était posé de côté, d'un air tapageur. En s'approchant du régiment d'Ismaïlovsky, il ne pensait dans sa joie qu'à émerveiller Boris et ses camarades de la garde par son air de hussard aguerri qui n'en est pas à sa première campagne.

La garde avait exécuté une promenade plutôt qu'une marche, en faisant parade de sa belle tenue et de son élégance. Les havresacs étaient transportés dans des charrettes, et, à chacune de leurs courtes étapes, les officiers trouvaient des dîners excellents, préparés par les autorités de l'endroit. Les régiments entraient dans les villes et en sortaient musique en tête, et pendant toute la marche, ce dont la garde était très fière, les soldats, obéissant à l'ordre du grand-duc, marchaient au pas et les officiers suivaient à leur rang. Depuis leur départ, Boris n'avait pas quitté Berg, qui était devenu chef de compagnie, et qui, par son exactitude au service, avait su gagner la confiance de ses chefs,

et arranger fort avantageusement ses petites affaires. Boris avait eu soin de faire bon nombre de connaissances, qui pouvaient lui devenir très utiles dans un moment donné, entre autres celle du prince André Bolkonsky, à qui il avait apporté une lettre de Pierre, et il espérait être attaché, par sa protection, à l'état-major du général en chef. Berg et Boris, tous deux tirés à quatre épingles, et complètement reposés de leur dernière étape, jouaient aux échecs sur une table ronde, dans le logement propre et soigné qui leur avait été assigné ; le long tuyau de la pipe de Berg se prélassait entre ses jambes, pendant que Boris, de ses blanches mains, mettait les pièces en piles, sans perdre de vue la figure de son partenaire, absorbé comme toujours par son occupation du moment :

« Eh bien, comment en sortirez-vous ?

– Nous allons voir ! »

La porte s'ouvrit à ce moment.

« Le voilà enfin ! s'écria Rostow… Ah ! et Berg est aussi là ?

– Petits enfants, allez faire dodo, » ajouta-t-il en fredonnant une chanson de sa vieille bonne, qui avait toujours le don de les faire pouffer de rire, Boris et lui.

« Dieu de Dieu, que tu es changé ! »

Boris se leva pour aller à la rencontre de son ami, sans oublier toutefois d'arrêter dans leur chute les différentes pièces du jeu ; il allait l'embrasser, lorsque Rostow fit un mouvement de côté. Avec cet instinct naturel à la jeunesse, qui ne songe qu'à s'écarter des sentiers battus, Rostow cherchait constamment à exprimer ses sentiments d'une façon neuve et originale, et à ne se conformer en rien aux habitudes reçues. Il n'avait d'autre désir que de faire quelque chose d'extraordinaire, ne fût-ce que

de pincer son ami, et surtout d'éviter l'accolade habituelle. Boris au contraire déposa tout tranquillement et affectueusement sur ses joues les trois baisers de rigueur.

Six mois à peine s'étaient écoulés depuis leur séparation, et en se retrouvant ainsi au moment où ils faisaient leurs premiers pas dans la vie, ils furent frappés de l'énorme changement qui était survenu en eux, et qui résultait évidemment du milieu dans lequel ils s'étaient développés.

« Ah ! vous autres, maudits frotteurs de parquets, qui rentrez d'une promenade, coquets et pimpants, tandis que nous, pauvres pécheurs de l'armée… » disait Rostow, qui, avec sa jeune voix de baryton et ses mouvements accentués, cherchait à se donner la désinvolture d'un militaire de l'armée, par opposition avec l'élégance de la garde, en montrant son pantalon couvert de boue.

L'hôtesse allemande passa en ce moment la tête par la porte.

« Est-elle jolie ? dit Rostow, en clignant de l'œil.

– Ne crie donc pas si fort ! Tu les effrayes, lui dit Boris. Sais-tu bien que je ne t'attendais pas sitôt, car ce n'est qu'hier soir que j'ai remis mon billet à Bolkonsky, un aide de camp que je connais. Je n'espérais pas qu'il te le ferait parvenir aussi vite… Eh bien, comment vas-tu ? Tu as reçu le baptême du feu ? »

Rostow, sans répondre, joua avec la croix de soldat de Saint-Georges qui était suspendue aux brandebourgs de son uniforme et, indiquant son bras en écharpe :

« Comme tu vois !

– Ah ! ah ! dit Boris en souriant, nous aussi, mon cher, nous avons fait une campagne charmante. Son Altesse Impériale suivait le régiment, et nous avions toutes nos aises. En Pologne, des réceptions, des dîners, des bals à n'en plus finir… Le césarévitch est très bienveillant pour tous les officiers ! »

Et ils se racontèrent mutuellement toutes les différentes phases de leur existences : l'un, la vie de bivouac, l'autre les avantages de sa position dans la garde avec de hautes protections.

« Oh ! la garde ! dit Rostow. Donne-moi du vin. »

Boris fit une grimace, mais, tirant sa bourse de dessous ses oreillers bien blancs, il fit apporter du vin.

« À propos, voici ton argent et la lettre. »

Rostow jeta l'argent sur le canapé, et saisit la lettre en mettant ses deux coudes sur la table pour la lire commodément. La présence de Berg le gênait ; se sentant regardé fixement par lui, il se fit aussitôt un écran de sa lettre.

« On ne vous a pas ménagé l'argent ! dit Berg, en contemplant le gros sac enfoncé dans le canapé, et nous autres, nous tirons le diable par la queue, avec notre solde.

– Écoutez, mon cher, la première fois que vous recevrez une lettre de chez vous et que vous aurez mille questions à faire à votre ami, je vous assure que je m'en irai tout de suite pour vous laisser toute liberté : ainsi donc, disparaissez bien vite… et allez-vous-en au diable ! s'écria-t-il en le faisant pivoter et en le regardant amicalement pour adoucir la vivacité par trop franche de ses paroles. Ne m'en veuillez pas, n'est-ce pas, je vous traite en vieille connaissance !

– Mais je vous en prie, comte, je le comprends parfaitement, dit Berg de sa voix enrouée.

– Allez chez les maîtres de la maison : ils vous ont invité, » ajouta Boris.

Berg passa une redingote sans tache, releva ses cheveux par devant à la façon de l'empereur Alexandre, et, convaincu de l'effet irrésistible produit par sa toilette, il sortit avec un sourire de satisfaction sur les lèvres.

« Ah ! quel animal je suis ! dit Rostow, en lisant sa lettre.

– Pourquoi ?

– Un véritable animal de ne pas leur avoir écrit une seconde fois… ils se sont tellement effrayés ! Eh bien, as-tu envoyé Gavrilo chercher du vin ? Bravo ! nous allons nous en donner ! »

Parmi les missives de ses parents il y avait une lettre de recommandation pour le prince Bagration. La vieille comtesse, d'après le conseil d'Anna Mikhaïlovna, l'avait obtenue d'une de ses connaissances, et elle demandait à son fils de la porter au plus tôt à son destinataire, afin d'en tirer profit.

« Quelle folie ! j'en ai bien besoin ! dit Rostow, en jetant la lettre sur la table.

– Pourquoi l'as-tu jetée ?

– C'est une lettre de recommandation, je m'en moque pas mal.

– Comment, tu t'en moques pas mal ? mais elle te sera nécessaire.

– Je n'ai besoin de rien ; ce n'est pas moi qui irai mendier une place d'aide de camp !

– Pourquoi donc ?

– C'est un service de domestique.

– Ah ! tu es toujours le même, à ce que je vois, dit Boris.

– Et toi, toujours le même diplomate ; mais il ne s'agit pas de cela… que deviens-tu ? dit Rostow.

– Comme tu le vois, jusqu'à présent tout va bien, mais je t'avoue que mon but est d'être attaché comme aide de camp, et de ne pas rester dans les rangs.

– Pourquoi cela ?

– Parce qu'une fois qu'on est entré dans la carrière militaire, il faut tâcher de la faire aussi brillante que possible.

– Ah ! c'est comme cela ! »

Et il attacha des regards fixes sur son ami, en s'efforçant, mais en vain, de pénétrer le fond de sa pensée.

Le vieux Gavrilo entra avec le vin demandé.

« Il faudrait envoyer chercher Alphonse Carlovitch, il boirait avec toi à ma place.

– Si tu veux ; comment est-il ce Tudesque ? demanda Rostow d'un air méprisant.

– C'est un excellent homme, très honnête et très agréable. »

Rostow examina de nouveau Boris et soupira. Berg une fois revenu, la conversation des trois officiers devint plus vive, autour de la bouteille de vin. Ceux de la garde mettaient Rostow au courant des plaisirs qu'ils rencontraient sur leur marche, des réceptions qu'on leur avait faites en Russie, en Pologne et à l'étranger. Ils citaient les mots et les anecdotes de leur chef le grand-duc, à propos de sa bonté et de la violence de son caractère. Berg, qui, selon son habitude, se taisait toujours lorsque le sujet ne le touchait pas directement, raconta complaisamment comment en Galicie il avait eu l'honneur de causer avec Son Altesse Impériale, comment le grand-duc s'était plaint à lui de l'irrégularité de leur marche, et comment, s'approchant un jour en colère de la compagnie, il en avait appelé le chef « Arnaute » ! C'était l'expression favorite du césarévitch, dans ses accès d'emportement.

« Vous ne me croirez pas, comte, mais j'étais si sûr de mon bon droit, que je n'éprouvai pas la moindre frayeur ; sans me vanter, je vous avouerai que je connais aussi bien les ordres du jour et nos règlements, que « Notre Père qui êtes aux cieux ». Aussi n'y a-t-il jamais de fautes de discipline à reprocher ma compagnie, et je comparus devant lui avec une conscience tranquille… »

À ces mots, le narrateur se leva pour montrer comment il s'était avancé, en faisant le salut militaire. Il aurait été difficile de voir une figure témoignant à la fois plus de respect et de contentement de soi-même.

« Il écume, poursuivit-il, m'envoie à tous les diables, et m'accable d'« Arnaute » et de « Sibérie » ! Je me garde bien de répondre. « Es-tu muet ? » s'écrie-t-il. Je continue à me taire… Eh bien ! comte, qu'en dites-vous ? Le lendemain, dans l'ordre du jour, pas un mot à propos de cette scène ! Voilà ce que c'est

que de ne pas perdre la tête ! Oui, comte, c'est ainsi, répéta-t-il, en allumant sa pipe et en lançant en l'air des anneaux de fumée.

– Je vous en félicite, » dit Rostow.

Mais Boris, devinant ses intentions moqueuses à l'endroit de Berg, détourna adroitement la conversation en priant son ami de leur dire quand et comment il avait été blessé. Rien ne pouvait être plus agréable à Rostow, qui commença son récit ; s'animant de plus en plus, il se mit à raconter l'affaire de Schöngraben, non pas comme elle s'était passée, mais comme il aurait souhaité qu'elle se fût passée c'est-à-dire embellie par sa féconde imagination. Rostow aimait sans doute la vérité, et tenait à s'y confirmer ; cependant il s'en éloigna malgré lui, imperceptiblement. Un exposé exact et prosaïque aurait été mal reçu par ses camarades, qui, ayant, comme lui, entendu plus d'une fois décrire des batailles, et s'en étant fait une idée précise, n'auraient ajouté aucune foi à ses paroles, et peut-être même l'auraient accusé de ne pas avoir saisi l'ensemble de ce qui s'était passé sous ses yeux. Comment leur raconter tout simplement qu'il était parti au galop, que, tombé de cheval, il s'était foulé le poignet et enfui à toutes jambes devant un Français ? Se borner ainsi à la pure vérité aurait demandé un grand effort de sa part. Lâchant la bride à sa fantaisie, il leur narra comment, au milieu du feu, une folle ardeur s'étant emparée de lui, il avait tout oublié, s'était précipité comme la tempête sur un carré, y sabrant de droite et de gauche, comment enfin il était tombé d'épuisement…, etc., etc.

« Tu ne peux te figurer, ajouta-t-il, l'étrange et terrible fureur qui s'empare de vous pendant la mêlée ! »

Comme il prononçait cette belle péroraison, le prince Bolkonsky entra dans la chambre. Le prince André, qui était flatté de voir les jeunes gens s'adresser à lui, aimait à les protéger. Boris lui avait plu, et il ne demandait pas mieux que de lui ren-

dre service. Envoyé chez le césarévitch par Koutouzow avec des papiers, il était venu en passant. À la vue du hussard d'armée, échauffé par le récit de ses exploits (il ne pouvait souffrir les individus de cette espèce), il fronça le sourcil, sourit affectueusement à Boris et, s'inclinant légèrement, s'assit sur le canapé. Rien ne pouvait lui être plus désagréable que de tomber dans une société déplaisante pour lui. Rostow, devinant sa pensée, rougit jusqu'au blanc des yeux : malgré son indifférence et son dédain pour l'opinion de ces messieurs de l'état-major, il se sentit gêné par le ton cassant et moqueur du prince André ; remarquant aussi que Boris semblait avoir honte de lui, il finit par se taire. Ce dernier demanda s'il y avait des nouvelles et si l'on pouvait sans indiscrétion connaître les dispositions futures.

« On va probablement marcher en avant, » dit Bolkonsky, qui tenait à ne pas se compromettre devant des étrangers.

Berg profita de l'occasion pour s'informer, avec sa politesse habituelle, si la ration de fourrage ne serait pas doublée pour les chefs de compagnie de l'armée. Le prince André lui répondit, avec un sourire, qu'il n'était pas juge de questions d'État aussi graves.

« J'ai un mot à vous dire concernant votre affaire, dit-il à Boris, mais nous en causerons plus tard. Venez chez moi après la revue, nous ferons tout ce qu'il sera possible de faire… »

Et s'adressant à Rostow, dont il ne semblait pas remarquer l'air confus et passablement irrité :

« Vous racontiez l'affaire de Schöngraben ? Vous étiez là ?

– J'étais là ! » répondit Rostow d'un ton agressif.

Bolkonsky, trouvant l'occasion toute naturelle de s'amuser de sa mauvaise humeur, lui dit :

« Oui, on invente pas mal d'histoires sur cet engagement !

– Oui, oui, on invente des histoires ! dit Rostow en jetant tour à tour sur Boris et sur Bolkonsky un regard devenu furieux ; oui, il y a beaucoup d'histoires, mais nos relations, les relations de ceux qui ont été exposés au feu de l'ennemi, celles-là ont du poids, et un poids d'une bien autre valeur que celles de ces élégants de l'état-major, qui reçoivent des récompenses sans rien faire…

– Selon vous, je suis de ceux-là ? » reprit avec sang-froid et en souriant doucement le prince André.

Un singulier mélange d'impatience et de respect pour le calme du maintien de Bolkonsky agitait Rostow.

« Je ne dis pas cela pour vous, je ne vous connais pas, et n'ai pas, je l'avoue, le désir de vous connaître davantage. Je le dis pour tous ceux des états-majors en général.

– Et moi, dit le prince André, en l'interrompant d'une voix mesurée et tranquille, je vois que vous voulez m'offenser, ce qui serait par trop facile si vous vous manquiez de respect à vous-même ; mais vous reconnaîtrez sans doute aussi que l'heure et le lieu sont mal choisis pour l'essayer. Nous sommes tous à la veille d'un duel sérieux et important, et ce n'est pas la faute de Droubetzkoï, votre ami d'enfance, si ma figure a le malheur de vous déplaire. Du reste, ajouta-t-il en se levant, vous connaissez mon nom et vous savez où me trouver ; n'oubliez pas que je ne me considère pas le moins du monde comme offensé, et, comme je suis plus âgé que vous, je me permets de vous conseiller de ne donner aucune suite à votre mauvaise humeur. Ainsi donc, Boris, à vendredi après la revue, je vous attendrai… »

Et le prince André sortit en les saluant.

Rostow ahuri ne retrouva pas son aplomb. Il s'en voulait mortellement de n'avoir rien trouvé à répondre, et, s'étant fait amener son cheval, il prit congé de Boris assez sèchement.

« Fallait-il aller provoquer cet aide de camp poseur, ou laisser tomber l'affaire dans l'eau ? »

Cette question le tourmenta tout le long de la route. Tantôt il se représentait le plaisir qu'il éprouverait à voir la frayeur de ce petit homme orgueilleux, tantôt il se surprenait avec étonnement à désirer, avec une ardeur qu'il n'avait jamais ressentie, l'amitié de cet aide de camp qu'il détestait.

VIII

Le lendemain de l'entrevue de Boris et de Rostow, les troupes autrichiennes et russes, au nombre de 80 000 hommes, y compris celles qui arrivaient de Russie et celles qui avaient fait la campagne, furent passées en revue par l'empereur Alexandre, accompagné du césarévitch, et l'empereur François, suivi d'un archiduc. Dès l'aube du jour, les troupes, dans leur tenue de parade, s'alignaient sur la plaine devant la forteresse. Une masse mouvante, aux drapeaux flottants, s'arrêtait au commandement des officiers, se divisait et se formait en détachements, se laissant dépasser par un autre flot bariolé d'uniformes différents. Plus loin, c'était la cavalerie, habillée de bleu, de vert, de rouge, avec ses musiciens aux uniformes brodés, qui s'avançait au pas cadencé des chevaux noirs, gris et alezans ; puis venait l'artillerie, qui, au bruit d'airain de ses canons reluisants et tressautant sur leurs affûts, se déroulait comme un serpent, entre la cavalerie, et l'infanterie, pour se rendre à la place qui lui était réservée,

en répandant sur son passage l'odeur des mèches allumées. Les généraux en grande tenue, chamarrés de décorations, collets relevés, et la taille serrée, les officiers élégants et parés, les soldats aux visages rasés de frais, aux fourniments brillants, les chevaux bien étrillés, à la robe miroitante comme le satin, à la crinière bien peignée, tous comprenaient qu'il allait se passer quelque chose de grave et de solennel. Du général au soldat, chacun se sentait un grain de sable dans cette mer vivante, mais avait conscience en même temps de sa force comme partie de ce grand tout.

Après maints efforts, à dix heures, tout fut prêt. L'armée était placée sur trois rangs : la cavalerie en premier, l'artillerie ensuite et l'infanterie en dernier.

Entre chaque arme différente il y avait un large espace. Chacune de ces trois parties se détachait vivement sur les deux autres. L'armée de Koutouzow, dont le premier rang de droite était occupé par le régiment de Pavlograd, puis les nouveaux régiments de l'armée et de la garde arrivés de Russie, puis l'armée autrichienne, tous, rivalisant de bonne tenue, étaient sur la même ligne et sous le même commandement.

Tout à coup un murmure, semblable à celui du vent bruissant dans le feuillage, parcourut les rangs :

« Ils arrivent ! Ils arrivent ! » s'écrièrent quelques voix.

Et la dernière inquiétude de l'attente se répandit comme une traînée de poudre.

Un groupe s'était en effet montré dans le lointain. Au même moment, un léger souffle traversant le calme de l'air agita les flammes des lances et les drapeaux, dont les plis s'enroulaient autour des hampes. Il semblait que ce frissonnement témoignât de la joie de l'armée à l'approche des souverains :

« Silence ! » cria une voix.

Puis, ainsi que le chant des coqs se répondant aux premières lueurs de l'aurore, le mot fut répété sur différents points, et tout se tut.

On n'entendit plus, dans ce calme profond, que le pas des chevaux qui approchaient : les trompettes du 1er régiment sonnèrent une fanfare, dont les sons entraînants paraissaient sortir de ces milliers de poitrines joyeusement émues à l'arrivée des empereurs. À peine la musique avait-elle cessé, que la voix jeune et douce de l'empereur Alexandre prononça distinctement ces mots :

« Bonjour, mes enfants ! »

Et le 1er régiment fit éclater un hourra si retentissant et si prolongé, que chacun de ces hommes tressaillit à la pensée du nombre et de la puissance de la masse dont il faisait partie.

Rostow, placé au premier rang dans l'armée de Koutouzow, la première sur le passage de l'empereur, éprouva, comme tous les autres, ce sentiment général d'oubli de soi-même, d'orgueilleuse conscience de sa force et d'attraction passionnée vers le héros de cette solennité.

Il se disait qu'à une parole de cet homme toute cette masse et lui-même, infime atome, se précipiteraient dans le feu et dans l'eau, tout prêts à commettre des crimes ou des actions héroïques, et il se sentait frémir et presque défaillir à la vue de celui qui personnifiait cette parole.

Les cris de hourra ! hourra ! retentissaient de tous côtés, et les régiments, l'un après l'autre, sortant de leur immobilité et de leur silence de mort, étaient évoqués à la vie, lorsque l'Empe-

reur passait devant eux, et le recevaient au son des fanfares, en poussant des hourras qui se confondaient avec les hourras précédents en une clameur assourdissante.

Au milieu de ces lignes noires, immobiles, qui semblaient pétrifiées sous leurs larges shakos, des centaines de cavaliers caracolaient dans une élégante symétrie. C'était la suite des deux Empereurs, sur qui était, concentrée toute l'attention contenue et émue de ces 80 000 hommes.

Le jeune et bel Empereur, en uniforme de garde à cheval, le tricorne posé de côté, avec son visage agréable, sa voix douce et bien timbrée, attirait surtout les regards.

Rostow, qui était placé non loin des trompettes, suivait de sa vue perçante l'approche de son souverain, et, lorsqu'il en eut distingué à vingt pas les traits rayonnants de beauté, de jeunesse et de bonheur, il se sentit pris d'un élan irrésistible de tendresse et d'enthousiasme : tout dans l'extérieur du souverain le ravissait.

Arrêté en face du régiment de Pavlograd, le jeune Empereur, s'adressant à l'Empereur d'Autriche, prononça en français quelques paroles et sourit.

Rostow sourit aussi, et sentit que son amour ne faisait que croître ; il aurait voulu lui en donner une preuve, et l'impossibilité de le faire le rendait tout malheureux. L'Empereur appela le chef de régiment.

« Mon Dieu ! que serait-ce s'il s'adressait à moi ! j'en mourrais de joie !

– Messieurs, dit l'Empereur en s'adressant aux officiers (et Rostow crut entendre une voix du ciel), je vous remercie de tout

mon cœur. Vous avez mérité les drapeaux de Saint-Georges et vous vous en montrerez dignes !

– Rien que mourir, mourir pour lui ! » se disait Rostow.

À ce moment éclatèrent de formidables hourras, auxquels se joignit Rostow, de toute la force de ses poumons, pour mieux témoigner, au risque de se briser la poitrine, du degré de son enthousiasme.

L'Empereur resta quelques instants indécis.

« Comment peut-il être indécis ? » se dit Rostow.

Mais cette indécision lui parut aussi majestueuse et aussi pleine de charme que tout ce que faisait l'Empereur, qui, ayant touché, du bout de sa botte étroite, comme on les portait alors, sa belle jument bai brun, rassembla les rênes de sa main gantée de blanc, et s'éloigna, suivi du flot de ses aides de camp, pour aller s'arrêter, de plus en plus loin, devant les autres régiments ; et l'on ne voyait plus à la fin que le plumet blanc de son tricorne ondulant au-dessus de la foule.

Rostow avait remarqué Bolkonsky parmi les officiers de la suite. Il se rappela la dispute de la veille, et se demanda s'il fallait, oui ou non, le provoquer : « Non certainement, se dit-il… Peut-on penser à cela à présent ? Que signifient nos querelles et nos offenses, quand nos cœurs débordent d'amour, de dévouement et d'exaltation ? J'aime tout le monde et je pardonne à tous ! »

Lorsque l'Empereur eut passé devant tous les régiments, ils défilèrent à leur tour. Rostow, monté sur Bédouin, qu'il avait tout nouvellement acheté à Denissow, passa le dernier de son escadron, seul et bien en vue.

Excellent cavalier, il éperonna vivement son cheval et le mit au grand trot. Abaissant sur son poitrail sa bouche écumante, la queue élégamment arquée, fendant l'air, rasant la terre, jetant haut et avec grâce ses jambes fines, Bédouin semblait sentir, lui aussi, que le regard de l'Empereur était fixé sur lui.

Le cavalier, de son côté, les jambes en arrière, la figure rayonnante et inquiète, le buste correctement redressé, ne faisait qu'un avec son cheval, et ils passèrent tous deux devant l'Empereur, dans toute leur beauté.

« Bravo les hussards de Pavlograd ! dit l'Empereur.

– Mon Dieu, que je serais heureux s'il voulait me dire là tout de suite de me jeter dans le feu ! » pensa Rostow.

La revue terminée, les officiers nouvellement arrivés et ceux de Koutouzow se formèrent en groupes et s'entretinrent des récompenses, des Autrichiens et de leurs uniformes, de Bonaparte et de sa situation critique, surtout lorsque le corps d'Essen les aurait rejoints et que la Prusse se serait franchement alliée à la Russie.

Mais c'était la personne même de l'empereur Alexandre qui faisait le fond de toutes les conversations : on se répétait chacun de ses mots, de ses mouvements, et l'enthousiasme allait toujours croissant.

On ne désirait qu'une chose : marcher à l'ennemi sous son commandement, car avec lui on était sûr de la victoire, et, après la revue, l'assurance de vaincre était plus forte qu'après deux victoires remportées.

IX

Le lendemain de la revue, Boris, ayant mis son plus bel uniforme, se rendit à Olmütz accompagné des vœux de Berg, pour profiter des bonnes dispositions de Bolkonsky. Une petite place bien commode, celle d'aide de camp près d'un personnage haut placé, était tout ce qu'il lui fallait.

« C'est bon pour Rostow, se disait-il, à qui son père envoie six mille roubles à la fois, de faire le dédaigneux et de traiter cela de service de laquais ; mais moi, qui n'ai rien que ma tête, il faut que je me pousse dans la carrière, et que je profite de toutes les occasions favorables.

Le prince André n'était point à Olmütz ce jour-là. Mais l'aspect de la ville, animée par la présence du quartier général, du corps diplomatique, des deux empereurs, avec leur suite, leurs cours et leurs familiers, ne fit qu'augmenter en lui le désir de pénétrer dans ces hautes sphères.

Bien qu'il fût dans la garde, il n'y connaissait personne. Tout ce monde chamarré de cordons et de décorations, aux plumets multicolores, parcourant les rues avec de beaux attelages, aussi bien militaire que civil, lui paraissait à une telle hauteur au-dessus de lui, petit officier, qu'il ne voulait ni ne pouvait assurément soupçonner même son existence. Dans la maison occupée par le général en chef Koutouzow, et où il était allé chercher Bolkonsky, l'accueil qu'il reçut des aides de camp et des domestiques semblait destiné à lui faire comprendre qu'ils avaient par-dessus la tête des flâneurs comme lui. Cependant le lendemain, qui était le 15 du mois, il renouvela sa tentative. Le prince André était chez lui, et l'on fit entrer Boris dans une grande salle ; c'était une ancienne salle de bal, où l'on avait entassé cinq lits, des meubles de toute espèce, tables, chaises, plus

un piano. Un aide de camp en robe de chambre persane écrivait à côté de la porte d'entrée. Un second, le gros et beau Nesvitsky, étendu sur son lit, les bras passés sous la tête en guise d'oreiller, riait avec un officier assis à ses pieds. Le troisième jouait une valse viennoise. Le quatrième, à moitié couché sur l'instrument, la lui fredonnait. Bolkonsky n'y était pas. Personne ne changea d'attitude à la vue de Boris, sauf l'aide de camp en robe de chambre, qui lui répondit d'un air de mauvaise humeur que Bolkonsky était de service, et qu'il le trouverait dans le salon d'audience, la porte à gauche dans le corridor. Boris le remercia, s'y rendit et y vit effectivement une dizaine d'officiers et de généraux.

Au moment où il entrait, le prince André, avec cette politesse fatiguée qui dissimule l'ennui, mais que le devoir impose, écoutait un général russe décoré, d'un certain âge et rouge de figure, qui, planté sur la pointe des pieds, lui exposait son affaire de cet air craintif habituel au soldat :

« Très bien, ayez l'obligeance d'attendre, » répondit-il au général, avec cet accent français qu'il affectait en parlant russe, lorsqu'il voulait être dédaigneux.

Ayant aperçu Boris, et sans plus s'occuper du pétitionnaire, qui courait après lui en réitérant sa demande et en assurant qu'il n'avait pas fini, le prince André vint à lui et le salua amicalement. À ce changement à vue, Boris comprit ce qu'il avait soupçonné tout d'abord, c'est qu'en dehors de la discipline et de la subordination, telles qu'elles sont écrites dans le code militaire, et telles qu'on les pratiquait au régiment, il y en avait une autre bien plus essentielle, qui forçait ce général à la figure enluminée à attendre patiemment le bon plaisir du capitaine André, du moment que celui-ci préférait causer avec le sous-lieutenant prince Boris Droubetzkoï. Il se promit de se guider à l'avenir d'après ce dernier code et non d'après celui qui était en vigueur. Grâce aux lettres de recommandation dont on l'avait

pourvu, il se sentait placé cent fois plus haut que ce général, qui, une fois dans les rangs, pouvait l'écraser, lui simple sous-lieutenant de la garde.

« Je regrette de vous avoir manqué hier, dit le prince André en lui serrant la main. J'ai couru toute la journée avec des Allemands. J'ai été avec Weirother faire une inspection et étudier la dislocation des troupes, et vous savez que, lorsque les Allemands se piquent d'exactitude, on n'en finit plus. »

Boris sourit et fit semblant de comprendre ce qui devait être connu de tout le monde. C'était pourtant la première fois qu'il entendait le nom de Weirother et le mot de « dislocation ».

« Ainsi donc, mon cher, vous voulez devenir aide de camp ?

– Oui, répondit Boris en rougissant malgré lui, je désirerais le demander au général en chef ; le prince Kouraguine lui en aura sans doute écrit. Je le désirerais surtout parce que je doute que la garde voie le feu, ajouta-t-il enchanté de trouver ce prétexte plausible à sa requête.

– Bien, bien, nous en causerons, dit le prince André ; aussitôt mon rapport présenté au sujet de ce monsieur, je serai à vous. »

Pendant son absence, le général, qui comprenait autrement que Boris les avantages de la discipline sous-entendue, jeta un regard furieux sur cet impudent sous-lieutenant qui l'avait empêché de raconter en détail son affaire ; ce dernier en fut un peu décontenancé, et attendit avec impatience le retour du prince André, qui l'emmena aussitôt dans la grande salle aux cinq lits.

« Voici, mon cher, mes conclusions : vous présenter au général en chef est parfaitement inutile ; il vous dira mille amabilités, vous engagera à dîner chez lui… (Ce ne serait pourtant pas

trop mal par rapport à cette autre discipline, se dit Boris en lui-même…) et il ne fera rien de plus, car on formerait bientôt tout un bataillon de nous autres aides de camp et officiers d'ordonnance. Je vous propose autre chose, d'autant mieux que Koutouzow et son état-major n'ont plus la même importance. Dans ce moment, tout est concentré dans la personne de l'Empereur ; ainsi donc, nous irons voir le général aide de camp prince Dolgoroukow, un de mes bons amis, un excellent homme, à qui j'ai parlé de vous ; peut-être trouvera-t-il moyen de vous placer auprès de lui, ou bien même plus haut, plus près du soleil. »

Le prince André, toujours prêt à guider un jeune homme et à lui rendre sa carrière plus facile, s'acquittait de ce devoir avec un plaisir tout particulier, et, sous le couvert de cette protection accordée à autrui et qu'il n'aurait jamais acceptée pour lui-même, il gravitait autour de cette sphère qui l'attirait malgré lui, et de laquelle rayonnait le succès.

La soirée était déjà assez avancée, lorsqu'ils franchirent le seuil du palais occupé par les deux empereurs et leurs cours.

Leurs Majestés avaient assisté ce même jour à un conseil de guerre, auquel avaient également pris part tous les membres du Hofkriegsrath. On y avait décidé, contre l'avis des vieux militaires, tels que Koutouzow et le prince Schwarzenberg, qu'on reprendrait l'offensive et qu'on livrerait bataille à Bonaparte. Au moment où le prince André se mettait en quête du prince Dolgoroukow, il aperçut encore, sur les différents visages qu'il rencontrait, la trace de cette victoire remportée par le parti des jeunes dans le conseil de guerre. Les voix des temporiseurs qui conseillaient d'attendre avaient été si bien étouffées par leurs adversaires, et leurs arguments renversés par des preuves si infaillibles à l'appui des avantages de l'offensive, que la future bataille et la victoire qui devait en être la conséquence incontestable appartenaient pour ainsi dire déjà au passé plutôt qu'à l'avenir. Les forces considérables de Napoléon (excédant à coup

sûr les nôtres) étaient massées sur un seul point. Nos troupes, excitées par la présence des empereurs, ne demandaient qu'à se battre ; le point stratégique sur lequel elles auraient à agir était connu dans ses moindres détails du général Weirother, qui devait servir de guide aux deux armées. Par une heureuse coïncidence, l'armée autrichienne ayant manœuvré l'année précédente sur ce terrain, il fut tracé sur les cartes avec une exactitude mathématique ; l'inaction de Napoléon faisait naturellement croire qu'il s'était affaibli.

Le prince Dolgoroukow, l'un des plus chauds défenseurs du plan d'attaque, venait de rentrer du conseil, ému, épuisé, mais fier de son triomphe, lorsque le prince André, auquel il serra aimablement la main, lui présenta son protégé. Incapable de contenir plus longtemps les pensées qui l'agitaient en ce moment, et ne faisant guère attention à Boris :

« Eh bien, mon cher, dit-il en français, en s'adressant au prince André, nous l'avons remportée, la victoire ! Dieu veuille seulement que celle qui s'ensuivra soit aussi brillante ! Et je vous avoue, mon cher, que je reconnais mes torts envers les Autrichiens, et surtout envers Weirother. Quelle minutie ! Quelle connaissance des lieux ! Quelle prévoyance de toutes les conditions, de toutes les éventualités, des moindres détails ! On ne saurait décidément imaginer un ensemble aussi avantageux que celui de notre situation actuelle. La réunion de la scrupuleuse exactitude autrichienne avec la bravoure russe, que faut-il de plus ?

– L'attaque est donc décidée ?

– Oui, mon cher, et Bonaparte me paraît avoir perdu la tête ! L'Empereur a reçu une lettre de lui aujourd'hui… »

Et Dolgoroukow sourit d'une manière significative.

« Oui-da ! que lui écrit-il donc ?

– Mais que peut-il lui écrire ? Traderidera… etc., rien que pour gagner du temps. Il tombera entre nos mains, soyez-en sûr ! Mais le plus amusant, et il sourit avec une bonhomie pleine de malice, c'est qu'on ne savait comment lui adresser la réponse. Ne pouvant l'adresser au consul, il va de soi qu'on ne pouvait l'adresser à l'Empereur ; il ne restait plus que le général Bonaparte, c'était au moins mon avis.

– Mais, lui dit Bolkonsky, il me semble qu'entre ne pas le reconnaître Empereur et l'appeler général il y a une différence.

– Certainement, et c'était là la difficulté, continua vivement Dolgoroukow. Aussi Bilibine, qui est fort intelligent, proposa l'adresse suivante : « À l'usurpateur et à l'ennemi du genre humain. »

– Rien que cela ?

– En tout cas, Bilibine a sérieusement tourné la difficulté, en homme d'esprit qu'il est…

– Comment ?

– Au chef du gouvernement français ! – C'est bien, n'est-ce pas.

– Très bien, mais ça lui déplaira fort, dit Bolkonsky.

– Oh ! sans aucun doute ! Mon frère, qui le connaît, ayant plus d'une fois dîné chez cet Empereur à Paris, me racontait qu'il n'avait jamais vu de plus fin et de plus rusé diplomate : l'habileté française jointe à l'astuce italienne ! Vous connaissez sans doute toutes les histoires du comte Markow, le seul qui ait su se conduire avec lui. Connaissez-vous celle du mouchoir ?

elle est ravissante ! Et ce bavard de Dolgoroukow, s'adressant tantôt à Boris, tantôt au prince André, leur raconta comment Bonaparte, voulant éprouver notre ambassadeur, avait laissé tomber son mouchoir à ses pieds, et, dans l'attente de le lui voir ramasser, s'était arrêté devant lui ; comment Markow, laissant aussitôt tomber le sien tout à côté, le ramassa sans toucher à l'autre.

– Charmant, dit Bolkonsky ; mais deux mots, mon prince : je viens en solliciteur pour ce jeune homme… »

Un aide de camp qui venait chercher Dolgoroukow de la part de l'Empereur ne donna pas au prince André le temps de finir sa phrase.

« Oh ! quel ennui, dit le prince Dolgoroukow, en se levant à la hâte et en serrant la main aux deux jeunes gens. Je ferai tout ce qui me sera possible, tout ce qui dépendra de moi, pour vous et ce charmant jeune homme. Mais ce sera pour une autre fois ! Vous voyez… » ajouta-t-il en serrant de nouveau la main de Boris avec une familiarité bienveillante et légère.

Boris était tout ému du voisinage de cette personnalité puissante, ému aussi de se trouver en contact avec un des ressorts qui mettaient en mouvement ces énormes masses, dont lui, dans son régiment, ne se sentait qu'une petite, soumise et infime parcelle. Ils traversèrent le corridor à la suite du prince Dolgoroukow, et au moment où celui-ci entrait dans les appartements de l'Empereur, il en sortit un homme en habit civil, de haute taille, à figure intelligente, et dont la mâchoire proéminente, loin d'enlaidir les traits, y ajoutait au contraire beaucoup de vivacité et de mobilité. Il salua en passant Dolgoroukow comme un intime, et jeta un regard fixe et froid sur le prince André, vers lequel il s'avança avec la certitude que l'autre le saluerait et se rangerait pour le laisser passer ; mais le prince An-

dré ne fit ni l'un ni l'autre ; la figure de l'inconnu exprima l'irritation, et, se détournant, il longea l'autre côté du corridor.

« Qui est-ce ? demanda Boris.

– Un des hommes les plus remarquables et les plus antipathiques, à mon avis. C'est le ministre des affaires étrangères, le prince Adam Czartorisky… Ce sont ces hommes-là, dit le prince André avec un soupir qu'il ne put réprimer, qui décident du sort des nations ! »

Les troupes se mirent en marche le lendemain, et Boris, n'ayant revu ni Bolkonsky ni Dolgoroukow, pendant le temps qui s'écoula jusqu'à la bataille d'Austerlitz, fut laissé dans son régiment.

X

Le 16, à l'aube, l'escadron de Denissow, faisant partie du détachement du prince Bagration, quitta sa dernière étape pour gagner le champ de bataille, à la suite des autres colonnes ; mais, à la distance d'une verste, il reçut l'ordre de s'arrêter. Rostow vit défiler devant lui les cosaques, le 1er et le 2ème escadron de hussards, quelques bataillons d'infanterie et de l'artillerie, les généraux prince Bagration, Dolgoroukow et leurs aides de camp. La lutte intérieure qu'il avait soutenue pour vaincre la terreur qui s'emparait de lui au moment de l'engagement, tous ses beaux rêves sur la façon dont il s'y distinguerait à l'avenir, s'évanouissaient en fumée, car son escadron fut laissé dans la réserve, et la journée s'écoula triste et ennuyeuse. À neuf heures du matin, il entendit au loin une fusillade, des cris, des hourras, il vit ramener quelques blessés et enfin, au milieu d'une cen-

taine de cosaques, tout un détachement de cavalerie française ; si l'engagement, comme on le voyait, avait été court, il s'était du moins terminé à notre avantage ; officiers et soldats parlaient d'une brillante victoire, de la prise de Vischau et d'un escadron français fait prisonnier. Le temps était pur, un beau soleil réchauffait l'air après la légère gelée de la nuit, et le radieux éclat d'une belle journée d'automne, en harmonie avec la joie et l'expression du triomphe, se reflétait sur les traits des soldats, des officiers, des généraux et des aides de camp qui se croisaient en tous sens. Après avoir souffert l'angoisse inévitable qui précède une affaire, pour passer ensuite cette joyeuse journée dans l'inaction, Rostow ressentait une vive impatience.

« Rostow, viens ici, noyons notre chagrin ! lui cria Denissow, qui, assis sur le bord de la route, avait un flacon d'eau-de-vie et quelques victuailles à côté de lui, et était entouré d'officiers qui partageaient ses provisions.

– Encore un qu'on amène ! dit l'un d'eux, en désignant un dragon français qui marchait entre deux cosaques, dont l'un menait par la bride la belle et forte monture du prisonnier.

– Vends-moi le cheval, cria Denissow au cosaque.

– Volontiers, Votre Noblesse. »

Les officiers se levèrent et entourèrent le cosaque et le prisonnier. Ce dernier était un jeune Alsacien, qui parlait français avec un accent allemand des plus prononcés. Il était rouge d'émotion ; ayant entendu parler sa langue, il s'adressait à chacun d'eux alternativement, en leur expliquant qu'il n'avait pas été pris par sa faute, que c'était le caporal qui en était cause, qu'il l'avait envoyé chercher des housses, quoiqu'il l'assurât que les Russes étaient déjà là, et à chaque phrase il ajoutait :

« Qu'on ne fasse pas de mal à mon petit cheval. »

Et il le caressait. Il avait l'air de ne pas se rendre bien compte de ce qu'il disait : tantôt il s'excusait d'avoir été fait prisonnier, tantôt il faisait parade de sa ponctualité à remplir ses devoirs de soldat, comme s'il était encore en présence de ses chefs. C'était pour notre arrière-garde un spécimen exact des armées françaises, que nous connaissions encore si peu.

Les cosaques échangèrent son cheval contre deux pièces d'or, et Rostow, qui pour le moment se trouvait le plus riche des officiers, en devint propriétaire.

« Mais qu'on ne fasse pas de mal à mon petit cheval, » lui répéta l'Alsacien.

Rostow le rassura et lui donna un peu d'argent.

« Allez ! allez ! dit le cosaque, en prenant le prisonnier français par la main pour le faire avancer.

– L'Empereur ! l'Empereur ! cria-t-on tout à coup autour d'eux. Tous s'agitèrent, se dispersèrent, se placèrent à leur poste, et Rostow, voyant venir de loin quelques cavaliers avec des plumets blancs, gagna prestement sa place et se mit en selle. Toute sa mauvaise humeur, tout son ennui, toute pensée personnelle s'effacèrent à l'instant de son esprit ; devant le sentiment de joie ineffable qui le pénétrait tout entier, à l'approche de son souverain. C'était pour lui une compensation complète à la déception du matin ; exalté, comme un amoureux qui a obtenu le rendez-vous désiré, il n'osait se retourner, et devinait son arrivée, non au bruit des chevaux, mais à l'intensité de l'émotion qui s'épanouissait en lui et qui éclairait et illuminait tout ce qui l'entourait. Cependant le « soleil » arrivait plus près, plus près... Rostow se sentait comme enveloppé des rayons de sa douce et majestueuse lumière..., et il entendit cette voix si bienveillante,

si calme, si imposante et si naturelle à la fois, qui résonna au milieu d'un silence de mort :

« Les hussards de Pavlograd ? demanda l'Empereur.

– La réserve, Sire ! » répondit une voix humaine, après la voix divine qui avait parlé.

L'Empereur s'arrêta devant Rostow. La beauté de sa figure, plus frappante encore dans ce moment que le jour de la revue, brillait d'entrain et de jeunesse, et cet air d'innocente jeunesse, tout rayonnant de la vivacité de l'adolescence, n'enlevait rien à la sereine majesté de ses traits. En parcourant des yeux l'escadron, son regard rencontra l'espace d'une seconde celui de Rostow. Avait-il compris ce qui bouillonnait dans l'âme de ce dernier ? Rostow en était convaincu, car il avait senti passer sur lui le doux chatoiement de ses beaux yeux bleus.

Relevant les sourcils, l'Empereur éperonna brusquement son cheval et s'élança au galop en avant.

Le jeune souverain n'avait pu se refuser le plaisir d'assister à l'engagement, malgré tous les avis contraires de ses conseillers, et, s'étant séparé à midi de la troisième colonne qu'il suivait, il allait rejoindre l'avant-garde, lorsqu'au moment où il atteignait les hussards, plusieurs aides de camp lui apportèrent la nouvelle de l'heureuse issue de l'affaire.

Cette bataille, qui ne consistait, par le fait, qu'en la prise d'un escadron français, lui fut représentée comme une grande victoire, si bien que l'Empereur et même l'armée, avant que la fumée se fût dissipée, étaient persuadés que les Français avaient été vaincus, et obligés de battre en retraite. Peu d'instants après le départ de l'Empereur, la division du régiment de Pavlograd reçut l'ordre d'avancer, et Rostow eut encore une fois le bonheur d'apercevoir l'Empereur dans la petite ville de Vischau.

Quelques blessés et quelques tués qu'on n'avait pas eu le temps d'enlever y gisaient encore sur la place où la fusillade avait été la plus chaude. L'Empereur, accompagné de sa suite civile et militaire, monté sur un cheval alezan, se penchait de côté, portant d'un geste plein de grâce une lorgnette d'or à ses yeux, et regardait un soldat étendu à ses pieds, sans casque et la tête ensanglantée. L'aspect de ce blessé, horrible à voir, si près de l'Empereur, fut désagréable à Rostow ; il s'aperçut de la contraction de son visage et du frissonnement qui parcourait tout son être ; il vit son pied presser nerveusement le flanc de sa monture, qui, bien dressée, conservait une immobilité complète. Un aide de camp descendit de cheval pour soulever le blessé, qui poussa un gémissement, et il le posa sur un brancard.

« Doucement, doucement ; ne peut-on pas faire cela plus doucement ? » dit l'Empereur, avec un accent de compassion qui prouvait que sa souffrance était plus vive que celle du mourant.

Il s'éloigna, et Rostow, qui avait remarqué ses yeux humides de larmes, l'entendit dire en français à Czartorisky :

« Quelle terrible chose que la guerre ! »

L'avant-garde établie en avant de Vischau, en vue de l'ennemi, qui ce jour-là cédait le terrain sans la moindre résistance, avait reçu les remerciements de l'Empereur, la promesse de récompenses et une double ration d'eau-de-vie pour les hommes. Les grands feux du bivouac pétillaient encore plus gaiement que la veille, et les chants des soldats remplissaient l'air. Denissow fêtait son avancement au rang de major, et Rostow, légèrement gris à la fin du souper, proposa de porter la santé de Sa Majesté, non pas la santé officielle de l'Empereur comme souverain, mais la santé de l'Empereur comme homme plein de cœur et de charme…

« Buvons à sa santé, s'écria-t-il, et à la prochaine victoire !… Si nous nous sommes bien battus, si nous n'avons pas reculé à Schöngraben devant les Français, que sera-ce maintenant que nous l'avons, lui, à notre tête ? Nous mourrons avec bonheur pour lui, n'est-ce pas, messieurs ? Je ne m'exprime peut-être pas bien, mais je le sens et vous aussi ! À la santé de l'empereur Alexandre 1er ! Hourra !

– Hourra ! » répondirent en chœur les officiers.

Et le vieux Kirstein criait avec autant d'enthousiasme que l'officier de vingt ans.

Leurs verres vidés et brisés, Kirstein en remplit d'autres, et, s'avançant en manches de chemise, un verre à la main, vers les soldats groupés autour du feu, il leva le verre au-dessus de sa tête, pendant que la flamme éclairait de ses rouges reflets sa pose triomphale, ses grandes moustaches grises, et sa poitrine blanche, que sa chemise entr'ouverte laissait à découvert.

« Enfants, à la santé de notre Empereur et à la victoire sur l'ennemi ! » s'écria-t-il de sa voix basse et vibrante.

Ses hommes l'entourèrent en lui répondant par de bruyantes acclamations.

En se séparant à la nuit, Denissow frappa sur l'épaule de son favori Rostow :

« Pas moyen de s'amouracher, hein ? alors on s'est épris de l'Empereur !

– Denissow, ne plaisante pas là-dessus, c'est un sentiment trop élevé, trop sublime !

– Oui, oui, mon jeune ami, je suis de ton avis, je le partage et je l'approuve !

n

– Non, tu ne le comprends pas ! »

Et Rostow alla se promener au milieu des feux, qui s'éteignaient peu à peu, en rêvant au bonheur de mourir, sans songer à sa vie, de mourir simplement sous les yeux de l'Empereur ; il se sentait en effet transporté d'enthousiasme pour lui, pour la gloire des armes russes et pour le triomphe du lendemain. Du reste, il n'était pas le seul à penser ainsi : les neuf dixièmes des soldats éprouvaient, quoique à un moindre degré, ces sensations enivrantes, pendant les heures mémorables qui précédèrent la journée d'Austerlitz.

XI

L'Empereur séjourna le lendemain à Vischau. Son premier médecin Willier ayant été appelé par lui plusieurs fois, la nouvelle d'une indisposition de l'Empereur s'était répandue dans le quartier général, et dans son entourage intime on disait qu'il n'avait ni appétit ni sommeil. On attribuait cet état à la violente impression qu'avait produite sur son âme sensible la vue des morts et des blessés.

Le 17, de grand matin, un officier français, protégé par le drapeau parlementaire, et demandant une audience de l'Empereur lui-même, fut amené des avant-postes. Cet officier était Savary. L'empereur venait de s'endormir. Savary dut attendre ; à midi, il fut introduit, et une heure après il repartit avec le prince Dolgoroukow.

Il avait, disait-on, mission de proposer à l'empereur Alexandre une entrevue avec Napoléon. À la grande joie de toute l'armée, cette entrevue fut refusée, et le prince Dolgoroukow, le vainqueur de Vischau, fut envoyé avec Savary pour entrer en pourparlers avec Napoléon, dans le cas où, contre toute attente, ces pourparlers auraient la paix pour objet.

Dolgoroukow, de retour le même soir, resta longtemps en tête-à-tête avec l'Empereur.

Le 18 et le 19 novembre, les troupes firent encore deux étapes, pendant que les avant-postes ennemis ne cessaient de se replier, après avoir échangé quelques coups de fusil avec les nôtres. Dans l'après-midi du 19, un mouvement inaccoutumé d'allées et venues eut lieu dans les hautes sphères de l'armée, et se continua jusqu'au lendemain matin, 20 novembre, date de la mémorable bataille d'Austerlitz.

Jusqu'à l'après-midi du 19, l'agitation inusitée, les conversations animées, les courses des aides de camp, n'avaient pas dépassé les limites du quartier général des empereurs, mais elles ne tardèrent pas à gagner l'état-major de Koutouzow, et bientôt après les états-majors des chefs de division. Dans la soirée, les ordres portés par les aides de camp avaient mis en mouvement toutes les parties de l'armée, et pendant la nuit du 19 au 20 cette énorme masse de 80 000 hommes se souleva en bloc, s'ébranla et se mit en marche avec un sourd roulement.

Le mouvement, concentré le matin dans le quartier général des Empereurs, en se répandant de proche en proche, avait atteint et tiré de leur immobilité jusqu'aux derniers ressorts de cette immense machine militaire, comparable au mécanisme si compliqué d'une grande horloge. L'impulsion une fois donnée, nul ne saurait plus l'arrêter : la grande roue motrice, en accélérant rapidement sa rotation, entraîne à sa suite toutes les autres : lancées à fond de train, sans avoir idée du but à atteindre,

les roues s'engrènent, les essieux crient, les poids gémissent, les figurines défilent, et les aiguilles, se mouvant lentement, marquent l'heure, résultat final obtenu par la même impulsion donnée à ces milliers d'engrenages, qui semblaient destinés à ne jamais sortir de leur immobilité ! C'est ainsi que les désirs, les humiliations, les souffrances, les élans d'orgueil, de terreur, d'enthousiasme, la somme entière des sensations éprouvées par 160 000 Russes et Français eurent comme résultat final, marqué par l'aiguille sur le cadran de l'histoire de l'humanité, la grande bataille d'Austerlitz, la bataille des trois Empereurs !

Le prince André était de service ce jour-là, et n'avait pas quitté le général en chef Koutouzow, qui, arrivé à six heures du soir au quartier général des deux Empereurs, après avoir eu une courte audience de Sa Majesté, se rendit chez le grand maréchal de la cour, comte Tolstoï.

Bolkonsky, ayant remarqué l'air contrarié et mécontent de Koutouzow, en profita pour entrer chez Dolgoroukow, et lui demander les détails sur ce qui se passait ; il avait cru s'apercevoir également qu'on en voulait à son chef au quartier général, et qu'on affectait avec lui le ton de ceux qui savent quelque chose que les autres ignorent.

« Bonjour, mon cher, lui dit Dolgoroukow, qui prenait le thé avec Bilibine. La fête est pour demain. Que fait votre vieux, il est de mauvaise humeur ?

– Je ne dirai pas qu'il soit de mauvaise humeur, mais il aurait voulu, je crois, qu'on l'eût entendu.

– Comment donc, mais on l'a écouté au conseil de guerre et on l'écoutera toujours lorsqu'il parlera sensément, mais traîner en longueur et toujours attendre, lorsque Bonaparte a visiblement peur de la bataille, … c'est impossible.

– Mais vous l'avez vu, Bonaparte ? Quelle impression vous a-t-il faite ?

– Oui, je l'ai vu, et je demeure convaincu qu'il redoute terriblement cette bataille, répéta Dolgoroukow, enchanté de la conclusion qu'il avait tirée de sa visite à Napoléon. S'il ne la redoutait pas, pourquoi aurait-il demandé cette entrevue, entamé ces pourparlers ? Pourquoi se serait-il replié, lorsque cette retraite est tout l'opposé de sa tactique habituelle ? Croyez-moi : il a peur, son heure est venue, je puis vous l'assurer.

– Mais comment est-il ? demanda le prince André.

– C'est un homme en redingote grise, très désireux de m'entendre l'appeler Votre Majesté, mais je ne l'ai honoré d'aucun titre, à son grand chagrin. Voilà quel homme c'est, rien de plus ! Et malgré le profond respect que je porte au vieux Koutouzow, nous serions dans une jolie situation si nous continuions à attendre l'inconnu, et à lui donner ainsi la chance de s'en aller ou de nous tromper, tandis qu'à présent nous sommes sûrs de le prendre. Il ne faut pas oublier le principe de Souvarow : qu'il vaut mieux attaquer que de se laisser attaquer. L'ardeur des jeunes gens à la guerre, est, croyez-moi, un indicateur plus sûr que toute l'expérience des vieux tacticiens.

– Mais quelle est donc sa position ? Je suis allé aujourd'hui aux avant-postes, et il est impossible de découvrir où se trouve le gros de ses forces, reprit le prince André, qui brûlait d'envie d'exposer au prince Dolgoroukow son plan d'attaque particulier.

– Ceci est parfaitement indifférent. Tous les cas sont prévus s'il est à Brünn…, » repartit Dolgoroukow, en se levant pour déployer une carte sur la table et expliquer à sa façon le projet d'attaque de Weirother, qui consistait en un mouvement de flanc.

Le prince André fit des objections pour prouver que son plan valait celui de Weirother, qui n'avait pour lui que la bonne fortune d'avoir été approuvé. Pendant que le prince André faisait ressortir les côtés faibles de ce dernier et les avantages du sien, le prince Dolgoroukow avait cessé de l'écouter et jetait des regards distraits tour à tour sur la carte et sur lui.

« Il y aura un conseil de guerre ce soir chez Koutouzow, et vous pourrez exposer vos objections, dit Dolgoroukow.

– Et je le ferai certainement, reprit le prince André.

– De quoi vous préoccupez-vous, messieurs ? dit avec un sourire railleur Bilibine, qui, après les avoir écoutés en silence, se préparait à les plaisanter. Qu'il y ait une victoire ou une défaite demain, l'honneur de l'armée russe sera sauf, car, à l'exception de notre Koutouzow, il n'y a pas un seul Russe parmi les chefs des différentes divisions ; voyez plutôt : Herr général Wimpfen, le comte de Langeron, le prince de Lichtenstein, le prince de Hohenlohe et enfin Prsch…, Prsch… et ainsi de suite, comme tous les noms polonais.

– Taisez-vous, mauvaise langue, dit Dolgoroukow, vous vous trompez : il y a deux Russes, Miloradovitch et Doktourow ; il y en a même un troisième, Araktchéiew, mais il n'a pas les nerfs solides.

– Je vais rejoindre mon chef, dit le prince André. Bonne chance, messieurs ! »

Et il sortit en leur serrant la main à tous deux.

Pendant le trajet, le prince André ne put s'empêcher de demander à Koutouzow, qui était assis en silence à ses côtés, ce qu'il pensait de la bataille du lendemain. Celui-ci, avec un air profondément sérieux, lui répondit, au bout d'une seconde :

« Je pense qu'elle sera perdue, et j'ai prié le comte Tolstoï de transmettre mon opinion à l'Empereur… Eh bien, que croyez-vous qu'il m'ait répondu ? « Eh, mon cher général, je me mêle du riz et des côtelettes, mêlez-vous des affaires de la guerre » Oui, mon cher, voilà ce qu'ils m'ont répondu ! »

XII

À dix heures du soir, Weirother porta son plan au logement de Koutouzow, où devait se rassembler le conseil de guerre. Tous les chefs de colonnes, avaient été convoqués, et tous, à l'exception du prince Bagration, qui s'était fait excuser, se réunirent à l'heure indiquée.

Weirother, le grand organisateur de la bataille du lendemain, avec sa vivacité et sa hâte fiévreuse, faisait un contraste complet avec Koutouzow, mécontent et endormi, qui présidait malgré lui le Conseil de guerre. Weirother se trouvait, à la tête de ce mouvement que rien ne pouvait plus arrêter, dans la situation d'un cheval attelé qui, se précipitant sur une descente, ne sait plus si c'est lui qui entraîne la voiture ou si c'est la voiture qui le pousse. Emporté par une force irrésistible, il ne se donnait plus le temps de réfléchir à la conséquence de cet élan. Il avait été deux fois dans la soirée inspecter les lignes ennemies, deux fois chez les empereurs pour faire son rapport et donner des explications, et de plus dans sa chancellerie, où il avait dicté en allemand un projet de disposition des troupes. Aussi arriva-t-il au conseil de guerre complètement épuisé.

Sa préoccupation était si évidente qu'il en oubliait la déférence qu'il devait au général en chef : il l'interrompait à tout moment par des paroles sans suite, sans même le regarder, sans

répondre aux questions qui lui étaient adressées. Avec ses habits couverts de boue, il avait un air piteux, fatigué, égaré, qui cependant n'excluait pas l'orgueil et la jactance.

Koutouzow occupait un ancien château. Dans le grand salon, transformé en cabinet, étaient réunis : Koutouzow, Weirother, tous les membres du conseil de guerre et le prince André, qui, après avoir transmis les excuses du prince Bagration, avait obtenu l'autorisation de rester.

« Le prince Bagration ne venant pas, nous pouvons commencer notre séance, » dit Weirother, en se levant avec empressement pour se rapprocher de la table, sur laquelle était étalée, une immense carte topographique des environs de Brünn.

Koutouzow, dont l'uniforme déboutonné laissait prendre l'air à son large cou de taureau, enfoncé dans un fauteuil à la Voltaire, ses petites mains potelées de vieillard symétriquement posées sur les bras du fauteuil, paraissait endormi, mais le son de la voix de Weirother lui fit ouvrir avec effort l'œil qui lui restait.

« Oui, je vous en prie, autrement il sera trop tard… »

Et sa tête retomba sur sa poitrine, et son œil se referma.

Quand la lecture commença, les membres du conseil auraient pu croire qu'il faisait semblant de dormir, mais son ronflement sonore leur prouva bientôt qu'il avait cédé malgré lui à cet invincible besoin de sommeil, inhérent à la nature humaine, en dépit de son désir de témoigner son dédain pour les dispositions qui avaient été arrêtées. En effet, il dormait profondément. Weirother, trop occupé pour perdre une seconde, lui jeta un coup d'œil, prit un papier et commença d'un ton monotone la lecture très compliquée et très difficile à suivre de la dislocation des troupes :

« *Dislocation des troupes pour l'attaque des positions ennemies derrière Kobelnitz et Sokolenitz, du 30 novembre 1805.*

« Vu que le flanc gauche de l'ennemi s'appuie sur des montagnes boisées et que son aile droite s'étend le long des étangs derrière Kobelnitz et Sokolenitz et que notre flanc gauche déborde de beaucoup son flanc droit, il serait avantageux d'attaquer l'aile droite de l'ennemi ; si nous parvenons surtout à nous emparer des villages de Kobelnitz et de Sokolenitz, nous nous trouverions alors dans la possibilité de tomber sur le flanc de l'ennemi et de le poursuivre dans la plaine, entre Schlappanitz et le bois de Turass, en évitant les défilés entre Schlappanitz et Bellovitz, qui couvrent le front de l'ennemi. Il est indispensable dans ce but… La première colonne marche… la seconde colonne marche… la troisième colonne marche, etc. »

Ainsi lisait Weirother, pendant que les généraux essayaient de le suivre, avec un déplaisir manifeste. Le blond général Bouxhevden, de haute taille, debout et le dos appuyé au mur, les yeux fixés sur la flamme d'une des bougies, affectait même de ne pas écouter. À côté de lui, Miloradovitch, avec sa figure haute en couleur, sa moustache retroussée, assis avec un laisser-aller militaire, les coudes en dehors et les mains sur les genoux, en face de Weirother, fixait sur lui, tout en gardant un silence opiniâtre, ses grands yeux brillants, qu'il reportait, à la moindre pause, sur ses collègues, sans qu'il leur fût possible de se rendre compte de la signification de ce regard. Était-il pour ou contre, mécontent ou satisfait des mesures prises ? Le plus rapproché de Weirother était le comte de Langeron, qui avait le type d'un Français du midi ; un fin sourire n'avait cessé d'animer son visage pendant la lecture, et ses yeux suivaient le jeu de ses doigts fluets qui faisaient tourner une tabatière en or ornée d'une miniature. Au milieu d'une des plus longues périodes il avait relevé la tête, et il était sur le point d'interrompre Weirother avec une politesse presque blessante : mais le général autri-

chien, sans s'arrêter, fronçant le sourcil, fit un geste impératif de la main comme s'il voulait lui dire : « Après, après, vous me ferez vos observations ; maintenant suivez sur la carte et écoutez. » Langeron, surpris, leva les yeux au ciel, se tourna en cherchant une explication du côté de Miloradovitch ; mais, rencontrant son regard sans expression, il pencha tristement la tête et recommença à faire tourner sa tabatière.

« Une leçon de géographie ! » murmura-t-il à demi-voix, mais assez haut cependant pour être entendu.

Prsczebichewsky, tenant comme un cornet acoustique la main près de son oreille avec une politesse respectueuse mais digne, avait l'air d'un homme dont l'attention est complètement absorbée. Doktourow, de petite taille, d'un extérieur modeste et d'une volonté à toute épreuve, à demi penché sur la carte, étudiait consciencieusement le terrain qui lui était inconnu. Il avait à plusieurs reprises prié Weirother de répéter les mots qu'il n'avait pas saisis au passage et les noms des différents villages, qu'il inscrivait au fur et à mesure sur son carnet.

La lecture, qui avait duré plus d'une heure, une fois terminée, Langeron, arrêtant le mouvement de rotation de sa tabatière sans s'adresser à personne en particulier, exprima son opinion sur la difficulté d'exécuter ce plan, qui n'était fondé que sur une position supposée de l'ennemi, tandis que cette position ne pouvait être exactement reconnue, vu la fréquence de ses mouvements. Ces objections étaient fondées ; mais leur but évident était, cela se voyait, de faire sentir au général autrichien qu'il leur avait lu son projet avec l'assurance d'un régent de collège dictant une leçon à ses écoliers, et qu'il avait affaire, non à des imbéciles, mais à des gens parfaitement capables de lui en remontrer dans l'art militaire. Le son de la voix monotone de Weirother ayant cessé de se faire entendre, Koutouzow ouvrit l'œil, comme le meunier qui se réveille lorsque s'arrête le bruit somnifère des roues de son moulin ; après avoir écouté Langeron, il

referma l’œil de nouveau et pencha la tête encore plus sur sa poitrine, témoignant ainsi du peu d’intérêt qu’il prenait à cette discussion.

Mettant tous ses efforts à irriter Weirother et à le froisser dans son amour-propre d’auteur, Langeron continuait à démontrer que Bonaparte pouvait tout aussi bien prendre l’initiative de l’attaque que se laisser attaquer, et que dans ce cas il détruisait du coup toutes les combinaisons du plan. Son adversaire ne répondait à ses arguments que par un sourire de profond mépris, qui lui tenait lieu de toute réplique :

« S’il avait pu nous attaquer, il l’aurait déjà fait !

– Vous ne le croyez donc pas fort ? dit Langeron.

– S’il a 40 000 hommes, c’est beaucoup, répondit Weirother, avec le dédain d’un docteur auquel une bonne femme indique un remède.

– Dans ce cas, il court à sa perte en attendant notre attaque, » continua Langeron d’un ton ironique.

Il cherchait un appui dans Miloradovitch, mais celui-ci était à cent lieues de la discussion.

« Ma foi, dit-il, demain nous le verrons sur le champ de bataille. »

Sur la figure de Weirother, on lisait clairement qu’il lui paraissait étrange de rencontrer des objections chez les généraux russes, lorsque non seulement lui, mais encore les deux empereurs étaient convaincus de la justesse de son plan.

« Les feux sont éteints dans le camp ennemi, et on y entend un bruit incessant, dit-il. Que veut dire cela, si ce n’est qu’il se

retire, et c'est la seule chose que nous ayons à craindre, ou bien encore qu'il change ses positions. Même en supposant qu'il prenne celle de Turass, il nous épargnera beaucoup de peine, et nos dispositions resteront les mêmes dans leurs moindres détails.

– De quelle manière ?... » demanda le prince André, qui cherchait depuis longtemps l'occasion d'exprimer ses doutes.

Mais Koutouzow se réveilla en toussant avec bruit :

« Messieurs, dit-il, nos dispositions pour demain ; je dirai même pour aujourd'hui, puisqu'il est une heure du matin, nos dispositions ne sauraient être changées. Vous les connaissez ; nous ferons tous notre devoir. Et rien n'est plus important, la veille d'une bataille, – il s'arrêta un moment, – que de faire un bon somme ! »

Il fit mine de se lever. Les généraux le saluèrent, et on se sépara.

Le Conseil de guerre, devant lequel le prince André n'avait pas eu le loisir d'exprimer sa manière de voir, lui laissa une impression de trouble et d'inquiétude, et il se demandait qui d'eux tous avait raison, de Dolgoroukow et Weirother, ou bien de Koutouzow et Langeron. Koutouzow ne pouvait-il donc dire son opinion franchement à l'Empereur ? Cela se passait-il toujours ainsi, et en vient-on à risquer des milliers d'existences et la mienne, pensait-il, grâce à des intérêts de cour tout personnels ?... Oui, on me tuera peut-être demain... ? Et tout à coup cette idée de la mort évoqua en lui toute une série de souvenirs lointains et intimes, ses adieux à son père, à sa femme, les premiers temps de son mariage et son amour pour elle ! Il se souvint de sa grossesse, il s'attendrit sur elle, sur lui-même, et sor-

tant, tout ému et agité, de la cabane où il logeait avec Nesvitsky, il se mit à marcher.

La nuit était brumeuse, et un mystérieux rayon de lune essayait d'en percer les ténèbres.

« Oui, demain, demain ! » se disait-il. Tout sera peut-être fini pour moi et ces souvenirs n'auront peut-être plus de valeur. Ce sera demain, je le sens, qu'il me sera donné de montrer tout ce que je puis faire… »

Et il se représentait la bataille, les pertes, la concentration de la lutte sur un point, la confusion des chefs :

« Voilà enfin l'heureux moment, le Toulon si ardemment désiré ! »

Il se vit ensuite exposant son opinion claire et précise à Koutouzov, à Weirother, aux empereurs. Tous étaient frappés de la justesse de ses combinaisons, mais personne n'osait prendre sur lui de les exécuter… Il choisissait un régiment, une division, posait ses conditions pour qu'on ne se mît pas en travers de ses projets, menait sa division sur le point décisif et remportait la victoire !… Et la mort et l'agonie ? lui soufflait une autre voix. Mais le prince André continuait à rêver à ses futurs succès. C'est à lui que l'on confiait le plan de la prochaine bataille. Il n'était, il est vrai, qu'un officier de service auprès de Koutouzow, mais c'était lui qui faisait tout, et la seconde bataille était également gagnée !… c'était lui qui remplaçait Koutouzow !… Eh bien, après ? reprit l'autre voix, après, si en attendant tu n'es pas blessé, tué ou déçu, qu'arrivera-t-il ? – Après, se répondait le prince André, je n'en sais rien et n'en veux rien savoir. Ce n'est pas ma faute si je tiens à obtenir de la gloire, si je tiens à me rendre célèbre, à me faire aimer des hommes, si c'est mon seul but dans la vie ! Je ne le dirai à personne, mais qu'y puis-je faire, si je ne tiens qu'à la gloire et à l'amour des hommes ? La

mort, les blessures, la perte de ma famille, rien de tout cela ne m'effraye, et quelque chers que me soient les êtres que j'aime, mon père, ma sœur, ma femme, quelque étrange que cela puisse paraître, je les donnerais tous pour une minute de gloire, de triomphe, d'amour de la part de ces hommes que je ne connais pas et que je ne connaîtrai jamais, pensait-il.

Prêtant l'oreille au murmure confus qui s'élevait autour de la demeure de Koutouzow, il y distingua les voix de la domesticité occupée à l'emballage, et celle d'un cocher qui raillait sur son nom le vieux cuisinier de Koutouzow, appelé Tite.

« Le diable t'emporte ! grommela le vieillard, au milieu des rires de ceux qui l'entouraient.

– Et pourtant, se disait le prince Bolkonsky, je ne tiens qu'à m'élever au-dessus d'eux tous, je ne tiens qu'à cette gloire mystérieuse que je sens planer dans ce brouillard au-dessus de ma tête ! »

XIII

Rostow passa cette nuit-là avec son peloton aux avant-postes du détachement de Bagration. Ses hussards étaient en vedette deux par deux ; lui-même parcourait leur ligne au pas de son cheval, pour vaincre l'irrésistible sommeil qui s'emparait de lui. Derrière, sur une vaste étendue, brillaient indistinctement à travers le brouillard les feux de nos bivouacs, tandis qu'autour de lui et devant lui s'étendait la nuit profonde. Malgré tous ses efforts pour percer la brume, il ne voyait rien. Il croyait parfois entrevoir une lueur indécise, quelques feux tremblotants, puis tout s'effaçait, et il se disait, qu'il avait été le jouet

d'une illusion ; ses yeux se refermaient, et son imagination lui représentait tantôt l'Empereur, tantôt Denissow, tantôt sa famille, et il ouvrait de nouveau les yeux et n'apercevait devant lui que les oreilles et la tête de son cheval, les ombres de ses hussards et la même obscurité impénétrable.

« Pourquoi ne m'arriverait-il pas ce qui est arrivé à tant d'autres ? se disait-il. Pourquoi ne me trouverais-je pas sur le passage de l'Empereur, qui me donnerait une commission comme à tout autre officier et, une fois la commission remplie, me rapprocherait de sa personne ! Oh ! s'il le faisait, comme je veillerais sur lui, comme je lui dirais la vérité, comme je démasquerais les fourbes ! »

Et Rostow, pour mieux se représenter son amour et son entier dévouement à l'Empereur, se voyait aux prises avec un traître allemand, qu'il souffletait et tuait sous les yeux de son souverain. Un cri éloigné le fit tressaillir.

« Où suis-je ? ah ! oui, aux avant-postes ! le mot d'ordre et de ralliement : « Timon et Olmütz ! » Quel guignon d'être laissé demain dans la réserve ! Si du moins on me permettait de prendre part à l'affaire ! Ce serait peut-être la seule chance de voir l'Empereur. Je vais être relevé tout à l'heure, et j'irai le demander au général. »

Il se raffermit sur sa selle pour aller inspecter encore une fois ses hussards. La nuit lui parut moins sombre : il distinguait confusément à gauche une pente douce, et vis-à-vis, s'élevant à pic, un noir mamelon, sur le plateau duquel s'étalait une tache blanche dont il ne pouvait se rendre compte. Était-ce une clairière éclairée par la lune, des maisons blanches, ou une couche de neige ? Il crut même y apercevoir un certain mouvement :

« Une tache blanche ? se dit Rostow, c'est de la neige à coup sûr ; une tache ! » répéta-t-il, à moitié endormi.

Et il retomba dans ses rêves…

« Natacha ! murmura-t-il, elle ne voudra jamais croire que j'ai vu l'Empereur !

– À droite, Votre Noblesse, il y a là des buissons ! » lui dit le hussard devant lequel il passait.

Il releva la tête, et s'arrêta. Il se sentait vaincu par le sommeil de la jeunesse :

« Oui, mais à quoi vais-je penser ? Comment parlerai-je à l'Empereur ?… Non, non, ce n'est pas ça… »

Et sa tête s'inclinait de nouveau, lorsque dans son rêve, croyant qu'on tirait sur lui, il s'écria en se réveillant en sursaut :

« Qui va là ?… »

Et il entendit au même instant, là où il supposait devoir être l'ennemi, les cris retentissants de milliers de voix ; son cheval et celui du hussard qui marchait à ses côtés dressèrent les oreilles. À l'endroit d'où ces cris partaient brilla et s'éteignit un feu solitaire, puis un autre scintilla, et toute la ligne des troupes ennemies échelonnées sur la montagne s'éclaira subitement d'une traînée de feux, pendant que les clameurs allaient en augmentant. Rostow pouvait reconnaître, par les intonations, que c'était du français, bien qu'il fût impossible de distinguer les mots à cause du brouhaha.

« Qu'est-ce que c'est ? Qu'en penses-tu ? demanda-t-il à son hussard. C'est pourtant bien chez l'ennemi ?… Ne l'entends-tu donc pas ? ajouta-t-il, en voyant qu'il ne lui répondait pas.

– Eh ! qu'est-ce qui peut le savoir, Votre Noblesse ?

– D’après la direction, ce doit bien être chez lui.

– Peut-être chez lui, peut-être pas ! il se passe tant de choses la nuit ! Hé, voyons, pas de bêtises, » dit-il à son cheval.

Celui de Rostow s’échauffait également et frappait du pied la terre gelée. Les cris augmentaient de force et de violence et se confondaient en une immense clameur, comme seule pouvait la produire une armée de plusieurs milliers d’hommes. Les feux s’allumaient sur toute la ligne. Le sommeil de Rostow avait été chassé par le bruit des acclamations triomphantes :

« Vive l’Empereur ! vive l’Empereur ! entendait-il distinctement.

– Ils ne sont pas loin, ils doivent être là, derrière le ruisseau, » dit-il à son hussard.

Celui-ci soupira sans répondre et fit entendre une toux de mauvaise humeur.

Le pas d’un cheval approchait, et il vit, surgissant tout à coup devant lui du milieu du brouillard, une figure qui lui parut gigantesque : c’était un sous-officier, qui lui annonça l’arrivée des généraux. Rostow, se dirigeant à leur rencontre, se retourna pour suivre du regard les feux de l’ennemi. Le prince Bagration et le prince Dolgoroukow, accompagnés de leurs aides de camp, étaient venus voir cette fantasmagorie de feux et écouter les clameurs de l’ennemi. Rostow s’approcha de Bagration et, après lui avoir fait son rapport, se joignit à sa suite, prêtant l’oreille à la conversation des deux chefs.

« Croyez-moi, disait Dolgoroukow, ce n’est qu’une ruse de guerre : il s’est retiré, et il a donné l’ordre à l’arrière-garde d’allumer des feux et de faire du bruit afin de nous tromper.

– J'ai peine à le croire, reprit Bagration ; ils occupent ce mamelon depuis hier soir ; s'ils se retiraient, ils l'auraient aussi abandonné. Monsieur l'officier, dit-il à Rostow, les éclaireurs y sont-ils encore ?

– Ils y étaient hier au soir, Excellence, mais maintenant je ne pourrais vous le dire. Faut-il y aller voir avec mes hussards ?»

Bagration faisait de vains efforts pour distinguer la figure de Rostow.

« Bien, allez-y » dit-il après un moment de silence.

Rostow lança son cheval en avant, appela le sous-officier et deux hussards, leur donna l'ordre de l'accompagner, et descendit au trot la montagne dans la direction des cris. Il éprouvait un mélange d'inquiétude et de plaisir à se perdre ainsi avec ses trois hussards dans les ténèbres pleines de vapeurs, de mystères et de dangers. Bagration lui enjoignit, de la hauteur où il était placé, de ne pas franchir le ruisseau, mais Rostow feignit de ne pas l'avoir entendu. Il allait, il allait toujours, prenant les buissons pour des arbres et les ravines pour des hommes. Arrivé au pied de la montagne, il ne voyait plus ni les nôtres ni l'ennemi. En revanche, les cris et les voix étaient plus distincts. À quelques pas devant lui, il crut apercevoir une rivière, mais en approchant il reconnut une grande route, et il s'arrêta indécis sur la direction à prendre : fallait-il la suivre ou la traverser pour continuer à travers champs vers la montagne opposée ? Suivre cette route, qui tranchait dans le brouillard, était plus sage, parce qu'on y pouvait voir devant soi.

« Suis-moi, » dit-il.

Et il la franchit pour monter au galop le versant opposé, occupé depuis la veille par un piquet français.

« Votre Noblesse, le voilà ! » lui dit un de ses hussards.

Rostow eut à peine le temps de remarquer un point noir dans le brouillard, qu'une lueur parut, un coup partit, et une balle siffla comme à regret bien haut dans la brume et se perdit au loin. Un second éclair brilla, le coup ne partit point. Rostow tourna bride et s'éloigna au galop. Quatre coups partirent sur différents points, et les balles chantèrent sur tous les tons. Rostow retint un moment son cheval, excité comme lui, et le mit au pas :

« Encore, et encore ! » se disait-il gaiement.

Mais les fusils se turent. Arrivé au galop auprès de Bagration, il porta deux doigts à sa visière.

Dolgoroukow défendait toujours son opinion :

« Les Français se retiraient et n'avaient allumé leurs feux que pour nous tromper. Ils ont parfaitement pu se retirer et laisser des piquets.

– En tout cas, ils ne sont pas tous partis, Prince, dit Bagration. Nous ne le saurons que demain.

– Le piquet est sur la montagne, Excellence, et toujours là au même endroit, dit Rostow, sans pouvoir réprimer un sourire de satisfaction, causé par sa course et par le sifflement des balles.

– Bien, bien, dit Bagration, je vous remercie, monsieur l'officier.

– Excellence, dit Rostow, permettez-moi de…

– Qu'y a-t-il ?

– Notre escadron sera laissé dans la réserve, ayez la bonté de m'attacher au 1er escadron.

– Comment vous appelez-vous ?

– Comte Rostow.

– Ah ! c'est bien, bien ! Je te garde auprès de moi comme ordonnance.

– Vous êtes le fils d'Élie Andréïévitch, dit Dolgoroukow. Mais… »

Rostow, sans lui répondre, demanda au prince Bagration : « Puis-je alors espérer, Excellence ?…

– J'en donnerai l'ordre.

– Demain, qui sait, oui, demain on m'enverra peut-être porter un message à l'Empereur. Dieu soit loué ! » se dit-il.

Les cris et les feux de l'armée ennemie étaient causés par la lecture de la proclamation de Napoléon, pendant laquelle l'Empereur faisait lui-même à cheval le tour des bivouacs. Les soldats l'ayant aperçu, allumaient des torches de paille et le suivaient en criant : Vive l'Empereur ! L'ordre du jour contenant la proclamation de Napoléon venait de paraître ; elle était ainsi conçue :

« SOLDATS !

« L'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrünn, et que depuis vous avez constamment poursuivis jusqu'ici.

« Les positions que nous occupons sont formidables, et, pendant qu'ils marcheront pour tourner ma droite, ils me présenteront le flanc. Soldats, je dirigerai moi-même vos bataillons. Je me tiendrai loin du feu, si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la confusion dans les rangs ennemis ; mais, si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers coups, car la victoire ne saurait hésiter, dans cette journée surtout où il s'agit de l'honneur de l'infanterie française, qui importe tant à l'honneur de toute la nation.

« Que, sous prétexte d'emmener les blessés, on ne dégarnisse pas les rangs, et que chacun soit bien pénétré de cette pensée, qu'il faut vaincre ces stipendiés de l'Angleterre, qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation !

« Cette victoire finira la campagne, et nous pourrons reprendre nos quartiers d'hiver, où nous serons joints par les nouvelles armées qui se forment en France, et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi.

« NAPOLÉON. »

XIV

Il était cinq heures du matin, et le jour n'avait pas encore paru. Les troupes du centre, de la réserve et le flanc droit de Ba-

gration se tenaient immobiles ; mais, sur le flanc gauche, les colonnes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, qui avaient ordre de descendre dans les bas-fonds pour attaquer le flanc droit des Français et le rejeter, selon les dispositions prises, dans les montagnes de la Bohême, s'éveillaient et commençaient leurs préparatifs. Il faisait froid et sombre. Les officiers déjeunaient et avalaient leur thé en toute hâte ; les soldats grignotaient leurs biscuits, battaient la semelle pour se réchauffer et se groupaient autour des feux, en y jetant tour à tour les débris de chaises, de tables, de roues, de tonneaux, d'abris, en un mot tout ce qu'ils ne pouvaient emporter et dont l'acre fumée les enveloppait. L'arrivée des guides autrichiens devint le signal de la mise en mouvement : le régiment s'agitait, les soldats quittaient leur feu, serraient leurs pipes dans la tige de leurs bottes, et, mettant leurs sacs dans les charrettes, saisissaient leurs fusils et s'alignaient en bon ordre. Les officiers boutonnaient leurs uniformes, bouclaient leurs ceinturons, accrochaient leurs havresacs et inspectaient minutieusement les rangs. Les soldats des fourgons et les domestiques militaires attelaient les chariots et y entassaient tous les bagages. Les aides de camp, les commandants de régiment, de bataillon, montaient à cheval, se signaient, donnaient leurs derniers ordres, leurs commissions et leurs instructions aux hommes du train, et les colonnes s'ébranlaient au bruit cadencé de milliers de pieds, sans savoir où elles allaient, et sans même apercevoir, à cause de la fumée et du brouillard intense, le terrain qu'elles abandonnaient et celui sur lequel elles s'engageaient.

Le soldat en marche est tout aussi limité dans ses moyens d'action, aussi entraîné par son régiment, que le marin sur son navire. Pour l'un, ce sera toujours le même pont, le même mât, le même câble ; pour l'autre, malgré les énormes distances inconnues et pleines de dangers qu'il lui arrive de franchir, il a également autour de lui les mêmes camarades, le même sergent-major, le chien fidèle de la compagnie et le même chef. Le matelot est rarement curieux de se rendre compte des vastes

étendues sur lesquelles navigue son navire ; mais, le jour de la bataille, on ne sait comment, on ne sait pourquoi, une seule note solennelle, la même pour tous, fait vibrer les cordes du moi moral du soldat par l'approche de cet inconnu inévitable et décisif, qui éveille en lui une inquiétude inusitée. Ce jour-là, il est excité, il regarde, il écoute, il questionne et cherche à comprendre ce qui se passe en dehors du cercle de ses intérêts habituels.

L'épaisseur du brouillard était telle que le premier rayon de jour était trop faible pour le percer, et l'on ne distinguait rien à dix pas. Les buissons se transformaient en grands arbres, les plaines en descentes et en ravins, et l'on risquait de se trouver inopinément devant l'ennemi. Les colonnes marchèrent longtemps dans ce nuage, descendant et montant, longeant des jardins et des murs dans une localité inconnue, sans le rencontrer. Devant, derrière, de tous côtés, le soldat entendait l'armée russe suivant la même direction, et il se réjouissait de savoir qu'un grand nombre des siens se dirigeaient comme lui vers ce point inconnu.

« As-tu entendu ? voilà ceux de Koursk qui viennent de passer, disait-on dans les rangs.

– Ah ! c'est effrayant ce qu'il y a de nos troupes ! Quand on a allumé les feux hier soir, j'ai regardé… c'était Moscou, quoi ! »

Les soldats marchaient gaiement, comme toujours, quand il s'agit de prendre l'offensive, et cependant les chefs de colonnes ne s'en étaient pas encore approchés et ne leur avaient pas dit un mot (tous ceux que nous avons vus au conseil de guerre étaient en effet de mauvaise humeur et mécontents de la décision prise : ils se bornaient à exécuter les instructions qu'on leur avait données, sans s'occuper d'encourager le soldat). Une heure environ se passa ainsi : le gros des troupes s'arrêta, et aussitôt on éprouva le sentiment instinctif d'une grande confusion et d'un grand désordre. Il serait difficile d'expliquer com-

ment ce sentiment d'abord confus devient bientôt une certitude absolue : le fait est qu'il gagne insensiblement de proche en proche avec une rapidité irrésistible, comme l'eau se déverse dans un ravin. Si l'armée russe s'était trouvée seule, sans alliés, il se serait écoulé plus de temps pour transformer une appréhension pareille en un fait certain ; mais ici on ressentait comme un plaisir extrême et tout naturel à en accuser les Allemands, et chacun fut aussitôt convaincu que cette fatale confusion était due aux mangeurs de saucisses.

« Nous voilà en plan !… Qu'est-ce qui barre donc la route ? Est-ce le Français ?… Non, car il aurait déjà tiré !… Avec cela qu'on nous a pressés de partir, et nous voilà arrêtés en plein champ ! Ces maudits Allemands qui brouillent tout, ces diables qui ont la cervelle à l'envers !… Fallait les flanquer en avant, tandis qu'ils se pressent là, derrière. Et nous voilà à attendre sans manger ! Sera-ce long ?… – Bon, voilà la cavalerie qui est maintenant en travers de la route, dit un officier. Que le diable emporte ces Allemands, qui ne connaissent pas leur pays !

– Quelle division ? demanda un aide de camp en s'approchant des soldats.

– Dix-huitième !

– Que faites-vous donc là ? vous auriez dû être en avant depuis longtemps ; maintenant, vous ne passerez plus jusqu'au soir.

– Quelles fichues dispositions ! Ils ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils font ! » dit l'officier en s'éloignant.

Puis ce fut un général qui criait avec colère en allemand :

« Taffa-lafa !

– Avec ça qu'il est facile de le comprendre, dit un soldat. Je les aurais fusillées, ces canailles !

– Nous devions être sur place à neuf heures, et nous n'avons pas fait la moitié de la route… En voilà des dispositions ! »

On n'entendait que cela de tous côtés, et l'ardeur première des troupes se changeait insensiblement en une violente irritation, causée par la stupidité des instructions qu'avaient données les Allemands.

Cet embarras était le résultat du mouvement opéré par la cavalerie autrichienne vers le flanc gauche. Les généraux en chef, ayant trouvé notre centre trop éloigné du flanc droit, avaient fait rebrousser chemin à toute la cavalerie, l'avaient dirigée vers le flanc gauche, et, par suite de cet ordre, plusieurs milliers de chevaux passaient à travers l'infanterie, qui était ainsi forcée de s'arrêter sur place.

Une altercation avait eu lieu entre le guide autrichien et le général russe. Ce dernier s'époumonait à exiger que la cavalerie suspendît son mouvement ; l'Autrichien répondait que la faute en était non pas à lui, mais au chef, et pendant ce temps-là les troupes immobiles et silencieuses perdaient peu à peu leur entrain. Après une heure de halte, elles se mirent en marche, et elles descendaient dans les bas-fonds, où le brouillard s'épaississait de plus en plus, tandis qu'il commençait à s'éclaircir sur la hauteur, lorsque devant elles retentit à travers cette brume impénétrable un premier coup, puis un second suivi de quelques autres à intervalles irréguliers, auxquels succéda un feu vif et continu, au-dessus du ruisseau de Goldbach.

Ne comptant pas y rencontrer l'ennemi et arrivés sur lui à l'improviste, ne recevant aucune parole d'encouragement de leurs chefs, et conservant l'impression d'avoir été inutilement

retardés, les Russes, complètement enveloppés par ce brouillard épais, tiraient mollement et sans hâte, avançaient, s'arrêtaient, sans recevoir à temps aucun ordre de leurs chefs, ni des aides de camp, qui erraient comme eux dans ces bas-fonds à la recherche de leur division. Ce fut le sort de la première, de la seconde et de la troisième colonne, qui toutes trois avaient opéré leur descente. L'ennemi était-il à dix verstes avec le gros de ses forces, comme on le supposait, ou bien était-il là, caché à tous les yeux ? Personne ne le sut jusqu'à neuf heures du matin. La quatrième colonne, commandée, par Koutouzow, occupait le plateau de Pratzen.

Pendant que tout cela se passait, Napoléon, entouré de ses maréchaux, se tenait sur la hauteur de Schlapanitz. Au-dessus de sa tête se déroulait un ciel bleu, et l'immense globe du soleil se balançait, comme un brûlot enflammé, sur la mer laiteuse des vapeurs du brouillard. Ni les troupes françaises, ni Napoléon, entouré de son état-major, ne se trouvaient de l'autre côté du ruisseau et des bas-fonds des villages de Sokolenitz et de Schlapanitz, derrière lesquels nous comptions occuper la position et commencer l'attaque, mais tout au contraire ils étaient en deçà, et à une telle proximité de nous, que Napoléon pouvait distinguer, à l'œil nu, un fantassin d'un cavalier. Vêtu d'une capote grise, la même qui avait fait la campagne d'Italie, monté sur un petit cheval arabe gris, il se tenait un peu en avant de ses maréchaux, examinant en silence les contours des collines qui émergeaient peu à peu du brouillard et sur lesquelles se mouvaient au loin les troupes russes, et prêtant l'oreille à la fusillade engagée au pied des hauteurs. Pas un muscle ne bougeait sur sa figure, encore maigre à cette époque, et ses yeux brillants s'attachaient fixement sur un point. Ses prévisions se trouvaient justifiées. Une grande partie des troupes russes étaient descendues dans le ravin et marchaient vers la ligne des étangs. L'autre partie abandonnait le plateau de Pratzen que Napoléon, qui le considérait comme la clef de la position, avait eu l'intention d'attaquer. Il voyait défiler et briller au milieu du brouillard,

comme dans un enfoncement formé par deux montagnes, descendant du village de Pratzen et suivant la même direction vers le vallon, les milliers de baïonnettes des différentes colonnes russes, qui se perdaient l'une après l'autre dans cette mer de brumes. D'après les rapports reçus la veille au soir, d'après le bruit très sensible de roues et de pas entendu pendant la nuit aux avant-postes, d'après le désordre des manœuvres des troupes russes, il comprenait clairement que les alliés le supposaient à une grande distance, que les colonnes de Pratzen composaient le centre de l'armée russe, et que ce centre était suffisamment affaibli pour qu'il pût l'attaquer avec succès, … et cependant il ne donnait pas le signal de l'attaque.

C'était pour lui un jour solennel, – l'anniversaire de son couronnement. S'étant assoupi vers le matin d'un léger sommeil, il s'était levé gai, bien portant, confiant dans son étoile, dans cette heureuse disposition d'esprit où tout paraît possible, où tout réussit ; montant à cheval, il alla examiner le terrain ; sa figure calme et froide trahissait dans son immobilité un bonheur conscient et mérité, comme celui qui illumine parfois la figure d'un adolescent amoureux et heureux.

Lorsque le soleil se fut entièrement dégagé et que les gerbes d'éclatante lumière se répandirent sur la plaine, Napoléon, qui semblait n'avoir attendu que ce moment, déganta sa main blanche, d'une forme irréprochable, et fit un geste qui était le signal de commencer l'attaque. Les maréchaux, accompagnés de leurs aides de camp, galopèrent dans différentes directions, et quelques minutes plus tard, le gros des forces de l'armée française se dirigeait rapidement vers le plateau de Pratzen, que les Russes continuaient à abandonner, en se déversant à gauche dans la vallée.

XV

À huit heures du matin, Koutouzow se rendit à cheval à Pratzen, à la tête de la quatrième colonne, celle de Miloradovitch, qui allait remplacer les colonnes de Prsczebichewsky et de Langeron descendues dans les bas-fonds. Il salua les soldats du premier régiment et donna l'ordre de se mettre en marche, montrant par là son intention de commander en personne. Il s'arrêta au village de Pratzen. Le prince André, excité, exalté, mais calme et froid en apparence, comme l'est généralement un homme qui se sent arrivé au but ardemment désiré, faisait partie de la nombreuse suite du général en chef. La journée qui commençait serait, il en était sûr, son Toulon ou son pont d'Arcole. Le pays et la position de nos troupes lui étaient aussi connus qu'ils le pouvaient être à tout officier supérieur de notre armée ; quant à son plan stratégique, inexécutable à présent, il l'avait complètement oublié. Suivant en pensée le plan de Weirother, il se demandait, à part lui, quels seraient les coups du hasard et les incidents qui lui permettraient de mettre en évidence sa fermeté et la rapidité de ses conceptions.

À gauche, au pied de la montagne, dans le brouillard, des troupes invisibles échangeaient des coups de fusil. « Là, se disait-il, se concentrera la bataille, là surgiront les obstacles, et c'est là, qu'on m'enverra avec une brigade ou une division, et que, le drapeau en main, j'avancerai, en culbutant tout sur mon passage ! » si bien qu'en voyant défiler devant lui les bataillons, il ne pouvait s'empêcher de se dire : « Voici peut-être justement le drapeau avec lequel je m'élancerai en avant ! »

Sur le sol s'étendait un givre léger, qui fondait peu à peu en rosée, tandis que dans le ravin tout était enveloppé d'un brouillard intense ; on n'y voyait absolument rien, surtout à gauche, où étaient descendues nos troupes et d'où partait la fusillade. Le

soleil brillait de tout son éclat au-dessus de leurs têtes, dans un ciel bleu foncé. Au loin devant elles, sur l'autre bord de cette mer blanchâtre, se dessinaient les crêtes boisées des collines ; c'était là que devait se trouver l'ennemi. À droite, la garde s'engouffrait dans ces vapeurs, ne laissant après elle que l'écho de sa marche ; à gauche, derrière le village, des masses de cavalerie s'avançaient pour disparaître à leur tour. Devant et derrière s'écoulait l'infanterie. Le général en chef assistait au défilé des troupes à la sortie du village : il avait l'air épuisé et irrité. L'infanterie s'arrêta tout à coup devant lui, sans en avoir reçu l'ordre, évidemment à cause d'un obstacle qui barrait la route à sa tête de colonne :

« Mais dites donc enfin qu'on se fractionne en bataillons et qu'on tourne le village, dit Koutouzow sèchement au général qui s'avançait. Comment ne comprenez-vous pas qu'il est impossible de se développer ainsi dans les rues d'un village quand on marche à l'ennemi ?

– Je comptais précisément, Votre Excellence, me reformer en avant du village. »

Koutouzow sourit aigrement.

« Charmante idée vraiment que de développer votre front en face de l'ennemi !

– L'ennemi est encore loin, Votre Haute Excellence. D'après la disposition…

– Quelle disposition ? s'écria-t-il avec colère. Qui vous l'a dit ?… Veuillez faire ce que l'on vous ordonne.

– J'obéis, dit l'autre.

– Mon cher, dit Nesvitsky à l'oreille du prince André, le vieux est d'une humeur de chien. »

Un officier autrichien, en uniforme blanc avec un plumet vert, aborda en ce moment Koutouzow et lui demanda, de la part de l'Empereur, si la quatrième colonne était engagée dans l'action.

Koutouzow se détourna sans lui répondre ; son regard tombant par hasard sur le prince André, il s'adoucit, comme pour le mettre en dehors de sa mauvaise humeur.

« Allez voir, mon cher, lui dit-il, si la troisième division a dépassé le village. Dites-lui de s'arrêter et d'attendre mes ordres, et demandez-lui, ajouta-t-il en le retenant, si les tirailleurs sont postés et ce qu'ils font… ce qu'ils font ? » murmura-t-il, sans rien répondre à l'envoyé autrichien.

Le prince André, ayant dépassé les premiers bataillons, arrêta la troisième division et constata en effet l'absence de tirailleurs en avant des colonnes. Le chef du régiment reçut avec stupéfaction l'ordre envoyé par le général en chef de les poster ; il était convaincu que d'autres troupes se déployaient devant lui et que l'ennemi devait être au moins à dix verstes. Il ne voyait en effet devant lui qu'une étendue déserte, qui semblait s'abaisser doucement et que recouvrait un épais brouillard. Le prince André revint aussitôt faire son rapport au général en chef, qu'il trouva au même endroit, toujours à cheval et lourdement affaissé sur sa selle, de tout le poids de son corps. Les troupes étaient arrêtées, et les soldats avaient mis leurs fusils la crosse à terre.

« Bien, bien, » dit-il.

Et se tournant vers l'Autrichien, qui, une montre à la main, l'assurait qu'il était temps de se remettre en marche, puisque toutes les colonnes du flanc gauche avaient opéré leur descente :

« Rien ne presse, Excellence, dit-il en bâillant… Nous avons bien le temps ! »

Au même moment, ils entendirent derrière eux les cris des troupes, répondant au salut de certaines voix, qui s'avançaient avec rapidité le long des colonnes en marche. Lorsque les soldats du régiment devant lequel il se tenait crièrent à leur tour, Koutouzow recula de quelques pas et fronça le sourcil. Sur la route de Pratzen arrivait au galop un escadron de cavaliers de diverses couleurs, dont deux se détachaient en avant des autres ; l'un, en uniforme noir, avec un plumet blanc, montait un cheval alezan à courte queue ; l'autre, en uniforme blanc, était sur un cheval noir. C'étaient les deux empereurs et leur suite. Koutouzow, avec l'affectation d'un subordonné qui est à son poste, commanda aux troupes le silence, et, faisant le salut militaire, s'approcha de l'Empereur. Toute sa personne et ses manières, subitement métamorphosées, avaient pris l'apparence de cette soumission aveugle de l'inférieur, qui ne raisonne pas. Son respect affecté sembla frapper désagréablement l'empereur Alexandre, mais cette impression fugitive s'effaça aussitôt, pour ne laisser aucune trace sur sa jeune figure, rayonnante de bonheur. Son indisposition de quelques jours l'avait maigri, sans rien lui faire perdre de cet ensemble réellement séduisant de majesté et de douceur, qui se lisait sur sa bouche aux lèvres fines et dans ses beaux yeux bleus.

S'il était majestueux à la revue d'Olmütz, ici il paraissait plus gai et plus ardent. La figure colorée par la course rapide qu'il venait de faire, il arrêta son cheval, et, respirant à pleins poumons, il se retourna vers sa suite aussi jeune, aussi animée que lui, composée de la fleur de la jeunesse austro-russe, des régiments d'armée et de la garde. Czartorisky, Novosiltsow, Volkonsky, Strogonow et d'autres en faisaient partie, et causaient en riant entre eux. Revêtus de brillants uniformes, montés sur de beaux chevaux bien dressés, ils se tenaient à quelques

pas de l'empereur. Des écuyers tenaient en main, tout prêts pour les deux souverains, des chevaux de rechange aux housses brodées. L'empereur François, encore jeune, avec le teint vif, maigre, élancé, raide en selle sur son bel étalon, jetant des regards anxieux autour de lui, fit signe à un de ses aides de camp d'approcher. « Il va sûrement lui demander l'heure du départ, » se dit le prince André, en suivant les mouvements de son ancienne connaissance. Il se souvenait des questions que Sa Majesté Autrichienne lui avait adressées à Brünn.

La vue de cette brillante jeunesse, pleine de sève et de confiance dans le succès, chassa aussitôt la disposition morose dans laquelle était l'état-major de Koutouzow : telle une fraîche brise des champs, pénétrant par la fenêtre ouverte, disperse au loin les lourdes vapeurs d'une chambre trop chaude.

« Pourquoi ne commencez-vous pas, Michel Larionovitch ?

– J'attendais Votre Majesté, » dit Koutouzow, en s'inclinant respectueusement.

L'Empereur se pencha de son côté comme s'il ne l'avait pas entendu.

« J'attendais Votre Majesté, répéta Koutouzow, – et le prince André remarqua un mouvement de sa lèvre supérieure au moment où il prononça : « j'attendais »... – Les colonnes ne sont pas toutes réunies, sire. »

Cette réponse déplut à l'Empereur ; il haussa les épaules et regarda Novosiltsow, comme pour se plaindre de Koutouzow.

« Nous ne sommes pourtant pas sur le Champ-de-Mars, Michel Larionovitch, où l'on attend pour commencer la revue que tous les régiments soient rassemblés, continua l'Empereur, en jetant cette fois un coup d'œil à l'empereur François comme

pour l'inviter, sinon à prendre part à la conversation, au moins à l'écouter ; mais ce dernier ne parut pas s'en préoccuper.

« C'est justement pour cela, sire, que je ne commence pas, dit Koutouzow à haute et intelligible voix, car nous ne sommes pas à une revue, nous ne sommes pas sur le Champ-de-Mars. »

À ces paroles, les officiers de la suite s'entre-regardèrent. « Il a beau être vieux, il ne devrait pas parler ainsi, » disaient clairement leurs figures, qui exprimaient la désapprobation.

L'Empereur fixa son regard attentif et scrutateur sur Koutouzow, dans l'attente de ce qu'il allait sans doute ajouter. Celui-ci, inclinant respectueusement la tête, garda le silence. Ce silence dura une seconde, après laquelle, reprenant l'attitude et le ton d'un inférieur qui demande des ordres :

« Du reste, si tel est le désir de Votre Majesté ? » dit-il.

Et appelant à lui le chef de la colonne, Miloradovitch, il lui donna l'ordre d'attaquer.

Les rangs s'ébranlèrent, et deux bataillons de Novgorod et un bataillon du régiment d'Apchéron défilèrent.

Au moment où passait le bataillon d'Apchéron, Miloradovitch s'élança en avant ; son manteau était rejeté en arrière et laissait voir son uniforme chamarré de décorations. Le tricorne orné d'un immense panache posé de côté, il salua crânement l'Empereur en arrêtant court son cheval devant lui.

« Avec l'aide de Dieu, général ! lui dit celui-ci.

– Ma foi, sire, nous ferons tout ce que nous pourrons, » s'écria-t-il gaiement, tandis que la suite souriait de son étrange accent français.

Miloradovitch fit faire volte-face à son cheval et se retrouva à quelques pas en arrière de l'Empereur. Les soldats, excités par la vue du tsar, marchaient en cadence d'un pas rapide et plein d'entrain.

« Enfants ! leur cria tout à coup Miloradovitch, oubliant la présence de son souverain et partageant lui-même l'élan de ses braves, dont il avait été le compagnon sous le commandement de Souvarow… enfants ! ce n'est pas le premier village que vous allez enlever à la baïonnette !

– Prêts à servir, » répondirent les soldats.

À leurs cris, le cheval de l'Empereur, le même qu'il montait pendant les revues en Russie, eut comme un frisson d'inquiétude. Ici, sur le champ de bataille d'Austerlitz, surpris du voisinage de l'étalon noir de l'Empereur François, il dressait les oreilles au bruit inusité des décharges, sans en comprendre la signification, et sans se douter de ce que pensait et ressentait son auguste cavalier.

L'Empereur sourit, en désignant à un de ses intimes les bataillons qui s'éloignaient.

XVI

Koutouzow, accompagné de ses aides de camp, suivit au pas les carabiniers.

À une demi-verste de distance, il s'arrêta près d'une maison isolée, une auberge abandonnée sans doute, située à

l'embranchement de deux routes qui descendaient toutes deux la montagne et qui étaient toutes deux couvertes de nos troupes.

Le brouillard se dissipait, et on commençait à distinguer les masses confuses de l'armée ennemie sur les hauteurs d'en face. On entendait un feu très vif à gauche dans le vallon. Koutouzow causait avec le général autrichien ; le prince André pria ce dernier de lui passer la longue-vue.

« Voyez, voyez, disait l'étranger, voilà les Français ! » Et il indiqua, non un point éloigné, mais le pied de la montagne qu'ils avaient devant eux.

Les deux généraux et les aides de camp se passèrent fiévreusement la longue-vue. Une terreur involontaire se peignit sur leurs traits : les Français, qu'on croyait à deux verstes, s'étaient dressés inopinément devant eux !

« C'est l'ennemi !… Mais non !… Mais certainement !… Comment est-ce possible ? » dirent plusieurs voix…

Et le prince André voyait à droite monter à la rencontre du régiment d'Apchéron une formidable colonne de Français, à cinq cents pas de l'endroit où ils se tenaient.

« Voilà l'heure ! se dit-il… Il faut arrêter le régiment, Votre Haute Excellence ! » À ce moment, une épaisse fumée couvrit tout le paysage, une forte décharge de mousqueterie retentit à leurs oreilles, et une voix haletante de frayeur s'écria à deux pas : « Fini, camarades, fini !… » Et, comme si un ordre émanait de cette voix, des masses énormes de soldats refoulés, se poussant, se bousculant, passèrent en fuyant, au même endroit, où, cinq minutes auparavant, ils avaient défilé devant les empereurs. Essayer d'arrêter cette foule était une folie, car elle entraînait tout sur son passage. Bolkonsky résistait avec peine au torrent et ne comprenait que vaguement ce qui venait d'arriver.

Nesvitsky, rouge et hors de lui, criait à Koutouzow qu'il allait être fait prisonnier, s'il ne se portait pas en arrière. Koutouzow, immobile, tira son mouchoir et s'en couvrit la joue d'où le sang coulait. Le prince André se fraya un passage jusqu'à lui :

« Vous êtes blessé ? lui dit-il avec émotion.

– La plaie n'est pas là, mais ici ! » dit Koutouzow, en pressant son mouchoir sur sa blessure et en désignant les fuyards.

« Arrêtez-les ! » s'écria-t-il.

Mais, comprenant aussitôt l'inutilité de cet appel, il piqua des deux, et, prenant sur la droite au milieu d'une nouvelle troupe de fuyards, il se vit entraîné avec elle en arrière.

Leur masse était si serrée qu'il lui était impossible de s'en dégager. Dans cette confusion les uns criaient, les autres se retournaient et tiraient en l'air. Koutouzow, parvenu enfin à sortir du courant, se dirigea avec sa suite, terriblement diminuée, vers l'endroit d'où partait la fusillade. Le prince André, faisant des efforts surhumains pour le rejoindre, aperçut sur la descente, à travers la fumée, une batterie russe, qui n'avait pas encore cessé son feu et vers laquelle se précipitaient des Français. Un peu, au-dessus d'elle se tenait immobile l'infanterie russe. Un général s'en détacha et s'approcha de Koutouzow, dont la suite se réduisait à quatre personnes. Pâles et émues, ces quatre personnes se regardaient en silence.

« Arrêtez ces misérables ! » dit Koutouzow au chef de régiment. Et, comme pour le punir de ces mots, une volée de balles, semblable à une nichée d'oiseaux, passa en sifflant au-dessus du régiment et de sa tête. Les Français attaquaient la batterie, et, ayant aperçu Koutouzow, ils tiraient sur lui. À cette nouvelle décharge, le commandant de régiment porta vivement la main à sa jambe ; quelques soldats tombèrent, et le porte-

drapeau laissa échapper le drapeau de ses mains : vacillant un moment, il s'accrocha aux baïonnettes des soldats ; ceux-ci se mirent à tirer sans en avoir reçu l'ordre.

Un soupir désespéré sortit de la poitrine de Koutouzow.

« Bolkonsky, murmura-t-il d'une voix de vieillard affaibli et en lui montrant le bataillon à moitié détruit, que veut donc dire cela ? »

À peine avait-il prononcé ces mots, que le prince André, le gosier serré par des larmes de honte et de colère, s'était jeté à bas de son cheval et se précipitait vers le drapeau.

« Enfants, en avant ! » cria-t-il d'une voix perçante. « Le moment est venu ! » se dit-il, en saisissant la hampe et écoutant avec bonheur le sifflement des balles dirigées contre lui. Quelques soldats tombèrent encore.

« Hourra ! » s'écria-t-il, en soulevant avec peine le drapeau.

Et courant en avant, persuadé que tout le bataillon le suivait, il fit encore quelques pas ; un soldat, puis un second, puis tous s'élancèrent à sa suite en le dépassant. Un sous-officier s'empara du précieux fardeau, dont le poids faisait trembler le bras du prince André, mais il fut tué au même moment. Le reprenant encore une fois, André continua sa course avec le bataillon. Il voyait devant lui nos artilleurs : les uns se battaient, les autres abandonnaient leurs pièces et couraient à sa rencontre ; il voyait les fantassins français s'emparer de nos chevaux et tourner nos canons. Il en était à vingt pas, les balles pleuvaient et fauchaient tout autour de lui, mais ses yeux rivés sur la batterie ne s'en détachaient pas. Là, un artilleur roux, le schako enfoncé, et un Français se disputaient la possession d'un refouloir ; l'expression égarée et haineuse de leur figure lui était

parfaitement visible ; on sentait qu'ils ne se rendaient pas compte de ce qu'ils faisaient.

« Que font-ils ? se demanda le prince André. Pourquoi l'artilleur ne fuit-il pas, puisqu'il n'a plus d'arme, et pourquoi le Français ne l'abat-il pas ? Il n'aura pas le temps de se sauver, que le Français se souviendra qu'il a son fusil ! En effet, un second Français arriva sur les combattants, et le sort de l'artilleur roux, qui venait d'arracher le refouloir des mains de son adversaire, allait se décider. Mais le prince André n'en vit pas la fin. Il reçut sur la tête un coup d'une violence extrême, qu'il crut lui avoir été appliqué par un de ses voisins. La douleur était moins sensible que désagréable, dans ce moment où elle faisait une diversion à sa pensée :

« Mais que m'arrive-t-il ? je ne me tiens plus ? mes jambes se dérobent sous moi. » Et il tomba sur le dos. Il rouvrit les yeux, dans l'espoir d'apprendre le dénouement de la lutte des deux Français avec l'artilleur, et si les canons étaient sauvés ou emmenés. Mais il ne vit plus rien que bien haut au-dessus de lui un ciel immense, profond, où voguaient mollement de légers nuages grisâtres. « Quel calme, quelle paix ! se disait-il ; ce n'était pas ainsi quand je courais, quand nous courions en criant ; ce n'était pas ainsi, lorsque les deux figures effrayées se disputaient le refouloir ; ce n'était pas ainsi que les nuages flottaient dans ce ciel sans fin ! Comment ne l'avais-je pas remarquée plus tôt, cette profondeur sans limites ? Comme je suis heureux de l'avoir enfin aperçue !… Oui ! tout est vide, tout est déception, excepté cela ! Et Dieu soit loué pour ce repos, pour ce calme !… »

XVII

À neuf heures du matin, au flanc droit, que commandait Bagration, l'affaire n'était pas encore engagée. Malgré l'insistance de Dolgoroukow, désireux de n'en point assumer la responsabilité, il lui proposa d'envoyer demander les ordres du général en chef. Vu la distance de dix verstes qui séparait les deux ailes de l'armée, l'envoyé, s'il n'était pas tué, ce qui était peu probable, et s'il parvenait à découvrir le général en chef, ce qui était très difficile, ne pourrait revenir avant le soir ; il en était bien convaincu.

Jetant un regard sur sa suite, les yeux endormis et sans expression de Bagration s'arrêtèrent sur la figure émue, presque enfantine de Rostow. Il le choisit.

« Et si je rencontre Sa Majesté avant le général en chef, Excellence ? lui dit Rostow.

– Vous pourrez demander les ordres de Sa Majesté, » dit Dolgoroukow, en prévenant la réponse de Bagration.

Après avoir été relevé de sa faction, Rostow avait dormi quelques heures et se sentait plein d'entrain, d'élasticité, de confiance en lui-même et en son étoile, et prêt à tenter l'impossible.

Ses désirs s'étaient accomplis : une grande bataille se livrait ; il y prenait part, et de plus, attaché à la personne du plus brave des généraux, il était envoyé en mission auprès de Koutouzow, avec chance de rencontrer l'Empereur. La matinée était claire, son cheval était bon. Son âme s'épanouissait toute joyeuse. Longeant d'abord les lignes immobiles des troupes de Bagration, il arriva sur un terrain occupé par la cavalerie d'Ou-

varow ; il y remarqua les premiers signes précurseurs de l'attaque ; l'ayant dépassé, il entendit distinctement le bruit du canon et les décharges de mousqueterie, qui augmentaient d'intensité à chaque instant.

Ce n'était plus un ou deux coups solitaires qui retentissaient à intervalles réguliers dans l'air frais du matin, mais bien un roulement continu, dans lequel se confondaient les décharges d'artillerie avec la fusillade et qui se répercutait sur le versant des montagnes, en avant de Pratzen.

De légers flocons de fumée, voltigeant, se poursuivant l'un l'autre, s'échappaient des fusils, tandis que des batteries s'élevaient de gros tourbillons de nuages, qui se balançaient et s'étendaient dans l'espace. Les baïonnettes des masses innombrables d'infanterie en mouvement brillaient à travers la fumée et laissaient apercevoir l'artillerie avec ses caissons verts, qui se déroulait au loin comme un étroit ruban.

Rostow s'arrêta pour regarder ce qui se passait : où allaient-ils ? pourquoi marchaient-ils en tous sens, devant, derrière ? il ne pouvait le comprendre ; mais ce spectacle, au lieu de lui inspirer de la crainte et de l'abattement, ne faisait au contraire qu'augmenter son ardeur.

« Je ne sais ce qui en résultera, mais à coup sûr ce sera bien, » se disait-il.

Après avoir dépassé les troupes autrichiennes, il arriva à la ligne d'attaque… C'était la garde qui donnait.

« Tant mieux ! je le verrai de plus près. »

Plusieurs cavaliers venaient à lui en galopant. Il reconnut les uhlans de la garde, dont les rangs avaient été rompus et qui

abandonnaient la mêlée. Rostow remarqua du sang sur l'un d'eux.

« Peu m'importe, » se dit-il. À quelques centaines de pas de là, il vit arriver au grand trot sur sa gauche, de façon à lui couper la route, une foule énorme de cavaliers, aux uniformes blancs et scintillants, montés sur des chevaux noirs. Lançant son cheval à toute bride, afin de leur laisser le champ libre, il y serait certainement parvenu, si la cavalerie n'avait pressé son allure ; il la voyait gagner du terrain et entendait le bruit des chevaux, et le cliquetis des armes se rapprochait de plus en plus de lui. Au bout d'une minute à peine, il distinguait les visages des chevaliers-gardes qui allaient attaquer l'infanterie française : ils galopaient, tout en retenant leurs montures.

Rostow entendit le commandement : « Marche ! Marche ! donné par un officier qui lançait son pur-sang ventre à terre. Craignant d'être écrasé ou entraîné, Rostow longeait leur front au triple galop, dans l'espoir de traverser le terrain qu'il avait en vue, avant leur arrivée.

Il craignait de ne pouvoir éviter le choc du dernier chevalier-garde, dont la haute taille contrastait avec sa frêle apparence. Il aurait été immanquablement foulé aux pieds, et son Bédouin avec lui, s'il n'avait eu l'heureuse inspiration de faire siffler son fouet devant les yeux de la belle et forte monture du chevalier-garde : elle tressaillit et dressa les oreilles ; mais, à un vigoureux coup d'éperon de son cavalier, Bédouin releva la queue et, tendant le cou, s'élança encore plus rapide. À peine Rostow les avait-il distancés qu'il entendit crier : « Hourra ! » et, se retournant, il vit les premiers rangs s'engouffrer dans un régiment d'infanterie française, aux épaulettes rouges. L'épaisse fumée d'un canon invisible les déroba aussitôt à sa vue.

C'était cette brillante et fameuse charge des chevaliers-gardes tant admirée des Français eux-mêmes ! Avec quel serre-

ment de cœur n'entendit-il pas raconter, plus tard, que de toute cette masse de beaux hommes, de toute cette brillante fleur de jeunesse, riche, élégante, montée sur des chevaux de prix, officiers et junkers, qui l'avaient dépassé dans un galop furieux, il ne restait que dix-huit hommes !

« Mon heure viendra, je n'ai rien à leur envier, se disait Rostow en s'éloignant. Peut-être vais-je voir l'Empereur. »

Atteignant enfin notre infanterie de la garde, il se trouva au milieu des boulets, qu'il devina plutôt qu'il ne les entendit, en voyant les figures inquiètes des soldats et l'expression grave et plus contenue des officiers.

Une voix, celle de Boris, lui cria tout à coup :

« Rostow ! Qu'en dis-tu ? nous voilà aux premières loges ! Notre régiment a été rudement engagé ! »

Et il souriait de cet heureux sourire de la jeunesse, qui vient le recevoir le baptême du feu. Rostow s'arrêta :

« Eh bien ! et quoi ?

– Repoussés ! » répondit Boris, devenu bavard.

Et là-dessus il lui raconta comment la garde, voyant des troupes devant elle et les ayant prises pour des Autrichiens, le sifflement des boulets leur avait prouvé bientôt qu'ils formaient la première ligne et qu'ils devaient attaquer.

« Où vas-tu ? lui demanda Boris.

– Trouver le commandant en chef.

– Le voilà ! lui répondit Boris en lui indiquant le grand-duc Constantin à cent pas d'eux, en uniforme de chevalier-garde, la tête dans les épaules, les sourcils froncés, criant et gesticulant contre un officier autrichien, blanc et blême.

– Mais c'est le grand-duc, et je cherche le général en chef ou l'Empereur, dit Rostow en s'éloignant.

– Comte, comte, lui cria Berg, en lui montrant sa main enveloppée d'un mouchoir ensanglanté, je suis blessé au poignet droit, et je suis resté à mon rang ! Voyez, comte, je suis obligé de tenir mon épée de la main gauche ! Dans ma famille tous les « Von Berg » ont été des chevaliers ! »

Et Berg continuait à parler que Rostow était déjà loin.

Franchissant un espace désert, pour ne pas se trouver exposé au feu de l'ennemi, il suivit la ligne des réserves, en s'éloignant par là du centre de l'action. Tout à coup devant lui et sur les derrières de nos troupes, dans un endroit où l'on ne pouvait guère supposer la présence des Français, il entendit tout près de lui une vive fusillade.

« Qu'est-ce que cela peut être ? se demanda-t-il. L'ennemi sur nos derrières ?... C'est impossible, – et une peur folle s'empara de lui à la pensée de l'issue possible de la bataille... – Quoi qu'il en soit, il n'y a pas à l'éviter, il faut que je découvre le général en chef, et, si tout est perdu, il ne me reste qu'à mourir avec eux. »

Le noir pressentiment qui l'avait envahi se confirmait chaque pas qu'il faisait sur le terrain occupé par les troupes de toute arme derrière le village de Pratzen.

« Que veut dire cela ? Sur qui tire-t-on ? Qui tire ? se demandait Rostow en rencontrant des soldats russes et autrichiens qui fuyaient en courant pêle-mêle.

– Le diable sait ce qui en est ! Il a battu tout le monde ! Tout est perdu ! lui répondirent en russe, en allemand, en tchèque tous ces fuyards, comprenant aussi peu que lui ce qui se passait autour d'eux.

– Qu'ils soient rossés, ces Allemands !

– Que le diable les écorche, ces traîtres ! » répondit un autre.

– Que le diable emporte ces Russes ! » grommelait un Allemand.

Quelques blessés se traînaient le long du chemin. Les jurons, les cris, les gémissements se confondaient en un écho prolongé et sinistre. La fusillade avait cessé, et Rostow apprit plus tard que les fuyards allemands et russes avaient tiré les uns sur les autres.

« Mon Dieu ! se disait Rostow, et l'Empereur qui peut, d'un moment à l'autre, voir cette débandade !... Ce ne sont que quelques misérables sans doute ! Ça ne se peut pas, ça ne se peut pas ; il faut les dépasser au plus vite ! »

La pensée d'une complète déroute ne pouvait lui entrer dans l'esprit, malgré la vue des batteries et des troupes françaises sur le plateau de Pratzen, sur le plateau même où on lui avait enjoint d'aller trouver l'Empereur et le général en chef.

XVIII

Aux environs du village de Pratzen, pas un chef n'était visible. Rostow n'y aperçut que des troupes fuyant à la débandade. Sur la grande route, des calèches, des voitures de toute espèce, des soldats russes, autrichiens, de toute arme, blessés et non blessés, défilèrent devant lui. Toute cette foule se pressait, bourdonnait, fourmillait et mêlait ses cris au son sinistre des bombes lancées par les bouches à feu françaises des hauteurs de Pratzen.

« Où est l'Empereur ? où est Koutouzow ? » demandait-il au hasard sans obtenir de réponse.

Enfin, attrapant un soldat au collet, il le força à l'écouter : « Hé ! l'ami ! Il y a longtemps qu'ils sont tous là-bas, qu'ils ont filé en avant, » lui répondit le soldat en riant.

Lâchant ce soldat, évidemment ivre, Rostow arrêta un domestique militaire, qui lui semblait devoir être écuyer d'un personnage haut placé. Le domestique lui raconta que l'Empereur avait passé en voiture sur cette route une heure auparavant à fond de train, et qu'il était dangereusement blessé. « C'est impossible, ce n'était pas lui, dit Rostow. – Je l'ai vu de mes propres yeux, répondit le domestique avec un sourire malin. Il y a assez longtemps que je le connais : combien de fois ne l'ai-je pas vu à Pétersbourg. Il était très pâle, dans le fond de sa voiture. Comme il les avait lancés ses quatre chevaux noirs, Ilia Ivanitch ! On dirait que je ne le connais pas, ces chevaux, et que l'Empereur peut avoir un autre cocher qu'Ilia Ivanitch !

– Qui cherchez-vous ? lui demanda, quelques pas plus loin, un officier blessé... le général en chef ? Il a été tué par un boulet dans la poitrine, devant notre régiment !

– Il n'a pas été tué, il a été blessé ! dit un autre.

– Qui ? Koutouzow ? demanda Rostow.

– Non, pas Koutouzow… comment l'appelle-t-on ?… Enfin qu'importe ! Il n'en est pas resté beaucoup de vivants. Allez de ce côté, vous trouverez tous les chefs réunis au village de Gostieradek. »

Rostow continua son chemin au pas, ne sachant plus que faire, ni à qui s'adresser. L'Empereur blessé ! La bataille perdue !… Suivant la direction indiquée, il voyait au loin une tour et les clochers d'une église. Pourquoi se dépêcher ? Il n'avait rien à demander à l'Empereur, ni à Koutouzow, fussent-ils même sains et saufs.

« Prenez le chemin à gauche, Votre Noblesse ; si vous allez tout droit, vous vous ferez tuer. »

Rostow réfléchit un instant et suivit la route qu'on venait de lui signaler comme dangereuse.

« Ça m'est bien égal ! l'Empereur étant blessé, qu'ai-je besoin de me ménager ? »

Et il déboucha sur l'espace où il y avait eu le plus de morts et de fuyards. Les Français n'y étaient pas encore, et le peu de Russes qui avaient survécu l'avaient abandonné. Sur ce champ gisaient, comme des gerbes bien garnies, des tas de dix, quinze hommes tués et blessés ; les blessés rampaient pour se réunir par deux et par trois, et poussaient des cris qui frappaient péniblement l'oreille de Rostow ; il lança son cheval au galop pour éviter ce spectacle des souffrances humaines. Il avait peur, non pas pour sa vie, mais peur de perdre ce sang-froid qui lui était si nécessaire et qu'il avait senti faiblir en voyant ces malheureux.

Les Français avaient cessé de tirer sur cette plaine désertée par les vivants ; mais, à la vue de l'aide de camp qui la traversait, leurs bouches à feu lancèrent quelques boulets. Ces sons stridents et lugubres, ces morts dont il était entouré lui causèrent une impression de terreur et de pitié pour lui-même. Il se souvint de la dernière lettre de sa mère et se dit à lui-même : « Qu'aurait-elle éprouvé en me voyant ici sous le feu de ces canons ? »

Dans le village de Gostieradek, qui était hors de la portée des boulets, il retrouva les troupes russes, quittant le champ de bataille en ordre, quoique confondues entre elles. On y parlait de la bataille perdue, comme d'un fait avéré : mais personne ne put indiquer à Rostow où étaient l'Empereur et Koutouzow. Les uns assuraient que le premier était réellement blessé ; d'autres démentaient ce bruit, en l'expliquant par la fuite du grand-maréchal comte Tolstoï, pâle et terrifié, que l'on avait vu passer dans la voiture de l'Empereur. Ayant appris que quelques grands personnages se trouvaient derrière le hameau à gauche, Rostow s'y dirigea, non plus dans l'espoir de rencontrer celui qu'il cherchait, mais par acquit de conscience. À trois verstes plus loin, il dépassa les dernières troupes russes, et, à côté d'un verger séparé de la route par un fossé, il vit deux cavaliers. Il lui sembla connaître l'un deux, qui portait un plumet blanc ; l'autre, sur un magnifique cheval alezan, qu'il crut aussi avoir déjà vu, arrivé au fossé, éperonna sa monture et, lui rendant la bride, le franchit légèrement ; quelques parcelles de terre jaillirent sous les sabots du cheval, et alors, lui faisant faire volte-face, il franchit de nouveau le fossé et s'approcha respectueusement de son compagnon, comme pour l'engager à suivre son exemple. Celui auquel il s'adressait fit un geste négatif de la tête et de la main, et Rostow reconnut aussitôt son Empereur, son Empereur adoré, dont il pleurait la défaite.

« Mais il ne peut pas rester là, tout seul, au milieu de ce champ désert ! » se dit-il. Alexandre tourna la tête, et il put apercevoir ces traits si profondément gravés dans son cœur. L'Empereur était pâle ; ses joues étaient creuses, ses yeux enfoncés ; mais la douceur et la mansuétude, empreintes sur sa figure, n'en étaient que plus frappantes. Rostow était heureux de le voir, heureux de la certitude que sa blessure n'était qu'une invention sans fondement, et il se disait qu'il était de son devoir de lui transmettre sans plus tarder le message du prince Dolgoroukow.

Mais, comme un jeune amoureux ému et tremblant, qui n'ose donner cours à ses rêveries passionnées de la nuit, et cherche avec effroi un faux fuyant, afin de retarder le moment du rendez-vous si ardemment désiré, Rostow, en présence de son désir réalisé, ne savait s'il lui fallait s'approcher de l'Empereur ou si cette tentative ne serait pas inconvenante et déplacée.

« J'aurais peut-être l'air, se disait-il, de profiter avec empressement de ce moment de solitude et d'abattement. Une figure inconnue peut lui être désagréable, et puis, que lui dirai-je, quand un regard de lui suffit pour m'ôter la voix ?

Les paroles qu'il aurait dû prononcer lui expiraient sur les lèvres, d'autant plus qu'il leur avait donné un tout autre cadre, l'heure triomphante d'une victoire, ou le moment où, étendu sur son lit de douleur, l'Empereur le remercierait de ses exploits héroïques, et où, lui mourant, il ferait à son souverain bien aimé l'aveu de son dévouement, si noblement confirmé par sa mort.

« Et d'ailleurs que lui demanderais-je ? il est quatre heures du soir, et la bataille est perdue ! Non, non, je ne m'approcherai pas de lui : je ne dois pas interrompre ses pensées. Il vaut mieux mourir mille fois que d'en recevoir un regard courroucé. »

Il s'éloigna donc tristement, le désespoir dans l'âme, en se retournant toujours pour suivre les mouvements de son souverain.

Il vit le capitaine Von Toll s'approcher de l'Empereur et l'aider à franchir à pied le fossé et à s'asseoir ensuite sous un pommier. Toll resta debout à côté de lui, en lui parlant avec chaleur. Ce spectacle remplit Rostow de regrets et d'envie, surtout lorsqu'il vit l'Empereur, portant une main à ses yeux, tendre l'autre à Toll.

« J'aurais pu être à sa place, » se dit-il. Et, ne pouvant retenir les larmes qui coulaient de ses yeux, il continua à s'éloigner, ne sachant à quoi se décider ni de quel côté se diriger. Son désespoir était d'autant plus violent, qu'il s'accusait de faiblesse. Il aurait pu, il aurait dû s'approcher. C'était le moment ou jamais de faire preuve de dévouement, et il n'en avait pas profité. Il tourna bride et revint à l'endroit où il avait aperçu l'Empereur, et où il n'y avait plus personne. Une longue file de charrettes et de fourgons passait lentement, et Rostow apprit d'un des conducteurs que l'état-major de Koutouzow était non loin du village, et qu'ils s'y rendaient. Il les suivit.

À cinq heures du soir, la bataille était perdue sur tous les points. Plus de cent bouches à feu étaient tombées au pouvoir des Français.

Tout le corps d'armée de Prsczebichewsky avait mis bas les armes. Les autres colonnes, ayant perdu la moitié de leurs hommes, se repliaient en troupes débandées.

Le reste des colonnes de Langeron et de Doktourow se pressait confusément autour des étangs et des écluses du village d'Auguest.

Sur ce point seul, à six heures du soir, continuait encore le feu de l'ennemi, qui, ayant placé des batteries à mi-côte de la hauteur de Pratzen, tirait sur nos troupes en retraite.

Doktourow et d'autres à l'arrière-garde, reformant leurs bataillons, se défendaient contre la cavalerie française qui les poursuivait. Le jour tombait. Sur l'étroite chaussée d'Auguest, pendant une longue série de paisibles années, le bon vieux meunier, en bonnet de coton, avait jeté ses lignes dans l'étang, pendant que son petit-fils, ses manches de chemise retroussées, s'amusait à plonger la main dans le grand arrosoir où frétillaient les poissons argentés ; sur cette même chaussée, sous l'œil du paysan morave en bonnet de fourrure, en habit gros bleu, d'énormes chariots avaient longtemps passé au pas, amenant au moulin de riches gerbes de froment et remportant de gros sacs d'une farine blanche et légère dont la fine poussière voltigeait en l'air ; et maintenant on y voyait une foule égarée, affolée, se pressant, se heurtant, s'écrasant sous les pieds des chevaux, les roues des fourgons, des avant-trains, et foulant aux pieds les mourants, pour aller se faire tuer quelques pas plus loin.

Toutes les dix secondes, un boulet ou une grenade tombait et éclatait au milieu de cette foule compacte, tuant et couvrant de sang tous ceux qu'ils atteignaient. Dologhow, déjà officier, blessé à la main, seul avec ses dix hommes et son chef à cheval, représentait tout ce qui restait du régiment. Entraînés par la masse, ils s'étaient frayé un chemin jusqu'à l'entrée de la chaussée, où ils s'étaient vus arrêtés par le cheval d'un avant-train, qui était tombé et qu'il fallait dégager. Un boulet tua un homme derrière eux, un second en frappa un autre devant, et le sang jaillit sur Dologhow. La foule se rua en avant avec désespoir et s'arrêta de nouveau.

« Le salut est au delà de ces cent pas ; rester ici c'est la mort ! » voilà ce que tout le monde disait.

Dologhow, qui avait été refoulé au milieu, parvint jusqu'au bord de la digue, et courut sur la faible couche de glace qui recouvrait l'étang.

« Voyons ! tourne par ici, cria-t-il au canonnier. Elle tient… ! » La glace le supportait effectivement, mais elle craquait et cédait sous ses pas, et il était évident que, sans attendre le poids du canon et de cette foule, elle allait s'enfoncer sous lui. On le regardait, on se pressait sur les bords, sans se décider à l'imiter. Le commandant du régiment, à cheval, leva le bras, ouvrit la bouche pour lui parler, lorsqu'un boulet siffla si bas au-dessus de toutes ces têtes terrifiées, qu'elles s'inclinèrent, et quelque chose tomba. C'était le général qui s'affaissait dans une mare de sang ! Personne ne le regarda, personne ne songea à le relever !

« Sur la glace ! sur la glace ! n'entends-tu pas ! Tourne, tourne, » crièrent plusieurs voix ; les gens ne savaient pas encore même pourquoi ils criaient ainsi.

Un des derniers avant-trains s'y engagea, et la foule se précipita sur la glace, qui craqua sous l'un des fuyards ; son pied s'enfonça dans l'eau ; en faisant un effort pour le retirer, il y tomba jusqu'à la ceinture. Les plus proches hésitèrent, l'homme de l'avant-train arrêta son cheval, tandis que derrière continuaient les cris : « En avant ! En avant sur la glace ; » et des hurlements de terreur retentirent de toutes parts. Les soldats, entourant le canon, tiraient et battaient les chevaux pour les forcer à avancer. Les chevaux partirent, la glace s'effondra d'un seul bloc, et quarante hommes disparurent. Cependant les boulets ne cessaient de siffler et de tomber avec une sinistre régularité, tantôt sur la glace, tantôt dans l'eau, et de décimer cette masse vivante, qui avait envahi la digue, les étangs et leurs rives.

XIX

Pendant ce temps, le prince André gisait toujours au même endroit sur la hauteur de Pratzen, serrant dans ses mains un morceau de la hampe du drapeau, perdant du sang et poussant à son insu des gémissements plaintifs et faibles comme ceux d'un enfant.

Vers le soir, ses gémissements cessèrent : il était sans connaissance. Tout à coup il rouvrit les yeux, ne se rendant pas compte du temps écoulé et se sentant de nouveau vivant et souffrant d'une blessure cuisante à la tête :

« Où est-il donc ce ciel sans fond que j'ai vu ce matin et que je ne connaissais pas auparavant ?… » Ce fut sa première pensée. « … Et ces souffrances aussi m'étaient inconnues ! Oui, je ne savais rien, rien jusqu'à présent. Mais où suis-je ? »

Il écouta et entendit le bruit de plusieurs chevaux et de voix qui s'avançaient de son côté. On parlait français. Il ne tourna pas la tête. Il regardait toujours ce ciel si haut au-dessus de lui, dont l'azur insondable apparaissait à travers de légers nuages.

Ces cavaliers, c'étaient Napoléon et deux aides de camp. Bonaparte avait fait le tour du champ de bataille et donné des ordres pour renforcer les batteries dirigées sur la digue d'Auguest ; il examinait maintenant les blessés et les morts abandonnés sur le terrain.

« De beaux hommes ! dit-il à la vue d'un grenadier russe, étendu sur le ventre, la face contre terre, la nuque noircie et les bras déjà raidis par la mort.

– Les munitions des pièces de position sont épuisées, sire ! lui dit un aide de camp, envoyé des batteries qui mitraillaient Auguest.

– Faites avancer celles de la réserve, répondit Napoléon en s'éloignant de quelques pas et en s'arrêtant à côté du prince André, qui serrait toujours la hampe mutilée dont le drapeau avait été pris comme trophée par les Français.

– Voilà une belle mort ! » dit Napoléon.

Le prince André comprit qu'il était question de lui et que c'était Napoléon qui parlait ; mais ses paroles bourdonnèrent à son oreille sans qu'il y attachât le moindre intérêt, et il les oublia aussitôt. Sa tête était brûlante ; ses forces s'en allaient avec son sang, et il ne voyait devant lui que ce ciel lointain et éternel. Il avait reconnu Napoléon, – son héros ; – mais dans ce moment ce héros lui paraissait si petit, si insignifiant en comparaison de ce qui se passait entre son âme et ce ciel sans limites ! Ce qu'on disait, qui s'était arrêté près de lui, tout lui était indifférent, mais il était content de leur halte ; il sentait confusément qu'on allait l'aider à rentrer dans cette existence qu'il trouvait si belle, depuis qu'il l'avait comprise autrement. Il rassembla toutes ses forces pour faire un mouvement et pour articuler un son ; il remua un pied et poussa un faible gémissement.

« Ah ! il n'est pas mort ? dit Napoléon. Qu'on relève ce jeune homme, qu'on le porte à l'ambulance ! »

Et l'Empereur alla à la rencontre du maréchal Lannes qui, souriant, se découvrit devant lui et le félicita de la victoire.

Bientôt le prince André ne se souvint plus de rien ; la douleur causée par les efforts de ceux qui le soulevaient, les secousses du brancard et le sondage de sa plaie à l'ambulance lui avaient de nouveau fait perdre connaissance. Il ne revint à lui

que le soir, pendant qu'on le transportait à l'hôpital avec plusieurs autres Russes blessés et prisonniers. Pendant ce trajet, il se sentit ranimé et put regarder ce qui se passait autour de lui et même parler.

Les premiers mots qu'il entendit furent ceux de l'officier français chargé d'escorter les blessés :

« Arrêtons-nous ici : l'Empereur va passer ; il faut lui procurer le plaisir de voir ces messieurs.

– Bah ! il y a tant de prisonniers cette fois… une grande partie de l'armée russe… il doit en avoir assez, dit un autre.

– Oui ! mais pourtant, reprit le premier en désignant un officier russe blessé, en uniforme de chevalier-garde, celui-là est, dit-on, le commandant de toute la garde de l'empereur Alexandre ! »

Bolkonsky reconnut le prince Repnine, qu'il avait rencontré dans le monde à Pétersbourg. À côté de lui se tenait un jeune chevalier-garde de dix-neuf ans, également blessé. »

Bonaparte, arrivant au galop, arrêta court son cheval devant eux :

« Qui est le plus élevé en grade ? » demanda-t-il en voyant les blessés.

On lui nomma le colonel prince Repnine.

« Êtes-vous le commandant du régiment des chevaliers-gardes de l'empereur Alexandre ?

– Je ne commandais qu'un escadron.

– Votre régiment a fait son devoir avec honneur !

– L'éloge d'un grand capitaine est la plus belle récompense du soldat, répondit Repnine.

– C'est avec plaisir que je vous le donne, dit Napoléon. Qui est ce jeune homme à côté de vous ? »

Repnine nomma le lieutenant Suchtelen.

Napoléon le regarda en souriant :

« Il est venu bien jeune se frotter à nous ?

– La jeunesse n'empêche pas le courage, murmura Suchtelen d'une voix émue.

– Belle réponse, jeune homme ; vous irez loin ! »

Pour compléter ce spectacle de triomphe, le prince André avait été aussi placé, sur le premier rang, de façon à frapper forcément le regard de l'Empereur, qui se souvint de l'avoir déjà aperçu sur le champ de bataille.

« Et vous, jeune homme, comment vous sentez-vous, mon brave ? »

Le prince André, les yeux fixés sur lui, gardait le silence. Tandis que, cinq minutes auparavant, le blessé avait pu échanger quelques mots avec les soldats qui le transportaient, maintenant, les yeux fixés sur l'Empereur, il gardait le silence !... Qu'étaient en effet les intérêts, l'orgueil, la joie triomphante de Napoléon ? qu'était le héros lui-même, en comparaison de ce beau ciel, plein de justice et de bonté, que son âme avait embrassé et compris... ? Tout lui semblait si misérable, si mesquin,

si différent de ces pensées solennelles et sévères qu'avaient fait naître en lui l'épuisement de ses forces et l'attente de la mort !

Les yeux fixés sur Napoléon, il pensait à l'insignifiance de la grandeur, à l'insignifiance de vie, dont personne ne comprenait le but, à l'insignifiance encore plus grande de la mort, dont le sens restait caché et impénétrable aux vivants !

« Qu'on s'occupe de ces messieurs, dit Napoléon sans attendre la réponse du prince André, qu'on les mène au bivouac et que le docteur Larrey examine leurs blessures. Au revoir, prince Repnine ! » Et il les quitta, les traits illuminés par le bonheur.

Témoins de la bienveillance de l'Empereur envers les prisonniers, les soldats qui portaient le prince André, et qui lui avaient enlevé la petite image suspendue à son cou par sa sœur, s'empressèrent de la lui rendre ; il la trouva subitement posée sur sa poitrine au-dessus de son uniforme, sans savoir par qui et comment elle y avait été remise.

« Quel bonheur ce serait, pensa-t-il en se rappelant le profond sentiment de vénération de sa sœur, quel bonheur ce serait, si tout était aussi simple, aussi clair que Marie semble le croire ! Comme il serait bon de savoir où chercher aide et secours dans cette vie, et ce qui nous attend après la mort !... Je serais si heureux, si calme si je pouvais dire : Seigneur, ayez pitié de moi !... Mais à qui le dirais-je ? Ou cette force incommensurable, incompréhensible, à laquelle je ne puis ni m'adresser, ni exprimer ce que je sens, est le grand Tout, ou bien c'est le néant, ou bien c'est ce Dieu qui est renfermé ici dans cette image de Marie ! Rien, rien n'est certain, sinon le peu de valeur de ce qui est à la portée de mon intelligence et la majesté de cet inconnu insondable, le seul réel peut-être et le seul grand ! »

Le brancard fut emporté, et, à chaque secousse, il sentait une douleur intense, augmentée par la fièvre et le délire qui

s'emparaient de lui. Il revoyait son père, sa sœur, sa femme, ce fils qui allait lui naître, la petite et insignifiante personne de Napoléon, et toutes ces images passaient et repassaient sur l'azur de ce ciel bleu et profond, qui se mêlait à toutes ses fiévreuses hallucinations. Il lui semblait déjà jouir à Lissy-Gory de la vie de famille calme et tranquille, lorsqu'apparaissait tout à coup à ses yeux un petit Napoléon, dont le regard indifférent, heureux du malheur d'autrui, le pénétrait de doute et de souffrance… et il se tournait vers son ciel idéal, qui seul lui promettait l'apaisement ! Vers le matin, tous ces rêves se mêlèrent et se confondirent dans les ténèbres et le chaos d'un état d'inconscience complète, qui, selon l'avis de Larrey (médecin de Napoléon), devait se terminer par la mort plutôt que par la guérison.

« C'est un sujet nerveux et bilieux, dit Larrey, il n'en réchappera pas ! » Et le prince André fut confié, avec quelques autres blessés qui ne laissaient plus d'espoir, aux soins des habitants du pays.

CHAPITRE IV

I

Au commencement de l'année 1806, Nicolas Rostow et Denissow retournèrent chez eux en congé. Comme ce dernier allait à Voronège, Rostow lui proposa de faire avec lui la route jusqu'à Moscou, et même de s'y arrêter quelques jours chez ses parents. À l'avant-dernier relais, Denissow fêta la rencontre d'un ancien camarade, en vidant avec lui trois bouteilles de vin : aussi, malgré les terribles secousses qui le cahotaient dans le traîneau où il était couché tout de son long, il ne se réveilla pas un instant. Plus ils approchaient, plus l'impatience de Rostow augmentait :

« Plus vite, plus vite ! Oh ! ces rues interminables, ces magasins, ces vendeurs de kalatch[24], ces lanternes, ces isvostchiki ! se disait-il après avoir passé la barrière, où l'on avait inscrit leurs noms et leur arrivée en congé… – Denissow, nous y sommes ! Il dort ! – et il se pencha en avant, comme si, par ce mouvement, il pouvait augmenter la vitesse de leur course. – Voilà le carrefour où se tient Zakhar l'isvostchiki, et voilà Zakhar lui-même et son cheval !… Ah ! voilà la boutique où j'achetais du pain d'épice ! Quand donc arriverons-nous ? Va donc !

– Où faut-il s'arrêter ? demanda le postillon.

---

[24] Pain blanc particulier à Moscou. (*Note du traducteur*.

– Mais là-bas au bout, à ce grand bâtiment ! Comment, ne le vois-tu pas ? Tu sais pourtant bien que c'est notre maison ! – Denissow ! Denissow ! Nous arrivons ! »

Denissow souleva la tête et toussa sans répondre.

« Dmitri, dit Rostow en s'adressant au laquais assis près du cocher, est-ce bien chez nous cette lumière ?

– Oh ! que oui, c'est dans le cabinet de votre père.

– Ils ne seront pas encore couchés ? Hein, qu'en penses-tu ?… À propos, n'oublie pas de déballer aussitôt mon nouvel uniforme, – et il passa la main sur sa jeune moustache… – Eh bien donc, en avant ! Réveille-toi donc, Vasia… !

Mais Denissow s'était de nouveau endormi.

« Marche ! marche ! Trois roubles de pourboire ! » s'écria Rostow, qui, à quelques pas de chez lui, croyait ne jamais arriver. Le traîneau prit sur la droite et s'arrêta devant le perron. Rostow reconnut la corniche ébréchée, la borne du trottoir, et s'élança hors du traîneau avant qu'il se fût arrêté. Il franchit les marches d'un bond. L'extérieur de la maison était aussi froid, aussi calme que par le passé. Que faisait à ces murs de pierre l'arrivée ou le départ ? Personne dans le vestibule ! « Mon Dieu ! serait-il arrivé quelque chose ? » se dit Rostow avec un serrement de cœur ; il s'arrêta une minute, puis reprit sa course dans l'escalier aux marches usées, qu'il connaissait si bien. « Et voilà le même bouton de porte déjeté, dont la malpropreté agaçait toujours la comtesse, et voilà l'antichambre ! » Elle n'était éclairée dans ce moment que par une chandelle.

Le vieux Michel dormait sur une banquette, et Procope, le laquais, cet athlète d'une force proverbiale qui soulevait l'ar-

rière-train d'une voiture, tressait dans un coin des chaussures en écorce. Il se retourna au bruit de la porte qui s'ouvrait avec fracas, et sa figure endormie et insouciante exprima subitement une joie mêlée de terreur :

« Ah ! notre père et les saints archanges ! Le jeune comte ! s'écria-t-il. C'est-il possible ? » Et Procope, tremblant d'émotion, se précipita vers la porte du salon ; mais, revenant aussitôt sur ses pas, il se jeta sur l'épaule de son maître et la baisa.

« Ils se portent tous bien ? demanda Rostow, en lui retirant sa main.

– Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! Ils viennent seulement de finir de dîner. Laisse-toi donc regarder, Votre Excellence !

– Ainsi donc, tout va bien ?

– Dieu merci, Dieu merci ! »

Rostow, oubliant Denissow et ne voulant pas se laisser devancer par le domestique, jeta sa pelisse et entra, en courant sur la pointe des pieds, dans la grande salle obscure ; les tables de jeux y étaient à la même place, et le lustre était toujours enveloppé dans sa housse. Il n'était pas arrivé au salon qu'un ouragan impétueux s'abattit sur lui d'une porte latérale et le couvrit de baisers. Un second, un troisième l'enveloppèrent à leur tour. Ce ne fut plus qu'embrassements, exclamations et larmes de joie. Il ne savait lequel des trois était son père, Natacha, ou Pétia ; tous criaient, parlaient et l'embrassaient en même temps, mais il remarqua l'absence de sa mère.

« Et moi qui ne le savais pas ?... Nicolouschka... mon ami.

– Le voilà ! C'est bien lui... Kolia, mon bijou... Est-il changé ! Et il n'y a pas de lumière ! Vite du thé...

– Mais embrasse-moi donc !…

– Ma bonne petite âme !… »

Sonia, Natacha, Pétia, Anna Mikhaïlovna, Véra, le vieux comte, tous le serraient dans leurs bras à tour de rôle, et les domestiques et les filles de chambre, entrant à la suite les uns es autres, poussaient des exclamations. Pétia se cramponnait à ses jambes et criait :

« Et moi donc, et moi donc ! »

Natacha, après l'avoir étouffé de baisers, avait saisi sa veste et sautait comme une chèvre, sans changer de place et en poussant des cris aigus.

On ne voyait que des yeux brillants de larmes de joie et d'affection, et les lèvres se rapprochaient pour échanger de nouveaux baisers.

Sonia, rouge comme le koumatch[25], le tenait par la main et fixait sur lui un regard rayonnant de bonheur. Elle venait d'avoir seize ans : elle était jolie, et l'exaltation du moment doublait encore sa beauté. Toute haletante, elle ne le quittait pas des yeux et souriait. Il lui répondit par un regard plein de reconnaissance ; mais on voyait qu'il cherchait, qu'il attendait quelqu'un, sa mère, qui ne s'était pas encore montrée, tout à coup on entendit derrière la porte des pas si précipités, rapides, qu'ils ne pouvaient être que ceux de la comtesse. Tous s'écartèrent, et il s'élança à son cou. Elle tomba dans ses bras en sanglotant ; sans avoir la force de relever la tête, elle se serrait contre lui, sa figure appuyée contre les froids brandebourgs de son uni-

---

[25] Cotonnade rouge à l'usage des paysans. (*Note du traducteur.*)

forme. Denissow, qui était entré sans être remarqué, les regardait et s'essuyait les yeux.

« Vasili Denissow, l'ami de votre fils, dit-il au comte qui regardait avec étonnement le nouveau venu.

– Ah ! je sais, je sais. Très heureux, dit le comte en l'embrassant. Nicolouchka nous l'avait écrit… Natacha, Véra, le voilà, c'est Denissow ! »

Tous ces visages rayonnants de joie se tournèrent aussitôt vers la personne ébouriffée de Denissow et l'entourèrent.

« Mon cher petit Denissow ! » dit Natacha, à laquelle la joie avait troublé la cervelle, et, s'élançant vers lui, elle l'embrassa. Denissow, légèrement embarrassé, rougit et, prenant la main de Natacha, la baisa galamment.

Sa chambre étant préparée, on l'y conduisit, pendant que les Rostow se groupaient autour de Nicolas dans le grand salon.

La vieille comtesse n'avait pas lâché la main de son fils, et elle la portait à chaque instant à ses lèvres ; frères et sœurs suivaient à l'envi chacun de ses gestes, de ses mots, de ses regards, se disputant à qui serait le plus près de lui, et s'arrachant la tasse de thé, le mouchoir, la pipe, pour les lui présenter.

La première minute du retour de Rostow lui avait fait éprouver une sensation de bonheur si complète, qu'elle lui semblait ne pouvoir plus que s'affaiblir, et, dans son émotion, il en demandait encore et encore.

Le lendemain, il dormit jusqu'à dix heures du matin.

Dans la pièce voisine, imprégnée d'une forte odeur de tabac, traînaient de tous côtés des sabres, des gibernes, des havre-

sacs, des malles ouvertes, des bottes sales, à côté desquelles se dressaient contre le mur d'autres bottes bien cirées, avec leurs éperons. Les domestiques portaient des lavabos, de l'eau chaude pour la barbe, et les habits qu'ils venaient de brosser.

« Eh ! Grichka, la pipe ! s'écria Denissow d'une voix enrouée. – Rostow, lève-toi donc ! » Rostow, se frottant les yeux, souleva de dessus son chaud oreiller sa chevelure emmêlée :

« Est-il tard ?

– Mais oui, il est tard, il est dix heures, » répondit la voix de Natacha. Et l'on entendit derrière la porte un frôlement de robes et de jupons, fortement empesés, qui se mêlait aux chuchotements et aux rires des jeunes filles, dont on apercevait par l'entrebâillement les rubans bleus, les yeux noirs et les figures joyeuses. C'étaient Natacha, Sonia et Pétia qui venaient savoir s'il était levé.

« Nicolouchka, lève-toi ! répétait Natacha.

– Tout de suite ! »

Pétia, ayant aperçu un sabre, s'en saisit aussitôt. Emporté par l'élan guerrier que la vue d'un frère aîné, militaire, provoque toujours chez les petits garçons, et oubliant qu'il n'était pas convenable pour ses sœurs de voir des hommes déshabillés, il ouvrit brusquement la porte :

« Est-ce ton sabre ? » se mit-il à crier, pendant que les petites filles se jetaient de côté. Denissow, épouvanté, cacha aussitôt ses pieds velus sous la couverture, en appelant des yeux son camarade à son secours. La porte se referma sur Pétia.

« Nicolas, dit Natacha, viens ici en robe de chambre.

– Est-ce son sabre ou le vôtre ? » demanda Pétia en s’adressant à Denissow, dont les longues moustaches noires lui inspiraient du respect.

Rostow se chaussa à la hâte, endossa sa robe de chambre et passa dans l’autre pièce, où il trouva Natacha qui avait mis une de ses bottes à éperons et glissait son pied dans l’autre. Sonia pirouettait et faisait le ballon. Toutes deux, fraîches, gaies et animées, portaient de nouvelles robes bleues pareilles. Sonia s’enfuit au plus vite, et Natacha, s’emparant de son frère, l’emmena pour causer avec lui plus à son aise. Il s’établit alors entre eux un feu roulant de questions et de réponses, qui avaient pour objet des bagatelles d’un intérêt tout personnel. Natacha riait à chaque mot, non de ce qu’il disait, mais parce que la joie qui remplissait son âme ne pouvait se traduire que par le rire.

« Comme c’est bien ! c’est parfait ! » répétait-elle.

Et Rostow, sous l’influence de ces chaudes effluves de tendresse, retrouvait insensiblement ce sourire d’enfant, qui, depuis son départ, ne s’était pas épanoui une seule fois sur ses traits.

« Sais-tu que tu es devenu un homme, un véritable homme ?… et je suis si fière de t’avoir pour frère ! » Elle lui passa les doigts sur la moustache. « Je voudrais bien savoir comment vous êtes, vous autres hommes… Est-ce que vous nous ressemblez ? Non, n’est-ce pas ?

– Pourquoi Sonia s’est-elle sauvée ? lui demanda son frère.

– Oh ! c’est toute une histoire. Comment parleras-tu à Sonia ? La tutoieras-tu ?

– Mais je ne sais pas, comme cela viendra.

– Eh bien, alors, dis-lui : « vous, » je t’en prie, et tu sauras après pourquoi.

– Mais pourquoi ?

– Eh bien, je vais te le dire : Sonia est mon amie, et une si grande amie, que j’ai brûlé mon bras pour elle, – et, relevant sa manche de mousseline, elle laissa voir sur son bras blanc et mince, un peu plus bas que l’épaule, à l’endroit couvert ordinairement par le haut des manches, une tache rouge.

– C’est moi qui me suis brûlée pour lui prouver mon amour. J’ai pris une règle rougie au feu et me la suis appliquée là ! »

Étendu sur le canapé, garni de coussins, de leur chambre d’étude, regardant les yeux brillants de Natacha, Rostow s’enfonçait de nouveau avec bonheur dans ce monde enfantin, dans ce monde intime de la famille, dont les propos n’avaient de sens et de valeur que pour lui, et lui faisaient éprouver une des plus douces jouissances de sa vie ; aussi la brûlure du bras, comme témoignage d’affection, lui parut-elle toute simple : il le comprenait sans s’en étonner.

« Et bien, et après ? c’est tout ?

– Nous sommes si liées, si liées, que ceci n’est rien… ce ne sont que des folies… nous sommes amies pour toujours ! Quand elle aime quelqu’un, c’est pour la vie ; quant à moi, je ne la comprends pas, j’oublie tout de suite.

– Eh bien, et puis ?

– Eh bien, elle t’aime comme elle m’aime ! » Natacha rougit. – Tu dois te rappeler, tu sais, avant ton départ… Eh bien, elle assure que tu oublieras tout cela… Et elle dit : « Je l’aimerai,

moi, toujours ; mais lui il faut qu'il soit libre ! » N'est-ce pas que c'est beau et que c'est noble, bien noble, n'est-ce pas ? »

Et Natacha demandait cela avec un tel sérieux et avec une telle émotion, qu'on voyait bien qu'elle devait s'être attendrie plus d'une fois déjà sur ce sujet. Rostow réfléchit quelques secondes.

« Je ne reprends pas ma parole, dit-il. Et puis, Sonia est si ravissante, qu'il faudrait être un triple imbécile pour refuser un honneur pareil…

– Non, non, s'écria Natacha. Nous en avons déjà parlé. Nous étions sûres, vois-tu, que tu répondrais ainsi. Mais cela ne se peut pas, parce que, comprends-le bien, si tu te regardes seulement comme lié par ta parole, il en résulte qu'elle a l'air de l'avoir dit exprès… Tu l'épouseras alors par point d'honneur, et ce ne sera plus du tout la même chose. »

Rostow ne trouva rien à redire : Sonia l'avait frappé la veille par sa beauté, et ce matin elle lui avait semblé encore plus jolie. Elle avait seize ans, elle l'aimait avec passion, et il en était sûr ! Pourquoi ne pas l'aimer dès lors, même en ajournant toute idée de mariage ? « J'ai encore tant de plaisirs et de jouissances inconnues devant moi ! se disait-il. Oui, c'est très bien combiné, il ne faut pas s'engager. »

« C'est parfait, nous en causerons plus tard, dit-il à haute voix… Mais comme je suis content de te revoir ! et toi, es-tu restée fidèle à Boris ?

– Ah ! quelle folie ! s'écria Natacha en riant. Je ne pense, ni à lui, ni à personne, et je n'en veux rien savoir.

– Bravo ! mais alors…

– Moi, dit Natacha ? – et un sourire éclaira son petit visage. As-tu vu Duport, le fameux danseur ? Non ! Alors tu ne comprendras pas, regarde ! – Natacha, arrondissant les bras et levant le coin de sa robe, s'élança, se retourna, fit un entrechat, puis deux, et, s'élevant sur les pointes, fit ainsi quelques pas. – Je me tiens, tu vois, sur mes pointes ! tu le vois ? Eh bien, jamais je ne me marierai, je me ferai danseuse. Seulement n'en parle pas ! »

Rostow éclata d'un rire si joyeux et si franc, que Denissow le lui envia, et Natacha ne put s'empêcher de le partager.

« Qu'en dis-tu ? c'est bien, n'est-ce pas ?

– Comment ! si c'est bien ?… Tu ne veux donc plus épouser Boris ? »

Elle devint pourpre :

« Je ne veux épouser personne, et je le lui dirai à lui-même, lorsque je le verrai.

– Oui da ! dit Rostow.

– Bah ! ce sont des folies, continua-t-elle en riant… et ton Denissow, est-il bon ?

– Très bon.

– Eh bien, adieu, habille-toi… Et il n'est pas effrayant, ton Denissow ?

– Pourquoi effrayant ?… Vaska est un brave garçon.

– Tu l'appelles Vaska ? Comme c'est drôle !… Et il est vraiment bon ?

– Mais oui !

– Adieu, dépêche-toi, et viens prendre le thé… tous ensemble ! »

Natacha quitta la chambre sur la pointe des pieds comme une véritable danseuse, et en souriant comme une petite fille de quinze ans. Rostow se rendit bientôt au salon, où il trouva Sonia ; il rougit et ne sut comment l'aborder. Ils s'étaient embrassés la veille dans leur première explosion de joie, mais aujourd'hui ils comprenaient que ce n'était plus possible ; il sentait poser sur lui le regard interrogateur de sa mère et de ses sœurs, qui cherchaient à pressentir ce qu'il allait faire. Il lui baisa la main et lui dit « vous », tandis que leurs yeux, se rencontrant, semblaient se tutoyer et s'embrasser avec tendresse ; ceux de Sonia semblaient implorer son pardon, pour avoir osé lui rappeler sa promesse par l'intermédiaire de Natacha et le remercier de son amour. Lui, de son côté, la remerciait de l'avoir dégagé de sa parole et lui disait qu'il ne cesserait jamais de l'aimer, parce que la voir c'était l'aimer.

« Voilà qui est singulier, dit Véra, profitant d'un moment de silence général : Sonia et Nicolas se disent « vous, » comme des étrangers. » Elle avait dit juste comme toujours, mais comme toujours aussi elle avait parlé mal à propos, et chacun, sans en excepter la vieille comtesse, qui voyait dans cet amour un obstacle à un brillant mariage pour son fils, rougit d'un air embarrassé. Denissow entra au même moment, vêtu d'un nouvel uniforme, pommadé, parfumé, frisé comme un jour de bataille, et son amabilité inusitée avec les dames causa à Rostow une profonde surprise.

II

Revenu de l'armée, Nicolas Rostow fut reçu, par sa famille, en fils chéri, en héros ; par sa parenté, en jeune homme distingué et bien élevé ; par ses connaissances, comme un charmant lieutenant de hussards, danseur élégant et l'un des plus beaux partis de Moscou.

Les Rostow comptaient tout Moscou au nombre de leurs habitués. Le comte, qui avait renouvelé à la Banque l'engagement de ses terres, était complètement à flot cette année, et Nicolas, devenu propriétaire d'un superbe trotteur, poussait le genre jusqu'à porter un pantalon comme personne n'en avait encore vu dans la ville, et des bottes à la mode, aux points relevées, avec de petits éperons en argent. Il passait gaiement son temps, et éprouvait ce sentiment du bien-être retrouvé que l'on ressent si vivement lorsqu'on en a été longtemps privé. Grandi et devenu homme à ses propres yeux, le souvenir de son désespoir, quand il avait manqué son examen de catéchisme, de l'emprunt fait à Gavrilo l'isvostohik, des baisers échangés en secret avec Sonia, tout cela ne lui semblait qu'un enfantillage qui se perdait bien loin derrière lui ; tandis que maintenant il était un lieutenant de hussards avec le dolman argenté, la croix de soldat de Saint-Georges sur la poitrine ; il avait un beau trotteur qu'il entraînait pour les courses de société, en compagnie d'amateurs connus, âgés et respectables ; il avait lié connaissance avec une dame qui demeurait sur le boulevard et chez laquelle il passait ses soirées ; enfin, il dirigeait la mazurka au bal des Arkharow, parlait guerre avec le feld-maréchal Kamenski, dînait au club anglais, et tutoyait un colonel de quarante ans, ami de Denissow.

Comme il n'avait pas vu l'Empereur depuis longtemps, la passion qu'il éprouvait autrefois pour lui s'était affaiblie, mais il

aimait à en parler et à laisser croire que son dévouement avait un motif inexplicable pour le commun des mortels, tout en partageant, au fond de son cœur, l'adoration dont Moscou, qui avait décerné à l'empereur Alexandre le surnom d'« Ange terrestre », entourait son souverain bien-aimé.

Pendant son court séjour dans sa famille, Rostow s'était plutôt éloigné que rapproché de Sonia, malgré sa beauté, ses attraits et l'amour qui éclatait dans toute sa personne. Il passait par cette phase de jeunesse où chaque minute est si emplie, que le jeune homme n'a pas le temps de penser à aimer. Il craignait de s'engager, il était jaloux de cette indépendance qui pouvait seule lui permettre de réaliser tous ses désirs, et il se disait à la vue de Sonia : « J'en trouverai beaucoup comme elle, beaucoup qui me sont encore inconnues ! Il sera toujours temps d'aimer et de m'en occuper plus tard. » Il dédaignait, dans sa virilité, de vivre au milieu des femmes et faisait mine d'aller à contre-cœur au bal et dans le monde ; mais les courses, le club anglais, les parties fines, Denissow et les visites *là-bas*, c'était autre chose, et c'était vraiment là ce qui convenait à un jeune et élégant hussard !

Au commencement de mars, le vieux comte Ilia Andréïévitch fut très occupé des préparatifs d'un dîner qu'on donnait au club anglais en l'honneur du prince Bagration.

Le comte se promenait en robe de chambre dans la grande salle, donnant des ordres à Phéoctiste, le célèbre maître d'hôtel du club, et lui recommandait de se pourvoir de primeurs, de poisson bien frais, de veau bien blanc, d'asperges, de concombres, de fraises !... Le comte était membre et directeur du club depuis sa fondation. Personne mieux que lui ne savait organiser sur une grande échelle un banquet solennel, d'autant mieux qu'il payait de sa poche le surplus des dépenses prévues. Le chef et le maître d'hôtel recevaient avec une satisfaction évidente les

instructions du comte, sachant par expérience ce que leur rapporterait un dîner de plusieurs milliers de roubles.

« Rappelle-toi bien, n'oublie pas les crêtes, les crêtes dans le potage à la tortue.

– Il faudra donc trois plats froids ? demanda le cuisinier.

– Il me paraît difficile qu'il y en ait moins, répondit le comte après un moment de silence.

– Il faudra donc acheter les grands sterlets ? demanda le maître d'hôtel.

– Certainement ! Que faire d'ailleurs, puisqu'on ne cède pas sur le prix... Ah ! mon Dieu, mon Dieu, et moi qui allait oublier une seconde entrée ! Où est ma tête ? mon Dieu !

– Où me procurerai-je des fleurs ?

– Mitenka ! Mitenka ! va-t'en au grand galop à ma « datcha » s'écria le comte en s'adressant à son intendant. Donne l'ordre à Maxime, le jardinier, d'employer à la corvée pour m'amener tout ce qu'il y a dans mes orangeries. Il faut que deux cents orangers soient ici vendredi. Qu'on les emballe bien et qu'on les recouvre de feutre ! »

Ses dispositions achevées, il se disposait à aller retrouver « sa petite comtesse » et à se reposer un peu chez elle, lorsque se souvenant de différentes recommandations qu'il avait oubliées, il fit appeler de nouveau le maître queux et le maître d'hôtel, et recommença ses explications. La porte s'ouvrit, et le jeune comte entra d'un pas léger et assuré, en faisant sonner ses éperons. Les bons résultats d'une vie tranquille et heureuse se lisaient sur son teint reposé.

« Ah ! mon garçon, la tête me tourne, dit le vieux comte un peu honteux de ses graves occupations ; allons, aide-moi, il faudra avoir les chanteurs de régiment, il y aura aussi un orchestre… et les bohémiens ? qu'en penses-tu ? Vous les aimez vous autres militaires ?

– Vraiment, cher père, je parie que le prince Bagration quand il se préparait à la bataille de Schöngraben, était moins affairé que vous aujourd'hui.

– Essayes-en, je te le conseille, » dit le vieux comte avec une feinte colère, et se retournant vers le maître d'hôtel, qui les examinait tour à tour avec une bonhomie intelligente : « Voilà la jeunesse, Phéoctiste ; elle se moque de nous autres vieux.

– C'est vrai, Excellence ; elle ne demande qu'à bien boire et à bien manger ; quant aux apprêts et au service ça lui est bien égal.

– C'est ça, c'est ça, » s'écria le comte, et, empoignant les deux mains de son fils : « Je te tiens, polisson, et tu vas me faire le plaisir de prendre mon traîneau à deux chevaux et d'aller chez Besoukhow lui demander de ma part des fraises et des ananas. Il n'y en a que chez lui. S'il n'y est pas, va les demander aux princesses, puis tu iras au Rasgoulaï. Ipatka, le cocher, connaît le chemin ; tu y trouveras Illiouchka le bohémien, celui qui dansait en casaquin blanc chez le comte Orlow, et tu l'amèneras ici.

– Avec les bohémiennes ? ajouta Nicolas en riant.

– Voyons, voyons ! » dit son père.

Le vieux comte en était là de ses recommandations, lorsque Anna Mikhaïlovna, qui, selon son habitude, était entrée à pas de loup, parut subitement auprès d'eux, avec cet air affairé et mêlé de fausse humilité chrétienne qui lui était habituel. Le comte,

surpris en robe de chambre, ce qui du reste lui arrivait tous les jours, se confondit en excuses.

« Ce n'est rien, cher comte, dit-elle, en fermant doucement les yeux. Quant à votre commission, c'est moi qui la ferai. Le jeune Besoukhow vient d'arriver, et nous en obtiendrons tout ce dont vous avez besoin. Il faut que je le voie. Il m'a envoyé une lettre de Boris, qui, Dieu merci, est attaché à l'état-major. »

Le comte, enchanté de son obligeance, lui fit atteler sa petite voiture.

« Vous lui direz de venir ; je l'inscrirai. Est-il avec sa femme ? »

Anna Mikhaïlovna leva les yeux au ciel, et son visage exprima une profonde douleur.

« Ah ! mon ami, il est bien malheureux, et, si ce qu'on dit est vrai, c'est affreux, mais qui pouvait le prévoir ? C'est une âme si belle et si noble que ce jeune Besoukhow ! Ah ! oui, je le plains de tout cœur, et je ferai tout ce qui me sera humainement possible pour le consoler.

– Mais qu'y a-t-il donc ? demandèrent à la fois le père et le fils.

– Vous connaissez, n'est-ce pas ? Dologhow, le fils de Marie Ivanovna, dit Anna Mikhaïlovna en soupirant et en parlant à mi-voix et à mots couverts, comme si elle craignait de se compromettre. Eh bien… c'est « lui » qui l'a protégé, qui l'a invité à venir chez « lui » à Pétersbourg, et maintenant « elle », elle est arrivée ici, avec cette tête à l'envers à sa suite, et le pauvre Pierre est, dit-on, abîmé de douleur. »

Malgré tout son désir de témoigner sa sympathie pour le jeune comte, les intonations et les demi-sourires d'Anna Mikhaïlovna en laissaient percer une plus vive encore peut-être pour cette « tête à l'envers », comme elle appelait Dologhow.

« Tout cela est bel et bon, mais il faut qu'il vienne au club… cela le distraira. Ce sera un banquet monstre ! »

Le lendemain, 3 mars, à deux heures de l'après-midi, deux cent cinquante membres du club anglais et cinquante invités attendaient pour dîner leur hôte illustre, le prince Bagration, le héros de la campagne d'Autriche.

La nouvelle de la bataille d'Austerlitz avait frappé Moscou de stupeur. Jusqu'à ce moment, la victoire avait été si fidèle aux Russes que la nouvelle d'une défaite ne rencontra que des incrédules, et l'on essaya de l'attribuer à des causes extraordinaires. Lorsque dans le courant du mois de décembre le fait fut devenu incontestable, on avait l'air, au club anglais, où se réunissaient toute l'aristocratie de la ville et tous les hauts dignitaires les mieux informés, de s'être donné le mot pour ne faire aucune allusion ni à la guerre ni à la dernière bataille. Les personnages influents, qui donnaient d'habitude le ton aux conversations, tels que le comte Rostopchine, le prince Youry Vladimirovitch Dolgoroukow, Valouïew, le comte Markow, le prince Viazemsky, ne se montraient pas au club, mais se voyaient en petit comité, et les Moscovites, habitués d'ordinaire, comme le comte Rostow, à n'exprimer d'autre opinion que celle d'autrui, étaient restés quelque temps sans guide et sans données précises sur la marche de la guerre. Sentant instinctivement que les nouvelles étaient mauvaises et qu'il était difficile de s'en rendre exactement compte, ils gardaient un silence prudent. Les gros bonnets, semblables au jury qui sort de la salle des délibérations, rentrèrent au club et donnèrent leur avis ; tout redevint pour eux d'une clarté inéluctable, et ils découvrirent à l'instant mille et une raisons pour expliquer à leur façon cette catastrophe in-

croyable, inadmissible : la déroute des Russes. À partir de ce moment, on ne fit plus, dans tous les coins de Moscou, que broder sur le même thème, qui était invariablement la mauvaise fourniture des vivres, la trahison des Autrichiens, du Polonais Prsczebichewsky, du Français Langeron, l'incapacité de Koutouzow, et (bien bas, bien bas) la jeunesse, l'inexpérience et la confiance mal placée de l'Empereur. En revanche, on était unanime pour dire que nos troupes avaient accompli des prodiges de valeur : soldats, officiers, généraux, tous avaient été héroïques. Mais le héros des héros était le prince Bagration, qui s'était couvert de gloire à Schöngraben et à Austerlitz, où seul il avait su conserver sa colonne en bon ordre, tout en se repliant avec elle et en défendant pas à pas sa retraite contre un ennemi deux fois plus nombreux. Son manque de parenté à Moscou, où il était étranger, y avait singulièrement facilité sa promotion au titre de héros. On saluait en lui le simple soldat de fortune, le soldat sans protections, sans intrigues, qui ne songe qu'à se battre pour son pays, et dont le nom se rattachait du reste aux souvenirs de la campagne d'Italie et de Souvarow. La malveillance et la désapprobation que Koutouzow avait accumulées sur sa tête s'accentuaient plus vivement encore par le contraste des honneurs rendus à Bagration, « qu'il aurait fallu inventer s'il n'avait pas existé, » comme avait dit un jour ce mauvais plaisant de Schinchine, en parodiant les paroles de Voltaire. On ne parlait de Koutouzow que pour le blâmer et l'accuser d'être une girouette de cour et un vieux satyre.

Tout Moscou répétait les paroles du prince Dolgoroukow : « À force de forger, on devient forgeron, » en se consolant de la défaite actuelle par le souvenir des victoires passées, et les aphorismes de Rostopchine, qui disait à qui voulait l'entendre que « le soldat français avait besoin d'être excité à la bataille par des phrases ronflantes ; qu'il fallait à l'Allemand une logique serrée pour le convaincre qu'il était plus dangereux de fuir que de marcher à l'ennemi, et que, quant au Russe, on était obligé de le retenir et de le supplier de se modérer. »

Chaque jour, on citait de nouveaux traits de courage accomplis à Austerlitz par nos soldats et par nos officiers : celui-ci avait sauvé un drapeau, celui-là avait tué cinq français, cet autre avait pris cinq canons. Berg n'était pas oublié, et, ceux mêmes qui ne le connaissaient pas racontaient que, blessé à la main droite, il avait pris son épée de la main gauche et avait bravement continué sa marche en avant. Quant à Bolkonsky, personne n'en disait mot ; ses plus proches parents regrettaient seuls sa mort prématurée et plaignaient sa jeune femme enceinte et son original de père.

III

Le 3 mars, de nombreuses voix, pareilles à un essaim d'abeilles printanières, bourdonnaient dans les chambres du club anglais. Les membres du club et les invités, les uns en uniforme, les autres en frac, quelques-uns même en habit à la française, allaient et venaient, s'asseyaient, se relevaient et se formaient en groupes animés. Les laquais poudrés, en bas de soie et en culotte courte, se tenaient deux par deux à chaque porte, tout prêts à faire leur service. La majorité de cette réunion était composée d'hommes âgés, d'un extérieur respectable, avec des figures satisfaites, de gros doigts, des gestes et des inflexions de voix assurées. Cette catégorie de membres avait ses places habituelles, réservées à l'avance, et se réunissait en petit comité intime. La minorité se composait d'invités pris au hasard, et surtout de jeunes gens, parmi lesquels se trouvaient Nesvitsky, ancien membre du club, Denissow, Rostow, Dologhow, redevenu officier du régiment de Séménovsky, et plusieurs autres. Cette jeunesse semblait faire profession d'une déférence légèrement dédaigneuse envers la génération des vieux et leur dire : « Nous

sommes tout disposés à vous respecter, mais rappelez-vous que l'avenir est à nous. »

Pierre, qui, pour complaire à sa femme, avait laissé pousser ses cheveux, ôté ses lunettes, et s'habillait à la dernière mode, promenait sa tristesse et son ennui d'une salle à l'autre. Là, comme ailleurs, il était entouré de gens qui adoraient en lui le veau d'or, et auxquels, habitué qu'il était à leur encens, il ne répondait qu'avec une distraction méprisante. Par son âge, il appartenait à la jeunesse, mais par sa fortune et ses relations il faisait partie de la société des hommes âgés et influents et passait indifféremment des uns aux autres.

La conversation des vieux les plus marquants, tels que Rostopchine, Valouïew et Narischkine, attirait sur eux l'attention de membres plus ou moins connus du club, qui s'en approchaient pour les écouter religieusement. Rostopchine racontait comment les Russes, refoulés par les fuyards autrichiens, avaient dû se frayer un chemin au milieu d'eux en les chargeant à la baïonnette ; Valouïew expliquait à ses voisins, sous le sceau du secret, que l'envoi d'Ouvarow à Moscou n'avait d'autre but que de connaître l'opinion des Moscovites sur la bataille d'Austerlitz, tandis que Narischkine rappelait l'anecdote de Souvorow, se mettant à faire « cocorico » en pleine séance du conseil de guerre autrichien, pour toute réponse à l'ineptie de ses membres. Schinchine, qui cherchait toujours l'occasion de lancer une plaisanterie, ajouta avec tristesse que Koutouzow n'avait même pas su apprendre de Souvorow à faire « cocorico » ; mais le regard sévère des vieux lui fit comprendre qu'il était inconvenant de s'exprimer ainsi ce jour-là sur Koutouzow.

Le comte Rostow allait de la salle à manger au salon et du salon à la salle à manger, d'un air affairé et inquiet, saluant indifféremment, avec sa bonhomie habituelle, les grands et les petits, cherchant parfois du regard ce beau garçon qui était son fils et lui adressant de joyeux clignements d'yeux. Nicolas, de-

bout près de la fenêtre, causait avec Dologhow, dont il avait fait récemment la connaissance et qu'il appréciait beaucoup. Le vieux comte s'approcha pour serrer la main à ce dernier.

« Vous viendrez nous voir, n'est-ce pas ? puisque vous connaissez mon guerrier et que vous êtes deux héros de là-bas !… Ah ! Vassili Ignatieïtch… bonjour, mon vieux !… »

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase, car un laquais, tout essoufflé et tout effaré, annonça :

« Il est arrivé ! »

Des coups de sonnette retentirent sur l'escalier, les directeurs s'élancèrent, et les différents membres du club, dispersés dans tous les coins comme des grains de blé sur le van, se réunirent, se massèrent et s'arrêtèrent à la porte du grand salon.

Au même instant, Bagration parut à l'entrée de cette pièce. Il était sans épée et sans tricorne. Selon l'usage du club, il les avait déposés dans le vestibule. Il portait un uniforme neuf, décoré d'ordres étrangers et russes, avec la croix de Saint-Georges sur la poitrine, et n'avait plus le bonnet fourré et le fouet de cosaque en bandoulière, comme Rostow l'avait vu la veille d'Austerlitz. Il avait fait couper un peu ses cheveux et ses favoris, ce qui le changeait à son désavantage. Son air endimanché, peu en rapport avec ses traits mâles et décidés, donnait à sa physionomie une expression tant soit peu comique. Béklechow et Fédor Pétrovitch Ouvarow, arrivés en même temps que lui, s'arrêtèrent à la porte pour laisser passer l'hôte illustre, qui, confus de leur politesse, s'arrêta un moment, et, après un échange de phrases banales, se décida enfin à passer le premier. Rien qu'à voir la gaucherie de ses mouvements et la façon dont il glissait sur le parquet d'un air embarrassé, on sentait qu'il lui était mille fois plus habituel et plus facile de traverser un champ labouré, sous une pluie de balles, comme il l'avait fait à Schöngraben, à

la tête du régiment de Koursk. Les directeurs, qui s'étaient avancés au-devant de lui, lui exprimèrent en peu de mots la joie que tous ressentaient à le recevoir, et, sans attendre sa réponse, l'entourèrent à l'envi et s'en emparèrent pour le conduire à la porte du salon, dont la foule, qui s'y était pressée, rendait l'accès presque impossible ; chacun en effet essayait d'apercevoir Bagration par-dessus l'épaule de son voisin, comme s'il s'était agi d'une bête curieuse ! Le comte Rostow, tout en jouant des coudes et répétant : « Je vous en prie, mon cher, laissez, laissez passer ! » fraya le chemin au nouvel arrivant jusqu'au grand divan où il parvint enfin à le faire asseoir. Les gros bonnets du club formèrent aussitôt le cercle autour de lui, pendant que le vieux comte se glissait hors de la chambre, pour revenir un instant après, en compagnie des autres directeurs, offrir à Bagration une ode composée en son honneur et déposée sur un immense plat d'argent.

À la vue de ce plat, Bagration jeta autour de lui des regards inquiets, comme s'il cherchait un secours invisible ; mais, se soumettant à ce qu'il ne pouvait éviter et se sentant à la merci de tous ces yeux braqués sur lui, il saisit vivement le plat des deux mains, non sans jeter un coup d'œil de reproche au comte, qui le lui tendait avec un air de profonde déférence. Heureusement, un membre du club lui vint en aide, en lui retirant obligeamment le plat, qu'il semblait ne plus vouloir lâcher, et en recommandant les vers à son attention. « Puisqu'il le faut ! » avait-il l'air de dire, en prenant le rouleau de papier, et, le regardant de ses yeux fatigués, il en commença la lecture d'un air sérieux et concentré.

L'auteur des vers lui offrit de les lire lui-même, et le prince Bagration, résigné, pencha la tête et écouta.

« Sois la gloire du siècle d'Alexandre,
Sois le bouclier de Titus sur le trône,
À la fois homme de bien et guerrier redoutable.

De la patrie sois le rempart,
Comme tu es César sur le champ de bataille !
C'en est fait, l'heureux Napoléon
Sait aujourd'hui ce qu'est Bagration,
Et n'osera plus se mesurer avec les Achilles russes !… »

Il n'avait pas achevé sa période que le maître d'hôtel annonça d'une voix retentissante :

« Le dîner est servi ! »

Les portes s'ouvrirent, et l'on entendit dans la salle à manger les sons de l'orchestre qui jouait la fameuse polonaise : *Qu'il éclate le tonnerre des victoires, et que le Russe, vaillant se réjouisse !*

Le comte Rostow, impatienté contre le malencontreux auteur, s'avança vers Bagration et lui fit un profond salut. Comme, pour le moment, le dîner était plus intéressant que la poésie, tous se levèrent, et se rendirent, Bagration en tête, dans la salle à manger. L'illustre général occupait la place d'honneur entre Béklechow et Narischkine, ayant tous deux le prénom d'Alexandre, ce qui était une allusion délicate au nom même de l'Empereur. Trois cents personnes s'assirent à cette longue table, selon leur rang et leurs dignités, les plus notables à côté de l'hôte qu'on fêtait.

Un peu avant le dîner, le comte Ilia Andréïévitch lui avait présenté son fils, et il regardait autour de lui avec une orgueilleuse satisfaction, pendant que Bagration, qui avait reconnu Nicolas, lui balbutiait quelques mots inintelligibles.

Denissow, Rostow et Dologhow avaient pris place au milieu de la table, en face de Pierre et de Nesvitsky. Le vieux comte, assis vis-à-vis de Bagration, faisait, avec les autres directeurs,

les honneurs du dîner, et ils représentaient en leurs personnes la bienveillante hospitalité de Moscou.

Toute la peine que s'était donnée le comte était couronnée de succès. Bien que les deux dîners, le dîner gras et le dîner maigre, fussent tous deux exquis et admirablement réussis, il ne cessa, jusqu'à la fin du repas, d'éprouver un inquiétude involontaire qui se traduisait, à l'apparition de chaque nouveau plat, par un signe au sommelier ou un mot à l'oreille du laquais placé debout derrière lui. Le gigantesque sterlet, dont la vue le fit rougir d'une modeste fierté, venait à peine de faire son entrée, que les bouteilles furent débouchées sur toute la ligne, et le champagne coula à flots dans les verres. Lorsque l'émotion produite par le poisson fut un peu calmée, le comte Ilia Andréïévitch se concerta avec les autres directeurs.

« Il est temps, leur dit-il, de porter la première santé, car il y en aura beaucoup !… »

Et il se leva, le verre à la main. On se tut pour écouter ce qu'il allait dire :

« À la santé de Sa Majesté l'Empereur ! » s'écria-t-il, les yeux humides de larmes de joie et d'enthousiasme, et l'orchestre éclata en fanfares. On se leva, on cria hourra ! Bagration répondit par un hourra aussi éclatant que celui qu'il avait poussé à Schöngraben, et la voix de Rostow se fit entendre au-dessus des voix des trois cents autres convives. Ému, sur le point de pleurer, il ne cessait de répéter : « À la santé de Sa Majesté l'Empereur ! » et, vidant son verre d'un trait, il le jeta sur le parquet. Plusieurs suivirent son exemple et les cris retentirent de plus belle. Lorsqu'enfin le silence se rétablit, les domestiques ramassèrent les cristaux brisés, et chacun se rassit, heureux du bruit qu'il avait fait. Le comte Ilia Andréïévitch, jetant un regard sur la liste posée à côté de son assiette, se releva et porta la santé du héros de notre dernière campagne, le prince Pierre Ivanovitch

Bagration ! De nouveau ses yeux se remplirent de larmes, et de nouveau un hourra répété par trois cents voix répondit à son toast ; mais, au lieu de l'orchestre, ce fut cette fois un chœur de chanteurs qui entonna la cantate composée par Paul Ivanovitch Koutouzow :

« Les Russes ne connaissent pas d'obstacles,
De la victoire leur valeur est le gage,
Car nous avons des Bagration,
Et les ennemis sont à nos pieds, etc. »

Les chants avaient à peine cessé, qu'on reprit la kyrielle des toasts.

Le vieux comte continuait à s'attendrir ; on brisait de plus en plus les assiettes et les verres, et on criait à en perdre la voix. On avait bu à la santé de Béklechow, de Narischkine, d'Ouvarow, de Dolgoroukow, d'Apraxine, de Valouïew, à la santé des directeurs, des membres du club, des invités, et enfin à celle de l'organisateur du dîner, le comte Ilia Andréïévitch, qui, dès les premiers mots de ce toast, vaincu par son émotion, tira son mouchoir, y cacha sa figure et fondit complètement en larmes.

IV

Pierre buvait et mangeait beaucoup, avec son avidité habituelle. Mais, ce jour-là, silencieux, morose et abattu, il regardait d'un air distrait autour de lui et semblait ne rien entendre. Rien qu'à le voir ainsi préoccupé, ses amis devinaient sans peine qu'il était absorbé par quelque question accablante et insoluble.

Cette question, qui tourmentait à la fois son cœur et son esprit, c'étaient les allusions de la princesse Catherine, sa cousine, au sujet de l'intimité de Dologhow avec sa femme.

Le matin même, il avait reçu une lettre anonyme écrite sur le ton de grossière raillerie propre à ce genre de lettres, dans laquelle on lui disait que ses lunettes lui étaient bien inutiles, puisque la liaison de sa femme et de Dologhow n'était un mystère que pour lui seul. Il n'avait ajouté foi ni à la lettre ni aux allusions de sa cousine ; mais la vue de Dologhow, assis en face de lui, lui causait un invincible malaise. Chaque fois que ses beaux yeux impudents rencontraient ceux de Pierre, ils faisaient naître dans l'âme de ce dernier un sentiment effroyable, monstrueux, et il se détournait brusquement. En se rappelant le passé que l'on prêtait à Hélène et ses relations actuelles avec Dologhow, il comprenait qu'il aurait pu y avoir quelque chose de vrai dans la lettre anonyme, s'il ne s'était pas agi de sa femme. Pierre se rappela involontairement la première visite de Dologhow, et comment, en souvenir de leurs anciennes folies, il lui avait prêté de l'argent, comment il l'avait installé dans sa maison, comment Hélène, sans se départir de son éternel sourire, lui avait exprimé son ennui de cet arrangement, et comment Dologhow, qui ne cessait de lui vanter avec cynisme la beauté de sa femme, ne les avait plus quittés d'une semelle depuis ce jour-là.

« Il est très beau, c'est vrai, se disait Pierre… et je sais qu'il éprouverait une jouissance toute particulière à déshonorer mon nom, à se jouer de moi, précisément à cause des services que je lui ai rendus ; oui, je comprends combien il trouverait, piquant de me tromper de la sorte, mais je n'y crois pas, je n'ai pas le droit d'y croire ! »

Il avait souvent été frappé de l'expression méchante de, la figure de Dologhow, comme le jour où ils avaient jeté à l'eau l'ours et l'officier de police, ou bien lorsqu'il provoquait quelqu'un sans raison, ou qu'il tuait d'un coup de pistolet le cheval

d'un isvostchik, et aujourd'hui, lorsque leurs yeux se rencontraient, il retrouvait dans son regard cette même expression. « Oui, c'est un bretteur ; tuer un homme est le dernier de ses soucis ; il se dit que chacun a peur de lui, et moi tout le premier… et cela doit lui faire plaisir… Et au fond c'est vrai… J'ai peur de lui ! » Ainsi pensait Pierre, pendant que Rostow s'entretenait gaiement avec ses deux amis, Denissow et Dologhow, dont l'un était un brave hussard et l'autre un franc vaurien. Leur bruyant trio faisait un singulier contraste avec la personne massive, sérieuse et préoccupée de Pierre, pour lequel Rostow d'ailleurs n'avait pas de sympathie : primo, c'était un pékin millionnaire, le mari d'une beauté à la mode, et une poule mouillée, trois crimes irrémissibles à ses yeux de hussard ; secundo, Pierre, distrait et pensif, ne lui avait pas rendu son salut, et lorsqu'on avait porté la santé de l'Empereur, abîmé dans ses réflexions, Pierre ne s'était pas levé !

« Eh bien, et vous ? lui cria Rostow irrité de plus en plus. N'entendez-vous pas ? À la santé de l'Empereur ! »

Pierre soupira, se leva avec résignation, vida son verre, et quand tout le monde fut rassis, il s'adressa à Rostow avec son bon sourire :

« Tiens, et moi qui ne vous avais pas reconnu ! »

Rostow, qui s'égosillait à crier hourra ! n'entendit même pas.

« Eh bien, tu ne renouvelles pas connaissance ? dit Dologhow.

– Que le bon Dieu le bénisse, cet imbécile ! répondit Rostow.

– Il faut soigner les maris des jolies femmes, » lui dit à demi-voix Denissow.

Pierre devinait qu'ils parlaient de lui, mais il ne pouvait les entendre. Cependant il rougit et se détourna.

« Et maintenant, buvons à la santé des jolies femmes ! dit Dologhow d'un air moitié sérieux et moitié souriant… Pétroucha !… À la santé des jolies femmes et de leurs amants ! »

Pierre, les yeux baissés, buvait sans regarder Dologhow et sans lui répondre. En ce moment, le laquais qui distribuait la cantate en remit un exemplaire à Pierre, comme étant un des principaux membres du club. Il allait le prendre, lorsque Dologhow se pencha et lui arracha la feuille pour la lire. Pierre releva la tête, et, entraîné par un mouvement irrésistible de colère, il lui cria de toute sa force :

« Je vous le défends ! »

À ces mots, et voyant à qui ils s'adressaient, Nesvitsky et son voisin de droite, effrayés, cherchèrent à le calmer, tandis que Dologhow, fixant sur lui ses yeux brillants et froids comme l'acier, lui disait, en accentuant chaque syllabe :

« Je la garde ! »

Pâle, les lèvres tremblantes, Pierre la lui arracha des mains :

« Vous êtes un misérable !… vous m'en rendrez raison ! »

Il se leva de table et comprit tout à coup que la question de l'innocence de sa femme, cette question qui le torturait depuis vingt-quatre heures, était tranchée sans retour. Il la détestait maintenant et sentait que tout était rompu avec elle à jamais.

Malgré les instances de Denissow, Rostow consentit à servir de témoin à Dologhow, et, le dîner terminé, il discuta avec Nesvitsky, le témoin de Besoukhow, les conditions du duel. Pierre retourna chez lui, tandis que Rostow, Dologhow et Denissow restèrent au club très avant dans la nuit à écouter les bohémiennes et les chanteurs de régiment.

« Ainsi, à demain, à Sokolniki, dit Dologhow, en prenant congé de Rostow, sur le perron.

– Et tu es calme ? lui dit Rostow.

– Vois-tu, répondit Dologhow, je te dirai mon secret en deux mots : si, la veille d'un duel, tu te mets à écrire ton testament et des lettres larmoyantes à tes parents, si surtout tu penses à la possibilité d'être tué, tu es un imbécile, un homme fini ! Si, au contraire, tu as la ferme intention de tuer ton adversaire et cela le plus tôt possible, tout va comme sur des roulettes. Ainsi que me le disait un jour notre chasseur d'ours : « Comment ne pas en avoir peur de l'ours ?... et, pourtant, quand on le voit, on ne craint plus qu'une chose : c'est qu'il ne vous échappe ! » Eh bien, mon cher, c'est tout juste comme moi. Au revoir, à demain ! »

Le lendemain, à huit heures du matin, Pierre et Nesvitsky, en arrivant au bois de Sokolniki, y trouvèrent Dologhow, Denissow et Rostow. Pierre paraissait complètement indifférent à ce qui allait se passer ; on voyait, à sa figure fatiguée, qu'il avait veillé toute la nuit, et ses yeux tremblotaient involontairement à la lumière. Deux questions le préoccupaient exclusivement : la culpabilité de sa femme, qui pour lui ne faisait plus de doute, et l'innocence de Dologhow, auquel il reconnaissait le droit de ne pas ménager l'honneur d'un homme, qui après tout lui était étranger : « Peut-être en aurais-je fait tout autant, se dit Pierre, oui, certainement je l'aurais fait !... Mais alors ce duel, alors ce duel serait un assassinat ?... Ou bien je le tuerai, ou bien ce sera

lui qui me touchera à la tête, au coude, au pied, au genou… Ne pourrais-je donc me cacher et m'enfuir quelque part ? » Et, en même temps, il demandait, avec un calme qui inspirait le respect à ceux qui l'observaient : « Serons-nous bientôt prêts ? »

Après avoir enfoncé les sabres dans la neige, indiqué l'endroit jusqu'où chacun devait marcher, et chargé les pistolets, Nesvitsky s'approcha de Pierre :

« Je croirais manquer à mon devoir, comte, dit-il d'une voix timide, et je ne justifierais pas la confiance que vous m'avez témoignée et l'honneur que vous m'avez fait en me choisissant comme second, si dans cette minute solennelle je ne vous disais pas toute la vérité… Je ne crois pas que le motif de l'affaire soit assez grave pour verser du sang… Vous avez eu tort, vous vous êtes emporté…

– Ah ! oui, c'était bien bête !… dit Pierre.

– Dans ce cas, laissez-moi porter vos excuses, et je suis sûr que nos adversaires les accepteront, dit Nesvitsky, qui, comme tous ceux qui sont mêlés à des affaires d'honneur, ne prenait la rencontre au sérieux qu'au dernier moment. Il est plus honorable, comte, d'avouer ses torts que d'en arriver à l'irréparable. Il n'y a pas eu d'offense grave, ni d'un côté ni de l'autre. Permettez-moi…

– Les paroles sont inutiles ! dit Pierre… Ça m'est bien égal… Dites-moi seulement de quel côté je dois aller et où je dois tirer. » Il prit le pistolet, et, n'en ayant jamais tenu un de sa vie et ne s'inquiétant guère de l'avouer, il questionna ses témoins sur la façon de presser la détente : « Ah ! c'est ainsi… c'est vrai, je l'avais oublié.

– Aucune excuse, aucune, décidément ! » répondit Dologhow à Rostow, qui de son côté avait essayé une tentative de réconciliation.

L'endroit choisi était une petite clairière, dans un bois de pins, couverte de neige à moitié fondue, et à quatre-vingts pas de la route où ils avaient laissé leurs traîneaux. À partir de l'endroit où se tenaient les témoins jusqu'aux sabres que Nesvitsky et Rostow avaient fichés en terre à dix pas l'un de l'autre, en guise de barrières, ils avaient laissé des traces sur la neige molle et profonde, en comptant les quarante pas qui devaient séparer les adversaires. Il dégelait, et d'humides vapeurs voilaient le paysage au delà de cette distance. Bien que tout fût prêt depuis trois minutes, personne ne donnait encore le signal ; tous se taisaient.

V

« Eh bien, qu'on commence ! s'écria Dologhow.

– Eh bien ! » répéta Pierre en souriant.

La situation devenait terrible. L'affaire, si insignifiante au début, ne pouvait plus maintenant être arrêtée. Elle suivait fatalement sa marche en dehors de toute volonté humaine ; elle devait s'accomplir ! Denissow s'avança jusqu'à la barrière :

« Les adversaires, dit-il, s'étant refusés à toute réconciliation, on peut commencer. Qu'on prenne les pistolets, et qu'on se porte en avant au mot « trois ! »

« Une ! deux ! trois ! » compta Denissow d’une voix sourde, en se reculant. Les combattants s’avancèrent sur le sentier frayé, et chacun d’eux voyait peu à peu émerger du brouillard la figure de son adversaire. Ils avaient le droit de tirer à volonté en marchant. Dologhow s’avançait sans se hâter et sans lever son pistolet : ses yeux bleus brillaient et regardaient fixement Pierre ; sa bouche se plissait en un semblant de sourire.

Au mot : « trois ! » Pierre marcha rapidement ; s’écartant du sentier battu, il s’enfonça dans la neige. Tenant son pistolet le bras tendu en avant, dans la crainte de se blesser lui-même, il cherchait à soutenir sa main droite avec sa main gauche, qu’il avait instinctivement rejetée en arrière, tout en comprenant l’inutilité de cet effort ; au bout de quelques pas, il se retrouva sur le chemin, regarda à ses pieds, jeta un coup d’œil sur Dologhow, et tira. Ne s’attendant pas à un choc aussi violent, Pierre tressaillit, s’arrêta et sourit de son impression. La fumée, rendue encore plus épaisse par le brouillard, l’empêcha d’abord de rien distinguer, et il attendait en vain l’autre coup, lorsque des pas précipités se firent entendre, et il entrevit, au milieu de la fumée, Dologhow pressant d’une main son côté gauche, et de l’autre serrant convulsivement son pistolet abaissé. Rostow était accouru à lui.

« Non… siffla entre ses dents Dologhow, non, ce n’est pas fini ! » et, faisant en chancelant quelques pas, il tomba sur la neige à côté du sabre. Sa main gauche était couverte de sang ; il l’essuya à son uniforme et s’appuya dessus ; son visage pâle et sombre tremblait avec une contraction nerveuse.

« Je vous… commença-t-il à dire, et il ajouta avec effort : prie !… » Pierre, retenant avec peine un sanglot, allait s’approcher de lui, lorsqu’il lui cria : « À la barrière ! » Pierre comprit et s’arrêta. Ils n’étaient plus qu’à dix pas l’un de l’autre. Dologhow plongea sa tête dans la neige, en remplit sa bouche avec avidité, se redressa sur son séant et chercha à retrouver son équilibre,

tout en ne cessant de sucer et de manger cette neige glacée. Ses lèvres frissonnaient, mais ses yeux brillaient de l'éclat de la haine, et, réunissant toutes ses forces dans un dernier effort, il leva son pistolet et visa lentement.

« De côté, couvrez-vous du pistolet, s'écria Nesvitsky.

– Couvrez-vous donc ! » s'écria malgré lui Denissow, bien qu'il fût le témoin de Dologhow.

Pierre, avec un doux sourire de pitié et de regret, s'était abandonné sans défense et offrait sa large poitrine au pistolet de Dologhow, qu'il regardait tristement. Les trois témoins fermèrent les yeux. Le coup partit, et Dologhow, s'écriant avec férocité : « Manqué ! » retomba la face contre terre.

Pierre se prit la tête dans les mains et, retournant sur ses pas, entra dans la forêt en marchant dans la neige à grandes enjambées.

« C'est bête… c'est bête ! disait-il. Mort ? ce n'est pas vrai ! »

Nesvitsky le rejoignit et le conduisit chez lui.

Rostow et Denissow emmenèrent Dologhow, qui, grièvement blessé et étendu au fond du traîneau, restait immobile, les yeux fermés, sans répondre à leurs questions ; ils étaient à peine rentrés en ville qu'il revint à lui, et, relevant péniblement la tête, il prit la main de Rostow, qui fut frappé du changement complet de l'expression de sa figure, devenue douce et attendrie.

« Comment te sens-tu ?

– Mal ! mais ce n'est pas là l'important. Mon ami, dit-il d'une voix entrecoupée, où sommes-nous ? À Moscou, n'est-ce

pas ? Écoute, … je l'ai tuée, elle… elle ne le supportera pas, elle ne le supportera pas !

– Mais qui donc ? dit Rostow surpris.

– Ma mère, ma pauvre mère, ma mère adorée ! »

Et Dologhow éclata en sanglots. Quand il fut un peu calmé, il expliqua à Rostow qu'il vivait avec sa mère, que, si elle le voyait mourant, elle ne survivrait pas à sa douleur, et le supplia d'aller la prévenir, ce que Rostow fit aussitôt, tout en apprenant, à sa grande stupéfaction, que ce mauvais sujet, ce bretteur, demeurait avec une vieille mère et une sœur bossue, et qu'il était pour elles le plus tendre des fils et le meilleur des frères.

VI

Les tête-à-tête de Pierre et de sa femme étaient devenus de plus en plus rares, surtout depuis les dernières semaines. À Moscou, comme à Pétersbourg, leur maison était remplie de monde du matin au soir. La nuit qui suivit le duel, au lieu d'aller retrouver sa femme dans sa chambre à coucher, il la passa, comme il lui arrivait du reste souvent, dans le grand cabinet de son père, celui-là même où le vieux comte était mort.

Se jetant sur le canapé, il essaya de dormir pour oublier tout ce qui venait de lui arriver ; mais il s'éleva dans son âme une telle tempête de sensations, de pensées, de souvenirs, que non seulement il lui fut impossible de fermer les yeux, mais même de rester en place. Il se leva et se mit à arpenter sa chambre à pas saccadés, tantôt il pensait aux premiers temps leur mariage, à ses belles épaules, à son regard langoureux et pas-

sionné ; tantôt il voyait se dresser à côté d'elle Dologhow, beau, impudent, avec son sourire diabolique, tel qu'il l'avait vu au dîner du club ; tantôt il le revoyait pâle, frissonnant, défait et s'affaissant sur la neige.

« Et après tout, se disait-il, j'ai tué son amant… oui, l'amant de ma femme ! Comment cela s'est-il fait ? – C'est arrivé, parce que tu l'as épousée, lui répondait une voix intérieure. – Mais en quoi suis-je donc coupable ? – Tu es coupable de l'avoir épousée sans l'aimer, continuait la voix ; tu l'as trompée, car tu t'es aveuglé volontairement. » Et ce moment, cette minute où il lui avait dit avec tant d'effort : « Je vous aime ! » se retraça vivement à sa mémoire. « Oui, là était la faute ! je sentais bien alors que je n'avais pas le droit de le lui dire. » Il se rappela en rougissant sa lune de miel, un incident surtout, dont le souvenir l'humiliait aujourd'hui ; peu de temps après son mariage, sortant vers midi de leur chambre à coucher, et vêtu d'une élégante robe de chambre, il avait trouvé dans son cabinet son intendant en chef qui, en le saluant respectueusement, avait légèrement souri de le voir dans ce négligé, comme pour lui témoigner la part qu'il prenait à son bonheur.

« Et que de fois n'ai-je pas été fier d'elle, de son tact si fin, fier de notre intérieur où elle recevait toute la ville, fier surtout de sa majestueuse et inaccessible beauté ! Je croyais ne pas la comprendre, et je m'étonnais de ne pas l'aimer. Quand j'étudiais son caractère, je me disais que c'était ma faute, si je ne comprenais pas cette impassibilité absolue, cette absence de tout désir, de tout intérêt… et maintenant je connais le mot terrible de cette énigme… C'est une femme pervertie ! »

« Anatole allait lui emprunter de l'argent et baiser ses belles épaules. Elle ne lui donnait pas d'argent, mais elle se laissait embrasser. Si son père excitait en plaisantant sa jalousie, elle lui répondait, de son sourire tranquille, qu'elle n'était pas assez sotte pour être jalouse. « Il n'a qu'à faire ce qu'il veut, » disait-

elle de moi. Un jour, lui ayant demandé si elle ne sentait pas quelque symptôme de grossesse, elle me répondit qu'elle n'était pas assez niaise pour désirer des enfants, et que d'ailleurs elle n'en aurait jamais de moi ! »

Il se rappelait ensuite la grossièreté de ses idées, la vulgarité des expressions qui lui étaient familières, malgré son éducation aristocratique. « Non, je ne l'ai jamais aimée ! se disait-il… Et maintenant, voilà Dologhow affaissé sur la neige, s'efforçant de sourire, mourant peut-être et répondant à mon repentir par une feinte bravade ! »

Pierre était un de ces hommes qui, en dépit de la faiblesse de leur caractère, ne cherchent jamais de confident pour leur douleur. Il luttait avec elle en silence.

« Je suis coupable, et je dois supporter, quoi ?… la honte de mon nom, le malheur de ma vie ? Folies que tout cela ! Mon nom et mon honneur ne sont que conventions, et mon être en est indépendant !

« On a exécuté Louis XVI parce qu'il était criminel, et ils avaient raison tout autant que ceux qui, après en avoir fait un saint, mouraient pour lui en martyrs ! N'a-t-on pas ensuite exécuté Robespierre parce qu'il était un despote ? Qui avait tort ? Qui avait raison ? Personne. Vis tant que tu seras vivant : demain, qui le sait, tu mourras comme j'aurais pu mourir il y a une heure. Pourquoi tant se tourmenter quand on pense à ce qu'est notre existence en comparaison de l'éternité ! »

Et au moment où il se croyait apaisé, il la revoyait, elle et les transports de son amour passager : alors, recommençant à marcher, il brisait tout ce qui lui tombait sous la main : « Pourquoi lui ai-je dit : « Je vous aime ? » se demandait-il pour la dixième fois, et il se surprit à sourire en se rappelant le mot de Molière : « Que diable allait-il faire dans cette galère ? »

Il était encore nuit lorsqu'il sonna son valet de chambre pour lui donner ses ordres de départ. Ne comprenant plus la possibilité de parler à sa femme, il retournait à Pétersbourg, et comptait lui laisser une lettre pour lui annoncer son intention de vivre séparé d'elle à tout jamais.

Quelques heures après, le valet de chambre, qui lui apporta son café, le trouva étendu sur le canapé, un livre à la main, et dormant profondément.

Réveillé en sursaut, il fut longtemps avant de comprendre pourquoi il était là.

« La comtesse fait demander si Votre Excellence est à la maison ? »

Pierre n'avait pas encore répondu, que la comtesse, en déshabillé de satin blanc, brodé d'argent, les deux épaisses nattes de ses cheveux relevées en diadème autour de sa ravissante tête, entra dans la chambre, calme et imposante comme toujours, bien que sur son front de marbre légèrement bombé se dessinât un pli creusé par la colère. Contenant ses impressions jusqu'à la sortie du valet de chambre, et, connaissant d'ailleurs toute l'histoire du duel dont elle venait parler à son mari, elle s'arrêta devant lui, sans pouvoir réprimer un sourire de dédain. Pierre, intimidé, la regarda par-dessus ses lunettes et feignit de reprendre sa lecture, comme un lièvre aux abois rabat ses oreilles et reste immobile en face de ses ennemis.

« Qu'est-ce encore ? Qu'avez-vous fait, je vous le demande ? dit-elle sévèrement, lorsque la porte se fut refermée sur le valet de chambre.

– Comment, moi ? demanda Pierre.

– Que veut dire ce beau courage ! Que veut dire ce duel ? Voyons, répondez ! »

Pierre se retourna lourdement sur le divan, ouvrit la bouche et ne trouva rien à dire.

« Eh bien, c'est moi qui vous répondrai… Vous croyez tout ce qu'on vous raconte, et on vous a raconté que Dologhow était mon amant ? continua-t-elle en prononçant en français le mot « amant » avec la netteté cynique qui lui était habituelle, aussi simplement que si elle eût employé toute autre expression… Vous l'avez cru ! et qu'avez-vous prouvé en vous battant ? que vous êtes un sot, que vous êtes un imbécile, ce que du reste tout le monde savait ! Qu'en résultera-t-il ! C'est que je serai la risée de tout Moscou, et que chacun racontera qu'étant gris, vous avez provoqué un homme dont vous étiez jaloux sans raison, un homme qui vaut infiniment mieux que vous sous tous les rapports… » Plus elle parlait, plus elle élevait la voix en s'animant.

Pierre immobile murmurait des mots inarticulés sans lever les yeux.

« Et pourquoi avez-vous cru qu'il était mon amant ? Parce que sa société me faisait plaisir ? Si vous étiez plus intelligent, plus agréable, j'aurais préféré la vôtre !

– Ne me parlez pas… je vous en supplie, dit Pierre d'une voix rauque.

– Pourquoi ne parlerais-je pas ? J'ai le droit de vous parler, car je puis dire hautement qu'une femme qui n'aurait pas d'amant, avec un mari comme vous, serait une rare exception, et je n'en ai pas ! »

Pierre lui lança un regard étrange, dont elle ne comprit pas la signification, et se recoucha sur le divan. Il souffrait physi-

quement : sa poitrine se serrait, il ne pouvait respirer… Il savait qu'il aurait pu mettre un terme à cette torture, mais il savait aussi que ce qu'il voulait faire était terrible.

« Il vaut mieux nous séparer, dit-il d'une voix étouffée.

– Nous séparer, parfaitement, à condition que vous me donniez de la fortune, » répondit Hélène.

Pierre sauta sur ses pieds, et perdant la tête, se jeta sur elle.

« Je te tuerai ! » s'écria-t-il. Et saisissant sur la table un morceau de marbre, il fit un pas vers Hélène, en le brandissant avec une force dont lui-même fut épouvanté.

La figure de la comtesse devint effrayante à voir : elle poussa un cri de bête fauve et se rejeta en arrière. Pierre subissait tout l'attrait, toute l'ivresse de la fureur. Il jeta sur le parquet le marbre, qui se brisa, et s'avançant vers elle les bras tendus :

« Sortez ! » s'écria-t-il d'une voix si formidable, qu'elle répandit la terreur dans toute la maison. Dieu sait ce qu'il aurait fait en ce moment, si Hélène ne s'était enfuie au plus vite.

Une semaine plus tard, Pierre partit pour Pétersbourg, après avoir donné à sa femme un plein pouvoir pour la régie de tous ses biens en Grande-Russie, qui constituaient une bonne moitié de sa fortune.

VII

Deux mois à peine s'étaient écoulés depuis les nouvelles reçues à Lissy-Gory de la bataille d'Austerlitz et de la disparition du prince André, et malgré les lettres adressées à l'ambassade, malgré toutes les recherches, son corps n'avait pas été retrouvé, et son nom ne figurait pas sur la liste des prisonniers. La pensée la plus pénible pour ses proches était de se dire qu'il pouvait bien aussi avoir été ramassé sur le champ de bataille par les habitants du pays, et se trouver malade ou mourant, seul, au milieu d'étrangers, et incapable de donner signe de vie à sa famille. Les journaux, qui avaient été les premiers à renseigner le vieux prince sur la défaite d'Austerlitz, disaient simplement, en termes laconiques et vagues, que les Russes, après de brillants engagements, avaient dû opérer leur retraite et qu'elle s'était effectuée en bon ordre. Le prince tira de ce bulletin officiel la conclusion évidente que les nôtres avaient essuyé une défaite. Huit jours plus tard, une lettre de Koutouzow annonçait au vieux prince le sort mystérieux de son fils :

« Votre fils, lui écrivait-il, est tombé en héros, en avant du régiment, son drapeau à la main, digne de son père et de sa patrie. Nos regrets à tous sont unanimes, et personne ne sait jusqu'à présent s'il faut le compter au nombre des vivants ou des morts. Tout espoir n'est pas cependant perdu, car s'il était mort, son nom aurait figuré dans les listes des officiers trouvés sur le champ de bataille, qui m'ont été transmises par les parlementaires. »

Le vieux prince reçut cette lettre très tard dans la soirée, et le lendemain matin il sortit pour faire sa promenade habituelle ; morose et sombre, il n'adressa pas une parole à son homme d'affaires, ni à son jardinier, ni à l'architecte.

Lorsque la princesse Marie entra, elle le trouva occupé à son tour, mais il ne se retourna pas comme il en avait coutume.

« Ah ! princesse Marie ! » dit-il tout à coup en jetant le repoussoir. La roue, par suite de l'impulsion reçue, continuait à tourner, et le grincement de cette roue, qui allait en s'affaiblissant, se lia plus tard, dans le souvenir de sa fille, avec la scène qui suivit.

Elle s'approcha de lui, et, à la vue de sa physionomie, un sentiment indéfinissable lui comprima le cœur. Ses yeux se troublèrent. Les traits de son père avaient une contraction plutôt de méchanceté que de tristesse et d'abattement ; ils trahissaient la lutte violente qui se passait en lui, et lui disaient qu'un terrible malheur allait tomber sur sa tête, le plus terrible de tous, celui qu'elle n'avait pas encore éprouvé, la perte irréparable d'une de ses plus chères affections !

« Mon père ! André ?... » et cette pauvre fille, gauche et disgracieuse, prononça ces paroles avec un charme si puissant de sympathie et d'abnégation, que le vieux prince, sous l'influence de ce regard, laissa échapper un sanglot en se détournant.

« J'ai reçu des nouvelles : on ne le trouve nulle part, ni parmi les prisonniers, ni parmi les morts. Koutouzow m'a écrit... Il a été tué !... » dit-il tout à coup de sa voix perçante, comme pour chasser sa fille par ce cri.

La princesse ne bougea pas, et ne s'évanouit pas. Elle était déjà pâle, mais, à ces mots, son visage sembla se transformer, et ses beaux yeux s'éclairèrent subitement. On aurait dit qu'un sentiment ineffable venu d'en haut, indépendant des douleurs et des joies de ce monde, s'étendait comme un baume sur le coup qui venait de les frapper. Oubliant la crainte qu'elle avait de son père, elle lui saisit la main, l'attira à elle, et baisa sa joue sèche et parcheminée.

« Mon père, lui dit-elle, ne vous détournez pas de moi, pleurons ensemble.

– Ces misérables, ces pleutres ! s'écria le prince, en l'écartant. Perdre une armée, perdre des hommes ! Et pourquoi ?… Va l'annoncer à Lise ! » La princesse Marie se laissa tomber sans force dans un fauteuil et fondit en larmes. Elle revoyait son frère au moment des adieux, lorsqu'il s'était approché d'elle et de sa femme : elle revoyait son expression attendrie et légèrement dédaigneuse, lorsqu'elle lui avait passé l'image au cou. Était-il devenu croyant ? S'était-il repenti de son incrédulité ? Était-il là-haut dans les demeures célestes de la paix et du bonheur ?

« Mon père, dit-elle, comment est-ce arrivé ?

– Va, va, il a été tué pendant cette bataille, où l'on a mené à la mort les meilleurs hommes de Russie et sacrifié la gloire russe. Allez, princesse Marie ! Allez l'annoncer à Lise ! »

La princesse Marie entra chez sa belle-sœur qu'elle trouva travaillant, et dont le regard se leva sur elle avec cette expression de bonheur calme et intime, particulière aux femmes qui sont dans sa situation ; ses yeux regardaient sans voir, car elle contemplait au dedans d'elle-même ce doux et mystérieux travail qui s'accomplissait dans son sein.

« Marie, dit-elle, en repoussant son métier, donne-moi ta main. »

Ses yeux riaient, sa petite lèvre se retroussa et se fixa en un sourire d'enfant. La princesse Marie se mit à ses genoux devant elle, et cacha sa tête dans les plis de sa robe.

« Ici, ici… n’entends-tu pas ?… c’est si étrange ! Et sais-tu, Marie, je l’aimerai bien…, » et ses yeux rayonnants de bonheur s’attachaient sur la jeune princesse, qui ne pouvait relever la tête, car elle pleurait.

« Qu’as-tu donc, Marie ?

– Rien… J’ai pensé à André, et cela m’a attristée, » répondit-elle en essuyant ses pleurs.

Dans le courant de la matinée, la princesse Marie essaya à plusieurs reprises de préparer sa belle-sœur à la catastrophe, mais chaque fois elle se mettait à pleurer. Ces larmes, dont la petite princesse ne comprenait pas la cause, l’inquiétaient malgré son manque d’esprit d’observation. Elle ne demandait rien, mais se retournait avec inquiétude, comme si elle cherchait quelque chose autour d’elle. Le vieux prince, dont elle avait toujours peur, entra chez elle avant le dîner : il avait l’air méchant et agité. Il sortit sans lui avoir parlé. Elle regarda sa belle-sœur et éclata en sanglots.

« A-t-on reçu des nouvelles d’André ? demanda-t-elle.

– Non, tu sais que la chose est impossible, mais mon père s’inquiète, et moi, je m’effraye.

– Il n’y a donc rien ?

– Rien, » répondit la princesse, en la regardant franchement. Elle s’était décidée, et avait décidé son père à ne rien lui dire jusqu’après sa délivrance, qui était attendue de jour en jour. Le père et la fille portaient et cachaient ce lourd chagrin, chacun à sa façon. Quoiqu’il eût envoyé un émissaire en Autriche pour chercher les traces d’André, le vieux prince était convaincu que son fils était mort, et il avait déjà commandé pour lui, à Moscou, un monument qui devait être placé dans son

jardin. Il n'avait rien changé à son genre de vie, mais ses forces le trahissaient. Il marchait et mangeait moins, dormait peu, et s'affaiblissait visiblement. La princesse Marie espérait : elle priait pour son frère, comme s'il était vivant, et attendait à toute heure l'annonce de son retour.

VIII

« Ma bonne amie, lui dit un matin la petite princesse…, » et sa petite lèvre se retroussa comme d'habitude, mais cette fois avec une tristesse marquée, car depuis le jour où la terrible nouvelle avait été reçue, les sourires, les voix, la démarche même de chacun, tout portait dans la maison l'empreinte de la douleur, et la petite princesse, sans s'en rendre compte, en subissait involontairement l'influence.

« Ma bonne amie, je crains que le « fruschtique[26] » de ce matin, comme dit Phoca le cuisinier, ne m'ait fait du mal ?

– Qu'as-tu, ma petite âme ? Tu es pâle, tu es très pâle, s'écria la princesse Marie, en accourant tout effrayée auprès d'elle.

– Ne faudrait-il pas envoyer chercher Marie Bogdanovna, Votre Excellence ? dit une des filles de chambre qui se trouvait là. Marie Bogdanovna était la sage-femme du chef-lieu de district, et depuis quinze jours on l'avait fait venir à Lissy-Gory.

---

[26] Le déjeuner. (*Note du traducteur*.)

– Tu as raison, c'est vrai, c'est peut-être ça… Je vais y aller… Courage, mon ange !…, et embrassant sa belle-sœur, elle s'apprêta à sortir de la chambre.

– Non, non ! s'écria la petite princesse, dont la pâle figure exprima non seulement une souffrance physique, mais encore une terreur d'enfant, à l'idée des douleurs inévitables dont elle avait le pressentiment.

– Non, c'est l'estomac… dites que c'est l'estomac, Marie, dites, dites… » Et elle pleurait comme pleurent les enfants capricieux et malades en se tordant les mains avec désespoir et en s'écriant : « Mon Dieu, mon Dieu ! »

La princesse Marie courut chercher la sage-femme qu'elle rencontra à mi-chemin.

« Marie Bogdanovna ! C'est commencé, je crois, dit-elle, les yeux agrandis par la terreur.

– Eh bien, tant mieux, princesse, répondit la sage-femme sans hâter le pas, et en se frottant les mains de l'air assuré d'une personne qui connaît sa valeur… Il est inutile que vous sachiez ça, vous autres demoiselles.

– Et le docteur qui n'est pas encore arrivé de Moscou ! dit la princesse, car, selon le désir du prince André et de sa femme, on y avait envoyé chercher un accoucheur.

– Cela ne fait rien, princesse, ne vous tourmentez pas, tout ira bien, même sans le docteur. »

Cinq minutes après, la princesse Marie entendit de sa chambre porter un objet très lourd. Elle regarda. C'était un divan en cuir du cabinet du prince André, que les gens transportaient dans la chambre à coucher, et elle remarqua que leur fi-

gure était empreinte d'un sentiment inusité de gravité et de douceur. La princesse Marie prêtait l'oreille à tous les bruits de la maison, ouvrait sa porte, regardait, inquiète, ce qui se passait dans le corridor. Quelques femmes allaient et venaient en silence et se détournaient à sa vue. N'osant pas les questionner, elle rentrait dans sa chambre, et tantôt se jetant dans son fauteuil, elle prenait son livre de prières, tantôt s'agenouillant devant les images, elle s'apercevait, avec surprise et chagrin, que la prière était impuissante à calmer son agitation. La porte s'ouvrit tout à coup, et sa vieille bonne, coiffée d'un large mouchoir, se montra sur le seuil. Prascovia Savischna ne venait chez elle que rarement : tel était l'ordre du vieux prince.

« C'est moi, Machinka, et j'ai apporté, mon ange, les bougies de leur mariage pour les allumer devant les saints, dit-elle en soupirant.

– Ah ! ma bonne, comme je suis contente.

– Le Seigneur est miséricordieux, ma petite colombe !... » Et la vieille bonne alluma les bougies à la lampe des images, et s'assit à la porte, en tirant de sa poche un bas, qu'elle se mit à tricoter. La princesse Marie prit un livre et feignit de lire, mais à chaque pas, à chaque bruit, elle tournait ses yeux effrayés et interrogateurs sur sa bonne, qui la calmait aussitôt du regard. Ce sentiment qu'éprouvait la princesse Marie était d'ailleurs partagé par tous les habitants de cette vaste maison. D'après une ancienne superstition, plus les douleurs de l'accouchement sont ignorées, moins l'accouchée est censée souffrir : aussi tous feignaient-ils de n'en rien savoir ; personne n'en soufflait mot, mais en dehors de la tenue grave et respectueuse, habituelle aux gens du vieux prince, il se trahissait chez eux une inquiétude attendrie et l'intuition de ce qui allait se passer, dans ce moment, de grand et d'incompréhensible.

Aucun éclat de rire ne retentissait dans l'aile habitée par les filles et les femmes de service. Les domestiques et les laquais se tenaient silencieusement sur le qui-vive dans l'antichambre. Dans les dépendances, personne ne dormait, et des feux et de la lumière y étaient entretenus. Le vieux prince marchait dans son cabinet, en appuyant sur ses talons, et envoyait à tout instant le vieux Tikhone demander à Marie Bogdanovna ce qui en était, lui répétant chaque fois :

« Tu diras : « Le prince demande »… et reviens me dire…

– Dites au prince, répondit avec emphase Marie Bogdanovna, que le travail est commencé.

– Bien, dit le prince, en fermant sa porte, » et Tikhone n'entendit plus le moindre bruit dans le cabinet.

Un instant après il y rentra, en se donnant à lui-même pour excuse les bougies à remplacer, et il vit le prince étendu sur le canapé. À la vue de son visage défait, il secoua la tête, et s'approchant de son vieux maître, il le baisa à l'épaule, et sortit, en oubliant les bougies et son excuse. Le plus solennel des mystères qui soient en ce monde continuait à s'accomplir. La soirée se passa ainsi, la nuit vint, et ce sentiment d'attente émue, au lieu de s'apaiser, s'accroissait de minute en minute.

Il faisait une de ces nuits du mois de mars où l'hiver semble reprendre son empire, et déchaîne avec une fureur désespérée ses derniers ouragans et ses dernières bourrasques de neige. On avait envoyé un relais de chevaux sur la grand'route pour le docteur allemand, et des hommes munis de lanternes, postés au tournant, devaient le conduire à travers les ornières et les trous du chemin de Lissy-Gory.

La princesse Marie ne lisait plus depuis longtemps son livre de prières, et elle regardait fixement sa bonne, dont la petite figure ratatinée, avec sa mèche de cheveux gris échappée de dessous le mouchoir et sa peau ridée sous le menton, lui était si familière dans ses moindres détails. Tout en tricotant, la vieille Savischna racontait à voix basse, pour la centième fois, comment la princesse-mère était accouchée de la princesse Marie à Kichinew, sans sage-femme, et n'ayant pour tous soins que ceux d'une paysanne moldave :

« Dieu est grand, le « docteur » est inutile !… »

Un violent coup de vent ébranla le châssis de la fenêtre, fit sauter la targette mal assujettie, et un courant d'air humide et glacé passa au travers des rideaux d'étoffe, et éteignit la bougie. La princesse Marie tressaillit. La vieille bonne, posant son tricot sur la table, s'approcha de la fenêtre et se pencha en dehors, pour essayer de ramener le battant.

« Princesse, ma petite mère, on arrive sur la route avec des lanternes ! dit-elle en refermant la fenêtre, … ce doit être le « doctoure ».

– Ah ! Dieu merci ! s'écria la princesse, il faut aller le recevoir : il ne comprend pas le russe. »

Jetant un châle sur ses épaules, elle quitta la chambre, et vit en passant par l'antichambre que la voiture était déjà arrêtée devant le perron. Elle s'avança sur le palier de l'escalier. Sur un des piliers de la balustrade on avait placé une chandelle que le vent faisait couler. Un peu plus bas, sur le second palier, le valet de chambre, Philippe, l'air tout effrayé, en tenant une autre à la main. Encore plus bas, au tournant même, de l'escalier, on entendait comme le pas lourd de bottes fourrées, et le timbre d'une voix bien connue frappa l'oreille de la princesse Marie :

« Dieu merci ! disait cette voix, et mon père ?

– Le prince est couché, répondit le maître d'hôtel, Demiane.

– C'est André ! se dit la princesse Marie… et les pas se rapprochèrent… C'est impossible, ce serait trop extraordinaire !… » Au même moment, le prince André, couvert d'une pelisse dont le collet était blanc de neige, se montra sur le palier inférieur… C'était bien lui, mais pâle, amaigri, changé, avec une expression, inaccoutumée chez lui, de douceur attendrie et inquiète. Il gravit les dernières marches, et embrassa sa sœur, que l'émotion étouffait.

« Vous n'avez donc pas reçu ma lettre ? lui demanda-t-il en l'embrassant de nouveau, pendant que l'accoucheur, avec lequel il s'était rencontré à la dernière station, montait l'escalier.

– Marie ! quelle étrange coïncidence ! » Et, ôtant sa pelisse et ses bottes fourrées, il passa chez sa femme.

IX

La petite princesse, la tête couverte d'un bonnet blanc, était étendue sur des oreillers. Les douleurs venaient de cesser. Ses longs cheveux noirs s'enroulaient autour de ses joues enflammées et moites ; sa jolie petite bouche vermeille entr'ouverte souriait. Le prince André entra et s'arrêta au pied du divan sur lequel elle était étendue. Ses yeux brillants, pareils à ceux d'un enfant inquiet et agité, se fixèrent sur lui sans changer d'expression : « Je vous aime tous, semblaient-ils dire, je ne vous ai fait aucun mal… pourquoi donc faut-il que je souffre ? venez à mon

secours. » Elle voyait son mari sans se rendre compte de son apparition. Il la baisa au front.

« Ma petite âme, lui dit-il, – il n'avait jamais employé cette expression envers elle, – Dieu est bon ! »

Elle le regarda d'un air étonné, et ses yeux continuaient à lui dire : « J'attendais du secours de toi, et tu ne m'aides pas, toi non plus ! » Les douleurs reprirent et Marie Bogdanovna engagea le prince André à quitter la chambre.

Il céda la place au médecin. La princesse Marie se trouva sur son passage ; ils se mirent à causer à voix basse, en s'interrompant à chaque instant dans une attente fiévreuse.

« Allez, mon ami, » lui dit-elle, et il alla s'asseoir dans la pièce voisine de celle où était sa femme. Une fille de chambre en sortit, et se troubla à la vue du prince André, qui, la figure cachée dans ses mains, restait immobile. Les gémissements et les cris plaintifs qu'arrachaient à la princesse ces douleurs toutes physiques, s'entendaient à travers la porte ; il se leva et fit un effort pour l'ouvrir, quelqu'un la retenait de l'autre côté :

« On ne peut pas, on ne peut pas ! » dit une voix effrayée. Il essaya de marcher. La chambre devint silencieuse, il se passa quelques secondes, tout à coup un cri formidable retentit :

« Ce n'est pas elle, elle n'en aurait pas eu la force ! » se dit le prince André, et il courut à la porte ; le cri cessa, il entendit le vagissement d'un enfant.

« Pourquoi a-t-on apporté ici un enfant ? s'écria-t-il dans le premier moment. Que fait là cet enfant ? Ou bien, est-ce cet enfant qui est né ? »

Quand il comprit tout à coup ce que ce cri renfermait de bonheur, les larmes l'étouffèrent et, se reposant sur l'appui de la fenêtre, il se mit à sangloter. La porte s'ouvrit. Le docteur, sans habit, les manches de chemise retroussées, sortit pâle et tremblant. Le prince André se retourna, mais le docteur, le regardant d'un air égaré, passa sans mot dire. Une femme se précipita hors de la chambre, et s'arrêta, interdite, à la vue du prince André. Il entra chez sa femme. Elle était morte, et couchée dans la même position où il l'avait vue quelques instants auparavant : son jeune et ravissant visage avait conservé la même expression, malgré la fixité des yeux et la pâleur des joues :

« Je vous aime tous, je n'ai fait de mal à personne, et qu'avez-vous fait de moi ? » semblait dire cette tête charmante que la vie avait abandonnée. Dans un coin de la chambre, quelque chose de petit et de rouge vagissait dans les bras tremblants de la sage-femme.

Deux heures après, le prince André entra à pas lents dans le cabinet de son père, qui savait tout. En ouvrant la porte, il le trouva devant lui. Le vieux prince étreignit en silence, de ses bras secs, pareils à des tenailles de fer, le cou de son fils, et fondit en larmes.

Trois jours plus tard, on enterrait la petite princesse, et le prince André monta les degrés du catafalque pour lui dire un dernier adieu. Les yeux de la morte étaient fermés, mais son petit visage n'avait pas changé et elle semblait toujours dire : « Qu'avez-vous fait de, moi ? » Le prince André ne pleurait pas, mais il sentit son cœur se déchirer à la pensée qu'il était coupable de torts, désormais irréparables et inoubliables. Le vieux prince baisa à son tour une des frêles mains de cire, qui étaient croisées l'une sur l'autre, et l'on aurait cru que la pauvre petite

figure lui répétait aussi : « Qu'avez-vous fait de moi » ? Il se détourna brusquement après l'avoir regardée.

Cinq jours plus tard, le nouveau-né fut baptisé : la sage-femme retenait les langes avec son menton, pendant que le prêtre oignait d'huile sainte, avec les barbes d'une plume, la paume des mains et la plante des pieds du petit prince Nicolas Andréïévitch.

Le grand-père, après l'avoir porté, en sa qualité de parrain, autour du vieux baptistère, s'était empressé de le remettre entre les mains de la marraine, la princesse Marie. Le père, tout ému, et redoutant que le prêtre ne laissât tomber l'enfant dans l'eau, attendait avec anxiété dans la pièce voisine la fin du sacrement ; aussi le regarda-t-il d'un air satisfait, lorsque la vieille bonne le lui apporta, et il lui répondit par un signe de tête amical à la bonne nouvelle qu'elle lui donna que le morceau de cire, sur lequel on avait mis quelques petits cheveux coupés sur la tête du nouveau-né, avait surnagé[27].

X

Grâce au vieux comte, il ne fut pas question de la part que Rostow avait prise au duel de Dologhow et de Besoukhow, et au lieu d'être dégradé, comme il s'y attendait, il fut nommé aide de

---

[27] En coupant les cheveux du nouveau-né, le prêtre accomplit un des rites du baptême, et un usage superstitieux les fait déposer sur un morceau de cire qu'on jette dans l'eau lustrale. Si la cire flotte à la surface, c'est un bon présage ; si elle va au fond, c'est mauvais signe. (*Note du traducteur.*)

camp du général gouverneur de Moscou, ce qui l'empêcha d'aller passer l'été à la campagne avec sa famille, et l'obligea de rester en ville. Dologhow se lia plus intimement avec lui. La vieille Marie Ivanovna aimait passionnément son fils, et disait souvent à Rostow qu'elle l'avait pris en affection à cause de son amitié pour son Fédia :

« Oui, comte, son âme est trop noble et trop pure pour notre monde si corrompu. Personne n'apprécie la bonté à sa juste valeur, car malheureusement, chacun y voit un reproche à son adresse... Est-ce juste, est-ce honorable, je vous le demande, de la part de Besoukhow ?... Et mon enfant qui jusqu'à présent encore n'en dit jamais de mal ? C'est sur mon garçon que sont retombées leurs folies de Pétersbourg !... Besoukhow n'en a pas souffert. Mon fils vient d'avoir de l'avancement, c'est vrai, mais aussi où trouverez-vous, je vous le demande, un brave comme lui ?... Quant à ce duel, ... y a-t-il l'ombre d'honneur chez ces gens-là ?... On sait qu'il est fils unique, et on le provoque, et on tire tout droit sur lui ?... Enfin, heureusement que Dieu l'a sauvé !... Et la raison de tout cela ?... Qui donc, de nos jours, n'a pas une intrigue, et qu'y faire si Besoukhow est un mari jaloux ? Sans doute il aurait pu le montrer plus tôt, mais voilà un an que cela dure, et il le provoque avec l'idée que Fédia s'y refuserait, parce qu'il lui doit de l'argent ! Quelle vilenie, quelle lâcheté ? Je vous aime, vous, de tout mon cœur, parce que vous avez compris mon Fédia, et il y a si peu de personnes qui lui rendent justice, malgré sa belle âme. »

Dologhow, de son côté laissait échapper des phrases qu'on n'aurait jamais attendues de lui :

« On me croit méchant, disait-il à Rostow, mais cela m'est bien égal ! Je ne tiens à reconnaître que ceux que j'aime, et pour ceux-là je donnerais ma vie : quant aux autres, je les foulerai aux pieds, si je les trouve sur mon chemin ; j'adore ma mère, j'ai deux ou trois amis, toi surtout. Quant aux autres, ils n'attirent

mon attention qu'autant qu'ils peuvent m'être utiles ou nuisibles, et presque tous sont nuisibles, à commencer par les femmes… Oui, mon ami, j'ai connu des hommes à l'âme noble, élevée, tendre, mais les femmes ! Comtesse ou cuisinière, elles se vendent toutes, sans exception. Cette pureté céleste, ce dévouement que je cherche dans la femme, je ne l'ai jamais trouvé. Ah ! si j'avais rencontré la femme rêvée, j'aurais tout sacrifié pour elle, mais les autres !… il fit un geste de mépris. Et te l'avouerai-je, je ne tiens à l'existence que parce que j'espère rencontrer un jour cet être idéal, qui m'élèvera, m'épurera et me régénérera… mais tu ne comprends pas ça, toi ?

– Au contraire, je te comprends parfaitement, » répliqua Rostow, qui était de plus en plus sous le charme de son nouvel ami.

La famille Rostow revint en automne de la campagne. Denissow reparut également bientôt après, et s'installa chez eux. Ces premiers mois de l'hiver de 1800 à 1807 furent, pour Rostow et sa famille, pleins de gaieté et d'entrain. Nicolas amenait dans la maison de ses parents beaucoup de jeunes gens qui y étaient attirés par Véra, belle personne de vingt ans, par Sonia, dont les seize ans avaient tout le charme d'une fleur à peine éclose, et par Natacha, chez qui l'espièglerie de l'enfant s'unissait aux séductions de la jeune fille. Chacun d'eux subissait plus ou moins l'influence de ces visages souriants, débordants de bonheur, et ouverts à toutes les impressions. Témoins de leur babillage décousu et joyeux, pétillant d'imprévu, débordant de vie, d'espérances naissantes, mêlés à cette agitation entraînante d'où partaient, comme des fusées, leurs essais de chant et de piano, abandonnés, repris, selon le caprice du moment, ils se sentaient à leur tour pénétrés et envahis par cette atmosphère toute chargée d'amour, qui, comme ces jeunes filles, les disposait à un bonheur confusément entrevu.

Tels étaient les effluves magnétiques qui émanaient naturellement de toute cette jeunesse, lorsque Dologhow fut présenté dans la maison de Rostow. Il plut à tous, sauf à Natacha, qui avait été sur le point de se brouiller avec son frère à cause de lui, car elle soutenait qu'il était méchant, et que dans le duel avec Dologhow, Pierre avait eu raison, que Dologhow était coupable, et de plus désagréable et affecté.

« Il n'y a rien à comprendre ! s'écriait Natacha avec une obstination volontaire, il est méchant, il n'a pas de cœur ! Quant à ton Denissow, je l'aime ! C'est un mauvais sujet, c'est possible, et pourtant je l'aime !… C'est pour te dire que je comprends ! Tout est calculé chez l'autre, et c'est ce que je n'aime pas !

– Oh ! Denissow, c'est autre chose, répondit Rostow en ayant l'air de donner à entendre que celui-là ne pouvait être comparé à Dologhow. – Son âme si belle !… Il faut le voir avec sa mère… quel cœur !

– Je ne puis pas en juger, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne suis pas à mon aise avec lui !… Et il est amoureux de Sonia, sais-tu ?

– Quelle folie !

– J'en suis sûre, tu verras ! »

Natacha avait raison. Dologhow, qui n'aimait pas la société des dames, venait souvent néanmoins, et l'on eut bientôt découvert, sans qu'il en fût dit un mot, qu'il était attiré par Sonia. Celle-ci ne l'aurait jamais avoué, bien qu'elle l'eût deviné et qu'elle devînt rouge comme une cerise, chaque fois qu'il paraissait ; il venait dîner presque tous les jours, et ne manquait jamais, ni un spectacle, ni les bals de demoiselles de Ioghel, lorsque les Rostow s'y trouvaient. Il témoignait à Sonia une attention marquée, et l'expression de ses yeux était telle que, non

seulement Sonia n'en pouvait supporter le regard, mais que la vieille comtesse et Natacha rougissaient quand elles venaient à le surprendre.

Il était évident que cet homme étrange et énergique pliait et se soumettait à l'influence irrésistible exercée sur lui par cette brune et gracieuse fillette, qui cependant était éprise d'un autre que lui.

Rostow remarqua ces rapports entre elle et Dologhow, mais sans bien s'en rendre compte : « Ils sont tous amoureux de l'une d'elles », se disait-il, et, ne se sentant plus aussi à son aise dans ce milieu, il s'absenta très souvent de la maison paternelle.

On recommença, pendant ces mois d'automne, à causer de la guerre avec Napoléon, avec plus d'ardeur encore que par le passé. Il fut question d'un recrutement de dix sur mille, auquel s'ajoutaient neuf sur mille pour la milice. On lançait de tous côtés des anathèmes sur Bonaparte, et Moscou était plein de bruits de guerre. Quant à la famille Rostow, toute la part qu'elle prenait à ces préparatifs belliqueux se concentrait sur Nicolas, qui attendait l'expiration du congé de Denissow, pour retourner avec lui au régiment, après les fêtes. Ce départ prochain ne l'empêchait pas de s'amuser : il l'y excitait au contraire, et il passait la plus grande partie de son temps en dîners, en soirées et en bals.

XI

Le troisième jour de Noël, les Rostow donnèrent un dîner d'adieux quasi officiel en l'honneur de Denissow et de Nicolas,

qui partaient après les Rois. Parmi les vingt convives se trouvait Dologhow.

Les courants électriques et passionnés, qui régnaient dans la maison, n'avaient jamais été aussi sensibles que pendant ces derniers jours : « Saisis au vol les fugitifs éclairs de bonheur, semblait dire à la jeunesse cette mystérieuse influence : Aime, sois aimé ! c'est là le seul but où l'on doit tendre, car cela seul est vrai dans le monde ! »

Malgré les deux paires de chevaux que Nicolas avait mises sur les dents, il n'avait fait que la moitié de ses courses, et ne rentra qu'une seconde avant le repas. Il subit et ressentit aussitôt la contrainte qui alourdissait ce jour-là l'atmosphère orageuse d'amour dont il était entouré ; un étrange embarras se trahissait entre quelques-unes des personnes présentes, et, surtout entre Sonia et Dologhow. Il comprit qu'il avait dû se passer quelque chose, et avec la délicatesse de son cœur, sa conduite envers eux fut tendre et pleine de tact. Ce soir-là il y avait bal chez Ioghel, le maître de danse, qui réunissait fréquemment, les jours de fête, ses élèves des deux sexes.

« Nicolas, iras-tu au bal chez Ioghel ? Va, je t'en prie, il te le demande instamment, et Vasili Dmitritch a promis d'y aller.

– Où n'irais-je pas pour obéir à la comtesse ? dit Denissow, qui, moitié riant, moitié sérieux, s'était déclaré le chevalier de Natacha. Je suis même prêt à danser le pas du châle.

– Oui, si j'en ai le temps ! J'ai promis aux Arkharow de passer la soirée chez eux.

– Et toi ?… » dit-il en s'adressant à Dologhow. Il s'aperçut aussitôt de l'indiscrétion de sa demande, au « oui » sec et froid qu'il reçut de ce dernier, et au regard farouche qu'il jeta sur Sonia.

« Il y a quelque chose entre eux », se dit Nicolas, et le départ de Dologhow après le dîner le confirma dans cette supposition. Il appela à lui Natacha pour la questionner :

« Je te cherchais justement, s'écria-t-elle, en courant après lui, je te l'avais bien dit, tu ne voulais jamais me croire ? ajouta-t-elle d'un air triomphant… il s'est déclaré ! »

Quoique Sonia ne le préoccupât que peu à cette époque, il éprouva cependant, à cette confidence, un certain déchirement de cœur. Dologhow était un parti convenable, brillant même sous quelques rapports pour l'orpheline sans dot. La vieille comtesse et le monde devaient certainement regarder un refus comme impossible. Aussi le premier sentiment de Nicolas fut-il un sentiment d'irritation, et il s'apprêtait à l'exhaler en railleries sur les promesses oubliées et sur le consentement de Sonia, lorsqu'avant même qu'il eût eu le temps de formuler sa pensée, Natacha continua :

« Et figure-toi qu'elle l'a refusé, absolument refusé ! Elle a dit qu'elle en aimait un autre. »

« Oui, ma Sonia ne pouvait agir autrement ! » se dit Nicolas.

« Maman a eu beau la supplier, elle a refusé, et je sais qu'elle ne reviendra pas sur sa décision.

– Maman l'a suppliée ? demanda Nicolas d'un ton de reproche.

– Oui, et ne te fâche pas, Nicolas. Je sais bien, quoique je ne sache pas comment, que tu ne l'épouseras pas… J'en suis sûre.

– Allons donc, tu ne peux pas le savoir… mais il faut que je lui parle. Quelle ravissante créature que cette Sonia ! ajouta-t-il en souriant.

– Je crois bien qu'elle est ravissante ? Je vais te l'envoyer… » Et elle se sauva, après avoir embrassé son frère.

Quelques secondes plus tard, Sonia entra, effrayée et confuse, comme une coupable. Nicolas s'approcha d'elle, et lui baisa la main ; depuis le retour de la campagne ils ne s'étaient pas encore trouvés en tête à tête.

« Sophie, lui dit-il d'abord avec timidité, mais en reprenant peu à peu de l'assurance, vous venez de refuser un parti brillant, un parti avantageux… C'est un homme de bien, il a des sentiments élevés… il est mon ami…

– Mais c'est fini, je l'ai déjà refusé, dit Sonia en l'interrompant.

– Si vous le refusez à cause de moi, je crains que…

– Ne me dites pas cela Nicolas, reprit-elle en l'interrompant de nouveau, et elle l'implorait du regard.

– C'est mon devoir. Peut-être est-ce de la suffisance, de ma part, mais je préfère vous le dire, car dans ce cas je vous dois la vérité. Je vous aime, je le crois, plus que tout…

– C'est assez pour moi, dit-elle en rougissant.

– Mais j'ai été bien souvent amoureux et je m'amouracherai encore, et pourtant je n'ai pour personne, comme pour vous, ce sentiment de confiance, d'amitié, ni d'amour. Je suis jeune : maman, vous le savez, ne désire pas ce mariage. Ainsi donc je ne puis rien vous promettre, et je vous supplie de bien poser la

proposition de Dologhow, ajouta-t-il en prononçant avec effort le nom de son ami.

– Ne me parlez pas ainsi. Je ne désire rien. Je vous aime comme un frère, je vous aimerai toujours, et cela me suffit.

– Vous êtes un ange, je ne suis pas digne de vous, j'ai peur de vous tromper… » et Nicolas lui baisa encore une fois la main.

XII

« Les plus jolis bals de Moscou sont ceux de Ioghel », disaient les mères, en regardant leurs filles danser les nouveaux pas qu'elles venaient d'apprendre ; jeunes filles et jeunes garçons étaient du même avis, dansaient jusqu'à extinction de forces, et s'y amusaient comme des rois, et pourtant quelquefois, ils y étaient venus par pure condescendance, Les deux jolies princesses Gortchakow y avaient même, dans le courant de l'hiver, trouvé des promis, ce qui en avait encore augmenté la renommée. Leur grand charme était l'absence de maître et de maîtresse de maison. On n'y voyait que le bon Ioghel voltigeant, léger comme le duvet, saluant, selon toutes les règles de son art, ses invités, auxquels il donnait des leçons au cachet, et tous, y compris les fillettes de treize à quatorze ans, qui y montraient leur première robe longue, n'avaient qu'une pensée, danser et s'amuser à qui mieux mieux. Toutes, sauf de rares exceptions, étaient ou paraissaient jolies ; leurs yeux pétillaient, et leurs sourires rayonnaient à l'envi. Les meilleures élèves, parmi lesquelles Natacha se distinguait par sa grâce, y dansaient parfois le pas du châle ; mais ce jour-là la préférence était aux « anglaises », « aux écossaises » et à la mazurka, qui commençait à être à la mode. La salle choisie par Ioghel était une des grandes sal-

les de l'hôtel Besoukhow et, au dire de chacun, la soirée était admirablement réussie. Les jolies figures se comptaient par douzaines, et les demoiselles Rostow, heureuses et radieuses encore plus que de coutume, étaient les reines du bal. Sonia, fière de la déclaration de Dologhow, fière de son refus et de son explication avec Nicolas, valsait de joie autour de sa chambre, et, dans le bonheur exubérant qui la transfigurait et l'illuminait, donnait à peine le temps à sa femme de chambre de natter ses beaux cheveux.

Natacha, non moins fière, et fière surtout de la robe longue qu'elle mettait pour la première fois à un vrai bal, portait, comme Sonia, de la mousseline blanche avec des rubans roses.

À peine entrée dans la salle, elle fut prise d'une telle exaltation, que tout danseur sur qui son regard s'arrêtait une seconde, lui inspirait aussitôt la passion la plus violente.

« Sonia, Sonia, quel bonheur, comme c'est joli ! »

Nicolas et Denissow passaient en revue les danseuses, d'un air protecteur et affectueux :

« Elle est charmante, dit Denissow en grasseyant.

– Qui, qui cela ?

– La comtesse Natacha, répondit Denissow… Et comme elle danse… quelle grâce !

– Mais de qui parles-tu ?

– Mais, de ta sœur ! » répondit Denissow impatienté.

Rostow sourit.

« Mon cher comte, vous êtes un de mes meilleurs élèves, il faut que vous dansiez, lui dit le petit Ioghel. Voyez comme il y a de jolies demoiselles ! et il adressa la même demande à Denissow, dont il avait été aussi le professeur.

– Non, mon cher, je « *ferrai tapisserrie* ». Vous avez donc oublié combien j'ai peu profité de vos leçons ?…

– Mais bien au contraire ! s'empressa de lui dire Ioghel, en manière de consolation. Vous ne faisiez pas grande attention, c'est vrai, mais vous aviez des dispositions, vous en aviez ! »

Les premiers accords de la mazurka se firent entendre, et Nicolas engagea Sonia. Denissow, assis à côté des mamans et appuyé sur son sabre, ne cessait de suivre des yeux la jeunesse dansante, en battant du pied la mesure, et il les faisait se pâmer de rire, en leur contant gaiement toutes sortes d'histoires. Ioghel formait le premier couple avec Natacha, son orgueil et sa plus brillante élève. Assemblant gracieusement ses petits pieds chaussés d'escarpins, il s'élança en glissant sur le parquet et en entraînant à sa suite Natacha, qui, malgré sa timidité, exécutait ses pas avec le plus grand soin. Denissow ne la quittait pas du regard, et sa figure disait clairement que s'il ne dansait pas, c'est qu'il n'en avait pas envie, mais qu'au besoin il aurait pu s'en acquitter à son honneur. Au milieu de la figure, il arrêta Rostow qui passait devant lui :

« Ce n'est pas ça du tout, dit-il ; est-ce que ça ressemble à la mazurka ? Et pourtant, elle danse bien ! »

Denissow s'était acquis en Pologne une brillante réputation de danseur de mazurka. Aussi Nicolas, courant à Natacha :

« Va, lui dit-il, choisir Denissow, en voilà un qui danse à merveille ! »

Quand vint son tour, elle se leva, traversa toute seule la salle de ses petits pieds légers, jusqu'à l'endroit où était Denissow, et remarqua que chacun l'observait, en se demandant ce qu'elle allait faire. Nicolas vit qu'ils se disputaient, et que Denissow refusait avec un joyeux sourire :

« Je vous en prie, Vassili Dmitritch, venez, je vous en prie.

– Mais non, comtesse, vrai, ne m'y forcez point.

– Voyons, Vasia, dit Nicolas, en arrivant au secours de sa sœur.

–. Ne dirait-on pas qu'il fait des mamours à son minet ?

– Je chanterai pour vous toute une soirée, dit Natacha.

– Ah ! magicienne, vous faites de moi tout ce que vous voulez, » répliqua Denissow, en décrochant son ceinturon. Franchissant la barricade de chaises, saisissant d'une main ferme celle de sa partenaire, redressant crânement la tête, et rejetant un pied en arrière, il se mit en position et attendit la mesure. Soit qu'il fût à cheval, ou qu'il dansât la mazurka, la petitesse de sa taille passait inaperçue, et il y déployait tous ses avantages. À la première note, jetant un regard triomphant et satisfait à sa dame, il frappa du talon, et bondissant avec l'élasticité d'une balle, il s'élança dans le cercle, en l'entraînant avec lui. Il en parcourut d'abord la moitié sur un pied presque sans toucher terre, et en allant tout droit aux chaises, qu'il semblait ne pas apercevoir ; puis tout à coup, faisant résonner ses éperons, glissant sur ses pieds, arrêté une seconde sur ses talons et choquant de nouveau ses éperons sans bouger de place, tournant rapidement sur lui-même et donnant son coup de talon du pied gauche, il repartait pour l'autre bout de la salle. Natacha devinait chacun de ses mouvements sans s'en rendre compte, et les suivait en s'y abandonnant sans résistance. Tantôt, la tenant de la main droite ou

de la main gauche, il pirouettait avec elle ; tantôt, tombant sur un genou, il la faisait tourner autour de lui, puis, se relevant, il s'élançait avec une telle rapidité, qu'il semblait devoir l'entraîner au travers des mitrailles, et pliait tout à coup le genou, pour recommencer de plus belle ses gracieuses évolutions. Ramenant ensuite sa dame à sa place, et l'ayant de nouveau fait pirouetter avec une élégante désinvolture, en faisant sonner ses éperons, il termina par un profond salut, tandis que Natacha oubliait, dans son trouble, de lui faire la révérence traditionnelle. Ses yeux souriants le regardaient avec stupeur, et semblaient ne pas le reconnaître : « Que lui arrive-t-il donc ? » se dit-elle.

Quoique Ioghel n'acceptât pas la mazurka comme une danse classique, tous étaient enthousiasmés de la façon dont Denissow l'avait dansée ; on venait le choisir à chaque instant, et les vieilles gens, le suivant du coin de l'œil, parlaient de la Pologne et du bon vieux temps. Denissow, échauffé par la mazurka, s'essuya le front, et s'assit à côté de Natacha, qu'il ne quitta plus de toute la soirée.

XIII

Deux jours après, Rostow, qui n'avait plus revu Dologhow, ni chez ses parents, ni chez lui, reçut de lui ces quelques mots :

« N'ayant plus l'intention de me présenter chez vous, par des motifs qui te sont sans doute connus, et partant bientôt pour l'armée, je réunis ce soir mes amis pour leur dire adieu. Tu nous trouveras à l'hôtel d'Angleterre. »

En quittant le théâtre, où il était allé avec Denissow et les siens, Rostow s'y rendit vers dix heures et on l'introduisit aussi-

tôt dans le plus bel appartement, que Dologhow avait loué pour cette circonstance.

Une vingtaine de personnes entouraient une table, à laquelle il était assis et qui était éclairée par deux bougies. Une pile d'or et d'assignats s'étalait devant lui : il taillait une banque. Nicolas ne l'avait pas rencontré depuis le refus de Sonia, et éprouvait un certain embarras à le revoir.

Dès que Rostow entra, Dologhow lui jeta un regard froid et tranchant, comme s'il eût été sûr d'avance qu'il allait venir :

« Il y a longtemps que je ne t'ai vu, merci d'être venu ! Laissez-moi finir de tailler ma banque, nous allons avoir Illiouchka avec son chœur.

– Je suis pourtant allé chez toi, lui dit Rostow, en rougissant légèrement.

– Choisis une carte si tu veux, » ajouta Dologhow sans lui répondre.

Une singulière conversation, qu'ils avaient eue un certain jour ensemble, revint dans ce moment à la mémoire de Nicolas : « Il n'y a qu'un imbécile pour se confier à la chance, » lui avait dit son ami.

« Aurais-tu par hasard peur de jouer avec moi ? » lui demanda en souriant Dologhow, qui avait deviné sa pensée.

Rostow comprit, à ce sourire, que Dologhow se trouvait, comme au dîner du club, dans une de ces dispositions d'esprit où, éprouvant le besoin de sortir du train-train monotone de la vie, il se laissait volontiers entraîner à commettre une méchante action.

Nicolas balbutia quelques mots et cherchait, sans y parvenir, une plaisanterie à lui répondre, lorsque l'autre, le regardant en face, articula lentement, nettement, et de façon à être entendu de tous :

« Te rappelles-tu ce que nous disions un jour à propos du jeu : « Il n'y a qu'un imbécile pour se confier à la chance ; il faut jouer à coup sûr… » et pourtant je veux l'essayer !… Et faisant craquer son jeu de cartes, il dit au même moment : « La banque, Messieurs ! »

Écartant l'argent qu'il avait devant lui, il se prépara à tailler. Rostow s'assit à ses côtés sans jouer.

« Ne joue pas, cela vaut mieux, lui dit Dologhow… Et Nicolas, chose étrange, sentit la nécessité de prendre une carte, en plaçant dessus une somme insignifiante.

– Je n'ai pas d'argent, dit-il.

– Sur parole ! » lui répondit Dologhow.

Rostow perdit les cinq roubles qu'il venait de mettre ; il remit encore et perdit de nouveau. Dologhow passa dix fois.

« Messieurs, dit-il, veuillez placer l'argent sur les cartes ; sans cela, je ne me reconnaîtrai plus dans les comptes. »

Un des joueurs émit l'opinion qu'on pouvait avoir confiance en lui.

« Sans doute, mais j'ai peur de m'embrouiller… de grâce, mettez votre argent sur les cartes… Quant à toi, ne te gêne pas, ajouta-t-il en s'adressant à Rostow, nous ferons nos comptes plus tard. »

Le jeu continua, et le domestique ne cessait de verser du champagne à flots.

Rostow avait déjà perdu 800 roubles. Il allait faire son reste sur une carte, lorsque le verre de champagne qu'on lui offrait arrêta son mouvement, et il ne fit que sa mise habituelle de vingt roubles :

« Mais laisse donc, lui dit Dologhow, qui cependant n'avait pas l'air de l'observer, tu te referas plus vite !… C'est étrange, je fais gagner les autres, et toi, je te fais toujours perdre… c'est peut-être parce que tu me crains ? »

Rostow obéit. Ramassant par terre un sept de cœur dont le coin était écorné, et dont plus tard il ne se souvint que trop, il écrivit bien lisiblement dessus le chiffre 800, avala son verre de champagne, et tout en souriant à Dologhow et en suivant avec anxiété le mouvement de ses doigts, il attendit l'apparition d'un sept ! La perte ou le gain, que pouvait lui amener cette carte, avait pour lui une grande importance, car, le dimanche précédent, son père, en lui remettant 2 000 roubles, lui avait confié qu'il se trouvait dans des embarras d'argent, et l'avait prié de bien économiser cette somme jusqu'au mois de mai. Nicolas lui avait assuré qu'elle lui suffirait et au delà, et il ne lui restait plus déjà que 1 200 roubles. Aussi, s'il venait à perdre sur ce sept de cœur, non seulement il aurait 1 600 roubles à payer, mais il se verrait obligé de manquer à sa parole ! « Qu'il me donne au plus vite cette carte, se disait-il, et je prends ma casquette, et je file à la maison souper avec Denissow, Natacha et Sonia, et je jure de ne plus toucher une carte de ma vie ! » Tous les détails de sa vie de famille, ses plaisanteries avec Pétia, ses conversations avec Sonia, ses duos avec Natacha, la partie de piquet avec son père ou sa mère, tous ces plaisirs intimes se représentèrent à lui avec la netteté et le charme d'un bonheur perdu et inappréciable. Il ne pouvait admettre qu'un hasard aveugle, en faisant tomber à droite ou à gauche ce sept de cœur, pût le priver de ces joies re-

conquises, et le précipiter dans un abîme de malheur indéfini et inconnu. Cela ne pouvait être, et il suivait, avec une anxiété fiévreuse, le mouvement des mains rouges, velues, à larges articulations, de Dologhow, qui s'arrêtèrent, et déposèrent le paquet de cartes, pour prendre un verre et une pipe.

« Tu n'as donc pas peur de jouer avec moi ? lui dit Dologhow en se renversant sur le dossier de sa chaise, comme pour raconter à ses amis quelque chose de gai :

– Oui, Messieurs, on m'a assuré qu'on avait fait courir à Moscou le bruit que je trichais au jeu… S'il en est ainsi, je vous conseille d'être sur vos gardes !

– Voyons, taille donc ! lui dit Rostow.

– Oh ! ces vieilles commères de Moscou ! » ajouta-t-il, en reprenant le talon.

À ce moment Rostow, réprimant avec peine une exclamation, se prit la tête à deux mains. Le sept de cœur, qui lui était si nécessaire, était la première carte de la taille, et il avait perdu plus qu'il ne pouvait payer !

« Écoute, lui dit Dologhow, ne va pas t'enfoncer !… » et il continua à tailler.

XIV

Une heure et demie plus tard, tout l'intérêt de la partie était concentré sur Rostow. Au lieu des premiers 1 600 roubles qu'il avait perdus, il avait devant lui, inscrite à son débit, une

longue colonne de chiffres, dont le total pouvait, à ce qu'il croyait, s'élever à 15 000 roubles, mais qui en réalité dépassait 20 000. Dologhow ne racontait plus d'histoires : il suivait chaque mouvement de Rostow, et supputait le chiffre de son gain, résolu à continuer le jeu, jusqu'à ce qu'il eût atteint le chiffre de 43 000 roubles. Il s'était fixé ce chiffre dans son idée, parce qu'il formait le total de son âge et de celui de Sonia. Rostow, les coudes sur la table et la tête dans ses mains, assis devant ce tapis vert barbouillé de craie et de taches de vin, et sur lequel s'amoncelaient des montagnes de cartes, suivait aussi, la mort dans le cœur, le mouvement de ces doigts qui le tenaient en son pouvoir :

« Six cents roubles, as, neuf… impossible de se refaire ?… Et comme on doit être gai, là-bas, à la maison !… Valet sur le cinq… Pourquoi donc fait-il cela avec moi ? » Parfois il augmentait sa mise, mais Dologhow refusait et lui indiquait un chiffre. Rostow se soumettait, et priait Dieu, comme il l'avait prié sur le champ de bataille, sur le pont d'Amstetten. Tantôt, il tentait le sort, en relevant au hasard une carte dans le tas tombé sur le tapis, en se disant qu'elle ferait tourner la chance ; tantôt, il comptait les brandebourgs de son uniforme et plaçait sur une seule carte la somme représentant le nombre de leurs points ; tantôt, il regardait d'un air effaré les autres joueurs, comme pour leur demander secours, et reportant son regard sur le visage de marbre de son adversaire, il essayait de pénétrer ce qui se passait en lui :

« Il sait pourtant quelle est l'importance de cette perte pour moi, et il est mon ami, et je l'aimais !… Mais ce n'est pas sa faute, puisque la chance est pour lui, et je ne suis pas coupable non plus !… Quel mal ai-je fait ?… Ai-je tué ou offensé quelqu'un ?… Pourquoi donc cet effroyable malheur ? Il n'y a qu'un moment que je me suis approché de cette table, avec le désir de gagner cent roubles, d'acheter à maman un coffret pour sa fête et de m'en retourner bien vite… J'étais heureux, libre !… Quand

donc a commencé pour moi ce fatal revirement ?… Je suis le même cependant, je suis à la même place !… Non, c'est impossible !… cela ne peut durer ! »

Il était rouge, tout en nage, et faisait peine à voir, surtout à cause de ses efforts surhumains pour conserver du calme.

La colonne des pertes s'élevait à la somme fatale de 43 000 roubles, et Rostow avait déjà apprêté sa carte pour un paroli de 3 000 roubles qu'il venait de gagner, lorsque Dologhow, ramassant son jeu, le mit de côté, fit rapidement l'addition avec la craie et en inscrivit le total en chiffres bien alignés :

« Allons souper, il en est temps ! Voilà les bohémiens » dit-il, et une dizaine d'hommes et de femmes, au teint cuivré, entrèrent dans la chambre, en apportant avec eux le froid du dehors. Nicolas comprit que tout était perdu.

« Quoi, c'est tout ? et moi qui t'avais préparé une jolie petite carte, » dit-il à Dologhow, en feignant l'indifférence, et comme si l'action seule du jeu l'intéressait.

« Maintenant, tout est fini, pensait-il, tout ! Maintenant une balle dans la tête… c'est tout ce qui me reste à faire ! »

« Voyons, encore une petite carte, reprit-il.

– Volontiers, fit Dologhow, en finissant d'additionner le total de 43 021 roubles. Va pour 21 roubles ! Rostow, qui avait marqué 6 000 sur une carte, les effaça pour écrire 21.

– Cela m'est égal, dit-il, ce qui m'intéresse, c'est de savoir si tu me donneras ce dix. »

Dologhow taillait sérieusement. Oh ! comme Rostow le haïssait en ce moment !… Le dix fut pour lui !

« Vous me devez 43 000 roubles, comte, dit Dologhow, en se levant et en s'étirant… On se fatigue à la fin de rester assis.

– Moi aussi, je suis fatigué, répliqua Rostow.

– Quand pourrai-je recevoir l'argent, comte ? » reprit l'autre, comme pour lui faire sentir que la plaisanterie était déplacée.

Nicolas rougit jusqu'au blanc des yeux, et l'emmenant à l'écart :

« Je ne puis te payer tout, il faut que tu acceptes une lettre de change.

– Écoute, lui dit Dologhow avec un sourire glacial, tu connais le proverbe : « Heureux en amour, malheureux au jeu. » Ta cousine t'aime, je le sais.

« Oh ! c'est épouvantable de se sentir entre les mains de cet homme ! » se dit Nicolas. Il pensait au coup qu'il allait porter à son père, à sa mère ; il comprenait quel bonheur c'eût été pour lui de n'avoir pas à faire ce terrible aveu ; il sentait que Dologhow le comprenait aussi, qu'il pouvait lui épargner cette honte, ce chagrin, et que cependant il jouait avec lui comme le chat avec la souris.

« Ta cousine…, reprit Dologhow.

– Ma cousine n'a rien à voir ici, dit Rostow en l'interrompant avec colère, il est inutile de prononcer son nom !

– Alors, quand puis-je recevoir ?

– Demain ! » répondit Rostow, et il quitta la chambre.

XV

Rien de plus facile que de dire d'un ton convenable : « À demain ! » mais ce qui était épouvantable, c'était de rentrer, de revoir ses sœurs, son père, sa mère, de leur dire tout, et de demander l'argent, pour ne pas manquer à la parole donnée.

Personne ne dormait encore. La jeunesse avait soupé en revenant du théâtre, et s'était groupée autour du piano. Lorsque Nicolas entra dans la salon, il se sentit pénétré par ces effluves d'amour pleines de poésie qui régnaient dans leur maison, et qui semblaient, après la déclaration de Dologhow et le bal de Ioghel, s'être concentrées, comme avant l'orage, sur la tête de Sonia et de Natacha. Vêtues de bleu toutes les deux, et telles qu'elles avaient paru au théâtre, jolies, gentilles, et s'en rendant bien compte, elles riaient et causaient auprès du piano. Véra et Schinchine jouaient aux échecs dans le salon. La comtesse, en attendant le retour de son mari et de son fils, faisait « une patience » que suivait avec attention une vieille dame, noble et pauvre, qu'ils avaient recueillie. Denissow, les yeux brillants, les cheveux ébouriffés, assis au piano, un pied rejeté en arrière, tapait les touches de ses gros doigts, et plaquait des accords, en roulant les yeux et en cherchant, de sa petite voix enrouée, mais juste, un accompagnement au quatrain qu'il venait de composer en l'honneur de la Magicienne :

« Magicienne, où prends-tu l'invincible pouvoir
D'éveiller dans mon cœur les notes endormies ?
Oh, dis-le-moi, d'où vient la flamme qui, ce soir,
Évoque dans mon cœur l'essaim des mélodies ? »

La passion faisait vibrer sa voix, et il fixait ses yeux noirs sur Natacha émue, mais heureuse : « Charmant, parfait ! » criait-elle, encore un couplet ! » « Rien n'est changé ici, » se dit Nicolas. « Ah ! le voilà ! s'écria Natacha.

– Papa est-il à la maison ? demanda-t-il.

– Comme je suis contente de te voir ! reprit-elle sans lui répondre. Nous nous amusons tant… Vassili Dmitritch reste encore un jour pour me faire plaisir.

– Non, papa n'est pas encore rentré, dit Sonia.

– Nicolas, viens ici, mon ami, » lui cria sa mère, de l'autre bout de chambre.

Nicolas alla lui baiser la main, et s'assit en silence auprès d'elle, suivant du regard ses doigts, qui disposaient des cartes sur la table, pour faire « une patience »…, et le bruit des rires et des voix arrivait de la salle jusqu'à eux.

« Bien, bien, s'écriait Denissow, il n'y a plus à vous en défendre : chantez-moi la barcarolle, je vous en supplie ! »

La comtesse regarda son fils, qui continuait à se taire.

« Qu'as-tu ? lui demanda-t-elle.

– Rien, répondit-il, comme s'il était fatigué d'une question qu'on lui aurait adressée plusieurs fois… mon père viendra-t-il bientôt ?

– Je le crois ! »

« Rien n'est changé ici… Ils ne savent rien ! Où me cacher ! » pensait-il, et il rentra dans la salle où Sonia, assise au

piano, venait de commencer le prélude de la barcarolle. Natacha allait chanter, et Denissow fixait sur elle des regards enflammés.

Nicolas se mit à marcher en long et en large :

« Voilà une belle idée de la faire chanter !… Que peut-elle chanter ? que trouvent-ils donc là de si gai ? »

Sonia plaqua un accord.

« Mon Dieu, mon Dieu ! se disait-il, je suis un homme perdu… déshonoré… oui, il ne me reste plus qu'à me loger une balle dans la tête… pourquoi donc chanter ? S'en aller ?… Bah, ils n'ont qu'à continuer, après tout ça m'est bien égal !… » et Nicolas, sombre et morose, marchait toujours, en évitant le regard des jeunes filles.

« Nicolas, qu'avez-vous ? » semblait lui demander Sonia, qui avait tout d'abord remarqué sa tristesse.

Natacha, avec son flair habituel, en était également frappée, mais elle était si loin de toute idée de chagrin, de douleur et de repentir, sa gaieté était si exubérante que, comme il arrive souvent à la jeunesse, elle ne tarda pas à ne plus s'en préoccuper : « Je m'amuse trop, pensa-t-elle, pour gâter mon plaisir par sympathie pour une douleur qui n'est pas la mienne… et puis je me trompe sans doute, il est probablement aussi gai que moi ».

« Voyons, Sonia, » dit-elle, en s'élançant vivement au milieu de la salle, où l'acoustique lui semblait devoir être meilleure. Relevant la tête et laissant pendre ses bras le long de son corps, comme font les danseuses, elle semblait dire, en réponse au regard passionné de Denissow : « Voilà comme je suis ! »

« De quoi donc peut-elle se réjouir ? pensait Nicolas… Comment cela ne l'ennuie-t-il pas ? »

Natacha lança sa première note, sa poitrine se gonfla, et ses yeux prirent une expression profonde. Elle ne pensait à rien, ni à personne, en ce moment ; sa bouche entr'ouverte en un sourire laissa échapper des sons, ces sons que le premier gosier venu peut lancer à toute heure avec les mêmes inflexions, et qui nous laisseront froids et indifférents mille fois, pour nous faire frissonner et pleurer d'émotion à la mille et unième.

Natacha avait sérieusement étudié son chant pendant l'hiver, à cause surtout de Denissow, que sa voix ravissait au septième ciel. Elle ne chantait plus en enfant, et l'on ne sentait plus les efforts maladroits de l'écolière. Bien que d'une rare étendue, sa voix n'était pas suffisamment travaillée, au dire des connaisseurs. Et cependant, les connaisseurs, malgré leurs critiques, s'abandonnaient à leur insu à la jouissance que leur causait cette voix, encore inhabile à prendre sa respiration à temps et à se jouer des difficultés ; et longtemps après qu'elle s'était tue, ils ne demandaient qu'à l'entendre encore et encore. On sentait si bien s'épanouir en elle cette suave virginité dont rien jusqu'à ce moment n'avait effleuré le velouté et l'inconsciente puissance, qu'on aurait cru, en y changeant la moindre chose, en altérer le charme.

« Qu'est-ce donc ? pensa Nicolas, tout surpris de l'entendre chanter ainsi, et en écarquillant les yeux… que lui est-il arrivé ? Comme elle chante ! » Oubliant tout, il attendait avec une fiévreuse impatience la note qui allait suivre, et pendant un moment il n'y eut plus pour lui au monde que la mesure à trois temps du : « *Oh mio crudele affetto* ! »… « Quelle absurde existence que la nôtre, pensait-il. Le malheur, l'argent, Dologhow, la haine, l'honneur… tout cela n'est rien !… voilà le vrai !… Natacha, ma petite colombe !… voyons si elle va atteindre le « si » ?… Elle l'a atteint ; Dieu merci ! »… Pour renforcer le « si », il l'accompagna en tierce : « Quel bonheur ! je l'ai donné aussi ! » s'écria-t-il, et la vibration de cette tierce éveilla dans son âme

tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus pur. Qu'étaient à côté de cette sensation surhumaine et divine, et sa perte au jeu, et sa parole donnée ?… Folies ! On pouvait tuer, voler et pourtant être encore heureux.

XVI

Il y avait longtemps que la musique n'avait fait éprouver à Rostow de pareilles jouissances. À peine Natacha eut-elle fini sa barcarolle que le sentiment de la réalité lui revint, et il gagna sa chambre sans mot dire. Un quart d'heure après, le vieux comte revenait du club, gai et content ; son fils se rendit chez lui.

« Eh bien, t'es-tu amusé ? » lui demanda-t-il, en souriant d'orgueil à sa vue. Nicolas essaya en vain de dire oui… il étouffait. Son père allumait sa pipe, sans remarquer son trouble.

« Allons, c'est inévitable ! » pensa-t-il, et prenant un ton dégagé, qui lui fit honte à lui-même, et comme s'il ne s'agissait que de demander une voiture à son père pour aller faire un tour de promenade :

« Papa, lui dit-il, je suis venu pour affaires, je l'avais presque oublié : j'ai besoin d'argent !

– Vraiment, lui répondit le vieux comte qui était très bien disposé ce soir-là… Je savais bien que ce ne serait pas assez ! T'en faut-il beaucoup ?

– Oui, beaucoup, répliqua-t-il, en affectant un laisser-aller niais et indifférent. Oui, j'ai un peu perdu, pas mal, beaucoup même, 43 000 roubles !

– Comment ? Avec qui ?… mais c'est une plaisanterie ! s'écria le comte, dont la nuque se couvrit d'une rougeur apoplectique.

– Je me suis engagé à payer demain !

– Oh ! fit le père avec un geste de désespoir, et en se laissant tomber sans force sur le canapé.

– Qu'y faire ! continua Nicolas, d'un ton assuré et hardi. Cela arrive à tout le monde… » et pendant qu'il parlait, ainsi il se traitait au fond de son cœur de misérable, de lâche : sa conscience lui disait que toute sa vie ne suffirait pas à expier sa faute, et pendant qu'il assurait à son père, d'un ton grossier, que « cela arrivait à tout le monde », il avait envie de se jeter à ses genoux, de lui baiser la main et d'implorer se pardon.

À ces mots, le vieux comte baissa les yeux et s'agita d'un air embarrassé :

« Oui, oui, dit-il… seulement je crains… il me sera difficile de trouver… À qui n'est-ce pas arrivé ? à qui n'est-ce pas arrivé ?… » et jetant un coup d'œil à son fils, il se dirigea vers la porte… Nicolas, qui s'attendait à des reproches, ne put y tenir plus longtemps :

« Papa ! Papa ! pardonnez-moi, » s'écria-t-il en éclatant en sanglots, alors saisissant la main de son père et pleurant comme un enfant, il la porta vivement à ses lèvres.

Pendant que le fils avait cette explication avec son père, un entretien non moins grave avait lieu entre la mère et la fille : « Maman !… Maman ! il me l'a faite !

– Que veux-tu dire ?

– Il m'a fait sa déclaration, maman ! »

La comtesse n'en croyait pas ses oreilles… Comment ! Denissow avait fait une déclaration à cette fillette de Natacha, qui, il y a quelques jours à peine, jouait à la poupée et prenait encore des leçons !

« Voyons, Natacha, pas de bêtises ! lui dit avec douceur la comtesse, qui espérait lui faire avouer que ce n'était qu'une plaisanterie.

– Comment, des bêtises !… Mais c'est très sérieux, dit Natacha piquée au vif. Je viens vous demander ce que je dois faire, et vous me dites que ce sont des bêtises ! »

La comtesse haussa les épaules.

« S'il est vrai que M. Denissow t'ait fait une déclaration, tu lui diras de ma part que c'est un imbécile.

– Mais non, ce n'est pas un imbécile.

– Eh bien, alors que veux-tu ? Vous avez toutes la tête tournée. Si tu en es éprise, épouse-le, et que Dieu te bénisse !

– Mais non, maman, je ne suis pas éprise de lui ! Je vous jure qu'il me semble que je ne le suis pas.

– Eh ! bien alors, va le lui dire toi-même.

– Ah ! maman, vous vous fâchez ? Ne vous fâchez pas, chère petite maman !… Voyons, est-ce ma faute ?

– Non, mais que veux-tu, mon cœur ! Veux-tu que j'aille le lui dire ?

– Non, je le lui dirai moi-même, seulement enseignez-moi comment ?... Vous riez ? mais si vous l'aviez vu, quand il m'a fait sa déclaration... Je sais bien qu'il n'en avait pas l'intention... Ça lui a échappé !

– Soit, mais il faut alors que tu lui répondes par un refus.

– Ah ! non, il ne faut pas le refuser, ... il me fait tant de peine !... il est si bon !

– Eh bien, alors accepte-le, car il est vraiment grand temps de te marier, ajouta la comtesse, moitié riant et moitié fâchée.

– Pour cela non, maman, mais je t'assure qu'il me fait de la peine... Comment lui dire cela ?

– Aussi bien tu ne lui diras rien, c'est moi qui vais lui parler, dit la comtesse, qui commençait à trouver malséant qu'on pût considérer cette petite Natacha comme une grande personne.

– Non, pour rien au monde, je le dirai moi-même, vous n'avez qu'à écouter à la porte... » et Natacha rentra en courant dans la salle, où Denissow, assis au piano et la figure dans ses mains, était encore à la même place. Au bruit de ses pas, il releva la tête :

« Natacha, lui dit-il en s'approchant d'elle vivement, mon sort est entre vos mains... décidez !

– Vassili Dmitritch, vous me faites tant de peine !... vous êtes si bon !... mais cela ne se peut pas... cela ne se peut pas... mais je vous jure que je vous aimerai toujours ! »

Denissow s'inclina sur la main de Natacha, et il ne put réprimer quelques sanglots étouffés, en la sentant poser un baiser sur ses cheveux noirs, crépus et ébouriffés. À ce moment, le frôlement de la robe de la comtesse se fit entendre :

« Vassili Dmitritch, merci pour l'honneur que vous nous faites, lui dit la comtesse d'un air ému, qui cependant lui parut sévère…, mais ma fille est si jeune !… et j'aurais pensé que vous vous seriez adressé à moi avant de lui en parler.

– Comtesse ! » lui dit Denissow, en baissant les yeux de l'air d'un coupable, et en essayant vainement de trouver quelques mots à lui répondre.

Natacha, le voyant si abattu, se mit à pleurer convulsivement.

« Comtesse, j'ai eu tort, reprit Denissow d'une voix brisée par l'émotion, mais j'adore votre fille et j'aime tant votre famille que pour vous tous je donnerais deux fois ma vie !… » mais remarquant le visage sérieux de la comtesse :… « Eh bien, adieu, » lui dit-il, et lui baisant la main sans regarder Natacha, il quitta la salle d'un pas résolu.

Nicolas passa la journée du lendemain chez Denissow, qui brûlait du désir de quitter Moscou au plus tôt. Ses camarades donnèrent une soirée d'adieux avec accompagnement de bohémiens et de bohémiennes, et depuis il ne put jamais se souvenir comment on l'avait emballé dans son traîneau, et comment il avait franchi les trois premiers relais.

Après son départ, Rostow, auquel le vieux comte n'avait pu fournir encore la grosse somme en question, resta quinze jours de plus à Moscou sans sortir de chez lui, passant presque tout

son temps dans l'appartement des jeunes filles, à couvrir de vers et de musique les pages de leurs albums.

Sonia, plus tendre, plus affectueuse que jamais, semblait vouloir lui prouver par là que cette perte au jeu était un exploit véritable, et qu'elle ne pouvait que l'en aimer davantage, tandis que de son côté Nicolas se regardait désormais comme indigne d'elle.

Ayant enfin envoyé les 43 000 roubles à Dologhow qui lui donna un reçu en règle, il partit à la fin de novembre, sans prendre congé d'aucune de ses connaissances, et alla rejoindre son régiment, qui se trouvait déjà en Pologne.

CHAPITRE V

I

Après son explication avec sa femme, Pierre s'était mis en route pour Pétersbourg. Arrivé au relais de Torjok, il n'y trouva pas de chevaux, ou peut-être le maître de poste ne voulut-il pas lui en donner ; obligé d'attendre, il s'étendit, sans se déshabiller et sans quitter ses grosses bottes fourrées, sur le grand divan placé devant une table ronde, et se mit à réfléchir.

« Faut-il apporter les malles et préparer un lit ? Votre Excellence veut-elle du thé ?... »

Pierre ne répondit pas : il n'avait rien vu, ni rien entendu, plongé dans les réflexions qui l'absorbaient depuis quelques heures ; peu lui importait, en face des graves questions qui s'agitaient dans son esprit, d'arriver plus ou moins tard à Pétersbourg et de se reposer ici ou ailleurs.

Le maître de poste, sa femme, le domestique, la marchande d'objets brodés d'or et d'argent[28] entraient tour à tour pour lui offrir leurs services. Pierre, sans changer de position, les regardait par-dessus ses lunettes, ne se rendant pas compte de ce

---

[28] Genre d'industrie spéciale à la ville de Torjok. (*Note du traducteur.*)

qu'ils lui voulaient. Comment ces gens-là pouvaient-ils vivre tranquilles, sans avoir résolu les douloureux problèmes qui n'avaient cessé de le tourmenter depuis ce duel, suivi pour lui d'une si terrible nuit d'insomnie ? Dans l'isolement de son voyage, il ne pouvait s'empêcher d'y revenir constamment, sans parvenir à les résoudre. C'était comme si le principal engrenage de son existence s'était tordu et tournait toujours sans accrocher le cran et sans pouvoir s'arrêter.

Le maître de poste rentra pour lui dire humblement que, si Son Excellence voulait bien attendre deux petites heures, il pourrait lui donner des chevaux de courrier. Il mentait évidemment et n'avait d'autre but que de rançonner le voyageur : « Ce qu'il fait est-il bien ou mal ? se dit Pierre. Pour moi qui en profite, c'est bien ; mais pour le voyageur qui viendra après moi, ce sera mal. Quant à lui, il ne peut faire autrement, car il n'a pas de quoi se mettre sous la dent… Il m'a assuré que l'officier l'avait battu pour cela ?… Si l'officier l'a battu, c'est qu'il était pressé et que cela le retardait… Et moi j'ai tiré sur Dologhow, parce que je me croyais offensé… et Louis XVI a été exécuté parce qu'on le regardait comme criminel… et, un an plus tard, on a exécuté ceux qui l'avaient condamné… Qu'est-ce qui est mal ? qu'est-ce qui est bien ?… Que faut-il aimer ? Que faut-il haïr ?… Pourquoi vivre ! Qu'est-ce que la vie ? Qu'est-ce que la mort ?… Quelle est cette force inconnue qui dirige le tout ?… » Il ne trouvait pas de réponse à ces questions, sauf une seule qui n'en était pas une : « la mort ! car alors ou tu sauras tout, ou tu cesseras de questionner… » Mais c'était effrayant de mourir.

La marchande de cuirs de Torjok lui vantait d'une voix perçante sa marchandise, surtout des pantoufles en peau de chèvre. « J'ai des centaines de roubles dont je ne sais que faire et cette femme en pelisse déchirée me regarde timidement !… Que ferait-elle de cet argent ?… Lui donnerait-il un cheveu de plus de bonheur ou de paix ?… Quelque chose au monde peut-il lui épargner, à elle comme à moi, les atteintes du mal ou de la

mort ?… La mort, qui met un terme à tout, qui peut venir aujourd'hui ou demain, rend tout indifférent en comparaison de l'éternité !… » et de nouveau il pressait l'engrenage de ses pensées, qui continuait à tourner toujours à vide au même endroit.

Son domestique lui apporta un livre à moitié coupé, un roman par lettres de Mme de Souza ; il se mit à lire le récit des malheurs et de la lutte vertueuse d'une certaine Amélie de Mansfield. « Et pourquoi a-t-elle lutté contre son séducteur, se demanda-t-il, puisqu'elle l'aimait ? Il est impossible que Dieu ait fait naître dans son âme des désirs contraires à sa volonté. Mon ex-femme n'a pas lutté et peut-être avait-elle raison !… On n'a rien découvert, on n'a rien inventé, et nous savons seulement que nous ne savons rien. C'est là le dernier mot de la sagesse humaine. »

Tout, en lui et au dehors de lui, lui paraissait confus, incertain et répugnant, mais cette impression même de répugnance lui causait une jouissance irritante.

« Puis-je prier Votre Excellence de céder un peu de place à la personne qui me suit, » dit le maître de poste, en entrant dans la chambre avec un autre voyageur, forcé, comme Pierre, de s'arrêter faute de chevaux. C'était un vieillard de petite taille, ridé, jaune, avec des sourcils gris qui retombaient sur ses yeux brillants, d'une couleur indécise.

Pierre retira ses jambes de dessus la table et se leva pour se coucher sur le lit que l'on venait de lui préparer ; il regardait à la dérobée le nouveau venu ; celui-ci se laissa déshabiller, d'un air fatigué, par son domestique et resta en petite veste fourrée couverte de nankin, et avec des bottes de feutre à ses pieds maigres et osseux. Il s'assit sur le canapé et appuya contre le dossier sa tête un peu forte : il avait le front large, les cheveux coupés très court. Le regard sérieux, intelligent et pénétrant, qu'il jeta alors sur Pierre, frappa ce dernier. Il allait lui adresser une question

insignifiante, lorsqu'il remarqua que le voyageur avait déjà fermé les yeux, en croisant l'une sur l'autre ses vieilles mains sèches : il portait à l'un de ses doigts un anneau de plomb avec une tête, de mort et semblait, ou dormir, ou réfléchir profondément. Son domestique était, comme lui, vieux, ridé et jaune, sans moustaches et sans barbe, et l'on devinait, rien qu'à voir sa peau lisse et parcheminée, que le rasoir n'y avait jamais passé. Il déballa prestement le panier aux provisions, prépara la table de thé, et apporta le samovar. Lorsque tout fut prêt, le voyageur ouvrit les yeux, se rapprocha de la table, versa deux verres de thé, et en donna un au petit vieillard sans barbe. Pierre, embarrassé, sentit qu'il allait être inévitablement obligé de lier conversation avec lui. Le vieux domestique rapporta son verre renversé sur la soucoupe avec le morceau de sucre à moitié grignoté, et demanda à son maître s'il n'avait besoin de rien.

« Passe-moi le livre, » dit-il, et l'ayant reçu, il se plongea dans sa lecture.

Pierre crut s'apercevoir que c'était un ouvrage religieux, et continua à l'examiner, lorsqu'il le vit cesser de lire et reprendre sa première position. Il le considérait toujours, mais le vieux, se retournant de son côté, fixa sur lui un regard ferme et sévère, qui le troubla tout en l'attirant d'une façon irrésistible.

II

« J'ai l'honneur, si je ne me trompe, de parler au comte Besoukhow ? » dit l'inconnu à haute voix et sans se hâter.

Pierre le regarda d'un air interrogateur par-dessus ses lunettes.

« J'ai entendu parler de vous, continua son interlocuteur, du malheur qui vous est arrivé !… » En soulignant le mot « malheur », il semblait dire : « Vous avez beau donner à la chose le nom que vous voudrez, c'est « un malheur »… « Je le regrette infiniment pour vous, monsieur. »

Pierre rougit, posa ses pieds à terre et se pencha, intimidé et souriant, vers le vieillard.

« Des raisons plus graves que la curiosité m'obligent à vous le rappeler, » continua-t-il après un moment de silence, sans détourner ses yeux de Besoukhow, et il se recula un peu sur le canapé, l'invitant par ce mouvement à venir prendre place près de lui.

Bien que Pierre ne fût pas disposé à la causerie, il s'y résigna et alla s'asseoir à ses côtés.

« Vous êtes malheureux, monsieur ; vous êtes jeune, je suis vieux, et j'aurais voulu vous venir en aide dans la mesure de mes forces.

– Ah ! oui, dit Pierre avec un sourire contraint : je vous suis bien reconnaissant… Venez-vous de loin, monsieur ?

– Si, pour une raison ou pour une autre, ma conversation vous était désagréable, dites-le-moi… » Et tout à coup sa voix devint tendre et paternelle.

« Oh ! non, bien au contraire, je suis très heureux de faire votre connaissance… » Et les yeux de Pierre, attirés par la bague, y aperçurent la tête de mort, signe habituel de la franc-maçonnerie.

« Permettez-moi de vous demander si vous êtes franc-maçon ?

– Oui, monsieur, j'appartiens à cet ordre… En mon nom et au sien, je vous tends une main fraternelle.

– Je crains, dit Pierre, en hésitant entre la sympathie que lui inspirait ce vieillard et les plaisanteries dont les francs-maçons étaient ordinairement l'objet, je crains de ne point vous comprendre ; je crains que ma manière de voir sur la Création en général ne soit en complet désaccord avec la vôtre.

– Je connais votre manière de voir… Vous croyez, et la majorité des hommes le pense comme vous, qu'elle est le produit du travail de votre intelligence ? Non, monsieur… Elle est le fruit de l'orgueil, de la paresse et de l'ignorance !… Vous nourrissez une triste erreur, et c'est pour la combattre que j'ai engagé cette conversation.

– Pourquoi ne supposerais-je pas que l'erreur est de votre côté ?

– Je n'oserais pas dire que je connais la vérité, répliqua le franc-maçon, qui étonnait Pierre de plus en plus par la précision et la fermeté de ses paroles. Personne ne parvient seul jusqu'à la vérité ; c'est seulement pierre par pierre, avec le concours des milliers de générations qui se sont succédé depuis Adam jusqu'à nous, que s'élève l'édifice destiné à devenir un jour le temple digne du Grand Dieu.

– Je dois vous avouer que je ne crois point en Dieu, » dit Pierre avec effort, mais il sentait l'obligation de ne rien cacher de sa pensée.

Le franc-maçon le regarda d'un œil profond et avec le sourire d'un bon riche, dont les millions vont rendre heureux le pauvre qui lui confie sa misère :

« Mais vous ne le connaissez pas, monsieur, vous ne pouvez pas le connaître, et vous êtes malheureux, parce que vous ne le connaissez pas.

– Oui, oui, je le sais bien, je suis malheureux, mais qu'y puis-je faire ?

– Vous ne le connaissez pas… Il est ici, il est en moi, il est dans mes paroles, poursuivit le franc-maçon d'une voix sévère, il est en toi jusque dans cette négation blasphématoire que tu viens de prononcer ! »

Il se tut et soupira, en s'efforçant de reprendre son calme.

« S'il n'existait pas, reprit-il à demi-voix, nous n'en causerions pas. De qui as-tu parlé ? Qui as-tu renié ? s'écria-t-il tout à coup avec une exaltation fiévreuse et une puissance dominatrice. Qui donc l'aurait inventé, s'il n'existait pas ? D'où t'est venue, à toi et au monde entier, l'idée d'un être incompréhensible, tout-puissant, et éternel dans tous ses attributs ?… Il existe ! reprit-il après un long silence, que Pierre se garda d'interrompre. Mais le comprendre est impossible !… » et il feuilletait d'une main nerveuse et agitée les pages de son livre. « Si tu doutais de l'existence d'un homme, je t'aurais mené à cet homme, je te l'aurais montré ; mais comment puis-je, moi humble mortel, prouver sa toute-puissance, son éternité, sa miséricorde infinie à celui qui est aveugle, ou qui ferme les yeux exprès pour ne pas le voir, le comprendre, et qui ignore volontairement la corruption et l'indignité de sa propre personne ? Qui es-tu, toi ? Tu te crois sans doute un sage, pour avoir prononcé ce blasphème, ajouta-t-il avec un sourire de mépris, et tu es aussi insensé, aussi ignorant qu'un enfant qui joue avec le mouvement artiste-

ment combiné d'une montre. Il n'en comprend pas le but et ne croit pas à celui qui l'a fait. Le connaître est difficile. Nous y travaillons depuis des siècles, depuis Adam jusqu'à nos jours, et toujours l'infini nous en sépare !… Là éclatent notre faiblesse et sa grandeur ! »

Pierre l'écoutait avec émotion sans l'interrompre ; ses yeux brillaient, et il croyait de tout son cœur aux paroles de cet étranger. Se sentait-il vaincu par ses arguments, ou bien subissait-il, comme les enfants, l'influence de sa voix émue, de sa conviction, de sa sincérité, de ce calme, de cette fermeté, de cette conscience de sa destinée, qui perçait dans tout son être et qui le frappait, surtout par contraste avec son atonie morale et son manque absolu d'espoir ? De toute son âme, il désirait avoir la foi et il éprouvait un sentiment presque béat de calme, de régénération et de retour à la vie.

« Ce n'est pas l'esprit qui comprend Dieu, c'est la vie qui le fait comprendre ! »

Pierre, craignant de trouver dans le raisonnement de son interlocuteur un côté faible ou obscur qui aurait ébranlé sa confiance naissante, l'interrompit en lui disant :

« Pourquoi donc l'intelligence humaine ne peut-elle pas s'élever jusqu'à cette connaissance dont vous parlez ?

– La sagesse suprême et la vérité, répondit le franc-maçon avec son sourire doux et paternel, peuvent se comparer à une rosée céleste, dont nous voudrions nous pénétrer. Puis-je alors, moi vase impur, me pénétrer de cette rosée et me faire juge de son essence ? Une purification intérieure peut seule me rendre apte à la recevoir dans une certaine mesure.

– Oui, oui, c'est cela, dit Pierre avec une joyeuse expansion.

– La sagesse suprême a d'autres bases que l'intelligence et les sciences humaines, telles que l'histoire, la physique et la chimie, qui s'écroulent au moindre souffle. La sagesse suprême est Une ; elle n'a qu'une science, la science universelle, la science qui explique la Création et la place que l'homme y occupe. Pour la comprendre, il faut se purifier et régénérer son *moi* ; il faut donc, avant de savoir, croire et se perfectionner. La lumière divine, qui brille au fond de nos âmes, s'appelle la conscience. Que ta vue spirituelle se reporte sur ton être intérieur, et demande-toi si tu es content de toi-même, et à quel résultat tu es arrivé, n'ayant pour guide que ton intelligence ! Vous êtes jeune, vous êtes riche, vous êtes intelligent, qu'avez-vous fait de tous ces dons, dont vous avez été comblé ? Êtes-vous content de vous-même et de votre existence ?

– Non, je l'ai en horreur !

– Si tu l'as en horreur, change-la, purifie-toi, et, à mesure que tu te transformeras, tu apprendras à connaître la sagesse ! Comment l'avez-vous passée cette existence ? En orgies, en débauches, en dépravations, recevant tout de la société et ne lui donnant rien. Comment avez-vous employé la fortune que vous avez reçue ? Qu'avez-vous fait pour votre prochain ? Avez-vous pensé à vos dizaines de milliers de serfs ? Leur êtes-vous venu en aide moralement ou physiquement ? Non, n'est-ce pas ? Vous avez profité de leur labeur pour mener une existence corrompue ! Voilà ce que vous avez fait. Avez-vous cherché à vous employer utilement pour votre prochain ? Non. Vous avez passé votre vie dans l'oisiveté. Puis, vous vous êtes marié : vous avez accepté la responsabilité de servir de guide à une jeune femme. Qu'avez-vous fait alors ? Au lieu de l'aider à trouver le chemin de la vérité, vous l'avez jetée dans l'abîme du mensonge et du malheur. Un homme vous a offensé, vous l'avez tué, et vous dites que vous ne connaissez pas Dieu, et que vous avez votre existence en horreur ! Comment en serait-il autrement ? »

Après ces paroles, le franc-maçon, que la véhémence de son discours avait visiblement fatigué, s'appuya contre le dossier du canapé et ferma les yeux, presque inanimé. Ses lèvres remuaient sans laisser échapper aucun son. Pierre l'examinait, son cœur débordait, mais il n'osait rompre le silence.

Le franc-maçon eut une petite toux de vieillard, il appela son domestique.

« Les chevaux ? demanda-t-il.

– On vient d'en amener. Vous ne vous reposerez pas un peu ?

– Non, fais atteler. »

« Partira-t-il vraiment sans m'avoir initié à sa pensée et sans m'avoir mis dans la bonne voie ? se disait Pierre, qui s'était levé, et marchait dans la chambre, la tête baissée. Oui, j'ai mené une vie méprisable, mais je ne l'aimais pas, je n'en voulais pas !... Et cet homme connaît la vérité et il peut me l'enseigner ! »

Le voyageur, ayant achevé d'arranger ses paquets, se tourna vers lui et lui dit d'un ton indifférent et poli :

« De quel côté vous dirigez-vous, monsieur ?

– Je vais à Pétersbourg, répondit Pierre avec une certaine hésitation, et je vous remercie ! Je suis tout à fait de votre avis : ne pensez pas que je sois aussi mauvais. J'aurais sincèrement désiré être tel que vous auriez voulu me voir, mais je n'ai jamais été secouru par personne !... Je me reconnais coupable !... Aidez-moi, enseignez-moi, et peut-être qu'un jour... » Un sanglot lui coupa la parole.

Le franc-maçon garda longtemps le silence ; il réfléchissait : « Dieu seul peut vous venir en aide, mais le secours que notre ordre est en mesure de vous donner vous sera accordé. Puisque vous allez à Pétersbourg, remettez ceci au comte Villarsky (il tira un portefeuille, et, sur une grande feuille pliée en quatre, il écrivit quelques mots). Maintenant, encore un conseil : consacrez les premiers temps de votre séjour à l'isolement et à l'étude de vous-même. Ne reprenez pas votre ancienne existence. Bon voyage, monsieur, ajouta-t-il en voyant entrer son domestique, et bonne chance ! »

Le voyageur s'appelait Ossip Alexéiévitch Basdéiew, comme Pierre le vit dans le livre du maître de poste. Basdéiew était un franc-maçon et un martiniste très connu du temps de Novikow. Longtemps après son départ, Pierre continua à marcher sans penser à se coucher, sans penser même à partir, se reportant à son passé corrompu, et se représentant, avec cette exaltation de l'homme qui veut se régénérer, cet avenir de vertu irréprochable, qui lui paraissait si facile à réaliser. Il lui semblait qu'il ne s'était perverti que parce qu'il avait oublié, à son insu, tout ce qu'il y avait de douceur dans le bien. Ses doutes s'étaient dissipés : il croyait fermement à l'union fraternelle de tous les hommes, n'ayant d'autre but que s'entr'aider sur le chemin de la vertu. C'est ainsi qu'il comprenait l'ordre et les principes de la franc-maçonnerie.

III

Arrivé chez lui, Pierre ne fit part à personne de son retour. Il s'enferma et passa ses journées à lire Thomas A. Kempis, qui lui avait été remis, il ne savait par qui, et il n'y voyait qu'une chose, la possibilité, jusque-là inconnue pour lui, d'atteindre à

la perfection, et de croire à cet amour fraternel et actif entre les hommes, que lui avait dépeint Basdéiew. Une semaine après son arrivée, le jeune comte polonais Villarsky, qu'il ne connaissait que fort peu, entra chez lui un soir, avec cet air solennel et officiel qu'avait eu le témoin de Dologhow. Il referma la porte, et s'étant bien assuré qu'il n'y avait personne dans la chambre :

« Je suis venu chez vous, lui dit-il, pour vous faire une proposition. Une personne, très haut placée dans notre confrérie, a fait des démarches pour que vous y soyez admis avant le terme et m'a proposé d'être votre parrain. Accomplir la volonté de cette personne est pour moi un devoir sacré. Désirez-vous entrer, sous ma garantie, dans la confrérie des francs-maçons ? »

Le ton froid et sévère de cet homme, qu'il n'avait vu qu'au bal, coquetant, avec un aimable sourire sur les lèvres, dans la société des femmes les plus brillantes, frappa Pierre.

« Oui, je le désire, » répondit-il.

Villarsky inclina la tête :

« Encore une question, comte, à laquelle je vous prie de répondre, non comme un membre futur de notre société, mais en galant homme et en toute sincérité : avez-vous renié vos opinions passées ? Croyez-vous en Dieu ? »

Pierre réfléchit :

« Oui, répondit-il, je crois en Dieu !

– Dans ce cas… » Pierre l'interrompit encore : « Oui, je crois en Dieu !

– Partons alors, ma voiture est à vos ordres. »

Villarsky se tut pendant le trajet. À une question de Pierre, qui lui demandait ce qu'il avait à faire et à répondre, il se borna à lui dire que des frères, plus dignes que lui, l'éprouveraient, et qu'il n'avait qu'à dire la vérité.

Entrés sous la porte cochère d'une grande maison où se trouvait la loge, ils montèrent un escalier obscur et arrivèrent à une antichambre éclairée ; ils s'y débarrassèrent de leurs pelisses pour passer dans une pièce voisine. Un homme, étrangement habillé, parut sur le seuil de la porte. Villarsky s'avança, lui dit quelques mots à l'oreille, en français, et, ouvrant ensuite une petite armoire qui contenait des habillements que Pierre voyait pour la première fois, il en tira un mouchoir, lui banda les yeux, et, comme il le lui nouait derrière la tête, quelques cheveux se trouvèrent pris dans le nœud. L'attirant à lui, il l'embrassa, le prit par la main et l'emmena. Le gros Pierre, mal à l'aise sous ce bandeau qui le tiraillait, les bras ballants, souriant d'un air timide, suivit Villarsky d'un pas mal assuré.

« Quoi qu'il vous arrive, dit ce dernier en s'arrêtant, supportez-le avec courage, si vous êtes décidé à être des nôtres. (Pierre fit un signe affirmatif.) Quand vous entendrez frapper à la porte, vous ôterez votre bandeau. Courage et espoir !... » et il sortit en lui serrant la main.

Resté seul, Pierre se redressa et porta involontairement la main au bandeau pour l'enlever, mais il l'abaissa aussitôt. Les cinq minutes qui s'écoulèrent lui parurent une heure ; ses jambes se dérobaient sous lui, ses mains s'engourdissaient ; il se sentait fatigué et éprouvait les sensations les plus diverses : il avait peur de ce qui l'attendait et peur de manquer de courage ; sa curiosité était éveillée, mais ce qui le rassurait, c'était la certitude d'entrer enfin dans la voie de la régénération et de faire le premier pas dans cette existence active et vertueuse, à laquelle il n'avait cessé de rêver depuis sa rencontre avec le voyageur. Des coups violents se firent entendre. Pierre ôta son bandeau et re-

garda. La chambre était obscure ; une petite lampe, répandant une faible lumière, qui sortait d'un objet blanc placé sur une table couverte de noir, à côté d'un livre ouvert, brûlait dans un coin. Ce livre était l'Évangile, cet objet blanc était un crâne avec ses dents et ses cavités. Tout en lisant le premier verset de l'évangile de saint Jean : « Au commencement, était le Verbe et le Verbe était en Dieu, » il fit le tour de la table et aperçut un cercueil plein d'ossements : il n'en fut pas surpris, il s'attendait à des choses extraordinaires. Le crâne, le cercueil, l'Évangile ne suffisant pas à son imagination excitée, il en demandait davantage et regardait autour de lui, en répétant ces mots : « Dieu, mort, amitié fraternelle… » paroles vagues, qui symbolisaient pour lui une vie toute nouvelle. La porte s'ouvrit, et un homme de petite taille entra ; la brusque transition de la lumière aux demi-ténèbres de cette chambre le fit s'arrêter un instant, et il avança avec prudence vers la table, sur laquelle il posa ses mains gantées.

Ce petit homme portait un tablier de cuir blanc, qui descendait de sa poitrine jusque sur ses pieds, et sur lequel s'étalaient, autour de son cou, une sorte de collier et une haute fraise entourant sa figure allongée par le bas.

« Pourquoi êtes-vous venu ici ? demanda le nouveau venu, en se tournant du côté de Pierre. Pourquoi vous, incrédule à la vérité, aveugle à la lumière, pourquoi êtes-vous venu ici, et que voulez-vous de nous ? Est-ce la sagesse, la vertu et le progrès que vous cherchez ? »

Au moment où la porte s'était ouverte, Pierre avait éprouvé la même terreur religieuse qu'il ressentait clans son enfance pendant la confession, lorsqu'il se trouvait tête-à-tête avec un homme qui, dans les conditions habituelles de la vie, lui aurait été complètement étranger, et qui devenait son proche, de par le sentiment de la fraternité humaine Pierre, ému, s'approcha du second Expert (ainsi s'appelait dans l'ordre maçonnique le frère

chargé de préparer le récipiendaire qui demandait l'initiation), et il reconnut un de ses amis, nommé Smolianinow. Cela lui fut désagréable ; il aurait préféré ne voir dans le nouveau venu qu'un frère, qu'un instructeur bienveillant et inconnu. Il fut si longtemps sans répondre que l'Expert renouvela sa question.

« Oui ; je… je… veux me régénérer.

– C'est bien, » dit Smolianinow, et il continua : « Avez-vous une idée des moyens qui sont à notre disposition pour vous aider à atteindre votre but ?

– Je… j'espère… être guidé… secouru…, répondit Pierre d'une voix tremblante qui l'empêchait de s'exprimer nettement.

– Comment comprenez-vous la franc-maçonnerie ?

– Je pense que la franc-maçonnerie est la fraternité et l'égalité parmi les hommes avec un but vertueux.

– C'est bien, dit l'Expert satisfait de sa réponse. Avez-vous cherché le moyen d'y arriver par la religion ?

– Non, l'ayant jugée contraire à la vérité, dit-il si bas que l'Expert eut peine à entendre sa réponse et la lui fit répéter ; j'étais un athée, reprit-il.

– Vous cherchez la vérité pour vous soumettre aux lois de la vie ; par conséquent, vous cherchez la sagesse et la vertu ?

– Oui. »

L'Expert croisa ses mains gantées sur sa poitrine et poursuivit :

« Mon devoir est de vous initier au but principal de notre ordre ; s'il est conforme à celui que vous désirez atteindre, vous en deviendrez un membre utile. La base sur laquelle il repose et de laquelle aucune force humaine ne peut le renverser, c'est la conservation et la transmission à la postérité de mystères importants qui sont parvenus jusqu'à nous à travers les siècles les plus reculés, à partir même du premier homme, et d'où dépend le sort de l'humanité ; mais personne ne peut les connaître et en profiter, avant de s'être préparé, par une longue et constante purification, à en pénétrer le sens. Notre second but est de soutenir nos frères, de les aider à améliorer leur cœur, à se purifier, à s'instruire avec les moyens découverts par les sages et légués par la tradition et à se préparer à se rendre dignes de cette initiation. En épurant et en corrigeant nos frères, nous nous employons à épurer et à corriger l'humanité tout entière, en les lui offrant comme exemples d'honnêteté et de vertu, et en employant toutes nos forces à lutter contre le mal qui règne dans le monde. Réfléchissez à ce que je viens de vous dire !... » et il quitta la chambre.

« Lutter contre le mal qui règne dans le monde !... » se dit Pierre, et il vit se dérouler à ses yeux cette sphère d'action si nouvelle pour lui. Il se voyait exhortant des hommes égarés, comme il l'était lui-même deux semaines auparavant, des hommes corrompus et malheureux, qu'il aidait en parole et en action, des oppresseurs auxquels il arrachait leurs victimes. Des trois buts énumérés par l'Expert, le dernier – la régénération du genre humain – était celui qui le séduisait le plus ; les mystères importants ne faisaient qu'éveiller sa curiosité et ne lui paraissaient pas essentiels. Le second, la purification de soi-même, l'intéressait peu, car il éprouvait déjà la jouissance intime de se sentir complètement corrigé de ses vices passés et tout prêt pour le bien.

Une demi-heure après, l'Expert rentra pour initier le récipiendaire aux sept vertus dont les sept marches du temple de

Salomon sont le symbole, et que chaque franc-maçon devait s'appliquer à développer en soi. Les sept vertus étaient : 1° la discrétion, ne pas trahir les secrets de l'ordre ; 2° l'obéissance aux supérieurs de l'ordre ; 3° les bonnes mœurs ; 4° l'amour de l'humanité ; 5° le courage ; 6° la générosité ; 7° l'amour de la mort.

« Pour vous conformer au septième article, pensez souvent à la mort, afin que pour vous elle perde ses terreurs, elle cesse d'être l'ennemie, et qu'elle devienne au contraire l'amie qui délivre de cette vie de misères l'âme accablée par les travaux de la vertu, pour la conduire dans le lieu des récompenses et de la paix. »

« Oui, ce doit être ainsi, se dit Pierre, quand il fut de nouveau laissé à ses réflexions solitaires ; mais je suis si faible, que j'aime encore mon existence, dont je saisis peu à peu et à présent seulement le véritable but. » Quant aux cinq autres vertus, qu'il comptait sur ses doigts, il les sentait en lui : le courage, la générosité, les bonnes mœurs, l'amour de l'humanité, et surtout l'obéissance, qui ne lui paraissait pas une vertu, mais un allégement et un bonheur, car rien ne pouvait lui être plus doux que de se décharger de sa volonté et de se soumettre à celle des guides qui connaissaient la vérité.

L'Expert reparut pour la troisième fois, et lui demanda si sa décision était inébranlable et s'il se soumettrait à tout ce qui serait exigé de lui :

« Je suis prêt à tout, répondit Pierre.

– Je dois encore vous déclarer que notre ordre ne se borne pas aux paroles pour répandre ses vérités, mais qu'il emploie d'autres moyens, plus forts peut-être que la parole, sur celui qui cherche la sagesse et la vertu. Le décor de cette « chambre des réflexions » doit, si votre cœur est sincère, vous en dire plus que

des discours, et vous aurez maintes fois l'occasion, en avançant plus loin, de voir de semblables symboles. Notre ordre, comme les sociétés de l'antiquité, répand son enseignement au moyen d'hiéroglyphes, qui sont la désignation d'une chose abstraite et qui contiennent en eux les propriétés mêmes de l'objet qu'ils symbolisent. »

Pierre savait parfaitement ce qu'était un hiéroglyphe, mais pressentant l'approche des épreuves, il écoutait en silence.

« Si vous êtes définitivement décidé, je vais procéder à l'initiation : en témoignage de votre générosité, vous allez me remettre tout ce que vous avez de précieux.

– Mais je n'ai rien sur moi, dit Pierre, qui croyait qu'on lui demandait tout ce qu'il possédait.

– Ce que vous avez sur vous : montre, argent, bagues… »

Pierre tira à la hâte sa montre, sa bourse, et eut beaucoup de peine à retirer sa bague de mariage, qui serrait son gros doigt.

« En signe d'obéissance, je vous prie de vous déshabiller. »

Pierre ôta son frac, son gilet, sa botte gauche ; le franc-maçon lui ouvrit sa chemise du côté gauche de la poitrine, et releva son pantalon, également du côté gauche, plus haut que le genou. Pierre se disposait à répéter la même cérémonie du côté droit, pour en épargner la peine à l'Expert, lorsque celui-ci l'arrêta et lui tendit une pantoufle pour mettre à son pied gauche. Honteux, confus, embarrassé comme un enfant de sa maladresse, il attendait, les bras pendants, les pieds écartés, les instructions qui devaient suivre :

« Enfin, en signe de sincérité, faites-moi l'aveu de votre principal défaut ?

– Mon défaut principal ? Mais j'en ai tant !

– Le défaut qui vous entraînait le plus souvent à hésiter sur le chemin de la vertu ? »

Pierre cherchait :

« Est-ce le vin, la gourmandise, l'oisiveté, la paresse, la colère, la haine, les femmes ? » Il les repassait tous, sans savoir auquel accorder la préférence.

« Les femmes ! » dit-il d'une voix à peine distincte.

Le frère ne répondit pas, et resta quelque temps silencieux ; puis, s'approchant de la table, il y prit le bandeau et l'attacha sur les yeux de Pierre :

« Pour la dernière fois, je vous conjure de rentrer en vous-même ; mettez un frein à vos passions, cherchez le bonheur, non pas en elles, mais dans votre cœur, car la source est en nous… »

Et Pierre sentait déjà poindre en lui cette source vivifiante, qui remplissait son âme de joie et d'attendrissement.

IV

Son parrain Villarsky, qu'il reconnut à la voix, reparut. À ses questions réitérées sur la fermeté de sa décision, il répondit :

« Oui, oui, je consens !… » et, la figure rayonnante, il suivit son conducteur en avançant sa large et forte poitrine, entièrement découverte, sur laquelle Villarsky tenait un glaive nu, et en marchant à pas inégaux et timides, le pied gauche chaussé de la pantoufle maçonnique. Ils traversèrent ainsi des corridors, tournant tantôt à droite, tantôt à gauche, et arrivèrent enfin aux portes de la loge. Villarsky toussa ; on répondit par le bruit du maillet, et la porte s'ouvrit devant eux. Une voix de basse lui demanda (ses yeux étant toujours bandés) qui il était, d'où il venait et où il était né ; puis on l'emmena plus loin, en lui parlant tout le temps, par allégories, des difficultés de son voyage, de l'amitié sainte, du grand Architecte de l'Univers et du courage nécessaire dans les dangers et les travaux. Il remarqua qu'on lui donnait différentes appellations, telles que « Celui qui cherche », « Celui qui souffre », « Celui qui demande », et à chacune d'elles les glaives et les maillots résonnaient, d'une manière différente. Pendant qu'on le menait ainsi, il y eut un moment de confusion parmi ses guides ; il les entendit se disputer à voix basse, et l'un d'eux insistait pour qu'on le fît passer sur un certain tapis. On posa ensuite sa main droite sur un objet qu'il ne pouvait voir, et de sa main gauche on lui fit appliquer du même côté un compas sur le sein, en l'obligeant à répéter, après un autre, le serment d'obéissance aux lois de l'ordre. Puis on éteignit les bougies, on alluma de l'esprit-de-vin, ainsi que Pierre le devina à l'odeur, et on lui annonça qu'on allait lui donner la petite lumière. On lui enleva le bandeau, et il aperçut devant lui, comme dans un rêve, faiblement éclairés par la flamme bleuâtre, quelques hommes, portant un tablier pareil à celui de son compagnon, debout devant lui et dirigeant sur sa poitrine des glaives tirés de leurs fourreaux. L'un d'eux avait une chemise ensanglantée. Pierre à cette vue se pencha en avant, comme s'il désirait être transpercé, mais les glaives se relevèrent, et on lui remit le bandeau : « Maintenant on va te donner la grande lumière, » dit une voix… On ralluma les bougies, on

lui ôta le bandeau, et un chœur de plus de dix voix entonna : *Sic transit gloria mundi !*

Après s'être remis de sa première impression, Pierre vit autour d'une grande table, couverte de noir, douze frères, habillés comme les précédents ; il en connaissait quelques-uns pour les avoir rencontrés dans le monde. Celui qui présidait était un jeune homme inconnu, portant au cou une croix différente de celle des autres ; à sa droite, l'abbé italien que nous avons vu à la soirée de Mlle Schérer ; un haut dignitaire de Pétersbourg, et un Suisse, qui avait été gouverneur chez les Kouraguine, en faisaient partie. Tous écoutaient dans un silence solennel le Vénérable, qui tenait en main le maillet. Sur la paroi du mur brillait une étoile flamboyante ; l'un des bouts de la table était couvert d'un petit tapis représentant divers attributs, et à l'autre bout s'élevait une sorte d'autel sur lequel étaient l'Évangile et un crâne. Autour de la table étaient placés sept grands chandeliers, comme ceux qu'on voit dans les églises. Pierre fut conduit par deux frères devant l'autel. On lui plaça les pieds en équerre, et on lui intima l'ordre de s'étendre tout de son long, comme s'il déposait sa personne au pied du temple.

« Qu'on lui donne la truelle ! dit un des frères.

– C'est inutile ! » répliqua un autre.

Pierre, ahuri, regarda autour de lui de ses yeux de myope et se demanda avec une certaine hésitation où il était, si l'on ne se moquait pas de lui, et si plus tard il n'aurait pas honte de ce souvenir ; mais son doute ne tarda pas à se dissiper devant les figures sérieuses de ceux qui l'entouraient. Il se dit qu'il ne pouvait plus reculer, et se pénétrant de nouveau d'un esprit de soumission, humble et attendri, il se jeta par terre devant les portes du temple. Au bout de quelques instants, on lui ordonna de se lever, on lui passa un tablier de cuir blanc, pareil à ceux des autres frères, et on lui remit une truelle et trois paires de

gants. Le Vénérable lui expliqua alors qu'il devait garder immaculée la blancheur de ce tablier, représentant la force et la pureté ; la truelle était pour lui servir à déraciner de son cœur les vices et à ramener au bien avec charité le cœur du prochain ; il devait conserver la première paire de gants sans en connaître la signification et porter la seconde dans leurs réunions ; la troisième était pour une main de femme : « Elle est destinée, cher frère, à être offerte par vous à la Clandestine, que vous respecterez par-dessus toutes les autres. Ce don sera un gage pour elle de la pureté de votre cœur ; veillez seulement, cher frère, à ce qu'ils ne gantent pas des mains indignes… » Au moment où le Vénérable prononça ces paroles, Pierre crut remarquer qu'il se troublait, et lui-même, regardant autour de lui d'un air inquiet, rougit jusqu'aux larmes, comme rougissent les enfants.

Il s'ensuivit un silence contraint que rompit à l'instant un des frères. Ce frère amena Pierre devant le tapis et lui lut dans un cahier l'explication des différents symboles qui y étaient figurés : le soleil, la lune, le maillet, le plomb, la truelle, le cube de pierre de taille, la colonne, les trois fenêtres, etc. On lui indiqua ensuite sa place, on lui expliqua les signes maçonniques, on lui donna le mot de passe, et on lui permit enfin de s'asseoir. Le Vénérable fit la lecture des statuts. Elle fut très longue, et les sentiments dont Pierre était agité l'empêchèrent de l'écouter avec suite : il ne se rappela que le dernier paragraphe :

« Nous connaissons dans nos temples d'autres degrés que ceux qui séparent la vertu du vice. Crains de faire une différence qui puisse détruire cette égalité. Vole au secours de ton frère, quel qu'il soit ; ramène celui qui s'égare, relève celui qui tombe : ne nourris jamais aucun sentiment de haine ou d'inimitié contre lui. Sois bienveillant, affable ; allume dans tous les cœurs le feu de la vertu, partage ton bonheur avec le prochain, et que l'envie ne vienne jamais troubler cette pure jouissance. Pardonne à ton ennemi et ne te venge de lui qu'en lui rendant le bien pour le

mal. En remplissant ces lois suprêmes, tu retrouveras les traces de ta grandeur ancienne et perdue. »

À ces mots, il se leva et embrassa Pierre, qui, les yeux pleins de larmes de joie, ne savait que répondre aux félicitations de tous, aussi bien de ceux qu'il n'avait jamais vus jusque-là que de ceux qui renouvelaient connaissance avec lui ; mais il ne faisait aucune différence entre ses anciens amis et ses nouveaux frères, et n'avait d'autre désir que de se joindre à eux dans l'accomplissement de leur grande œuvre.

Le Vénérable frappa du maillet, tous s'assirent, et, après leur avoir adressé une exhortation à l'humilité, il leur proposa d'accomplir la dernière cérémonie. Le haut dignitaire qui portait le titre de frère trésorier fit le tour de l'assemblée. Pierre aurait voulu s'inscrire sur cette liste pour tout ce qu'il possédait, mais la crainte d'être accusé d'ostentation l'arrêta, et il s'inscrivit pour la même somme que les autres.

La séance terminée, il rentra chez lui, et il lui sembla qu'il revenait, complètement transformé, d'un lointain voyage de plusieurs années, et qu'il n'avait plus rien de commun avec sa vie et ses habitudes passées.

V

Le lendemain de sa réception, Pierre employa la matinée à lire le livre qu'on lui avait remis et à tâcher de se pénétrer de la signification du carré, dont un côté représentait la divinité, le second le monde moral, le troisième le monde physique, le quatrième l'union des deux. De temps en temps il s'arrachait à la lecture et aux carrés pour se tracer un nouveau plan d'existence,

car on lui avait dit, à cette réunion, que le bruit de son duel était parvenu aux oreilles de l'Empereur, et qu'il ferait bien de s'éloigner de Pétersbourg. Il comptait donc aller vivre dans ses terres du Midi et s'y occuper de ses paysans. Tout à coup, il vit entrer chez lui le prince Basile.

« Mon cher ami, qu'as-tu fait à Moscou ? Que veut dire cette brouille avec Hélène ? Tu es dans l'erreur la plus complète : je sais tout, et je puis t'assurer qu'elle est innocente devant toi, comme le Christ devant les Juifs. Pourquoi donc, ajouta-t-il en empêchant Pierre de parler, pourquoi ne pas t'être adressé directement à moi, comme à un ami ? Mon Dieu, je le comprends, tu t'es conduit en homme qui tient à son honneur ; tu t'es peut-être trop hâté, mais nous en causerons plus tard. Songe à la position délicate dans laquelle tu nous as placés, elle et moi, vis-à-vis de la société, et vis-à-vis de la cour, ajouta-t-il en baissant la voix. Elle est à Moscou et toi ici ; dis-toi bien, mon cher, que ce ne peut être qu'un malentendu ; j'aime à croire que c'est là ton avis. Écris-lui une lettre, elle te rejoindra, tout s'expliquera ; si tu ne le fais pas, mon cher, il est à craindre que tu ne t'en repentes…, » et le prince Basile le regarda d'une façon significative : « Je sais de source certaine que l'impératrice mère prend un vif intérêt à toute cette histoire ; elle a toujours été très bienveillante pour Hélène. »

Pierre, qui avait essayé plus d'une fois d'interrompre ce torrent de paroles, ne savait comment s'y prendre pour répondre à son beau-père par un refus catégorique ; il se troublait, rougissait, se levait, se rasseyait, se rappelait les exhortations maçonniques à la charité, et se voyait pourtant contraint à être désagréable et à dire le contraire de ce qu'on attendait de lui. Habitué à se soumettre à ce ton assuré de laisser aller, il craignait de ne savoir y résister et sentait que tout son avenir dépendait du mot qu'il prononcerait. Suivrait-il l'ancienne voie, ou bien prendrait-il résolument le nouveau chemin, plein d'attraits,

qui lui avait été tracé, et sur lequel il était sûr de trouver le renouvellement de tout son être ?

« Eh bien, mon ami, reprit d'un ton léger le prince Basile, réponds-moi : « Oui, je vais lui écrire, » et nous tuerons le veau gras. »

Mais il n'avait pas achevé sa phrase, que Pierre, la colère peinte sur son visage, qui dans ce moment rappelait celui de son père, lui répondit d'une voix étranglée, sans le regarder :

« Prince, je ne vous ai pas appelé, éloignez-vous !... et il s'élança pour lui ouvrir la porte. Éloignez-vous, répéta-t-il à son beau-père, dont le visage avait pris une expression terrifiée.

– Qu'as-tu ? Tu es malade ?

– Éloignez-vous ! vous dis-je, » lui cria-t-il encore une fois d'une voix tremblante, et le prince Basile fut obligé de sortir, sans avoir reçu la réponse qu'il demandait.

Une semaine plus tard, Pierre, après avoir fait ses adieux à ses nouveaux amis et leur avoir laissé une somme considérable pour être distribuée en aumônes, partit pour ses terres, en emportant avec lui de nombreuses lettres de recommandation pour les membres de l'ordre à Kiew et à Odessa, et la promesse qu'ils lui écriraient et le guideraient dans sa nouvelle voie.

VI

Malgré la sévérité de l'Empereur pour les duels, l'affaire de Pierre et de Dologhow fut étouffée ; ni les deux adversaires, ni

leurs témoins, ne furent poursuivis ; mais l'histoire elle-même, confirmée d'ailleurs par la séparation des deux époux, se répéta bientôt de bouche en bouche. Pierre, que l'on avait reçu avec une bienveillante condescendance lorsqu'il n'était qu'un bâtard, qu'on avait comblé d'attentions et de flatteries lorsqu'il était devenu le premier parti de la Russie, avait beaucoup perdu de son prestige aux yeux de la société après son mariage ; car ce mariage enlevait tout espoir aux mères qui avaient des filles à marier, d'autant plus qu'il n'avait jamais ni cherché ni réussi à s'insinuer dans les bonnes grâces de la coterie du *high life*. Aussi n'accusait-on que lui, et le traitait-on à tout propos d'imbécile, de jaloux et de monomane furieux, en tout semblable à son père. Après son départ, Hélène, de retour à Pétersbourg, fut reçue par toutes ses connaissances avec la bienveillance respectueuse qui était due à son malheur. Si le nom de son mari venait à être prononcé par hasard, elle prenait une expression de dignité, que, grâce à son tact inné, elle s'était appropriée, sans en comprendre la valeur ; sa figure disait qu'elle supportait avec résignation son isolement, et que son mari était la croix que Dieu lui avait envoyée. Quant au prince Basile, il exprimait son opinion plus franchement, et ne manquait jamais, à l'occasion, de dire, en portant le doigt à son front :

« C'est un cerveau fêlé, je l'avais toujours dit.

– Pardon, répliquait Mlle Schérer, je l'avais dit avant les autres, dit devant témoins (et elle insistait sur la priorité de son jugement)… – Ce malheureux jeune homme, ajoutait-elle, est perverti par les idées corrompues du siècle. Je m'en étais bien aperçue à son retour de l'étranger, quand il posait chez moi pour le petit Marat… vous en souvient-il ? Eh bien, voilà le beau résultat ! Je n'ai jamais désiré ce mariage, j'ai prédit tout ce qui est arrivé. »

Anna Pavlovna continuait comme par le passé à donner des soirées, qu'elle avait le don d'organiser avec un art tout particu-

lier, et où se réunissaient, suivant son expression, « la crème de la véritable bonne société » et « la fine fleur de l'essence intellectuelle de Pétersbourg ». Ses soirées brillaient encore d'un autre attrait : elle avait le talent d'offrir chaque fois à ce cercle choisi une personnalité nouvelle et intéressante. Nulle part ailleurs on ne pouvait étudier avec autant de précision que chez elle le thermomètre politique, dont les degrés étaient marqués par l'atmosphère conservatrice de la société qui faisait partie de la cour.

Telle était la soirée qu'elle donnait à la fin de l'année 1806, après la réception des tristes nouvelles de la défaite de l'armée prussienne par Napoléon à Iéna et à Auerstædt, après la reddition de la majeure partie des forteresses de la Prusse, et lorsque nos troupes, franchissant la frontière, allaient commencer une seconde campagne. « La crème de la véritable bonne société » se composait de la malheureuse Hélène abandonnée, de Mortemart, du séduisant prince Hippolyte, arrivé tout dernièrement de Vienne, de deux diplomates, de « la Tante », d'un jeune homme, connu dans ce salon sous la dénomination « d'un homme de beaucoup de mérite », d'une toute récente demoiselle d'honneur avec sa mère, et de quelques autres personnes moins en vue.

La primeur de cette soirée était cette fois le prince Boris Droubetzkoï, qui venait d'être envoyé en courrier de l'armée prussienne, et qui était attaché comme aide de camp à un personnage haut placé.

Le thermomètre politique disait, ce jour-là : « Les souverains de l'Europe et leurs généraux auront beau s'incliner devant Napoléon pour me causer *à moi*, et *à nous* en général, tous les ennuis et toutes les humiliations imaginables, notre opinion sur son compte ne changera jamais. Nous ne cesserons d'exprimer nettement notre manière de voir sur ce sujet, et nous dirons

simplement, et une fois pour toutes, au roi de Prusse et aux autres : « Tant pis pour vous. Tu l'as voulu, « Georges Dandin ! »

Lorsque Boris, le lion de la soirée, entra dans le salon, tous les invités y étaient réunis ; la conversation, conduite par Anna Pavlovna, roulait sur nos relations diplomatiques avec l'Autriche et sur l'espoir d'une alliance avec elle.

Boris, dont l'extérieur était devenu plus mâle, portait un élégant uniforme d'aide de camp ; il entra d'un air dégagé et, après avoir salué « la Tante », se rapprocha du cercle principal.

Anna Pavlovna lui donna sa main sèche à baiser, le présenta aux personnes qui lui étaient inconnues, en les lui nommant au fur et à mesure :

« Le prince Hippolyte Kouraguine, – charmant jeune homme. – Monsieur Krouq, chargé d'affaires de Copenhague, – un esprit profond. – Monsieur Schittrow, – un homme de beaucoup de mérite. »

Boris était parvenu, grâce aux soins de sa mère, à ses propres goûts et à son empire sur lui-même, à se créer une situation très enviable : une mission importante en Prusse lui avait été confiée, il en revenait en courrier. Il s'était complètement initié à cette discipline non écrite qui, pour la première fois, l'avait frappé à Olmütz, et qui, permettant au lieutenant d'avoir le pas sur le général, n'exigeait, pour réussir, ni efforts, ni travail, ni courage, ni persévérance, et ne demandait seulement que de l'esprit de conduite avec les dispensateurs des récompenses. Il s'étonnait souvent d'avoir avancé si vite, et de voir que si peu de gens comprenaient combien ce chemin était facile à suivre. À la suite de cette découverte, sa vie, ses rapports avec ses anciennes connaissances, ses plans pour l'avenir, tout avait été changé. Malgré son peu de fortune, il employait ses derniers roubles à être mieux habillé que les autres, et pour ne pas se

montrer en uniforme râpé, pour ne pas se promener par les rues dans une vilaine voiture, il était capable de se refuser bien des choses ! Il ne recherchait que les personnes placées au-dessus de lui et qui pouvaient lui être utiles ; il aimait Pétersbourg et méprisait Moscou. Le souvenir de la famille Rostow, de son amour d'enfant pour Natacha, lui était désagréable, et, depuis son retour de l'armée, il n'avait pas mis les pieds chez eux. Invité à la soirée d'Anna Pavlovna, ce qu'il considérait comme un pas en avant dans sa carrière, il comprit aussitôt son rôle. Laissant à la maîtresse de maison le soin de faire ressortir tout ce qu'il apportait d'intéressant, il se bornait à observer les gens et à méditer sur les avantages qu'il y aurait à se rapprocher de chacun et sur les moyens d'y parvenir. Il s'assit à la place indiquée auprès de la belle Hélène, et écouta la conversation générale.

« Vienne trouve les bases du traité proposé tellement inadmissibles, qu'on ne saurait y souscrire, même à la suite des succès les plus brillants, et elle met en doute les moyens qui pourraient nous les procurer. C'est mot à mot la phrase du cabinet de Vienne, disait le chargé d'affaires de Danemark.

– Le « doute » est flatteur ! ajoutait avec un fin sourire l'homme « à l'esprit profond ».

– Il faut distinguer entre le cabinet de Vienne et l'Empereur d'Autriche, dit Mortemart. L'Empereur d'Autriche n'a jamais pu songer à pareille chose, et ce n'est que le cabinet qui le dit.

– Eh ! mon cher vicomte, reprit Anna Pavlovna, l'Urope (prononçant on ne sait trop pourquoi « Urope », elle croyait sans doute faire preuve par là d'une finesse de haut goût, en causant avec un Français), l'Urope ne sera jamais notre alliée sincère[29]... » Et elle entama l'éloge du courage héroïque et de la

---

[29] En français dans le texte. (*Note du traducteur*.)

fermeté du roi de Prusse, pour ménager à Boris son entrée en scène.

Ce dernier attendait patiemment son tour, en écoutant les réflexions de chacun, et en jetant de temps à autre un regard sur sa belle voisine, qui répondait parfois par un sourire à ce jeune et bel aide de camp.

Anna Pavlovna s'adressa tout naturellement à lui, et le pria de leur décrire sa course à Glogau et la situation de l'armée prussienne. Boris, sans se presser, raconta, en un français très pur et très correct, quelques épisodes intéressants sur nos troupes et sur la cour, tout en évitant avec soin d'exprimer son opinion personnelle sur les faits dont il parlait. Il accapara pendant quelque temps l'attention générale, et Anna Pavlovna voyait avec fierté que ses invités appréciaient à sa juste valeur le régal qu'elle leur avait offert. Hélène se montrait plus intéressée que personne par le récit de Boris, et, témoignant une grande sollicitude pour la position de l'armée prussienne, elle lui adressa, quelques questions au sujet de son voyage.

« Il faut absolument que vous veniez me voir, lui dit-elle avec son éternel sourire, et d'un ton qui pouvait laisser supposer que certaines combinaisons, qu'il ignorait, rendaient sa visite indispensable. Mardi, entre huit et neuf heures. Vous me ferez plaisir. »

Boris s'empressa de promettre ; il allait continuer sa causerie avec elle, lorsque Anna Pavlovna l'appela, sous prétexte que « sa Tante » désirait lui parler.

« Vous connaissez son mari, n'est-ce pas ? demanda « la Tante », en fermant les yeux, et en indiquant Hélène d'un geste mélancolique. Ah ! quelle malheureuse et ravissante femme ! Ne parlez pas de lui devant elle, je vous en supplie, c'est trop pénible pour son cœur ! »

VII

Pendant leur aparté, le prince Hippolyte s'était emparé du dé de la conversation.

Étendu à son aise dans un large fauteuil, il se redressa vivement et lança ces mots : « Le roi de Prusse ! » après quoi, se mettant à rire, il retomba dans le silence. Tous se tournèrent vers lui, et Hippolyte, continuant à rire et se renfonçant dans son fauteuil, répéta :

« Le roi de Prusse ! »

Anna Pavlovna, voyant qu'il ne se décidait pas à en dire plus long, attaqua Napoléon avec violence, et raconta, à l'appui de sa sortie, comment ce brigand de Bonaparte avait volé à Potsdam l'épée de Frédéric le Grand !

« C'est l'épée de Frédéric le Grand, que je… » dit-elle ; à ce moment, Hippolyte l'interrompit en répétant : « Le roi de Prusse !… » et se tut. Mlle Schérer fit une grimace, et Mortemart, l'ami d'Hippolyte, lui dit brusquement :

« Voyons, à qui en avez-vous avec votre roi de Prusse ?

– Oh ! ce n'est rien, je voulais simplement dire que nous avons tort de faire la guerre pour le roi de Prusse ! » Il mitonnait cette petite plaisanterie, qu'il avait entendue à Vienne, et cherchait à la placer depuis le commencement de la soirée.

Boris sourit prudemment, de façon qu'on pût supposer à volonté, ou qu'il raillait, ou qu'il approuvait.

« Il est très mauvais, votre jeu de mots, très spirituel, mais très injuste, dit Anna Pavlovna, en le menaçant du doigt. Nous ne faisons pas la guerre pour le roi de Prusse, sachez-le bien, mais pour les bons principes. Ah ! le méchant prince Hippolyte ! »

La conversation continua à rouler sur la politique, et s'anima sensiblement, lorsqu'il fut question des récompenses accordées par l'Empereur.

« N. N. n'a-t-il pas reçu l'année dernière une tabatière avec le portrait, dit l'homme « à l'esprit profond » ? Pourquoi S. S. ne pourrait-il pas en recevoir autant ?

– Je vous demande pardon, une tabatière avec le portrait de l'Empereur est une récompense, mais point une distinction ; c'est plutôt un cadeau, fit observer le diplomate.

– Il y a des précédents, je vous citerai Schwarzenberg.

– C'est impossible, dit un troisième.

– Je suis prêt à parier : le grand-cordon, c'est différent. »

Au moment où l'on se quitta, Hélène, qui n'avait pas ouvert la bouche de la soirée, réitéra à Boris sa prière, ou plutôt son ordre significatif et bienveillant, de ne point oublier le prochain mardi.

« Il le faut absolument, » dit-elle en souriant, et en regardant Anna Pavlovna, qui, d'un triste sourire, appuya l'invitation.

Hélène avait découvert, dans son intérêt subit pour l'armée prussienne, une raison péremptoire pour recevoir Boris, et elle semblait laisser entendre qu'elle la lui dirait à sa première visite.

Boris se rendit au jour indiqué dans le brillant salon d'Hélène, où il y avait déjà beaucoup de monde, et il allait en sortir sans avoir eu d'explication catégorique, lorsque la comtesse, qui jusque-là ne lui avait adressé que quelques mots, au moment où il lui baisait la main en se retirant, lui dit tout à coup à l'oreille, et cette fois sans sourire :

« Venez dîner demain… le soir… Il faut que vous veniez… venez !… »

Et voilà comment Boris devint l'intime de la comtesse pendant son premier séjour à Pétersbourg.

VIII

La guerre se rallumait et se rapprochait de plus en plus des frontières russes. On n'entendait de tous côtés que des anathèmes contre Bonaparte, l'ennemi du genre humain. Dans les villages, où arrivaient à tout moment du théâtre de la guerre les nouvelles les plus invraisemblables et les plus contradictoires, on rassemblait les recrues et les soldats.

À Lissy-Gory, l'existence de chacun avait grandement changé depuis l'année précédente.

Le vieux prince avait été nommé l'un des huit chefs de la milice désignés pour toute la Russie. Malgré son état de faiblesse, aggravé par l'incertitude dans laquelle il était resté pen-

dant plusieurs mois sur le sort de son fils, il crut de son devoir d'accepter ce poste que lui avait confié l'Empereur lui-même, et cette activité toute nouvelle lui rendait ses anciennes forces. Il passait tout son temps en courses dans les trois gouvernements qui étaient de son ressort. Rigoureux dans l'accomplissement de ses devoirs, il était d'une sévérité presque cruelle avec ses subordonnés, et descendait jusqu'aux moindres détails. Sa fille ne prenait plus de leçons de mathématiques ; mais tous les matins, accompagnée de la nourrice qui portait le petit prince Nicolas (comme l'appelait le grand-père), elle venait le voir dans son cabinet. L'enfant occupait, avec sa nourrice et la vieille bonne Savichnia, les appartements de sa mère ; c'est là que la princesse Marie, lui servant de mère, passait la plus grande partie de sa journée. Mlle Bourrienne semblait aussi s'être passionnément attachée au petit garçon, et la princesse Marie s'en reposait parfois sur elle pour soigner et pour amuser leur petit ange.

On avait fait élever dans l'église de Lissy-Gory une chapelle sur la tombe de la princesse, et, sur cette tombe, un ange en marbre blanc déployait ses ailes. On aurait dit vraiment que l'ange, dont la lèvre supérieure était un peu relevée, se préparait à sourire ; aussi le prince André et sa sœur furent frappés de sa ressemblance avec la défunte, et, chose étrange que le prince se garda de faire remarquer à sa sœur, l'artiste lui avait involontairement donné cette même expression de doux reproche qu'il avait lue sur les traits de sa femme, glacés par la mort : « Ah ! qu'avez-vous fait de moi ?... »

Bientôt après son retour, le prince André reçut de son père en toute propriété la terre de Bogoutcharovo, située à quarante verstes de Lissy-Gory ; aussi, fuyant les souvenirs pénibles et cherchant la solitude, il profita de cette générosité du vieux prince, dont il supportait avec peine le caractère difficile, pour s'y construire un pied-à-terre, afin d'y passer la plus grande partie de son temps.

Il s’était fermement décidé, après la bataille d’Austerlitz, à abandonner la carrière militaire, ce qui l’obligea, à la reprise de la guerre, pour ne point reprendre du service actif, de s’employer sous les ordres de son père, en l’aidant à la formation des milices. Le père et le fils semblaient avoir changé de rôle : le premier, excité par son activité, ne présageait à cette campagne qu’une heureuse issue, tandis que le fils la déplorait au fond de son cœur et voyait tout en noir.

Le 26 février de l’année 1807, le vieux prince partit pour une inspection et son fils resta à Lissy-Gory, comme il faisait d’habitude durant ses absences. Le cocher qui l’avait mené à la ville voisine en rapporta des lettres et des papiers pour le prince André.

Le valet de chambre, ne l’ayant pas trouvé chez lui, passa dans l’appartement de la princesse Marie sans l’y rencontrer ; l’enfant, malade depuis quatre jours, lui donnait des inquiétudes, et il était auprès de lui.

« Pétroucha vous demande, Votre Excellence, il a apporté des papiers, dit une fille de service au prince André, qui, assis sur un tabouret très bas, versait d’une main tremblante et comptait avec un soin extrême les gouttes qu’il laissait tomber dans un verre à pied, à moitié plein d’eau.

– Qu’est-ce ? » dit-il brusquement, et ce mouvement involontaire lui fit verser quelques gouttes de trop. Jetant le contenu du verre, il recommença son opération.

À part le berceau, il n’y avait dans la chambre que deux fauteuils et quelques petits meubles d’enfant ; les rideaux étaient tirés devant les fenêtres ; sur la table brûlait une bougie, qu’un grand cahier de musique, placé en écran, empêchait d’éclairer trop vivement le petit malade.

« Mon ami, dit à son frère la princesse Marie debout à côté du lit, attends un peu, cela vaudra mieux.

– Laisse-moi donc tranquille, tu ne sais ce que tu dis… tu n’as fait qu’attendre, et voilà ce qui en est résulté, dit-il tout bas avec aigreur.

– Mon ami, attends, je t’en prie, il s’est endormi. »

Le prince André se leva et s’arrêta indécis, la potion à la main. « Vaudrait-il vraiment mieux attendre ? dit-il.

– Fais comme tu voudras, André, mais je crois que cela vaudrait mieux, » répondit sa sœur, un peu embarrassée de la légère concession que lui faisait son frère.

C’était la seconde nuit qu’ils veillaient l’enfant, malade d’une forte fièvre. Leur confiance dans le médecin habituel de la maison étant fort limitée, ils en avaient envoyé chercher un autre à la ville voisine et essayaient, en l’attendant, différents remèdes. Fatigués, énervés et inquiets, leurs préoccupations se trahissaient par une irritation involontaire.

« Pétroucha vous attend, » reprit la fille de chambre.

Il sortit pour recevoir les instructions verbales que son père lui faisait transmettre, et rentra avec des lettres et des papiers.

« Eh bien ?

– C’est toujours la même chose, mais prends patience : Carl Ivanitch assure que le sommeil est un signe de guérison. »

Le prince André s’approcha de l’enfant et constata qu’il avait la peau brûlante.

« Vous n'avez pas le sens commun, vous et votre Carl Ivanitch ! » Et, prenant la potion préparée, il se pencha au-dessus du berceau, pendant que la princesse Marie le retenait en le suppliant :

« Laisse-moi, dit le prince avec impatience… Eh bien, soit, donne-la-lui, toi ! »

La princesse Marie lui prit le verre des mains et, appelant la vieille bonne à son aide, essaya de faire boire l'enfant, qui se débattit en criant et en s'étranglant. Le prince André, se prenant la tête entre les mains, alla s'asseoir sur un canapé dans la pièce voisine.

Il décacheta machinalement la lettre de son père, qui, de sa grosse écriture allongée, lui écrivait ce qui suit sur une feuille de papier bleu :

« Si l'heureuse nouvelle que je viens de recevoir à l'instant même, par courrier, n'est pas une blague éhontée, on m'assure que Bennigsen a remporté une victoire sur Bonaparte à Eylau. Pétersbourg est dans la joie, et il pleut des récompenses pour l'armée. C'est un Allemand, mais je l'en félicite néanmoins. Je ne comprends pas ce que fait le nommé Hendrikow à Kortchew : ni les vivres, ni les renforts ne sont arrivés jusqu'à présent. Pars, pars à la minute, et dis-lui que je lui ferai couper la tête si je ne reçois pas le tout dans le courant de la semaine. On a reçu une lettre de Pétia du champ de bataille de Preussisch-Eylau ; il a pris part au combat… tout est vrai ! Quand ceux que cela ne regarde pas ne s'en mêlent pas, un Allemand même peut battre Napoléon. On le dit en fuite et très entamé. Ainsi donc, va de suite à Kortchew et exécute mes ordres ! »

La seconde lettre qu'il décacheta était une interminable épître de Bilibine : il la mit de côté pour la lire plus tard :

« Aller à Kortchew ?… ce n'est pas certes maintenant que j'irai !… Je ne puis abandonner mon enfant malade !… »

Il jeta un coup d'œil dans l'autre chambre, et vit sa sœur encore debout à côté du lit de l'enfant qu'elle berçait.

« Quelle est donc cette autre nouvelle désagréable que Bilibine me donne ? Ah ! oui, la victoire, … maintenant que j'ai quitté l'armée !… Oui, oui, il se moque toujours de moi… tant mieux, si cela l'amuse… » Et, sans en comprendre la moitié, il se mit à lire la lettre de Bilibine, pour cesser de penser à ce qui le tourmentait et le préoccupait si exclusivement.

IX

Bilibine, attaché au quartier général en qualité de diplomate, lui écrivait en français une longue lettre pleine de saillies à la française, mais dépeignant la campagne avec une franchise et une hardiesse toutes patriotiques, et ne reculant pas devant un jugement, fût-il même railleur, sur nos faits et gestes. En la lisant, on s'apercevait bien vite que, ennuyé de la discrétion de rigueur imposée aux diplomates, il était heureux de pouvoir épancher toute sa bile dans le sein d'un correspondant aussi sûr que le prince André. Cette lettre, déjà ancienne, était datée d'avant la bataille de Preussisch-Eylau :

« Depuis nos grands succès d'Austerlitz, vous le savez, mon cher prince, je ne quitte plus les quartiers généraux. Décidément j'ai pris goût à la guerre, et bien m'en a pris. Ce que j'ai vu ces trois mois est incroyable.

« Je commence *ab ovo.* L'« ennemi du genre humain », comme vous savez, s'attaque aux Prussiens. Les Prussiens sont nos fidèles alliés, qui ne nous ont trompés que trois fois depuis trois ans. Nous prenons fait et cause pour eux. Mais il se trouve que l'« ennemi du genre humain » ne fait nulle attention à nos beaux discours, et, avec sa manière impolie et sauvage, se jette sur les Prussiens, sans leur donner le temps de finir la parade commencée, en deux tours de main les rosse à plate couture et va s'installer au palais de Potsdam.

« J'ai le plus vif désir, écrit le roi de Prusse à Bonaparte, que Votre Majesté soit accueillie et traitée dans mon palais d'une manière qui lui soit agréable, et c'est avec empressement que j'ai pris à cet effet toutes les mesures que les circonstances me permettaient. Puissé-je avoir réussi ! » Les généraux prussiens se piquent de politesse envers les Français et mettent bas les armes aux premières sommations.

« Le chef de la garnison de Glogau, avec dix mille hommes, demande au roi de Prusse ce qu'il doit faire s'il est sommé de se rendre ?... Tout cela est positif !

« Bref, espérant en imposer seulement par notre attitude militaire, il se trouve que nous voilà en guerre pour tout de bon, et, qui plus est, en guerre sur nos frontières avec et pour le roi de Prusse. Tout est au grand complet, il ne nous manque qu'une petite chose : c'est le général en chef. Comme il s'est trouvé que les succès d'Austerlitz auraient pu être plus décisifs si le général en chef eût été moins jeune, on fait la revue des octogénaires, et, entre Prosorofsky et Kamensky, on donne la préférence au dernier. Le général nous arrive en kibik, à la manière de Souvarow, et est accueilli avec des acclamations de joie et de triomphe.

« Le 4 arrive le premier courrier de Pétersbourg, On apporte les malles dans le cabinet du maréchal, qui aime à faire tout par lui-même. On m'appelle pour aider à faire le triage des

lettres et prendre celles qui nous sont destinées. Le maréchal nous regarde faire et attend les paquets qui lui sont adressés. Nous cherchons… il n'y en a point. Le maréchal devient impatient, se met lui-même à la besogne, et trouve des lettres de l'Empereur pour le comte T., pour le prince V. et autres. Alors le voilà qui se met dans une de ses colères bleues. Il jette feu et flamme contre tout le monde, s'empare des lettres, les décachète et lit celles que l'Empereur adresse à d'autres : « Ah ! c'est ainsi qu'on se conduit envers moi ! Point de confiance ! Ah ! on a mission de me surveiller ! sortez ! » et il écrit le fameux ordre du jour au général Bennigsen[30] :

« Je suis blessé, je ne puis monter à cheval, et par conséquent je ne puis commander l'armée. Vous avez amené votre corps d'armée défait à Poultousk, où il est exposé sans bois et sans fourrage ; il faut y remédier, selon votre rapport au comte Bouxhevden : il faut vous replier vers nos frontières, vous exécuterez ce mouvement aujourd'hui même. »

« Par suite de toutes mes courses, écrit-il à l'Empereur, la selle m'a occasionné une écorchure, qui m'empêche de monter à cheval et de commander une armée aussi importante. J'en ai remis le commandement à l'ancien en grade, au comte Bouxhevden, en lui renvoyant tout le service et tout ce qui s'y rapporte, lui donnant le conseil, s'il manquait de pain, de se retirer dans l'intérieur de la Prusse, car il n'en reste plus que pour un jour ; quelques régiments n'en ont pas du tout, d'après la déclaration des divisionnaires, Ostermann et Sedmoretzki ; les paysans n'en ont point ; quant à moi, j'attendrai ma guérison à l'hôpital d'Ostrolenko. En portant à l'auguste connaissance de Votre Majesté la date de ce rapport, j'ai l'honneur d'ajouter que, si l'armée bivouaque ici encore quinze jours, il ne restera pas un seul homme valide au printemps. »

---

[30] En français dans le texte. (*Note du traducteur.*)

« Permettez à un vieillard de se retirer à la campagne, chez lui, emportant le douloureux regret de n'avoir pu remplir les grandes et glorieuses fonctions auxquelles il avait été appelé. J'attendrai l'auguste autorisation ici à l'hôpital, *afin de ne pas jouer le rôle d'un écrivain, au lieu de celui de commandant*. Ma retraite de l'armée ne causera pas plus de bruit que celle d'un aveugle. Il y en a mille comme moi en Russie. »

« Le maréchal se fâche contre l'Empereur, et nous punit tous ; n'est-ce pas que c'est logique ?

« Voilà le premier acte. Aux suivants, l'intérêt et le ridicule vont s'accroissant comme de raison. Après le départ du maréchal, il se trouve que nous sommes en vue de l'ennemi, et qu'il faut livrer bataille. Bouxhevden est général en chef par droit d'ancienneté, mais le général Bennigsen n'est pas de cet avis ; d'autant plus qu'il est, lui, avec son corps en vue de l'ennemi, et qu'il veut profiter de l'occasion d'une bataille, « auf eigene Hand, » comme disent les Allemands. Il la donne. C'est la bataille de Poultousk, qui est censée avoir été une grande victoire, mais qui, à mon avis, n'en est pas une le moins du monde. Nous autres pékins, nous avons, comme vous savez, la très vilaine habitude de décider du gain ou de la perte d'une bataille. Celui qui s'est retiré après la bataille l'a perdue, voilà ce que nous disons, et à ce titre nous avons perdu la bataille de Poultousk. Bref, nous nous retirons après la bataille, mais nous envoyons un courrier à Pétersbourg, qui porte les nouvelles d'une victoire, et le général ne cède pas le commandement en chef à Bouxhevden, espérant recevoir de Pétersbourg, en reconnaissance de sa victoire, le titre de général en chef. Pendant cet interrègne, nous commençons un plan de manœuvres excessivement intéressant et original. Notre but n'est pas, comme il le devrait être, d'éviter l'ennemi ou de l'attaquer, mais uniquement d'éviter le général Bouxhevden, qui, par droit d'ancienneté, serait notre chef. Nous tendons vers ce but avec tant d'énergie, que, même en passant une rivière qui n'est pas guéable, nous brûlons les ponts pour

nous séparer de notre ennemi, or notre ennemi pour le moment n'est pas Bonaparte, mais Bouxhevden. Le général Bouxhevden a failli être attaqué et pris par des forces ennemies supérieures, à cause d'une de nos belles manœuvres qui nous sauvaient de lui. Bouxhevden nous poursuit… nous filons. À peine passe-t-il de notre côté de la rivière, que nous repassons de l'autre. À la fin, notre ennemi Bouxhevden nous attrape et s'attaque à nous. Les deux généraux se fâchent. Il y a même une provocation en duel de la part de Bouxhevden et une attaque d'épilepsie de la part de Bennigsen. Mais, au moment critique, le courrier, qui porte la nouvelle de notre victoire de Poultousk, nous apporte de Pétersbourg notre nomination de général en chef, et le premier ennemi, Bouxhevden, étant enfoncé, nous pouvons penser au second, à Bonaparte. Mais voilà-t-il pas qu'à ce moment se lève devant nous un troisième ennemi : c'est l'orthodoxe qui demande à grands cris du pain, de la viande, des « soukharyi », du foin, – que sais-je ? Les magasins sont vides, les chemins impraticables.

« L'orthodoxe se met à la maraude, et d'une manière dont la dernière campagne ne peut vous donner la moindre idée. La moitié des régiments forme des troupes libres, qui parcourent la contrée, en mettant tout à feu et à sang. Les habitants sont ruinés de fond en comble, les hôpitaux regorgent de malades, et la disette est partout. Deux fois le quartier général a été attaqué par des troupes de maraudeurs, et le général en chef a été obligé lui-même de demander un bataillon pour les chasser. Dans une de ces attaques, on m'a emporté ma malle vide et ma robe de chambre. L'Empereur veut donner le droit à tous les chefs de division de fusiller les maraudeurs, mais je crains fort que cela n'oblige une moitié de l'armée de fusiller l'autre[31]. »

Le prince André avait commencé cette lecture avec distraction ; mais gagné peu à peu par l'intérêt qu'il y trouvait, tout en

---

[31] En français dans l'original. (*Note du traducteur.*)

n'accordant du reste qu'une valeur relative au récit de Bilibine, arrivé à cette dernière phrase, il froissa la lettre et la jeta de côté, dépité de sentir que cette vie, si éloignée de lui à présent, pouvait encore lui causer de l'émotion. Il ferma les yeux, se passa la main sur le front comme pour en chasser toute trace, et prêta l'oreille à ce qui se faisait dans la chambre de l'enfant. Il lui sembla entendre un bruit étrange. Craignant qu'il ne se fût produit une aggravation dans l'état du petit malade pendant qu'il lisait, il s'approcha de la porte sur la pointe du pied. En entrant, il crut voir, à la figure bouleversée de la bonne, qu'elle cachait quelque chose et que la princesse Marie n'était plus là !

« Mon ami ! » dit sa sœur derrière lui. Comme il arrive souvent à la suite d'une insomnie prolongée ou de violentes inquiétudes, une terreur involontaire s'empara de lui : il crut entendre dans ces mots comme un appel désespéré, comme l'annonce de la mort de son enfant, que tout, du reste, semblait rendre probable.

« Tout est fini ! » pensa-t-il, et une sueur froide inonda son front ! S'approchant du berceau avec la conviction qu'il le trouverait vide, que la vieille bonne cachait l'enfant mort, il en tira les rideaux, et ses yeux, effarés par la peur, ne purent rien distinguer. Enfin il l'aperçut. Le petit garçon, les joues rouges, couché en travers du berceau, la tête plus bas que l'oreiller, tétait en rêve ; sa respiration était douce et égale.

Tout joyeux et tout rassuré, il se pencha, et appliquant ses lèvres sur la peau de l'enfant, ainsi qu'il l'avait vu faire à sa sœur, pour se rendre compte du degré de chaleur, il sentit la moite humidité de son petit front et de ses petits cheveux tout mouillés, et il reconnut à cette abondante transpiration que non seulement il n'était pas mort, mais que cette crise salutaire amènerait une prompte guérison. Il aurait voulu saisir, et serrer contre sa poitrine ce petit être faible ; il ne l'osa pas, mais ses yeux attendris suivaient le contour de sa petite tête, de ses peti-

tes mains, de ses petits pieds, qui se dessinaient sous la couverture. Un frôlement de robe se fit entendre, et une ombre apparut à côté de lui. C'était la princesse Marie, qui, soulevant le rideau, le laissa retomber derrière elle. Son frère, écoutant toujours la respiration de l'enfant, ne se retourna pas, mais lui tendit la main, qu'elle serra fortement :

« Il est en transpiration…

– J'allais te le dire, » répondit sa sœur.

L'enfant remua dans son sommeil, sourit, et frotta son petit front contre l'oreiller.

Le prince André regarda sa sœur, dont les yeux lumineux brillaient de larmes de joie dans la pénombre de la draperie. Elle attira son frère vers elle au-dessus du berceau pour l'embrasser ; ayant involontairement accroché un peu le rideau, ils furent pris de la crainte de réveiller le petit malade, et restèrent ainsi quelques instants dans cette demi-obscurité, séparés tous les trois du monde entier. Le prince André fut le premier à se retirer, et retrouvant avec peine son chemin au travers des plis du rideau, il se dit en soupirant : « Oui, c'est tout ce qui me reste ! »

X

Pierre emportait avec lui de Pétersbourg des instructions complètes, écrites par ses nouveaux frères, pour le guider dans les différentes mesures qu'il méditait de prendre au sujet de ses paysans.

Arrivé à Kiew, il y réunit les intendants de toutes les terres qu'il possédait dans ce gouvernement, et leur fit part de ses intentions et de ses désirs. Il leur déclara qu'il allait incontinent prendre ses dispositions pour libérer ses paysans du servage. En attendant, il fallait leur venir en aide et ne pas les surcharger de travail ; les femmes et les enfants devaient en être exemptés ; les punitions devaient se borner à des réprimandes, et dans chaque bien il fallait organiser des hôpitaux, des asiles et des écoles. Quelques-uns des intendants (et il y en avait qui savaient à peine lire) l'écoutèrent avec terreur, en prêtant à ses paroles une portée qui leur était toute personnelle : il était mécontent de leur gestion et savait qu'ils le volaient. D'autres, après le premier moment d'effroi, s'amusèrent du bégaiement embarrassé de leur maître, et de ses idées, si étranges et si nouvelles pour eux. Le troisième groupe l'écouta par devoir et sans déplaisir. Le quatrième, composé des plus intelligents, l'intendant général en tête, y découvrirent tout de suite comment il fallait se comporter avec lui, pour en arriver à leurs fins. Aussi les intentions philanthropiques de Pierre rencontrèrent-elles chez eux une grande sympathie : « Mais, ajoutèrent-ils, il est de première nécessité de s'occuper des biens mêmes, vu le mauvais état de vos affaires. »

Malgré l'immense fortune du comte Besoukhow, son fils se trouvait en effet beaucoup plus riche avant d'en avoir hérité, avec les 10 000 roubles de pension que lui faisait son père, qu'avec les 500 000 roubles de rente qu'on lui supposait. Son budget était, en gros, à peu près le suivant : On avait à payer à la banque foncière 80 000 roubles pour l'engagement des terres ; 30 000 pour l'entretien de la maison de campagne près de Moscou, la maison de Moscou et la rente à la princesse Catherine et à ses sœurs ; 18 000 en pensions et en fondations de charité ; 150 000 à la comtesse ; 70 000 en intérêts de dettes ; 10 000 environ dépensés pendant les deux dernières années pour la construction d'une église, et les 100 000 qui lui restaient s'en allaient, il ne savait comment, si bien que, tous les ans, il était

obligé d'emprunter, sans compter les incendies, la disette, la nécessité de rebâtir fabriques et maisons ; aussi Pierre, dès son premier pas, se vit forcé de s'occuper lui-même de ses affaires, et il n'avait pour cela ni le goût, ni la capacité voulue.

Tous les jours il y consacrait quelques heures, sans qu'elles avançassent d'une ligne. Il sentait qu'elles continuaient à aller leur train habituel, sans que son travail eût la moindre influence sur leur marche accoutumée. De son côté, l'intendant en chef les lui présentait sous le plus triste aspect, lui démontrant la nécessité de payer ses dettes et d'entreprendre de nouveaux travaux avec la corvée, ce à quoi Pierre résistait, exigeant de son côté qu'on prît au plus tôt les mesures nécessaires pour hâter la libération de ses paysans ; et comme il était impossible d'exécuter ces mesures avant d'avoir remboursé les dettes, elles étaient forcément renvoyées aux calendes grecques.

L'intendant ne se risquait pas à le lui dire franchement, et lui proposait, pour en arriver là, de vendre de beaux bois qu'il possédait dans le gouvernement de Kostroma, de belles et bonnes terres fertilisées par une rivière, et une propriété qu'il avait en Crimée. Mais toutes ces opérations se compliquaient d'une procédure si embrouillée, telle que levée d'hypothèques, entrée en possession, autorisation de vente, etc., que Pierre s'égarait dans ce dédale et se bornait à répéter : « Oui, oui, faites-le. »

Il manquait du sens pratique qui lui aurait facilité le travail, aussi ne l'aimait-il pas, et se bornait-il à paraître s'y intéresser devant son intendant, qui feignait d'y trouver un grand avantage pour le propriétaire, tout en se plaignant du temps que cela lui prenait.

Pierre rencontra à Kiew quelques connaissances, et les inconnus affluèrent également pour faire un accueil hospitalier à ce millionnaire, qui était le plus grand propriétaire de leur gouvernement. Les tentations qui s'ensuivirent furent si grandes,

qu'il ne put y résister. Des jours, des semaines, des mois s'écoulèrent, avec le même accompagnement de déjeuners, de dîners, de bals, que durant son existence pétersbourgeoise, et, au lieu de cette nouvelle vie qu'il avait rêvée, il continua l'ancienne, seulement dans un autre milieu.

Il ne pouvait se dissimuler à lui-même que, des trois obligations imposées aux francs-maçons, il ne remplissait pas celle qui devait l'amener à être un exemple de pureté morale, et que des sept vertus à pratiquer, les bonnes mœurs et l'amour de la mort ne trouvaient en lui aucun écho. Il se consolait en se disant qu'il accomplissait l'autre mission, – la régénération de l'humanité, – et qu'il possédait d'autres vertus, – l'amour du prochain et la générosité.

Au printemps de l'année 1807, il se décida à retourner à Pétersbourg, et à faire, en y retournant, la visite de ses propriétés, afin de se rendre compte *de visu* des parties déjà réalisées de son programme, et de la situation où vivait le peuple que Dieu lui avait confié, et qu'il avait l'intention de combler de bienfaits.

L'intendant en chef, aux yeux de qui les entreprises du jeune comte étaient de l'extravagance pure, aussi désavantageuses pour lui que pour le propriétaire et pour les paysans mêmes, lui fit des concessions. Tout en lui représentant que l'émancipation était chose impossible, il fit toutefois commencer dans tous les biens des bâtisses énormes, pour asiles, écoles et hôpitaux. Partout il fit préparer des réceptions pompeuses et solennelles, assuré à part lui qu'elles déplairaient à Pierre ; mais il pensait que ces processions, d'un caractère religieux et patriarcal, avec le pain et le sel, et les images en tête, étaient justement ce qui agirait le plus fortement sur l'imagination de son seigneur, et contribueraient à entretenir ses illusions.

Le printemps du Midi, le voyage dans une bonne calèche de Vienne, son tête-à-tête avec lui-même, lui causèrent de vérita-

bles jouissances. Ces biens, qu'il visitait pour la première fois, étaient plus beaux l'un que l'autre. Le paysan lui parut heureux, prospère, et touché de ses bienfaits. Les réceptions qu'on lui faisait partout l'embarrassaient sans doute un peu, mais, au fond du cœur, il en éprouvait une douce émotion. Dans un des villages, une députation lui offrit, avec le pain et le sel, l'image de saint Pierre et saint Paul, en lui demandant l'autorisation d'ajouter à l'église, aux frais de la commune, une chapelle en l'honneur de son patron saint Pierre. Dans un autre endroit, les femmes, avec leurs nourrissons sur les bras, le remercièrent de les avoir délivrées des travaux fatigants. Dans un troisième, le prêtre, la croix à la main, lui présenta les enfants auxquels, grâce à sa générosité, il donnait les premiers éléments de l'instruction. Partout il voyait s'élever et s'achever, sur le plan qu'il en avait donné, les hôpitaux, les écoles et les asiles, à la veille de s'ouvrir. Partout il révisait les comptes des intendants des biens, où les corvées étaient diminuées de moitié, et recevait, pour cette nouvelle preuve de bonté, les remerciements de ses paysans, vêtus de leurs caftans de drap gros bleu.

Seulement, Pierre ignorait que le village qui lui avait offert le pain et le sel, et qui désirait construire une chapelle, était un bourg très commerçant et que la chapelle était commencée depuis longtemps par les richards de l'endroit, ceux-là mêmes qui s'étaient présentés à lui, tandis que les neuf dixièmes des paysans étaient ruinés. Il ignorait aussi qu'à la suite de son ordre de ne pas envoyer les nourrices au travail de la corvée, ces mêmes nourrices étaient assujetties à un travail bien autrement pénible dans leurs propres champs. Il ignorait encore que le prêtre qui l'avait reçu la croix à la main pesait lourdement sur les paysans, prélevant de trop fortes dîmes en nature, et que les élèves qui l'entouraient lui étaient confiés à contre-cœur, et rachetés le plus souvent par les parents, au prix d'une forte rançon. Il ignorait que ces nouveaux bâtiments en pierre, élevés d'après ses plans, étaient construits par ses paysans, dont ils augmentaient par le fait la corvée, diminuée seulement sur le

papier. Il ignorait enfin que là où l'intendant portait dans le livre les redevances comme moindres d'un tiers, ce tiers était compensé par une augmentation de corvées. Aussi Pierre, enchanté des résultats de son inspection, se sentait réchauffé d'une nouvelle ardeur philanthropique, et écrivait des lettres pleines d'exaltation au frère instructeur, ainsi qu'il appelait le Vénérable.

« Comme c'est facile d'être bon ! comme ça demande peu d'efforts, pensait Pierre, et combien peu nous y songeons ! »

Il était heureux de la reconnaissance qu'on lui témoignait, mais cette reconnaissance même le rendit tout honteux à l'idée de tout le bien qu'il aurait encore pu faire.

L'intendant en chef, bête mais rusé, avait parfaitement compris le jeune comte, intelligent mais naïf, et le jouait de toutes les façons. Il profita de l'effet produit par les réceptions qu'il avait habilement commandées à l'avance, pour y trouver de nouveaux arguments contre l'émancipation des paysans, et lui assurer que ces derniers étaient parfaitement heureux.

Pierre lui donnait raison dans le fond de son cœur : il ne pouvait se représenter des gens plus contents, et compatissait au sort qui les attendait lorsqu'ils seraient libres ; malgré tout, par un sentiment de justice, il ne voulait en démordre à aucun prix.

L'intendant promit de faire tous ses efforts pour exécuter la volonté du comte, bien convaincu à l'avance que son maître ne serait jamais en état de réviser ses actes, de s'assurer s'il avait fait son possible pour vendre assez de forêts et de biens, afin de dégager le reste, qu'il ne ferait pas de questions et ne saurait jamais que les bâtisses élevées dans une intention philanthropique restaient sans usage, et que les paysans continuaient à payer en argent et en travail la même redevance que partout

ailleurs, c'est-à-dire tout ce qu'ils pouvaient humainement payer.

XI

À son retour du Midi, Pierre, qui se trouvait dans la plus heureuse disposition d'esprit imaginable, mit à exécution son projet d'aller faire une visite à son ami Bolkonsky, qu'il n'avait pas vu depuis deux ans.

Bogoutcharovo était situé au milieu d'une plaine zébrée de champs et de forêts, dont quelques parties étaient abattues, et qui n'offrait à l'œil rien de bien pittoresque. La maison et ses dépendances s'élevaient au bout du village, dont les isbas[32] s'alignaient le long de la grand'route, au delà d'un étang creusé et empli d'eau si nouvellement, que l'herbe n'avait pas encore eu le temps de verdir sur ses bords, et au milieu d'un tout jeune bois, que dépassaient quelques pins de haute taille.

Les dépendances se composaient d'une grange, d'une écurie et d'un bain ; la maison se composait de deux ailes et d'un grand corps de logis en pierre, avec une façade demi-circulaire encore inachevée ; elle était encadrée par les contours d'un jardin. Les palissades et les portes cochères étaient solides et neuves ; on voyait sous un hangar deux pompes à incendie et un tonneau peint en vert. Les chemins, tracés en ligne droite, étaient coupés par des ponts à balustrades solidement construits. Tout portait l'empreinte de la bonne tenue et de l'ordre. À la question : « Où est le prince ? » les gens de service répondi-

---

[32] Maison de paysan russe. (*Note du traducteur*.)

rent en indiquant une maisonnette toute neuve, sur le bord même de l'étang. Le vieux menin du prince André, Antoine, aida Pierre à descendre de calèche, et le fit entrer dans une petite antichambre, fraîchement décorée.

Il fut frappé de la simplicité de cette demeure, qui contrastait avec les brillantes conditions d'existence qui entouraient son ami, lors de leur dernière entrevue. Il entra avec précipitation dans la pièce suivante, qui exhalait l'odeur du sapin et qui n'était même pas encore blanchie. Antoine passa devant lui, et courut, sur la pointe du pied, frapper à la porte d'en face.

« Qu'y a-t-il ? demanda une voix dure et désagréable.

– Une visite ! répondit Antoine.

– Prie-la d'attendre. » Et l'on entendit comme le bruit d'une chaise qu'on reculait. Pierre s'avança vivement, et se heurta sur le pas de la porte contre le prince André. Relevant ses lunettes et l'embrassant, il put l'examiner de près :

« Voilà une surprise !... j'en suis charmé, » dit le prince ; mais Pierre gardait le silence, sans quitter des yeux son ami, dont le changement de physionomie l'avait frappé. Malgré la bienveillance de son accueil, le sourire de ses lèvres, et ses efforts pour donner à ses yeux un joyeux éclat, ses yeux restaient mornes et éteints. Maigri, pâli, vieilli, tout témoignait chez lui, depuis son regard jusqu'aux plis de son front, de la concentration de son esprit sur une seule pensée. Cette expression inaccoutumée du visage du prince troublait et gênait Pierre au delà de toute expression.

Comme il arrive toujours après une longue séparation, la conversation, composée de questions et de réponses faites à bâtons rompus, effleurait à peine les sujets les plus intimes, ceux-là mêmes qu'ils savaient devoir exiger une longue causerie. En-

fin elle devint peu à peu plus régulière, et les phrases sans suite cédèrent la place aux histoires sur le passé et aux projets pour l'avenir. Il fut question du voyage de Pierre, de ses occupations, de la guerre, et l'expression préoccupée et abattue du prince André s'accentua encore davantage, pendant qu'il écoutait Pierre, et que celui-ci lui parlait, avec une animation fébrile, de son passé et de son avenir. Il semblait que le prince André, alors même qu'il l'aurait voulu, n'aurait pu y prendre intérêt, et Pierre commençait à sentir qu'il n'était pas convenable de se laisser aller, en sa présence, à tous les rêves de bonheur et de bienfaisance qu'il caressait dans son imagination. Il n'osait, par crainte du ridicule, exposer les nouvelles théories maçonniques, que son dernier voyage avait réveillées chez lui dans toute leur force ; et pourtant il brûlait du désir de prouver à son ami qu'il n'était plus le même homme qu'il avait connu à Pétersbourg, mais un autre Pierre, meilleur et régénéré.

« Je ne puis vous dire par où j'ai passé dans ces derniers temps ; je ne me reconnais plus moi-même.

– Oui, tu es bien changé en beaucoup de choses, dit le prince André.

– Et vous ? quels sont vos projets ?

– Mes projets ? dit-il ironiquement, mes projets ? répéta-t-il, comme si ce mot l'étonnait ; – tu le vois, je bâtis, et je compte habiter ici tout à fait l'année prochaine.

– Ce n'est pas ça, je vous demandais… dit Pierre.

– Mais à quoi bon parler de moi ? ajouta le prince en l'interrompant. Conte-moi ton voyage… Qu'as-tu vu ? qu'as-tu fait dans tes biens ? »

Pierre entama son récit, en dissimulant le plus possible la part qu'il avait prise aux améliorations introduites dans l'administration de ses terres. Tout en l'écoutant sans grand intérêt, le prince achevait parfois le tableau tracé par Pierre, en le raillant un peu de son enthousiasme à propos des vieilleries usées et ressassées qu'il prenait pour des nouveautés.

Se sentant mal à l'aise dans la société du prince André, Pierre finit par laisser tomber la conversation :

« Écoute, mon cher, reprit ce dernier, – qui éprouvait, on le voyait bien, la même contrainte, – je suis ici en camp volant, comme tu le vois, je n'y suis venu que pour jeter un coup d'œil, et je m'en retourne ce soir à Lissy-Gory, viens avec moi : je te ferai faire connaissance avec ma sœur… Au fait, ne la connais-tu pas ? poursuivit-il pour dire quelque chose à cet ami, avec lequel il ne se sentait plus en communion d'idées. Nous partirons après dîner… et maintenant allons voir ma nouvelle installation. »

Ils sortirent et ne parlèrent plus que de politique et d'objets en l'air, comme des personnes peu intimes. Le prince André ne montra quelque intérêt qu'en faisant à Pierre les honneurs de ses nouvelles constructions, mais là même, en se promenant avec lui sur les échafaudages, il s'arrêta brusquement au milieu de ses explications, et lui dit :

« Allons dîner, tout cela n'est guère intéressant. »

Pendant le repas, le hasard amena sur le tapis le mariage de Besoukhow :

« J'en ai été fort étonné, » lui dit son ami.

Pierre se troubla, rougit et ajouta avec précipitation :

« Je vous raconterai un jour comment tout cela est arrivé. Mais c'est fini, et pour toujours !

– Pour toujours ? Le toujours n'existe jamais.

– Mais vous savez néanmoins comment l'affaire s'est terminée ? Vous avez entendu parler du duel ?

– Oui, j'ai su que tu avais encore dû en passer par là !

– Je remercie Dieu du moins d'une chose, c'est de n'avoir pas tué cet homme, dit Pierre.

– Pourquoi donc ? Tuer un chien enragé, c'est même très bien.

– Oui, mais tuer un homme, ce n'est pas bien, c'est injuste…

– Pourquoi injuste ? Il ne nous est pas donné de savoir ce qui est juste ou injuste ! L'humanité s'est toujours trompée et se trompera toujours sur ce sujet.

– L'injuste, c'est le mal qu'on peut faire au prochain, dit Pierre, voyant avec plaisir que son ami reprenait intérêt à la conversation, et qu'il arriverait à découvrir ce qui l'avait changé à ce point envers lui.

– Qui donc t'a expliqué ce qui est le mal pour ton prochain ?

– Mais, dit Pierre, ne savons-nous pas ce qu'est le mal pour nous-mêmes ?

– Oui, nous le savons ; mais ce qui sera le mal pour moi ne le sera peut-être pas pour un autre, répondit avec vivacité le

prince André. Je ne connais que deux maux bien réels, le remords et la maladie ; il n'y a de bien que l'absence de ces maux : vivre pour soi et les éviter tous deux, voilà toute ma science.

– Et l'amour du prochain, et le dévouement ? s'écria Pierre. Non, je ne suis point de votre avis ! Vivre et éviter le mal pour n'avoir pas à s'en repentir, c'est trop peu ; j'ai vécu ainsi, et mon existence a été perdue sans utilité, et ce n'est que maintenant que je vis…, que je tâche de vivre pour les autres, que j'en comprends tout le bonheur. Non, mille fois non, je ne suis pas de votre avis, et vous-même, vous ne pensez pas ce que vous dites.

Le prince André, les yeux fixés sur lui, l'écoutait avec un sourire railleur :

« Tu vas faire la connaissance de ma sœur, la princesse Marie, et vous vous conviendrez parfaitement, j'en suis sûr. Après tout, tu as peut-être raison pour toi, et chacun vit à sa façon. Tu dis avoir perdu ton existence en vivant ainsi, et n'avoir compris le bonheur qu'en vivant pour les autres ; eh bien, moi, c'est le contraire, j'ai vécu pour la gloire, et qu'est-ce que la gloire, si ce n'est aussi l'amour du prochain, le désir de lui être utile et de mériter ses louanges ? J'ai donc vécu pour les autres, et mon existence est perdue, perdue sans retour ; depuis que je vis pour moi, je suis plus calme !

– Mais comment est-il possible de vivre pour soi seul ? demanda Pierre en s'échauffant. Et votre fils, votre sœur, votre père ?

– Ils font partie de mon moi, ce ne sont pas les autres, et les autres c'est le prochain, comme la princesse Marie et toi vous l'appelez, le prochain, cette grande source d'iniquité et de mal ! Le prochain, sais-tu, ce sont tes paysans de Kiew que tu rêves de combler de bienfaits.

– Vous voulez sans doute plaisanter ? s'écria Pierre, excité par cette apostrophe. Quelle erreur, quelle injustice peut-il y avoir dans mon désir, si faiblement réalisé encore, de leur faire du bien ? Quel mal y a-t-il à instruire ces pauvres gens, ces paysans, qui sont nos frères après tout, et qui naissent et meurent en ne connaissant de Dieu et de la vérité que des pratiques extérieures et des prières sans aucun sens pour eux ? Quel mal y a-t-il à leur apprendre, à croire à une vie future, où ils auront la consolation de trouver des compensations et des récompenses ? Quel mal et quelle erreur y a-t-il à les empêcher de mourir sans secours, sans soins, lorsqu'il est si facile de leur donner ce qui leur est matériellement nécessaire, un hôpital, un médecin, un asile ? N'est-ce pas un bienfait palpable, certain, que les quelques moments de repos que je puis accorder au paysan, à la femme avec enfants, nuit et jour accablés de soucis ? Je l'ai fait… sur une très petite échelle, il est vrai, mais enfin je l'ai fait, et vous ne me persuaderez pas que j'aie eu tort et que vous n'êtes pas de mon avis. J'ai, du reste, acquis une autre conviction, c'est que la jouissance que procure le bien que l'on fait est le seul bonheur de la vie.

– Oui, sans doute, si tu poses la question de cette façon, c'est tout autre chose, reprit le prince André. Je bâtis une maison, je plante un jardin, et toi, tu construis des hôpitaux ; l'un et l'autre peuvent être considérés comme un passe-temps. Mais laissons à Celui qui sait tout le droit de juger le bien et le mal. Je vois que tu veux continuer la discussion ? Eh bien, allons… »

Et ils sortirent sur le perron, qui faisait office de terrasse.

« Tu parles d'écoles, d'enseignement, etc., etc., c'est-à-dire, ajouta-t-il en lui indiquant un paysan qui passait en les saluant, que tu veux le tirer de sa bestialité, lui donner des besoins moraux, lorsque, à mon sens, le bonheur animal est le seul bonheur possible pour lui… et tu veux l'en priver ! Il me fait envie, et tu veux le rendre *moi*, sans lui donner les moyens dont je dispose ?

Tu veux alléger son travail, lorsqu'à mon avis le travail physique lui est aussi indispensable que le travail intellectuel l'est pour nous ? Toi, tu ne peux pas t'empêcher de réfléchir… ; moi, je me couche à trois heures du matin et je ne puis dormir : il me vient une foule de pensées, je me tourne, je me retourne, je pense et je repense : c'est une nécessité pour moi, comme pour lui de labourer et de faucher ; sinon, il ira boire au cabaret et tombera malade. Huit jours de ce travail physique me tueraient !… De même, il mourrait si, se gorgeant du soir au matin, il menait pendant huit jours ma vie physiquement oisive !… À quoi songes-tu encore ? Ah oui, les hôpitaux et les médecins ! Il a un coup de sang, il meurt : tu le saignes, tu le guéris, et il vit estropié pendant dix ans à la charge des siens. Il eût été bien plus simple pour lui de le laisser mourir, car il y a toujours assez de ceux qui naissent. C'est tout différent, pour sûr, si tu le considères comme un travailleur de moins, et c'est là, te l'avouerai-je, ma manière d'envisager la question, mais toi, tu le guéris par amour fraternel, et il n'en a nul besoin. Encore une illusion de croire que la médecine a jamais guéri quelqu'un ! Quant à tuer, elle y excelle ! » ajouta-t-il avec une amertume mal déguisée.

Il était évident, à la façon nette et précise dont le prince André énonçait ses opinions, qu'il y avait pensé plus d'une fois ; il parlait avec plaisir et avec feu, comme un homme qui aurait été longtemps sevré de cette satisfaction. Son regard s'animait à mesure que ses jugements devenaient plus désespérés.

« Ah ! c'est horrible ! horrible ! dit Pierre. Je ne comprends pas comment vous pouvez vivre avec des convictions pareilles. J'ai eu, j'en conviens, de ces crises de désespoir, à Moscou, en voyage, mais dans ces cas-là je ne vis pas, je descends si bas, si bas, que tout m'est odieux, à commencer par moi-même… ; je ne mange, ni ne me lave…

– Comment, ne pas se laver ? Fi donc, c'est sale ; il faut au contraire se rendre la vie aussi agréable que possible. Si je vis,

ce n'est pas ma faute, et je tâche de végéter ainsi jusqu'à la mort… sans gêner personne.

– Mais pourquoi avez-vous de pareilles pensées ? Vous voulez donc rester à ne rien faire, à ne rien entreprendre ?…

– On dirait vraiment que la vie vous laisse en paix ! J'aurais été charmé de ne rien faire, mais voilà que la noblesse de l'endroit me fait l'honneur de m'élire pour son maréchal, honneur dont je me suis débarrassé non sans difficulté. Ils ne comprenaient pas que je manquais de cette platitude bonasse et minutieuse qui leur est nécessaire et qu'ils auraient désiré trouver en moi… Je suis en train de m'arranger ici un coin où je puisse vivre tranquille… Arrive la milice, dont il faut, bon gré mal gré, que je m'occupe.

– Pourquoi ne servez-vous plus ?

– Comment, après Austerlitz ? dit le prince André d'un air sombre. Non, je me suis juré de ne plus servir dans l'armée active, et je tiendrai parole, quand même Bonaparte serait là, dans le gouvernement de Smolensk. Il menacerait Lissy-Gory même, que je ne rentrerais pas dans les rangs ! Quant à la milice, comme mon père est aujourd'hui commandant en chef du 3ème arrondissement, je n'avais d'autre moyen de me délivrer du service actif que de servir sous ses ordres.

– Vous voyez bien cependant que vous servez ?

– Oui, je sers !

– Mais alors pourquoi servez-vous ?

– Pourquoi ? c'est bien simple : mon père est l'un des hommes les plus remarquables de son siècle. Il se fait vieux, et, sans être précisément dur, il a trop d'activité de caractère. L'ha-

bitude qu'il a d'un pouvoir illimité le rend terrible, à présent surtout qu'il le tient, en qualité de général en chef, de l'empereur lui-même. Il y a quinze jours, si j'avais tardé de deux heures, il aurait fait pendre un misérable employé à Youknow. Personne, excepté moi, n'ayant d'empire sur lui, je suis obligé de servir, pour l'empêcher de commettre des actes qui, plus tard, le condamneraient à des remords éternels.

– Vous voyez bien !

– Oui, mais ce n'est pas comme vous l'entendez. Je ne souhaitais et ne souhaite aucun bien à ce scélérat d'employé, qui a volé des bottes aux miliciens ; j'aurais été même enchanté de le voir pendre, mais c'est mon père qui me faisait de la peine, et mon père ou moi, c'est la même chose ! »

Les yeux du prince André s'animaient de plus en plus d'un éclat fiévreux, à mesure qu'il cherchait à prouver à Pierre qu'il ne se préoccupait jamais du bien à faire à son prochain :

« Tu veux donner la liberté à tes paysans ? c'est une bonne chose ; mais, crois-moi, elle ne profitera, ni à toi, qui, je suppose, n'as jamais, ni battu, ni exilé personne, ni à tes paysans, qui ne s'en trouvent pas plus mal pour être battus et envoyés en Sibérie, car là-bas leurs plaies ont tout le temps de se cicatriser… ils y recommencent la même vie animale que par le passé, et ils se retrouvent exactement aussi heureux. Mais sais-tu pour qui je la désirerais ? Pour ceux dont le moral se dégrade par l'abus qu'ils font de leur pouvoir, en infligeant des punitions arbitraires, et qui, voués par là au remords, finissent par l'étouffer en eux-mêmes et par s'endurcir peu à peu. Tu n'as peut-être jamais vu, comme moi, de bonnes natures, élevées dans les traditions de ce pouvoir sans frein, devenir, avec les années, irritables, cruelles, incapables de se dominer et accroissant ainsi chaque jour la somme de leur malheur. Voilà ceux que je plains, et pour lesquels la liberté des paysans serait un bienfait ! Oui, c'est

la dignité de l'homme que je pleure, la paix de la conscience, la pureté des sentiments, mais quant aux dos et aux fronts des autres, ils n'en resteront pas moins des dos et des fronts, qu'on les batte ou qu'on les rase ! »

À l'emportement que le prince André mettait dans cette discussion, Pierre devinait involontairement que ces pensées lui étaient suggérées par le caractère de son père.

« Non, mille fois non, dit-il, je ne serai jamais de votre avis ! »

XII

Ils se mirent en route dans la soirée pour Lissy-Gory ; le prince André rompait parfois le silence par quelques mots qui témoignaient de la bonne disposition de son humeur ; mais il avait beau lui montrer ses champs et lui expliquer les perfectionnements agronomiques qu'il y avait introduits, Pierre, absorbé dans ses réflexions, ne répondait que par monosyllabes. Il se disait que son ami était malheureux, qu'il était dans l'erreur, qu'il ne connaissait pas la vraie lumière, qu'il était de son devoir à lui de l'aider, de l'éclairer et de le relever. Mais il sentait aussi qu'à sa première parole le prince André renverserait d'un mot toutes ses théories ; il avait peur de commencer, peur surtout d'exposer à sa satire l'arche sainte de ses croyances.

« Qu'est-ce qui vous fait penser ainsi ? dit-il tout à coup, en baissant la tête, comme un taureau qui s'apprête à donner un coup de corne. Vous n'en avez pas le droit !

– De penser quoi ? demande le prince André étonné.

– De penser ainsi à la vie, à la destinée de l'homme. C'étaient aussi mes idées, et savez-vous ce qui m'a sauvé ? La franc-maçonnerie ! Ne souriez pas : elle n'est pas, comme je le pensais et comme je le croyais, une secte religieuse qui se borne à de vaines cérémonies, mais elle est l'unique expression de ce qu'il y a de meilleur, d'éternel dans l'humanité… » Et il lui expliqua que la franc-maçonnerie, comme il la comprenait, était la doctrine chrétienne, affranchie des entraves sociales et religieuses, et la simple mise en action de l'égalité, de la fraternité, de la charité.

« Notre sainte association est la seule qui comprenne le vrai but de la vie, tout le reste est un mirage ; en dehors d'elle, tout est mensonge et iniquité, si bien qu'en dehors d'elle il ne reste plus à un homme bon et intelligent qu'à végéter, comme vous le faites, en se gardant seulement de faire du tort à son prochain. Mais si une fois vous admettez nos principes fondamentaux, si vous entrez dans notre ordre, si, vous y abandonnant, vous vous laissez diriger par lui, vous sentirez aussitôt, comme je l'ai senti moi-même, que vous êtes un anneau de cette chaîne invisible et éternelle, dont le premier chaînon est caché dans les cieux. »

Le prince André regardait devant lui et écoutait sans mot dire, se faisant parfois répéter ce que le bruit des roues l'avait empêché d'entendre. L'éclat de ses yeux, son silence même faisaient espérer à Pierre que ses paroles n'avaient pas été vaines, et qu'elles ne seraient pas reçues avec ironie.

Ils arrivèrent ainsi à une rivière débordée qu'il fallait traverser en bac ; ils descendirent de la voiture, pendant qu'on la plaçait sur le bac avec les chevaux.

Le prince André, appuyé à la balustrade, regardait silencieusement cette masse d'eau qui scintillait au soleil couchant :

« Eh bien, qu'en pensez-vous ? pourquoi ne répondez-vous pas ?

– Ce que je pense ? mais je t'écoute ! Tout cela est fort bien ! Tu me dis : entre dans notre ordre et nous t'enseignerons le but de la vie, la destination de l'homme et les lois qui régissent le monde. Mais qui êtes-vous donc ? des hommes ! D'où vient alors que vous sachiez tout et d'où vient que je ne voie pas ce que vous voyez ? Pour vous, la vertu et la vérité doivent régner sur la terre, et moi, je ne m'en aperçois pas !

– Croyez-vous à la vie future ? lui demanda Pierre, en, l'interrompant.

– À la vie future ? murmura le prince André. Pierre, trouvant une négation dans cette réponse de son ami, et connaissant de longue date son athéisme, poursuivit :

– Vous me dites que vous ne pouvez voir le règne de la vertu et de la vérité sur cette terre ? je ne le vois pas non plus et on ne peut pas le voir, si on considère notre vie comme la fin de tout. Sur cette terre, il n'y a ni vérité, ni vertu… tout est mensonge ; mais dans la création universelle, c'est la vérité qui gouverne. Sans doute, nous sommes les enfants de cette terre, mais dans l'éternité nous sommes les enfants de l'univers. Je sens malgré moi que je suis une parcelle de cet harmonieux et immense ensemble. Je sens que, dans cette innombrable myriade d'êtres, qui sont les manifestations de la divinité ou de cette force supérieure, si vous l'aimez mieux, je suis un chaînon, un degré dans l'échelle ascendante. Si je vois clairement devant mes yeux cette échelle qui monte de la plante jusqu'à l'homme, pourquoi supposerais-je qu'elle s'arrête à moi, sans monter plus haut ? De même que rien ne se perd dans ce monde, de même je ne puis me perdre dans le néant ! Je sais que j'ai été et que je

serai ! Je sais qu'à part moi et au-dessus de moi vivent des esprits, et que dans ce monde demeure la vérité !

– Oui, c'est la doctrine de Herder, dit le prince André, mais ce n'est pas elle qui me convaincra ! La vie et la mort, voilà ce qui vous persuade !… Lorsqu'on voit un être qui vous est cher, qui est lié à votre existence, envers lequel on a eu des torts qu'on espérait réparer… (et sa voix trembla)… et que tout à coup cet être souffre, se débat sous l'étreinte de la douleur et cesse d'exister… on se demande pourquoi ! Qu'il n'y ait pas de réponse à cela, c'est impossible, et je crois qu'il y en a une ! Voilà ce qui peut convaincre, voilà ce qui m'a convaincu.

– Mais, dit Pierre, n'ai-je pas dit la même chose ?

– Non, je veux dire que ce ne sont pas les raisonnements qui vous mènent à admettre la nécessité de la vie future, mais lorsqu'on marche à deux dans la vie, et que tout à coup votre compagnon disparaît, là-bas, dans le vide, qu'on s'arrête devant cet abîme, qu'on y regarde… la conviction s'impose, et j'ai regardé !…

– Eh bien, alors ! Vous savez qu'il y a un là-bas, et qu'il y a quelqu'un, c'est-à-dire la vie future et Dieu ! »

Le prince André ne répondit rien. La calèche et les chevaux avaient depuis longtemps passé sur l'autre rive, le soleil était descendu à moitié, et la gelée du soir couvrait de son givre brillant les mares autour de la descente qui menait à la rivière, pendant que Pierre et André, au grand étonnement des domestiques, des cochers et des passeurs, discutaient encore sur le bac :

« S'il y a un Dieu, il y a une vie future, donc la vérité et la vertu existent ; le bonheur suprême de l'homme doit consister dans ses efforts pour les atteindre. Il faut vivre, aimer et croire

que nous ne vivons pas maintenant seulement sur ce lambeau de terre, mais que nous avons vécu et vivons éternellement dans cet infini… »

Et Pierre indiquait le ciel.

Le prince André, toujours appuyé contre la balustrade, l'écoutait, pendant que son regard errait sur la surface assombrie de l'eau, à peine éclairée par les derniers rayons empourprés du soleil qui allaient s'éteignant peu à peu. Pierre se tut. Tout était calme, et l'on n'entendait plus contre la quille du bateau, arrêté depuis longtemps, qu'un faible clapotis qui semblait murmurer : « C'est la vérité ! crois-y ! » Bolkonsky soupira, ses yeux se tournèrent, doux et tendres, vers la figure émue et exaltée de Pierre, intimidé comme toujours par la supériorité qu'il reconnaissait en son ami.

« Oh ! si c'était ainsi ! dit ce dernier. Mais partons, » ajouta-t-il.

En quittant le bac, il regarda encore une fois le ciel, que lui avait montré Pierre, et, pour la première fois depuis Austerlitz, il retrouva son ciel profond, idéal, celui qui planait au-dessus de sa tête sur le champ de bataille. Un sentiment depuis longtemps endormi, le meilleur de lui-même, se réveilla au fond de son âme : c'était le renouveau de la jeunesse et de l'aspiration au bonheur. Rentré dans les conditions de sa vie habituelle, ce sentiment s'effaça et s'affaiblit peu à peu, mais à partir de cet entretien, et sans qu'il y eût rien de changé à son existence, il sentit poindre au fond de son cœur le germe d'une vie morale toute différente.

XIII

Il faisait déjà sombre lorsqu'ils arrivèrent à l'entrée principale de la maison de Lissy-Gory, et le prince André attira en souriant l'attention de Pierre sur l'agitation qui se manifesta, à leur vue, du côté d'une petite entrée latérale. Une petite vieille courbée sous le poids d'un sac, et un homme de petite taille, à longs cheveux, et habillé de noir, s'enfuirent aussitôt ; deux femmes coururent les rejoindre, et tous les quatre, se retournant effrayés pour examiner la voiture, disparurent par un escalier de service.

« Ce sont les hommes de Dieu[33], que Marie recueille, dit le prince André, ils m'ont pris pour mon père, car il les fait chasser, tandis qu'elle les reçoit. En cela seul elle ose lui désobéir.

– Mais qu'est-ce que « les hommes de Dieu » ? demanda Pierre.

Le prince André n'eut pas le temps de lui répondre. Les domestiques étant sortis à leur rencontre, il les questionna sur l'arrivée probable de son père, qu'on attendait de la ville voisine à tout instant.

Laissant Pierre dans son appartement, qui était toujours préparé pour le recevoir, le prince André passa dans la chambre de l'enfant et revint ensuite pour mener Pierre chez sa sœur :

« Je ne l'ai pas encore vue, elle se cache avec ses « hommes de Dieu », nous allons les surprendre, elle sera sans doute très confuse, mais tu les verras. C'est curieux, ma parole !

---

[33] Nom d'une secte religieuse. (*Note du traducteur*.)

– Qu’est-ce donc ? demanda Pierre.

– Attends, tu vas les voir. »

La princesse Marie se troubla et rougit jusqu’au blanc des yeux, quand elle les vit entrer dans sa petite chambre, où brillaient les images dorées éclairées par les lampes. Il y avait, à côté d’elle, sur le canapé, un jeune garçon en habit de frère convers, avec un nez aussi long que les cheveux, et près d’elle également, dans un fauteuil, une petite vieille toute ratatinée, toute ridée, dont la figure avait une expression d’extrême douceur et d’humilité.

« André, pourquoi ne pas m’avoir prévenue ? dit la princesse Marie d’un ton de reproche, en se mettant devant ses pèlerins, comme une poule qui cache ses poussins.

– Je suis charmée de vous voir, » ajouta-t-elle en se tournant vers Pierre, qui lui baisait la main. Elle l’avait connu enfant ; son affection pour André, ses malheurs et surtout sa bonne et honnête figure la disposaient en sa faveur. Elle le regardait de ses yeux profonds et doux, et semblait lui dire : « Je vous aime bien et, je vous en supplie, ne vous moquez pas des « miens ». Une fois les premiers compliments échangés, elle les engagea à s’asseoir.

« Ah ! voilà Ivanouchka, dit le prince André, en indiquant d’un sourire le jeune néophyte.

– André ! murmura la princesse d’un ton suppliant.

– Il faut que vous sachiez que c’est une femme, dit le prince André.

– André, au nom du ciel ! » reprit sa sœur.

On voyait que les vaines supplications de la princesse Marie et les plaisanteries du prince André au sujet des pèlerins étaient chose habituelle entre eux.

« Mais, ma bonne amie, vous devriez au contraire m'être reconnaissante d'expliquer à Pierre votre intimité avec ce jeune homme.

– Vraiment ! » dit Pierre avec curiosité, mais cependant d'un ton grave, qui acheva de lui gagner le cœur de la princesse Marie.

Leur bienfaitrice se préoccupait bien à tort pour « les siens », car ceux-ci n'éprouvaient aucune gêne. La petite vieille, après avoir renversé sa tasse sur sa soucoupe à côté du morceau de sucre tout grignoté, se tenait immobile et les yeux baissés sur son fauteuil, en jetant à droite et à gauche des regards sournois, et en attendant l'offre d'une nouvelle tasse. Ivanouchka buvait à petites gorgées le thé qui remplissait sa soucoupe, et regardait en dessous les deux jeunes gens, de ses yeux qui exprimaient la ruse féminine.

« Où as-tu été ? à Kiew ? demanda le prince André.

– J'y ai été, mon père, répondit la petite vieille. C'est à Noël que je me suis rendue digne de recevoir, chez les saints, la sainte et céleste communion ; maintenant je viens de Koliasine. Une grande grâce s'y est révélée !

– Et Ivanouchka est avec toi ?

– Non, je suis seule, répondit Ivanouchka, en s'efforçant de prendre une voix de basse. Nous ne nous sommes rencontrées qu'à Youknow avec Pélaguéïouchka… »

Celle-ci, ne se possédant pas du désir de raconter ce qu'elle avait vu, l'interrompit :

« Oui, mon père, une grande grâce s'est révélée à Koliasine !

– Quoi donc ? de nouvelles reliques ? demanda le prince André.

– Voyons, André !… Ne lui raconte rien, Pélaguéïouchka.

– Mais pourquoi donc, ma bonne mère, ne pas le lui raconter ? Je l'aime, il est bon, c'est un élu de Dieu, c'est mon bienfaiteur… Je n'ai pas oublié, vois-tu, qu'il m'a donné dix roubles. Comme j'étais à Kiew, Kirioucha me dit, Kirioucha, vous savez bien, l'innocent, un véritable homme de Dieu, qui marche nu-pieds été et hiver, Kirioucha me dit : « Pourquoi erres-tu en pays étranger ? Va à Koliasine, une image miraculeuse de notre sainte mère la Vierge s'y est montrée. » Alors j'ai dit adieu aux saints, et j'y suis allée !… Et arrivée là, poursuivit la vieille d'un ton monotone, ceux que je rencontrais me disaient : « Nous possédons une grande grâce : l'huile sainte découle de la joue de notre sainte mère la Vierge…

– C'est bon, c'est bon, dit la princesse Marie en rougissant, tu raconteras cela une autre fois.

– Permettez-moi, dit Pierre, de lui adresser une question. Tu l'as vu de tes propres yeux ?

– Certainement, mon père, certainement, j'ai été trouvée digne de cette grâce : le visage était tout resplendissant d'une lumière céleste, et l'huile dégouttait, dégouttait, de la joue.

– Mais c'est une supercherie ! objecta Pierre, qui l'avait écoutée avec attention.

– Ah, notre père, que dis-tu là ? s'écria avec terreur Pélaguéïouchka, en se tournant vers la princesse Marie, comme pour l'appeler à son secours.

– C'est ainsi qu'on trompe le peuple, poursuivit-il.

– Seigneur Jésus ! s'écria la pèlerine en se signant. Oh ! ne répète pas cela, mon père. Je connais un « Général » qui ne croyait pas, et qui disait : « Ce sont les moines qui trompent ! » Oui, il l'a dit, et il est devenu aveugle !… Et alors il a rêvé, et il a vu notre sainte Vierge de Petchersk, qui lui a dit : « Crois en moi et je te guérirai ! » … Et alors il a prié, supplié : « Menez-moi, menez-moi à elle ! » … Je te raconte la sainte vérité, car je l'ai vu, lorsqu'on l'a amené aveugle et lorsqu'il s'est jeté devant elle en lui disant : « Guéris-moi et je te donnerai ce que j'ai reçu en cadeau du Tsar. » Je l'ai vu, et j'ai vu l'étoile qui y est incrustée, car elle lui a rendu la vue !… C'est péché de parler ainsi, et Dieu te punira.

– Quoi, quelle étoile ? demanda Pierre.

– C'est sans doute qu'on a promu au grade de général notre sainte mère la Vierge, » dit le prince André en souriant.

Pélaguéïouchka pâlit, en joignant les mains avec désespoir.

« Dieu, Dieu, quel péché, et tu as un fils ! dit-elle en devenant toute rouge, de pâle qu'elle était… Qu'as-tu dit ? Que Dieu te pardonne ! » et elle se signa. « Ah ! que Dieu lui pardonne, » ajouta-t-elle en s'adressant à la princesse Marie, et en rassemblant ses hardes pour s'en aller.

Elle était prête à pleurer, elle avait peur, elle avait honte de profiter des bienfaits d'une maison où on parlait ainsi, et peut-être en même temps regrettait-elle d'être obligée d'y renoncer.

« Quel plaisir avez-vous à les troubler dans leur foi ? dit la princesse Marie. Pourquoi êtes-vous venus ?

– Mais, princesse, c'est une plaisanterie que j'ai faite à Pélaguéïouchka ! Princesse, ma parole, je n'ai pas voulu l'offenser. Ce n'est pas sérieux, je t'assure ! »

Pélaguéïouchka s'arrêta d'un air incrédule, mais la sincérité du repentir qui se lisait sur les traits de Pierre et le regard affectueux du prince André l'apaisèrent peu à peu.

XIV

Remise de son émotion et ramenée à son sujet favori, elle leur parla du père Amphiloche, de sa sainte existence, et comme quoi sa main sentait l'encens ; comment aussi à Kiew, à son dernier pèlerinage, un moine de sa connaissance lui avait donné les clefs des catacombes, et comment elle y avait passé quarante-huit heures avec les saints, ayant un morceau de pain sec pour toute nourriture :

« Je priais devant l'un, puis je disais mes prières devant un autre. Je dormais un petit peu, je baisais un troisième ; et quelle paix, ma mère, quelle paix céleste ! Je n'avais plus envie de remonter sur la terre du bon Dieu. »

Pierre l'écoutait et l'observait attentivement ; le prince André quitta la chambre, et sa sœur, abandonnant à elles-mêmes « les hommes de Dieu », emmena Pierre au salon.

« Vous êtes très bon, lui dit-elle.

– Je n'ai pas voulu l'offenser, croyez-moi ; j'apprécie ses sentiments ! »

La princesse Marie lui répondit par un sourire :

« Je vous connais depuis longtemps, je vous aime comme un frère. Comment avez-vous trouvé André ? Il m'inquiète. Sa santé était meilleure l'hiver dernier, mais au printemps sa blessure s'est rouverte, et le médecin lui conseille de faire une cure à l'étranger. Son moral aussi me tourmente : il ne peut pas, à l'exemple de nous autres femmes, pleurer son chagrin, mais il le porte en dedans de lui-même ; aujourd'hui il est gai, animé, grâce à votre arrivée… c'est si rare ! Tâchez de lui persuader de voyager, il a besoin d'activité, et cette vie monotone le tue… on ne le remarque pas, mais je le vois ! »

À dix heures du soir, les domestiques s'élancèrent sur le perron, au tintement des clochettes de l'attelage qui ramenait le vieux prince. Pierre et André allèrent à sa rencontre.

« Qui est-ce ? demanda le vieux en descendant de voiture. – Ah oui ! très content ! ajouta-t-il en reconnaissant le jeune homme, embrasse-moi… là ! »

Il était de bonne humeur, et le combla de tant de prévenances, que le prince André les trouva, une heure plus tard, engagés dans une vive discussion. Pierre prouvait qu'un jour viendrait où il n'y aurait plus de guerre, tandis que le vieux prince, sans se fâcher, mais en le raillant, soutenait le contraire :

« Pratique une saignée, mets de l'eau à la place du sang, et alors il n'y aura plus de guerre ! Chimères de femme, chimères de femme ! » ajouta-t-il, en tapant affectueusement sur l'épaule de son adversaire, et en s'approchant de la table, où son fils, qui

ne voulait pas prendre part à la conversation, examinait les papiers qu'il avait apportés.

« Le maréchal de la noblesse, lui dit-il, le comte Rostow, n'a guère fourni que la moitié de son contingent, et, arrivé une fois en ville, il s'est imaginé de m'inviter à dîner ! Je lui en ai donné un… de dîner ! Regarde ce papier !… Sais-tu qu'il me plaît, ton ami, il me réveille ! Un autre vous raconte des choses intelligentes, et on n'a pas envie de les écouter, tandis que celui-ci me bombarde de balivernes, qui amusent ma vieille tête. Allez, allez souper, je vous rejoindrai peut-être pour me disputer encore… Tu me feras le plaisir d'aimer ma sotte princesse Marie, n'est-ce pas ? »

Pendant ce séjour à Lissy-Gory, Pierre apprécia tout le charme de l'affection qui l'unissait au prince André. Le vieux prince et la princesse Marie, qui le connaissaient à peine quand il y était arrivé, le traitaient déjà en ancien ami. Il se sentait aimé, non seulement de cette dernière, dont il avait gagné le cœur par sa douceur envers ses protégés, mais même du petit bonhomme d'un an, le prince Nicolas, comme l'appelait son grand-père ; l'enfant lui souriait et se laissait porter par lui. Mlle Bourrienne et l'architecte suivaient d'un air radieux ses conversations avec le vieux prince. Celui-ci avait assisté au souper, c'était une faveur marquée pour Pierre, et son amabilité ne se démentit pas un instant, pendant les deux jours que son hôte passa à Lissy-Gory.

Lorsque la famille se réunit après son départ, et que, par une conséquence naturelle de sa visite, on se mit à analyser son caractère, tous, chose bien rare, s'unirent pour en faire l'éloge et pour exprimer la sympathie qu'il leur avait inspirée.

XV

Rostow, de retour après son congé, sentit, pour la première fois, la force des liens qui l'attachaient à Denissow et à son régiment.

À la vue du premier hussard à l'uniforme déboutonné, à la vue de Dementiew le roux, à la vue des piquets de chevaux alezans, et enfin à la vue de Lavrouchka criant joyeusement à son maître : « Le comte est arrivé ! » à l'embrassade de Denissow, ébouriffé, endormi, sortant en hâte de sa hutte, et à l'accolade de ses camarades, Rostow éprouva la même sensation qu'à son arrivée à la maison paternelle, lorsque son père, sa mère, ses sœurs l'avaient étouffé de baisers ; et des larmes de joie, lui montant au gosier, l'empêchèrent de parler.

Après s'être présenté au chef du régiment, en avoir reçu les mêmes fonctions dans le même escadron, après s'être enquis des moindres détails, il trouva dans cet adieu à sa liberté et dans le devoir qu'il remplissait en reprenant sa place dans ce cadre étroit, le même sentiment de quiétude et d'appui moral qu'il aurait eu dans sa propre famille ; car le régiment, au bout du compte, n'était-il pas devenu pour lui un *home* aussi cher que la maison paternelle ? Il n'y avait pas là ce tohu-bohu du monde, qui l'entraînait parfois à des erreurs regrettables ; il n'y avait pas Sonia, avec laquelle il ne savait jamais s'il fallait ou non s'expliquer ; il n'y avait plus la possibilité de courir dans dix endroits à la fois, ni ces vingt-quatre heures qu'on pouvait tuer de façons diverses, ni cette foule composée en majeure partie d'indifférents, ni ces demandes d'argent, pénibles et embarrassantes, ni la terrible perte au jeu avec Dologhow : ici, tout était clair et précis. Le monde entier était partagé, pour lui, en deux parties inégales : l'une était notre régiment de Pavlograd, l'autre *tout le reste*, dont il n'avait qu'un médiocre souci. Tout y était connu :

on savait qui était le lieutenant, qui était le capitaine, qui était un vaurien, qui était un bon garçon, et ce qui primait tout, c'était « le camarade » ! Le cantinier faisait crédit, on touchait sa paye tous les trois mois. Par suite, rien à choisir, rien à combiner ; tout se bornait à se bien conduire, et à accomplir exactement et scrupuleusement l'ordre reçu.

Replacé sous le joug et les habitudes de la vie militaire, il était aussi heureux que l'est un homme fatigué, de pouvoir se coucher et se reposer. Cette existence lui fut d'autant plus agréable, qu'il s'était juré, après sa perte au jeu (action qu'il se reprochait toujours malgré le pardon de ses parents), de ne plus jouer, et, pour réparer sa faute, de servir d'une façon irréprochable, en bon camarade, et en officier sans reproches, c'est-à-dire de devenir un parfait galant homme, ce qui dans le monde était loin d'être facile, tandis qu'au régiment rien n'était plus aisé. Enfin il s'était promis de rembourser ses parents en cinq ans, de ne toucher que deux mille roubles sur les dix qui lui étaient annuellement alloués, et de laisser le reste à leur disposition.

À la suite de plusieurs retraites, de plusieurs marches en avant et de plusieurs combats à Poultousk, à Preussisch-Eylau, notre armée s'était enfin concentrée à Bartenstein. On attendait l'arrivée de l'Empereur pour commencer la campagne.

Le régiment de Pavlograd, qui avait pris part à celle de 1808, et qui venait seulement de rejoindre l'armée active, après avoir complété ses cadres en Russie, n'avait pas pris part à ces premiers engagements. Dès son arrivée, il fut réuni au détachement de Platow, indépendant du reste de l'armée.

Les hussards avaient eu à plusieurs reprises de légères escarmouches avec l'ennemi, et avaient même fait une fois des prisonniers, en s'emparant des équipages du maréchal Oudinot.

Le mois d'avril se passa à bivouaquer près d'un village allemand ruiné et désert.

Le dégel arrivait : il faisait froid et sale, les rivières charriaient, et les chemins, devenus impraticables, arrêtaient la distribution de fourrage pour les chevaux et de vivres pour les hommes. Les soldats se répandaient dans les villages abandonnés, à la recherche de quelques maigres pommes de terre.

Il ne restait plus rien, les habitants étaient en fuite, et ceux qui étaient demeurés en arrière, arrivés au dernier degré de la misère, étaient un objet de pitié pour le soldat, qui, privé de tout, leur donnait encore du sien, plutôt que de leur enlever leur dernière bouchée.

Le régiment avait perdu deux hommes dans les derniers engagements, mais la maladie et la famine l'avaient réduit de moitié. La mortalité était telle dans les hôpitaux, que le soldat, exténué par la fièvre et par l'enflure, résultats de la mauvaise nourriture, préférait continuer son service et traîner dans les rangs ses pieds endoloris, plutôt que d'entrer à l'hôpital. Les premiers jours du printemps, les soldats découvrirent dans la terre une certaine plante semblable à l'asperge, qu'ils appelèrent, on ne sait trop pourquoi, « racine douce », bien qu'elle fût au contraire très amère. On les voyait la chercher de tous les côtés, la déterrer et la manger, malgré la défense qui leur en avait été faite. Une nouvelle maladie, la tuméfaction des pieds, des mains et de la figure, considérée par les médecins comme provenant de l'emploi de cette plante nuisible, fit parmi eux de nombreuses victimes, et cependant l'escadron de Denissow se nourrissait principalement de cette racine. Il y avait quinze jours qu'il ne recevait plus qu'une ration réduite de biscuit, et les pommes de terre qu'on avait envoyées en dernier lieu se trouvaient gelées et germées.

Les chevaux, dont la maigreur était effrayante, ne se nourrissaient que de la paille des toits, et leur poil d'hiver se hérissait en touffes emmêlées.

Malgré toutes ces misères, officiers et soldats continuaient leur même existence. Pâles et la figure gonflée, couverts d'uniformes déchirés, les hussards s'alignaient comme d'habitude, allaient au fourrage, au pansage, nettoyaient leur fourniment, arrachaient la paille des toits, dînaient autour de leur chaudron et se levaient de là affamés, et plaisantant sur leur maigre chère et sur leur faim. À leurs moments de loisir, ils allumaient comme toujours leurs feux, s'y chauffaient tout nus, fumaient, triaient et cuisaient leurs pommes de terre gelées et gâtées, en se racontant des histoires sur les guerres de Potemkine et de Souvorow ou des récits merveilleux sur Alëcha, le panier percé, ou sur Mikolka, le manœuvre.

Les officiers demeuraient par deux et par trois dans des cabanes délabrées. Les anciens s'occupaient de la paille, des pommes de terre (l'argent abondait, quoiqu'on n'eût rien à manger), et la plupart passaient leur temps à jouer aux cartes ou à d'autres jeux plus innocents, tels que les osselets et la svaïka[34]. On causait peu des affaires en général, surtout parce qu'on devinait qu'il n'y avait rien de bon à apprendre.

Rostow logeait avec Denissow, et le premier comprenait que, tout en ne lui parlant jamais de sa famille, c'était à son amour malheureux pour Natacha qu'il devait la recrudescence de son affection, et leur amitié réciproque n'en devenait que plus vive. Denissow exposait le plus rarement possible son ami au danger, et l'accueillait avec une joie expansive, lorsqu'il le voyait revenir sain et sauf. Dans une des reconnaissances où Rostow avait été envoyé pour chercher des vivres, il trouva dans

---

34 Jeu que l'on joue avec un clou à grosse tête et un anneau. (*Note du traducteur*.)

un village voisin un vieux Polonais avec sa fille qui allaitait un enfant. À moitié nus, mourant de faim et de froid, ils n'avaient aucun moyen de s'éloigner. Il les amena au bivouac, les logea chez lui, et les secourut quelque temps jusqu'au rétablissement du vieillard. Un camarade, venant à causer de femmes, assura en riant que Rostow était le plus fin d'eux tous, et qu'il aurait bien dû leur faire faire connaissance avec la jeune et jolie Polonaise qu'il avait sauvée. Vivement blessé de ces propos, il répondit à l'officier par une volée d'injures, et Denissow eut toutes les peines du monde à les empêcher de se battre. Lorsque l'officier fut parti, Denissow, qui ignorait lui-même la nature des relations de son ami avec la Polonaise, lui fit des reproches sur son emportement :

« Mais comment veux-tu que j'agisse autrement ? Je la regarde comme ma sœur et je ne puis te dire à quel point j'ai été blessé… car enfin c'est comme si… »

Denissow lui frappa sur l'épaule et se mit à marcher en long et en large, signe chez lui d'une forte émotion :

« Ah ! quelle diable de race que ces Rostow… » murmura-t-il.

Et Nicolas vit briller des larmes dans les yeux de son ami.

XVI

Au mois d'avril, les troupes reçurent, avec une joie facile à comprendre, la nouvelle de l'arrivée de l'Empereur. Le régiment de Pavlograd étant placé assez loin des avant-postes, en avant

de Bartenstein, Rostow fut privé du plaisir de parader à la revue impériale.

Ils bivouaquaient, Denissow et lui, dans une hutte creusée sous terre et recouverte par les soldats, selon l'usage qui venait d'être récemment introduit, de gazon et de branchages. On creusait un fossé d'une archine[35] et demie de large, sur deux de profondeur et trois et demie de longueur. À l'un des bouts étaient pratiquées des marches, c'était l'entrée ; le fossé lui-même formait la chambre, où chez les plus riches, tels que le commandant de l'escadron, une grande planche, occupant tout le fond du côté opposé à la sortie, et posée sur des pieux, représentait la table ; le long du fossé, la terre formait un rebord d'une archine, c'étaient les deux lits et le canapé ; le toit permettait de se tenir debout au milieu, et on pouvait même être assis sur son lit, en se rapprochant un peu de la table. Denissow, aimé de ses soldats, vivait toujours largement : aussi avait-on appliqué sur le fronton de sa hutte une planche avec un carreau brisé et recollé avec du papier. Lorsqu'il faisait très grand froid, on plaçait sur les marches, décorées par Denissow du nom de salon, une plaque de métal couverte de charbons allumés, tirés du foyer des soldats, et il en résultait une si bonne chaleur, que les officiers, réunis chez lui, y restaient simplement en manches de chemise.

Rostow, rentrant un jour de son service, tout mouillé et tout harassé après une nuit de veille, se fit apporter un tas de ces charbons allumés, changea de vêtements, fit sa prière, avala son thé, rangea ses paquets dans le coin qui était à lui, et s'étendit bien réchauffé sur sa couche, les bras passés sous sa tête, pour réfléchir tout à son aise à l'avancement qu'il allait recevoir à propos de la dernière reconnaissance qu'il avait faite.

---

35 Archine : unité de longueur russe égale à 71 cm (*Note du correcteur*.)

Il entendit tout à coup dehors la voix irritée de son ami ; s'étant penché vers la fenêtre pour voir à qui il en avait, il reconnut le maréchal des logis Toptchenko :

« Je t'avais pourtant défendu de leur laisser manger cette racine, criait Denissow, et cependant j'en ai vu un qui en emportait.

– Je l'ai défendu, Votre Noblesse, mais on ne m'écoute pas. »

Rostow se recoucha en se disant avec satisfaction : « Ma foi, j'ai fini ma besogne, c'est à lui maintenant de s'occuper de la sienne ! » Lavrouchka, le domestique madré, se joignit à la conversation du dehors ; il prétendait avoir aperçu, en allant à la distribution, des convois de bœufs et de biscuit.

« En selle, le second peloton ! s'écria Denissow en s'éloignant.

– Où vont-ils ? » se demanda Rostow.

Cinq minutes plus tard, son camarade rentra et se jeta, les pieds tout crottés, sur son lit, fuma une pipe d'un air de mauvaise humeur, fouilla dans ses effets, qu'il bouleversa, prit son fouet, son sabre, et disparut.

« Où vas-tu ? » lui cria Rostow ; mais l'autre, grommelant entre ses dents qu'il avait à faire, s'élança au dehors en s'écriant :

« Que Dieu et l'Empereur me jugent ! »

Rostow entendit le bruit des pieds des chevaux dans la boue, et il s'endormit bien à son aise, sans s'inquiéter du départ de Denissow. Réveillé vers le soir, il s'étonna d'apprendre que

son ami n'était pas revenu. Le temps était beau : deux officiers et un junker jouaient à la svaïka ; il se joignit à eux. Au beau milieu de la partie, ils virent arriver des charrettes escortées d'une quinzaine de hussards sur leurs chevaux efflanqués. Arrivés au piquet, ils furent entourés par leurs camarades.

« Voilà les vivres ! dit Rostow… et Denissow qui se lamentait !

– Quelle fête pour les soldats ! » ajoutèrent les officiers.

Denissow parut le dernier, accompagné de deux officiers d'infanterie ; ils causaient tous les trois avec vivacité :

« Je vous avertis, capitaine… cria l'un d'eux, maigre, de petite taille, et très irrité.

– Et moi je vous avertis que je ne rends rien !

– Vous en répondrez, capitaine, c'est du pillage… enlever les convois aux siens ! Et nos soldats qui n'ont rien mangé depuis deux jours !

– Et les miens depuis deux semaines !

– C'est du brigandage, vous en répondrez ! répliqua l'officier d'infanterie en haussant la voix.

– Laissez-moi donc tranquille ! s'écria Denissow en s'échauffant tout à coup. Eh bien, oui, c'est moi qui répondrai, et pas vous ! Que me chantez-vous là ?… Prenez garde à vous. Marche !

– C'est bien ! s'écria à son tour le petit officier, sans broncher, ni quitter la place.

– Au diable… marche !… et prenez garde à vous !… et Denissow fit tourner la tête au cheval de son antagoniste.

– Bien, bien, dit celui-ci d'un air menaçant et il prit un trot qui le secouait sur sa selle.

– Un chien, un chien vivant, un vrai chien sur une palissade !… » C'était la raillerie la plus sanglante qu'un cavalier pût adresser à un fantassin à cheval. – Je leur ai enlevé de force leur convoi ! dit-il en riant et en s'approchant de Rostow… Impossible de laisser nos hommes crever de faim ! »

Les charrettes capturées étaient destinées à un régiment d'infanterie, mais, ayant appris par Lavrouchka qu'elles n'étaient pas escortées, Denissow s'en était emparé avec ses hussards. On distribua aussitôt des doubles rations de biscuit, et les autres escadrons en eurent leur part.

Le lendemain, le chef du régiment fit venir Denissow et le regardant à travers ses doigts écartés :

« Voilà, dit-il, comment j'envisage la chose : je ne veux rien en savoir et ne fais aucune enquête, mais je vous conseille de vous rendre à l'état-major, et d'y arranger votre affaire avec la direction des vivres. Faites votre possible pour donner un reçu constatant qu'il vous a été fourni tant ; car autrement ce sera inscrit au compte du régiment d'infanterie, et l'enquête, une fois commencée, peut tourner mal. »

Denissow se rendit immédiatement à l'état-major, tout disposé à suivre ce conseil, mais à son retour il était dans un tel état, que Rostow, qui ne l'avait jamais vu ainsi, en fut terrifié. Il ne pouvait ni parler, ni respirer, et ne répondait aux questions de son ami que par des injures et des menaces lancées d'une voix faible et enrouée…

Rostow l'engagea à se déshabiller, à boire un peu d'eau, et envoya chercher le médecin.

« Comprends-tu cela ?... On veut me juger pour pillage !... Donne-moi de l'eau !... eh bien, qu'on me juge ; mais je punirai toujours les lâches, je le dirai à l'Empereur. Donne-moi de la glace ! »

Le médecin le saigna, et un sang noir remplit toute une assiette. Une fois soulagé, il fut en état de raconter à Rostow ce qui lui était arrivé :

« J'arrive... où est le chef ?... on me l'indique... Il faudra que vous attendiez !... Impossible, mon service me réclame, j'ai fait trente verstes, je n'ai pas le temps d'attendre, annoncez-moi !... Il daigne enfin paraître, ce voleur en chef ; il me fait la leçon : « C'est du brigandage !... – Le brigand, dis-je, n'est pas celui qui s'empare des vivres pour nourrir ses soldats, mais celui qui les fourre dans sa poche ! » Bon, il m'engage alors à signer un reçu chez le commissaire, et m'annonce que l'affaire suivra son cours. J'entre chez le commissaire, il est à table... Qui vois-je ? Voyons, devine !... Qui est-ce qui nous affame ? s'écria Denissow, en frappant la table de son bras malade avec une telle violence que la planche vacilla et que les verres s'entrechoquèrent... Télianine ! « Comment, c'est toi qui arrêtes nos vivres ? Une fois déjà on t'a tapé sur la figure et tu t'en es tiré assez heureusement... » et je lui en ai dit, que c'était un plaisir ! poursuivit-il avec une joie féroce, en montrant ses dents blanches sous ses noires moustaches.

– Voyons, ne crie pas, calme-toi, voilà le sang qui coule de nouveau ; attends que je te bande le bras. »

On le coucha, et il se réveilla dans son état habituel.

Le lendemain, la journée n'était pas encore passée, que l'aide de camp du régiment vint le trouver d'un air sérieux et chagrin pour lui montrer le papier officiel du chef du régiment, et lui adressa des questions au sujet de l'aventure de la veille. Il lui confia également que l'affaire semblait prendre une tournure fâcheuse, qu'une commission militaire était nommée, et que, vu la sévérité déployée habituellement dans les cas de maraude et d'indiscipline, il devrait s'estimer heureux s'il n'était que dégradé.

L'affaire avait été exposée ainsi de la part des plaignants : le major Denissow, après avoir enlevé de force un convoi, s'était présenté sans y être invité, et « pris de vin », devant l'intendant en chef, l'avait appelé voleur, l'avait menacé de le frapper, et, emmené de là, s'était élancé dans les bureaux, y avait battu deux employés, dont l'un avait eu le bras foulé.

Denissow répondit en riant que c'était une histoire faite à plaisir, que ça n'avait aucun sens, qu'il n'avait peur d'aucun jugement, et que, si ces misérables l'attaquaient, il saurait bien leur fermer la bouche, et qu'ils s'en souviendraient.

Nicolas ne fut pas dupe du ton léger avec lequel il parlait de l'affaire, il le connaissait trop bien, pour ne pas deviner ses inquiétudes au sujet d'une affaire qui pouvait lui causer de grands désagréments. Tous les jours on venait l'ennuyer de nouvelles questions, de nouvelles explications, et, le premier mai, il reçut l'ordre de passer son commandement au plus ancien et de se présenter en personne à l'état-major de la division, pour y rendre compte du pillage dont l'accusait l'intendance. La veille, Platow fit une reconnaissance avec deux régiments de cosaques et deux escadrons de hussards. Denissow y fit preuve de son courage habituel, en s'avançant jusque sur les lignes des tirailleurs ennemis. Une balle française l'atteignit à la jambe. En temps ordinaire, il n'aurait fait aucune attention à cette légère blessure et n'aurait pas quitté le régiment, mais cette fois elle lui servit de

prétexte pour se débarrasser de sa visite à l'état-major, et se faire envoyer à l'hôpital.

XVII

Au mois de juin eut lieu la bataille de Friedland, à laquelle les hussards de Pavlograd ne prirent aucune part, et qui fut suivie d'un armistice. Rostow, se sentant tout isolé sans son ami, n'en ayant eu aucune nouvelle depuis son départ, et inquiet des suites qu'avait pu avoir sa blessure, profita de la trêve pour se rendre à l'hôpital, situé dans un petit bourg, deux fois saccagé par les troupes russes et françaises. L'aspect en était d'autant plus sombre, que la saison était belle et que les champs réjouissaient la vue, pendant qu'on ne voyait dans ces rues ruinées que des habitants déguenillés, et des soldats ivres ou malades.

Une maison en pierres, dont les vitres étaient à moitié brisées, et entourée des restes d'une palissade, portait le nom d'hôpital. Quelques soldats, dont les membres étaient entourés de linge, pâles et bouffis, assis ou errants, se chauffaient au soleil.

À peine entré, Rostow fut saisi à la gorge par l'odeur de pharmacie et en même temps de décomposition qui y régnait. Il rencontra sur l'escalier un médecin militaire russe, un cigare à la bouche, accompagné d'un chirurgien :

« Je ne puis pas me fendre en deux, disait le premier, je t'attendrai ce soir chez Makar Alexéïévitch. Fais ce que tu pourras ! N'est-ce pas la même chose ?

– Qui demandez-vous, Votre Noblesse ? dit le docteur à Rostow, pourquoi venez-vous ici chercher le typhus, quand vous avez échappé aux balles ?… C'est ici la maison des pestiférés !

– Comment ? demanda Rostow.

– Le typhus est terrible ; qui entre ici est mort. Nous y avons résisté, Makéïew et moi, ajouta-t-il en montrant son collègue : cinq de nos confrères y ont succombé. Une semaine après l'entrée d'un nouveau…, et c'est fini. On nous a adjoint des Prussiens, mais cela leur déplaît, à nos alliés ! »

Rostow lui expliqua qu'il désirait voir le major Denissow :

« Je ne sais pas, je ne le connais pas, et ce n'est pas étonnant ; j'ai trois hôpitaux sur les bras, et quatre cents malades et plus ! C'est encore heureux que les charitables dames allemandes nous envoient deux livres de café et de charpie par mois, sans cela nous n'y résisterions pas… quatre cents, entendez-vous, sans compter les nouveaux à recevoir. »

L'air fatigué et épuisé du chirurgien trahissait son impatience de voir le docteur bavard continuer son chemin.

« Le major Denissow, répéta Nicolas, blessé à Molliten ?

– Ah oui ! je crois qu'il est mort, n'est-ce pas, Makéïew ? dit le docteur avec la plus parfaite indifférence ; mais le chirurgien fut d'un autre avis.

– Est-ce un roux, de haute taille ? » demanda le docteur, et au signalement que lui en donna Rostow, il s'écria avec joie :

« Oui, oui, je me rappelle, il doit être mort. Du reste, je vais regarder sur mes listes. Sont-elles chez toi, Makéïew ?

– Elles sont chez Makar Alexéïévitch. Ayez l'obligeance, dit Makéïew, en s'adressant à Rostow, d'entrer vous-même dans la salle des officiers.

– Je vous engage, mon cher, à ne pas y aller, vous risqueriez d'y laisser votre peau, dit le docteur ; mais Rostow prenant congé de lui, pria le chirurgien de l'y conduire.

– Ne vous en prenez qu'à vous-même s'il vous arrive malheur, » lui cria le médecin du bas de l'escalier.

L'odeur de l'hôpital était si écœurante dans le sombre corridor qu'ils traversaient, que Nicolas se boucha les narines, et s'arrêta même tout étourdi. Une porte s'ouvrit à droite, un squelette en sortit pâle, maigre, nu-pieds, marchant sur des béquilles, et regardant les nouveaux venus avec envie. Notre hussard jeta un coup d'œil dans la salle, et vit des malades et des blessés couchés par terre sur de la paille, ou sur leurs manteaux.

« Peut-on entrer ? demanda-t-il.

– Il n'y a rien à voir, » répliqua le chirurgien ; mais, cette réponse ne faisant qu'aiguillonner sa curiosité, Rostow entra dans les chambres des soldats. L'odeur y était encore plus acre et plus violente, car c'était là le foyer même de l'infection.

Dans une longue salle, exposée à un soleil ardent, étaient alignés, la tête contre le mur et laissant un passage au milieu, les blessés et les malades, dont la plupart avaient le délire et ne s'inquiétaient guère des survenants. Les autres, relevant la tête en les voyant entrer, tournèrent vers eux leurs figures de cire, sur lesquelles on lisait l'espérance d'un secours providentiel, et une jalousie involontaire à la vue de la bonne mine de Rostow. Celui-ci s'avança jusqu'au milieu de la chambre, et portant au loin, par les portes entr'ouvertes, son regard jusque dans les sections voisines, il n'aperçut partout que le même spectacle

sinistre, qu'il considéra en silence. À ses pieds, presque en travers du passage, gisait un malade, un cosaque sans doute, facile à reconnaître à la coupe de ses cheveux ; les jambes et les bras écartés, le visage enflammé, les yeux retournés et n'en laissant plus voir que le blanc, les veines des pieds et des mains gonflées et près d'éclater, il frappait sa tête contre le plancher, et répétait d'une voix rauque toujours le même mot. Rostow se pencha pour mieux entendre :

« À boire, à boire ! » disait ce malheureux.

Regardant autour de lui, il se demanda où il pourrait transporter le mourant et lui donner de l'eau.

« Qui donc les soigne ? » demanda-t-il au chirurgien.

Au même moment, un soldat du train, sortant de l'autre pièce et le prenant pour un des chefs inspecteurs de l'hôpital, fit le salut militaire en passant devant lui :

« Transporte-le ailleurs et donne-lui de l'eau.

– Entendu, Votre Noblesse, répondit le soldat sans bouger.

– On n'en fera rien, » se dit Rostow, et il allait sortir, lorsqu'il se sentit instinctivement attiré vers un coin de la chambre par un regard fixé obstinément sur lui. Un vieux soldat, au teint jauni, à l'expression sombre, à la barbe grise et inculte, semblait vouloir lui demander quelque chose. Il s'approcha de lui et vit qu'une de ses jambes avait été amputée au-dessus du genou. Son voisin, un tout jeune homme, immobile, étendu la tête renversée en arrière, le visage d'une blancheur mate, les yeux fixes sous ses paupières à demi closes, attira l'attention de Rostow. Il frémit : « Mais il me semble, dit-il, que celui-ci est…

– Oui, Votre Noblesse, et nous avons déjà tant supplié ! dit le vieux soldat dont la mâchoire tremblait. Il est mort à l'aube… Ce sont pourtant des hommes et pas des chiens !

– On va l'emporter à l'instant, s'empressa de dire le chirurgien : venez, Votre Noblesse.

– Allons, allons, » dit Rostow avec la même hâte, en baissant les yeux, et, essayant de passer inaperçu sous le feu croisé de ces regards, braqués sur lui avec une expression de reproche et d'envie, il sortit de cet enfer.

XVIII

Après avoir traversé le corridor, ils entrèrent dans la section des officiers, qui était composée de trois pièces communiquant entre elles : il y avait là des lits, sur lesquels les malades étaient couchés ou assis. Quelques-uns d'entre eux se promenaient en robe de chambre. Le premier que remarqua Rostow fut un petit homme maigre avec un bras de moins, en bonnet de coton, une pipe à la bouche, arpentant de long en large la première pièce. Il essaya de se rappeler où il l'avait déjà vu.

« Voilà comme on se retrouve, dit le petit homme. C'est moi, Touschine, celui qui vous a ramené là-bas à Schöngraben, et vous voyez, ajouta-t-il en montrant sa manche flottante, on m'a enlevé un petit morceau !… Vous cherchez Denissow… c'est mon compagnon !… Venez par ici, » et il l'emmena dans la chambre voisine, où l'on entendait rire aux éclats.

« Comment ont-ils envie de rire ici ?» se demanda Rostow qui ne pouvait ni se débarrasser de l'odeur du mort, ni oublier les regards qui l'avaient suivi à sa sortie.

Denissow, la tête enfouie sous sa couverture, dormait encore, quoiqu'il fût déjà midi :

« Ah ! Rostow ! bonjour, bonjour ! » s'écria-t-il de sa voix habituelle ; mais Rostow remarqua avec peine qu'à travers sa vivacité et son insouciance ordinaire un sentiment étrange d'aigreur perçait sur sa figure et dans ses paroles.

Sa blessure, malgré son peu d'importance, n'était pas encore guérie après un séjour de six semaines à l'hôpital ; son visage était bouffi et pâle comme ceux de ses camarades ; mais ce n'était pas là ce qui avait frappé Rostow : c'était le sourire forcé de son ami, qui semblait ne pas se réjouir de sa visite, et qui ne le questionnait ni sur le régiment, ni sur ce qui s'y passait ; il se bornait à l'écouter lorsque Nicolas en parlait.

Il ne témoignait aucun intérêt à rien : on aurait dit qu'il s'efforçait d'oublier le passé, et qu'il n'avait qu'une seule et constante préoccupation, son affaire avec l'intendance. Quand Rostow lui demanda où elle en était, il tira de dessous son oreiller plusieurs papiers, entre autres celui qu'il avait reçu en dernier lieu de la commission et le brouillon de sa réponse, qui évidemment lui plaisait, car il faisait remarquer à Rostow les réflexions piquantes dont il l'avait émaillée. Ses camarades, qui avaient entouré avec empressement le nouveau venu, porteur de nouvelles du monde extérieur, s'éloignèrent peu à peu, aussitôt que Denissow commença à lire. Leur figure disait assez qu'ils avaient par-dessus la tête de toute cette histoire. Seul son voisin de lit, un gros uhlan qui fumait sa pipe d'un air sombre, et le petit Touschine, branlant la tête d'un air désapprobateur, continuèrent à l'écouter :

« À mon avis, dit le uhlan en l'interrompant au beau milieu de sa lecture, il n'y a qu'une chose à faire, s'adresser à la clémence de l'Empereur. Il y aura, dit-on, une pluie de récompenses, et il graciera, c'est sûr…

– Moi, demander une grâce à l'Empereur ! s'écria Denissow d'une voix irritée, bien qu'il tâchât seulement de lui rendre son énergie d'autrefois. Pourquoi ? Si j'avais été un brigand, j'aurais pu demander ma grâce, et c'est parce que j'attaque des misérables ?… Qu'on me juge, je n'ai pas peur : j'ai servi honorablement l'Empereur, la patrie, je n'ai pas volé ! Et l'on me dégraderait pour… Allons donc !… Écoute ce que je leur dis plus loin : « Si j'avais volé le gouvernement… »

– C'est bien écrit, assurément cela saute aux yeux, dit Touschine, mais là n'est pas la question, Vassili Dmitritch, il faut se soumettre… et il ne le veut pas, ajouta-t-il en s'adressant à Rostow ; l'auditeur lui a bien dit que son affaire était mauvaise.

– Eh bien, tant pis, repartit Denissow.

– L'auditeur vous a pourtant préparé une supplique, dit Touschine ; vous devriez la signer et la remettre à Rostow : il a sûrement des accointances avec l'état-major, et vous ne trouverez pas de meilleure occasion.

– J'ai déclaré que je ne ferais point de bassesse, » répondit Denissow, et il reprit sa lecture.

Rostow partageait l'opinion de Touschine et des autres officiers ; c'était, il le sentait d'instinct, la seule et véritable voie à suivre ; il aurait été heureux de rendre ce service à son camarade, mais, connaissant sa volonté inébranlable et le juste motif de son emportement, il n'osait l'y engager.

Lorsque cette lecture irritante, qui avait duré plus d'une heure, fut terminée, les groupes se reformèrent autour d'eux, et Rostow, profondément attristé, passa le reste de la journée à causer de choses et d'autres, et à écouter les récits de ces pauvres blessés, tandis que Denissow, sombre et morne, gardait constamment le silence.

S'étant enfin décidé à partir, fort avant dans la soirée, Rostow lui demanda s'il n'avait pas de commissions ?

« Si ! un moment, » répondit-il, et, tirant de dessous son oreiller les mêmes papiers, il s'approcha de la fenêtre, sur l'appui de laquelle il y avait un encrier, et il y trempa une plume :

« Il n'y a pas à dire, un fouet ne peut briser une hache, » dit-il en remettant à Rostow une grande enveloppe.

C'était sa supplique à l'Empereur, dans laquelle, sans parler de ses griefs contre l'intendance, il demandait sa grâce pure et simple :

« Tu la remettras à qui de droit ; on voit bien… » Il n'acheva pas, un sourire douloureux et forcé contracta ses lèvres.

XIX

Revenu au régiment, Rostow, ayant mis le colonel au courant de la situation de Denissow, partit aussitôt pour Tilsitt, avec la supplique de Denissow dans sa poche.

Le 13/25 juin, eut lieu l'entrevue des deux Empereurs, Alexandre et Napoléon. Boris Droubetzkoï obtint d'un haut personnage de faire partie ce jour-là de sa suite.

« Je voudrais voir le grand homme, » avait-il dit en parlant de Napoléon, qu'il avait jusque-là, comme tous les autres, appelé Bonaparte.

« Vous voulez dire Bonaparte ? » répondit le général en souriant.

Boris comprit aussitôt que c'était une manière aimable de le mettre à l'épreuve.

« Mon prince, je parle de l'Empereur Napoléon… »

Et le général lui tapa amicalement sur l'épaule.

« Tu iras loin, » lui dit-il, et il le prit avec lui.

Ce fut ainsi que Boris fit partie des élus qui assistèrent à l'entrevue sur les bords du Niémen. Il vit les tentes et les radeaux ornés des chiffres des deux souverains. Napoléon, sur la rive opposée, passant devant le front de sa garde, l'Empereur Alexandre, pensif, attendant dans un cabaret l'arrivée de son futur allié. Il vit les deux souverains monter en bateau et Napoléon, abordant le premier le radeau, s'avancer rapidement vers Alexandre, lui tendre la main, et disparaître avec lui sous la tente. Depuis son entrée dans les hautes sphères, Boris avait pris l'habitude d'observer attentivement tout ce qu'il voyait autour de lui et d'en tenir note ; il s'informa donc du nom des personnages de la suite de Napoléon, s'inquiéta de leurs uniformes, écouta les propos des dignitaires importants, regarda à sa montre pour savoir au juste l'heure à laquelle les Empereurs s'étaient retirés sous la tente, et ne manqua pas d'en faire autant à leur sortie. L'entretien dura une heure cinquante-trois minu-

tes, et il le nota aussitôt parmi les autres faits historiques qui avaient leur importance. La suite de l'Empereur Alexandre n'étant pas très nombreuse, il devenait dès lors très important de se trouver à Tilsitt à cette occasion, et Boris ne tarda pas à s'en apercevoir. Sa position se raffermit, on s'habitua à lui, il fit dorénavant partie de ce milieu choisi, et il fut chargé deux fois d'une mission pour l'Empereur. Ce dernier le connaissait, et l'entourage, ne le considérant plus comme un nouveau venu, aurait été même étonné de ne plus le voir.

Il logeait avec un autre aide de camp, le comte Gelinski, un Polonais élevé à Paris, très riche, partisan enthousiaste des Français, et dont la tente devint pendant ces quelques jours à Tilsitt le point de réunion, pour les dîners et les déjeuners, des officiers français de la garde et de l'état-major.

Le 24 juin, le comte Gelinski organisa un souper : un aide de camp de Napoléon y occupait la place d'honneur, et parmi les autres invités on voyait quelques officiers français de la garde, et un tout jeune homme, d'une grande et ancienne famille, qui était page de Napoléon. Ce même jour, Rostow, profitant de l'obscurité pour ne pas être reconnu en habit civil, se rendit tout droit chez Boris.

L'armée, qu'il venait de quitter, n'était point encore au diapason des nouveaux rapports établis au quartier général avec Napoléon et les Français, nos anciens ennemis devenus nos amis ; rapports qui étaient la conséquence naturelle du changement survenu dans la politique des deux pays. Bonaparte y inspirait encore à tous le même sentiment de haine, de mépris et de terreur. Rostow, discutant peu de jours auparavant avec un officier du détachement de Platow, s'était acharné à lui prouver qu'on traiterait Napoléon en criminel, et non en souverain, si on avait la bonne fortune de le faire prisonnier. Une autre fois, causant avec un colonel français blessé, il s'était échauffé au point de lui dire qu'il ne pouvait être question de paix entre

un Empereur légitime et un brigand ! Aussi éprouva-t-il un singulier étonnement à la vue des officiers français et de ces uniformes qu'il avait l'habitude de ne rencontrer qu'aux avant-postes. À peine les aperçut-il, que le sentiment naturel à un militaire, l'animosité qu'il ressentait toujours à leur vue, se réveilla en lui. Il s'arrêta sur le seuil du logement de Droubetzkoï, et demanda en russe s'il y était. Boris, au son d'une voix étrangère, sortit à sa rencontre, et ne put s'empêcher de laisser percer un certain déplaisir :

« Ah ! c'est toi ! je suis très content de te voir, dit-il néanmoins, mais pas assez à temps pour que Rostow n'eût pas saisi sa première impression.

– Je viens mal à propos ? dit-il froidement, je viens pour affaire, autrement…

– Mais pas du tout : je suis seulement étonné de te voir ici !… Je suis à vous dans un moment, répondit-il à quelqu'un qui l'appelait de l'autre chambre.

– Ah ! je le vois bien… je viens mal à propos, répéta Nicolas ; mais Boris avait déjà arrêté sa ligne de conduite, et il l'entraîna avec lui. Son regard calme et tranquille semblait s'être voilé et se dérober derrière « les lunettes bleues » du savoir-vivre.

– Tu as tort de le croire. Viens ! » Le couvert était mis, il le présenta à ses invités, et leur expliqua qu'il n'était pas un civil, mais un militaire et son ancien ami. Rostow regardait les Français d'un air maussade et les salua avec raideur.

Gelinski, nullement satisfait de l'apparition de ce Russe, ne lui fit aucun accueil. De son côté, Boris faisait mine de ne point s'apercevoir de la gêne qu'il avait ainsi introduite dans leur cercle, et s'efforçait de ranimer la conversation. Un des hôtes

s'adressant, avec une politesse toute française, à Rostow qui gardait un silence opiniâtre, demanda s'il n'était pas venu avec l'intention de voir l'Empereur Napoléon.

« Non, je suis venu pour affaire, » répondit brièvement Rostow.

Sa mauvaise humeur, accrue par le déplaisir évident qu'il causait à son ami, lui fit supposer que tous le regardaient également de travers : Ce n'était du reste que trop vrai : sa présence les gênait, et à cause de lui, la conversation languissait.

« Que font-ils ici ? » se demanda-t-il à lui-même.

« Je sens que je suis de trop, dit-il à Boris, laisse-moi te conter mon affaire, et je m'en vais.

– Mais non, reste ! Si tu es fatigué, va te reposer un peu dans ma chambre. »

Ils entrèrent dans la petite pièce où couchait Boris. Nicolas, sans prendre même la peine de s'asseoir, lui déroula, d'un ton irrité, toute l'affaire de Denissow, et lui demanda carrément s'il pouvait et voulait remettre sa supplique au général, pour être transmise à l'Empereur. Pour la première fois, le regard de Boris lui produisit un effet désagréable : Boris, en effet, les jambes croisées, regardait de côté et d'autre, et ne prêtait qu'une vague attention à son ami ; il l'écoutait comme un général écoute le rapport de son subordonné :

« Oui, j'ai entendu conter beaucoup de choses de ce genre, l'Empereur est très sévère à ce sujet. Il vaudrait mieux, à mon avis, ne pas la faire parvenir jusqu'à Sa Majesté, et l'adresser tout simplement au chef du corps d'armée ; ensuite, je crois que…

– C’est-à-dire que tu ne veux rien faire, dis-le-moi tout net ! s’écria Rostow avec irritation.

– Au contraire, je ferai ce que je pourrai. »

Gelinski appela Boris à travers la porte.

« Vas-y, vas-y… » dit Nicolas, et, refusant de prendre part au souper, il resta dans la petite chambre, qu’il se mit à arpenter dans tous les sens, au bruit animé des voix françaises.

XX

Le jour était mal choisi pour faire des démarches de ce genre. Il était impossible de se présenter chez le général de service, en frac et sans congé, et quand même Boris l’aurait voulu, celui-ci n’aurait pu rien faire le lendemain 27 juin (9 juillet), jour où furent signés les préliminaires de la paix. Les Empereurs échangèrent les grands-cordons de leurs ordres : Alexandre reçut la Légion d’honneur, et Napoléon, le Saint-André. Un grand banquet, auquel les Empereurs devaient assister, fut offert par le bataillon de la garde française au bataillon de Préobrajensky.

Plus Rostow pensait à la façon d’agir de Boris, plus il en était affecté. Il feignit de dormir quand Boris rentra, et le lendemain matin il s’éclipsa de bonne heure, pour aller courir les rues en habit civil et en chapeau rond, et examiner les Français, leurs uniformes et les maisons occupées par les deux souverains. Sur la place, on commençait à disposer les tables destinées au repas, et à pavoiser les façades des maisons de drapeaux russes et français, ornés des chiffres A et N.

« Il est évident que Boris ne veut rien faire, se disait Nicolas, et tout est fini entre nous !… mais je ne m'en irai pas sans avoir tenté l'impossible pour Denissow. Il faut que sa lettre parvienne à l'Empereur… et l'Empereur est là ! » ajoutait-il mentalement en se rapprochant sans le vouloir de la demeure impériale.

Deux chevaux tout sellés attendaient devant la porte : la suite se rassemblait pour escorter Alexandre.

« Je le verrai, mais comment lui remettrai-je moi-même la supplique ? Comment lui dirai-je tout ?… M'arrêterait-on par hasard à cause de mon habit civil ?… Non ! non ! Il comprendra que c'est une injustice, car il comprend tout, lui… Et si l'on m'arrête ?… Après tout, le grand mal… Ah ! on se rassemble… Eh bien, j'irai et je la remettrai : tant pis pour Droubetzkoï, qui m'y oblige !… »

Et avec une décision dont il ne se serait pas cru capable, il se dirigea vers l'entrée.

« Cette fois-ci, je ne laisserai pas échapper l'occasion comme à Austerlitz. Je tomberai à ses pieds, je le prierai, je le supplierai ! » Son cœur battait avec violence à la pensée de le revoir : « Il m'écoutera, me relèvera, me remerciera ! Il me dira : « Je suis heureux de pouvoir faire le bien et réparer les injustices ! »…

Et il passa, sans faire la moindre attention aux regards curieusement dirigés sur lui.

Un large escalier montait du perron au premier étage ; à droite était une porte fermée, et sous la voûte de l'escalier une autre porte, qui conduisait au rez-de-chaussée.

« Qui demandez-vous ? lui dit-on.

– C’est une supplique à remettre à Sa Majesté, répondit Nicolas d’une voix tremblante.

– Veuillez alors passer de son côté. »

À cette invitation faite avec indifférence, Rostow s’effraya de son entreprise ; la pensée de se trouver inopinément face à face avec l’Empereur était si séduisante et si terrible à la fois, qu’il était presque sur le point de s’enfuir, mais le fourrier de la chambre lui ouvrit la porte et le fit entrer chez l’officier de service.

Un homme de taille moyenne, de trente ans environ, en pantalon blanc, en bottes fortes, qui venait de passer une fine chemise de batiste, se faisait boutonner ses bretelles par son valet de chambre.

« Bien faite et la beauté du diable ! » disait-il à quelqu’un dans la pièce voisine. À la vue du jeune homme, il fronça le sourcil et se tut.

« Que désirez-vous ? Une supplique ?…

– Qu’est-ce que c’est ? demanda une voix dans l’autre chambre.

– Encore un pétitionnaire ! répondit celui qui s’habillait.

– Dites-lui d’attendre, remettez-le à plus tard. Il va sortir, il faut l’accompagner.

– Demain, demain, il est trop tard à présent… »

Rostow fit quelques pas vers la porte :

« De qui est la supplique, et qui êtes-vous ?

– Du major Denissow.

– Mais vous, qui êtes-vous ? un officier ?

– Le comte Rostow, lieutenant.

– Quelle hardiesse ! La supplique aurait dû être remise par votre chef. Partez vite, partez vite !… »

Et il reprit sa toilette interrompue.

Rostow sortit ; le perron était envahi par une foule de généraux en grande tenue, devant lesquels il se trouvait forcé de passer.

Et, mourant de peur, rien qu'en songeant qu'il pouvait rencontrer l'Empereur, il craignait de se couvrir de honte, d'être mis aux arrêts devant lui, il comprenait et regrettait toute l'inconvenance de sa conduite, et se glissait les yeux baissés hors de cette brillante réunion, lorsqu'une voix de basse bien connue l'appela par son nom, et une main se posa sur son épaule :

« Que faites-vous donc là, mon cher, et en habit civil encore ? »

C'était un général de cavalerie, ancien divisionnaire de Rostow, qui avait su pendant cette campagne conquérir les bonnes grâces de l'Empereur.

Le jeune homme, effrayé, s'empressa de se justifier, mais, la bonhomie railleuse de son chef l'ayant rassuré, il le prit à part, lui exposa l'affaire d'une voix émue et implora son appui. Le général branla la tête d'un air soucieux :

« C’est triste pour ce brave, dit-il, donne-moi la supplique. »

À peine la lui avait-il remise, qu’un bruit d’éperons résonna sur l’escalier, et le général se rapprocha des autres. C’était la suite qui descendait et qui se mit immédiatement en selle. L’écuyer Heine, le même qui était à Austerlitz, amena le cheval de l’Empereur ; un léger craquement de bottes se fit entendre, et Rostow devina aussitôt quel était celui qui descendait les degrés. Oubliant sa crainte d’être reconnu, il s’avança au milieu de quelques autres curieux, et revit, après un intervalle de deux ans, ces traits, ce regard, cette démarche, cet ensemble séduisant de douceur et de majesté qui lui étaient si chers… Son enthousiasme et son amour se réveillèrent avec une nouvelle force. L’Empereur portait l’uniforme du régiment de Préobrajensky, le pantalon de peau collant, les bottes fortes, et sur la poitrine la plaque d’un ordre étranger (la Légion d’honneur) que Nicolas ne connaissait pas. Tenant son chapeau sous son bras, et mettant ses gants, il s’arrêta au haut des marches du perron, et éclaira tout ce qui l’entourait de son lumineux regard. Il jeta quelques mots en passant à certains privilégiés, et, reconnaissant le général de cavalerie, il lui sourit et l’appela à lui d’un signe de la main.

Toute la suite recula, et Rostow put s’apercevoir qu’une assez longue conversation s’engageait entre eux deux.

L’Empereur fit un pas vers son cheval, la suite et la foule de la rue s’élancèrent en avant, et Alexandre, saisissant le pommeau de la selle, se retourna encore une fois vers le général, et lui dit d’une voix accentuée, comme s’il tenait à être entendu de tous :

« Impossible, général, et c’est impossible parce que la loi est au-dessus de moi ! » Il posa le pied dans l’étrier, le général

s'inclina respectueusement. Pendant que l'Empereur s'éloignait au galop, Nicolas, oubliant tout dans son exaltation, courut à sa suite avec la foule.

XXI

Les bataillons de Préobrajensky et de la garde française avec ses hauts bonnets à poils étaient alignés, le premier à droite, le second à gauche.

Au moment où l'Empereur s'avançait vers eux et où ils lui présentaient les armes, un autre groupe de cavaliers, en avant desquels s'avançait un personnage que Rostow devina tout de suite être Napoléon, déboucha de l'autre côté de la place. Il arrivait au galop sur un cheval gris, pur sang arabe, couvert d'une chabraque amarante brodée d'or. Il portait son petit chapeau, le grand cordon de Saint-André et un uniforme bleu foncé entr'ouvert sur un gilet blanc. Dès qu'il fut près de l'Empereur Alexandre, il souleva son chapeau, et l'œil exercé de Rostow remarqua qu'il ne se tenait pas bien en selle. Les bataillons crièrent : « Hourra ! » et « Vive l'Empereur ! » Ayant échangé quelques paroles, les illustres alliés descendirent de cheval et se donnèrent la main. Le sourire de Napoléon était contraint et désagréable, tandis que celui d'Alexandre se distinguait par une bienveillance toute naturelle.

Rostow ne les quitta pas des yeux, malgré les ruades des chevaux de la gendarmerie française, chargée de contenir la foule ; il était stupéfait de voir l'Empereur traiter Napoléon d'égal à égal, et ce dernier en faire autant avec une parfaite aisance.

Les deux souverains, accompagnés de leur suite, s'approchèrent du bataillon de Préobrajensky ; Rostow, qui se trouvait au premier rang d'une foule considérable massée en cet endroit, se trouva si près de son Empereur bien-aimé, qu'il eut peur d'être reconnu.

« Sire, je vous demande la permission de donner la Légion d'honneur au plus brave de vos soldats, » dit une voix nette, en prononçant distinctement chaque syllabe. C'était le petit Bonaparte qui parlait ainsi, en regardant, de bas en haut, droit dans les yeux du Tsar, qui, l'écoutant avec attention, lui sourit en lui faisant un signe affirmatif.

« À celui qui s'est le plus vaillamment conduit dans cette guerre ! ajouta Napoléon avec un calme irritant pour Rostow, et en regardant avec assurance les soldats russes alignés, qui présentaient les armes et fixaient, immobiles, les yeux sur la figure du Tsar :

– Votre Majesté me permettra-t-elle de demander l'avis du colonel ? » dit Alexandre, en faisant quelques pas vers le prince Kozlovsky, commandant du bataillon. Bonaparte ôta avec peine de sa petite main blanche son gant, qui se déchira, et le jeta. Un aide de camp s'élança pour le ramasser.

« À qui la donner ? demanda l'Empereur Alexandre, assez bas et en russe.

– À celui que Votre Majesté choisira. »

L'Empereur fronça le sourcil involontairement et ajouta :

« Il faut pourtant lui répondre. »

Le regard de Kozlovsky parcourut les rangs et glissa sur Rostow.

« Serait-ce à moi par hasard ? » se dit celui-ci.

« Lazarew, » dit le colonel d'un air décidé, et le premier soldat du rang en sortit aussitôt, le visage tressaillant d'émotion, comme il arrive toujours à un appel fait inopinément devant le front.

« Où vas-tu ? ne bouge pas ! » murmurèrent plusieurs voix, et Lazarew, ne sachant où aller, s'arrêta effrayé.

Napoléon tourna imperceptiblement la tête en arrière, et tendit sa petite main potelée comme pour saisir quelque chose. Les personnes de sa suite, devinant à l'instant son désir, s'agitèrent, chuchotèrent, se passèrent de l'une à l'autre un petit objet, et un page, le même que Nicolas avait vu chez Boris, s'élança en avant, et, saluant avec respect, déposa dans cette main tendue une croix à ruban rouge. Napoléon la prit sans la regarder et s'approcha de Lazarew, qui, les yeux écarquillés, continuait obstinément à regarder son Empereur. Jetant un coup d'œil au Tsar pour bien lui prouver que ce qu'il allait faire était une gracieuseté à son intention, Napoléon posa sa main, qui tenait la croix, sur la poitrine du soldat, comme si son attouchement seul devait suffire à rendre à tout jamais ce brave heureux d'avoir été décoré et distingué entre tous. Sa main daigna donc toucher la poitrine du soldat, et la croix qu'il y appliquait fut aussitôt attachée par les officiers empressés des deux suites. Lazarew suivait d'un air sombre les gestes de ce petit homme, et reporta, sans changer de pose, son regard sur son souverain, comme pour lui demander ce qu'il devait faire ; n'en recevant aucun ordre, il resta pendant un certain temps dans son immobilité de statue.

Les Empereurs remontèrent à cheval et s'éloignèrent. Les Préobrajensky rompirent les rangs, se mêlèrent aux grenadiers français et s'assirent autour des tables.

Lazarew occupait la place d'honneur ; militaires et civils, officiers russes et français, tous l'embrassaient, le félicitaient, lui serraient les mains, l'entouraient à l'envi, et le bourdonnement des deux langues, mêlé aux rires et aux chants, s'entendait de tous côtés sur la place. Deux officiers, aux figures échauffées et joyeuses, passèrent devant Rostow :

« Quel régal, mon cher !… et servis avec de l'argenterie !… As-tu vu Lazarew ?

– Je l'ai vu.

– On assure que demain les Préobrajensky traiteront les Français.

– Quel bonheur pour ce Lazarew ! 1 200 francs de pension à vie !

– En voilà un bonnet ! criait un Préobrajensky, en mettant sur sa tête le bonnet à poil d'un grenadier.

– C'est charmant !

– Connais-tu le mot d'ordre ? disait un officier de la garde à un camarade. Avant-hier c'était : « Napoléon, France, bravoure » ; hier c'était « Alexandre, Russie, grandeur » Un jour c'est Napoléon qui le donne, le lendemain c'est l'Empereur, et demain il enverra la croix de Saint-Georges au plus brave soldat de la garde française. On ne peut faire autrement que de lui rendre la pareille. »

Boris, qui, avec son ami Gelinski, était venu pour admirer le banquet, aperçut Rostow appuyé au coin d'une maison :

« Nicolas ! bonjour ; qu'es-tu donc devenu ?… nous ne nous sommes pas vus. Qu'as-tu donc ? ajouta-t-il, en remarquant son air farouche et défait.

– Rien, rien.

– Tu viendras tantôt ?

– Oui, j'irai. »

Rostow resta longtemps adossé contre la muraille, suivant des yeux les héros de la fête, pendant qu'un douloureux travail intérieur s'accomplissait en lui. Des doutes terribles envahissaient son âme, et il ne pouvait leur donner de solution satisfaisante. Il pensait à Denissow, à son indifférence chagrine, à sa soumission inattendue ; il revoyait l'hôpital, sa saleté, ses épouvantables maladies, ces bras et ces jambes qui manquaient, et il croyait encore sentir l'odeur du cadavre. Cette impression fut si vive, qu'il chercha instinctivement autour de lui d'où elle lui montait à la gorge. Il pensait à Bonaparte, à son air satisfait, à Bonaparte empereur, aimé et respecté de son souverain bien-aimé ! Mais alors, pourquoi tous ces membres mutilés ? pourquoi tous ces gens tués ? D'un côté, Lazarew décoré, de l'autre Denissow puni sans espoir de grâce !… Et il s'effrayait lui-même du tour que prenaient ses réflexions.

La faim et le fumet des plats le tirèrent de cette rêverie, et comme, après tout, il fallait manger avant de s'en retourner, il entra dans l'auberge voisine. Un grand nombre d'officiers, arrivés comme lui en habit civil, y étaient réunis, et ce fut à grand'peine qu'il parvint à se faire servir à dîner. Deux camarades de sa division se joignirent à lui : on causa de la paix, et tous, comme du reste la majeure partie de l'armée, en exprimèrent leur mécontentement. Ils assuraient que si on avait tenu bon après Friedland, Napoléon était perdu, parce qu'il n'avait plus ni vivres ni munitions. Nicolas mangeait en silence et buvait

encore plus qu'il ne mangeait ; deux bouteilles de vin y avaient déjà passé, et cependant le chaos qui était dans sa tête l'accablait toujours et ne se débrouillait pas ; il avait peur de s'abandonner à ses pensées et ne pouvait parvenir à les écarter. Tout à coup, à la réflexion d'un officier qui disait que la vue des Français était chose humiliante, il s'écria, avec une violence que rien ne justifiait dans ce moment et qui étonna son voisin, qu'il ne lui convenait pas de juger ce qui aurait le mieux valu. Sa figure s'empourpra :

« Comment pouvez-vous censurer les actions de l'Empereur ? poursuivit-il. Quel droit avons-nous de le faire ? Nous ne connaissons ni son but, ni son mobile !

– Mais je n'ai pas dit un mot de l'Empereur, reprit l'officier, ne pouvant attribuer qu'à l'ivresse cette étrange sortie.

– Nous ne sommes pas des bureaucrates diplomates, nous sommes des soldats et rien de plus, continua Rostow exaspéré. On ordonne de mourir et l'on meurt !... et si l'on est puni, eh bien, tant pis, c'est qu'on l'a mérité !... ce n'est pas à nous de juger ! S'il plaît à notre souverain de reconnaître Napoléon comme Empereur, et de conclure avec lui une alliance, c'est qu'il faut que ce soit ainsi ; et si nous nous mettons à tout juger, à tout critiquer, il ne restera bientôt plus rien de sacré pour nous. Nous finirons par dire que Dieu n'existe pas, qu'il n'y a rien ! » ajouta-t-il en frappant du poing sur la table, et ses idées, tout incohérentes qu'elles paraissaient évidemment à ses auditeurs, étaient au contraire la conséquence logique et sensée de ses réflexions.

« Nous n'avons qu'une chose à faire : remplir notre devoir, nous battre et ne jamais penser, voilà tout ! s'écria-t-il en terminant.

– Et boire ! ajouta un des officiers, désirant éviter une querelle.

– Oui, et boire ! répéta avec empressement Nicolas. Eh ! garçon, encore une bouteille ! »

FIN DU PREMIER VOLUME

À propos de cette édition électronique



Comte Léon Tolstoï

LA GUERRE ET LA PAIX

TOME II

(1863-1869)

Traduction par UNE RUSSE

Table des matières

DEUXIÈME PARTIE

L’INVASION

1807 – 1812

CHAPITRE PREMIER

I

En 1808, l'Empereur Alexandre se rendit à Erfurth pour avoir avec Napoléon une nouvelle entrevue, dont la pompe solennelle défraya longtemps les conversations des cercles aristocratiques de Pétersbourg.

En 1809, l'alliance des « deux arbitres du monde », comme on appelait alors les deux souverains, était si intime, qu'au moment où Napoléon déclara la guerre à l'Autriche, l'Empereur Alexandre décida qu'un corps d'armée russe passerait la frontière pour soutenir Bonaparte, son ennemi d'autrefois, contre son ex-allié l'Empereur d'Autriche, et le bruit courut qu'il était question d'un mariage entre Napoléon et une sœur de l'empereur.

En dehors des combinaisons et des éventualités de la politique extérieure, la société russe se préoccupait vivement à cette époque des réformes décrétées dans toutes les parties de l'administration. Cependant, malgré ces graves préoccupations, l'existence de tous les jours, la vraie existence individuelle, avec ses intérêts matériels de santé, de maladie, de travail, et de repos, ses aspirations intellectuelles vers les sciences, la poésie, la musique, ses passions, ses haines, ses amours, et ses amitiés, n'en suivait pas moins son cours habituel, sans s'inquiéter outre mesure du rapprochement ou de la rupture avec Napoléon, ni des grandes réformes entreprises.

Tous les projets philanthropiques de Pierre, qui, par suite de son manque de persévérance, étaient jusqu'à présent restés sans résultat, avaient été mis à exécution par le prince André, qui n'avait pas quitté la campagne, et cela, sans qu'il en fît grand étalage ou y trouvât grande difficulté. Doué de ce qui manquait essentiellement à son ami, c'est-à-dire d'une ténacité pratique, il savait donner, sans secousse et sans effort, l'impulsion à l'ensemble d'une entreprise : les trois cents paysans d'une de ses terres furent inscrits comme agriculteurs libres (un des premiers faits de ce genre en Russie) ; sur ses autres terres, la corvée fut remplacée par la redevance ; à Bogoutcharovo, il avait établi à ses frais une sage-femme, et le prêtre recevait un surplus d'émoluments, pour apprendre à lire aux enfants du village et de la domesticité.

Il partageait son temps entre Lissy-Gory, où son fils était encore entre les mains des femmes, et son ermitage de Bogoutcharovo, comme l'appelait son père. Malgré l'indifférence qu'il avait témoignée devant Pierre pour les événements du jour, il en suivait la marche avec un vif intérêt et recevait beaucoup de livres. Il remarquait avec surprise que des personnes arrivant en droite ligne de Pétersbourg pour faire visite à son père ; c'est-à-dire venant du centre même de l'action, où elles étaient à portée de tout savoir, aussi bien comme politique intérieure que comme politique étrangère, étaient de beaucoup moins bien informées que lui, qui vivait cloîtré sur sa terre.

Malgré le temps que lui prenaient la régie de ses propriétés et ses lectures variées, le prince André trouva encore moyen d'écrire une analyse critique de nos deux dernières campagnes, si malheureuses, et d'élaborer un projet de réforme de nos codes et de nos règlements militaires.

À la fin de l'hiver de 1809, il fit une tournée dans les terres de Riazan qui appartenaient à son fils, dont il était tuteur.

Assis, par un beau soleil de printemps, dans le fond de sa calèche, la pensée flottant dans l'espace, il regardait vaguement à droite et à gauche, et sentait s'épanouir tout son être, sous le charme de la première verdure des jeunes bourgeons des bouleaux, et des nuées printanières, qui couraient sur l'azur foncé du ciel. Après avoir laissé derrière lui le bac, où il avait passé l'année précédente avec Pierre, puis un village de pauvre apparence, avec ses granges et ses enclos, une descente vers le pont où un reste de neige fondait tout doucement, et la montée argileuse qui traversait des champs de blé, il entra dans un petit bois qui bordait la route des deux côtés. Grâce à l'absence de vent, il y faisait presque chaud ; aucun souffle n'agitait les bouleaux, tout couverts de feuilles naissantes, dont la sève poissait la couleur vert tendre. Par ci par là, la première herbe soulevait et perçait de ses touffes, émaillées de petites fleurs violettes, le tapis de feuilles mortes qui jonchaient le sol entre les arbres, au milieu desquels quelques sapins rappelaient désagréablement l'hiver par leur teinte sombre et uniforme. Les chevaux s'ébrouèrent : l'air était si doux qu'ils étaient couverts de sueur.

Pierre, le domestique, dit quelques mots au cocher, qui lui répondit affirmativement ; mais, l'assentiment de ce dernier ne lui suffisant pas, il se tourna vers son maître :

« Excellence, comme il fait bon respirer !

– Quoi ? Que dis-tu ?

– Il fait bon, Excellence !

– Ah oui, se dit le prince André à lui-même… Il parle sans doute du printemps ?… C'est vrai… comme tout est déjà vert, et

si vite ?… Voilà le bouleau, le merisier, l'aune qui verdissent, et les chênes ?… Je n'en vois pas… Ah ! en voilà un ! »

À deux pas de lui, sur le bord de la route, un chêne, dix fois plus grand et plus fort que ses frères les bouleaux, un chêne géant, étendait au loin ses vieilles branches mutilées, et de profondes cicatrices perçaient son écorce arrachée. Ses grands bras décharnés, crochus, écartés en tous sens, lui donnaient l'aspect d'un monstre farouche, dédaigneux, plein de mépris, dans sa vieillesse, pour la jeunesse qui l'entourait et qui souriait au printemps et au soleil, dont l'influence le laissait insensible :

« Le printemps, l'amour, le bonheur ?… En êtes-vous encore à caresser ces illusions décevantes, semblait dire le vieux chêne. N'est-ce pas toujours la même fiction ? Il n'y a ni printemps, ni amour, ni bonheur !… Regardez ces pauvres sapins meurtris, toujours les mêmes… Regardez les bras noueux qui sortent partout de mon corps décharné… me voilà tel qu'ils m'ont fait, et je ne crois ni à vos espérances, ni à vos illusions ! »

Le prince André le regarda plus d'une fois en le dépassant, comme s'il en attendait une mystérieuse confidence, mais le chêne conserva son immobilité obstinée et maussade, au milieu des fleurs et de l'herbe qui poussaient à ses pieds : « Oui, ce chêne a raison, mille fois raison. Il faut laisser à la jeunesse les illusions. Quant à nous, nous savons ce que vaut la vie : elle n'a plus rien à nous offrir !… » Et tout un essaim de pensées tristes et douces s'éleva dans son âme. Il repassa son existence, et en arriva à cette conclusion désespérée, mais cependant tranquillisante, qu'il ne lui restait plus désormais qu'à végéter sans but et sans désirs, à s'abstenir de mal faire et à ne plus se tourmenter !

II

Le prince André, obligé, par suite de ses affaires de tutelle, de se rendre chez le maréchal de noblesse du district, qui n'était autre que le comte Élie Andréïévitch Rostow, fit cette course dans les premiers jours de mai : la forêt était toute feuillue, et la chaleur et la poussière si fortes, que le moindre filet d'eau donnait envie de s'y baigner.

Préoccupé des demandes qu'il avait à adresser au comte, il s'était déjà engagé, sans s'en apercevoir, dans la principale allée du jardin qui menait à la maison d'Otradnoë, lorsque de joyeuses voix féminines se firent entendre dans un des massifs, et il vit quelques jeunes filles accourir à la rencontre de sa calèche. La première, une brune, qui avait la taille très mince, les yeux noirs, une robe de nankin, avec un mouchoir de poche blanc jeté négligemment sur sa tête, d'où s'échappaient des mèches de cheveux ébouriffés, s'avançait vivement en lui criant quelque chose ; mais, à la vue d'un étranger, elle se retourna brusquement sans le regarder, et s'enfuit en éclatant de rire !

Le prince André éprouva une impression douloureuse. La journée était si belle, le soleil si étincelant, tout respirait un tel bonheur et une telle gaieté, jusqu'à cette fillette, à la taille flexible, qui tout entière à sa folle mais heureuse insouciance, semblait songer si peu à lui, qu'il se demanda avec tristesse : « De quoi se réjouit-elle donc ? À quoi pense-t-elle ? Ce n'est sûrement ni le code militaire ni l'organisation des redevances qui l'intéressent. »

Le comte Élie Andréïévitch vivait à Otradnoë comme par le passé, recevant chez lui tout le gouvernement, et offrant à ses invités des chasses, des spectacles, et des dîners avec accompagnement de musique. Toute visite était une bonne fortune pour

lui : aussi le prince André dut-il céder à ses instances et coucher chez lui.

La journée lui parut des plus ennuyeuses, car ses hôtes et les principaux invités l'accaparèrent entièrement. Cependant il lui arriva à plusieurs reprises de regarder Natacha qui riait et s'amusait avec la jeunesse, et chaque fois il se demandait encore : « À quoi peut-elle donc penser ? »

Le soir, il fut longtemps sans pouvoir s'endormir : il lut, éteignit sa bougie, et la ralluma. Il faisait une chaleur étouffante dans sa chambre, dont les volets étaient fermés, et il en voulait à ce vieil imbécile (comme il appelait Rostow) de l'avoir retenu, en lui assurant que les papiers nécessaires manquaient ; il s'en voulait encore plus à lui-même d'avoir accepté son invitation.

Il se leva pour ouvrir la fenêtre ; à peine eut-il poussé au dehors les volets, que la lune, qui semblait guetter ce moment, inonda la chambre d'un flot de lumière. La nuit était fraîche, calme et transparente ; en face de la croisée s'élevait une charmille, sombre d'un côté, éclairée et argentée de l'autre ; dans le bas, un fouillis de tiges et de feuilles ruisselait de gouttelettes étincelantes ; plus loin, au delà de la noire charmille, un toit brillait sous sa couche de rosée ; à droite s'étendaient les branches feuillues d'un grand arbre, dont la blanche écorce miroitait aux rayons de la pleine lune qui voguait sur un ciel de printemps pur et à peine étoilé. Le prince André s'accouda sur le rebord de la fenêtre, et ses yeux se fixèrent sur le paysage. Il entendit alors, à l'étage supérieur, des voix de femmes… On n'y dormait donc pas !

« Une seule fois encore, je t'en prie ! dit une des voix, que le prince André reconnut aussitôt.

– Mais quand donc dormiras-tu ? reprit une autre voix.

– Mais si je ne puis dormir, ce n'est pas de ma faute ! Encore une fois… » Et ces deux voix murmurèrent à l'unisson le refrain d'une romance.

« Dieu, que c'est beau ! Eh bien, maintenant allons dormir.

– Va dormir, toi. Quant à moi, ça m'est impossible. »

On distinguait le léger frôlement de la robe de celle qui venait de parler, et même sa respiration, car elle devait s'être penchée en dehors de la fenêtre. Tout était silencieux, immobile ; on aurait dit que les ombres et les rayons projetés par la lune s'étaient pétrifiés. Le prince André avait peur de trahir par un geste sa présence involontaire.

« Sonia ! Sonia ! reprit la première voix, comment est-il possible de dormir ? Viens donc voir, comme c'est beau ! Dieu, que c'est beau !… éveille-toi ! » Et elle ajouta avec émotion : « Il n'y a jamais eu de nuit aussi ravissante, jamais, jamais !… ! » La voix de Sonia murmura une réponse. « Mais viens donc, regarde cette lune, mon cœur, ma petite âme, mais viens donc !… Mets-toi sur la pointe des pieds, rapproche tes genoux… on peut s'y tenir deux en se serrant un peu, tu vois, comme cela ?

– Prends donc garde, tu vas tomber. »

Il y eut comme une lutte, et la voix mécontente de Sonia reprit :

« Sais-tu qu'il va être deux heures ?

– Ah ! tu me gâtes tout mon plaisir ! va-t'en, va-t'en ! »

Le silence se rétablit, mais le prince André sentait, à ses légers mouvements et à ses soupirs, qu'elle était encore là.

« Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! dit-elle tout à coup. Eh bien, allons dormir, puisqu'il le faut !… » Et elle ferma la croisée avec bruit.

« Ah oui ! que lui importe mon existence ! » se dit le prince André, qui avait écouté ce babillage, et qui, sans savoir pourquoi, avait craint et espéré entendre parler de lui… toujours elle, c'est comme un fait exprès ! Et il s'éleva dans son cœur un mélange confus de sensations et d'espérances, si jeunes et si opposées à sa vie habituelle, qu'il renonça à les analyser ; et, se jetant sur son lit, il s'endormit aussitôt.

III

Le lendemain matin, ayant pris congé du vieux comte, il partit sans voir les dames.

Au mois de juin, le prince André, en revenant chez lui, traversa de nouveau la forêt de bouleaux. Les clochettes de l'attelage y sonnaient plus sourdement que six semaines auparavant. Tout était épais, touffu, ombreux : les sapins dispersés çà et là ne nuisaient plus à la beauté de l'ensemble, et les aiguilles verdissantes de leurs branches témoignaient d'une manière éclatante qu'eux aussi subissaient l'influence générale.

La journée était chaude, il y avait de l'orage dans l'air : une petite nuée arrosa la poussière de la route et l'herbe du fossé : le côté gauche du bois restait dans l'ombre ; le côté droit, à peine agité par le vent, scintillait tout mouillé au soleil : tout fleurissait, et, de près et de loin, les rossignols se lançaient leurs roulades.

« Il me semble qu'il y avait ici un chêne qui me comprenait, » se dit le prince André, en regardant sur la gauche, et attiré à son insu par la beauté de l'arbre qu'il cherchait. Le vieux chêne transformé s'étendait en un dôme de verdure foncée, luxuriante, épanouie, qui se balançait, sous une légère brise, aux rayons du soleil couchant. On ne voyait plus ni branches fourchues ni meurtrissures : il n'y avait plus dans son aspect ni défiance amère ni chagrin morose ; rien que les jeunes feuilles pleines de sève qui avaient percé son écorce séculaire, et l'on se demandait avec surprise si c'était bien ce patriarche qui leur avait donné la vie !

« Oui, c'est bien lui ! » s'écria le prince André, et il sentit son cœur inondé de la joie intense que lui apportaient le printemps et cette nouvelle vie. Les souvenirs les plus intimes, les plus chers de son existence, défilèrent devant lui. Il revit le ciel bleu d'Austerlitz, les reproches peints sur la figure inanimée de sa femme, sa conversation avec Pierre sur le radeau, la petite fille ravie par la beauté de la nuit, et cette nuit, cette lune, tout se représenta à son imagination : « Non, ma vie ne peut être finie à trente et un ans ! Ce n'est pas assez que je sente ce qu'il y a en moi, il faut que les autres le sachent ! Il faut que Pierre et cette fillette, qui allait s'envoler dans le ciel, apprennent à me connaître ! Il faut que ma vie se reflète sur eux, et que leur vie se confonde avec la mienne ! »

Revenu de son excursion, il se décida à aller en automne à Pétersbourg, et s'ingénia à trouver des prétextes plausibles à ce voyage. Une série de raisons, plus péremptoires les unes que les autres, lui en démontra la nécessité : il n'était pas même éloigné de reprendre du service ; il s'étonnait d'avoir pu douter de la part active que lui réservait encore l'avenir. Et pourtant un mois auparavant il regardait comme impossible pour lui de quitter la campagne, et il se disait que son expérience se perdrait sans utilité, et serait un véritable non-sens, s'il n'en tirait pas un parti

pratique. Il ne comprenait pas comment, sur la foi d'un pauvre raisonnement dénué de toute logique, il avait pu croire jadis que ce serait s'abaisser, après tout ce qu'il avait vu et appris, de croire encore à la possibilité d'être utile, à la possibilité d'être heureux et d'aimer. Sa raison lui disait à présent le contraire : il s'ennuyait, ses occupations habituelles ne l'intéressaient plus, et souvent, seul dans son cabinet, il se levait, s'approchait du miroir, se regardait longuement ; reportant ensuite les yeux sur le portrait de Lise, avec ses cheveux relevés à la grecque en petites boucles sur le front : il lui semblait que, sortant de son cadre doré, et oubliant ses mystérieuses et suprêmes paroles, elle le suivait des yeux avec une affectueuse curiosité et un gai sourire. Souvent il marchait dans la chambre, les mains croisées derrière le dos, fronçant le sourcil, ou souriant à ses visions confuses et décousues, à Pierre, à la jeune fille de la fenêtre, au chêne, à la gloire, à la beauté de la femme, à l'amour qui avait manqué à sa vie ! Lorsqu'on venait à le déranger pendant ses rêveries, il répondait d'une façon sèche, sévère, désagréable, mais avec une logique serrée, comme pour s'excuser envers lui-même du vague de ses pensées intimes, ce qui faisait dire à la princesse Marie que les occupations intellectuelles desséchaient le cœur des hommes.

IV

Le prince André arriva à Pétersbourg au mois d'août 1809. La gloire du jeune Spéransky, ainsi que son énergie dans l'exécution des réformes, y étaient à leur apogée. À cette même époque, l'Empereur s'était foulé le pied en faisant une chute de voiture, et, obligé par suite de garder pendant trois semaines un repos absolu, il travaillait tous les jours avec lui. C'est alors que s'élaborèrent les deux célèbres oukases qui devaient révolution-

ner la société. L'un supprimait les rangs de cour, et l'autre réglait les examens à subir pour être nommé assesseur de collège et conseiller d'État ; de plus, il créait toute une constitution gouvernementale, qui devait changer de fond en comble l'ordre établi jusqu'alors dans les administrations financières, judiciaires et autres, depuis le conseil de l'empire jusqu'au conseil communal. Les vagues rêveries libérales que l'Empereur nourrissait en lui depuis son avènement au trône prenaient corps peu à peu, et se réalisaient avec l'aide de ses conseillers, Czartorisky, Novosiltsow, Kotchoubey et Strogonow, qu'il appelait en riant : le comité de Salut public.

En ce moment, Spéransky les remplaçait tous pour la partie civile, et Araktchéïew pour la partie militaire. Le prince André, en qualité de chambellan, parut à la cour, et l'Empereur, sur le passage duquel il se trouva à deux reprises, ne daigna pas l'honorer d'une parole. Il avait toujours cru remarquer que ni sa personne ni sa figure n'étaient sympathiques à Sa Majesté. Son soupçon fut confirmé par le regard froid et sec qui l'enveloppa, et il apprit bientôt que l'Empereur avait été mécontent de lui voir prendre sa retraite en 1805.

« Nos sympathies et nos antipathies ne se commandent pas, se dit le prince André ; aussi vaudra-t-il mieux ne pas lui présenter mon mémoire sur le nouveau code militaire, mais le lui faire passer, et lui laisser faire son chemin tout seul ! » Il le soumit pourtant à un vieux maréchal ami de son père, qui le reçut très affectueusement et lui promit d'en parler au souverain.

Dans le courant de la semaine, le prince André fut appelé chez le ministre de la guerre, le comte Araktchéïew.

À neuf heures du matin, au jour fixé, le prince André entra dans le salon de réception du comte ; il ne le connaissait pas

personnellement, ne l'avait jamais vu, et tout ce qu'il avait appris sur lui ne lui inspirait ni respect ni estime :

« Il est le ministre de la guerre, il a la confiance de l'Empereur… peu importent donc ses qualités personnelles !… Il est chargé d'examiner mon mémoire et lui seul peut le lancer, » se disait le prince André.

À l'époque où il remplissait ses fonctions d'aide de camp, il avait assisté aux audiences données par différents personnages haut placés, et il avait remarqué que chacune avait son caractère particulier. Ici, elle en avait un complètement exceptionnel. Sur toutes les figures de ceux qui attendaient leur tour, on lisait indistinctement un sentiment général d'embarras, auquel se mêlait un air de soumission de commande. Ceux qui étaient les plus élevés en grade dissimulaient, sous des manières dégagées, et en plaisantant sur eux-mêmes et sur le ministre, le malaise qu'ils éprouvaient. D'autres restaient soucieux, d'autres riaient en chuchotant, et en répétant tout bas le sobriquet de « Sila[1] Andréïévitch », que l'on avait donné au ministre. Un général, visiblement offensé d'attendre aussi longtemps, regardait autour de lui, en se croisant négligemment les jambes, et en souriant avec dédain.

Mais dès que la porte s'ouvrit, tous les visages prirent la même expression, celle de la crainte. Le prince André avait demandé à l'officier de service de l'annoncer : celui-ci lui répondit ironiquement que son tour viendrait. Un militaire dont l'air effaré et malheureux avait frappé le prince André entra dans le cabinet du ministre, après que quelques personnes qui y avaient été introduites en furent sorties reconduites par l'aide de camp. Son audience fut longue : on entendit les éclats violents d'une voix désagréable, et l'officier, pâle, les lèvres tremblantes, en sortit et traversa le salon, la tête dans ses mains.

---

[1] Sila, force : jeu de mots. (*Note du traducteur*.)

Ce fut le tour du prince André.

« À droite vers la fenêtre, » lui murmura-t-on à l'oreille.

Il entra dans un cabinet proprement tenu, mais sans luxe, et il vit devant lui un homme de quarante ans environ, dont le buste trop long supportait une tête d'une longueur également disproportionnée. Ses cheveux étaient coupés court, ses rides fortement accusées, et ses sourcils épais se fronçaient au-dessus de deux yeux éteints d'un vert glauque, et d'un nez rouge qui retombait sur sa bouche. Ce personnage tourna la tête de son côté, mais sans le regarder :

« Que demandez-vous ?

– Je ne demande rien, Excellence, » dit tranquillement le prince André.

Les yeux d'Araktchéïew se levèrent :

« Asseyez-vous, vous êtes le prince Bolkonsky ?

– Je ne demande rien, mais Sa Majesté l'Empereur a daigné envoyer mon mémoire à Votre Excellence.

– Je vous ferai observer, mon très cher, que j'ai lu votre mémoire, dit Araktchéïew en l'interrompant, et ne prononçant avec politesse que les deux premiers mots, pour reprendre immédiatement après son ton méprisant et grondeur. Vous proposez de nouvelles lois militaires ? Il y en a beaucoup d'anciennes, et personne ne les exécute… Aujourd'hui on ne fait qu'en écrire, c'est plus facile.

– C’est d’après la volonté de Sa Majesté l’Empereur que je suis venu demander à Votre Excellence ce qu’elle compte faire de mon mémoire.

– Je l’ai envoyé au comité, en y ajoutant mon opinion… je ne l’approuve pas, poursuivit-il en se levant ; et, prenant un papier sur la table, il le remit au prince André : – Voilà ! »

En travers de la feuille était écrit au crayon, sans orthographe, et sans ponctuation aucune : « Pas de base logique, copié sur le code militaire français, diffère sans motif du règlement militaire ! »

« Dans quel comité va-t-il être examiné ?

– Dans le comité chargé de la révision du code militaire, et j’ai présenté Votre Noblesse pour y être inscrite comme membre, mais sans appointements. »

Le prince André sourit :

« Je n’aurais pas accepté autrement.

– Membre sans appointements, vous entendez bien… j’ai l’honneur… Eh ! qu’y a-t-il là-bas encore ? » cria-t-il en le congédiant.

V

En attendant la nouvelle officielle de sa nomination comme membre du comité, le prince André renouvela connaissance avec les personnes au pouvoir qui pouvaient lui être utiles. Une

curiosité inquiète et irrésistible, analogue à celle qui s'emparait de lui la veille d'une bataille, l'entraînait vers les sphères élevées, où se combinaient les mesures qui devaient avoir une si grande influence sur le sort de millions d'êtres ; il devinait, à l'irritation des vieux, aux efforts de ceux qui brûlaient du désir de savoir ce qui se passait, à la réserve des initiés, à l'agitation soucieuse de tous, au nombre infini de comités et de commissions, qu'il se préparait à Pétersbourg, dans cette année 1809, une formidable bataille civile, dont le général en chef était Spéransky, lequel avait pour lui tout l'attrait de l'inconnu et du génie.

La réforme, dont il n'avait qu'une vague idée, et le grand réformateur lui-même le préoccupaient si vivement, que la destinée de son mémoire n'eut plus pour lui qu'un intérêt secondaire.

Sa position personnelle lui ouvrit les cercles les plus différents et les plus élevés de la société. Le parti des réorganisateurs l'accueillit avec sympathie, d'abord à cause de sa réputation de haute intelligence et de grand savoir, et ensuite du renom de libéral que lui avait valu l'émancipation de ses paysans. Le parti des mécontents, opposé aux réformes, crut trouver en lui un renfort ; on supposa qu'il partageait les idées de son père. Les femmes et le monde virent en lui un parti riche et brillant, une nouvelle figure entourée d'une auréole romanesque, due à sa mort supposée et à la fin tragique de sa femme. Ceux qui l'avaient connu jadis trouvèrent que le temps avait singulièrement amélioré son caractère, qu'il s'était adouci, qu'il avait perdu une bonne partie de son affectation et de son orgueil, et qu'il avait gagné le calme que les années seules peuvent donner.

Le lendemain de sa visite à Araktchéïew, il alla à une soirée chez le comte Kotchoubey, lui raconta son entrevue avec « Sila Andréïévitch », dont Kotchoubey parlait également avec cet air

de vague ironie qui l'avait frappé dans le salon d'attente du ministre de la guerre :

« Mon cher, vous ne pourrez, même une fois là dedans, vous passer de Michel Mikaïlovitch, c'est le grand faiseur. Je lui en parlerai, il m'a promis de venir ce soir…

– Mais en quoi les codes militaires peuvent-ils regarder Spéransky ? demanda le prince André, dont la réflexion fit sourire le comte Kotchoubey, qui secoua la tête, comme s'il était étonné de sa naïveté. »

– Nous avons causé de vous, de vos agriculteurs libres…

– Ah ! c'est donc vous, prince, qui avez donné la liberté à vos paysans ? s'écria d'un ton déplaisant un vieux du temps de Catherine.

– C'était un tout petit bien qui ne donnait aucun revenu, répondit le prince André, cherchant à pallier le fait pour ne pas irriter son interlocuteur.

– Vous étiez donc bien pressé ? continua celui-ci en regardant Kotchoubey. Je me demande seulement qui labourera la terre, si on donne la liberté aux paysans ?… Croyez-moi, il est plus facile de faire des lois que de gouverner, et je vous serais aussi bien obligé, comte, de me dire qui l'on nommera maintenant présidents des différents tribunaux, puisque tous doivent passer des examens ?

– Mais ceux qui les subiront, je pense, répliqua Kotchoubey.

– Eh bien, voilà un exemple : Prianichnikow, n'est-ce pas, est un homme précieux, mais il a soixante ans… faudra-t-il donc qu'il subisse aussi des examens ?

– Oui, c'est sans doute une difficulté, d'autant mieux que l'instruction est fort peu répandue, mais… » Kotchoubey n'acheva pas, et, prenant le prince André par le bras, il s'avança avec lui à la rencontre d'un homme de haute taille qui venait d'entrer dans le salon. Bien que son front énorme et chauve ne fût couvert que de quelques rares cheveux blonds, il ne paraissait âgé que de quarante ans. Sa figure allongée, ses mains larges et potelées se faisaient remarquer par cette blancheur mate de la peau, qui rappelle la pâleur maladive des soldats après un long séjour à l'hôpital. Il portait un frac bleu.

André le reconnut aussitôt et ressentit comme un choc à sa vue. Était-ce respect, envie, ou curiosité ? Il ne pouvait s'en rendre compte. Spéransky offrait en effet un type original. Jamais André n'avait vu à personne un aussi grand calme et une aussi grande assurance, avec des mouvements aussi gauches et aussi nonchalants, un regard aussi doux et en même temps aussi énergique, que dans ces yeux à demi fermés et légèrement voilés, jamais enfin autant de fermeté dans un sourire banal ! Tel était Spéransky, le secrétaire d'État, Spéransky, le bras droit de l'Empereur, qu'il avait accompagné à Erfurth, où plus d'une fois il avait eu l'honneur de causer avec Napoléon.

Il promena son regard sur les personnes présentes, sans se hâter de parler. Assuré d'avance qu'on l'écouterait, sa voix, dont le timbre calme et mesuré avait agréablement frappé le prince André, ne s'élevait jamais au-dessus d'un certain diapason, et il ne regardait que celui auquel il s'adressait.

Le prince suivait chacun de ses gestes, chacune de ses paroles. Le connaissant de réputation, il s'attendait, comme il arrive souvent à ceux qui portent d'habitude un jugement prématuré sur leur prochain, à trouver en lui toutes les perfections humaines.

Spéransky s'excusa auprès de Kotchoubey de n'être pas venu plus tôt, mais il avait été retenu au palais. Il avait évité de dire : « retenu par l'Empereur », et le prince André prit note de cette affectation de modestie. Lorsque Kotchoubey le présenta à Spéransky, celui-ci tourna lentement les yeux sur lui, et le regarda en silence, sans cesser de sourire :

« Je suis charmé de faire votre connaissance, j'ai entendu beaucoup parler de vous. »

Kotchoubey lui fit en peu de mots le récit de la réception d'Araktchéïew.

Le sourire de Spéransky s'accentua davantage :

« M. Magnitsky, le président de la commission pour les règlements militaires, est mon ami, et je puis, si vous le désirez, vous aboucher avec lui. »

Il articulait nettement chaque mot, chaque syllabe, et, après s'être arrêté à la fin de la phrase, il continua :

« J'espère que vous trouverez en lui de la sympathie et le désir de contribuer à tout ce qui est utile. »

Un petit cercle se forma autour d'eux.

Le prince André fut surpris du calme dédaigneux avec lequel Spéransky, obscur séminariste peu de temps auparavant, répondait au vieillard qui déplorait les nouvelles réformes, et semblait condescendre à l'honorer d'une explication ; mais, son interlocuteur ayant élevé la voix, il se borna à sourire, et déclara qu'il n'était en aucune façon juge de l'utilité ou de l'inutilité de ce qu'il plaisait à l'Empereur de décider.

Après quelques instants de conversation générale, il se leva, s'approcha du prince André et le prit à part à l'autre bout du salon : il entrait dans son programme de causer avec lui.

« J'étais tellement subjugué par la conversation animée de ce respectable vieillard, que je n'ai pas eu le temps, mon prince, d'échanger deux mots avec vous, » dit-il en souriant d'une façon un peu méprisante, comme pour lui faire sentir qu'il voyait bien que lui aussi comprenait toute la futilité des personnes avec lesquelles il venait de causer.

Le prince André se sentit flatté.

« Je vous connais depuis longtemps, continua Spéransky, d'abord par la libération de vos paysans, premier exemple qu'il serait désirable de voir imiter, et puis, parce que vous êtes le seul des chambellans qui ne soit pas offensé du nouvel oukase concernant le rang à la cour, qui a soulevé tant de mécontentement et tant de récriminations.

– C'est vrai, mon père n'a pas désiré me voir profiter de ce droit, et j'ai commencé mon service en passant par les rangs inférieurs.

– Votre père, bien qu'il soit un homme du siècle passé, est cependant bien au-dessus de ceux de nos contemporains qui critiquent cette mesure ; elle n'a d'autre but, après tout, que de rétablir la justice sur ses véritables bases.

– Je crois pourtant que ces critiques ne sont pas dénuées de fondement, répliqua le prince André, essayant de se soustraire à l'influence de cet homme, qu'il lui était désagréable d'approuver sans restriction. Il tenait même à le contredire, mais, absorbé par son travail d'observation, il ne pouvait s'exprimer avec sa liberté d'esprit habituelle.

– C'est-à-dire qu'elles ont pour fondement l'amour-propre personnel, reprit Spéransky avec tranquillité.

– En partie peut-être, mais aussi, à mon avis, les intérêts mêmes du gouvernement.

– Comment l'entendez-vous ?

– Je suis un disciple de Montesquieu, dit le prince André, et sa maxime : « que l'honneur est le principe des monarchies » me semble incontestable, et certains droits et privilèges de la noblesse me paraissent être des moyens de corroborer ce sentiment. »

Le sourire disparut de la figure de Spéransky, et sa physionomie ne fit qu'y gagner. La réponse du prince André avait excité son intérêt :

« Ah ! si vous envisagez la question sous ce point de vue ! dit-il en conservant son calme et en s'exprimant en français avec une certaine difficulté et plus de lenteur que lorsqu'il parlait le russe : – Montesquieu nous dit que l'honneur ne peut être soutenu par des privilèges nuisibles au service lui-même ; l'honneur est donc, ou l'abstention d'actes blâmables, ou le stimulant qui nous pousse à conquérir l'approbation et les récompenses destinées à en être le témoignage. Il en résulte, ajouta-t-il en serrant de plus près ses arguments, qu'une institution, qui est pour l'honneur une source d'émulation est une institution pareille en tous points à celle de la Légion d'honneur du grand Empereur Napoléon. On ne saurait dire, je pense, que celle-ci est nuisible, puisqu'elle contribue au bien du service et qu'elle n'est pas un privilège de caste ou de cour.

– Je le reconnais volontiers, mais je crois aussi que les privilèges de cour atteignent le même but, car tous ceux qui en

jouissent se tiennent pour obligés de remplir dignement leurs fonctions.

– Et pourtant vous n'avez pas voulu en profiter, prince, dit Spéransky en terminant par une phrase aimable une conversation qui aurait certainement fini par embarrasser son jeune interlocuteur. – Si vous me faites l'honneur de venir chez moi mercredi soir, comme j'aurai vu Magnitsky d'ici là, je pourrai vous communiquer quelque chose d'intéressant, et j'aurai de plus le plaisir de causer plus longuement avec vous… » Et, le saluant de la main, il se glissa, à la française, hors du salon, en évitant d'être remarqué.

VI

Pendant les premiers temps de son séjour à Pétersbourg, le prince André ne tarda pas à sentir que l'ordre d'idées développé en lui par la solitude se trouvait relégué au second plan par les soucis puérils qui ne cessaient de l'occuper.

Tous les soirs, en rentrant chez lui, il inscrivait dans un agenda quatre ou cinq visites indispensables, et autant de rendez-vous pris pour le lendemain. L'emploi de sa journée, combiné de façon à lui permettre d'être exact partout, prenait la plus grosse part des forces vives de sa vie : il ne faisait rien, ne pensait à rien, et les opinions qu'il émettait parfois avec succès n'étaient que le résultat de ses méditations de la campagne.

Il s'en voulait à lui-même lorsqu'il lui arrivait, dans la même journée, de répéter les mêmes choses dans des sociétés différentes ; mais, entraîné par ce tourbillon, il n'avait même plus le temps de s'apercevoir qu'il ne savait plus penser.

Spéransky le reçut le mercredi suivant ; un long et intime entretien produisit sur lui une profonde impression.

Dans son désir de trouver chez un autre cet idéal de perfection vers lequel il tendait lui-même, il crut aisément voir en Spéransky le type de vertu et d'intelligence qu'il avait rêvé. Si ce dernier avait appartenu au même milieu que lui, s'ils avaient eu la même éducation, les mêmes habitudes, la même manière de juger, il aurait sans doute découvert bientôt ses côtés faibles, humains et prosaïques, mais cet esprit, si bien équilibré et si étonnamment logique, lui inspirait d'autant plus de respect, qu'il ne s'en rendait pas entièrement compte. Le grand homme, de son côté, posait un peu devant lui. Était-ce parce qu'il avait apprécié ses capacités, ou parce qu'il croyait nécessaire de se l'attacher ? Le fait est qu'il ne négligeait aucune occasion de le flatter adroitement, et de lui faire entendre discrètement que son intelligence le rendait digne de s'élever jusqu'à lui, et qu'il était seul capable de comprendre la profondeur de ses conceptions et l'absurdité d'*autrui*.

Il lui avait répété plus d'une fois des phrases de ce genre :

« *Chez nous* tout ce qui sort de la routine, tout ce qui dépasse le niveau habituel, etc… » ou bien : « *nous* voulons que les loups soient protégés et nourris à « l'égal des brebis… » ou enfin : « *ils* ne peuvent nous comprendre… », et il les accompagnait d'une expression de physionomie qui voulait dire : « Nous comprenons, vous et moi, ce qu'ils valent, *eux*, et ce que nous sommes, *nous* ! »

Ce nouvel entretien, plus intime, ne fit qu'accroître l'impression première qu'avait produite sur lui Spéransky, en qui il voyait un homme d'une intelligence supérieure et un penseur profond, arrivé au pouvoir par une force indomptable de volonté, et en usant au profit de la Russie. Il était bien le philosophe

qu'il cherchait, le philosophe qu'il aurait voulu être lui-même, expliquant les phénomènes de la vie par le raisonnement, n'admettant comme vrai que ce qui était sensé, et soumettant toute chose à l'examen de la raison. Ses pensées se formulaient avec une telle clarté, que le prince André se rangeait, malgré lui, en toutes choses à son avis, et n'élevait de faibles objections que pour faire acte d'indépendance. Tout était bien en lui, tout était parfait, sauf son regard froid, brillant, impénétrable, sauf ses mains blanches et délicates. Ces mains fixaient l'attention du prince André, il ne pouvait s'empêcher de les regarder, comme il nous arrive souvent de regarder les mains des gens au pouvoir, et elles lui causaient une irritation sourde, dont il ne se rendait pas compte. Le mépris ou le dédain qu'il affectait pour les hommes lui était aussi particulièrement désagréable, ainsi que la variété de ses procédés d'argumentation. Toutes les formes du raisonnement lui étaient familières, la comparaison surtout ; mais il lui reprochait de passer sans aucune transition de l'une à l'autre. Se posant en réformateur pratique, il jetait la pierre aux rêveurs ; tantôt il accablait de sa mordante ironie ses adversaires ; tantôt, employant une logique serrée, il s'élevait à la métaphysique la plus abstraite (une de ses armes oratoires favorites). Transporté sur ces hauteurs, il se plaisait alors à définir l'espace, le temps, la pensée, il y puisait de brillantes réfutations, ensuite il ramenait le sujet sur le terrain de la discussion.

Un signe caractéristique de ce puissant esprit était une foi inébranlable dans la force et dans les droits de l'Intelligence. On voyait que le doute, si habituel au prince André, lui était inconnu, et que la crainte de ne pouvoir exprimer toutes ses pensées, ou de douter, même un moment, de l'infaillibilité de ses croyances, ne l'avait jamais troublé.

Aussi éprouvait-il pour Spéransky une exaltation passionnée, la même qu'il avait ressentie pour Napoléon. Spéransky était fils de prêtre ; c'était, pour le vulgaire, une raison de le mépriser ; aussi, le prince André, sans le savoir, réagissait contre sa

propre exaltation, et par cela même ne faisait qu'en accroître l'intensité.

À propos de la commission chargée de l'élaboration des lois, Spéransky lui raconta, en la raillant, qu'elle existait depuis cent cinquante ans, qu'elle avait coûté des millions sans rien produire, que Rosenkampf avait collé des étiquettes sur tous les articles de la législation comparée, et que c'était là l'unique résultat des millions dépensés :

« Nous voulons donner au sénat un nouveau pouvoir judiciaire et nous n'avons pas de lois ! Aussi est-ce un crime, mon prince, pour des personnes comme vous, de se retirer dans la vie privée. »

Le prince André lui fit observer que pour ce genre d'occupations il était nécessaire d'avoir reçu une éducation spéciale.

« Montrez-moi ceux qui la possèdent ? c'est un cercle vicieux, dont on ne peut sortir qu'en le bridant. »

Une semaine plus tard, le prince André fut nommé membre du comité chargé de l'élaboration du code militaire et, de plus, au moment où il y songeait le moins, chef d'une des sections de cette commission législative. Il consentit, à la prière de Spératisky, à s'occuper du code civil, et, s'aidant des codes Napoléon et Justinien, il travailla à la partie qui avait pour titre : « Le droit des gens ».

VII

Deux ans auparavant, en 1808, Pierre, revenu de son voyage dans l'intérieur, se trouva, sans s'y attendre, à la tête de la franc-maçonnerie de Pétersbourg. Il organisa « des loges de table », constitua des loges régulières, en leur procurant leurs chartes et leurs titres de fondation ; il fit de la propagande, donna de l'argent pour l'achèvement du temple, et compléta de ses deniers les aumônes produites par les quêtes, au sujet desquelles les membres se montraient en général avares et inexacts. Il entretint aussi à ses frais la maison des pauvres fondée par l'ordre, et, se laissant aller aux mêmes entraînements, il employait sa vie comme par le passé. Il aimait à bien manger, à bien boire, et ne pouvait s'abstenir des plaisirs de la vie de garçon, tout en les jugeant immoraux et dégradants.

Malgré l'ardeur qu'il avait apportée au début de ses différentes occupations, il sentit, à la fin de l'année, que la terre promise de la franc-maçonnerie se dérobait sous ses pas. Il éprouva la sensation d'un homme qui, mettant avec confiance le pied sur une surface unie, sent qu'il s'enfonce dans un marais ; y posant l'autre pied, afin de bien se rendre compte de la solidité du terrain, il s'y embourba jusqu'aux genoux, et maintenant il y marchait malgré lui.

Bazdéïew, complètement éloigné de la direction des loges de Pétersbourg, ne quittait plus Moscou. Les frères étaient des hommes que Pierre coudoyait chaque jour dans la vie ordinaire, et il lui était à peu près impossible de ne voir que des frères dans la personne du prince B. ou de monsieur D., qu'il connaissait pour des gens faibles et sans valeur. Sous leurs tabliers de francs-maçons, sous leurs insignes, il voyait poindre leurs uniformes et leurs croix, qui étaient le véritable objet de leur existence. Souvent, lorsqu'il ramassait les aumônes et qu'il inscri-

vait vingt ou trente roubles à l'actif, souvent même au passif d'une dizaine de membres plus riches que lui, Pierre se rappelait leur serment de donner leur avoir au prochain, et il s'élevait dans son âme des doutes qu'il essayait en vain d'écarter.

Ses frères se partageaient pour lui en quatre catégories : à la première appartenaient ceux qui ne prenaient aucune part active ni aux affaires de la loge, ni aux affaires de l'humanité, exclusivement occupés à approfondir les mystères de leur ordre, à rechercher le sens de la Trinité, à étudier les trois bases générales, le soufre, le mercure et le sel, ou la signification du carré et des autres symboles du Temple de Salomon. Ceux-là, Pierre les respectait, c'étaient les anciens et Bazdéïew lui-même ; mais il ne comprenait pas quel intérêt ils pouvaient prendre à leurs recherches, et ne se sentait nullement porté vers le côté mystique de la franc-maçonnerie.

La seconde catégorie, dans laquelle il se rangeait, se composait d'adeptes qui, vacillants comme lui, cherchaient la véritable voie, et qui, ne l'ayant pas encore découverte, ne perdaient pas néanmoins l'espoir de la trouver un jour.

La troisième comprenait ceux qui, ne voyant dans cette association que les formes et les cérémonies extérieures, s'en tenaient à la stricte observance, sans se préoccuper du sens caché ; tels étaient Villarsky et le Vénérable lui-même.

La quatrième enfin était formée des gens, très nombreux à cette époque, qui, ne croyant à rien, ne désirant rien, ne tenaient à l'ordre que pour se rapprocher des riches et des puissants, et mettre à profit leurs relations avec eux.

L'activité de Pierre ne le satisfaisait pas : il reprochait à leur association, telle qu'il la voyait à Pétersbourg, de n'être qu'un pur formalisme, et il se disait, sans attaquer toutefois les fondements de l'institution, que les maçons de Russie faisaient

fausse route en s'éloignant ainsi des principes sur lesquels elle était fondée ; aussi se décida-t-il à aller à l'étranger pour se faire initier aux mystères les plus élevés.

Il en revint dans le cours de l'été de 1809. Les maçons de Russie avaient appris par leurs correspondants que Besoukhow, ayant su gagner la confiance des hauts dignitaires de l'ordre, avait été, par suite de son initiation à la plupart de leurs mystères, promu au grade le plus élevé, et qu'il rapportait avec lui beaucoup de projets ; ils vinrent le voir dès son arrivée, et crurent remarquer qu'il leur ménageait une surprise.

On décida de tenir une assemblée générale jusqu'au grade d'apprenti, afin que Pierre leur remît le message dont il était chargé. La loge était au grand complet, et, une fois les formalités remplies, Pierre se leva :

« Chers frères, dit-il en bégayant et en tenant à la main d'un air embarrassé son discours écrit, chers frères, il ne suffit pas d'accomplir nos mystères dans le secret de la loge, il faut agir… agir… ! Nous nous sommes engourdis, et il faut se mettre à l'œuvre, poursuivit-il, en se décidant enfin à lire son manuscrit après ces quelques mots d'introduction.

– Pour répandre la vérité, pour amener le triomphe de la vertu, nous devrons détruire les préjugés, établir des règles conformes à l'esprit du temps, nous donner pour tâche l'éducation de la jeunesse, nous unir par des liens indissolubles à des esprits éclairés, afin de vaincre ensemble et hardiment la superstition, le manque de foi, la bêtise humaine, et former, parmi ceux qui sont dévoués à la cause, des ouvriers liés entre eux par l'unité du but, ayant en leurs mains force et pouvoir. Pour en arriver là, il faut faire pencher la balance du côté de la vertu, il faut que l'homme de bien reçoive même en ce monde la récompense de ses bonnes actions ; mais, dira-t-on, les institutions

politiques actuelles s'opposent à l'exécution de ces nobles aspirations. Que nous reste-t-il donc à faire ? Fomenter des révolutions ? Bouleverser tout, et chasser la force par la force ? Non, nous sommes loin de prêcher les réformes violentes et arbitraires ! Elles méritent au contraire le blâme, car elles ne sauraient déraciner le mal, si les hommes restent les mêmes. La vérité doit s'imposer sans violence !

« Lorsque notre ordre sera parvenu à tirer les gens de bien de l'obscurité où ils végètent, alors seulement il aura le droit de faire de l'agitation, et de la diriger insensiblement vers le but qu'il se propose. En un mot, il faut établir un mode de gouvernement universel, sans chercher pour cela à rompre les liens civils et les conditions administratives, qui nous permettent, à l'heure qu'il est, d'atteindre le résultat que nous avons en vue, c'est-à-dire le triomphe de la vertu sur le vice. Le christianisme le voulait également, lorsqu'il enseignait aux hommes à être bons et sages, et à suivre, pour arriver au bien, l'exemple des âmes vertueuses.

« Lorsque le monde était encore plongé dans les ténèbres, la prédication était suffisante : la nouveauté de la vérité annoncée lui donnait une force qui s'est affaiblie ; maintenant il nous faut recourir à des moyens plus énergiques. Il est indispensable que l'homme, guidé par ses sensations, trouve dans la vertu un charme saisissant. Les passions ne se déracinent pas : il faut savoir les diriger, les élever, il faut que chacun puisse les satisfaire dans les limites de la vertu, il faut que nous lui en fournissions les moyens.

« Lorsque dans chaque pays il se sera formé un noyau d'hommes remarquables, chacun d'eux en formera d'autres à son tour ; liés fortement entre eux, ils ne connaîtront plus d'obstacles, et tout deviendra possible à un ordre qui a déjà réussi à faire en secret tant de bien à l'humanité !... »

Ce discours produisit une immense impression et révolutionna la loge. La majorité, y entrevoyant de dangereuses tendances à l'illuminisme, l'accueillit avec une froideur qui étonna Pierre. Le Vénérable en personne le prit à partie, et l'amena à développer, avec une chaleur croissante, les opinions qu'il venait d'émettre. La séance fut orageuse, des partis se formèrent ; les uns accusaient Pierre d'illuminisme, les autres le soutenaient, et pour la première fois il fut frappé de cette diversité infinie inhérente à l'esprit humain, qui fait qu'aucune vérité n'est jamais considérée sous le même aspect par deux personnes. Même parmi les membres qui semblaient être de son avis, chacun apportait aux idées qu'il avait exprimées des changements et des restrictions qu'il se refusait à admettre, convaincu que son opinion devait être intégralement adoptée.

Le Vénérable lui fit observer, d'un air ironique, que dans l'entraînement de la discussion il lui paraissait avoir fait preuve de plus d'emportement que d'esprit de charité. Pierre, sans lui répondre, lui demanda brièvement si sa proposition serait acceptée ; le Vénérable dit catégoriquement que non. Pierre quitta la loge, sans avoir même rempli les formalités d'usage, et rentra chez lui.

VIII

Pierre passa les trois journées qui suivirent cet incident, étendu sur un canapé, sans sortir, sans voir âme qui vive, et en proie au spleen le plus violent.

Il reçut une lettre de sa femme, qui le suppliait de lui accorder une entrevue, lui dépeignait le chagrin qu'elle éprouvait de leur séparation, lui exprimait le désir de lui consacrer toute

sa vie, et lui annonçait qu'elle reviendrait prochainement de l'étranger à Pétersbourg.

Bientôt après, un des frères les moins respectés de l'ordre, força violemment sa porte, et, amenant la conversation sur la vie conjugale, reprocha à Pierre son injuste sévérité envers sa femme, sévérité contraire aux lois maçonniques qui commandent de pardonner au repentir.

Sa belle-mère lui fit aussi demander de venir la voir, ne fût-ce que pour un instant, afin de causer de choses graves. Pierre devinait un complot, mais dans la situation morale où il se trouvait sous l'influence de son ennui, le rapprochement qu'il pressentait lui devenait assez indifférent, car rien dans la vie ne lui paraissait avoir grande importance, et il sentait qu'il ne tenait plus guère soit à rester libre, soit à infliger à sa femme une plus longue punition.

« Personne n'a raison, personne n'a tort ; ainsi donc, elle non plus n'est pas coupable » pensait-il. N'était-ce pas chose indifférente pour lui, qui avait des intérêts si différents, de vivre ou de ne pas vivre avec elle ? Secouant son apathie, qui seule retenait son consentement, il se décida pourtant, avant de leur répondre, à aller à Moscou consulter Bazdéïew.

FRAGMENTS DU JOURNAL DE PIERRE :

« *Moscou, 17 novembre.* – Je reviens de chez le Bienfaiteur, et j'écris à la hâte tout ce que j'y ai ressenti. Il vit pauvrement, et voilà trois ans qu'il souffre d'une douloureuse maladie de vessie : jamais une plainte, jamais un murmure. Depuis le matin jusque bien avant dans la nuit, à part quelques instants consacrés à ses repas, d'une extrême frugalité, il se livre à des travaux scientifiques. Il m'a reçu affectueusement, m'a fait asseoir sur le lit où il était couché. Je l'abordai avec les signes ma-

çonniques du grand Orient et de Jérusalem ; il y répondit, et me demanda, avec un doux sourire, ce que j'avais appris dans les loges de Prusse et d'Écosse. Je lui racontai, tout en lui communiquant les propositions que j'avais faites à celle de Pétersbourg, le mauvais accueil que j'y avais trouvé, et ma rupture avec les frères. Il garda longtemps le silence et m'exposa ensuite son opinion, qui éclaira aussitôt mon passé et mon avenir ; je fus frappé de sa question : « Vous souvenez-vous des trois buts de l'ordre : 1° la conservation et l'étude des mystères ; 2° la purification et le perfectionnement de soi-même, afin de pouvoir y participer ; 3° le perfectionnement de l'humanité par le désir de la purification ? Quel est le principal but des trois ? Sans doute le perfectionnement moral, car nous pouvons y tendre toujours, quelles que soient les circonstances, mais c'est aussi celui qui exige le plus d'efforts, et nous risquons de pécher par orgueil, en nous tournant vers l'étude des mystères que notre impureté nous rend indignes de comprendre, ou en prenant à tâche l'amélioration du genre humain, en restant nous-mêmes un exemple de perversité et d'indignité. L'illuminisme a perdu de sa pureté et s'est entaché d'orgueil pour s'être laissé entraîner par le courant de l'amour du bien public. » À ce point de vue, il a blâmé mon discours et tout ce que j'ai fait. Je lui ai donné raison. À propos de mes affaires de famille, il m'a dit que, le devoir du vrai maçon étant le perfectionnement de soi-même, nous croyons souvent y parvenir plus vite en nous débarrassant de toutes les difficultés à la fois, tandis que c'est le contraire : nous ne pouvons progresser qu'au milieu des luttes de la vie, par la connaissance de nous-même, où l'on ne peut parvenir que par la comparaison. Il ne faut point oublier non plus la vertu principale, l'amour de la mort. Les vicissitudes peuvent seules nous en démontrer toute la vanité et contribuer à nourrir en nous cet amour, c'est-à-dire la croyance à une nouvelle vie. Ces paroles me frappèrent d'autant plus que, malgré son terrible état de maladie, Bazdéïew ne se sent point fatigué de vivre. Il aime la mort, pour laquelle, malgré sa pureté et son élévation, il ne se reconnaît pas encore suffisamment préparé. En m'expliquant le grand

carré de la création, il me dit que les chiffres 3 et 7 étaient la base de tout ; il me donna le conseil de ne pas me détacher de mes frères de Pétersbourg, de rester au second grade, et d'user de mon influence pour les préserver de l'entraînement de l'orgueil, et les soutenir dans la voie de la vérité et du progrès. Il me conseilla pour moi-même une stricte surveillance, et me donna ce cahier pour y tenir registre de toutes mes actions.

« *Pétersbourg, 23 novembre.* – Je vis de nouveau avec ma femme ; ma belle-mère arriva chez moi en larmes me dire qu'Hélène me suppliait de l'écouter, qu'elle était innocente, malheureuse de mon abandon… etc… Je sentais que si je la laissais venir, je n'aurais pas la force de résister à sa prière. Je ne savais que faire, ni à qui demander conseil. Si le Bienfaiteur eût été ici, il m'aurait secouru. Je relus ses lettres, je me rappelai nos causeries, et j'en conclus que je ne devais point refuser à celui qui demande, mais tendre la main à tous, et à plus forte raison à celle qui est liée à moi, et qu'il me fallait porter ma croix ! Mais si mon pardon a pour mobile le bien, que du moins ma réunion avec elle n'ait qu'un but spirituel ! J'ai dit à ma femme que je la suppliais d'oublier tout le passé, que je la priais de me pardonner si j'ai eu des torts, mais que, de mon côté, je n'avais aucun pardon à lui accorder. J'étais heureux de le lui dire. Qu'elle ne sache jamais combien il m'a été pénible de la revoir ! Je me suis établi dans l'étage d'en haut de la grande maison, et j'éprouve l'heureux sentiment de la régénération. »

IX

La haute société, qui se réunissait soit à la cour, soit dans les grands bals, se divisait alors comme toujours en quelques cercles, dont chacun avait sa nuance particulière. Le plus nom-

breux était le cercle français, celui de l'alliance franco-russe, celui de Roumiantzow et de Caulaincourt. Aussitôt après sa réconciliation avec son mari, Hélène y occupa une des premières places. L'ambassade française et beaucoup de gens connus par leur esprit et leur amabilité fréquentèrent son salon.

Elle avait été à Erfurth pendant la mémorable entrevue des deux Empereurs, et y avait connu tout ce que l'Europe contenait de remarquable et qui entourait alors Napoléon. Elle y eut un succès éclatant. Napoléon lui-même, frappé au théâtre par sa beauté, voulut savoir qui elle était. Ses succès comme jeune femme belle et élégante n'étonnèrent point son mari, car elle avait encore embelli ; mais il fut surpris de la réputation qu'elle s'était acquise, pendant ces deux dernières années, d'une femme charmante, aussi spirituelle que belle. Le célèbre prince de Ligne lui écrivait des lettres de huit pages. Bilibine gardait ses meilleurs mots pour les lancer devant la comtesse Besoukhow ; être reçu dans son salon équivalait à un diplôme d'esprit. Les jeunes gens lisaient avant de se rendre à ses soirées, pour avoir quelque chose à dire. Les secrétaires d'ambassade et les ambassadeurs lui confiaient leurs secrets, si bien qu'Hélène était devenue, dans son genre, une véritable puissance. Pierre, qui la savait très ignorante, assistait parfois à ces réunions et à ces dîners, où l'on causait politique, poésie et philosophie, avec un sentiment étrange de stupéfaction et de crainte. Il éprouvait le sentiment que doit avoir un joueur de gobelets, s'attendant chaque fois à voir ses escamotages découverts ; mais personne n'y voyait rien. Ce genre de salon était-il un terrain d'élection pour la bêtise humaine, ou bien les dupes trouvaient-elles du plaisir à être dupées ? Le fait est que sa réputation de femme d'esprit fermement établie permettait à la comtesse Besoukhow de dire les plus grandes sottises : chacune de ses paroles excitait l'admiration, et on se plaisait à y découvrir un sens profond, qu'elle n'y avait pas soupçonné elle-même.

Cet original distrait, ce mari grand seigneur, qui ne gênait personne et ne nuisait pas à l'effet général produit par le ton distingué, de rigueur dans ce milieu, Pierre en un mot, était bien le mari qu'il fallait à cette brillante beauté, toute faite pour le monde, et servait au contraire à mettre en relief l'élégance et la tenue parfaite de sa femme. Les occupations de ces deux dernières années, qui, par leur nature abstraite, avaient fini par lui faire prendre en dédain tout ce qui était en dehors de ce cercle, lui avaient donné une manière d'être, teintée d'indifférence et de bienveillance banale, qui, par sa sincérité même, lui attirait une déférence involontaire. Il entrait dans le salon de sa femme comme il entrait au théâtre. Il connaissait tout le monde, accueillait chacun également bien, en restant à égale distance de tous. Si la conversation l'intéressait, il y prenait part, exposait ouvertement son avis, qui n'était peut-être pas toujours dans le ton voulu du moment, sans se préoccuper en rien de la présence des messieurs de l'ambassade. Mais l'opinion était si bien fixée sur cet original, mari de la femme la plus distinguée de Pétersbourg, qu'on ne songeait guère à prendre ses sorties au sérieux.

Parmi les jeunes gens qui fréquentaient assidûment la maison d'Hélène, on voyait Boris Droubetzkoï, dont la carrière était des plus brillantes. Hélène l'appelait « mon page », le traitait en enfant, et lui souriait comme à tout le monde, mais cependant ce sourire blessait Pierre. Boris affectait envers lui un respect plein de dignité et de compassion, qui ne faisait que l'irriter davantage. Ayant violemment souffert trois ans auparavant, il essayait de se soustraire à une seconde humiliation du même genre, d'abord en n'étant pas le mari de sa femme, et ensuite en ne se permettant pas de la soupçonner.

« Maintenant qu'elle est devenue bas-bleu, elle aura sans doute renoncé à ses entraînements d'autrefois. Il n'y a pas d'exemple qu'un bas-bleu ait jamais eu des entraînements de cœur, » se répétait-il à lui-même, en puisant, on ne sait où, cet axiome devenu pour lui une vérité mathématique. Et pourtant,

chose étrange, la présence de Boris agissait sur lui physiquement, lui coupait bras et jambes, et paralysait en lui toute liberté de gestes et de mouvements. « C'est de l'antipathie, » se disait-il.

Ainsi, aux yeux du monde, Pierre passait pour un grand seigneur, mari un peu aveugle et même comique d'une femme charmante ; pour un original intelligent, qui ne faisait rien, ne gênait personne ; un bon enfant dans toute l'acception du mot ; tandis que dans le fond de son âme s'accomplissait le travail ardu, difficile, du développement intérieur, qui lui découvrait beaucoup et lui procurait de grandes joies, sans lui épargner cependant de terribles doutes ?

X

FRAGMENTS DU JOURNAL DE PIERRE :

« *24 novembre.* – Levé à huit heures ; lu l'Évangile, assisté à la séance (Pierre, selon le conseil de Bazdéïew, avait accepté de faire partie d'un comité) ; revenu pour dîner seul. La comtesse a du monde qui m'est désagréable. Bu et mangé avec modération, copié après dîner des documents nécessaires aux frères. Le soir, descendu chez la comtesse ; j'y ai raconté une anecdote sur B., et me suis aperçu trop tard, aux éclats de rire qui ont accueilli mon récit, qu'il ne fallait pas la conter.

« Je me couche heureux et tranquille. Seigneur tout-puissant, aide-moi à marcher dans ta voie !

« *27 novembre.* – Levé tard, resté longtemps et paresseusement étendu sur mon lit… Seigneur, soutiens-moi !… Lu

l'Évangile sans le recueillement exigé. Le frère Ouroussow est venu causer avec moi des vanités de ce monde et des plans de réforme de l'Empereur. J'allais les critiquer, mais je me suis rappelé nos règles et les exhortations du Bienfaiteur : un vrai maçon, instrument actif dans le gouvernement, doit, lorsqu'on lui demande son concours, rester spectateur passif de ce qui ne le regarde pas. Ma langue est mon ennemie. Les frères V., G., O., sont venus me parler de la réception d'un nouvel adepte. Puis on a passé à l'explication des sept colonnes et des sept marches du Temple, des sept sciences, des sept vertus, des sept vices et des sept dons du Saint-Esprit. Frère O. très éloquent. Ce soir a eu lieu la réception. La nouvelle organisation du local a contribué à la beauté du spectacle. Boris Droubetzkoï a été reçu, j'ai été son parrain. Un étrange sentiment me bouleversait pendant notre tête-à-tête, et les mauvaises pensées m'assaillaient : je l'accusais, en se faisant affilier à notre ordre, de n'avoir d'autre but que d'obtenir la faveur de nos frères puissants dans le monde. Il m'a demandé à plusieurs reprises si N. et S. étaient de notre loge (ce à quoi je n'ai pu répondre). Je l'ai observé, je le crois incapable de ressentir du respect pour notre saint ordre. Il est trop occupé, trop satisfait de l'homme extérieur, pour désirer le perfectionnement intérieur. Je crois qu'il manque de sincérité et je me suis aperçu qu'il souriait avec mépris à mes paroles. Pendant que nous étions seuls, dans l'obscurité du Temple, je l'aurais volontiers percé du glaive nu que je tenais devant sa poitrine. Je n'ai pas été éloquent et je n'ai pu faire partager mes doutes aux frères et au Vénérable. Que le grand Architecte de l'Univers me guide dans les voies de la vérité et me fasse sortir du labyrinthe du mensonge !

« *3 décembre*. – Réveillé tard, lu l'Évangile avec froideur. Sorti de ma chambre, marché dans la salle, impossible de penser. Boris Droubetzkoï est venu, et a raconté un tas d'histoires ; sa présence m'a agacé, je l'ai contredit. Il m'a répondu, je me suis fâché, et je lui ai répliqué par des choses désagréables et grossières. Il s'est tu, et je ne me suis rendu compte de ma

conduite que trop tard. Je ne sais jamais me contenir avec lui ; la faute en est à mon amour-propre, car je me regarde comme au-dessus de lui, ce qui est mal ; il est indulgent pour mes faiblesses, tandis que moi, je le méprise. Mon Dieu, fais en sorte qu'en sa présence je voie toute mon iniquité et qu'elle puisse lui profiter également !

« *7 décembre.* – Le Bienfaiteur m'est apparu en rêve ; son visage rajeuni brillait d'un éclat surprenant. Reçu aujourd'hui même une lettre de lui sur les devoirs du mariage. Viens, Seigneur, à mon secours ; je périrai par ma corruption, si tu m'abandonnes ! »

XI

La fortune des Rostow n'était pas en équilibre, malgré les deux années passées à la campagne.

Nicolas, fidèle à sa promesse, continuait à servir sans bruit dans le même régiment, ce qui n'était pas de nature à lui ouvrir une brillante carrière. Il dépensait peu, mais le genre de vie qu'on menait à Otradnoë, et surtout la façon dont Mitenka régissait la fortune de la famille, faisaient faire la boule de neige aux dettes. Le vieux comte ne voyait qu'une issue à cette triste situation : obtenir pour lui un emploi du gouvernement ; et il se rendit à Pétersbourg avec tous les siens, pour quêter une place, et, comme il disait, pour amuser une dernière fois les jeunes filles.

Peu après leur arrivée, Berg fit sa déclaration à Véra et fut accepté.

À Moscou, la famille Rostow faisait tout naturellement partie de la plus haute société, mais ici leur cercle fut assez mêlé, et ils furent reçus en provinciaux par ceux-là mêmes qui, après avoir ouvertement profité à Moscou de leur hospitalité, daignaient à peine les reconnaître à Pétersbourg.

Ils tenaient table ouverte, et leurs soupers réunissaient les personnages les plus divers et les plus étranges : quelques pauvres vieux voisins de campagne, leurs filles avec la demoiselle d'honneur Péronnsky à leur côté, Pierre Besoukhow et le fils d'un maître de poste du district, employé à Pétersbourg. Les intimes de la maison étaient Droubetzkoï, Pierre Besoukhow, que le vieux comte avait rencontré dans la rue et qu'il avait amené chez lui, et Berg, qui y passait des journées entières à témoigner à la comtesse Véra les attentions exigées de la part d'un jeune homme à la veille de faire sa proposition.

Il montrait avec orgueil sa main droite blessée à Austerlitz, et tenait sans nécessité aucune son sabre de la main gauche. Sa persévérance à raconter cet incident, et l'importance qu'il y donnait, avaient fini par faire croire à son authenticité, et il avait obtenu deux récompenses.

Quand vint la guerre de Finlande, il s'y distingua également : ramassant un éclat de grenade, qui venait de tuer un aide de camp aux côtés du commandant des troupes, il le remit à son chef. Ce fait, raconté par lui à satiété, fut accepté avec la même facilité que son premier exploit, et Berg fut de nouveau récompensé. En 1809, il était donc capitaine dans la garde, décoré, et il occupait à Pétersbourg une place très avantageuse, pécuniairement parlant.

Quelques jaloux, il est vrai, dénigraient bien un peu ses mérites, mais on était forcé de convenir que c'était un brave militaire, exact au service, très bien noté par ses chefs, d'une mora-

lité irréprochable, en train de parcourir une carrière brillante, et jouissant d'une position assurée dans le monde.

Quatre ans auparavant, un soir qu'il était au théâtre à Moscou, Berg y aperçut Véra Rostow, et, la désignant à un de ses camarades, Allemand comme lui, il lui dit : « Voilà celle qui sera ma femme. » Après avoir mûrement pesé toutes ses chances, et comparé sa position à celle des Rostow, il se décida à faire le pas décisif.

Sa proposition fut accueillie tout d'abord avec un sentiment de surprise peu flatteur pour lui : « Comment le fils d'un obscur gentillâtre de Livonie osait-il aspirer à la main d'une comtesse Rostow ? » Mais le trait distinctif de son caractère, son naïf égoïsme, lui aplanit encore une fois toutes les difficultés ; il était si convaincu de bien faire, que cette conviction se communiqua peu à peu à toute la famille, et l'on finit par trouver la combinaison parfaite. La fortune des Rostow était très dérangée, le futur ne l'ignorait certes point. Véra comptait vingt-quatre printemps, et, malgré sa beauté et sa sagesse, personne ne s'était encore présenté !… Le consentement fut donc accordé.

« Voyez-vous, disait Berg à son camarade, qu'il appelait son ami, parce qu'il était de bon ton d'avoir un ami, j'ai tout disposé, tout arrangé, et je ne me marierais pas si la moindre chose clochait dans mes plans. Mon papa et ma maman sont à l'abri du besoin, depuis que je leur ai fait obtenir une pension, et moi, je pourrai fort bien vivre à Pétersbourg, grâce aux revenus de ma place, à mon savoir-faire et à la dot de ma fiancée. Je ne l'épouse pas pour son argent… non, ce serait malhonnête, mais il faut que chacun, la femme comme le mari, apporte son contingent dans le ménage. À mon avoir j'inscris mon service, ce qui vaut bien sans doute quelque chose ; au sien, ses relations, sa petite fortune, toute médiocre qu'elle peut être, et avec le tout je pourrai parfaitement marcher. Et puis, elle est belle, d'un caractère solide, elle m'aime, ajouta-t-il en rougissant, je

l’aime aussi, car elle a beaucoup de bon sens… c’est tout l’opposé de sa sœur, dont le caractère est désagréable et l’esprit insignifiant…, on dirait qu’elle n’est pas de la famille…, c’est une perle que ma fiancée…, vous la verrez, et j’espère que vous viendrez souvent…, il allait dire : « dîner, » mais après réflexion il se reprit et dit : « … prendre le thé, » et d’un coup de langue il lança vivement un petit anneau de fumée bien réussi, emblème parfait du bonheur qu’il rêvait.

Le premier moment d’indécision une fois passé, la famille prit l’air de fête qui est de règle en pareille circonstance, mais on y sentait une affectation, mélangée d’un certain embarras, qui provenait de la joie que l’on éprouvait de se débarrasser de Véra, et que l’on craignait de ne pas suffisamment déguiser. Le vieux comte, fort gêné par-dessus le marché, ne pouvait parvenir, par suite de ses nombreuses dettes, à fixer le chiffre de là dot ; huit jours seulement le séparaient de la noce, et il n’en avait rien dit à Berg, fiancé depuis un mois. 300 âmes représentaient la fortune de chacune de ses filles à leur naissance, mais depuis lors elles avaient été engagées et vendues ; de capital, il n’y en avait point, et il ne savait comment résoudre la difficulté. Donnerait-il à sa fille la propriété de Riazan ? Vendrait-il une forêt, où emprunterait-il de l’argent contre une lettre de change ? Il y songeait encore, lorsque Berg, entrant chez lui un matin, lui demanda carrément, un aimable sourire sur les lèvres, de vouloir bien lui déclarer quelle serait la dot de la comtesse Véra. Le comte, troublé par cette question, qu’il ne pressentait et ne redoutait que trop, lui répondit par des lieux communs :

« Tu seras content de moi, mon cher… mais j’aime à voir que tu t’occupes de tes intérêts, c’est bien, très bien !… » Et, frappant sur l’épaule de son futur gendre, il se leva pour rompre ce pénible entretien ; mais ce dernier, sans cesser de sourire, lui dit, avec le plus grand calme, que s’il ne savait au juste à quoi s’en tenir sur la fortune de sa fiancée, et que s’il n’en touchait

pas une partie au moment même du mariage, il se verrait contraint de se retirer :

« Vous serez de mon avis, comte ; ce serait une vilaine action de me marier sans connaître les ressources dont je disposerai pour pourvoir à l'entretien de ma femme. »

Le comte, emporté par un mouvement généreux, et désireux d'éviter de nouvelles demandes, mit fin à la conversation en lui promettant formellement de lui signer une lettre de change de 80 000 roubles. Berg baisa son futur beau-père à l'épaule pour lui exprimer sa reconnaissance, en ajoutant qu'il lui en faudrait présentement 30 000 pour monter son ménage, ou tout au moins 20 000, et que, dans ce cas, la lettre de change ne serait que de 60 000.

« Oui, oui, c'est bien, dit le vieux vivement… Seulement, excuse-moi, mon cher, si je te donne les 20 000 en plus des 80… Tu peux y compter, mon cher, ce sera ainsi, n'en parlons plus ! »

XII

Natacha venait d'avoir seize ans dans cette même année 1809 qu'elle s'était assignée comme le terme de son attente, après le baiser donné à Boris quatre ans auparavant ; depuis lors elle ne l'avait point revu. Lorsqu'on parlait de lui devant la comtesse, Natacha ne témoignait aucun embarras : pour elle, cet amour avait été un enfantillage sans portée, et rien de plus ; cependant, tout au fond de son cœur, elle se demandait avec inquiétude si sa promesse d'enfant ne constituait pas une obligation sérieuse, qui la liait à lui.

Boris n'était plus revenu les voir depuis son premier départ pour l'armée, bien qu'il fût allé plus d'une fois à Moscou et qu'il eût même passé à une petite distance d'Otradnoë.

Natacha en tirait la conclusion qu'il l'évitait, et les réflexions chagrines de ses parents à son sujet confirmaient ses suppositions :

« De nos jours, disait la comtesse, on oublie les vieux amis ! »

Anna Mikhaïlovna se montrait aussi plus rarement, et avait adopté dans son maintien une certaine affectation de dignité, jointe à un enthousiasme exubérant pour les mérites de son fils et pour sa brillante carrière. À l'arrivée des Rostow à Pétersbourg, Boris alla leur faire sa visite, sans la moindre émotion. Son roman avec Natacha n'étant plus à ses yeux qu'un poétique souvenir, il désirait leur faire comprendre que ces relations d'enfance n'entraînaient à leur suite aucun engagement, ni pour elle ni pour lui. Il avait su d'ailleurs se conquérir une fort agréable position dans le monde par son intimité avec la comtesse Besoukhow ; son rapide avancement, dû à la protection et à la confiance que lui témoignait une personne influente, demandait, comme complément à sa fortune, un beau mariage avec une riche héritière, et ce rêve pouvait facilement se réaliser ! Natacha n'était pas au salon lorsqu'il y entra ; mais, prévenue aussitôt, elle accourut toute rougissante, et un sourire plus qu'affectueux rayonna sur son visage.

Boris, qui se rappelait la fillette d'autrefois avec ses jupes courtes, ses yeux noirs et brillants, ses boucles en désordre et ses francs éclats de rire, fut stupéfait à la vue de la jeune fille d'aujourd'hui, et ne put dissimuler le sentiment d'admiration qui s'empara spontanément de lui. Elle s'en aperçut et lui en sut gré.

« Reconnais-tu ton espiègle petite amie de jadis ? » lui demanda la comtesse.

Boris baisa la main de Natacha, en exprimant sa surprise :

« Comme vous avez embelli !

– Je crois bien ! » lui répondirent ses yeux mutins.

Natacha ne prit aucune part à la conversation : elle examinait en silence, jusque dans ses moindres détails, le fiancé de ses jeunes années. Celui-ci sentait peser sur lui tout le poids de ce regard scrutateur, mais amical, et le lui rendait à la dérobée.

Elle remarqua aussitôt que l'uniforme, les éperons, la cravate, la coiffure de Boris, tout était à la dernière mode et du plus pur « comme il faut ». Assis de trois quarts dans un fauteuil, de sa main droite il tendait sur la main gauche un gant blanc, à peau fine et souple, qui l'emprisonnait étroitement. Dépeignant, d'un air légèrement dédaigneux, les plaisirs de la haute société de Pétersbourg, il passait en revue, non sans y mettre une pointe d'ironie, le Moscou du temps passé et leurs connaissances communes. Natacha ne fut pas dupe du ton dégagé dont il parla, en passant, du bal chez un des ambassadeurs et de ses invitations à deux autres soirées. Son regard et son silence prolongé finirent par le troubler ; il se tournait souvent de son côté et s'interrompait au milieu de ses récits. Au bout de dix minutes, il se leva et prit congé, tandis que les yeux gais et moqueurs de Natacha suivaient chacun de ses mouvements. Boris dut s'avouer qu'elle était tout aussi séduisante, peut-être même plus, qu'auparavant, mais qu'il ne devait point songer à l'épouser, car la médiocrité de sa fortune deviendrait un obstacle à sa carrière à lui ; se laisser aller au charme qu'il lui reconnaissait et renouer avec elle ses relations d'autrefois, c'était aussi impossible qu'indélicat ; il résolut donc d'éviter de la rencontrer à l'ave-

nir, et peu de jours cependant après cette sage résolution il reparut chez les Rostow et y passa la plus grande partie de son temps. Il se disait parfois qu'une explication était nécessaire, afin qu'elle comprît bien que le passé devait être oublié de part et d'autre, et que malgré tout… elle ne pouvait devenir sa femme ; mais il ne réussissait jamais à aborder ce sujet embarrassant, et il se laissait entraîner sans réfléchir. Natacha, de son côté, semblait, au dire de Sonia et de sa mère, se préoccuper de nouveau vivement de lui. Elle lui chantait ses romances favorites, lui montrait ses albums, le forçait à y écrire des vers, ne lui permettait pas de rappeler le passé, mais lui donnait à entendre combien le présent était beau et radieux ; aussi la quittait-il chaque soir en laissant tout dans le vague, sans lui avoir dit un mot de ce qu'il voulait lui dire, et ne sachant lui-même comment cela finirait. Il négligeait même la belle Hélène et en recevait journellement des billets pleins d'amers reproches, qui ne l'empêchaient pas de retourner le lendemain auprès de Natacha.

XIII

Un soir que la vieille comtesse, débarrassée de ses fausses boucles, en camisole et coiffée d'un bonnet de nuit qui ne recouvrait qu'à moitié une touffe de cheveux blancs, geignait et gémissait, en faisant force signes de croix et de *mea culpa* devant ses images, le front contre terre : la porte de la chambre s'ouvrit brusquement, et Natacha, nu-pieds, également en camisole et en papillotes, entra comme un ouragan. Sa mère, qui marmottait sa dernière prière : « Si cette couche devait être mon tombeau, » etc., etc., fronça le sourcil en se retournant et sortit de son recueillement. Natacha, rouge, animée, la voyant en prières, arrêta brusquement, tira la langue, comme une vraie gamine déconcertée, et attendit. Voyant que le silence de sa mère se

prolongeait, elle courut vers le lit et, laissant glisser ses pantoufles, se blottit sous les draps de cette couche, qui inspirait, paraît-il, des craintes si lugubres à la comtesse. C'était un lit élevé, avec un édredon et cinq étages d'oreillers de différentes grandeurs. Natacha y disparut tout entière ; attirant à elle la couverture, elle se fourra dessous, s'y enroula, s'y recoquilla et passa la tête sous le drap, qu'elle soulevait de temps à autre pour voir ce que faisait sa mère. La comtesse, ayant terminé ses génuflexions, s'approcha de sa fille avec un air sévère, qui fit aussitôt place à un tendre sourire :

« Eh bien, eh bien, dit-elle, tu te caches ?

– Maman, peut-on causer, peut-on ? demanda Natacha… Encore un petit baiser, maman, là, là, sous le menton. » Et elle enlaça sa mère de ses deux bras avec sa brusquerie habituelle ; mais elle y mettait une telle adresse et elle savait si bien s'y prendre, que jamais elle ne lui faisait le moindre mal.

« Qu'as-tu à me dire ce soir ? » lui demanda sa mère en s'enfonçant à son tour bien à son aise dans ses oreillers, pendant que Natacha, roulant sur elle-même comme une balle, se rapprochait et s'étendait à ses côtés de l'air le plus sérieux du monde.

Ces visites nocturnes de sa fille, visites qui avaient toujours lieu avant que le comte fût revenu du Club, étaient pour la mère une douce jouissance.

« Voyons, raconte, moi aussi j'ai à te parler… »

Natacha posa sa main sur la bouche de sa mère.

« De Boris ? dit-elle. Je sais ; c'est pour cela que je suis venue. Dites, maman, dites, il est très bien, n'est-ce pas ?

– Natacha, tu as seize ans ; et à ton âge j'étais mariée ! Tu demandes s'il est bien ? Certainement, il est bien, et je l'aime comme un fils ; mais que désires-tu ? À quoi penses-tu ? Je ne vois qu'une chose : c'est que tu lui as tourné la tête, et après ?... » La comtesse jeta un coup d'œil à sa fille : immobile, elle fixait ses regards sur un des sphinx en acajou qui ornaient les quatre coins du grand lit ; l'expression grave et réfléchie de sa physionomie frappa sa mère, elle écoutait et pensait. « Et après, répéta la comtesse… pourquoi lui as-tu tourné la tête ? Que veux-tu de lui ? Tu ne peux pas l'épouser, tu le sais bien.

– Mais pourquoi donc ? reprit Natacha sans bouger.

– Parce qu'il est jeune, parce qu'il est pauvre, parce qu'il est ton proche parent, et parce que tu ne l'aimes pas.

– Qui vous l'a dit ?

– Je le sais, et cela n'est pas bien ; ma chérie.

– Et si je le voulais ?

– Écoute-moi ; je te parle sérieusement… »

Sans lui donner le temps d'achever, Natacha saisit la large main de sa mère, en baisa d'abord le dessus, puis le dessous, puis la paume, puis les doigts, qu'elle pliait l'un après l'autre en murmurant :

« Janvier, février, mars, avril, mai. Eh bien, maman, parlez ! »

Sa mère s'était tue et, la regardant, s'abandonnait au plaisir de contempler son enfant bien-aimée.

« Oui, tu as tort ; personne ne se souvient aujourd'hui de vos relations d'enfance, et son intimité avec toi peut te compromettre aux yeux des autres jeunes gens… et puis il est inutile de le tourmenter !… Il aurait trouvé un parti riche, c'est ce qu'il lui faut, tandis qu'à présent il a perdu la tête !

– L'a-t-il perdue ? demanda Natacha.

– Je vais te citer un exemple, et un exemple qui me concerne : j'avais un cousin…

– Oui, je sais, Cyrille Matvéévitch, n'est-ce pas ? mais c'est un vieux !

– Oh ! il ne l'a pas toujours été !… Je parlerai à Boris ; il faut qu'il cesse de venir aussi souvent !

– Pourquoi, si cela l'amuse ?

– Parce que cela ne mènera à rien.

– Comment pouvez-vous en être sûre ? Ne lui dites rien, maman, je vous en prie, s'écria Natacha du ton offensé de quelqu'un à qui l'on veut enlever son bien… Soit, je ne l'épouserai pas, mais pourquoi l'empêcher de venir, puisque cela lui plaît et à moi aussi ? Pourquoi ne pas continuer ainsi ?

– Comment « ainsi », ma chérie !

– Mais oui, « ainsi » ; la belle affaire que je ne l'épouse pas !… Eh bien, cela restera « ainsi ».

– Oh, oh ! reprit sa mère, prise d'un fou rire, « Ainsi, » « ainsi, » répétait-elle.

– Voyons, ne riez donc pas tant, maman ; le lit en tremble ! Comme vous me ressemblez, vous êtes aussi rieuse que moi !... attendez !... » Et, saisissant de nouveau la main de sa mère, elle reprit ses baisers et ses calculs interrompus : « Juin, juillet, août !... Maman, il est très amoureux ! Qu'en pensez-vous ? L'a-t-on été autant de vous ? Il est bien, très bien ! Seulement pas tout à fait à mon goût : il est étroit, comme la caisse de la pendule de la salle à manger. Vous ne me comprenez pas ?... il est étroit, il est gris clair...

– Quelles absurdités !

– Comment ne me comprenez-vous pas ? Nicolas m'aurait donné raison. Besoukhow, lui, est bleu, gros bleu et rouge ; il me fait l'effet d'un carré.

– Je crois que tu fais aussi la coquette avec celui-là !... »

Et la comtesse ne put s'empêcher de rire.

« Pas du tout ; l'autre est un franc-maçon, je l'ai découvert : il est bon, parfaitement bon, mais je le vois toujours gros bleu et rouge ; comment vous faire comprendre cela ?...

– Petite comtesse, tu ne dors pas ? » cria au même moment le comte de l'autre côté de la porte.

Natacha bondit hors du lit, saisit ses pantoufles et s'élança dans sa chambre par la sortie opposée.

Elle fut longtemps à s'endormir : elle pensait à mille choses à la fois, et elle en arrivait toujours à conclure que personne ne pouvait deviner, ni tout ce qu'elle comprenait, ni tout ce qu'elle valait. « Et Sonia me comprend-elle ? » Elle regarda sa cousine, qui dormait, gracieusement pelotonnée, ses belles et épaisses nattes enroulées autour de la tête. « Oh ! pas du tout ! Elle est si

vertueuse ; elle aime Nicolas, tout le reste lui est indifférent. Maman non plus ! C'est vraiment étonnant ! Je suis très intelligente, et comme… elle est jolie ! » ajoutait-elle en mettant cette réflexion à son adresse dans la bouche d'un tiers créé par son imagination et qui devait être le phénix des hommes, un esprit supérieur ! « Elle a tout, tout pour elle, disait cet aimable inconnu, jolie, charmante, adroite comme une fée ; elle nage, elle monte à cheval dans la perfection, et quelle voix, une voix surprenante !… » Et Natacha fredonna aussitôt quelques mesures de son passage favori de la messe de Cherubini, puis, se jetant joyeuse et souriante sur son lit, elle appela Douniacha et lui commanda d'éteindre la bougie. Douniacha n'avait pas encore quitté la chambre, que Natacha s'était envolée dans le monde heureux des songes, où tout était aussi beau, aussi facile que dans la vie réelle, mais bien plus attrayant, car ce n'était pas la même chose.

Le lendemain, la comtesse eut un long entretien avec Boris qui, dès lors, cessa ses visites.

XIV

Le 31 décembre 1809, il y avait un grand bal chez un personnage considérable du temps de Catherine. Le corps diplomatique y était invité, et l'Empereur même avait promis d'y venir.

Une brillante illumination éclairait de mille feux la façade de l'hôtel, qui était situé sur le quai Anglais. L'entrée était tendue de drap rouge, et depuis les gendarmes jusqu'aux officiers et au grand-maître de police, tous attendaient sur le trottoir. Les voitures arrivaient et repartaient, et la file des laquais en livrée, de gala et des chasseurs aux plumets multicolores se succédait

sans interruption. Les portières s'ouvraient, les lourds marchepieds s'abaissaient avec bruit ; militaires et civils en grand uniforme, chamarrés de cordons et de décorations, en descendaient, et les dames, en robe de satin, enveloppées dans leurs manteaux d'hermine, franchissaient à la hâte et sans bruit le passage recouvert de drap rouge.

Dès qu'un nouvel équipage s'arrêtait, un murmure courait par la foule, qui se découvrait : « Est-ce l'Empereur ?… Non, c'est un ministre… un prince étranger… un ambassadeur, tu vois bien le plumet, » se disait-on. Et un individu, mieux habillé que ceux qui l'entouraient, leur nommait à haute voix les arrivants et semblait les connaître tous.

Le tiers des invités était déjà réuni, que chez les Rostow on en était encore à se presser et à donner aux toilettes le dernier coup de main. Que de préparatifs n'avait-on pas faits, que de craintes n'avait-on pas eues, à cause de ce bal ! Recevrait-on une invitation ? Les robes seraient-elles prêtes à temps ? Tout s'arrangerait-il à leur gré ?

La vieille demoiselle d'honneur, Marie Ignatievna Péronnsky, jaune et maigre, parente et amie de la comtesse, et de plus, le chaperon attitré de nos provinciaux dans le grand monde, devait les accompagner, et il était convenu qu'on irait la chercher à dix heures chez elle, au palais de la Tauride ; mais dix heures venaient de sonner, et les demoiselles n'étaient pas encore prêtes.

C'était le premier grand bal de Natacha ; aussi ce jour-là, levée dès huit heures, avait-elle passé la journée, dans une activité fiévreuse ; tous ses efforts n'avaient qu'un but : c'était qu'elles fussent habillées toutes les trois dans la perfection, labeur difficile, dont on lui avait laissé toute la responsabilité. La comtesse avait une robe de velours massaca, tandis que de légères toilettes de tulle, garnies de roses mousseuses, et doublées de

taffetas rose, étaient destinées aux jeunes filles, uniformément coiffées à la grecque.

Le plus important était fait : elles s'étaient parfumé et poudré le visage, le cou, les mains, sans oublier les oreilles ; les bas de soie à jour étaient soigneusement tendus sur leurs petits pieds, chaussés de souliers de satin blanc, et l'on mettait la dernière main à leur coiffure. Sonia avait même déjà passé sa robe et se tenait debout au milieu de leur chambre, attachant un dernier ruban à son corsage et pressant de son doigt, jusqu'à se faire mal, l'épingle récalcitrante qui grinçait en perçant le ruban. Natacha, l'œil à tout, assise devant la psyché, un léger peignoir jeté sur ses épaules maigres, était en retard :

« Pas ainsi, pas ainsi. Sonia ! dit-elle en lui faisant brusquement tourner la tête et en saisissant ses cheveux, que la femme de chambre n'avait pas eu le temps de lâcher. Viens ici ! » Sonia s'agenouilla, pendant que Natacha lui posait le nœud à sa façon.

« Mais, mademoiselle, il m'est impossible… dit la femme de chambre.

– C'est bien, c'est bien !… Voilà, Sonia…, comme cela !…

– Serez-vous bientôt prêtes ? leur cria la comtesse du fond de sa chambre. Il va être bientôt dix heures !

– Tout de suite, tout de suite, maman ! Et vous ?

– Je n'ai que ma toque à mettre.

– Pas sans moi, vous ne saurez pas la mettre !

– Mais il est dix heures ! »

Dix heures et demie était l'heure fixée pour leur entrée au bal, et cependant Natacha n'était pas habillée, et il fallait encore aller au palais de la Tauride chercher la vieille demoiselle d'honneur.

Une fois coiffée, Natacha, dont la jupe courte laissait voir les petits pieds chaussés de leurs souliers de bal, s'élança vers Sonia, l'examina, et, se précipitant dans la pièce voisine, y saisit la toque de sa mère, la lui posa sur la tête, l'ajusta, et, appliquant un rapide baiser sur ses cheveux gris, courut presser les deux femmes de chambre, qui, tranchant le fil de leurs dents, s'occupaient à raccourcir le dessous trop long de sa robe, tandis qu'une troisième, la bouche pleine d'épingles, allait et venait de la comtesse à Sonia, et qu'une quatrième tenait à bras tendus la vaporeuse toilette de tulle.

« Mavroucha, plus vite, ma bonne !

– Passez-moi le dé, mademoiselle.

– Aurez-vous bientôt fini ? demanda le comte sur le seuil de la porte. Voici des parfums, la vieille Péronnsky est sur le gril !

– C'est fait, mademoiselle, dit la femme de chambre en relevant bien haut la robe, qu'elle secoua en soufflant dessus, comme pour en constater la légèreté et la blancheur immaculée.

– Papa, n'entre pas, n'entre pas ! s'écria Natacha en passant sa tête dans ce nuage de tulle. Sonia, ferme la porte ! » Une seconde après, le vieux comte fut admis ; lui aussi s'était fait beau ; parfumé et pommadé comme un jeune homme, il portait l'habit gros bleu, la culotte courte et des souliers à boucles : « Papa, comme tu es bien ! tu es charmant ! lui dit Natacha pendant qu'elle l'examinait dans tous les sens.

– Un moment, mademoiselle, permettez, disait la femme de chambre agenouillée, tout occupée à égaliser les jupons et à manœuvrer adroitement avec sa langue un paquet d'épingles qu'elle faisait passer d'un coin de sa bouche à l'autre.

– C'est désespérant, s'écria Sonia, qui suivait de l'œil tous ses mouvements ; le jupon est trop long, trop long ! »

Natacha, s'éloignant de la psyché pour se voir plus à l'aise, en convint aussi.

« Je vous assure, mademoiselle, que la robe n'est pas trop longue, dit piteusement Mavroucha, qui se traînait à quatre pattes à sa suite.

– Positivement, elle est trop longue, mais nous allons faufiler un ourlet, » assura Douniacha avec autorité.

Et, tirant aussitôt l'aiguille qu'elle avait piquée dans le fichu croisé sur sa poitrine, elle recommença à coudre.

À ce moment, la comtesse, en robe de velours, sa toque sur la tête, entra timidement dans la chambre.

« Oh ! qu'elle est belle !… Elle vous enfonce toutes ! » s'écria le vieux comte en s'avançant pour l'embrasser ; mais, de crainte de voir sa toilette froissée, elle l'écarta doucement en rougissant comme une jeune fille.

« Maman, la toque plus de côté, je vais vous l'épingler… »

Et d'un bond Natacha se jeta sur sa mère, en déchirant par ce brusque mouvement, à la grande consternation des ouvrières qui n'avaient pu la suivre, le tissu aérien qui l'enveloppait.

« Ah, mon Dieu ! vrai, ce n'est pas ma faute !

– Ce n'est rien, reprit Douniacha résolument ; on n'y verra rien !

– Oh ! mes beautés, mes reines ! s'écria la vieille bonne, qui était entrée à pas de loup pour les admirer… et Sonia aussi… quelles beautés ! »

Enfin, à dix heures un quart, on monta en voiture, et on se dirigea vers la Tauride.

Malgré son âge et sa laideur, Mlle Péronnsky avait passé par les mêmes procédés de toilette, avec moins de hâte, il est vrai, vu sa grande habitude ; sa vieille personne, bichonnée, parfumée et vêtue d'une robe de satin jaune ornée du chiffre de demoiselle d'honneur, excitait également l'enthousiasme de sa femme de chambre. Elle était prête et accorda de grands éloges aux toilettes de la mère et des filles. Enfin, après force compliments, ces dames, tout en prenant bien soin de leurs robes et de leurs coiffures, s'installèrent dans leurs équipages respectifs.

XV

Natacha n'avait pas eu de la journée un seul moment de liberté, pas une seconde pour réfléchir à ce qu'elle allait voir ; mais elle en eut tout le loisir pendant le long trajet qu'elles eurent à faire par un temps froid et humide, et dans la demi obscurité de la lourde voiture où elle était emboîtée, serrée et balancée à plaisir. Son imagination lui représenta vivement le bal, les salles inondées de lumière, l'orchestre, les fleurs, les danses, l'Empereur, toute la brillante jeunesse de Pétersbourg. Cette attrayante vision s'accordait si peu avec l'impression que lui

faisaient éprouver le froid et les ténèbres, qu'elle ne pouvait en croire la réalisation prochaine ; aussi ne s'en rendit-elle bien compte que lorsque, après avoir frôlé de ses petits pieds le tapis rouge placé à l'entrée et ôté sa pelisse dans le vestibule, elle se fut engagée avec Sonia, en avant de sa mère, sur le grand escalier brillamment éclairé. Alors seulement elle pensa à la façon dont elle devait se conduire, et s'efforça de se composer ce maintien réservé et modeste qu'elle tenait pour indispensable à toute jeune fille dans un bal ; mais elle sentit aussitôt, heureusement pour elle, que ses yeux ne lui obéissaient point, qu'ils couraient dans tous les sens, que l'émotion lui faisait battre le cœur à cent pulsations par minute et l'empêchait de voir clair autour d'elle ! Il lui fut donc impossible de se donner le maintien désiré, qui l'aurait d'ailleurs rendue gauche et ridicule, et elle dut se borner à contenir et à cacher son trouble : c'était, à vrai dire, la tenue qui lui seyait le mieux. Les Rostow montaient l'escalier au milieu d'une foule d'invités en grande toilette, qui échangeaient aussi quelques mots entre eux. Les grandes glaces appliquées sur les murs reflétaient l'image des dames en robes blanches, roses, bleues, avec des épaules et des bras ruisselants de diamants et de perles.

Natacha jeta sur les glaces un regard curieux, mais ne put parvenir à s'y voir, tellement tout se confondait et se mêlait dans ce chatoyant défilé ! À son entrée dans le premier salon, elle fut tout assourdie et ahurie par le bourdonnement des voix, le bruit de la foule, l'échange des compliments et des saluts, et aveuglée par l'éclat des lumières. Le maître et la maîtresse de la maison se tenaient à la porte et accueillaient depuis une heure leurs invités avec l'éternelle phrase : « Charmé de vous voir, » que les Rostow durent, comme tous les autres, entendre à leur tour.

Les deux jeunes filles, habillées de la même façon, avec des roses dans leurs cheveux noirs, firent ensemble la même révérence, mais le regard de la maîtresse de la maison s'arrêta invo-

lontairement sur la taille déliée de Natacha, et elle lui adressa un sourire tout spécial, différent du sourire stéréotypé et obligatoire avec lequel elle accueillait le reste de ses invités. Peut-être le lointain souvenir de son temps de jeune fille, de son premier bal, lui revint-il tout à coup à la mémoire, et, suivant des yeux Natacha, elle demanda au vieux comte laquelle des deux était sa fille. – « Charmante ! » ajouta-t-elle, en baisant le bout de ses doigts.

On se pressait autour de la porte du salon, car on attendait l'Empereur, et la comtesse Rostow s'arrêta au milieu d'un des groupes le plus en vue. Natacha sentait et entendait qu'elle excitait la curiosité ; elle devina qu'elle avait plu tout d'abord à ceux qui s'inquiétaient de savoir qui elle était, et sa première émotion en fut un peu calmée. « Il y en a qui nous ressemblent, il y en a qui sont moins bien, » pensa-t-elle.

La vieille Péronnsky leur nomma les personnes les plus marquantes.

« Voyez-vous là-bas cette tête grise avec des cheveux bouclés ? c'est le ministre de Hollande, » dit-elle en indiquant un homme âgé et entouré de dames, qu'il faisait pouffer de rire.

« Ah ! voilà la reine de Pétersbourg, la comtesse Besoukhow, ajouta-t-elle en désignant Hélène, qui faisait son entrée. Comme elle est belle ! Elle ne le cède en rien à Marie Antonovna ! Regardez comme jeunes et vieux s'empressent à lui faire leur cour… Elle est belle et intelligente ! On dit que le prince en est amoureux fou… et celles-là, voyez, elles sont laides, mais encore plus recherchées, si c'est possible, que la belle Hélène ; ce sont la femme et la fille d'un archimillionnaire ! – Là-bas plus loin, c'est Anatole Kouraguine, » continua-t-elle, en leur désignant un grand chevalier-garde, très beau garçon, portant haut la tête, qui venait de passer à côté d'elles sans les voir. « Comme il est beau, n'est-ce pas ? On le marie avec l'héritière

aux millions. Votre cousin Droubetzkoï la courtise aussi… – Mais certainement, c'est l'ambassadeur de France en personne, c'est Caulaincourt, répondit-elle à une question de la comtesse. Ne dirait-on pas un roi ? Ils sont du reste fort agréables tous ces Français ; personne n'est plus charmant qu'eux dans le monde… Ah ! la voilà enfin, la belle des belles, notre délicieuse Marie Antonovna ; quelle simplicité dans sa toilette !… ravissante !… – Et ce gros en lunettes, ce franc-maçon universel, Besoukhow, quel pantin à côté de sa femme ! »

Pierre se frayait un passage dans la foule en balançant son gros corps, en saluant de la tête, de droite et de gauche, avec sa bonhomie familière, et aussi à son aise que s'il traversait un marché ; il semblait chercher quelqu'un.

Natacha aperçut avec joie cette figure connue, « ce pantin, » comme disait Mlle Péronnsky, qui lui avait promis de venir à ce bal et de lui amener des danseurs.

Il était déjà tout près d'elle, lorsqu'il s'arrêta pour causer avec un militaire en uniforme blanc, de taille moyenne et d'une figure agréable, qui s'entretenait avec un homme de haute taille, chamarré de décorations : c'était Bolkonsky, que Natacha reconnut aussitôt. Elle le trouva plus animé, rajeuni, embelli :

« Maman, encore une connaissance ! dit-elle ; il a passé la nuit chez nous à Otradnoë ; le vois-tu ?

– Comment, vous le connaissez ? demanda la vieille Péronnsky, je ne puis le souffrir ! Il fait à présent la pluie et le beau temps ; c'est un orgueilleux, comme son père. Il s'est lié avec Spéransky et compose toutes sortes de projets de loi. Regardez un peu sa manière d'être avec les dames ; en voici une qui lui parle, et il se détourne ! Je lui aurais nettement dit ma façon de penser, s'il m'avait traitée ainsi ! »

XVI

Soudain un frémissement parcourut tous les groupes, on se porta en avant, on recula, on se sépara, l'orchestre éclata en une bruyante fanfare, et l'Empereur, suivi du maître et de la maîtresse de la maison, fit son apparition. Il s'avança rapidement entre les deux haies vivantes qui s'étaient formées sur son passage, saluant de tous les côtés, et visiblement pressé de s'affranchir au plus vite de ces démonstrations inévitables. L'Empereur entra dans le salon voisin, la foule se précipita sur ses pas, puis, refoulée en arrière, elle démasqua la porte, auprès de laquelle Sa Majesté causait avec la maîtresse de la maison, aux sons de la polonaise du jour commençant par ces paroles : « Alexandre, Élisabeth excitent notre enthousiasme. » Un jeune homme tout effaré supplia les dames de se reculer ; mais plusieurs d'entre elles, oubliant toute convenance, oubliant même leur toilette, jouèrent des coudes, afin de gagner le premier rang, car les couples commençaient à se former pour la danse.

On fit place. L'Empereur souriant, donnant la main à la maîtresse de la maison et marchant à contre-mesure, ouvrit le cortège. Le maître de la maison le suivit avec la belle Marie Antonovna Naryschkine ; puis venaient des ambassadeurs, des ministres, des généraux. La majorité des dames avait été engagée et s'était jointe à la polonaise, pendant que Natacha, sa mère et Sonia faisaient tapisserie avec la minorité. Ses bras pendants le long de sa mignonne personne, et sa gorge, à peine naissante, se soulevant doucement, elle regardait devant elle, de ses yeux brillants et inquiets, et l'expression de sa petite figure variait, indécise, entre une grande joie et une grande déception. Ni l'Empereur ni les gros bonnets ne l'intéressaient ; une seule pensée la tourmentait. « Personne ne s'approchera-t-il donc de moi pour m'inviter ? se disait-elle. Ne danserai-je donc pas de la soirée ? Tous ces hommes semblent ne pas me voir, ou, s'ils me

voient, ils s'imaginent sans doute que ce serait temps perdu de s'occuper de moi. Ils ne savent certainement pas que je brûle du désir de danser, que je danse dans la perfection et qu'ils s'amuseraient beaucoup avec moi. » La musique, qui ne cessait pas, la rendait encore plus triste et lui donnait envie de pleurer.

Mlle Péronnsky les avait abandonnées, et son père était à l'autre bout de la salle ; isolées, perdues toutes trois dans cette cohue étrangère, elles n'inspiraient d'intérêt à personne, et personne ne s'inquiétait d'elles. Bolkonsky, conduisant une dame, les effleura sans les reconnaître. Le bel Anatole, souriant et causant avec sa danseuse, laissa en passant glisser son regard sur Natacha avec autant d'indifférence que si elle avait fait partie intégrante du mur. Boris défila deux fois devant elles, et deux fois détourna la tête. Berg et sa femme, qui ne dansaient pas, se réunirent aux pauvres délaissées.

Natacha fut profondément humiliée de la formation en plein bal de ce groupe de famille. N'avait-on pas son chez-soi pour causer de ses affaires ? Aussi ne fit-elle pas la moindre attention aux paroles de Véra, ni à sa toilette d'un vert éclatant.

Enfin l'Empereur acheva son troisième tour. Il avait changé trois fois de dame, et la musique se tut. Un aide de camp empressé se précipita vers les dames Rostow, les engageant à reculer encore, quoiqu'elles fussent déjà acculées à la muraille, et les premiers accords d'une valse au rythme doux et entraînant se firent entendre. L'Empereur, un sourire sur les lèvres, passait en revue la société ; personne ne s'était encore lancé dans le cercle. L'aide de camp ordonnateur s'approcha alors de la comtesse Besoukhow et l'engagea ; elle lui répondit en posant doucement le bras sur son épaule ; le danseur, passant aussitôt le sien autour de sa taille, l'entraîna dans l'espace laissé libre ; ils glissèrent ainsi jusqu'au bout opposé de la salle : là, s'emparant de la main gauche de sa dame, l'adroit cavalier la fit tourner sur elle-même, et ils s'élancèrent de nouveau avec une vitesse crois-

sante, aux sons de la musique qui précipitait la mesure, au bruit des éperons qui s'entrechoquaient, pendant que la robe de velours de sa belle danseuse se gonflait comme une voile en suivant en cadence la mesure à trois temps. Natacha ne les quittait pas de ses yeux envieux et aurait volontiers pleuré de ne pas avoir été choisie pour ce premier tour.

Le prince André, vêtu de son uniforme blanc de cavalerie, avec épaulettes de colonel, en bas de soie et en souliers à boucles, gai et en train, causait, à quelques pas des Rostow, avec le baron Firhow, de la première séance du conseil de l'empire, qui venait d'être fixée au lendemain. Le baron, qui connaissait son intimité avec Spéransky et ses travaux législatifs, recueillait auprès de lui des renseignements précis sur un sujet qui donnait lieu à une foule de commentaires. Mais le prince ne prêtait qu'une oreille distraite à ses paroles, et il portait ses regards tantôt sur l'Empereur, tantôt sur le groupe des cavaliers qui se préparaient à la danse, sans pouvoir se décider à suivre leur exemple.

Il examinait avec curiosité ces hommes intimidés par la présence du souverain, et ces femmes qui se pâmaient du désir d'être invitées.

Pierre s'approcha de lui en ce moment :

« Vous qui dansez toujours, allez donc engager ma protégée, la jeune comtesse Rostow.

– Où est-elle ?... Mille excuses, baron, nous reprendrons et achèverons une autre fois cette conversation, mais ici il faut danser, » ajouta-t-il, et il suivit Besoukhow. La petite figure désolée de Natacha le frappa ; il la reconnut, devina ses impressions de débutante, et, se souvenant de sa causerie au clair de la lune, il s'approcha gaiement de la comtesse.

« Permettez-moi de vous présenter ma fille, lui dit-elle en rougissant.

– J'ai l'honneur de la connaître, mais je ne sais si elle se souvient de moi, répondit le prince André, en la saluant avec une politesse respectueuse qui démentait la sévère critique de la vieille Péronnsky. Lui proposant un tour de valse, il passa son bras autour de la taille de Natacha, dont la figure s'éclaira subitement ; un sourire radieux, reconnaissant, débordant de joie, illumina sa bouche, ses yeux, et en chassa les larmes prêtes à jaillir. « Je t'attends depuis une éternité, » semblait-elle lui dire ; heureuse et émue, elle se pencha doucement sur l'épaule de son cavalier, qui passait à bon droit pour un des premiers danseurs du moment ; elle aussi dansait à ravir, et, de ses pieds mignons, elle effleurait le parquet sans la moindre hésitation. Sans doute ses épaules et ses bras grêles et anguleux, sa gorge à peine formée, ne pouvaient être comparés avec les épaules et les bras d'Hélène, sur lesquels s'étendait pour ainsi dire le lustre qu'y avaient laissé les milliers de regards fascinés par sa beauté. Quant à Natacha, ce n'était qu'une petite fille, décolletée pour la première fois et qui certainement en aurait eu honte, si on ne lui avait assuré qu'il devait en être ainsi.

Le prince André aimait la danse ; cette fois cependant, pressé de mettre fin à d'ennuyeuses conversations politiques, et de se dérober à la contrainte causée par une auguste présence, il n'avait choisi Natacha que pour obliger son ami et parce qu'elle était la première jolie figure qui avait attiré ses yeux. Mais à peine eut-il entouré de son bras cette taille si flexible, si fine, à peine l'eut-il sentie se pencher et se balancer contre sa poitrine, à peine eut-il répondu à ce sourire, si voisin de ses lèvres, que les charmes de sa fraîche beauté lui montèrent à la tête et le grisèrent comme un vin généreux. Son tour de valse achevé, essoufflé, hors d'haleine, il lui rendit la liberté, et s'accorda quelques instants de repos, en regardant danser les autres, heureux de sentir poindre en lui ce regain de jeunesse et de vie.

XVII

Boris, l'aide de camp qui avait ouvert le bal, et plusieurs autres cavaliers vinrent ensuite engager Natacha, qui, ne pouvant répondre à ces nombreuses invitations, les passa à Sonia ; elle dansa toute la soirée, le teint animé, tout entière à son bonheur, ne remarquant rien de ce qui se passait autour d'elle, ni le long entretien de l'Empereur avec l'ambassadeur de France, ni son amabilité avec Mme C…, ni la présence d'un prince de sang étranger, ni l'énorme succès d'Hélène, ni enfin le départ de Sa Majesté. Elle le devina seulement à l'entrain croissant des danseurs. Le prince André fut de nouveau son cavalier pendant le cotillon qui précéda le souper : il lui rappela leur première entrevue dans l'allée d'Otradnoë, son insomnie au clair de la lune, et comment il avait entendu toutes ses exclamations. Natacha rougit à ces souvenirs et essaya de se justifier, comme si elle éprouvait une certaine honte à s'être ainsi laissé surprendre.

Le prince André, à l'exemple de tous ceux qui ont beaucoup vécu dans la société, trouvait du plaisir à rencontrer sur sa route un être qui se détachait de la foule et ne portait pas l'empreinte de l'uniformité mondaine. Telle était Natacha, avec ses étonnements naïfs, sa joie sans bornes, sa timidité et jusqu'à ses fautes de français. Assis à ses côtés, causant de choses et d'autres, les plus simples et les plus indifférentes, il s'adressait à elle avec une douce et affectueuse délicatesse, charmé par l'éclat de ses yeux et de son sourire, qui ne se rapportait point à ce qu'elle disait, mais au bonheur dont elle débordait. Il admirait sa grâce ingénue, pendant qu'elle exécutait, toute souriante, la figure pour laquelle le cavalier venait la choisir ; à peine revenait-elle, haletante, à sa place, qu'un autre danseur se proposait de nou-

veau ; fatiguée, essoufflée, sur le point de refuser, elle repartait pourtant, ayant sur les lèvres un sourire à l'adresse du prince André :

« J'aurais préféré me reposer, rester avec vous, car je n'en peux plus, mais ce n'est pas ma faute, on m'enlève, et j'en suis si heureuse, si heureuse… j'aime tout le monde ce soir, et vous me comprenez, n'est-ce-pas, et… »

Que de choses encore ne lui disait-elle pas dans ce sourire ? Natacha traversa la salle, pour engager à son tour deux dames à faire la figure avec elle.

« Si elle s'approche de sa cousine en premier, se dit le prince André presque malgré lui, elle sera ma femme. » Elle s'arrêta devant Sonia ! « Quelles folies me traversent parfois la cervelle ! ajouta-t-il ; ce qui est certain, c'est qu'elle est si gentille, si originale, que d'ici à un mois elle sera mariée, elle n'a pas ici sa pareille !… » et il regarda Natacha, qui en s'asseyant redressait la rose un peu froissée de son corsage.

À la fin du cotillon, le vieux comte s'approcha d'eux, invita le prince André à venir les voir, et demanda à sa fille si elle s'amusait. Elle lui répondit par un sourire rayonnant. Une pareille question était-elle possible ?

« Je m'amuse tant ! Comme jamais ! » dit-elle, et le prince André surprit le mouvement involontaire de ses deux petits bras fluets qu'elle levait pour embrasser son père, mais qu'elle abaissa aussitôt. C'est qu'en vérité son bonheur était complet ; il était parvenu à ce degré qui nous rend bons et parfaits, car, lorsqu'on est heureux, on ne croit plus ni au mal, ni au chagrin, ni au malheur !

Pierre éprouva pour la première fois ce soir-là un sentiment d'humiliation : la position de sa femme dans ces hautes

sphères le blessa au vif. Sombre et distrait, une ride profonde plissait son front ; debout à une fenêtre, ses yeux fixes regardaient sans voir.

Natacha, en allant souper, passa à côté de lui ; l'expression morne et désolée de sa figure la frappa ; elle eut envie de le consoler, de lui donner un peu de son superflu :

« Comme tout cela est amusant, comte, n'est-ce pas ? »

Pierre sourit machinalement et répondit au hasard :

« Oui, j'en suis bien aise. »

Peut-on être triste ce soir, se dit Natacha, et surtout un brave garçon comme Besoukhow ? Car, aux yeux de la jeune fille, tous ceux qui étaient là étaient bons, s'aimaient comme des frères, et tous par conséquent devaient être heureux.

XVIII

Le lendemain matin, le bal revint pour une seconde à la mémoire du prince André. « C'était beau et brillant, se disait-il… et la petite Rostow, quelle charmante créature ! Il y a en elle quelque chose de si frais, elle est si différente des jeunes filles de Pétersbourg… » Et ce fut tout ; sa tasse de thé une fois bue, il reprit son travail.

Pourtant, était-ce fatigue ou suite de son insomnie ? Il ne pouvait rien faire de bon, trouvait à redire à sa besogne, sans parvenir à l'avancer ; aussi fut-il enchanté d'être interrompu par la visite d'un certain Bitsky. Employé dans plusieurs commis-

sions, reçu dans toutes les coteries de Pétersbourg, admirateur fervent de Spéransky, de ses réformes, et colporteur juré des bruits et des commérages du jour, ce Bitsky était de ceux qui suivent la mode, dans leurs opinions comme dans leurs habits, et passent, grâce à cette façon de faire, pour de chaleureux partisans des nouvelles tendances. Ôtant son chapeau à la hâte, il se précipita vers le prince André et lui conta les détails de la séance du conseil de l'empire, qui avait eu lieu le matin même et qu'il venait d'apprendre. Il parlait avec enthousiasme du discours prononcé à cette occasion par l'Empereur, discours digne en tous points d'un monarque constitutionnel : « Sa Majesté a dit ouvertement que le conseil et le sénat constituaient les corps de l'État ; que le gouvernement devait avoir pour base des principes solides et non l'arbitraire ; que les finances allaient être réorganisées et les budgets rendus publics. « Oui, ajouta-t-il, en accentuant certains mots et en roulant les yeux, cet événement marque une ère nouvelle, une ère grandiose dans notre histoire. »

Le prince André, qui avait attendu l'ouverture du conseil de l'empire avec une impatience fébrile et qui y avait vu un acte d'une importance capitale, s'étonna de se sentir tout à coup froid et indifférent devant le fait accompli ! Il répondit par un sourire railleur à l'exaltation de Bitsky, et il se demandait que pouvait lui faire, à Bitsky ou à lui, que l'Empereur se fût ou non exprimé ainsi au conseil, et en quoi cela le rendrait plus heureux ou meilleur.

Cette réflexion effaça subitement de son esprit l'intérêt qu'il avait porté jusqu'alors aux nouvelles réformes. Spéransky l'attendait ce jour-là à dîner « en petit comité », selon ses propres paroles ; cette réunion intime, composée des quelques amis de celui pour qui il éprouvait la plus vive admiration, aurait dû cependant offrir un grand attrait à sa curiosité, d'autant plus qu'il ne l'avait jamais encore vu chez lui, au milieu des siens ; mais à présent il ne se rendit qu'avec ennui, à l'heure indiquée,

au petit hôtel de Spéransky, situé près du jardin de la Tauride. Le prince André, un peu en retard, arriva à cinq heures et trouva tous les invités déjà réunis dans la salle à manger de la maison, dont il remarqua l'exquise propreté et l'aspect un peu monastique. La fille de Spéransky, une enfant, et sa gouvernante y demeuraient avec lui. Les invités se composaient de Gervais, de Magnitsky et de Stolipine, dont les voix bruyantes et les éclats de rire s'entendaient de l'antichambre. Une seule voix, celle sans doute du grand réformateur, articulait avec netteté le « ha, ha, ha, » d'un rire clair et aigu qui frappait pour la première fois les oreilles du prince André.

Groupés près des fenêtres, ces messieurs entouraient une table chargée de zakouska[2]. Spéransky portait un habit gris, orné d'une plaque, un gilet blanc et une cravate montante : c'était dans ce costume qu'il avait siégé à la fameuse séance du conseil de l'empire ; il paraissait très gai et écoutait, en riant d'avance, une anecdote de Magnitsky, dont les paroles, à l'entrée du dernier arrivant, furent couvertes par une explosion d'hilarité générale. Stolipine riait franchement de sa grosse voix de basse en mâchonnant un morceau de fromage, et Gervais à tout petit bruit, comme le vin qui pétille, tandis que le maître de la maison lançait à leurs côtés les notes perçantes de sa voix claire et grêle.

« Enchanté de vous voir, cher prince, dit-il, en tendant au prince André sa main blanche et délicate. Un instant… » et s'adressant à Magnitsky : « Rappelez-vous nos conventions : le dîner est un délassement, pas un mot d'affaires !… » et il se reprit à rire.

Le prince André, déçu dans son attente, en fut agacé, il lui sembla que ce n'était plus là le vrai Spéransky ; que le charme

---

[2] Hors-d'œuvre qu'on sert en Russie avant le dîner. (*Note du traducteur.*)

mystérieux qui l'avait attiré vers lui se dissipait ; qu'il le voyait maintenant tel qu'il était, et ne se laissait plus séduire.

La conversation marcha sans interruption, et ce ne fut qu'un chapelet d'anecdotes. À peine Magnitsky en finissait-il une, qu'un autre convive disait la sienne ; le plus souvent, elles mettaient en scène les fonctionnaires de tout rang, et leur nullité était, dans ce cercle, tellement hors de doute, que les révélations comiques sur ces personnages leur semblaient à tous être le seul parti à en tirer. Spéransky lui-même conta comment, à la séance du matin, un des membres du conseil, affligé de surdité, ayant été invité à faire connaître son opinion, répondit à celui qui l'interrogeait qu'il était de son avis. Gervais se complut dans le long récit d'une inspection remarquable par la stupidité qui y avait été déployée. Stolipine, tout en bégayant, tomba à bras raccourcis sur les abus de l'administration précédente. Redoutant, à cette sortie, que la conversation ne devînt par trop sérieuse, Magnitsky s'empressa de le railler sur sa vivacité, et, Gervais ayant lancé une plaisanterie, la gaieté reparut de plus belle, sans nouvel incident.

Il était facile de voir que Spéransky aimait à se reposer après le travail au milieu de ses amis, qui, se prêtant à son désir, s'amusaient eux-mêmes, tout en l'amusant à l'envi. Ce ton de gaieté déplut au prince André, il lui parut lourd et factice. Le timbre aigu de la voix de Spéransky lui fut désagréable : ce rire perpétuel sonnait faux à son oreille et lui blessait le tympan. Ne se sentant pas disposé à s'y joindre franchement, il craignit de laisser paraître ses impressions et essaya à différentes reprises de se mêler à la causerie, mais ce fut peine perdue, et il ne tarda pas à sentir que, malgré tous ses efforts, il ne pouvait se mettre à l'unisson ; chacune de ses paroles semblait rebondir hors du cercle, comme le bouchon de liège hors de l'eau. Cependant il ne se disait rien de répréhensible, rien de déplacé, mais les saillies spirituelles et plaisantes manquaient de ce tour délicat qu'ils

semblaient ne pas même soupçonner et qui est le vrai sel de la gaieté.

Le dîner terminé, la fille de Spéransky et sa gouvernante se levèrent de table ; le père, attirant à lui son enfant, la couvrit de caresses : ces caresses parurent affectées aux yeux prévenus du prince André.

On resta attablé à l'anglaise autour du vin de Porto, et on causa de la guerre d'Espagne, chacun approuvant la conduite de Napoléon dans cette circonstance. Le prince André ne put résister au désir d'émettre un avis diamétralement opposé. Spéransky sourit et raconta aussitôt une anecdote qui n'avait aucun rapport avec le sujet, et dans l'intention évidente de faire une diversion ; tous se turent pendant quelques secondes.

Le maître de la maison profita de ce moment de silence pour reboucher une bouteille de vin, la tendit au domestique, et se leva en disant : « Le bon vin ne court pas les rues…, » et tous les invités, reprenant gaiement leurs propos interrompus, le suivirent au salon, où deux grandes lettres, apportées par un courrier du ministère, lui furent remises. Il passa dans son cabinet. À peine avait-il disparu, que l'entrain de ses invités tomba subitement, et ils se mirent à causer sérieusement et sans bruit : « Déclamez-nous quelque chose, dit Spéransky en revenant et en s'adressant à Magnitsky. C'est un vrai talent, » ajouta-t-il en se tournant vers le prince André. Magnitsky, cédant à la volonté qui venait de lui être exprimée, prit la pose obligée et récita une parodie en vers français composée par lui, où figuraient quelques personnalités connues à Pétersbourg ; de vifs applaudissements l'interrompirent à différents endroits. Dès qu'il eut fini, le prince André s'approcha de son hôte pour prendre congé.

« Déjà ! Où allez-vous donc de si bonne heure ? lui dit ce dernier.

– J’ai promis ma soirée. »

Ils se turent tous deux, et le prince André put examiner à son aise ces yeux de verre, ces yeux impénétrables. « Comment avait-il pu attendre tant de choses de cet homme, de son activité, et y attacher une si grande valeur ? C’était tout simplement ridicule ! » Voilà ce qu’il pensait, et le rire affecté de Spéransky continua à résonner ce soir-là dans ses oreilles.

Rentré chez lui, il se prit à réfléchir, et, jetant un coup d’œil en arrière, il s’étonna de voir ses quatre mois de séjour à Pétersbourg lui apparaître sous un nouvel aspect. Il se rappela ses soucis, ses efforts, toute la longue filière par laquelle avait dû passer son projet de code militaire, reçu au comité pour y être discuté, et mis ensuite de côté, parce qu’un autre travail, fort au-dessous du sien, avait été déjà présenté à l’Empereur ! Il se rappela les séances de ce comité dont Berg était membre, et les discussions qui n’attaquaient que la forme, sans tenir le moindre compte du fond ; il se souvint aussi de son mémoire sur les lois, de ses laborieuses traductions du code, et il en eut honte. Se transportant en pensée à Bogoutcharovo, à ses occupations de là-bas, à sa course à Riazan, à ses paysans, et leur appliquant en pensée « le droit des gens », qu’il avait si savamment divisé en paragraphes, il fut confondu d’avoir consacré tant de mois à un travail aussi stérile !

XIX

Dans la journée du lendemain, le prince André alla faire quelques visites, une entre autres aux Rostow, avec lesquels, à l’occasion du dernier bal, il avait renouvelé connaissance ; sous cet acte de pure politesse se cachait le désir de voir dans son

intérieur la vive et charmante jeune fille qui avait produit sur lui une si agréable impression.

Elle fut la première à le recevoir, et il lui sembla que sa robe gros-bleu faisait encore mieux ressortir sa beauté que sa toilette de bal. Il fut traité par elle et les siens en vieil ami ; l'accueil fut simple et cordial, et cette famille, qu'il avait sévèrement jugée autrefois, lui parut aujourd'hui composée uniquement de braves et excellents cœurs, pleins d'aménité et de bonté. L'hospitalité et la parfaite bienveillance du comte, plus frappantes encore à Pétersbourg qu'à Moscou, ne lui laissèrent aucun moyen de refuser son invitation à dîner. « Oui, ce sont de bien braves gens, se disait-il ; mais, on le voit, ils ne peuvent apprécier le trésor qu'ils ont en Natacha, cette jeune fille en qui la vie déborde et dont la silhouette lumineuse se détache si poétiquement sur le fond terne de sa famille. »

Il se sentait prêt à trouver des joies inconnues dans ce monde étranger pour lui jusqu'alors, dans ce monde pressenti par lui dans l'allée d'Otradnoë, et plus tard, la nuit, à la fenêtre ouverte devant la douce clarté de la lune, et il s'irritait alors d'en être resté aussi longtemps éloigné ; maintenant qu'il s'en était rapproché, qu'il y était entré, il le connaissait et y trouvait des jouissances toutes nouvelles.

Après le dîner, Natacha se mit, à sa prière, au piano, et chanta ; assis près d'une fenêtre, il l'écoutait en causant avec des dames. Soudain il s'arrêta, la phrase qu'il avait commencée resta inachevée sur ses lèvres, quelque chose le serra à la gorge, il sentit monter des larmes à ses yeux, de vraies et douces larmes, alors qu'il ne se croyait plus capable d'en verser. Il regarda Natacha, et il y eut dans son âme une explosion de joie, de bonheur ! Heureux et triste, il se demandait ce qui pouvait ainsi le faire pleurer, ou de son passé, avec la mort de sa femme, ses illusions perdues, ses espérances d'avenir…, ou de la révélation subite de ce sentiment, qui contrastait si étrangement avec le

besoin de l'infini dont son cœur débordait, et ce cadre étroit et matériel, où leurs deux êtres se confondaient en une même et vague pensée. Ce contraste accablant le tourmentait et le réjouissait à la fois.

À peine Natacha eut-elle fini de chanter, qu'elle vint lui demander si elle lui avait fait plaisir et se troubla aussitôt, dans la crainte de lui avoir adressé une question déplacée. Il sourit et lui répondit que son chant lui avait plu comme tout ce qu'elle faisait.

Le prince André les quitta fort avant dans la soirée. Il se coucha par pure habitude ; mais, le sommeil ne venant pas, il se leva, alluma sa bougie, marcha dans sa chambre, et se recoucha sans que cette insomnie le fatiguât. À le voir, on aurait dit qu'il venait de quitter une atmosphère chargée de lourdes vapeurs et qu'il se retrouvait, heureux et léger, sur la terre libre du bon Dieu, respirant à pleins poumons ! Il ne pensait guère à Natacha, ne se figurait nullement en être amoureux, mais il la voyait constamment devant lui, et cette image donnait à sa vie une énergie toute nouvelle. « Que fais-je ici ? À quoi bon mes démarches ? Pourquoi se meurtrir dans ce cadre resserré, lorsque l'existence entière est là devant moi avec toutes ses joies ? » se disait-il. Pour la première fois depuis longtemps, il fit des projets et en vint à conclure qu'il lui fallait s'occuper de l'éducation de son fils, lui trouver un instituteur, quitter le service et voyager en Angleterre, en Suisse, en Italie… « Il faut profiter de ma liberté, et de ma jeunesse ! Pierre avait raison : pour être heureux, me disait-il, il faut croire au bonheur, et j'y crois à présent ! Laissons les morts enterrer les morts ; tant que l'on vit, il faut vivre et être heureux ! »

XX

Le colonel Adolphe de Berg, que Pierre connaissait comme il connaissait toute la ville à Moscou et à Pétersbourg, tiré à quatre épingles dans un uniforme irréprochable, portant des favoris courts, à l'exemple de l'Empereur Alexandre, lui fit un matin sa visite :

« Je viens de chez la comtesse votre épouse, qui n'a pas daigné accéder à ma requête ; j'espère avoir meilleure chance auprès de vous, comte, ajouta-t-il en souriant.

– Que désirez-vous, colonel ? Je suis à vos ordres.

– Je suis complètement installé dans mon nouveau logement, reprit Berg, comme s'il était convaincu du plaisir que cette intéressante communication devait procurer à chacun. Je désirerais y donner une petite soirée et y inviter nos amis communs, les miens et ceux de ma femme. Je suis venu prier la comtesse, ainsi que vous, de nous faire l'honneur d'accepter une tasse de thé et… à souper. »

Un sourire épanoui couronna la fin de ce petit discours.

La comtesse Hélène, trouvant les « de Berg » au-dessous d'elle, avait, malheureusement pour eux, répondu par un refus à ce séduisant programme. Berg détailla si clairement à Pierre pourquoi il désirait voir se réunir chez lui une société choisie, pourquoi cela lui serait agréable, et pourquoi lui, qui ne jouait jamais et ne gaspillait jamais son argent, était tout prêt à faire de fortes dépenses lorsqu'il s'agissait de recevoir le grand monde, que force fut à ce dernier d'accepter l'invitation.

« Pas trop tard, comte, n’est-ce pas" ?… à huit heures moins dix minutes, si j’ose vous en prier… Notre général y sera… il est très bon pour moi ; il y aura une table de jeu, comte, et nous souperons ; ainsi je compte sur vous. »

Pierre, qui arrivait toujours en retard, fut ce soir-là de cinq minutes en avance sur l’heure indiquée.

Berg et sa femme, après avoir fini avec tous leurs préparatifs, attendaient leurs invités dans leur salon, éclairé à giorno et décoré de statuettes et de tableaux. Assis à côté de Véra, vêtu d’un uniforme non moins neuf que son salon et boutonné avec soin, il lui expliquait comme quoi il était indispensable d’avoir des relations sociales avec des personnes plus haut placées que soi et comment alors seulement on retirait quelque profit de ses connaissances : « On trouve toujours quelque chose à imiter et à demander ; c’est ainsi que j’ai vécu depuis que j’ai obtenu mon premier grade (Berg ne comptait jamais par années, mais par promotions). Voyez mes camarades, ils sont encore des zéros, et moi, me voilà à la veille de commander un régiment, et j’ai le bonheur d’être votre mari ! » Se levant pour baiser la main de Véra, il arrangea le tapis, dont un coin s’était relevé : « Et comment y suis-je parvenu ? Surtout par mon tact dans le choix de mes connaissances… Il faut aussi, bien entendu, se conduire convenablement et être exact à remplir ses devoirs. »

Berg sourit, avec la conscience de sa supériorité sur une faible femme, car la sienne, toute charmante qu’elle put être, était, après tout, aussi faible que ses pareilles et aussi incapable de comprendre la valeur de l’homme, le véritable sens de « ein Mann zu sein » (être un homme). Elle souriait aussi, de son côté, et exactement pour les mêmes motifs, car elle se reconnaissait une supériorité incontestable sur ce bon et excellent mari, qui, comme la plupart des hommes, jugeait la vie tout de travers et s’attribuait imperturbablement une intelligence hors ligne, tandis qu’ils n’étaient tous que des sots et d’orgueilleux égoïstes.

Berg, entourant de ses bras sa femme avec précaution, pour ne pas déchirer un certain fichu de dentelle qu'il avait payé fort cher, lui appliqua un baiser bien au milieu des lèvres.

« Il ne faudrait pas non plus que nous eussions des enfants de sitôt ? dit-il, en donnant, à sa manière, une conclusion à ses idées.

– Oh ! je ne le désire pas non plus, répondit Véra. Il faut avant tout vivre pour la société !

– La princesse Youssoupow en avait une toute pareille. »

Et Berg toucha la pèlerine de sa femme d'un air satisfait.

On annonça le comte Besoukhow ; mari et femme échangèrent un coup d'œil enchanté, chacun s'attribuant de son côté l'honneur de sa visite.

« Je t'en prie, dit Véra, ne viens pas m'interrompre à tout propos lorsque je cause ; je sais fort bien ce qui peut intéresser, et ce qu'il faut dire, selon les personnes avec lesquelles je me trouve.

– Mais, répliqua Berg, les hommes aiment parfois à causer entre eux de choses sérieuses, et… »

Pierre venait d'entrer dans le petit salon, et il paraissait impossible de s'y asseoir sans en déranger la savante symétrie. Cependant Berg fut obligé, bon gré mal gré, de la rompre ; mais, après avoir magnanimement avancé un fauteuil et reculé un canapé en l'honneur de leur hôte, il en éprouva un tel regret, que, lui laissant le choix entre les deux meubles, il finit par s'asseoir tout simplement sur une chaise. Berg et sa femme, enchantés dans leur for intérieur de l'heureux début de leur soirée,

s'employèrent à l'envi, et en s'interrompant mutuellement, à entretenir de leur mieux leur invité.

Véra ayant décidé, dans sa haute sagesse, qu'il fallait avant tout parler de l'ambassade française, aborda ce thème de prime abord, tandis que Berg, convaincu de la nécessité de traiter un plus grave sujet, lui coupa la parole pour mettre sur le tapis la guerre avec l'Autriche, et passa, tout doucement, de la guerre, envisagée à un point de vue général, à ses combinaisons personnelles, à la proposition qu'on lui avait faite de prendre une part active à cette campagne, et aux motifs qui la lui avaient fait refuser. Malgré le décousu de leur causerie et le dépit que Véra ressentait contre son mari pour s'être permis de l'interrompre, le ménage rayonnait de joie, en voyant que leur soirée, bien lancée, ressemblait comme deux gouttes d'eau, avec son brillant éclairage, sa table à thé et ses conversations à bâtons rompus, à toutes les réunions du même genre.

Boris arriva sur ces entrefaites : une nuance de supériorité et de protection perçait dans sa façon d'être avec eux. Peu après, un colonel et sa femme, un général et les Rostow firent leur apparition ; la soirée s'élevait donc au rang d'une vraie soirée ! Les allées et venues causées par ces nouveaux invités, par l'échange des saluts, des phrases sans suite, et le froufrou des robes, remplirent de bonheur le ménage Berg. Tout se passait chez eux comme partout : le général, qui ressemblait, à s'y méprendre, à tous les généraux, accorda de grands éloges à l'appartement, tapa amicalement sur l'épaule de Berg, et, s'occupant aussitôt, avec une tyrannie toute paternelle, d'organiser la partie de boston, s'assit à côté du comte Rostow, le plus marquant des invités. Les vieux se réunirent aux vieilles ; les jeunes filles et les jeunes gens se groupèrent ensemble. Véra s'installa à la table de thé, tout couverte de corbeilles d'argent pleines de pâtisseries identiquement semblables à celles qu'on avait mangées l'autre soir chez les Panine ; en un mot, la soirée des Berg était, à leur

satisfaction manifeste, semblable en tous points à toutes les autres soirées.

XXI

Pierre eut l'avantage d'être désigné pour la partie de boston avec le vieux comte, le général et le colonel. Il se trouva, par hasard, placé en face de Natacha et fut frappé du changement survenu en elle depuis le bal ; elle ne disait mot et aurait été presque laide, sans l'expression de douceur et d'indifférence répandue sur ses traits. « Qu'a-t-elle ? » se demanda-t-il. Assise à côté de sa sœur, elle répondait à Boris du bout des lèvres, sans le regarder. Pierre venait de jouer toute sa couleur et de compter cinq levées, lorsqu'il entendit, en relevant ses cartes, un bruit de pas suivi d'un échange de compliments, et son regard, se portant involontairement sur Natacha, il resta stupéfait : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » se demanda-t-il.

La tête relevée, rougissante, et retenant avec peine sa respiration, elle parlait au prince André, qui, debout devant elle, la regardait d'un air doux et tendre. La flamme du feu qu couvait dans son cœur l'avait de nouveau transfigurée, et elle avait retrouvé toute la beauté qu'elle semblait, un moment auparavant, avoir perdue… C'était bien la Natacha du bal !

Le prince André s'approcha de Pierre, qui, découvrant en lui une expression toute nouvelle de bonheur et un air de jeunesse qu'il ne lui connaissait pas, employa le temps que dura la partie à les examiner l'un et l'autre. « Il se passe quelque chose de grave entre eux, » se dit-il, et un mélange de regret et de joie l'émut au point de lui faire oublier son propre malheur.

Les six robs terminés, il reprit toute sa liberté d'action, le général lui ayant déclaré qu'il n'était pas permis de jouer aussi mal que lui. Natacha causait avec Sonia et Boris, Véra avec le prince André. Elle avait remarqué ses assiduités auprès de Natacha et jugea nécessaire de profiter de la première occasion favorable pour lui lancer des allusions transparentes sur l'amour en général et sur sa sœur en particulier. Le sachant très intelligent, elle tenait à expérimenter sur lui sa fine diplomatie ; aussi était-elle enchantée d'elle-même et tout entière aux plus éloquents développements, lorsque Pierre vint leur demander la permission de se mêler à leur conversation, à moins qu'il ne s'agît entre eux d'un grave mystère, et remarqua avec surprise l'embarras de son ami.

« Que pensez-vous, prince, vous dont la clairvoyance pénètre et apprécie du premier coup la différence des caractères, que pensez-vous de Natacha ? Croyez-vous qu'elle puisse, comme d'autres femmes (et elle pensait à elle-même), rester à tout jamais fidèle à celui qu'elle aurait aimé ? Car c'est là le véritable amour. Qu'en dites-vous, prince ?

– Je la connais trop peu, répondit le prince André, cachant son embarras sous un sourire railleur, pour résoudre une question aussi délicate, et puis, vous l'avouerai-je, j'ai toujours remarqué que moins une femme plaît, plus elle est fidèle.

– Vous dites vrai… mais c'était bon, prince, de notre temps, » reprit Véra, qui aimait à parler de « son temps » comme tous les esprits bornés qui sont persuadés que la nature des personnes se transforme avec les années, et qui s'imaginent savoir à quoi s'en tenir mieux que personne sur les singularités de leur époque… « Aujourd'hui, la jeune fille a tant de liberté, que le plaisir d'être courtisée étouffe souvent chez elle le sentiment vrai ! Et, dois-je le dire, Nathalie y est très sensible. » Ce retour à Natacha fut désagréable au prince André, qui tenta de se lever ; mais Véra le retint, en lui souriant avec plus de grâce

encore : « Elle a été courtisée plus que personne ; mais jusqu'à ces derniers temps, personne n'était parvenu à lui plaire. Vous le savez bien, comte, continua-t-elle en s'adressant à Pierre ; et même Boris, soit dit entre nous, Boris, le charmant cousin, était aussi parti pour le pays du Tendre… Vous êtes bien avec lui, n'est-ce pas, prince ?

– Oui, je le connais.

– Il vous aura sans doute confessé son amour d'enfant pour Natacha ?

– Ah oui ! un amour d'enfant !… dit le prince André en devenant écarlate.

– Mais, vous savez, entre cousin et cousine, cette intimité mène quelquefois à l'amour ; « cousinage, dangereux voisinage, » n'est-ce pas ?

– Oh ! sans contredit, » répondit le prince André.

Et il se mit à plaisanter Pierre, avec un feint enjouement, sur la prudence qu'il devait apporter, à Moscou, dans ses rapports avec ses cousines de cinquante ans, puis il se leva et l'emmena à l'écart.

« Que veux-tu ? lui dit Pierre, surpris de son émotion et du regard qu'il avait jeté sur Natacha.

– Il faut que je te parle, tu sais, nos gants de femme… (il parlait de la paire de gants que tout franc-maçon devait offrir à celle qu'il jugerait digne de son amour). Je… eh bien, non, plus tard ! » et, les yeux brillant d'un éclat étrange, laissant percer dans ses mouvements une secrète agitation, il alla s'asseoir près de Natacha.

Berg, heureux au possible, ne cessait de sourire ; sa soirée, reproduction fidèle de toutes les autres soirées, était un vrai succès : les conversations avec les dames tournaient sur la pointe d'une aiguille ; le général élevait la voix pendant le jeu, et le samovar et les pâtisseries s'y retrouvaient comme ailleurs. Il manquait à ce parfait ensemble un détail qui l'avait frappé dans les autres réunions : une discussion animée entre hommes, sur un sujet grave et intéressant. Pour son bonheur, le général ne tarda pas à en mettre un sur le tapis, et il appela Pierre à la rescousse dans un débat qui venait de s'engager, entre son chef et le colonel, sur les affaires d'Espagne !

XXII

Le lendemain, sur l'invitation du comte, le prince André se rendit chez les Rostow ; il y dîna et y passa la soirée.

Chacun avait d'autant plus facilement deviné pourquoi et pour qui il restait, qu'il ne s'en cachait en aucune façon. Natacha, transportée d'un bonheur exalté, se sentait à la veille d'un événement solennel ; et toute la maison partageait cette impression. La comtesse étudiait Bolkonsky d'un regard mélancolique et sérieux, pendant qu'il causait avec sa fille, et se mettait bien vite à parler de choses et d'autres lorsque leurs yeux se rencontraient. Sonia craignait de laisser Natacha seule ou de la gêner en restant, et Natacha pâlissait d'angoisse lorsqu'il lui arrivait pendant une seconde de se trouver en tête-à-tête avec lui. Sa timidité l'étonnait : elle devinait qu'il avait une confidence à lui faire et qu'il ne pouvait s'y décider.

Lorsque le prince André les eut quittés, sa mère s'approcha d'elle :

« Eh bien ? lui dit-elle tout bas.

– Maman, au nom du ciel, ne me demandez rien à présent, je ne puis rien dire !… » Et cependant ce même soir, émue et terrifiée, les yeux fixes, couchée auprès de sa mère, elle lui conta tout au long, et ce qu'il lui avait dit de flatteur et d'aimable, et ses projets de voyages, et ses questions sur Boris et sur l'endroit où elle et les siens avaient l'intention de passer l'été : « Jamais, jamais, je n'ai éprouvé rien de pareil à ce que je sens maintenant… seulement, devant lui, j'ai peur ! Qu'est-ce que cela veut dire ? sans doute que cette fois c'est… c'est cela, c'est le vrai ! Maman, vous dormez ?

– Non, mon ange, j'ai peur aussi… Mais va dormir.

– Comment, dormir ?… quelle absurdité ! Maman, maman, cela ne m'est jamais arrivé, poursuivit-elle, surprise et effrayée de ce sentiment qu'elle éprouvait pour la première fois… Aurions-nous jamais pu prévoir cela ? »

Natacha, bien qu'elle fût fermement convaincue qu'elle s'était subitement éprise du prince André, lors de sa visite à Otradnoë, ne pouvait cependant surmonter une certaine appréhension que lui causait ce bonheur étrange et en réalité si inattendu :

« Et il a fallu qu'il vînt ici, et nous aussi… il a fallu que nous nous rencontrassions à ce bal, où je lui ai plu !… Ah oui ! c'est bien le sort qui l'a voulu… c'est clair, cela devait être ainsi… Alors même que je venais à peine de l'entrevoir, j'ai ressenti là quelque chose de tout particulier.

– Que t'a-t-il dit ? Quels sont ces vers ? répète-les, dit la mère, qui restait pensive et se rappelait un quatrain écrit par le prince André sur l'album de sa fille.

– Maman, n’est-ce pas honteux d’épouser un veuf ?

– Quelle folie ! Natacha, prie le bon Dieu : les mariages sont écrits dans le ciel.

– Ah ! maman, chère petite maman, comme je vous aime ! comme je suis heureuse ! » s’écria Natacha, en l’embrassant et en pleurant de joie et d’émotion.

Ce même soir, le prince André faisait à Pierre la confidence de son amour et de sa résolution d’épouser Natacha.

Il y avait un grand raout chez la comtesse Hélène : l’ambassadeur de France, le prince étranger, devenu depuis peu l’hôte assidu de la maîtresse de la maison, y brillaient en compagnie d’un grand nombre de femmes et de personnages de distinction. Pierre fit le tour des salons, et chacun remarqua son air sombre et distrait. Depuis le bal, et surtout depuis que, grâce sans doute aux longues visites du prince étranger chez la comtesse, il avait été nommé chambellan, il était sujet à de continuels accès d’hypocondrie. Depuis ce moment, un sentiment inexprimable d’embarras et de honte ne le quitta plus, et ses tristes pensées d’autrefois sur le néant des choses humaines lui revenaient plus sombres que jamais, ravivées par la vue des progrès de l’amour entre Natacha, sa protégée, et le prince André, son ami, et par le contraste entre leur situation et la sienne. Il s’efforçait de ne penser ni à eux ni à sa femme, et revenait toujours, malgré lui, aux questions qui l’avaient déjà si fort tourmenté ; de nouveau, tout lui paraissait puéril, comparé à l’éternité, et de nouveau il se demandait : « À quoi tout cela mène-t-il ? » Nuit et jour il s’acharnait à ses travaux de franc-maçon, afin de chasser le mauvais esprit qui l’obsédait. Un soir, après avoir quitté entre onze heures et minuit l’appartement de sa femme, il venait de remonter dans son cabinet imprégné de l’odeur du tabac ; enveloppé d’une robe de chambre usée et sale, il copiait les constitu-

tions des loges écossaises, lorsque le prince André entra inopinément chez lui.

« Ah ! c'est vous ! dit Pierre d'un air distrait ; je travaille, vous voyez, » ajouta-t-il du ton des malheureux qui s'efforcent de trouver dans une occupation quelconque un remède aux infortunes de la vie.

Le prince André, la figure rayonnante et transfigurée par la joie, ne remarqua point la tristesse de son ami, et s'arrêta en souriant devant lui :

« Écoute, mon cher ; hier j'étais sur le point de te raconter tout, et aujourd'hui j'y suis décidé ; c'est pour cela que me voici. Je n'ai jamais éprouvé rien de pareil. Je suis amoureux, mon ami ! »

Pierre poussa un soupir et se laissa tomber, de tout le poids de sa lourde personne, sur le canapé à côté du prince André :

– De Natacha Rostow ? Est-ce cela ?

– Sans doute, de qui donc serait-ce ? Je ne l'aurais jamais cru, mais cet amour est plus fort que moi. Hier je souffrais, je me torturais, et pourtant ces souffrances m'étaient chères ! Jusqu'ici je ne vivais pas : aujourd'hui je vis ; mais il me la faut, elle, et pourra-t-elle m'aimer ?... Je suis trop âgé !... Voyons, parle, tu ne dis rien !

– Moi, moi, que voulez-vous que je vous dise ? répondit Pierre, en se levant et en marchant dans la chambre. Cette jeune fille est un vrai trésor, un trésor qui... c'est une perle ! Mon cher ami, je vous en prie, ne raisonnez pas, ne doutez pas, et mariez-vous au plus vite, et il n'y aura pas d'homme plus heureux que vous, j'en suis convaincu !

– Mais elle ?

– Elle vous aime.

– Pas de folies ! répliqua le prince André en souriant et en le regardant dans les yeux.

– Elle vous aime, je le sais, s'écria Pierre avec dépit.

– Écoute, il faut que tu m'écoutes ! lui dit le prince André en le prenant par le bras. Tu ne peux pas te figurer ce qui se passe en moi, et il faut que j'épanche le trop-plein de mon cœur.

– Parlez, parlez, j'en suis fort aise, je vous assure. »

Et l'expression du visage de Pierre changea du tout au tout ; son air maussade fit place à une satisfaction réelle, tandis qu'en écoutant le prince André il le voyait devenu un autre homme. Où étaient son marasme, son mépris de la vie, ses illusions perdues ? Pierre était le seul avec qui il pût parler à cœur ouvert : aussi son effusion fut-elle complète ; il lui confia tout, ses plans pour l'avenir, qu'il envisageait désormais sans aucune crainte, l'impossibilité de sacrifier le bonheur de son existence aux caprices de son père, son espoir de l'amener à approuver son mariage et à aimer Natacha, et, en cas de refus, sa résolution bien arrêtée de se passer de son consentement… Il ne tarissait pas sur ce sentiment si violent, si étrangement nouveau, qui l'avait envahi tout entier et dont il n'était plus le maître :

« Je me serais moqué de celui qui m'eût assuré, il y a quelques jours encore, que j'aimerais comme j'aime ; ce n'est pas ce que j'ai ressenti avant : l'univers se partage aujourd'hui en deux moitiés pour moi : l'une qu'elle remplit toute seule, et là est le bonheur, la lumière, l'espérance ; l'autre où elle n'est pas, et là règnent la désolation et les ténèbres…

– Ténèbres et nuit profonde, oui, je comprends cela ! dit Pierre.

– Je ne puis m'empêcher d'aimer la lumière, c'est plus fort que moi ; et je suis si heureux ! Me comprends-tu ? Oui, je sais que tu t'en réjouis !

– Oui, oh oui ! »

Et Pierre le regarda de ses bons yeux attendris et tristes. À mesure que s'éclairait l'avenir de son ami, le sien se dressait devant lui de plus en plus sombre et désolé.

XXIII

Le mariage du prince André ne pouvant se faire sans la permission de son père, il partit le lendemain même pour la campagne.

Le vieux prince reçut la communication de son fils avec une apparente tranquillité, qui ne faisait que cacher une irritation intérieure des plus violentes. Il ne pouvait admettre que son fils désirât changer d'existence, y introduire un élément nouveau, lorsque sa vie, à lui, s'approchait de sa fin : « On aurait pu me laisser la terminer à ma guise… Après moi, qu'on fasse ce qu'on voudra, » se disait-il. Il employa pourtant envers le prince André sa tactique habituelle dans les cas particulièrement graves ; il examina la question avec calme et essaya de lui prouver : premièrement, que son choix n'offrait rien de brillant, quant à la famille et à la fortune ; secondement, que, n'étant plus de la première jeunesse, et sa santé exigeant des soins (le vieux appuya sur ce dernier mot), cette fillette était trop jeune pour lui ;

troisièmement, il avait un fils, et que deviendrait-il entre les mains de sa nouvelle femme ? quatrièmement enfin : « Je te supplie, ajouta-t-il en le regardant d'un air railleur, de remettre le tout à un an ! Va à l'étranger, rétablis ta santé, cherches-y un gouverneur allemand pour le prince Nicolas, et, une fois l'année écoulée, si ton amour, ta passion, ton entêtement persistent encore, eh bien alors, marie-toi ! C'est mon dernier mot, mon dernier ! » dit-il d'un ton péremptoire, qui témoignait de son inébranlable détermination. Il espérait que l'épreuve exigée serait trop forte, et que ni l'amour de son fils, ni celui de la jeune fille ne résisteraient à une année d'attente. Le prince André devina sa pensée et se décida à se soumettre à sa volonté.

Trois semaines environ s'étaient écoulées depuis sa soirée chez les Rostow, lorsqu'il retourna à Pétersbourg avec l'intention bien arrêtée de se déclarer.

Natacha avait, le lendemain des confidences faites à sa mère, passé sa journée à attendre le prince André ; il ne vint pas, et les jours se succédèrent sans qu'il donnât signe de vie. Ne sachant rien de son départ, elle ne pouvait comprendre ce que cela voulait dire. Pierre aussi avait disparu.

À mesure que les journées s'écoulaient ainsi, elle refusait de sortir, errait de chambre en chambre, comme une ombre oisive et désolée. Plus de confidences à sa mère et à Sonia ; rougissant et s'irritant au moindre mot, il lui semblait que chacun connaissait ses déceptions et qu'elle était devenue pour tous un objet de risée ou de pitié. Une douleur sincère ne tarda pas à se joindre à celle de l'amour-propre froissé et augmenta l'intensité de sa déception.

Un jour, au moment de parler, elle fondit en larmes et pleura comme un enfant qui ne sait pas pourquoi on le punit. La comtesse essaya de la calmer. Natacha l'interrompit avec colère : « Plus un mot, maman, je n'y pense plus et ne veux plus y

penser ! Il est venu parce que cela l'amusait, et maintenant qu'il en a assez, il ne vient plus… voilà tout !… Je ne veux plus me marier, reprit-elle, en cherchant à maîtriser le trouble de sa voix. J'en avais peur ; à présent, je suis redevenue tranquille… je suis calme ! »

Le lendemain, Natacha reparut avec une vieille robe qu'elle aimait plus que toutes les autres et qui, d'après elle, lui portait bonheur chaque fois qu'elle la mettait ; dès le matin elle reprit ses occupations habituelles, après les avoir complètement négligées depuis le bal. Ayant pris sa tasse de thé, elle alla dans la grande salle, qui était d'une excellente sonorité, et se remit à ses études de solfège. Au bout d'un moment, elle se plaça juste au milieu de la pièce, et répéta un de ses passages favoris, en s'écoutant elle-même et en jouissant du charme imprévu qu'elle trouvait à ses notes sonores et perlées, qui s'élançaient une à une dans l'espace, l'emplissaient d'harmonie et revenaient mourir tout doucement sur ses lèvres. « Pourquoi tant penser au reste ? se dit-elle gaiement. Il fait si bon vivre quand même !… » et elle se mit à marcher de long en large sur le parquet du salon, en posant le talon d'abord et en faisant ensuite retomber les pointes de ses petits souliers. Le bruit de ses talons et le craquement de ses souliers paraissaient lui causer autant de satisfaction que son chant. En passant devant une glace, elle s'y regarda. « Voilà comme je suis, semblait-elle se dire, c'est bien comme cela, je n'ai besoin de personne, » Elle renvoya un domestique qui venait arranger l'appartement, et elle reprit sa promenade, en s'abandonnant à un retour d'admiration pour sa petite personne, ce qui lui était du reste fort habituel et très agréable. « Natacha est une créature ravissante, se disait-elle, en prêtant ses paroles à un être masculin de pure fiction, sa voix est superbe, elle est jolie, jeune, et ne fait de mal à personne, laissez-la donc en paix !… » Mais elle s'avouait tout bas qu'on aurait beau la laisser en paix, elle ne retrouverait plus cette paix demandée, et elle en fit aussitôt l'expérience.

La porte du vestibule s'ouvrit, et une voix demanda : « Y sont-ils ? » Cette voix l'arracha à la contemplation de sa charmante personne ; l'oreille tendue, attirée par le bruit, elle ne se voyait plus dans la glace qu'elle regardait encore. C'était *lui* ! Elle en était sûre, quoique les portes fussent fermées et que l'on perçût le bruit des pas qui se rapprochaient.

Pâle, hors d'elle-même, elle se précipita dans le salon : « Maman, Bolkonsky est arrivé ; maman, c'est affreux, c'est insupportable ! je ne veux pas… souffrir ! Que dois-je faire ? » La comtesse n'avait pas encore eu le temps de répondre, que le prince André entra, sérieux et ému. La vue de Natacha le transfigura ; baisant la main à la mère et à la fille, il s'assit. « Il y a longtemps que nous n'avons eu le plaisir de vous voir, » dit la comtesse ; mais elle fut interrompue aussitôt par le prince André, qui avait hâte de présenter ses excuses et ses explications.

« Je suis allé voir mon père ; j'avais besoin de lui parler d'une affaire très grave, et je ne suis revenu que cette nuit… Je désirerais, ajouta-t-il après une seconde de silence et en regardant Natacha, causer avec vous, comtesse ? »

Celle-ci baissa les yeux et soupira. « Je suis à vos ordres, » dit-elle.

Natacha comprenait qu'elle devait se retirer, mais elle n'en avait pas la force ; quelque chose lui serrait le gosier, et ses grands yeux restaient obstinément fixés sur le prince André : « Quoi, maintenant, tout de suite, non, c'est impossible, » se disait-elle. » Il la regarda de nouveau, elle comprit qu'elle avait deviné juste et que son sort allait se décider !

« Va, Natacha, je t'appellerai, » lui dit tout bas sa mère.

Natacha lui adressa ainsi qu'à Bolkonsky un dernier regard suppliant et effaré…, et elle sortit.

« Je suis venu, comtesse, vous demander la main de votre fille. »

La comtesse rougit et resta un moment sans répondre.

« Votre proposition, commença-t-elle d'un ton grave et avec embarras… votre proposition… nous est agréable, et je l'accepte : j'en suis charmée, et mon mari aussi, je l'espère ; mais c'est elle, elle seule qui doit décider.

– Je lui parlerai lorsque vous l'aurez acceptée… puis-je compter… ?

– Oui ! » et la comtesse lui tendit la main.

Pendant qu'il s'inclinait pour la baiser, elle appliqua ses lèvres sur son front avec un mélange d'affection et d'appréhension ; bien qu'elle fût prête à l'aimer comme un fils, cet étranger lui inspirait pourtant une certaine crainte.

« Mon mari fera comme moi, mais votre père ? dit-elle.

– Mon père, auquel j'ai fait part de mon projet, a exigé pour condition à son consentement que le mariage n'eût lieu que dans un an. C'est ce que je tenais à vous dire.

– Il est vrai que Natacha est bien jeune ; mais un an d'attente, c'est un peu long !

– Impossible autrement, reprit le prince André avec un soupir.

– Je vais vous l'envoyer, » et la comtesse quitta le salon. « Seigneur, Seigneur, ayez pitié de nous, » répétait-elle en cherchant sa fille. Sonia lui dit qu'elle s'était retirée dans sa cham-

bre. Natacha, assise sur son lit, pâle, les yeux secs et fixés sur les images, se signait rapidement et murmurait une prière. À la vue de sa mère, elle s'élança à son cou :

« Eh bien, maman, qu'y a-t-il ?

– Va, il t'attend, il demande ta main, lui répondit la comtesse d'un ton qui lui parut sévère… Va ! »

Et ses yeux, pleins de tristes et muets reproches, suivirent sa fille, qui s'enfuyait, elle, avec joie !

Natacha ne put jamais se rappeler plus tard comment elle était entrée dans le salon ; elle s'y arrêta immobile à la vue du prince André. « Est-ce possible que cet étranger, soit devenu tout pour moi ? » se demanda-t-elle, et elle se répondit instantanément à elle-même : « Oui, tout ! il m'est plus cher, à lui seul, que tout en ce monde ! » Le prince André s'avança vers elle, les yeux baissés :

« Je vous ai aimée du premier jour où je vous ai vue. Puis-je espérer ?… »

Il la regarda et fut frappé de l'expression sérieuse et passionnée de son visage, qui semblait lui dire : « Pourquoi douter de ce que l'on ne peut ignorer ? Pourquoi parler, lorsque les paroles sont insuffisantes à exprimer ce que l'on sent ? »

Elle se rapprocha et s'arrêta. Il lui prit la main et la baisa.

« M'aimez-vous ? lui demanda-t-il.

– Oui, oui, » murmura-t-elle presque avec dépit, et, aspirant l'air avec effort comme si elle allait étouffer, elle éclata en sanglots.

« Qu'avez-vous ? Pourquoi pleurez-vous ?

– Ah ! c'est de bonheur, » dit-elle en souriant à travers ses larmes.

Se penchant vers lui, elle s'arrêta indécise une seconde, en se demandant si elle pouvait l'embrasser, et… elle l'embrassa.

Le prince André tenait ses deux mains dans les siennes, la pénétrait de son regard, et cependant son amour pour elle n'était plus le même : le poétique et mystérieux attrait du désir avait fait place dans son cœur à une tendre pitié pour sa faiblesse d'enfant et de femme, à la crainte de ne pouvoir répondre à ce confiant abandon et au sentiment à la fois joyeux et inquiet sur les obligations qui le liaient à elle et que lui imposait ce nouvel amour, moins lumineux peut-être et moins exalté que le premier, mais plus fort et plus profond : « Votre mère vous a-t-elle dit que cela ne pourrait avoir lieu avant un an ? » lui demanda-t-il, en continuant à plonger ses regards dans les siens.

« Est-ce bien moi qu'on traitait tout à l'heure encore de petite fille, pensait Natacha, qui suis devenue tout à coup l'égale et la femme de cet étranger si intelligent et si bon, de cet homme que mon père même respecte ? Est-ce donc vrai ? Est-ce vrai aussi qu'à dater d'aujourd'hui il me faut prendre la vie au sérieux, que je suis une grande personne, que désormais je dois répondre de chaque parole, de chaque action ?… Mais que m'a-t-il demandé ? »

« Non, dit-elle tout haut, sans trop bien comprendre sa question.

– Vous êtes si jeune, reprit le prince André, tandis que moi j'ai passé par tant d'épreuves dans la vie ! J'ai peur pour vous : vous ne vous connaissez pas vous-même. »

Natacha l'écoutait avec attention, mais sans pouvoir saisir le sens de ses paroles.

« Cette année sera lourde à supporter, car elle retarde mon bonheur, continua-t-il ; mais elle vous donnera le temps de vous interroger ; dans un an, je viendrai vous demander de me rendre heureux ; soyez libre jusque-là, nos arrangements resteront secrets ; peut-être en arriverez-vous à voir que vous ne m'aimez pas… et vous en aimerez un autre ! » Et il s'efforça de sourire.

Natacha l'interrompit :

« Pourquoi me dire tout cela ? Vous savez bien que je vous ai aimé du premier jour où je vous ai vu à Otradnoë… Je vous aime ! répéta-t-elle avec la conviction de la vérité.

– Le délai d'une année… poursuivit-il.

– Une année, toute une année ! s'écria Natacha, qui venait seulement de se rendre compte du retard apporté à son mariage. Mais pourquoi cela ? » Le prince André lui en expliqua les motifs. Elle l'écoutait à peine : « Et l'on ne peut rien y changer ? » Il ne lui répondit pas, mais on ne lisait que trop sur son visage l'impossibilité de satisfaire à son désir.

« C'est affreux, c'est affreux ! s'écria Natacha, en fondant en larmes. J'en mourrai ! Attendre un an ! c'est impossible, c'est affreux ! » Elle leva les yeux sur son visage, qui exprimait un mélange de sympathie et de surprise : « Non, non, je consens à tout ! dit-elle, en cessant de pleurer ; je suis si heureuse ! » Son père et sa mère entrèrent à ce moment et bénirent les deux fiancés.

XXIV

Il n'y eut point de cérémonie de fiançailles, et nul n'eut connaissance de leur engagement ; tel était le désir du prince André, qui allait tous les jours chez les Rostow. Puisqu'il était seul la cause du retard, il devait, disait-il, en porter seul tout le poids, et répétait à tout propos que Natacha était libre, mais que lui se considérait comme irrévocablement engagé par sa parole, et que si, dans six mois elle changeait d'intention, elle en avait absolument le droit. Il revenait constamment là-dessus ; mais ni Natacha ni ses parents n'admettaient que cela fût possible. Le prince André ne se conduisait pas, non plus en fiancé, il continuait à dire vous à sa fiancée et se bornait à lui baiser la main. À voir leurs rapports simples, naturels et confiants, on aurait dit que leur connaissance ne datait que du jour de la demande en mariage, et ils aimaient tous deux à se rappeler comment ils se jugeaient mutuellement lorsqu'ils n'étaient encore que des étrangers l'un pour l'autre ! « Alors, se disaient-ils, ils posaient bien un peu, maintenant ils étaient sincères et vrais. » La présence du futur causa tout d'abord une grande gêne dans la famille, qui le considérait comme un homme appartenant à un milieu différent du leur, et Natacha eut fort à faire pour familiariser les siens à le voir. Elle leur assurait avec fierté qu'elle n'en avait aucune peur, et qu'eux non plus ne devaient point le craindre, qu'il était comme tout le monde, et que son extérieur seul avait quelque chose de particulier. Enfin on s'habitua à lui : au bout de quelques jours, leur vie reprit sa tranquille allure, et il y prit tout naturellement part, en causant agronomie avec le vieux comte, chiffons avec la comtesse et Natacha, tapisserie et albums avec Sonia. Souvent, entre eux ou devant lui, on s'étendait avec étonnement sur les incidents qui avaient amené leur rapprochement et sur les nombreux présages qui l'avaient annoncé : l'arrivée du prince, André à Otradnoë, celle des Rostow à Pétersbourg, la ressemblance entre Natacha et son fiancé (re-

marquée par la vieille bonne lors de sa première visite), l'altercation de Nicolas Rostow et du prince André en 1805, et plusieurs autres phénomènes de même importance.

Il régnait dans cet intérieur l'ennui poétique et silencieux qui entoure généralement les fiancés : de longues heures s'écoulaient parfois sans qu'une parole fût échangée entre eux, même en tête-à-tête. Ils causaient peu de leur avenir ; le prince André redoutait ce sujet et se faisait scrupule d'en parler ; Natacha partageait ce sentiment, car elle devinait d'instinct tout ce qui se passait dans son cœur. Un jour, elle le questionna sur son fils : il rougit, ce qui lui arrivait souvent et ce qui ravissait Natacha, et lui répondit que son fils ne demeurerait pas avec eux.

« Pourquoi ? lui dit-elle effrayée.

– Je ne saurais l'enlever à son grand-père, et puis…

– Je l'aurais tant aimé, reprit-elle ; mais je comprends, ajouta-t-elle, vous tenez à nous épargner tout motif de blâme. »

Le vieux comte s'approchait fréquemment de son futur gendre, l'embrassait, et lui demandait conseil à propos de Pétia ou du service de Nicolas. La comtesse soupirait en regardant les deux amoureux. Sonia craignait toujours de les gêner et s'étudiait à trouver des raisons plausibles pour les laisser seuls, sans qu'eux-mêmes en témoignassent un violent désir. Lorsque le prince André contait quelque chose, et il parlait bien, Natacha l'écoutait avec fierté et remarquait à son tour, avec un mélange de joie et d'anxiété, de quelle attention soutenue, de quel œil scrutateur il suivait tout ce qu'elle disait ; « Que cherche-t-il en moi ? se demandait-elle avec inquiétude. Que veut-il y découvrir ? Que sera-ce s'il ne trouve pas ce qu'il cherche ? » Parfois, dans un de ses accès de folle et joyeuse humeur, elle aimait à l'entendre rire, parce qu'il se laissait aller d'autant plus franchement, que c'était pour lui chose rare et que ces explosions de

gaieté enfantine le ramenaient à son niveau. Son bonheur eût été complet si l'approche de leur séparation ne l'eût remplie d'effroi.

La veille de son départ, le prince André leur amena Pierre, qui depuis quelque temps n'avait plus reparu chez les Rostow. Il avait l'air confus et égaré. Pendant que la comtesse causait avec lui, Natacha et Sonia se mirent à jouer aux échecs.

« Connaissez-vous Besoukhow depuis longtemps ? demanda le prince André subitement. Avez-vous de l'amitié pour lui ?

– Oui, c'est un brave garçon, mais il est si comique, répondit Natacha, qui s'empressa d'appuyer cette appréciation par une kyrielle d'anecdotes sur sa distraction proverbiale.

– Je lui ai confié notre secret, car je le connais depuis l'enfance. C'est un cœur d'or ! Je vous en supplie, Natacha, – et le prince André prit un ton grave, – promettez-moi !… je vais partir, Dieu seul sait ce qui peut arriver ! Vous cesserez peut-être de m'aimer… oui, je sais bien, j'ai tort de le dire, mais enfin promettez-moi, quoi qu'il vous arrive pendant mon absence…

– Que peut-il arriver ?

– En cas de malheur, adressez-vous à lui, à lui seul, je vous en prie, pour demander aide et conseil. Il est distrait, étrange, mais c'est un cœur d'or ! »

Personne dans la famille, pas même le prince André, n'aurait pu prévoir l'effet que cette séparation produisit sur Natacha. Agitée, les joues en feu, les yeux secs et brillants, elle erra ce jour-là dans l'appartement, en s'occupant de choses insignifiantes et en ayant l'air de ne point comprendre ce qui allait se passer. Lorsqu'il lui baisa la main pour la dernière fois, elle ne versa pas une larme. « Ne partez pas, » murmura-t-elle seulement

avec une telle angoisse qu'il hésita une seconde, et longtemps, longtemps après, il se rappelait le son de sa voix en ce moment. Lui parti, elle ne pleura pas, mais elle passa plusieurs jours dans sa chambre, sans prendre intérêt à rien et répétant par intervalles : « Pourquoi m'a-t-il quittée ? »

Au bout de quinze jours, à la grande surprise des siens, elle sortit aussi brusquement de cette torpeur qu'elle y était tombée ; et reprit sa vie et sa gaieté habituelles, mais comme les enfants dont une longue maladie change les traits : cette violente secousse lui avait donné une nouvelle physionomie morale.

XXV

La santé et le caractère du vieux prince Bolkonsky ne firent qu'empirer pendant l'absence de son fils. De plus en plus irritable, ses explosions de colère, sans rime ni raison, retombaient le plus souvent sur sa pauvre fille. On aurait dit qu'il se faisait un vrai plaisir de chercher et de découvrir dans son cœur les endroits sensibles et douloureux, pour la torturer bien à son aise. Deux passions, par conséquent deux joies, remplissaient la vie de la princesse Marie : son petit neveu et la religion. Aussi étaient-ce là les deux thèmes favoris des plaisanteries de son père, qui ramenait toujours la conversation sur les vieilles filles et leurs superstitions, ou sur sa trop grande indulgence pour les enfants : « Si ça continue, tu feras de lui (du petit Nicolas) une vieille fille comme toi… un joli résultat, ma foi ! Le prince André a besoin d'un fils, et non pas d'une fille ! » Et, s'adressant parfois à Mlle Bourrienne, il lui demandait ce qu'elle pensait de nos prêtres, de nos images, etc., et ses railleries continuaient de plus belle.

Il blessait cruellement et à tout propos la pauvre princesse Marie, qui ne songeait même pas à lui en vouloir. Comment aurait-il pu avoir des torts envers elle ? Comment aurait-il été injuste, lui qui, malgré tout, avait certainement de l'affection pour elle ?… Et puis qu'était-ce d'ailleurs que l'injustice ? Jamais la princesse n'avait eu le moindre sentiment d'orgueil. Tout le code des lois humaines se résumait pour elle en une seule loi simple et précise : celle de la charité et du dévouement, telle que nous l'a enseignée Celui qui, étant Dieu, a souffert par amour pour les hommes. Que lui importait après cela la justice ou l'injustice d'autrui, lorsqu'elle ne connaissait d'autre devoir que d'aimer et de souffrir ?… et ce devoir, elle le remplissait sans se plaindre !

Le prince André passa pendant l'hiver quelques jours à Lissy-Gory ; sa gaieté et sa tendresse affectueuse, si rares dans le passé, firent pressentir à sa sœur une cause à cette transformation ; mais, sauf un long entretien qu'elle avait surpris entre le père et le fils au moment du départ de ce dernier, et qui lui avait paru les laisser tous deux mécontents, elle n'en sut pas davantage.

Peu de temps après, elle envoya à son amie Julie Karaguine, qui était en deuil de son frère, tué en Turquie, une longue lettre. Comme toutes les jeunes filles, elle avait toujours caressé un rêve, celui de voir Julie devenir sa belle-sœur. Cette lettre était ainsi conçue :

« Chère et tendre amie, les chagrins sont, je le vois, la part de chacun en ce monde. Votre perte est si cruelle que je ne puis la comprendre autrement que comme une grâce particulière du Seigneur, qui, dans son amour pour vous et votre excellente mère, tient à vous éprouver ! Ah ! chère amie, la religion, la religion seule, peut, je ne dis point nous consoler, mais nous sauver du désespoir ; elle peut seule nous expliquer ce qui sans son aide reste impénétrable à l'homme ; pourquoi Dieu appelle-t-il

justement à lui des êtres bons, nobles, heureux, et qui font le bonheur des autres, tandis que les êtres méchants, nuisibles, continuent à vivre et à être un fardeau pour tous ? La première mort que j'ai vue a été celle de ma chère belle-sœur… elle produisit sur moi une impression profonde, et je ne l'oublierai jamais ! Comme vous, qui demandez aujourd'hui au sort pourquoi votre charmant frère vous a été enlevé, je me demandais aussi alors pourquoi Lise, ce pauvre ange, dont toutes les pensées étaient la pureté même, nous avait quittés. Et que vous dirai-je, mon amie ? Cinq ans se sont écoulés depuis lors, et ma faible intelligence commence seulement à pénétrer le mystère de sa mort ; j'y vois un témoignage manifeste de la miséricorde infinie de Dieu, dont tous les actes, trop souvent incompris, sont les preuves constantes de l'amour sans bornes qu'il porte à sa créature. Il me semble que dans son angélique pureté elle aurait manqué de la force nécessaire pour remplir dignement ses devoirs de mère, tandis, que comme épouse elle a été irréprochable. Elle aura sans doute obtenu là-haut une place que je n'ose espérer pour moi et, nous a laissé, à mon frère surtout, le plus tendre regret et le plus doux souvenir. Sans parler de ce qu'elle y aura gagné, cette mort si précoce, si effrayante, a eu, malgré son amertume, la plus bienfaisante influence sur le prince André et sur moi ! Ces pensées, que j'aurais chassées avec terreur à cette époque fatale, ne se sont développées en moi que plus tard, et à présent leur clarté a dissipé le doute dans mon cœur. Je vous écris tout cela, chère amie, pour qu'à votre tour vous ouvriez vos yeux et votre âme à la vérité évangélique, qu'est devenue la règle de ma vie. Il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans la volonté de Dieu, et sa volonté est guidée par un amour sans limites, qui ne veut que notre bien dans toutes les circonstances de notre vie.

« Vous voulez savoir si nous passons l'hiver prochain à Moscou ? Je ne le pense pas, et, malgré toute la joie que j'aurais à vous voir, je ne le désire point : Buonaparte en est la cause ! Vous voilà bien étonnée, mais voici l'explication : la santé de

mon père faiblit visiblement ; il ne peut supporter la moindre contradiction, et son irascibilité naturelle est surtout excitée par la politique. Il ne peut admettre que Buonaparte soit devenu l'égal de tous les souverains de l'Europe et du petit-fils de la grande Catherine en particulier. Je suis, comme toujours, fort indifférente à ce qui se passe dans le monde, mais les conversations de mon père avec Michel Ivanovitch m'ont mise au courant de la politique et des honneurs rendus à Buonaparte, auquel Lissy-Gory seul me paraît persister à refuser le titre de grand homme et d'Empereur des Français. Aussi, grâce aux opinions de mon père, grâce à son franc parler qui ne s'embarrasse de personne, grâce aux violentes discussions qui en seraient l'inévitable conséquence, prévoit-il qu'il aurait à Moscou des désagréments qui lui en rendraient le séjour difficile. Le bon résultat du traitement qu'il a entrepris se trouverait détruit, je le crains, par sa haine contre Buonaparte. Du reste, tout se décidera sous peu. Rien n'est changé dans notre intérieur, sauf que l'absence de mon frère s'y fait vivement sentir. Je vous ai déjà écrit qu'il était devenu tout autre. Repris son malheur, il n'est pour ainsi dire revenu à la vie que maintenant ; bon, tendre, affectueux, c'est un cœur d'or, et je ne lui connais point d'égal. Il a compris que sa vie ne pouvait être finie, mais, d'un autre côté, sa santé s'est affaiblie au profit du moral, qui s'est relevé. Il est maigri, nerveux… et je m'en inquiète ! Aussi ai-je fort approuvé son voyage, et j'espère qu'il se rétablira. Vous me dites qu'il a fait sensation à Pétersbourg, qu'il y est cité comme un des jeunes gens les plus distingués, les plus intelligents et les plus travailleurs. Je n'en ai jamais douté, et vous excuserez cet orgueil de sœur, justifié par le bien qu'il a su répandre autour de lui, tant parmi ses paysans que parmi la noblesse de notre district : ces éloges lui revenaient donc de droit. Je suis fort étonnée des inventions qui ont cours chez vous et qui parviennent de là à Moscou, sur son mariage, par exemple, avec la petite Rostow. Je ne crois pas qu'André se décide jamais à se marier ; en tout cas, ce n'est pas la petite Rostow qu'il choisirait. Je sais, quoi qu'il n'en parle point, que le souvenir de sa femme est profondément

enraciné dans son cœur, et il ne voudra jamais remplacer sa chère défunte, ni donner une belle-mère à notre petit ange ; la jeune fille en question n'est pas de celles qui pourraient lui plaire et lui convenir comme femme ; à vous dire vrai, je ne le désire pas. Mais j'ai honte de mon bavardage ; me voilà à la fin de la seconde feuille. Adieu, chère amie ; que Dieu vous ait en sa sainte et puissante garde ! Mon aimable compagne Mlle Bourrienne vous embrasse.

« Marie. »

XXVI

La princesse Marie reçut dans le courant de l'été une lettre de son frère, datée de Suisse ; André lui faisait part de la nouvelle imprévue et surprenante de son engagement avec la jeune comtesse Rostow. Cette lettre respirait l'amour le plus exalté et témoignait la confiance la plus affectueuse et la plus tendre envers Natacha. Il lui avouait n'avoir jamais aimé comme il aimait à présent, n'avoir jamais compris la vie jusque-là, et terminait en lui demandant pardon de lui avoir fait un mystère de ses intentions, lors de son séjour à Lissy-Gory, bien qu'il en eût parlé à son père ; mais il avait craint, disait-il, de la voir user trop tôt de son influence sur ce dernier, pour en obtenir son consentement, car dans ce cas l'irritation causée pas ses tentatives infructueuses serait inévitablement retombée de tout son poids sur elle seule.

« La chose à cette époque, écrivait-il, n'était pas encore aussi mûrement décidée que maintenant, car mon père m'avait fixé le terme d'un an ; six mois se sont écoulés, et ma décision reste inébranlable. Si les médecins et leurs traitements ne me

retenaient aux eaux, je serais revenu auprès de vous, mais mon retour est remis à trois mois. Tu connais les rapports qui existent entre mon père et moi. Je ne lui demande rien, j'ai été et serai toujours indépendant, mais agir contrairement à sa volonté, mériter par là sa colère lorsqu'il lui reste peut-être si peu de temps à vivre, m'enlèverait la moitié de mon bonheur. Je lui écris de nouveau ; choisis donc, je t'en supplie, l'instant favorable, remets-lui ma lettre, et informe-moi comment il l'aura acceptée, ce qu'il en pense, et s'il y a quelque espoir de lui voir avancer le terme de trois mois. »

Après bien des hésitations et bien des prières au bon Dieu, la princesse Marie fit ce qu'il lui demandait.

« Écris à ton frère, lui répondit son père après avoir pris connaissance de la lettre et sans se fâcher, qu'il patiente jusqu'à ma mort… ce ne sera pas long, et cela lui déliera les mains ! »

La princesse Marie essaya une timide objection ; mais il l'interrompit en haussant la voix :

« Marie-toi, marie-toi, mon cher… belle parenté, ma foi ! Sont-ils des gens d'esprit ? hein !… riches ? hein !… Une jolie belle-mère à donner à Nicolouchka ! Écris-lui de l'épouser demain s'il en a tellement envie, et moi j'épouserai la Bourrienne !… ha, ha ! Alors lui en aura une aussi… de belle-mère ! Seulement, comme j'ai assez de femmes dans la maison, il me fera le plaisir d'aller vivre ailleurs, tu déménageras chez lui… à la grâce de Dieu, par la gelée, par la gelée !… »

Il ne fut plus jamais question de ce sujet après cette violente sortie, mais le dépit causé par la faiblesse de son fils se trahissait à tout moment dans les relations du père avec sa fille ; un nouveau thème d'inépuisables plaisanteries s'était ajouté aux anciens : le thème de la belle-mère et de son penchant personnel pour la jeune Française.

« Pourquoi ne l'épouserais-je pas ? disait-il souvent. Elle fera une charmante princesse !... »

Et Marie s'aperçut enfin avec stupeur que les attentions de son père envers Mlle Bourrienne avaient pris un nouveau caractère, et qu'il trouvait du plaisir à passer de longues heures auprès d'elle. Elle rendit compte à son frère du triste résultat de sa démarche, en lui faisant toutefois espérer qu'elle réussirait à obtenir le consentement du vieux prince.

Le petit Nicolas, André et la religion étaient les seules joies, les seules consolations de la princesse Marie ; mais, ayant, comme chacun ici-bas, besoin d'aspirations toutes personnelles, elle caressait dans le fin fond de son cœur un rêve, une espérance mystérieuse qui la soutenait dans la vie et que les pèlerins qu'elle recevait à l'insu de son père avaient contribué à développer en elle. Plus elle vivait, plus elle étudiait la vie, et plus elle s'étonnait de l'aveuglement de ceux qui cherchent sur la terre la satisfaction de leurs désirs, de ceux qui souffrent, qui travaillent, qui luttent, qui se font mutuellement du mal à la poursuite de ce mirage insaisissable, imaginaire et plein de tentations coupables, qu'on appelle le bonheur ! Ne voyait-elle pas son frère, qui avait aimé sa femme, essayer de l'atteindre en aimant une autre femme, et son père s'opposer avec colère à ce choix qui lui paraissait trop modeste ?... Tous souffraient les uns par les autres, et ils perdaient leur âme immortelle pour obtenir des jouissances qui passent comme un éclair. Non seulement nous ne le savons que trop par nous-mêmes, mais Jésus-Christ, le Fils de Dieu descendu sur la terre, nous a démontré que la vie n'est qu'un passage, une épreuve, et cependant nous nous y acharnons après le bonheur ! Personne n'a donc compris cette vérité, se disait la princesse Marie, personne, excepté ces pauvres créatures du bon Dieu qui, la besace sur le dos, viennent à moi par l'escalier dérobé pour éviter mon père, non par crainte des mauvais traitements, mais afin de ne pas l'induire en tenta-

tion ! Abandonner famille et patrie, renoncer aux biens de ce monde, ne s'attacher à rien ni à personne, errer de lieu en lieu sous un nom d'emprunt, vêtu de la bure du pèlerin, ne point faire de mal, mais prier, prier toujours pour ceux qui persécutent comme pour ceux qui protègent : voilà le vrai, voilà la vie dans sa plus haute acception !

Parmi les femmes vouées à cette existence errante, il y en avait une qui inspirait à la princesse Marie un intérêt tout particulier. C'était une certaine Fédociouchka, petite, grêlée, âgée de cinquante ans environ, et qui depuis trente ans marchait toujours pieds nus et portait un cilice. Un soir que, à la faible lueur de la lampe des images, elle écoutait le récit des pérégrinations de sa protégée, la pensée que celle-ci avait seule trouvé la véritable voie s'empara si violemment de la princesse Marie, qu'elle résolut au fond de son cœur de suivre son exemple. Longtemps après le départ de Fédociouchka, elle resta plongée dans ses réflexions et décida, malgré l'étrangeté de cette résolution, qu'elle devait, elle aussi, vivre de cette vie. Gonflant ce désir à son confesseur, le moine Hyacinthe, elle obtint son approbation, et, prétextant un cadeau à faire l'une de ces voyageuses, elle s'offrit à elle-même le costume complet, la chemise de bure, les chaussures nattées, le caftan et le grand mouchoir de laine noire. Arrêtée devant la bienheureuse armoire qui contenait ces effets, elle se demandait souvent, avec hésitation, si le moment n'était pas déjà venu mettre son projet à exécution.

Que de fois elle avait été tentée de tout abandonner et de s'enfuir avec ces femmes, dont les récits naïfs, répétés machinalement et à satiété, avaient le don d'exciter son enthousiasme, en lui laissant entrevoir un sens profond et mystérieux ! Elle se voyait déjà cheminant avec Fédociouchka sur une route poudreuse, le bâton à la main, vêtues toutes deux de grossiers haillons, portant un petit sac sur les épaules, et traînant leur vie errante, de pèlerinage en pèlerinage, détachées de tout, ne ressentant ni envie, ni amour humain, ni désirs !

« Je m'arrêterai, pensait-elle, je prierai, et puis, sans me permettre de m'attacher à un endroit, d'y aimer… j'irai plus loin, j'irai ainsi jusqu'à ce que mes pieds se refusent à me porter ; alors je me coucherai pour mourir n'importe où, et je trouverai enfin ce refuge de paix où il n'y a ni douleur ni regrets, où règnent la joie et la béatitude éternelles ! »

Mais, à la vue de son père et de l'enfant, ses résolutions faiblissaient, et, versant en secret des larmes amères, elle s'accusait d'être une grande pécheresse et de les aimer tous deux plus que Dieu.

CHAPITRE II

I

La Bible nous apprend que le bonheur de l'homme avant sa chute consistait dans l'absence de travail. Cette même prédisposition se retrouve dans l'homme déchu, mais il ne saurait être inactif, non seulement à cause de l'anathème qui pèse sur lui et qui l'oblige à gagner son pain à la sueur de son front, mais encore par suite de l'essence même de sa nature morale. Une voix secrète l'avertit qu'il devient coupable en s'abandonnant à la paresse, et cependant s'il pouvait, en restant oisif, être utile et remplir son devoir, il jouirait certainement de l'une des conditions du bonheur primitif. C'est cependant ainsi que toute une classe de la société, celle des militaires, vit dans une oisiveté relative, qui leur est d'autant plus permise qu'elle leur est imposée, et qui a toujours été pour eux le grand attrait du service.

Depuis l'année 1807, Nicolas Rostow en savourait toutes les jouissances dans le même régiment, et commandait l'escadron que Denissow lui avait passé.

Il était devenu un bon garçon, avec les formes un peu rudes, que ses connaissances de Moscou auraient peut-être trouvées « mauvais genre » ; mais, estimé et aimé comme il l'était de ses camarades, de ses inférieurs et de ses chefs, son sort le satisfaisait pleinement. Seules les fréquentes lettres qu'il avait reçues

en dernier lieu de sa mère, des lettres pleines de doléances sur l'état précaire des finances de la famille, où elle l'engageait à revenir faire la joie de ses vieux parents, troublaient sa quiétude habituelle.

Il pressentait avec terreur qu'on voulait l'arracher à ce milieu où, à l'abri de tous les soucis de l'existence, il vivait si doucement et si tranquillement ; il pressentait que, tôt ou tard, il serait forcé de rentrer dans ce dédale d'affaires embrouillées, de comptes à réviser, de querelles, d'intrigues, de rapports avec le monde extérieur, auquel se joignaient encore l'amour de Sonia et la promesse qu'il lui avait faite. Tout cela l'effrayait ; c'était confus, enchevêtré, difficile, et rendait ses réponses, qui commençaient par : « Ma chère maman, » et se terminaient par les mots consacrés : « Votre obéissant fils, » froides et muettes sur ses intentions. En 1810, on lui apprit que Natacha était fiancée à Bolkonsky, et que le mariage, n'ayant pas encore obtenu l'approbation du vieux prince, était remis à un an. Cette nouvelle chagrina Rostow ; il voyait avec peine Natacha quitter le nid paternel, car elle était sa préférée, et il regrettait vivement, à son point de vue de hussard, de n'avoir pas été là pour donner à entendre à Bolkonsky que cette alliance n'était pas déjà un si grand honneur, et que, si son amour était sincère, il devait pouvoir se passer du consentement de son maniaque de père. Demanderait-il un congé pour revoir Natacha ? Il hésita, car c'était l'époque des manœuvres, et la perspective peu rassurante des complications qui l'attendaient le décida à rester ; mais, dans le courant du printemps, il reçut une nouvelle lettre de sa mère, une lettre écrite à l'insu de son mari, dans laquelle elle le suppliait de les rejoindre : leur état de fortune exigeait qu'il s'en occupât, autrement tout serait vendu à l'encan, et on se trouverait sur la paille ! Le comte, par bonté et par faiblesse, avait une confiance absolue en Mitenka, qui le trompait comme les autres, si bien que tout s'en allait à la dérive : « Au nom du ciel, viens à notre secours sans plus tarder, si tu tiens à mettre un terme à notre malheureuse situation. »

Cette lettre eut le résultat désiré : Nicolas comprit, avec le bon sens des intelligences moyennes, qu'il n'y avait plus à balancer et qu'il fallait partir !

Après sa sieste habituelle de l'après-midi, il fit seller son vieux Mars, un étalon vicieux qu'il n'avait pas monté depuis quelque temps, l'enfourcha, et, le ramenant tout en sueur quelques heures plus tard, il annonça à Lavrouchka, devenu son serviteur, et à ses camarades rassemblés chez lui, qu'il allait demander un congé pour revoir ses parents. S'éloigner avant de savoir s'il serait promu au grade de capitaine ou décoré de Sainte-Anne pour les dernières manœuvres, cela lui semblait aussi étrange que de se dire qu'il partirait sans avoir vendu au comte Goloukhovsky la troïka de chevaux rouans que le comte lui marchandait depuis des semaines et que lui, Rostow, avait parié vendre deux mille roubles. Ainsi donc il n'assisterait pas au bal donné par les hussards à Pani Pchasdetzka, pour faire la nique aux uhlans qui venaient de fêter Pani Borjozovska. Quelle tristesse enfin de quitter ce milieu si tranquille pour se retrouver en plein désordre et en plein désarroi ! Le congé lui fut accordé. Ses camarades de régiment et de brigade lui offrirent un dîner, à quinze roubles par tête, avec musique et chœurs ; Rostow et le major Bassow dansèrent le « trépak » ; les officiers, plus gris les uns que les autres, le bernèrent, l'embrassèrent et le laissèrent choir ; les soldats du 3ème escadron en firent autant en criant hourra ! puis ils le couchèrent dans son traîneau, et on lui fit escorte jusqu'au premier relais.

Pendant la première moitié de son voyage, de Krementchoug à Kiew, Rostow fut tout entier à son escadron, mais plus il avançait, plus la troïka de ses chevaux rouans et la figure du maréchal des logis s'effaçaient insensiblement de son esprit, pour céder la place à une curiosité inquiète. Que trouverait-il à Otradnoë, qu'il entrevoyait de plus en plus nettement à mesure qu'il s'en rapprochait ? On aurait dit que cette sensation toute

morale était soumise chez lui à la loi qui régit la chute des corps ; parvenu au dernier relais, il donna trois roubles de pourboire au postillon, et, une fois arrivé devant le perron, il sauta d'un bond hors de son traîneau, avec une émotion indicible.

Lorsque la première ivresse du retour se fut calmée, il ressentit ce malaise indéfinissable que laisse après elle la froide réalité, toujours au-dessous de ce qu'on peut en attendre, et il se prit même à regretter la hâte fiévreuse qu'il avait mise à son voyage, puisqu'il ne trouvait auprès des siens aucune nouvelle jouissance. Peu à peu, cependant, Nicolas se réhabitua à cet intérieur de famille où presque rien n'était changé. Père et mère avaient vieilli ; une vague inquiétude, une certaine mésintelligence, inconnues jusque-là et causées par leurs embarras d'argent, se trahissaient dans leurs rapports entre eux. Sonia avait vingt ans ; sa beauté était en pleine fleur, elle ne pouvait plus embellir, et, telle qu'elle était, elle charmait tous les regards. Depuis le retour de Nicolas, tout parlait en elle de bonheur et d'amour, et cet amour si fidèle, si dévoué, comblait de joie le hussard. Pétia et Natacha le surprirent par le changement qui s'était opéré en eux ; le petit garçon, qui venait d'avoir treize ans, était joli de figure, grandi, intelligent, espiègle, et sa voix commençait à muer. La transformation de Natacha le frappa davantage, et, tout en la suivant des yeux, il lui disait en riant :

« Sais-tu bien que tu n'es plus toi ?

– Suis-je donc enlaidie ?

– Au contraire, et quelle dignité, madame la princesse ! ajouta-t-il tout bas.

– Oui, oui, » dit-elle joyeusement ; et elle lui raconta aussitôt tout son roman avec le prince André, depuis l'apparition du

prince à Otradnoë. En lui montrant sa dernière lettre, elle lui dit :

« Es-tu content ? Quant à moi, je suis si heureuse et me sens si calme !

– C'est parfait, reprit Nicolas, c'est un charmant homme ; en es-tu au moins bien éprise ?

– Que te dirai-je ? Je l'ai été de Boris, de mon professeur de chant, de Denissow, mais ceci ne ressemble en rien à tout Je reste. Je suis tranquille, je me sens sur la terre ferme. Je vois qu'on ne saurait être meilleur que lui, et je suis contente… ce n'est plus la même chose qu'autrefois ! »

Nicolas lui exprima son déplaisir sur le retard apporté au mariage, et Natacha lui répondit que c'était indispensable, qu'elle-même avait insisté pour que cela fût ainsi, désirant avant tout ne pas entrer dans la famille de son fiancé contre la volonté de son père. « Tu n'y comprends rien, » ajouta-t-elle. Nicolas lui donna raison et se tut.

En l'étudiant à son insu, il ne parvenait pas à découvrir chez elle la moindre trace de la douleur d'une amoureuse fiancée qui pleure l'absence de son futur. D'humeur égale et gaie, son caractère était le même que par le passé, et il en arrivait à douter que son mariage fût aussi définitivement arrêté qu'elle voulait bien le dire, d'autant plus qu'il ne les avait jamais vus ensemble, elle et le prince André, et il commençait à croire que quelque chose, sans qu'il pût dire quoi, clochait dans ce projet d'union. Pourquoi ce retard, pourquoi n'avait-on point fait de fiançailles ? Comme il en causait un jour à cœur ouvert avec sa mère, il fut tout surpris et presque satisfait de voir qu'au fond de son cœur elle partageait sa façon de penser, et que cet avenir ne lui inspirait pas de sécurité.

« Figure-toi, lui dit-elle en lui montrant la lettre du prince André, avec ce ton fâché que presque toutes les mères prennent involontairement lorsqu'elles parlent du bonheur futur de leur fille, figure-toi qu'il écrit qu'il ne peut revenir avant décembre. Qu'est-ce qui peut le retenir aussi longtemps ? Il est malade, bien sûr, car sa santé est loin d'être bonne. N'en dis rien au moins à Natacha : tant mieux qu'elle soit gaie, ce sont derniers beaux jours de jeune fille, et, lorsqu'elle reçoit de ses lettres, je vois bien ce qui se passe en elle ! Du reste, qui sait ? c'est un parfait galant homme, et, Dieu aidant, elle sera heureuse !... » Ainsi se terminaient chaque fois les doléances de la comtesse.

II

À la suite de cette conversation, Nicolas resta triste et préoccupé pendant quelques jours. L'inévitable nécessité qui s'imposait à lui, pour complaire à sa mère, d'entrer dans les ennuyeux détails de l'administration des biens, le tourmentait au delà de toute expression ; aussi résolut-il, le surlendemain de son arrivée, d'en finir sans plus tarder et d'avaler au plus tôt cette amère pilule. Les sourcils froncés et la mine renfrognée, il se dirigea, sans répondre aux questions qu'on lui adressait, vers l'aile du château habitée par Mitenka et lui demanda à voir les « comptes de toute la fortune ». Ce qu'étaient ces « comptes de toute la fortune », Nicolas lui-même l'ignorait, et Mitenka, terrifié et stupéfait, ne le savait pas davantage ; aussi ses explications furent-elles des plus embrouillées. Le starosta, l'adjoint du maire du village et le starosta provincial, qui attendaient dans l'antichambre, entendirent tout à coup, avec effroi, mais non sans une certaine satisfaction, les éclats de voix du jeune comte, qui devenaient de plus en plus violents et qui étaient accompagnés d'une volée d'injures tombant dru comme grêle :

« Brigand, créature ingrate, chien que tu es, je t'assommerai ! » etc.

Puis, à la satisfaction et à l'effroi toujours croissants des auditeurs, ils virent Nicolas, la figure rouge de colère, les yeux injectés de sang, traîner Mitenka par le collet et le pousser au dehors à grands coups de pied et de genou, tout en lui criant à tue-tête :

« Va-t'en, misérable, va-t'en, débarrasse-moi de ta présence !

Mitenka, lancé en avant, dégringola les six marches du perron pour aller tomber dans un massif (ce massif était le refuge habituel et inviolable des gens d'Otradnoë, quand ils se trouvaient en faute ; le régisseur lui-même, quand il revenait gris de la ville, profitait parfois de cet asile protecteur, et bien d'autres comme lui en avaient éprouvé la vertu).

La femme et la belle-sœur de Mitenka, avec des figures bouleversées, entr'ouvrirent la porte de leur chambre, d'où s'échappait la vapeur d'un samovar et où se dressait un grand lit, sur lequel s'étalait une couverture piquée composée de chiffons d'étoffes de toutes couleurs. Rostow passa, haletant, devant elles, et s'achemina résolument vers la maison.

La comtesse ne tarda pas à apprendre, par les femmes de chambre, ce qui venait de se passer, et en tira la conclusion rassurante que leurs affaires s'arrangeraient sans peine ; mais, s'inquiétant de l'impression que cette scène avait pu produire sur son fils, elle alla à plusieurs reprises coller l'oreille à porte de sa chambre, où elle l'entrevit fumant silencieusement une pipe.

« Sais-tu, mon ami, dit en souriant le lendemain matin le vieux comte à son fils ; tu t'es emporté à tort, Mitenka m'a tout conté.

– Je savais bien, pensa Nicolas, que je ne tirerais rien au clair, dans ce monde de fous.

– Tu lui en as voulu de ne pas avoir inscrit les sept cents roubles, mais ils le sont dans le total… tu n'as pas regardé la page suivante.

– Écoutez, mon père, c'est un voleur, un misérable, je le sais, et ce que j'ai fait est bien fait… mais, si vous le désirez, je ne lui en reparlerai plus.

– Non, mon âme, non, je t'en supplie, occupe-toi des affaires, je suis vieux, et… » Le comte s'arrêta embarrassé ; il savait mieux que personne qu'il était un mauvais administrateur, et responsable par conséquent, devant ses enfants, des fautes qu'il commettait, mais incapable de les réparer.

« Je suis plus ignorant que vous dans tout cela ; ainsi donc, mon père, pardonnez-moi si ma conduite vous a fâché… Que le diable emporte tous les paysans et l'argent et les totaux inscrits sur « les pages suivantes » ! Je savais bien ce qu'autrefois signifiait « paroli à six levées » ; mais, quant aux reports d'une page à une autre, je n'y comprends goutte ! » Et il se jura à lui-même de ne plus se mêler de rien. Un jour cependant, sa mère lui demanda conseil ; elle avait une lettre de change de deux mille roubles qu'elle avait prêtés dans le temps à Anna Mikhaïlovna. Comment agirait-il en cette circonstance ?

« C'est tout simple, lui dit Nicolas, puisque vous me permettez de vous donner mon avis. Je n'aime ni Anna Mikhaïlovna, ni Boris, mais ils ont été traités par nous en amis, et ils sont pauvres. Voilà donc ce qu'il nous reste à faire ! » Et il déchira la

lettre de change devant sa vieille mère, qui en sanglota de joie. À dater de ce jour, Nicolas, pour occuper ses loisirs, se passionna pour la chasse à courre, établie chez eux sur un très grand pied.

III

Les premières gelées blanches emprisonnaient sous leurs minces couches la terre trempée par les pluies d'automne ; l'herbe foulée, tassée, tranchait en touffes d'un vert vif sur les champs ravagés par le bétail, où les chaumes brunis des grands blés d'été se mariaient avec les teintes pâles des blés du printemps, entrecoupés par les bandes rougeâtres du sarrasin. Les forêts, formant encore à la fin d'août des îlots d'une épaisse verdure, entourés de champs moissonnés et de terres noires ensemencées, s'étaient dorées et rougies, et se détachaient, en nuances vives et brillantes, sur le fond vert tendre du jeune blé qui commençait à pousser. Le lièvre changeait de pelage, les jeunes renards se dispersaient de côté et d'autre, et les louveteaux avaient dépassé la taille d'un grand chien. C'était le plus beau moment de la chasse. La meute du jeune et ardent Nemrod Rostow, quoiqu'elle fût bien entraînée, avait déjà été mise sur les dents, au point qu'il fut décidé en grand conseil qu'on lui accorderait trois jours de repos et que, le 16 septembre, on partirait en chasse en commençant par Doubrava, où l'on était sûr de trouver une portée entière de louveteaux.

Dans la journée du 14 septembre, le froid devint vif et piquant, mais vers le soir l'air s'adoucit et il dégela ; aussi lorsque, le 18 de grand matin, Nicolas, en robe de chambre, jeta un coup d'œil au dehors, il fut ravi du temps, un vrai temps de chasse ; la voûte grise du ciel semblait se dissoudre, se fondre et s'abaisser graduellement ; aucun souffle n'agitait l'air, seules les gouttelet-

tes à peine visibles du brouillard tombaient sans bruit sur les branches dépouillées, y scintillaient un moment et glissaient plus bas, jusque sur les feuilles qui s'en détachaient une à une. La terre du jardin, noire comme du jais, reluisait toute mouillée et se confondait à quelques pas avec le linceul terne et humide de la brume. Nicolas sortit sur le perron ruisselant d'eau et couvert de boue : l'air lui apporta l'odeur des chiens, et cette senteur particulière aux forêts en automne, lorsque tout se flétrit et se fane. Milka, la chienne noire aux taches de feu, au large arrière-train, aux grands yeux à fleur de tête, apercevant son maître, se leva, s'étira, se coucha comme un lièvre, et, se relevant tout à coup, sauta sur lui d'un bond et lui passa la langue sur la figure, pendant qu'un lévrier, la queue relevée, accourant du parterre à fond de train, venait se frotter contre ses jambes.

« Oh hoï ! » fit en ce moment quelqu'un, avec cet inimitable cri d'encouragement du chasseur où se mêlent les notes basses et aiguës, et l'on vit surgir, de derrière l'angle de la maison, Danilo le veneur, le visage ridé, et les cheveux gris coupés à la mode des Petits-Russiens. Il tenait à la main un long fouet ; ses traits exprimaient la plus parfaite indépendance et ce profond dédain pour toutes choses, qu'on ne rencontre en général que chez les chasseurs. Il ôta son bonnet tcherkesse devant son maître, en conservant la même expression dédaigneuse, qui du reste n'avait rien de blessant. Nicolas savait bien que ce grand gaillard, avec son extérieur hautain, était son homme, son chasseur à lui.

« Eh ! Danilo ! » s'écria-t-il, dominé par la passion irrésistible de la chasse, par cette journée faite à plaisir, par la vue de ses chiens et de son chasseur, et sans plus songer à ses résolutions précédentes, comme l'amoureux à genoux devant l'objet aimé.

« Qu'ordonnez-vous, Excellence ? » répondit une voix de basse, une vraie voix de diacre, enrouée à force d'exciter les

chiens, et deux yeux noirs et brillants se fixèrent sur le maître, redevenu silencieux : « Y résistera-t-il ? » semblait dire ce regard.

« Bonne journée, hein ! pour chasser à courre, dit Nicolas en caressant les oreilles de Milka.

– Ouvarka est allé écouter à la pointe du jour, reprit la voix de basse après une pause ; il dit qu'elle a passé dans le bois réservé d'Otradnoë, ils y ont hurlé. »

Cela voulait dire qu'une louve, dont il avait suivi les voies, y était rentrée avec ses louveteaux ; ce bois, détaché du reste du domaine, était situé à deux verstes.

« Il faut y aller ! qu'en dis-tu ? Amène-moi Ouvarka !

– Comme il vous plaira.

– Attends un peu, ne leur donne pas à manger.

– Entendu ! »

Cinq minutes plus tard, Danilo et Ouvarka entraient dans le cabinet de Nicolas. Danilo était de taille moyenne, et pourtant, chose étrange, il produisait dans une chambre le même effet qu'aurait produit un cheval ou un ours au milieu des objets et des conditions de la vie domestique ; il le sentait d'instinct, et, se serrant contre la porte, il s'efforçait de parler bas, de rester immobile, dans la crainte de briser quelque chose, et se hâtait de vider son sac, pour retourner au grand air et échanger le plafond qui l'oppressait contre la voûte du ciel.

Après avoir terminé son interrogatoire et s'être bien fait répéter que la meute ne s'en trouverait que mieux (Danilo lui-même se mourait d'envie de chasser), Nicolas donna l'ordre de

seller les chevaux. Au moment où le veneur quittait son cabinet, Natacha y entra vivement : elle n'était ni coiffée ni habillée, mais enveloppée seulement du grand châle de la vieille bonne.

« Tu pars ? Je le disais bien ! Sonia assurait le contraire. Je m'en doutais, car il faut profiter d'une journée pareille !

– Oui, répondit à contre-cœur Nicolas, qui avait en vue une chasse sérieuse et n'aurait voulu par suite emmener ni Pétia ni Natacha. Nous quêtons le loup, ça t'ennuiera.

– Au contraire, et tu le sais bien : c'est très mal à toi, tu fais seller les chevaux, et tu ne nous dis rien !

– Les Russes ne connaissent pas d'obstacles… en avant ! hurla Pétia, qui avait suivi sa sœur.

– Mais tu sais bien aussi que maman ne te le permet pas !

– J'irai, j'irai quand même, reprit Natacha d'un ton décidé.

– Danilo, fais seller mon cheval, et dis à Mikaïlo d'amener ma laisse de lévriers. »

Danilo, déjà mal à l'aise et gêné de se trouver dans une maison, fut encore plus décontenancé de recevoir des ordres de la demoiselle, et il essaya, en baissant les yeux, de se retirer comme s'il n'avait rien entendu, tout en prenant grand soin de ne pas coudoyer en passant sa jeune maîtresse et de ne pas lui faire de mal par quelque brusque mouvement.

IV

Le vieux comte, dont la chasse avait toujours été tenue sur un grand pied, ne s'en occupait plus depuis qu'il l'avait remise entre les mains de son fils ; mais ce jour-là, 18 septembre, se sentant de bonne humeur, il se décida à y prendre part.

L'équipage de chasse et les chasseurs se trouvèrent bientôt réunis devant le perron. Nicolas, l'air soucieux et préoccupé, passa devant Pétia et Natacha, sans faire attention à ce qu'ils lui disaient… Pouvait-on, en cet instant solennel, penser à des futilités ? Il examina tout en détail, envoya en avant les chasseurs et la meute, enfourcha son alezan Donetz, et, sifflant à lui sa laisse de chiens, il franchit l'enclos, pour se diriger à travers champs vers le bois d'Otradnoë. Un domestique d'écurie menait par la bride une jument bai brun, à crinière blanche, appelée Viflianka : c'était la monture du vieux comte, qui devait se rendre en droschki au rendez-vous indiqué.

Cinquante-quatre chiens courants, quarante lévriers et plusieurs chiens en laisse, accompagnés de six veneurs et d'un grand nombre de valets de chiens, formaient un total de cent trente chiens et de vingt chasseurs à cheval. Chaque chien connaissait son maître et répondait à son nom ; chaque chasseur savait d'avance ce qu'il avait à faire et l'endroit où il devait se poster.

Dès que les cavaliers eurent dépassé l'enceinte, ils débouchèrent en silence sur la grande route et s'engagèrent sur les prairies, dont leurs chevaux foulaient sans bruit le tapis moelleux et faisaient jaillir sous leurs sabots l'eau des flaques des sentiers de traverse. Le ciel brumeux s'abaissait toujours imperceptiblement ; dans l'air calme et pur retentissaient parfois le sifflet d'un chasseur, le hennissement d'un cheval, le claque-

ment d'un long fouet et le cri plaintif d'un chien flâneur qu'un valet rappelait à son devoir.

À une verste de distance, cinq autres chasseurs, à cheval, émergèrent tout à coup du brouillard avec leurs chiens et se joignirent aux premiers : ils avaient à leur tête un beau vieillard, de belle prestance, portant une longue et épaisse moustache grise.

« Bonjour, petit oncle, lui dit Nicolas.

– Affaire sûre !... en avant, marche ! Je le savais bien, répondit le nouveau venu, petit propriétaire voisin des Rostow et quelque peu leur parent ; je disais bien que tu n'y tiendrais pas, et tu as eu raison, morbleu ! Affaire sûre !... en avant, marche ! dit-il en répétant son expression favorite. Empare-toi du bois sans retard, car mon Guirtchik m'a annoncé que les Ilaguine sont en chasse du côté de Korniki, et alors il se pourrait bien faire qu'ils t'enlevassent toute la portée sous le nez... Affaire sûre ! en avant, marche !

– J'y vais tout droit ; faut-il assembler les meutes ? » lui demanda Nicolas.

L'ordre en fut donné, et les deux cavaliers s'avancèrent côte à côte. Natacha, enveloppée dans son châle, qui laissait à peine entrevoir ses yeux brillants et sa figure animée, les rejoignit bientôt, suivie de Pétia, de Mikaïlo, le chasseur, et d'un valet d'écurie qui remplissait auprès d'elle les fonctions de garde du corps. Pétia riait sans rime ni raison et agaçait sa monture par de légers coups de cravache. Natacha, gracieuse et ferme en selle, modérait d'une main assurée l'ardeur de son arabe, à la robe noire et lustrée.

Le « petit oncle » lança de côté un regard mécontent sur la jeunesse, car la chasse au loup était une entreprise sérieuse, qui ne comportait aucune espièglerie.

« Bonjour, petit oncle ! nous sommes des vôtres, s'écria Pétia.

– Bonjour, bonjour, n'écrasez pas les chiens, répliqua sévèrement le vieux.

– Nicolas, quel trésor de bête que Trounila ! Il m'a reconnue, dit à son tour Natacha, qui faisait des signes à son chien favori.

– D'abord Trounila n'est pas une bête, mais un chien de chasse, » répliqua Nicolas, en jetant à sa sœur un regard destiné à lui faire comprendre sa supériorité et la distance qu'il y avait entre eux deux. Elle comprit.

« Nous ne vous gênerons pas, petit oncle, reprit-elle, nous ne gênerons personne, nous resterons à nos places, sans bouger !

– Et ce sera parfait, petite comtesse ; seulement attention, n'allez pas tomber de cheval, car alors, affaire sûre !... en avant, marche !... pas moyen de se rattraper ! »

On n'était plus qu'à cent sagènes[3] du petit bois ; Rostow et le « petit oncle » ayant décidé de quel côté on devait lancer la meute, le premier indiqua à Natacha sa place, où, par parenthèse, il était à présumer qu'elle ne verrait rien passer, et poussa plus loin, au delà du ravin.

---

[3] Une sagène vaut 2 mètres 10 mil. (*Note du traducteur.*)

« Attention, petit neveu, c'est une louve mère ! Ne va pas la laisser échapper !

– On verra ! répondit Rostow... Hé, Karaë ! » dit-il en s'adressant à un vieux chien, à poil roux, que l'âge avait rendu fort laid, mais qui était connu pour se jeter à lui tout seul sur une louve.

Le vieux comte connaissait par expérience l'ardeur que son fils apportait à la chasse ; aussi se dépêchait-il d'arriver, et l'on avait à peine eu le temps de placer chacun à son poste, que le droschki, attelé de deux chevaux noirs et roulant sans secousse à travers la plaine, déposa le comte Ilia Andréïévitch à l'endroit qu'il s'était assigné à l'avance. Son teint était vermeil, son humeur joyeuse ; ramenant sur lui son manteau fourré, et prenant son fusil et ses munitions des mains de son chasseur, il se hissa lourdement en selle sur sa bonne et vieille Viflianka, en donnant l'ordre au droschki de retourner au château. Sans être un chasseur enragé, il observait cependant toutes les lois de la chasse, et, se plaçant sur la lisière même du bois, il rassembla les rênes dans sa main gauche, se mit bien d'aplomb, et, ses préparatifs une fois achevés, regarda autour de lui en souriant... il était prêt !

Il avait à ses côtés son valet de chambre, Sémione Tchekmar, bon cavalier, mais alourdi par l'âge, qui tenait en laisse trois grands lévriers gris à long poil (d'une race particulière à la Russie et spécialement destinés à chasser le loup), intelligents mais vieux, qui se reposaient à ses pieds. À cent pas plus loin se tenait l'écuyer du comte, Mitka, hardi cavalier et chasseur endiablé. Le comte, fidèle à ses habitudes, avala une « tcharka[4] » d'excellente et véritable eau-de-vie de chasseur, et mangea un petit morceau de viande, qu'il arrosa encore d'une demi-

---

[4] Sorte de petit gobelet en métal pour boire l'eau-de-vie. (*Note du traducteur*.)

bouteille de son bordeaux favori. Le vin et la course lui donnèrent des couleurs, ses yeux s'animèrent, et, emmailloté dans sa bonne et chaude fourrure, il ressemblait à un enfant que l'on mène promener.

Tchekmar, maigre, les joues creuses, ayant aussi terminé sa besogne, examina son maître, avec lequel il ne faisait qu'une âme depuis trente ans, et, le voyant d'humeur si agréable, se prépara à entamer avec lui une conversation aussi agréable que son humeur. Un troisième personnage à cheval, un vieillard à barbe blanche, en cafetan de femme, portant une coiffure très élevée, s'approcha d'eux sans bruit et s'arrêta un peu en arrière du comte, c'était le bouffon Nastacia Ivanovna.

« Eh bien, Nastacia Ivanovna, lui dit tout bas le comte en clignant de l'œil, prends garde ; si tu as le malheur d'effrayer la bête, tu auras affaire à Danilo.

– J'ai, moi aussi, bec et ongles, répliqua Nastacia Ivanovna.

– Chut, chut ! » fit le comte.

Et, se tournant vers Sémione, il ajouta :

« As-tu vu Nathalie Ilinischna ?... où est-elle ?

– Elle est avec son frère près des halliers de Yarow, voilà un plaisir pour elle, et c'est une demoiselle pourtant !

– N'est-ce pas étonnant de la voir à cheval, Sémione, hein ? Comme elle monte, on dirait un homme !

– Comment ne pas s'en étonner ?... Peur de rien, et si ferme en selle !

– Et Nicolas, où est-il ?

– Au-dessus de Liadow… Pas de danger, il connaît les bons endroits, et quel cavalier ! Nous nous en émerveillons parfois avec Danilo, poursuivit Sémione, qui aimait à faire la cour à son maître.

– Oui, oui, comme il est bien en selle, hein ?

– Il est à peindre ! l'autre jour, par exemple, dans la plaine de Zavarzine, lorsqu'il forçait à fond de train le renard, sur un cheval de mille roubles ! Quant au cavalier, il n'y a pas de prix pour lui ! Un beau garçon comme celui-là, on chercherait longtemps sans en dénicher un autre !

– Oui, oui, répéta le comte, oui, oui !… »

Et, relevant les pans de sa fourrure, il fouilla dans sa poche pour en retirer sa tabatière.

« Et l'autre jour, reprit Sémione, en voyant tout le plaisir qu'il faisait à son maître, à la sortie de l'église, lorsque Mikhaël Sidorovitch l'a rencontré en grande tenue… »

Mais Sémione s'arrêta court, le bruit de la meute en chasse et le jappement de deux ou trois chiens avaient frappé ses oreilles, à travers le calme de l'atmosphère. Il baissa la tête, écouta et fit signe au comte de ne pas parler :

« Ils sont sur la piste, murmura-t-il, ils vont sur Liadow. »

Le comte, souriant encore des derniers mots de Sémione, regardait au loin devant lui et tenait sa tabatière entr'ouverte sans songer à priser. Le cor de Danilo résonna et annonça que la bête était en vue : les meutes rallièrent les trois limiers, et tous ensemble donnèrent de la voix de cette façon qui est particulière à la chasse au loup. Les valets de chiens ne les excitaient plus

qu'en criant : « Velaut ! » Au-dessus de tout ce bruit de voix, à timbres différents, on entendait celle de Danilo passant de la basse la plus profonde aux notes les plus aiguës, et emplissant, à elle toute seule, de ses bruyants éclats la forêt et les champs d'alentour.

Quelques secondes d'attention suffirent au comte et à son écuyer pour comprendre que la meute s'était divisée : une moitié, celle qui jappait avec fureur, s'éloigna graduellement, tandis que l'autre, poussée par Danilo, passa sous bois à quelques pas d'eux, et les aboiements des deux meutes, en se confondant ensemble, leur indiquèrent bientôt que la chasse avait pris une autre direction. Sémione poussa un soupir et dégagea un des chiens pris dans la laisse ; le comte soupira de son côté, et, faisant seulement alors attention à sa tabatière, il l'ouvrit et y prit une pincée de tabac. « Derrière ! » s'écria Sémione à un de ses chiens qui s'était avancé au delà de la lisière. Le comte tressaillit et laissa tomber sa tabatière. Nastacia Ivanovna descendit de cheval et la ramassa.

Tout à coup, comme il arrive souvent, la chasse se rapprocha, et l'on aurait dit que toutes ces gueules qui glapissaient et aboyaient à l'envi étaient là, devant eux !

Le comte se retourna vers la droite et aperçut Mitka, les yeux sortant de leurs orbites, qui, lui faisant signe de son bonnet, lui montrait quelque chose du côté opposé.

« À vous ! » lui cria-t-il d'une voix dont l'éclat prouvait qu'elle demandait depuis longtemps à faire explosion.

Et il se dirigea vers lui au galop, en lâchant ses chiens.

Le comte et Sémione se précipitèrent hors du bois et virent à leur gauche le loup qui venait à eux, en se balançant sur ses hanches et en bondissant sans se presser. Les chiens excités

donnèrent, et, s’arrachant à leurs laisses, s’élancèrent à sa poursuite.

Le loup s’arrêta, tourna gauchement de leur côté sa grosse et large tête, comme aurait fait quelqu’un qui souffrirait d’une angine, et, relevant la queue, reprit tranquillement sa course, pour disparaître bientôt en deux bonds dans le fourré. Au même moment, de la lisière opposée du bois sortit un chien, puis un second ; puis la meute entière, affolée, éperdue, traversa la clairière, pour s’élancer à son tour à la suite du loup, et entre les branches écartées des noisetiers apparut, couvert d’écume, le cheval alezan de Danilo. Penché en avant, ramassé sur lui-même, son cavalier, tête nue, ses cheveux gris au vent, la figure rouge et ruisselante de sueur, s’égosillait à crier de toutes ses forces : « Velaut ! velaut ! » À la vue du comte, ses yeux s’allumèrent de colère : « Sacré nom ! hurla-t-il en le menaçant de son fouet. Au diable les chasseurs !... Avoir laissé échapper la bête ! » Jugeant que son maître, encore tout ahuri, était indigne d’une plus longue conversation, il appliqua avec fureur le coup de fouet qu’il lui destinait sur les flancs haletants et mouillés de son innocente monture, et s’élança dans la forêt sur les traces de la meute ! Le comte, interdit de cette verte algarade, essaya de sourire en se tournant vers Sémione, qu’il espérait attendrir, mais Sémione n’était plus là : contournant les broussailles, il essayait de rejeter la bête hors du bois ; les lévriers le poursuivaient de droite et de gauche ; mais, se glissant dans le fourré, le loup ne tarda pas à se dérober aux regards des chasseurs.

V

Dans l’attente du loup, Nicolas n’avait pas quitté son poste, et en entendant la meute se rapprocher et s’éloigner tour à tour,

les chiens aboyer de différentes façons suivant leurs impressions du moment, les cris et les voix montés à un diapason extraordinaire, il pressentait ce qui se passait. Il savait que dans la réserve se trouvaient deux vieux loups et leurs louveteaux. Il savait que la meute s'était divisée, après être tombée sur leurs pistes ; il comprit d'instinct que quelque mauvaise chance était venue se mettre en travers. Il faisait mille et une suppositions, et se demandait de quel côté il verrait paraître l'animal et comment il l'attaquerait ; mais rien ne venait. Passant de l'espérance au désespoir, il allait même jusqu'à implorer la Providence ; il priait, comme ceux qui prient sous l'influence d'une émotion violente, tout en s'avouant à eux-mêmes la futilité de l'objet de leur prière :

« Pourquoi ne pas me l'accorder ? murmurait-il. Tu es grand, je le sais, et c'est peut-être un péché de te le demander ; mais je t'en supplie, ô mon Dieu, fais en sorte qu'un des vieux loups vienne sur moi, afin que Karaë puisse, aux yeux du « petit oncle », qui voit tout de sa place, sauter à la gorge de la bête et la terrasser d'un bond ! » Son regard inquiet, scrutateur, fouilla, étudia mille fois pendant cette demi-heure les moindres replis du terrain qui s'étendait devant lui, la lisière du bois où deux chênes décharnés projetaient leurs branches au-dessus d'un massif de jeunes trembles, et le ravin aux bords creusés par l'eau, et le bonnet de l'oncle dépassant à sa droite la cime des halliers.

« Non, je n'aurai pas ce bonheur, c'est toujours ainsi, se disait-il ; à la guerre, au jeu, partout le malheur me poursuivit, à la journée d'Austerlitz comme à la soirée chez Dologhow ! »

L'oreille tendue, l'œil aux aguets, il épiait de tous côtés et s'efforçait de surprendre les plus légères inflexions dans les aboiements de la meute. Ramenant de nouveau son regard sur sa droite, il vit tout à coup quelque chose bondir à travers le champ désert et se diriger vers lui. « Serait-ce possible ? » se

dit-il, en respirant à peine, sous le coup de l'émotion qu'il éprouvait en voyant son désir se réaliser ; et cependant cette bonne fortune inespérée, si impatiemment attendue, arrivait droit à lui sans bruit, sans éclat, sans aucun signe avant-coureur ! Il n'en croyait pas ses yeux, mais bientôt il ne put plus en douter. C'était bien le loup, un vieux loup au dos grisâtre, au ventre roux, qui courait tout à son aise, comme s'il était sûr de ne pas être traqué, et qui franchissait lourdement un fossé. Rostow, n'osant même respirer, regarda ses chiens : les uns étaient couchés, les autres debout, aucun n'avait aperçu la bête, pas même le vieux Karaë, qui, la tête renversée, le museau entr'ouvert, montrait ses dents jaunies et les faisait claquer, en cherchant ses puces sur une de ses cuisses : « Velaut ! velaut ! » murmura Rostow à mi-voix. Les chiens dressèrent les oreilles, et Karaë, cessant de se gratter, se leva comme s'il était mû par un ressort, et secoua vivement sa queue, d'où se détachèrent quelques touffes de poil.

« Faut-il lâcher les laisses ? se demanda Nicolas. Le loup, s'écartant de la forêt, s'avançait en droite ligne sur lui, sans se douter de rien. Tout à coup il tressaillit : il venait probablement de découvrir les yeux d'un homme, chose inconnue pour lui jusqu'à cette heure ; il s'arrêta indécis et eut l'air de réfléchir : rebrousserait-il, ou continuerait-il son chemin ? « En avant ! » sembla-t-il se dire, et, prenant une allure dégagée, mais modérée et résolue, il s'éloigna par bonds espacés et sans plus se retourner.

« Harloup, harloup ! » s'écria Nicolas, et son intelligente monture partit comme une flèche, en franchissant les ornières pour arriver au plus tôt à la plaine, à la suite du loup. Les lévriers, plus prompts que l'éclair, la distancèrent aussitôt. Nicolas ne se rendait compte de rien, ni du cri qu'il venait de lancer, ni du galop furieux qui l'emportait, ni du terrain qu'il traversait ; il ne voyait que le loup, qui, accélérant sa course sans changer de direction, se rapprochait du ravin. Milka, la grande

chienne tachetée, au large arrière-train, fut la première à gagner de l'avance : plus près, toujours plus près, elle allait l'atteindre, lorsqu'il lui lança un regard de côté, et Milka, au lieu de se jeter sur lui comme d'habitude, releva la queue et tomba en arrêt.

« Harloup ! » criait Nicolas. Liubime, un grand chien au poil roux, qui suivait immédiatement Milka, s'élança sur la bête, la saisit à la cuisse, mais recula aussitôt avec terreur. Le loup s'affaissa un moment, grinça des dents, se releva et reprit son galop, poursuivi, à une archine[5] de distance, par les chiens qui n'osaient l'attaquer.

« Il nous échappera, c'est sûr ! » se disait Nicolas, en les excitant d'une voix enrouée, et, cherchant des yeux son vieux chien, son seul espoir, il l'appela d'un vigoureux : « Karaë, harloup ! »

Karaë, le corps aussi tendu que le lui permettaient ses forces affaiblies par l'âge, courait tout à côté de la terrible bête, avec l'intention évidente de la dépasser et de l'attaquer de front, mais il était facile de prévoir, aux élans rapides et légers du fauve, et aux bonds plus lourds du vieux chien, que ce calcul serait déjoué. Nicolas voyait avec effroi diminuer peu à peu la distance qui les séparait encore du fourré destiné à devenir le salut du loup. Mais l'espoir lui revint bientôt, car au même moment parurent en avant du loup et se dirigeant sur lui un chasseur et plusieurs chiens ; l'un d'eux, d'un brun foncé, qui était inconnu à Nicolas et faisait partie sans doute d'une meute étrangère, fondit impétueusement sur la bête et la renversa à demi. Celle-ci, retrouvant son équilibre, se jeta à son tour sur le chien avec une agilité surprenante, l'empoigna avec les dents, et le malheureux assaillant, le flanc déchiré, ensanglanté, donna de la tête contre terre en hurlant de douleur.

---

[5] 1 archine vaut 71 centimètres. (*Note du traducteur*.)

« Karaë ! Oh ! mon Dieu ! » dit Nicolas avec désespoir.

Le loup, flairant un nouveau danger à la vue du vieux Karaë, qui, grâce à cet arrêt forcé, allait lui barrer le chemin, serra la queue entre les jambes et repartit à fond de train ; mais, ô prodige incroyable ! Nicolas vit tout à coup Karaë sauter sur le loup, le saisir à la gorge et rouler avec lui dans la fondrière qui était à leurs pieds.

La meute s'y précipita. Le spectacle du loup se débattant au milieu de ce fouillis de têtes qui laissaient entrevoir par instants, ou son pelage fauve, ou sa jambe de derrière arc-boutée, ou son museau haletant et ses oreilles couchées de terreur, – car Karaë le tenait encore à la gorge, – fut pour Rostow un des plus heureux moments de sa vie. Empoignant le pommeau de sa selle, il se disposait à descendre de cheval et à achever le loup, lorsque le carnassier, élevant sa large tête au-dessus des chiens, et se débarrassant de son agresseur, se dressa sur ses pieds de devant : ramenant sa queue et montrant les dents, il fit un bond et distança les chiens. Karaë, le poil hérissé, contusionné ou blessé, se hissa péniblement hors du trou où il avait roulé avec la bête.

« Mon Dieu, quel malheur ! » s'écria Nicolas désespéré.

Heureusement le chasseur du « petit oncle », suivi de tous ses chiens, s'élança au triple galop du côté du fuyard et l'arrêta au passage. Là il fut de nouveau entouré par Nicolas, son écuyer, le « petit oncle » et son chasseur ; tous tournaient autour de lui en criant à tue-tête : « Harloup ! », et ils s'apprêtaient, chaque fois qu'il s'affaissait, à sauter à terre, et lançaient de nouveau leurs chevaux en avant lorsque, se relevant il faisait quelques pas pour se rapprocher du taillis, sa seule et dernière chance de salut.

Danilo, qui, au commencement de la traque, s'était élancé hors de la lisière du bois, avait assisté à la lutte et regardait la victoire comme assurée ; mais, à la vue du loup qui continuait à fuir, il courut en ligne droite vers la forêt pour lui couper la voie. Grâce à cette manœuvre, il arriva sur lui au moment où les chiens du « petit oncle » le forçaient pour la seconde fois.

Danilo galopait sans rien dire, tenant de la main gauche son couteau hors de la gaine, et battant de son long fouet, comme avec un fléau, les flancs tendus de son bai brun couvert d'écume. Il avait à peine dépassé Nicolas, que celui-ci entendit comme le bruit de la chute d'un corps : c'était Danilo qui venait de s'abattre sur l'arrière-train du loup et le tenait par les oreilles. Tous, chasseurs, chiens, jusqu'au loup lui-même, se disaient que cette fois c'était bien fini ! Le loup tenta cependant un dernier effort pour se dégager, mais les chiens se ruèrent sur lui ; Danilo se releva, et se laissa de nouveau tomber de tout son poids sur la bête sans lui lâcher les oreilles. Nicolas allait frapper le loup qui râlait.

« C'est inutile, lui dit Danilo, nous lui enfoncerons le bâton dans la gueule, » et, appuyant son pied sur la gorge de l'animal, il passa un pieu, gros et court, entre ses mâchoires serrées ; on lui lia les pattes et Danilo le chargea sur ses larges épaules. Fatigués mais heureux, tous l'aidèrent à attacher le loup sur le dos de son cheval qui frémissait d'inquiétude, et, au bruit des hurlements de la meute, on l'emporta au rendez-vous de chasse ; chacun vint examiner le loup, dont la large tête carrée pendait entraînée par le poids du pieu fiché dans sa gueule, et dont les grands yeux vitreux regardaient encore cette foule de chiens et de chasseurs. Au moindre attouchement, ses jambes tremblaient, et ses yeux continuaient à regarder avec une étrange fixité ceux qui l'entouraient. Le comte Élie Andréïévitch fit comme les autres :

« Oh, le vieux loup ! C'est un vieux, n'est-ce pas ? demanda-t-il à Danilo.

– Certainement… un vieux ! répondit Danilo en se découvrant avec respect.

– Dis donc, sais-tu que tantôt tu t'es joliment emporté ? » Danilo ne répondit rien, et un sourire humble et confus d'enfant gâté passa sur ses lèvres.

VI

Le vieux comte retourna chez lui ; Pétia et Natacha lui promirent de le suivre de près. La matinée étant encore peu avancée, on en profita pour aller plus loin. On lâcha deux chiens dans un épais taillis au fond d'un ravin, et Nicolas de sa place eut l'œil sur tous les chasseurs.

En face de lui, son homme, enfoncé dans un fossé, se dérobait derrière un buisson de noisetiers. À peine lancés, les chiens donnèrent de la voix à intervalles rapprochés, et peu d'instants après, la trompe annonça la vue ; la meute se précipita dans la direction des prairies, et Nicolas, attendant que le renard parût dans la plaine, vit les piqueurs aux bonnets rouges se lancer au galop en avant.

Son écuyer venait de découpler ses chiens, lorsqu'il aperçut au même moment un renard roux, bas sur jambes, d'une physionomie particulière, qui fuyait à travers champs : la meute ne tarda pas à l'entourer. Balayant la terre de sa queue, le renard se mit à courir en décrivant des ronds qui se rétrécissaient de plus en plus, lorsqu'un chien blanc, puis un chien noir se jetèrent sur

lui ; tout se confondit dans la mêlée, et les têtes des chiens, tournées vers leur proie, formèrent à leur tour un cercle confus dont les ondulations étaient à peine sensibles. Deux chasseurs, l'un avec un bonnet rouge, l'autre avec un caftan vert, s'en approchèrent.

« Que veut dire cela ? D'où est venu ce chasseur inconnu ? ce n'est pas celui du petit oncle ? » pensait Nicolas.

Les chasseurs donnèrent au renard le coup de grâce, et il lui sembla de loin qu'ils restaient groupés, à deux pas de leurs chevaux, sans songer à le lier ; quelques chiens s'étaient couchés pendant que les hommes gesticulaient avec chaleur, en se montrant la bête ; le cor fit entendre le signal convenu pour indiquer qu'il y avait querelle.

« C'est un des chasseurs d'Ilaguine, qui se querelle avec notre Ivan, » dit l'écuyer de Nicolas. Ce dernier l'envoya à la recherche de sa sœur et de Pétia, et se dirigea au pas vers l'endroit où les valets de chiens réunissaient la meute ; il descendit de cheval et attendit le résultat de l'altercation. Le chasseur qui avait été pris à partie par l'autre s'avança vers son jeune maître, le renard attaché à la selle de son cheval. Ôtant de loin son bonnet rouge, il essayait visiblement de rester respectueux, tout en étouffant de colère ; il avait l'œil poché, mais il semblait ne pas s'en douter.

« Que s'est-il passé entre vous ? demanda Nicolas.

– Est-ce qu'on va les laisser chasser avec nos chiens ?… et c'est encore ma chienne souris qui l'a pris !… Il n'entendait pas raison et empoignait déjà le renard… alors je les ai roulés tous deux ! Voici la bête proprement ficelée !… Et de cela, en veux-tu ? » ajouta-t-il d'un air farouche, en tirant son couteau ; il s'imaginait sans doute avoir encore affaire à son adversaire.

Nicolas, se tournant vers Natacha et Pétia, qui venaient de le rejoindre, les pria de l'attendre pendant qu'il irait tirer l'affaire au clair.

Le chasseur triomphant racontait à ses camarades, pleins d'une curiosité sympathique, tous les détails de son exploit.

Ilaguine, qui était en froid et même en procès avec les Rostow, chassait précisément ce jour-là sur les terres réservées par un long usage à ces derniers, et, comme par un fait exprès, il s'était dirigé vers le bois du rendez-vous, en permettant même à son chasseur de suivre les voies de la bête que les Rostow avaient levée.

Toujours extrême dans ses jugements et dans ses sentiments, Nicolas, qui ne l'avait jamais vu, mais qui tenait pour certains les actes de violence et d'arbitraire attribués à Ilaguine le détestait cordialement, le regardant comme son plus mortel ennemi, il se dirigeait vers lui, serrant avec colère son fouet dans sa main, prêt à en venir sans réflexion aux dernières extrémités.

À peine avait-il tourné le bois, qu'il vit venir à sa rencontre un gros cavalier coiffé d'un bonnet garni de castor, monté sur un beau cheval noir et suivi de deux écuyers : c'était Ilaguine en personne.

Au lieu de l'ennemi qu'il s'attendait à affronter, Nicolas trouva un voisin fort aimable, fort bien élevé et très désireux de faire sa connaissance, soulevant à demi son bonnet, Ilaguine lui exprima tous ses regrets de la querelle survenue entre leurs hommes, lui jura que son chasseur serait sévèrement puni pour avoir chassé avec une meute qui ne lui appartenait pas, et finit par lui proposer de chasser sur ses propres terres.

Natacha, fort inquiète, et daignant que cet entretien ne prit une mauvaise tournure avait suivi son frère de loin, elle se rapprocha en voyant les saints qu'on échangeait de part et d'autre, Ilaguine, se découvrant tout à fait devant elle, se récria sur sa grâce, et assura qu'elle était la vivante image de Diane, tant par son amour de la chasse, que par sa beauté.

Pour se faire pardonner l'infraction commise par son piqueur, il supplia instamment Rostow de venir lancer le lièvre chez lui, dans un endroit situé à une verste de là, qui, disait-il, fourmillait de lièvres. Nicolas y consentit volontiers, et l'équipage de chasse, ainsi augmenté de moitié, se mit en route.

Il fallut couper à travers champs ; les maîtres se réunirent, et chacun d'eux, étudiant à la dérobée les chiens de ses compagnons, tremblait rien qu'à l'idée d'en découvrir parmi eux de supérieurs aux siens, comme forme et comme flair.

Rostow fut surtout frappé de la beauté d'une chienne de race pure, au corps allongé, aux muscles d'acier, au museau fin et pointu, aux yeux noirs à fleur de tête, tachetée de roux, et appartenant à Ilaguine. Il avait entendu vanter la vitesse des chiens de sa meute, et devinait dans cette belle petite chienne une rivale à sa Milka. Au milieu d'une conversation insignifiante sur les récoltes, il dit à Ilaguine, en se tournant vers lui :

« Il me semble que vous avez là une bonne chienne ?… Pleine de feu ?

– Celle-là ? Oui, elle est bonne, elle chasse bien, » répondit Ilaguine du ton le plus indifférent… Et cependant, pour Erza, il avait cédé à son voisin trois familles de « dvorovy[6] ».

---

[6] Gens faisant partie de la domesticité. (*Note du traducteur*.)

« Ainsi donc, comte, dit-il en reprenant le premier sujet de leur conversation, chez vous aussi le rendement a été assez maigre cette année ?… » Puis, croyant de son devoir de lui rendre sa politesse en examinant à son tour la meute de Rostow, il aperçut Milka :

« Mais c'est vous, comte, qui possédez une chienne superbe, celle qui a des taches noires !

– Oui, elle n'est pas mal, elle a du train… Tu verrais bien, se dit Nicolas à part lui, tu verrais bien quelle chienne est Milka, si nous tombons sur un vieux lièvre ! »… Et, se tournant vers son écuyer, il annonça qu'il donnerait un rouble de gratification à celui qui découvrirait un lièvre au gîte.

« Je ne puis comprendre, reprit Ilaguine, la jalousie des chasseurs entre eux à propos de leurs meutes et du gibier ? Quant à moi, je jouis de tout, de la promenade, d'une agréable société, comme aujourd'hui par exemple, – et il souleva de nouveau son bonnet à l'intention de Natacha, – mais compter avec envie les peaux ou les pièces tuées, ce n'est pas mon faible, vous l'avouerai-je, et je vous dirai même que cela me touche fort peu.

– C'est parfaitement juste !

– Qu'est-ce que cela peut me faire si mon chien n'a pas de chance… je n'en suis pas moins la chasse avec intérêt. Et puis… »

Le cri prolongé de l'un des valets de chiens l'interrompit ; debout sur une légère éminence, le fouet levé, le valet répéta son cri avec une nouvelle force : c'était le signal convenu pour dire qu'il avait devant lui le lièvre couché à quelques pas.

« Ah ! je crois qu'il l'a levé, dit Ilaguine avec une feinte indifférence. Eh bien, allons, donnons-lui la chasse !

– Allons-y, allons-y ensemble, » répondit Nicolas en jetant un regard de défiance sur Erza et sur Rougaï, les deux rivaux de sa Milka, qui ne s'était jamais mesurée avec eux : « Et si elle allait se couvrir de honte ? pensait-il en avançant.

– Est-ce un vieux ? demanda Ilaguine, en sifflant à lui Erza, non sans émotion, et vous, Mikhaïl Niknorovitch ? ajouta-t-il en s'adressant au « petit oncle », qui avait l'air fort maussade.

– Je n'irai pas me fourrer là dedans ! Vos chiens…, affaire sûre, … en avant, marche !… ont été payés un village par tête et valent des milliers de roubles !… Je regarderai, pendant que les vôtres se le disputeront.

– Rougaï ! Rougaïouchka ! » ajouta-t-il en mettant dans cet appel toute la tendresse et tout l'espoir que lui inspirait son favori.

Natacha devinait et partageait l'agitation de son frère et celle que les deux vieux s'efforçaient en vain de dissimuler.

La meute et le reste de la société avançaient sans se presser ; le chasseur posté sur l'éminence n'avait pas bougé, attendant ses maîtres.

« Où est sa tête ? » lui demanda Nicolas ; mais le lièvre, pressentant la gelée du lendemain, ne donna pas au chasseur le temps de répondre : il fit un bond et déboula ; les chiens découplés et les lévriers descendirent en hurlant le versant de la colline, et les piqueurs à cheval partirent à fond de train, les uns pour les aider à se rabattre, les autres pour les pousser dans la direction voulue. Ilaguine, Natacha et le petit « oncle » galopaient, sans même savoir où ils allaient, tantôt à la suite des chiens, tantôt à la suite du gibier, mourant de peur de manquer la chasse. Le lièvre était vieux et agile : couchant d'abord ses

oreilles pour écouter ces cris et ce piétinement de chevaux et de chiens qui l'avaient subitement entouré de partout, il fit ensuite une dizaine de sauts, laissa approcher les chiens, puis, comprenant enfin le danger, et choisissant sa voie, il dressa une oreille puis l'autre, détala à toute vitesse et se blottit dans les chaumes. À quelques pas de lui s'étendait une prairie marécageuse. Les deux chiens du chasseur qui l'avait levé avaient été les premiers à prendre sa piste, mais ils en étaient encore assez loin, lorsque Erza, la chienne rousse d'Ilaguine, les dépassa ; arrivée à quelques pas du lièvre, elle sauta à son tour pour essayer de l'attraper par la queue, mais, manquant son élan, elle tomba et roula sur elle-même, pendant que le lièvre accélérait sa course, et que Milka filait sur lui comme un trait et gagnait de l'avance.

« Miloucha, ma petite Miloucha ! » et la voix triomphante de Nicolas retentit dans l'air ; Milka semblait être au moment de le saisir, mais sa vitesse lui fit dépasser le but, le lièvre s'étant arrêté court ! Erza la belle chienne, renouvela aussitôt son attaque ; elle fit un saut en avant ; et l'on aurait dit que, suspendue en l'air, elle mesurait de l'œil, avec prudence cette fois, la distance à franchir, afin de retomber juste sur le dos de sa proie :

« Erza, ma bonne petite Erza ! » s'écria Ilaguine en adressant à sa chienne une touchante invocation qu'Erza ne daigna pas écouter, car, à l'instant où elle allait happer le lièvre, il repartit de plus belle et se mit à courir sur la lisière même du champ et de la prairie. Erza et Milka, galopant de front comme deux timoniers, s'en rapprochèrent encore, mais le terrain marécageux arrêtait leur course.

« Rougaï, Rougaïouchka !... affaire sûre... marche !... » s'écria une troisième voix, et Rougaï, le chien bossu du « petit oncle », s'étirant et courbant son dos comme un ressort, atteignit les deux autres, les dépassa, et, faisant un effort surnaturel, tomba sur le lièvre, qu'il lança d'un coup de gueule sur la prairie, le rattrapa par un nouveau bond, le renversa et se roula avec

lui sur la terre fangeuse qui s'attachait à son corps par larges plaques. Les chiens et les chasseurs formèrent cercle autour d'eux. Seul « le petit oncle », tout jubilant, descendit de cheval, s'approcha du lièvre, et secoua en l'air sa patte droite pour en faire écouler le sang ; l'émotion qu'il éprouvait donnait à ses yeux, qui allaient en tous sens, une expression effarée, ses mouvements étaient saccadés, ses paroles entrecoupées et sans suite : « Affaire sûre… marche !… Voilà un chien ! Il les vaut tous, et les plus chers et les moins chers aussi… Affaire sûre… marche ! » disait-il en suffoquant, et l'on aurait dit, aux regards furibonds qu'il lançait autour de lui, qu'il se croyait entouré d'ennemis, et que, offensé et malmené par tous, il venait maintenant de se réhabiliter d'une façon éclatante : « Voilà les chiens de mille roubles ! Rougaï, voici pour toi, mon vieux, tu l'as mérité ! ajouta-t-il en lui jetant la patte crottée qu'il venait de couper.

– Elle s'est éreintée, elle lui a trois fois donné la chasse toute seule, criait Nicolas, sans s'adresser à personne et sans rien entendre de ce qui se disait autour de lui.

– Le prendre en travers, la belle affaire ! dit l'écuyer d'Ilaguine.

– Du moment qu'Erza l'avait forcé, tout chien, fût-ce même un chien de basse-cour, pouvait l'attraper, » ajouta à son tour Ilaguine, la figure empourprée et hors d'haleine, par suite de sa course folle.

Natacha, également excitée, poussait de son côté des cris de triomphe si aigus, et si sauvages, que peut-être ailleurs en aurait-elle eu honte, mais ils ne faisaient qu'exprimer ses impressions et celles des autres chasseurs. Le « petit oncle » lia son lièvre, le jeta adroitement sur la croupe de son cheval, et, sans se départir de son air rogue et maussade, s'éloigna sans proférer une parole. Nicolas et Ilaguine avaient été trop froissés

dans leur amour-propre de chasseurs pour reprendre tout de suite leur air affecté d'indifférence, et ils suivirent longtemps des yeux Rougaï, le vieux chien bossu qui, l'échine crottée, marchait derrière le « petit oncle », avec le calme d'un triomphateur : « Vous voyez, je suis comme tout le monde, semblait-il leur dire, mais à la chasse c'est autre chose, attention ! »

Lorsque, après cet incident le « petit oncle » s'approcha de Nicolas et s'adressa à lui, Nicolas se sentit honoré de cette marque de condescendance, malgré tout ce qui venait de se passer.

VII

Quand Ilaguine prit, vers le soir, congé de Nicolas, celui-ci se rendit compte seulement alors de l'énorme distance qui les séparait d'Otradnoë ; aussi accepta-t-il avec empressement l'invitation du « petit oncle » de laisser son équipage de chasse passer la nuit chez lui, à Mikariovka :

« Et si vous veniez vous-même chez moi ? qu'en pensez-vous ?… Affaire sûre, marche !… Le temps est humide, vous vous reposeriez, et on ramènerait la jeune comtesse plus tard. » Sa proposition fut acceptée avec joie, et l'un des gardes fut dépêché à Otradnoë pour y chercher un droschki, pendant que la société, conduite par le « petit oncle », entrait dans ses domaines et était reçue, à l'entrée principale de sa maison, par les quatre ou cinq serviteurs mâles de toute taille qui composaient son service particulier. Une dizaine de femmes, vieilles et jeunes, se montrèrent aussitôt à une porte de derrière, attirées par la curiosité qu'excitait la vue des cavaliers. L'apparition de Natacha, d'une dame à cheval, y mit le comble ; aussi, n'y résistant plus, elles s'avancèrent toutes pour l'examiner de près, et les plus hardies allèrent jusqu'à la regarder dans le blanc des yeux,

en faisant tout haut leurs remarques, comme si elles avaient devant elles un être surnaturel, qui ne pouvait ni les entendre ni les comprendre.

« Vois donc, Arina, elle est assise de côté, tandis que sa robe flotte. Et la corne donc, la corne !

– Seigneur Dieu !... et ce couteau encore !

– Comment ne tombes-tu pas ? » dit l'une d'elles, plus hardie que ses compagnes, en s'adressant directement à Natacha.

Le « petit oncle » descendit de cheval devant le perron en bois de sa rustique habitation, qui était enfouie au milieu d'un jardin inculte, et, jetant un regard à ses gens, leur commanda de s'éloigner ; chacun d'eux ayant reçu les ordres nécessaires pour que rien ne manquât à ses hôtes et à leur équipage de chasse, ils se dispersèrent aussitôt.

Se tournant vers Natacha, il l'enleva de dessus sa selle et lui offrit la main pour l'aider à monter les quelques marches vermoulues de l'escalier. Dans l'intérieur de la maison, dont l'aspect général était loin de briller d'une propreté irréprochable, les grosses poutres des murs n'étaient pas même dissimulées comme d'habitude par une couche de chaux, et l'on devinait aisément qu'un des moindres soucis des habitants de cette demeure était d'en faire disparaître les taches et les souillures qu'on y voyait de tous côtés. Une odeur fade de pommes fraîchement cueillies remplissait un étroit vestibule, où quelques peaux de loup et de renard étaient suspendues.

On traversait ensuite une petite salle à manger meublée d'une table à pliants en bois rouge et de quelques chaises, pour gagner le salon, dont le principal ornement consistait en une autre table ronde, en bois de bouleau, placée devant un canapé ; on arrivait enfin au cabinet de travail du propriétaire, qui sen-

tait à plein nez le tabac et le chien. L'étoffe du mobilier, le tapis de la chambre étaient déchirés, sordides, et sur les murs, couverts comme tout le reste de taches sans nombre, étaient accrochés les portraits de Souvorow, du père et de la mère du « petit oncle », et celui du « petit oncle » en uniforme de l'armée. Après avoir engagé ses hôtes à s'asseoir, il les quitta un moment, pendant que Rougaï, bien lavé et bien nettoyé, faisait son entrée dans le salon, s'y emparait de sa place habituelle sur le divan, et y achevait sa toilette, en se bichonnant de la langue et des dents. Le côté opposé du cabinet donnait sur un petit corridor divisé en deux par un paravent dont l'étoffe flottait en lambeaux, et derrière lequel on entendait des éclats de rire et des voix de femmes. Natacha, Nicolas et Pétia se débarrassèrent de leurs vêtements fourrés et s'étendirent tout à leur aise sur le large canapé ; Pétia, la tête appuyée sur ses coudes, ne tarda pas à s'endormir. Bien qu'ils eussent la figure hâlée et brûlée par le vent, Natacha et Nicolas n'en étaient pas moins très gais, et de plus très affamés. N'ayant plus à faire montre de sa supériorité comme homme et comme chasseur, Nicolas répondit au regard espiègle de sa sœur par un franc éclat de rire, auquel elle se joignit, sans même s'inquiéter du motif.

Le « petit oncle » reparut bientôt en veston, en pantalon gros bleu et en bottines ; ce costume, qui avait jadis excité à Otradnoë l'étonnement et les railleries de Natacha, ne lui parut pas cette fois plus ridicule que l'habit et la redingote de tout le monde. Le « petit oncle », de joyeuse humeur, fit chorus avec eux :

« Voilà qui va bien, comtesse ! Ah ! la jeunesse, affaire sûre, marche !… pas vu sa pareille jusqu'à présent ! » s'écrie-t-il, et, offrant à Nicolas une longue pipe turque, il en prit une plus courte, qu'il se mit à manœuvrer avec amour entre trois doigts.

« Toute la journée en selle comme un homme, et comme si de rien n'était ! »

Sur ces entrefaites, une fillette qui marchait sans doute pieds nus, à en juger par le son étouffé de ses pas, ouvrit une des portes, pour laisser entrer une femme de quarante ans environ, un peu forte, avec un teint frais, un double menton, des lèvres rouges ; elle portait un énorme plateau. Son extérieur plein de prévenance, son cordial sourire, accompagné d'un respectueux salut adressé aux hôtes de son maître, étaient les symboles d'une franche hospitalité. Bien que la rotondité toute particulière de sa personne, fortement accentuée en avant, l'obligeât à tenir la tête penchée en arrière, elle n'en mettait pas moins à tous ses mouvements une agilité extrême. Après qu'elle eut mis le plateau sur la table, ses mains blanches et potelées y eurent bientôt disposé les bouteilles, les carafes, les assiettes garnies de « zakouska », dont il était chargé. Reculant ensuite jusqu'au seuil de la porte, elle s'y arrêta un instant, sans cesser de sourire : « Regardez-moi ! Comprenez-vous à présent le « petit oncle ? » sembla-t-elle leur dire, avant de disparaître. Comment ne pas le comprendre ? C'était si clair, si évident, que non seulement Nicolas, mais Natacha elle-même, devinèrent ce que signifiaient les sourcils froncés et l'expression satisfaite et fière d'Anicia Fédorovna, chaque fois qu'elle rentrait dans le salon !

Que de choses n'avait-elle pas entassées sur son plateau ? Une bouteille de liqueur d'herbes sauvages, une autre de fruits, des champignons au vinaigre, des galettes de farine de sarrasin, et du beurre, du miel frais, du miel cuit, de l'hydromel, des pommes, des noix fraîches, des noix séchées au four, des noix au miel, des confitures au sucre et à la mélasse ; et, de plus, un gros jambon et une belle poularde dorée !

Le tout soigné ; préparé par Anicia Fédorovna, avec l'odeur alléchante qui s'en exhalait, avec quelque chose du caractère appétissant de sa personne et de son exquise propreté :

« Goûtez un peu de cela, mademoiselle la comtesse, » disait-elle à Natacha… et de ceci, ajoutait-elle en lui offrant tantôt une chose, tantôt une autre, et Natacha dévorait à belles dents : il lui semblait n'avoir jamais ni vu, ni mangé des galettes aussi exquises, des confitures aussi parfumées, d'aussi bonnes noisettes au miel, ni même une volaille d'aussi belle apparence. Nicolas et le « petit oncle », tout en arrosant leur souper de liqueurs aux fruits, devisaient sur la chasse passée et sur la chasse à venir ; sur les mérites de Rougaï et sur la meute d'Ilaguine. Crânement campée sur le divan, Natacha suivait de ses yeux brillants leur conversation, tout en essayant parfois de réveiller Pétia pour lui donner sa part de toutes les friandises, mais ses réponses incohérentes prouvaient qu'il était profondément endormi. Elle ne se possédait pas de joie dans cet intérieur si nouveau pour elle, et la seule chose qu'elle craignît, c'était de voir arriver le droschki qui, à son grand regret devait l'emmener chez son père. Au bout d'un moment de silence, comme il en survient souvent entre un maître de maison et des hôtes qu'il reçoit pour la première fois, le « petit oncle », répondant à une de ses pensées intimes, s'écria :

« Oui, c'est ainsi que je finis de vivre… une fois mort, affaire sûre, marche !… il ne restera rien après moi ! »

Sa physionomie devint presque belle pendant qu'il parlait ainsi, et Nicolas se rappela tout le bien que son père lui avait toujours dit de lui. Il passait également dans tout le district pour le plus désintéressé et le plus noble des originaux, aussi le choisissait-on à chaque instant ou pour arbitre dans les discussions de famille, ou pour exécuteur testamentaire, ou enfin même pour confident. Presque toujours élu juge à l'unanimité, il avait également rempli d'autres fonctions électives, mais rien ne pouvait vaincre son refus d'accepter du service actif. Son temps se partageait ainsi : en automne et au printemps, il courait les champs sur son vieil étalon, ne quittait pas son petit réduit en

hiver, et passait l'été étendu à l'ombre du sauvage fouillis qu'il appelait son jardin.

« Pourquoi ne vous décidez-vous pas à reprendre du service, petit oncle.

– J'ai servi, et c'est assez… bon à rien… affaire sûre, marche ! C'est votre affaire, à vous autres : quant à moi, je n'y comprends rien. Mais à la chasse, c'est autre chose… Affaire sûre, marche ! Hé là-bas, ouvrez donc la porte ! Qu'est-ce qui l'a fermée ? » La porte au fond du corridor (que l'oncle prononçait « colidor ») communiquait avec une chambre où les piqueurs et les valets de chiens prenaient ordinairement leurs repas. Les petits pieds nus de la fillette se rapprochèrent de nouveau, une main invisible ouvrit la porte, et les sons d'une « balalaïka[7] » dont les cordes vibraient sous les doigts d'un véritable artiste parvinrent jusqu'à eux :

« C'est mon cocher Mitka qui joue : aussi lui en ai-je acheté une excellente, cette musique me plaît ! » Il était d'habitude qu'au retour de la chasse, Mitka se livrât à ses fantaisies musicales, pendant que le « petit oncle » l'écoutait avec bonheur.

– C'est vraiment très joli, dit Nicolas avec une feinte indifférence, comme s'il était honteux d'avouer qu'il trouvait du charme à cette musique.

– Comment, très joli ? s'écria Natacha d'un ton de reproche, mais c'est charmant, mais c'est ravissant ! » Et en effet la chanson qu'elle écoutait lui semblait la plus idéale des mélodies, tout comme les champignons, le miel et les confitures d'Anicia lui avaient paru être les meilleurs qu'elle eût jamais mangés !

---

7 Espèce ce guitare à trois cordes. (*Note du traducteur*.)

« Encore, encore, je t’en prie, » dit Natacha, lorsque la « balalaïka » se tut. Mitka l’accorda et reprit de nouveau *la Barina*, avec variations et changements de ton. L’oncle, la tête légèrement inclinée, un vague sourire sur les lèvres, écoutait religieusement. Le motif revint une centaine de fois sous les doigts exercés du musicien, et les cordes répétèrent à satiété les mêmes notes, sans fatiguer les oreilles de l’auditoire, qui ne cessait de les redemander. Anicia Fédorovna écoutait aussi, appuyée contre le linteau de la porte :

« Faites attention, mademoiselle, dit-elle avec un sourire qui rappelait celui de son maître. Il joue très bien !

– Voilà une mesure manquée, s’écria tout à coup le « petit oncle » en faisant un geste énergique. Ces notes-là doivent être plus vivement… enlevées, affaire sûre, marche !

– Sauriez-vous jouer de la balalaïka ? demanda Natacha surprise.

– Aniciouchka !… – et le « petit oncle » sourit malicieusement » – Vois un peu si les cordes de la guitare y sont toutes, il y a si longtemps que je ne l’ai eue entre les mains. »

Anicia exécuta cet ordre avec une visible satisfaction, et lui apporta la guitare.

La prenant avec soin, il souffla dessus pour en enlever quelques grains de poussière, et en tendit les cordes de ses doigts osseux ; puis, s’asseyant bien à son aise, et arrondissant d’une façon un peu théâtrale son coude gauche, il saisit le manche de l’instrument, cligna de l’œil à Anicia Fédorovna, et, pinçant un accord plein et sonore, commença, sans la moindre hésitation, à improviser sur le thème d’une chanson très populaire. Le rythme en était lent, mais le refrain exprimait une gaieté si douce, si discrète, la gaieté d’Anicia, qu’il pénétra jusqu’au

cœur de Nicolas et de Natacha… et leur cœur chanta à l'unisson ! Anicia, dont la figure rayonnait, rougit, se cacha la figure dans son mouchoir et quitta le cabinet en souriant toujours ; le « petit oncle » continuait avec précision et avec aplomb à moduler ses cadences et ses variations, et son regard vaguement inspiré se portait vers la place qu'elle avait occupée. Un léger sourire flottait sous sa moustache grise, et s'accentuait vivement, lorsqu'il accélérait la mesure, que la chanson redoublait d'entrain, et qu'une corde criait aux passages difficiles.

« Ravissant, ravissant !… » Et Natacha, sautant de sa place, entoura le « petit oncle » de ses bras et l'embrassa : « Nicolas, Nicolas ! » ajouta-t-elle en se retournant vers son frère, comme pour lui faire partager sa surprise.

Mais le « petit oncle » avait recommencé à jouer. Anicia Fédorovna et plusieurs autres gens de la maison montrèrent leurs figures dans l'entrebâillement de la porte, pendant qu'il attaquait le : « Là-bas, là-bas, derrière la source fraîche, la jeune fille m'a dit : attends ! », et, brisant un accord, il remua légèrement les épaules.

« Eh bien, eh bien après ! » dit Natacha d'un ton si suppliant, que sa vie semblait dépendre de ce qui allait suivre. Le « petit oncle » se leva ; on aurait dit qu'il y avait en lui deux hommes différents, dont l'un répondait par un grave sourire à la naïve et pressante invitation à la danse exécutée par l'autre, par le musicien :

« En avant, ma nièce ! s'écria-t-il tout à coup, et Natacha, se débarrassant vivement de son châle, s'élança au milieu de la chambre, posa ses mains sur ses hanches et attendit, en imprimant à ses épaules un balancement imperceptible.

Comment, par quel procédé inconnu cette petite comtesse, élevée par une émigrée française, avait-elle pu et su s'assimiler,

sous la seule impression de son air natal, ces mouvements, inimitables et indescriptibles de l'enfant du peuple, si vrais, si typiques, si russes en un mot, et que le fameux pas du châle de Ioghel aurait dû depuis longtemps lui avoir fait oublier ? Lorsqu'on la vit se préparer à répondre au signal, avec ses yeux pétillants de malice et son air souriant et assuré, la défiance involontaire de Nicolas et du reste de l'auditoire s'envola comme par enchantement ; il n'y avait plus à en douter, elle justifierait leur attente, et ils pouvaient hardiment l'admirer !

Elle mit une telle perfection à tout ce qu'elle avait à faire, qu'Anicia Fédorovna, après lui avoir aussitôt donné le petit mouchoir, complètement indispensable à ses attitudes, se mit à rire de bon cœur et à s'attendrir en même temps, pendant qu'elle suivait des yeux les pas et les gestes de cette fine et gracieuse créature. C'est que Natacha, si supérieure à cette jeune comtesse élevée dans le velours et la soie, savait si bien comprendre et exprimer non seulement ce qu'elle, Anicia, comprenait et sentait, mais encore tout ce qui faisait aussi battre le cœur de son père, de sa mère, de tous les siens, en un mot et pour mieux dire, tout cœur véritablement russe !

« Bravo, petite comtesse, affaire sûre, marche ! s'écria le « petit oncle » à la fin de la danse… Il ne te manque plus qu'un beau garçon pour mari !

– Mais pas du tout, il est tout choisi, dit Nicolas.

– Ah bah ! » reprit le vieux, stupéfait. Natacha répondit d'un signe de tête avec un joyeux sourire : « Et comme il est bien, » ajouta-t-elle. Mais à peine eut-elle prononcé ces mots, qu'un nouvel ordre d'idées et de sensations s'empara d'elle instantanément : « Nicolas a l'air de croire, pensa-t-elle, que mon André n'aurait ni approuvé ni partagé notre gaieté de ce soir, et moi je suis sûre du contraire… Où est-il à présent ? »… Et son joli visage s'assombrit l'espace d'une seconde ; « Inutile de pen-

ser à cela ! »… Et, reprenant tout son entrain, elle s'assit à côté du « petit oncle », et le pria avec instance de leur chanter encore un air : il y consentit avec plaisir.

Il chantait comme chante le paysan, pour qui toute l'importance de la chanson est dans les paroles, pour qui le motif est un accessoire qui vient de lui-même sans effort et qui sert uniquement à marquer la cadence. Aussi ce chant presque inconscient, comme celui de l'oiseau, avait-il chez le « petit oncle » un charme et un attrait tout particuliers. Natacha déclara dans son enthousiasme qu'elle jetterait là la harpe et qu'elle étudierait désormais la guitare ; et elle parvint à pincer quelques accords sur celle du « petit oncle ».

Vers les dix heures on annonça l'arrivée d'une « lineïka[8] », d'un droschki et de trois hommes à cheval, envoyés à la recherche des jeunes gens. Le comte et la comtesse s'étaient fort inquiétés, ne sachant ce qu'ils étaient devenus, disait un des valets.

Pétia fut transporté tout endormi et déposé comme un mort dans la « lineïka » ; Nicolas et Natacha montèrent en droschki ; le « petit oncle » prit grand soin de l'envelopper chaudement avec une tendresse toute paternelle ; il les reconduisit à pied jusqu'au pont, qu'il fallait laisser de côté pour traverser la rivière à gué et où ses chasseurs avaient reçu l'ordre de se tenir avec des lanternes.

« Adieu, ma chère nièce, » lui cria encore une fois du milieu de l'obscurité la voix dont le chant résonnait encore aux oreilles de Natacha.

---

[8] Voiture très basse à quatre roues, formée de deux banquettes en long que divise le dossier et sur lesquelles on s'assied dos à dos. Ces voitures peuvent contenir une dizaine de personnes. (*Note du traducteur*.)

Quelques feux rougeâtres brillaient à l'intérieur des « isbas » du village qu'ils traversèrent, et le vent en rabattait gaiement la fumée.

« Quelle perle que cet oncle ! dit Natacha, dès qu'ils eurent atteint la grande route.

– Oui, répondit Nicolas. Ne sens-tu pas le froid ?

– Non, je suis si bien, si bien, si bien ! » répondit-elle, étonnée elle-même de la joie qu'elle éprouvait. Ils gardèrent longtemps le silence.

Une nuit noire et un brouillard assez épais permettaient à peine de distinguer les chevaux, dont on entendait le piétinement dans la boue.

Que se passait-il dans cette âme d'enfant, si impressionnable, toujours prête à saisir au vol les sensations les plus diverses de la vie ? Comment parvenait-elle à les éprouver toutes à la fois et à les accorder ensemble ? Elle se sentait heureuse, comme elle le disait, et à quelques pas de la maison elle lança tout à coup en l'air, d'une voix joyeuse, le refrain de la chanson, qu'elle avait vainement cherché jusque-là, et qu'elle venait de retrouver.

« C'est bien ça ! lui dit son frère.

– Nicolas, à quoi pensais-tu tout à l'heure ? lui dit-elle en lui faisant une question qu'ils s'adressaient souvent entre eux.

– Moi, j'ai d'abord pensé à Rougaï, chez qui j'ai découvert une certaine ressemblance avec « l'oncle » ; je crois que, s'il avait été homme, il aurait toujours gardé l'« oncle » auprès de le lui, aussi bien pour la chasse que pour la musique… N'est-ce pas vrai ? Et toi ?…

– Moi ? attends un peu. Moi, je pensais à notre course : il me semblait qu'au lieu de nous retrouver bientôt à Otradnoë, nous passerions peut-être cette nuit noire dans un château féerique, et puis… Non, c'est tout…

– Je devine, tu as sûrement pensé à « lui » ?

– Non, repartit Natacha… » Et pourtant elle avait pensé à « lui », et à l'impression que le « petit oncle » lui aurait produite : Sais-tu, dit-elle, que je crois que jamais je ne serai aussi heureuse et aussi tranquille que je le suis dans ce moment !

– Bah ! quelle folie !… c'est de l'exagération pure, » lui répondit Nicolas pendant que tout bas il se disait : « Quel trésor que cette Natacha, c'est mon meilleur ami… Quel besoin a-t-elle de se marier, lorsque nous aurions pu passer notre vie ensemble à courir ainsi de droite et de gauche ! »

« Quel cœur que ce Nicolas, se disait Natacha de son côté. Ah ! regarde donc, il y a encore de la lumière au salon, ajouta-t-elle en lui montrant les fenêtres, qui se détachaient brillantes sur le fond brumeux et velouté de la nuit.

VIII

Le vieux comte Rostow avait renoncé à ses fonctions de maréchal de la noblesse du district, parce qu'elles l'entraînaient à de trop fortes dépenses, et cependant l'état de ses finances ne s'améliorait guère. Nicolas et Natacha surprenaient souvent leurs parents causant à voix basse, et d'un air agité, de la vente de leur hôtel à Moscou, ou du bien qu'ils avaient dans les envi-

rons. Rentré dans la vie privée, le comte ne donnait plus ni fêtes ni banquets ; aussi la vie à Otradnoë était-elle devenue plus calme que les années précédentes ; pourtant ni la maison ni ses dépendances ne désemplissaient, et il y avait chaque jour une vingtaine de personnes à table. C'étaient des habitués, des amis, des familiers, qui faisaient presque partie de la famille, ou qui du moins semblaient ne pouvoir plus s'en détacher ; entre autres un musicien nommé Dimmler avec sa femme, le maître de danse Ioghel avec sa famille, la vieille demoiselle Bélow, l'instituteur de Pétia, l'ancienne gouvernante des demoiselles, et d'autres encore qui trouvaient tout simple de vivre chez le comte plutôt que chez eux. Aussi, bien qu'il n'y eût plus de grandes réunions, la vie allait son train comme par le passé, et ni le maître ni la maîtresse de la maison n'auraient pu se la représenter autrement. Le train de chasse avait été augmenté par Nicolas ; on nourrissait toujours cinquante chevaux à l'écurie, on tenait toujours quinze cochers, on se faisait toujours des cadeaux de grand prix aux jours de fête, et ces jours-là se terminaient, selon l'antique usage, par un dîner monstre, auquel on invitait tout le voisinage ; le comte jouait comme d'habitude au boston et au whist, en laissant invariablement voir toutes ses cartes à ses amis, qui s'arrogeaient le droit de faire sa partie, et de l'alléger, sans scrupule aucun, de quelques centaines de roubles, qui constituaient le plus clair de leurs revenus.

Le comte marchait à l'aveuglette au milieu du réseau embrouillé de ses embarras pécuniaires, s'efforçant de se les dissimuler, ne parvenant qu'à les accroître, et ne se sentant ni la patience ni le courage nécessaires pour en délier un à un tous les nœuds. Le cœur aimant de la comtesse pressentait la ruine de ses enfants, sans en accuser son mari, trop âgé malheureusement pour se réformer, et cherchait les moyens de remédier à leur désastreuse situation. Il n'en existait, à son point de vue féminin, qu'un seul, le mariage de Nicolas avec une riche héritière ; elle se cramponnait à cette dernière planche de salut ; mais, si son fils refusait le parti qu'elle avait à lui proposer, tout

espoir de relever leur fortune serait définitivement perdu. La personne qu'elle avait en vue était la fille de gens parfaitement honorables, que les Rostow connaissaient depuis son enfance, la jeune Julie Karaguine, qui, par suite de la mort de son second frère, était devenue subitement une très riche héritière.

La comtesse écrivit directement à Mme Karaguine, pour lui demander si cette union lui convenait, et en reçut une réponse des plus favorables : Mme Karaguine invitait même Nicolas à venir les voir à Moscou, afin que Julie pût se décider en toute liberté.

Nicolas avait plus d'une fois entendu sa mère exprimer devant lui, avec des larmes dans les yeux, son vif désir de le voir marier ; le sort de ses deux filles étant désormais assuré, l'accomplissement de ce dernier désir adoucirait les quelques jours qui lui restaient à vivre, disait-elle, en faisant de constantes allusions à une charmante jeune fille qu'elle lui destinait.

Un jour enfin elle lui parla sans détour des vertus de Julie et lui conseilla, aux approches de Noël, d'aller passer quelque temps à Moscou. Nicolas, qui avait deviné sans peine pourquoi elle le lui conseillait, amena un jour sa mère à s'en expliquer franchement avec lui ; elle ne lui cacha pas qu'elle espérait voir leur fortune relevée et redorée par son mariage avec sa chère Julie.

« Ainsi donc, maman, si j'aimais une jeune fille sans dot, vous auriez exigé le sacrifice de mon amour et de mon honneur, pour me faire faire un mariage d'argent ?

– Oh non, tu ne m'as pas compris, lui répondit-elle, ne sachant comment justifier son désir. Je ne cherche que ton bonheur ! » Et, sentant que ce n'était pas là son seul et véritable motif et qu'elle faisait fausse route, elle fondit en larmes.

« Ne pleurez pas, maman, dites-moi simplement que vous le désirez, et vous savez bien que je donnerais ma vie pour que vous ayez la paix, et que je sacrifierais tout, jusqu'à mon sentiment. »

Mais la comtesse ne l'entendait point ainsi ; elle ne demandait pas de sacrifice, elle se serait plutôt sacrifiée elle-même, si la chose avait été possible :

« N'en parlons plus, tu ne m'as pas comprise ! dit-elle en essuyant ses larmes.

– Comment a-t-elle pu me proposer ce mariage ? pensait Nicolas. Elle croit donc que je n'aime pas Sonia, parce que Sonia est pauvre, et cependant je serais mille fois plus heureux avec elle qu'avec une poupée comme Julie ! »

Il resta à la campagne ; sa mère ne revint plus sur ce sujet mais, voyant, non sans douleur et sans irritation, l'intimité croissante qui s'établissait entre son fils et Sonia, elle ne pouvait s'empêcher de tourmenter Sonia à tout propos, et de lui dire « vous » et « ma chère ». Parfois elle se reprochait ces continuels coups d'épingle, elle en voulait à sa pauvre petite nièce de les recevoir avec une douceur et une humilité sans égales, de lui témoigner en toute occasion un dévouement plein de reconnaissance, et d'aimer Nicolas d'un amour si fidèle et si désintéressé, qu'on ne pouvait s'empêcher de l'admirer.

On reçut à cette époque une lettre du prince André, datée de Rome ; c'était la quatrième depuis son départ ; il aurait été depuis longtemps en route pour la Russie, disait-il, si les chaleurs, qui avaient rouvert sa blessure, ne l'obligeaient à remettre son retour aux premiers jours de janvier. Natacha, bien qu'elle fût éprise de son fiancé, et que cet amour même eût calmé ses rêveries, ne s'en laissait pas moins aller à toutes les impressions joyeuses de la vie ; mais, vers la fin du quatrième mois après

leur séparation, elle tomba dans une profonde mélancolie, et s'y abandonna tout entière. Elle pleurait sur son malheureux sort, elle pleurait sur le temps qui s'écoulait ainsi sans profit pour elle, tandis qu'elle sentait dans son cœur un invincible besoin d'aimer et de se faire aimer.

Le congé de Nicolas allait expirer, et l'approche de son départ ajoutait encore à la tristesse de ce morne intérieur.

IX

Noël était venu, et, sauf la messe en grande pompe et les cérémonies religieuses, avec les ennuyeux cortèges de félicitations des voisins et de la domesticité, sauf les robes neuves qui faisaient leur apparition à cette occasion, rien n'était survenu ce jour-là de plus particulier, de plus extraordinaire, qu'un froid de vingt degrés, par un temps calme, un soleil éblouissant, et une nuit étoilée et scintillante.

Après le dîner du troisième jour des fêtes, lorsque chacun fut rentré dans son coin, l'ennui s'installa en maître dans toute la maison. Nicolas, revenu d'une tournée de visites dans le voisinage, dormait d'un profond sommeil dans le grand salon. Le vieux comte suivait son exemple dans son cabinet. Sonia, assise à une table ronde du petit salon, copiait un dessin. La comtesse faisait une patience, et Nastacia Ivanovna, le vieux bouffon à figure chagrine, assis à une fenêtre entre deux vieilles femmes, ne soufflait mot. Natacha, qui venait d'entrer, se pencha un moment au-dessus du travail de Sonia, et, s'approchant de sa mère, s'arrêta devant elle en silence :

« Pourquoi erres-tu comme une âme en peine ? Que veux-tu ?

– Je le veux lui, lui, … ici, … tout de suite ! » répliqua Natacha, les yeux brillants, et d'une voix saccadée.

Le regard de sa mère plongea dans le sien.

« Ne me regardez pas ainsi, je vous en supplie, je vais pleurer !

– Assieds-toi là.

– Maman, il me le faut, lui ! Pourquoi dois-je ainsi périr d'ennui… » Sa voix se brisa, les larmes jaillirent de ses yeux, et, quittant brusquement le salon, elle se dirigea vers la chambre des filles de service, où une vieille femme de chambre en sermonnait une jeune, qui arrivait toute haletante du dehors.

« Il y a temps pour tout, grommelait la vieille, tu t'es amusée assez longtemps !

– Laisse-la tranquille, Kondratievna, dit Natacha. Va, Mavroucha, va ! »

Poursuivant sa tournée, Natacha arriva dans le vestibule. Un vieux domestique et deux jeunes laquais y jouaient aux cartes ; son entrée interrompit leur jeu et ils se levèrent : « Et ceux-ci, que vais-je en faire ? » se dit-elle.

« Nikita, va, je t'en prie… où pourrais-je bien l'envoyer ?… Ah ! va me chercher un coq quelque part, et toi, Micha, apporte-moi de l'avoine.

– Un peu d'avoine ? demanda gaiement Micha.

– Va, va donc vite ! dit le vieux.

– Et toi, Fédor, donne-moi un morceau de craie ! »

Arrivée ensuite à l'office, elle fit préparer le samovar, bien que ce ne fût pas encore l'heure du thé ; elle avait envie d'exercer son pouvoir sur le sommelier Foka, l'homme le plus morose, le plus grincheux de tous leurs serviteurs. Il n'en crut pas ses oreilles et s'empressa de lui demander si c'était bien sérieux :

« Ah not' demoiselle ! » murmura Foka en faisant semblant de se fâcher.

Personne ne donnait autant de commissions aux domestiques, personne ne les envoyait de tous côtés, comme Natacha. Dès qu'elle en apercevait un, elle s'ingéniait à lui trouver de la besogne : c'était plus fort qu'elle. On aurait dit qu'elle essayait sur eux sa puissance, qu'elle tenait à voir si l'un d'eux ne s'aviserait pas un beau jour de se révolter contre sa tyrannie, et pourtant c'étaient ses ordres qu'ils exécutaient toujours avec le plus d'empressement : « Et maintenant que ferai-je ? Où aller ?» se dit-elle en enfilant le long corridor, où le bouffon venait à sa rencontre : « Nastacia Ivanovna qu'est-ce que je mettrai au monde ?

– Toi ? des puces, des cigales et des grillons, c'est sûr !

– Mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu, se dit Natacha, toujours la même chose, toujours le même ennui, où me fourrer ? » Sautant lestement de marche en marche, elle monta au second et entra chez Ioghel. Deux gouvernantes y étaient en train de causer avec M. et Mme Ioghel ; le dessert, composé d'un plat de quatre mendiants, était posé sur la table, et l'on discutait vivement sur la cherté de l'existence à Moscou et à Odessa. Natacha s'assit un instant, écouta d'un air pensif et se leva : « L'île de Madagascar !… Ma-da-gas-car ! » murmura-t-elle en scandant

chaque syllabe, et elle sortit sans répondre Mme Schoss, qui était fort intriguée de sa mystérieuse exclamation. Rencontrant Pétia et son menin, fort occupés tous deux du feu d'artifice qu'on devait tirer à la tombée de la nuit :

« Pétia ! lui cria-t-elle, porte-moi jusqu'au bas !… » Et elle sauta sur le dos de Pétia, en lui enlaçant le cou de ses deux mains, et ils arrivèrent ainsi, l'un portant l'autre, en gambadant et en galopant jusqu'à l'escalier.

« Assez, merci… Madagascar ! » répéta-t-elle, et, sautant brusquement à terre, elle descendit les degrés en courant.

Après avoir exploré son royaume, fait acte de pouvoir, après s'être convaincue que ses sujets étaient obéissants et qu'il n'y avait que de l'ennui à en tirer, Natacha rentra dans la grande salle, prit une guitare et alla s'asseoir dans le coin le plus sombre, en effleurant de ses doigts les basses cordes, et en cherchant l'accompagnement d'un air d'opéra que le prince André et elle avaient entendu ensemble un soir à Pétersbourg. Les quelques accords, incertains et confus, qu'elle ébauchait timidement du bout de ses doigts auraient sans doute frappé l'oreille la moins exercée par leur manque d'harmonie et de sens musical, tandis que, grâce à la vivacité de son imagination, ils réveillèrent en elle une longue série de souvenirs. Adossée au mur et à moitié cachée par une petite armoire, les yeux fixés sur un filet de lumière qui venait de l'office, en glissant sous la porte, elle écoutait avec délices, et évoquait le passé.

Sonia traversa la salle, un verre à la main. Natacha lui jeta un coup d'œil et le reporta aussitôt sur la fente de la porte ; il lui sembla qu'elle s'était déjà trouvée dans cette même situation, entourée de ces mêmes détails, et regardant Sonia passer un verre à la main : « Oui, oui, c'était bien ainsi ! » pensa-t-elle.

« Sonia, qu'est-ce que cela ? ajouta-t-elle en faisant quelques notes.

– Comment, tu es là ! dit Sonia en tressaillant et en s'approchant pour écouter… Je ne sais pas, est-ce *la Tempête* ? demanda-t-elle en hésitant, avec la certitude de se tromper.

– Oui, c'est bien ainsi, pensa Natacha, elle a tressailli alors et elle s'est approchée doucement en souriant et alors aussi j'ai pensé, comme je le pense à présent… qu'il y a en elle ce quelque chose qui me manque… Non, reprit-elle tout haut, tu n'y es pas, c'est le chœur dans le *Porteur d'eau* ; écoute !… et elle en fredonna le motif… Où allais-tu ?

– Changer l'eau du verre, je vais achever le dessin.

– Tu es toujours occupée, toi, et moi, jamais ! Où est Nicolas ?

– Il dort, je crois.

– Va le réveiller, Sonia. Dis-lui qu'il vienne chanter ! »

Sonia la quitta, et Natacha se prit de nouveau à songer, et à se demander comment tout cela avait pu se passer. N'ayant pu résoudre ce grave problème, elle retomba dans ses souvenirs : elle le revit, « lui », et sentit ses regards passionnés fixés sur elle : « Qu'il revienne au plus tôt ! J'ai si grand'peur qu'il ne tarde encore !… Et puis, il n'y a pas à dire, je vieillis, et je ne serai plus ce que je suis à présent… Qui sait ? Peut-être arrivera-t-il aujourd'hui ? Peut-être est-il déjà arrivé ? Peut-être est-il là, au salon ?… Ne serait-il pas par hasard ici depuis hier, et ne l'aurais-je pas oublié ?… » Elle se leva, déposa sa guitare, et passa dans la pièce voisine. Tout le monde était réuni autour de la table de thé, les professeurs, les gouvernantes, les invités ; les

domestiques servaient les uns et les autres… mais le prince André n'y était point !

« Ah ! la voilà, dit le vieux comte, viens t'asseoir ici ! » Mais Natacha s'arrêta près de sa mère, sans répondre à l'invitation de son père ; ses yeux cherchaient quelqu'un.

« Maman… donnez-le-moi, donnez-le-moi plus vite, plus vite, » murmura-t-elle en retenant avec peine un sanglot. Elle s'assit et écouta la conversation : « Mon Dieu, se dit-elle, toujours les mêmes personnes, et toujours la même chose… Papa aussi tient sa tasse comme d'habitude, et souffle dessus comme hier, comme il soufflera demain… » Elle éprouva une sourde irritation contre eux tous, et elle leur en voulait de ce qu'il n'y avait rien de changé.

Après le thé, Nicolas, Sonia et Natacha se blottirent dans leur coin favori de la grande salle : c'était là qu'ils causaient entre eux à cœur ouvert.

X

« T'arrive-t-il quelquefois, dit Natacha à son frère, de sentir qu'on n'a plus rien devant soi, qu'on a déjà reçu toute sa part de bonheur, et d'être, non pas ennuyé, mais profondément triste ?

– Certainement ! Il m'est arrivé bien souvent de voir des amis et des camarades gais et en train, de l'être moi-même comme tous les autres, et de me trouver tout à coup envahi par une tristesse et un dégoût invincibles de la vie, au point de me demander si ce ne serait pas pour chacun de nous l'heure de mourir. Je me souviens, par exemple, qu'un jour, au régiment,

la musique jouait, et j'étais plongé dans une telle mélancolie, que je n'ai pas même songé à aller parader à la promenade !

– Comme je te comprends ! Et moi, je me souviens, reprit Natacha, qu'une fois, étant toute petite, on m'avait punie pour avoir mangé des prunes, je crois… j'étais innocente, et vous autres vous dansiez… on m'avait laissée seule dans la chambre d'étude… je pleurais, je pleurais de chagrin et sur moi, et sur vous tous qui me faisiez tant de peine !

– Oui, je me rappelle même que je suis allé te consoler, et que je ne savais comment m'y prendre… nous étions très ridicules alors !… Je possédais un petit bonhomme à grelots, dont je t'ai fait cadeau à cette occasion.

– Te rappelles-tu aussi, poursuivit Natacha, bien avant cela, lorsque nous étions hauts comme la main, notre oncle nous a appelés dans son cabinet, il y faisait sombre, et tout à coup nous y avons vu…

– Un nègre ! acheva Nicolas avec un joyeux sourire. Certainement, je le vois comme s'il était là, et j'en suis encore à me demander si c'était un songe, une réalité ou un conte bleu inventé à plaisir.

– Il avait des dents blanches et nous regardait de ses yeux noirs.

– Vous le rappelez-vous, Sonia ?

– Oui, oui, mais bien vaguement.

– Papa et maman m'ont pourtant toujours assuré qu'il n'y a jamais eu de nègre chez nous… Et les œufs, te rappelles-tu les œufs que nous roulions à Pâques, et le jour où deux petites vieil-

les grimaçantes sont sorties du parquet, et se sont mises à tourner autour de la table ?

– Oui, oui, et papa qui, avec sa fourrure sur le dos, tirait des coups de fusil sur le perron… tu ne l'as pas oublié non plus ?… » Et ainsi défilaient l'un après l'autre devant eux, non pas les mélancoliques souvenirs de la vieillesse, mais ces doux et innocents tableaux de la première enfance, qui se perdent dans un vague lointain plein de poésie et flottent entre la réalité et le songe.

Sonia rappela aussi comme elle avait eu peur de Nicolas, à cause des brandebourgs de sa jaquette, et que sa bonne lui avait assuré que sa robe en serait un jour garnie de haut en bas :

« C'est alors qu'on m'a raconté que tu étais venue au monde sous un chou, dit Natacha… Je n'osais pas dire que c'était faux, mais cela me préoccupait beaucoup ! »

Une porte s'ouvrit à ce moment, et une femme, s'écria, en passant sa tête par l'entrebâillement :

« Mademoiselle, mademoiselle, on a apporté le coq !

– Inutile, Polïa, renvoie-le, » dit Natacha.

Dimmler, qui était entré sur ces entrefaites, s'approcha de la harpe reléguée dans un coin, et, en l'ôtant du fourreau, lui fit rendre un son discordant.

« Édouard Karlovitch, jouez-nous mon Nocturne favori, celui de M. Field, » lui cria la comtesse, de l'autre pièce.

Dimmler prit un accord, et se tournant de leur côté :

« Comme vous voilà tranquilles, jeunesse !

– Oui, nous philosophons, » répondit Natacha, et ils continuèrent à causer de leurs rêves.

Dimmler avait à peine commencé le Nocturne, que Natacha se leva, traversa la chambre à pas de loup, prit la bougie qui brûlait sur la table, l'emporta dans le salon voisin, et revint occuper sa place sur le canapé. Il faisait nuit noire dans la salle, dans leur coin surtout, mais les rayons argentés de la lune, pénétrant par les grandes fenêtres, se jouaient sur le parquet.

« Sais-tu, dit Natacha tout bas, pendant que Dimmler, après avoir exécuté le morceau demandé, laissait errer ses doigts au hasard sur les cordes, ne sachant à laquelle de ses réminiscences musicales s'arrêter ; sais-tu, Nicolas, que lorsqu'on remonte de souvenir en souvenir, on va si loin, si loin, qu'on en arrive à se rappeler ce qui a précédé notre propre venue en ce monde, et…

– Mais c'est de la métempsycose, dit Sonia, qui n'avait pas oublié ses leçons d'autrefois. Les Égyptiens croyaient que nos âmes avaient habité des corps d'animaux, et qu'elles y retournaient après notre mort.

– Je n'en crois rien, reprit Natacha tout bas, bien que la musique eût cessé depuis un moment ; mais je sais pour sûr que nous avons été des anges là-bas, quelque part, et même peut-être ici, et que c'est pour cela que nous avons gardé le souvenir d'une vie antérieure.

– Peut-on se joindre à vous ? demanda Dimmler, en s'approchant de leur groupe.

– Si nous avons été des anges, comment sommes-nous tombés plus bas ?

– Comment, plus bas ? Mais qui te dit que c'est plus bas ?... qui peut savoir ce que j'ai été ? reprit Natacha avec conviction. L'âme étant immortelle, si ma destinée est de vivre éternellement dans l'avenir, je dois avoir vécu dans le passé, et j'ai donc aussi une éternité derrière moi.

– Oui, mais il est difficile de se la représenter, cette éternité, objecta Dimmler, dont le sourire moqueur avait complètement disparu.

– Pourquoi difficile ? demanda Natacha. Après le jour d'aujourd'hui vient le jour de demain, et puis le surlendemain, et toujours ainsi : hier a été, demain sera, et...

– Natacha, c'est à ton tour maintenant, chante-moi quelque chose, lui dit sa mère... Que faites-vous là dans un coin, comme des conspirateurs ?

– J'en ai si peu envie, maman ! » Cependant elle se leva, et Nicolas se mit au piano. Se plaçant selon son habitude au milieu de la salle, à l'endroit le plus favorable pour la résonance, Natacha chanta la romance favorite de sa mère.

Quoiqu'elle eût déclaré ne pas se sentir bien disposée, de longtemps elle n'avait chanté, et de longtemps encore elle ne chanta comme ce soir-là. Le vieux comte, qui causait dans son cabinet avec Mitenka, se hâta de lui donner ses dernières instructions dès qu'il entendit la première note, comme un écolier pressé de finir sa tâche pour retourner à ses jeux ; mais comme il n'y parvenait pas, il se tut et écouta, pendant que Mitenka, debout devant lui, écoutait en silence et d'un air satisfait. Nicolas ne quittait pas sa sœur des yeux, et respirait avec elle aux mêmes pauses. Sonia, subissant le charme de cette voix idéale, songeait à l'immense différence qu'il y avait entre elle et son amie, et se disait que jamais elle n'exercerait une pareille fascination. La vieille comtesse avait interrompu sa patience, un

doux et triste sourire voltigeait sur ses lèvres, ses yeux étaient humides de larmes, et elle branlait la tête au souvenir de sa propre jeunesse, à la pensée de l'avenir de sa fille, et à cette union d'un caractère si étrange et si inquiétant.

Dimmler, assis à côté d'elle, les yeux à moitié fermés, prêtait l'oreille avec ravissement :

« C'est véritablement un talent européen, lui disait-il ; elle n'a rien à apprendre… tant de force, de douceur, de moelleux !…

– Ah ! combien j'ai peur pour elle ! » répondit la comtesse, car son cœur de mère lui faisait deviner en Natacha une surabondance de sève qui nuirait à son bonheur. Elle chantait encore, que Pétia se précipita tout triomphant dans la salle, pour annoncer l'arrivée d'une troupe de masques.

« Imbécile ! » s'écria Natacha, en s'arrêtant court ; et, se jetant sur une chaise, elle se mit à sangloter si fort, qu'il lui fallut quelques minutes pour se remettre : « Ce n'est rien, maman, rien, je vous assure, ajouta-t-elle, en essayant de sourire ; – Pétia m'a effrayée, voilà tout !… » Et ses larmes coulaient de plus belle.

Toute la domesticité s'était costumée : les uns en ours, en Turcs, en cabaretiers, en dames ; les autres en monstres fantastiques. Apportant avec eux le froid du dehors, ils n'osèrent d'abord franchir le seuil du vestibule, mais, prenant peu à peu courage, se poussant mutuellement, et se cachant les uns derrière les autres, ils pénétrèrent tous bientôt dans la grande salle. Là leur timidité dégela enfin, ils se laissèrent aller à la plus franche gaieté, et les chants, les danses, les jeux de toutes sortes s'organisèrent à l'envi. La comtesse, après avoir examiné et reconnu tous les masques, rentra au salon, en leur laissant son mari, dont la figure réjouie les encourageait à s'amuser. La jeunesse s'était éclipsée.

Mais au bout d'une demi-heure on vit paraître une vieille marquise, avec des mouches, qui n'était autre que Nicolas ; une Turque, Pétia ; un paillasse, Dimmler ; un hussard Natacha ; et un Tcherkesse, Sonia, toutes deux avec des sourcils et des moustaches charbonnés au bouchon.

Après avoir été reçus avec une surprise bien jouée, et reconnus plus ou moins vite, les jeunes gens, fiers de leurs déguisements, décidèrent à l'unanimité qu'il fallait aller les montrer à des étrangers.

Nicolas, qui brûlait du désir de faire faire aux siens une longue promenade en troïka[9], leur proposa, vu l'excellent état du chemin, d'aller chez le « petit oncle », avec une dizaine de masques.

« Vous dérangerez le vieux, et voilà tout ! leur dit la comtesse, car il n'aura même pas la place pour vous recevoir. Si vous voulez faire une course, allez plutôt chez les Mélukow. »

Mme Mélukow était une veuve du voisinage, dont la maison, pleine d'enfants de tout âge, de gouverneurs et de gouvernantes, était située à quatre verses d'Otradnoë.

« C'est fort bien imaginé, ma chère, dit le comte enchanté ; je vais aussi me costumer et me joindre à eux ; je saurai bien réveiller Pachette. »

Mais la comtesse n'entendait pas de cette oreille-là : c'était de la folie ! Cela n'avait pas le sens commun d'exposer son pied malade au froid ; le comte céda, et Mme Schoss s'offrit pour accompagner les jeunes filles. Le costume de Sonia était le mieux réussi, ses sourcils et sa moustache lui seyaient à merveille, sa

---

9 Attelage russe à trois chevaux, (*Note du traducteur*.)

jolie figure ressortait à plaisir, et ses habits d'homme lui donnaient un aplomb et un entrain inusités. Une voix secrète lui disait que cette soirée déciderait de son sort. Quelques instants après, quatre traîneaux attelés en troïka, avec grelots et clochettes, et dont les patins grinçaient et criaient sur la neige durcie, défilèrent un à un devant le perron.

Natacha fut la première à se mettre au diapason de cette folie de carnaval, qui, après avoir peu à peu gagné chacun de proche en proche, arriva enfin à sa plus bruyante expression, lorsque tous les masques descendirent le perron, et finirent par se grouper dans les différents traîneaux, en riant aux éclats et en s'interpellant les uns les autres.

Deux des troïkas étaient attelées de chevaux de fatigue, la troisième de ceux du comte, dont le cheval de brancard passait pour être un trotteur du haras d'Orlow ; la quatrième, avec son petit timonier noir et ébouriffé, appartenait en toute propriété à Nicolas. Debout dans son costume de vieille marquise, sur lequel il avait jeté son manteau de hussard, serré à la taille par une ceinture, il rassemblait les rênes.

Comme la lune brillait d'un vif éclat, les rayons se reflétaient dans les plaques de cuivre de l'attelage, et scintillaient dans la prunelle des chevaux, dont les yeux se portaient avec inquiétude sur le groupe bruyant qui s'agitait sous le sombre auvent de l'entrée.

Natacha, Sonia, Mme Schoss et deux filles de chambre s'assirent dans le traîneau de Nicolas ; Dimmler, sa femme et Pétia dans celui du comte, le reste des masques dans les deux autres :

« Zakhare ! va en avant ! » cria Nicolas au cocher de la troïka de son père, il voulait se donner le plaisir de le dépasser plus tard. Le traîneau du vieux comte s'ébranla ; ses patins, que la gelée semblait avoir soudés au sol, crièrent, la cloche tinta avec

force, les chevaux se serrèrent contre le brancard, et partirent sur la neige brillante et ferme, en la rejetant à droite et à gauche, comme du sucre cristallisé.

Nicolas venait en second : les autres s'élancèrent après lui sur l'étroit chemin, en faisant entendre le même bruit et le même grincement. Pendant qu'ils longeaient le mur extérieur du parc, l'ombre des grands arbres dénudés se couchait en travers de la route, et interceptait par endroits la vive clarté de la lune ; mais à peine l'eurent-ils dépassé, que de tous côté s'étendit à leurs regards la vaste plaine de neige immobile qu'une lumière scintillante diaprait au loin des mille feux et des paillettes sans nombre de ses chatoyants reflets. Tout à coup une ornière imprima une violente secousse au premier traîneau, et fit bondir les suivants, qui s'espacèrent à la file en troublant de leur bruit insolent le calme immuable et souverain qui régnait autour d'eux :

« Des traces de lièvre ! » s'écria Natacha, dont la voix perça comme une flèche l'air immobile et glacé.

« Comme il fait clair, Nicolas ! » dit Sonia, Nicolas se retourna pour examiner cette jolie figure à moustaches et à sourcils noirs, qui, aux rayons de la lune et sous son bonnet de zibeline, lui semblait éloignée et rapprochée à la fois :

« Ce n'est plus Sonia, se dit-il en souriant.

– Qu'avez-vous, Nicolas ?

– Rien ! » lui répondit-il, et il reprit sa première position.

Arrivés sur la grand'route battue et labourée par les fers à crampons des chevaux, et sillonnée de longues traces d'apparence huileuse qui marquaient le passage des traîneaux, l'attelage tira sur les rênes et accéléra sa course. Le cheval de gauche,

la tête penchée en dehors, avançait par bonds, tandis que le timonier, remuant les oreilles, paraissait hésiter et se demander si le moment était venu de s'élancer à son tour. Perdu dans le lointain, le traîneau de Zakhare faisait l'effet d'une tache noire qui se détachait sur la blancheur de la neige à mesure qu'il s'éloignait, le tintement de ses clochettes devenait de plus en plus indistinct, et les chants et les cris des masques retentissaient dans la nuit claire et pure.

« Eh là ! mes amis chéris ! » s'écria Nicolas, en ramenant les rênes d'une main et en levant de l'autre son fouet. Le traîneau partit comme un trait : la force du courant d'air qui frappait les visages, et les bonds toujours plus rapides des deux chevaux de volée, donnaient seuls l'idée de la vitesse de la course. Nicolas regarda en arrière les deux autres cochers, qui, criant et encourageant leurs chevaux du fouet et de la voix, faisaient galoper les timoniers, pour n'être pas distancés ; celui de Nicolas, se balançant sous la « douga[10] » du brancard, conservait l'égalité de son allure, tout prêt à doubler le mouvement au moindre signal.

Ils atteignirent bientôt la première troïka, et, après avoir descendu une pente, ils arrivèrent sur une large route de traverse qui longeait une prairie.

« Où sommes-nous ? se demanda Nicolas ; n'est-ce pas la prairie et la colline du bord de la rivière ? Mais non, vraiment, je ne m'y reconnais plus ! C'est du nouveau, de l'inconnu !... Dieu sait où nous sommes !... Enfin n'importe !... » Et, appuyant ses chevaux d'un vigoureux coup de fouet, il continua sa course droit devant lui.

---

[10] Pièce de bois cintrée, fixée au-dessus du brancard dans les attelages russes. (*Note du traducteur*.)

Zakhare retint une seconde son attelage, et tourna son visage couvert de givre vers Nicolas, qui lança sa troïka à fond de train.

« Attention, maître ! » lui cria Zakhare, qui, penché en avant, les bras tendus et faisant claquer sa langue, partit à son tour comme une flèche.

Pendant un moment les deux troïkas volèrent de front, mais bientôt, malgré tous les efforts de Zakhare, Nicolas gagna de l'avance, et le dépassa enfin, rapide comme l'éclair ; un tourbillon de neige fine, soulevé par les pieds de ses chevaux, s'abattit sur la troïka rivale, les patins grincèrent, les femmes poussèrent des cris aigus, et les deux attelages, confondant et enchevêtrant leurs ombres fugitives, luttèrent entre eux de vitesse.

Nicolas, modérant l'ardeur des chevaux, regarda autour de lui ; devant, derrière, partout s'étendait à perte de vue la plaine féerique, parsemée d'étoiles d'argent et toute baignée de lumière : « Zakhare me crie de prendre à gauche… Pourquoi à gauche ? pensa-t-il. On dirait que nous allons chez les Mélukow ?… Pas du tout, nous allons à l'aventure, et à la grâce de Dieu !… Comme tout cela est étrange et charmant à la fois !… » Et il se retourna vers ceux qu'il menait.

« Vois donc sa barbe et ses cils, qui sont tout blancs, » dit tout à coup l'un des deux jolis et fantastiques jeunes gens, aux sourcils arqués et à la fine moustache.

« Celui qui vient de parler, c'est Natacha, je crois, se dit Nicolas, et ce Tcherkesse là-bas, qui est-ce donc ?… je ne le connais pas, mais je l'aime ! »

« N'êtes-vous pas transies ? » Elles lui répondirent par un éclat de rire. Dimmler s'égosillait de son côté ; ce qu'il disait devait être drôle, car on riait aux éclats dans son traîneau.

« De mieux en mieux, se disait à lui-même Nicolas, nous voilà maintenant dans une forêt enchantée… de grandes ombres noires se confondent dans un scintillement de pierreries et glissent sur un pavé de diamants… N'est-ce pas un palais magique que je vois là-bas avec ses larges dalles de marbre blanc et ses toits étincelants ?… Ne viens-je pas d'entendre comme des cris de bêtes fauves se répondant dans le lointain ?… Mais, si c'était tout simplement Mélukovka que j'aperçois ? Ma foi, ce serait tout aussi miraculeux, de les avoir conduits au hasard et d'être arrivé à bon port ! »

C'était bien Mélukovka en effet, car il vit les gens de la maison sortir sur le perron avec des lumières, et s'avancer vers eux, tout joyeux de cette distraction imprévue.

« Qui est là ? cria une voix dans le vestibule.

– Des masques de chez le comte !… Ce sont ses attelages, répondirent les domestiques.

XI

Pélaguéïa Danilovna Mélukow, une forte et maîtresse femme en lunettes et en robe de chambre flottante, était assise dans son salon, au milieu de ses filles, qu'elle tâchait de divertir de son mieux, en fondant avec elles des figures de cire dont elles suivaient ensuite sur le mur les silhouettes indécises, lorsque des pas et des voix se firent entendre dans l'antichambre.

Des hussards, des sorcières, des paillasses, des ours, étaient en train de frotter leurs figures brûlées par le froid et

couvertes de givre, et secouaient la neige attachée à leurs vêtements. Dès qu'ils se furent débarrassés de leurs fourrures, ils firent irruption dans la grande salle, où l'on allumait à la hâte des bougies. Dimmler le paillasse, et Nicolas en vieille marquise, exécutèrent un pas, tandis que les autres, entourés des enfants, qui criaient et sautaient de plaisir, déguisaient leurs voix, en saluant la maîtresse de la maison, et se rangeaient ensuite le long du mur.

« Impossible de reconnaître personne… mais vraiment est-ce Natacha ? Regardez-la donc, ne vous rappelle-t-elle pas quelqu'un ?… Édouard Karlovitch, comme vous voilà beau, et comme vous dansez bien ! Et ce Tcherkesse-là, il est charmant… Tiens, c'est Sonia ! Voilà une bonne et agréable surprise !… Et nous qui étions là à nous morfondre !… Ha, ha, ha ! Quel hussard, un vrai hussard et un vrai gamin, qui plus est !… Je ne puis pas la regarder sans rire… » Et tout le monde criait, riait et parlait à la fois.

Natacha, la favorite des demoiselles Mélukow, disparut aussitôt avec elles, et se fit apporter dans leur appartement particulier des bouchons, des robes de chambre et toutes sortes de vêtements d'homme, que le laquais passait par l'entrebâillement de la porte aux jeunes filles déshabillées ; elles les saisissaient vivement de leurs bras nus. Dix minutes plus tard, toute la jeunesse de la maison, également méconnaissable, se joignit aux masques.

Pélaguéïa Danilovna, allant et venant à droite et à gauche, les lunettes sur le nez et un sourire discret sur les lèvres, fit ranger les chaises et préparer le souper et les rafraîchissements pour les maîtres et leur nombreuse suite. Elle regardait chacun à tour de rôle dans le blanc des yeux et ne reconnaissait personne dans cette foule bigarrée, ni les Rostow, ni Dimmler, ni ses filles elles-mêmes, ni aucune partie de leurs costumes.

« Et celle-là, qui est-ce ? demanda-t-elle à sa gouvernante, en arrêtant au passage un Tartare de Kazan, qui n'était autre que sa propre fille ! C'est une des Rostow, n'est-ce pas ?… Et vous, monsieur le hussard, de quel régiment êtes-vous ? dit-elle en s'adressant à Natacha… De la « pastila[11] » à cette Turque ! criait-elle au sommelier. Leur religion ne la leur défend pas, n'est-ce pas ? »

À la vue des pas plus ou moins extravagants auxquels se livraient les danseurs sous l'impunité du masque, Pélaguéïa Danilovna ne put s'empêcher plus d'une fois de se cacher le visage dans son mouchoir, et sa puissante personne se laissait violemment secouer par un rire irrésistible, un rire de bonne et vieille matrone, plein de bienveillance et de franche gaieté.

Lorsqu'on en eut fini avec les danses russes et les « horovody[12] », elle rassembla tout son monde, maîtres et domestiques, en un grand rond, leur remit une corde, un anneau et un rouble, et les jeux innocents commencèrent à leur tour.

Une heure plus tard, quand les costumes furent bien fripés et bien chiffonnés, et que le charbon découla sur les figures en transpiration, Pélaguéïa Danilovna put enfin reconnaître chacun, complimenter les demoiselles sur leurs déguisements, et remercier toute la bande joyeuse pour l'amusement qu'elle lui avait procuré ! Le souper des maîtres fut servi dans le salon, et celui des gens dans la grande salle :

« Oh ! se faire dire la bonne aventure dans le bain, là-bas, c'est ça qui est effrayant ! dit une vieille fille qui était à demeure chez les Mélukow.

– Pourquoi donc ? demanda l'aînée des demoiselles.

---

[11] Pâte de fruits.

[12] Nom d'une ronde russe. (*Note du traducteur*.)

– Vous ne vous y risquerez pas, c'est sûr, il faut du courage !

– Eh bien, j'irai, dit Sonia.

– Contez-nous ce qui est arrivé à la demoiselle, vous savez ? s'écria la cadette des Mélukow :

– Une demoiselle alla une fois au bain, reprit la vieille fille, en emportant avec elle un coq et deux couverts, comme cela se fait toujours, et elle attendit ;… tout à coup elle entendit un bruit de grelots… quelqu'un arrive, et ce quelqu'un s'arrête, monte, et elle voit entrer un véritable officier, un officier en chair et en os, – on l'aurait cru du moins, – qui s'assied en face d'elle devant le second couvert !

– Ah ! ah ! quelle terreur ! s'écria Natacha, en ouvrant de grands yeux.

– Et il a parlé, il a vraiment parlé ?

– Oui, tout comme s'il était un homme… il se mit à la prier, à la supplier de céder à ses instances… Quant à elle, elle devait résister et faire durer l'entretien jusqu'au premier chant du coq… mais la peur la prit, elle se couvrit la figure de ses mains ! Alors… il se précipita pour la saisir ; heureusement que quelques fillettes, qui étaient aux aguets, accoururent à ses cris.

– Pourquoi les effrayez-vous ainsi ? dit Pélaguéïa Danilovna.

– Maman, mais vous aussi, vous avez voulu vous faire dire la bonne aventure.

– Et dans la grange, comment cela se passe-t-il ? demanda Sonia.

– C'est tout simple : il faut y aller, maintenant par exemple, et écouter… Si vous entendez battre le blé, c'est mal ; si vous entendez tomber le grain, c'est bien.

– Maman, dites-nous ce qui vous est arrivé dans la grange ?

– Il y a de cela si longtemps, dit Pélaguéïa Danilovna en souriant, que je l'ai tout à fait oublié, et puis d'ailleurs aucune de vous n'aura le courage d'y aller.

– Eh bien, moi, j'irai, dit Sonia ; laissez-moi y aller.

– Va, si tu n'as pas peur.

– Vous permettez, madame Schoss ? » dit Sonia à la gouvernante. Que l'on jouât aux petits jeux, ou que l'on causât tranquillement, Nicolas n'avait pas quitté Sonia d'une seconde pendant toute la soirée ; il lui semblait la voir pour la première fois, et l'apprécier à toute sa valeur. Gaie, jolie comme un cœur sous son étrange costume, excitée, ce soir-là, comme elle l'était rarement, elle le fascina tout à fait.

– Quel imbécile j'ai été ! pensait-il, en répondant mentalement à ces yeux brillants, et à ce sourire triomphant, qui creusait sous la moustache du joli masque une petite fossette, entrevue par lui pour la première fois.

– Je n'ai peur de rien ! » reprit-elle. Elle se leva, se fit donner des explications et sur la situation de la grange, et sur ce qu'elle devait y attendre dans le plus profond silence, jeta une fourrure sur ses épaules, s'en enveloppa tout entière et lança un coup d'œil à Nicolas.

Elle sortit par le corridor et l’escalier dérobé, pendant que ce dernier, sous prétexte qu’il était fatigué par la chaleur de l’appartement, disparut de son côté par la grande entrée.

Le froid était toujours le même, et la lune semblait briller d’un éclat encore plus vif. Des myriades d’étoiles scintillaient sur la neige à ses pieds, tandis que leurs sœurs brillaient au loin sur la voûte triste et sombre du firmament, et les yeux s’en détournaient bien vite, pour se reporter sur la terre resplendissante de clarté et revêtue de son manteau d’hermine.

Nicolas descendit en courant le péristyle, tourna l’angle de la maison et passa devant l’entrée latérale, par laquelle devait sortir Sonia. À moitié chemin, des piles de bois, éclairées en plein par la lune, projetaient leur ombre sur le chemin, sur lequel de vieux tilleuls étendaient les lignes noires de leurs branches dénudées, qui se croisaient et s’enchevêtraient sur le blanc sentier de la grange. Les grosses poutres de la maison et son toit couvert de neige paraissaient avoir été taillés dans un bloc de pierre précieuse, dont les facettes s’irisaient à la lumière argentée de la lune. Un tronc d’arbre se fendit tout à coup avec bruit dans le jardin, puis tout retomba dans le silence. La poitrine de Sonia se soulevait d’aise : on aurait dit qu’elle buvait à longs traits, non pas l’air de tous les jours, mais une essence vivifiante de jeunesse et de bonheur éternels.

« Tout droit, mademoiselle, tout droit et ne regardez pas en arrière.

– Je n’ai pas peur, » répondit Sonia, dont les petits souliers résonnèrent sur la pierre de l’escalier, et avancèrent en craquant sur le tapis de neige, dans la direction de Nicolas, qu’elle venait d’apercevoir à deux pas devant elle. Elle courut à lui, mais ce n’était pas non plus son Nicolas de tous les jours ! Qu’est-ce qui pouvait l’avoir transformé à ce point ? Était-ce son costume de

femme avec ses cheveux ébouriffes, ou ce sourire heureux, qui lui était si peu habituel, et qui dans ce moment rayonnait sur ses traits ?

Mais Sonia est tout autre, toute différente de ce qu'elle est d'ordinaire, et cependant c'est bien la même ! se disait de son côté Nicolas, en regardant sa jolie petite figure éclairée par un rayon de lune. Ses deux bras se glissèrent sous la pelisse qui l'enveloppait, enlacèrent sa taille, l'attirèrent à lui, et il baisa ses lèvres, sur lesquelles il sentit encore l'odeur de bouchon brûlé de sa moustache d'emprunt.

« Sonia ! Nicolas ! » murmurèrent-ils tous deux, et les petites mains de Sonia étreignirent à leur tour le visage de Nicolas ; puis, en entrelaçant leurs doigts, ils coururent jusqu'à la grange, et revinrent sur leurs pas, pour rentrer chacun par la porte qui les avait vus sortir.

XII

Natacha, qui avait tout observé, arrangea les choses de telle façon qu'au retour, elle, Mme Schoss et Dimmler se mirent dans le même traîneau, pendant que Nicolas, Sonia et les filles de service montaient dans un autre.

Nicolas ne songeait plus à faire courir ses chevaux : ses yeux se fixaient involontairement sur Sonia, et cherchaient à découvrir, sous cette moustache noire et ces sourcils arqués, sa Sonia d'autrefois, sa Sonia dont rien ne pourrait plus désormais le séparer ! La lumière féerique et changeante de la lune, le souvenir du baiser sur ces lèvres adorées, l'aspect de la terre brillante qui fuyait sous les pas de leurs chevaux, ce ciel noir semé

de clous de diamant, qui s'étendait au-dessus de leurs têtes, cet air de glace qui remplissait ses poumons d'une force inconnue, tout lui faisait croire qu'ils étaient rentrés dans le monde de la magie. « Sonia, n'as-tu pas froid ?

– Non, et toi ? » répondit-elle.

Nicolas arrêta sa troïka à moitié route, et, confiant les rênes à son cocher, courut vers le traîneau de Natacha :

« Écoute, lui dit-il tout bas et en français, je me suis décidé à tout dire à Sonia !

– Tu lui as tout dit ? s'écria Natacha rayonnante de joie.

– Ah ! Natacha, quelle étrange figure te fait cette moustache… Es-tu contente ?

– Comment, contente ?… mais j'en suis ravie… Je n'en disais rien, sais-tu ? mais je t'en voulais beaucoup !… c'est un cœur d'or que le sien. Moi, je suis souvent mauvaise, aussi me faisais-je scrupule à présent d'être heureuse toute seule. Va, va la rejoindre.

– Non, attends un moment ? Dieu, que tu es drôle ainsi ! » répéta-t-il en l'examinant curieusement et en découvrant aussi dans ses traits une expression inusitée, une tendresse émue qui le frappa :

« Natacha, n'y a-t-il pas de la magie là dedans, hein ?

– Oui, tu as très bien fait, va. »

« Si j'avais vu Natacha telle que je la vois dans ce moment, se disait-il, je lui aurais demandé conseil, et je lui aurais obéi, quoi qu'elle m'eût ordonné… et tout aurait bien marché !… »

« Ainsi donc tu es contente ?… Ai-je bien agi ?

– Oui, mille fois oui ! Je me suis fâchée avec maman l'autre jour à cause de toi. Maman soutenait que Sonia te courait après… et je ne permettrai à personne, non seulement de dire, mais de penser du mal d'elle, car c'est la bonté et la droiture mêmes !

– Eh bien, tant mieux !… » Et Nicolas, sautant à terre, regagna en quelques enjambées son traîneau, où le même petit Tcherkesse de tout à l'heure le reçut en souriant de dessous son capuchon de zibeline… et ce Tcherkesse était Sonia, et Sonia, sans aucun doute, allait devenir sa femme chérie !

Les jeunes filles passèrent, en rentrant, chez la comtesse pour lui rendre compte de leur excursion, et se retirèrent ensuite dans leur chambre. Tout en conservant leurs moustaches, elles se déshabillèrent et bavardèrent longtemps : elles ne tarissaient pas sur leur mutuel bonheur, sur leur avenir, sur l'amitié qui lierait leurs maris :

« Mais quand cela arrivera-t-il ? J'ai si grand'peur qu'il n'en soit rien, dit Natacha, en s'approchant de sa table où étaient posés deux miroirs.

– Eh bien, assieds-toi, Natacha, et regarde dans la glace, tu le verras peut-être. » Natacha s'assit après avoir allumé deux bougies qu'elle plaça de chaque côté. « Je vois bien une paire de moustaches, dit-elle en riant.

– Il ne faut pas rire, mademoiselle, » répliqua Douniacha. Natacha se remit enfin à fixer, sans broncher, ses yeux sur la glace ; elle prit un air recueilli, se tut et resta longtemps à attendre et à se demander ce qu'elle allait voir. Serait-ce un cercueil ou serait-ce le prince André, qui lui apparaîtrait tout à coup sur

cette plaque miroitante et confuse ; car ses yeux fatigués ne distinguaient plus qu'avec peine la lumière vacillante des bougies ? Mais, malgré toute sa bonne volonté, elle ne voyait rien : aucune tache ne dessinait soit l'image d'un cercueil, soit celle d'une forme humaine. Elle se leva.

« Pourquoi les autres voient-ils, et moi rien, jamais rien ! Mets-toi à ma place, Sonia ; il le faut pour toi et pour moi aussi… car j'ai si grand'peur, si tu savais ! »

Sonia s'assit et fixa à son tour ses yeux sur la glace.

« Sofia Alexandrovna verra bien certainement, dit Douniacha tout bas, mais vous, vous riez toujours ! »

Sonia entendit cette réflexion et la réponse murmurée par Natacha :

« Oui, elle verra, c'est sûr ! L'année dernière, elle a vu. » Trois minutes s'écoulèrent au milieu du plus profond silence.

« Elle verra, c'est sûr, » répéta Natacha en tremblant.

Sonia fit un mouvement en arrière, se couvrit la figure d'une main, et s'écria :

« Natacha !

– Tu as vu ? qu'as-tu vu ? » Et Natacha se précipita pour soutenir la glace.

Sonia n'avait rien vu, ses yeux commençaient à se troubler et elle allait se lever, lorsque le « c'est sûr » de Natacha l'arrêta ; elle ne voulait point tromper leur attente, mais rien n'est fatigant comme de rester ainsi immobile. Aussi ne put-elle jamais

s’expliquer pourquoi elle avait crié, et pourquoi elle s’était caché la figure dans les mains. « Tu l’as vu, lui ? demanda Natacha.

– Oui, mais attends : je l’ai vu, lui ! » répondit Sonia, ne sachant trop à qui ce *lui* devait se rapporter, si c’était à Nicolas ou au prince André : « Pourquoi ne pas leur raconter que j’ai vu, cela arrive bien à d’autres, et personne ne pourra me démentir. » – Oui, je l’ai vu, poursuivit-elle.

– Comment l’as-tu vu, couché ou debout ?

– Je l’ai vu, il n’y avait rien d’abord, et tout à coup je l’ai vu couché.

– André couché ? il est donc malade ?… et Natacha arrêta sur Sonia un regard effaré.

– Mais non, pas du tout, il semblait au contraire fort gai, répondit-elle en finissant par croire à ses propres inventions.

– Et après, Sonia, après ?

– J’ai vu ensuite quelque chose de vague, de rouge, de bleu…

– Quand reviendra-t-il, Sonia ? Quand le reverrai-je ? Mon Dieu, que j’ai peur pour lui ! Pour moi, j’ai peur de tout !… » Et, sans répondre aux consolations que lui prodiguait Sonia, Natacha se glissa dans son lit, et, longtemps après qu’elle eut éteint la lumière, elle resta immobile et rêveuse, les yeux fixés sur les rayons de la lune qui pénétraient à travers les vitres gelées des fenêtres.

XIII

Quelque temps après les fêtes, Nicolas avoua à sa mère son amour pour Sonia et sa ferme résolution de l'épouser. La comtesse, qui avait l'œil sur eux depuis longtemps, s'attendait à cette confidence ; elle l'écouta en silence jusqu'au bout et lui annonça à son tour qu'il était libre de se marier comme bon lui semblerait, mais que ni elle, ni son père, ne donneraient leur consentement à ce mariage. Nicolas, atterré, sentit pour la première fois que sa mère, malgré l'affection qu'elle lui avait toujours témoignée, était sérieusement fâchée contre lui, et ne reviendrait pas sur sa décision. Elle fit venir son mari, et essaya de lui communiquer avec calme la confidence de son fils, mais la colère prit bientôt le dessus et elle sortit en sanglotant de dépit. Le vieux comte engagea Nicolas avec une certaine hésitation à renoncer à son projet, mais celui-ci lui répondit que sa parole était engagée ; son père, fort troublé par cette déclaration formelle, poussa un long soupir, changea de conversation, et le quitta bientôt après, pour aller retrouver sa femme. Comme il se sentait responsable envers lui du mauvais état de sa fortune, il ne pouvait, au fond, lui en vouloir de refuser un riche parti, et de préférer Sonia sans dot, Sonia qui aurait été la perle des femmes, si, par la faute de Mitenka et de leurs ruineuses habitudes, ils n'avaient dilapidé cette belle fortune.

Un calme de quelques jours suivit cette scène, mais un matin la comtesse appela chez elle Sonia, l'accusa d'ingratitude, et lui reprocha, avec une dureté qu'elle ne lui avait jamais témoignée, de faire des avances à son fils. Sonia, les yeux baissés, écoutait sans mot dire ces injustes paroles, et ne pouvait comprendre ce qu'on exigeait d'elle ; elle qui se sentait prête à tous les sacrifices pour ceux qu'elle regardait comme ses bienfaiteurs : rien ne lui paraissait plus simple que de se dévouer pour eux, mais dans le cas présent elle ne voyait plus comment elle

devait agir. Ne pouvant s'empêcher de les aimer tous, d'aimer Nicolas, qui avait besoin d'elle pour être heureux, que lui restait-il donc à faire ? Après cette douloureuse sortie, Rostow essaya d'effrayer sa mère en la menaçant d'épouser Sonia en secret, et finit par la supplier encore une fois de consentir à son bonheur.

Elle lui répondit avec une indifférence glaciale, bien extraordinaire, bien inusitée chez elle, qu'il était majeur, et que, le prince André se mariant aussi sans le consentement de son père, il pouvait suivre cet exemple, mais qu'elle ne recevrait jamais comme sa belle-fille cette petite intrigante.

Indigné de l'expression que venait d'employer sa mère, Nicolas changea de ton, et lui reprocha de vouloir le forcer à vendre son cœur ; il lui déclara que, si elle ne revenait point sur sa résolution, c'était la dernière fois qu'ils se… mais il n'avait pas encore prononcé le mot fatal que sa mère ne pressentait que trop et qui aurait peut-être laissé entre eux un souvenir ineffaçable, quand la porte s'ouvrit et Natacha entra, pâle et sérieuse… elle avait tout entendu.

« Nicolas, tu ne sais ce que tu dis, tais-toi, tais-toi ! s'écria-t-elle avec violence, comme pour l'empêcher de continuer… Et vous, maman, pauvre chère maman, ce n'est pas cela… vous l'avez mal compris ! »

La comtesse, au moment d'une rupture définitive avec son fils chéri, le regardait avec terreur ; mais elle ne pouvait et ne voulait pas céder, entraînée, excitée par l'obstination qu'il mettait à lui résister.

« Nicolas, je t'expliquerai tout plus tard… Et vous, écoutez-moi, petite mère… »

Ses paroles n'avaient évidemment aucun sens, mais elles atteignirent leur but.

La comtesse fondit en larmes, et cacha sa figure sur l'épaule de sa fille, pendant que Nicolas sortait en se prenant avec désespoir la tête entre les mains.

Natacha poursuivit son œuvre de réconciliation, et obtint de sa mère la promesse qu'elle ne tourmenterait plus Sonia. Nicolas, de son côté, donna sa parole qu'il n'agirait point à l'insu de ses parents ; quelques jours plus tard, triste et fâché de se sentir en opposition avec eux, il partit pour rejoindre son régiment, bien résolu à quitter le service et à épouser à son prochain retour Sonia, dont il se croyait passionnément amoureux.

L'intérieur des Rostow redevint sombre, la comtesse tomba malade.

Sonia, affligée de l'absence de son ami, supportait avec peine l'inimitié de sa bienfaitrice, qui se trahissait involontairement à chaque parole. Le comte, plus préoccupé que jamais du piteux état de ses affaires, se vit forcé d'avoir recours aux moyens extrêmes, et de vendre une de ses terres et son hôtel de Moscou ; il aurait fallu pour cela qu'il allât lui-même sur les lieux, mais le mauvais état de santé de sa femme retardait leur départ de jour en jour.

Natacha, qui avait supporté patiemment et presque gaiement pendant les premiers mois d'être séparée de son fiancé, devenait d'heure en heure plus triste et plus nerveuse, en pensant que ces longues semaines, qu'elle aurait si bien su employer à aimer, se perdaient ainsi sans profit pour son cœur. Elle en voulait au prince André de vivre d'une vie prosaïque, de visiter de nouveaux pays, de faire de nouvelles connaissances, tandis qu'elle ne pouvait que penser à lui et rêver ! Plus ses lettres lui témoignaient d'intérêt, plus elles l'irritaient, car elle ne

trouvait aucune consolation à lui écrire. Les siennes, dont sa mère corrigeait habituellement les fautes d'orthographe, n'étaient que des compositions sèches et banales. Elle se sentait dans l'impuissance d'énoncer sur la feuille de papier blanc, posée là devant elle, ce qu'elle aurait si bien dit d'un mot, d'un regard ou d'un sourire. Aussi elle ne faisait en écrivant que remplir un ennuyeux devoir, et n'y attachait plus la moindre importance ! Cependant un voyage à Moscou devenait indispensable ; sans parler des ventes à régulariser, il fallait y commander le trousseau, et s'y rencontrer avec le prince André, que l'on attendait de jour en jour. Le vieux prince devait y passer l'hiver, et Natacha assurait à qui voulait l'entendre que son fiancé était bien certainement déjà revenu de l'étranger.

En attendant, la comtesse ne se remettait pas, et il fut décidé que le comte partirait seul avec les jeunes filles, à la fin de janvier.

CHAPITRE III

I

Quoique Pierre eût une foi absolue dans les vérités que lui avait révélées le Bienfaiteur, et malgré la joie profonde qu'il avait ressentie pendant les premiers mois de son apprentissage, lorsqu'il se livrait avec un réel enthousiasme au travail de sa régénération intérieure, enfin malgré tous ses efforts pour y persévérer, cette nouvelle existence perdit subitement pour lui tout son charme, après les fiançailles du prince André, et la mort de Bazdéïew, arrivée à la même époque. Il ne lui en resta plus que le squelette, c'est-à-dire sa maison, sa femme, plus que jamais en faveur auprès d'un grand personnage, ses nombreuses et peu intéressantes connaissances, et le service avec son cortège d'ennuyeuses formalités ! Aussi fut-il saisi d'un profond dégoût en pensant à sa vie : il interrompit son journal, évita la société de ses frères, reparut au club, recommença à boire et à mener la vie de garçon, et fit tant parler de lui, que la comtesse Hélène se vit obligée de lui adresser de sévères reproches. Pierre lui donna raison en tous points, et se réfugia à Moscou pour ne pas la compromettre par sa conduite.

Lorsqu'il se retrouva dans son immense hôtel, avec ses cousines les princesses, qui séchaient sur pied et tournaient à la momie, avec sa nombreuse domesticité qui y grouillait dans tous les coins ; lorsqu'il aperçut la chapelle de la Vierge d'Ivers-

kaïa rayonnante de la lumière des mille cierges qui brûlaient dévotement devant les saintes images enchâssées d'or et d'argent ; lorsqu'il eut traversé la grande place du Kremlin couverte d'un tapis de neige immaculée ; qu'il eut revu les izvostchiki et les boutiques du Kitaïgorod, les vieux et les vieilles de Moscou vivotant doucement dans leur coin, sans rien désirer, et qu'il eut pris part de nouveau aux bals et aux dîners du club Anglais… alors il se sentit enfin arrivé au port. Moscou, en lui rendant son chez lui et sa maison, lui fit éprouver cette sensation de bien-être qu'on ressent lorsque, après une journée de fatigue, on passe avec bonheur une bonne vieille robe de chambre bien chaude, bien commode, voire même un peu graisseuse.

Toute la société, les vieux et les jeunes, le reçurent à bras ouverts ; sa place restée vacante l'attendait, il n'avait qu'à la reprendre, car, aux yeux de tous ces braves gens, Pierre était le meilleur enfant du monde, l'original le plus gai et le plus intelligent, le vrai type du grand seigneur du Moscou d'autrefois, distrait, bienveillant, et la bourse toujours à sec, parce que chacun y puisait sans scrupule.

Les représentations données au bénéfice d'artistes sans talent, les croûtes et les statues des rapins du dernier ordre, les œuvres de bienfaisance, les chœurs de Bohémiens, les souscriptions pour des dîners, les réunions de francs-maçons, les quêtes pour les églises, la publication d'ouvrages de prix, tout cela trouvait accueil auprès de lui : il ne savait jamais refuser, et se serait complètement dévalisé de ses propres mains, si, pour son bonheur, deux de ses amis, auxquels il avait prêté une très forte somme, ne l'eussent pris en tutelle. Au club, pas de dîner, pas de soirée, sans lui. À peine venait-il d'étendre son gros corps sur un des larges divans, après avoir vidé deux bouteilles de Château-Margaux, qu'il se voyait entouré d'un cercle nombreux qui le choyait, riait et causait autour de lui. Si la conversation dégénérait en dispute, son bon sourire et une bienveillante plaisanterie, dite à propos, ramenaient la paix ; s'il n'était pas là, toute

réunion maçonnique, même était triste et morose. Au bal, lorsque les cavaliers faisaient défaut, on venait le choisir, et il dansait. Jeunes femmes et jeunes filles l'aimaient, parce que, sans témoigner une attention particulière, à aucune d'elles, il était aimable avec toutes : « Il est charmant, disait-on de lui, il n'a pas de sexe ! »

Comme il aurait pleuré sur lui-même si, sept ans auparavant, à son arrivée de l'étranger, on lui eût dit qu'il n'avait besoin ni de rien chercher, ni de rien inventer, que sa route était toute tracée, sa destinée toute marquée, et qu'en dépit de tous ses efforts il ne deviendrait pas meilleur que la plupart de ceux qui se seraient trouvés dans sa position !… Certes, il ne l'aurait pas cru !

N'était-ce donc pas lui qui avait désiré avec ardeur voir la Russie en république, qui avait souhaité devenir philosophe tacticien… qui avait regretté de ne pas être Napoléon ou l'homme qui le vaincrait ? N'était-ce donc pas lui qui avait cru possible la régénération de l'humanité, et travaillé à atteindre le degré le plus élevé du perfectionnement moral ? N'était-ce donc pas lui qui avait créé des écoles, ouvert des hôpitaux, et donné la liberté à ses paysans ?

Et de fait qu'était-il devenu ? Le possesseur d'une grande fortune, le mari d'une femme infidèle, un chambellan en retraite, un membre du club Anglais et l'enfant gâté de la société de Moscou ; un homme qui aimait surtout à bien manger et à bien boire, et qui se donnait parfois le plaisir de critiquer le gouvernement, bien à son aise, après dîner. Il fut longtemps avant de se faire à la pensée qu'il était, ni plus, ni moins, le type accompli du chambellan en retraite, vivant sans but et sans souci, ce type qu'il avait en si grand mépris sept ans auparavant, et dont Moscou offrait de nombreux spécimens.

Il cherchait parfois à se consoler, en se disant que ce genre de vie ne durerait pas, mais l'instant d'après il passait en revue avec terreur tous les gens de sa connaissance qui, entrés comme lui dans cette existence de club avec toutes leurs dents et tous leurs cheveux, en étaient sortis sans cheveux et sans dents.

Parfois aussi il tâchait de se persuader par orgueil qu'il ne ressemblait en rien à ces chambellans qu'il méprisait, à ces personnages bêtes, incolores et satisfaits d'eux-mêmes : « La preuve, se disait-il, c'est que, moi, je suis mécontent, toujours mécontent, toujours tourmenté du désir de faire quelque chose pour le bien de l'humanité !... Qui sait ? ajoutait-il ensuite avec humilité, n'ont-ils pas, eux aussi, cherché, tout comme moi, à se frayer une nouvelle route dans la vie, et la force des choses, du milieu qui les entourait, des éléments contre lesquels l'homme est impuissant à lutter, ne les a-t-elle pas amenés là où elle m'a amené moi-même ? À force de raisonnements de ce genre, il avait fini, après quelques mois de séjour à Moscou, par ne plus mépriser, mais au contraire par aimer, respecter et plaindre, tout comme il se plaignait lui-même, le sort de ses compagnons d'infortune.

Pierre n'avait plus d'accès de désespoir ni de dégoût de la vie, mais le mal dont il souffrait, et qu'il refoulait vainement à l'intérieur, le travaillait toujours : « Quel est le but de l'existence ? Pourquoi vit-on ? Que fait-on en ce monde ? » se demandait-il avec stupeur mille fois par jour. Mais, sachant par expérience que ses questions resteraient sans réponse, il s'en détournait au plus vite en prenant un livre, ou il courait au club, ou chez un de ses amis, pour y récolter les petites nouvelles du jour.

« Ma femme, se disait-il, qui n'a jamais aimé autre chose que son beau corps, et qui est une des plus sottes créatures que je connaisse, passe pour avoir de l'esprit comme personne, et tous se prosternent devant elle. Bonaparte, bafoué alors qu'il

était un grand homme, est pressé par l'empereur François, maintenant qu'il n'est plus qu'un misérable comédien, de vouloir bien accepter la main de sa fille. Les Espagnols remercient la Providence, par l'entremise du clergé catholique, de la victoire remportée le 14 juin sur les Français ; les Français, de leur côté, la remercient, toujours par l'entremise de ce même clergé, de la victoire remportée par eux, à la même date, sur les Espagnols. Mes frères les francs-maçons prêtent serment de tout sacrifier pour le prochain et refusent un rouble à la quête. « Astrée » intrigue contre « les chercheurs de la manne céleste », et l'on se met en quatre pour obtenir la charte de la loge d'Écosse, dont personne n'a besoin et dont personne ne comprend le sens, pas même celui qui l'a écrite. Nous nous disons tous disciples de l'Évangile, nous proclamons l'oubli des injures, l'amour du prochain, et, comme preuve à l'appui, nous élevons quarante fois quarante églises à Moscou, tandis qu'hier on a fouetté un déserteur, et le représentant de la loi divine d'amour et de pardon donne à baiser la croix au condamné avant le supplice ! » Ainsi songeait Pierre, et cette hypocrisie perpétuelle, cette hypocrisie professée et acceptée par tous, l'indignait chaque fois comme un fait nouveau : « Je la sens, je la vois, se disait-il encore, mais comment leur en expliquer la puissance ? Je l'ai essayé en vain : je me suis convaincu qu'ils s'en rendaient compte comme moi, mais qu'ils s'aveuglent volontairement. Donc cela doit être ainsi ! Mais, moi, que dois-je faire ? Que vais-je devenir ? » Comme beaucoup de gens, comme beaucoup de ses compatriotes surtout, il avait le triste privilège de croire au bien, et en même temps de voir si distinctement le mal, qu'il ne lui restait plus la force nécessaire pour prendre une part active dans la lutte. Ce mensonge continuel, qu'il retrouvait dans tout travail à entreprendre, paralysait son activité, et cependant il fallait vivre et s'occuper quand même. Se sentir obsédé par ces questions vitales, sans parvenir à les résoudre, cela lui était si pénible, qu'il se plongeait, pour les oublier, dans toutes les distractions imaginables.

Il dévorait des livres par douzaines, et lisait tout, ce qui lui tombait sous la main, même lorsque son valet de chambre l'aidait le soir à se déshabiller ; il allait ainsi de la veille au sommeil, pour se livrer de nouveau le lendemain aux oiseux bavardages des salons et des clubs, et passer son temps entre les femmes et le vin. La boisson devenait de plus en plus pour lui un besoin physique aussi bien que moral, et il s'y adonnait avec passion, en dépit des avertissements des médecins, qui, vu sa corpulence, y trouvaient un danger sérieux pour sa santé. Il ne se sentait heureux et véritablement à son aise que lorsqu'il avait avalé plusieurs verres de spiritueux : la douce chaleur, la tendre bienveillance pour son prochain, qu'il éprouvait alors, le rendait capable de s'assimiler toute pensée sans toutefois l'approfondir. Alors seulement le nœud gordien si compliqué de la vie perdait à ses yeux de son effrayant mystère, et lui paraissait même facile à dénouer ; alors seulement il se disait : « Je le déferai, je l'expliquerai… tout à l'heure j'y penserai ! » Mais ce « tout à l'heure » ne venait jamais, et il n'y repensait que pour voir de nouveau ces énigmes se dresser devant lui, plus terribles et plus insolubles que jamais, et il se hâtait de reprendre ses lectures pour chasser les pensées pénibles.

Pierre se souvenait parfois d'avoir entendu raconter que les soldats exposés au feu de l'ennemi dans les retranchements s'ingéniaient à se créer une occupation quelconque afin d'oublier le danger. Il se disait que chacun faisait de même, que chacun, ayant peur de la vie, tâchait, comme ces soldats, de l'oublier, les uns avec l'ambition, la politique, le service de l'État, les autres avec les femmes, le jeu, le vin, les chevaux et la chasse : « Donc, concluait-il, rien n'est puéril, et rien n'est important !… tout revient au même, tâchons seulement de nous soustraire à l'implacable réalité, et de ne jamais nous rencontrer face à face avec elle ! »

II

Le prince Nicolas Andréïévitch Bolkonsky était venu s'installer à Moscou au commencement de l'hiver ; son passé, son esprit et son originalité peu commune, ses opinions antifrançaises et archipatriotiques, à l'unisson d'ailleurs avec celles de Moscou, peut-être aussi un refroidissement sensible de l'enthousiasme qu'avaient fait naître les débuts de l'Empereur Alexandre, contribuèrent à le rendre l'objet d'un respect tout particulier, et le centre de l'opposition moscovite.

Le prince avait beaucoup vieilli : son grand âge s'accusait souvent par des assoupissements soudains, par l'oubli des événements récents, la vivacité des souvenirs d'un temps déjà bien éloigné, et par la vanité toute juvénile qui lui faisait accepter le rôle de chef de parti. Cependant, lorsqu'il se montrait le soir, à l'heure du thé, en redingote doublée de fourrure, les cheveux poudrés, et qu'il se laissait aller à conter, par saccades comme toujours, des anecdotes de sa jeunesse, ou à juger d'une façon incisive et mordante les événements et les gens du moment, il inspirait à tous ceux qui l'écoutaient un égal sentiment de respect. Son vaste hôtel, encombré d'un mobilier qui datait de la moitié du XVIIIème siècle, les laquais toujours en grande tenue, lui-même le représentant brusque, hautain, mais intelligent, d'une époque disparue, sa fille douce et timide et la jolie Française, toutes deux le craignant et le vénérant à la fois : tout cet ensemble formait un tableau imposant, d'un coloris étrange et saisissant pour les visiteurs. Ils oubliaient alors que la journée ne se composait pas seulement des deux heures intéressantes qu'ils passaient dans la société du maître de la maison, mais de bien d'autres encore, pendant lesquelles la vie intime des habitants de cette demeure continuait à marcher lourdement et retombait de tout son poids sur la pauvre princesse Marie. Privée de ses plaisirs les plus chers, de la causerie avec « les âmes du

bon Dieu » et de la solitude, le grand calmant à toutes ses peines, ne frayant avec personne, elle ne retirait aucun avantage de cette nouvelle résidence. On avait même cessé de l'inviter, sachant que son père ne permettait pas qu'elle sortît sans lui, et que, pour cause de santé, il se refusait constamment à l'accompagner. Tout espoir de mariage s'était évanoui, car le mauvais vouloir et l'irritation avec lesquels il conduisait tous ceux qui pouvaient devenir des partis pour sa fille, n'étaient que trop visibles. D'amies, elle n'en avait point : depuis son arrivée à Moscou, elle était même bien revenue sur le compte de deux personnes qui avaient eu toute son affection : l'une, Mlle Bourrienne, que, pour certaines raisons, elle croyait maintenant devoir tenir à l'écart ; l'autre, Julie Karaguine, avec laquelle elle avait correspondu pendant cinq longues années, pour en arriver à découvrir, dès leur première entrevue, qu'il n'y avait rien de commun entre elles. Cette dernière, devenue, par la mort de ses deux frères, une très riche héritière, se donnait à cœur joie de tous les plaisirs, et cherchait un mari ; un peu de temps encore, et elle allait compter parmi les demoiselles très mûres ; le moment était donc venu pour elle de jouer sa dernière carte, et elle pressentait que son sort se déciderait incessamment. La princesse Marie souriait avec tristesse au retour de chaque jeudi, en pensant que, non seulement elle n'avait plus à qui écrire, mais encore que les visites hebdomadaires de sa chère correspondante d'autrefois lui étaient devenues complètement indifférentes. Elle se comparait involontairement à ce vieil émigré qui refusait de se marier avec l'objet de sa tendresse, en disant : « Si je l'épousais, où donc passerais-je mes soirées ? » Tout comme lui, elle regrettait que la présence de Julie eût mis fin à leurs épanchements, et elle n'avait plus personne à qui confier les chagrins qui l'accablaient davantage tous les jours. Le prince André allait revenir ; l'époque fixée pour son mariage approchait, mais son père n'y était guère mieux disposé ; tout au contraire, ce sujet l'irritait au point que le nom seul des Rostow le mettait hors des gonds, et que son humeur, déjà si difficile, devenait presque insupportable. Les leçons que la

princesse Marie donnait à son neveu de six ans n'étaient qu'un souci de plus, car, à sa grande consternation, elle avait découvert en elle-même une irritabilité analogue à celle de son père. Que de fois ne s'était-elle pas reproché ses emportements ? Et pourtant, chaque fois, son ardent désir de faciliter à l'enfant ses premiers pas dans l'étude de l'A B C français, de l'initier à tout ce qu'elle savait elle-même, se trouvait paralysé par la certitude que l'enfant, effrayé de sa colère, répondrait tout de travers. Alors, s'embrouillant dans ses explications, elle s'impatientait, élevait la voix, s'emportait, et, le tirant par la main, elle le mettait dans « le coin ». La punition infligée, elle fondait en larmes, s'accusait de méchanceté, et le petit garçon, pleurant à son tour, quittait « le coin » sans sa permission, et, prenant ses mains couvertes de larmes, il la consolait et l'embrassait. Le plus difficile à supporter était le caractère de son père, qui devenait chaque jour de plus en plus dur envers elle. S'il l'avait obligée à passer ses nuits en prière, s'il l'avait battue, s'il l'avait forcée à porter le bois et l'eau, elle se serait soumise à ses ordres sans murmurer ; mais ce terrible tyran, qui l'aimait, n'en était que plus cruel, à cause même de son affection. Non seulement il excellait à la blesser et à l'humilier à tout propos, mais encore à lui démontrer avec bonheur qu'elle avait tort en tout et toujours. Les attentions dont il entourait Mlle Bourrienne étaient devenues plus marquées depuis quelques mois, et l'idée baroque qu'il avait eue, pour irriter sa fille, de parler de son mariage avec cette étrangère, lorsque son fils lui avait demandé son consentement, commençait à avoir pour lui un certain attrait ; mais la princesse Marie persistait à n'y voir qu'une nouvelle invention de sa part pour la chagriner.

Un jour, en sa présence, le vieux prince baisa la main de Mlle Bourrienne, et, l'attirant à lui, l'embrassa. La princesse rougit, et quitta la chambre, persuadée que son père avait fait cela exprès devant elle pour lui être encore plus désagréable. Quelques instants plus tard, lorsque Mlle Bourrienne la rejoignit, toute souriante, elle essuya vivement ses larmes, se leva,

s'approcha d'elle, et, ne pouvant plus se contenir, elle l'accabla des plus violents reproches :

« C'est laid, c'est vil, c'est inhumain, de profiter ainsi de la faiblesse !... Allez, sortez d'ici ! » s'écria-t-elle d'une voix étranglée par la colère et par les sanglots.

Le lendemain, son père ne lui dit pas un mot, mais elle remarqua, à dîner, que Mlle Bourrienne était servie la première ; lorsque le vieux sommelier, oubliant pour son malheur ce nouveau caprice de son maître, présenta le café à la princesse Marie avant de l'offrir à Mlle Bourrienne, le prince eut un accès de rage. Jetant sa canne à la figure du coupable, il déclara à Philippe qu'il allait être fait soldat sur l'heure :

« Tu l'as oublié, oublié, quand je te l'avais dit ! Elle est la première dans ma maison, entends-tu bien... elle est ma meilleure amie, criait-il avec fureur... Et si tu te permets, ajouta-t-il en se tournant vers sa fille, toi aussi, de l'oublier devant elle, comme tu l'as fait hier soir, je te ferai voir qui est le maître ici... Va-t'en, que je ne te voie plus, ou demande-lui pardon ! » Et la princesse Marie fit des excuses à Mlle Amélie et n'obtint qu'à grand'peine la grâce du malheureux sommelier. À la suite de ces scènes déplorables, il s'élevait dans le cœur de la pauvre fille une lutte terrible entre l'orgueil froissé de victime et le remords intime de la chrétienne. Ce père qu'elle osait accuser, n'était-il pas faible et débile ? Cherchant à tâtons ses lunettes, perdant la mémoire, marchant d'un pas mal assuré, inquiet de laisser surprendre sa faiblesse, ne le voyait-elle pas s'assoupir à table, sa vieille tête branlant au-dessus de son assiette, lorsqu'il n'y avait personne pour le tenir en haleine ?... « Ce n'est donc pas à moi de le juger ! » se disait-elle alors, en se reprochant, dans son humilité, son premier mouvement de révolte.

III

Il y avait à Moscou, à cette époque, un médecin français, très bel homme, de haute taille, aimable comme ses compatriotes savent l'être au besoin, et qui s'était fait en peu de temps une grande réputation dans les cercles les plus aristocratiques de la ville, où on le traitait même en égal et en ami.

Le vieux prince, très sceptique en fait de médecine, l'avait toutefois consulté, d'après le conseil que lui en avait donné Mlle Bourrienne, et il s'habitua si bien à Métivier, qu'il finit par le recevoir régulièrement deux fois par semaine.

Le jour de la Saint-Nicolas, tout Moscou se porta à son hôtel pour lui présenter ses félicitations, mais personne ne fut reçu, à l'exception de quelques intimes, invités à dîner et inscrits sur une liste qu'il avait remise à la princesse Marie.

Métivier crut bien faire, en sa qualité de docteur, de forcer la consigne et d'entrer chez son malade, dont l'humeur ce matin-là était véritablement massacrante. Se traînant de chambre en chambre, s'accrochant au moindre mot, il faisait semblant de ne rien comprendre de ce qu'on lui disait, comme pour se ménager une occasion de se fâcher. La princesse Marie ne connaissait que trop par expérience cette irritation sourde, toujours prête à faire explosion dans un accès de fureur, et aussi inévitable que le coup de feu d'une arme chargée ; toute la matinée se passa dans l'angoisse de ces pressentiments, mais il n'y eut point d'éclat jusqu'à la visite du médecin. Après l'avoir laissé pénétrer chez son père, elle s'assit, un livre à la main, dans le salon, d'où elle pouvait aisément écouter, ou tout au moins deviner, ce qui se passait dans le cabinet.

La voix de Métivier se fit d'abord entendre, puis celle du vieux prince, puis les deux voix s'élevèrent à la fois, et la porte, ouverte avec violence, laissa voir sur le seuil le docteur terrifié, et le vieillard, en robe de chambre, le visage bouleversé par la colère :

« Tu ne le comprends pas, criait-il, et, moi, je le comprends, espion français, esclave de Bonaparte !… hors d'ici ! hors de ma maison !… » Et il referma la porte avec fureur.

Métivier haussa les épaules, s'approcha de Mlle Bourrienne, qui, à ce bruit, était accourue de l'autre pièce, et lui dit : « Le prince n'est pas tout à fait dans son assiette, la bile le travaille, tranquillisez-vous, je repasserai demain. » Puis il sortit du salon, en enjoignant le plus grand silence, pendant qu'à travers la porte on entendait le bruit des pantoufles qui traînaient sur le parquet, et les exclamations réitérées de : « Traîtres ! Espions ! Traîtres partout ! pas un instant de repos ! »

Quelques minutes plus tard, la princesse fut appelée chez son père pour y recevoir l'explosion à bout portant. N'était-ce pas sa faute, à elle, lui dit-il, et à elle seule, si l'on avait laissé entrer cet espion ?… Et la liste qu'il lui avait remise, qu'en avait-elle fait ?… Par sa faute, à elle, il ne pouvait ni vivre ni mourir tranquille !… « Il faut donc nous séparer, nous séparer, sachez-le, sachez-le ! Je n'en puis plus ! » Il sortit un moment de sa chambre, mais, craignant sans doute qu'elle ne prît point cette résolution au sérieux, il revint sur ses pas, en s'efforçant de paraître calme : « Ne pensez pas, ajouta-t-il, que je sois en colère : j'ai bien pesé mes paroles : nous nous séparerons. Cherchez-vous un gîte ailleurs, n'importe où ! » Et, mettant de côté la tranquillité qu'il avait affectée un moment, pour se laisser aller de nouveau à un emportement terrible, il la menaça du poing et s'écria : « Dire qu'il ne se trouve pas un imbécile pour l'épouser ! » Rentrant précipitamment chez lui, il ferma de nou-

veau la porte avec fracas, fit appeler Mlle Bourrienne, et le silence se rétablit aussitôt dans son appartement.

Les six personnes invitées à dîner arrivèrent à la fois vers les deux heures. C'étaient : le comte Rostoptchine, le prince Lapoukhine et son neveu, le général Tchatrow, vieux militaire et camarade d'armes du prince Bolkonsky, Pierre, et Boris Droubetzkoï. Tous l'attendaient au salon.

Boris, qui était venu à Moscou en congé, avait demandé à lui être présenté, et avait si bien su conquérir ses bonnes grâces, que le vieux prince fit une exception en sa faveur et le reçut chez lui, malgré sa qualité de jeune homme à marier.

La maison Bolkonsky n'était pas classée dans ce que l'on était convenu à Moscou d'appeler « le monde », mais le seul fait d'être admis dans ce cercle exclusif et intime était considéré comme une distinction des plus flatteuses ; Boris avait saisi cette nuance, lorsque quelques jours auparavant le comte Rostoptchine, invité à dîner, devant lui, par le général gouverneur, pour le jour de la Saint-Nicolas, lui avait répondu par un refus, en ajoutant : « Il me faudra, vous savez, aller saluer les reliques du prince Nicolas Andréïévitch.

– Ah oui, c'est vrai !... Et comment se porte-t-il ? » avait répliqué le général gouverneur.

Le petit groupe réuni en attendant l'heure du dîner, dans l'antique et vaste salon démodé, faisait l'effet d'un conseil de juges délibérant sur une grave question, car tantôt ils se taisaient, et tantôt ils se parlaient à voix basse. Le prince Bolkonsky parut enfin, taciturne et sombre ; sa fille, plus intimidée et plus embarrassée que jamais, répondait du bout des lèvres aux hôtes de son père, et ils pouvaient voir facilement qu'elle ne prêtait aucune attention à ce qui se disait autour d'elle. Le comte Rostoptchine seul tenait le dé la conversation et racontait tour à

tour les nouvelles de la ville et les nouvelles politiques. Lapoukhine et le vieux Tchatrow parlaient peu. Le prince Nicolas Andréïévitch écoutait en juge suprême, et de temps en temps, par son silence, par une inclination de tête, ou par un mot, donnait à entendre qu'il prenait acte de ce qu'on soumettait à son appréciation. Il s'agissait de politique, et au ton général de la conversation il était aisé de s'apercevoir qu'on blâmait unanimement notre conduite de ce côté-là et qu'on n'hésitait pas à trouver que tout marchait de travers, et de mal en pis. La seule limite devant laquelle le causeur s'arrêtait ou était arrêté dans ses jugements, c'était lorsque, pour les motiver, il aurait dû s'en prendre directement à la personne de l'Empereur.

On parla de l'occupation par Napoléon du grand-duché d'Oldenbourg, de la dernière note russe, fort hostile au conquérant, envoyée à toutes les puissances de l'Europe :

« Bonaparte se comporte avec l'Europe comme un corsaire avec un vaisseau capturé, dit le comte Rostoptchine, en citant une phrase qu'il répétait volontiers depuis quelques jours. La longanimité ou l'aveuglement des Souverains est incompréhensible ! C'est le tour du Pape, à présent ; Bonaparte travaille sans se gêner à renverser la religion catholique, et pas une voix ne s'élève ! Notre Empereur est le seul qui ait protesté contre l'occupation du grand-duché d'Oldenbourg, et encore… » Le comte s'arrêta court ; il était arrivé à la limite extrême au delà de laquelle personne n'osait s'engager.

« Il lui a proposé un autre territoire en échange du grand-duché, ajouta le vieux prince Bolkonsky. Déposséder des grands-ducs, c'est pour lui chose aussi simple que pour moi de transporter des paysans de Lissy-Gory à Bogoutcharovo !

– Le duc d'Oldenbourg supporte son malheur avec une force de caractère et une résignation admirable, dit Boris en prenant part à la conversation d'un air respectueux. Il avait été

présenté au grand-duc à Pétersbourg, et il lui plaisait de laisser entendre qu'il le connaissait. Le prince lui jeta un coup d'œil, et fut sur le point de lui lancer une épigramme, mais il n'en fit rien. Le trouvant sans doute trop jeune, il ne daigna pas s'occuper de lui.

– J'ai lu notre protestation à ce sujet et je suis étonné que la rédaction en soit si mauvaise, » dit le comte Rostoptchine, avec la nonchalance assurée d'un homme parfaitement au courant de la question.

Pierre le regarda avec une stupéfaction naïve :

« Qu'importe le style, comte, si les paroles sont énergiques !

– Mon cher, avec nos cinq cent mille hommes de troupes il serait facile d'avoir un beau style, lui répondit Rostoptchine, et Pierre comprit le sens et la portée de sa critique.

– Chacun aujourd'hui noircit du papier, dit le maître de la maison, ils ne font que cela à Pétersbourg. Mon « Andrioucha » a composé tout un volume pour le bien de la Russie… Ils ne savent que griffonner. »

La conversation languissait, mais le vieux général Tchatrow, après avoir fait force « hem ! hem ! », lui donna une nouvelle impulsion :

« Connaissez-vous l'incident qui s'est passé à la revue l'autre jour à Pétersbourg, et la conduite du nouvel ambassadeur de France ?

– Il me semble avoir entendu blâmer sa réponse à Sa Majesté.

– Jugez-en plutôt… L'Empereur daigna attirer son attention sur la division des grenadiers et sur la beauté du défilé ; l'ambassadeur y resta complètement indifférent, et l'on dit même qu'il se permit de faire observer que chez eux, en France, on ne s'occupait point de ces vétilles. Sa Majesté ne lui répondit rien, mais, à la revue suivante, elle feignit d'ignorer sa présence. »

Tous se turent : ce fait touchait l'Empereur : aucune critique n'était donc possible !

« Insolents ! dit le vieux prince. Vous connaissez Métivier ? Eh bien, je l'ai chassé de chez moi ce matin. On l'avait laissé pénétrer, malgré ma défense, car je ne voulais voir personne…» Et, jetant un regard de colère à sa fille, il leur conta son entretien avec le docteur, qui, d'après lui, n'était qu'un espion, et détailla les raisons qu'il avait de le croire, raisons très peu convaincantes, à vrai dire, mais que personne ne se risqua à réfuter.

Quand on servit le champagne en même temps que le rôti, les convives se levèrent pour féliciter l'amphitryon, et sa fille s'approcha également de lui.

Il la toisa d'un air dur, méchant, en lui tendant sa joue ridée, rasée de frais ; on voyait, à son air, qu'il n'avait point oublié la scène du matin, que sa décision restait inébranlable, et que seule la présence des invités l'empêchait de la lui signifier une seconde fois ! Se déridant enfin un peu, lorsque le café fut servi au salon, il exposa, avec une vivacité toute juvénile, son opinion sur la guerre qui allait s'engager :

« Nos guerres avec Napoléon, dit-il, seront toujours malheureuses tant que nous rechercherons l'alliance de l'Allemagne, et que, par une conséquence déplorable du traité de paix de Tilsitt, nous nous mêlerons des affaires de l'Europe. Il ne fallait prendre parti ni pour ni contre l'Autriche, et c'est vers l'Orient

que nous devons exclusivement nous porter. Quant à Bonaparte, une conduite ferme et des frontières bien gardées seront suffisantes pour l'empêcher de mettre le pied en Russie, comme il l'a fait en 1807.

– Mais comment nous décider à faire la guerre à la France, prince ? demanda Rostoptchine. Comment nous lèverions-nous contre nos maîtres, contre nos dieux ? Voyez notre jeunesse, voyez nos dames ! Les Français sont leurs idoles, Paris est leur paradis ! » Il éleva la voix, pour être bien entendu de tous : « Tout est français, les modes, les pensées, les sentiments ! Vous venez de chasser Métivier, tandis que nos dames se traînent à ses genoux. Hier, à une soirée, j'en ai compté cinq de catholiques qui font de la tapisserie le dimanche en vertu d'une dispense du saint-père, ce qui ne les empêche pas d'être à peine vêtues, et dignes de servir d'enseignes à un établissement de bains. Avec quel plaisir, prince, n'aurais-je pas retiré du Musée la grosse canne de Pierre-le-Grand, pour en rompre, à la vieille manière russe, les côtes à toute notre jeunesse !… Je vous jure que leur sot engouement serait bien vite allé à tous les diables ! »

Il se fit un silence : le vieux prince approuvait de la tête et souriait à la boutade de son convive :

« Et maintenant, adieu, Excellence… et soignez-vous ! ajouta Rostoptchine, en se levant avec sa brusquerie habituelle, et en lui tendant la main.

– Adieu, mon ami, tes paroles sont une vraie musique ; je m'oublie toujours à t'écouter, » et, le retenant doucement, il lui offrit à baiser sa joue parcheminée. Les autres, imitant l'exemple de Rostoptchine, se levèrent également.

IV

La princesse Marie n'avait pas saisi un mot de la conversation : une seule chose la tourmentait, elle craignait qu'on ne s'aperçût de la contrainte qui régnait entre son père et elle, et n'avait même pas prêté la moindre attention aux amabilités de Droubetzkoï, qui en était à sa troisième visite.

Le prince et ses invités quittèrent le salon, Pierre s'approcha d'elle le chapeau à la main :

« Peut-on rester encore quelques instants ? lui demanda-t-il.

– Oui certainement… » Et son regard inquiet semblait lui demander s'il n'avait rien remarqué.

Pierre, dont l'humeur était toujours charmante après le dîner, souriait doucement en regardant dans le vague :

« Connaissez-vous ce jeune homme depuis longtemps, princesse ?

– Quel jeune homme ?

– Droubetzkoï.

– Non, depuis peu…

– Vous plaît-il ?

– Oui, il me paraît agréable… mais pourquoi cette question ? répondit-elle, pensant toujours, malgré elle, à la scène du matin.

– Parce que j'ai observé qu'il ne venait jamais à Moscou que pour tâcher d'y trouver une riche fiancée.

– Vous l'avez remarqué ?

– Oui, et l'on peut être sûr de le rencontrer partout où il y en a une ! Je le déchiffre à livre ouvert… Pour le moment, il est indécis : il ne sait trop à qui donner la préférence, ou à vous, ou à Mlle Karaguine. Il est très assidu auprès d'elle.

– Il y va donc beaucoup ?

– Oh ! beaucoup !… Il a même inventé une nouvelle manière de faire la cour, poursuivit Pierre avec cette malice, pleine de bonhomie, qu'il se reprochait parfois dans son journal. « Il faut être mélancolique pour plaire aux demoiselles de Moscou…, et il est très mélancolique auprès de Mlle Karaguine.

– Vraiment ! reprit la princesse Marie, qui, les yeux sur sa bonne figure, se disait : « Mon chagrin serait assurément moins lourd si je pouvais le confier à quelqu'un, à Pierre par exemple ; c'est un noble cœur, et il m'aurait donné, j'en suis sûre, un bon conseil !

– L'épouseriez-vous ? continua ce dernier.

– Ah ! mon Dieu, il y a des moments où j'aurais été prête à épouser n'importe qui, le premier venu, répondit, presque malgré elle, la pauvre fille, qui avait des larmes dans la voix. – Il est si dur, si dur d'aimer et de se sentir à charge à ceux qu'on aime, de leur causer de la peine, et de ne pouvoir y remédier ; il ne reste plus alors qu'une chose à faire, les quitter… Mais où puis-je aller ?

– Mais, princesse, au nom du ciel, que dites-vous ?

– Je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, ajouta-t-elle en fondant en larmes… N'y faites pas attention, je vous prie. »

La gaieté de Pierre s'évanouit : il la questionna affectueusement, en la suppliant de lui confier son secret, mais elle se borna à lui répéter que ce n'était rien, qu'elle avait oublié de quoi il s'agissait, et que son seul ennui était le prochain mariage de son frère, qui menaçait de brouiller le père et le fils.

« Que savez-vous des Rostow ? continua-t-elle en changeant de sujet : on m'a assuré qu'ils allaient arriver… André aussi est attendu de jour en jour. J'aurais voulu qu'ils se vissent ici.

– Comment envisage-t-il à présent la chose ? » demanda Pierre, en faisant allusion au vieux prince.

La princesse Marie secoua tristement la tête : « Toujours de même, et il ne reste plus que quelques mois pour finir l'année d'épreuve ; j'aurais désiré la voir de plus près… Vous les connaissez de longue date ? Eh bien ! dites-moi franchement, la main sur le cœur, comment elle est et ce que vous en pensez… mais bien franchement, n'est-ce pas ? André risque tant en agissant contre la volonté de son père, que j'aurais voulu savoir… »

Pierre crut entrevoir, dans cette insistance de la princesse à lui demander la vérité, rien que la vérité, une disposition malveillante à l'égard de la fiancée de son ami ; il était évident que la princesse Marie attendait de lui un mot de blâme.

« Je ne sais comment répondre à votre question, dit-il en rougissant sans cause, et en lui faisant part sincèrement de ses impressions. Je n'ai pas analysé son caractère, et je ne sais pas ce qu'il vaut, mais je sais qu'elle est la séduction même : ne me demandez pas pourquoi, je ne saurais vous le dire. »

La princesse Marie soupira ; ses craintes se confirmaient de plus en plus :

« Est-elle intelligente ? »

Pierre réfléchit :

« Peut-être non, peut-être oui, mais elle ne tient pas à en faire preuve, car elle est la séduction même, et rien de plus.

– Je désire l'aimer de tout cœur ! dites-le lui si vous la voyez avant moi, reprit la princesse Marie avec tristesse.

– Ils seront ici dans peu de jours, » ajouta Pierre.

Elle lui dit alors que son projet bien arrêté était de la voir dès son arrivée, et de faire tout ce qui lui serait possible auprès de son père pour lui faire accepter de bon gré sa future belle-fille.

V

Boris, qui n'avait pas réussi à trouver une riche héritière à Pétersbourg, poursuivait à Moscou les mêmes recherches, et il hésitait entre les deux partis les plus brillants de la ville, Julie Karaguine et la princesse Marie ; cette dernière lui inspirait, malgré sa laideur, plus de sympathie que l'autre ; mais, depuis le dîner du jour de la Saint-Nicolas, il essaya en vain d'aborder le sujet délicat qu'il avait en vue ; ses assiduités furent également en pure perte, car la princesse Marie ne lui prêtait qu'une oreille distraite, ou lui répondait au hasard.

Julie, au contraire, acceptait ses hommages avec plaisir, bien qu'elle y mît une manière d'être toute particulière.

Elle avait vingt-sept ans ; la mort de ses frères l'avait rendue très riche, mais sa beauté n'était plus la même, bien qu'elle fût persuadée, malgré tout, que jamais elle n'avait été plus belle et plus séduisante : sa nouvelle fortune contribuait à entretenir ses illusions. Son âge la rendant moins dangereuse pour les hommes, ils profitaient de ses dîners, de ses soupers, de l'agréable société qu'elle réunissait autour d'elle, sans craindre de se compromettre, ou de s'engager par trop avec elle. Celui qui l'aurait évitée avec soin dix ans plus tôt, y allait hardiment aujourd'hui, et la traitait, non plus comme une demoiselle à marier, mais comme une bonne connaissance, dont le sexe lui était indifférent.

Le salon Karaguine était cette année le plus brillant et le plus hospitalier de la saison. En dehors des dîners et des soirées à invitations spéciales, on y trouvait tous les jours une nombreuse réunion, composée d'hommes surtout, avec un excellent souper à minuit, et l'on ne se séparait guère avant les trois heures du matin. Julie ne laissait passer ni un bal, ni une représentation, ni un pique-nique, sans y prendre part, et ses toilettes sortaient de chez la meilleure faiseuse ; elle se donnait cependant le genre d'être blasée, de ne plus croire ni à l'amitié, ni à l'amour, ni à aucune joie en ce monde, et de n'aspirer qu'au repos « là-bas, là-bas ». On aurait dit qu'elle avait eu une violente et cruelle déception en amour, ou qu'elle avait perdu un être adoré ; rien de pareil ne s'était pourtant produit dans son existence. Mais, ayant fini par se persuader à elle-même que sa vie avait été éprouvée par de grandes douleurs, elle en avait peu à peu convaincu les autres. Tout en s'amusant et en amusant la jeunesse qui l'entourait, elle s'adonnait à une constante et douce mélancolie ; aussi, après avoir tout d'abord fait chorus avec elle, chacun se livrait-il avec entrain à la causerie, à la danse, aux

jeux d'esprit, aux bouts-rimés, qui étaient surtout fort en vogue chez les Karaguine.

Seuls quelques jeunes gens, Boris entre autres, prenaient une part plus intime à la tristesse de Julie, et devisaient longuement avec elle de la vanité de ce monde, en regardant ses albums pleins d'images, de pensées et de poésies sur des sujets graves et solennels.

Elle témoignait une faveur marquée à Boris, compatissait à son désillusionnement précoce, et lui offrait les consolations de sa précieuse amitié, car elle aussi avait tant souffert dans sa vie ! Son album n'avait pas de mystères pour lui, et Boris y dessina, sur un feuillet, deux arbres avec l'inscription suivante : « Arbres rustiques, vos sombres rameaux secouent sur moi les ténèbres et la mélancolie ; » sur un autre, un cercueil, au-dessous duquel il écrivit ces vers :

« La mort est secourable et la mort est tranquille…

« Ah ! contre les douleurs il n'est pas d'autre asile. »

Julie, enchantée, trouva les vers délicieux, et lui répondit par une phrase de roman qu'elle se rappela pour la circonstance :

« Il y a quelque chose de si ravissant dans le sourire de la mélancolie ! C'est un rayon de lumière dans l'ombre, une nuance entre la douleur et le désespoir, qui laisse entrevoir l'aurore de la consolation. »

Boris, reconnaissant de ce touchant à-propos, lui répliqua aussitôt par cette stance :

« Aliment préféré d'une âme trop sensible,
Toi, sans qui le bonheur me serait impossible,

Tendre mélancolie, ah ! viens me consoler,
Viens calmer les tourments de ma sombre retraite,
Et mêle une douceur secrète
À ces pleurs que je sens couler[13]. »

Julie jouait souvent de la harpe, et choisissait tout exprès, pour son ami, les nocturnes les plus plaintifs ; celui-ci, à son tour, lui lisait l'histoire de la « pauvre Lise[14] », et l'émotion le forçait souvent à s'arrêter au milieu de sa lecture. Lorsqu'ils se rencontraient dans le monde, leurs regards se disaient qu'ils étaient les seuls à se comprendre, et à s'apprécier à leur juste valeur.

Anna Mikhaïlovna multipliait ses visites ; se constituant la partenaire assidue de Mme Karaguine, elle trouvait de première main auprès d'elle tous les renseignements désirables sur la dot de Julie. Elle sut bientôt que cette dot se composait de deux biens dans le gouvernement de Penza, et de superbes forêts dans celui de Nijni-Novgorod. Toujours humble et résiliée aux décrets de la Providence, elle découvrait même, dans la douleur éthérée qui unissait l'âme de son fils à l'âme de la riche héritière, le témoignage certain de la volonté du Très-Haut.

« Boris m'assure que son cœur ne trouve de repos qu'ici, chez vous… Il a perdu tant d'illusions dans sa vie, et il est si sensible ! disait-elle à la mère. – Toujours charmante et mélancolique, cette chère Julie, disait-elle à la fille. – Ah, mon ami, comme je me suis attachée à Julie, disait-elle à son fils ; je ne puis t'exprimer à quel point je l'aime, et comment ne pas l'adorer, c'est un être céleste ! Sa mère aussi me fait tant de peine : je l'ai trouvée l'autre jour toute préoccupée des comptes-rendus de ses terres et des lettres reçues de Penza ; elles ont une très belle

---

[13] En français dans l'original. (*Note du traducteur*.)

[14] Roman de Karamzine. (*Idem*.)

fortune, mais comme elle la régit toute seule, on la pille, on la vole… à ne pas s'en faire une idée ! »

Boris souriait imperceptiblement en écoutant ces doléances cousues de fil blanc, mais ne s'en intéressait pas moins aux détails de la gestion de Mme Karaguine.

Julie attendait de pied ferme la demande de son ténébreux adorateur, bien décidée à l'accueillir favorablement ; mais son manque complet de naturel, son envie par trop visible de se marier, et l'obligation inévitable de renoncer à un sentiment peut-être plus sincère, causaient à Boris une répulsion secrète qui l'empêchait de faire un pas de plus en avant. Cependant son congé tirait à sa fin. Chaque soir, en revenant de chez les Karaguine, il remettait sa déclaration au lendemain ; mais le lendemain, après avoir contemplé la figure couperosée de Julie, la rougeur de son menton, dissimulée sous une couche de poudre, ses yeux langoureux, sa physionomie affectée, prête à échanger son masque de mélancolie contre l'expression exaltée de bonheur que sa proposition lui aurait inévitablement donnée, il sentait son ardeur se glacer ; c'était au point que l'attrait des belles propriétés et de leurs revenus, dont il se considérait déjà comme l'heureux propriétaire, ne parvenait pas à la raviver. Julie remarquait son indécision, et parfois elle craignait de lui avoir inspiré une antipathie insurmontable, mais son amour-propre féminin chassait bientôt cette pensée de sa cervelle, et elle attribuait sa timidité à l'amour qu'elle lui inspirait. Sa mélancolie tournait cependant à l'irritation, et elle se décida à prendre des mesures énergiques, dont l'arrivée inopinée d'Anatole Kouraguine lui facilita bientôt l'exécution. Sa langueur disparut comme par enchantement, elle devint d'une gaieté charmante, et témoigna à ce dernier une bienveillance des plus marquées.

« Mon cher, dit Anna Mikhaïlovna à son fils, je sais de bonne source que le prince Basile envoie son fils à Moscou pour

lui faire épouser Julie… Tu ne saurais croire combien ce projet me fait de peine, je l'aime tant !… qu'en penses-tu ? »

L'idée d'en être pour ses frais, de perdre le fruit de tout un mois de pénible vasselage, et de voir passer dans les mains d'un imbécile comme Anatole les revenus qu'il aurait su si bien employer, exaspérait Boris. Aussi résolut-il fermement d'aller sans plus tarder demander la main de Julie ! Elle le reçut d'un air dégagé et souriant, lui raconta combien elle s'était amusée la veille, et le questionna sur son prochain départ. Malgré son intention de lui déclarer ses sentiments et d'être du dernier tendre, Boris ne put s'empêcher de se récrier, et d'accuser les femmes d'inconstance, de frivolité, et de changement d'humeur, suivant les personnes dont il leur plaisait d'agréer les hommages. Julie, offensée, lui répliqua qu'il avait parfaitement raison, et que rien n'était plus ennuyeux que la monotonie. Boris allait lui répondre par un mot piquant, lorsque l'humiliante perspective de quitter Moscou sans avoir atteint son but, ce qui ne lui était jusqu'à présent jamais arrivé, arrêta ce mot sur ses lèvres. Il baissa les yeux pour mieux en cacher l'expression irritée et indécise, et lui dit à demi-voix : « Je ne suis point venu pour me fâcher avec vous… au contraire, je…, » et, en la regardant pour voir s'il devait oser poursuivre, il rencontra ses yeux inquiets, suppliants, fixés sur lui dans une attente fiévreuse…, toute trace de dépit en avait disparu : « Il me sera facile, se dit-il à part lui, de m'arranger de façon à la voir rarement… C'est commencé, il faut aller jusqu'au bout ! »… Et, rougissant de plus en plus, il continua « Vous avez deviné mes sentiments pour vous… » Ces paroles auraient assurément pu suffire, car Julie rayonnait d'un orgueil triomphant, mais elle ne lui fit pas grâce d'une seule syllabe et il fut obligé de débiter tout ce qui se dit en pareil cas, qu'il l'aimait, et qu'il n'avait jamais aimé aucune femme avec cette violence… etc. … etc. … Sachant fort bien ce qu'elle pouvait exiger en échange des forêts de Nijni et des terres de Penza, elle en reçut le prix qu'elle souhaitait en avoir. « Les arbres dont les rameaux secouaient les ténèbres et la mélancolie » furent bien

vite oubliés, et les heureux fiancés, tout entiers à leurs projets d'avenir et à l'arrangement en espérance de leur luxueuse demeure, firent ensemble leurs nombreuses visites, et s'apprêtèrent à célébrer au plus tôt leur brillant mariage.

VI

Le comte Rostow, ayant laissé sa femme souffrante à la campagne, arriva à Moscou vers la fin de janvier, avec Natacha et Sonia. On attendait le prince André : il fallait donc s'occuper du trousseau, vendre des biens et profiter de la présence du vieux prince pour lui présenter sa future belle-fille. L'hôtel des Rostow n'étant ni préparé, ni chauffé pour les recevoir convenablement, le comte accepta l'offre cordiale de Marie Dmitrievna Afrossimow, et descendit d'autant plus volontiers chez elle, qu'il ne comptait pas faire un long séjour.

Un soir, à une heure assez avancée, les quatre voitures qui menaient la famille Rostow firent leur entrée dans la cour d'une liaison de la rue des Vieilles-Écuries. Cette maison appartenait à Marie Dmitrievna, qui l'occupait toute seule, depuis que sa fille était mariée, et que ses quatre fils servaient à l'armée.

L'âge n'avait pas courbé sa taille : sa parole haute, ferme et brève, disait franchement son opinion à chacun, et toute sa personne semblait être une protestation vivante contre les faiblesses, les passions et les entraînements de l'humanité, que pour sa part elle se refusait à admettre. Levée chaque matin de bonne heure, elle passait un casaquin, et vaquait aux soins de son ménage ; ensuite, quand c'était jour de fête, elle sortait en voiture, pour aller à la messe, et visiter les prisons, ce dont elle ne soufflait jamais mot. Les autres jours, après avoir achevé sa toilette,

elle recevait, sans distinction de rang, tous ceux qui venaient s'adresser à sa charité. Ses audiences terminées, elle dînait. Trois ou quatre bonnes connaissances partageaient avec elle un repas copieux et bien préparé invariablement suivi d'une partie de boston. Vers la soirée, elle tricotait, pendant qu'on lui lisait les journaux ou les livres nouvellement parus. Elle n'acceptait aucune invitation, et ne faisait que fort rarement une exception à sa règle de conduite, en faveur des gros bonnets de la ville.

Elle n'était pas encore couchée, lorsque les Rostow arrivèrent en faisant crier sur ses gonds la massive porte d'entrée et remplirent le vestibule de froid et de neige. Debout, sur le seuil de la grande salle, ses lunettes abaissées sur le nez, la tête rejetée en arrière, Marie Dmitrievna examinait les voyageurs avec son air habituel de sévérité. On aurait pu la croire profondément irritée contre eux, mais les ordres qu'elle donnait successivement à ses gens, à propos des bagages et des nouveaux venus, contredisait bien vite cette supposition :

« Est-ce au comte, cela ?… Alors, ici, ici ! » criait-elle sans même leur souhaiter la bienvenue, tant elle était occupée à faire mettre où il fallait les malles qu'on apportait. « Quant à celles des demoiselles, … à gauche ! Voyons, que faites-vous là bouche béante ! ajoutait-elle en s'adressant aux femmes de chambre, allez, chauffez le samovar !… Eh ! mais, te voilà engraissée et embellie, dit-elle en attirant à elle Natacha, qui était toute rouge de froid sous son capuchon.

« Dieu, quel glaçon ! Déshabille-toi donc plus vite… » et, se tournant vers le comte, qui lui baisait la main : « Toi aussi, tu es gelé, ma parole ! Vite du rhum avec le thé !… Soniouchka, « bonjour »… et elle souligna par cette locution française la façon légèrement cavalière, quoique affectueuse, dont elle traitait Sonia d'habitude.

Lorsque tous les arrivants se furent débarrassés de leurs vêtements fourrés, on se réunit autour de la table à thé, et Marie Dmitrievna embrassa chacun à tour de rôle :

« Je me réjouis de vous voir chez moi, … il en est temps ce me semble, car, ajouta-t-elle en regardant Natacha, le vieux est ici et l'on attend le fils. Il faut faire sa connaissance, il le faut ; mais nous en causerons plus tard… » Et elle s'arrêta en jetant un coup d'œil à Sonia, comme pour indiquer son intention de ne pas aborder ce sujet devant elle. « À propos… qui enverras-tu chercher demain ? continua-t-elle en s'adressant au comte et en comptant sur ses doigts ; Schinchine d'abord n'est-ce pas ? ensuite Anna Mikhaïlovna… cette pleurnicheuse, son fils est ici, il se marie… Qui donc encore ? Besoukhow, qui est également ici avec sa femme… il l'a fuie, mais elle l'a relancé !… Il a dîné chez moi mercredi. Quant à celles-là, dit-elle en désignant les jeunes filles, je les mènerai demain saluer la « Iverskaïa » et de là chez la Aubert Chalmé, car elles n'ont rien à mettre, j'en suis sûre, et ce n'est pas moi qui pourrais leur servir de modèle !… La mode change tous les jours, c'est à faire frémir ! L'autre jour j'ai pu m'en convaincre en voyant une demoiselle avec des manches de robe grosses comme des tonneaux… Et toi, quelles affaires as-tu ? ajouta-t-elle en reprenant son air sévère.

– Un peu de tout, des chiffons à commander, la maison et le bien à vendre, celui qui est dans les environs, vous savez : aussi, vous demanderai-je la permission d'aller faire une petite pointe de ce côté… Je vous confierai ces fillettes, et j'irai y passer un jour.

– Bien, bien, elles seront en sûreté chez moi, j'en réponds, aussi en sûreté que si on les confiait au conseil de tutelle ; je les chaperonnerai, je les gronderai, je les gâterai, » dit Marie Dmitrievna, en effleurant de sa grande main la joue de Natacha, sa favorite et sa filleule.

Le lendemain, le programme de la veille fut exécuté de point en point : on fit d'abord une visite à la Sainte-Vierge, puis une autre à Mme Aubert Chalmé, la fameuse couturière, à laquelle Marie Dmitrievna inspirait une telle terreur, que, pour s'en débarrasser plus vite, elle lui cédait à perte ses plus jolis objets ; cette fois cependant une bonne partie du trousseau lui fut commandée. Quand elles furent rentrées, Marie Dmitrievna renvoya Sonia, et prit Natacha à part :

« À présent, causons… Je te félicite, tu as accroché un charmant fiancé, j'en suis ravie pour toi ; quant à lui, je le connais depuis son enfance… » Natacha rougit de plaisir. « Je l'aime, lui et toute la famille… Écoute-moi bien ! Le vieux prince, qui est d'un caractère fantasque, désapprouve ce mariage ; mais le prince André n'est pas un enfant, et peut fort bien se passer de son consentement. Seulement, c'est toujours une chose fâcheuse que d'entrer dans une famille qui vous reçoit à contre-cœur… La conciliation est préférable : mets-y du bon vouloir de ton côté, et comme tu n'es pas une sotte, tu sauras, j'en suis sûre, avec du tact et de la douceur, les bien disposer en ta faveur… et tout ira bien ! »

Natacha se taisait, non par timidité, comme le supposait peut-être Marie Dmitrievna, mais parce qu'il lui était toujours pénible qu'un tiers se mêlât de ses affaires de cœur. Son amour pour le prince André était chose si à part, si en dehors de ce monde, que personne, d'après elle, ne pouvait le comprendre. Elle l'aimait et ne connaissait que lui, lui l'aimait aussi et il allait arriver… Que lui importaient alors les autres ?

« Marie, ta future belle-sœur est bonne, en dépit du dicton : « belles-sœurs ont laides querelles », car celle-là ne ferait pas de mal à une mouche. Elle m'a demandé à te voir, tu pourras donc y aller demain avec ton père… tâche de lui plaire : tu es la plus jeune, tu sais, la connaissance sera au moins faite pour

son arrivée, à lui ; son père et sa sœur auront le temps de s'attacher à toi. N'est-ce pas vrai ? Ne sera-ce pas mieux ainsi ?

– Oui, sans doute, » répondit Natacha à contre-cœur.

VII

Le conseil fut suivi, la visite au vieux prince décidée, mais le comte Rostow n'y allait pas de bon gré : il avait peur de l'entrevue. Il ne se rappelait que trop bien la mercuriale qu'il avait reçue du vieux prince lors de l'organisation de la milice, pour n'avoir pas fourni le nombre réglementaire d'hommes, et cela en réponse à une invitation à dîner qu'il lui avait adressée. Natacha, au contraire, vêtue de sa plus belle robe, était d'une humeur charmante : « Impossible qu'ils se refusent à m'aimer, cela ne m'est jamais arrivé ; et puis, je suis prête à faire tout ce qui leur plaira, à aimer le vieux parce qu'il est son père, à l'aimer, elle, parce qu'elle est sa sœur, à les aimer tous enfin ! »

À peine furent-ils entrés dans le vestibule du vieil et sombre hôtel Bolkonsky, que le comte ne put s'empêcher de pousser un soupir et de murmurer ; « Que Dieu nous protège ! » Son agitation était visible, et ce fut d'un ton bas et humble qu'il demanda à voir le prince et la princesse Marie. Un laquais courut les annoncer, mais il se produisit aussitôt une étrange confusion : celui qui s'était chargé du message fut arrêté par un autre domestique à l'entrée de la grande salle ; ils chuchotèrent tous deux ; la femme de chambre de la princesse survint au même instant, leur dit quelques mots d'un air ahuri, et enfin le vieux majordome au visage renfrogné et maussade revint dire au comte que le prince ne pouvait avoir l'honneur de les recevoir, mais que la princesse les priait de passer chez elle. Mlle Bour-

rienne, venue au-devant d'eux, les conduisit, avec une amabilité empressée, à l'appartement de la princesse Marie. Cette dernière, intimidée et toute rouge d'émotion, s'avança lourdement à leur rencontre, en faisant de vains efforts pour garder son sang-froid. Natacha lui déplut du premier coup d'œil : sa mise lui sembla trop élégante, elle-même trop frivole, trop vaine ; une jalousie inconsciente de sa beauté, de sa jeunesse, de l'amour que lui portait son frère, l'avait, de tout temps, mal disposée à son égard, et ce sentiment s'était accru encore ce jour-là grâce à la tempête soulevée par l'annonce de la visite des Rostow. Le vieux prince avait déclaré à sa fille, avec force jurons, qu'il ne se souciait pas de les voir, qu'il ne les recevrait pas ; libre à elle d'ailleurs d'agir à sa guise. Tremblante d'émotion, et craignant même que son père ne fît un coup de tête, elle se décida pourtant à les faire entrer chez elle.

« Je vous ai amené, chère princesse, ma petite chanteuse, dit le comte en la saluant et en jetant autour de lui un regard inquiet, où l'on devinait trop combien il redoutait l'apparition du vieux prince, et je suis on ne peut plus heureux que vous vouliez bien faire sa connaissance… Le prince est donc toujours souffrant, c'est bien triste, bien triste… Me permettez-vous, dit-il en se levant, et après avoir débité quelques autres lieux communs, de vous laisser ma fille pour un petit quart d'heure… j'ai une course à faire à deux pas d'ici, je reviendrai la chercher. »

Le comte venait d'inventer cette ruse diplomatique afin de procurer, comme il l'avoua plus tard, l'occasion aux futures belles-sœurs de causer à cœur ouvert, et pour s'épargner à lui-même la rencontre si redoutée du maître de la maison. Sa fille le devina, en fut humiliée et changea de couleur ; dépitée d'avoir ainsi rougi, elle se tourna vers la princesse Marie d'un air provocant. Celle-ci accéda volontiers au désir du comte, dans l'espoir de rester seule avec Natacha ; mais Mlle Bourrienne ne voulut rien entendre au coup d'œil qu'elle lui adressa, et continua à discuter avec sa volubilité habituelle sur les plaisirs de la saison.

Natacha, déjà mal disposée par l'incident du vestibule, blessée surtout par la peur qu'avait témoignée son père, sentit tout son être moral se crisper et se contracter, et prit involontairement un ton d'indifférence et de laisser-aller qui froissa la princesse Marie ; la princesse, de son côté, lui parut sèche et raide. Cette conversation laborieuse durait depuis cinq minutes, lorsque l'on entendit des pas précipités avec un bruit de pantoufles qui traînaient sur le parquet ; le visage de la princesse Marie blêmit de terreur : la porte s'ouvrit, et le vieux prince entra, vêtu d'une robe de chambre blanche, avec un bonnet de coton sur la tête.

« Ah ! mademoiselle, comtesse, comtesse Rostow, si je ne me trompe, veuillez m'excuser… j'ignorais, mademoiselle… Dieu m'en est témoin, que vous nous aviez honorés de votre visite !… Je venais chez ma fille… c'est pourquoi ce costume… Veuillez m'excuser, comtesse. Dieu m'en est témoin… j'ignorais que vous fussiez là, » répétait-il en appuyant sur ces mots d'un ton forcé et désagréable. La princesse Marie, debout, les yeux baissés, n'osait regarder ni son père, ni Natacha, qui s'était levée pour le saluer, en rougissant jusqu'au blanc des yeux. Seule Mlle Bourrienne continuait à sourire : « Veuillez excuser, veuillez excuser… Dieu m'en est témoin, je l'ignorais… » grommela encore le vieillard, et, toisant Natacha de la tête aux pieds, il se retira. Mlle Bourrienne fut la première à se remettre, et parla de la mauvaise santé du prince. La princesse Marie et Natacha se regardèrent, interdites, sans proférer une parole, et s'abstinrent de toute explication, tandis que ce silence prolongé ne faisait qu'aigrir de plus en plus leurs dispositions à une mutuelle antipathie.

Le comte étant rentré sur ces entrefaites, Natacha se hâta de faire ses adieux, avec un empressement voisin de l'impolitesse. Elle avait pris en grippe cette vieille fille, comme elle l'appelait en elle-même ; elle lui en voulait mortellement de l'avoir placée dans une aussi fausse situation, et de ne lui avoir rien dit de son fiancé : « Ce n'était pas à moi à en parler la première, et

devant cette Française encore, » se disait Natacha, pendant que la même pensée tourmentait la princesse Marie. Celle-ci sentait assurément qu'elle devait dire quelque chose à propos du mariage, mais si, d'un côté, la présence de Mlle Bourrienne la gênait, de l'autre le sujet par lui-même était si pénible, qu'elle ne savait comment l'aborder. Enfin, au moment où le comte sortait du salon, elle s'approcha résolument de Natacha, lui saisit les mains, et murmura :

« Un instant, chère Natacha, il faut que… il faut que je vous dise combien je suis heureuse que mon frère… ait trouvé son bonheur… » Elle s'arrêta, comme si elle s'accusait intérieurement de fausseté, et Natacha, qui la regardait d'un air railleur, devina aussitôt le motif de son hésitation.

« Il me semble, princesse, que le moment d'en parler est mal choisi, » dit-elle en s'éloignant avec dignité, tandis que des larmes lui montaient aux yeux : « Qu'ai-je fait ? Qu'ai-je dit ? » pensa-t-elle.

Ce jour-là on l'attendit longtemps à l'heure du dîner ; assise dans sa chambre, elle sanglotait comme une enfant ; Sonia, debout à côté d'elle, lui baisait les cheveux.

« Natacha, pourquoi pleurer ? Qu'est-ce que cela peut te faire ? ça passera !

– Mais si tu savais, quelle humiliation !

– N'en parlons plus, ma petite colombe, tu n'y es pour rien ; ainsi… embrasse-moi ! »

Natacha releva la tête, leurs lèvres se rencontrèrent, et elle appuya son petit visage mouillé de pleurs contre celui de son amie.

« Je n'en sais rien, ce n'est la faute de personne, c'est peut-être la mienne, mais c'était terrible !… Ah ! pourquoi n'est-il pas ici ?… » Elle descendit enfin, mais sans pouvoir cacher qu'elle avait les yeux rouges de larmes. Marie Dmitrievna, sachant à quoi s'en tenir sur la réception faite au père et à la fille, fit semblant de ne point remarquer sa figure bouleversée et continua à plaisanter et à causer avec ses convives, à haute voix, comme d'habitude.

VIII

Ce même soir, les Rostow allèrent à l'Opéra, où Marie Dmitrievna leur avait procuré une loge.

Natacha n'y tenait guère, mais, comme cette attention était à son adresse, il ne lui était pas possible de refuser. Elle s'habilla, et, en allant à la grande salle pour y attendre son père, elle passa devant une psyché, qui refléta son image : elle ne put s'empêcher de se regarder dans la glace et de se trouver jolie, si jolie même qu'en se voyant elle se sentit pénétrée d'une amoureuse langueur.

« Mon Dieu, si au moins il était ici !… Je ne me serais pas contentée de l'embrasser, comme je faisais alors avec la timidité que me causait une sensation si nouvelle pour moi… Non, non, je l'aurais entouré de mes bras, je me serais serrée contre son cœur, je l'aurais forcé à plonger dans mes yeux ses regards pénétrants, ses regards que je vois là vivants devant moi, » se disait-elle… « Et que m'importent sa sœur et son père ! C'est lui, lui seul que j'aime, sa figure, son regard, son sourire d'homme et d'enfant tout à la fois !… Il vaut mieux ne pas y penser, il vaut

mieux l'oublier pour un certain temps…, car autrement je ne supporterais jamais cette attente… » Et elle se détourna de la glace, retenant avec peine ses sanglots : « Comment Sonia peut-elle aimer Nicolas avec cette placide tranquillité ? Comment peut-elle attendre avec cette constance inébranlable ? Je ne lui ressemble pas, je suis toute différente !… » Et elle regarda fixement son amie, qui venait à elle, en jouant avec un éventail.

Dans ce moment d'émotion et de tendresse contenues, il ne lui suffisait plus d'aimer et de se savoir aimée : elle sentait le besoin irrésistible de se suspendre au cou de celui qu'elle aimait, et d'entendre tomber de ses lèvres les paroles d'amour dont son cœur débordait. Pendant leur trajet, assise à côté de son père, elle suivait des yeux les réverbères qui scintillaient à travers les vitres gelées, oubliant ce qui l'entourait et s'abandonnant de plus en plus à une mélancolie pleine de rêves et d'amour. Leur voiture entra dans la file, et arriva tout doucement, au bruit des roues qui grinçaient sur la neige, devant le péristyle du théâtre ; relevant leurs robes de la main droite, Natacha et Sonia sautèrent légèrement à terre, pendant que le comte descendait de la calèche, en se faisant soutenir par ses gens. Tous trois traversèrent tant bien que mal le flot du public qui arrivait du dehors, sans prendre garde aux offres des crieurs d'affiches, et sans se préoccuper des préludes de l'orchestre qu'on entendait vaguement à travers les portes closes.

« Nathalie, tes cheveux ! murmura Sonia, pendant que le « capeldiener[15] » leur ouvrait avec empressement leur baignoire. La musique éclata à leurs oreilles ; et les loges remplies de femmes décolletées, et le parterre tout chamarré de brillants uniformes papillotèrent devant leurs yeux éblouis. Une voisine se retourna, et jeta sur Natacha un coup d'œil empreint d'une envie toute féminine. La toile n'était pas encore levée, on jouait

[15] Domestique de la cour, employé dans les théâtres impériaux. (*Note du traducteur*.)

l’ouverture. Natacha et Sonia s’assirent sur le devant, arrangèrent leurs robes froissées par le trajet, et portèrent leurs regards sur les loges d’en face. Tous ces regards fixés sur elles, sur leurs bras, sur leurs épaules, firent éprouver à Natacha une sensation à la fois agréable et pénible, qu’elle ne connaissait plus depuis longtemps, et qui réveilla en elle tout un monde d’émotions, de désirs, et de souvenirs en harmonie avec cette impression.

Ces deux jeunes filles, toutes deux remarquablement jolies, accompagnées du vieux comte Rostow, qu’on n’avait pas vu à Moscou depuis longtemps, attirèrent aussitôt l’attention générale. On savait confusément que sa fille était fiancée au prince André, et que depuis les fiançailles les Rostow n’avaient pas quitté la campagne : aussi examinait-on avec une vive curiosité celle qui allait épouser un des plus beaux partis de Russie !

Natacha, déjà fort embellie à cette époque, était particulièrement en beauté ce soir-là, grâce à l’émotion intérieure qu’elle éprouvait, et qui se traduisait chez elle par le contraste frappant d’une exubérance de vie et de jeunesse, avec une complète indifférence pour tout ce qui l’entourait. Ses yeux noirs erraient sur la foule sans chercher personne, tandis que sa main fine et mignonne, posée sur le rebord de velours de la baignoire, se fermait et s’ouvrait tour à tour, en chiffonnant machinalement l’affiche.

« Regarde, il me semble voir là-bas Mme Alénine avec sa fille ! lui dit Sonia.

– Dieu du ciel ! Michel Kirilovitch a encore engraissé ! s’écria le comte.

– Voyez donc notre Anna Mikhaïlovna, quel béret elle a sur la tête !

– Elle est avec les Karaguine et Boris… des fiancés, cela se voit tout de suite.

– Comment donc ? Droubetzkoï a été accepté aujourd'hui même ! » dit Schinschine, qui venait d'entrer dans la loge des Rostow.

Natacha, suivant la direction du regard de son père, aperçut en effet le visage souriant et heureux de Julie, assise à côté de sa mère : sur son cou rouge et couvert de poudre se prélassait un collier de perles ; derrière elle on entrevoyait la jolie tête et les cheveux lisses de Boris, qui, souriant comme elle, se penchait vers les lèvres de sa Julie, et il lui murmurait quelques mots à l'oreille, en lui indiquant les Rostow.

« Ils parlent de nous, de moi, se dit Natacha, il rassure sa jalousie à mon égard… peine bien inutile, vraiment ! S'ils savaient comme ils me sont tous indifférents ! »

Sur le second plan se détachait la toque de velours vert qui encadrait la physionomie d'Anna Mikhaïlovna, triomphante sans doute, mais comme toujours résignée à la volonté du ciel. Natacha connaissait par expérience cette atmosphère de joie et d'amour qui entoure toujours les fiancés, aussi sentit-elle sa tristesse s'accroître à leur vue, et le souvenir de l'humiliation qu'elle avait subie le matin même lui revint plus poignant. Elle se détourna brusquement.

« De quel droit ce vieux refuse-t-il de m'accepter ?… Mais pourquoi y penser ?… Chassons toutes ces idées noires jusqu'à son arrivée !… » Et elle se mit à passer gaiement en revue les figures connues et inconnues que le parterre offrait à son inspection. Au beau milieu du premier rang, appuyé contre la rampe et tournant le dos à la scène, se tenait Dologhow en costume persan : ses cheveux bouclés et relevés en l'air lui faisaient une coiffure énorme et étrange. Très en vue, sachant à merveille

qu'il attirait sur lui l'attention de toute la salle, entouré de la jeunesse dorée de Moscou, envers laquelle il prenait des airs protecteurs, il semblait aussi à son aise que s'il eût été seul dans sa chambre.

Le comte Rostow poussa du coude Sonia, pour lui montrer son ex-adorateur.

« L'aurais-tu reconnu ?… Et d'où sort-il ? demanda-t-il à Schinschine, il avait complètement disparu !

– Complètement, répliqua ce dernier. Il a été au Caucase, il en a décampé, puis on assure qu'il a été ministre, en Perse, de je ne sais quel prince souverain, qu'il y a tué le frère du Schah, et à présent toutes nos dames perdent la tête pour le beau Dologhow le Persan !… Il n'y en a que pour lui, on ne jure que par lui, et l'on est invité pour le voir, tout comme s'il s'agissait de savourer un sterlet ! Dologhow et Anatole Kouraguine les ont toutes affolées ! »

Au même moment, une grande et belle personne entra dans la loge voisine ; une magnifique natte de cheveux blonds était posée en diadème sur sa tête ; elle avait autour du cou un collier de grosses perles à double rang, et ses épaules, très décolletées, étaient remarquables par leur blancheur et leur forme irréprochable. Elle mit beaucoup de temps à s'asseoir, et étala avec fracas la riche étoffe de sa robe.

Natacha admirait les détails et l'ensemble de cette splendide créature, lorsque, le regard de la splendide créature ayant rencontré celui du comte Rostow, elle le salua d'un sourire et d'un mouvement de tête amical. C'est la femme de Pierre, la comtesse Besoukhow. Le comte, qui connaissait toute la ville, se pencha vers elle.

« Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivée, comtesse, lui dit-il… Permettez-moi d'aller vous baiser la main dans un moment… Quant à moi, je suis venu ici pour affaires, et j'ai amené mes fillettes… On dit la Séménova parfaite… Et le comte, est-il ici ?

– Oui, il avait l'intention de venir, » répondit Hélène, en examinant Natacha avec attention.

Le comte Ilia Andréïévitch se rassit.

« Elle est belle, n'est-ce pas ? dit-il tout bas à Natacha.

– Merveilleusement belle, répliqua Natacha. Je comprends qu'on se prenne de passion pour elle. »

L'ouverture finie, le chef d'orchestre frappa les trois coups de rigueur. Chacun gagna sa place dans le parterre, le rideau se leva, et il se fit un grand silence. Les jeunes, les vieux, les militaires, les civils, les femmes aux épaules et aux bras nus, couverts de bijoux, tous fixèrent les yeux du côté de la scène, et Natacha suivit leur exemple.

IX

Des décors figurant des arbres s'élevaient de chaque côté du plancher de la scène ; des jeunes filles en jupon court et en corsage rouge se tenaient groupées au milieu ; l'une d'elles, très forte, et habillée de blanc, assise à l'écart de ses compagnes sur un escabeau, était adossée à un morceau de carton peint en vert. Toutes chantaient en chœur. Lorsqu'elles eurent fini, la grosse fille en blanc s'avança vers le trou du souffleur ; un homme avec

un maillot de soie qui dessinait des jambes énormes, plume au bonnet et poignard à la ceinture, s'approcha d'elle, et se mit à chanter un solo avec force gestes. Puis, ce fut le tour de la grosse fille en blanc, puis ils se turent tous deux, et enfin, sur une reprise de l'air par l'orchestre, l'homme au plumet s'empara de la main de la demoiselle, comme s'il voulait s'amuser à en compter les doigts, et attendit avec résignation la mesure qui devait leur permettre cette fois de s'égosiller ensemble ! Le public, ravi, applaudit, trépigna des pieds, et les deux chanteurs, qui représentaient, à ce qu'il paraît, un couple d'amoureux, répondirent à ces trépignements par des sourires et des saluts à droite et à gauche, en manière de remerciements.

Pour Natacha, qui arrivait tout droit de la campagne, et que sa disposition d'esprit rendait ce soir-là particulièrement pensive, tout ce spectacle était surprenant et bizarre : elle ne pouvait ni suivre les péripéties du sujet, ni saisir les nuances de la musique ; elle voyait des toiles grossièrement peintes, des hommes et des femmes étrangement accoutrés, se mouvant, parlant, et chantant dans une zone d'éclatante lumière ; elle comprenait sans doute l'intention de tout cela, mais le ridicule et l'absence de naturel de l'ensemble lui donnaient une telle impression qu'elle en était honteuse et embarrassée pour les acteurs ! Elle chercha à découvrir sur les physionomies de ses voisins l'expression de sentiments analogues aux siens, mais tous les regards, dirigés vers la scène, suivaient avec un intérêt croissant ce qui s'y passait, et exprimaient un enthousiasme tellement exagéré, qu'il lui sembla, à vrai dire, être un enthousiasme de convention. « Il faut probablement que cela soit ainsi, » pensa-t-elle, en continuant à examiner les têtes frisées et pommadées du parterre, les femmes décolletées des loges, et surtout sa belle voisine Hélène, qu'on aurait pu croire presque déshabillée, et qui, les yeux fixés sur la scène, souriait avec une placidité olympienne, jouissant de la lumière qui l'éclairait en plein, et aspirant avec satisfaction l'air chaud qui se dégageait de la foule. Natacha se sentit peu à peu envahir par une sorte d'ivresse

qu'elle n'avait pas éprouvée depuis longtemps ; oubliant le lieu où elle se trouvait, et le spectacle qu'elle avait devant les yeux, elle regardait sans voir, pendant que les pensées les plus incohérentes, les plus fantasques, lui traversaient le cerveau : « Ne pourrait-elle pas, par exemple, sauter de sa loge sur la scène et répéter l'air que venait de finir la cantatrice, ou bien donner un coup d'éventail à ce petit vieillard qu'elle voyait au premier rang, ou bien encore se pencher sur Hélène et la chatouiller dans le dos ? »

Pendant une des pauses qui précédaient toujours un nouveau morceau, la porte du parterre, du côté de la loge des Rostow, s'ouvrit avec un léger bruit, pour laisser entrer un retardataire, dont les pas se firent entendre dans l'étroit passage : « Voilà Kouraguine ! » murmura Schinschine. La comtesse Besoukhow se retourna, et Natacha la vit sourire à un superbe militaire, en uniforme d'aide de camp, qui s'avançait dans la direction de sa loge, d'un air à la fois assuré et bien élevé ; elle se rappela l'avoir vu au bal à Pétersbourg. Il y avait du conquérant dans sa démarche, ce qui aurait pu être ridicule s'il n'avait été aussi beau, et si ses traits réguliers n'avaient pas eu une expression avenante et empreinte d'une cordiale bonne humeur.

Bien que la toile fût déjà levée, il avançait tranquillement le long du tapis, en choquant légèrement son sabre contre ses éperons et en portant haut et avec grâce sa tête, à la chevelure parfumée. Jetant un coup d'œil à Natacha, il s'approcha de sa sœur, posa sa main bien gantée sur le rebord de sa baignoire, la salua de la tête, se pencha en avant, et lui adressa tout bas une question, en lui désignant sa jolie voisine :

« Charmante ! » répondit-il en parlant d'elle évidemment, et elle le devina sans l'entendre. Il gagna ensuite sa place au premier rang, et, en s'y asseyant, toucha amicalement du coude ce même Dologhow que les autres traitaient avec une envieuse déférence.

« Comme le frère et la sœur se ressemblent, dit le vieux comte ; ils sont beaux tous deux ! »

Schinschine lui conta à demi-voix l'histoire qui circulait en ce moment à propos d'une intrigue de Kouraguine, et Natacha n'en perdit pas un mot, justement parce qu'il l'avait trouvée charmante.

Le premier acte terminé, le public se leva et ne fit que sortir et rentrer tour à tour.

Boris vint prier les Rostow, dont il accepta les félicitations de la façon la plus naturelle du monde, de vouloir bien accepter l'invitation de sa fiancée d'assister à leur mariage. Natacha causa gaiement avec lui : c'était pourtant ce charmant Boris dont elle avait été éprise autrefois ; mais, dans son état de surexcitation anormale, tout lui paraissait simple et naturel.

La belle Hélène souriait à chacun de son éternel sourire, et Natacha se mit à sourire comme elle, en parlant à Boris.

La loge de la comtesse Besoukhow remplit bientôt d'hommes intelligents et distingués ; ces gens tenaient évidemment à faire voir au public qu'ils avaient l'insigne bonheur d'être connus de celle qui l'occupait.

Kouraguine, appuyé contre la rampe de l'orchestre à côté de Dologhow, fixa ses regards pendant tout l'entr'acte sur la loge des Rostow. Natacha devina qu'ils parlaient d'elle, et elle en fut flattée : elle se plaça même de façon à leur montrer son profil, ce qui, dans son sentiment intime, devait mieux faire valoir sa jolie figure. Un peu avant le second acte, on vit paraître Pierre, que les Rostow n'avaient pas encore aperçu. Il semblait triste et il avait encore engraissé. À la vue de Natacha, il pressa le pas, s'approcha d'elle, et ils échangèrent quelques mots. Se

retournant par hasard, elle rencontra au même moment le regard du beau Kouraguine. Ses yeux ne la quittaient pas et exprimaient une admiration si enthousiaste, et en même temps si affectueuse, qu'elle fut tout interdite de le voir de si près, de sentir qu'elle lui plaisait, et de ne point le connaître.

Au second acte, le décor représentait un cimetière couvert de monuments funèbres, et au milieu de la toile de fond on voyait un trou qui figurait la lune. La nuit se fit sur la scène, au moyen d'abat-jour abaissés sur les quinquets ; les cors et les contrebasses jouèrent en sourdine, et une foule de gens, drapés de longs manteaux noirs, sortirent des coulisses. Ils se mirent à agiter les bras comme des fous, et ils étaient en train de brandir un objet pointu qui ressemblait de loin à un poignard, lorsque d'autres hommes accoururent, en traînant de force la demoiselle en blanc, qui maintenant était en bleu ; mais, heureusement pour elle, ils se mirent à chanter tous ensemble avant de l'emmener plus loin. À peine avaient-ils fini que trois coups de tam-tam retentirent dans la coulisse, et aussitôt les hommes noirs s'agenouillèrent et entonnèrent un cantique, aux applaudissements réitérés des spectateurs, qui interrompirent même à plusieurs reprises ces épisodes touchants et variés.

Chaque fois que Natacha regardait le parterre, elle y voyait involontairement le bel Anatole, le bras appuyé sur le dossier du fauteuil de Dologhow, les yeux dirigés vers elle, et, sans y attacher la moindre importance, elle éprouvait un véritable plaisir à l'avoir subjugué à ce point.

La comtesse Besoukhow profita de l'entr'acte pour se lever, et, tournant vers le comte ses belles épaules, elle lui fit un signe du petit doigt et causa avec lui, sans prêter la moindre attention à ceux qui venaient lui présenter leurs hommages :

« Faites-moi donc faire la connaissance de vos charmantes filles ; toute la ville en parle, et je ne les connais pas encore. »

Natacha se leva et fit une révérence à la superbe comtesse, dont la louange lui fut si douce, qu'elle ne put s'empêcher d'en rougir.

« Je tiens aussi à devenir une Moscovite, continua la belle Hélène ; quelle honte d'avoir enfoui ces deux perles à la campagne ! » La comtesse passait avec raison pour être une femme séduisante : elle avait le don de dire toujours le contraire de ce qu'elle pensait, et surtout de manier la flatterie avec le naturel le plus parfait. « Il faut que vous me permettiez, cher comte, de m'occuper de ces demoiselles ; mon séjour ici ne sera, comme le vôtre, que de courte durée, il est vrai… aussi faut-il bien vite les amuser !… J'ai beaucoup entendu parler de vous, dit-elle en s'adressant à Natacha, avec son charmant sourire stéréotypé : à Pétersbourg par Droubetzkoï, mon page, et par l'ami de mon mari, le prince Bolkonsky… » Et elle appuya sur ce nom pour bien lui faire comprendre qu'elle était au courant de leurs relations. Puis, afin de faire plus ample connaissance, elle engagea Natacha à passer dans sa loge.

Au troisième acte, la scène représentait un palais éclairé *a giorno*, dont les grandes salles étaient ornées de portraits en pied de chevaliers barbus. Au milieu se tenaient deux personnages, qui, selon toute probabilité, étaient un roi et une reine. Le roi fit quelques gestes, et entonna avec hésitation un grand air, dont, à vrai dire, il se tira fort mal ; à la suite de quoi il s'assit sur un trône amarante. La jeune fille vêtue de blanc d'abord, de bleu ensuite, n'avait plus qu'une chemise : ses cheveux étaient dénoués, et elle exprimait son désespoir en adressant ses chants à la reine ; mais, le roi ayant levé la main d'un air sévère, une foule d'hommes et de femmes, les jambes nues, sortirent de tous les coins et se mirent à danser. Les violons raclèrent un air gai et léger : une des jeunes filles, qui avait de gros pieds et des bras maigres, se détacha du groupe de ses compagnes, se déroba dans les coulisses pour y arranger son corsage, revint se placer

au milieu de la scène, et commença à sauter en l'air et à frapper ses pieds l'un contre l'autre. Les spectateurs l'applaudirent de toutes leurs forces. Un homme, toujours les jambes nues, se plaça alors dans le coin de droite ; les chapeaux chinois et les trompettes redoublèrent d'entrain, et il s'élança à son tour en gigotant dans les airs : c'était Duport, qui touchait 60 000 francs par an pour exécuter ces entrechats. À ce moment, l'enthousiasme du parterre, du paradis, des loges, ne connut plus de bornes : on battit des mains, on cria, on trépigna, et le danseur s'arrêta pour sourire et saluer dans toutes les directions. Les danses recommencèrent jusqu'au moment où le roi prononça quelques paroles en cadence, et tous chantèrent en chœur. Mais voilà que tout à coup une tempête éclate, avec accompagnement de gammes et d'accords en mineur à l'orchestre : la foule se disperse en courant, entraîne avec elle la jeune fille en chemise, et la toile tombe ! Le public se reprit à crier de plus belle et à rappeler Duport avec un enthousiasme indescriptible. Non seulement Natacha ne trouvait plus à cela rien de bizarre, mais elle souriait, au contraire, à tout ce qu'elle voyait.

« N'est-ce pas qu'il est admirable, ce Duport ? lui demanda Hélène.

– Oh oui ! » répondit Natacha.

X

La porte de la loge de la belle comtesse s'ouvrit pendant l'entr'acte ; un courant d'air froid y pénétra en même temps qu'Anatole, qui, le corps incliné, s'avançait avec précaution pour ne rien déranger :

« Laissez-moi vous présenter mon frère, » dit Hélène, dont les yeux se portèrent avec une vague préoccupation de Natacha sur Anatole. Natacha tourna sa jolie tête vers ce beau garçon, qui lui parut aussi beau de près que de loin, et lui sourit par-dessus son épaule. Il s'assit derrière elle, et l'assura qu'il désirait depuis longtemps lui être présenté, depuis qu'il avait eu le plaisir de la voir au bal des Naryschkine. Kouraguine causait tout autrement avec les femmes qu'avec les hommes ; naturel et, bon enfant avec les premières, il surprit agréablement Natacha par sa simplicité et la naïve bienveillance de son abord, et, malgré tout ce qui se débitait sur son compte, il ne lui inspira aucune crainte.

Anatole lui demanda quelle impression lui avait produite l'opéra, et lui raconta comment la Séménovna était tombée à la dernière représentation.

« Savez-vous, comtesse, lui dit-il tout à coup du ton d'une ancienne connaissance, qu'il s'organise un carrousel en costumes ; il faut que vous y preniez part, ce sera très amusant… On se réunira chez les Karaguine ; venez, je vous en prie… Vous viendrez, n'est-ce pas ? » murmura-t-il, pendant que ses regards répondaient aux yeux de Natacha qui lui souriaient, et se reportaient avec complaisance sur ses épaules et sur ses bras. Elle les sentait peser sur elle, même en regardant ailleurs, et elle en éprouvait un double sentiment de vanité satisfaite et d'embarras naturel. Se retournant bien vite, elle cherchait à mettre un terme à leur indiscrète curiosité, en les forçant à se fixer de préférence sur ses yeux, et elle se demandait alors avec anxiété ce qu'était devenue cette pudeur instinctive qui s'élevait comme une barrière entre elle et tous les hommes, et qui n'existait pas entre elle et lui ! Comment avait-il suffi de quelques instants pour la rapprocher à ce point d'un étranger ? Comment en était-elle venue, en causant de choses indifférentes, à redouter de se trouver si près de lui, à craindre de lui voir saisir sa main à la dérobée, ou même de le voir se pencher sur son épaule et y dé-

poser un baiser ? Jamais aucun homme ne lui avait fait éprouver ce sentiment d'intimité spontanée : ses regards interrogateurs semblaient en demander l'explication à son père et à la belle Hélène ; mais cette dernière ne songeait qu'à son cavalier, et le visage épanoui de son père, avec son air de contentement habituel, semblait lui dire : « Tu t'amuses, n'est-ce pas ? Eh bien, j'en suis fort aise ! »

Pendant un de ces moments de silence, qu'Anatole mettait à profit pour fixer sur elle ses beaux grands yeux, Natacha, ne sachant comment se tirer de là, lui demanda si Moscou lui plaisait, et rougit aussitôt, car il lui sembla qu'elle avait eu tort de renouer l'entretien.

« La ville ne m'a pas trop plu à mon arrivée, lui répondit-il en souriant. Ce qui rend une ville agréable, ce sont les jolies femmes, n'est-il pas vrai ? et il n'y en avait pas. À présent, c'est autre chose : je m'y trouve à merveille. Venez au carrousel, comtesse, vous serez la plus jolie, et, comme gage, donnez-moi cette fleur. »

Natacha, sans comprendre l'intention cachée sous ces paroles, en sentit cependant toute l'inconvenance. Ne sachant que répondre, elle se détourna et feignit de ne point les avoir entendues. Mais la pensée qu'il était là tout près, derrière elle, tourmenta de nouveau : « Que fait-il ? se disait-elle. Est-il confus ? fâché contre moi ? ou bien est-ce à moi de réparer un tort… que je n'ai pas eu ? » Elle finit par se retourner, le regarda en face, et se sentit vaincue par son affectueux sourire, sa parfaite assurance et sa cordialité sympathique. Cette irrésistible attraction la remplit de terreur, en lui révélant, une fois de plus, l'absence de toute barrière morale entre elle et lui.

Le rideau se leva, Anatole sortit de la loge, heureux et calme, et Natacha rentra dans celle de son père, emportant l'impression d'un monde nouveau qu'elle venait d'entrevoir… Le

souvenir de son fiancé, sa visite du matin, sa vie à la campagne, tout fut oublié !

Au quatrième acte, un grand diable chanta et gesticula jusqu'à ce qu'il en vînt à s'abîmer dans une trappe. Ce fut le seul incident qu'elle remarqua. Elle se sentait émue et bouleversée, et, il faut bien le dire, Kouraguine, qu'elle suivait involontairement des yeux, était la cause de son agitation ! Il reparut à leur sortie, fit avancer leur voiture, les aida à y monter, et profita de cet instant pour presser le bras de Natacha au-dessus du coude. Rougissante et confuse, elle leva les yeux, et rencontra son regard passionné et tendre qui brillait dans l'ombre et lui souriait.

À la rentrée du théâtre, on se réunit autour du samovar, et Natacha, sortant de sa stupeur, commença seulement alors à comprendre ce qui s'était passé en elle. Le souvenir du prince André la frappa comme un coup de foudre, le sang afflua à sa figure, et, poussant un cri, elle s'enfuit dans sa chambre : « Mon Dieu, je suis perdue ! Comment ai-je pu lui permettre cela… ?» pensait-elle avec effroi. Cachant ses joues en feu dans ses mains, elle chercha pendant longtemps, sans y parvenir, à voir clair dans le chaos de ses impressions. Là-bas, dans cette grande salle éclairée, où Duport, en veston cousu de paillettes, sautait au son de la musique sur le plancher humide, pendant que vieillards et jeunes gens, jusqu'à la placide Hélène, avec son corsage outrageusement décolleté et son sourira dominateur, criaient bravo avec un bruyant enthousiasme… Là-bas sous l'influence de ce milieu enivrant, tout lui avait semblé naturel et simple ; mais ici, seule avec elle-même, tout était, au contraire, redevenu confus et sombre : « Qu'ai-je donc ? se demandait-elle… D'où venait l'inquiétude qu'il m'inspirait tout à l'heure, et que veulent dire les remords que je ressens ? »

Sa mère, la seule personne à qui elle aurait pu confier et avouer ses pensées, n'était pas là ; Sonia n'y aurait rien compris, et son jugement sévère et entier s'en serait effrayé. Natacha se

trouvait donc réduite à chercher dans son propre cœur la cause de ses angoisses.

« Suis-je devenue indigne de l'amour du prince André ? » se demandait-elle, et elle reprenait aussitôt, en se raillant d'elle-même : « Allons donc, je suis vraiment sotte de m'adresser pareille question !... Il ne m'est rien arrivé du tout... ce n'est pas de ma faute, je n'ai rien fait qui ait pu lui donner cette idée !... Personne ne le saura et je ne le verrai plus jamais ! Il est clair que je n'ai rien à me reprocher, et que le prince André peut m'aimer toujours telle que je suis... Telle que je suis ?... Mais comment suis-je ? Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi n'est-il pas ici ? » Elle essayait de se rassurer, mais un secret instinct lui rendait ses doutes : elle sentait, en dépit de toutes les raisons qu'elle se donnait, que la pureté de son amour pour son fiancé s'était évanouie à jamais, et son imagination lui répétait de nouveau chaque détail de son entretien avec Kouraguine, chaque trait de sa figure, chacun de ses gestes, et le sourire plein de séduction de cet homme beau et audacieux, lorsqu'il lui avait serré le bras.

XI

Anatole Kouraguine avait été renvoyé de Pétersbourg par son père, parce qu'il dépensait une vingtaine de mille roubles par an, sans compter une somme égale de dettes, dont le payement lui était incessamment réclamé par ses créanciers.

Le père annonça à son fils qu'il les payerait pour la dernière fois à condition qu'il irait vivre à Moscou, où il lui avait obtenu une place d'aide de camp auprès du général gouverneur, et qu'il se déciderait enfin à épouser une riche héritière, la princesse Marie par exemple, ou Julie Karaguine.

Anatole accepta, se rendit à Moscou et s'arrêta chez Pierre : celui-ci le reçut d'abord à contre-cœur, mais il s'habitua bientôt à lui, partagea parfois ses orgies, et lui donna même de l'argent sans en exiger le moindre reçu.

Schinschine avait dit vrai : Anatole tournait la tête à toutes les demoiselles, grâce à l'indifférence qu'il leur témoignait, et à la préférence qu'il affichait pour les bohémiennes et pour les actrices, pour Mlle Georges surtout, avec laquelle on le disait en relations très intimes. Il ne manquait aucun souper, pas plus ceux de Danilow que ceux des autres viveurs de Moscou, buvait sec, mettait ses compagnons sous la table, et se montrait à toutes les soirées, à tous les bals, où il faisait ostensiblement la cour à plusieurs dames du grand monde, avec lesquelles il était, plus ou moins, en commerce de galanterie. Quant à faire un choix, il n'y songeait nullement, par l'excellente raison, ignorée de tous, sauf de quelques intimes, qu'il était déjà marié. Un propriétaire polonais, chez qui il avait été en garnison deux ans auparavant, l'avait forcé à épouser fille.

Il abandonna sa femme peu de temps après, et acheta à son beau-père, moyennant une certaine somme qu'il s'engagea lui envoyer, le droit de continuer sa vie de garçon et de passer pour célibataire.

Toujours satisfait de sa situation, de lui-même et des autres, il n'admettait pas qu'il eût pu mener une autre existence, et il n'avait, pensait-il, que des peccadilles à se reprocher. Selon lui, la Providence, qui avait donné au canard la faculté de nager, lui avait donné, à lui Anatole Kouraguine, celle de posséder 30 000 roubles de revenu, et d'occuper partout et toujours le premier rang. Cette conviction était si fermement enracinée dans son esprit, qu'elle s'imposait par cela même à son entourage : on lui cédait le pas en tout et pour tout, et on lui prêtait de

l'argent, qu'il trouvait tout simple de recevoir et de ne jamais rembourser.

Joueur, il ne l'était pas, le gain le tentait peu : dépourvu de tout amour-propre, il était complètement indifférent à l'opinion qu'on pouvait avoir de lui ; sans l'ombre d'ambition, il faisait le désespoir de son père par ses incartades continuelles, qui compromettaient son avenir, et par ses railleries incessantes à l'endroit des dignités et des honneurs. Il n'était non plus avare, car il ne refusait jamais de rendre un service. Ce qu'il aimait pardessus tout, c'était le plaisir et les femmes : ne voyant dans ce goût rien de répréhensible ou de vil, incapable, aussi bien pour lui-même que pour autrui, de calculer les conséquences de ses actes et de ses passions, il se considérait, en somme, comme un homme irréprochable, méprisait franchement les coquins, et portait haut la tête avec une conscience tranquille.

La plupart des viveurs, Madeleines-hommes et Madeleines-femmes, ont une assurance secrète et naïve de leur innocence, fondée sur l'espoir du pardon : « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup aimé ! » – « Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il s'est beaucoup amusé ! »

Dologhow, revenu depuis peu à Moscou d'où il avait été exilé, menait, après ses aventures en Perse, un train de vie des plus fastueux, jouait gros jeu et se livrait à tous les plaisirs. Il ne lui en fallut pas davantage pour se rapprocher de son ancien compagnon de folies, et pour profiter de ce rapprochement dans des vues toutes personnelles.

Anatole appréciait son intelligence et sa bravoure, et l'aimait sincèrement, tandis que Dologhow avait besoin de lui et de ses relations pour attirer dans ses filets des jeunes gens riches, ce qu'il se gardait bien, du reste, de lui laisser soupçonner. À part ces motifs d'un ordre tout spécial, il trouvait une jouis-

sance, une habitude, presque une nécessité, à diriger ainsi à sa fantaisie une volonté étrangère.

Natacha produisit sur Anatole une impression violente. En soupant après le spectacle, il détailla une à une, en connaisseur émérite, toutes les beautés de ses bras, de ses épaules, de ses pieds, de sa chevelure, et annonça son intention arrêtée de lui faire une cour assidue, sans se donner la peine de penser à ce qui pourrait en résulter pour eux deux : ces vulgaires considérations n'entraient pas dans ses habitudes.

« Elle est très jolie, mon ami, mais elle n'est pas pour nous, lui dit Dologhow.

– Je vais dire à ma sœur qu'elle l'invite à dîner, répliqua Anatole. Qu'en penses-tu ?

– Attends plutôt qu'elle soit mariée…»

– Tu sais bien que j'adore les petites filles, elles perdent la tête tout de suite.

– Prends garde, tu as déjà été attrapé par une petite fille, répondit Dologhow en faisant allusion à son mariage.

– C'est pour cela que pareille chose ne m'arrivera pas une seconde fois, » repartit Anatole en riant de bon cœur.

XII

Les Rostow ne sortirent pas le lendemain, et personne ne vint les voir. Marie Dmitrievna s'entretint longuement et en se-

cret avec le comte : ils se concertèrent sur une démarche à tenter auprès du vieux prince ; Natacha devina leur projet et en fut blessée et inquiète. Elle attendait d'heure en heure le retour du prince André, et envoya deux fois dans la journée un de leurs gens pour s'en informer. Vain espoir ! L'attente ne faisait qu'accroître son accablement, et le pénible souvenir de son entrevue avec la princesse Marie et son père ajoutait à sa fiévreuse impatience le sentiment d'une terreur indéfinissable. Il lui semblait parfois que le prince André ne reviendrait jamais, ou bien qu'il lui arriverait, à elle, quelque chose de fatal ! Il ne lui était plus possible de rêver à lui comme par le passé, car ses récentes impressions venaient aussitôt se mêler à ses pensées ; elle se redemandait pour la centième fois si elle n'avait pas été coupable, si sa fidélité était toujours la même, et elle se retraçait, en dépit d'elle-même, les moindres détails de la soirée du théâtre, les moindres nuances de la physionomie de cet homme, qui avait su lui inspirer un sentiment aussi redoutable qu'incompréhensible ! À en juger par son extérieur, elle semblait être devenue plus vive et plus gaie que jamais, tandis qu'au fond elle avait perdu son bonheur et son repos d'autrefois !

Marie Dmitrievna proposa, le dimanche matin, à tout son jeune monde d'aller à l'église de sa paroisse : « Car je n'aime pas, disait-elle, les églises à la mode, Dieu est le même partout ! Le prêtre y est excellent et officie d'une manière parfaite, le diacre aussi, et je ne vois pas que les chœurs et les morceaux d'ensemble qui se chantent ailleurs fassent ressortir davantage la sainteté du lieu !… Je n'aime pas cela… c'est se donner trop d'aises ! »

Marie Dmitrievna aimait et fêtait religieusement le dimanche ; chaque samedi, sa maison était lavée du haut en bas ; ni elle ni ses domestiques ne travaillaient le jour du Seigneur, et chacun allait entendre la messe. Elle faisait ajouter un plat de plus à son dîner, et donner de l'eau-de-vie aux gens de l'office, en y joignant pour rôti une oie, ou un petit cochon de lait.

Nulle part la solennité de ce jour ne se traduisait aussi visiblement que sur la figure large et pleine, et habituellement sérieuse, de la maîtresse de la maison.

Lorsqu'après la messe on eut servi le café dans le salon, dont les meubles étaient débarrassés de leurs housses, on vint lui annoncer que sa voiture était avancée ; drapée dans son châle des grands jours de fête, elle se leva et annonça qu'elle allait faire une visite au vieux prince Bolkonsky, afin de s'expliquer avec lui à propos de Natacha.

Bientôt après, Mme Aubert Chalmé, la fameuse couturière, vint essayer des robes à cette dernière, qui, acceptant avec joie cette diversion, se retira avec elle dans sa chambre. Au moment où, la tête penchée en arrière, elle examinait dans la psyché le dos du corsage, qui était seulement faufilé et sans manches, elle entendit la voix de son père et celle d'une dame, qu'elle reconnut, non sans une vive émotion : c'était la voix d'Hélène. Elle n'avait pas eu encore le temps de passer sa robe, que la porte s'ouvrit, et que la comtesse Besoukhow entra, plus souriante que jamais, vêtue d'une robe de velours violet à larges revers :

« Ah ! ma charmante, ma toute belle ! s'écria-t-elle, je suis venue pour dire à votre père que c'est vraiment incroyable d'être ici, et de ne voir âme qui vive… Aussi j'insiste pour que vous veniez chez moi ce soir… J'aurai quelques personnes, Mlle Georges déclamera…, et si vous ne m'amenez pas vos jolies filles, ajouta-t-elle en s'adressant au comte, qui venait d'entrer sur ses talons, je me brouillerai tout à fait avec vous. Mon mari est parti pour Tver ; sans cela, je l'aurais envoyé vous chercher… Sans faute, n'est-ce pas ?… sans faute, vers les neuf heures ? » Puis, saluant d'un signe de tête la couturière, qu'elle connaissait de longue date, et qui lui répondit par une profonde révérence, elle s'assit dans un fauteuil près de la glace, et, tout en donnant aux plis de sa belle robe un tour plein de grâce, elle continua à ba-

varder avec la plus affectueuse cordialité, à s'extasier sur la beauté de Natacha, à admirer ses nouvelles toilettes, à faire ressortir la sienne, et finit par lui conseiller d'en commander une pareille à celle qu'elle venait de recevoir de Paris : « Figurez-vous, ma charmante, qu'elle est en gaze à reflets métalliques... Mais peu importe !... vous embellissez tout ce que vous portez ! »

La figure de Natacha rayonnait de plaisir : elle se sentait renaître et recevait avec bonheur les éloges de cette aimable comtesse, qui lui avait paru, au premier abord, si imposante, si inabordable, et qui maintenant lui témoignait une bonne grâce si parfaite. Elle en avait la tête tournée ; Hélène, de son côté, était sincère, mais cette sincérité n'excluait point son arrière-pensée de l'attirer chez elle : en effet son frère l'en avait priée, et, tout en se faisant une joie de servir ses intérêts, elle y mettait toute la bonne foi imaginable. Elle avait été jalouse autrefois de Natacha à propos de Boris, mais aujourd'hui elle n'y pensait plus, et elle lui souhaitait sérieusement tout ce qu'elle désirait pour elle-même. Elle la prit à part au moment de la quitter.

« Mon frère a dîné chez nous hier, et il nous a fait mourir de rire... Il ne mange rien, ne fait que soupirer... Il est fou, amoureux fou de vous, ma belle ! »

Natacha devint pourpre à ces mots.

« Oh ! comme elle rougit, la chère enfant... vous viendrez, bien sûr ?... Si vous aimez quelqu'un, ce n'est pas une raison pour vous cloîtrer, et, à supposer que vous soyez fiancée, je suis sûre que votre futur serait charmé de savoir que vous allez dans le monde en son absence plutôt que de périr d'ennui. »

« Elle sait que je suis fiancée, se disait Natacha, et cependant elle a plaisanté de tout cela avec Pierre, avec Pierre qui est la droiture même !... Donc, il n'y a rien de mal là dedans. »

Grâce à l'influence qu'Hélène exerçait sur elle, ce qui lui avait paru effrayant jusque-là redevint tout à coup simple et naturel : « C'est une vraie grande dame, elle est charmante, et l'on voit qu'elle m'aime de tout son cœur. Pourquoi donc ne pas m'amuser un peu ? » se demandait Natacha en la regardant de ses yeux grands ouverts, qui exprimaient une vague surprise.

Marie Dmitrievna revint pour dîner : il était facile de voir, à son silence et à son air absorbé, qu'elle avait subi une défaite. Trop émue pour parler avec calme des incidents de son entrevue avec le vieux prince, elle répondit au comte que tout marchait bien, et qu'il en saurait davantage le lendemain. Seulement, quand elle apprit la visite et l'invitation de la comtesse Besoukhow, elle dit carrément qu'elle n'aimait pas à la voir chez elle, et déconseilla toute intimité de ce côté.

« Mais, ajouta-t-elle en se tournant vers Natacha, puisque tu as promis, vas-y, cela te distraira ! »

XIII

Le comte se rendit donc avec les deux jeunes filles à la soirée des Besoukhow. Bien que la société y fût très nombreuse, la majeure partie en était inconnue aux Rostow, et le comte remarqua même avec déplaisir qu'elle était presque exclusivement composée d'hommes et de femmes dont les allures se faisaient remarquer par un extrême laisser-aller. La jeunesse, parmi laquelle on voyait plusieurs Français, et entre autres Métivier, qui était devenu l'intime de la maison depuis l'arrivée d'Hélène à Moscou, faisait cercle autour de Mlle Georges. Aussi le comte prit-il, à part lui, la résolution de ne pas jouer, de ne pas quitter

ses filles, et de les emmener aussitôt que la grande artiste aurait fini de déclamer.

Anatole, qui s'était placé près de la porte pour ne pas manquer leur entrée, s'approcha d'eux, les salua, et suivit Natacha, déjà en proie à la même étrange émotion de vanité satisfaite et d'effroi indicible qu'elle avait éprouvée au théâtre.

Hélène la reçut avec force démonstrations de joie, et la complimenta très haut sur sa beauté et sa jolie toilette. Pendant que Mlle Georges était allée se costumer dans une pièce voisine, on aligna les chaises, on s'assit, et Anatole se disposait à occuper une place à côté de Natacha, lorsque le comte, qui ne quittait pas sa fille des yeux, s'en empara, et l'obligea ainsi à se mettre derrière eux.

Mlle Georges ne tarda pas à reparaître, drapée d'un châle rouge, relevé sur l'épaule, de manière à laisser voir, dans toute leur beauté, ses gros bras à fossettes ; elle s'arrêta au milieu de l'espace qui lui avait été ménagé devant l'auditoire, prit une attitude affectée, qui souleva néanmoins un murmure enthousiaste, et, jetant autour d'elle un regard profond et sombre, elle se mit à déclamer en français une longue tirade de vers, dans laquelle elle exprimait l'amour coupable qu'elle nourrissait pour son fils : enflant et baissant la voix tour à tour, tantôt elle redressait la tête d'un air superbe ; tantôt, roulant des yeux hagards, elle laissait échapper des sons rauques de sa puissante poitrine, et semblait prête à étouffer !

« Adorable ! divin ! délicieux ! » criait-on de tous côtés. Natacha, le regard fixé sur la forte tragédienne, ne voyait ni ne comprenait rien ; elle sentait seulement qu'elle était plongée de nouveau dans ce monde étrange, insensé, à mille lieues du réel, où le bien et le mal, l'extravagant et le raisonnable, se mêlaient et se confondaient. Effrayée et émue, elle attendait quelque chose.

Le monologue terminé, on se leva et l'on acclama Mlle Georges à tout rompre.

« Comme elle est belle ! dit Natacha à son père, qui essayait aussi de se frayer un chemin dans la foule jusqu'à l'éminente artiste.

– Je ne suis pas de votre avis, lorsque je vous vois…, murmura Anatole à l'oreille de Natacha, de façon à être entendu d'elle seule. – Vous êtes ravissante, et, depuis l'instant où vous m'êtes apparue, je n'ai plus…

– Allons, viens donc, Natacha, » s'écria le comte en se retournant.

Elle se rapprocha de son père et fixa sur lui un regard éperdu.

Mlle Georges récita plusieurs autres scènes, et prit ensuite congé de la société, qui fut aussitôt engagée à passer dans la grande salle.

Le comte se disposait à partir, mais Hélène vint le supplier avec tant d'insistance de ne point lui gâter le plaisir de ce petit bal improvisé, en emmenant ses filles, qu'il céda à ses prières et resta. Anatole s'empressa d'engager Natacha pour un tour de valse, et ne cessa de lui répéter, tout en lui pressant la taille et la main, qu'elle était ravissante et qu'il l'aimait. Pendant « l'écossaise » qu'ils dansèrent ensemble, il garda le silence, et sa danseuse se demanda avec stupeur si elle n'avait pas rêvé la déclaration qu'elle en avait reçue pendant la valse ; mais, à la fin de la première figure, elle sentit qu'il lui serrait de nouveau la main, et elle allait lui adresser un reproche, lorsque l'expression tendre et assurée de son regard l'arrêta tout court sur ses lèvres :

« Ne me parlez pas ainsi, je suis fiancée, j'en aime un autre, dit-elle vivement en baissant les yeux.

– Pourquoi me le dire ? repartit Anatole que cet aveu ne parut troubler en rien : – Que m'importe ? Je sais que je vous aime, et que je vous aime follement… Est-ce ma faute si vous êtes si séduisante !… À nous à faire la figure ! »

Natacha regardait autour d'elle d'un air effaré, et paraissait plus agitée que de coutume. Après « l'écossaise » vint le tour du « Grossvater » ; son père voulut l'emmener, elle le pria de la laisser danser encore, et cependant, de quelque côté qu'elle se tournât, elle se sentait sous le feu des yeux d'Anatole. Au moment où elle entrait dans la chambre de toilette des dames pour arranger un volant de sa robe qui venait de se découdre, elle fut rejointe par Hélène, qui lui reparla, en riant, de l'amour de son frère. Elles passèrent ensemble dans le boudoir à côté, Anatole s'y trouvait : sa sœur disparut, et elle se trouva seule avec lui.

« Il m'est impossible, lui dit-il d'une voix attendrie, de vous voir chez vous : me condamnerez-vous alors à ne vous voir jamais ? Je vous aime à la folie. Je ne pourrais donc jamais… » et, l'empêchant d'avancer, il pencha sa figure au-dessus de la sienne. Ses yeux brillants et passionnés plongeaient dans ceux de Natacha, qui ne pouvaient s'en détacher : « Nathalie ! murmura-t-il en pressant fortement ses mains dans les siennes… Nathalie !

– Je ne comprends rien, je ne puis rien vous dire, » sembla lui répondre le regard éperdu de Natacha… Des lèvres brûlantes effleurèrent les siennes…, mais au même instant il s'arrêta et Natacha se sentit délivrée… Le frou-frou d'une robe et un bruit de pas venaient de se faire entendre à l'entrée du boudoir… c'était Hélène ! Natacha la vit s'approcher : interdite et frémissante, elle se retourna vers lui comme pour lui demander une explication, et alla à la rencontre de la comtesse.

– Un mot, un seul mot ! » poursuivit Anatole.

Elle ralentit le pas, car elle avait hâte de lui entendre prononcer ce mot, qui éclaircirait leur situation, et qui lui permettrait enfin de répondre.

« Nathalie, un mot, un seul ! » répétait-il, ne sachant en réalité ce qu'il voulait dire. Sa sœur parut, et ils rentrèrent tous trois au salon. Les Rostow déclinèrent l'invitation au souper, et firent leurs adieux.

Natacha passa une nuit blanche, tourmentée par le problème qu'elle ne parvenait pas à résoudre : lequel des deux aimait-elle ? Assurément, elle aimait le prince André et n'avait point oublié sa vive affection pour lui..., mais elle aimait aussi Anatole, c'était indiscutable : « Autrement cela aurait-il pu avoir lieu ? aurais-je répondu l'autre soir par un sourire à son sourire ? Si je l'ai fait, c'est que je l'ai aimé tout de suite, à première vue... Cela veut donc dire qu'il est bon, généreux et beau, et que par conséquent je ne pouvais m'empêcher de l'aimer ! Qu'y faire ? J'aime l'un, et j'aime l'autre, » et elle se répétait cela mille fois, sans trouver une réponse plausible aux questions qui l'épouvantaient !

XIV

Le jour ramena les soucis et le remue-ménage habituels : on se leva, on s'habilla, on bavarda, les couturières et les modistes parurent à tour de rôle, Marie Dmitrievna sortit de son appartement et l'on se réunit enfin pour le déjeuner du matin. Natacha, les yeux agrandis par l'insomnie, cherchait à arrêter au

vol tout regard indiscret, et faisait son possible pour paraître telle que d'habitude.

Après le thé, Marie Dmitrievna s'installa dans son fauteuil, et appela à elle Natacha et le vieux comte :

« Eh bien, mes amis, tout bien pesé, voici mon conseil : hier j'ai vu, comme vous le savez, le vieux prince Bolkonsky, je lui ai parlé, et croiriez-vous qu'il a élevé la voix... mais il n'est pas facile de me fermer la bouche, je lui ai défilé tout mon chapelet.

– Qu'a-t-il dit ? demanda le comte.

– Lui, c'est un fou, il ne veut rien entendre, mais à quoi bon en parler ? Cette fillette en est déjà bien assez tourmentée. Mon conseil est donc de terminer au plus vite vos affaires, de retourner à Otradnoë, et d'y attendre...

– Non, non ! s'écria Natacha.

– Si, si ! répliqua Marie Dmitrievna. Il faut partir et attendre ! Si ton fiancé était ici, une brouille serait inévitable, tandis que, seul avec le vieux, il parviendra à le retourner comme un gant, et il ira te chercher. »

Le comte comprit la sagesse de ce plan, et l'approuva. Si le vieillard devenait plus maniable, on pourrait toujours revenir à Moscou, ou aller à Lissy-Gory ; dans le cas contraire, s'il persistait à refuser son consentement, le mariage ne pouvait avoir lieu qu'à Otradnoë.

« C'est parfaitement juste, et je regrette maintenant, continua-t-il, d'avoir mené Natacha chez eux.

– Il n’y a pas à le regretter, il aurait été difficile de ne pas lui donner ce témoignage de respect… Il ne veut pas, c’est son affaire ! Le trousseau est prêt, pourquoi attendre davantage ? Je me charge de vous envoyer les objets en retard, je regrette de vous voir partir, mais cela vaut mieux : partez, et que Dieu vous garde ! » Puis, tirant de son « ridicule » une lettre écrite par la princesse Marie, elle la remit à Natacha :

« C’est pour toi ! La pauvrette s’inquiète. Elle craint que tu ne doutes de son affection.

– C’est vrai, elle ne m’aime pas, dit Natacha.

– Quelle folie ! mais tais-toi donc ! s’écria Marie Dmitrievna avec emportement.

– Je ne m’en rapporte à personne… Je le sais, elle ne m’aime pas, repartit Natacha en prenant la lettre d’un air irrité et décidé, qui frappa Marie Dmitrievna : elle l’examina et fronça les sourcils.

– Tu me feras le plaisir, ma très chère, de ne point me contredire : ce que j’ai dit est vrai… va lui répondre. » Natacha quitta le salon sans répliquer.

La princesse Marie lui dépeignait en quelques lignes tout son chagrin du malentendu survenu entre elles, et la suppliait, quels que fussent les sentiments de son père, de croire à l’affection qu’elle portait à celle qu’avait choisie son frère, pour qui elle était prête à tout sacrifier : « Ne croyez pas, écrivait-elle, que mon père soit mal disposé envers vous ; il est vieux et malade, il faut l’excuser ; mais il est foncièrement bon, et il finira par aimer celle qui doit rendre son fils heureux. » Elle terminait sa lettre en la priant de lui indiquer l’heure où elles pourraient se voir.

Natacha s'assit et traça machinalement ces deux mots :

« Chère princesse… » Alors elle déposa la plume. Comment continuer ? Qu'avait-elle à lui dire après la soirée de la veille ?… « Oui, c'est fini, tout est changé maintenant ; il faut lui envoyer un refus… mais dois-je le faire ?… C'est horrible !… » Et, pour ne pas s'abandonner plus longtemps à ces effrayantes pensées, elle rejoignit Sonia, qui était occupée à choisir des dessins de tapisserie. Après dîner, elle reprit la lecture de la lettre de la princesse Marie : « Est-ce vraiment fini ? se disait-elle, bien fini ?… Ce passé est-il donc véritablement effacé de mon cœur ? » Elle ne méconnaissait pas la violence du sentiment qu'elle avait éprouvé pour le prince André, mais aujourd'hui elle aimait Kouraguine, et son imagination lui représentait tour à tour, et le bonheur mille fois caressé dans ses rêves qui devait être son partage, quand elle serait mariée à Bolkonsky, et les moindres incidents de la veille, dont le seul souvenir suffisait pour enflammer tout son être : « Pourquoi ne puis-je aimer les deux à la fois ? se disait-elle avec égarement : alors seulement j'aurais pu être heureuse ; tandis qu'il m'est impossible de choisir entre eux ? Comment le dirai-je, ou plutôt comment le cacher au prince André ? Dois-je dire adieu à jamais à son amour qui a si longtemps fait tout mon bonheur ? »

« Mademoiselle ! murmura la femme de chambre d'un air mystérieux. Un petit homme m'a remis cela pour vous… – et elle lui tendit une lettre : – Seulement, au nom du ciel… » Natacha prit machinalement la lettre, la décacheta, la lut, et ne comprit qu'une chose, c'est que la lettre était de « lui », de celui qu'elle aimait : « Oui, je l'aime, se dit-elle. S'il en était autrement, garderais-je entre les mains cette lettre brûlante de passion ? »

Tremblante d'émotion, elle la dévorait des yeux, et découvrait dans chaque ligne un écho de ses propres sensations…

Cette lettre, faut-il l'avouer, avait été composée par Dologhow : elle commençait ainsi :

« Mon sort s'est décidé hier soir : être aimé de vous, ou mourir !... Je n'ai pas d'autre issue !... » Anatole lui disait ensuite que ses parents, à elle, ne consentiraient pas à lui donner sa main, à cause de certaines raisons secrètes, qu'il ne pouvait dévoiler qu'à elle seule, mais que, si elle l'aimait, il lui suffirait de dire oui, et qu'aucune force humaine ne pourrait mettre alors obstacle à leur bonheur... L'amour triomphe de tout !... Il l'enlèverait et l'emmènerait au bout du monde !

– Oui, je l'aime ! » se répéta Natacha en relisant pour la vingtième fois ces phrases brûlantes, et en se pénétrant de plus en plus de l'ardeur dont elles étaient empreintes.

Marie Dmitrievna, qui avait été invitée chez les Arharow, proposa aux jeunes filles de l'accompagner ; mais Natacha prétexta une migraine, et se retira chez elle.

XV

Sonia revint fort tard de chez les Arharow : en entrant chez Natacha, elle fut toute surprise de la voir endormie sur le canapé, toute habillée. Une lettre décachetée était sur la table à côté d'elle et frappa sa vue : elle la prit et la parcourut, en jetant par intervalles un regard stupéfait sur la dormeuse, et en cherchant en vain une explication sur ses traits. Son visage était calme et heureux, tandis que Sonia, pâle, tremblante de terreur, et pressant son cœur de ses deux mains pour ne pas suffoquer, tombait dans un fauteuil et fondait en larmes.

« Comment n'ai-je rien vu ? se disait-elle ; comment cela a-t-il pu aller jusque-là ? N'aime-t-elle donc plus son fiancé ?… Et ce Kouraguine ? Mais c'est un misérable, il la trompe, c'est évident. Que dira Nicolas, ce bon et noble Nicolas, lorsqu'il saura tout ? C'est donc là ce que cachait le trouble de sa figure avant-hier, hier et aujourd'hui ?… Mais elle ne peut l'aimer, c'est impossible. Elle aura décacheté la lettre sans se douter de qui elle lui venait, elle en aura été offensée, bien sûr… » Sonia essuya ses larmes, s'approcha de Natacha, l'examina encore une fois, et l'appela doucement.

Natacha se réveilla en sursaut.

« Ah ! te voilà de retour ! » dit-elle, et elle l'embrassa avec effusion ; mais, remarquant aussitôt le trouble de son amie, sa figure trahit l'embarras et la défiance : « Sonia, tu as lu la lettre ?

– Oui, murmura Sonia.

– Sonia, dit-elle avec un sourire plein de bonheur et de joie, je ne puis te le cacher plus longtemps ! Sonia, Sonia, ma petite âme, nous nous aimons ; tu vois, il me l'écrit. »

Sonia n'en pouvait croire ses oreilles.

« Bolkonsky ? dit-elle.

– Sonia, Sonia, si tu pouvais comprendre combien je suis heureuse… Mais tu ne sais pas ce que c'est que l'amour.

– Oh ! Natacha !… et l'autre, est-il donc déjà oublié ? » Natacha l'écoutait sans avoir l'air de la comprendre : « Quoi ! tu romps avec le prince André ?

– Ah oui ! je disais bien que tu n'y comprenais rien !... écoute-moi, répliqua Natacha avec emportement.

– Non, je ne le croirai jamais, répéta Sonia, et j'avoue que je n'y comprends rien... Comment ! pendant toute une année tu aimes un galant homme, et puis tout à coup... Mais lui, tu ne l'as vu que trois fois... C'est impossible, je ne te crois pas, tu veux te moquer de moi ! Comment ! en trois jours oublier tout ?...

– Trois jours ? Mais il me semble qu'il y a cent ans que je l'aime..., que je n'ai jamais aimé que lui. Mets-toi là, et écoute. » Alors elle l'attira à elle, en l'embrassant de force : « J'avais souvent entendu dire, et toi aussi sans doute, qu'un pareil amour existait, mais je ne l'avais pas encore éprouvé... il est tout différent de l'autre ! À peine l'ai-je entrevu, que j'ai deviné en lui mon maître, je me suis sentie son esclave ! il m'a fallu l'aimer ! Oui, son esclave ! Quoi qu'il m'ordonne, je le ferai... Tu ne comprends pas cela ? Ce n'est pas ma faute !

– Mais penses-y donc !... Je ne peux laisser les choses se passer ainsi... et cette lettre reçue en cachette ? Comment as-tu pu l'accepter ? poursuivit Sonia, qui ne pouvait parvenir à dissimuler ni sa frayeur ni sa répugnance.

– Je n'ai plus de volonté, je te l'ai dit, je l'aime, c'est tout ? s'écria Natacha avec une exaltation croissante, où se mêlait cependant une certaine crainte.

– S'il en est ainsi, j'empêcherai cela, je te le jure, je dirai tout. » Et des larmes jaillirent des yeux de Sonia.

– Au nom du ciel, ne le fais pas... Si tu en parles, je ne te connais plus... Tu veux donc mon malheur, tu veux que l'on nous sépare !... »

Sonia eut honte et pitié de sa terreur : « Qu'y a-t-il eu entre vous ? Que t'a-t-il dit ? Pourquoi ne vient-il pas ici, chez nous ?

– Sonia, je t'en supplie, dit Natacha sans répondre à sa question, ne me tourmente pas ; au nom du ciel, rappelle-toi que personne ne doit se mêler de cela, car je me suis confiée à toi.

– Mais pourquoi tous ces mystères ? Pourquoi ne demande-t-il pas tout simplement ta main ? Le prince André t'a laissée entièrement libre d'en disposer… As-tu pensé, as-tu cherché à découvrir quelles sont « les raisons secrètes » de sa conduite ? »

Natacha, stupéfaite, fixa ses regards sur Sonia ; cette question se présentait à elle pour la première fois, elle ne savait qu'y répondre :

« Ses raisons secrètes ? répéta-t-elle… il y en a, voilà tout ! »

Sonia soupira et secoua la tête :

« Si ses raisons étaient bonnes… » dit-elle. Natacha, devinant ce qu'elle allait dire, l'interrompit vivement.

« Sonia, on ne doit pas douter de lui, on ne le doit pas !

– Est-ce qu'il t'aime ?

– S'il m'aime ? répliqua Natacha en souriant avec mépris à l'aveuglement de son amie. Tu as lu sa lettre, tu l'as lue et tu le demandes ?…

– Mais si c'est un homme sans honneur ?…

– Lui, sans honneur ?… tu ne le connais pas !

– Si c'est un galant homme, reprit Sonia avec énergie, il doit déclarer ses intentions, ou cesser de te voir ; et, si tu ne le lui dis pas, c'est moi qui m'en charge : je lui écrirai et je raconterai tout à papa !

– Mais je ne puis pas vivre sans lui ! s'écria Natacha.

– Je ne comprends ni ta conduite ni tes paroles. Pense à ton père, à Nicolas !

– Je n'ai besoin de personne, je n'aime personne que lui ! Comment oses-tu le traiter d'homme sans honneur ? Ne sais-tu donc pas que je l'aime ? Va-t'en, je ne veux pas me brouiller avec toi… Va-t'en, va-t'en, je t'en supplie ; tu vois dans quel état tu me mets !… » Sonia sortit précipitamment de la chambre ; les sanglots l'étouffaient.

Natacha s'approcha de la table, et écrivit sans hésitation à la princesse Marie la réponse que, le matin encore, il lui avait été impossible de composer. Elle lui exposait en deux mots que, le prince André lui ayant laissé toute liberté d'action, elle profitait de sa générosité ; qu'après y avoir mûrement réfléchi, elle la priait d'oublier le passé, de lui pardonner ses torts, si elle en avait eu envers elle, et lui déclarait qu'elle ne serait jamais la femme de son frère. Tout, dans cet instant, lui paraissait simple, clair, et d'une exécution facile.

Le vendredi suivant fut fixé pour le départ des Rostow, qui retournaient à la campagne, et le mercredi, le comte, accompagné d'un acheteur, se rendit dans son bien près de Moscou.

Ce même jour Sonia et Natacha, invitées à un grand dîner chez les Karaguine, y furent chaperonnées par Marie Dmitriev-

na. Anatole s'y trouvait, et Sonia remarqua que Natacha lui parla d'une façon mystérieuse, et que son agitation s'accrut pendant le dîner. Natacha, à leur retour, alla au-devant de l'explication attendue par Sonia :

« Eh bien, Sonia, » commença-t-elle d'une voix insinuante, comme font les enfants quand ils veulent qu'on leur fasse un compliment. Apprends donc que nous nous sommes expliqués tout à l'heure… toi qui disais sur son compte tant d'absurdités.

– Et après, qu'en est-il résulté ? Je suis bien aise, Natacha, de voir que tu n'es pas fâchée contre moi ! Dis-moi la vérité ! »

Natacha se prit à réfléchir :

« Ah ! Sonia, si tu pouvais le connaître comme je le connais, moi ! Il m'a dit… il m'a demandé de quel genre était mon engagement avec Bolkonsky, et il a été si heureux d'apprendre qu'il dépendait de moi de le rompre ! »

Sonia soupira :

« Mais, tu n'as pas encore rompu…

– Et si je l'avais fait, si tout était fini entre Bolkonsky et moi ? Pourquoi donc as-tu si mauvaise opinion de moi ?

– Je n'ai pas mauvaise opinion de toi ; seulement je n'y comprends rien…

– Attends, tu vas tout comprendre, et tu verras quel homme c'est, tu verras ! »

Mais Sonia ne se laissait point influencer par la feinte douceur de Natacha ; elle devenait au contraire plus sévère et plus sérieuse à mesure que son amie y mettait plus de câlinerie.

« Natacha, dit-elle, tu m’avais priée de ne plus t’en parler, c’est toi qui es revenue sur ce sujet, j’ai donc le droit de te dire que je ne crois pas en lui ! Pourquoi encore tous ces mystères ?

– Encore le même soupçon ! reprit Natacha.

– J’ai peur pour toi.

– De quoi as-tu peur ?

– J’ai peur que tu ne te perdes, poursuivit Sonia avec fermeté, quoique effrayée elle-même de ses paroles. La figure de Natacha prit une expression méchante.

– Eh bien, oui, je me perdrai, je me perdrai le plus tôt possible : cela ne vous regarde pas, c’est moi qui en pâtirai, et pas vous, n’est-ce pas… ? Laisse-moi, laisse-moi, je te déteste, tu es mon ennemie pour toujours !» Et à ces mots elle quitta la chambre, et évita, le lendemain, avec soin de voir Sonia et de lui parler. Marchant à grands pas dans son appartement, elle essayait en vain de fixer son attention sur un travail quelconque : l’émotion qui la travaillait intérieurement se lisait sur ses traits fatigués, et il s’y mêlait un sentiment inavoué de culpabilité.

Malgré tout ce que cette tâche avait de pénible pour elle, Sonia ne la quitta pas des yeux tout le temps qu’elle resta auprès d’une des fenêtres du salon ; elle semblait attendre quelqu’un ou quelque chose, car elle la vit faire un signe à un militaire qui passait en traîneau, et que Sonia supposa devoir être Anatole.

Elle redoubla de surveillance, et remarqua l’excitation inaccoutumée de Natacha pendant le dîner et la soirée ; visiblement préoccupée, elle répondait de travers à tout ce qu’on lui disait, n’achevait pas les phrases qu’elle avait commencées, et riait sans raison et à tout propos.

Sonia aperçut après le thé du soir une femme de chambre qui entrait chez Natacha d'un air mystérieux ; revenant sur ses pas, elle appliqua son oreille au trou de la serrure, et devina qu'une nouvelle lettre venait de lui être remise ; comprenant soudain que Natacha cachait un projet inavouable, décidée à l'exécuter peut-être dans quelques heures, elle frappa violemment à la porte, mais n'obtint aucune réponse : « Elle va fuir avec lui, elle en est capable, se disait-elle avec désespoir. Elle était triste aujourd'hui, mais résolue, et l'autre jour elle a pleuré en prenant congé de son père… C'est bien cela : elle fuira avec lui, mais que dois-je faire ?… Le comte est absent !… Écrire à Kouraguine, lui demander une explication, mais pourquoi me répondrait-il ? Écrire à Pierre, comme l'avait demandé le prince André en cas de malheur, mais n'a-t-elle pas déjà rompu avec Bolkonsky, car hier soir elle a envoyé sa réponse à la princesse Marie ! Mon Dieu, que faire ? Parler à Marie Dmitrievna, dont la confiance en Natacha est si entière, ce serait une délation !… Quoi qu'il en soit, c'est à moi d'agir, se disait-elle en poursuivant ces réflexions dans le sombre couloir, c'est à moi de prouver ma reconnaissance pour les bienfaits dont ils m'ont comblée, et mon affection pour Nicolas… Dussé-je ne pas bouger de trois nuits, je ne dormirai pas, je l'empêcherai de force de sortir, je ne laisserai pas le déshonneur et la honte entrer dans la famille ! »

XVI

Anatole demeurait chez Dologhow depuis quelque temps. Le plan de l'enlèvement de Natacha avait été combiné par ce dernier, et devait s'exécuter le jour même où Sonia faisait serment de ne pas la perdre de vue. Natacha, de son côté, avait promis de se trouver à dix heures du soir à la porte de l'escalier

dérobé, afin de rejoindre Kouraguine, qui l'y attendrait, pour l'emmener dans une troïka, à soixante verstes de Moscou, au village de Kamenka. Là un prêtre interdit devait les marier ; après cette cérémonie dérisoire, un second relais de chevaux les conduirait plus loin sur la route de Varsovie, où ils espéraient prendre la poste à la première station, et passer ensuite la frontière.

Anatole s'était muni d'un passeport, d'un permis pour la poste et de vingt mille roubles, que lui avaient procurés Dologhow et sa sœur.

Les deux témoins, Gvostikow, ex-clerc de chancellerie, et Makarine, hussard en retraite, sans volonté aucune, mais complètement dévoués à Kouraguine, prenaient le thé dans la première pièce, pendant que dans le grand cabinet voisin, dont les murs étaient recouverts de haut en bas de tapis persans, de peaux d'ours et d'armes de toutes sortes, le maître du logis, vêtu d'un « bechmel[16] » de voyage, les pieds chaussés de bottes montantes, assis devant un bureau ouvert, revoyait les factures, comptait les assignats alignés en paquets, et inscrivait des chiffres sur une feuille volante :

« Il faudra bien donner deux mille roubles à Gvostikow ?

– Donne-les, dit Anatole en rentrant de la pièce du fond, où un valet de chambre français emballait leurs effets.

– Quant à Makarka (c'était le petit nom donné à Makarine), il est désintéressé, et se jettera au besoin pour toi dans le feu. C'est fini, les comptes sont réglés… est-ce bien cela ? ajouta Dologhow en lui tendant la feuille.

---

[16] Vêtement oriental. (*Note du Traducteur*.)

– Mais sans doute, c'est bien cela, » répliqua Anatole, qui ne l'avait pas écouté, et dont les yeux souriants regardaient devant lui sans rien voir.

Dologhow referma le bureau :

« Sais-tu… lui dit-il d'un air moqueur, renonce à tout cela ; il en est temps encore.

– Imbécile ! repartit Anatole, ne dis donc pas de bêtises ; si tu savais…, mais le diable seul sait ce qui en est.

– Vrai, n'y pense plus, je te parle sérieusement… ce n'est pas une plaisanterie que tu entames là !

– Ne vas-tu pas encore me taquiner ? Va-t'en au diable !… – et Anatole fronça le sourcil : – Je n'ai plus le temps d'écouter tes sornettes. »

Dologhow le regarda d'un air hautain :

« Voyons, je ne plaisante pas… écoute ! »

Anatole revint sur ses pas en faisant un visible effort pour lui prêter attention, et par égard pour son ami, dont il subissait malgré lui l'influence.

« Écoute-moi, je t'en prie, pour la dernière fois. Pourquoi plaisanterais-je ? T'ai-je mis des bâtons dans les roues ? N'est-ce pas moi, au contraire, qui t'ai arrangé tout cela, qui t'ai déniché le prêtre interdit, qui ai obtenu le passeport, qui ai trouvé de l'argent ?

– Eh bien, je t'en remercie ; crois-tu donc que je ne t'en sois pas reconnaissant ? » Et il embrassa Dologhow.

– Je t'ai aidé, mais je te dois la vérité : l'entreprise est dangereuse, et, en y réfléchissant bien, elle est absurde ! Tu l'enlèveras ? à merveille. Après ? Le secret transpirera, on apprendra que tu es marié, et tu seras poursuivi au criminel !

– Folies, folies que tout cela, je te l'avais pourtant bien expliqué, » reprit Anatole, et avec cette complaisance que les intelligences bornées mettent à revenir sur leurs arguments, il lui répéta pour la centième fois toutes les raisons qu'il lui avait déjà débitées : « Ne t'ai-je pas dit : premièrement, que si le mariage est illégal, ce n'est pas moi qui en répondrai ; et secondement, que s'il est légal, c'est bien indifférent, puisque personne à l'étranger n'en saura rien… N'est-ce pas cela ? Et maintenant, plus un mot là-dessus !

– Crois-moi, renonces-y ! Tu t'engageras et…

– Au diable ! s'écria Anatole en se prenant la tête à deux mains. Vois un peu comme il bat ! » Et, saisissant la main de son ami, il l'appliqua sur son cœur : « Ah ! quel pied, mon cher, quel regard !… Une vraie déesse ! »

Les yeux effrontés et brillants de Dologhow le regardaient avec ironie :

« Et lorsque l'argent sera épuisé, alors…

– Alors, répéta Anatole légèrement interdit par cette perspective inattendue. Eh bien ! alors, je n'en sais rien… Mais assez causé ! Il est l'heure ! » ajouta-t-il en tirant sa montre, et il passa dans la pièce voisine. « En aurez-vous bientôt fini ? » dit-il en s'adressant avec colère aux domestiques.

Dologhow serra l'argent, appela un valet de chambre, lui ordonna de servir n'importe quoi avant le départ, et alla ensuite rejoindre Makarine et Gvostikow, en laissant là Anatole, qui,

étendu sur le divan de son cabinet, souriait amoureusement dans le vague et murmurait des paroles sans suite.

« Viens donc prendre quelque chose ! lui cria-t-il de loin.

– Je n'ai besoin de rien, répondit Anatole.

– Viens, Balaga est arrivé ! »

Anatole se leva et entra dans la salle à manger. Balaga était un cocher de troïka, très réputé dans son métier, et qui leur avait constamment fourni des chevaux. Depuis six ans qu'il connaissait les deux amis, que de fois ne l'avait-il pas mené au petit jour de Tver à Moscou et ramené de Moscou à Tver la nuit suivante, lorsque Anatole y était en garnison ! Que de fois ne les avait-il pas conduits en nombreuse compagnie de bohémiennes et de petites dames ! Combien n'avait-il pas crevé à leur service de chevaux de prix, et écrasé de passants et d'izvotchiks ? Ses maîtres, comme il les appelait, le délivraient toujours des griffes de la police ; parfois, il est vrai, ils le rossaient, et ils l'oubliaient des nuits entières à la porte pendant leurs orgies ; mais, en revanche, parfois aussi ils lui versaient à flots du champagne et du madère, son vin favori. Il était dans leurs secrets et connaissait sur leur compte bien des histoires qui eussent valu la Sibérie à tout autre qu'eux… Aussi, que de milliers de roubles lui avaient passé par les mains ? Il les aimait à sa façon ; il aimait surtout avec frénésie cette course vertigineuse de dix-huit verstes à l'heure. Il aimait à culbuter les izvotchiks, à acculer les piétons dans le fossé, à lancer un coup de fouet en passant à un paysan qui se rejetait de côté plus mort que vif, à parcourir avec une vitesse extravagante les rues enchevêtrées de Moscou, et enfin à s'entendre talonner par les cris sauvages de leurs voix enrouées et avinées : « Oui, se disait-il avec orgueil, ce sont là de véritables seigneurs ! »

Anatole et Dologhow, de leur côté, faisaient grand cas de son talent de cocher, et ils l'aimaient par conformité de goûts. Balaga marchandait toujours avec tout le monde, prenait vingt-cinq roubles pour une promenade de deux heures, ne daignait que rarement conduire lui-même, et se faisait le plus souvent remplacer par ses aides. Mais avec ses « maîtres » il y allait de sa personne, et sans fixer de prix. Seulement, lorsqu'il apprenait par le valet de chambre que l'argent affluait à la maison, il venait chez eux plusieurs fois par mois le matin, et, après les avoir salués jusqu'à terre, les suppliait de le tirer d'embarras en lui avançant un ou deux milliers de roubles, jusqu'à ce qu'un beau jour on eût fait droit à sa requête.

Il avait vingt-sept ans : de petite taille, les cheveux roux, la figure rouge, le cou gros, le nez camus, des yeux brillants, une barbiche au menton, il portait un caftan en drap gros-bleu très fin, doublé de soie, et par-dessus, un vêtement fourré.

Il se signa en entrant, le visage tourné vers l'angle de droite, il tendit ensuite à Dologhow sa main hâlée :

« Salut à Fédor Ivanovitch, lui dit-il.

– Bonjour, mon ami.

– Salut à Votre Excellence, ajouta-t-il en s'adressant à Anatole et en lui tendant aussi la main.

– Écoute, Balaga, m'aimes-tu ?… Je te le demande ? – dit ce dernier en lui tapant sur l'épaule. – Eh bien, prouve-le-moi aujourd'hui !… Avec quels chevaux es-tu venu, dis ?…

– J'ai fait ce que vous m'avez ordonné : j'ai attelé les vôtres, les furieux !

– C'est bon, et tu n'hésiterais pas à les crever, pourvu qu'ils franchissent la distance en trois heures ?

– Mais si je les crève, comment marcherons-nous ? répondit Balaga en souriant de son mot.

– Je te casserai la mâchoire, tu entends… pas de plaisanteries ! s'écria Anatole en roulant de gros yeux.

– Pourquoi ne pas plaisanter ? On dirait vraiment que je suis homme à me ménager pour « mes maîtres »… On les lancera à fond de train, voilà tout !

– Vrai ? dit Anatole, alors assieds-toi !

– Assieds-toi donc, répéta Dologhow.

– Je resterai debout, Fédor Ivanovitch.

– Assieds-toi, et pas de bêtises, » reprit Anatole en lui versant un grand verre de madère. Les yeux de Balaga brillèrent à la vue de son vin bien-aimé. Après l'avoir d'abord refusé par politesse, il finit par l'avaler d'un seul coup et s'essuya la bouche avec le mouchoir de soie rouge chiffonné qu'il portait toujours dans le fond de son bonnet fourré.

« Quand partons-nous, Excellence ?

– Mais…, – Anatole regarda à sa montre – tout à l'heure ! Fais attention, Balaga, au moins pas de retard !

– Tout dépendra du départ, petit père ; s'il se fait heureusement, alors… Ne vous ai-je pas mené une fois, en sept heures, de Tver ici ? Tu ne l'as pas oublié, Excellence ?

– Figure-toi, dit Anatole en se souvenant avec bonheur de cette course, et en se tournant vers Makarine, qui le regardait avec une tendre vénération… Figure-toi qu'il m'a mené, un jour de Noël, de Tver ici avec une telle vitesse, que la respiration nous manquait… nous ne courions pas, je te le jure, nous volions… et ne voilà-t-il pas que nous tombons sur une file de chariots et que nous sautons par-dessus les deux derniers !

– Mais aussi quels chevaux ! J'avais attelé ensemble deux jeunes timoniers avec l'alezan clair, et, ma parole, Fédor Ivanovitch, poursuivit Balaga, ces fous furieux ont volé pendant soixante verstes à travers les airs. Pas moyen de les retenir, mes doigts se raidissaient de froid… Je jette les rênes… Tiens-toi bien, Excellence, que je crie, et je culbute dans le traîneau !… Il n'y avait plus qu'à les laisser faire et à nous cramponner de notre mieux…, et nous volâmes ainsi trois heures durant. Le cheval de volée de gauche seul en est crevé ! »

XVII

Anatole sortit un moment, et revint bientôt, vêtu d'une petite pelisse retenue à la taille par une ceinture en cuir avec des ornements en argent, et coiffé d'un bonnet garni de zibeline, posé de côté d'un air crâne, qui seyait à merveille à sa belle figure. Il se regarda dans la glace, se retourna et saisit un verre rempli de vin :

« Eh bien, mon cher Dologhow ! adieu, et merci pour tout ce que tu as fait ; adieu, vous aussi, mes chers compagnons de jeunesse, adieu ! »

Anatole savait fort bien qu'ils se disposaient tous à l'accompagner, mais il tenait à rendre cette scène attendrissante et solennelle. Il parlait haut, lentement, la poitrine tendue avant, et se balançait sur une jambe :

« Prenez des verres, toi aussi, Balaga… Oui, compagnons de ma jeunesse, nous avons vécu, nous nous sommes amusés, nous avons fait des folies ensemble ; et maintenant, quand nous reverrons-nous ? Je vais à l'étranger. Adieu, mes enfants… À votre santé, hourra !… » Et, avalant d'un trait le contenu de son verre, il le jeta à terre, où il se brisa en mille morceaux.

« À votre santé ! » dit Balaga en vidant le sien à son tour et en essuyant sa barbiche avec son mouchoir.

Makarine, les larmes aux yeux, embrassait Anatole :

« Ah ! prince, quel chagrin de nous séparer, murmurait-il, quel chagrin !

– En route, en route ! s'écria Anatole… Un moment ! ajouta-t-il en voyant Balaga se diriger vers la sortie : fermez bien les portes, et asseyons-nous[17]. » On les ferma et l'on s'assit… « Voilà qui est fait, et maintenant, mes enfants, en route ! » répéta-t-il en se levant.

Joseph, le domestique, lui présenta sa sacoche et son sabre, et tous passèrent dans le vestibule.

« Où est la pelisse ? demanda Dologhow. Hé, Ignatka ! va demander à Matrena Matféïevna la pelisse de zibeline ; entre nous, je crains qu'elle ne l'emporte, ajouta-t-il plus bas… Tu verras, elle va accourir plus morte que vive sans rien mettre sur ses

---

[17] Usage superstitieux, destiné en Russie à porter bonheur au voyage. (*Note du traducteur*.)

épaules, et, si tu t'attardes, il y aura des pleurs, papa et maman feront leur apparition… : aussi, prends bien vite la fourrure et fais-la mettre dans le traîneau. »

Le domestique revint avec une pelisse doublée de renard ordinaire.

« Imbécile ! je t'ai dit celle de zibeline ! Hé, Matrëchka, » s'écria-t-il avec tant de force, que sa voix retentit jusqu'au fond de l'appartement.

Une jolie bohémienne, maigre et pâle, avec des yeux d'un noir de jais, des cheveux bouclés à reflets aile de corbeau, enveloppée d'un châle rouge, se précipita dans l'antichambre en apportant la fourrure de zibeline.

« Eh bien, quoi ! la voici, prenez-la, je ne la regrette pas, » dit-elle d'un ton plaintif, en contradiction avec ses paroles ; elle était intimidée à la vue de son maître.

Dologhow lui jeta sur les épaules la pelisse de renard et l'en enveloppa :

« Comme cela d'abord, dit-il en relevant le collet, et comme cela ensuite, ajouta-t-il en le faisant retomber sur sa tête, de façon à ne laisser qu'un peu de sa figure à découvert… et enfin comme cela !… » Et il poussa vers elle Anatole, qui lui appliqua un baiser sur les lèvres.

« Adieu, Matrëchka, c'est fini de mes folies ici ! ma petite colombe, adieu, et souhaite-moi bonne chance !

– Que le bon Dieu vous donne du bonheur, beaucoup de bonheur, » répondit-elle avec son accent bohémien.

Deux troïkas, tenues par deux jeunes cochers, stationnaient devant la maison : Balaga monta dans le premier traîneau, leva haut les bras, et se mit, sans se hâter, à rassembler les rênes. Anatole et Dologhow s'assirent derrière lui. Makarine, Gvostikow et le domestique prirent place dans le second.

« Est-ce prêt ? demanda Balaga… Laissez aller ! » cria-t-il en enroulant les rênes autour de sa main, et les troïkas partirent, en les emportant à fond de train le long du boulevard Nikitski.

« Hé, gare, gare ! » criaient les cochers à pleins poumons. Sur la place Arbatskaïa, une des troïkas accrocha une voiture : il y eut un craquement suivi d'un cri, mais elle continua sa course effrénée, jusqu'au moment où Balaga, d'un vigoureux coup de poignet, arrêta tout court les chevaux, au carrefour des Vieilles-Écuries.

Anatole et Dologhow mirent pied à terre sur le trottoir et s'approchèrent d'une grande porte cochère. Ce dernier siffla, on lui répondit, et une fille de service accourut à sa rencontre.

« Entrez par ici, dans la cour, autrement on vous verra ; elle va venir ! » lui dit-elle. Dologhow s'arrêta devant la porte cochère, pendant qu'Anatole, suivant la fille, tournait l'angle de la maison ; il venait de franchir les quelques marches du perron, lorsque le grand laquais de Marie Dmitrievna se dressa tout à coup devant lui.

« Ma maîtresse vous attend, lui dit-il de sa voix de basse.

– Qui ? ta maîtresse ?… Que me veux-tu ? murmura Anatole haletant.

– Venez, elle m'a donné l'ordre de vous amener près d'elle.

– Kouraguine, filons !… nous sommes trahis ! » lui cria Dologhow, qui luttait corps à corps avec le dvornik, pendant que celui-ci s'efforçait de fermer la petite porte. Se dégageant enfin de son étreinte, et saisissant le bras d'Anatole, qui revenait à lui en courant, il l'entraîna au dehors, et s'élança avec lui dans la direction de leurs traîneaux.

XVIII

Marie Dmitrievna avait surpris dans le corridor la pauvre Sonia tout en larmes, l'avait confessée, et était allée aussitôt trouver Natacha en tenant à la main la réponse qu'elle avait adressée à Anatole, et qu'elle venait d'intercepter :

« Vilaine créature !… créature sans vergogne ! pas un mot, je ne veux rien entendre !… » Et, repoussant Natacha, qui suivait d'un œil sec tous ses mouvements, elle prit la clef et l'enferma à double tour. Appelant ensuite le dvornik, elle lui ordonna de laisser entrer dans la cour les personnes qui se présenteraient dans la soirée, de fermer derrière elles les issues, et de les lui amener au salon.

Lorsque Gavrilo vint lui annoncer qu'ils s'étaient enfuis, elle se leva, les sourcils froncés, et se mit à arpenter la chambre, les mains croisées derrière le dos, et réfléchissant à ce qui lui restait à faire. Vers minuit, tirant la clef de sa poche, elle retourna auprès de Natacha ; Sonia sanglotait à la même place :

« Marie Dmitrievna, de grâce, laissez-moi entrer chez elle ! »

Mais Marie Dmitrievna ouvrit la porte sans lui répondre et entra d'un pas résolu.

Sonia la suivit.

« C'est laid, c'est mal, se conduire ainsi sous mon toit, mais j'aurai pitié de son père, et je ne dirai rien, » se disait-elle en s'approchant de Natacha, qui était couchée sur le canapé, comme elle l'avait laissée. Natacha ne se retourna pas : ses sanglots étouffés trahissaient seuls l'émotion qui secouait tout son être.

« C'est bien, c'est joli ! dit Marie Dmitrievna, donner des rendez-vous à son amant dans ma maison !… Tu t'es couverte de honte comme la dernière des filles, et si je m'écoutais…, mais je veux ménager ton père, je ne lui en dirai pas un mot ! Heureusement pour lui qu'il s'est enfui, mais je saurai le découvrir ! ajouta-t-elle d'une voix dure… tu m'entends ?… » Et, s'asseyant à côté de Natacha, elle passa sa large main sous la tête de la jeune fille, et la força à se retourner de son côté. Sonia et Marie Dmitrievna furent saisies à la vue de son visage : ses yeux étaient secs et brillants, ses lèvres serrées, ses joues creuses.

« Laissez-moi, tout m'est égal, je mourrai !… » Et, se dégageant avec une violence sauvage, elle reprit sa première position.

« Nathalie, poursuivit Marie Dmitrievna, je te veux du bien ; reste couchée, reste ainsi, si cela te plaît : je ne te toucherai pas, mais écoute… : je ne te redirai pas à quel point je te trouve coupable, tu le sais, mais que dirai-je à ton père, qui sera ici demain ? »

Natacha ne répondit que par un sanglot.

« Il l'apprendra, bien sûr, ainsi que ton frère et ton fiancé !

– Je n’ai plus de fiancé, je l’ai refusé ! s’écria Natacha avec colère.

– Peu importe ! reprit Marie Dmitrievna. Que diront-ils, eux ? Je connais ton père… il est capable de le provoquer ! Et alors qu’arrivera-t-il ?

– Laissez-moi, laissez-moi ! Pourquoi avez-vous tout dérangé, pourquoi ? Qui vous en avait priée ? » Et Natacha, élevant la voix, se souleva en jetant un regard farouche à Marie Dmitrievna.

« Mais où donc en voulais-tu venir ? répliqua celle-ci, qui ne se contenait plus… T’enfermait-on à triple tour ? Qui l’empêchait, lui, de te voir chez moi ? Pourquoi t’enlever comme une bohémienne ? Tu crois donc qu’on ne t’aurait pas rattrapée ?… Quant à lui, c’est un vaurien, un scélérat !

– Il vaut mieux que vous tous ! Si vous ne m’aviez pas empêchée… Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi tout cela ? Allez-vous-en, allez-vous-en ! » Et elle pleurait avec ce désespoir sans bornes auquel s’abandonnent ceux qui sentent qu’ils sont eux-mêmes la cause de leur malheur.

Marie Dmitrievna essaya de la calmer, mais Natacha, se redressant tout à coup et retombant sur le canapé, s’écria : « Sortez, sortez, vous me méprisez, vous me détestez ! »

Marie Dmitrievna tint bon, et continua à la sermonner et à lui répéter combien il était urgent de cacher ce déplorable scandale à son père, et que personne n’en saurait rien si elle consentait à ne pas se trahir. Natacha ne disait mot, ses larmes cessèrent, et le frisson et le tremblement de la fièvre s’emparèrent d’elle. Marie Dmitrievna lui glissa un oreiller sous la tête, la couvrit de deux couvertures bien chaudes, et la quitta, persua-

dée qu'elle finirait par s'endormir. Mais le sommeil ne lui vint pas : ses yeux restèrent grands ouverts et fixes, son visage conserva une pâleur mate, elle ne versa plus une larme, et Sonia, qui s'approcha d'elle à plusieurs reprises pendant cette longue nuit, ne put en tirer un seul mot.

Le comte revint le lendemain pour l'heure du déjeuner. Il était de très belle humeur : sa vente ayant été heureusement terminée, rien ne le retenait plus à Moscou, et il avait hâte d'aller retrouver la comtesse, qui lui manquait. Marie Dmitrievna lui annonça que, sa fille s'étant trouvée sérieusement malade la veille, elle avait fait venir un médecin, et que d'ailleurs elle allait maintenant beaucoup mieux. Natacha gardait la chambre : assise à la croisée, les lèvres serrées, les yeux secs et fiévreux, elle suivait des yeux, avec une curiosité inquiète, les voitures et les piétons, et se retournait vivement chaque fois quelqu'un entrait chez elle. Elle attendait évidemment des nouvelles d'Anatole, elle espérait le voir arriver ou en recevoir un mot !

Le bruit des pas de son père la fit tressaillir, mais, à sa vue, l'expression de sa figure, un moment émue, redevint froide et irritée : elle ne se leva même pas.

« Qu'as-tu, mon ange, tu es malade ? lui dit-il.

– Oui, » répondit-elle après quelques instants de silence. Ses questions furent pleines de sollicitude, et il lui demanda si son abattement n'avait pas pour cause quelque pénible différend survenu entre elle et son fiancé : elle le rassura, et le pria de ne pas s'en préoccuper. Marie Dmitrievna lui confirma ces assurances. Cependant le comte ne fut dupe, ni de la prétendue maladie de sa fille, ni du changement qui s'était opéré en elle, ni du trouble des visages de Marie Dmitrievna et de Sonia : il devina qu'un grave événement avait dû se passer en son absence, mais la crainte d'apprendre qu'il n'était pas à l'honneur de sa fille, et de compromettre son insouciante gaieté, l'empêcha de

questionner ; il se rassura, se persuada qu'il n'y avait là rien d'important, et se borna à regretter qu'une raison de santé retardât de quelques jours leur départ pour la campagne.

XIX

Pierre, depuis l'arrivée de sa femme à Moscou, projetait de s'en absenter afin de ne pas rester plus longtemps sous le même toit qu'elle ; la vive impression que Natacha avait produite sur lui, dans ces derniers temps, contribua également à précipiter l'exécution de son projet. Il alla à Tver rendre visite à la veuve de Bazdéïew, qui lui avait promis de lui donner certains mémoires du défunt.

On lui remit à son retour une lettre de Marie Dmitrievna, qui l'invitait à passer chez elle au plus tôt pour se concerter sur un sujet des plus graves qui concernait Bolkonsky et Natacha. Pierre avait évité depuis quelque temps de se trouver avec Natacha, vers laquelle il se sentait entraîné par un sentiment plus violent que ne le comportait sa double qualité d'homme marié et d'ami de son fiancé ; mais, en dépit de ses résolutions, il plaisait, à ce qu'il paraît, au hasard de les réunir : « Que s'est-il donc passé ? Qu'ai-je à y voir ? pensait-il en s'habillant. Pourvu qu'André arrive et que le mariage se fasse ! »

Au moment où il traversait un des boulevards, quelqu'un l'interpella :

« Pierre ! Depuis quand es-tu donc de retour ? »

Pierre se retourna. Une paire de magnifiques trotteurs gris, attelés à un traîneau de maître, emportaient dans une direction

contraire, au milieu d'un nuage de neige, Anatole et son éternel compagnon Makarine. Le premier, dont le visage frais et coloré était à moitié caché par son collet de castor, se tenait droit et cambré dans la pose classique des élégants, et son tricorne à panache blanc, mis de côté sur sa tête légèrement inclinée en avant, laissait à découvert ses cheveux frisés et pommadés, que la fine poussière de la neige couvrait d'un reflet d'argent.

« Dieu me pardonne, voilà le vrai sage, se dit Pierre : il ne voit rien au delà du plaisir présent ; rien ne l'inquiète, aussi est-il toujours gai et dispos ! Que ne donnerais-je pour être comme lui ? »

Le laquais de Marie Dmitrievna lui annonça, en l'aidant à se débarrasser de sa pelisse, que sa maîtresse l'attendait dans sa chambre à coucher.

En arrivant dans la salle, il aperçut Natacha assise près de la fenêtre. Une expression de dureté inusitée était répandue sur ses traits pâles et défaits. Quand elle le vit entrer, elle se leva en fronçant les sourcils, et sortit sans se départir de sa réserve.

« Qu'y a-t-il demanda Pierre en entrant chez Marie Dmitrievna.

– Ah ! il se passe de jolies choses ! lui répondit-elle. Voilà cinquante-huit ans que je suis de ce monde et je n'avais pas encore vu pareille honte ! » Après avoir fait promettre à Pierre de garder le secret, elle lui raconta que Natacha avait rendu sa parole à son fiancé sans en prévenir ses parents, qu'une folle passion pour Kouraguine en était la cause, que sa femme y avait donné les mains et s'était plue à faciliter leurs entrevues, et qu'enfin, perdant la tête, Natacha, pendant l'absence du vieux comte, avait consenti à fuir avec Anatole, afin de se marier clandestinement avec lui. »

Pierre écoutait bouche béante, et n'en croyait pas ses oreilles ! Comment était-il possible que Natacha, cette charmante enfant si passionnément aimée de Bolkonsky, se fût éprise d'un imbécile comme cet Anatole, que lui, Pierre, savait être marié, et cela au point de rompre avec son fiancé et de se laisser enlever ! Il ne pouvait ni le comprendre ni l'admettre.

La sympathique figure de Natacha ne s'alliait pas dans son esprit avec autant d'abjection, de cruauté et de sottise : « Elles sont toutes les mêmes, se dit-il en pensant à sa femme ; je ne suis donc pas le seul qui se soit attaché à une vilaine créature !... » Et son cœur saignait pour son ami : « Quel coup, grand Dieu, porté à son orgueil ! » Plus il le plaignait, plus il sentait grandir en lui son mépris et son aversion pour Natacha, qui tout à l'heure avait passé devant lui en se drapant dans une dignité glaciale... Il ne se doutait pas, hélas ! que, sous ce masque de froideur hautaine, l'âme de la malheureuse enfant débordait de désespoir, de honte et d'humiliation !

« L'épouser ?... mais c'est impossible, il est marié !

– Marié ! s'écria Marie Dmitrievna. De mieux en mieux !... Misérable ! scélérat ! Elle qui l'attend, qui l'espère !... Cette fois du moins elle ne l'attendra plus, je me charge de tout lui dire ! »

Pierre la mit au courant de tous les détails de cette mystérieuse histoire, et Marie Dmitrievna, après avoir exhalé sa colère dans une bordée d'injures, le pria d'obtenir de son beau-frère qu'il s'éloignât de Moscou ; elle craignait de voir le comte ou le prince André, qui était sur le point d'arriver, le provoquer en duel, en apprenant sa conduite, et, avant tout, elle tenait absolument à la leur cacher à tous deux. Pierre, qui ne s'était pas encore rendu complètement compte des conséquences possibles de ce scandale, lui promit d'agir dans ce sens.

« Pas un mot au comte, tu entends, sois sur tes gardes si tu le vois, et moi je vais lui parler, à elle. Veux-tu rester à dîner ? »

Le comte entra peu après au salon avec un air chagrin et troublé : sa fille venait en effet de lui avouer sa rupture avec Bolkonsky :

« Un vrai malheur, mon cher, lorsque ces fillettes sont abandonnées à elles-mêmes, et que leur mère n'est pas là ! Je regrette beaucoup, je vous l'avoue, d'être venu ici… Savez-vous ce qu'elle a fait ? Je vais être franc avec vous : elle a rompu avec André, sans prendre conseil de personne. Ce mariage ne m'a jamais fort convenu, il est vrai, quoique le prince soit assurément très bien ; mais l'épouser en dépit de son père, cela me semblait de mauvais augure pour eux, et Natacha trouvera des partis à revendre. Ce qui me contrarie surtout dans tout cela, c'est que leur engagement durait déjà depuis plusieurs mois, et qu'on ne fait pas une démarche aussi décisive sans en prévenir son père et sa mère… Aussi, la voilà malade ! Dieu sait ce qu'elle a ! Oui, cher comte, tout va de travers quand la mère n'est pas là. » Pierre, le voyant si accablé, essaya de changer le sujet de la conversation, mais l'autre y revenait obstinément.

« Natacha est un peu souffrante, » dit Sonia, qui entrait à ce moment ; alors, s'adressant à Pierre avec une émotion contenue, elle ajouta : « elle désire vous voir : elle est dans sa chambre, Marie Dmitrievna y est aussi, et elle vous prie d'y passer.

– C'est ça, elle sait que vous êtes lié avec Bolkonsky, et elle tient sûrement à vous charger d'un message, dit le comte : – Mon Dieu, mon Dieu, tout allait si bien ; faut-il que… » Et il sortit en pressant de ses mains les rares mèches de cheveux gris qui flottaient sur son front.

Marie Dmitrievna avait appris à Natacha que Kouraguine était marié. Natacha avait refusé de la croire et insistait pour

entendre la vérité de la bouche même de Pierre. Elle était pâle et comme pétrifiée ; son regard interrogateur se fixa sur lui à son entrée, avec un éclat fiévreux. Sans même le saluer d'un signe de tête, elle ne le quittait pas des yeux, comme si elle cherchait à deviner en lui un ami ou un ennemi de plus pour Anatole, car la personnalité de Pierre n'existait pas évidemment pour elle en ce moment.

« Il sait tout ! dit Marie Dmitrievna ; qu'il parle donc et tu verras si j'ai dit vrai. »

Natacha, semblable au gibier traqué qui voit venir sur lui les chasseurs et les chiens, portait de l'un à l'autre ses regards égarés.

« Natalia Ilinischna, dit Pierre en baissant les yeux, car il se sentait pris d'une profonde pitié pour elle et d'un invincible dégoût pour la mission qui lui était dévolue, – vrai ou faux, peu importe, car…

– C'est donc faux, il n'est pas marié !

– Non, c'est vrai, il est marié !

– Et marié depuis longtemps ? Donnez-m'en votre parole d'honneur. »

Pierre la lui donna.

« Est-il encore ici ? demanda-t-elle d'une voix saccadée.

– Oui, je viens de l'apercevoir. »

Elle ne put en dire davantage : d'un geste de la main elle les supplia de la laisser seule, ses forces l'abandonnaient.

XX

Pierre ne resta pas à dîner, et s'en alla, dès qu'il eut quitté Natacha, à la recherche de Kouraguine, dont le nom seul faisait affluer tout son sang à son cœur avec une telle violence qu'il en perdait la respiration. Il le chercha partout, aux montagnes de glace et chez les bohémiens, et se rendit enfin au club, où tout marchait comme d'habitude : les membres se réunissaient pour dîner et causaient entre eux des nouvelles du jour ; le domestique de service, qui était au courant de ses habitudes, lui annonça que son couvert était mis dans la petite salle à manger, que le prince Michel Zakharovitch lisait dans la bibliothèque, mais que Paul Timoféitch n'était pas encore là ; une de ses connaissances, qui parlait de la pluie et du beau temps, s'interrompit pour lui demander s'il était vrai, comme on le racontait en ville, que Kouraguine eût enlevé Mlle Rostow. Pierre répondit en riant que c'était une pure invention, car il sortait à l'instant de chez les Rostow. Il s'enquit, à son tour, d'Anatole. On lui répondit qu'on ne l'avait pas encore vu, mais qu'on l'attendait. Il regardait curieusement cette foule indifférente et tranquille, qui se doutait si peu de ce qui se passait dans son âme, et il se mit à se promener dans les salons, jusqu'au moment où le dîner fut servi. Ne voyant pas venir Anatole, il retourna chez lui.

Anatole était resté à dîner chez Dologhow, avec lequel il avait à causer sur le moyen de reprendre l'entreprise manquée et de revoir Natacha. De là il se rendit chez sa sœur pour lui demander de lui ménager encore un rendez-vous. Lorsque Pierre revint enfin à la maison après ses infructueuses recherches, son valet de chambre lui apprit que le prince Anatole était chez la comtesse, où il y avait beaucoup de monde.

Sans s'approcher de sa femme, qu'il n'avait pas encore vue depuis son retour et qui dans ce moment lui inspirait la répulsion la plus profonde, il marcha droit sur Anatole.

« Ah ! Pierre, lui dit la comtesse, sais-tu la situation de notre pauvre Anatole ?… » Elle s'arrêta court, car le visage de son mari, ses yeux brillants et sa démarche décidée laissaient entrevoir la même colère et la même violence qu'elle avait éprouvées à ses dépens à la suite de son duel avec Dologhow.

« Le mal et la dépravation sont toujours à vos côtés, lui dit-il en passant. – Venez, Anatole, j'ai à vous parler. »

Le frère jeta un regard à sa sœur, et se leva sans mot dire ; son beau-frère le prit par le bras, et l'entraîna hors du salon.

« Si vous vous permettez chez moi… » lui murmura Hélène à l'oreille, mais Pierre ne daigna pas lui répondre. Bien qu'Anatole le suivît avec sa désinvolture habituelle, sa figure trahissait néanmoins une certaine inquiétude.

Entré dans son cabinet, Pierre en referma la porte, et, se retournant vers lui, le regarda en face :

« Vous vous êtes engagé à épouser la comtesse Rostow ?… Vous vouliez donc l'enlever ?

– Mon très cher, reprit Anatole en français, il ne me plaît pas de répondre à des questions posées sur ce ton. »

La figure déjà blême de Pierre se décomposa de fureur : empoignant son beau-frère de sa puissante main par le collet de son uniforme, il le secoua dans tous les sens, jusqu'à ce qu'une terreur indicible se peignît sur les traits de ce dernier :

« Quand je vous dis qu'il faut que je vous parle ? poursuivit Pierre.

– Mais voyons, est-ce bête tout cela ! dit Anatole une fois délivré de son étreinte, et tâtant son collet, qui avait perdu un bouton dans la lutte.

– Vous êtes un misérable, un scélérat !… et je ne sais ce qui m'empêche de vous aplatir le crâne avec cela ! » s'écria Pierre avec une violence qu'accentuaient encore les mots français qu'il employait, et en le menaçant d'un lourd presse-papiers, qu'il remit aussitôt sur son bureau. « Avez-vous promis mariage ?… Parlez !

– Je… je… ne crois pas… Du reste, je n'aurais pu le promettre…

– Avez-vous de ses lettres, en avez-vous ? » s'écria Pierre en l'interrompant et en se rapprochant de lui.

Anatole le regarda, plongea vivement sa main dans sa poche et en retira un portefeuille.

Pierre saisit la lettre qu'il lui tendit, et, le poussant avec force de côté, se laissa tomber sur le divan :

« Je ne vous toucherai pas, ne craignez rien, » ajouta-t-il en répondant à un geste terrifié d'Anatole. « Les lettres d'abord ! continua Pierre avec une nouvelle insistance… Ensuite vous quitterez Moscou demain même !

– Mais comment pourrais-je… ?

– Troisièmement, vous ne direz jamais un mot, une syllabe de ce qui s'est passé entre vous et la comtesse : je n'ai pas sans

doute le moyen de vous y contraindre, mais si vous avez conservé un reste d'honnêteté, vous… »

Il se leva et fit quelques pas en silence. Anatole, assis à une table, se mordait les lèvres et fronçait les sourcils.

« Vous devez pourtant comprendre qu'en dehors de vos plaisirs il y a le bonheur et le repos d'autrui, et que, pour vous amuser, vous ruinez toute une existence. Amusez-vous avec des femmes comme la mienne, si cela vous plaît : celles-là, du moins, savent ce qu'on attend d'elles, et avec elles vous êtes dans votre droit : elles ont, pour se défendre, les mêmes armes que vous, l'expérience que donne la corruption ! Mais promettre le mariage à une jeune fille, la tromper, lui voler son honneur… ! Comment ne voyez-vous pas que c'est aussi lâche que de frapper un vieillard ou un enfant !… » Pierre se tut et regarda sans colère Anatole d'un air interrogateur.

« Ma foi, je n'en sais rien, répliqua Anatole qui retrouvait son aplomb à mesure que Pierre se calmait. Je n'en sais rien et n'en veux rien savoir, mais vous m'avez dit des choses que, comme homme d'honneur, je ne saurais ni entendre ni ne laisser dire. »

Pierre le regarda stupéfait, et se demanda où il voulait en venir.

« Bien que vous me les ayez dites en tête-à-tête, je ne puis pas les…

– Vous me demandez satisfaction ? dit Pierre avec ironie.

– Vous pouvez au moins rétracter vos paroles… si vous tenez à ce que j'agisse comme vous le désirez… Hein ?

– Je les rétracte, je le les rétracte, et vous prie de m’excuser, murmura Pierre en regardant involontairement le trou qu’avait lissé après lui le bouton qu’il avait arraché. Et je puis même vus offrir de l’argent pour faire la route, s’il vous en faut ? »

Anatole sourit ; ce sourire banal et servile, si habituel à Hélène, l’exaspéra :

« Oh ! race infâme et sans cœur ! » s’écria-t-il en quittant la chambre.

Le lendemain matin, Anatole était parti pour Pétersbourg.

XXI

Pierre se rendit chez Marie Dmitrievna et lui annonça qu’il s’était conformé en tous points à sa volonté, et que Kouraguine n’était plus à Moscou. Il trouva toute la maison bouleversée et consternée. Natacha était très gravement malade, et Marie Dmitrievna lui confia, sous le sceau du plus grand secret, que dans la nuit qui avait suivi la révélation du mariage d’Anatole, elle s’était empoisonnée avec de l’arsenic qu’elle s’était procuré en cachette. Après en avoir avalé une petite dose, la terreur s’était emparée d’elle, et, réveillant Sonia, elle lui avait avoué ce qu’elle venait de faire. Comme on avait employé à temps les moyens les plus énergiques, tout danger était maintenant conjuré ; mais, comme son état de faiblesse s’opposait à un prochain départ, on avait prévenu la comtesse, et on l’attendait bientôt. Pierre rencontra le comte, effaré, abattu, et Sonia qui pleurait à chaudes larmes. Natacha était invisible.

Il dîna ce jour-là au club : chacun y parlait de l'enlèvement manqué, mais il persista à le nier avec opiniâtreté ; il se disait qu'il était de son devoir d'étouffer cette triste affaire, et de sauver la réputation de Natacha, et il assurait à qui voulait l'entendre qu'elle avait tout simplement refusé la main de son beau-frère.

Le retour du prince André lui inspirait une vive crainte.

Les bruits de la ville étant parvenus aux oreilles du vieux prince, grâce à Mlle Bourrienne, il avait exigé qu'on lui montrât la lettre de refus envoyée par Natacha à la princesse Marie. Cette lecture l'avait mis de belle humeur, et il attendait son fils avec une joyeuse impatience.

Peu de jours après le départ d'Anatole, Pierre reçut enfin un mot du prince André, qui le priait de passer chez lui.

Il était arrivé la veille au soir, et son père, lui remettant aussitôt le billet de Natacha, que Mlle Bourrienne avait traîtreusement enlevé à la princesse Marie, s'était plu à lui conter l'enlèvement de sa fiancée, en y ajoutant force détails de son invention.

Pierre, qui s'attendait à le trouver dans un état semblable à celui de Natacha, fut frappé de surprise, en entrant dans le salon, de l'entendre parler très haut et avec vivacité, dans la pièce voisine, d'une récente intrigue dont Spéransky avait été la victime. La princesse Marie vint à sa rencontre en soupirant ; indiquant du regard le cabinet de son frère, elle essayait de témoigner de la sympathie à sa douleur, mais Pierre lut sans peine sur sa figure la satisfaction que lui causait cette rupture, et l'effet qu'avait produit sur elle la trahison de Natacha.

« Il assure qu'il s'y attendait, dit-elle… Sans doute sa fierté l'empêche de dire tout ce qu'il pense, mais, quoi qu'il en soit, il

se soumet avec beaucoup plus de philosophie que je ne m'y attendais.

– Est-ce que vraiment la rupture est complète ? » demanda Pierre.

La princesse Marie le regarda, étonnée : elle ne comprenait pas qu'on pût encore en douter. Pierre passa dans le cabinet ; son ami, en habit civil, debout en face de son père et du prince Mestchersky, discutait et gesticulait avec chaleur. Sa santé, on le voyait, s'était tout à fait rétablie, mais une nouvelle ride se creusait entre ses sourcils. Il parlait de Spéransky, de son exil imprévu, de sa prétendue trahison, dont le bruit venait seulement de parvenir à Moscou.

« Tous ceux qui, il y a un mois, le portaient aux nues, disait le prince André, ceux-là même qui étaient incapables d'apprécier ses desseins, l'accusent et le condamnent aujourd'hui ! Rien n'est facile comme de juger un homme en disgrâce et de le rendre responsable des fautes qu'un autre a commises ; quant à moi, je soutiens que, s'il a été fait quelque bien sous ce règne, c'est à lui seul qu'on le doit. » Il s'interrompit à la vue de Pierre : un tressaillement nerveux passa sur son visage, et une violente irritation se peignit sur ses traits : « La postérité lui rendra justice ! » ajouta-t-il.

« Ah ! te voilà ! continua-t-il en se tournant vers Pierre, tu vas bien ?… Il me semble que tu as encore engraissé ! » Et il reprit avec vivacité la discussion entamée, pendant que la ride de son front s'accentuait de plus en plus.

« Oui, je vais bien, » répondit-il à une question de Pierre, d'un air qui semblait dire : « Je me porte bien, mais qu'importe ma santé, qui intéresse-t-elle ? » Après avoir échangé quelques mots avec lui sur le mauvais état des routes depuis la frontière de Pologne, sur les personnes qu'il avait vues et qui connais-

saient Pierre, sur le gouverneur suisse, M. Dessalles, qu'il avait ramené pour son fils, il se mêla de nouveau, avec une vivacité toujours croissante, à la conversation qui se continuait entre les deux vieillards.

« S'il y avait eu trahison, on aurait des preuves de ses relations secrètes avec Napoléon, et ces preuves seraient livrées à la publicité ! Personnellement, poursuivit-il, je n'ai jamais aimé Spéransky, mais j'aime la justice ! » Pierre devina que son ami éprouvait impérieusement le besoin, comme il l'avait si souvent éprouvé lui-même, de s'échauffer, et de disputer sur un sujet quelconque, afin d'oublier, si c'était possible, et de chasser loin de lui des pensées par trop accablantes.

Le prince Mestchersky ne tarda pas à les quitter, et le prince André, prenant le bras de Pierre, l'emmena dans sa chambre. Un lit de camp venait d'y être déballé, et des caisses, des malles ouvertes gisaient tout autour. S'approchant de l'une d'elles, il en retira une cassette, et y prit un paquet soigneusement enveloppé. Il garda le silence, et ses mouvements étaient brusques et saccadés ; se relevant avec vivacité, il hésita une seconde, et, tournant vers Pierre un visage sombre :

« Pardon de te déranger… » dit-il à travers ses lèvres serrées. Pierre, pressentant qu'il allait lui parler de Natacha, ne put dissimuler, sur sa bonne et large figure, un sentiment de sympathie et de compassion qui ne fit qu'augmenter la sourde irritation de son ami ; André s'efforçait de prendre un ton ferme, mais sa voix sonnait faux : « J'ai essuyé un refus de la part de la comtesse Rostow… J'ai vaguement entendu parler d'une proposition, ou de quelque chose de semblable, qui lui aurait été faite par ton beau-frère… Est-ce vrai ?

– C'est vrai, et ce n'est pas vrai, répondit Pierre.

– Voici ses lettres et son portrait, poursuivit le prince André en l'interrompant. Rends-les à la comtesse…, si tu la vois.

– Elle est très malade.

– Elle est donc ici ?… Et le prince Kouraguine ? demanda-t-il vivement.

– Il est parti il y a longtemps : elle a été à toute extrémité !…

– Sa maladie me fait beaucoup de peine… » Et le sourire méchant de son père passa sur ses lèvres serrées : « Monsieur Kouraguine ne l'a donc point honorée de sa main ?

– Il ne pouvait l'épouser, étant marié.

– Et puis-je savoir où se trouve à présent Monsieur votre beau-frère ?

– Il est allé à Péters… je n'en sais rien au juste.

– Du reste, cela m'est indifférent. Tu diras à la comtesse Rostow qu'elle a toujours été et est encore parfaitement libre, et que je lui souhaite tout le bien possible. »

Pierre prit le paquet de lettres. Le prince André, qui semblait chercher s'il n'avait rien oublié de tout ce qu'il avait à dire, et attendre que Pierre lui fît quelque autre confidence, l'interrogea du regard :

« Écoutez-moi, rappelez-vous notre discussion à Pétersbourg…

– Je me la rappelle ; je soutenais qu'il fallait pardonner à la femme tombée, mais je ne suis pas allé jusqu'à dire que je le ferais, le cas échéant… Je ne le puis pas !

– Le cas n'est pas le même, » répliqua Pierre.

Le prince André, sans le laisser achever, s'écria :

« Oui, aller redemander sa main, être généreux, et ainsi de suite… C'est très noble certainement, mais je me sens incapable de marcher sur les brisées de « Monsieur » Kouraguine. Si tu tiens à rester mon ami, ne me parle plus jamais d'elle, ni de tout cela !… Et maintenant adieu… Tu lui remettras ces lettres, n'est-ce pas ? »

Pierre le quitta et alla trouver la princesse Marie ; elle était en ce moment auprès de son vieux père, qui lui parut plus gai que de coutume. Rien qu'à les voir, il comprit tout de suite de quel mépris et de quelle inimitié ils étaient animés contre les Rostow, et qu'il était impossible de prononcer devant eux le nom de celle qui aurait pu, à tout prendre, trouver facilement un autre parti que le prince André.

Il fut question à table de la guerre qui allait éclater. Le prince André parlait sans discontinuer, se querellant tantôt avec son père, tantôt avec Dessalles, poussé par une excitation fébrile, dont Pierre ne devinait que trop bien la cause.

XXII

Pierre retourna chez les Rostow dans la soirée pour remplir sa mission. Natacha était au lit, le comte au club ; il remit les

lettres à Sonia, et passa chez Marie Dmitrievna, qui était très désireuse de savoir comment le prince André avait supporté sa déception. Sonia entra un instant après :

« Natacha tient à voir le comte, dit-elle.

– Mais comment le mener chez elle, où tout est en désordre ? demanda Marie Dmitrievna.

– Elle s'est levée, et attend le comte au salon, » répliqua Sonia.

Marie Dmitrievna haussa les épaules :

« Quand sa mère arrivera-t-elle ? Je suis à bout de forces. Quant à toi, ménage-la, ne lui dis pas tout ; elle fait tellement pitié, qu'on n'a pas le cœur de l'accabler. »

Natacha, amaigrie, pâle, mais n'ayant nullement l'air humilié, comme Pierre s'y attendait, le reçut debout au milieu du salon. Elle hésita en le voyant entrer, ne sachant si elle devait avancer ou rester en place.

Il pressa le pas, pensant que, comme toujours, elle allait lui tendre la main, mais elle s'arrêta tout à coup en suffoquant, et laissa retomber ses bras le long de son corps : c'était, sans qu'elle y songeât, sa pose habituelle, lorsque autrefois elle se préparait à chanter au milieu de la salle ; mais aujourd'hui, comme l'expression de sa figure était changée !

« Pierre Kirilovitch, lui dit-elle précipitamment, le prince Bolkonsky était votre ami… est votre ami, ajouta-t-elle en se reprenant, car il lui semblait, au milieu de ce chaos, que rien de ce qui avait été n'existait plus. Il m'a dit de m'adresser à vous si… »

Pierre la regardait en silence ; jusqu'à ce moment il l'avait, à part lui, accablée de reproches sanglants, il avait même essayé de la mépriser dans le fond de son cœur ; mais à présent, à mesure qu'il sentait grandir la compassion qu'elle lui inspirait, ses reproches s'envolaient un à un.

« Il est ici, dites-lui que je le prie de… me pardonner ! » Sa voix se brisa, elle était vaincue par l'émotion, mais elle ne pleurait pas.

« Oui, je le lui dirai, » murmura Pierre, ne sachant que lui répondre.

Natacha, effrayée de l'intention qu'il pouvait prêter à ses paroles, reprit vivement :

« Oh ! je sais que tout est fini, et que cela ne peut plus se renouer, mais je suis tourmentée du mal que je lui ai fait. Dites-lui qu'il me pardonne, qu'il me pardonne !… ajouta-t-elle en tremblant convulsivement, et en se laissant tomber sur un fauteuil.

– Oui, je lui dirai tout, répondit Pierre avec une profonde émotion, mais j'aurais désiré savoir une chose…

– Laquelle ?

– J'aurais voulu savoir si vous avez aimé ce… (il rougit, ne sachant comment qualifier Anatole…) si vous avez aimé ce vilain homme ?

– Oh ! ne l'appelez pas ainsi ! Je ne sais pas… je ne sais plus rien ! »

Une pitié, telle qu'il n'en avait jamais ressenti une pareille, un sentiment de profonde et ineffable tendresse, envahit si vio-

lemment l'âme de Pierre, que les larmes jaillirent de ses yeux : il les sentait couler sous les verres de ses lunettes, et espérait qu'elle ne les remarquerait pas :

« N'en parlons plus, mon enfant, » lui dit-il en se remettant peu à peu. Natacha fut frappée de la douceur et de la sincérité de sa voix. « N'en parlons plus, mon enfant, répéta-t-il ; je lui dirai tout, mais au moins accordez-moi une chose : considérez-moi comme votre ami ; si jamais il vous faut un conseil, un appui, ou simplement si vous avez besoin d'épancher votre cœur dans un autre… pas à présent, mais lorsque vous verrez clair au dedans de vous-même, souvenez-vous de moi !… » Et, lui prenant la main, il la baisa. « Je serais heureux de pouvoir vous être utile…

– Ne me parlez pas ainsi, je ne le mérite pas ! » s'écria Natacha, en se levant pour s'en aller ; mais Pierre la retint : il avait encore quelque chose à lui dire, et lorsqu'il le lui eut dit, il s'étonna de sa hardiesse :

– C'est à vous que je redirai de ne pas parler ainsi, poursuivit-il, car vous avez encore toute une vie devant vous !

– Non, je n'ai plus rien, tout est perdu pour moi ! s'écria-t-elle.

– Non, tout n'est pas perdu, continua Pierre en s'animant : si j'étais un autre que moi, si j'étais le plus beau, le plus intelligent, le meilleur des hommes, si j'étais libre, je vous aurais demandé, à genoux, à l'instant même, votre main et votre amour ! »

Natacha, qui n'avait pas encore pu pleurer, fondit en larmes à ces paroles, et quitta l'appartement en le remerciant d'un regard reconnaissant et attendri.

Retenant ses pleurs avec peine, il sortit également en toute hâte et, après avoir passé sa pelisse tant bien que mal, il se jeta dans son traîneau.

« Où faut-il vous mener ? demanda le cocher.

– Où ? se dit Pierre à lui-même, mais où peut-on aller à présent ? Certainement pas au club, pour y voir cette foule d'indifférents ? ... » Tout lui semblait maintenant si misérable, comparé au sentiment d'affection et d'amour qui l'avait envahi, à ce long et doux regard qu'elle avait attaché sur lui à travers ses larmes !

« À la maison ! » cria Pierre, en rejetant derrière lui, malgré les dix degrés de froid, sa grosse fourrure d'ours, et en découvrant sa large poitrine qui se soulevait de bonheur.

Le temps était admirablement clair : au-dessus des rues sales et obscures, au-dessus des toits qui s'enchevêtraient les uns dans les autres, s'étendait la voûte foncée du ciel toute constellée d'étoiles. En contemplant ces hautes et mystérieuses sphères, si bien en harmonie avec l'état de son âme, il oubliait l'outrageante abjection de la terre. Au moment où il débouchait sur l'Arbatskaïa, un large espace du sombre horizon s'ouvrit devant ses yeux. Tout au milieu rayonnait une pure lumière, dont la brillante chevelure, entourée d'astres scintillants, se déployait majestueusement sur l'extrême limite de notre globe : c'était la fameuse comète de 1811, celle-là même qui, au dire de chacun, annonçait des calamités sans nombre et la fin du monde. Mais elle n'éveilla aucune terreur superstitieuse dans le cœur de Pierre, et ses yeux humides de pleurs l'admiraient au contraire avec extase. Ne semblait-elle pas être venue s'enfoncer dans ce coin de la terre comme une flèche dont la parabole aurait franchi avec une rapidité vertigineuse l'incommensurable espace, et qui maintenant, relevant au-dessus d'elle son long et lumineux panache, se jouait au loin dans l'infini ! Il lui sembla que sa cé-

leste lueur dissipait les ténèbres de son âme, et lui laissait entrevoir les clartés divines d'une nouvelle existence !

CHAPITRE IV

I

À la fin de l'année 1811, les souverains de l'Europe occidentale renforcèrent leurs armements, et concentrèrent leurs troupes. En 1812, ces forces réunies, qui se composaient de millions d'hommes, y compris, et ceux qui les commandaient, et ceux qui devaient les approvisionner, se mettaient en marche vers les frontières de la Russie, qui, de son côté, dirigeait ses soldats vers le même but. Le 12 juin, les armées de l'Occident entrèrent en Russie, et la guerre éclata !… C'est-à-dire qu'à ce moment eut lieu un événement en complet désaccord avec la raison et avec toutes les lois divines et humaines !

Ces millions d'êtres se livraient mutuellement aux crimes les plus odieux : meurtres, pillages, fraudes, trahisons, vols, incendies, fabrication de faux assignats… tous les forfaits étaient à l'ordre du jour, et en si grand nombre, que les annales judiciaires du monde entier n'auraient pu en fournir autant d'exemples pendant une longue suite de siècles !… Et cependant ceux qui les commettaient ne se regardaient pas comme criminels !

Où trouver les causes de ce fait aussi étrange que monstrueux ? Les historiens assurent naïvement qu'ils les ont découvertes dans l'insulte faite au duc d'Oldenbourg, dans la non observation du blocus continental, dans l'ambition effrénée de

Napoléon, dans la résistance de l'Empereur Alexandre, dans les fautes de la diplomatie, etc., etc.

Il aurait donc suffi, s'il fallait les en croire, que Metternich, Roumiantzow ou Talleyrand eussent rédigé, entre une réception de cour et un raout, une note bien tournée, ou que Napoléon eût adressé à Alexandre un : « Monsieur mon frère, je consens à restituer le duché d'Oldenbourg… », pour que la guerre n'eût pas lieu !

On conçoit aisément que tel devait être le point de vue des contemporains. Ainsi qu'il l'a dit plus tard à Sainte-Hélène, Napoléon attribuait exclusivement la guerre aux intrigues de l'Angleterre, tandis que de leur côté les membres du Parlement anglais donnaient pour prétexte son ambition insatiable ; le duc d'Oldenbourg, l'insulte dont il avait été l'objet ; les marchands, le blocus continental qui ruinait l'Europe ; les vieux soldats et les généraux, l'absolue nécessité de les employer activement ; les légitimistes, le devoir sacré de soutenir les bons principes ; les diplomates, l'alliance austro-russe de 1809, que l'on n'avait pas su dissimuler au cabinet des Tuileries, et la difficulté que présenterait la rédaction d'un mémorandum, portant, par exemple, le n° 178. Ces raisons, jointes à une foule d'autres, d'une nature plus infime et provenant de la diversité des points de vue personnels, ont pu sans doute satisfaire les contemporains, mais pour nous, pour nous qui sommes la postérité, et qui envisageons dans son ensemble la grandeur de l'événement et qui en approfondissons la vraie raison d'être dans sa terrible réalité, elles ne sauraient nous paraître suffisantes. Nous ne saurions comprendre que des millions de chrétiens se soient entretués parce que Napoléon était un ambitieux, parce qu'Alexandre avait montré de la fermeté, l'Angleterre de la ruse, ou parce que le duc d'Oldenbourg avait été insulté ! Où est donc le lien entre ces circonstances et le fait même du meurtre et de la violence ? Pourquoi les habitants des gouvernements de Smolensk et de Moscou ont-ils été, en conséquence de semblables

motifs, égorgés et ruinés par des milliers d'hommes venus du bout opposé de l'Europe ?

Nous ne sommes pas des historiens, et nous ne nous laissons pas entraîner à la recherche, plus ou moins subtile, des causes premières : aussi, nous contentons-nous de juger les événements avec notre simple bon sens, et plus nous les étudions de près, plus, nous leur trouvons de motifs véritables. De quelque façon qu'on les envisage, ils nous paraissent également justes ou également faux, si l'on en compare l'infime valeur intrinsèque avec l'importance des faits qui en ont été la conséquence, et nous restons convaincus que leur ensemble seul peut en donner une explication plausible. Pris isolément, le refus de Napoléon, qui ne veut pas rappeler ses troupes en deçà de la Vistule, ou rendre le grand-duché au grand-duc d'Oldenbourg, nous paraît aussi valable, comme argument, que si l'on disait : S'il avait plu à un caporal français de quitter le service, et si son exemple avait été suivi par un grand nombre de ses camarades, le nombre des soldats aurait été trop réduit, la guerre serait, en conséquence, devenue impossible.

Sans doute, si Napoléon ne s'était point offensé de ce qu'on exigeait de lui, si l'Angleterre et le duc dépossédé n'avaient pas intrigué, si l'Empereur Alexandre n'avait pas été profondément froissé, si la Russie n'avait pas été gouvernée par un pouvoir autocratique, si les raisons qui ont amené la révolution française, la dictature et l'Empire n'avaient point existé, il n'y aurait pas eu de guerre ; mais, de même aussi, qu'une de ces causes vînt à manquer, et rien de ce qui est arrivé n'aurait eu lieu !

C'est donc de leur ensemble, et non de l'une d'elles en particulier, que les événements ont été la conséquence fatale : ILS SE SONT ACCOMPLIS PARCE QU'ILS DEVAIENT S'ACCOMPLIR, et il arriva ainsi que des millions d'hommes, répudiant tout bon sens et tout sentiment humain, se mirent en marche de l'Ouest vers l'Est pour aller massacrer leurs semblables, comme,

quelques siècles auparavant, des hordes innombrables s'étaient précipitées de l'Est vers l'Ouest, en tuant tout sur leur passage !

Considérés par rapport à leur libre arbitre, les actes de Napoléon et d'Alexandre étaient aussi étrangers à l'accomplissement de tel ou tel événement que ceux du simple soldat que le recrutement ou le tirage au sort obligeait à faire la campagne. Comment d'ailleurs aurait-il pu en être autrement ? Pour que leur volonté, maîtresse en apparence de tout diriger à leur gré, se fût exécutée, il aurait fallu le concours d'une infinité de circonstances ; il aurait fallu que ces milliers d'individus entre les mains desquels se trouvait la force agissante, que tous ces soldats qui se battaient, ou qui transportaient les canons et les vivres, consentissent à faire ce que leur ordonnaient ces deux faibles unités, et que leur soumission unanime fût motivée par des raisons aussi compliquées que diverses.

Le fatalisme est inévitable dans l'histoire si l'on veut en comprendre les manifestations illogiques, ou, du moins celles dont nous n'entrevoyons pas le sens et dont l'illogisme grandit à nos yeux, à mesure que nous nous efforçons de nous en rendre compte.

Tout homme vit pour soi, et jouit du libre arbitre nécessaire pour atteindre le but qu'il se propose. Il a, et il sent en lui la faculté de faire ou de ne pas faire telle ou telle chose, mais, du moment qu'elle est faite, elle ne lui appartient plus, et elle devient la propriété de l'histoire, où elle trouve, en dehors du hasard, la place qui lui est assignée à l'avance.

La vie de l'homme est double : l'une, c'est la vie intime, individuelle, d'autant plus indépendante que les intérêts en seront plus élevés et plus abstraits ; l'autre, c'est la vie générale, la vie dans la fourmilière humaine, qui l'entoure de ses lois et l'oblige à s'y soumettre.

L'homme a beau avoir conscience de son existence personnelle, il est, quoi qu'il fasse, l'instrument inconscient du travail de l'histoire et de l'humanité. Plus il est placé haut sur l'échelle sociale, plus le nombre de ceux avec qui il est en rapport est considérable, plus il a de pouvoir, plus sont évidentes la prédestination et la nécessité inéluctable de chacun de ces actes :

LE CŒUR DES ROIS EST DANS LA MAIN DE DIEU !

LES ROIS SONT LES ESCLAVES DE L'HISTOIRE !

L'histoire, c'est-à-dire la vie collective de toutes les individualités, met à profit chaque minute de la vie des rois, et les fait concourir à son but particulier.

Bien que Napoléon fût plus que jamais convaincu, en l'an de grâce 1812, qu'il dépendait de lui seul de verser ou de ne pas verser le sang de ses peuples, plus que jamais au contraire il était assujetti à ces ordres mystérieux de l'histoire qui le poussaient fatalement en avant, tout en lui laissant l'illusion de croire à son libre arbitre.

Ainsi donc, tout en obéissant, à leur insu, à la loi de la coïncidence des causes, ces hommes qui marchaient en foule vers l'Orient, pour tuer et massacrer leurs semblables, y étaient en même temps conduits par ces nombreuses et puériles raisons qui, aux yeux du vulgaire, motivaient cette terrible perturbation. Ces raisons, on les connaît, c'étaient : la violation du blocus continental, le démêlé avec le duc d'Oldenbourg, l'entrée des troupes en Russie pour en obtenir, comme le croyait Napoléon, une neutralité armée, son goût effrénée pour la guerre, l'habitude qu'il en avait prise, jointe au caractère des Français, à l'entraînement général causé par le grandiose des préparatifs, aux dépenses qu'ils occasionnaient et à la nécessité par suite d'y trouver des compensations, aux honneurs enivrants qu'il avait

reçus à Dresde, aux négociations diplomatiques qui, quoique animées, au dire des contemporains, d'un sincère désir de paix, n'avaient cependant abouti qu'à froisser les amours-propres de part et d'autre… et mille autres prétextes, plus ou moins bons, qui, tous réunis, n'avaient, en définitive, d'autre résultat que le fait qui devait fatalement s'accomplir.

Pourquoi une pomme tombe-t-elle quand elle est mûre ? Est-ce son poids qui l'entraîne ? Est-ce la queue du fruit qui meurt ? Est-ce le soleil qui la dessèche ? Est-ce le vent qui la détache, ou bien est-ce tout simplement que le gamin qui est au pied de l'arbre a une envie démesurée de la manger ?

Prise à part, aucune de ces raisons n'est la bonne. La chute de cette pomme est la résultante obligée de toutes les causes qui produisent l'acte le plus minime de la vie organique. Par conséquent le botaniste qui attribuera la chute de ce fruit à la décomposition du tissu cellulaire aura tout aussi raison que l'enfant qui l'attribuera à son désir de la croquer à belles dents et à la réalisation de son désir.

De même aura tort et raison à la fois celui qui dira que Napoléon a été à Moscou parce qu'il l'avait résolu, et qu'il y a trouvé sa perte parce que telle était la volonté d'Alexandre ; de même aura tort et raison celui qui assurera qu'une montagne pesant plusieurs millions de pouds[18] et sapée à sa base ne s'est écroulée qu'à la suite du dernier coup de pioche donné par le dernier terrassier !

Les prétendus grands hommes ne sont que les étiquettes de l'Histoire : ils donnent leurs noms aux événements, sans même avoir, comme les étiquettes, le moindre lien avec le fait lui-même.

---

[18] Un poud vaut un peu moins de 20 kilogrammes. (*Note du traducteur.*)

Aucun des actes de leur soi-disant libre arbitre n'est un acte volontaire : il est lié à priori à la marche générale de l'histoire et de l'humanité, et sa place y est fixée à l'avance de toute éternité.

II

Napoléon quitta Dresde le 4 juin ; il y avait séjourné trois semaines, au milieu d'une cour composée de princes, de grands-ducs, de rois et même d'un empereur. Aimable avec les princes et les rois qui méritaient bien de lui, il avait fait la leçon à ceux dont il croyait avoir sujet d'être mécontent, offert en cadeau à l'impératrice d'Autriche des perles et des diamants enlevés à des souverains, et embrassé avec tendresse Marie-Louise, qui se considérait comme sa femme légitime, bien que la première fût à Paris, incapable, à ce qu'il semble, de se consoler du chagrin que lui causait leur séparation. Malgré la foi des diplomates dans la possibilité du maintien de la paix, et leurs efforts en ce sens, malgré la lettre autographe de Napoléon à l'Empereur Alexandre commençant par ces mots : « Monsieur mon frère », contenant « l'assurance sincère qu'il ne voulait pas de guerre », et se terminant par des protestations d'affection et d'estime éternelles, il allait rejoindre l'armée, et donnait, à chaque nouveau relais, des ordres incessants à l'effet d'accélérer la marche des troupes dirigées de l'Occident vers l'Orient. Il voyageait dans une voiture fermée, attelée de six chevaux, accompagné de pages, d'aides de camp et d'une nombreuse escorte ; sa route était tracée par Posen, Thorn, Danzig, Kœnigsberg, et dans chacune de ces villes des milliers d'individus se portaient à sa rencontre avec un enthousiasme mêlé de terreur.

Suivant la même direction que ses troupes, il coucha, le 10 juin, à Wilkovisky, dans la maison d'un comte polonais, qui avait été préparée pour le recevoir, rejoignit et dépassa l'armée, arriva le lendemain sur les bords du Niémen, et, mettant un uniforme polonais, descendit de sa calèche pour examiner le lieu désigné pour le passage des troupes.

À la vue des cosaques postés sur la rive opposée, et des steppes qui s'étendaient à perte de vue jusqu'à Moscou, la ville sainte, cette capitale d'un Empire qui lui rappelait celui d'Alexandre le Grand, il ordonna pour le lendemain la marche en avant, contrairement à toutes les prévisions de la diplomatie et à toutes les dispositions de la stratégie… et ses troupes traversèrent le Niémen au jour fixé !

Le 24, de grand matin, il sortit de sa tente, placée sur la rive gauche du fleuve, pour suivre avec une lunette d'approche, du haut de l'escarpement, les mouvements de ses armées, dont les flots vivants s'écoulaient hors du bois et se répandaient par les trois ponts établis sur le Niémen. Ces armées savaient que l'Empereur était là, elles le cherchaient même du regard, et lorsqu'elles l'avaient aperçu sur la hauteur, avec sa redingote et son petit chapeau, se détachant de la suite qui l'entourait, elles jetaient en l'air leurs bonnets aux cris de : « Vive l'Empereur ! » et, continuant sans cesse à déboucher de l'immense forêt où elles étaient campées, elles franchissaient les ponts en masses compactes.

« On fera du chemin cette fois-ci… Oh ! quand il s'en mêle lui-même, ça chauffe, nom de… !… Le voilà ! Vive l'Empereur !… – C'est donc là ces fameuses steppes de l'Asie ! Vilain ! tout de même !… – Au revoir, Beauchet, je te réserve le plus beau palais de Moscou ! Au revoir, bonne chance !… L'as-tu vu, l'Empereur ?… prr !… – Si on me fait gouverneur aux Indes, Gérard, je te fais ministre du Cachemire, c'est arrêté !… Vive l'Empereur ! Vive l'Empereur !…– Oh ! les gredins de cosaques ! comme ils

filent !… Vive l'Empereur ! Le vois-tu ?… Je l'ai vu deux fois comme je te vois, le petit caporal !… Je l'ai vu donner la croix à un ancien. Vive l'Empereur !…» Et mille autres propos semblables s'échangeaient dans tous les rangs entre les vieux et les jeunes soldats… et sur toutes ces figures basanées rayonnait un sentiment unanime de joie, causé par l'ouverture de la campagne si impatiemment attendue, et de dévouement exalté pour cet homme en redingote grise, placé là-haut sur la colline.

Le 25 juin, monté sur un petit cheval arabe pur sang, Napoléon arriva au galop jusqu'à un des trois ponts, au bruit des clameurs assourdissantes qui le saluaient au passage, et qu'il ne tolérait que parce qu'il lui était impossible d'interdire ces bruyants témoignages d'affection. On voyait cependant qu'ils le fatiguaient et détournaient son attention des préoccupations militaires qui l'absorbaient en ce moment. Traversant un ponton qui fléchit sous le galop de son cheval, il prit la direction de Kovno, précédé des chasseurs de la garde, qui lui frayaient, à grands cris, un passage à travers les troupes. Arrivé sur le bord du large Niémen, il s'arrêta devant un régiment de uhlans polonais :

« Vive l'Empereur ! » s'écrièrent les uhlans avec autant d'enthousiasme que les Français, et en rompant les rangs pour le mieux voir.

Napoléon examina le fleuve, descendit de cheval, s'assit sur une poutre qui gisait à terre, et, sur un signe de sa main, un page, rayonnant d'orgueil, lui remit une longue-vue, qu'il appuya sur l'épaule du jeune garçon, pour inspecter à son aise la rive opposée. Puis, étudiant la carte du pays qui était déployée devant lui entre des morceaux de bois, il murmura quelques mots sans lever la tête, et deux aides de camp s'élancèrent vers les uhlans :

« Qu'y a-t-il ? Qu'a-t-il dit ? » se demanda-t-on à l'instant dans les rangs du régiment dont le chef venait de recevoir l'ordre de découvrir un gué et de le passer.

Le colonel, un homme âgé et d'un extérieur agréable, demanda à l'aide de camp, en rougissant et en balbutiant d'émotion, l'autorisation de ne pas chercher de gué et de passer le fleuve à la nage avec tout son régiment. Il était facile de voir qu'un refus l'aurait désolé, aussi l'aide de camp s'empressa-t-il de l'assurer que l'Empereur ne saurait être mécontent de ce surcroît de zèle. À ces mots, le vieil officier, les yeux brillants de joie, brandit son sabre en criant vivat ! commanda à ses hommes de le suivre, et s'élança en avant en éperonnant sa monture ; celle-ci se raidissant, il la frappa avec colère, et tous deux sautèrent et plongèrent au fond de l'eau, emportés dans la direction du courant. Tous les uhlans suivirent son exemple : les soldats s'accrochaient, désarçonnés, les uns aux autres, quelques chevaux se noyèrent, quelques hommes aussi, et le reste des cavaliers continua à nager, cramponnés à leur selle ou à la crinière de leurs bêtes. Ils allaient, autant que possible, en ligne droite, tandis qu'à une demi-verste de là il y avait un gué ; mais ils étaient fiers de nager ainsi et de mourir, au besoin, sous les yeux de l'homme qui était assis là-haut sur une poutre, et qui ne daignait même pas les regarder !

Lorsque l'aide de camp revint auprès de l'Empereur, et qu'il se fut permis d'attirer son attention sur le dévouement des Polonais à sa personne, le petit homme en redingote grise se leva, appela Berthier, et marcha avec lui le long du fleuve en lui donnant ses ordres, et en jetant de temps à autre un coup d'œil mécontent sur les soldats qui, en se noyant, lui causaient des distractions. Ce n'était pas chose nouvelle pour lui d'être sûr que, depuis les déserts de l'Afrique jusqu'aux steppes de la Moscovie, sa présence suffisait pour exalter les hommes au point de lui faire, sans hésiter, le sacrifice même de leur vie. Il remonta à cheval, et retourna à son campement.

Quarante uhlans disparurent, malgré les bateaux envoyés à leur secours. Le gros du régiment fut refoulé vers le bord qu'il venait de quitter : seuls le colonel et quelques soldats passèrent heureusement, et grimpèrent tout ruisselants d'eau sur la rive opposée. À peine l'eurent-ils atteinte, qu'ils crièrent de nouveau vivat ! et qu'ils cherchèrent des yeux la place occupée par Napoléon. Bien qu'il n'y fût plus, ils se sentaient en ce moment complètement heureux !

Le soir même, Napoléon, après avoir lancé l'ordre d'accélérer l'envoi des faux assignats destinés à la Russie, et après avoir fait fusiller un Saxon sur lequel on avait saisi des renseignements sur la situation de l'armée française, décora de l'ordre de la Légion d'honneur, dont il était le chef suprême, le colonel des uhlans qui, sans nécessité, s'était précipité dans l'endroit le plus profond du fleuve !… *Quos vult perdere, Jupiter dementat !*

III

L'Empereur Alexandre, établi à Vilna depuis plus d'un mois, y employait tout son temps à des revues et des manœuvres. Rien n'était prêt pour la guerre, bien qu'elle fût prévue depuis longtemps, et c'était pour s'y préparer que l'Empereur avait quitté Pétersbourg. Il n'existait aucun plan général, et l'indécision quant au choix à faire entre tous ceux que l'on proposait ne fit qu'augmenter, à la suite des quatre semaines le séjour de Sa Majesté au quartier général. Chacune des trois armées avait son commandant en chef, mais il n'y avait pas de généralissime, et l'Empereur ne voulait pas en assumer les fonctions. Plus il restait à Vilna, plus les préparatifs traînaient en longueur, et il semblait que les efforts de l'entourage impérial n'eussent d'au-

tre but que de faire oublier à Sa Majesté la guerre prochaine, et de rendre son séjour aussi agréable que possible.

Après une kyrielle de bals et de fêtes donnés par les magnats polonais, par les hauts personnages qui avaient des charges de cour, et par l'Empereur lui-même, il vint à la pensée d'un des aides de camp généraux polonais d'offrir à Sa Majesté un banquet et un bal au nom de tous ses collègues. Cette proposition, accueillie avec joie, obtint le consentement impérial ; l'argent fut réuni par souscriptions, et la dame qui inspirait le plus de sympathie à l'Empereur consentit à remplir les devoirs de maîtresse de maison. Le 25 juin fut fixé pour le bal, le dîner, les courses sur l'eau et le feu d'artifice organisés à Zakrety, propriété du comte Bennigsen, qui était située aux environs de Vilna, et qu'il avait mise à la disposition des ordonnateurs de la fête.

Le jour même où Napoléon donna l'ordre de traverser le Niémen et où son avant-garde, repoussant les cosaques, passa la frontière russe, l'Empereur Alexandre se trouvait au bal donné en son honneur par ses aides de camp généraux !

Cette brillante fête avait réuni sur le même point, au dire des experts, plus de belles personnes qu'on n'en avait jamais vues. La comtesse Besoukhow, venue tout exprès de Pétersbourg avec quelques autres dames, éclipsait, par sa luxuriante beauté russe, la beauté plus fine et plus distinguée des dames polonaises. L'Empereur la remarqua, et lui fit l'honneur de danser une fois avec elle.

Boris Droubetzkoï avait laissé sa femme à Moscou, et se trouvait à Vilna « en garçon », comme il disait ; quoiqu'il ne fût pas aide de camp général, il assistait à la fête, grâce à la somme assez ronde qu'il avait inscrite sur la liste de souscription ; devenu très riche et fort avancé en dignités de toutes sortes, il ne cherchait plus de protections, et se tenait sur un pied de parfaite égalité avec ses contemporains plus élevés que lui en grade.

On dansait encore à minuit ; Hélène, ne trouvant pas de cavalier digne d'elle, demanda à Boris de danser avec elle la mazourka, et ils formèrent le troisième couple. Boris regardait avec une calme indifférence les éblouissantes épaules d'Hélène, sortant d'un corsage de gaze d'une couleur sombre, lamé d'or, et causait de leurs anciennes connaissances, sans toutefois quitter des yeux une seconde l'Empereur, qui, debout près d'une porte, arrêtait au passage les uns et les autres, en leur adressant ces bienveillantes paroles que lui seul savait dire.

Il remarqua bientôt que Balachow, un des intimes du Tsar, s'arrêta familièrement à deux pas de lui pendant qu'il causait avec une dame polonaise ; l'Empereur lui jeta un coup d'œil interrogateur, et, comprenant qu'un grave motif devait seul l'avoir forcé à agir aussi librement, il salua la dame, se tourna vers Balachow, et sa figure exprima aussitôt une profonde surprise pendant qu'il l'écoutait ! Le prenant par le bras, il l'entraîna vivement dans le jardin, sans faire attention à la curiosité de la foule, qui aussitôt recula respectueusement devant lui. Boris, portant ses yeux sur Araktchéïew, avait remarqué son trouble à l'apparition de Balachow ; il le vit se placer en avant, comme s'il s'attendait à être interpellé par l'Empereur. À ce mouvement du ministre de la guerre, Boris comprit qu'il était jaloux de Balachow, et lui en voulait d'avoir la chance de transmettre à Sa Majesté une nouvelle de haute importance. Se voyant oublié, il les suivit, à vingt pas de distance, dans le jardin illuminé, en jetant autour de lui des regards furibonds.

Boris, tourmenté du désir d'apprendre un des premiers quelle était cette grave nouvelle, murmura tout à coup à l'oreille d'Hélène qu'il allait prier la comtesse Potocka de leur faire vis-à-vis ; la comtesse était en ce moment sur le perron : au moment où il arrivait près d'elle, il s'arrêta court à la vue de l'Empereur, qui rentrait avec Balachow. Faisant semblant de ne pas avoir le temps de s'écarter, il se serra contre la porte, inclina la

tête avec respect, et entendit Alexandre dire, avec l'émotion d'un homme qui aurait reçu une offense personnelle :

« Entrer en Russie, sans avoir déclaré la guerre ! Je ne ferai la paix que lorsqu'il ne restera plus un seul ennemi sur le sol de mon Empire ! » Boris crut s'apercevoir que l'Empereur éprouvait une certaine satisfaction à s'exprimer ainsi, et à donner cette forme à sa pensée, mais qu'en même temps il était mécontent d'avoir été entendu par lui.

« Que personne n'en sache rien ! » ajouta-t-il en fronçant les sourcils. Boris, devinant que cette parole lui était adressée, baissa les yeux, et inclina de nouveau la tête. L'Empereur rentra dans la salle de bal et y resta encore une demi-heure environ.

Droubetzkoï, ayant ainsi été, grâce au hasard, le premier à connaître le passage du Niémen par les troupes françaises, profita de cette bonne fortune pour faire croire à quelques personnages importants qu'il en savait souvent plus long qu'eux, ce qui le grandit singulièrement dans leur opinion.

Cette nouvelle fut un coup de foudre ! Reçue pendant un bal et après un mois d'attente, elle semblait encore plus incroyable ! L'Empereur, sous la première impression d'indignation et de colère, avait trouvé la phrase, devenue plus tard célèbre, qu'il se plaisait à répéter et qui exprimait parfaitement ses sentiments. Rentré à deux heures de la nuit, il envoya chercher son secrétaire Schischkow, et lui dicta un ordre du jour aux troupes et un rescrit au maréchal prince Soltykow, dans lequel il déclarait sa ferme intention, dans les mêmes termes qu'il avait employés en parlant à Balachow, de ne pas faire la paix tant qu'il resterait un seul Français armé sur le sol de la Russie.

Il écrivit ensuite de sa propre main à Napoléon la lettre suivante :

« Monsieur mon Frère, j'ai appris hier que, malgré la loyauté avec laquelle j'ai maintenu mes engagements envers Votre Majesté, ses troupes ont franchi les frontières de la Russie, et je reçois à l'instant de Pétersbourg une note par laquelle le comte Lauriston, pour motiver cette agression, annonce que Votre Majesté s'est considérée comme en état de guerre avec moi dès le moment où le prince Kourakine demande ses passeports. Les motifs sur lesquels le duc de Bassano fondait son refus de les lui délivrer n'auraient jamais pu me faire supposer que cette démarche servirait de prétexte à l'agression. En effet, cet ambassadeur n'y a jamais été autorisé, comme il l'a déclaré lui-même, et aussitôt que j'en ai été informé, je lui ai fait connaître combien je le désapprouvais, en lui donnant l'ordre de rester à son poste. Si Votre Majesté n'est pas intentionnée de verser le sang de nos peuples pour un mésentendu (*sic*) de ce genre et qu'elle consente à retirer ses troupes du territoire russe, je regarderai ce qui s'est passé comme non avenu, et un accommodement entre nous sera possible. Dans le cas contraire, Votre Majesté, je me verrai forcé de repousser une attaque que rien n'a provoquée de ma part. Il dépend encore de Votre Majesté d'éviter à l'humanité les calamités d'une nouvelle guerre[19].

« Je suis, etc. … etc.

« Alexandre. »

---

[19] En français dans le texte. (*Note du traducteur*.)

IV

L'Empereur envoya ensuite chercher Balachow, lui lut sa lettre, le chargea d'aller la remettre en personne à l'Empereur des Français, et, lui répétant de nouveau les paroles qu'il lui avait dites au bal, lui ordonna de les rapporter telles quelles à Napoléon. Il ne les avait pas mises dans sa lettre, comprenant, avec son tact habituel, qu'il n'était pas convenable de les prononcer au moment où il faisait une dernière tentative pour le maintien de la paix ; mais il réitéra l'ordre à Balachow de les redire textuellement à Napoléon lui-même. Partant aussitôt avec un trompette et deux cosaques, Balachow arriva, au point du jour, au village de Rykonty, occupé par des avant-postes de cavalerie française, en deçà du Niémen.

Un sous-officier de hussards, en uniforme amarante et coiffé d'un colback, lui cria de s'arrêter ; Balachow se borna à ralentir le pas ; le sous-officier s'avança vers lui en marmottant un juron d'un air irrité, et, tirant son sabre, lui demanda grossièrement s'il était sourd ! Balachow se nomma : le Français, envoyant alors un de ses hommes chercher l'officier qui commandait le poste, reprit sa causerie avec ses camarades, sans plus faire attention à l'envoyé russe, qui éprouva un sentiment étrange en subissant, personnellement et dans son pays, cette manifestation irrespectueuse de la force brutale, si nouvelle pour lui, habitué aux honneurs et en rapports constants avec le pouvoir suprême, pour lui qui venait de causer pendant rois longues heures avec l'Empereur !

Le soleil perçait les nuages, l'air était frais et imprégné de rosée. Le troupeau du village s'en allait aux champs, où les alouettes s'élevaient dans l'espace, en gazouillant, l'une après autre comme des bulles d'air qui montent à la surface de l'eau. Balachow, en attendant l'officier, suivait leur vol d'un égard dis-

trait, pendant que les cosaques et les hussards changeaient en silence des clins d'œil furtifs.

Le colonel français, qui venait évidemment de se lever, parut enfin, suivi de deux de ses hussards, et monté sur un beau cheval gris bien soigné et bien nourri : les cavaliers et leurs chevaux avaient une tournure élégante et respiraient le bien-être.

Ce n'était encore que la première période de la guerre, la période de la tenue d'ordonnance, la période de l'ordre comme en temps de paix, à laquelle se mêlaient pourtant une allure plus guerrière que de coutume, et cet entrain et cette gaieté qui sont l'accompagnement habituel des débuts d'une campagne !

Le colonel étouffait avec peine des bâillements, mais il fut poli envers Balachow, car il se rendait compte de son importance. Il lui fit franchir les avant-postes, et l'assura que, vu la proximité du quartier général de l'Empereur, son désir de lui être immédiatement présenté ne souffrirait aucune difficulté.

Traversant ensuite le village, au milieu de piquets de hussards, de soldats et d'officiers qui leur faisaient le salut militaire et regardaient avec curiosité l'uniforme russe, ils sortirent par l'extrémité opposée ; à deux verstes de là campait le général de division qui devait se charger de conduire l'envoyé d'Alexandre jusqu'à sa destination.

Le soleil était levé et éclairait gaiement les champs et les prairies.

À peine eurent-ils dépassé le cabaret situé sur la hauteur, qu'ils virent venir à eux plusieurs militaires, en avant desquels s'avançait, monté sur un cheval noir, dont le harnachement étincelait au soleil, un homme de haute taille ; un manteau rouge jeté sur les épaules, les jambes tendues en avant à la manière française, il était coiffé d'un énorme chapeau par dessous

les bords duquel s'échappaient des boucles de cheveux noirs : l'air faisait onduler le plumet multicolore de sa coiffure, et les galons d'or de son uniforme scintillaient aux rayons ardents du soleil de juin.

Balachow ne se trouvait plus qu'à quelques pas de distance de ce cavalier à l'aspect théâtral, tout chamarré d'or et couvert de bracelets et de bijoux de toutes sortes, lorsque le colonel Julner lui murmura à l'oreille : « Le roi de Naples ! »

C'était en effet Murat, qu'on appelait ainsi, bien qu'il fût impossible de comprendre pourquoi dans ce moment il était « le roi de Naples ». Lui-même du reste se prenait tellement au sérieux, que lorsque, la veille de son départ de Naples, en se promenant dans les rues avec sa femme, il entendit quelques Italiens crier : « Viva il Re ! » il dit avec tristesse : « Les malheureux ! ils ne savent pas que je les quitte demain ! »

Malgré son intime conviction qu'il était bien toujours le roi de Naples, et que ses sujets pleuraient son absence, il reprit gaiement, au premier signal de son auguste beau-frère, la besogne qui lui avait été familière :

« Je vous ai fait roi pour régner à ma manière et non pas à la vôtre, » lui avait dit ce dernier à Danzig, et, pareil à un bel étalon qui folâtre même sous le harnais, il galopait sur les routes de la Pologne, paré des couleurs les plus voyantes et des plus riches bijoux, sans s'inquiéter, dans sa bruyante bonne humeur, de savoir où il allait.

En apercevant le général russe, il rejeta majestueusement sa tête bouclée en arrière d'une façon toute royale, et regarda le colonel français en le questionnant du regard. Celui-ci expliqua respectueusement à Sa Majesté ce que voulait Balachow, dont il ne parvenait pas à prononcer correctement le nom.

« De Balmacheve ? » dit le roi en surmontant, avec sa résolution habituelle, la difficulté qu'avait éprouvée le colonel de hussards. « Charmé de faire votre connaissance, général, » ajouta-t-il d'un geste plein de grâce ; mais, dès que la voix de Sa Majesté devint plus haute et plus vive, elle perdit subitement toute sa dignité royale, et passa sans transition au ton qui lui était naturel, celui d'une bienveillante bonhomie. Posant la main sur le garrot du cheval de Balachow :

« Eh bien, général, tout est à la guerre, à ce qu'il paraît ! » comme s'il regrettait la nécessité de ce fait, qu'il ne se permettait pas de juger.

« Sire, l'Empereur mon maître ne désire pas la guerre, et comme Votre Majesté le voit… » poursuivit Balachow en lui donnant exprès à chaque mot, avec une affectation marquée, une qualification royale qu'il sentait lui être particulièrement agréable dans sa nouveauté, à en juger par la joie comique qui se peignait sur son visage. « Royauté oblige, » aussi Murat crut-il de son devoir de deviser avec Monsieur de Balachow, ambassadeur de l'Empereur Alexandre sur les affaires de l'État. Descendant de cheval et lui prenant le bras, il se mit à causer et à marcher avec lui de long en large, en s'efforçant de donner de l'importance à ses paroles. Il lui dit entre autres choses que l'Empereur Napoléon, offensé par la demande qu'on lui avait adressée de retirer ses troupes de la Prusse, l'était surtout de la publicité donnée à cette exigence, qui froissait la dignité de la France. Balachow lui répondit que cette exigence n'avait rien de blessant parce que…, mais Murat ne lui donna pas le temps d'achever :

« L'instigateur n'est donc point, selon vous, l'Empereur Alexandre ? » demanda-t-il subitement et avec un sourire gauche.

Balachow lui expliqua les raisons qui le forçaient à considérer Napoléon comme le fauteur de la guerre.

« Eh ! mon cher général, je souhaite de tout mon cœur que les Empereurs s'arrangent entre eux, et que cette guerre, commencée malgré moi, se termine le plus tôt possible, » poursuivit Murat, à la façon des serviteurs qui désirent rester amis malgré la querelle de leurs maîtres.

Il s'informa ensuite de la santé du grand-duc, parla du temps qu'ils avaient si joyeusement passé ensemble à Naples, puis, se ressouvenant de sa haute dignité, il se redressa avec solennité, se posa comme il l'avait fait le jour de son couronnement, et faisant un geste de la main :

« Je ne vous retiens plus, général, je vous souhaite tout le succès possible ! » dit-il en rejoignant sa suite, qui l'attendait respectueusement à quelques pas en arrière… et le manteau rouge brodé d'or, les plumes flottant au vent, et les pierres fines jetant mille feux au soleil, disparurent dans le lointain !

Balachow, croyant trouver Napoléon à peu de distance de là, continua son chemin, mais, arrivé au premier village, il fut arrêté cette fois par les sentinelles du corps d'infanterie de Davout, et l'aide de camp du chef de corps le conduisit jusqu'à l'habitation du maréchal.

V

Davout, l'Araktchéïew de l'Empereur Napoléon, en avait, avec la poltronnerie en moins, toute la sévérité, et toute l'exacti-

tude dans le service, et, comme lui, ne savait témoigner son dévouement à son maître que par des actes de cruauté.

Les hommes de cette trempe sont aussi nécessaires dans les rouages de l'administration que les loups dans l'économie de la nature : ils existent, se manifestent et se maintiennent toujours, par le fait, quelque puéril qu'il puisse paraître, de leurs rapports constants avec le chef de l'État. Comment expliquer autrement que par son absolue nécessité, la présence et l'influence d'un être cruel, grossier, mal élevé, tel qu'Araktchéïew, qui tirait la moustache aux grenadiers dans les rangs, et qui s'éclipsait au moindre danger, auprès d'Alexandre, dont l'âme était tendre et le caractère d'une noblesse chevaleresque ?

Balachow trouva le maréchal Davout, avec son aide de camp à ses côtés, dans une grange de paysan, assis sur un tonneau, occupé à examiner et à régler des comptes. Il aurait pu sans doute se procurer une installation plus commode, mais il appartenait à la catégorie des gens qui aiment à se rendre les conditions de la vie difficiles, pour avoir le droit d'être sombres et taciturnes, et à feindre, à tout propos, une grande hâte, et un travail accablant :

« Y a-t-il moyen, je vous le demande, de voir la vie par ses côtés aimables, lorsqu'on est comme moi harassé de soucis et assis sur un tonneau dans une mauvaise grange ? » semblait dire la figure du maréchal.

Le plus grand plaisir de cette sorte de personnages, lorsqu'ils en rencontrent un autre sur leur chemin dans des conditions différentes de mouvement et de vie, consiste à faire parade de leur activité incessante et morose : c'est ce qui arriva à Davout à la vue de Balachow, et de sa physionomie animée par la course, la belle matinée et sa conversation avec Murat. Lui jetant un coup d'œil par-dessus ses lunettes, il sourit dédaigneu-

sement, et, sans même le saluer, se replongea dans ses calculs, en fronçant méchamment les sourcils.

L'impression désagréable produite sur le nouveau venu par cette singulière façon de le recevoir n'échappa point au maréchal, qui releva la tête et lui demanda froidement ce qu'il voulait.

Ne pouvant attribuer cette réception qu'à l'ignorance de Davout sur sa double qualité d'aide de camp général et de représentant de l'Empereur Alexandre, Balachow s'empressa de lui faire part de l'objet de sa mission, mais, à sa grande surprise, Davout n'en devint que plus raide et plus grossier.

« Où est votre paquet ? Donnez-le-moi, je l'enverrai à l'Empereur. »

Balachow lui répondit qu'il avait l'ordre de ne le remettre qu'en mains propres.

« Les ordres de votre Empereur s'exécutent dans votre armée, mais ici, vous devez vous soumettre à nos règlements !… » Et, afin de faire mieux comprendre au général russe dans quelle dépendance de force brutale il se trouvait, il envoya chercher l'officier de service.

Balachow déposa le paquet contenant la lettre de l'Empereur sur la table, qui n'était autre qu'un battant de porte, auquel pendaient encore les gonds, placé en travers sur un tonneau. Davout prit connaissance de l'adresse écrite sur la dépêche.

« Vous avez pleinement le droit de me traiter avec ou sans politesse, dit Balachow, mais permettez-moi de vous faire observer que j'ai l'honneur de compter parmi les aides de camp généraux de Sa Majesté… »

Davout le regarda sans dire un mot : l'irritation empreinte sur les traits de l'envoyé lui causait évidemment un vif contentement :

« On vous rendra les honneurs qui vous sont dus, » reprit-il, et, mettant l'enveloppe dans sa poche, il le laissa seul dans la grange.

Un moment après, M. de Castries, son aide de camp, vint chercher Balachow, pour le conduire au logement qui lui était destiné ; le général russe dîna ensuite dans la grange avec le maréchal Davout ; Davout lui annonça qu'il partait le lendemain et l'engagea à rester avec le train des bagages : il devait le suivre, s'il recevait l'ordre d'avancer, et ne communiquer avec personne, sauf avec M. de Castries.

Au bout de quatre jours de solitude et d'ennui, pendant lesquels il s'était forcément rendu compte de sa nullité et de son impuissance à agir, d'autant plus sensible pour lui, qu'hier encore il était dans une sphère toute puissante ; après quelques étapes faites à la suite des bagages personnels du maréchal Davout et au milieu des troupes françaises, qui occupaient toute la localité, Balachow fut ramené à Vilna, et y rentra par la même barrière qu'il avait franchie quatre jours auparavant.

Le lendemain matin, un chambellan de l'Empereur, M. de Turenne, vint lui annoncer de la part de son maître qu'il lui accordait une audience.

Peu de jours auparavant, des sentinelles du régiment de Préobrajensky avaient monté la garde à l'entrée de la maison où l'on conduisit Balachow : il y avait maintenant deux grenadiers français, aux uniformes gros-bleu à revers et en bonnets à poils, une escorte de hussards, de lanciers, et une brillante suite d'aides de camp attendant la sortie de Napoléon. Ils étaient groupés au bas du perron près de son cheval de selle, dont le mamelouk

Roustan tenait les brides. Ainsi, Napoléon le recevait dans la même maison où Alexandre lui avait confié son message.

VI

Le luxe et la magnificence déployés autour de l'Empereur des Français surprirent Balachow, bien qu'il fût habitué à la pompe des cours.

Le comte de Turenne l'amena dans une grande salle de réception où étaient réunis une foule de généraux, de chambellans, de magnats polonais, dont il avait vu déjà la plupart faire leur cour à l'Empereur de Russie ! Duroc vint lui dire qu'il serait reçu avant la promenade de Sa Majesté.

Quelques instants plus tard, le chambellan de service, le saluant avec courtoisie, l'engagea à le suivre dans un petit salon contigu au cabinet où il avait reçu les derniers ordres de l'Empereur Alexandre ; il y attendit quelques secondes : des pas vifs et fermes se rapprochèrent de la porte, dont les deux battants s'ouvrirent à la fois… Napoléon était devant lui ! Prêt à monter à cheval, en uniforme gros-bleu, ouvert sur un long gilet blanc qui dessinait la rotondité de son ventre, en bottes à l'écuyère et en culotte de peau de daim tendue sur les gros mollets de ses jambes courtes, il avait les cheveux ras, et une longue et unique mèche s'en détachait pour aller retomber jusqu'au milieu de son large front. Son cou blanc et gros tranchait nettement sur le collet noir de son uniforme, d'où s'échappait une forte odeur d'eau de Cologne. Sur sa figure, encore jeune et pleine, se lisait l'expression digne et bienveillante d'un accueil impérial.

La tête rejetée en arrière, il marchait d'un pas rapide, marqué chaque fois par un soubresaut nerveux. Toute sa personne forte et écourtée, aux épaules larges et carrées, au ventre proéminent, à la poitrine bombée, au menton fortement accusé, avait cet air de maturité et de dignité affaissées, qui envahit les hommes de quarante ans dont la vie s'est écoulée au milieu de leurs aises ; son humeur semblait être excellente.

Il inclina vivement la tête en réponse au salut profond et respectueux de Balachow, avec lequel il se mit tout de suite à parler, en homme qui connaît le prix du temps, et qui ne daigne pas préparer ses discours, convaincu d'avance que ce qu'il dira sera toujours juste et bien dit :

« Bonjour, général, j'ai reçu la lettre dont vous avait chargé l'Empereur Alexandre, et je suis charmé de vous voir ! »

Ses grands yeux le dévisagèrent un instant, et se portèrent aussitôt d'un autre côté, car Balachow par lui-même ne l'intéressait guère ; tout son intérêt était concentré, comme toujours, sur les pensées qui s'agitaient dans son esprit, et il n'accordait généralement au monde extérieur, dépendant, comme il le croyait, de sa seule volonté, qu'une très mince importance :

« Je n'ai pas désiré et je ne désire pas la guerre, dit-il, mais on m'y a forcé. Je suis prêt, même à présent (et il appuya sur ce mot), à accepter toutes les explications que vous me donnerez… » Et il lui exposa, en quelques paroles brèves et nettes, le mécontentement que lui causait la conduite du gouvernement russe.

Son ton modéré et amical persuada Balachow de la sincérité de son désir de maintenir la paix et d'entrer en négociations :

« Sire, l'Empereur mon maître… » commença-t-il avec une certaine hésitation et en se troublant sous le regard interroga-

teur que Napoléon fixait sur lui. – « Vous êtes embarrassé, général, remettez-vous ! » semblaient lui dire ces yeux qui examinaient, avec un imperceptible sourire, son uniforme et son épée. Il poursuivit néanmoins, et lui expliqua que l'Empereur Alexandre ne voyait point de *casus belli* dans la demande de passeports faite par Kourakine, que ce dernier avait agi ainsi de son propre chef, que l'Empereur ne voulait pas la guerre, et qu'il n'avait aucune entente avec l'Angleterre…

« Il n'en a pas encore… » dit Napoléon, et, dans la crainte de se trahir, il engagea, d'un mouvement de tête, l'envoyé russe à reprendre la parole.

Balachow, lui ayant dit tout ce qu'il avait eu ordre de lui transmettre, lui répéta que l'Empereur ne consentirait à des négociations qu'à de certaines conditions. Soudain il s'arrêta interdit, car il venait de se souvenir des paroles écrites dans le rescrit à Soltykow, et qu'il devait rapporter textuellement à l'Empereur des Français ; il les avait présentes à la mémoire, mais un sentiment, difficile à analyser, les retint sur ses lèvres, et il reprit avec embarras :

« À condition que les troupes de Votre Majesté repassent le Niémen. »

Napoléon remarqua son trouble, les muscles de son visage tressaillirent, et son mollet gauche se mit à trembler ! Sans changer de place, il parla plus haut et plus vite. Le regard de Balachow fut involontairement attiré par le tremblement du mollet, et il remarqua avec surprise qu'il s'accentuait de plus en plus, à mesure que l'Empereur élevait la voix :

« Je désire la paix autant que l'Empereur Alexandre. N'ai-je pas fait tout mon possible pour l'obtenir, il y a dix-huit mois ! Et voilà dix-huit mois que j'attends des explications ! Qu'exige-t-on de moi pour entrer en négociations ? » ajouta-t-il en ac-

compagnant ces paroles d'un geste énergique de sa petite main blanche et potelée.

« La retraite des troupes au delà du Niémen, Sire, répliqua Balachow.

– Au delà du Niémen, rien que cela ? » dit Napoléon en le regardant en face.

Balachow inclina respectueusement la tête.

« Vous dites, répéta Napoléon en arpentant le salon, que, pour commencer les négociations, on ne me demande que de repasser le Niémen ? Il y a deux mois, ne m'a-t-on pas demandé de la même façon de repasser l'Oder et la Vistule, et vous parlez encore de paix ! »

Après avoir fait quelques pas en silence, il s'arrêta devant Balachow : son visage semblait s'être pétrifié, tant l'expression en était devenue dure, et sa jambe gauche tremblait convulsivement : « La vibration de mon mollet gauche est très significative chez moi, » disait-il plus tard.

« Des propositions comme celles d'abandonner l'Oder et la Vistule peuvent être faites au prince de Bade, mais pas à moi ! s'écria-t-il tout à coup. Si même vous me donniez Pétersbourg et Moscou, je n'accepterais pas vos conditions ! Vous m'accusez d'avoir commencé la guerre, et qui donc a rejoint le premier son armée ? L'Empereur Alexandre ! Et vous venez me parler de négociations lorsque j'ai dépensé des millions, que vous êtes allié avec l'Angleterre, et que votre position devient de plus en plus difficile ! Quel est le but de votre alliance anglaise ? Quel avantage en avez-vous retiré ? » continua-t-il, avec l'intention évidente d'en arriver à démontrer son droit et sa force et les fautes de l'Empereur Alexandre, au lieu de discuter la possibilité et les conditions de la paix.

Dans le premier moment il avait fait ressortir les avantages de sa situation, en donnant à entendre que, malgré ces avantages, il daignerait encore consentir à renouer ses relations avec la Russie, mais plus il s'échauffait, moins il restait maître de sa parole ; à la fin, on sentait qu'il n'avait plus qu'un but, celui de se grandir outre mesure et d'humilier Alexandre, tandis qu'au commencement de l'entretien il semblait vouloir tout le contraire :

« Vous avez, dit-on, conclu la paix avec les Turcs ! »

Balachow fit un signe de tête affirmatif :

« Oui, la paix est… » Mais Napoléon lui coupa la parole : il fallait qu'il parlât et qu'il parlât seul !

– Oui, je le sais, reprit-il avec cette intempérance de langage et ce ton d'irritation qu'on rencontre souvent chez les enfants gâtés de la fortune. Oui, je le sais : vous avez fait la paix avec les Turcs, sans avoir obtenu la Moldavie et la Valachie. Et moi, j'aurais donné ces provinces à votre Empereur, tout comme je lui ai donné la Finlande ! Oui, je les lui aurais livrées, car je les lui avais promises, et maintenant il ne les aura pas ! Il aurait pourtant été heureux de les joindre à son Empire et d'étendre la Russie du golfe de Bothnie aux bouches du Danube. La grande Catherine n'aurait pu faire plus ! – poursuivit-il avec une animation toujours croissante, et en répétant à Balachow, à peu de chose près, les mêmes phrases qu'il avait déjà dites lors de l'entrevue de Tilsitt : – Tout cela, il l'aurait dû à mon amitié. Ah ! quel beau règne, quel beau règne !… – et, tirant de sa poche une petite tabatière en or, il l'ouvrit, et en aspira vivement le contenu. – Quel beau règne aurait pu être celui de l'Empereur Alexandre ! – Il regarda Balachow avec un air de compassion, et se remit à parler aussitôt que celui-ci tenta de dire quelques mots : – Que pouvait-il désirer et chercher de mieux que mon

amitié ? – poursuivit-il en haussant les épaules. – Non, il a trouvé préférable de s'entourer de mes ennemis, tels que les Stein, les Armfeldt, les Bennigsen, les Wintzingerode ! Stein, un traître chassé de sa patrie ; Armfeldt, un intrigant corrompu ; Wintzingerode, un déserteur français ; Bennigsen, plus militaire que les autres, mais tout aussi insuffisant, Bennigsen, qui n'a rien su faire en 1807, et dont la présence seule aurait dû lui rappeler d'horribles souvenirs !... Supposons qu'ils soient capables, – continua Napoléon, entraîné par les arguments qui se succédaient en foule dans son esprit à l'appui de sa force et de son droit, ce qui revenait au même à ses yeux. – Mais non, ils ne sont bons à rien, ni en temps de guerre, ni en temps de paix. Barclay est le meilleur d'entre eux, dit-on, mais je ne saurais être de cet avis, à en juger par ses premières marches... Et que font-ils tous ces courtisans ? Pfuhl propose, Armfeldt discute, Bennigsen examine et Barclay, appelé pour agir, ne sait quel parti prendre ! Bagration est le seul homme de guerre : il est bête, mais il a de l'expérience, du coup d'œil et de la décision !... Et quel est, je vous prie, le rôle que joue votre jeune Empereur au milieu de toutes ces nullités, qui le compromettent et finissent par le rendre responsable des faits accomplis ? Un souverain ne doit être à l'armée que quand il est général ! – Et il lança ces paroles comme un défi à l'Empereur, sachant parfaitement à quel point celui-ci tenait à passer pour un bon capitaine. – Il y a huit jours que la campagne est commencée, et vous n'avez pas su défendre Vilna !... Vous êtes coupés en deux, chassés des provinces polonaises, et votre armée murmure !

– Pardon, Sire, – dit enfin Balachow, qui suivait avec peine ce feu roulant de paroles, – les troupes brûlent au contraire du désir...

– Je sais tout, dit Napoléon en l'interrompant de nouveau, tout, entendez-vous... Je connais aussi bien le chiffre de vos bataillons que celui des miens. Vous n'avez pas 200 000 hommes sous les armes, et, moi, j'en ai trois fois autant ! Je vous donne

ma parole d'honneur, ajouta-t-il en oubliant que sa parole ne pouvait guère inspirer de confiance, que j'ai 530 000 hommes de ce côté de la Vistule… Les Turcs ne vous seront d'aucun secours, ils ne valent rien, et ils ne vous l'ont que trop prouvé, en faisant la paix avec vous ! Quant aux Suédois, ils sont prédestinés à être gouvernés par des fous ; dès que leur roi a eu perdu la raison, ils en ont choisi un autre, tout aussi fou que lui… Bernadotte ! car, quand on est Suédois, il faut être fou pour s'allier avec la Russie !… » Et Napoléon, souriant méchamment, porta de nouveau sa tabatière à son nez.

Balachow, dont les réponses étaient toutes prêtes, laissait involontairement échapper des gestes d'impatience, sans parvenir à arrêter ce déluge de paroles. À propos de la prétendue folie des Suédois, il aurait pu objecter qu'avec l'alliance de la Russie, la Suède devenait une île, mais Napoléon se trouvait dans cet état d'irritation sourde où l'on a besoin de parler et de crier, pour se prouver à soi-même qu'on a raison. La situation devenait pénible pour Balachow : il craignait d'être atteint dans sa dignité d'ambassadeur, s'il ne répliquait rien, mais, comme homme, il se repliait en lui-même devant l'aberration de cette colère sans cause ; il comprenait que tout ce qu'il venait d'entendre n'avait aucune valeur, et que Napoléon en aurait honte tout le premier lorsqu'il se serait calmé ; aussi tenait-il ses yeux baissés, afin d'éviter le regard du petit homme, dont il ne voyait que les grosses jambes qui se mouvaient et s'agitaient en tous sens.

« Et que me font, après tout, vos alliés ? J'en ai, moi aussi… j'ai les Polonais, avec leurs 80 000 hommes, qui se battent comme des lions… et ils en auront bientôt 200 000 sur pied ! »

Excité de plus en plus par la conscience même de son mensonge et par le silence de Balachow, qui continuait à garder un calme imperturbable, il se rapprocha brusquement, se planta

droit devant lui, et, gesticulant de ses mains blanches, il s'écria, d'une voix saccadée, et blême de fureur :

« Sachez que si vous soulevez la Prusse contre moi, je l'effacerai de la carte de l'Europe !… et vous, je vous rejetterai au delà de la Dvina, et du Dniéper… et j'élèverai contre vous la barrière que l'aveugle et coupable Europe a laissé abattre !… Oui, voilà ce qui vous attend, et ce que vous aurez gagné en vous éloignant de moi ! »

Puis, recommençant à se promener de long en large, il prit de nouveau la tabatière qu'il venait de remettre dans sa poche, la porta plusieurs fois à son nez, et s'arrêta enfin devant le général russe, qu'il regarda d'un air ironique :

« Et pourtant, murmura-t-il, quel beau règne aurait pu avoir votre maître ! »

Balachow lui répondit que la Russie n'envisageait point les choses sous un aspect aussi sombre, et qu'elle comptait sur un succès certain. Napoléon daigna faire une inclination de tête qui voulait dire : « Je comprends, votre devoir est de parler ainsi, mais vous n'en croyez pas un mot, je vous ai convaincu du contraire ! »

Le laissant achever sa réponse, Napoléon huma une nouvelle prise de tabac, et frappa du pied le plancher. C'était un signal, car, à l'instant, les portes s'ouvrirent, et un chambellan offrit à l'Empereur son chapeau et ses gants, en s'inclinant avec respect devant lui, tandis qu'un autre lui tendait son mouchoir de poche. Il n'eut pas l'air de les voir.

« Assurez en mon nom votre Empereur, continua-t-il, que je lui suis dévoué comme par le passé ; je le connais, et j'apprécie hautement ses grandes qualités. Je ne vous retiens plus, général ; vous recevrez ma réponse à l'Empereur… » Et, saisissant

son chapeau, il marcha rapidement vers la sortie ; sa suite se précipita aussitôt sur l'escalier pour le précéder et l'attendre au bas du perron.

VII

Après cette explosion de colère et ces dernières paroles si sèches, Balachow resta convaincu que Napoléon ne le ferait plus demander, et éviterait même de le voir, lui, l'ambassadeur humilié, témoin de son emportement déplacé. Mais, à sa grande surprise, il fut invité par Duroc à la table de l'Empereur pour ce même jour. Bessières, Caulaincourt et Berthier y dînaient également.

Napoléon reçut Balachow avec affabilité et sans laisser percer dans son accueil plein de bonne humeur la moindre trace d'embarras : c'était lui, au contraire, qui tâchait de mettre son hôte à l'aise. Il était si convaincu d'être infaillible, que tous ses actes, qu'ils s'accordassent ou non avec la loi du bien et du mal, devaient forcément être justes, du moment qu'ils étaient siens.

Sa promenade à cheval par les rues de Vilna, où le peuple se portait en masse à sa rencontre en l'acclamant avec enthousiasme, où sur son passage toutes les fenêtres étaient pavoisées de tapis et de drapeaux, et où les dames polonaises agitaient leurs mouchoirs en le saluant, l'avait fort bien disposé.

Il s'entretint avec Balachow aussi cordialement que s'il faisait partie de son entourage, de ceux qui approuvaient ses plans, et qui se réjouissaient de ses succès. La conversation tombant entre autres sur Moscou, il le questionna sur la grande ville, comme aurait pu le faire un voyageur désireux de se faire ren-

seigner sur un nouveau pays qu'il compte visiter, avec la persuasion que son interlocuteur devait, en sa qualité de Russe, se trouver flatté de l'intérêt qu'il témoignait :

« Combien Moscou possède-t-il d'habitants, de maisons, d'églises ? L'appelle-t-on vraiment la ville sainte ? » demanda-t-il, et à la réponse, que lui fit Balachow qu'il y avait plus de deux cents églises :

« À quoi bon cette quantité ? répliqua-t-il.

– Les Russes sont très pieux, dit le général.

– Il est du reste à observer qu'un grand nombre d'églises dénote toujours chez un peuple une civilisation arriérée, » repartit Napoléon en se retournant vers Caulaincourt.

Balachow exprima respectueusement un avis contraire :

« Chaque pays a ses usages, dit-il.

– Peut-être, mais rien de pareil ne se rencontre plus en Europe, objecta Napoléon.

– Que Votre Majesté veuille bien m'excuser, mais, en dehors de la Russie, il y a l'Espagne, où le chiffre des églises et des couvents est incalculable. »

Cette réponse, qui produisit grand effet à la cour de l'Empereur Alexandre, comme Balachow le sut plus tard, car elle rappelait la récente défaite des Français en Espagne, n'en fit aucun à la table de Napoléon, où elle passa inaperçue.

Les visages indifférents de messieurs les maréchaux disaient qu'ils n'en avaient compris ni le sel ni l'intention calculée : « Si cela avait été spirituel, nous l'aurions deviné, sem-

blaient-ils dire, donc il n'en est rien ». Napoléon en saisit si peu la portée, qu'il s'adressa aussitôt à Balachow en le priant naïvement de lui indiquer les villes situées sur le parcours le plus direct entre Vilna et Moscou. L'ambassadeur, qui pesait chacune de ses paroles, répondit que, de même que tout chemin menait à Rome, tout chemin menait aussi à Moscou ; qu'il y en avait plusieurs, entre autres celui qui passait par Poltava, et que Charles XII avec choisi ! Il avait eu à peine le temps de s'applaudir, à part lui, de cet heureux à propos, que Caulaincourt changea de sujet de conversation en énumérant les difficultés de la route entre Pétersbourg et Moscou.

On prit ensuite le café dans le cabinet de Napoléon, qui, s'asseyant et portant à ses lèvres une tasse en porcelaine de Sèvres, indiqua un siège à Balachow.

Il existe dans l'homme une involontaire disposition d'esprit qui s'empare de lui généralement après le dîner ; elle a le privilège de le rendre satisfait et content de lui-même, et de lui faire trouver partout des amis ! Napoléon subissait cette influence : comme le commun des mortels, il lui semblait n'être entouré dans ce moment que d'adorateurs au même degré, sans en excepter Balachow.

« Ce cabinet, dit-il en s'adressant à lui avec un sourire aimable quoique railleur, est, à ce qu'il paraît, celui qu'occupait l'Empereur Alexandre. Avouez, général, que la coïncidence est au moins étrange. » Il semblait persuadé que cette réflexion, preuve évidente de sa supériorité sur l'Empereur de Russie, ne pouvait qu'être agréable à son interlocuteur.

Balachow se borna à lui faire une inclination de tête affirmative.

« Oui, dans cette pièce, il y a quatre jours, Stein et Wintzingerode se concertaient, poursuivit Napoléon d'un ton tou-

jours railleur. Je ne puis vraiment comprendre que l'Empereur Alexandre se soit rapproché de mes ennemis personnels… je ne le comprends pas !… Il n'a donc pas réfléchi que je pouvais en faire autant ? » Ces derniers mots réveillèrent en lui l'irritation à peine calmée du matin.

« Qu'il sache que je le ferai, dit-il en se levant et en repoussant sa tasse. Je chasserai de l'Allemagne toute sa parenté, du Wurtemberg, de Bade, de Weimar… Oui, je les chasserai ! Qu'il leur prépare donc un refuge en Russie ! »

Balachow fit un mouvement qui exprimait à la fois son désir de se retirer et ce qu'il y avait de pénible dans l'obligation où il se trouvait d'écouter sans rien répondre, mais Napoléon ne le remarqua pas, et il continua à le traiter, non comme l'ambassadeur de son ennemi, mais comme un homme dont le dévouement lui était forcément acquis, et qui devait se réjouir, à coup sûr, de l'humiliation infligée à celui qui avait été son maître.

« Pourquoi l'Empereur Alexandre a-t-il pris le commandement de ses armées ? Pourquoi ?… La guerre est mon métier, le sien est de régner ! Pourquoi a-t-il assumé une telle responsabilité ? » Napoléon ouvrit sa tabatière, fit quelques pas dans la chambre, puis, tout à coup, marcha brusquement vers Balachow.

« Eh bien, vous ne dites rien, admirateur et courtisan du Tsar ? » lui demanda-t-il d'un ton moqueur, destiné à montrer clairement qu'il n'admettait pas qu'on pût, en sa présence, avoir la moindre admiration pour un autre que pour lui… Les chevaux pour le général sont-ils prêts ? ajouta-t-il en répondant par un signe de tête au salut de Balachow… Donnez-lui les miens, il a loin à aller ! »

Balachow, chargé par Napoléon d'une lettre pour l'Empereur Alexandre, la dernière qu'il lui écrivit, rendit compte au Tsar de l'accueil qui lui avait été fait… et la guerre éclata !

VIII

Le prince André quitta Moscou peu de temps après son entrevue avec Pierre, et se rendit à Pétersbourg ; il disait que c'était pour ses affaires, mais en réalité c'était pour y découvrir Kouraguine, avec qui il tenait à avoir une rencontre. Kouraguine, averti par son beau-frère, s'empressa de s'éloigner, et obtint du ministre de la guerre un emploi dans notre armée de Moldavie. Koutouzow, en revoyant le prince André, qu'il avait toujours beaucoup aimé, lui offrit de l'attacher à son état-major ; il venait d'être nommé général en chef de cette armée, et allait se rendre sur les lieux ; le prince André accepta, et ils partirent ensemble.

Son intention était de se battre en duel avec Kouraguine, mais pour cela il fallait trouver un prétexte plausible, autrement il compromettrait la réputation de la comtesse Rostow ; il cherchait donc à le rencontrer, mais il n'eut pas cette chance : Kouraguine était retourné en Russie dès qu'il avait eu vent de l'arrivée en Turquie du prince André. La vie lui sembla plus facile dans un nouveau pays et dans des conditions d'existence différentes du passé. La trahison de sa fiancée l'avait frappé d'un coup d'autant plus pénible, qu'il faisait tout son possible pour en cacher la violence, et le milieu qui avait été le témoin de son bonheur lui était devenu insupportable. Plus pénibles encore étaient pour lui cette liberté et cette indépendance qui jusque là lui avaient été si chères : il ne méditait plus sur les pensées que le ciel d'Austerlitz avait éveillées dans son âme, sur les pensées

dont il aimait autrefois à s'entretenir avec Pierre, et qui avaient rempli sa solitude à Bogoutcharovo, en Suisse et à Rome ; il craignait au contraire de se reporter aux horizons lointains qu'il avait alors entrevus et qui lui étaient apparus si lumineux dans leur infini. Les intérêts matériels de tous les jours l'absorbèrent maintenant d'autant plus, qu'ils n'avaient aucun rapport avec ceux de son passé. On aurait dit que ce ciel sans fin, qui s'étendait jadis au-dessus de sa tête, s'était transformé en une voûte sombre, pesante, limitée, exactement définie dans ses contours, qui n'avait plus rien, pour lui, ni de mystérieux ni d'éternel !

De toutes les occupations actives qu'il avait en vue, il n'y en avait pas de plus simple et de plus familière pour lui que le service militaire. Nommé général de service à l'état-major de Koutouzow, il étonna ce dernier par l'exactitude et l'ardeur qu'il apporta à remplir ses fonctions. N'ayant pu rejoindre Anatole en Turquie, il ne jugea pas nécessaire de le poursuivre en Russie : il sentait que ni le temps, ni le sentiment de mépris que lui inspirait Kouraguine, ni les raisons qui lui démontraient combien il lui était impossible de s'abaisser jusqu'à une rencontre avec lui, ne l'empêcheraient de provoquer cet homme la première fois qu'il le verrait ; rien n'empêche, en effet, un homme affamé de se jeter sur la nourriture. Le sentiment de l'injure qu'il n'avait pas vengée, de la colère qu'il n'avait pas épanchée, et qui restait amassée dans le fond de son cœur, empoisonnait le calme factice avec lequel il remplissait les obligations multiples de son service.

Lorsque en 1812 arrivèrent à Bucharest (où depuis deux mois Koutouzow passait ses jours et ses nuits chez sa Valaque bien-aimée) les nouvelles de la guerre avec Napoléon, le prince André sollicita l'autorisation de passer à l'armée de l'Ouest. Koutouzow, qui lui en voulait de son zèle, et y voyait un reproche vivant à sa paresse, donna volontiers son consentement, et chargea Bolkonsky d'une mission pour Barclay de Tolly.

Avant de rejoindre l'armée, qui au mois de mai était campée à Drissa, il s'arrêta à Lissy-Gory, qui se trouvait sur son chemin. Durant les trois dernières années il avait tant pensé et tant réfléchi, passé par tant d'épreuves, et vu tant de choses dans ses voyages, qu'il ressentit une impression étrange en retrouvant à Lissy-Gory le même genre d'existence, immuable dans ses moindres détails. À peine eut-il franchi la massive porte en maçonnerie et l'allée qui menait au château, qu'il crut entrer dans une habitation enchantée où régnait le sommeil ; dans l'intérieur, c'était le même calme, la même exquise propreté, le même mobilier, les mêmes murs, les mêmes parfums et les mêmes visages, quoiqu'un peu vieillis. La princesse Marie, toujours opprimée, toujours timide et laide, voyait s'envoler une à une ses plus belles années, sans qu'un rayon de joie ou d'affection se mêlât à ses craintes et à ses inquiétudes. Mlle Bourrienne, au contraire, jouissant de chaque minute de son existence, se forgeait comme d'habitude les plus charmantes espérances. C'était toujours la même coquette personne, satisfaite d'elle-même, avec une dose d'assurance en plus ! L'instituteur amené de Suisse, nommé Dessalles, portait une redingote de drap russe, parlait russe tant bien que mal aux gens de la maison, mais, tout comme à son arrivée, c'était le même excellent homme, un peu pédant et quelque peu borné. Le vieux prince avait perdu une dent, une seule dent, mais le vide qu'elle avait laissé dans sa bouche n'y était que trop visible ; son moral n'avait point changé, son irritation et son scepticisme à l'endroit de toutes choses n'avaient fait plutôt que s'accroître avec l'âge. Seul Nicolouchka, avec ses joues roses et ses cheveux châtains tombant en boucles sur son cou, avait grandi et s'amusait à cœur joie ; lorsqu'il riait, la lèvre supérieure de sa jolie bouche se relevait exactement comme celle de sa mère : seul il se révoltait contre le joug de l'immuable dans ce château ensorcelé. Cependant, bien que les apparences fussent restées les mêmes, les rapports intimes entre les habitants de Lissy-Gory s'étaient sensiblement modifiés : il existait deux camps dans cet intérieur, deux camps ennemis, qui ne s'entendaient jamais, mais qui,

pour le prince André, renoncèrent momentanément à leurs habitudes. L'un se composait du vieux prince, de Mlle Bourrienne et de l'architecte ; l'autre, de la princesse Marie, du petit Nicolas, de son gouverneur, de la vieille bonne et de toutes les femmes de la maison.

Pendant son séjour on dîna ensemble, mais, en voyant l'embarras général, il s'aperçut bientôt qu'on le traitait comme un étranger en l'honneur de qui on faisait une exception. Il le sentit si bien, qu'il en fut gêné à son tour, et se réfugia dans un silence absolu. Cette situation tendue, trop visible pour passer inaperçue, rendit son père morose et taciturne, et aussitôt après dîner il se retira chez lui. Lorsque le prince André alla le trouver dans le courant de la soirée, et essaya de l'intéresser au récit de la campagne du jeune comte Kamensky, le vieux prince, au lieu de l'écouter, se répandit en invectives sur la conduite de la princesse Marie, sur ses superstitions et sur son inimitié envers Mlle Bourrienne, le seul être, assurait-il, qui lui fût sincèrement attaché…

« Sa fille lui rendait la vie dure, c'est pour cela qu'il était toujours malade… et elle gâtait l'enfant par son excès d'indulgence et ses sottes idées ! »

Au fond de son cœur il sentait bien qu'elle ne méritait pas cette pénible existence, et qu'il était son bourreau, mais il savait aussi qu'il ne pourrait jamais cesser de l'être et de la tourmenter.

« Pourquoi André, qui a tout remarqué, ne me parle-t-il pas de sa sœur ? s'était-il dit. Il croit donc que je suis un monstre, un imbécile qui, pour me ménager les bonnes grâces de la française, me suis éloigné sans raison de ma fille ?… Il ne comprend rien, il faut tout lui expliquer, il faut qu'il me comprenne !

– Je ne vous en aurais pas parlé si vous ne me l'eussiez pas demandé, répondit le prince André à cette confidence inattendue, sans lever les yeux sur son père, qu'il condamnait pour la première fois de sa vie… Mais, puisque vous le désirez, je vous en parlerai franchement : s'il est survenu un malentendu entre vous et Marie, ce n'est pas elle que j'en accuse, car je sais combien elle vous respecte et vous aime… S'il y en a un, – poursuivit-il en s'échauffant peu à peu, ce qui du reste lui était devenu habituel depuis quelque temps, – je ne saurais en attribuer la cause qu'à la présence d'une femme indigne d'être la compagne de ma sœur ! » Le vieux prince, les yeux fixés sur lui, l'avait d'abord écouté sans mot dire : un sourire forcé laissait apercevoir la brèche causée par la dent absente, et à laquelle son fils ne parvenait pas à s'habituer.

« Quelle compagne, mon ami ? Ah ! on t'a déjà parlé ? Ah !…

– Mon père, je n'ai nulle envie de vous juger, répliqua le prince André d'un ton sec. C'est vous qui m'y avez forcé, j'ai dit et je dirai toujours que Marie n'est pas coupable : la faute en est à ceux qui…, à cette Française enfin !

– Ah ! tu me juges, tu me juges ! » dit le vieux d'une voix calme, dans le ton de laquelle son fils crut même deviner un certain embarras ; mais tout à coup, bondissant sur ses pieds, il s'écria avec fureur : « Hors d'ici, va-t'en ! Que je ne te voie plus ! Va-t'en ! »

Le prince André résolut de quitter Lissy-Gory sans retard, mais sa sœur le supplia de lui accorder encore un jour ; le vieux prince ne se montra plus, n'admit chez lui que Mlle Bourrienne et Tikhone, et demanda, à plusieurs reprises, si son fils était parti. Avant de se mettre en route, le prince André alla voir son enfant, qui lui sauta sur les genoux, lui demanda l'histoire de

Barbe-Bleue, et l'écouta avec une attention soutenue ; mais son père s'arrêta soudain sans achever l'histoire, et tomba dans une profonde rêverie, dans laquelle Nicolouchka n'entrait pour rien : il pensait à lui-même, et sentait avec effroi que la querelle avec son père ne lui avait laissé aucun remords, et qu'ils se séparaient brouillés pour la première fois. Ce qui l'étonnait aussi et l'affligeait, c'est que la vue de son enfant n'éveillait plus en lui la tendresse accoutumée.

« Et après ? raconte-moi donc la fin, » lui disait le petit garçon ; mais son père, sans lui répondre, l'enleva de dessus ses, genoux, le posa à terre et sortit de la chambre.

Lorsque le prince André se retrouvait dans le milieu où il avait été heureux autrefois, il éprouvait un tel dégoût de la vie, qu'il avait hâte de s'éloigner de ces souvenirs et de se créer une occupation nouvelle : c'était là le secret de son apparente indifférence.

« André, tu nous quittes décidément ? lui dit sa sœur.

– Dieu soit loué ! Je suis libre de m'en aller ; je regrette que tu ne puisses pas en faire autant !

– Pourquoi parler ainsi, à présent que tu vas à la guerre, à cette terrible guerre ? reprit la princesse Marie. Il est si âgé ! Mlle Bourrienne m'a dit qu'il avait demandé après toi… » Et ses lèvres tremblèrent, et de grosses larmes roulèrent sur ses joues. Le prince André se détourna sans proférer une parole :

« Mon Dieu ! s'écria-t-il tout à coup, en marchant dans la chambre… Se dire que des choses ou des êtres aussi misérables peuvent causer le malheur d'autrui ! » La violence de son accent effraya sa sœur, qui comprit que sa réflexion s'appliquait non seulement à Mlle Bourrienne, mais aussi à l'homme qui avait tué son bonheur !

« André, je t'en supplie, – dit-elle, en lui touchant légèrement le bras, les yeux rayonnants au travers de ses larmes ; – ne crois pas que la douleur provienne des hommes… ils ne sont que les instruments de Dieu ! » Son regard, passant pardessus la tête de son frère, se fixa dans l'espace, comme s'il était habitué à y trouver une image chère et familière : « La douleur nous est envoyée par Lui : les hommes n'en sont pas responsables. Si quelqu'un te semble avoir eu des torts envers toi, oublie-les et pardonne. Nous n'avons pas le droit de punir : tu comprendras, toi aussi, un jour, le bonheur de pardonner.

– Si j'avais été femme, Marie, je l'aurais fait sans aucun doute : pardonner, c'est la vertu de la femme ; mais pour l'homme, c'est bien différent : il ne peut et ne doit ni oublier ni pardonner !… » Si ma sœur m'adresse cette prière, pensa-t-il, cela veut dire que j'aurais dû m'être vengé depuis longtemps !… Et sans plus écouter le sermon qu'elle continuait à lui faire, il se représenta avec une haineuse satisfaction l'heureux moment où il rencontrerait Kouraguine, qu'il savait être à l'armée.

La princesse Marie engagea son frère à rester encore vingt-quatre heures : elle était sûre, disait-elle, que son père serait malheureux de le voir partir sans s'être réconcilié avec lui. Mais il fut d'un avis contraire, et l'assura que leur brouille s'envenimerait s'il retardait son départ, que son absence serait courte, et qu'il écrirait à son père.

« Adieu, André, rappelez-vous que les malheurs viennent de Dieu, et que les hommes ne sont jamais coupables ! » Telles furent les dernières paroles de la princesse Marie.

« Cela doit sans doute être ainsi ! se dit le prince André en quittant la grande avenue de Lissy-Gory… Innocente victime, elle est destinée à être martyrisée par un vieillard à demi fou, qui sent ses torts, mais qui ne peut plus refaire son caractère…

Mon fils grandit, sourit à la vie, et, tout comme un autre, il dupera et sera dupé !… Et moi je me rends à l'armée… pourquoi faire ? Je n'en sais rien, à moins que ce ne soit pour me battre avec l'homme que je méprise, et lui donner ainsi l'occasion de me tuer et de se moquer ensuite de moi ! »

Bien que les éléments qui composaient son existence fussent les mêmes qu'autrefois, ils ne lui apportaient plus aujourd'hui que des impressions sans lien entre elles, et isolées.

IX

Le prince André arriva à la fin de juin au quartier général. La première armée, celle que l'Empereur commandait, occupait sur la Drissa un camp retranché. La seconde, qui en était séparée, disait-on, par des forces ennemies considérables, se repliait pour la rejoindre. Il régnait des deux côtés un grand mécontentement, causé par la marche générale des opérations militaires, mais il ne venait à l'idée de personne de craindre une invasion étrangère dans les gouvernements russes, et de croire que la guerre pût être portée au delà des provinces polonaises de l'Ouest.

Le prince André trouva Barclay de Tolly établi sur les bords mêmes de la Drissa, à quatre verstes de l'endroit où était l'Empereur. Comme il n'y avait ni village ni bourg aux environs du camp, les nombreux généraux et les nombreux dignitaires de la cour s'étaient emparés des meilleures habitations sur les deux rives de la rivière, sur une longueur de plus de dix verstes. L'accueil de Barclay de Tolly fut sec et raide : il annonça à Bolkonsky qu'il en référerait à Sa Majesté pour lui procurer un emploi, et le pria, en attendant, de faire partie de son état-major. Kou-

raguine n'était plus à l'armée, mais à Pétersbourg, et cette nouvelle réjouit le prince André. Il fut heureux d'être délivré pour un temps des pensées que ce nom évoquait dans son âme, et de pouvoir s'abandonner en entier à l'intérêt qu'éveillait en lui la grande guerre qui commençait. Sans emploi auprès de personne, il consacra les quatre premiers jours à l'inspection du camp, dont il parvint à se former une idée exacte en s'aidant de ses propres lumières, et en questionnant ceux qui étaient capables de le renseigner. Les avantages de ce camp restèrent pour lui à l'état de problème : son expérience lui avait déjà plus d'une fois démontré que les plans les plus savamment combinés et les mieux étudiés n'ont souvent dans l'art militaire qu'une mince valeur… Il l'avait bien vu à Austerlitz, et il comprenait mieux que jamais, depuis ce jour-là, que la victoire dépend surtout de l'habileté à prévoir et à parer les mouvements inattendus de l'ennemi, et du coup d'œil et de l'intelligence des personnes chargées de la direction des opérations militaires. Afin de mieux éclairer cette dernière question, il ne négligea rien pour s'initier aux détails de l'administration et pour lire dans le jeu des généraux qui avaient voix au chapitre.

Pendant le séjour de l'Empereur à Vilna, l'armée avait été divisée en trois corps : le premier fut placé sous le commandement de Barclay de Tolly, le second sous celui de Bagration, le troisième sous celui de Tormassow. L'Empereur se trouvait avec le premier, sans y remplir toutefois les fonctions de commandant en chef, et l'ordre du jour annonçait sa présence, sans ajouter le moindre commentaire. Il n'avait avec lui aucun état-major spécial, mais seulement l'état-major du quartier général impérial, dont le chef était le général quartier-maître prince Volkonsky, et qui était composé d'une foule de généraux, d'aides de camp, de fonctionnaires civils pour la partie diplomatique et d'un grand nombre d'étrangers : par le fait, il n'existait donc pas d'état-major de l'armée. On voyait, auprès de la personne de l'Empereur, Araktchéïew, l'ex-ministre de la guerre, le Comte Bennigsen le doyen des généraux, le césarévitch grand-duc

Constantin, le chancelier Comte Roumiantzow, Stein, l'ancien ministre de Prusse, Armfeld général suédois, Pfuhl, le principal organisateur du plan de campagne, Paulucci, général aide de camp, un réfugié sarde, Woltzogen, et plusieurs autres. Quoiqu'ils fussent tous attachés à Sa Majesté sans mission particulière, ils avaient cependant une telle influence, que le commandant en chef lui-même ne savait souvent de qui émanait le conseil reçu, ou l'ordre donné sous forme d'insinuation, par Bennigsen, par le grand-duc ou par tout autre ; s'ils parlaient de leur propre chef, ou s'ils ne faisaient que transmettre la volonté impériale, et en définitive s'il fallait, oui ou non, les écouter ? Ils faisaient partie de la mise en scène générale : leur présence et celle de l'Empereur, parfaitement définies à leur point de vue, comme courtisans (et tous le deviennent dans l'intimité du Souverain), signifiaient clairement que, malgré le refus de ce dernier de prendre le titre de général en chef, le commandement des trois corps d'armée n'en était pas moins entre ses mains et son entourage représentait, par suite, son conseil immédiat et intime. Araktchéïew, le garde du corps de Sa Majesté, était également l'exécuteur, de ses volontés ; Bennigsen, qui était grand propriétaire dans le gouvernement de Vilna, et qui semblait n'avoir eu d'autre souci que d'en faire les honneurs à son Souverain, jouissait d'une excellente réputation militaire, et on le gardait sous la main pour remplacer à l'occasion Barclay de Tolly. Le grand-duc y était pour son plaisir personnel ; l'ex-ministre Stein, comme conseiller, vu la haute estime que lui valaient ses qualités ; grâce à son assurance, et à la conviction qu'il avait de ses propres mérites, Armfeld, le haineux ennemi de Napoléon, était très écouté par Alexandre ; Paulucci faisait partie de la phalange, parce qu'il était hardi et décidé ; les aides de camp généraux, parce qu'ils suivaient l'Empereur partout, et enfin Pfuhl, parce qu'après avoir imaginé et fait le plan de campagne, il était parvenu à le faire accepter comme parfait dans son ensemble. C'était ce dernier en réalité qui menait la guerre. Woltzogen attaché à sa personne, plein d'amour-propre, de confiance en lui-même, et d'un mépris absolu pour toutes cho-

ses, n'était qu'un théoricien de cabinet, chargé de revêtir les idées de Pfuhl d'une forme plus élégante.

En dehors de tous ces hauts personnages, il y avait encore une quantité d'individus en sous-ordre, russes et étrangers, dépendant de leurs chefs respectifs : les étrangers se faisaient remarquer surtout par la témérité et la variété de leurs combinaisons militaires, conséquence toute naturelle du fait de servir dans un pays qui n'était pas le leur.

Au milieu du courant d'opinions si diverses qui agitait ce monde brillant et orgueilleux, le prince André ne tarda pas à constater l'existence de plusieurs partis qui se détachaient visiblement de la masse.

Le premier se composait de Pfuhl et de ses adhérents, les théoriciens de l'art de la guerre, ceux qui croyaient à l'existence de ses lois immuables, aux lois des mouvements obliques et des mouvements de flanc ; ceux-là voulaient que, conformément à cette prétendue théorie, on se repliât dans l'intérieur du pays, et considéraient la moindre infraction à ces règles fictives, comme une preuve de barbarie, d'ignorance et même de malveillance. Ce parti comprenait les princes allemands, les Allemands en général, Woltzogen, Wintzingerode, et plusieurs autres encore.

Le second parti, le parti adverse, tombait, comme il arrive souvent, dans l'extrême opposé, en demandant à marcher sur la Pologne, et à ne pas suivre un plan déterminé à l'avance : audacieux et entreprenant, il représentait la nationalité du pays, et n'en était par suite que plus exclusif dans la discussion. Parmi les Russes qui commençaient à s'élever, il y avait Bagration et Ermolow : il avait, dit-on, demandé un jour à l'Empereur la faveur d'être promu au grade d'« Allemand » ! Ce parti ne cessait de répéter, en se souvenant des paroles de Souvorow, qu'il était inutile de raisonner et de piquer des épingles sur les cartes, qu'il fallait se battre, mettre l'ennemi en déroute, ne pas le laisser

pénétrer en Russie, et ne pas donner à l'armée le temps de se démoraliser.

Le troisième parti, celui qui inspirait le plus de confiance à l'Empereur, était composé de courtisans, médiateurs entre les deux premiers, peu militaires pour la plupart, qui pensaient et disaient ce que pensent et disent d'habitude ceux qui, n'ayant point de conviction arrêtée, tiennent cependant à ne pas le laisser paraître. Ils prétendaient donc que la guerre contre un génie comme Bonaparte (il était redevenu Bonaparte pour eux) exigeait sans aucun doute de savantes combinaisons, de profondes connaissances dans l'art de la guerre ; que Pfuhl y était certainement passé maître, mais que l'étroitesse de son jugement, ce défaut habituel des théoriciens, s'opposait à ce qu'on eût en lui une confiance absolue : qu'il fallait par conséquent tenir compte aussi de l'opinion de ses adversaires, des gens du métier, des gens d'action, dont l'expérience était certaine, afin de réunir les avis les plus sages, pour s'en tenir à un juste milieu. Ils insistaient sur la nécessité de conserver le camp de Drissa, d'après le plan de Pfuhl, en changeant toutefois les dispositions relatives aux deux autres armées. De cette façon, il est vrai, on n'atteignait aucun des deux buts proposés, mais les personnes de ce parti, auquel appartenait également Araktchéïew, pensaient que c'était là encore la meilleure des combinaisons.

Le quatrième courant d'opinion avait à sa tête le grand-duc césarévitch, qui ne pouvait oublier son désappointement à Austerlitz, lorsque, se préparant, en tenue de parade, à s'élancer sur les Français à la tête de la garde, et à les écraser, il s'était trouvé par surprise en première ligne devant le feu ennemi, et n'avait pu se retirer de la mêlée qu'au prix des plus grands efforts. La franchise de ses appréciations et de celles de son entourage était à la fois un défaut et une qualité : redoutant Napoléon et sa force, ils ne voyaient chez eux et autour d'eux qu'impuissance et faiblesse, et le répétaient hautement : « Il ne résultera de tout cela, disaient-ils, que le malheur, la honte et la défaite ! Nous

avons abandonné Vilna, puis Vitebsk, voici maintenant que nous allons abandonner aussi la Drissa, ... Il ne nous reste qu'une chose raisonnable à faire : conclure la paix le plus tôt possible, avant d'être chassés de Pétersbourg ! »

Cette opinion trouvait de l'écho dans les hautes sphères de l'armée, dans la capitale, et chez le chancelier comte Roumiantzow, partisan déclaré de la paix, pour d'autres raisons d'État.

Le cinquième parti soutenait Barclay de Tolly, tout simplement parce qu'il était ministre de la guerre et général en chef : « On a beau dire, assurait-on de ce côté, c'est, malgré tout, un homme honnête et capable... de meilleur, il n'y en a pas... La guerre n'étant possible qu'avec une unité de pouvoir, donnez-lui un pouvoir véritable, et vous verrez qu'il fera ses preuves, comme il les a faites en Finlande. Si nous avons encore une armée bien organisée, une armée qui s'est repliée jusqu'à la Drissa sans subir de défaite, c'est à lui que nous en sommes redevables ; tout serait perdu si l'on nommait Bennigsen à sa place, car il a démontré en 1807 son incapacité. »

Le sixième groupe, au contraire, portait haut Bennigsen ; personne, à son avis, n'était plus actif, plus entendu que Bennigsen, et l'on serait bien obligé de l'employer : « La preuve, ajoutait-on, c'est que notre retraite de la Drissa n'était qu'une série ininterrompue de fautes et d'insuccès... et plus il y en aura, mieux cela vaudra : on comprendra alors qu'il est impossible de continuer. Ce n'est pas un Barclay qu'il nous faut, c'est un Bennigsen, un Bennigsen qui s'est distingué en 1807, à qui Napoléon lui-même a rendu justice, et aux ordres duquel on se soumettrait volontiers. »

La septième catégorie comprenait un assez grand nombre de personnes, comme il s'en rencontre toujours auprès d'un jeune empereur, des généraux et des aides de camp, passionnément attachés à l'homme plutôt qu'au Souverain, l'adorant

avec sincérité et désintéressement, comme l'avait adoré Rostow en 1808, et ne voyant en lui que qualités et vertus. Ceux-ci exaltaient sa modestie qui se refusait à prendre en mains le commandement de l'armée, tout en le blâmant de cette défiance exagérée : « Il devait, disaient-ils, se mettre franchement à la tête des troupes, former auprès de sa personne l'état-major du commandant en chef, prendre conseil des théoriciens aussi bien que des praticiens expérimentés, et conduire lui-même au combat ses soldats, que sa seule présence exalterait jusqu'au délire ! »

Le huitième parti, le plus nombreux, dans la proportion de 99 à 1 par rapport aux précédents, se composait de ceux qui ne désiraient particulièrement ni la paix ni la guerre : faire un mouvement offensif, rester dans un camp retranché sur la Drissa ou ailleurs, leur était aussi indifférent que de se voir commandés par l'Empereur en personne, par Barclay de Tolly, par Pfuhl ou par Bennigsen ; leur but unique et essentiel était d'attraper au vol le plus, d'avantages et d'amusements possible. Se mettre, en avant, se faire valoir dans ce bas-fond d'intrigues ténébreuses et enchevêtrées qui s'agitaient au quartier impérial, leur était plus facile qu'ailleurs en temps de paix. L'un, pour ne pas perdre sa position, soutenait Pfuhl aujourd'hui, devenait son adversaire le lendemain, et, le jour suivant, assurait, pour se dégager de toute responsabilité et pour plaire à l'Empereur, qu'il n'avait aucune conviction, arrêtée à l'endroit de tel ou tel projet. Un autre, désireux de se bien poser, s'emparait d'une observation faite en passant par l'Empereur, pour la développer au conseil suivant, criait à tue-tête, gesticulait, se disputait, provoquait au besoin ceux qui étaient d'un avis contraire, afin d'attirer l'attention du Souverain et de témoigner de son dévouement au bien général. Un troisième profitait sans bruit d'une occasion favorable et de l'absence de ses ennemis pour demander, dans l'intervalle de deux conseils, et pour obtenir un secours d'argent en récompense de ses loyaux services, sachant à merveille qu'on aurait plus vite fait dans les circonstances pré-

sentes de lui accorder sa requête que de la lui refuser. Le quatrième se trouvait constamment, et par un pur effet du hasard, sur le chemin de l'Empereur, qui le voyait toujours accablé de travail. Le cinquième, afin de se faire inviter à la table impériale, défendait ou attaquait avec violence une opinion nouvellement adoptée, en se servant d'arguments plus ou moins justes.

Ce parti n'avait en vue que d'avoir à tout prix des croix, des rangs, de l'argent, et ne s'occupait que de suivre les fluctuations de la faveur impériale : à peine avait-elle pris une direction, que cette population de fainéants se portait tout entière de ce côté, si bien qu'il devenait parfois difficile à l'Empereur d'agir dans un autre sens ; à cause de la gravité du danger qui menaçait l'avenir et qui donnait à la situation un caractère d'agitation vague et fiévreuse, à cause de ce tourbillon de brigues, d'amours-propres, de collisions constantes d'opinions, de sentiments divers, ce dernier groupe, le plus considérable de tous, n'ayant que ses intérêts en vue, contribua singulièrement à rendre la marche de l'ensemble plus tortueuse et plus compliquée. Cet essaim de bourdons, se précipitant en avant dès qu'il s'agissait de débattre une nouvelle question, sans avoir même résolu la précédente, assourdissait leur monde au point d'étouffer la voix de ceux qui discutaient sérieusement et franchement.

Au moment de l'arrivée du prince André à l'armée, un neuvième parti venait de se constituer, et commençait à se faire entendre : c'était celui des hommes d'État âgés, sages, expérimentés, qui, ne partageant aucun des avis mentionnés ci-dessus, savaient juger sainement ce qui se passait sous leurs yeux dans l'état-major du quartier impérial, et cherchaient un moyen de sortir de l'indécision et de la confusion générales.

Ils pensaient et disaient que le mal provenait principalement de la présence de l'Empereur et de sa cour militaire, qui avait amené avec elle cette versatilité de rapports conventionnels et incertains, commode peut-être à la cour, mais fatale as-

surément à l’armée. L’Empereur devait gouverner, et ne pas commander les troupes ; son départ et celui de sa suite étaient la seule issue possible à cette situation, car sa présence seule entravait l’action de 80 000 hommes destinés à sa sûreté personnelle ; et, à leur sens, le plus mauvais général en chef, du moment qu’il serait indépendant, vaudrait le meilleur généralissime paralysé dans sa liberté d’action par la présence et la volonté du Souverain.

Schichkow, le secrétaire d’État, l’un des membres les plus influents de ce parti, adressa, de concert avec Balachow et Araktchéïew, une lettre à l’Empereur, dans laquelle, usant de la permission qui leur avait été accordée de discuter l’ensemble des opérations, ils l’engageaient respectueusement à retourner dans sa capitale, afin d’exciter l’ardeur guerrière de son peuple, de l’enflammer par ses paroles, de le soulever pour la défense de la patrie, et de provoquer en lui cet élan enthousiaste qui devint plus tard une des causes du triomphe de la Russie, et auquel contribua jusqu’à un certain point la présence de Sa Majesté à Moscou. Le conseil, présenté sous cette forme, fut approuvé et le départ de l’Empereur décidé.

X

Cette lettre n’avait pas encore été portée à la connaissance de l’Empereur, lorsque Barclay annonça un jour au prince André, pendant le dîner, qu’il devait se rendre le même soir, à six heures, chez Bennigsen, Sa Majesté ayant témoigné le désir de le questionner en personne au sujet de la Turquie.

Dans le courant de la matinée, on avait reçu l’information complètement erronée, comme on le sut plus tard, d’un mou-

vement offensif de Napoléon ; ce même jour, le colonel Michaud, en examinant avec l'Empereur les fortifications du camp de la Drissa, lui prouva que ce camp, élevé sur l'avis de Pfuhl, et regardé comme un chef-d'œuvre, était un non-sens et pouvait causer la perte de l'armée russe.

Le prince André se présenta à l'heure indiquée chez Bennigsen, qui était logé dans une petite propriété particulière sur les bords de la Drissa ; il n'y trouva que Czernichew, aide de camp de l'Empereur, qui lui raconta que celui-ci était allé une seconde fois, en compagnie du général Bennigsen et du marquis Paulucci, visiter les retranchements, sur l'utilité desquels on commençait à avoir des doutes très sérieux.

Czernichew lisait un roman près d'une des fenêtres de la première pièce, qui avait dû servir autrefois de salle de bal ; on y voyait encore un orgue sur lequel on avait entassé des rouleaux de tapis : dans un des coins de l'appartement l'aide de camp de Bennigsen, harassé par le travail ou par le souper qu'il venait de faire, sommeillait sur un lit. Cette salle avait deux issues : l'une donnait dans un cabinet, l'autre s'ouvrait sur un salon, où l'on entendait plusieurs voix qui causaient en allemand et parfois en français. Là, sur l'ordre de l'Empereur, on avait convoqué non pas un conseil de guerre (car l'Empereur n'aimait pas ces sortes de désignations précises), mais une simple réunion des quelques personnes qu'il désirait consulter dans ce moment critique, afin d'éclaircir certaines questions. C'étaient Armfeld le Suédois, le général aide de camp Woltzogen, Wintzingerode, que Napoléon appelait le transfuge français, Michaud, Toll, le baron Stein, qui n'était pas un homme de guerre, et enfin Pfuhl, la grande cheville ouvrière, que le prince André eut tout le loisir d'étudier à son aise, car, arrivé avant lui, il le vit entrer et s'arrêter quelques secondes à causer avec Czernichew.

Bien qu'il ne l'eût jamais rencontré, il lui sembla au premier coup d'œil qu'il le connaissait déjà depuis longtemps : il

portait, aussi mal que possible, l'uniforme de général russe, et sa personne offrait une vague ressemblance avec les Weirother, les Mack, les Schmidt et une foule d'autres généraux théoriciens, qu'il avait vus agir en 1805. Celui-ci toutefois avait le don particulier de réunir en lui seul tout ce qui caractérisait les autres, et d'offrir à l'analyse du prince André le spécimen le plus complet d'un Allemand pur sang. De petite taille, maigre, mais carré d'épaules, d'une constitution solide, avec des omoplates larges et osseuses, il avait la figure sillonnée de rides et les yeux enfoncés dans leurs orbites. Ses cheveux, lissés avec soin sur les tempes, pendaient sur la nuque en petites houppes isolées. Il avait l'air inquiet et fâché, comme s'il eût redouté tout ce qui se trouvait sur son chemin. Retenant gauchement son épée, il demanda en allemand à Czernichew où était l'Empereur. On voyait qu'il avait hâte d'en finir au plus tôt avec les saluts d'usage, et de s'asseoir devant les cartes étalées sur la table, car là il se sentait dans son élément. Il écouta, en souriant ironiquement, le récit de la visite de l'Empereur aux retranchements, qui étaient sa création, et ne put s'empêcher de grommeler entre ses dents d'une voix de basse : « Imbécile ! tout sera perdu… ce sera du propre alors ! » Czernichew lui présenta le prince André, en ajoutant que ce dernier arrivait de Turquie, où la guerre s'était si heureusement terminée. Pfuhl daigna à peine l'honorer d'un regard : « Cette guerre-là vous aura sans doute offert un joli exemple de tactique ! » se borna-t-il à dire avec un mépris écrasant, et il se dirigea vers le salon voisin.

Pfuhl, toujours irritable, l'était encore plus ce jour-là, par suite de l'examen et de la critique dont ses fortifications étaient l'objet. Cette courte entrevue suffit au prince André, en y ajoutant ses souvenirs d'Austerlitz, pour se faire une idée assez juste de son caractère. Pfuhl devait nécessairement être une de ces natures entières, qui poussent jusqu'au martyre l'assurance que leur donne la foi dans l'infaillibilité d'un principe. Ces natures-là on ne les rencontre que chez les Allemands, seuls capables d'une confiance aussi absolue dans une idée abstraite, telle que

la science, c'est-à-dire la connaissance présumée d'une vérité certaine.

Pfuhl était en effet un adepte de la théorie du mouvement oblique, déduite par lui des guerres de Frédéric le Grand, et tout ce qui ne s'accordait pas avec cette théorie dans les campagnes modernes constituait, à ses yeux, des fautes si grossières, et des non-sens si monstrueux, que cet ensemble de combinaisons barbares ne pouvait, à son avis, mériter le nom de guerre et être un sujet d'étude.

Il avait été en 1806 le principal organisateur du plan de campagne qui avait abouti à Iéna et à Auerstaedt, sans que l'insuccès lui eût démontré la fausseté de son système. Il assurait au contraire que la violation de certaines lois en avait été seule cause, et se plaisait à répéter, avec une ironie satisfaite : « Je disais bien que cela irait à la diable ! » Pfuhl poussait si loin l'amour de la théorie, qu'il arrivait à en perdre de vue le but pratique : l'application lui inspirait une profonde aversion, et il refusait de s'en occuper !

Les quelques mots qu'il échangea avec le prince André et Czernichew à propos de la guerre actuelle furent dits par lui du ton d'un homme qui prévoit un triste résultat et ne peut que le déplorer. Les houppettes de cheveux ébouriffés qui pendaient sur sa nuque, et les mèches bien lissées ramenées sur ses tempes étaient en harmonie avec l'expression de ses paroles, il passa ensuite dans le salon contigu, d'où l'on entendit aussitôt s'élever sa voix forte et grondeuse.

XI

Le prince André avait eu à peine le temps de tourner les yeux d'un autre côté, que le comte Bennigsen entra précipitamment, et, le saluant d'un signe de tête, passa dans la cabine en donnant des ordres à son aide de camp. Il avait précédé l'Empereur pour prendre quelques dispositions et le recevoir chez lui. Czernichew et Bolkonsky sortirent sur le perron : le Souverain descendait de cheval. Il avait l'air fatigué, et la tête inclinée en avant ; on voyait qu'il écoutait avec ennui les observations que lui adressait Paulucci avec une véhémence toute particulière : il fit un pas en avant pour y couper court, mais l'Italien, rouge d'excitation et oubliant toute convenance, le suivit sans s'interrompre :

« Quant à celui qui a conseillé d'établir ce camp, le camp de Drissa, – disait-il, pendant que l'Empereur montait les marches de l'entrée, les yeux fixés sur le prince André, qu'il ne parvenait pas à reconnaître. – Quant à celui-là, Sire, répéta Paulucci d'un ton désespéré, sans pouvoir s'empêcher de continuer, je ne vois pas d'autre alternative pour lui que la maison jaune ou le gibet ! »

Sans prêter la moindre attention à ces paroles, l'Empereur, qui avait enfin reconnu le nouveau venu, le salua gracieusement.

« Je suis charmé de te voir, lui dit-il. Va là-bas où ils sont tous réunis, et attends mes ordres. »

Le baron Stein et le prince Pierre Mikaïlovitch Volkhonsky le suivirent, et les portes du cabinet se refermèrent sur eux. Le prince André, profitant de l'autorisation impériale, se rendit

avec Paulucci, qu'il avait déjà vu en Turquie, dans la salle des délibérations.

Le prince Pierre Volkhonsky, chargé alors des fonctions de chef d'état-major auprès de Sa Majesté, apporta des cartes et des plans, et, après les avoir étalés sur la table, formula successivement les questions sur lesquelles l'Empereur désirait avoir l'avis du conseil ; on venait de recevoir la nouvelle (reconnue inexacte plus tard) que les Français s'apprêtaient à tourner le camp de Drissa.

Le premier qui éleva la voix fut le comte Armfeld : il proposa, afin de parer aux difficultés de la situation, de réunir l'armée sur un point indéterminé entre les grandes routes de Pétersbourg et de Moscou, et d'y attendre l'ennemi. Cette proposition, qui ne répondait guère à la question posée au conseil, n'avait évidemment d'autre but que de prouver que lui aussi avait son plan combiné à l'avance, et il saisissait la première occasion pour le faire connaître. Soutenu par les uns, attaqué par les autres, ce projet était du nombre de ceux que l'on forme, sans tenir compte de l'influence des événements sur la tournure de la guerre. Le jeune colonel Toll le critiqua avec chaleur, et, tirant de sa poche un manuscrit, il demanda la permission d'en faire la lecture. Dans cet exposé, très détaillé, il proposait une combinaison toute contraire au plan de campagne du général suédois et de Pfuhl. Paulucci l'attaqua, et conseilla un mouvement offensif qui mettrait fin à l'incertitude, et nous tirerait de ce « traquenard », ainsi qu'il appelait le camp de Drissa. Pfuhl et son interprète Woltzogen avaient gardé le silence pendant ces discussions orageuses ; le premier se bornait à laisser échapper des interjections inintelligibles et se détournait même parfois, d'un air de dédain, comme s'il voulait faire bien constater qu'il ne s'abaisserait jamais à réfuter de pareilles sornettes. Le prince Volkhonsky, président des débats, l'interpella à son tour et le pria d'exprimer son avis ; il se contenta de lui répondre qu'il

était inutile de le lui demander, car on savait sûrement mieux que lui ce qui restait à faire.

« Vous avez, dit-il, le choix entre la position si admirablement choisie par le général Armfeld, avec l'ennemi sur les derrières de l'armée, et l'attaque conseillée par le seigneur italien…, ou bien, ce qui serait encore mieux, une belle et bonne retraite ! » Volkhonsky, fronçant les sourcils à cette boutade, lui rappela qu'il lui parlait au nom de l'Empereur. Pfuhl se leva aussitôt, et reprit avec une excitation croissante :

« On a tout gâté, tout embrouillé ; on a voulu faire mieux que moi, et maintenant c'est derechef à moi que l'on s'adresse !… Quel est le remède, dites-vous ? Je n'en sais rien !… Je vous répète qu'il faut tout exécuter à la lettre, sur les bases que je vous ai précisées, s'écria-t-il en frappant la table de ses doigts osseux. – Où est la difficulté ? Elle n'existe pas !… Sornettes ! jeux d'enfants !… » Et, se rapprochant de la carte, il indiqua rapidement différents points, en démontrant au fur et à mesure qu'aucun hasard ne saurait ni déjouer son plan, ni annuler l'utilité du camp de Drissa, que tout était prévu, calculé à l'avance, et que si l'ennemi le tournait, il courrait nécessairement à sa perte.

Paulucci, qui ne parlait pas l'allemand, lui adressa quelques questions en français. Comme Pfuhl s'exprimait fort mal dans cette langue, Woltzogen vint à son secours, et traduisit, avec une extrême volubilité, les explications de Pfuhl, destinées uniquement à prouver que toutes les difficultés contre lesquelles on se heurtait dans ce moment, provenaient uniquement de l'inexactitude apportée à l'exécution de son plan. Enfin, semblable au mathématicien qui dédaigne de faire à nouveau la preuve d'un problème qu'il a résolu, et dont la solution lui paraît incontestable, il cessa de parler et laissa le champ libre à Woltzogen, qui continua à exposer, en français, les idées de son chef

en lui adressant de temps à autre un : « N'est-ce pas ainsi, Excellence ? »

Pfuhl, échauffé par la lutte, lui répondait invariablement, avec une irritation toujours croissante : « Mais cela s'entend, il n'y a pas là matière à discussion ! »

De leur côté, Paulucci et Michaud attaquaient Woltzogen en français, Armfeld en allemand, et Toll expliquait le tout en russe au prince Volkhonsky. Le prince André observait et se taisait.

De tous ces hauts personnages, Pfuhl était celui qui éveillait en lui le plus de sympathie. Cet homme qui poussait jusqu'à l'absurde la confiance en lui-même, irascible mais résolu, était le seul, entre eux tous, qui ne désirait rien pour lui-même, qui ne détestait personne, et qui cherchait simplement à faire exécuter un plan fondé sur une théorie qui était le résultat de longues années de travail. Sans doute il était ridicule, et son persiflage désagréable au dernier point, mais il inspirait, malgré tout, un respect involontaire par son dévouement absolu à une idée. On ne sentait pas non plus dans ses discours cette espèce de panique que ses adversaires laissaient entrevoir, en dépit de leurs efforts pour la dissimuler. Cette disposition générale des esprits, dont le conseil de 1805 avait été complètement exempt, leur était inspirée aujourd'hui par le génie reconnu de Napoléon, et se trahissait dans leurs moindres arguments. On croyait que tout lui était possible ; il était capable même, disaient-ils, de les attaquer de tous les côtés à la fois, et son nom suffisait à battre en brèche les raisonnements les plus sages. Pfuhl seul le traitait de barbare, à l'égal de tous ceux qui faisaient de l'opposition à sa théorie favorite. Au respect qu'il inspirait au prince André se joignait un vague sentiment de pitié, car, à en juger d'après le ton des courtisans, d'après les paroles de Paulucci à l'Empereur et surtout d'après une certaine amertume d'expressions dans la bouche du savant théoricien, il était évident que chacun pré-

voyait, et qu'il pressentait lui-même sa disgrâce prochaine. Il cachait, on le voyait, sous une ironie dédaigneuse et acerbe, son désespoir de voir lui échapper l'occasion unique d'appliquer et de vérifier sur une grande échelle l'excellence de son système et d'en prouver la justesse au monde entier.

La discussion dura longtemps ; elle devint de plus en plus bruyante ; elle finit par dégénérer en attaques personnelles, et il n'en résulta aucune conclusion pratique. Le prince André, en présence de cette confusion des langues, de cette foule de projets, de propositions, de contre-propositions et de réfutations, ne put s'empêcher de s'étonner de tout ce qu'il entendait dire. Pendant son service actif, il avait souvent médité sur ce qu'on était convenu d'appeler la science militaire, qui, selon lui, n'existait pas et ne pouvait exister, et il en avait conclu que le génie militaire n'était qu'un mot de convention. Ces pensées, encore indécises dans son esprit, venaient de recevoir, pendant ces débats, une confirmation éclatante, et elles étaient devenues pour lui une vérité sans réplique : « Comment existerait-il une théorie et une science là où les conditions et les circonstances restent inconnues et où les forces agissantes ne sauraient être déterminées avec précision ? Quelqu'un peut-il deviner quelle sera la position de notre armée et celle de l'ennemi dans vingt-quatre heures d'ici ? N'est-il pas arrivé maintes fois, grâce à un cerveau brûlé bien résolu, à 5 000 hommes de résister à 30 !000 combattants, comme dans le temps à Schöngraben, et à une armée de 80 000 hommes de se débander et de prendre la fuite devant 8 000, comme à Austerlitz ; et cela parce qu'il avait plu à un seul poltron de crier : « Nous sommes coupés ! » Où peut donc être la science là où tout est vague, où tout dépend de circonstances innombrables, dont la valeur ne saurait être calculée en vue d'une certaine minute, puisque l'instant précis de cette minute est inconnu ? Armfeld soutient que nos communications sont coupées, Paulucci assure que nous avons placé l'ennemi entre deux feux, Michaud démontre que le défaut du camp de Drissa est d'avoir la rivière derrière nous, tandis que

Pfuhl prouve que c'est là ce qui fait sa force ! Toll propose son plan, Armfeld le sien ; l'un et l'autre sont également bons et également mauvais, car leurs avantages respectifs ne pourront être appréciés qu'au moment même où les événements s'accompliront ! Tous parlent des génies militaires. En est-ce donc un celui qui sait approvisionner à temps son armée de biscuits, et qui envoie les uns à gauche, les autres à droite ? Non. On ne les qualifie ainsi de « génies » que parce qu'ils ont l'éclat et le pouvoir, et qu'une foule de pieds-plats à genoux comme toujours devant la puissance leur prêtent les qualités qui ne sont pas celles du génie véritable. Mais c'est tout l'opposé ! Les bons généraux que j'ai connus étaient bêtes et distraits, Bagration par exemple, et Napoléon cependant l'a proclamé le meilleur de tous !… Et Bonaparte lui-même ? N'ai-je pas observé à Austerlitz l'expression suffisante et vaniteuse de sa physionomie ? Un bon capitaine n'a besoin ni d'être un génie, ni de posséder des qualités extraordinaires : tout au contraire, les côtés les plus élevés et les plus nobles de l'homme, tels que l'amour, la poésie, la tendresse, le doute investigateur et philosophique, doivent le laisser complètement indifférent. Il doit être borné, convaincu de l'importance de sa besogne, ce qui est indispensable, car autrement il manquerait de patience, se tenir en dehors de toute affection, n'avoir aucune pitié, ne jamais réfléchir, ni se demander jamais où est le juste et l'injuste…, alors seulement il sera parfait. Le succès ne dépend pas de lui, mais du soldat qui crie : « Nous sommes perdus ! » ou de celui qui crie : « Hourra !… » Et c'est là dans les rangs, là seulement, que l'on peut servir avec la conviction d'être utile ! »

Le prince André se laissait aller à ces réflexions, lorsqu'il en fut brusquement tiré par la voix de Paulucci : le conseil se séparait.

Le lendemain, à la revue, l'Empereur lui demanda où il désirait servir, et le prince André se perdit à tout jamais dans l'opinion du monde de la cour en se bornant tout simplement à

désigner l'armée active, au lieu de solliciter un emploi auprès de Sa Majesté.

XII

Nicolas Rostow reçut, un peu avant l'ouverture de la campagne, une lettre de ses parents ; ils l'informaient, en quelques mots, de la maladie de Natacha et de la rupture de son mariage, « qu'elle-même avait rompu, » disaient-ils ; ils l'engageaient de nouveau à quitter le service et à revenir auprès d'eux. Il leur exprima dans sa réponse tous les regrets que lui causaient la maladie et le mariage manqué de sa sœur, les assura qu'il ferait son possible pour réaliser leur souhait, mais se garda bien de demander un congé.

« Amie adorée de mon âme, écrivit-il en particulier à Sonia, l'honneur seul m'empêche de retourner auprès des miens, car aujourd'hui, à la veille de la guerre, je me croirais déshonoré non seulement aux yeux de mes camarades, mais aux miens propres, si je préférais mon bonheur à mon devoir et à mon dévouement pour la patrie. Ce sera, crois-le bien, notre dernière séparation ! La campagne à peine finie, si je suis en vie et toujours aimé, je quitterai tout, et je volerai vers toi, pour te serrer à tout jamais sur mon cœur ardent et passionné ! »

Il disait vrai. La guerre seule empêchait son retour et son mariage. L'automne d'Otradnoë avec ses chasses, l'hiver avec ses plaisirs de carnaval, et son amour pour Sonia lui avaient fait entrevoir une série de joies paisibles et de jours tranquilles qu'il avait ignorés jusque-là, et dont la douce perspective l'attirait plus que jamais : « Une femme parfaite, des enfants, une excellente meute de chiens courants, dix à douze laisses de lévriers

rapides, le bien à administrer, les voisins à recevoir, et une part active dans les fonctions dévolues à la noblesse : voilà une bonne existence, se disait-il ! » Mais il n'y avait pas à y songer : la guerre lui commandait de rester au régiment, et son caractère était ainsi fait, qu'il se soumit à cette nécessité sans en éprouver le moindre ennui, et pleinement satisfait de la vie qu'il menait et qu'il avait su se rendre agréable.

Reçu avec joie par ses camarades à l'expiration de son congé, on l'envoya acheter des chevaux pour la remonte, et en amena d'excellents de la Petite-Russie ; on en fut enchanté, et ils lui valurent force compliments de la part de ses chefs. Nommé capitaine pendant cette courte absence, il fut appelé, lorsque le régiment se prépara à entrer en campagne, à commander son ancien escadron.

La campagne s'ouvrit, les appointements furent doublés ; le régiment, envoyé en Pologne, vit arriver de nouveaux officiers, de nouveaux soldats, de nouveaux chevaux, et il y régna cette joyeuse animation qui se manifeste toujours au début de toute guerre. Rostow, qui savait apprécier les avantages de sa position, s'adonna tout entier aux plaisirs et aux devoirs de son service, bien qu'il sût parfaitement qu'un jour viendrait où il le quitterait.

Les troupes quittèrent Vilna, par suite d'une foule de raisons politiques, de raisons d'État, et d'autres motifs, et chaque pas qu'elles faisaient en arrière donnait lieu, au sein de l'état-major, à de nouvelles complications d'intérêts, de combinaisons et de passions de toute sorte.

Quant aux hussards de Pavlograd, ils firent cette retraite par la plus belle des saisons, avec des vivres en abondance, et toute la facilité et l'agrément d'une partie de plaisir. Se désespérer, se décourager, et surtout intriguer, était le fait du quartier général, mais à l'armée on ne s'inquiétait pas de savoir où on

allait et pourquoi on marchait. Les regrets causés par la retraite ne s'adressaient qu'au logement où l'on avait gaiement vécu, et à la jolie Polonaise qu'on abandonnait. S'il arrivait par hasard à un officier de penser que l'avenir ne promettait rien de bon, il s'empressait aussitôt, comme il convient à un vrai militaire, d'écarter cette crainte, de reprendre sa gaieté, et de reporter toute son attention sur ses occupations immédiates, afin d'oublier la situation générale. On campa d'abord aux environs de Vilna : on s'y amusa en compagnie des propriétaires polonais avec qui on avait noué connaissance, et en se préparant constamment à des revues passées par l'Empereur ou par d'autres chefs militaires. On reçut l'ordre de se replier jusqu'à Sventziany, et de détruire les vivres qu'on ne pouvait emporter. Les hussards n'avaient point oublié cet endroit, qui, pendant leur dernier séjour, avait été baptisé par l'armée du nom de « Camp des ivrognes ». La conduite des troupes, qui, en réquisitionnant l'approvisionnement nécessaire, prenaient où elles pouvaient des chevaux, des voitures, des tapis, et tout ce qui leur tombait sous la main, y avait soulevé de nombreuses plaintes. Rostow se souvenait fort bien de Sventziany pour y avoir mis à pied le maréchal des logis le jour même de leur arrivée, et n'avoir pu venir à bout des hommes de son escadron, soûls comme des grives parce qu'ils avaient, à son insu, emporté avec eux cinq tonnes de vieille bière ! De Sventziany, la retraite se continua jusqu'à la Drissa, et de la Drissa encore plus loin, en se rapprochant des frontières russes.

Le 13/25 juillet, le régiment de Pavlograd eut une sérieuse rencontre avec l'ennemi. La veille au soir, il avait été assailli par une épouvantable bourrasque accompagnée de grêle et de pluie, prélude des tempêtes et des bourrasques qui se renouvelèrent si souvent en l'année 1812.

Deux escadrons bivouaquaient dans un camp de seigle, dont les épis, foulés et piétinés par le bétail et les chevaux, ne contenaient plus un atome de grain. La pluie tombait à verse ;

Rostow et Iline, un jeune officier qu'il avait pris sous sa protection, s'abritaient dans une hutte de branchages élevée à la hâte. Un autre officier, dont les joues disparaissaient littéralement sous une énorme paire de moustaches, entra chez eux, surpris par l'orage.

« Je viens de l'état-major ! dit-il. Connaissez-vous, comte, l'exploit de Raïevsky ?... » Et il lui conta les détails du combat de Saltanovka.

L'officier aux grosses moustaches, nommé Zdrginsky, leur en fit un récit emphatique. À l'entendre, la digue de Saltanovka ne rappelait rien moins que le défilé des Thermopyles, et la conduite du général Raïevsky, s'avançant avec ses deux fils sur la digue, sous un feu terrible, pour commander l'attaque, était comparable à celle des héros de l'antiquité. Rostow l'écouta sans lui prêter grande attention ; il fumait sa pipe, faisait des contorsions chaque fois que l'eau lui glissait le long de la nuque, et regardait Iline du coin de l'œil ; entre lui et cet officier de seize ans, il y avait aujourd'hui les mêmes rapports que ceux qui avaient existé sept ans auparavant entre lui et Denissow. Iline avait pour Rostow une adoration toute féminine : c'était son Dieu et son modèle ! Zdrginsky ne parvint pas à communiquer son enthousiasme à Nicolas, qui garda un morne silence, et l'on pouvait deviner à l'expression de son visage que ce récit lui était souverainement désagréable. Ne savait-il pas, par sa propre expérience, après Austerlitz et la guerre de 1807, qu'on mentait toujours en citant des faits militaires, et que lui-même mentait aussi en racontant ses prouesses ? Ne savait-il pas également qu'à la guerre rien ne se passe comme on se le figure, et comme on le raconte après coup ? Le récit ne lui plaisait donc en aucune façon, le narrateur encore moins ; car en parlant il avait la fâcheuse habitude de se pencher sur la figure de son voisin, jusqu'à la toucher presque de ses lèvres, et d'occuper en outre beaucoup trop de place dans l'étroite hutte ! « D'abord, se disait Rostow, les yeux fixés sur lui, la confusion et la presse devaient

être telles sur cette digue, que si vraiment Raïevsky s'y est élancé avec ses deux fils, il n'a pu produire d'effet que sur les dix ou douze hommes tout au plus qui le serraient de près… Quant aux autres, ils n'auront certainement pas remarqué avec qui il était, et s'ils s'en sont aperçus, ils s'en seront d'autant moins émus, qu'ils avaient dans ce moment à songer à leur propre peau, et que, par suite, le sacrifice de sa tendresse paternelle leur importait fort peu… et d'ailleurs, le sort de la patrie ne dépendait pas de cette digue… ! La prendre ou la laisser à l'ennemi revenait au même, et, quoi qu'en puisse dire Zdrginsky, ce n'étaient pas les Thermopyles ! Pourquoi alors ce sacrifice ? Pourquoi mettre en avant ses propres enfants ? Je n'aurais certainement pas exposé ainsi Pétia, ni même Iline, qui est un étranger pour moi, mais un brave garçon… J'aurais au contraire tâché de les placer loin du danger. » Il se garda bien cependant de faire part à ses deux camarades de ses réflexions : l'expérience lui avait appris que c'était inutile, car, comme toute cette histoire devait contribuer à glorifier nos armées, il fallait feindre d'y ajouter une foi entière, et c'est ce qu'il fit sans hésiter.

« On ne peut plus y tenir, s'écria Iline, qui devinait la mauvaise humeur de Rostow : je suis mouillé jusqu'aux os… Voilà la pluie qui diminue, je vais m'abriter ailleurs. » Iline et Zdrginsky sortirent.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées, que le premier revint en pataugeant dans la boue :

« Hourra ! Rostow, allons vite, j'ai trouvé ! Il y a un cabaret à deux cents pas d'ici, et les nôtres y sont déjà établis. Nous nous sècherons, et Marie Henrikovna y est aussi. »

Marie Henrikovna était une jeune et jolie Allemande que le docteur du régiment avait épousée en Pologne et qu'il menait partout avec lui. Était-ce parce qu'il n'avait pas les moyens de l'installer ailleurs, ou parce qu'il ne voulait pas s'en séparer pen-

dant les premiers mois de leur mariage ? On l'ignorait. Le fait est que la jalousie du docteur était devenue, parmi les officiers de hussards, un thème de plaisanteries inépuisable. Rostow s'enveloppa de son manteau, appela Lavrouchka, lui donna de transporter ses effets, et suivit Iline ; ils glissaient, à qui mieux mieux, dans la boue, et s'éclaboussaient dans les flaques d'eau ; la pluie diminuait, l'orage s'éloignait, et la lueur blafarde des éclairs à l'horizon ne perçait plus les ténèbres qu'à de longs intervalles.

« Rostow, où es-tu ? criait Iline.

– Par ici, répondait Rostow… Vois donc, quels éclairs ! »

XIII

La kibitka du docteur stationnait devant le cabaret, où cinq officiers s'étaient réfugiés. Marie Henrikovna, une jolie blonde, un peu forte, en bonnet de nuit et en camisole, assise sur le banc, à la place d'honneur, cachait en partie son mari étendu derrière elle et dormant profondément. On riait, et l'on causait au moment de l'apparition des deux nouveaux venus.

« On s'amuse donc ici ? demanda Nicolas.

– Ah ! vous êtes dans un bel état, vous autres, lui répondit-on… de vraies gouttières !… N'allez pas inonder notre salon… N'abîmez pas la robe de Marie Henrikovna ! » Rostow et son compagnon se mirent en quête d'un coin où, sans blesser la pudeur de cette dernière, il leur fût possible de mettre du linge sec. Ils en trouvèrent un, séparé du reste par une cloison, mais il était déjà occupé par trois officiers qui en remplissaient, à eux

seuls, l’étroit espace : ils y jouaient aux cartes, à la lueur d’une chandelle fichée dans une bouteille vide, et se refusèrent à leur céder la place. Marie Henrikovna, touchée de compassion, leur prêta son jupon, qui fit l’office de rideau, et, se dissimulant derrière ses plis et avec l’aide de Lavrouchka, ils se débarrassèrent enfin de leurs habits mouillés.

On fit du feu tant bien que mal dans un poêle à moitié démoli, on dénicha une planche, qui fut posée sur deux selles recouvertes d’une schabraque, on fit apporter un samovar, on ouvrit une cantine contenant une demi-bouteille de rhum, et Marie Henrikovna fut priée de remplir les devoirs de maîtresse de maison. Tous se groupèrent autour d’elle : l’un lui offrit un mouchoir de poche blanc pour essuyer ses jolies mains ; l’autre étendit son uniforme à ses pieds pour les préserver de l’humidité ; le troisième drapa son manteau sur la fenêtre pour intercepter le froid ; le quatrième enfin se mit à chasser les mouches qui auraient pu réveiller son mari.

« Laissez-le, dit Marie Henrikovna en souriant timidement… Laissez-le, il a toujours le sommeil dur après une nuit blanche.

– Impossible ! répliqua l’officier ; il faut avoir soin du docteur : on ne sait pas ce qui peut arriver, et il me rendra la pareille lorsqu’il me coupera un bras ou une jambe. »

Il n’y avait en tout que trois verres, et l’eau était si sale, si jaune, qu’on ne pouvait guère juger si le thé était trop fort ou trop faible. Le samovar n’en contenait que six portions, mais on ne s’en plaignait pas : on trouvait même fort agréable d’attendre son tour d’après l’ancienneté, et de recevoir le breuvage brûlant des mains grassouillettes de Marie Henrikovna, dont les ongles, il est vrai, laissaient légèrement à désirer sous le rapport de la propreté. Tous paraissaient et étaient réellement amoureux d’elle ce soir-là ; les joueurs mêmes sortirent de leur coin, et,

laissant là le jeu, lui témoignèrent également les plus aimables attentions. Se voyant ainsi entourée d'une brillante jeunesse, Marie Henrikovna rayonnait d'aise, malgré toutes les frayeurs qu'elle éprouvait au moindre mouvement de son époux endormi.

Il n'y avait qu'une seule cuiller ; en revanche, le sucre abondait ; mais, comme il ne parvenait pas à fondre, il fut décidé que Marie Henrikovna le remuerait, à tour de rôle, dans chaque verre. Rostow, ayant reçu le sien, y versa du rhum et le lui tendit :

« Mais vous ne l'avez pas sucré ! » dit-elle en riant.

On aurait vraiment pu croire, à voir la bonne humeur de chacun, que tout ce qui se disait ce soir-là était du dernier comique et avait un double sens.

« Je n'ai pas besoin de sucre : je veux seulement que, de votre jolie main, vous trempiez votre cuiller dans mon thé ! »

Marie Henrikovna y consentit volontiers, et chercha sa cuiller, dont un autre officier s'était déjà emparé.

« Eh bien, alors, trempez-y votre petit doigt, cela me sera encore plus agréable, dit Rostow.

– Mais, il est brûlant ? » répliqua Marie Henrikovna en rougissant de plaisir.

Iline saisit un baquet plein d'eau, y jeta deux gouttes de rhum, et le lui apporta :

« Voilà ma tasse, s'écria-t-il, plongez-y seulement votre doigt, et je la boirai en entier. »

Lorsque le samovar fut à sec, Rostow sortit de sa poche un paquet de cartes, et proposa de jouer à l'écarté avec Marie Henrikovna. On tira au sort pour savoir à qui reviendrait ce bonheur, et il fut convenu que le gagnant ou celui qui aurait le roi, baiserait la main de Marie Henrikovna, et que le perdant s'occuperait de faire chauffer le samovar pour le thé du docteur.

« Mais si c'est Marie Henrikovna qui gagne et qui a le roi ? demanda Iline.

– Comme elle est toujours notre reine, ses ordres feront loi ! »

Le jeu venait à peine de commencer, que la tête ébouriffée du docteur s'éleva au-dessus des épaules de sa femme ; réveillé depuis un moment, il avait entendu tous les gais propos qui s'échangeaient autour de lui, et l'on voyait, à sa figure maussade et triste, qu'il n'y trouvait rien d'amusant ni de drôle. Sans échanger de salut avec les officiers, il se gratta la tête mélancoliquement, et demanda à sortir de sa retraite ; on le laissa passer et il quitta la chambre, au milieu d'un rire homérique. Marie Henrikovna ne put s'empêcher d'en rougir jusqu'aux larmes, et n'en fut que plus séduisante aux yeux de ses admirateurs. À sa rentrée, le docteur déclara à sa femme (qui n'avait plus envie de sourire et qui attendait avec anxiété son arrêt) que, la pluie ayant cessé, il fallait retourner dans leur kibitka, pour empêcher que tous leurs effets ne fussent volés.

« Quelle idée, docteur ! dit Rostow, je vais y faire mettre un planton, deux si vous voulez ?

– Je monterai moi-même la garde ! s'écria Iline.

– Grand merci, messieurs... vous avez tous bien dormi, tandis que j'ai passé deux nuits sans sommeil... !» Et il s'assit

d'un air boudeur à côté de sa femme pour attendre la fin de la partie.

L'expression de la physionomie du docteur, qui suivait d'un œil farouche chacun de ses gestes, augmenta la gaieté des officiers, qui, ne pouvant retenir leurs rires, s'ingéniaient à leur trouver des prétextes plus ou moins plausibles. Lorsqu'il eut enfin emmené sa jolie moitié, les officiers s'étendirent à leur tour, en se couvrant de leurs manteaux encore humides ; mais ils ne dormirent pas, et continuèrent longtemps à plaisanter sur la frayeur du docteur et sur la gaieté de sa femme ; quelques-uns même allèrent de nouveau sur le perron, pour tâcher de deviner ce qui se passait dans la kibitka. Rostow essaya bien, il est vrai, de s'endormir à différentes reprises, mais chaque fois une nouvelle plaisanterie l'arrachait au sommeil qui le gagnait, et la conversation recommençait de plus belle, au milieu de joyeux éclats de rire, sans rime ni raison, de vrais rires d'enfants !

XIV

Personne ne dormait encore à trois heures de la nuit, lorsque le maréchal des logis apporta l'ordre de se mettre en marche vers le bourg d'Ostrovna.

Les officiers firent leurs préparatifs à la hâte, sans interrompre leur causerie ; tandis qu'on faisait chauffer le même samovar avec la même eau jaunâtre, Rostow alla rejoindre son escadron, sans attendre que le thé fût prêt. Il ne pleuvait plus, l'aube blanchissait, les nuages se dispersaient peu à peu, il faisait humide et froid, et on le sentait d'autant plus vivement, que les uniformes n'avaient pas eu le temps de sécher. Iline et Ros-

tow jetèrent en passant un regard sur la kibitka, dont le tablier, tout mouillé, laissait dépasser les jambes du docteur et apercevoir dans un coin, sur un oreiller, le petit bonnet de sa femme, dont ils entendirent la respiration ensommeillée.

« Elle est vraiment fort gentille, dit Rostow à son camarade.

– Ravissante ! » lui répondit Iline avec la conviction d'un enfant de seize ans.

Une demi-heure plus tard, l'escadron se tenait aligné sur le chemin.

« À cheval ! » commanda-t-on.

Les soldats se signèrent, et enfourchèrent leurs montures. Rostow, se plaçant en avant, s'écria :

« Marche !... » Et les hussards se mirent en mouvement, quatre par quatre, au bruit des fers de leurs chevaux piétinant dans la boue et du cliquetis de leurs sabres, en suivant l'infanterie et l'artillerie, qui étaient échelonnées sur la grand'route bordée de bouleaux.

Des nuages d'un gris violet, pourprés à l'Orient, couraient rapidement dans l'espace, le jour grandissait, on distinguait déjà l'herbe du fossé, encore toute mouillée de l'orage de la nuit, et les branches pendantes des bouleaux égrenaient une à une leurs brillantes gouttelettes. Les visages des soldats se dessinaient de plus en plus ! Rostow et Iline avançaient entre deux rangs d'arbres d'un côté du chemin ; le premier se donnait volontiers, en campagne, le plaisir de changer de monture, et passait volontiers du cheval de régiment à un cheval cosaque. Connaisseur et amateur, il avait acheté dernièrement un vigoureux alezan, à crinière blanche, des steppes du Don, qui ne se laissait jamais

dépasser, et qu'il montait avec une véritable jouissance : il allait ainsi, rêvant à son cheval, à la matinée qui s'éveillait, à la femme du docteur, sans songer un seul instant au péril qui pouvait fondre sur eux d'un moment à l'autre.

Jadis il aurait eu peur en marchant au feu, maintenant il ne ressentait plus aucune crainte : l'habitude l'avait-elle aguerri ? Non, mais il avait appris à se gouverner, et à penser à toute autre chose qu'à ce qui semblait devoir l'intéresser le plus à cette heure, c'est-à-dire au danger qui s'approchait. Malgré tous ses efforts, malgré les reproches de lâcheté qu'il s'était bien souvent adressés, il n'avait jamais pu, durant les premières années de son service, vaincre la peur qui s'emparait instinctivement de lui, mais le temps l'y avait insensiblement amené. Il suivait donc avec tranquillité et insouciance son chemin sous les arbres, arrachait en passant quelques feuilles, effleurait parfois du bout de son pied le ventre de son cheval, et tendait, sans se retourner, la pipe qu'il venait de fumer au hussard qui cheminait derrière lui : on aurait dit à le voir qu'il s'agissait d'une simple promenade. La figure émue et inquiète d'Iline, qui exprimait au contraire tant de sentiments divers, lui inspirait une sérieuse compassion ; il connaissait par expérience cet état de fiévreuse angoisse, cette attente de la peur et de la mort, et il savait aussi que le temps seul pouvait y porter remède.

À peine le soleil apparut-il au-dessus d'une bande de nuages, que le vent s'apaisa ; il semblait vouloir respecter ce radieux lendemain d'une nuit d'orage. Quelques gouttes tombèrent encore, puis le calme se rétablit. Continuant son ascension, le disque de feu se déroba un moment derrière un étroit nuage, dont il déchira bientôt le bord supérieur pour reparaître dans tout son éclat ; le paysage s'éclaira de nouveau, la verdure scintilla plus riante, et, comme une réponse ironique à ce flot d'éclatante lumière, les premiers grondements du canon se firent entendre à une certaine distance.

Rostow n'avait pas eu encore le temps de se rendre compte de la distance, lorsqu'un aide de camp du comte Ostermann-Tolstoy, arrivant de Vitebsk au galop, lui transmit l'ordre de prendre le trot accéléré.

Son escadron dépassa l'infanterie et l'artillerie, qui doublaient également leur allure, descendit une colline, et, traversant un village abandonné, remonta le versant opposé. Les chevaux et les hommes étaient couverts de sueur.

« Halte ! alignement ! commanda le divisionnaire. – Par file à gauche, marche ! » Les hussards longèrent la ligne des troupes et atteignirent le flanc gauche de la position, derrière les uhlans placés sur la ligne d'attaque. À droite, en colonnes serrées, se tenait massée la réserve de notre infanterie ; au-dessus d'elle, sur la hauteur, reluisaient nos canons, qui se détachaient sur le fond de l'horizon, éclairés par la lumière oblique du matin. Dans le vallon, les colonnes ennemies et leur artillerie échangeaient déjà gaiement les premiers coups de feu avec notre ligne d'avant-postes.

Le crépitement de la fusillade, que Rostow n'avait pas entendu depuis longtemps, produisit sur lui l'effet d'une joyeuse musique : il prêta de bonne humeur l'oreille à ce *trap, ta, ta tap* incessant qui éclatait en masse ou isolé, et qui, après un intervalle de silence, reprenait avec une nouvelle vigueur : on aurait dit qu'un enfant s'amusait à poser le pied sur des pétards.

Les hussards restèrent une heure environ sans bouger. La canonnade commença. Après avoir échangé quelques mots avec le commandant du régiment, le comte Ostermann passa avec sa suite derrière l'escadron, et s'éloigna dans la direction de la batterie placée à quelques pas de là.

Un peu après, on entendit le commandement donné aux uhlans de se former en colonne d'attaque, et l'infanterie qui les

masquait fractionna ses bataillons pour leur livrer passage. Ils descendirent la hauteur, et s'élancèrent au trot, leurs flammes flottant au bout de leurs piques, vers la cavalerie française, qui venait de déboucher à gauche de la colline.

Dès qu'ils eurent quitté leur poste, les hussards s'avancèrent pour l'occuper, afin de couvrir la batterie. Quelques balles perdues passèrent au-dessus d'eux, en sifflant et en geignant dans l'air.

Ce bruit, en se rapprochant, excita encore plus l'ardeur et la gaieté de Rostow. Crânement campé sur sa selle, il voyait se dérouler à ses pieds tout le terrain du combat, et prenait part de tout son cœur à l'attaque des uhlans. Lorsque ceux-ci fondirent sur la cavalerie française, il y eut quelques instants de confusion générale dans un tourbillon de fumée ; puis il les vit revenir en arrière sur la gauche, et il aperçut soudain, au milieu d'eux et de leurs chevaux alezans, des groupes compacts de dragons bleus français, montés sur des chevaux gris pommelé, qui les repoussaient avec vigueur.

XV

L'œil exercé de Rostow avait été le premier à se rendre compte de ce qui se passait : les uhlans, poursuivis par l'ennemi, fuyaient à la débandade et se rapprochaient de plus en plus. Déjà on pouvait distinguer les gestes de ces hommes, si petits à distance ; on pouvait les voir se choquer, s'attaquer, se saisir mutuellement, en brandissant leurs sabres.

Rostow assistait à ce spectacle comme à une chasse à courre ; son instinct lui disait que, si les hussards attaquaient à

l'instant les dragons, ces derniers n'y résisteraient pas, mais il fallait se décider sans hésitation : une seconde de plus, et il serait trop tard. Il se retourna : le capitaine, qui était à ses côtés, avait, comme lui, les yeux fixés sur la lutte :

« André Sévastianovitch, fit Rostow, nous pourrions les culbuter, qu'en dites-vous ?

– À coup sûr, car en effet… » Mais Rostow, sans attendre la fin de sa réponse, piqua son cheval de l'éperon, et se plaça à la tête de ses hommes, qui, mus par le même sentiment, s'élancèrent en avant sans attendre son commandement. Nicolas ne comprenait pas pourquoi et comment il agissait ainsi : il faisait cela sans préméditation, sans réflexion, comme il l'aurait fait à la chasse. Il voyait les dragons qui galopaient en désordre à une faible distance ; il savait qu'ils fléchiraient et qu'il fallait profiter à tout prix de cet instant favorable, car, une fois passé, on ne le retrouverait plus. Le sifflement des balles était si excitant, la fougue de son cheval si difficile à maîtriser, qu'il céda à l'entraînement général, et entendit aussitôt le piétinement de tout son escadron, qui le suivait au grand trot sur la descente. À peine eurent-ils atteint la plaine, que le trot se transforma en un galop de plus en plus rapide, au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient des uhlans et des dragons français, qui les poursuivaient le sabre aux reins. À la vue des hussards, les premiers rangs ennemis se retournèrent indécis, et barrèrent la route à ceux qui les suivaient. Rostow, donnant pleine carrière à son cheval cosaque, se laissait emporter à l'encontre des Français, avec le sentiment du chasseur à la poursuite du loup. Un uhlan s'arrêta, un fantassin se jeta à terre pour éviter d'être écrasé, un cheval sans cavalier vint donner dans les hussards, et le gros des dragons français tourna bride au triple galop. Au moment où Rostow s'élançait à leur poursuite, il rencontra un buisson sur son chemin, mais son excellente bête s'enleva, et le franchit d'un bond. Nicolas s'était à peine remis en selle qu'il se trouva tout près de l'ennemi. Un officier français, à en juger par son uni-

forme, galopait à quelques pas de lui, penché en avant sur son cheval gris, qu'il frappait du plat de son sabre. Il ne s'était pas passé une seconde, que le poitrail du cheval de Rostow se heurtait de toute la force de son élan contre la croupe de celui de l'officier, et le culbutait à moitié ; au même instant, Rostow leva machinalement son sabre, et le laissa retomber sur le Français. L'ardeur qui l'emportait disparut aussitôt comme par enchantement. L'officier avait été renversé, grâce plutôt au choc des deux chevaux et à sa propre frayeur, qu'au coup de sabre de son assaillant, qui ne lui avait fait qu'une légère entaille au-dessus du coude. Rostow, retenant son cheval, chercha à voir celui qu'il venait de frapper : le malheureux dragon sautait à cloche-pied, sans pouvoir parvenir à retirer sa jambe, prise dans l'étrier. Il clignait des yeux, fronçait les sourcils comme quelqu'un qui s'attend à une nouvelle attaque, tout en jetant de bas en haut un regard terrifié sur le hussard russe. Son visage jeune, pâle, éclaboussé, avec ses yeux bleus et clairs, ses cheveux blonds, et une petite fossette au menton, était bien loin d'offrir dans son ensemble le type qu'on aurait pensé rencontrer sur le champ de bataille : ce n'était pas le visage d'un ennemi, mais bien la figure la plus naïve, la plus douce, la mieux faite pour un paisible intérieur de famille. Rostow en était encore à se demander s'il allait l'achever, lorsqu'il s'écria : « Je me rends ! » Sautant toujours sans arriver à se débarrasser de l'étrier, il se laissa dégager par quelques hussards, qui le remirent en selle. Plusieurs de ses camarades étaient prisonniers comme lui : l'un d'eux, couvert de sang, bataillait encore pour conserver sa monture ; un autre, soutenu par un Russe, se hissait sur le cheval de ce dernier et s'assoyait en croupe derrière lui ; l'infanterie française continuait à tirer en fuyant. Les hussards regagnèrent promptement leur poste, mais, tout en faisant comme eux, Rostow fut pris d'une sensation pénible qui lui serrait le cœur : quelque chose d'indéfini, de confus, qu'il ne pouvait analyser, et qu'il avait éprouvé en faisant l'officier prisonnier et surtout en le frappant !

Le comte Ostermann-Tolstoy vint à la rencontre des vainqueurs, fit appeler Rostow, le remercia, lui annonça qu'il ferait part de son héroïque exploit à Sa Majesté, et qu'il le présenterait pour la croix de Saint-Georges. Rostow, qui s'attendait au contraire à un blâme et à une punition, puisqu'il avait attaqué l'ennemi sans en avoir reçu l'ordre, fut tout surpris de ces flatteuses paroles, mais le vague, sentiment de tristesse qui ne cessait de lui causer une véritable souffrance morale, l'empêcha d'en être heureux ! « Qu'est-ce donc qui me tourmente ? se disait-il en s'éloignant. Est-ce Iline ? Mais non, il est sain et sauf ! Me suis-je mal conduit ? Non ! Ce n'est donc rien de tout cela !… C'est l'officier français, avec sa fossette au menton ! Mon bras s'est arrêté en l'air une seconde avant de le frapper… je me le rappelle encore ! »

Le convoi des prisonniers venait de se mettre en route ; il s'en approcha, pour revoir le jeune dragon : il l'aperçut monté sur un cheval de hussard, jetant autour de lui des regards inquiets. Sa blessure était légère ; il sourit à Rostow d'un air contraint, et le salua de la main ; sa vue fit éprouver à Rostow une gêne qui était presque de la honte.

Ce jour-là et le suivant, ses camarades remarquèrent que, sans être irrité ou ennuyé, il restait pensif, silencieux et concentré en lui-même, qu'il buvait sans plaisir, et qu'il recherchait la solitude, comme s'il était obsédé par une pensée constante.

Rostow réfléchissait à « l'héroïque exploit » qui allait, à son grand étonnement, lui valoir la croix de Saint-Georges, et qui lui avait acquis la réputation d'un brave ! Il y avait là dedans un mystère qu'il ne parvenait pas à pénétrer : « Ils ont donc encore plus peur que nous, pensait-il. Ainsi, c'est donc cela, et ce n'est que cela qu'on appelle de l'héroïsme ? Il me semble pourtant que mon amour pour ma patrie n'y était pour rien !… Et mon prisonnier aux yeux bleus, en quoi est-il responsable de ce qui se passe ?… Comme il avait peur ! Il croyait que j'allais le tuer !

Pourquoi l'aurais-je tué ? Ma main du reste a tremblé, et l'on me décore du Saint-Georges ! Je n'y comprends rien, absolument rien ! »

Pendant que Nicolas Rostow s'absorbait dans ces questions, d'autant plus embarrassantes, qu'il n'y trouvait aucune réponse plausible, la roue de la fortune tourna subitement en sa faveur. Avancé à la suite de l'affaire d'Ostrovna, on lui donna deux escadrons de hussards, et dès ce moment, lorsqu'on eut besoin d'un brave officier, ce fut toujours à lui qu'on accorda la préférence.

XVI

À la nouvelle de la maladie de Natacha, la comtesse se mit en route, quoique encore souffrante et affaiblie, avec Pétia et toute sa suite ; arrivée à Moscou, elle s'établit dans sa maison, où le reste de sa famille s'était déjà transporté.

La maladie de Natacha prit une tournure tellement sérieuse, qu'heureusement pour elle, comme pour ses parents, toutes les causes qui l'avaient provoquée, sa conduite et sa rupture avec son fiancé, furent reléguées au second plan. Son état était trop grave pour lui permettre même de songer à mesurer la faute qu'elle avait commise : elle ne mangeait rien, ne dormait pas, maigrissait à vue d'œil, toussait constamment, et les médecins laissèrent comprendre à ses parents qu'elle était en danger. On ne pensa plus dès lors qu'à la soulager. Les princes de la science qui la visitaient, séparément ou ensemble, chaque jour, se consultaient, se critiquaient à l'envi, parlaient français, allemand, latin, et lui prescrivaient les remèdes les plus opposés, mais capables de guérir toutes les maladies qu'ils connaissaient.

Il ne leur venait pas à la pensée que le mal dont souffrait Natacha n'était pas plus à la portée de leur science que ne peut être un seul des maux qui accablent l'humanité, car chaque être vivant, ayant sa constitution particulière, porte en lui sa maladie propre, nouvelle, inconnue à la médecine, et souvent des plus complexes. Elle ne dérive exclusivement ni des poumons, ni du foie, ni du cœur, ni de la rate, elle n'est mentionnée dans aucun livre de science, c'est simplement la résultante d'une des innombrables combinaisons que provoque l'altération de l'un de ces organes. Les médecins, qui passent leur vie à traiter les malades, qui y consacrent leurs plus belles années et qui sont payés pour cela, ne peuvent admettre cette opinion, car comment alors, je vous le demande, le sorcier pourrait-il cesser d'employer ses sortilèges ? Comment ne se croiraient-ils pas indispensables, lorsqu'ils le sont réellement, mais tout autrement qu'ils ne l'imaginent. Chez les Rostow, par exemple, s'ils étaient utiles, ce n'est pas parce qu'ils faisaient avaler à la malade des substances pour la plupart nuisibles, dont l'effet, quand elles étaient prises à petites doses, était d'ailleurs à peu près nul ; mais leur présence y était nécessaire parce qu'elle satisfaisait les besoins de cœur de ceux qui aimaient et soignaient Natacha. C'est dans cet ordre d'idées que gît la force des médecins, qu'ils soient charlatans, homéopathes ou allopathes ! Ils répondent à l'éternel désir d'obtenir un soulagement, à ce besoin de sympathie que l'homme éprouve toujours lorsqu'il souffre, et qui se trouve déjà en germe chez l'enfant ! Voyez-le, en effet, quand il s'est donné un coup : il court auprès de sa mère ou de sa bonne, pour qu'elle l'embrasse et qu'elle frotte son « bobo », et, véritablement, il souffrira moins dès qu'on l'aura plaint et caressé ! Pourquoi ? Parce qu'il est convaincu que ceux qui sont plus grands et plus sages que lui ont le moyen de le secourir !

Les médecins étaient donc d'une utilité relative à Natacha, en lui assurant que son mal passerait dès que les poudres et les pilules rapportées de l'Arbatskaya dans une belle petite boîte, au

prix d'un rouble soixante-dix kopecks, auraient été dissoutes dans de l'eau cuite, et qu'elle les aurait régulièrement avalées toutes les deux heures.

Que serait-il advenu de Sonia, du comte et de la comtesse, s'il n'y avait eu qu'à se croiser les bras, au lieu de suivre à la lettre les prescriptions, de faire prendre les potions aux heures indiquées, d'insister sur la côtelette de volaille, et de veiller à tout ce qui constitue une occupation et une consolation pour ceux qui entourent les malades ?

Comment le comte aurait-il supporté les inquiétudes que lui causait sa fille chérie, s'il n'avait pu se dire qu'il était prêt à sacrifier plusieurs milliers de roubles et à l'emmener même, coûte que coûte, à l'étranger, pour lui faire du bien et y consulter des célébrités ? Que serait-il devenu s'il n'avait pu raconter à ses amis comment Métivier et Feller s'étaient trompés, comment Frise avait deviné juste, et comment Moudrow avait admirablement compris la maladie de Natacha ? Qu'aurait fait la comtesse, si elle n'avait pu gronder sa fille, lorsque celle-ci refusait d'obéir aux ordonnances de la faculté ?

« Tu ne guériras jamais si tu ne les écoutes pas et si tu ne prends pas régulièrement tes pilules, lui disait-elle, avec un ton d'impatience qui lui faisait oublier son chagrin. Il ne faut pas plaisanter avec ton mal, qui peut, tu le sais, dégénérer en pneumonie !... » Et la comtesse trouvait une sorte de consolation à prononcer ce mot savant dont elle ne comprenait pas le sens, et Dieu sait qu'elle n'était pas la seule ! Et Sonia aussi, que serait-elle devenue, si elle n'avait pu se dire qu'elle ne s'était pas déshabillée les trois premières nuits, afin d'être toujours prête à exécuter les ordres du docteur, et que maintenant encore elle dormait à peine, pour ne pas manquer le moment de donner les pilules contenues dans la boîte dorée ? Natacha elle-même n'était-elle pas satisfaite, bien qu'elle assurât qu'elle ne guérirait

jamais et qu'elle ne tenait pas à la vie, de voir tous les sacrifices qu'on faisait pour elle, et de prendre ses potions à heure fixe ?

Le docteur venait tous les jours, lui tâtait le pouls, examinait sa langue, et plaisantait avec elle, sans faire attention à l'abattement de son visage. Lorsqu'il la quittait, la comtesse le suivait à la hâte ; prenant alors un air grave, il secouait la tête, et tâchait de lui persuader qu'il comptait beaucoup sur le dernier remède ; qu'il fallait attendre et voir ; que, la maladie étant plutôt morale, il… » Mais la comtesse, qui s'efforçait de se cacher à elle-même ce détail, lui glissait bien vite dans la main une pièce d'or, et retournait chaque fois, le cœur plus allégé, auprès de sa chère malade.

Les symptômes du mal consistaient, chez Natacha, en un manque complet d'appétit et de sommeil, en une toux presque constante, et en une apathie dont rien ne la faisait sortir. Les médecins, ayant déclaré qu'elle ne pouvait se passer de leurs soins, la retinrent ainsi dans l'air méphitique de la ville, et les Rostow se virent par suite obligés d'y passer tout l'été de l'année 1812.

Cependant, en dépit de cette circonstance, et malgré l'innombrable quantité de flacons et de boîtes de pilules, de gouttes et de poudres, dont Mme Schoss, qui les aimait à la folie, se fit, pour son usage, une collection complète, la jeunesse finit par prendre le dessus : les impressions journalières de la vie atténuèrent peu à peu le chagrin de Natacha, la douleur aiguë qui avait brisé son cœur glissa doucement dans le passé, et ses forces physiques revinrent insensiblement.

XVII

Natacha devint plus calme, mais sa gaieté ne reparut pas. Elle évitait même tout ce qui aurait pu la distraire, les bals, les promenades, les théâtres et les concerts, et lorsqu'elle souriait, on devinait des larmes derrière son triste sourire. Chanter, elle ne le pouvait plus ! Les pleurs l'étouffaient au premier son de sa voix, pleurs de repentir, pleurs causés par le souvenir de ce temps si pur, passé à tout jamais ! Il lui semblait que le rire et le chant profanaient sa douleur ! Quant à la coquetterie, elle n'y pensait guère : les hommes lui étaient tous aussi indifférents que le vieux bouffon Nastacia Ivanovna, et elle disait vrai. Un sentiment intime lui interdisait encore tout plaisir : elle ne retrouvait plus en elle-même les mille et un intérêts de sa vie de jeune fille, de cette vie insouciante, pleine de folles espérances. Que n'aurait-elle donné pour faire revivre un jour, un seul jour de l'automne dernier passé à Otradnoë avec Nicolas, vers qui son cœur se reportait à tout instant avec une douloureuse angoisse ? Hélas ! c'était fini, et fini à jamais !... et son pressentiment ne l'avait pas trompée ! C'en était fait de sa liberté d'alors, de ses aspirations vers des joies inconnues, et cependant il fallait vivre !

Au lieu de se dire, comme autrefois, qu'elle était meilleure que les autres, elle trouvait du plaisir à s'humilier et se demandait souvent avec tristesse ce que le sombre avenir lui réservait. Elle s'efforçait de n'être à charge à personne ; quant à son agrément personnel, elle n'y songeait plus. Se tenant souvent à l'écart des siens, elle ne se sentait à son aise qu'avec son frère Pétia, qui parvenait parfois à la faire rire. Elle sortait peu, et de tous ceux qui venaient la voir de temps à autre, Pierre était le seul qui lui fût sympathique. Il était difficile de se conduire avec plus de prudence, avec plus de tendresse et de tact, que ne le faisait à son égard le comte Besoukhow ; elle le sentait sans se

l'expliquer, et cela contribuait naturellement à lui rendre sa société agréable ; mais elle ne lui en savait aucun gré, tant elle était persuadée que la bonté un peu banale de Pierre n'avait aucun effort à faire pour lui témoigner de l'affection. Elle remarquait cependant en lui, de temps à autre, un certain trouble, surtout lorsqu'il craignait que la conversation ne vînt lui rappeler de douloureux souvenirs, et elle l'attribuait à son bon cœur et à sa timidité habituelle. Il ne lui avait plus reparlé de ses sentiments, dont l'aveu lui était échappé un jour sous le coup d'une profonde émotion, et elle y attachait aussi peu d'importance qu'aux paroles sans suite avec lesquelles on essaye de calmer la douleur d'un enfant. N'y voyant que le désir de la consoler, il ne lui venait jamais en tête de supposer que l'amour, ou même une sorte d'amitié tendre et exaltée, comme elle savait qu'il en existe parfois entre un homme et une femme, pût naître de leurs relations, non point parce que Pierre était marié, mais parce qu'entre elle et lui s'élevait dans toute sa force cette barrière morale qui lui avait fait défaut en présence de Kouraguine.

Vers la fin du carême de la Saint-Pierre, une voisine d'Otradnoë, Agrippine Ivanovna Bélow, arriva à Moscou, pour y saluer les saints martyrs. Elle proposa à Natacha de faire ensemble leurs dévotions ; Natacha y consentit avec joie, malgré l'avis du médecin, qui défendait les sorties matinales, et, pour s'y préparer autrement qu'on n'en avait l'habitude chez les siens, elle déclara qu'elle ne se contenterait pas de trois courts offices, mais qu'elle accompagnerait Agrippine Ivanovna à tous les services, aux vêpres, aux matines, à la messe, et cela durant toute la semaine.

Son zèle religieux plut à la comtesse : elle espérait, dans le fond de son cœur, que la prière serait pour elle un remède plus efficace que le traitement impuissant de la science ; aussi elle se rendit, à l'insu du docteur, au désir de sa fille, et la confia à la bonne voisine, qui, à trois heures de la nuit, venait chaque ma-

tin réveiller Natacha et la trouvait déjà levée, tant elle avait peur d'être en retard.

Sa toilette une fois faite à la hâte, elle passait sa robe la plus défraîchie, mettait son plus vieux mantelet, et, frissonnant à la fraîcheur de la nuit, elles traversaient ensemble les rues désertes, éclairées par l'aurore naissante. Se conformant au conseil de sa pieuse compagne, elle ne suivait pas les offices de sa paroisse, mais ceux d'une autre église, où le prêtre se distinguait par une vie des plus austères et des plus pures.

Les fidèles y étaient peu nombreux : Natacha et Agrippine Ivanovna allaient se placer devant l'image de la très sainte Vierge, qui séparait le chœur de l'assistance, et la jeune fille, les yeux fixés, à cette heure inusitée, sur l'image noircie, éclairée par les cierges et par les premières lueurs de l'aube qui pénétrait à travers les fenêtres, écoutait l'office avec un profond recueillement. Il s'éveillait alors dans son âme une disposition à l'humilité, qui jusque-là lui avait été inconnue, et qui était causée par la présence de quelque chose de grand et d'indéfinissable ! Lorsqu'elle comprenait les paroles prononcées par le chœur ou par l'officiant, ses sentiments intimes se mêlaient à la prière générale ; lorsque le sens de ces paroles lui échappait, elle pensait avec soumission que le désir de tout savoir provenait de l'orgueil ; qu'il fallait se borner à croire et à se confier au Seigneur, qu'elle sentait en cet instant régner en maître sur son âme. Elle priait, se signait et demandait à Dieu, avec une ferveur que redoublait l'effroi de son iniquité, de lui pardonner ses péchés. Elle se réjouissait de sentir se développer en elle la volonté de se corriger et d'entrevoir la possibilité d'une vie pure, d'une nouvelle et heureuse vie. En quittant l'église à une heure encore fort matinale, elle ne rencontrait sur sa route que des maçons qui allaient à leurs travaux et les dvorniks qui balayaient les rues devant les maisons endormies.

Le sentiment de sa régénération ne fit que s'accroître pendant toute la semaine, et le bonheur de communier, de s'unir à Lui, lui semblait si grand, qu'elle craignait de mourir avant ce bienheureux dimanche.

Mais ce jour si ardemment désiré arriva à son tour, et lorsque Natacha revint de la communion, vêtue d'une robe de mousseline blanche, elle se sentit, pour la première fois depuis bien longtemps, en paix avec elle-même et avec la vie qui l'attendait.

Le docteur, en lui faisant sa visite habituelle, lui ordonna de continuer les poudres prescrites par lui quinze jours auparavant.

« Continuez, il le faut, et bien exactement, je vous prie, dit-il en souriant ; il était sincèrement convaincu de leur efficacité. – Soyez tranquille, madame la comtesse, continua-t-il en coulant adroitement dans la paume de sa main la pièce d'or qu'il venait de recevoir : elle chantera et dansera bientôt. Ce dernier remède a fait merveille, elle a beaucoup repris. »

La comtesse cracha en regardant ses ongles[20], et retourna, toute joyeuse, au salon.

XVIII

Des bruits de plus en plus inquiétants sur la marche de la guerre se répandirent à Moscou, vers le commencement de juil-

[20] Geste populaire usité en Russie pour conjurer le mauvais œil. (*Note du traducteur*.)

let. On parlait d'une proclamation de l'Empereur à son peuple et de sa prochaine arrivée ; on disait qu'il quittait l'armée parce qu'elle était en danger ; que Smolensk s'était rendu ; que Napoléon avait avec lui un million d'hommes, et qu'un miracle seul pouvait sauver la Russie.

On reçut le manifeste le 23 juillet ; mais, comme il n'était pas encore imprimé, Pierre promit aux Rostow de revenir dîner le lendemain, et de l'apporter de chez le comte Rostoptchine avec la proclamation qui y était jointe.

Le lendemain était un dimanche, une vraie journée d'été, d'une chaleur déjà accablante à dix heures du matin, heure à laquelle les Rostow venaient d'habitude entendre la messe à la chapelle de l'hôtel Rasoumovsky. On éprouvait à la fois une grande lassitude, jointe à cette plénitude de sensations et de vague malaise que provoque presque toujours une journée de forte chaleur dans une grande ville. Ces différentes impressions se reflétaient partout : dans les couleurs claires des vêtements de la foule, dans les cris des marchands de la rue, dans les feuilles couvertes de poussière des arbres du boulevard, dans le bruit du pavé, dans la musique et les pantalons blancs d'un bataillon qui allait à la parade, et encore plus dans l'ardeur brûlante d'un soleil de juillet. Toute l'aristocratie moscovite se trouvait réunie à la chapelle de l'hôtel, car la plupart des grandes familles, dans l'attente d'événements graves, étaient restées à Moscou au lieu de se rendre dans leurs terres.

La comtesse Rostow descendit de voiture, et un laquais en livrée la précéda, afin de lui frayer un passage à travers la foule. Natacha, qui la suivait, entendit tout à coup un jeune homme inconnu dire assez haut à son voisin :

« Oui, c'est la comtesse Rostow, c'est bien elle !... Elle a beaucoup maigri, mais elle est très embellie !... » Elle crut comprendre, ce qui lui arrivait du reste constamment, qu'il pronon-

çait les noms de Kouraguine et de Bolkonsky ; car il lui semblait que chacun, en la voyant, devait parler de son aventure. Touchée au vif, douloureusement émue, elle continuait à avancer dans sa toilette mauve avec le calme et l'aisance de la femme qui s'applique à en témoigner d'autant plus, qu'elle se meurt de honte et de chagrin au fond de l'âme. Elle se savait belle, et ne se trompait pas ; mais sa beauté ne lui causait plus la même satisfaction que par le passé, et par cette journée si lumineuse et si chaude, elle n'en était au contraire que plus vivement tourmentée : « Encore une semaine de passée, se disait-elle, et ce sera toujours ainsi, toujours la même existence triste et morne… ! Je suis jeune, je suis belle, je le sais… J'étais mauvaise et je suis devenue bonne, je le sais aussi… et mes plus belles années vont ainsi se perdre sans profit pour personne ! » Se plaçant à côté de sa mère, elle enveloppa d'un regard les personnes et les toilettes qui l'entouraient, critiqua par habitude la tenue de ses voisines et leur manière de se signer : « Elles me jugent aussi sans doute ? » se disait-elle pour s'excuser. Mais aux premiers chants de la messe, elle frémit de terreur, en comparant ces futiles pensées à celles que le jour de sa communion aurait dû lui inspirer… N'en avait-elle pas à tout jamais terni la radieuse pureté ?

Un digne et respectable vieillard officiait avec la douce onction qui pénètre et repose l'âme de ceux qui prient. Les portes saintes se refermèrent, et derrière le rideau lentement tiré une voix mystérieuse murmura quelques paroles. Les yeux de Natacha se remplirent involontairement de larmes, et une douce et énervante émotion envahit tout son être.

« Enseigne-moi ce que j'ai à faire, enseigne-moi à me résigner, enseigne-moi surtout à me corriger pour toujours, » pensait-elle.

Le diacre, sortant de l'iconostase, se plaça devant les portes saintes, retira ses longs cheveux de dessous la dalmatique, et, faisant un grand signe de croix, dit avec solennité :

« Prions en paix le Seigneur !… » Et Natacha ajoutait mentalement :

« Prions, sans différence de conditions, sans haine, unis tous ensemble dans l'amour fraternel !

– Prions, afin qu'il nous accorde la paix du ciel et le salut de nos âmes, » disait le diacre, et Natacha lui répondait du fond du cœur : « Prions pour obtenir la paix des anges, la paix de tous les êtres spirituels qui vivent au-dessus de nous. »

À la prière pour l'armée, elle invoqua le Seigneur pour son frère et pour Denissow ; à la prière pour les voyageurs sur terre et sur mer, elle pria pour le prince André, et demanda à Dieu pardon du mal qu'elle lui avait fait ; à la prière pour ceux qui nous aiment, elle pria pour les siens, et comprit, pour la première fois, les torts qu'elle avait eus envers eux ; à la prière pour ceux qui nous haïssent, elle se demanda quels pouvaient être ses ennemis et n'en trouva pas d'autres que les créanciers de son père. Un nom pourtant, celui d'Anatole, lui venait toujours aux lèvres à ce moment, et, bien qu'il ne fût pas de ceux qui l'avaient haïe, elle priait pour lui avec un redoublement de ferveur comme pour un ennemi. Il ne lui était possible de penser avec calme à lui et au prince André que lorsqu'elle se recueillait, car alors seulement la crainte de Dieu l'emportait sur ses sentiments à leur égard. À la prière pour la famille impériale et le saint synode, elle se signa plus dévotement encore, se disant que, puisque le doute lui était interdit, elle devait, sans comprendre le but de cette prière, prier avec amour pour « le synode dirigeant ».

« Recommandons-nous tous, chacun de nous mutuellement et à chaque instant de notre vie, à Jésus-Christ, notre Dieu ! » continua le diacre, et Natacha, s'abandonnant complè-

tement à son élan religieux, répétait avec exaltation : « Prends-moi, mon Dieu, prends-moi ! »

On aurait dit, à voir son attitude, qu'elle se sentait sur le point d'être enlevée au ciel par une force invisible, et délivrée de ses regrets, de ses défauts, de ses espérances et de ses remords.

La comtesse, qui avait observé son visage recueilli et ses yeux brillants, demandait à Dieu, de son côté, qu'il daignât venir en aide à sa fille chérie.

Au milieu de l'office, et contrairement à toutes les habitudes, le sacristain plaça devant les portes saintes le petit escabeau sur lequel on posait ordinairement le livre contenant les prières que le prêtre récitait à genoux, le jour de la Pentecôte ; l'officiant, sa calotte de velours violet sur la tête, descendit de l'autel, et s'agenouilla péniblement ; son exemple fut aussitôt suivi par l'assistance étonnée. Il se préparait à lui lire la prière composée et envoyée par le saint synode pour demander à Dieu de délivrer la Russie de l'invasion étrangère.

« Ô Seigneur tout-puissant, Seigneur qui es notre délivrance », dit le prêtre lisant sans emphase, d'une voix douce et claire, la voix des ecclésiastiques du rite grec, dont l'effet est si puissant sur les cœurs russes : « Nous nous adressons humblement à Ta miséricorde infinie, nous confiant en Ton amour. Écoute notre prière, et viens à notre secours ! L'ennemi jette le trouble parmi Tes enfants, et veut transformer le monde en un désert ; lève-Toi contre lui ! Ces hommes criminels se sont réunis pour détruire Ton bien, pour réduire à néant Ta fidèle Jérusalem, Ta Russie bien-aimée, pour souiller Tes temples, renverser Tes autels, et profaner nos sanctuaires. Jusques à quand, Seigneur, les pécheurs triompheront-ils ? Jusques à quand auront-ils le pouvoir d'enfreindre Tes lois ? Seigneur, écoute ceux qui prient : que Ton bras soutienne Notre très pieux et autocrate Empereur Alexandre Pavlovitch ! Que sa loyauté, sa douceur,

trouvent grâce à Tes yeux ! Récompense ses vertus, qui sont le rempart de Ton Israël bien-aimé ! Bénis et inspire ses résolutions, ses entreprises et ses œuvres ; affermis son règne de Ta main puissante, et donne-lui la victoire sur l'ennemi, comme à Moïse sur Amalek, à Gédéon sur Madian, à David sur Goliath ! Protège ses armées, soutiens l'arc des Mèdes sous l'aisselle de ceux qui se sont soulevés en Ton nom, et ceins-les de Ta force pour le combat. Arme-toi aussi du bouclier et de la lance, et lève-Toi pour nous secourir ! Que la confusion retombe sur ceux qui nous veulent du mal, qu'il en soit d'eux devant Tes armées fidèles, comme de la poussière que le vent disperse, et donné à Tes Anges le pouvoir de les abattre et de les poursuivre ! Que leurs desseins secrets se retournent contre eux au grand jour ! Qu'ils tombent dans un réseau inextricable, qu'ils tombent devant Tes esclaves, qui les fouleront aux pieds ! Seigneur, Tu peux sauver les grands et les petits, car Tu es Dieu, et l'homme ne peut rien contre Toi !

« Dieu de nos pères, Ta grâce et Ta miséricorde sont éternelles ; ne nous repousse pas loin de Ton visage à cause de nos iniquités, mais accorde-nous le pardon de nos péchés dans Ta bonté infinie. Élève en nous un cœur pur et un esprit droit ; raffermis notre foi et notre espoir ; souffle-nous l'amour mutuel, et unis-nous tous dans la défense du patrimoine que Tu nous as donné, à nous et à nos pères, afin que le sceptre des méchants ne règne pas sur la terre de ceux que tu as bénis.

« Seigneur Dieu, nous croyons en Toi : ne nous couvre pas de honte, et que notre attente dans Tes bienfaits ne soit pas déçue. Fais un signe, afin que nos ennemis et ceux de notre sainte religion puissent le voir, et périr de confusion ! Que tous les peuples puissent se convaincre que Ton nom est le Seigneur, et que nous sommes Tes enfants ! Témoigne-nous Ta miséricorde, et accorde-nous la délivrance ! réjouis-en le cœur de Tes esclaves, frappe nos ennemis et renverse-les aux pieds de Tes fidèles. Car Tu es le secours, l'appui et la victoire de ceux qui se confient

en Toi. Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit maintenant et dans les siècles des siècles « Amen ! »

Impressionnable et fortement troublée comme elle l'était en ce moment, Natacha fut profondément remuée par cette prière. Elle en écouta religieusement les passages où il était question des victoires de Moïse, de Gédéon, de David, de la destruction de Jérusalem, et pria Dieu, d'un cœur attendri et ému, mais sans se rendre bien compte de ce qu'elle lui demandait. Lorsqu'il s'agissait pour elle d'en obtenir un esprit pur, le raffermissement de sa foi, de lui rendre l'espoir et de lui inspirer l'amour fraternel, elle y mettait toute son âme ; mais comment pouvait-elle demander à Dieu de lui laisser fouler aux pieds ses ennemis, lorsque peu d'instants auparavant elle avait souhaité d'en avoir beaucoup, afin de pouvoir les aimer tous et de prier pour eux ? Comment, d'un autre côté, douterait-elle de la vérité de la prière qu'on venait de lire à genoux ? Une terreur pleine de recueillement la pénétra à la pensée des punitions qui frappent les pécheurs ; elle pria avec élan, afin d'obtenir leur pardon et le sien, et il lui sembla que Dieu avait entendu sa prière et qu'il lui accorderait le repos et le bonheur en ce monde.

XIX

Depuis le jour où Pierre avait emporté l'impression du regard reconnaissant de Natacha, depuis le jour où il avait contemplé la comète brillant dans l'espace, un horizon nouveau s'était entr'ouvert devant lui : le problème du néant et de la sottise humaine, qui le tourmentait toujours, cessa de le préoccuper. Les terribles énigmes qui à tout moment surgissaient menaçantes dans son esprit s'effacèrent comme par enchantement devant son image. Causait-il ou écoutait-il les propos les plus

indifférents, entendait-il citer une action lâche ou une absurdité monstrueuse, il ne s'en effrayait plus comme jadis : il ne se demandait plus pourquoi les hommes s'agitaient ainsi, lorsque à la vie déjà si courte succédait l'inconnu. Mais il se la représentait, elle, telle qu'il venait de la voir, et ses doutes s'envolaient ; son souvenir relevait et le transportait dans le monde idéal et pur, où il ne trouvait plus ni pécheurs ni justes, mais où régnaient la beauté et l'amour, ces deux seules raisons d'être de l'existence. Quelque grandes que fussent les misères morales qu'il venait à découvrir, il se disait : « Que m'importe, après tout, que celui qui a volé l'État et l'Empereur soit comblé d'honneurs, puisqu'*elle* m'a souri hier, qu'*elle* m'a prié de retourner chez eux aujourd'hui, que je l'aime, et que personne n'en saura jamais rien ! »

Pierre continuait à fréquenter le monde, à boire comme par le passé, et à mener une vie complètement désœuvrée. Mais lorsque les nouvelles du théâtre de la guerre devinrent de jour en jour plus alarmantes, lorsque la santé de Natacha se rétablit et qu'elle cessa de lui inspirer l'inquiète sollicitude qui servait de prétexte à ses visites, une vague agitation, sans cause apparente, s'empara de lui ; il pressentait que le courant de sa vie allait changer de direction, qu'une catastrophe était imminente, il cherchait avec impatience à en découvrir les signes avant-coureurs. Un des frères de son ordre lui fit part d'une prophétie relative à Napoléon, et tirée de l'Apocalypse.

Dans le verset 18 du chapitre, 13, il est dit : « Ici est la sagesse : que celui qui a de l'intelligence compte le nombre de la Bête, car c'est un nombre d'homme, et son nombre est six cent soixante-six. » Et au verset 5 du même chapitre : « Et il lui fut donné une bouche qui proférait de grandes choses et des blasphèmes, et il lui fut aussi donné le pouvoir d'accomplir quarante-deux mois. »

En appliquant les lettres françaises au calcul hébraïque, en donnant aux dix premières la valeur d'unités, et aux autres celle de dizaine :

a	b	c	d	e	f	g	h	i	k	l	m	n	o
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	20	30	40	50
p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z			
60	70	80	90	100	110	120	130	140	150	160			

on obtenait, en écrivant d'après cette clef, ces deux mots : « L'Empereur Napoléon, » et, en additionnant le total, le chiffre 666 ; Napoléon était par conséquent la Bête dont parle l'Apocalypse. Ensuite la somme du chiffre quarante-deux, limite indiquée à son pouvoir, équivalait de nouveau, en suivant ce système, au même nombre 666, ce qui indiquait que l'année 1812, la quarante-deuxième de son âge, serait la dernière de sa puissance. Cette prophétie avait frappé l'imagination de Pierre : souvent il cherchait à deviner ce qui mettrait un terme à la puissance de la Bête, autrement dit de Napoléon, et il s'ingéniait même à découvrir dans les différentes combinaisons de ces nombres une réponse à cette mystérieuse question. Il essaya d'y arriver en les combinant avec « l'Empereur Alexandre » ou « la nation russe », mais l'addition de leurs lettres ne donnait plus le nombre fatal. Un jour qu'il travaillait, toujours sans résultat, sur son propre nom, en en changeant l'orthographe, et en en supprimant le titre, l'idée lui vint enfin que, dans une prophétie de ce genre, l'indication de sa nationalité devait y trouver place, mais il n'obtînt encore une fois que le numéro 671, 5 de trop ; le 5 figurait la lettre « *e* » : il la supprima dans l'article, et alors son émotion fut profonde lorsque, écrit de la sorte, *l'Russe Bésuhof*, son nom lui donna exactement le nombre 666.

Comment, et pourquoi se trouvait-il ainsi rattaché au grand événement annoncé par l'Apocalypse ?... Bien qu'il n'y pût rien comprendre, il n'en douta pas un seul instant ! Son amour pour Natacha, l'Antéchrist, la comète, l'invasion de la Russie par Napoléon, le chiffre 666 découvert dans son nom et

dans le sien, tout cet ensemble de faits étranges provoqua en lui un travail moral plein de trouble, qui, arrivé à sa maturité, devait éclater et l'arracher violemment à la vie futile dont les chaînes lui pesaient, pour l'amener à accomplir une action héroïque et à atteindre un grand bonheur !

Pierre, qui avait promis aux Rostow de leur communiquer le manifeste, se rendit le lendemain dimanche chez le comte Rostoptchine, pour lui en demander un exemplaire, et s'y rencontra avec un courrier qui arrivait en droite ligne de l'armée ; c'était une ancienne connaissance à lui, et l'un des danseurs les plus infatigables des bals de Moscou.

« Rendez-moi, je vous en prie, un service, lui dit le courrier ; j'ai ma sacoche pleine de lettres, aidez-moi à les distribuer. »

Pierre y consentit, et, dans le nombre, en trouva une que Nicolas Rostow adressait à ses parents. Le comte Rostoptchine lui remit ensuite la proclamation de l'Empereur, les ordres du jour envoyés à l'armée et la dernière affiche[21] qu'il venait de publier. En parcourant les ordres du jour, il remarqua, dans la longue nomenclature des hommes tués, blessés ou récompensés, le nom de Nicolas Rostow, décoré du Saint-Georges de 4ème classe, pour sa bravoure à l'affaire d'Ostrovna, et, quelques lignes plus bas, la nomination de Bolkonsky comme chef du régiment des chasseurs. Désirant faire savoir au plus tôt à ses amis la bonne nouvelle du glorieux fait d'armes de leur fils, il s'empressa de leur envoyer sa lettre et l'ordre du jour, bien que le nom du prince André se trouvât sur la même page ; il se réservait de leur porter plus tard la proclamation et l'affiche du comte Rostoptchine.

---

[21] Nom appliqué, à cette époque, aux proclamations du comte Rostopchine. (*Note du traducteur*.)

Sa conversation avec ce dernier, dont l'air soucieux et affairé trahissait les graves préoccupations, le récit du courrier qui apportait avec insouciance de mauvaises nouvelles de l'armée, le bruit que l'on avait découvert des espions à Moscou même, la lecture d'un imprimé anonyme qu'on se passait de main en main, et qui annonçait pour l'automne la présence de Napoléon dans les deux capitales, l'attente de l'arrivée de l'Empereur fixée au lendemain, tout continuait à entretenir la surexcitation de Pierre, dont l'agitation ne faisait que croître depuis la nuit de la comète et le commencement de la guerre.

S'il n'eût été membre d'une société qui prêchait la paix éternelle, il aurait pris du service sans balancer, la vue même des Moscovites devenus militaires et chauvins exaltés, tout en lui inspirant une certaine fausse honte, ne l'eût pas empêché de suivre leur exemple. Toutefois son abstention était principalement motivée par la conviction où il était que lui « l'Russe Bésuhof », dont le nombre égalait celui de la Bête, et qui était prédestiné de toute éternité à la grande œuvre de sa destruction, devait se borner à attendre et à voir venir.

XX

Les Rostow avaient l'habitude de réunir à dîner, le dimanche, quelques amis : Pierre se rendit donc chez eux avant l'heure habituelle, pour être plus sûr de les trouver seuls.

Singulièrement engraissé pendant ces derniers mois, il aurait été monstrueux s'il n'avait été bâti en Hercule, et si, par suite il n'avait porté avec légèreté le poids de sa lourde personne.

Soufflant comme un phoque et marmottant quelques mots entre ses dents, il s'engagea dans l'escalier, sans que son cocher lui demandât s'il devait l'attendre, car il savait que son maître ne sortait jamais de chez les Rostow avant minuit. Les valets de pied le débarrassèrent avec empressement de son manteau, de son chapeau et de sa canne, que, par une habitude prise au club, il laissait toujours dans l'antichambre.

La première personne qu'il vit fut Natacha, ou plutôt l'entendit avant de la voir, car elle faisait des exercices de solfège dans la grande salle. Il savait que depuis sa maladie elle y avait renoncé, aussi en fut-il à la fois surpris et satisfait. Il ouvrit doucement la porte, et l'aperçut qui marchait en chantant. Elle avait gardé la robe de soie mauve qu'elle avait mise le matin pour la messe ; arrivée au bout de la salle, elle se retourna, et, se trouvant subitement en face de la grosse figure de Pierre, elle rougit et s'avança vivement vers lui.

« J'essaye de chanter, comme vous voyez ; c'est une occupation, s'empressa-t-elle de dire, comme pour s'excuser.

– Et vous faites très bien de la reprendre, lui répondit Pierre.

– Comme je suis contente de vous voir ; je suis si heureuse aujourd'hui, poursuivit-elle avec la même vivacité : Nicolas a reçu la croix de Saint-Georges, et j'en suis si fière !

– Je le sais, c'est moi qui vous ai envoyé l'ordre du jour. Mais je vous laisse, je ne veux pas vous déranger, j'irai au salon.

– Comte, lui demanda Natacha en l'arrêtant, ai-je tort de chanter ?... » Et elle leva sur lui les yeux en rougissant.

– Non, pourquoi serait-ce mal ?... Au contraire !... Mais pourquoi me le demandez-vous, à moi ?

– Je n'en sais rien, reprit Natacha en parlant rapidement, mais cela me désolerait de faire quelque chose qui pût vous déplaire. Ma confiance en vous est absolue ! Vous ne vous doutez guère à quel point votre opinion m'est précieuse et ce que vous avez été pour moi ! J'ai vu, – continua-t-elle sans remarquer l'embarras de Pierre, qui rougissait à son tour, – j'ai vu son nom dans l'ordre du jour : Bolkonsky (et elle prononça tout bas ce nom, comme si elle craignait de manquer de force pour achever sa confession), Bolkonsky est de nouveau en Russie, et il a repris du service… Croyez-vous qu'il me pardonne jamais ? Croyez-vous qu'il m'en voudra éternellement, le croyez-vous ?

– Je crois, reprit Pierre, qu'il n'a rien à vous pardonner. Si j'étais à sa place… » Et les mêmes paroles d'amour et de pitié qu'il lui avait déjà adressées, se retrouvèrent sur ses lèvres, mais Natacha ne lui donna pas le temps d'achever :

– Oh ! vous, c'est bien différent ! s'écria-t-elle avec exaltation. Je ne connais pas d'homme meilleur et plus généreux que vous, il n'en existe pas ! Si vous ne m'aviez soutenue alors, et maintenant encore, je ne sais ce qui serait advenu de moi !… » Les larmes remplirent ses yeux, qu'elle déroba derrière un cahier de musique, et, se détournant brusquement, elle recommença à solfier et à se promener.

Pétia accourut sur ces entrefaites : c'était maintenant un joli garçon de quinze ans, avec un teint vermeil, des lèvres rouges et un peu fortes ; il ressemblait à Natacha. Il se préparait à entrer à l'Université ; mais, en dernier lieu et en secret, il avait décidé, entre camarades, de se faire hussard. S'emparant du bras de son homonyme, pour l'entretenir de ce grave projet, il le pria de s'informer si la chose était possible.

Mais le gros Pierre l'écoutait si peu, que le gamin fut obligé de le tirer par la manche pour forcer son attention.

« Eh bien, Pierre Kirilovitch, où en est mon affaire ? Vous savez que tout mon espoir est en vous ?

– Ah oui ! tu veux entrer dans les hussards ?... Oui, j'en parlerai aujourd'hui même !

– Bonjour, mon cher, lui cria de loin le vieux comte, apportez-vous le manifeste ? Ma petite comtesse a entendu ce matin, à la messe chez les Rasoumovsky, une nouvelle prière, qu'elle dit être très belle !

– Voici le manifeste et les nouvelles : l'Empereur sera ici demain ; on réunit une assemblée extraordinaire de la noblesse, et l'on parle d'un recrutement de dix sur mille. Permettez-moi maintenant de vous féliciter !

– Oui, oui, Dieu soit loué ! Et de l'armée, quelles nouvelles ?

– Les nôtres se retirent toujours, ils sont déjà à Smolensk, lui répondit Pierre.

– Mon Dieu, mon Dieu !... Donnez-moi donc le manifeste, mon cher !

– Ah ! j'oubliais !... » Et Pierre le chercha, mais en vain, dans toutes ses poches, tout en baisant la main à la comtesse, qui venait d'entrer, et en regardant avec inquiétude du côté de la porte, dans l'espoir de voir apparaître Natacha. « Je ne sais vraiment pas où je l'ai fourré : je l'ai bien certainement oublié à la maison. J'y cours !

– Mais vous serez en retard pour le dîner ?

– Vous avez raison, d'autant mieux que mon cocher n'est plus là. »

Natacha entra au même moment : l'expression de sa physionomie était douce et émue, et la figure de Pierre, qui continuait à chercher le manifeste, s'illumina à sa vue. Sonia, qui avait poussé ses perquisitions jusqu'à l'antichambre, en rapporta triomphalement les papiers, qu'elle avait fini par trouver soigneusement cachés dans la doublure du chapeau de Pierre.

« Nous lirons tout cela après le dîner, » dit le vieux comte, qui se promettait une grande jouissance de cette lecture.

On but du champagne à la santé du nouveau chevalier de Saint-Georges, et Schinchine raconta les nouvelles de la ville, la maladie de la vieille princesse de Géorgie, la disparition de Métivier, et la capture d'un malheureux Allemand, que la populace avait pris pour un espion français, mais que le comte Rostoptchine avait fait relâcher.

« Oui, oui, on les empoigne tous, dit le comte, et je conseille à la comtesse de moins parler français ; ce n'est plus de saison.

– Savez-vous, dit Schinchine, que le précepteur français de Galitzine apprend le russe ? Il est dangereux, à ce qu'il dit, de parler maintenant français dans les rues !

– Que savez-vous de la milice, comte Pierre Kirilovitch, car vous allez sans doute monter à cheval ? dit le vieux comte en s'adressant à Pierre, qui, silencieux et pensif, ne comprit pas tout de suite de quoi il s'agissait.

– Ah ! la guerre ?... oui, mais je ne suis pas un soldat, vous le voyez bien... Du reste, tout est si étrange, si étrange, que je

m'y perds ! Mes goûts sont antimilitaires, mais, vu les circonstances actuelles, on ne peut répondre de rien ! »

Le dîner fini, le comte, commodément établi dans un fauteuil, pria d'un air grave Sonia, qui avait la réputation d'être une excellente lectrice, de leur lire le manifeste :

« À notre première capitale, Moscou !

« L'ennemi a franchi les frontières de la Russie avec des forces innombrables, et se prépare à ruiner notre patrie bien-aimée… » etc… etc… Sonia lisait de sa voix fluette, en y mettant tous ses soins, et le vieux comte écoutait, les yeux fermés, en poussant de longs soupirs à certains passages.

Natacha regardait curieusement tour à tour son père et Pierre ; ce dernier, sentant qu'elle le regardait, évitait de se tourner de son côté ; la comtesse désapprouvait par des hochements de tête les expressions solennelles de la proclamation, car elle n'y entrevoyait qu'une chose : le danger auquel son fils continuerait à être exposé, et qui durerait longtemps encore ! Schinchine, qui écoutait d'un air railleur, s'apprêtait évidemment à répondre par une épigramme à la lecture de Sonia, aux réflexions que ferait le vieux comte, ou au manifeste même, si du moins il ne s'offrait rien de mieux à son humeur satirique.

Après avoir lu les passages relatifs aux dangers qui menaçaient la Russie, aux espérances fondées par l'Empereur sur Moscou et surtout sur la vaillante noblesse, Sonia, dont la voix tremblait parce qu'elle se sentait écoutée, arriva enfin à ces dernières paroles : « Nous ne tarderons pas à paraître au milieu de notre peuple, ici, à Moscou, dans notre capitale, et aussi partout où il sera nécessaire dans notre Empire, afin de délibérer et de nous mettre à la tête de toutes les milices, aussi bien de celles qui aujourd'hui déjà arrêtent la marche de l'ennemi, que de celles qui vont se former pour le frapper partout où il se montrera !

Que le malheur dont il espère nous accabler retombe sur lui seul, et que l'Europe, délivrée du joug, glorifie la Russie !

– Voilà qui est bien ! Dites un seul mot, Sire, et nous sacrifierons tout sans regret ! » s'écria le comte en rouvrant ses yeux mouillés de pleurs, et en reniflant légèrement comme s'il aspirait un flacon de sels anglais.

Natacha se leva d'un bond, et se suspendit au cou de son père avec un tel élan, que Schinchine n'osa pas plaisanter l'orateur sur son patriotisme.

« Papa, vous êtes un ange ! s'écria-t-elle en l'embrassant, et en jetant à Pierre un regard empreint d'une coquetterie involontaire.

– Bravo ! Voilà ce qui s'appelle une patriote ! dit Schinchine.

– Pas du tout, reprit Natacha d'un air offensé. Vous vous moquez de tout et, toujours, mais ceci est trop sérieux pour que vous en plaisantiez.

– Des plaisanteries ? s'écria le comte. Qu'il dise un mot, un seul, et nous nous lèverons tous en masse… Nous ne somme pas des Allemands !

– Avez-vous remarqué, fit observer Pierre à son tour, qu'il y est dit : « pour délibérer… »

Pétia, à qui on ne faisait nulle attention, s'approcha à ce moment de son père.

« Maintenant, dit-il d'un air intimidé et d'une voix tantôt rude et tantôt perçante : Papa et maman, je vous dirai que… c'est comme il vous plaira, mais… il faut absolument que vous

me laissiez être militaire, parce que je ne puis pas, je… ne puis pas… voilà, c'est tout !… »

La comtesse leva les yeux au ciel avec épouvante, joignit les mains, et, se tournant vers son mari d'un air mécontent :

« Voilà ; il s'est déboutonné ! » dit-elle.

Le comte, dont l'émotion s'était subitement calmée :

« Oh ! oh ! dit-il, quelles folies ! Un joli soldat, ma foi !… mais, avant tout, il faut apprendre !

– Ce ne sont pas des folies ! poursuivit Pétia. Fédia Obolensky est plus jeune que moi et il se fait aussi militaire : quant à apprendre, je ne le pourrais pas maintenant, lorsque… – il s'arrêta, et ajouta, en rougissant jusqu'à la racine des cheveux : – lorsque la patrie est en danger !

– Voyons, voyons, assez de bêtises !

– Mais, papa, vous-même venez de dire que vous êtes prêt à tout sacrifier ?

– Pétia, tais-toi, – s'écria le comte, en jetant un coup d'œil inquiet à sa femme, qui, pâle et tremblante, regardait son fils cadet !

– Je vous répète, papa, et Pierre Kirilovitch vous dira…

– Je te dis que ce sont des bêtises ! Tu as encore le lait de ta nourrice au bout du nez, et tu veux déjà te faire militaire !… Folies ! folies ! je te le répète… » Et le comte se dirigea vers son cabinet, en emportant la proclamation, afin de s'en bien pénétrer encore une fois avant de faire sa sieste : « Pierre Kirilovitch, ajouta-t-il, venez avec moi, nous fumerons. »

Pierre, embarrassé et indécis, subissait l'influence des yeux de Natacha, qu'il n'avait jamais vus aussi brillants et aussi animés que dans ce moment.

« Mille remerciements… Je crois que je vais retourner chez moi.

– Comment, chez vous ? mais ne comptiez-vous pas passer la soirée ici ? Vous êtes devenu si rare !… Et cette enfant-là ? ajouta le comte avec bonhomie : elle ne s'anime qu'en votre présence.

– Oui, mais c'est que j'ai oublié… j'ai quelque chose à taire, à faire chez moi, murmura Pierre.

– Si c'est ainsi, alors, au revoir ! » dit le comte, et il sortit du salon.

– Pourquoi nous quittez-vous ? Pourquoi êtes-vous soucieux ? demanda Natacha à Pierre en le regardant en face.

– Parce que je t'aime ! aurait-il voulu pouvoir lui répondre ; mais il garda un silence embarrassé, et baissa les yeux.

– Pourquoi ? dites-le-moi, je vous en prie ? » poursuivit Natacha d'un ton décidé ; mais soudain elle se tut, et leurs regards se rencontrèrent confus et effrayés.

Pierre essaya en vain de sourire : son sourire exprimait la souffrance ; il lui prit la main, la baisa, et sortit sans proférer une parole : il venait de prendre la résolution, de ne plus remettre les pieds chez les Rostow !

XXI

Pétia, après avoir été brusquement éconduit, s'enferma dans sa chambre et y pleura à chaudes larmes, mais aucun des siens n'eut l'air de remarquer qu'il avait les yeux rouges lorsqu'il reparut à l'heure du thé.

L'Empereur arriva le lendemain. Quelques gens de la domesticité des Rostow demandèrent à leurs maîtres la permission d'aller assister à son entrée. Pétia mit beaucoup de temps à s'habiller ce matin-là, et fit son possible pour arranger ses cheveux et son col à, la manière des grandes personnes ! Debout devant son miroir, il faisait force gestes, haussait les épaules, fronçait les sourcils, et enfin, satisfait de lui-même, il se glissa hors de la maison par l'escalier dérobé, sans souffler mot à qui que ce fût de ses projets.

Sa résolution était prise : il lui fallait trouver à tout prix l'Empereur, parler à un de ses chambellans (il s'imaginait qu'un Souverain en était toujours entouré par douzaines), lui faire expliquer qu'il était le comte Rostow, que, malgré sa jeunesse, il brûlait du désir de servir sa patrie, et une foule d'autres belles choses qui, d'après lui, devaient être d'un effet irrésistible sur l'esprit du chambellan en question.

Bien qu'il comptât aussi beaucoup, pour assurer le succès de sa démarche, sur sa figure d'enfant, et sur la surprise qu'elle ne manquerait pas de provoquer, il n'en cherchait pas moins, en arrangeant ses cheveux et son col, à se donner l'apparence et la tournure d'un homme fait. Mais plus il marchait, plus il s'intéressait au spectacle de la foule qui se pressait autour des murs du Kremlin, et moins il songeait à conserver le maintien des personnes d'un certain âge.

Force lui fut aussi de jouer des coudes pour ne pas se laisser par trop bousculer. Quand il fut enfin à la porte de la Trinité, la foule, qui ne pouvait deviner le but patriotique de sa course, l'accula si bien contre la muraille, qu'il fut obligé de s'arrêter, pendant que des voitures, à la suite l'une de l'autre, franchissaient la voûte en maçonnerie. À côté de Pétia, et refoulés comme lui, se tenaient une grosse femme du peuple, un laquais et un vieux soldat. L'impatience commençant à le gagner, il se décida à aller de l'avant, sans attendre la fin du défilé et essaya de se frayer un chemin en donnant une forte poussée à sa grosse voisine.

« Eh ! dis donc, mon petit Monsieur ! lui cria la voisine en l'interpellant d'un air furieux… Tu vois bien que personne ne bouge ! Où veux-tu donc te fourrer ?

– S'il ne faut que rosser les gens pour se faire faire place, c'est pas malin ! » dit le laquais en appliquant à Pétia un vigoureux coup de poing, qui l'envoya rouler dans un coin, d'où s'exhalaient des odeurs d'une nature plus que douteuse.

Le malheureux enfant essuya sa figure couverte de sueur, releva tant bien que mal son col, que la transpiration avait complètement défraîchi, et se demanda avec angoisse si, dans un pareil état, le chambellan ne l'empêcherait pas d'arriver jusqu'à l'Empereur. Il lui était impossible de sortir de cette maudite impasse et de réparer le désordre de sa toilette : il aurait pu sans doute s'adresser à un général que ses parents connaissaient, et dont la voiture venait de le frôler, mais il lui sembla que ce ne serait pas digne d'un homme comme lui, et, bon gré mal gré, il lui fallut se résigner à son triste sort !

Enfin la foule s'ébranla, en entraînant Pétia avec elle, et le déposa sur la place, encombrée de curieux. Il y en avait partout, et jusque sur les toits des maisons. Arrivé là, il put entendre à son aise la joyeuse sonnerie des cloches et le murmure confus

du flot populaire qui envahissait chaque recoin de la vaste étendue.

Tout à coup les têtes se découvrirent, et le peuple se rua en avant. Pétia, à moitié écrasé, assourdi par des hourras frénétiques, faisait de vains efforts, en s'élevant sur la pointe des pieds, pour se rendre compte de la cause de ce mouvement.

Il ne voyait que des visages émus et exaltés : à côté de lui, une marchande pleurait à chaudes larmes.

« Mon petit père ! mon ange ! » s'écriait-elle en essuyant ses pleurs avec ses doigts. La foule, arrêtée une seconde, continua à avancer.

Pétia, entraîné par l'exemple, ne savait plus ce qu'il faisait : les dents serrées, roulant les yeux d'un air furibond, il donnait des coups de poing à droite et à gauche, criait hourra comme les autres et paraissait tout prêt à exterminer ses semblables, qui, de leur côté, lui rendaient ses coups, en hurlant de toutes leurs forces. « Voilà donc l'Empereur ! se dit-il… Comment pourrais-je songer à lui adresser moi-même ma requête, ce serait trop de hardiesse ! » Néanmoins il continuait à se frayer un chemin, et il finit par entrevoir au loin un espace vide, tendu de drap rouge. La foule, dont les premiers rangs étaient contenus par la police, reflua en arrière ; l'Empereur sortait du palais et se rendait à l'église de l'Assomption. À ce moment, Pétia reçut dans les côtes une telle bourrade, qu'il en tomba à la renverse sans connaissance. Quand il reprit ses sens, il se trouva soutenu par un ecclésiastique, un sacristain sans doute, dont la tête presque chauve n'avait pour tout ornement qu'une touffe de cheveux gris descendant sur la nuque ; ce protecteur inconnu essayait, du bras qui lui restait libre, de le protéger contre de nouvelles poussées de la foule.

« On a écrasé un jeune seigneur, disait-il… faites donc attention… on l'a écrasé, bien sûr ! »

Lorsque l'Empereur eut disparu sous le porche de l'église, la foule se sépara, et le sacristain put traîner Pétia jusqu'au grand canon qu'on appelle « le Tsar », où il fut de nouveau presque étouffé par la masse compacte de gens, qui le prenant en compassion, lui déboutonnaient son habit, tandis que d'autres le soulevaient jusque sur le piédestal où était placé le canon, sans cesser d'injurier ceux qui l'avaient mis dans cet état. Pétia ne tarda pas à se remettre, les couleurs lui revinrent et ce désagrément passager lui valut une excellente place sur le socle du formidable engin. De là il espérait apercevoir l'Empereur ; mais il ne songeait plus à sa demande : il n'avait plus qu'un désir, celui de le voir !… Alors seulement il serait heureux !

Pendant la messe, suivie d'un Te Deum chanté à l'occasion de l'arrivée de Sa Majesté et de la conclusion de la paix avec la Turquie, la foule s'éclaircit : les vendeurs de kvass, de pain d'épice, de graines de pavot, que Pétia aimait par-dessus tout, se mirent à circuler, et des groupes se formèrent sur tous les points de la place. Une marchande déplorait l'accroc fait à son châle et disait combien il lui avait coûté, pendant qu'une autre assurait que les soieries seraient bientôt hors de prix. Le sacristain, le sauveur de Pétia, discutait avec un fonctionnaire civil sur les personnages qui officiaient ce jour-là avec Son Éminence. Deux jeunes bourgeois plaisantaient avec deux jeunes filles, en grignotant des noisettes. Toutes ces conversations, surtout celles des jeunes gens et des jeunes filles, qui dans d'autres circonstances n'auraient pas manqué d'intéresser Pétia, le laissaient complètement indifférent ; assis sur le piédestal de son canon, il était tout entier à son amour pour son Souverain, et l'exaltation passionnée qui succédait chez lui à la peur et à la douleur physique qu'il venait d'éprouver, donnait une émouvante solennité à cet instant de sa vie.

Des coups de canon retentirent soudain sur le quai : la foule y courut aussitôt, pour voir comment et d'où l'on tirait, Pétia voulut en faire autant, mais il en fut empêché par le sacristain qui l'avait pris sous sa protection. Les canons grondaient toujours, lorsque des officiers, des généraux, des chambellans, sortirent précipitamment de l'église ; on se découvrit à leur vue, et les badauds qui avaient couru du côté du quai revinrent en toute hâte. Quatre militaires, en brillant uniforme et chamarrés de grands cordons, apparurent enfin.

« Hourra ! hourra ! hurla la foule.

– Où est-il ? où est-il ? » demanda Pétia d'une voix haletante, mais personne ne lui répondit : l'attention était trop tendue. Choisissant alors au hasard un des quatre militaires que ses yeux pleins de larmes pouvaient à peine distinguer, et concentrant sur lui tous les transports de son jeune enthousiasme, il lui lança un formidable hourra, en se jurant mentalement qu'en dépit de tous les obstacles il serait soldat !

La foule s'ébranla de nouveau à la suite de l'Empereur, et, après l'avoir vu rentrer au palais, se dispersa peu à peu. Il était tard. Bien que Pétia fût à jeun, et que la sueur lui coulât du front à grosses gouttes, il ne lui vint même pas à l'idée de retourner chez lui, et il resta planté devant le palais au milieu d'un petit groupe de flâneurs ; il attendait ce qui allait se passer, sans trop savoir ce que ce pourrait être, et il portait envie non seulement aux grands dignitaires qui descendaient de leurs voitures pour aller s'asseoir à la table impériale, mais encore aux fourriers qu'il vit ensuite passer et repasser derrière les croisées pour leur service. Pendant le banquet, Valouïew, jetant un regard sur la place, fit observer que le peuple paraissait désirer revoir encore Sa Majesté.

Le repas terminé, l'Empereur, qui finissait de manger un biscuit, sortit sur le balcon. Le peuple l'acclama aussitôt, en criant de nouveau à pleins poumons :

« Notre père ! notre ange ! hourra !... » Et les femmes, et les bourgeois, et Pétia lui-même, se remirent à pleurer d'attendrissement. Un morceau du biscuit que l'Empereur tenait à la main, étant venu à glisser entre les barreaux du balcon, tomba à terre aux pieds d'un cocher ; le cocher le ramassa, et quelques-uns de ses voisins se ruèrent sur l'heureux possesseur du biscuit pour en avoir leur part ! L'Empereur, l'ayant remarqué, se fit donner une pleine assiettée de biscuits, et les jeta au peuple. Les yeux de Pétia s'injectèrent de sang, et, malgré la crainte d'être écrasé une seconde fois, il se précipita à son tour pour attraper à tout prix un des gâteaux qu'avait touchés la main du Tsar. Pourquoi ? il n'en savait rien, mais il le fallait ! Il courut, renversa une vieille femme qui était sur le point d'en saisir un, et, malgré ses gestes désespérés, parvint à l'atteindre avant elle ; il lança un hourra formidable, d'une voix, hélas ! fortement enrouée. L'Empereur se retira, et la foule finit par se disperser.

« Tu vois que nous avons bien fait d'attendre, » se disaient joyeusement entre eux les spectateurs, en s'éloignant.

Si heureux qu'il fût, Pétia était mécontent de rentrer, et de penser que le plaisir de la journée était fini pour lui. Aussi préféra-t-il aller retrouver son ami Obolensky, lequel était de son âge, et à la veille de partir pour l'armée. De là il fut pourtant obligé de regagner la maison paternelle ; à peine arrivé, il déclara solennellement à ses parents qu'il s'échapperait, si on ne le laissait pas agir à sa guise. Le vieux comte céda ; mais, avant de lui accorder une autorisation formelle, il alla le lendemain même s'informer, auprès de gens compétents, où et comment il pourrait le faire entrer au service, sans trop l'exposer au danger.

XXII

Dans la matinée du 15 juillet, trois jours après les événements que nous venons de raconter, de nombreuses voitures stationnaient devant le palais Slobodski.

Les salles étaient pleines de monde : dans l'une d'elles se trouvait la noblesse ; dans l'autre, les marchands médaillés. La première était très animée. Autour d'une immense table placée devant le portrait en pied de l'Empereur, siégeaient, sur des chaises à dossier élevé, les grands seigneurs les plus marquants, tandis que les autres circulaient en causant dans la salle.

Les uniformes, tous à peu près du même type, dataient, les uns de Pierre le Grand, les autres de Catherine ou de Paul, les plus récents du règne actuel, et donnaient un aspect bizarre à tous ces personnages, que Pierre connaissait plus ou moins, pour les avoir rencontrés soit au club, soit chez eux. Les vieux surtout frappaient étrangement le regard : édentés pour la plupart, presque aveugles, chauves, engoncés dans leur obésité, ou maigres et ratatinés comme des momies, ils restaient immobiles et silencieux, ou bien, s'ils se levaient, ils ne manquaient jamais de se heurter contre quelqu'un. Les expressions de physionomie les plus opposées se lisaient sur leurs visages : chez les uns, c'était l'attente inquiète d'un grand et solennel événement ; chez les autres, le souvenir béat et placide de leur dernière partie de boston, de l'excellent dîner, si bien réussi par Pétroucha le cuisinier, ou de quelque autre incident, tout aussi important, de leur vie habituelle.

Pierre, qui avait endossé avec peine, dès le matin, son uniforme de noble, devenu trop étroit, se promenait dans la salle, en proie à une violente émotion. La convocation simultanée de la noblesse et des marchands (de vrais états généraux) avait ré-

veillé en lui toutes ses anciennes convictions sur le Contrat social et la Révolution française ; car, s'il les avait oubliées depuis longtemps, elles n'en étaient pas moins profondément enracinées dans son âme. Les paroles du manifeste impérial où il était dit que l'Empereur viendrait « délibérer » avec son peuple, le confirmaient dans sa manière de voir, et, convaincu que la réforme espérée par lui depuis de longues années allait enfin s'accomplir, il écoutait avidement tout ce qui se disait autour de lui, sans y rien trouver cependant de ses propres pensées.

La lecture du manifeste fut acclamée avec enthousiasme, et l'on se sépara en causant. En dehors des sujets habituels de conversation, Pierre entendit discuter sur la place réservée aux maréchaux de noblesse à l'entrée de Sa Majesté, sur le bal à lui offrir, sur l'urgence de se diviser par districts ou par gouvernements, etc. ; mais dès qu'on touchait à la guerre, et au but essentiel de la réunion, les discours devenaient vagues et confus, et la majorité se renfermait dans un silence prudent.

Un homme entre deux âges, encore bien de figure, en uniforme de marin retraité, parlait assez haut à quelques personnes qui s'étaient groupées avec Pierre autour de lui pour mieux l'entendre. Le comte Ilia Andréïévitch, revêtu de son caftan du règne de Catherine, marchait en souriant au milieu de la foule, où il comptait de nombreux amis. Il s'arrêta également devant l'orateur, et l'écouta avec satisfaction, en manifestant son approbation par des signes de tête. Il était facile de voir, à la physionomie de ceux qui entouraient l'orateur, qu'il s'exprimait avec hardiesse ; aussi les gens paisibles et timorés ne tardèrent-ils pas à s'en éloigner peu à peu, en haussant imperceptiblement les épaules. Pierre, au contraire, découvrait dans son discours un libéralisme peu conforme sans doute à celui dont il faisait lui-même profession, mais qui ne lui en était pas moins agréable pour cela. Le marin grasseyait en parlant, et le timbre de sa voix, quoique agréable et mélodieux, trahissait toutefois l'habitude des plaisirs de la table et du commandement.

« Que nous importe, disait-il, que les habitants de Smolensk aient proposé à l'Empereur de former des milices ! Leur décision, fait-elle loi pour nous ? Si la noblesse de Moscou le trouve nécessaire, elle a d'autres moyens à sa disposition pour lui témoigner son dévouement. Nous n'avons pas encore oublié les milices de 1807 !… Les voleurs et les pillards y ont seuls trouvé leur compte. »

Le comte Rostow continuait à sourire d'un air d'assentiment.

« Les milices ont-elles, je vous le demande, rendu des services à la patrie ? Aucun. Elles ont ruiné nos campagnes, voilà tout ! Le recrutement est préférable : autrement, ce n'est ni un soldat ni un paysan qui vous reviendra, ce sera la corruption même !… – La noblesse ne marchande pas sa vie : nous irons tous, s'il le faut, nous amènerons des recrues, et que l'Empereur nous dise un mot, nous mourrons tous pour lui ! » conclut l'orateur, avec un geste plein d'énergie.

Le comte Rostow, au comble de l'émotion, poussait Pierre du coude ; celui-ci, éprouvant le désir de parler à son tour, fit un pas en avant, sans savoir lui-même au juste ce qu'il allait dire. Il avait à peine ouvert la bouche, qu'un vieux sénateur, d'une physionomie intelligente, prit la parole avec l'irritation et l'autorité d'un homme habitué à discuter et à diriger les débats : il parlait doucement mais nettement.

« Je crois, monsieur, dit-il en commençant, que nous ne sommes point appelés ici pour juger quelle serait dans l'intérêt de l'Empire la mesure la plus opportune à prendre, le recrutement ou la milice… Nous devons répondre à la proclamation dont nous a honorés notre Souverain, et laisser au pouvoir suprême le soin de décider entre le recrutement et… »

Pierre l'interrompit : il venait de trouver une issue à son agitation dans la colère qu'excitaient en lui les vues étroites et par trop légales du sénateur au sujet des devoirs de la noblesse, et, sans se rendre compte à l'avance de la portée de ses expressions, il se mit à parler avec une vivacité fébrile, en entrecoupant son discours de phrases françaises et de phrases russes trop littéraires.

« Veuillez m'excuser, Excellence, dit-il en s'adressant au sénateur (quoiqu'il le connût intimement, il croyait bien faire en cette circonstance de prendre le ton officiel). Bien que je ne partage pas la manière de voir de Monsieur, – poursuivit-il avec hésitation, et il brûlait du désir de dire « du très honorable préopinant », mais il se borna à ajouter « de Monsieur, que je n'ai pas l'honneur de connaître, – je suppose que la noblesse est non seulement appelée à exprimer sa sympathie et son enthousiasme, mais aussi à « délibérer » sur les mesures qui pourraient être utiles à la patrie. Je suppose aussi que l'Empereur lui-même serait très mécontent de ne trouver en nous que des propriétaires de paysans, que nous offririons avec nos personnes en guise de… chair à canon, alors que nous aurions pu être pour lui un appui et un conseil. »

Plusieurs membres de la réunion, effrayés de la hardiesse de ces paroles et du sourire méprisant de l'Excellence, se détachèrent du groupe ; le comte Rostow seul approuvait le discours de Pierre, car il entrait dans ses habitudes de donner toujours la préférence au dernier interlocuteur.

« Avant de discuter ces questions, reprit Pierre, nous devons demander respectueusement à Sa Majesté de daigner nous communiquer le chiffre exact de nos troupes, la situation de nos armées, et alors… »

Il ne put continuer. Assailli de trois côtés à la fois par de violentes interruptions, il se vit obligé d'en rester là de sa péro-

raison. Le plus virulent de ses interlocuteurs était un certain Etienne Stépanovitch Adrakcine, un de ses partenaires habituels au boston, très bien disposé pour lui, d'ailleurs, quand il s'agissait d'une partie de jeu, mais méconnaissable aujourd'hui, peut-être à cause de son uniforme, ou peut-être aussi à cause de la colère qui paraissait l'animer.

« Je vous ferai d'abord observer, s'écria-t-il avec emportement, que nous n'avons pas le droit d'adresser cette demande à l'Empereur, et quand bien même la noblesse russe aurait ce droit, l'Empereur ne pourrait y répondre, car la marche de nos armées est subordonnée aux mouvements de l'ennemi, et le nombre de leurs soldats aux exigences stratégiques…

– Ce n'est pas le moment de discuter, il faut agir ! » reprit un autre personnage, que Pierre avait rencontré autrefois chez les Bohémiens ; ce personnage jouissait au jeu d'une réputation plus que douteuse ; lui aussi, l'uniforme l'avait complètement métamorphosé…

– La guerre est en Russie, l'ennemi s'avance pour anéantir le pays, pour profaner la tombe de nos pères, pour emmener nos femmes et nos enfants (ici l'orateur se frappa la poitrine)… Nous nous lèverons tous, nous irons tous défendre le Tsar, notre père !… Nous autres Russes, nous ne ménagerons pas notre sang pour la défense de notre foi, du trône et du pays… Si nous sommes de vrais enfants de notre patrie bien-aimée, mettons de côté les rêvasseries… Nous montrerons à l'Europe comment la Russie sait se lever en masse ! »

L'orateur fut chaleureusement applaudi, et le comte Ilia Andréïévitch se joignit de nouveau à ceux qui témoignaient hautement leur satisfaction.

Pierre aurait volontiers déclaré que lui aussi se sentait prêt à tous les sacrifices, mais qu'avant tout il était urgent de connaî-

tre la véritable situation des choses, afin de pouvoir y porter remède. On ne lui en laissa pas le temps : on criait, on hurlait, on l'interrompait à chaque mot, on se détournait même de lui comme d'un ennemi ; les groupes se formaient, se séparaient et se rapprochaient tour à tour, et finirent par retourner dans la grande salle, en parlant tous à la fois avec une surexcitation indicible. Leur émotion ne provenait pas, comme on aurait pu le croire, de l'irritation causée par les paroles de Pierre, déjà oubliées, mais de ce besoin instinctif qu'éprouve la foule de donner un objectif visible et palpable à son amour ou à sa haine ; aussi, dès ce moment, le malheureux Pierre devint-il la bête noire de la réunion. Plusieurs discours, dont quelques-uns étaient pleins d'esprit et fort bien tournés, succédèrent à celui du marin en retraite, et furent vivement applaudis.

Le rédacteur du *Messager russe*, Glinka, déclara que « l'enfer devait être repoussé par l'enfer… Nous ne devons pas, disait-il, nous borner, comme des enfants, à sourire aux éclairs et aux roulements du tonnerre ! »

« Oui, oui, c'est bien ça !… Nous ne devons pas nous contenter de sourire aux éclairs et aux roulements du tonnerre, » répétait-on jusque dans les derniers rangs de l'auditoire avec une approbation marquée et bruyante, pendant que les vieux dignitaires, assis béatement autour de la grande table, se regardaient entre eux, regardaient le public, et laissaient voir tout simplement sur leur physionomie qu'ils avaient terriblement chaud ! Pierre, très ému, sentait qu'il avait fait fausse route, mais il ne renonçait pas pour cela à ses convictions ; aussi le désir de se justifier, et le désir plus grand encore de montrer que lui aussi, à cette heure solennelle, était prêt à tout, le décida à essayer encore une fois de se faire écouter :

« J'ai dit, s'écria-t-il avec force, que les sacrifices seraient plus faciles lorsqu'on connaîtrait les besoins… ! » Mais per-

sonne ne l’écoutait plus, et sa voix fut couverte par le brouhaha général.

Seul un petit vieux se pencha un instant vers lui, mais il se détourna aussitôt, attiré par les exclamations qui partaient d’un point opposé.

« Oui, Moscou sera livré !… Moscou sera notre libérateur !

– Il est l’ennemi du genre humain !…

– Je demande la parole…

– Faites donc attention, Messieurs, vous m’écrasez ! » criait-on à la fois de tous les côtés.

XXIII

À ce moment, le comte Rostoptchine, portant l’uniforme de général, avec un cordon en sautoir, fit son entrée dans la salle, et la foule se recula devant lui. Des yeux perçants et un menton des plus accusés accentuaient tout particulièrement son visage.

« Sa Majesté l’Empereur va arriver, dit-il. Je pense que dans les circonstances actuelles il n’y a pas de temps à perdre en discussions : l’Empereur a daigné nous réunir, nous et les marchands. Des millions lui seront versés de là-bas, ajouta-t-il en indiquant la salle où étaient les marchands… Quant à nous, nous devons offrir la milice et ne pas nous ménager… C’est le moins que nous puissions faire ! »

Les vieux seigneurs, assis autour de la table, se consultèrent à voix basse, des groupes se formèrent, se consultèrent de leur côté, et chacun donna ensuite son opinion.

« Je consens, disait l'un.

– Je partage votre avis, » répondait un autre, pour ne pas dire absolument la même chose, et ces voix grêles de vieillards, s'élevant une à une dans le silence après le bruit de tout à l'heure, produisaient un effet étrange et presque mélancolique.

Le secrétaire reçut l'ordre d'écrire la résolution suivante : « La noblesse de Moscou, à l'exemple de celle de Smolensk, offre dix hommes sur mille, avec leur équipement complet. »

Les vieux, comme s'ils étaient heureux de s'être déchargés d'un lourd fardeau, se levèrent en repoussant leurs sièges avec bruit, et en étirant leurs jambes engourdies…, et, saisissant au passage la première connaissance venue, ils se mirent à se promener bras dessus, bras dessous, en causant de choses et d'autres.

« L'Empereur ! l'Empereur ! » s'écria-t-on soudain, et la foule se précipita vers la sortie. Sa Majesté traversa la grande salle entre deux haies de curieux qui s'inclinaient devant lui, d'un air respectueux et inquiet à la fois. Pierre entendit l'Empereur dépeindre le danger qui menaçait l'État, et exprimer les espérances qu'il fondait sur la noblesse. On lui communiqua en réponse la résolution que venait de prendre la noblesse de Moscou.

« Messieurs, reprit le Souverain d'une voix émue, je n'ai jamais douté du dévouement de la noblesse russe, mais en ce jour il a dépassé mon attente. Je vous remercie au nom de la patrie, Messieurs… Agissons de concert, le temps est pré-

cieux ! » L'Empereur se tut, on se pressa autour de lui, et on l'acclama avec enthousiasme.

« Oui, oui, c'est bien ça !… Il n'y a de précieux que la parole du Souverain ! » répétait en pleurant le comte Ilia Andréïévitch, qui n'avait rien entendu et comprenait tout à sa façon.

De la salle de la noblesse, l'Empereur passa dans celle des marchands, et y resta une dizaine de minutes. Pierre le vit sortir de là, les yeux pleins de larmes d'attendrissement ; on sut plus tard qu'en leur parlant il avait pleuré et achevé son discours d'une voix tremblante. Deux marchands l'accompagnaient : Pierre en connaissait un, un gros fermier d'eau-de-vie ; l'autre était le maire, dont la figure maigre et jaune se terminait par une barbe pointue ; tous deux pleuraient, le gros fermier surtout sanglotait comme un enfant, en répétant :

« Notre vie, notre fortune, prenez-les, Sire ! »

Pierre, en attendant, ne pensait plus qu'à une chose, au désir de montrer que rien ne lui coûterait en fait de sacrifices, et, se reprochant amèrement son discours à tendances constitutionnelles, il chercha de nouveau le moyen de le faire oublier. Apprenant que le comte Mamonow offrait tout un régiment, il déclara, séance tenante, au comte Rostoptchine qu'il fournirait mille hommes, et en plus se chargerait de leur entretien.

Le vieux comte Rostow raconta à sa femme en pleurant ce qui s'était passé, et, donnant enfin son consentement formel à Pétia, il alla lui-même l'inscrire sur les contrôles du régiment des hussards.

Le lendemain, l'Empereur quitta la ville ; les nobles de Moscou ôtèrent leurs uniformes, rentrèrent dans leurs habitudes, reprirent leurs places chez eux et au club, et ordonnèrent à leurs intendants respectifs, non sans geindre quelque peu, et en

s’étonnant eux-mêmes de ce qu’ils avaient voté, de prendre les mesures nécessaires pour former les milices.

CHAPITRE V

I

Pourquoi Napoléon faisait-il la guerre à la Russie ? Parce qu'il était écrit qu'il irait à Dresde, qu'il aurait la tête tournée par la flatterie, qu'il mettrait un uniforme polonais, qu'il subirait l'influence enivrante d'une belle matinée de juin, et enfin qu'il se laisserait emporter par la colère en présence de Kourakine d'abord, et de Balachow ensuite.

Alexandre, se sentant personnellement offensé, se refusait à toute négociation ; Barclay de Tolly mettait tous ses soins à bien commander son armée, afin de remplir son devoir et de conquérir la réputation d'un grand capitaine ; Rostow s'était lancé à la poursuite des Français, parce qu'il n'avait pu résister au désir de faire un bon temps de galop sur une plaine unie…, et c'est ainsi qu'agissaient, en conséquence de leurs dispositions particulières, de leurs habitudes, de leurs désirs, les individus qui prenaient part à cette guerre mémorable. Leurs appréhensions, leurs vanités, leurs joies, leurs critiques ; tous ces sentiments, provenant de ce qu'ils croyaient être leur libre arbitre, étaient les instruments inconscients de l'histoire, et travaillaient, à leur insu, au résultat dont aujourd'hui seulement on peut se rendre compte. Tel est le sort invariable de tous les agents exécuteurs, d'autant moins libres dans leur action qu'ils sont plus élevés dans la hiérarchie sociale.

Aujourd'hui les hommes de 1812 ont depuis longtemps disparu : leurs intérêts du moment n'ont laissé aucune trace, les effets historiques de cette époque nous sont seuls visibles, et nous comprenons comment la Providence a fait concourir chaque individu, agissant dans des vues personnelles, à l'accomplissement d'une œuvre colossale, dont ni eux ni même Alexandre et Napoléon n'avaient certainement l'idée.

Il serait oiseux, à l'heure qu'il est, de discuter sur les causes qui ont amené les désastres des Français : ce sont évidemment, d'un côté, leur entrée en Russie dans une saison trop avancée, et l'absence de tous préparatifs pour une campagne d'hiver, et, de l'autre, le caractère même imprimé à la guerre par l'incendie des villes et l'excitation à la haine de l'ennemi chez le peuple russe. Une armée de 800 000 hommes, la meilleure du monde, ayant à sa tête le plus grand capitaine et devant elle un ennemi deux fois plus faible, guidé par des généraux inexpérimentés, ne devait et ne pouvait succomber que par l'action de ces deux causes. Mais ce qui nous frappe aujourd'hui, ne frappait pas les contemporains, et les efforts des Russes et des Français tendaient au contraire à paralyser constamment leurs seules chances de salut.

Dans les ouvrages historiques sur l'année 1812, les auteurs français se donnent beaucoup de mal pour prouver que Napoléon se rendait compte du danger qu'il y avait pour lui, en faisant cette campagne, à s'étendre dans l'intérieur du pays, qu'il cherchait à livrer bataille, que ses maréchaux l'engageaient à s'arrêter à Smolensk… etc… etc… Les auteurs russes, de leur côté, appuient avec autant de force sur le plan arrêté, d'après eux, dès le début de l'invasion, et destiné à attirer, à la façon des Scythes, Napoléon au cœur même de l'Empire, et ils produisent, à l'appui de leur opinion, bon nombre de suppositions et de déductions tirées des événements qui se passaient à cette époque ; mais ces suppositions et ces déductions appartiennent évidem-

ment à la catégorie des « on dit » sans valeur sérieuse, que l'historien ne saurait admettre sans s'écarter de la vérité, et tous les faits sont là pour les démentir.

Que voyons-nous en effet tout d'abord ? Nos armées sans communications entre elles, cherchant à se réunir, bien que : cette réunion n'offre aucun avantage, à supposer surtout que l'on eût songé à attirer l'ennemi dans l'intérieur du pays ; le camp de Drissa fortifié d'après la théorie de Pfuhl, dans l'idée bien arrêtée de ne pas se retirer au delà ; l'Empereur suivant l'armée, non pas pour opérer une retraite, mais pour exciter les soldats par sa présence, et défendre chaque pouce de terrain contre l'invasion étrangère, et adressant de violents reproches au général en chef qui continue à se retirer. Comment alors aurait-il pu imaginer un moment que Moscou serait incendié, ou même que l'ennemi fût déjà entré à Smolensk ? Aussi son irritation éclate-t-elle quand il apprend qu'aucune grande bataille n'a été livrée, malgré la jonction des deux armées, et que Smolensk est pris et brûlé ! Les militaires et le peuple s'indignent également de cette retraite continue... et pendant ce temps les faits s'accomplissent, non par hasard ou en vertu d'un plan auquel personne ne croit, mais en conséquence des intrigues, des désirs et des efforts de toutes sortes, de ceux qui agissent dans leur propre intérêt ou sans préméditation.

Que faisons-nous cependant ? Nous cherchons à concentrer nos deux armées avant de livrer bataille, et à cet effet nous nous retirons jusqu'à Smolensk, en entraînant les Français à notre suite ; mais cette manœuvre n'a pas le résultat désiré, parce que Barclay de Tolly est un Allemand impopulaire, parce que Bagration, qui commande la seconde armée, et qui le déteste, ne tient pas à se trouver sous les ordres d'un inférieur, et retarde, autant que possible, cette jonction de nos forces. Quant à la présence de l'Empereur, au lieu de faire naître l'enthousiasme, elle fomente la discorde et détruit toute unité d'action : Paulucci, qui ambitionne le grade de général, parvient à l'in-

fluencer ; le plan de Pfuhl est abandonné, et la direction de l'ensemble des opérations est remise à Barclay de Tolly, dont on limite cependant le pouvoir, à cause du peu de confiance qu'il inspire. Grâce à ces divisions intestines, à ces rivalités, à l'impopularité du général en chef, il devient impossible de livrer un combat décisif, et pendant que l'irritation générale s'en accroît, et avec elle la haine des Allemands, le sentiment patriotique se réveille de tous côtés avec violence.

L'Empereur quitte enfin l'armée, sous le prétexte, le seul et le meilleur qu'on ait pu trouver, de chauffer à blanc l'enthousiasme du peuple dans les deux capitales, et son séjour inattendu à Moscou contribue puissamment à organiser la résistance future du pays.

Bien que l'Empereur ne soit plus là, la position du commandant en chef se complique de jour en jour : Bennigsen, le grand-duc et un essaim de généraux restent auprès de lui, afin de surveiller ses actes et de soutenir au besoin son énergie, mais Barclay de Tolly, se sentant de plus en plus sous la surveillance incessante des « *yeux de l'Empereur* », n'en devient que plus prudent et évite toute bataille.

Sa prudence est blâmée par le césarévitch, qui va jusqu'à parler de trahison à mots couverts, et qui exige un engagement immédiat. Lubomirsky, Bronnitzky, Vlotzky et d'autres en font tant de bruit, que, sous prétexte de documents importants à remettre à l'Empereur, Barclay renvoie peu à peu les aides de camp généraux polonais, et entre en lutte ouverte avec le grand-duc et Bennigsen.

Enfin, et malgré l'opposition de Bagration, les armées se réunissent à Smolensk.

Bagration arrive en voiture à la maison occupée par Barclay de Tolly, qui met son écharpe pour le recevoir, et pour faire son

rapport à son ancien en grade. Bagration, dans un élan patriotique d'abnégation, se soumet à Barclay, ce qui ne l'empêche pas d'avoir un avis complètement opposé au sien. Il correspond directement avec l'Empereur, selon les ordres de Sa Majesté, et écrit ceci à Araktchéïew : « Malgré le désir de mon Souverain, je ne puis rester plus longtemps avec le ministre (c'est ainsi qu'il nommait Barclay). Au nom de Dieu, envoyez-moi n'importe où ; donnez-moi un régiment à commander, mais, de grâce, tirez-moi d'ici ; le quartier général est plein d'Allemands, qui rendent la vie impossible aux Russes ; c'est un gâchis complet. Je croyais servir l'Empereur et la patrie, mais il se trouve que je ne sers que Barclay. Je vous avoue que je m'y refuse. » Les Bronnitzky et les Wintzingerode continuent à semer la zizanie entre les commandants en chef, et à empêcher par suite toute unité de vues. On se prépare à attaquer les Français devant Smolensk ; on envoie un général pour examiner la position, et ce général, ennemi de Barclay, passe la journée chez un des commandants de corps, et critique, en revenant, le champ de bataille, qu'il n'a pas même vu.

Pendant que l'on intrigue et que l'on discute sur le terrain où doit avoir lieu l'engagement, et qu'on cherche à découvrir où sont les Français, ceux-ci tombent sur la division de Névérovsky, et arrivent sous les murs mêmes de Smolensk.

Il n'y a plus à hésiter : pour sauver nos communications, il faut accepter, bon gré, mal gré, le combat. Il est livré : des milliers d'hommes tombent des deux côtés, et Smolensk est abandonné, en dépit de la volonté souveraine et du désir du peuple ! La ville est brûlée par ses habitants, que le gouverneur a trompés. Ruinés, et ne pensant qu'à leurs malheurs personnels, ils vont à Moscou servir d'exemples à leurs frères, et les exciter à la haine de l'ennemi. Pendant ce temps nous continuons notre retraite, et Napoléon continue de son côté à s'avancer en triomphateur, sans se douter du danger qui le menace… et c'est ainsi que se décident, contre toute attente, et sa perte et notre salut !

II

Le lendemain du départ du prince André, le prince Bolkonsky fit appeler sa fille :

« Te voilà, je l'espère, satisfaite ; tu m'as brouillé avec André, c'est ce que tu voulais : quant à moi, j'en suis triste et affligé ; je suis vieux, je suis faible, je suis seul… mais c'est ce que tu voulais… Va-t'en ! » Il la renvoya sur ces paroles, et il se passa une semaine sans qu'elle le vît, car il tomba malade et ne quitta pas son cabinet.

La princesse Marie remarqua, à sa grande surprise, que Mlle Bourrienne n'y avait plus ses entrées comme autrefois : son père n'acceptait plus que les soins du vieux Tikhone.

Au bout de huit jours, il se remit, reprit son existence habituelle, s'occupa avec une nouvelle activité de ses constructions et de ses jardins, et dès ce moment son intimité avec Mlle Bourrienne cessa complètement ! Toujours froid et dur avec sa fille, il semblait lui dire : « Tu m'as calomnié auprès d'André, tu m'as brouillé avec lui à cause de cette Française, et tu vois bien que je n'ai besoin de personne, pas plus d'elle que de toi ! »

La princesse Marie passait une partie de la journée chez le petit Nicolas, assistait à ses leçons, lui en donnait elle-même, et causait avec Dessalles : elle consacrait le reste du temps à lire, à causer avec sa vieille bonne, et avec les pèlerins, qui continuaient à venir la voir en passant par l'escalier dérobé.

Elle songeait à la guerre, comme y songent les femmes : elle craignait pour son frère, elle déplorait la cruauté des hommes qui s'égorgeaient les uns les autres, sans accorder toutefois à cette dernière plus d'importance qu'aux précédentes. Dessalles, qui en suivait la marche avec un vif intérêt, lui exposait cependant de temps à autre ses opinions, et la tenait au courant des nouvelles. De leur côté, les « pèlerins » lui faisaient part de leurs terreurs, lui racontaient à leur façon la venue de l'Antéchrist personnifié dans Napoléon, et la belle Julie, devenue princesse Droubetzkoï, lui écrivait des lettres pleines d'un patriotisme exalté.

« Je vous écris en russe, ma chère amie, car je hais les Français, et leur langue, que je ne puis plus entendre parler ! Nous sommes à Moscou, et tout le monde y est d'un enthousiasme indescriptible pour notre Empereur adoré.

« Mon pauvre mari supporte la faim et les privations dans de sales trous où il n'y a que des Juifs, et les nouvelles que j'en reçois ajoutent encore à mon exaltation.

« Vous aurez entendu parler de l'héroïque exploit de Raïevsky, embrassant ses deux fils et leur disant : « Je mourrai avec vous, mais nous ne faillirons pas !… » Et en vérité, quoique l'ennemi fût deux fois plus nombreux, nous n'avons pas failli ! Nous passons le temps comme nous pouvons… à la guerre comme à la guerre ! Les princesses Aline et Sophie viennent chaque jour chez moi, et nous causons alors, pauvres veuves de paille que nous sommes, sur des sujets édifiants, en préparant de la charpie. Vous seule, mon amie, vous me manquez, » etc… etc…

Si la princesse Marie ne se rendait pas suffisamment compte de l'importance extrême des derniers événements, la faute en était à son père, qui ne lui en parlait jamais : il faisait semblant de les ignorer, et se moquait, à table, de Dessalles et

de ses nouvelles à sensation ; son ton assuré et calme inspirait à sa fille une confiance aveugle, et, sans réfléchir, elle croyait à tout ce qu'il disait.

Plein d'activité et d'énergie, il dessina pendant le mois de juillet un nouveau jardin, et posa la première pierre d'une nouvelle habitation pour sa nombreuse domesticité. Un symptôme inquiétait cependant la princesse Marie : il dormait peu, et changeait de chambre chaque nuit ; il faisait placer son lit de camp tantôt dans la galerie, tantôt dans la salle à manger, ou bien, s'établissant dans un fauteuil du salon, il sommeillait, au son de la voix du petit domestique Pétroucha, qui avait remplacé Mlle Bourrienne comme lecteur.

Le premier du mois d'août, il reçut une lettre de son fils, qui lui avait déjà écrit pour le supplier de lui pardonner, et d'oublier ce qu'il s'était permis de lui dire ; le vieux prince avait répondu par quelques mots affectueux. Dans cette seconde missive, le prince André lui racontait en détail l'occupation de Vitebsk par les Français et les incidents de la campagne, lui en donnait même le plan, avec toutes les combinaisons qu'il pouvait ultérieurement entraîner, et terminait en l'engageant vivement à s'éloigner du théâtre de la guerre, qui se rapprochait de plus en plus de Lissy-Gory, et à se retirer à Moscou.

Dessalles, auquel on venait d'apprendre que les Français étaient à Vitebsk, s'empressa de l'annoncer, à table, au vieux prince, qui se souvint alors seulement de la lettre de son fils.

« J'ai eu une lettre du prince André ce matin, dit-il en se tournant vers sa fille, l'as-tu lue ?

– Non, mon père, » répondit-elle effrayée. Comment en effet aurait-elle pu lire une lettre dont elle avait même ignoré l'arrivée ?

« Il m'écrit au sujet de cette guerre, » poursuivit son père, en souriant avec dédain, comme toujours, lorsqu'il abordait ce sujet.

« Elle doit être fort intéressante, dit Dessalles ; le prince est à même de savoir…

– Oh ! sûrement, s'écria Mlle Bourrienne.

– Allez me la chercher, dit le vieux prince : elle est sur la petite table, sous le presse-papiers. »

Mlle Bourrienne se leva avec un empressement marqué.

« Non, non ! reprit-il en fronçant les sourcils. Allez-y, vous, Michel Ivanovitch !… » Michel Ivanovitch obéit, mais à peine eut-il quitté la chambre, que le prince se leva avec impatience, et jetant sa serviette sur la table :

« Il ne trouve jamais rien, et il me mettra tout en désordre ! » murmura-t-il en sortant vivement. La princesse Marie, Mlle Bourrienne et le petit Nicolas se regardèrent en silence : le vieux prince, suivi de Michel Ivanovitch, revint bientôt, rapportant avec lui le plan de la nouvelle construction et la lettre de son fils : il les posa à côté de son assiette, et le dîner s'acheva sans qu'il fît la lecture de la lettre.

Lorsqu'ils furent au salon, il la donna à sa fille, qui, après l'avoir lue à haute voix, regarda son père : celui-ci, absorbé dans la contemplation de son plan, semblait n'avoir rien entendu.

« Que pensez-vous de tout cela, prince ? lui demanda timidement Dessalles.

– Moi ? moi ? dit le prince brusquement, sans lever les yeux.

– Il serait possible que le théâtre de la guerre se rapprochât de nous, poursuivit Dessalles.

– Ha ! ha ! ha ! le théâtre de la guerre ? répliqua le prince. Je l'ai dit et je le répète : le théâtre de la guerre est en Pologne, et l'ennemi n'ira jamais plus loin que le Niémen. »

Dessalles le regarda stupéfait : parler du Niémen lorsque l'ennemi se trouvait déjà sur le Dnièpre ! Seule la princesse, oubliant sa géographie, acceptait à la lettre les paroles de son père.

« À la fonte des neiges, ils seront tous engloutis dans les marais de la Pologne ; Bennigsen aurait dû depuis longtemps entrer en Prusse, l'affaire aurait marché autrement, » continua le prince, qui se reportait évidemment à la campagne de l'année 1807.

– Mais, prince, dit Dessalles encore plus timidement, dans cette lettre il est question de l'occupation de Vitebsk…

– Dans la lettre ?… Ah oui, oui ! reprit-il… et sa physionomie s'assombrit : – C'est vrai, il écrit… que les Français ont été battus, je ne sais où… près d'une rivière quelconque ! »

Dessalles baissa les yeux :

« Le prince André ne parle pas de cela, dit-il doucement.

– Il n'en parle pas ?… Je ne l'ai pas inventé, pourtant. »

Un long silence suivit ces mots :

« Eh bien, eh bien, Michel Ivanovitch, dit-il tout à coup, explique-moi comment tu penses remédier à ce défaut dans notre plan ? »

Michel Ivanovitch ne se le fit pas répéter, et le prince, après l'avoir écouté quelques instants, quitta le salon, en jetant à sa fille et à Dessalles un regard irrité.

La princesse Marie surprit sur le visage du gouverneur un profond étonnement, mais elle n'osa ni lui en demander la cause, ni chercher à la deviner. La fameuse lettre fut oubliée par son père sur la table du salon… Michel Ivanovitch vint la réclamer dans le courant de la soirée ; la princesse Marie la lui donna, et s'informa, bien que la question l'embarrassât singulièrement, de ce que faisait son père.

« Il s'agite !… répondit l'architecte, avec un sourire respectueux mais ironique, qui la fit pâlir. La construction de la nouvelle maison le préoccupe beaucoup… il a lu quelques pages, et maintenant il est à farfouiller dans son bureau… il fait probablement son testament. » Depuis quelque temps le classement des paperasses qui devaient voir le jour après sa mort était devenu le passe-temps favori du vieux prince.

« Vous dites qu'il envoie Alpatitch à Smolensk ? demanda la princesse Marie.

– Oui, Alpatitch est prêt à partir, il attend ses ordres. »

III

Michel Ivanovitch retrouva le prince assis devant son bureau ouvert, avec ses lunettes sur le nez et un abat-jour sur les yeux ; il tenait à la main un gros cahier, dans une pose quelque peu théâtrale ; il lisait « Ses Remarques » : c'était ainsi qu'il ap-

pelait les papiers destinés à être envoyés après sa mort à l'Empereur ; le souvenir du temps où il les avait écrites lui faisait monter des larmes aux yeux. Prenant la lettre de son fils, il la glissa dans sa poche, remit son cahier à sa place, et fit entrer Alpatitch, auquel il donna ses instructions :

« D'abord, dit-il en parcourant la liste de tout ce qu'il fallait lui rapporter de Smolensk, d'abord tu m'achèteras du papier à lettres, huit rames, tu entends bien, doré sur tranche comme celui-ci, ensuite de la cire à cacheter, du vernis… Puis tu remettras ma lettre au gouverneur en personne, » poursuivit-il sans cesser de marcher. Il lui recommanda aussi de ne pas oublier les verrous pour la nouvelle maison, d'après le modèle inventé par lui, et de plus un grand carton pour y déposer son testament et « Ses Remarques ».

Cette conversation durait déjà depuis deux heures, lorsqu'il s'assit, ferma les yeux, et sommeilla un instant. Au mouvement que fit Alpatitch pour sortir, il se réveilla :

« Eh bien, va-t'en : je te rappellerai, si j'ai encore besoin de quelque chose. »

Le prince retourna à son bureau, y jeta un coup d'œil, classa avec soin ses papiers, et s'assit à sa table pour écrire la lettre au gouverneur. Lorsqu'il l'eut achevée et cachetée, il était tard ; le sommeil et la fatigue le gagnaient, mais il sentait qu'il ne pourrait dormir et que les plus tristes pensées ne manqueraient pas de l'assaillir dès qu'il serait couché. Il appela Tikhone, pour faire avec lui le tour des chambres et lui indiquer l'endroit où il devait placer son lit pour cette nuit : chaque coin fut mesuré et inspecté avec soin, mais aucun ne lui convenait ; son divan habituel, surtout, lui inspirait une aversion insurmontable ; il en avait peur, à cause sans doute des cauchemars qui l'y avaient accablé. Enfin, après une longue et mûre délibération, il choisit dans le salon l'espace compris entre le piano et le mur, où ja-

mais il n'avait encore dormi. Tikhone reçut l'ordre d'y placer le lit, ce qu'il fit aussitôt avec l'aide du valet de chambre.

« Pas ainsi, pas ainsi ! s'écria le vieux prince, en attirant à lui sa couchette et en la reculant ensuite. « Je vais donc pouvoir me reposer ! » se dit-il en se laissant déshabiller par son fidèle serviteur. Après avoir ôté avec peine son caftan et son pantalon, il se laissa tomber sur sa couche, et sembla s'abîmer dans la contemplation de ses jambes desséchées et jaunes. Il réfléchissait et hésitait devant le suprême effort qu'il lui restait à faire pour les soulever et les étendre : « Dieu ! que c'est lourd ! se disait-il. Que ne mettez-vous plus vite, « vous autres », un terme à mes maux ? Que ne me laissez-vous m'en aller ?… » Et il ramena enfin à lui ses vieilles jambes, en poussant un long soupir. À peine couché, son lit se mit à onduler et à se soulever sous lui, en avant, en arrière : on aurait dit que le meuble avait pris vie, et qu'il s'agitait violemment : il en était ainsi presque toutes les nuits. Le prince rouvrit les yeux, qu'il venait de fermer.

« Pas de repos, pas de repos avec eux, ces maudits ! s'écria-t-il en colère, comme s'il s'adressait à quelqu'un. Mais n'avais-je pas réservé quelque chose de grave pour y songer à présent à mon aise ? Les verrous ? Non, je les ai commandés ! ce n'était pas ça ! Qu'ai-je donc oublié tout à l'heure au salon, où la princesse Marie et cet imbécile de Dessalles disaient des sornettes… et puis, et puis, n'ai-je rien mis dans ma poche ?… et après ? je ne me le rappelle plus… Tikhone, eh ! de quoi a-t-il été question à table ?

– Du prince André…

– Tais-toi, tais-toi… Ah ! je sais, la lettre de mon fils !… La princesse Marie l'a lue, Dessalles a parlé de Vitebsk, je vais la lire à mon tour. »

Il se la fit apporter et ordonna à Tikhone de rapprocher le guéridon, sur lequel étaient posés son verre de limonade et son bougeoir ; il mit ensuite ses lunettes et lut attentivement ce que lui écrivait son fils. Alors, dans le calme de la nuit, à la faible lueur de la lumière qui s'échappait de dessous un abat-jour vert, il comprit pour la première fois et pour un instant toute l'importance des nouvelles qu'il lui donnait : « Les Français sont à Vitebsk ?… En quatre marches ils peuvent être à Smolensk, ils y sont peut-être !… Eh ! Tichka !… » Tikhone se leva en sursaut : « Non, ce n'est rien, rien ! » s'écria-t-il, et, glissant la lettre sous le bougeoir, il ferma les yeux… Il revoit le Danube étincelant, avec ses rives couvertes de grands joncs, le camp russe éclairé par un beau soleil ; et lui-même, jeune général, gai, plein de vigueur, entrant dans la tente de Potemkine ; à ce souvenir, toute la jalousie que lui inspirait alors le favori se réveille en lui avec la même violence… Il croit entendre encore les paroles échangées à cette première entrevue… Il entrevoit à ses côtés une femme au teint jaune, d'une taille moyenne, d'un embonpoint prononcé… c'est notre mère l'Impératrice !… Elle lui sourit, elle lui parle…, et au même moment il aperçoit sa figure de cire, entourée de cierges, couchée sous le dais mortuaire.

« Ah ! si je pouvais revenir à cette époque, si le présent pouvait disparaître, et si « eux » surtout me laissaient en paix ! » murmurait le vieillard en rêvant.

IV

Pendant la conférence que le prince avait eue avec son majordome, Dessalles était allé chez la princesse Marie, et lui avait exposé respectueusement, en s'appuyant sur la lettre du prince André, qui laissait entrevoir le danger du séjour à Lissy-Gory,

situé à soixante verstes seulement de Smolensk et à trois verstes de la grande route de Moscou, que, la santé de son père l'empêchant de prendre les mesures nécessaires à leur sécurité, elle ferait sagement d'envoyer, par Alpatitch, une lettre au gouverneur de la province, avec prière de l'informer de la véritable situation des choses, et de lui dire franchement s'il y avait péril à rester à la campagne. Dessalles écrivit la lettre, la princesse Marie la signa, et la remit à Alpatitch, avec ordre de revenir sans perdre une minute.

Alpatitch, muni de toutes ces instructions, fut enfin prêt à partir, et, après avoir reçu les adieux des gens de la maison, monta dans une grande kibitka à capote de cuir, attelée d'une troïka de vigoureux chevaux rouans.

Les clochettes de l'attelage, bourrées de papiers, étaient muettes, car le prince ne permettait à personne d'en faire usage dans sa propriété ; mais Alpatitch, qui aimait à les entendre tinter, comptait bien leur rendre la liberté dès qu'il serait à quelque distance du château. Son entourage, composé du teneur de livres, de sa cuisinière, de deux vieilles femmes et d'un enfant habillé en cosaque, s'empressait autour de lui.

Sa fille disposait dans la kibitka des oreillers en édredon, recouverts de taies de perse, et une des vieilles y glissa en tapinois un gros paquet au moment où Alpatitch se disposait à y monter, avec l'aide respectueuse d'un des cochers.

« Eh, eh ! qu'est-ce que tout cela ? Provisions de femmes !... Oh ! les femmes, les femmes ! » s'écria-t-il en s'asseyant, et en parlant d'une voix aussi essoufflée et aussi brusque que celle de son maître. Après avoir fait ses dernières recommandations au sujet des travaux et des constructions, il se découvrit, et fit trois fois de suite le signe de la croix (en cela, il faut l'avouer, il s'écartait singulièrement des habitudes du prince).

« S'il y a la moindre des choses, vous nous reviendrez bien vite, n'est-ce pas, Jakow Alpatitch ? » lui cria sa femme, à qui les bruits de guerre causaient une frayeur indicible. « Ayez pitié de nous, au nom du ciel !

– Oh ! les femmes, les femmes ! » murmurait-il encore, pendant que la kibitka roulait le long des champs, qu'il examinait en passant d'un œil connaisseur. Là-bas le seigle commençait déjà à jaunir ; ici l'avoine encore verte s'élançait en touffes fortes et serrées. Les blés d'été, exceptionnellement beaux cette année, réjouissaient la vue du vieil Alpatitch, qui les contemplait avec orgueil. On moissonnait de côté et d'autre, et chemin faisant il récapitulait dans sa tête son programme de travaux de semailles et de moisson, tout en se demandant avec inquiétude s'il n'avait pas par malheur oublié quelque commission de son maître.

Deux fois il s'arrêta pour faire manger et reposer ses chevaux, et enfin, dans la soirée du 16 août, il arriva à la ville. Pendant le trajet il avait dépassé plusieurs trains de bagages et même des troupes en marche. En approchant de Smolensk, il lui sembla entendre des coups de feu à une grande distance, mais il n'y prêta aucune attention. Ce qui lui causa une bien autre surprise, ce fut de voir un camp établi dans un superbe champ d'avoine, que des soldats fauchaient sans doute pour la nourriture de leurs chevaux ; mais, absorbé comme il l'était par ses affaires et par ses calculs, il oublia bientôt ce singulier incident.

Il y avait environ trente ans que tout l'intérêt de son existence se concentrait dans l'exécution de la volonté de son maître ; aussi ce qui ne s'y rapportait pas directement ne l'occupait guère, et n'existait même pas pour lui.

Arrivé dans le faubourg de la ville, il s'arrêta devant une espèce d'auberge, tenue par un certain Férapontow, chez qui il logeait d'habitude. Ce Férapontow avait acheté autrefois, de la

main légère d'Alpatitch, un bois appartenant au prince, et la vente en détail lui avait si bien profité que de fil en aiguille il s'était bâti une maison, une auberge, et faisait maintenant un commerce considérable de farine. Ce paysan à cheveux noirs, à physionomie avenante, âgé de quarante ans environ, avait un gros ventre, des lèvres épaisses, un nez camard, et deux bosses au-dessus de ses deux gros sourcils, qu'il fronçait presque constamment. Il se tenait debout contre la porte de sa boutique, en chemise de couleur, avec un gilet par-dessus.

« Sois le bienvenu, Jakow Alpatitch ; tu viens en ville, lorsque les autres la quittent.

– Comment cela ?

– Est-il bête, ce peuple ? Il craint les Français !

– Bavardages de femmes ! reprit Alpatitch.

– C'est ce que je leur répète. Je leur ai dit aussi que l'ordre a été donné de ne pas « le » laisser entrer ; donc c'est sûr, il n'entrera pas !... Et croirais-tu que ces brigands de paysans profitent de la panique pour demander trois roubles par chariot de transport. »

Jakow Alpatitch, qui l'écoutait avec distraction, l'interrompit pour faire donner du foin à ses chevaux et préparer le samovar ; puis il se coucha, après avoir savouré une bonne tasse de thé.

Pendant toute la nuit, des régiments passèrent devant l'auberge, mais Alpatitch ne les entendit pas : le lendemain, il alla, selon son habitude, vaquer à ses affaires. Le soleil brillait, et il faisait déjà chaud à huit heures du matin : « Quelle belle journée pour la moisson ! » se disait le voyageur. Le bruit de la fusillade et le grondement du canon s'entendaient dès l'aube en de-

hors de la ville. Les rues étaient pleines d'une foule de soldats, et d'izvostchiks qui allaient et venaient comme toujours, tandis que les marchands se tenaient paresseusement à l'entrée de leurs boutiques ; dans les églises on disait la messe. Alpatitch fit sa tournée accoutumée, se rendit aux différents tribunaux, à la poste, et chez le gouverneur, partout on parlait de la guerre, et de l'ennemi qui attaquait la ville, on se questionnait les uns les autres, et chacun faisait son possible pour rassurer son voisin.

Devant la maison du gouverneur, Alpatitch vit un grand rassemblement, un groupe de cosaques, et la voiture de voyage de ce haut fonctionnaire, qui évidemment l'attendait. Sur le perron il rencontra deux messieurs dont il connaissait l'un, qui était un ancien chef de district.

« Ce ne sont pas des plaisanteries ! disait-il avec violence, pour un célibataire, c'est une autre affaire ! Une tête, une misère… mais avec treize enfants, et toute sa fortune en jeu ?… Que dites-vous de nos autorités, qui laissent venir les choses au point qu'il ne nous reste plus qu'à crever !… Il faudrait les pendre, ces scélérats !

– Voyons, voyons, du calme !

– Qu'est-ce que cela me fait ? Qu'ils m'entendent, s'ils veulent, nous ne sommes pas des chiens !

– Tiens, Jakow Alpatitch ! que fais-tu ici ?

– Je suis venu, par ordre de Son Excellence, voir M. le gouverneur, » répondit ce dernier en relevant fièrement la tête, et en fourrant sa main dans son gilet, ce qu'il faisait toujours lorsqu'il parlait de son maître : J'ai ordre de m'informer de la situation.

– Va l'informer, tu sauras qu'il n'y a plus ni un chariot ni aucun moyen de transport. Tu entends ce bruit là-bas … Eh bien, voilà ! Ces brigands nous ont conduits à notre porte ! »

Alpatitch secoua la tête et monta l'escalier. Des marchands, des femmes et des employés se trouvaient dans le salon d'attente. La porte du cabinet s'ouvrit : tous se levèrent et firent un pas en avant ; un fonctionnaire civil sortit d'un air effaré, échangea quelques mots avec un marchand, appela un gros employé décoré d'une croix au cou, et, sans répondre aux questions et aux regards interrogateurs qu'on lui adressait de tous côtés, il l'entraîna vivement et disparut avec lui. Alpatitch se plaça en avant, et, lorsque le même fonctionnaire reparut une seconde fois, il lui tendit ses deux lettres, après avoir préalablement fourré sa main gauche dans son gilet :

« À Monsieur le baron Asch, de la part du général prince Bolkonsky, » dit-il d'une façon si solennelle et si significative, que l'employé se retourna et prit les lettres qu'il lui présentait. Quelques secondes après, le gouverneur fit appeler Alpatitch.

« Tu répondras au prince et à la princesse, dit-il avec hâte, que je ne sais rien, et que, selon mes instructions supérieures… Tiens, voici !… » et il lui donna un imprimé. « Le prince est souffrant, je lui conseille d'aller à Moscou ; j'y vais moi-même : tu lui diras aussi que je n'ai agi… » mais il n'acheva pas : un officier couvert de poussière et de sueur se précipita dans la chambre, lui dit quelques mots en français, et la figure du gouverneur prit une expression d'épouvante.

– Va, va ! » ajouta-t-il en congédiant Alpatitch d'un signe de tête. Ce dernier sortit aussitôt, et tous les regards, avides de nouvelles, se portèrent sur lui avec une inquiétude marquée. Retournant en toute hâte à son auberge, il prêta cette fois l'oreille au bruit de la fusillade, qui se rapprochait. L'imprimé contenait ce qui suit :

« Je puis vous assurer qu'aucun danger ne menace encore la ville de Smolensk, et il n'est pas probable qu'elle y soit jamais exposée. Moi d'un côté, le prince Bagration de l'autre, nous marchons vers la ville pour nous y réunir, le 22 de ce mois, et les armées défendront alors conjointement, et leurs compatriotes, et le gouvernement confié à vos soins, jusqu'à ce que leurs efforts aient repoussé les ennemis de la patrie, ou jusqu'à ce qu'il ne nous reste plus un seul soldat. Vous voyez donc que vous pouvez, en toute sécurité, rassurer les habitants de Smolensk, car, lorsqu'on est défendu par deux armées aussi vaillantes que les nôtres, on peut être sûr de la victoire ! (Ordre du jour de Barclay de Tolly au gouverneur de Smolensk baron Asch. – 1812). »

Le peuple inquiet errait dans les rues.

On voyait à tout instant des chariots pleins de meubles, d'armoires et d'ustensiles de toute sorte, sortir des cours des maisons et se diriger vers les portes de la ville. Quelques-uns, prêts à partir, stationnaient devant la boutique qui touchait à celle de Férapontow ; les femmes criaient et pleuraient en échangeant leurs dernières recommandations, et un roquet aboyait en sautant à la tête des chevaux.

Alpatitch entra dans la cour, et s'approcha avec une vivacité inaccoutumée de sa voiture et de son attelage : le cocher dormait ; il le réveilla, lui ordonna de mettre les chevaux à la kibitka et alla chercher ses effets dans la maison. On entendait dans la chambre du propriétaire des braillements d'enfants, des cris de femmes, que dominait la voix irritée et rauque de Férapontow. La cuisinière, pareille à une poule effarée, courait en tous sens dans la pièce d'entrée.

« Il l'a battue, battue ! not'maîtresse, jusqu'à la mort ! criait-elle.

– Pourquoi ? demanda Alpatitch.

– Parce qu'elle l'a supplié de la laisser partir ! « Emmène-moi, lui disait-elle… ne me laisse pas mourir, moi et mes enfants… tu vois bien que tout le monde s'en va, pourquoi restons-nous ? » Et il l'a battue, battue !… Oh ! oh ! mon Dieu ! »

Alpatitch, peu curieux d'en entendre davantage, se contenta de faire un mouvement de tête affirmatif, passa outre et ouvrit la porte de la chambre qui contenait ses emplettes.

« Scélérat ! monstre ! » s'écria en ce moment une femme pâle, maigre, qui, les vêtements déchirés, et tenant un enfant sur son sein, se précipita sur le palier et descendit l'escalier en courant. Férapontow la poursuivait, mais, à la vue d'Alpatitch, il s'arrêta brusquement, arrangea son gilet, bâilla, s'étira les bras, et entra avec lui dans sa chambre :

« Comment, tu pars ? »

Sans lui répondre, Alpatitch examina ses emplettes, et lui demanda son compte.

« Plus tard, nous verrons ! Mais, dis-moi, que fait le gouverneur ? Qu'a-t-on décidé ? »

Alpatitch lui conta comme quoi le gouverneur s'était exprimé très vaguement.

« Notre commerce s'en trouvera peut-être bien, sais-tu ? Sélivanow a vendu l'autre jour de la farine à l'armée, à neuf roubles le sac… Prendrez-vous du thé ? »

Pendant qu'on attelait, Alpatitch et Férapontow en avalèrent quelques tasses, en causant amicalement sur le prix du blé, sur la moisson à venir, et sur la belle apparence de la récolte.

« Il me semble, dit Férapontow, que le bruit s'est calmé ; les nôtres auront eu le dessus, bien sûr ! On a déclaré qu'on ne le laisserait pas entrer : donc nous sommes forts ! L'autre jour Maiveï Ivanovitch Platow en a jeté à l'eau dix-huit mille ! »

Alpatitch régla ses comptes avec son hôte ; le tintement des clochettes de sa kibitka, qui sortait de la cour de l'auberge et venait se placer devant la porte de la maison, l'attira à la fenêtre ; il regarda dans la rue, dont le soleil éclairait d'aplomb un côté : il était midi passé.

Tout à coup un sifflement lointain et étrange, suivi d'un coup sec, fendit l'air, et un roulement ininterrompu fit trembler les vitres. Alpatitch quitta la fenêtre, et descendit dans la rue, au moment où deux hommes passaient en courant dans la direction du pont. On n'entendait de tous côtés que des sifflets stridents, le bruit sourd des boulets qui tombaient, et l'explosion des grenades qui pleuvaient en masse sur la ville ; mais les habitants n'y prêtaient qu'une mince attention, la fusillade en dehors des murs les intéressait davantage… C'était le bombardement de la ville, ordonné par Napoléon ! Depuis cinq heures du matin, cent trente bouches à feu tiraient sans relâche.

La femme de Férapontow, qui n'avait pas encore cessé de pleurer dans un coin de la remise, se calma subitement… s'avança sous la porte cochère, pour mieux se rendre compte de tout ce brouhaha, et regarder les passants, dont la curiosité s'éveillait de plus en plus à l'aspect des boulets et des obus.

La cuisinière et le marchand d'à côté se joignirent à elle, et tous trois suivirent des yeux avec un vif intérêt la course des projectiles qui passaient au-dessus de leurs têtes. Quelques

hommes apparurent au tournant de la rue : ils causaient avec vivacité.

« Quelle force ! disait l'un ; le toit, les plafonds, tout a été réduit en miettes !…

– Et il a labouré la terre comme un pourceau avec son groin, ajoutait un autre.

– J'ai heureusement sauté de côté à temps, autrement il m'aurait aplati, » dit un troisième.

La foule les arrêta, et ils racontèrent comment des boulets étaient tombés tout près d'eux. Pendant ce temps, les sifflements aigus des boulets et le son moins perçant des grenades et des obus redoublaient d'intensité : presque tous les projectiles volaient par-dessus les toits.

Alpatitch monta enfin dans la voiture, et son hôte suivait de l'œil ses derniers préparatifs, lorsqu'il vit sa cuisinière, les manches retroussées, et se balançant sur ses hanches, s'avancer jusqu'au coin de la rue pour écouter ce qu'il s'y disait, et s'émerveiller, elle aussi, du spectacle.

« Que diable vas-tu regarder là ? » lui cria-t-il rudement. Au son de cette voix impérieuse, elle se retourna et revint sur ses pas, en laissant retomber son jupon rouge, qu'elle avait relevé.

À ce moment, un nouveau sifflement traversa l'air à une si faible distance, qu'on aurait cru entendre le vol rapide d'un oiseau rasant la terre et l'effleurant de son aile ; quelque chose brilla au milieu de la rue, une violente détonation eut lieu, et il s'éleva aussitôt une épaisse fumée. La cuisinière tomba en gémissant au milieu d'un cercle de gens pâles et épouvantés. Férapontow courut à elle ; les femmes s'enfuyaient en criant, les

enfants pleuraient, mais les cris de la pauvre blessée dominaient toutes les voix.

Cinq minutes plus tard, la rue était déserte. La malheureuse femme, dont les côtes avaient été brisées par un éclat d'obus, avait été transportée dans la cuisine de l'auberge. Alpatitch, son cocher, la femme de Férapontow, ses enfants, le dvornik se réfugièrent, épouvantés, dans la cave. Le grondement sourd du canon, le sifflement des grenades, mêlés aux gémissements de la cuisinière, ne discontinuaient pas. La femme de Férapontow essayait en vain de calmer et d'endormir son enfant, et questionnait avec effroi les survenants, pour savoir ce qu'était devenu son mari : il était allé, lui dit-on, à la cathédrale, où le peuple se portait en masse pour demander qu'on fît une procession avec l'image miraculeuse de la Sainte Vierge.

La canonnade diminua à la tombée du jour ; le ciel du soir se dérobait sous un épais rideau de fumée, dont les déchirures laissaient entrevoir de temps à autre le croissant argenté de la nouvelle lune. Au roulement continu des bouches à feu succéda pendant quelques minutes un semblant de calme, mais un bruit semblable au piétinement d'une foule en marche, des gémissements, des cris et le craquement sinistre des incendies ne tardèrent pas à l'interrompre de toutes parts. La pauvre cuisinière avait cessé de se plaindre. Des soldats passaient en courant dans la rue, non plus en files bien alignées, mais comme des fourmis qui s'échappent en désordre d'une fourmilière envahie. Quelques-uns entrèrent dans la cour de l'auberge pour éviter un régiment qui leur barrait le chemin, en revenant brusquement sur ses pas. Alpatitch, qui avait quitté la cave, se tenait sous la porte cochère.

« La ville se rend !… partez au plus vite, » lui cria un officier, et, apercevant les soldats qui sortaient de la cour : « Je vous défends d'entrer dans les maisons, » ajouta-t-il avec colère. Alpatitch appela son cocher, et lui ordonna de monter sur le

siège. Toute la famille de Férapontow arriva successivement dans la cour, mais, lorsque les femmes aperçurent les lueurs sinistres des incendies, que le crépuscule rendait encore plus visibles, elles éclatèrent en lamentations, auxquelles répondirent aussitôt des cris de douleur partis de la rue. Alpatitch et son cocher dénouaient sous l'auvent, de leurs mains tremblantes, les rênes et les brides emmêlées de l'attelage ; enfin tout fut prêt, la voiture s'ébranla doucement, et Alpatitch, en passant devant la boutique ouverte de Férapontow, put y voir encore une dizaine de soldats bruyamment occupés à remplir de grands sacs de farine, de froment et de graines de tournesol. Le propriétaire, survenant sur ces entrefaites, fut sur le point de se jeter sur eux, mais il s'arrêta subitement, se prit les cheveux à poignées, et sa colère se changea en un rire plein de sanglots.

« Prenez, prenez, enfants, que cela ne tombe pas entre les mains de ces possédés !... » et, saisissant lui-même les sacs, il les jetait dans la rue. Quelques soldats effrayés s'enfuirent, d'autres continuèrent tranquillement leur besogne.

« Eh bien, Alpatitch, s'écria Férapontow, la Russie est perdue, elle est perdue !... je vais, moi aussi, allumer le feu !... » Et il se précipita d'un air égaré dans sa cour.

La route était tellement encombrée, qu'Alpatitch ne parvenait pas à avancer, et la femme de Férapontow et ses enfants, assis sur une charrette, attendaient comme lui le moment favorable.

Il faisait sombre et les étoiles brillaient au ciel, lorsqu'ils arrivèrent enfin, pas à pas, à la descente vers le Dnièpre, où ils furent forcés de s'arrêter : les soldats et les voitures barraient le passage. Près du carrefour où ils firent balte, les derniers débris d'une maison et de quelques boutiques brûlaient encore : la flamme, s'éteignant tout à coup dans la noire fumée, se rallumait ensuite plus brillante, et éclairait d'un reflet sinistre, jus-

que dans leurs moindres détails, les figures silencieuses et terrifiées de la foule. Des ombres passaient et repassaient devant le feu ; des pleurs, des cris se mêlaient au craquement incessant du bois, qui éclatait. Des soldats allaient et venaient au milieu du brasier ; deux d'entre eux, aidés d'un homme en manteau, traînèrent une poutre flambante dans la cour d'une maison voisine, et d'autres y portèrent des brassées de foin.

Alpatitch, descendu de sa voiture, se joignit à un groupe qui regardait brûler un magasin de blé, dont les flammes léchaient les murs : l'un d'eux s'écroula sous l'action du feu, la toiture s'effondra, et les poutres incandescentes roulèrent à terre.

À ce moment, une voix connue l'appela par son nom :

« Mon Dieu, Excellence ! » répondit-il en reconnaissant avec stupeur son jeune maître.

Le prince André, monté sur un cheval noir, se tenait un peu en arrière de la foule.

« Que fais-tu ici ?

– Votre Excellence, reprit Alpatitch, en fondant en larmes, je, je… sommes-nous donc perdus ?

– Que fais-tu ici ? » répéta le prince André.

Une gerbe de flammes, ravivée pour une seconde, laissa voir à Alpatitch sa figure pâle et défaite. Il lui raconta en peu de mots pourquoi il avait été envoyé, et la difficulté qu'il éprouvait à sortir de la ville.

« Dites-moi, Excellence, répéta-t-il, sommes-nous donc perdus ? »

Le prince André, sans lui répondre, tira son calepin, en arracha un feuillet, le posa sur son genou, et griffonna au crayon ces quelques mots à sa sœur :

« Smolensk se rend… Lissy-Gory sera occupé par l'ennemi dans une semaine, quittez-le au plus vite, allez à Moscou… Réponds-moi de suite par un exprès à Ousviage, et informe-moi de votre départ. » Il venait à peine de remettre ce billet à Alpatitch et d'y ajouter des instructions verbales, qu'un chef d'état-major à cheval, accompagné de sa suite, l'interpella.

« Vous êtes colonel, lui dit-il avec un accent allemand, des plus prononcés… on met le feu aux maisons en votre présence, et vous laissez faire !… Qu'est-ce que cela veut dire ? Vous en répondrez ! » poursuivit Berg, car c'était Berg lui-même, qui, devenu adjoint au chef de l'état-major du commandant en chef de l'infanterie du flanc gauche de la première armée, occupait là une place fort agréable et très en vue, comme il disait souvent.

Le prince André le regarda sans dire mot, et, se retournant vers Alpatitch :

« Tu leur diras donc, continua-t-il, que j'attendrai une réponse jusqu'au 10 ; si alors j'apprends qu'ils ne sont pas partis, je serai forcé de tout quitter et de courir à Lissy-Gory.

– Mille excuses, prince, dit Berg qui venait de le reconnaître ; j'ai reçu des ordres : c'est pour cela que je me suis permis… et vous savez que je les exécute ponctuellement, mille excuses ! »

Un formidable craquement éclata, le feu s'éteignit subitement, de gros tourbillons de fumée s'élevèrent de dessous le toit… et un second craquement ébranla l'énorme masse, qui s'écroula avec fracas ! C'était la toiture du magasin qui s'effon-

drait, aux acclamations frénétiques de la foule surexcitée. Le feu se ralluma avec une nouvelle vigueur, et éclaira de nouveau les visages pâles et fatigués de ceux qui l'avaient si laborieusement activé ! L'homme au manteau leva le bras et s'écria :

« Hourra ! hourra !… C'est fait, mes enfants, la voilà qui flambe !…

– C'est le propriétaire lui-même qui parle ainsi, chuchotèrent quelques voix.

– Ainsi donc, Alpatitch, poursuivit le prince André, sans faire attention à Berg, qui restait pétrifié à ses côtés, transmets-leur ce que je t'ai dit… adieu ! » Et, donnant un coup d'éperon à son cheval, il s'éloigna.

V

Après Smolensk, les troupes continuèrent leur retraite, suivies de près par l'ennemi. Le 10 août, le régiment commandé par le prince André arrivait, en suivant la grand'route, à la hauteur de Lissy-Gory, et dépassait l'avenue qui conduisait au château. Une chaleur accablante et une effroyable sécheresse duraient depuis trois semaines. Quelques gros nuages cachaient de temps à autre le soleil, mais il s'en dégageait aussitôt, et se couchait tous les soirs au milieu d'épaisses vapeurs d'un brun rougeâtre. Les blés non moissonnés s'égrenaient et séchaient sur pied dans les champs, et le bétail, mugissant de faim, cherchait en vain pour l'apaiser un brin d'herbe dans les prairies et dans les marais brûlés par l'ardeur du soleil. On ne respirait un peu de fraîcheur que la nuit, dans les forêts, mais l'action bienfaisante de la rosée ne s'étendait guère au delà de cette limite. Sur

la grand'route poudreuse, d'énormes colonnes de poussière aveuglaient le soldat, dont la marche commençait au point du jour ; les trains de bagages et l'artillerie tenaient le milieu du chemin, tandis que l'infanterie s'avançait sur les bas côtés, dans la poussière suffocante et chaude que la rosée de la nuit n'avait pas abattue. Elle s'attachait par plaques aux pieds des soldats, aux roues des fourgons, s'étendait comme un nuage au-dessus des troupes, et pénétrait dans les yeux, dans les narines, et surtout dans les poumons des hommes et des animaux. Plus le soleil s'élevait, et plus s'élevait ce nuage sablonneux et brûlant, à travers lequel on entrevoyait le soleil comme un globe de feu rouge sang ! Pas un souffle d'air n'agitait cette lourde atmosphère, et les hommes, accablés de fatigue, se bouchaient le nez et la bouche pour ne pas y succomber. Lorsqu'on entrait dans un village, tous se précipitaient vers le puits : on se battait pour une goutte d'eau boueuse et sale, et on l'avalait avec avidité.

Le prince André s'occupait activement de son régiment, de la santé de ses soldats, de leur bien-être. L'incendie de Smolensk et l'abandon de la ville, en éveillant en lui la haine contre l'envahisseur, firent époque dans sa vie, et la force de cette haine lui fit oublier parfois ses propres douleurs. Son affabilité et sa bienveillance l'avaient rendu cher à ses subordonnés, qui ne l'appelaient pas autrement que « notre prince ». Il était bon et affectueux avec ses soldats et ses officiers, parce qu'ils ne connaissaient pas son passé, et qu'il les rencontrait dans un milieu différent du sien ; mais, dès que le hasard lui faisait retrouver une de ses anciennes connaissances, il se hérissait au moral et redevenait hautain et dédaigneux. Dans ses relations habituelles il se bornait au strict accomplissement de son devoir dans les limites de la plus stricte justice.

Il voyait tout, il est vrai, sous l'aspect le plus sombre : d'un côté, Smolensk que, selon lui, on aurait dû et pu défendre, abandonné le 18 août ; de l'autre, son père, malade, forcé de fuir et de quitter Lissy-Gory, ce Lissy-Gory que le vieux prince avait

construit, arrangé à sa guise, et qu'il aimait par-dessus toutes choses. Heureusement pour le prince André, les soins à donner à son régiment, en l'obligeant à s'occuper des moindres détails du service, le détournaient de ces tristes pensées. Son détachement arriva à Lissy-Gory le. 22 du mois d'août : deux jours auparavant, il avait appris que son père et sa sœur l'avaient quitté pour aller se réfugier à Moscou. Rien ne l'attirait plus en ces lieux, mais le désir de goûter une amère jouissance, en ravivant sa douleur, le décida à y pousser une pointe.

Montant à cheval, il quitta ses soldats en marche, et prit le chemin du village qui l'avait vu, naître et grandir. En passant devant l'étang où d'ordinaire des femmes chantaient et bavardaient en lavant et en battant leur linge, il fut étonné de n'y voir personne ; le petit radeau, enfoncé en partie dans l'eau, se balançait, à moitié couché sur le bord ; il n'y avait âme qui vive dans la loge du garde, et la porte d'entrée était grande ouverte ; les mauvaises herbes envahissaient les allées du jardin ; des veaux et des poulains se promenaient à leur aise dans le parc anglais ; les vitres de l'orangerie étaient brisées, quelques arbres renversés avec leurs caisses ; quelques autres étaient complètement desséchés. Il appela Tarass le jardinier, personne ne répondit. Tournant l'angle de la serre, il remarqua que la clôture de planches était brisée, et que des branches de pruniers dépouillées de leurs fruits jonchaient la terre. Un vieux paysan, qu'il avait de temps immémorial vu assis devant l'entrée du jardin, s'était installé maintenant sur le banc favori du vieux prince. Il tressait des chaussons, et sur le tronc d'un beau magnolia, à moitié mort, pendait, à portée de sa main, l'écorce destinée à cette fabrication. Comme il était complètement sourd, il n'entendit pas venir le prince André. Celui-ci arriva enfin à la maison ; devant la façade quelques vieux tilleuls avaient été abattus, une jument pie et son poulain, caracolaient devant le perron au milieu du parterre et des massifs de rosiers. Les volets étaient fermés à toutes les fenêtres, à l'exception d'une seule au rez-de-chaussée : un gamin, qui semblait y être aux aguets,

aperçut le cavalier, et disparut aussitôt dans l'intérieur de la maison.

Alpatitch était resté seul à Lissy-Gory après en avoir renvoyé sa famille, et lisait « la Vie des Saints » au moment où l'enfant vint l'avertir de la venue de son jeune maître. Boutonnant vivement son habit, il courut à sa rencontre, les lunettes encore sur le nez, et, sans prononcer une parole, se précipita sur le prince André, en fondant en larmes. Se détournant aussitôt comme s'il était honteux de s'être laissé aller à ce mouvement de faiblesse, il surmonta son émotion, et lui rendit compte de l'état des choses. Ce que le château contenait de précieux avait été expédié à Bogoutcharovo, ainsi que cent tchetverts environ de froment tirés de la réserve ; mais le foin et les blés d'été, d'une beauté extraordinaire cette année-là, avaient été fauchés avant leur maturité par les troupes. Les paysans étaient ruinés, et quelques-uns d'entre eux s'étaient même retirés à Bogoutcharovo.

« Quand mon père et ma sœur sont-ils partis ? demanda le prince André, qui avait écouté avec distraction ses doléances, et qui supposait les siens déjà à Moscou.

– Ils sont partis le 7, » reprit Alpatitch, persuadé qu'il les savait à Bogoutcharovo, et, reprenant sa conversation sur les affaires courantes, il lui demanda de nouvelles instructions. « Il nous reste encore une certaine quantité de blé. Faut-il le livrer aux troupes contre reçu ?

– Que dois-je répondre, » se disait le prince André, les yeux fixés sur le vieillard, dont le crâne chauve reluisait au soleil ; il voyait, à l'expression de sa physionomie, qu'il comprenait lui-même l'inutilité de ces questions, et ne les lui adressait que pour lui faire oublier un instant sa douleur.

– Oui, donne-le, répondit-il.

– Vous aurez remarqué le désordre du jardin ; il a été impossible, de l'empêcher : trois régiments ont couché ici ; les dragons, surtout se sont permis de… J'ai inscrit le rang et le nom du commandant, pour porter plainte et…

– Que feras-tu à présent ? lui demanda son maître : vas-tu rester ici ? »

Alpatitch le regarda, et, levant le bras vers le ciel d'un air recueilli :

« Il est mon, protecteur, répondit-il avec solennité. Que sa volonté soit faite !

– Eh bien, adieu ! dit le prince André, en se penchant vers son vieux serviteur. Va-t'en, toi aussi, emporte ce que tu pourras, et dis aux paysans de se réfugier dans la terre de Riazan, ou bien dans celle qui est près de Moscou ! »

Alpatitch, pleurant à chaudes larmes, se serra contre lui ; le prince André l'écarta doucement, et partit au galop par la grande avenue.

Il passa de nouveau devant le vieux paysan, toujours assis à la même place, et toujours absorbé par son ouvrage, comme une mouche sur la figure d'un mort. Deux petites filles, qui sortaient sans doute de la serre, s'arrêtèrent tout court à la vue du cavalier : elles tenaient dans leurs jupons retroussés des prunes arrachées aux espaliers. Leur terreur fut si vive que la plus grande, saisissant la main de sa compagne, l'entraîna brusquement, et se cacha avec elle derrière un bouleau, sans même ramasser les fruits encore verts qui avaient roulé de leurs tabliers. Le prince André tourna la tête, et feignit de ne pas les apercevoir… afin de ne pas les effaroucher davantage. Cette jolie fillette effarée lui faisait de la peine ! La vue de ces deux enfants venait d'éveiller

en lui un sentiment tout nouveau qui le calmait et le reposait pour ainsi dire, en lui faisant entrevoir et comprendre qu'il existait d'autres intérêts dans la vie, des intérêts complètement étrangers aux siens, mais tout aussi humains et tout aussi naturels. Ces petites filles ne songeaient évidemment qu'à pouvoir emporter et manger leurs prunes à moitié mûres, et surtout à ne pas se laisser surprendre… Pourquoi dès lors s'opposer au succès de leur entreprise ? Il ne put cependant se refuser le plaisir de les regarder encore une fois, et il les vit, se croyant hors de danger, s'élancer hors de leur cachette et traverser en courant la pelouse, pieds nus, les jupons relevés, en riant et en babillant de leurs voix enfantines et grêles. Le prince André, que cette course loin de la poussière de la grand'route avait rafraîchi, rejoignit bientôt son régiment qui avait fait halte près d'un étang. Il était deux heures de l'après-midi ; un soleil ardent grillait le dos des soldats à travers leur uniforme de drap noir, et la poussière, qui continuait à s'étendre sur eux en une couche immobile et dense, assourdissait le bruit de leurs voix. Il n'y avait pas de vent. Comme il longeait la digue, une bouffée d'air frais et marécageux lui caressa la figure, et lui donna l'envie de se plonger dans l'eau, quelque bourbeuse qu'elle fût. Le petit étang d'où partaient des rires et des cris était couvert d'herbes de toutes sortes, et l'eau débordait jusque sur la chaussée, à cause de la quantité de soldats qui le remplissaient jusqu'aux bords ; leurs corps blancs, leurs mains, leurs figures et leurs cous d'un rouge brique, frétillaient dans cette mare verte et boueuse comme des poissons dans un arrosoir. Ce joyeux trémoussement, accompagné de bruyants éclats de rire, inspirait un sentiment de vague tristesse.

Un jeune soldat blond, du troisième escadron, une courroie nouée au-dessous du mollet, se signa, recula d'un pas pour mieux prendre son élan, et piqua une tête dans l'eau ; un sous-officier, à la chevelure ébouriffée, y étirait ses membres fatigués, s'y ébrouait comme un cheval, et de ses mains noires jusqu'au poignet faisait de copieuses ablutions. On n'entendait partout

que le bruit de l'eau, et des plongeons, entremêlés de cris et d'exclamations ; on ne voyait de tous côtés, dans l'étang comme sur la berge, qu'une masse de chair humaine, blanche, saine, avec des muscles d'acier ! Timokhine, dont le nez était plus rouge que jamais, s'essuyait avec soin sur le talus : honteux d'être ainsi surpris par son colonel, il se décida pourtant à lui vanter les délices du bain.

« C'est fort agréable, Excellence, vous devriez vous baigner aussi.

– L'eau est sale, répliqua le prince André, en faisant la grimace.

– On vous fera place, on la nettoiera, s'écria Timokhine, et, s'élançant tout nu vers les baigneurs :

« Le prince désire se baigner, mes enfants !

– Quel prince ?

– Mais le nôtre, que diable !

– Notre prince ! » s'écrièrent plusieurs voix, et tous se mirent à s'agiter à tel point en tous sens, que le prince André eut toutes les peines du monde à les calmer, et à leur faire entendre qu'il se contenterait de prendre une douche dans la grange.

« De la chair, de la chair à canon ! » se disait-il en se regardant de la tête aux pieds, et en frissonnant à la pensée de cette foule de corps humains qui se trémoussaient gaiement dans l'eau trouble, sans pouvoir se rendre compte de l'impression, pleine de terreur et de dégoût, que ce tableau lui faisait éprouver.

La lettre suivante, écrite le 7 du mois d'août par le prince Bagration, et datée de son campement à Mikhaïlovka sur la route de Smolensk, était adressée à Araktchéïew. Sachant fort bien d'avance que cette lettre serait lue par l'Empereur, il en avait pesé chaque mot, autant du moins que ses capacités intellectuelles le lui avaient permis :

« Monsieur le comte Alexis Andréïévitch, le ministre vous aura sans doute rendu compte de l'abandon de Smolensk à l'ennemi ; chacun en est affligé au delà de toute expression, et l'armée entière est au désespoir de ce qu'on ait ainsi livré, sans utilité aucune, une place de cette importance. De mon côté, je l'ai supplié personnellement de la façon la plus pressante, je lui ai même écrit, mais rien n'y a fait. Napoléon se trouvait, je vous en donne ma parole d'honneur, pris comme dans un sac, et si l'on m'avait écouté, au lieu de s'emparer de Smolensk, il aurait perdu la moitié de son armée. Nos troupes se sont battues et se battent comme toujours. J'ai résisté avec 15 000 hommes plus de trente-cinq heures, et j'ai écrasé l'ennemi, mais « Lui » n'a même pas voulu tenir quatorze heures ; c'est une honte et une flétrissure pour nos armées, et après cela « Il » ne devait plus être digne de vivre. S'« Il » vous a annoncé que les pertes sont grandes, c'est faux… Il y a tout au plus 4 000 morts et blessés… c'est tout ! L'ennemi, en revanche, a fait des pertes énormes !

« Qu'est-ce que cela lui aurait coûté de tenir encore deux jours ? Les Français se seraient certainement retirés les premiers, car ils n'avaient pas une goutte d'eau. « Il » m'avait solennellement juré de ne pas battre en retraite, et tout à coup « Il » m'envoie dire qu'il se retire la nuit même.

« On ne fait pas la guerre ainsi ; nous amènerons de la sorte l'ennemi aux portes mêmes de Moscou…

« On me dit que vous pensez à faire la paix. Que Dieu vous en garde ! Après tant de sacrifices, après tant de retraites in-

compréhensibles, il n'est pas permis d'y songer : vous vous mettrez toute la Russie à dos, et tous nous aurons honte de porter l'uniforme… Il faut, puisqu'il en est ainsi, se battre tant que la Russie le pourra, tant qu'il y aura des hommes !

« Un seul doit commander au lieu de deux ! Votre ministre peut être excellent dans son ministère, mais comme général ce n'est pas assez dire qu'il est mauvais… *Il est détestable !*… et cependant c'est à lui que le sort de la patrie a été confié ! La colère me monte à la tête, excusez la hardiesse de mes paroles ! Il est évident que celui qui conseille en ce moment la paix, et qui soutient le ministre, n'aime pas l'Empereur, et veut notre perte à tous. Je vous écris la vérité… organisez donc au plus tôt les milices ! M. l'aide de camp Woltzogen ne jouit pas de la confiance de l'armée, au contraire… On le soupçonne de pencher pour Napoléon, et il est le grand conseiller du ministre. Quant à moi, j'obéis à ce dernier comme le premier caporal venu, quoique je sois plus ancien que lui ! Cela me blesse profondément, mais, dévoué, comme je le suis, à mon bienfaiteur et, à mon Souverain, je m'y soumets, en Le plaignant toutefois d'avoir mis sa belle armée entre de telles mains. Figurez-vous que, grâce à notre retraite, nous avons perdu de fatigue, et disséminé dans les hôpitaux, environ 15 000 hommes ; si nous avions marché en avant, cela n'aurait pas été le cas. Dites-leur là-bas que notre mère, la Russie, nous accusera de lâcheté, car nous livrons la patrie à la racaille, et nous attisons de la sorte dans le cœur de chacun la haine et le dépit. De quoi et de qui avons-nous peur ? Ce n'est pas ma faute si le ministre, indécis, craintif, absurde et lambin, réunit en lui seul tous les défauts. L'armée pleure, et l'accable d'injures !… »

VI

On pourrait, à notre avis, diviser en deux catégories bien distinctes les divers modes, si variés et si multiples, de la vie : la première se composerait de ceux où la forme l'emporte sur le fond ; l'autre, au contraire, de ceux où le fond domine la forme. Comparons, par exemple, la vie de campagne, la vie de province, la vie de Moscou même à celle de Pétersbourg, à celle du salon surtout, invariablement la même partout et toujours.

Depuis 1805, nous avions passé notre temps à nous quereller et à nous réconcilier avec Bonaparte, à faire et à défaire des constitutions, pendant que le salon d'Anna Pavlovna et celui de la belle Hélène étaient restés immuables et avaient gardé le même ton et la même allure que par le passé. Chez Anna Pavlovna, on s'exclamait avec la même stupeur sur les succès de Bonaparte, et l'on ne voyait dans la soumission des souverains de l'Europe entière qu'un complot haineux dont le seul but était de troubler et d'inquiéter le cercle de la Cour, dont Mlle Schérer se considérait comme le représentant incontestable. Chez Hélène, que Roumiantzow honorait de ses visites et qu'il appelait une femme remarquablement intelligente, on professait en 1812, comme en 1808, le même enthousiasme pour la grande nation, pour le grand homme, et l'on y déplorait la rupture avec la France, qui ne pouvait, assurait-on, se terminer autrement que par une paix prochaine.

Une agitation inusitée se manifesta dans ces réunions rivales lorsque l'Empereur revint de l'armée ; quelques démonstrations hostiles furent même tentées de salon à salon, mais chacun conserva strictement sa nuance. Anna Pavlovna ne recevait en fait de Français que quelques légitimistes pur sang, et son exaltation patriotique mettait à l'index le théâtre français, dont l'entretien, disait-elle, coûtait « ce que coûte un corps d'ar-

mée ». On y suivait avec un intérêt extrême les opérations militaires, on y répandait sur nos troupes les bruits les plus favorables, tandis que dans la coterie d'Hélène, où les Français étaient en majorité, on prenait note des tentatives faites par Napoléon en faveur de la paix, on niait la vérité des rapports sur la cruauté de l'ennemi, et l'on critiquait à outrance les conseils prématurés de ceux qui parlaient de la nécessité de se transporter à Kazan et d'y installer la cour et les Instituts. La guerre n'avait à leurs yeux qu'un caractère purement démonstratif ; la paix ne pouvait donc se faire attendre, et ils répétaient avec emphase l'axiome de Bilibine, devenu un habitué de la maison d'Hélène (car tout homme intelligent devait l'être ou l'avoir été), que « les questions épineuses ne se tranchaient point par la poudre, mais par ceux qui l'avaient inventée ». On s'y moquait avec esprit, tout en y mettant beaucoup de prudence, de l'exaltation moscovite, arrivée à son apogée durant la visite de l'Empereur à l'ancienne capitale.

Chez Mlle Schérer, au contraire, cet enthousiasme soulevait une admiration fanatique, semblable à celle de Plutarque pour ses héros ! Le prince Basile, qui continuait à occuper les mêmes postes importants, était le chaînon qui reliait ces deux cercles rivaux. Il fréquentait à la fois « ma bonne amie Anna Pavlovna » et « le salon diplomatique de ma fille » : aussi lui arrivait-il souvent, en passant d'un camp à l'autre, de s'embrouiller dans ce qu'il disait, et d'exprimer chez la première les opinions en honneur chez la seconde, et réciproquement. Un jour, peu de temps après le retour de l'Empereur, le prince Basile, qui s'était mis à censurer avec sévérité chez Anna Pavlovna la conduite de Barclay de Tolly, finit par avouer qu'il aurait été très embarrassé, dans le moment actuel, de nommer quelqu'un au poste de général en chef. Un des habitués du salon, connu sous le sobriquet d'un « homme de beaucoup de mérite », raconta qu'il avait vu le matin même le commandant de la milice de Pétersbourg recevant les volontaires dans la chambre des

finances, et se permit d'avancer que c'était peut-être l'homme destiné à satisfaire toutes les exigences.

Anna Pavlovna sourit mélancoliquement, en déclarant que Koutouzow ne faisait que créer des ennuis à l'Empereur.

« Oui, je l'ai dit à l'assemblée de la noblesse, reprit le prince Basile ; je leur ai dit que son élection aux fonctions de commandant de la milice ne plairait pas à Sa Majesté ; mais ils ne m'ont pas écouté ; ils ont la manie de fronder. Et pourquoi ? Parce que nous tenons à singer l'absurde enthousiasme des Moscovites, » ajouta-t-il, en oubliant que ce propos, qui aurait été goûté dans le salon de sa fille, ne pouvait l'être dans celui d'Anna Pavlovna ; il le sentit aussitôt et essaya de réparer sa maladresse.

« Est-il convenable, je vous le demande, que le comte Koutouzow, le plus vieux des généraux russes, siège là-bas en personne ? Il en sera pour sa peine… Et, franchement, peut-on nommer général en chef un homme de mauvaises mœurs, un homme qui ne sait pas se tenir à cheval, et qui s'endort au conseil ? Oserait-on soutenir par hasard qu'il s'est distingué à Bucharest ? Je ne parle pas de ses qualités comme militaire, il y aurait trop à dire là-dessus ; mais comment serait-il possible de choisir dans la situation actuelle un homme impotent et qui n'y voit goutte ? Quel commandant sera-ce là ? Il serait bon tout au plus pour jouer à colin-maillard, car il est complètement aveugle ! »

Personne ne répliqua à cette violente sortie, à laquelle le prince Basile se livrait le 21 juillet, et qui, à cette date, était parfaitement fondée ; mais le 29, quelques jours plus tard, Koutouzow reçut le titre de prince. Cette faveur, qui indiquait peut-être, à la rigueur, le désir qu'on éprouvait, en haut lieu, de s'en débarrasser, n'inquiéta pas le prince Basile, mais elle eut pour effet de le rendre plus prudent dans ses critiques. Le 8 août, un

conseil composé du feld-maréchal Soltykow, d'Araktchéïew, de Viasmitinow, de Lopoukhine et de Kotchoubey, fut réuni pour discuter la marche générale de la campagne. Le conseil décida que l'insuccès devait être attribué à la division du pouvoir, et proposa, après une courte délibération, et malgré le peu de sympathie de l'Empereur pour Koutouzow, d'élever ce dernier au poste de général en chef et de commandant de tout le rayon occupé par les troupes ; la proposition fut acceptée, et la nomination annoncée le soir même.

Le prince Basile se retrouva le lendemain chez Anna Pavlovna avec l'« homme de beaucoup de mérite », qui lui faisait une cour assidue afin d'obtenir par elle la place de curateur d'un institut de jeunes filles. Le prince Basile fit son entrée dans ce salon en véritable triomphateur, et comme si le succès avait couronné ses plus chères espérances : « Eh bien, vous savez la grande nouvelle ! Le prince Koutouzow est maréchal, tous les dissentiments sont finis… j'en suis si heureux ! Enfin voilà un homme ! » ajouta-t-il en lançant un regard sévère sur son auditoire. L'« homme de beaucoup de mérite » ne put s'empêcher, quoiqu'il fût candidat à une place, de rappeler à l'orateur le jugement qu'il avait porté lui-même peu de jours auparavant. C'était une double faute contre la bienséance, car Anna Pavlovna avait également reçu la nouvelle avec de grandes démonstrations de joie.

« Mais, mon prince, dit-il, ne pouvant retenir sa langue et employant les paroles du prince Basile, on le dit aveugle !

– Allons donc, il y voit assez clair, répondit le prince en parlant rapidement de sa voix de basse éraillée, et en toussant à plusieurs reprises (c'était son grand moyen pour faire bonne contenance lorsqu'il se trouvait embarrassé). Il y voit assez clair, vous dis-je, et je me réjouis surtout de ce que l'Empereur lui ait donné, sur les troupes et sur le pays, un pouvoir que jamais aucun général en chef n'a eu jusqu'ici. C'est un second autocrate !

– Dieu le veuille ! » dit en soupirant Anna Pavlovna.

L'« homme de beaucoup de mérite », très novice encore au langage des cours, s'imaginait flatter la vieille fille en défendant son ancienne opinion ; il s'empressa donc d'ajouter :

« On dit que l'Empereur ne l'a investi de ce pouvoir qu'à contre-cœur ! On dit aussi qu'il a rougi comme une demoiselle à laquelle on lirait *Joconde*, en lui disant que le Souverain et la patrie lui décernaient cet honneur.

– Peut-être le cœur n'était-il pas de la partie ? fit observer Anna Pavlovna.

– Pas du tout, pas du tout, s'écria avec chaleur le prince Basile, qui ne permettait plus à personne d'attaquer Koutouzow. C'est impossible, car l'Empereur a toujours su apprécier ses hautes qualités.

– Dieu veuille alors que le prince Koutouzow ait véritablement le pouvoir entre les mains, et qu'il ne permette à personne de lui mettre des bâtons dans les roues, » dit Anna Pavlovna.

Le prince Basile, comprenant aussitôt à qui s'adressait cette allusion, reprit à voix basse :

« Je sais positivement que Koutouzow a posé comme condition *sine qua non* à l'Empereur l'éloignement du césarévitch. Savez-vous ce qu'il lui a dit : « Je ne saurais le punir s'il fait mal, ni le récompenser s'il fait bien. »

– Oh ! c'est un homme bien fin : je connais Koutouzow de longue date.

– On dit même, poursuivit l'« homme de beaucoup de mérite », continuant à faire fausse route, que Son Altesse a solennellement exigé de l'Empereur de ne pas venir séjourner à l'armée. »

À peine eut-il prononcé ces mots, que le prince Basile et Anna Pavlovna, se détournant comme poussés par un même ressort, échangèrent un regard plein de compassion en réponse à cette inconcevable naïveté, et poussèrent un long et profond soupir.

VII

Pendant que ceci se passait à Pétersbourg, les Français, laissant Smolensk derrière eux, avançaient toujours et se rapprochaient de Moscou. M. Thiers, l'historien de Napoléon, cherche, comme les autres, à atténuer les fautes de son héros, en soutenant qu'il avait été amené jusque sous les murs de Moscou contre sa volonté ! Ce serait vrai, si l'on pouvait donner comme cause aux événements de ce monde la volonté d'un seul homme, et nos historiographes auraient alors également raison, en prétendant, de leur côté, que Napoléon a été attiré en avant par l'habileté de nos généraux. En considérant même le passé comme le travail d'incubation des faits qui en sont la conséquence ultérieure, nous en arrivons à découvrir entre eux une certaine connexité qui ne fait que les rendre encore plus confus. Quand un bon joueur d'échecs a perdu une partie et qu'il est intimement convaincu de l'avoir perdue par son fait, il laisse de côté les fautes qu'il a pu commettre pendant le cours de la partie, pour ne rechercher que celle qu'il a faite au début, et qui, en tournant au profit de son adversaire, a causé sa défaite. Le jeu de la guerre, bien autrement compliqué, est influencé par les

conditions du milieu où il s'agite, et, loin d'être dirigé par une volonté unique, il est le produit du frottement et du choc des mille volontés et des mille passions individuelles qui y prennent part.

Napoléon, après avoir quitté Smolensk, tenta, mais en vain, de livrer bataille d'abord à Dorogobouge sur la Viazma, ensuite à Czarevo-Zaïmichtché ; par suite de différentes circonstances, les Russes ne purent l'accepter qu'à Borodino, situé à 112 verstes de Moscou. À Viazma, Napoléon donna l'ordre de marcher droit sur cette ville, la capitale asiatique du grand Empire, la ville sacrée des peuples d'Alexandre ! Moscou, avec ses innombrables églises semblables à des pagodes chinoises, excitait son imagination. Il quitta Viazma monté sur son petit cheval isabelle, accompagné de sa garde, de ses aides de camp, et de ses pages ; Berthier, le major général, resté en arrière pour faire interroger un prisonnier russe par l'interprète Lelorgne d'Ideville, rejoignit peu après son maître, et, le visage rayonnant de joie, arrêta court son cheval devant lui.

« Qu'y a-t-il ? demanda Napoléon.

– Un cosaque qu'on vient de faire prisonnier, Sire, dit que les troupes commandées par Platow se réunissent au gros de l'armée, et que Koutouzow est nommé général en chef !… Ce gaillard est très bavard et paraît fort intelligent. »

Napoléon sourit, fit donner un cheval au cosaque, et se le fit amener, pour avoir le plaisir de le questionner lui-même. Quelques aides de camp partirent au galop pour faire exécuter cet ordre, et, un moment après, le serf de Denissow, celui qu'il avait cédé à Rostow, notre ancienne connaissance Lavrouchka, avec sa figure éveillée et légèrement avinée, en veste de domestique militaire, à cheval sur une selle de cavalerie française, s'approcha de Napoléon, qui le fit marcher à ses côtés, pour l'examiner à son aise.

« Vous êtes un cosaque ? lui demanda-t-il.

– Oui, Votre Noblesse »

« Le cosaque, ignorant en quelle compagnie il se trouvait, car la simplicité de Napoléon n'avait rien qui put révéler à une imagination orientale la présence d'un Souverain, s'entretint avec la plus extrême familiarité des affaires de la guerre actuelle[22] », dit M. Thiers en racontant cet épisode. Lavrouchka était ivre ou à peu près ; n'ayant pas préparé à temps le dîner de son maître le jour précédent, il avait été bel et bien fustigé, et envoyé faire main basse sur la volaille dans un village ; là, s'étant laissé entraîner par le charme de la maraude, il avait été enlevé par les français. Lavrouchka, qui avait vu beaucoup de choses dans sa vie, était une de ces natures effrontées, prêtes à toutes les fourberies imaginables, qui devinent d'instinct les plus mauvaises pensées de leurs maîtres et savent se rendre compte d'un coup d'œil de l'étendue de leur mesquine vanité.

Face à face avec Napoléon, qu'il n'avait pas tardé à reconnaître, il fit tout son possible pour gagner ses bonnes grâces. Sa présence ne l'intimidait pas plus que celle de Rostow, ou du maréchal des logis avec les verges à la main, car, du moment qu'il ne possédait rien, que pouvait-on lui prendre ?

Il lui rapporta, à peu de choses près, ce qui se disait parmi ses camarades ; mais, lorsque Napoléon lui demanda si les Russes croyaient vaincre Bonaparte, il flaira un piège dans cette question, et réfléchit en fronçant les sourcils.

« S'il doit y avoir prochainement une bataille, répondit-il d'un air soupçonneux, alors c'est possible, mais s'il se passe trois jours sans qu'il y en ait, cela traînera en longueur. »

---

[22] En français dans le texte. (*Note du traducteur.*)

Cette phrase sibylline fut ainsi traduite à l'Empereur par Lelorgne d'Ideville : « Si la bataille était donnée avant trois jours, les Français la gagneraient, mais si elle était donnée plus tard, Dieu sait ce qu'il en arriverait. » Napoléon, dont l'humeur était cependant excellente pour le moment, écouta sans sourire cet oracle, et se le fit répéter. Lavrouchka le remarqua, et continua à faire semblant d'ignorer qui il était.

« Nous savons bien que vous avez un certain Napoléon qui a déjà battu tout le monde, mais cela ne lui sera pas aussi facile avec nous ! » dit-il, laissant involontairement échapper cette vanterie patriotique, que l'interprète s'empressa du reste de passer sous silence, en ne traduisant à Sa Majesté que la première partie de la phrase.

« La réponse du jeune cosaque fit sourire son puissant interlocuteur, » dit M. Thiers. Faisant quelques pas en avant, Napoléon s'adressa à Berthier. Il lui exprima le désir d'éprouver sur cet enfant des steppes du Don l'émotion qu'il ressentirait en apprenant qu'il causait avec l'Empereur, avec ce même Empereur qui avait écrit sur les Pyramides son nom victorieux !

On avait à peine achevé de le lui dire, que Lavrouchka, devinant à merveille que Napoléon s'attendait à le voir terrifié, joua aussitôt la stupéfaction : il écarquilla les yeux, prit un air hébété, et donna à sa figure l'expression qui lui était habituelle lorsqu'on le menait recevoir quelques coups de verges en punition de ses fautes. « À peine l'interprète de Napoléon, dit M. Thiers, avait-il parlé, que le cosaque, saisi d'une sorte d'ébahissement, ne proféra plus une parole, et marcha les yeux constamment attachés sur ce conquérant, dont le nom avait pénétré jusqu'à lui à travers les steppes de l'Orient. Toute sa loquacité s'était subitement arrêtée pour faire place à un sentiment d'admiration naïve et silencieuse. Napoléon, après l'avoir récom-

pensé, lui fit donner la liberté « comme à un oiseau qu'on rend aux champs qui l'ont vu naître[23] ».

Sa Majesté continua donc son chemin, rêvant à ce Moscou qui occupait si fort son imagination, tandis que l'« oiseau rendu aux champs qui l'ont vu naître » retournait aux avant-postes : il songeait au récit fantastique qu'il allait débiter à ses camarades, car il n'était pas homme à leur raconter les faits tels qu'ils s'étaient passés, et à leur dire tout simplement la vérité. Il demanda à des cosaques qu'il rencontra sur sa route où était son régiment, qui faisait partie du détachement de Platow, et le soir même il arriva à Jankow, où était le bivouac des siens, juste au moment où Rostow montait à cheval pour aller avec Iline faire une reconnaissance dans les environs. Lavrouchka reçut l'ordre de les suivre.

VIII

La princesse Marie n'était pas à Moscou, à l'abri de tout danger, comme le pensait le prince André.

Lorsque son vieux serviteur revint de Smolensk, le prince se réveilla comme d'une léthargie. Il fit rassembler les miliciens, et écrivit au général en chef pour l'informer qu'il était bien décidé à rester à Lissy-Gory et à le défendre jusqu'à la dernière extrémité, en lui laissant le soin de prendre ou de ne pas prendre les mesures nécessaires pour protéger un endroit « où serait fait prisonnier ou tué un des plus anciens généraux russes » ! Il annonça ensuite solennellement à toute sa maison son intention

[23] En français dans le texte. (*Note du traducteur.*)

de ne pas quitter Lissy-Gory ! Quant à sa fille, elle devait, disait-il, emmener le petit prince à Bogoutcharovo, et il s'occupa immédiatement de son départ et de celui de Dessalles. La princesse Marie, sérieusement effrayée de l'activité fiévreuse qui succédait chez lui à l'apathie des dernières semaines, ne pouvait se décider à le laisser seul, et se permit de lui désobéir pour la première fois de sa vie. Elle refusa de partir, et s'exposa par là à une scène des plus violentes. Son père furieux lui reprocha ses torts imaginaires, l'accabla des reproches les plus sanglants, l'accusa d'avoir empoisonné son existence, de l'avoir brouillé avec son fils, d'avoir fait sur son compte des suppositions abominables, et finit par la renvoyer de son cabinet, en lui disant qu'elle pouvait faire ce qui lui semblerait bon, qu'il ne voulait plus la connaître, et lui défendait de se montrer désormais devant ses yeux. La princesse Marie, heureuse de ne pas avoir été mise de force en voiture, vit dans cette concession la preuve irrécusable de la satisfaction cachée que causait à son père sa résolution de rester auprès de lui. Le lendemain du départ de son petit-fils, le vieux prince revêtit sa grande tenue, et se disposa à aller voir le général en chef. Sa calèche étant avancée, sa fille l'aperçut, tout chamarré de décorations, s'acheminer vers une allée du jardin, pour y passer en revue les paysans et la domesticité qu'il avait armés. Assise à sa fenêtre, elle prêtait une oreille attentive aux ordres qu'il donnait, lorsque tout à coup quelques hommes, la figure bouleversée, se mirent à courir du jardin vers la maison ; s'élançant aussitôt au dehors, elle allait s'engager dans l'allée, lorsqu'elle vit venir à elle une troupe de miliciens, et au milieu d'eux le vieux prince en uniforme, soutenu par eux et laissant traîner ses pieds sans force sur le sable. Elle fit quelques pas, mais les rayons de lumière qui se jouaient sur le groupe, à travers l'épais feuillage des tilleuls, l'empêchèrent d'abord de se rendre compte du changement survenu dans ses traits. En s'approchant davantage, elle en fut profondément saisie : l'expression dure et résolue de sa figure s'était fondue en une expression soumise et humble. À la vue de sa fille, il remua ses lèvres impuissantes, et il s'en échappa quelques sons rauques et inin-

telligibles. On le porta jusque dans son cabinet, et on le déposa sur le divan qui lui avait tout dernièrement encore causé de si folles terreurs.

Le docteur, qu'on alla chercher à la ville voisine, le veilla toute la nuit, et déclara que le côté droit avait été frappé de paralysie. Le séjour à Lissy-Gory devenant de jour en jour plus dangereux, la princesse Marie fit transporter le malade à Bogoutcharovo, et envoya son neveu à Moscou sous la garde de Dessalles.

Le vieux prince passa ainsi trois semaines dans la maison de son fils, toujours dans le même état. Il n'avait plus sa tête : étendu sans mouvement, presque sans vie, il ne cessait de murmurer des mots inarticulés, et l'on ne pouvait parvenir à deviner s'il se rendait compte de ce qui se passait autour de lui. Il souffrait, et s'efforçait évidemment d'exprimer un désir que personne n'arrivait à comprendre. Était-ce une fantaisie de malade, ou l'idée d'un cerveau affaibli ? Voulait-il parler de ses affaires de famille ou de celles du pays ? On l'ignorait.

Le docteur soutenait que cette agitation ne voulait rien dire, et qu'elle provenait de causes purement physiques ; mais la princesse Marie était sûre du contraire, et l'inquiétude que le vieux prince témoignait, quand elle était en sa présence, la confirmait dans cette supposition.

Il n'y avait plus à espérer de le guérir, et il était impossible de le transporter, car on aurait risqué de le voir mourir pendant le trajet. « La fin, la fin elle-même ne serait-elle pas préférable à cet état ? » se disait parfois la princesse Marie. Elle ne le quittait ni jour ni nuit, et, faut-il l'avouer ? elle épiait ses moindres mouvements, non pour y découvrir un symptôme rassurant, mais souvent au contraire pour y surprendre quelque signe avant-coureur d'une mort prochaine. Ce qui était encore plus terrible, et ce qu'elle ne pouvait se dissimuler à elle-même, c'est

que, depuis la maladie de son père, toutes ses aspirations intimes, toutes ses espérances, oubliées depuis tant d'années, s'étaient tout à coup réveillées en elle : le rêve d'une vie indépendante, pleine de joies nouvelles et affranchie du joug de la tyrannie paternelle, la possibilité d'aimer et de jouir enfin du bonheur conjugal, se représentaient constamment à son imagination comme autant de tentations du démon. Malgré ses efforts pour les chasser loin d'elle, elle y revenait sans cesse et se surprenait souvent à rêver et à combiner le plan de sa nouvelle existence, quand « lui » ne serait plus là ! Pour repousser la séduction de ces pensées, elle avait recours à la prière : S'agenouillant et fixant les yeux sur les images saintes, elle priait, mais sans ferveur et sans foi. Elle se sentait emportée par un autre courant, le courant de la vie active, difficile mais libre, en contraste complet avec l'atmosphère morale qui l'avait entourée et emprisonnée jusqu'à ce jour. La prière avait été alors son unique consolation ; aujourd'hui, elle se sentait sollicitée par les soucis de la vie matérielle. Il n'était pas non plus sans danger de demeurer plus longtemps à Bogoutcharovo ; les Français approchaient, et déjà une propriété voisine venait d'être dévastée par les maraudeurs.

Le docteur insistait pour que l'on transportât le malade ; le maréchal de noblesse envoya un de ses fonctionnaires pour engager la princesse Marie à partir promptement ; l'ispravnik arriva en personne lui annoncer la présence des troupes françaises à quarante verstes : « les villages avaient déjà reçu, disait-il, les proclamations ennemies, et il ne répondait de rien si elle ne partait immédiatement. »

Elle s'y décida enfin, et fixa son départ au 15 septembre ; les préparatifs et les ordres à donner l'occupèrent toute la journée du 14, mais elle passa la nuit suivante, comme d'habitude, sans se déshabiller, dans la chambre contiguë à celle de son père. Ne pouvant dormir, elle s'approcha plus d'une fois de la porte pour écouter, et elle l'entendait souvent geindre et se

plaindre tout bas, pendant que Tikhone et le docteur le soulevaient et le changeaient de position. Elle aurait voulu entrer chez lui, mais la crainte l'en empêchait ; elle savait par expérience combien tout signe de terreur était désagréable à son père, qui se détournait chaque fois qu'il rencontrait son regard effaré involontairement fixé sur lui ; elle savait que son apparition, la nuit, à une heure inusitée, lui causerait une violente irritation !… Et jamais cependant il ne lui avait inspiré autant de compassion. Un revirement s'était opéré en elle : elle redoutait maintenant de le perdre, et, en repassant dans sa mémoire les longues années de leur vie commune, elle découvrait dans chacun de ses actes une preuve de son affection pour elle. Si la perspective de sa future existence se glissait au milieu de son attendrissement rétrospectif, elle la chassait bien vite avec horreur comme une obsession du mauvais esprit ; enfin, n'entendant plus de bruit chez le malade, elle s'endormit, épuisée, vers le matin, et ne se réveilla que fort tard.

La netteté de perception qui accompagne habituellement le réveil lui démontra clairement alors quelle était sa préoccupation constante, et, prêtant l'oreille et n'entendant derrière la porte que le même murmure, elle se dit avec un soupir de fatigue :

« C'est donc toujours la même chose !… Mais qu'est-ce donc que je désire, qu'est-ce donc qui doit arriver ? Sa mort ? » s'écria-t-elle avec dégoût à cette pensée involontaire. Se levant à la hâte, elle s'habilla, fit sa prière et sortit sur le perron : on mettait les chevaux à la voiture, et l'on y emballait les derniers effets.

Le temps était doux et couvert ; le docteur s'approcha de la princesse.

« Il a l'air un peu mieux ce matin, lui dit-il. Je vous cherchais : il est possible de le comprendre un peu, il a la tête assez fraîche. Venez, il vous demande. »

Elle pâlit et s'appuya contre le chambranle de la porte… Son cœur battit avec violence ; rien qu'à l'idée de le voir, de lui parler, lorsque son âme était remplie de pensées coupables, elle éprouvait une joie mêlée de douleur et d'angoisse.

« Allons, » répéta le docteur.

Elle le suivit et s'approcha du lit de son père. Le malade était couché sur le dos et soutenu par des oreillers ; ses mains amaigries et osseuses, couvertes d'un réseau de veines bleuâtres et noueuses, étaient posées devant lui sur la couverture ; l'œil gauche fixe, l'œil droit tiré et hagard, les lèvres et les sourcils immobiles, il avait la figure singulièrement ridée, et son apparence desséchée et malingre inspirait une pitié profonde. La princesse Marie s'approcha de lui et lui baisa la main ; la main gauche de son père serra aussitôt la sienne…, on voyait qu'il l'attendait. Il répéta ce mouvement, tandis que ses sourcils et ses lèvres se contractaient avec impatience.

Elle le regarda effrayée… Que désirait-il ? Elle se plaça de façon qu'il pût l'apercevoir de son œil gauche… Il se tranquillisa aussitôt, et fit des efforts surhumains pour parler ; la langue remua cette fois, des sons inarticulés se firent entendre, et enfin il prononça quelques mots, lentement, timidement, sans cesser de regarder sa fille d'un air suppliant et craintif… Il avait si grand'peur de n'être pas compris ! La difficulté presque comique qu'il éprouvait à parler força la princesse Marie à baisser les yeux pour lui dérober la vue des sanglots qu'elle avait peine à réprimer. Il répéta à différentes reprises les mêmes syllabes, mais elle ne parvenait pas à en saisir le sens. Le docteur crut enfin comprendre qu'il demandait si elle avait peur, mais à cette

supposition, émise à haute voix, le malade secoua négativement la tête.

« Il veut dire que c'est son âme qui souffre ! » s'écria la princesse Marie, et son père, répondant à ce cri par un signe affirmatif, lui serra la main, et l'appliqua sur sa poitrine à différents endroits, comme s'il cherchait une meilleure place.

– Je pense toujours à toi, » dit-il presque distinctement, satisfait d'avoir été compris, et, passant son autre main sur les cheveux de sa fille, qui inclina la tête afin de lui cacher ses larmes : « Je t'ai appelée toute la nuit, murmura-t-il.

– Si j'avais su, répondit-elle… Je craignais de venir. »

Il lui serra la main.

« Tu ne dormais donc pas ?

– Non, » répondit-elle en faisant un signe de tête négatif. Subissant malgré elle l'influence du malade, elle essayait de parler comme lui, et paraissait éprouver la même difficulté à exprimer sa pensée.

– Ma petite âme, murmura-t-il, ou ma petite amie ! » La princesse Marie ne put saisir au juste l'expression dont il s'était servi, mais son regard lui disait bien qu'il venait d'employer une expression affectueuse et tendre, ce qui ne lui arrivait jamais. « Pourquoi n'es-tu pas venue ?

– Et moi, moi qui souhaitais sa mort ! se disait la pauvre fille.

– Merci, ma fille, mon amie, merci ! pour tout, pardonne-moi… merci ! » Et deux larmes brûlantes jaillirent de ses yeux… « Appelez Andrioucha ! dit-il tout à coup d'un air égaré…

– J’ai reçu une lettre de lui, » répondit la princesse Marie.

Il la regarda avec surprise.

« Où donc est-il ?

– À l’armée, mon père, à Smolensk ! »

Longtemps il garda le silence, les paupières closes, puis il les releva et fit un signe affirmatif, comme pour dire à sa fille qu’il avait enfin retrouvé la mémoire, et qu’il se souvenait de tout.

« Oui, dit-il lentement et distinctement, la Russie est perdue, ils l’ont perdue ! » Et il sanglota.

S’apaisant et refermant les yeux, il fit de la main un léger mouvement dont Tikhone devina le sens, car il lui essuya ses larmes, pendant qu’il prononçait de nouveau quelques mots confus. S’agissait-il de la Russie, de son fils, de son petit-fils, ou de sa fille ? Nul n’aurait pu le dire. Une heureuse inspiration éclaira Tikhone : il avait deviné !

« Va mettre ta robe blanche, je l’aime…

– C’est cela ! » dit-il en se tournant vers la princesse Marie. À ces paroles, elle se prit à pleurer avec une telle violence, que le docteur l’emmena hors de la chambre jusque sur le balcon, pour lui donner le temps de maîtriser son émotion et de terminer ses préparatifs de départ. Le vieux prince continua à parler de son fils, de la guerre, de l’Empereur, et, fronçant les sourcils d’un air irrité, il élevait de plus en plus sa voix enrouée, lorsque soudain il fut frappé d’un second et dernier coup de paralysie.

Le temps s'était éclairci, le soleil brillait dans toute sa splendeur, mais la princesse Marie, arrêtée sur le balcon, ne se rendait compte de rien, ne pensait à rien et n'éprouvait qu'une chose, un redoublement de tendresse pour son père, elle ne l'avait jamais autant aimé qu'en ce moment-là. Elle descendit les marches du perron et marcha vivement vers l'étang, en passant par l'allée de tilleuls nouvellement plantée par son frère.

« Oui, j'ai souhaité sa mort, disait-elle tout haut dans son émotion. J'ai désiré voir finir cela plus vite, pour me reposer… Mais à quoi me servira ce repos, lorsqu'il ne sera plus ? » Elle fit le tour du jardin, se retrouva devant la maison, et vit alors venir à elle, en compagnie d'un inconnu, Mlle Bourrienne, qui avait déclaré ne pas vouloir quitter Bogoutcharovo. C'était le maréchal de la noblesse du district, qui arrivait tout exprès pour représenter à la princesse Marie l'urgence du départ. Elle l'écouta sans l'entendre, l'invita à la suivre dans la salle à manger, lui proposa de déjeuner et le fit asseoir à côté d'elle. Au bout d'une seconde, elle se leva, agitée et inquiète, s'excusa auprès de son hôte et se dirigea vers l'appartement de son père ; le docteur parut sur le seuil de la porte.

« Vous ne pouvez pas entrer, princesse : allez-vous-en, allez ! » lui dit-il avec autorité.

Elle retourna au jardin, et alla s'asseoir sur le bord même de l'étang… On ne pouvait pas l'apercevoir de la maison. Jamais elle ne sut combien de temps elle y était restée. Tout à coup, un bruit de pas qui couraient sur le chemin sablé la tira brusquement de sa rêverie : c'était Douniacha, sa femme de chambre, qu'on avait envoyée à sa recherche, et qui s'arrêta, effarée, à sa vue.

« Venez, princesse !… le prince…

– J’y vais, j’y vais ! reprit la princesse Marie, qui, sans lui donner le temps d’achever sa phrase, courut vers la maison.

– Princesse, lui dit le docteur, qui l’attendait à l’entrée, la volonté de Dieu s’est accomplie !… Résignez-vous !

– Ce n’est pas vrai, laissez-moi ! » s’écria-t-elle avec une poignante angoisse.

Le docteur chercha à la retenir, mais elle le repoussa et passa outre.

« Pourquoi m’arrêtent-ils tous, pourquoi ces figures terrifiées ? se disait-elle… Je n’ai besoin de personne, que font-ils là ? »

Elle ouvrit la porte de la chambre de son père ; la lumière y entrait maintenant à flots, tandis qu’on y avait toujours maintenu une demi-obscurité ; elle éprouva une terreur indicible. La vieille bonne et quelques femmes entouraient le lit ; elles reculèrent à sa vue, et lui laissèrent voir, en s’écartant, la figure sévère mais calme du mort… Elle resta clouée sur le seuil.

« Non, il n’est pas mort, c’est impossible ! » se dit-elle.

Dominant sa terreur, elle approcha de la couche funèbre, et posa ses lèvres sur la joue de son père ; mais à ce contact elle tressaillit et se rejeta en arrière : toute la tendresse qu’elle venait de ressentir s’évanouit pour faire place à un sentiment d’horreur et de crainte causé par ce qu’elle voyait devant elle.

« Il n’est plus, il n’est plus, et à sa place quelque chose d’horrible, un mystère effrayant qui me glace et me repousse, murmurait la pauvre fille… Et, se cachant la figure dans les mains, elle tomba évanouie dans les bras du docteur qui l’avait suivie.

Les femmes s'acquittèrent, en présence de Tikhone et du docteur, du soin de laver le corps ; elles lui bandèrent la mâchoire, pour l'empêcher, en se raidissant, de laisser la bouche ouverte, et attachèrent les pieds, pour les empêcher de s'écarter. Ensuite, elles le revêtirent de son uniforme orné de décorations, et le couchèrent sur une petite table. Tout fut exécuté selon l'usage, le cercueil se trouva prêt le soir comme par enchantement : on le recouvrit du drap mortuaire ; des cierges furent placés autour, on éparpilla du genièvre sur le plancher, et le lecteur commença à psalmodier des Psaumes. Beaucoup de gens de la localité, des étrangers même, entouraient le cercueil ; semblables aux chevaux qui frémissent et se cabrent à la vue d'un cheval mort, – car eux aussi avaient peur, – le maréchal de noblesse, le starosta du village, les femmes de la maison et du dehors, les yeux avidement fixés sur le corps, la terreur peinte sur le visage, se signaient avant de baiser la main froide et raidie du vieux prince.

IX

Bogoutcharovo n'avait jamais été dans les bonnes grâces de son vieux maître ; les paysans de cette terre différaient de ceux de Lissy-Gory par leur langage, leur costume et leurs mœurs : ils se disaient habitants de la steppe. Le prince rendait justice à leur assiduité au travail, et les faisait souvent venir à Lissy-Gory pour moissonner, pour creuser un étang ou un fossé ; mais il ne les aimait pas, à cause de leur sauvagerie.

Le séjour du prince André parmi eux, ses réformes, ses hôpitaux, ses écoles, la réduction de la redevance, au lieu de les

adoucir, n'avaient fait au contraire qu'accentuer davantage ce que leur maître appelait le trait saillant de leur caractère, la sauvagerie. Les bruits les plus étranges trouvaient toujours créance parmi eux : tantôt on y racontait que toute leur population allait être inscrite dans les rangs des cosaques, qu'on allait la faire passer à une nouvelle religion ; tantôt, revenant sur le serment prêté à Paul Ier en 1797, on y parlait de la liberté qu'il leur aurait donnée, et que les seigneurs avaient reprise, ou bien encore on attendait le retour de Pierre III, qui reviendrait régner dans sept ans. Tous alors deviendraient libres, tout alors serait permis et tellement simplifié qu'il n'y aurait plus aucune loi. Aussi, la guerre avec Bonaparte et l'invasion ennemie s'étaient-elles alliées dans leur imagination à leurs vagues et confuses notions sur l'Antéchrist, sur la fin du monde et sur la liberté sans entraves.

Dans les environs de Bogoutcharovo, il y avait quelques grands villages appartenant à des particuliers et à la couronne, mais les particuliers vivaient peu sur leurs terres ; il s'y trouvait aussi fort peu de domestiques serfs (dvorovoï) et de gens sachant lire et écrire, de sorte que parmi ces paysans les courants mystérieux de la vie nationale et populaire, dont les sources restent si souvent des mystères pour les contemporains, prenaient une force et une intensité particulières. Ainsi, par exemple, une vingtaine d'années auparavant, les paysans de Bogoutcharovo, entraînés par ceux des districts voisins, avaient émigré en masse, comme un véritable passage d'oiseaux, allant du côté du Sud-Est vers certains fleuves imaginaires, dont les eaux, disait-on, étaient constamment chaudes. Des centaines de familles vendirent tout ce qu'elles possédaient et quittèrent leurs foyers en caravanes ; les uns se rachetèrent, les autres s'enfuirent en secret. Beaucoup de ces malheureux furent sévèrement punis et envoyés en Sibérie, d'autres périrent de faim et de froid en route, le reste revint à Bogoutcharovo, et le mouvement se calma peu à peu, de même qu'il avait commencé sans cause apparente. Dans ce moment, un courant d'idées analogue continuait

à sourdre parmi les paysans ; et, pour peu que l'on fût en relations journalières avec le peuple, il était facile de constater en 1812 qu'il était profondément travaillé par ces influences mystérieuses, et qu'elles n'attendaient, pour se faire jour avec une nouvelle violence, qu'une occasion favorable.

Alpatitch, installé à Bogoutcharovo peu de jours avant la mort du vieux prince, remarqua une certaine agitation parmi les paysans, dont la manière d'agir formait un saisissant contraste avec celle de leurs frères de Lissy-Gory, dont ils n'étaient cependant séparés que par une distance de soixante verstes. Tandis que dans ce dernier endroit les paysans abandonnaient leurs foyers, en les laissant à la merci des cosaques pillards, ici ils restaient sur place et entretenaient des relations avec les Français, dont certaines proclamations circulaient parmi eux. Le vieil intendant avait appris, par des domestiques dévoués, qu'un nommé Karp, fort influent dans la commune, et qui venait de conduire un convoi de la couronne, racontait à ses amis que les cosaques détruisaient les villages désertés par les habitants, mais que les Français les respectaient. Il savait aussi qu'un autre paysan avait apporté du bourg voisin la proclamation d'un général français, où il était dit qu'il ne serait fait aucun mal à quiconque resterait chez lui, qu'on payerait argent comptant tout ce que l'on achèterait ; et à l'appui de cette nouvelle il montrait les cent roubles-papier qu'il venait de toucher pour son foin ; il ne savait pas que les assignats étaient faux.

Enfin, et c'était là le plus important, Alpatitch apprit que, le matin même du jour où il avait ordonné au starosta de réclamer des chevaux et des charrettes pour le transport des effets de la princesse Marie, les paysans, assemblés en conseil, avaient décidé de ne pas obéir à cet ordre et de ne pas quitter le village. Il n'y avait pourtant pas de temps à perdre : le maréchal de noblesse, venu tout exprès à Bogoutcharovo, avait insisté sur le départ immédiat de la princesse Marie, en disant qu'il ne répondait plus de sa sécurité au delà du lendemain 16 août, et,

malgré sa promesse de revenir assister à l'enterrement du prince, il en fut empêché par suite d'un mouvement subit des Français, qui ne lui laissa que le temps d'emmener sa famille et ses effets les plus précieux.

Le starosta Drone, que son défunt maître appelait Dronouchka, administrait depuis tantôt trente ans la commune de Bogoutcharovo. C'était un de ces hercules au moral comme au physique, qui, une fois hommes faits, vivent jusqu'à soixante-dix ans sans un cheveu blanc, sans une dent de moins, aussi forts et aussi vigoureux qu'ils l'étaient à trente.

Drone fut appelé aux fonctions de starosta bourgmestre peu après l'émigration vers les « Eaux chaudes », à laquelle il avait pris part comme les autres, et il remplissait cette fonction, d'une façon, irréprochable depuis vingt-trois ans. Les paysans le craignaient plus que leur maître, qui le respectait et l'appelait en plaisantant « le ministre ». Jamais Drone n'avait été ni malade ni ivre ; jamais non plus, malgré les travaux les plus pénibles, et les nuits passées quelquefois sans sommeil, il ne paraissait fatigué, et, bien qu'il ne sût ni lire ni écrire, jamais il ne s'était trompé ni dans ses comptes, ni dans le nombre des pouds de farine qu'il portait sur d'énormes chariots pour les vendre à la ville voisine, ni dans la quantité de gerbes de blé que donnait chacune des dessiatines[24] des champs de Bogoutcharovo. Ce même Drone reçut donc d'Alpatitch l'ordre de fournir douze chevaux pour les équipages de la princesse Marie, et dix-huit charrettes attelées pour le transport des bagages. Quoique les redevances se payassent en argent, l'exécution de cet ordre ne devait pas, selon Alpatitch, rencontrer la moindre difficulté, car on comptait dans le village 230 ménages, pour la plupart fort à leur aise. Drone baissa néanmoins les yeux, sans rien dire, en recevant ces instructions, qu'Alpatitch compléta, en lui indi-

---

[24] Une dessiatine vaut 1 hectare 092. (*Note du traducteur.*)

quant les paysans auxquels il pourrait demander des chevaux et des charrettes.

Le starosta lui répondit alors que les chevaux de ces paysans étaient en course. L'intendant en nomma d'autres.

« Ceux-là n'en ont plus, ils sont loués à la couronne, répondit Drone ; quant au reste, ils sont épuisés de fatigue, et la mauvaise nourriture en a fait mourir beaucoup ; il est donc impossible d'en réunir un nombre suffisant, non seulement pour les bagages, mais même pour les voitures. »

Alpatitch, surpris, regarda Drone avec attention. Si Drone était un modèle de starosta bourgmestre, de son côté Alpatitch était un régisseur hors ligne ; il comprit donc aussitôt que ces réponses n'exprimaient pas les dispositions personnelles de Drone, mais celles de la commune, qui subissait l'entraînement d'un nouveau courant d'idées. Il n'ignorait pas non plus que les paysans détestaient Drone le richard et qu'au fond celui-ci hésitait entre les deux camps, le propriétaire et les paysans ; il en voyait un signe certain dans l'indécision de son regard. S'approchant avec impatience de son subordonné :

« Écoute, Drone, lui dit-il, assez de sornettes comme ça ! Son Excellence le prince André Nicolaïévitch m'a ordonné de vous faire tous partir, afin que vous ne pactisiez pas avec l'ennemi ; il y a même là-dessus un ordre du Tsar : Celui qui reste avec l'ennemi est un traître… Tu entends ?

– J'entends, » repartit Drone sans lever les yeux.

Alpatitch ne se contenta pas de cette réponse :

« Drone, Drone, ça ira mal ! ajouta-t-il en secouant la tête. Crois-moi, ne t'entête pas… Je vois clair en toi, je vois même, tu le sais, à trois archines de profondeur sous tes pieds ! » Alors,

tirant sa main de son gilet, il indiqua le plancher d'un geste théâtral. Drone le regarda de côté avec une certaine émotion, mais reporta aussitôt ses yeux sur le plancher. « Laisse là ces folies : dis-leur de lever le camp, et de se mettre en route pour Moscou… Que les charrettes soient également prêtes demain pour la princesse… Et toi, ne va pas à l'assemblée, tu entends ? «

Drone se jeta à ses genoux.

« Jakow Alpatitch, au nom du Seigneur, reprends-moi les clefs !

– Je t'ordonne, reprit sévèrement Alpatitch, de renoncer à ton projet ; je vois clair, tu sais, sous tes pieds !… »

Il savait que son habileté à élever les abeilles, sa connaissance du moment précis pour les semailles de l'avoine, et ses vingt années, de service auprès du vieux prince, lui avaient acquis la réputation de sorcier.

Drone se leva et essaya de parler, mais Alpatitch l'arrêta.

« Voyons, que vous a-t-il donc poussé dans la cervelle ? Hein ? Que vous êtes-vous imaginé ?

– Mais que ferai-je avec le peuple ? reprit Drone : il n'entend pas raison, je leur ai dit à tous que…

– Boivent-ils ? demanda brusquement le régisseur.

– Ils sont intraitables, Jakow Alpatitch : ils ont défoncé une seconde tonne.

– Eh bien, écoute : j'irai trouver l'ispravnik, et toi, va leur dire qu'ils ne pensent plus à toutes ces sottises et qu'ils fournissent les charrettes.

– C’est bien ! » répondit Drone.

Jakow Alpatitch n’insista plus : il avait trop longtemps gouverné tout ce monde-là pour ignorer que le meilleur moyen était encore de ne pas admettre la possibilité d’une résistance. Il eut donc l’air de se contenter de la soumission apparente de Drone mais il s’apprêta, sans rien dire, à aller requérir la force publique.

Le soir venu, pas de charrettes ! Une bruyante assemblée, réunie devant le cabaret du village, avait décidé de n’en pas livrer et d’envoyer tous les chevaux dans la forêt ! Alpatitch donna alors l’ordre de décharger les voitures qui avaient amené son bagage de Lissy-Gory, de tenir prêts ses chevaux pour la princesse Marie, et partit en toute hâte pour rendre compte aux autorités de ce qui se passait.

X

La princesse Marie, retirée chez elle après l’enterrement de son père, n’y avait encore admis personne, lorsque sa femme de chambre vint lui dire, à travers la porte, qu’Alpatitch demandait ses ordres relativement au départ. (Ceci se passait avant sa conversation avec Drone le bourgmestre.) Étendue sur son divan, brisée par la douleur, elle lui répondit qu’elle ne comptait, ni aujourd’hui ni jamais, quitter Bogoutcharovo, et qu’elle demandait à être laissée en paix.

Couchée tout de son long, le visage tourné vers la muraille, elle passait et repassait ses doigts sur le coussin de cuir qui soutenait sa tête, et en comptait machinalement les boutons, pen-

dant que ses pensées flottantes et confuses revenaient constamment aux mêmes sujets, à la mort, à l'irrévocabilité des décrets de Dieu, à l'iniquité de son âme, à cette iniquité dont elle avait eu conscience pendant la maladie de son père, et qui l'empêchait de prier… Elle resta longtemps ainsi.

Sa chambre, orientée vers le Sud, recevait les rayons obliques du soleil couchant. Pénétrant par les fenêtres, ils l'éclairèrent tout à coup, illuminèrent le coin du coussin qu'elle regardait fixement, et ses pensées changèrent soudain de cours : elle se leva machinalement, lissa ses cheveux, et s'approcha de la croisée, en aspirant instinctivement la fraîche brise de cette belle soirée.

« Tu peux donc à présent jouir en paix de la beauté du ciel ? se dit-elle. « Il » n'est plus, personne ne t'en empêchera désormais ! » Et, se laissant tomber sur une chaise, elle posa sa tête sur l'appui de la fenêtre.

Quelqu'un l'appela de nouveau en ce moment d'une voix affectueuse ; elle se retourna, et vit Mlle Bourrienne en robe noire bordée de pleureuses, qui, s'approchant doucement, l'embrassa et fondit en larmes. La princesse Marie se souvint aussitôt de son inimitié passée, de la jalousie qu'elle lui avait inspirée, du changement qui s'était opéré en « *lui* » dans ces derniers temps où il n'avait plus souffert la présence de la jeune Française… « N'était-ce pas là une preuve évidente de l'injustice de mes soupçons ? Est-ce à moi, à moi qui ai souhaité sa mort, à juger mon prochain ? » pensa-t-elle en se retraçant vivement la pénible situation de sa compagne, traitée par elle avec une froideur marquée, dépendante de ses bontés, et obligée de vivre sous un toit étranger. La pitié l'emporta, et, levant sur elle un regard timide, elle lui tendit la main. Mlle Bourrienne la saisit, la baisa en pleurant et l'entretint de la grande douleur qui venait de les frapper toutes les deux. « L'autorisation qu'elle voulait bien lui accorder de la partager avec elle, l'oubli de leurs diffé-

rends devant ce malheur commun, serait sa seule consolation !… Elle avait la conscience pure… et là-haut, « il » rendait sûrement justice à son affection et à sa reconnaissance ! » La princesse Marie écoutait avec plaisir le son de sa voix, et la regardait de temps en temps, mais sans prêter grande attention à ses paroles.

« Chère princesse, poursuivit Mlle Bourrienne, je comprends que vous n'ayez pu, et ne puissiez encore songer à vous-même ; aussi mon dévouement m'oblige-t-il à le faire pour vous… Alpatitch vous a-t-il parlé de votre départ ? »

La princesse Marie ne répondit pas : le vague de ses pensées l'empêchait de comprendre de quoi il s'agissait et qui devait partir. « Un départ ? Pourquoi ? Que m'importe à présent ? » se disait-elle.

« Vous ne savez peut-être pas, chère Marie, reprit Mlle Bourrienne, que notre situation est dangereuse, que nous sommes entourées par les Français… Si nous partions, nous serions infailliblement arrêtées, et Dieu seul sait … » La princesse Marie la regarda stupéfaite.

« Ah ! si on savait combien tout cela m'est indiffèrent… Je ne m'éloignerai pas de « lui »… Parlez-en donc avec Alpatitch, quant à moi je ne veux rien.

– Nous en avons causé, il espère pouvoir nous faire partir demain, mais à mon avis il vaudrait mieux rester où nous sommes, tomber entre les mains des soldats ou des paysans révoltés serait affreux ! « Et Mlle Bourrienne tira de sa poche une proclamation du général Rameau, qui engageait les habitants à ne pas quitter leurs demeures, et leur promettait dans ce cas la protection des autorités françaises.

« Il serait préférable, je pense, de nous adresser directement à ce général, car il nous témoignera tout le respect possible. »

La princesse Marie parcourut la feuille, et son visage tressaillit convulsivement.

« De qui la tenez-vous ? dit-elle.

– On aura probablement su que j'étais Française, » reprit Mlle Bourrienne en rougissant.

La princesse Marie quitta la chambre sans mot dire, passa dans le cabinet de son frère, et y appela Douniacha.

« Envoie-moi, je t'en prie, lui dit-elle, Alpatitch ou Drone, n'importe qui, et dis à Amalia Karlovna que je veux être seule ! Il faut partir, partir au plus vite ! » s'écria-t-elle, épouvantée à l'idée de tomber entre les mains des Français.

Que dirait le prince André si cela arrivait ! À l'idée de demander, elle, la fille du prince Nicolas Bolkonsky, la protection du général Rameau, et de devenir son obligée, elle eut un frisson d'horreur : dans sa fierté révoltée, elle rougissait et pâlissait de colère tour à tour. Son imagination lui dépeignait l'humiliation qu'elle aurait à subir : « Les Français s'installeront ici, dans cette maison, ils s'empareront de cette pièce, ils fouilleront ses lettres pour s'amuser, Mlle Bourrienne leur fera les honneurs de Bogoutcharovo, et moi on me laissera par charité un petit coin !... Les soldats profaneront la tombe toute fraîche de mon père, pour voler ses croix et ses décorations... Je les entendrai se vanter de leurs victoires sur les Russes, je les verrai témoigner à ma douleur une fausse sympathie. » Voilà ce que pensait la princesse Marie en adoptant instinctivement dans cette circonstance les opinions et les sentiments de son frère et de son père ; car n'était-elle pas leur représentant, et ne devait-elle pas se

conduire comme ils se seraient conduits eux-mêmes ? Comme elle cherchait à se rendre un compte exact de sa situation, les exigences de la vie, la nécessité, le désir même de vivre, qu'elle croyait à jamais éteint en elle par la mort de son père, l'envahirent soudain avec une violence toute nouvelle.

Émue, agitée, elle appelait et questionnait tour à tour le vieux Tikhone, l'architecte et Drone, mais personne ne savait si Mlle Bourrienne avait dit vrai au sujet du voisinage des Français. L'architecte, à moitié endormi, se borna à sourire et à répondre vaguement sans exprimer son opinion, selon l'habitude qu'il avait prise pendant les quinze années passées au service du vieux prince. La figure épuisée et fatiguée de Tikhone portait l'empreinte d'une douleur profonde ; il répondit, avec une obéissance passive, à toutes les questions de la princesse Marie, dont la vue redoublait son chagrin. Enfin Drone entra dans l'appartement, et, la saluant jusqu'à terre, s'arrêta sur le seuil de la porte.

« Dronouchka… » lui dit-elle, en s'adressant à lui comme à un vieil et fidèle ami, car n'était-ce pas ce bon Dronouchka qui, lorsqu'elle était encore enfant, lui rapportait son pain d'épice chaque fois qu'il allait à la foire de Viazma, et le lui remettait en souriant… « Dronouchka, aujourd'hui, après le malheur qui… » Elle s'arrêta suffoquée par l'émotion.

« Nous marchons tous sous l'égide de Dieu, dit Drone avec un soupir.

– Dronouchka, reprit-elle avec effort, Alpatitch est absent, je n'ai personne à qui m'adresser, dis-moi, est-ce vrai, on m'assure que je ne puis pas partir ?

– Pourquoi ne partirais-tu pas, Excellence ?… On peut toujours partir !

– On m'a assuré qu'il y avait du danger à le faire, à cause de l'ennemi, et moi, mon ami, je ne sais rien, je ne comprends rien, je suis seule… et cependant je tiens à quitter Bogoutcharovo sans retard, cette nuit ou demain au petit jour. »

Drone garda le silence, et lui lança un regard à la dérobée.

« Il n'y a pas de chevaux, je l'ai dit tantôt à Jakow Alpatitch.

– Pourquoi n'y en a-t-il pas ?

– C'est Dieu qui nous punit. Les uns ont été enlevés par les troupes, les autres sont morts, c'est une mauvaise année… Et ce n'est rien encore que les chevaux, pourvu que nous ne crevions pas de faim !… On reste parfois trois jours sans manger. On n'a plus rien, on est ruiné !

– Les paysans sont ruinés ?… Ils n'ont plus de blé ? demanda la princesse Marie, qui l'écoutait avec surprise.

– Il n'y a plus qu'à mourir de faim, reprit Drone : quant à des charrettes, il n'y en a pas.

– Mais pourquoi ne pas m'en avoir prévenue, Dronouchka ? Ne peut-on les secourir ? Je ferai mon possible… »

Il lui paraissait si étrange de se dire qu'au moment où son cœur débordait de douleur, il y avait des gens pauvres et des gens riches vivant côte à côte, et que les riches ne secouraient pas les pauvres ! Elle savait confusément qu'il y avait toujours du blé en réserve, et que l'on distribuait parfois ce blé aux paysans ; elle savait aussi que ni son frère ni son père ne l'auraient refusé à leurs serfs, et elle était prête à prendre sur elle la responsabilité de cette décision :

« Nous avons ici, n'est-ce pas, du blé appartenant au maître, à mon frère ? poursuivit-elle, désireuse de connaître le véritable état des choses.

– Le blé du maître est intact, reprit Drone avec orgueil : le prince avait défendu de le vendre.

– Si c'est ainsi, donne aux paysans ce qu'il leur faut, je t'y autorise au nom de mon frère. » Drone soupira pour toute réponse. « Donne-le-leur tout s'il le faut, et dis-leur, au nom de mon frère, que ce qui est à nous est à eux. Nous n'épargnerons rien pour les aider, dis-le-leur. »

Drone l'avait regardée sans mot dire.

« Au nom de Dieu, relève-moi de mon emploi, notre petite mère, s'écria-t-il enfin. Ordonne-moi de rendre les clefs, j'ai servi honnêtement pendant vingt-trois ans… Reprends les clefs, je t'en supplie ! »

La princesse Marie, étonnée, ne comprenant rien à sa requête, l'assura que jamais elle n'avait douté de sa fidélité, qu'elle ferait tout son possible pour lui et les paysans, et le congédia sur cette promesse.

XI

Une heure plus tard, Douniacha vint dire à sa maîtresse que Drone était revenu annoncer que les paysans, rassemblés par lui sur l'ordre de la princesse, attendaient sa venue.

« Mais je ne les ai jamais appelés ! dit la princesse Marie interdite : j'ai simplement commandé à Drone de leur distribuer le blé.

– Mais alors, princesse, notre mère, renvoyez-les sans leur parler. Ils vous trompent, voilà tout, dit Douniacha ; lorsque Jakow Alpatitch reviendra, nous partirons tout tranquillement, mais ne vous montrez pas, au nom du ciel !...

– Ils me trompent, dis-tu ?

– J'en suis sûre. Suivez mon conseil. Demandez à la vieille bonne, elle vous le dira aussi : ils ne veulent pas quitter Bogoutcharovo, c'est leur idée !

– C'est toi qui te trompes, tu as mal compris… Fais entrer Drone. »

Drone confirma les paroles de Douniacha : les paysans avaient été rassemblés sur l'ordre de la princesse.

« Mais, Drone, je n'ai jamais donné cet ordre : je t'ai prié de faire une distribution de blé, rien de plus. »

Drone soupira sans répondre.

« Ils s'en iront si vous le voulez, dit-il avec hésitation.

– Non, non, j'irai moi-même m'expliquer avec eux… » Et la princesse Marie descendit les degrés du perron, malgré les supplications de Douniacha et de la vieille bonne, qui la suivirent de loin avec l'architecte : « Ils s'imaginent sans doute que je leur offre du blé en échange de leur consentement à rester ici, et que, moi, je vais partir et les livrer aux Français ? se disait-elle, chemin faisant. Je leur annoncerai au contraire qu'ils trouveront des maisons là-bas, dans le bien de Moscou, ainsi que des provi-

sions… car André, j'en suis sûre, aurait fait plus encore à ma place ! »

La foule rassemblée s'agita à sa vue, et se découvrit avec respect. Le crépuscule était tombé : la princesse Marie marchait les yeux baissés, s'embarrassant à chaque pas dans les plis de sa robe de deuil ; elle s'arrêta enfin devant ce groupe disparate de figures jeunes et vieilles ; leur grand nombre l'intimidait, et l'empêchait de les reconnaître… Elle ne savait plus que dire : enfin, coupant court à son hésitation, elle trouva dans la conscience de son devoir l'énergie nécessaire :

« Je suis bien aise que vous soyez venus, leur dit-elle, sans lever les yeux, pendant que son cœur battait avec violence. Dronouchka m'a appris que la guerre vous avait ruinés, c'est notre sort à tous ; soyez sûrs que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour vous soulager. Il faut que je parte, car l'ennemi approche… et puis… enfin, mes amis, je vous donne tout !… prenez notre blé… Qu'il n'y ait pas de misère parmi vous ! Si on vous dit que je vous le donne pour que vous restiez ici, c'est faux, je vous supplie au contraire de partir, d'emporter tout ce que vous avez et d'aller chez nous, dans notre bien près de Moscou : là-bas vous ne manquerez de rien, je vous le promets… vous serez logés et nourris ! »

La princesse Marie s'arrêta, on entendait quelques soupirs dans la foule :

« J'agis au nom de mon défunt père, reprit-elle, il a été un bon maître, vous le savez, et au nom de mon frère et de son fils. »

Elle s'arrêta de nouveau ; personne ne prit la parole.

« Le même malheur nous frappe tous, partageons donc tout entre nous. Ce qui est à moi est à vous, » dit-elle en termi-

nant ; et elle regardait ceux qui l'entouraient. Leurs yeux étaient toujours fixés sur elle, et leurs physionomies ne lui offraient qu'une seule et même expression dont elle ne pouvait se rendre compte. Était-ce de la curiosité, du dévouement, de la reconnaissance, ou de l'effroi ? Impossible de le discerner.

« Nous sommes très reconnaissants de vos bontés, dit enfin une voix… seulement nous ne toucherons pas au blé du seigneur.

– Pourquoi cela ? » reprit la princesse Marie. Elle ne reçut pas de réponse, et remarqua alors que tous les yeux s'abaissaient devant son regard : « Pourquoi le refusez-vous ? » Même silence. Elle sentit qu'elle se troublait ; enfin, avisant un vieillard appuyé sur un bâton, elle s'adressa directement à lui : « Pourquoi ne réponds-tu pas ? lui dit-elle. Y a-t-il encore autre chose que je puisse faire pour vous ? » Mais le vieillard détourna brusquement la tête, et, l'inclinant aussi bas que possible, murmura :

« Pourquoi accepterions-nous, nous n'avons que faire du blé ? Tu veux que nous abandonnions tout, et nous, nous ne le voulons pas !…

– Pars, pars seule, s'écrièrent à la fois plusieurs voix, et les visages reprirent la même expression : ce n'était plus assurément ni de la curiosité ni de la reconnaissance, mais bien une résolution irritée et opiniâtre.

– Vous ne m'avez pas comprise, sans doute, reprit la princesse Marie avec un triste sourire. Pourquoi ce refus de partir, lorsque je vous promets de vous loger et de vous nourrir ?… Si vous restez, l'ennemi vous ruinera ! »

Les murmures et les exclamations de la foule couvrirent ses paroles.

« Nous n'y consentons pas… Qu'il nous ruine !… Nous ne voulons pas de ton blé, nous le refusons ! »

La princesse Marie essayait, mais en vain, de parler ; surprise et effrayée de leur inconcevable entêtement, elle baissa la tête à son tour, sortit à pas lents du groupe, et se dirigea vers la maison.

« Elle a voulu nous tromper !… A-t-elle été rusée, hein ?… Pourquoi veut-elle que nous abandonnions le village ? Pour que nous ne soyons pas plus libres qu'auparavant ?… Qu'elle garde son blé, nous n'en avons pas besoin ! » criait-on de tous côtés, pendant que Drone, qui l'avait suivie, recevait ses instructions.

Décidée plus que jamais à partir, elle lui réitéra l'ordre de lui fournir des chevaux, et se retira ensuite dans son appartement, où elle s'absorba dans ses douloureuses pensées.

XII

Elle resta longtemps, cette nuit-là, accoudée à la fenêtre. Un bruit confus de voix montait jusqu'à elle du village en révolte, mais elle ne songeait plus aux paysans, et ne cherchait plus à deviner quel pouvait être le motif de leur étrange conduite. Les tristes préoccupations du moment effaçaient de son cœur les amers regrets du passé, et, tout entière à sa douleur et au sentiment de son isolement qui l'obligeait à agir par elle-même, à peine pouvait-elle se souvenir, pleurer et prier. Le vent, qui était tombé au coucher du soleil, laissait la nuit s'étendre, tranquille et fraîche, sur toute la nature. Le bruit des voix s'éteignit peu à peu, le coq chanta, et la pleine lune s'éleva dou-

cement au-dessus des tilleuls du jardin. Les épaisses vapeurs de la rosée enveloppèrent tous les alentours, et le calme se fit dans le village et dans l'habitation.

La princesse Marie rêvait toujours : elle rêvait à ce passé encore si proche d'elle, à la maladie, aux derniers moments de son père, en écartant toutefois de sa pensée la scène de sa mort, dont elle ne se sentait pas la force de se retracer les sinistres détails, à cette heure silencieuse et pleine de mystère.

Elle se rappela aussi la nuit qui avait précédé la dernière attaque, cette nuit où, pressentant la catastrophe prochaine, elle était restée fort tard, et malgré lui, auprès du malade. Ne pouvant dormir, elle était descendue sur la pointe des pieds, pour écouter à travers la porte qui donnait dans la serre, où son père couchait cette fois, et elle l'avait entendu parler au vieux Tikhone d'une voix fatiguée. Elle devinait son envie de causer. « Pourquoi donc ne m'a-t-il pas appelée ? Pourquoi ne m'a-t-il jamais permis de prendre, auprès de lui, la place de Tikhone ? J'aurais dû entrer dans ce moment, car je suis sûre de l'avoir entendu prononcer deux fois mon nom… Il était triste, abattu, et Tikhone ne pouvait le comprendre !… » Et la pauvre fille, prononçant tout haut les dernières paroles de tendresse qu'il lui avait adressées le jour de sa mort, éclata en sanglots ; cette explosion soulagea son cœur oppressé. Elle voyait nettement chaque trait de son visage, non pas celui dont elle se souvenait depuis sa naissance et qui lui causait une telle frayeur du plus loin qu'elle l'apercevait, mais ce visage amaigri, avec cette expression soumise et craintive, au-dessus duquel elle s'était penchée, pour deviner ce qu'il murmurait, et dont elle avait pu, pour la première fois, compter les rides profondes : « Que voulait-il dire en m'appelant « sa petite âme ?» À quoi pense-t-il à présent ? » se demanda-t-elle, et elle éprouva une terreur folle, comme lorsque ses lèvres avaient effleuré la joue glacée du mort : elle crut le voir apparaître, tel qu'elle l'avait vu, couché dans son cercueil, la tête bandée, et cette terreur, ce sentiment d'insurmontable

horreur évoqué par ce souvenir, envahissaient tout son être. En vain essayait-elle de s'y soustraire en priant : ses grands yeux, démesurément ouverts, fixés sur le paysage éclairé par la lune, et sur les grandes ombres projetées par ses rayons, s'attendaient à voir surgir tout à coup la funèbre vision. Retenue, enchaînée à sa place par le silence solennel, par le calme magique de la nuit, elle se sentait comme pétrifiée.

« Douniacha ! murmura-t-elle d'abord, Douniacha ! » répéta-t-elle d'une voix rauque, avec un effort désespéré... et, s'arrachant brusquement à sa contemplation, elle s'élança à la rencontre de ses femmes, qui accouraient, effrayées, à son cri d'appel.

XIII

Le 17 du mois d'août, Rostow et Iline, accompagnés d'un planton et de Lavrouchka, renvoyé, comme on le sait, par Napoléon, se mirent en selle et quittèrent leur bivouac de Jankovo, situé à 15 verstes de Bogoutcharovo, pour essayer les chevaux qu'Iline venait d'acheter, et découvrir du foin dans les villages avoisinants. Depuis trois jours, chacune des deux armées était à une égale distance de Bogoutcharovo ; l'avant-garde russe et l'avant-garde française pouvaient donc s'y rencontrer d'un moment à l'autre : aussi, en chef d'escadron soigneux de la nourriture de ses hommes, Rostow désirait-il s'emparer le premier des vivres qui devaient probablement s'y trouver.

Rostow et Iline, de fort joyeuse humeur, se promettaient en outre de s'amuser avec les jolies femmes de chambre qui probablement étaient restées dans la maison du prince ; en attendant, ils questionnaient Lavrouchka sur Napoléon, riaient aux éclats

de ses récits, et luttaient entre eux de vitesse, afin d'éprouver les mérites de leurs nouvelles acquisitions.

Rostow ne se doutait pas que le village dont il venait de traverser la grande rue appartînt à l'ancien fiancé de sa sœur. En le rejoignant, Iline lui fit de vifs reproches de l'avoir ainsi distancé.

« Quant à moi, s'écria Lavrouchka, si je n'avais craint de vous faire honte, j'aurais pu vous laisser tous les deux en arrière, car cette « française » (c'est ainsi qu'il appelait la rosse sur laquelle il était monté) est une merveille !... » Mettant leurs chevaux au pas, ils atteignirent la grange, autour de laquelle était rassemblée une foule de paysans.

Quelques-uns d'entre eux se découvrirent en les apercevant ; d'autres se bornèrent à les regarder avec curiosité. Deux grands vieux paysans, dont les visages ridés étaient ornés d'une barbe peu fournie, sortirent à ce moment du cabaret en titubant, et s'approchèrent des officiers, en chantant à tue-tête.

« Oh ! les braves gens ! dit Rostow... Y a-t-il du foin ?

– Et comme ils se ressemblent ! ajouta Iline.

– La gaie... la gaie cau... au... se... rie ! chantait l'un des deux vieux, avec un sourire béat.

– Qui êtes-vous ? demanda à Rostow un paysan, qui faisait partie du groupe.

– Nous sommes des Français ! repartit en riant Iline, et voilà Napoléon en personne ! ajouta-t-il en désignant Lavrouchka.

– Laissez donc, vous êtes des Russes, dit leur interlocuteur.

– Êtes-vous en grande force, ici ? demanda un second.

– Oui, en très grande force, répliqua Rostow… Mais que faites-vous donc là tous ensembles ? est-ce fête aujourd'hui ?

– Les vieux se sont réunis pour les affaires de la commune. » leur répondit le paysan en s'éloignant.

Dans ce moment, deux femmes et un homme coiffé d'un chapeau blanc se dirigeaient vers eux par la grand'route.

« La rose est à moi, gare à qui la touche ! s'écria Iline en remarquant que l'une des deux venait hardiment à lui : c'était Douniacha.

– Elle sera à nous ! répliqua Lavrouchka, en faisant un signe à Iline.

– Que désirez-vous, ma belle ? dit Iline en souriant.

– La princesse voudrait connaître le nom de votre régiment et le vôtre ?

– Voici le comte Rostow, chef d'escadron ; quant à moi, je suis votre très humble serviteur.

– La cau… au… se… rie, » chantait toujours gaiement le paysan ivre, qui les regardait d'un air abruti. Douniacha était suivie d'Alpatitch, qui s'était déjà découvert respectueusement :

– Oserais-je déranger Votre Noblesse, dit-il en mettant la main dans son gilet avec une politesse où se trahissait néanmoins un léger dédain, provoqué sans doute par la grande jeunesse de l'officier…

– Ma maîtresse, la fille du général en chef prince Nicolas Andréïévitch Bolkonsky, décédé le 15 courant, se trouve dans une situation difficile, et la faute en est à la sauvagerie de ces animaux, ajouta-t-il en désignant la foule qui les entourait. Elle vous prie de passer chez elle… veuillez faire quelques pas ; ce sera plus agréable, je pense, que de… » Et il montra, cette fois, les deux ivrognes, qui tournaient comme des taons autour des chevaux.

– Ah ! Jakow Alpatitch ! Ah ! c'est toi en personne !… Excuse-nous, excuse-nous, » disaient-ils en continuant à sourire bêtement. Rostow ne put s'empêcher de les regarder en souriant comme eux.

– À moins qu'ils n'amusent Votre Excellence… reprit Alpatitch avec dignité.

– Non, il n'y a pas là de quoi s'amuser, répondit Rostow en avançant de quelques pas… Voyons, de quoi s'agit-il ?

– J'ai l'honneur de déclarer à Votre Excellence que ces grossiers personnages ne veulent pas permettre à leur maîtresse de quitter la propriété, et qu'ils la menacent de dételer ses chevaux… Tout est emballé depuis ce matin, et la princesse ne peut pas se mettre en route !

– Impossible ? s'écria Rostow.

– C'est la pure vérité, Excellence ! »

Rostow descendit de cheval, confia sa monture au planton, et se dirigea, en questionnant Alpatitch sur les détails de l'incident, vers la demeure seigneuriale : la proposition faite la veille par la princesse Marie de leur distribuer le blé de la réserve, et son explication avec Drone, avaient empiré la situation, au point que ce dernier s'était définitivement joint aux paysans, avait

rendu les clefs à l'intendant, et refusait de paraître devant lui. Lorsque la princesse avait donné l'ordre de mettre les chevaux aux voitures, les paysans, réunis en foule, lui avaient fait savoir qu'ils les dételleraient et qu'ils ne la laisseraient pas partir, « car il était défendu, disaient-ils, de quitter son foyer ». Alpatitch avait essayé en vain de leur faire entendre raison. Drone était invisible, mais Karp avait déclaré qu'ils s'opposeraient au départ de la princesse, que c'était agir contre les ordres reçus, et que, si elle restait, ils continueraient, comme par le passé, à la servir et à lui obéir.

La princesse Marie s'était cependant résolue, en dépit des représentations d'Alpatitch, de la vieille bonne et de ses femmes de service, à partir coûte que coûte, et l'on mettait déjà les chevaux aux voitures, lorsque la vue de Rostow et d'Iline, passant au galop sur la grand'route, fit perdre la tête à tout le monde ; les prenant pour des Français, les gens de l'écurie s'enfuirent à toutes jambes, et il s'éleva dans la maison un chœur de lamentations désespérées. Aussi Rostow fut-il reçu en libérateur.

Il entra dans le salon où la princesse Marie, terrifiée et ahurie, attendait son arrêt. N'ayant même plus la force de penser, elle put à peine comprendre au premier moment qui il était et ce qu'il lui voulait. Mais à sa physionomie, à sa démarche, au premier mot qu'elle l'entendit prononcer, elle se rassura et comprit qu'elle avait devant elle un compatriote, un homme de sa société. Fixant sur lui ses yeux lumineux et profonds, elle prit la parole d'une voix saccadée et tremblante d'émotion. « Quel étrange caprice du hasard me fait ainsi rencontrer cette pauvre fille abîmée de douleur, et abandonnée seule, sans protection, à la merci de grossiers paysans révoltés…, se disait Rostow, qui ne pouvait s'empêcher de donner un coloris romanesque à cette entrevue, et qui examinait la princesse pendant qu'elle lui faisait son timide récit… Quelle douceur, quelle noblesse dans ses traits et dans leur expression ! » Lorsqu'elle lui fit part de l'incident qui avait eu lieu le lendemain de l'enterrement de son père,

l'émotion fut la plus forte et elle détourna un moment la tête comme si elle craignait de laisser croire à Rostow qu'elle cherchait à l'attendrir outre mesure sur son sort. Mais quand elle vit des larmes briller dans les yeux du jeune officier, elle lui adressa aussitôt un regard de reconnaissance, un de ces regards profonds et doux qui faisaient oublier sa laideur.

« Je ne saurais vous exprimer, princesse, combien je sais gré au hasard qui m'a amené ici, et qui me permet de me mettre à votre entière disposition. Partez… Je vous réponds, sur mon honneur, que personne n'osera vous causer le moindre désagrément ; accordez-moi seulement l'autorisation de vous escorter… » Et, la saluant aussi respectueusement que si elle avait été une princesse du sang, il se dirigea vers la porte.

Son respect semblait dire qu'il aurait été heureux de nouer plus ample connaissance avec elle, mais que sa discrétion l'empêchait de profiter de sa douleur et de son abandon pour continuer l'entretien.

C'est ainsi que la princesse Marie comprit et apprécia sa conduite.

« Je vous suis bien reconnaissante, reprit-elle en français : j'espère encore n'être victime que d'un malentendu, et j'espère surtout que vous ne trouverez pas de coupables ! » Et elle fondit en larmes : « Pardon ! » dit-elle avec vivacité.

Rostow fit un geste pour cacher son émotion, et sortit après lui avoir adressé encore un profond salut.

XIV

« Eh bien, est-elle jolie ? Oh ! la mienne, mon cher, la rose, est ravissante !… on l'appelle Douniacha, » s'écria Iline en apercevant son ami ; mais l'expression de sa figure le fit taire immédiatement. Il devina que son chef et son héros n'était pas d'humeur à plaisanter, car il en reçut un coup d'œil irrité, et le vit s'éloigner rapidement dans la direction du village.

« Je leur en ferai voir, à ces brigands ! » murmurait Rostow.

Alpatitch, allongeant le pas, le rejoignit enfin à grand'peine :

« Quelles sont les mesures que vous avez daigné prendre ? lui demanda-t-il humblement.

– Quelles mesures, vieil imbécile ? dit le hussard, en le menaçant de ses poings fermés. Qu'as-tu fait, toi ? Les paysans se révoltent, et tu te bornes à les regarder, tu ne sais même pas te faire obéir ! Tu es un traître… Je vous connais tous, et tous je vous ferai écorcher vifs ! »

Là-dessus, comme s'il eût craint d'épuiser la colère amassée dans son cœur, il continua brusquement sa route. Alpatitch, refoulant le sentiment d'une offense imméritée, se mit à le suivre, tant bien que mal ; il lui communiquait en marchant ses réflexions sur les paysans révoltés, il cherchait à lui faire comprendre que, grâce à leur opiniâtre endurcissement, il serait dangereux et impolitique d'entrer en lutte ouverte avec eux sans le secours de la force armée, et que dès lors il serait préférable de la requérir.

« Je leur en donnerai de la force armée ! Ils verront, ils verront ! » répétait Nicolas, sans penser à ce qu'il disait. En proie à une irritation violente et irréfléchie, il marchait résolument vers la foule groupée autour de la grange. Bien que Rostow n'eût pas de plan prémédité, Alpatitch pressentait que cet acte extravagant amènerait un bon résultat ; sa démarche ferme et hardie, son visage contracté par la colère, firent également comprendre aux paysans que le moment de rendre compte de leur conduite était venu. Pendant l'entretien de Rostow avec la princesse Marie, un certain désarroi s'était déjà manifesté parmi eux ; plusieurs, que la peur commençait à gagner, assuraient que les nouveaux venus étaient bien réellement des Russes et qu'ils se fâcheraient de ce qu'on osait retenir la demoiselle. Drone, qui était de cet avis, n'hésita pas à l'exprimer à haute voix, mais Karp et ses adhérents le prirent aussitôt à partie.

« Pendant combien d'années n'as-tu pas dévoré la commune à belles dents ? s'écria Karp… Tu t'en moques pas mal… Tu as enfoui quelque part un vase plein d'argent, tu le déterreras, tu t'en iras… Que peut donc te faire, à toi, le pillage de nos maisons ?

– Nous savons qu'il a été ordonné, criait un autre, de ne pas quitter son village, et de ne rien emporter, pas même un grain de blé, et la voilà, elle, qui veut partir !

– C'était à ton dadais de fils d'être soldat, mais ça t'a fait de la peine, et c'est mon Vania, à moi, qui a été rasé, dit à son tour un petit vieillard avec violence…

– Il ne nous reste plus qu'à mourir !… Oui, à mourir !

– On ne m'a pas encore enlevé mes fonctions, répliqua Drone.

– C'est ça, c'est ça, tu n'es pas encore renvoyé, mais tu t'es repu ! »

Aussitôt que Karp vit venir Rostow, accompagné de Lavrouchka, d'Iline et d'Alpatitch, il alla à sa rencontre, les doigts passés dans sa ceinture, et le sourire aux lèvres. Drone, au contraire, s'était dissimulé dans les derniers rangs, et la foule se resserra.

« Hé ! vous autres, qui est ici le staroste ? demanda Rostow, en marchant droit sur eux.

– Le staroste ? Que lui voulez-vous ? » demanda Karp. Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase, que son bonnet vola en l'air et que sa tête vacilla sous le coup qui l'avait frappé.

– À bas les bonnets, traîtres ! cria Rostow d'une voix foudroyante.

– Où est le staroste ? répéta-t-il.

– Le staroste ? il demande le staroste !... Drone Zakharovitch, on t'appelle ! dirent vivement et tout bas plusieurs voix, et les têtes se découvrirent une à une.

– Nous ne nous révoltons pas, nous obéissons aux ordres reçus, reprit Karp, qui se sentait encore soutenu par quelques-uns...

– Nous avons suivi les conseils des anciens.

– Vous osez me répondre, tas de brigands ! s'écria Rostow en saisissant au collet le grand Karp.

– Holà, mes amis, garrottez-le ? »

Lavrouchka s'élança sur lui et s'empara de ses mains.

« Il faudrait que les nôtres, qui sont au bas de la montée, vinssent nous aider, dit-il.

– C'est inutile, » répondit Alpatitch, et, se tournant vers les paysans, il en appela deux par leur nom et leur commanda de détacher leurs ceintures pour lier les bras du prisonnier ; les paysans obéirent en silence.

– Où est le staroste ? » répétait Rostow.

Drone, le visage pâle et les sourcils froncés, se décida enfin à paraître.

« C'est toi ? Garrotte-le, lui aussi, Lavrouchka ! » s'écria Rostow avec autorité, comme si cet ordre ne pouvait rencontrer de résistance. Et en effet deux autres hommes du groupe s'approchèrent, et Drone dénoua lui-même sa ceinture pour se faire attacher les mains.

« Quant à vous, poursuivit Rostow, écoutez-moi tous... : vous allez retourner chez vous à l'instant, et que je n'entende plus un mot !

– Nous n'avons rien fait de mal, nous avons agi sottement, voilà tout !

– Je vous l'avais bien dit, c'était contre les ordres, murmurèrent plusieurs paysans à la fois, en s'adressant mutuellement des reproches.

– Je vous en avais prévenu, dit Alpatitch, qui se sentait rentrer en pleine possession de son droit : c'est mal, très mal à vous, mes enfants !

– Oui, Jakow Alpatitch, la sottise est de notre côté, » lui répondit-on, et la foule se sépara tranquillement.

Chacun regagna son logis pendant qu'on emmenait les prisonniers dans la cour de l'habitation de la princesse Marie ; les deux ivrognes les suivirent :

« Cela te va bien, disait l'un d'eux à Karp, je vais te regarder à mon aise !… A-t-on jamais vu parler ainsi aux maîtres, à quoi songeais-tu ?

– Tu es un imbécile, voilà tout, un imbécile ! » répétait le second d'un air gouailleur.

Deux heures plus tard, les chariots pour le bagage étaient attelés, et les paysans transportaient et emballaient les effets de leurs maîtres, sous la surveillance de Drone, qui avait été relâché sur la demande de la princesse.

« Attention à ceci ! » disait l'un des paysans, un jeune garçon, de haute taille et d'une physionomie avenante, à son camarade qui venait de recevoir une cassette des mains de la femme de chambre… « Elle vaut cher… ne va pas la jeter tout bêtement ou la ficeler sans soin, elle s'éraillera… Il faut que tout se fasse honnêtement et bien… Voilà, comme cela !… recouverte de foin et de nattes, ce sera parfait.

– Oh ! les livres, les livres, ce qu'il y en a ! disait un autre, pliant sous le poids des armoires de la bibliothèque… Ne me pousse pas !… Dieu que c'est lourd, mes enfants, quels livres, quels gros et beaux livres !…

– Ma foi, ceux qui les ont écrits n'ont pas flâné ! » reprit le jeune garçon en indiquant des dictionnaires couchés en travers.

Rostow, ne voulant pas s'imposer à la princesse Marie, ne retourna pas chez elle, mais attendit son départ au village. Lorsque les voitures se mirent en route, il monta à cheval et l'accompagna à douze verstes de distance jusqu'à Jankovo, qui était occupé par nos troupes. Arrivé au relais, il prit respectueusement congé d'elle, et lui baisa la main.

« Vous me remplissez de confusion, lui répondit-il en rougissant aux effusions de sa reconnaissance. Le premier ispravnik[25] aurait agi de même… Si nous n'avions eu que des paysans à combattre, l'ennemi ne se serait pas avancé aussi loin dans le pays, » ajouta-t-il d'un ton embarrassé, et, passant à un autre sujet : « Je suis heureux d'avoir eu l'occasion de faire votre connaissance. Adieu, princesse. Permettez-moi de vous souhaiter tout le bonheur possible et puissions-nous nous revoir dans des circonstances plus favorables ! »

Le visage de la princesse Marie rayonnait d'une émotion attendrie ; elle sentait qu'il méritait ses remerciements les plus vifs, car sans lui que serait-elle devenue ? N'aurait-elle pas été infailliblement la victime des paysans révoltés, ou ne serait-elle pas tombée entre les mains des Français ? Pour la sauver, ne s'était-il pas exposé aux plus grands dangers, et son âme, pleine de noblesse et de bonté, n'avait-elle pas su compatir à sa position et à sa douleur ? Ses yeux, si bons, si honnêtes, s'étaient remplis de larmes, lorsqu'elle lui avait parlé, et ce souvenir restait gravé dans son cœur. En lui disant adieu, elle éprouva à son tour une émotion étrange, et elle se demanda si elle ne l'aimait pas déjà. Sans doute elle avait honte de s'avouer à elle-même qu'elle s'était subitement éprise d'un homme qui peut-être ne l'aimerait jamais ; mais elle se consolait à la pensée que personne ne le saurait, et qu'il n'y avait aucun crime à aimer en secret, toute sa vie, celui qui serait son premier et son dernier amour. « Il a fallu qu'il arrivât à Bogoutcharovo pour me rendre

---

[25] Commissaire de police du district. (*Note du traducteur*.)

service, il a fallu que sa sœur refusât mon frère, » se disait-elle, en entrevoyant le doigt de Dieu dans cet enchaînement de circonstances, et en caressant tout bas l'espoir que ce bonheur, à peine entrevu, pourrait un jour devenir une réalité !

Elle aussi avait fait une douce impression sur Rostow, et lorsque ses camarades, qui avaient eu vent de ses aventures, se permirent de le taquiner en le complimentant sur ce qu'en allant chercher du foin il avait eu le talent de découvrir une des plus riches héritières de Russie, il se fâcha sérieusement ; mais au fond du cœur il s'avouait qu'il ne pouvait désirer ni faire rien de mieux que d'épouser la sympathique princesse Marie. Ce mariage ne ferait-il pas le bonheur de ses parents et le sien, – il le sentait instinctivement, – celui de la douce créature qui le considérait comme son sauveur !… Et, d'un autre côté, ne trouverait-il pas dans sa magnifique fortune le moyen de rétablir celle de son père ?… Mais alors que deviendraient Sonia, et le serment qu'il lui avait fait ? C'était précisément ce souvenir qui l'irritait, lorsqu'on le plaisantait sur son excursion à Bogoutcharovo.

CHAPITRE VI

I

Koutouzow, ayant accepté le commandement en chef des armées, se souvint du prince André et le manda au quartier général.

Ce dernier arriva à Czarevo-Saïmichtché le jour même où Koutouzow passait pour la première fois les troupes en revue. Il s'arrêta dans le village, s'assit sur un banc devant la porte de la maison du prêtre, et attendit « Son Altesse », ainsi que tous appelaient aujourd'hui le général en chef. Dans les champs, derrière le village, retentissaient des fanfares militaires, couvertes par de formidables acclamations en l'honneur du nouveau commandant. À dix pas du prince André, deux domestiques militaires de la suite de Koutouzow, dont l'un remplissait les fonctions de courrier et l'autre celles de maître d'hôtel, profitaient du beau temps et de l'absence de leur maître pour prendre le frais. À ce moment arriva à cheval un lieutenant-colonel de hussards : il était de petite taille, brun de teint et portait d'énormes moustaches et d'épais favoris ; à la vue du prince André il s'arrêta, et lui demanda si c'était bien là que Son Altesse était descendue et si on l'attendait bientôt.

André lui répondit qu'il ne faisait point partie de l'état-major du prince, et qu'il n'était là que depuis quelques minutes.

Le hussard s'adressa alors à l'un des domestiques ; le domestique répondit à sa question avec cet air dédaigneux qu'affectent d'ordinaire les gens des commandants en chef en s'adressant à des officiers subalternes.

« Qui ? Son Altesse ? Elle sera ici tout à l'heure. Que demandez-vous ? »

Le lieutenant-colonel sourit dans sa moustache à ce ton impertinent, descendit de cheval, jeta la bride à son planton et s'approcha de Bolkonsky, qu'il salua.

Bolkonsky lui rendit son salut, et lui fit place à côté de lui sur le banc.

« Vous aussi, vous attendez le commandant en chef ? lui demanda le nouveau venu. On le dit accessible, c'est bien heureux ! poursuivit-il en grasseyant… Autrement, si on avait encore affaire aux mangeurs de saucisses, ce serait la mer à boire ; ce n'est pas pour rien que Yermolow a demandé à être compté parmi les Allemands. Espérons que les Russes auront maintenant voix au chapitre. Le diable seul sait où l'on voulait en venir avec toutes ces retraites… Avez-vous fait la campagne ?

– Non seulement j'ai eu le plaisir de la faire, répliqua le prince André, mais aussi de perdre, grâce à elle, tout ce que j'avais de plus cher, mon père, qui vient de mourir de chagrin, sans compter ma maison et mon bien… Je suis du gouvernement de Smolensk.

– Ah ! vous êtes sans doute le prince Bolkonsky… Charmé de faire votre connaissance. Je suis le lieutenant-colonel Denissow, plus connu sous le nom de Vaska Denissow, » dit le hussard, en serrant cordialement la main au prince André, et en le regardant avec un affectueux intérêt. « Oui, je l'avais appris, dit-il d'un ton plein de sympathie… C'est bien là une guerre de Scy-

thes, ajouta-t-il en reprenant, après un court silence, le fil de ses pensées. Tout cela peut être parfait, mais pas pour celui qui paye les pots cassés… Ah ! vous êtes le prince André Bolkonsky ? je suis vraiment bien aise de faire votre connaissance, » répéta-t-il, en hochant la tête avec un triste sourire, et en lui serrant de nouveau la main.

Le prince André connaissait Denissow par ce que lui en avait dit Natacha. Cette réminiscence, en réveillant en lui les pénibles pensées qui, dans ces derniers mois, commençaient à s'effacer de son esprit, lui fit de la peine et du plaisir à la fois. Il avait éprouvé depuis lors tant d'autres secousses morales, – l'abandon de Smolensk, sa visite à Lissy-Gory, la nouvelle de la mort de son père, – que ses anciens souvenirs ne revenaient plus aussi souvent à sa mémoire, et il sentit qu'ils avaient perdu de leur douloureuse intensité. Pour Denissow aussi, le nom de Bolkonsky évoquait un passé lointain et poétique, la soirée où, après le souper et la romance de Natacha, il avait, sans savoir comment, fait une déclaration à cette fillette de quinze ans. Il sourit en songeant à son roman et à son amour, et reprit aussitôt le thème qui seul l'intéressait et le passionnait aujourd'hui : c'était un plan de campagne que, durant la retraite, il avait composé, étant de service aux avant-postes. Il l'avait présenté à Barclay de Tolly, et comptait le soumettre également à Koutouzow. Son plan était fondé sur les considérations suivantes : la ligne d'opération des Français étant beaucoup trop étendue, il fallait, tout en les attaquant de front pour les empêcher d'avancer, rompre leurs communications. « Ils ne peuvent soutenir une aussi grande ligne d'opérations, se disait-il, c'est impossible !… Qu'on me donne 500 hommes, et je me fais fort de l'enfoncer… parole d'honneur ; il n'y a qu'un moyen d'en venir à bout… la guerre de partisans, et pas autre chose ! »

Denissow s'était levé pour mieux exposer son projet avec sa vivacité accoutumée, lorsqu'il fut interrompu par les cris et les hourras qui partaient de la plaine, plus violents que jamais, et se

confondaient avec la musique et les chants, qui se rapprochaient de plus en plus. Un bruit de chevaux se fit au même moment entendre à l'entrée du village.

« C'est lui ! » s'écria un cosaque qui se tenait à l'entrée de la maison.

Bolkonsky et Denissow se levèrent et se dirigèrent vers la porte où se trouvait une escouade de soldats : c'était la garde d'honneur, et ils aperçurent à l'autre bout de la rue Koutouzow monté sur un petit cheval bai, s'avançant vers eux suivi d'un nombreux cortège de généraux. Barclay de Tolly, également à cheval, marchait à côté de lui, et une foule d'officiers criant hourra caracolaient autour d'eux. Les aides de camp de Koutouzow s'élancèrent en avant, le dépassèrent et entrèrent les premiers dans la cour de l'habitation. Le commandant en chef talonnait avec impatience son cheval fatigué, qui s'était mis à aller l'amble sous son poids, et il saluait à droite et à gauche en portant la main à sa casquette blanche, bordée de rouge et sans visière. S'arrêtant devant la garde d'honneur, composée de beaux grenadiers, décorés et chevronnés pour la plupart, qui lui présentèrent aussitôt les armes, il garda un instant le silence en les examinant d'un regard scrutateur. Une expression ironique passa sur son visage, et, se tournant vers les officiers et les généraux qui l'entouraient, il haussa légèrement les épaules.

« Et dire cependant, murmura-t-il avec un geste d'étonnement, que c'est avec de pareils gaillards qu'on se retire devant l'ennemi !... Au revoir, messieurs ! ajouta-t-il en entrant par la grande porte et en effleurant le prince André et Denissow.

– Hourra ! hourra ! » criait-on derrière lui.

Koutouzow s'était singulièrement épaissi et alourdi depuis la dernière fois que le prince André l'avait vu, mais son œil blanc, sa cicatrice et l'expression ennuyée de sa physionomie

étaient toujours les mêmes. Une étroite courroie passée en sautoir laissait pendre un fouet sur sa capote militaire. En entrant dans la cour, il poussa un soupir de soulagement, comme un homme heureux de se reposer après s'être donné en spectacle. Puis il retira de l'étrier son pied gauche, en se renversant pesamment en arrière, et, fronçant les sourcils, il le ramena avec peine sur la selle, plia le genou, et se laissa glisser en gémissant dans les bras des cosaques et des aides de camp qui le soutenaient. Une fois sur ses pieds, il jeta de son œil à moitié fermé un regard autour de lui, aperçut le prince André, sans toutefois le reconnaître, et fit en se balançant quelques pas en avant. Arrivé au perron de la maison, il toisa de nouveau le prince André, et, comme il arrive souvent aux vieillards, il lui fallut quelques secondes pour mettre enfin un nom sur cette figure qui l'avait frappé tout d'abord.

« Ah ! bonjour, prince, bonjour, mon ami… allons, viens ! » dit-il avec effort, en montant péniblement les marches, qui craquaient sous son poids. Déboutonnant ensuite son uniforme, il s'assit sur un banc, et lui dit :

– Et ton père ?

– J'ai reçu hier la nouvelle de sa mort, » répondit brièvement le prince André.

Koutouzow le regarda d'un air surpris et effrayé, se découvrit et se signa :

« Que la paix soit avec lui ! Que la volonté de Dieu s'accomplisse sur nous tous ! »

Un profond soupir s'échappa de sa poitrine : « Je l'aimais, je l'estimais, reprit-il après un moment de silence, et je prends une part sincère à ta douleur ! »

Il embrassa le prince André et le tint longtemps serré contre sa grosse poitrine. André remarqua que les lèvres gonflées de Koutouzow tremblaient, et qu'il avait les yeux pleins de larmes.

« Viens, viens chez moi, nous causerons, » dit-il, et il essayait de se lever en s'appuyant des deux mains sur le banc, lorsque Denissow, aussi hardi en face de ses chefs qu'en face de l'ennemi, monta résolument les marches du perron et s'avança vers lui, en dépit des observations des aides de camp. Koutouzow, toujours appuyé sur ses deux mains, le regardait s'approcher avec impatience. Denissow se nomma, et lui déclara qu'il avait à communiquer à Son Altesse une affaire de haute importance, pour le bien de la patrie ! Koutouzow croisa ses mains sur son ventre d'un air de mauvaise humeur, et répéta nonchalamment : « Pour le bien de la patrie, dis-tu ? Qu'est-ce que ça peut être ?… Parle ! » Denissow rougit comme une jeune fille ; cette rougeur forma un étrange contraste avec son épaisse moustache et son visage aviné et vieilli. Il n'en entama pas moins, sans broncher, l'exposition de son plan, dont le but était de couper la ligne de l'ennemi entre Smolensk et Viazma : il connaissait la localité sur le bout du doigt, car il l'habitait ; la chaleur et la conviction qu'il mettait dans ses paroles faisaient ressortir les avantages de sa combinaison. Koutouzow, les yeux baissés, regardait à terre, en jetant parfois un coup d'œil furtif vers la cour de l'izba voisine, comme s'il s'attendait de ce côté à quelque chose de désagréable. En effet, un général en sortit bientôt avec un gros portefeuille sous le bras et se dirigea vers lui.

« Qu'y a-t-il ? demanda Koutouzow au beau milieu du plaidoyer de Denissow. Vous êtes prêt ?

– Oui, Altesse, » répondit le général.

Koutouzow hocha mélancoliquement la tête, comme s'il voulait dire qu'il était impossible à un seul homme de suffire à tout, et continua à écouter le hussard.

« Je vous donne ma parole d'honneur de bon officier, disait Denissow, que je romprai les lignes de communication de Napoléon ! »

Koutouzow l'interrompit :

« Kirylle Andréïèvitch, de l'intendance, est-il ton parent ?

– C'est mon oncle, répliqua Denissow.

– Nous étions amis, reprit gaiement Koutouzow. Bien, très bien, mon ami, reste ici à l'état-major !... Demain nous reparlerons de cela. » Le saluant d'un signe de tête, il se détourna, et tendit la main vers les papiers que lui apportait Konovnitzine.

« Votre Altesse ne serait-elle pas mieux dans une chambre ? demanda un général de service : il y a des plans à revoir et des papiers à signer. »

Un aide de camp parut au même moment sur le seuil de la maison, et annonça que l'appartement était prêt pour recevoir le commandant en chef. Celui-ci fronça le sourcil à cet avis, car il ne voulait y entrer qu'après avoir expédié toute sa besogne.

« Non, dit-il, faites-moi apporter ici une petite table, et toi, ne t'en va pas, » ajouta-t-il en se tournant vers le prince André.

Pendant que le général de service faisait son rapport, le frou-frou d'une robe de soie arriva jusqu'à eux par la porte entre-bâillée de la maison. Le prince André regarda et aperçut une femme, jeune, jolie, habillée de rose, et coiffée d'un mouchoir de soie mauve ; elle tenait un plateau. L'aide de camp de Koutou-

zow expliqua tout bas au prince André que c'était la maîtresse du logis, la femme du prêtre, dont le mari avait déjà reçu Son Altesse avec la croix à la main, et qui tenait à lui souhaiter la bienvenue avec le pain et le sel.

« Elle est très jolie, » ajouta l'aide de camp avec un sourire.

Koutouzow, que ces derniers mots avaient frappé, se retourna. Le rapport du général de service avait pour objet principal de critiquer la position prise à Czarevo-Saïmichtché, et Koutouzow lui prêtait la même attention distraite qu'il avait prêtée à Denissow, et sept ans auparavant aux discussions du conseil militaire, la veille de la bataille d'Austerlitz. Il n'écoutait que parce qu'il avait des oreilles, et qu'elles entendaient malgré lui et malgré le petit morceau de câble de vaisseau[26] qu'il portait dans l'une d'elles. On voyait du reste qu'il n'était surpris ni intéressé par rien, qu'il savait d'avance ce qu'on pourrait lui raconter, et qu'il se contentait de le subir jusqu'au bout, comme on subit un *Te Deum* d'action de grâces. Denissow lui avait dit des choses sensées et sages, le général de service lui en disait d'autres encore plus sensées et encore plus sages, mais Koutouzow dédaignait le savoir et l'intelligence : ce n'était pas là, à son avis, ce qui trancherait le nœud de la situation, c'était quelque chose d'autre, complètement en dehors de ces deux qualités. Le prince André suivait attentivement l'expression de sa physionomie, qui marqua d'abord l'ennui, puis la curiosité éveillée par le frou-frou de la robe, et enfin le désir d'observer les convenances. Il était évident que, s'il témoignait du dédain pour le patriotisme intelligent de Denissow, c'est qu'il était vieux et qu'il avait l'expérience de la vie. Il ne prit qu'une seule disposition, concernant les maraudeurs. Le général de service présenta à sa signature l'ordre aux chefs de corps de payer une indemnité pour les dégâts commis par les soldats, à la suite des plaintes

[26] Remède usité en Russie contre les maux de dents. (*Note du traducteur.*)

d'un propriétaire dont ils avaient saccagé l'avoine encore verte. Koutouzow serra les lèvres et secoua la tête.

« Au feu, au feu ! s'écria-t-il. Une fois pour toutes, mon ami, jette toutes ces balivernes dans le poêle ! Qu'on coupe le blé, qu'on brûle le bois tant qu'on voudra ! Je ne l'ordonne, ni ne l'autorise mais il n'est en mon pouvoir ni de l'empêcher, ni d'indemniser les gens… Lorsqu'on fend le bois, les copeaux volent… à la guerre comme à la guerre ! »

Il parcourut encore une fois le rapport :

« Oh ! dit-il, cette minutie allemande ! »

II

« C'est tout, n'est-ce pas ? » ajouta-t-il après avoir signé le dernier papier ; alors, se levant avec effort, en redressant son gros cou tout plissé, il se dirigea vers la porte de la maison.

La femme du prêtre, rouge d'émotion, saisit à la hâte le plat sur lequel étaient le pain et le sel, et, faisant une profonde révérence, s'approcha de Koutouzow, qui cligna des yeux, lui caressa le menton et la remercia.

« La jolie femme ! dit-il. Merci, merci, ma belle ! »

Tirant de son gousset quelques pièces d'or qu'il déposa sur le plateau :

« Te trouves-tu bien ici ? » lui demanda-t-il en entrant dans la chambre qui lui était préparée, et en précédant la maîtresse du logis toute souriante.

L'aide de camp engagea le prince André à déjeuner avec lui ; une demi-heure plus tard, Koutouzow le fit demander. André le trouva étendu dans un fauteuil, l'uniforme déboutonné, lisant un roman français, *les Chevaliers du Cygne*, de Mme de Genlis.

« Assieds-toi, lui dit Koutouzow en glissant un couteau à papier entre les pages du livre et en le mettant de côté. C'est bien triste, bien triste, mais rappelle-toi, mon ami, que je suis pour toi un second père ! »

Le prince André lui raconta ce qu'il savait des derniers moments de son père, et lui dépeignit l'état dans lequel il avait trouvé Lissy-Gory.

« À quoi nous ont-ils amenés ! » dit soudain Koutouzow d'une voix émue, en songeant à la situation de son pays ; « mais le moment viendra… » reprit-il avec colère, et, ne voulant pas continuer ce sujet qui l'émouvait, il ajouta : « Je t'ai fait venir pour te garder auprès de moi.

– Je remercie Votre Altesse, répondit le prince André, mais je ne vaux plus rien pour le service dans les états-majors. »

Koutouzow, qui remarqua le sourire dont il accompagnait ces paroles, le regarda d'un air interrogateur.

« Et d'ailleurs, poursuivit Bolkonsky, je tiens à mon régiment ; je me suis attaché aux officiers, je crois que mes hommes ont de l'affection pour moi et j'aurais du chagrin à m'en séparer. Si je refuse l'honneur de rester auprès de votre personne, croyez bien que … »

Une expression bienveillante, spirituelle et légèrement railleuse passa en ce moment sur la grosse figure de Koutouzow, qui l'interrompit en disant :

« Je le regrette, tu m'aurais été utile, mais tu as raison ! Ce n'est pas ici que nous avons besoin d'hommes ; si tous les conseillers, ou prétendus tels, servaient comme toi dans les régiments, ça vaudrait beaucoup mieux… Je me souviens de ta conduite à Austerlitz… Je te vois encore avec le drapeau à, la main ! »

À ces paroles une fugitive rougeur, causée par la joie, illumina la figure du prince ; Koutouzow l'attira à lui, l'embrassa, et André put voir que ses yeux étaient de nouveau humides. Il savait que le vieillard avait la larme facile, et que la mort de son père le portait naturellement à lui témoigner une sympathie et un intérêt tout particuliers ; cependant l'allusion le flatta, et lui fit un plaisir extrême.

« Suis ton chemin, à la garde de Dieu !… Je sais qu'il est celui de l'honneur !… Tu m'aurais été bien utile à Bucharest, reprit-il après un moment de silence : je n'avais personne à envoyer… Oui, ils m'ont accablé de reproches là-bas, et pour la guerre et pour la paix… et pourtant tout a été fait à son heure, car tout vient à point à qui sait attendre. Là-bas aussi, les conseillers pullulaient tout comme ici… Oh ! les conseillers ! Si on les avait écoutés, nous n'aurions pas conclu la paix avec la Turquie, et la guerre durerait encore ! Kamensky serait perdu, s'il n'était mort… lui qui avec 30 000 hommes prenait d'assaut les forteresses !… Prendre une forteresse n'est rien, mais mener à bonne fin une campagne, voilà le difficile. Pour en arriver là, il ne suffit pas de livrer des assauts et d'attaquer. Ce qu'il faut avoir, c'est « patience et longueur de temps ». Kamensky a envoyé des soldats pour prendre Roustchouk, et moi, en n'employant que le temps et la patience, j'ai pris plus de forteresses

que lui, et j'ai fait manger aux Turcs de la viande de cheval… Crois-moi, ajouta-t-il en secouant la tête et en se frappant la poitrine, les Français aussi en tâteront, crois-en ma parole !

– Il faudra pourtant accepter une bataille ? dit le prince André.

– Sans doute il le faudra, si tous le désirent, mais, je te le répète, rien ne vaut ces deux soldats qui s'appellent le temps et la patience ; ceux-là arriveront à tout, mais les conseillers n'entendent pas de cette oreille, voilà le mal ! Les uns veulent une chose, les autres une autre ! Que faire ?… que faire, je te le demande ?… répéta-t-il, comme s'il attendait une réponse, et ses yeux brillaient et s'éclairaient d'une expression profonde et intelligente… Je te dirai, si tu veux, ce qu'il y a à faire et ce que je fais. Dans le doute, mon cher, abstiens-toi, poursuivit-il en scandant ces paroles. Eh bien, adieu, mon ami, rappelle-toi que je partage ta douleur, et cela de tout cœur ; je ne suis pour toi ni le prince ni le commandant en chef, je te suis un père ! Si tu as besoin de quelque chose, viens à moi. Adieu, mon ami ! » Et il l'embrassa.

Le prince André n'avait pas encore franchi le seuil de la chambre, que Koutouzow, harassé de fatigue, poussa un soupir, se laissa choir dans son fauteuil, et reprit tranquillement la lecture des *Chevaliers du Cygne*.

Chose étrange et inexplicable, cet entretien eut sur le prince André une action calmante ; il retourna à son régiment, rassuré sur la marche générale des affaires et confiant en celui qui les avait en main. L'absence de tout intérêt personnel chez ce vieillard, qui n'avait plus, en fait de passions, que l'expérience, résultat des passions, et chez qui l'intelligence, destinée à grouper les faits et à en tirer les conclusions, était remplacée par une contemplation philosophique des événements, le rassurait ; et il emporta avec lui la conviction qu'il serait à la hauteur

de sa mission : il n'inventera ni n'entreprendra rien, mais il écoutera et se rappellera tout, il saura s'en servir au bon moment, n'entravera rien d'utile, et ne permettra rien de nuisible. Il admet quelque chose de plus puissant que sa volonté, la marche inévitable des faits qui se déroulent devant lui ; il les voit, il en saisit la valeur, et sait faire abstraction de sa personne, et de la part qu'il y prend. Il inspire de la confiance, parce que, malgré le roman de Mme de Genlis et ses dictons français, on sent battre en lui un cœur russe ; sa voix a tremblé lorsqu'il a dit : « À quoi nous ont-ils amenés ? » et lorsqu'il les a menacés « de leur faire manger du cheval » ! C'était ce sentiment patriotique, ressenti par chacun à un degré plus ou moins grand, qui avait puissamment contribué à faire nommer Koutouzow général en chef, malgré la violente opposition de la camarilla ; et une approbation unanime et nationale avait confirmé ce choix d'une façon éclatante.

III

Après le départ de l'Empereur, Moscou reprit le train ordinaire de sa vie journalière, il rentra complètement dans ses habitudes, et l'entraînement des derniers jours ne parut plus qu'un songe. Au milieu du silence qui succédait aux clameurs de la veille, personne n'eut plus l'air de croire à la réalité du danger qui menaçait la Russie, et de penser que parmi ses enfants les membres du club Anglais étaient les premiers prêts à tous les sacrifices. Un seul témoignage de l'exaltation générale produite par la présence de l'Empereur se manifesta cependant aussitôt après : ce fut la mise à exécution de la demande d'hommes et d'argent, qui, en revêtant une forme légale et officielle, devint par suite inévitable.

L'approche de l'ennemi ne rendit point les Moscovites plus sérieux : ils envisagèrent au contraire leur situation avec une légèreté croissante, ainsi qu'il arrive souvent à la veille d'une catastrophe. Il s'élève alors dans l'âme, en effet, deux voix également puissantes : l'une prêche sagement la nécessité de se rendre bien compte du danger imminent et des moyens de le conjurer ; l'autre, plus sagement encore, trouve qu'il est trop pénible d'y songer, puisqu'il n'est pas donné à l'homme d'éviter l'inévitable, et qu'il est dès lors plus simple d'oublier le danger et de vivre gaiement jusqu'au moment où il arrive. Dans l'isolement, c'est la première des voix qu'on écoute, tandis que les masses obéissent à la seconde, et les Moscovites en offrirent un nouvel exemple, car jamais on ne s'était tant amusé à Moscou que cette année-là.

On lisait et l'on discutait les dernières affiches de Rostoptchine, comme on discutait les bouts-rimés de Vassili Lvovitch Pouschkine. L'en-tête de ces affiches représentait le cabaret d'un certain barbier, nommé Karpouschka Tchiguirine, ancien soldat et bourgeois de la ville, qui, ayant entendu, soi-disant, raconter que Bonaparte marchait sur Moscou, s'était campé d'un air colère sur le seuil de sa boutique, et avait tenu à la foule un discours plein d'injures contre les Français. Dans ce discours, admiré par les uns et critiqué par les autres au club Anglais, il assurait entre autres que les choux dont les Français se nourriraient les gonfleraient comme des ballons, que la kascha[27] les ferait crever, que le stchi[28] les étoufferait ; qu'il n'y avait parmi eux que des nains, et qu'une femme pourrait en lancer trois en l'air d'un seul coup avec une fourche. On disait aussi au club que Rostoptchine avait renvoyé de Moscou tous les étrangers, sous prétexte qu'il se trouvait parmi eux des espions et des agents de Napoléon, et l'on citait à cette occasion les bons mots du général gouverneur à l'adresse des expulsés. « Rentrez

---

[27] Graines de sarrazin grillées (*Note du correcteur.*)

[28] Potage au chou (*Note du correcteur.*)

en vous-mêmes, entrez dans la barque et n'en faites pas une barque à Caron[29]. » On disait encore que tous les tribunaux avaient été transportés hors de la ville, et l'on ajoutait à cette nouvelle la plaisanterie de Schinchine assurant que, pour ce fait seul, les habitants de Moscou devaient une vive reconnaissance au comte Rostoptchine. On disait enfin que le régiment promis par Mamonow coûterait à ce dernier 800 000 roubles, que Besoukhow en dépenserait davantage pour le sien, et que ce qui lui faisait le plus d'honneur dans ce sacrifice, c'est qu'il endosserait l'uniforme, marcherait à la tête de ses hommes et se laisserait admirer gratis par qui voudrait.

« Vous n'épargnez personne, » disait Julie Droubetzkoï à Schinchine, en ramassant et en serrant entre ses doigts fluets et garnis de bagues un petit tas de charpie qu'elle venait de faire. Elle donnait une soirée d'adieu, car elle quittait Moscou le lendemain… « Besoukhow est ridicule, poursuivit-elle en français, mais il est si bon, si aimable !… Quel plaisir trouvez-vous à être si caustique ?

– À l'amende ! » s'écria un jeune homme habillé en milicien, que Julie appelait « son chevalier » et qui l'accompagnait à Nijni. Dans sa coterie, comme dans beaucoup d'autres, on s'était donné le mot pour ne plus parler français, et, chaque fois qu'on manquait à cet engagement, on payait une amende, qui allait grossir les dons volontaires.

« Vous payerez double ! dit un littérateur russe, car vous venez de faire un gallicisme.

– J'ai péché et je paye, dit Julie, pour avoir employé le mot « caustique » ; quant aux gallicismes, je n'en réponds pas, je n'ai ni assez d'argent ni assez de temps pour imiter le prince Galitzine et prendre comme lui des leçons de russe. Ah ! mais le voi-

---

[29] En français dans le texte, (*Note du traducteur*.)

là, dit-elle. Quand on parle du soleil, – et elle allait citer le proverbe en français, lorsque, s'arrêtant court, elle se mit à rire et le traduisit en russe : – Vous ne m'attraperez plus !… – Nous parlions de vous, continua-t-elle en se retournant vers Pierre ; nous disions que votre régiment serait sans contredit plus beau que celui de Mamonow, ajouta-t-elle avec cette facilité de mensonge particulière aux femmes du monde.

– De grâce, ne m'en parlez pas, dit Pierre en lui baisant la main et en s'asseyant à ses côtés, si vous saviez comme il m'ennuie !

– Vous le commanderez en personne, bien certainement ? – poursuivit Julie en lançant au milicien un regard moqueur. Mais ce dernier n'y répondit pas : la présence de Pierre et sa bienveillante bonhomie mettaient toujours un terme aux moqueries dont il était l'objet.

– Oh non ! – dit-il en éclatant de rire à la question de Julie, et en avançant son gros corps : – Les Français auraient trop beau jeu, et puis je craindrais de ne pouvoir me hisser à cheval ! »

Leur causerie, qui effleurait tous les sujets, tomba sur la famille Rostow.

« Savez-vous, dit Julie, que leurs affaires sont tout à fait dérangées ? Le comte est un imbécile : les Razoumovsky lui ont proposé d'acheter la maison et le bien de Moscou, et l'affaire traîne en longueur parce qu'il en demande un prix trop élevé.

– Il me semble pourtant, dit quelqu'un, que la vente va être conclue, quoique ce soit, à l'heure qu'il est, une vraie folie d'acheter des maisons.

– Pourquoi ? demanda Julie ; croyez-vous que Moscou soit en danger ?

– Mais alors pourquoi partez-vous ?

– Moi ? voilà qui est étrange… Je pars parce que tout le monde s'en va, et puis je ne suis ni une Jeanne d'Arc ni une amazone !

– Si le comte Rostow, reprit le milicien, sait s'arranger, il pourra liquider toutes ses dettes… C'est un brave homme, mais un pauvre sire… Qu'est-ce qui les retient ici si longtemps ? Je les croyais partis pour la campagne.

– Nathalie s'est complètement remise, n'est-il pas vrai ? demanda Julie en s'adressant à Pierre avec un malicieux sourire.

– Ils attendent leur fils cadet, qui est entré au service comme cosaque, et qui a été envoyé à Biélaïa-Tserkow ; on l'a maintenant inscrit dans mon régiment… Le comte serait parti malgré cela, mais la comtesse n'y consent pas avant d'avoir revu son fils.

– Je les ai rencontrés, il y a trois jours, chez les Arharow. Nathalie est fort embellie et de très bonne humeur, reprit Julie… Elle a chanté une romance… Comme tout s'efface vite chez certaines personnes !

– Qu'est-ce qui s'efface ? » demanda Pierre, dépité.

Julie sourit.

« Vous savez fort bien, comte, que les chevaliers comme vous ne se rencontrent que dans les romans de Mme de Souza.

– Quels chevaliers ? je ne comprends pas, dit Pierre en rougissant.

– Oh ! oh ! comte, ne me dites pas cela, tout Moscou connaît l'histoire ; je vous admire, ma parole d'honneur !

– À l'amende ! à l'amende ! s'écria le milicien.

– Bien ! bien ! repartit Julie impatientée, on ne peut donc plus causer à présent… mais vous le savez, comte, vous le savez…

– Je ne sais rien, dit Pierre de plus en plus irrité.

– Et moi, je me rappelle fort bien que vous étiez au mieux avec Natacha, tandis que ma préférée a toujours été Véra, cette chère Véra !

– Non, madame, reprit Pierre sans changer de ton, je n'ai point assumé le rôle de chevalier de la comtesse Rostow : il y a un mois que je ne les ai vus.

– Qui s'excuse s'accuse, – répondit Julie en souriant et en jouant avec la charpie, mais elle changea aussitôt de sujet, afin d'avoir le dernier mot : – Devinez qui j'ai rencontré hier soir… La pauvre Marie Bolkonsky ! Elle a perdu son père, le saviez-vous ?

– Non, vraiment, mais où demeure-t-elle ? je serais heureux de la voir !

– Tout ce que je sais, c'est qu'elle part demain pour leur terre dans les environs, et qu'elle y emmène son neveu.

– Comment est-elle ?

– Très affligée ! Mais devineriez-vous qui l'a sauvée ? c'est tout un roman !… Nicolas Rostow ! On l'avait entourée, on allait la tuer après avoir blessé ses gens, lorsqu'il s'est jeté dans la mêlée et l'a tirée d'affaire !

– C'est un vrai roman, reprit le milicien, et l'on dirait que cette débandade générale est inventée à plaisir pour marier les vieilles filles, Catiche d'abord, et la princesse Marie ensuite.

– Je suis convaincue d'une chose, dit Julie, c'est qu'elle est un peu amoureuse du jeune homme.

– Vite, vite, une amende ! s'écria de nouveau le milicien.

– Mais comment aurais-je pu, s'il vous plaît, dire cela en russe ? »

IV

En rentrant chez lui, Pierre trouva sur une table les deux dernières petites affiches du comte Rostoptchine : dans l'une il niait avoir défendu aux habitants de quitter la ville, comme on en faisait courir le bruit. Il engageait donc les dames de la noblesse et les femmes des marchands à ne pas s'éloigner, car, disait-il, ce sont toutes ces fausses nouvelles qui causent la panique, et je réponds sur ma vie que le scélérat n'entrera pas à Moscou ! Cette déclaration fit clairement comprendre à Pierre, pour la première fois, que les Français y viendraient assurément. La seconde affiche disait que notre quartier général était à Viazma, que le comte Wittgenstein avait battu l'ennemi, et que ceux qui désiraient s'armer trouveraient à l'arsenal un grand choix de fusils et de sabres à prix réduits. Cette dernière pro-

clamation n'avait plus le ton de persiflage habituel aux discours que l'on prêtait à Tchiguirine, le barbier orateur. Pierre se dit, à part lui, que l'orage qu'il appelait de tous ses vœux, malgré l'effroi qu'il lui inspirait, s'approchait à pas de géant : « Que faire ? se demandait-il pour la centième fois... Entrer au service et rejoindre l'armée, ou bien attendre sur place ? » Il étendit la main et prit un jeu de cartes sur la table : « Faisons une patience ! Si elle réussit, cela voudra dire... Qu'est-ce que cela voudra dire ? » se demandait-il en mêlant les cartes, et en levant les yeux au ciel pour y chercher une solution. Il n'avait pas eu encore le temps de la trouver, que la voix de l'aînée des trois princesses, la seule qui demeurât chez lui, depuis le mariage des cadettes, se fit entendre derrière la porte.

« Entrez, ma cousine, entrez ! lui cria Pierre... Si la patience réussit, se dit-il, je partirai pour l'armée !

– Mille excuses, mon cousin, de vous déranger à cette heure ; mais il faut prendre une décision. Tout le monde quitte Moscou, le peuple se soulève, il se prépare quelque chose d'effroyable... pourquoi restons-nous ?

– Mais au contraire, ma cousine, tout me semble aller à merveille ! répondit Pierre sur le ton de plaisanterie qu'il avait adopté avec elle, afin d'éviter l'embarras que lui causait toujours son rôle de bienfaiteur.

– Comment, à merveille ? Où voyez-vous donc cela, je vous prie ? Pas plus tard que ce matin, Varvara Ivanovna m'a raconté les exploits de nos troupes, cela leur fait honneur... mais ici le peuple se mutine et n'écoute personne... témoin ma femme de chambre qui devient insolente ! On nous battra bientôt ; si cela continue ainsi, on ne pourra plus sortir, et... et ce qu'il y a de plus grave, c'est que les Français vont arriver à coup sûr... Pourquoi les attendre ? Je vous en supplie, mon cousin, donnez vos ordres pour qu'on me conduise au plus tôt à Saint-Pétersbourg,

car je ne saurais rester ici et me soumettre au pouvoir de Bonaparte !

– Mais quelles folies, ma cousine ! Où prenez-vous vos nouvelles : au contraire…

– Je ne m'inclinerai pas, je vous le répète, devant votre Bonaparte ; les autres sont libres d'agir comme bon leur semble, et si vous ne voulez pas vous occuper de moi…

– Mais comment donc ! je vais préparer votre départ. »

La princesse, irritée de n'avoir personne à qui s'en prendre, s'assit sur le bord d'une chaise, en murmurant entre ses dents.

« Vos rapports sont faux, continua Pierre : la ville est calme, et il n'y a pas de danger… Lisez plutôt ! » Et il lui montra l'affiche.

« Le comte écrit que l'ennemi n'entrera pas à Moscou, il en répond sur sa vie !

– Oh ! votre comte ! s'écria la vieille demoiselle avec colère, c'est un hypocrite, un misérable, c'est lui qui pousse le peuple à l'émeute. N'est-ce pas lui qui, dans ses sottes affiches, a promis honneur et gloire à celui qui empoignerait par le toupet n'importe qui et le fourrerait au violon ? Est-ce assez bête ? Et voilà le résultat de ses belles paroles ! Varvara Ivanovna a failli être tuée par le peuple pour avoir parlé français dans la rue.

– N'y a-t-il pas là un peu d'exagération ? Il me semble que vous prenez les choses trop à cœur, » dit Pierre, qui continuait à étaler ses cartes.

La patience réussit, et cependant il ne rejoignit pas l'armée, et resta à Moscou, qui se dépeuplait tous les jours, à attendre,

dans une indécision pleine à la fois de satisfaction et de terreur, l'effroyable catastrophe qu'il pressentait. La princesse le quitta le lendemain même. L'intendant en chef vint annoncer à Pierre que l'argent demandé pour équiper le régiment ne pourrait être fourni qu'au moyen de la vente d'un de ses biens, et lui représenta que cette fantaisie le mènerait à sa ruine »

« Vendez-le, répondit Pierre en souriant : je ne peux pas revenir sur une parole donnée ! »

La ville était déserte. Julie était partie, ainsi que la princesse Marie ; de toutes ses connaissances intimes, les Rostow seuls étaient encore là, mais Pierre ne les voyait plus. Il eut alors l'idée, pour se distraire, d'aller dans un village des environs, à Vorontzovo, pour y examiner un énorme aérostat construit sous la direction de Leppich, par ordre de Sa Majesté, et destiné à servir contre l'ennemi, pour aider à sa défaite. Pierre savait que l'Empereur avait particulièrement recommandé l'inventeur et l'invention aux soins du comte Rostoptchine en ces termes :

« Aussitôt que Leppich sera prêt, composez-lui pour sa nacelle un équipage d'hommes sûrs et intelligents et dépêchez un courrier au général Koutouzow pour l'en prévenir. Je l'en ai déjà avisé. Recommandez, je vous prie, à Leppich de faire bien attention à l'endroit où il descendra la première fois, pour qu'il n'aille pas se tromper et tomber dans les mains de l'ennemi. Il est indispensable qu'il combine ses mouvements avec le général en chef. »

En revenant de Vorontzovo, Pierre vit une grande foule sur la place des exécutions : il s'arrêta et descendit de son droschki. On venait de passer par les verges un cuisinier français, accusé d'espionnage. Le bourreau détachait du gibet le condamné, un gros homme à favoris roux, en bas gros-bleu et en habit vert, qui gémissait piteusement. Son compagnon d'infortune, maigre et pâle, attendait son tour ; à en juger par leurs physionomies, ils

étaient bien réellement Français. Pierre, terrifié et aussi pâle qu'eux, se fraya un chemin à travers la cohue de bourgeois, de marchands, de paysans, de femmes, de fonctionnaires de tout rang, dont les regards suivaient avec une attention avide le spectacle qu'on leur offrait. Ses questions réitérées et pleines d'une curiosité anxieuse n'obtinrent aucune réponse.

Le gros homme fit un effort, se souleva, haussa les épaules et essaya, mais en vain, de se montrer stoïque, en passant les manches de son habit : ses lèvres tremblèrent convulsivement, il éclata en sanglots, et pleura avec colère de sa propre faiblesse, comme pleurent les hommes à tempérament sanguin. La foule, silencieuse jusque-là, se mit aussitôt à crier, comme pour étouffer le sentiment de pitié qui s'éveillait en elle.

« C'est le cuisinier d'un prince ! disait-on.

– Eh ! dis donc, « moussiou, » on voit que la sauce russe est trop forte pour un palais français, elle t'agace les dents, hein ? » dit un employé de chancellerie tout ridé ; et il regardait autour de lui pour voir l'effet de sa plaisanterie. Les uns se mirent à rire ; les autres, les yeux rivés sur le bourreau qui déshabillait l'autre patient, suivaient ses mouvements avec terreur.

Pierre poussa un rugissement sourd, ses sourcils se foncèrent, et, se détournant brusquement, il rebroussa chemin en articulant des paroles inintelligibles. Il remonta en droschki, et ne cessa durant le trajet d'être agité par des soubresauts convulsifs et de pousser des exclamations étouffées.

« Où vas-tu ? s'écria-t-il tout à coup, s'adressant à son cocher.

– Vous m'avez ordonné de vous mener chez le général gouverneur ?

– Imbécile, idiot ! vociféra Pierre : je t’ai dit d’aller à la maison !… Il faut partir, partir sans retard, aujourd’hui même, » ajouta-t-il entre ses dents.

Cette exécution au milieu d’une foule curieuse avait produit sur lui une telle impression, qu’il s’était décidé à quitter immédiatement Moscou.

Revenu chez lui, il ordonna à son cocher d’envoyer sur l’heure ses chevaux de selle à Mojaïsk, où se trouvait l’armée ; pour leur donner de l’avance, il remit son départ au lendemain.

Le 24, Pierre quitta Moscou dans la soirée. En arrivant, quelques heures plus tard, au relais de Perkhoukow, il apprit qu’une grande bataille avait été livrée : on racontait qu’à Perkhoukow même la terre tremblait du bruit de la canonnade, mais personne ne put lui dire de quel côté était restée la victoire (c’était le combat de Schevardino). Pierre arriva à Mojaïsk au point du jour.

Toutes les maisons étaient occupées par les troupes ; dans la cour de l’auberge, il trouva son domestique et son cocher, qui l’attendaient, mais de chambres, point : elles étaient toutes pleines d’officiers, et les troupes ne cessaient de défiler. De tous côtés on ne voyait que fantassins, cosaques, cavaliers, fourgons de bagages, caissons et bouches à feu. Pierre s’empressa de continuer sa route. Plus il s’éloignait de Moscou, plus il pénétrait dans cet océan de troupes, plus il se sentait envahi par une agitation inquiète et par cette satisfaction intime qu’il avait éprouvée pendant le séjour de l’Empereur à Moscou, lorsqu’il s’était agi de se décider à un sacrifice ! Il sentait, à ce moment, que tout ce qui constitue d’habitude le bonheur, le confort de la vie, les richesses, la vie elle-même, était bien peu de chose en comparaison de ce qu’il entrevoyait, d’une façon assez vague, il est vrai, et qu’il n’essayait même pas d’analyser. Sans se deman-

der ni pour qui, ni pourquoi, le fait du sacrifice en lui-même lui faisait éprouver une jouissance indicible.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME

À propos de cette édition électronique

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

–
Janvier 2006
–

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, PhilippeC, Coolmicro et Fred



Comte Léon Tolstoï

LA GUERRE ET LA PAIX

TOME III

(1863-1869)

Traduction par UNE RUSSE

Table des matières

TROISIÈME PARTIE

BORODINO – LES FRANÇAIS À MOSCOU ÉPILOGUE

1812 – 1820

CHAPITRE PREMIER

I

Le 5 septembre eut lieu le combat de Schevardino ; le 6, pas un coup de fusil ne fut tiré de part ni d'autre, et le 7 vit la sanglante bataille de Borodino ! Pourquoi et comment ces batailles furent-elles livrées ? On se le demande avec stupeur, car elles ne pouvaient offrir d'avantages sérieux ni aux Russes ni aux Français. Pour les premiers, c'était évidemment un pas en avant vers la perte de Moscou , catastrophe qu'ils redoutaient par-dessus tout, et, pour les seconds, un pas en avant vers la perte de leur armée, ce qui devait sans nul doute leur causer la même appréhension. Cependant, quoiqu'il fût facile de prévoir ces conséquences, Napoléon offrit la bataille et Koutouzow l'accepta. Si des raisons véritablement sérieuses eussent dirigé les combinaisons stratégiques des deux commandants en chef, ni l'un ni l'autre n'aurait dû dans ce cas s'y décider, car évidemment Napoléon, en courant le risque de perdre le quart de ses soldats à deux mille verstes de la frontière, marchait à sa ruine, et Koutouzow, en s'exposant à la même chance, perdait fatalement Moscou.

Jusqu'à la bataille de Borodino, nos forces se trouvaient, relativement aux forces ennemies, dans la proportion de 5 à 6, et après la bataille, de 1 à 2, soit : de 100 à 120 000 avant, et de 50 à 100 000 après ; et cependant l'expérimenté et intelligent Koutouzow accepta le combat, qui coûta à Napoléon, reconnu pour un génie militaire, le quart de son armée ! À ceux qui vou-

draient démontrer qu'en prenant Moscou, comme il avait pris Vienne, il croyait terminer la campagne, on pourrait opposer bien des preuves du contraire. Les historiens contemporains eux-mêmes racontent qu'il cherchait depuis Smolensk l'occasion de s'arrêter, car si d'un côté il se rendait parfaitement compte du danger de l'extension de sa ligne d'opération, de l'autre il prévoyait que l'occupation de Moscou ne serait pas pour lui une issue favorable. Il en pouvait juger par l'état où on lui abandonnait les villes, et par l'absence de toute réponse à ses tentatives réitérées de renouer les négociations de paix. Ainsi donc, tous deux, l'un en offrant la bataille, l'autre en l'acceptant, agirent d'une façon absurde et sans dessein arrêté. Mais les historiens, en raisonnant après coup sur le fait accompli, en tirèrent des conclusions spécieuses en faveur du génie et de la prévoyance des deux capitaines, qui, de tous les instruments employés par Dieu dans les événements de ce monde, en furent certainement les moteurs les plus aveugles.

Quant à savoir comment furent livrées les batailles de Schevardino et de Borodino, l'explication des mêmes historiens est complètement fausse, bien qu'ils affectent d'y mettre la plus grande précision. Voici en effet comment, d'après eux, cette double bataille aurait eu lieu : « L'armée russe, en se repliant après le combat de Smolensk, aurait cherché la meilleure position possible pour livrer une grande bataille, et elle aurait trouvé cette position sur le terrain de Borodino ; les Russes l'auraient fortifiée sur la gauche de la grand'route de Moscou à Smolensk, à angle droit entre Borodino et Outitza, et, pour surveiller les mouvements de l'ennemi, ils auraient élevé en avant un retranchement sur le mamelon de Schevardino. Le 5, Napoléon aurait attaqué, et se serait emparé de cette position ; le 7, il serait tombé sur l'armée russe, qui occupait la plaine de Borodino. » C'est ainsi que parle l'histoire, et pourtant, si l'on étudie l'affaire avec soin, on peut, si l'on veut, se convaincre de l'inexactitude de ce récit. Il n'est pas vrai de dire que les Russes aient cherché une meilleure position : tout au contraire, dans

leur retraite, ils en ont laissé de côté plusieurs qui étaient supérieures à celle de Borodino ; mais Koutouzow refusait d'en accepter une qu'il n'eût pas choisie lui-même ; mais le patriotique désir d'une bataille décisive ne s'était pas encore exprimé avec assez d'énergie ; mais Miloradovitch n'avait pas encore opéré sa jonction. Il y a bien d'autres raisons encore, qu'il serait trop long d'énumérer. Le fait est que les autres positions étaient préférables, et que celle de Borodino n'était pas plus forte que toute autre, prise au hasard, sur la carte de l'empire de Russie. Non seulement les Russes n'avaient pas fortifié la gauche de Borodino, c'est-à-dire l'endroit où la bataille a été précisément livrée, mais, le matin même du 6, personne ne songeait encore à la possibilité d'un engagement sur ce point. Comme preuves à l'appui, nous dirons ceci :

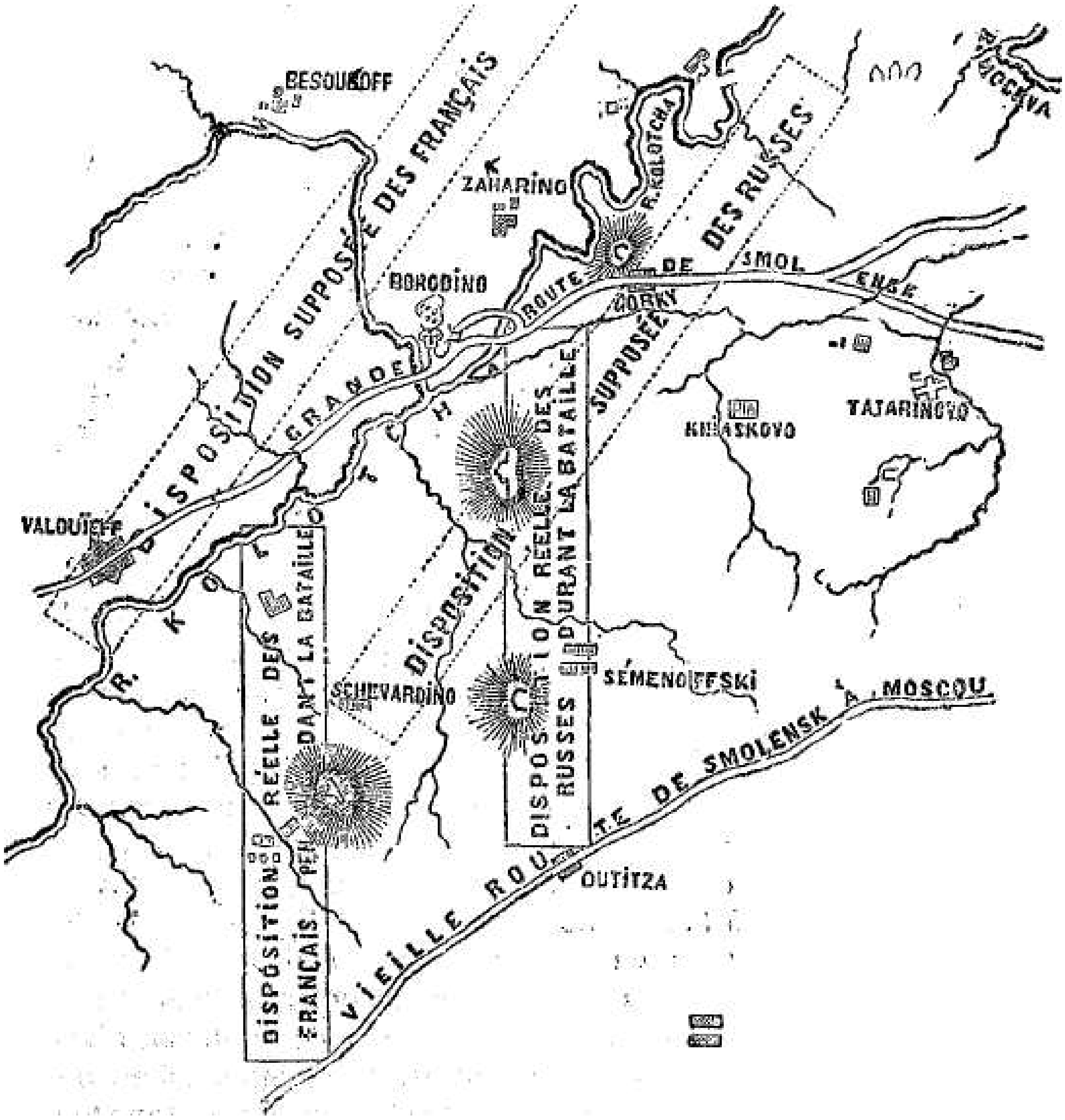
1° La fortification en question n'y existait pas le 6 ; commencée seulement à cette date, elle était encore inachevée le lendemain.

2° L'emplacement même de la redoute de Schevardino, en avant de la position où fut livrée la bataille, n'avait aucun sens. Pourquoi en effet l'avait-on fortifié plutôt que les autres points ? et pourquoi avait-on, dans la nuit du 5, compromis les forces disponibles et perdu 6 000 hommes, lorsqu'une patrouille de cosaques eût été suffisante pour surveiller les mouvements de l'ennemi ?

3° Ne savons-nous pas enfin que le 6, la veille de la bataille, Barclay de Tolly et Bagration considéraient la redoute de Schevardino, non pas comme un ouvrage avancé, mais comme le flanc gauche de la position, et Koutouzow lui-même, dans son premier rapport, rédigé sous l'impression de la bataille, ne donne-t-il pas également à cette redoute la même position ! N'est-ce donc pas là une preuve qu'elle n'avait été ni étudiée ni choisie à l'avance ? Plus tard, lorsque arrivèrent les rapports détaillés de l'affaire, pour justifier les fautes du général en chef,

qui devait à tout prix rester infaillible, on émit l'inconcevable assertion que la redoute de Schevardino servait d'avant-poste, tandis qu'elle n'était, par le fait, qu'un point extrême du flanc gauche, et l'on ne manqua pas d'insister sur ce que la bataille avait été acceptée par nous dans une position fortifiée et préalablement déterminée, tandis qu'au contraire la bataille avait eu lieu à l'improviste, dans un endroit découvert et presque dépourvu de fortifications.

En réalité, voici comment l'affaire s'était passée : l'armée russe s'appuyait sur la rivière Kolotcha, qui coupait la grand'route à angle aigu, de façon à avoir son flanc gauche à Schevardino, le flanc droit au village de Novoïé, et le centre à Borodino, au confluent des deux rivières Kolotcha et Voïna. Quiconque étudierait le terrain de Borodino, en oubliant dans quelles conditions s'y est livrée la bataille, verrait clairement que cette position sur la rivière Kolotcha ne pouvait avoir d'autre but que d'arrêter l'ennemi qui s'avançait sur Moscou par la grand'route de Smolensk. D'après les historiens, Napoléon, en se dirigeant le 5 vers Valouïew, ne vit pas la position occupée par les Russes entre Outitza et Borodino, ni leur avant-poste. C'est en poursuivant leur arrière-garde qu'il se heurta, à l'improviste, contre le flanc gauche, où se trouvait la redoute de Schevardino, et fit traverser à ses troupes la rivière Kolotcha, à la grande surprise des Russes. Aussi, avant même que l'engagement fût commencé, ils furent forcés de faire quitter à l'aile gauche le point qu'elle devait défendre, et de se replier sur une position qui n'avait été ni prévue ni fortifiée. Napoléon, en passant sur la rive gauche de la Kolotcha, à gauche du grand chemin, avait transporté la bataille de droite à gauche du côté des Russes dans la plaine entre Outitza, Séménovski et Borodino, et c'est dans cette plaine que fut livrée la bataille du 7. Voici du reste un plan sommaire de la bataille, telle qu'on l'a décrite, et telle qu'elle a été réellement livrée.



Si Napoléon n’avait pas traversé la Kolotcha le 24 au soir, et s’il avait commencé l’attaque immédiatement, au lieu de donner l’ordre d’emporter la redoute, personne n’aurait pu dire que cette redoute n’était pas le flanc gauche de cette position, et tout se serait passé comme on s’y attendait. Dans ce cas, nous aurions évidemment opposé une résistance encore plus opiniâtre pour la défense de notre flanc gauche ; le centre et l’aile droite de Napoléon auraient été attaqués, et c’est le 24 qu’aurait eu lieu la grande bataille, à l’endroit même qui avait été fortifié et choisi. Mais, l’attaque de notre flanc gauche ayant eu lieu le soir, comme conséquence de la retraite de notre arrière-garde, et les généraux russes ne pouvant et ne voulant pas s’engager à une

heure aussi avancée, la première et la principale partie de la bataille de Borodino se trouva par cela même perdue le 5, et eut pour résultat inévitable la défaite du 7. Les armées russes n'avaient donc pu se couvrir le 7 que de faibles retranchements non terminés. Leurs généraux aggravèrent encore leur situation en ne tenant pas assez compte de la perte du flanc gauche, qui entraînait nécessairement un changement dans le champ de bataille, et en laissant leurs lignes continuer à s'étendre entre le village de Novoïé et Outitza, ce qui les obligea à ne faire avancer leurs troupes de droite à gauche que lorsque la bataille était déjà engagée ! De cette façon, les forces françaises furent dirigées tout le temps contre l'aile gauche des Russes, deux fois plus faible qu'elles. Quant à l'attaque de Poniatowsky sur le flanc droit des Français sur Outitza et Ouvarova, ce ne fut là qu'un incident complètement en dehors de la marche générale des opérations. La bataille de Borodino eut donc lieu tout autrement qu'on ne l'a décrite, afin de cacher les fautes de nos généraux, et cette description imaginaire n'a fait qu'amoindrir la gloire de l'armée et de la nation russes. Cette bataille ne fut livrée ni sur un terrain choisi à l'avance et convenablement fortifié, ni avec un léger désavantage de forces du côté des Russes, mais elle fut acceptée par eux dans une plaine ouverte, à la suite de la perte de la redoute, et contre des forces françaises doubles des leurs, et cela dans des conditions où il était non seulement impossible de se battre dix heures de suite pour en arriver à un résultat incertain, mais où il était même à prévoir que l'armée ne pourrait tenir trois heures sans subir une déroute complète.

II

Pierre quitta Mojaïsk le matin du 6. Arrivé au bas de la rue abrupte qui mène aux faubourgs de la ville, il laissa sa voiture

en face de l'église, située à droite sur la hauteur, et dans laquelle on officiait en ce moment. Un régiment de cavalerie, précédé de ses chanteurs, le suivait de près ; en sens opposé montait une longue file de charrettes emmenant les blessés de la veille ; les paysans qui les conduisaient s'emportant contre leurs chevaux, et, faisant claquer leurs fouets, couraient d'un côté à l'autre de la route ; les télègues, qui contenaient chacune trois ou quatre blessés, étaient violemment secouées sur les pierres jetées çà et là qui représentaient le pavé. Les blessés, les membres entourés de chiffons, pâles, les lèvres serrées, les sourcils froncés, se cramponnaient aux barreaux en se heurtant les uns contre les autres ; presque tous fixèrent leurs regards, avec une curiosité naïve, sur le grand chapeau blanc et l'habit vert de Pierre.

Son cocher commandait avec colère aux paysans de ne tenir qu'un côté du chemin ; le régiment, qui descendait en s'étendant sur toute sa largeur, accula la voiture jusqu'au bord du versant ; Pierre lui-même fut obligé de se ranger et de s'arrêter. La montagne formait à cet endroit, au-dessus d'un coude de la route, un avancement à l'abri du soleil. Il y faisait froid et humide, bien que ce fût une belle et claire matinée du mois d'août. Une des charrettes qui contenaient les blessés s'arrêta à deux pas de Pierre. Le conducteur, en chaussures de tille, accourut essoufflé, ramassa une pierre qu'il glissa sous les roues de derrière et arrangea le harnais de son cheval ; un vieux soldat, le bras en écharpe, qui suivait à pied, le maintint d'une main vigoureuse, et, se retournant vers Pierre :

« Dis donc, pays, va-t-on nous laisser tous crever ici, ou nous traînera-t-on jusqu'à Moscou ? »

Pierre, absorbé dans ses réflexions, n'entendit pas la question ; ses regards se portaient tantôt sur le régiment de cavalerie arrêté par le convoi, tantôt sur la charrette qui stationnait à côté de lui ; il y avait dans cette charrette trois soldats, dont l'un était blessé au visage : sa tête, enveloppée de linges, laissait voir une

joue dont le volume atteignait la grosseur d'une tête d'enfant ; les yeux tournés vers l'église, il faisait de grands signes de croix. L'autre, un conscrit blond et pâle, semblait n'avoir plus une goutte de sang dans sa figure amaigrie, et regardait Pierre avec un bon et doux sourire. La figure du troisième, à demi couché, était invisible. Des chanteurs du régiment de cavalerie frôlèrent en ce moment la charrette, en fredonnant leurs joyeuses chansons, auxquelles répondait le bruyant carillon des cloches. Les chauds rayons du soleil, en éclairant le plateau de la montagne, égayaient le paysage, mais à côté de la télègue des blessés et du cheval essoufflé, à côté de Pierre, il faisait sombre, humide et triste dans le renfoncement ! Le soldat à la joue enflée regardait de travers les chanteurs.

« Oh ! oh ! les élégants ! murmura-t-il d'un ton de reproche. – J'ai vu autre chose que des soldats aujourd'hui… j'ai vu des paysans qu'on poussait en avant, dit celui qui était appuyé à la charrette, en s'adressant à Pierre avec un triste sourire : … On n'y regarde plus de si près à présent… c'est avec le peuple tout entier qu'on veut les refouler. Il faut en finir ! »

Malgré le peu de clarté de ces paroles, Pierre en comprit le sens, et y répondit par un signe affirmatif.

La route se déblaya. Pierre put descendre la montagne et se remettre en voiture. Chemin faisant, il jetait les yeux des deux côtés, en cherchant à qui parler, mais il ne rencontrait que des figures inconnues ; des militaires de toute arme regardaient avec étonnement son chapeau blanc et son habit vert. Après avoir fait quatre verstes, il aperçut enfin un visage de connaissance, qu'il s'empressa d'interpeller : c'était un des médecins en chef de l'armée, accompagné d'un aide ; sa britchka venait à la rencontre de Pierre ; il le reconnut aussitôt, et fit un signe au cosaque assis sur le siège à côté du cocher, pour lui dire de s'arrêter.

« Monsieur le comte ? Comment vous trouvez-vous ici, Excellence ?

– Mais le désir de voir, voilà tout !

– Oui, oui !… Oh ! il y aura certainement de quoi satisfaire votre curiosité ! »

Pierre descendit pour causer plus à l'aise avec le docteur, et lui parler de son intention de prendre part à la bataille ; le docteur lui conseilla de s'adresser directement à Son Altesse le commandant en chef.

« Autrement vous resterez ignoré et perdu, Dieu sait dans quel coin… Son Altesse vous connaît et vous recevra affectueusement. Suivez mon conseil, vous vous en trouverez bien. »

Le docteur avait l'air fatigué et pressé.

« Vous croyez ? demanda Pierre ; indiquez-moi donc notre position.

– Notre position ? Oh ! ce n'est pas ma partie ; quand vous aurez dépassé Tatarinovo, vous verrez : on y remue des masses de terre ; montez sur la colline, et d'un seul coup d'œil vous embrasserez toute la plaine.

– Vraiment ! mais alors si vous… »

Le docteur l'interrompit en se rapprochant de sa britchka.

« Je vous y aurais conduit avec plaisir, je vous le jure, mais, continua-t-il en faisant un geste énergique, je ne sais plus où donner de la tête : je cours chez le chef de corps, car savez-vous où nous en sommes ? Demain on livre bataille ; or sur cent mille hommes on doit compter vingt mille blessés, n'est-ce pas ? Eh

bien, nous n'avons ni brancards, ni hamacs, ni officiers de santé, ni médecins, même pour six mille ; nous avons bien dix mille télègues, mais vous comprenez qu'il nous faut autre chose, et l'on nous répond : « faites comme vous pourrez !… »

En ce moment, Pierre pensa que sur ces cent mille hommes bien portants, jeunes et vieux, dont quelques-uns examinaient curieusement son chapeau, vingt mille étaient fatalement destinés aux souffrances et à la mort, et son esprit en fut douloureusement frappé : « Ils mourront peut-être demain, comment alors peuvent-ils penser à autre chose ? » se disait-il, et, par une association d'idées involontaire mais naturelle, son imagination lui retraça vivement la descente de Mojaïsk, les télègues avec les blessés, le bruit des cloches, les rayons brillants du soleil et les chansons des soldats !

« Et ce régiment de cavalerie qui rencontre des blessés en allant au feu ? Il les salue en passant, et pas un de ses hommes ne fait un retour sur lui-même et ne pense à ce qui l'attend demain ?… C'est étrange ! » se dit Pierre en continuant sa route vers Tatarinovo. À gauche s'élevait une maison seigneuriale, devant laquelle se promenaient des sentinelles, et stationnaient une foule de voitures, de fourgons et de domestiques militaires. C'était la demeure du commandant en chef ; absent en ce moment, il n'y avait laissé personne, et assistait au *Te Deum* avec tout son état-major. Pierre continua sur Gorky ; arrivé sur la hauteur et traversant la rue étroite du village, il aperçut, pour la première fois, des miliciens en chemise blanche avec le bonnet décoré de la croix, qui, ruisselants de sueur, travaillaient, en riant et en causant bruyamment, sur un large monticule situé à droite de la route et couvert de hautes herbes. Les uns creusaient la terre, les autres la brouettaient sur des planches posées à terre, et quelques-uns restaient les bras croisés. Deux officiers les dirigeaient du haut de la colline. Ces paysans, qui s'amusaient évidemment de la nouveauté de leurs occupations militaires, rappelèrent à Pierre ces paroles du soldat : « Que c'était

avec le peuple entier qu'on voulait repousser l'ennemi ! » Ces travailleurs barbus, chaussés de grandes bottes dont ils n'avaient pas l'habitude, avec leurs cous bronzés, leurs chemises entr'ouvertes sur la poitrine, laissant voir leurs clavicules hâlées, firent sur Pierre une impression plus forte que tout ce qu'il avait vu et entendu jusque-là ; et lui firent comprendre la solennité et l'importance de ce qui se passait en ce moment.

III

Pierre gravit la colline dont le docteur lui avait parlé. Il était onze heures du matin ; le soleil éclairait presque d'aplomb, à travers l'air pur et serein, l'immense panorama du terrain accidenté qui se déroulait en amphithéâtre sous ses yeux. Sur sa gauche montait en serpentant la grand'route de Smolensk, qui traversait un village avec son église blanche, couché à cinq cents pas en avant au pied du mamelon : c'était Borodino ! Un peu plus loin, la route franchissait un pont, et continuait à s'élever jusqu'au village de Valouïew, à cinq ou six verstes de distance ; au delà de ce village, occupé en ce moment par Napoléon, elle disparaissait dans un bois épais qui se dessinait à l'horizon : au milieu de ce massif de bouleaux et de sapins brillaient au soleil une croix dorée et le clocher du couvent de Kolotski. Dans ce lointain bleuâtre, à gauche et à droite de la forêt et du chemin, on distinguait la fumée des feux de bivouacs et les masses confuses de nos troupes et des troupes ennemies. À droite, le long des rivières Kolotcha et Moskva, le pays accidenté offrait à l'œil une succession de collines et de replis de terrain, au fond desquels on apercevait au loin les villages de Besoukhow et de Zakharino, à gauche d'immenses champs de blé, et les restes fumants du village de Séménovski.

Tout ce que Pierre voyait sur sa gauche aussi bien que sur sa droite était tellement vague, que rien des deux côtés ne répondait à son attente : point de champ de bataille comme il se l'imaginait, mais de vrais champs, des clairières, des troupes, des bois, la fumée des bivouacs, des villages, des collines, des ruisseaux, de sorte que malgré tous ses efforts il ne pouvait parvenir à découvrir, dans ces sites riants, où était exactement notre position, ni même à discerner nos troupes de celles de l'ennemi : «. Il faut que je m'en informe, » se dit-il, et, se tournant vers un officier qui regardait avec curiosité sa colossale personne, aux allures si peu militaires :

« Auriez-vous l'obligeance, lui demanda Pierre, de me dire quel est ce village qui est là devant nous ?

– C'est Bourdino, n'est-ce pas ? demanda l'officier en s'adressant à son tour à un camarade.

– Borodino, » répondit l'autre en le reprenant.

L'officier, enchanté de trouver l'occasion de causer, se rapprocha de Pierre.

« Et où sont les nôtres ?

– Mais là plus loin, et les Français aussi ; les voyez-vous là-bas ?

– Où, où donc ? demanda Pierre.

– Mais on les voit à l'œil nu…, et l'officier lui indiqua de la main la fumée qui s'élevait à gauche de la rivière, pendant que son visage prenait cette expression sérieuse que Pierre avait déjà remarquée chez plusieurs autres.

– Ah ! ce sont les Français ?… mais là-bas ? ajouta-t-il en indiquant la gauche de la colline.

– Eh bien, ce sont les nôtres.

– Les nôtres ? mais alors là-bas ?… »

Et Pierre désignait de la main une hauteur plus éloignée, sur laquelle se dessinait un grand arbre, à côté d'un village enfoncé dans un repli de terrain, où s'agitaient des taches noires et d'épais nuages de fumée.

« C'est encore « lui ! » répondit l'officier (c'était précisément la redoute de Schevardino). Nous y étions hier, mais « il » y est aujourd'hui.

– Mais alors où donc est notre position ?

– Notre position ? dit l'officier avec un sourire de complaisance. Je puis vous l'indiquer clairement, car c'est moi qui ai construit tous les retranchements… suivez-moi bien : notre centre est à Borodino, ici même, – il indiqua le village avec l'église blanche ; – là, le passage de la Kolotcha… Voyez-vous un pont dans cette petite prairie avec ses meules de foin éparpillées ?… Eh bien, c'est notre centre. Notre flanc droit ? le voici, – continua-t-il en indiquant par un geste le vallon à droite ; – là est la Moskva, et c'est là que nous avons élevé trois fortes redoutes. Quant à notre flanc gauche… ici l'officier s'embarrassa… c'est assez malaisé de vous l'expliquer : notre flanc gauche était hier à Schevardino, où vous apercevez ce grand chêne ; et maintenant nous avons reporté notre aile gauche là-bas, près de ce village brûlé et ici, – ajouta-t-il en montrant la colline de Raïevsky. – Seulement ; Dieu sait si on livrera bataille sur ce point. Quant à « lui », il a, il est vrai, amené ses troupes jusqu'ici, mais c'est une ruse : il tournera sûrement la Moskva sur la droite… Quoi qu'il arrive, il en manquera beaucoup demain à l'appel ! »

Un vieux sergent qui venait de s'approcher attendait en silence la fin de la péroraison de son chef, et, mécontent de ces dernières paroles, il l'interrompit vivement :

« Il faut aller chercher des gabions, » dit-il gravement.

L'officier eut l'air confus, ayant compris sans doute que si l'on pouvait penser à ceux qui ne seraient plus là le lendemain, on ne devait pas du moins en parler :

« Eh bien ! alors envoie la troisième compagnie, répondit-il vivement… À propos, qui êtes-vous, vous ? Êtes-vous un docteur ?

– Moi, non, je suis venu par curiosité… »

Et Pierre descendit la colline, et repassa devant les miliciens.

« La voilà ! on l'apporte, on l'apporte !… la voilà, ils viennent ! » s'écrièrent plusieurs voix.

Officiers, soldats et miliciens s'élancèrent sur la grand'route. Une procession sortait de Borodino et s'avançait sur la hauteur.

« C'est notre sainte mère qui vient, notre protectrice, notre sainte mère Iverskaïa !

– Non pas, c'est notre sainte mère de Smolensk, » reprit un autre.

Les miliciens, les habitants du village, les terrassiers de la batterie, jetant là leurs bêches, coururent à la rencontre de la procession. En avant du cortège, sur la route poudreuse, l'infan-

terie marchait tête nue et tenant ses fusils la crosse en l'air : derrière elle on entendait les chants religieux. Puis venaient le clergé dans ses habits sacerdotaux, représenté par un vieux prêtre, les diacres, des sacristains et des chantres. Soldats et officiers portaient une grande image, à visage noirci, enchâssée dans l'argent : c'était la sainte image qu'on avait emportée de Smolensk, et qui, depuis lors, suivait l'armée. À gauche, à droite, en avant, en arrière, marchait, courait, et s'inclinait jusqu'à terre la foule des militaires. La procession atteignit enfin le plateau de la colline. Les porteurs de l'image se relayèrent : les sacristains agitèrent leurs encensoirs, et le *Te Deum* commença. Les rayons du soleil dardaient d'aplomb, une fraîche et légère brise se jouait dans les cheveux de toutes ces têtes découvertes et dans les rubans qui ornaient l'image, et les chants s'élevaient vers le ciel avec un sourd murmure. Dans un espace laissé libre derrière le prêtre et les diacres, se tenaient en avant des autres les officiers supérieurs. Un général chauve, la croix de Saint-Georges au cou, immobile et raide, touchait presque le prêtre : c'était évidemment un Allemand, car il ne faisait pas le signe de la croix, et semblait attendre patiemment la fin des prières, qu'il trouvait indispensables pour ranimer l'élan patriotique du peuple ; un autre général, à la tournure martiale, se signait sans relâche en regardant autour de lui. Pierre avait aperçu quelques figures de connaissance, mais il n'y prenait pas garde : toute son attention était attirée par l'expression recueillie répandue sur les traits des soldats et des miliciens, qui contemplaient l'image avec une fiévreuse exaltation. Lorsque les chantres, fatigués, entonnèrent paresseusement, car c'était au moins le vingtième *Te Deum* qu'ils chantaient, l'invocation à la Vierge, et que le prêtre et le diacre reprirent en chœur : « Très sainte Vierge, muraille invisible et médiatrice divine, délivre du malheur Tes esclaves qui accoururent vers Toi, » toutes les figures reflétèrent le sentiment profond que Pierre avait déjà remarqué à la descente de Mojaïsk et chez la plupart de ceux qu'il avait rencontrés. Les fronts s'inclinaient plus souvent, les cheveux se rejetaient en arrière, les soupirs et les coups dans la poitrine se multipliaient.

Tout à coup la foule eut un mouvement de recul et retomba sur Pierre. Un personnage, très important sans doute, à en juger par l'empressement avec lequel on s'écartait pour le laisser passer, s'approcha de l'image : c'était Koutouzow, qui revenait vers Tatarinovo, après être allé examiner le terrain. Pierre le reconnut aussitôt. Vêtu d'une longue capote, le dos voûté, son œil blanc sans regard ressortant sur sa figure aux joues pleines, il entra, en se balançant, dans le cercle, s'arrêta derrière le prêtre, fit machinalement un signe de croix, abaissa la main jusqu'à terre, soupira profondément et inclina sa tête grise. Il était suivi de Bennigsen et de son état-major. Malgré la présence du commandant en chef, qui avait détourné l'attention des généraux, les soldats et les miliciens continuèrent à prier sans se laisser distraire. Les prières achevées, Koutouzow s'avança, s'agenouilla lourdement, toucha la terre du front, et fit ensuite, à cause de son poids et de sa faiblesse, d'inutiles efforts pour se relever ; ces efforts imprimèrent à sa tête des mouvements saccadés. Quand il eut enfin réussi, il avança les lèvres comme font les enfants, et baisa l'image. Les généraux l'imitèrent, puis les officiers, et, après eux, les soldats et les miliciens, se poussant et se bousculant les uns les autres.

IV

Soulevé par la foule, Pierre regardait vaguement autour de lui.

« Comte Pierre Kirilovitch, comment êtes-vous là ? » demanda une voix.

Pierre se retourna. C'était Boris Droubetzkoï, qui s'approchait de lui en souriant, et en époussetant la poussière qu'il

avait attrapée aux genoux en faisant ses génuflexions. Sa tenue, celle du militaire en campagne, était néanmoins élégante ; il portait comme Koutouzow une longue capote, et comme lui un fouet en bandoulière. Pendant ce temps, le général en chef, qui avait atteint le village, s'était assis, dans l'ombre projetée par une isba, sur un banc apporté en toute hâte par un cosaque, et qu'un autre avait recouvert d'un petit tapis. Une suite nombreuse et brillante l'entoura ; la procession poursuivit son chemin, accompagnée par la foule, tandis que Pierre, causant avec Boris, s'arrêtait à une trentaine de pas de Koutouzow.

« Croyez-moi, dit Boris à Pierre, qui lui exprimait son désir de prendre part à la bataille, je vous ferai les honneurs du camp, et le mieux, à mon avis, serait de rester auprès du général Bennigsen, dont je suis officier d'ordonnance et que je préviendrai. Si vous voulez avoir une idée de la position, venez avec nous, nous allons au flanc gauche, et, quand nous en reviendrons, faites-moi le plaisir d'accepter mon hospitalité pour la nuit : nous pourrons même organiser une petite partie. Vous connaissez sans doute Dmitri Serguéïévitch ? il campe là, – ajouta-t-il en indiquant la troisième maison de Gorky.

– Mais j'aurais désiré voir le flanc droit ; On le dit très fort, et ensuite je voudrais bien longer la Moskva et toute la position ?

– Vous le pourrez facilement, mais c'est le flanc gauche qui est le plus important.

– Pourriez-vous me dire où se trouve le régiment du prince Bolkonsky ?

– Nous passerons devant, je vous conduirai au prince.

– Qu'alliez-vous dire du flanc gauche ? demanda Pierre.

– Entre nous soit dit, répondit Boris en baissant la voix d'un air de confidence, le flanc gauche est dans une détestable position ; le comte Bennigsen avait un tout autre plan : il tenait à fortifier ce mamelon là-bas, mais Son Altesse ne l'a pas voulu, car... »

Boris n'acheva pas, il venait d'apercevoir l'aide de camp de Koutouzow, Kaïssarow, qui se dirigeait de leur côté.

« Païssi Serguéïévitch, dit Boris d'un air dégagé, je tâche d'expliquer au comte notre position, et j'admire Son Altesse d'avoir si bien deviné les intentions de l'ennemi.

– Vous parliez du flanc gauche ? demanda Kaïssarow.

– Oui, justement, le flanc gauche est maintenant formidable ! ».

Quoique Koutouzow eût renvoyé de son état-major tous les gens inutiles, Boris avait su y conserver sa position en se faisant attacher au comte Bennigsen. Celui-ci, comme tous ceux sous les ordres desquels Boris avait servi, faisait de lui le plus grand cas.

L'armée était partagée en deux partis très distincts : celui de Koutouzow et celui de Bennigsen chef de l'état-major ; et Boris savait, avec beaucoup d'habileté, tout en témoignant un respect servile à Koutouzow, donner à entendre que ce vieillard était incapable de diriger les opérations, et que, de fait, c'était Bennigsen qui avait la haute main. On était maintenant à la veille de l'instant décisif qui devait accabler Koutouzow et faire passer le pouvoir entre les mains de Bennigsen, ou bien, si Koutouzow gagnait la bataille, on ne manquerait pas de faire comprendre que tout l'honneur en revenait à Bennigsen. Dans tous les cas, de nombreuses et importantes récompenses seraient distribuées après la journée du lendemain, et donneraient de

l'avancement à une fournée d'inconnus. Cette prévision causait à Boris une agitation fébrile.

Pierre fut bientôt entouré par plusieurs officiers de sa connaissance, arrivés à la suite de Kaïssarow ; il avait peine à répondre à toutes les questions qu'on lui adressait sur Moscou, et à suivre les récits de toute sorte qu'on lui faisait. Les physionomies avaient une expression d'inquiétude et de surexcitation, mais il crut remarquer que cette surexcitation était causée par des questions d'intérêt purement personnel, et il se rappelait ; involontairement cette autre expression, profonde et recueillie, qui l'avait si vivement frappé sur d'autres visages : ces gens-là, en s'associant de cœur à l'intérêt général, comprenaient qu'il s'agissait d'une question de vie ou de mort pour chacun ! Koutouzow, apercevant Pierre dans le groupe, le fit appeler par son aide de camp ; Pierre se dirigea aussitôt vers lui, mais au même moment un milicien, le devançant, s'approcha également du commandant en chef : c'était Dologhow.

« Et celui-là, comment est-il ici ? demanda Pierre.

– Cet animal-là se faufile partout, lui répondit-on ; il a été dégradé, il faut bien qu'il revienne sur l'eau… Il a présenté différents projets, et il s'est glissé jusqu'aux avant-postes ennemis… Il n'y a pas à dire, il est courageux. » Pierre se découvrit avec respect devant Koutouzow, que Dologhow avait accaparé.

« J'avais pensé, disait ce dernier, que si je prévenais Votre Altesse, elle me chasserait, ou me dirait que la chose lui était connue ?

– Oui, c'est vrai, dit Koutouzow…

– Mais aussi que, si je réussissais, je rendrais service à ma patrie, pour laquelle je suis prêt à donner ma vie ! Si Votre Al-

tesse a besoin d'un homme qui ne ménage pas sa peau, je la prie de penser à moi, je pourrais peut-être lui être utile.

– Oui, oui, » répondit Koutouzow, dont l'œil se reporta en souriant sur Pierre.

En ce moment Boris, avec son habileté de courtisan, s'avança pour se placer à côté de Pierre, avec qui il eut l'air de continuer une conversation commencée.

« Vous le voyez, comte, les miliciens ont mis des chemises blanches pour se préparer à la mort !... N'est-ce pas de l'héroïsme ? »

Boris n'avait évidemment prononcé ces paroles qu'avec l'intention d'être entendu ; il avait deviné juste, car Koutouzow, s'adressant à lui, lui demanda ce qu'il disait de la milice. Il répéta sa réflexion :

« Oui, c'est un peuple incomparable ! – dit Koutouzow, et, fermant les yeux, il hocha la tête : – Incomparable ! – murmura-t-il une seconde fois : –Vous voulez donc sentir la poudre, dit-il à Pierre, une odeur agréable, je ne dis pas !... J'ai l'honneur de compter parmi les adorateurs de madame votre femme ; comment va-t-elle ?... Mon bivouac est à vos ordres !»

Comme il arrive souvent aux vieilles gens, Koutouzow détourna la tête d'un air distrait ; il semblait avoir oublié tout ce qu'il avait à dire, et tout ce qu'il avait à faire. Tout à coup, se souvenant d'un ordre à donner, il fit signe du doigt à André Kaïssarow, le frère de son aide de camp.

« Comment donc sont ces vers de Marine, les vers sur Ghérakow !... Dis-les un peu ? »

Kaïssarow les récita, et Koutouzow balançait la tête en mesure, en les écoutant.

Lorsque Pierre s'éloigna, Dologhow s'approcha de lui et lui tendit la main.

« Je suis charmé de vous rencontrer ici, comte, dit-il tout haut, sans paraître embarrassé le moins du monde par la présence d'étrangers.

– À la veille d'un pareil jour, reprit-il avec solennité et décision, à la veille d'un jour où Dieu seul sait ce qui nous attend, je suis heureux de trouver l'occasion de vous dire que je regrette les malentendus qui se sont élevés entre nous, et je désire que vous n'ayez plus de haine contre moi… Accordez-moi, je vous prie, votre pardon. »

Pierre regardait Dologhow en souriant, ne sachant que lui répondre. Celui-ci, les larmes aux yeux, l'entoura de ses bras et l'embrassa. Sur ces entrefaites, le comte Bennigsen, auquel Boris avait glissé quelques mots, proposa à Pierre de le suivre le long de la ligne des troupes.

« Cela vous intéressera, ajouta-t-il.

– Bien certainement, » répondit Pierre.

Une demi-heure plus tard, Koutouzow partit pour Tatarinovo, tandis que Bennigsen, accompagné de sa suite et de Pierre, allait faire son inspection.

V

Bennigsen descendit la grand'route vers le pont que l'officier avait indiqué à Pierre comme étant le centre de notre position, et dont le foin, fauché des deux côtés de la rivière, embaumait les abords. Après le pont, ils traversèrent le village de Borodino ; de là, prenant sur la gauche, ils dépassèrent une masse énorme de soldats et de fourgons d'artillerie, et se trouvèrent en vue d'un haut mamelon sur lequel les miliciens exécutaient des travaux de terrassement : c'était la redoute qui devait recevoir plus tard le nom de « Raïevsky » ou « la batterie du mamelon ». Pierre n'y fit que peu d'attention : il ne pouvait se douter que cet endroit deviendrait le point le plus mémorable du champ de bataille de Borodino. Ils franchirent ensuite le ravin qui les séparait de Séménovsky : les soldats emportaient les dernières poutres des isbas et des granges. Puis, montant et descendant tour à tour, ils traversèrent un champ de seigle, foulé et roulé comme par la grêle, et suivirent la nouvelle route frayée par l'artillerie au milieu des sillons d'un champ labouré, pour atteindre les ouvrages avancés auxquels on travaillait encore. Bennigsen s'y arrêta et jeta les yeux sur la redoute de Schevardino, qui hier encore était à nous, et sur laquelle on voyait se dessiner quelques cavaliers, que les officiers prétendaient être Napoléon ou Murat, avec leur suite. Pierre cherchait, comme eux, à deviner lequel pouvait être Napoléon. Quelques instants plus tard, ce groupe descendit de la hauteur et disparut dans le lointain. Bennigsen, s'adressant à un des généraux présents, lui expliqua à haute voix quelle était la position de nos troupes. Pierre faisait son possible pour se rendre compte des combinaisons qui motivaient cette bataille, mais il sentit, à son grand chagrin, que son intelligence n'allait pas jusque-là et qu'il n'y comprenait rien. Bennigsen, remarquant son attention, lui dit tout à coup :

« Cela ne peut, il me semble, vous intéresser ?

– Au contraire, » reprit Pierre.

Laissant les ouvrages avancés derrière eux, ils s'engagèrent sur la route, qui, en s'éloignant vers la gauche, traversait, en formant des courbes, un bois de bouleaux serrés mais peu élevés. Au milieu de la forêt, un lièvre, au pelage brun et aux pattes blanches, sauta tout à coup sur le chemin et se mit à courir longtemps devant eux, en excitant une hilarité générale, jusqu'au moment où, effrayé par le bruit des chevaux et des voix, il se jeta dans un fourré voisin. Deux verstes plus loin, ils débouchèrent dans une clairière : là se trouvaient des soldats du corps de Toutchkow, qui était chargé de défendre le flanc gauche. Arrivé à son extrême limite, Pierre vit Bennigsen parler avec chaleur, et supposa qu'il venait de prendre une disposition des plus importantes. En avant des troupes de Toutchkow, il y avait une éminence, qui n'était pas occupée par nos troupes, et Bennigsen critiqua hautement cette faute, en disant qu'il était absurde de laisser ainsi, sans le garnir, un point aussi élevé, et de se contenter de mettre des troupes dans le bas. Quelques généraux partagèrent son avis. L'un d'eux, entre autres, soutint, avec une énergie toute militaire, qu'on les exposait par là à une mort certaine. Bennigsen ordonna en son nom de faire placer des forces sur la hauteur. Cette disposition, qu'on venait de prendre au flanc gauche fit encore mieux sentir à Pierre son incapacité à comprendre les questions stratégiques ; en écoutant Bennigsen et les généraux qui discutaient la question, il leur donnait raison, et s'étonnait d'autant plus de la faute grossière qui avait été commise. Bennigsen, ignorant que ces troupes avaient été placées là, non, comme il le croyait, pour défendre la position, mais pour y rester cachées et tomber à l'improviste sur l'ennemi à un moment donné, changea ces dispositions, sans en prévenir le commandant en chef.

VI

Le prince André, pendant cette même soirée, était couché dans un hangar délabré du village de Kniaskovo, à l'extrême limite du campement de son régiment. Appuyé sur son coude, il fixait machinalement les yeux, à travers une fente des planches disjointes, sur la ligne de jeunes bouleaux ébranchés plantés le long de la clôture, et sur le champ aux gerbes d'avoine éparpillées, au-dessus duquel s'élevait la fumée des feux, où cuisait le souper des soldats. Quelque triste, pesante et inutile que lui parût sa vie, il se sentait, comme sept ans auparavant, à la veille d'Austerlitz, ému et surexcité. Il avait donné des ordres pour le lendemain, et il ne lui restait plus rien à faire ; aussi se sentait-il agité par les pressentiments les plus nets, et par conséquent les plus sinistres. Il prévoyait que cette bataille serait la plus effroyable entre toutes celles auxquelles il avait assisté jusqu'à ce jour, et la possibilité de mourir se présenta à lui pour la première fois dans toute sa cruelle nudité, dépouillée de tout lien avec sa vie présente, et de toute conjecture quant à l'effet qu'elle produirait sur les autres. Tout son passé se déroula devant lui comme dans une lanterne magique, en une longue suite de tableaux qui auraient été éclairés jusque-là par un faux jour, et qui en ce moment lui apparaissaient inondés de la vraie lumière. « Oui, les voilà, ces décevants mirages, ces mirages trompeurs qui m'exaltaient ! se disait-il en les examinant à la clarté froide et inexorable de la pensée de la mort. Les voilà, ces grossières illusions qui me paraissaient si belles et si mystérieuses… Et la gloire, et le bien public, et l'amour pour la femme et la patrie elle-même ! Comme tout alors me paraissait grandiose et profond !… Mais en réalité tout est pâle, mesquin, misérable, comparé à l'aube naissante de ce jour nouveau, qui, je le sens, s'éveille en moi ! » Sa pensée s'arrêtait surtout sur les trois grandes douleurs de sa vie : son amour pour une femme, la mort de son père et l'invasion française ! L'amour ?… Cette pe-

tite fille avec son auréole d'attraits !... « Comme je l'ai aimée, et quels rêves poétiques n'ai-je pas faits en songeant à un bonheur que je partagerais avec elle ? Je croyais à un amour idéal, qui devait me la conserver fidèle pendant l'année de mon absence, comme la colombe de la fable ! Mon père, lui aussi, travaillait et bâtissait à Lissy-Gory, croyant que tout était à lui, les paysans, la terre, et même l'air qu'il respirait. Napoléon est venu, et, sans se douter même de son existence, il l'a balayé de sa route comme un fétu de paille, et Lissy-Gory s'est effondré, l'entraînant dans sa ruine, tandis que Marie continue à dire que c'est une épreuve envoyée d'en haut ! Pourquoi une épreuve, puisqu'il n'est plus ! Pour qui est donc l'épreuve ?... Et la patrie, et la perte de Moscou ! qui sait ? Demain peut-être je serai tué par un des nôtres, comme hier au soir j'aurais pu l'être par ce soldat qui a déchargé son fusil à mon oreille par inadvertance. Les Français viendront, qui me prendront par les pieds et par la tête, et me jetteront dans la fosse, pour que l'odeur de mon cadavre ne les écœure pas ; puis la vie universelle continuera dans de nouvelles conditions, tout aussi naturelles que les anciennes, et je ne serai plus là pour en jouir ! » Il regarda la rangée de bouleaux dont l'écorce blanche, se détachant sur leur teinte uniforme, brillait au soleil : « Eh bien, qu'on me tue demain ! Que ce soit fini, et qu'il ne soit plus question de moi ! » Il se représenta vivement la vie sans lui ; ces bouleaux pleins d'ombre et de lumière, ces nuages moutonnant, les feux des bivouacs, tout prit soudain un aspect effrayant et menaçant. Un frisson le saisit, il se leva vivement et sortit du hangar pour marcher. Il entendit des voix.

« Qui est-là ? » dit-il.

Timokhine, le capitaine au nez rouge, l'ancien chef de compagnie de Dologhow, devenu chef de bataillon par suite du manque d'officiers, s'approcha timidement, suivi de l'aide de camp et du caissier du régiment. Le prince André écouta leur

rapport, leur donna ses instructions, et allait les congédier lorsqu'il entendit une voix connue.

« Que diable ! » disait cette voix.

Le prince André se retourna, et aperçut Pierre, qui s'était heurté à une auge. Il éprouvait toujours un sentiment pénible à se retrouver avec les personnes qui lui rappelaient son passé ; aussi la vue de Pierre, qui avait été si intimement mêlé au douloureux dénoûment de son dernier séjour à Moscou, en augmenta la violence.

« Ah ! vous voilà ! dit-il, par quel hasard ? Je ne vous attendais certes pas ! »

En prononçant ces paroles, ses yeux et sa figure prirent un air plus que sec, c'était comme de l'inimitié ; Pierre le remarqua aussitôt, et l'empressement qu'il mettait à s'approcher du prince André se changea en embarras.

« Je suis venu… vous savez… enfin… je suis venu parce que c'est fort intéressant, répondit-il en répétant pour la centième fois de la journée la même phrase : – Je tenais à assister à une bataille !

– Ah ! vraiment !… Et vos frères les francs-maçons, qu'en diront-ils ? ajouta le prince André d'un air railleur… Que fait-on à Moscou ? Que font les miens ? Y sont-ils enfin arrivés ? ajouta-t-il plus sérieusement.

– Ils y sont, Julie Droubetzkoï me l'a dit ; je suis allé aussitôt les voir, mais je les ai manqués, ils étaient partis pour votre terre. »

VII

Les officiers firent un mouvement pour se retirer, mais le prince André, ne désirant pas rester en tête-à-tête avec son ami, les retint en leur offrant un verre de thé. Ils examinaient curieusement la massive personne de Pierre, et écoutaient, sans broncher, ses récits sur Moscou et sur les positions de nos troupes, qu'il venait de visiter. Le prince André gardait le silence, et l'expression désagréable de sa physionomie portait Pierre à s'adresser de préférence au chef de bataillon Timokhine ; celui-là l'écoutait avec bonhomie.

« Tu as donc compris la disposition de nos troupes ? demanda le prince André, en l'interrompant tout à coup.

– Oui… c'est-à-dire autant qu'un civil peut comprendre ces choses-là… J'en ai saisi le plan général.

– Eh bien, vous êtes plus avancé que qui que ce soit, dit en français le prince André.

– Ah ! dit Pierre stupéfait en le regardant par-dessus ses lunettes. Mais alors que pensez-vous de la nomination de Koutouzow ?

– Elle m'a fait plaisir, c'est tout ce que j'en puis dire.

– Et quelle est votre opinion sur Barclay de Tolly ?… Dieu sait ce qu'on en dit à Moscou…, et ici, qu'en dit-on ?

– Mais demandez-le à ces messieurs, » répondit le prince André.

Pierre se tourna vers Timokhine, de l'air souriant et interrogateur que chacun prenait involontairement en s'adressant au brave commandant.

« La lumière s'est faite, Excellence, lorsque Son Altesse a pris le commandement, répondit-il timidement en jetant des regards furtifs à son chef.

– Comment cela ? demanda Pierre.

– Par exemple, le bois et le fourrage ? Lorsque notre retraite a commencé après Svendziani, nous n'osions prendre nulle part ni foin ni fagots, et pourtant nous nous en allions… Cela lui restait donc, à « lui », n'est-ce pas, Excellence ? ajouta-t-il en s'adressant à « Son » prince… Et gare à nous si nous le faisions ! Deux officiers de notre régiment ont passé en jugement pour des histoires de ce genre ; mais lorsque Son Altesse a été nommée commandant en chef, tout est devenu clair comme le jour !

– Mais alors pourquoi l'avait-on défendu ? »

Timokhine, confus, ne savait comment répondre à cette question, que Pierre renouvela en la posant au prince André :

« Pour ne pas ruiner le pays qu'on laissait à l'ennemi, répondit André toujours d'un ton de raillerie. C'était une mesure extrêmement sage, car on ne saurait tolérer la maraude, et à Smolensk il a jugé aussi sainement que les Français pouvaient nous tourner, que leurs forces étaient supérieures en nombre aux nôtres… Mais ce qu'il n'a pu comprendre, s'écria-t-il avec un éclat de voix involontaire, c'est que nous défendions là pour la première fois le sol russe, et que les troupes s'y battaient avec un élan que je ne leur avais jamais vu ! Bien que nous eussions tenu vaillamment pendant deux jours, et que ce succès eût décuplé nos forces, il n'en a pas moins ordonné la retraite, et alors

tous nos efforts et toutes nos pertes se sont trouvées inutiles !… Il ne pensait certes pas à trahir, il avait fait tout pour le mieux, il avait tout prévu : mais c'est justement pour cela qu'il ne vaut rien ! Il ne vaut rien parce qu'il pense trop, et qu'il est trop minutieux, comme le sont tous les Allemands. Comment te dirai-je ?… Admettons que ton père ait auprès de lui un domestique allemand, un excellent serviteur qui, dans son état normal de santé, lui rend plus de services que tu ne pourrais le faire… Mais que ton père tombe malade, tu le renverras, et, de tes mains maladroites, tu soigneras ton père, et tu sauras mieux calmer ses douleurs qu'un étranger, quelque habile qu'il soit. C'est la même histoire avec Barclay ; tant que la Russie se portait bien, un étranger pouvait la servir, mais, à l'heure du danger, il lui faut un homme de son sang ! Chez vous, au club, n'avait-on pas inventé qu'il avait trahi ? Eh bien, que résultera-t-il de toutes ces calomnies ? On tombera dans l'excès opposé, on aura honte de cette odieuse imputation, et, pour la réparer, on en fera un héros, ce qui sera tout aussi injuste. C'est un Allemand brave et pédant… et rien de plus !

– Pourtant, dit Pierre, on le dit bon capitaine.

– Je ne sais pas ce que cela veut dire, reprit le prince André.

– Mais enfin, dit Pierre, un bon capitaine c'est celui qui ne laisse rien au hasard, c'est celui qui devine les projets de son adversaire…

– C'est impossible ! s'écria le prince André, comme si cette question était résolue pour lui depuis longtemps. Pierre le regarda étonné.

– Pourtant, répliqua-t-il, la guerre ne ressemble-t-elle pas, dit-on, à une partie d'échecs ?

– Avec cette petite différence, reprit le prince André, qu'aux échecs rien ne te presse, et que tu prends ton temps, tout à l'aise… Et puis, le cavalier n'est-il pas toujours plus fort que le pion, et deux pions plus forts qu'un, tandis qu'à la guerre un bataillon est parfois plus fort qu'une division, et parfois plus faible qu'une compagnie ? Le rapport des forces de deux armées, reste toujours inconnu. Crois-moi : si le résultat dépendait toujours des ordres donnés par les états-majors, j'y serais resté, et j'aurais donné des ordres tout comme les autres ; mais, au lieu de cela, tu le vois, j'ai l'honneur de servir avec ces messieurs, de commander un régiment, et je suis persuadé que la journée de demain dépendra plutôt de nous que d'eux ! Le succès ne saurait être et n'a jamais été la conséquence, ni de la position, ni des armes, ni du nombre !

– De quoi donc alors ? fit Pierre.

– Du sentiment qui est en moi, qui est en lui, – et il montra Timokhine, – qui est dans chaque soldat. »

Timokhine regarda avec stupeur son chef dont l'excitation contrastait singulièrement à cette heure avec sa réserve et son calme habituels. On sentait qu'il ne pouvait s'empêcher d'exprimer les pensées qui lui venaient en foule.

« La bataille est toujours gagnée par celui qui est fermement décidé à la gagner. Pourquoi avons-nous perdu celle d'Austerlitz ? Nos pertes égalaient celles des Français, mais nous avons cru trop tôt à notre défaite, et nous y avons cru parce que nous ne tenions pas à nous battre là-bas, et que nous avions envie de quitter le champ de bataille. Nous avons perdu la partie ; eh bien, fuyons, et nous avons fui ! Si nous ne nous l'étions pas dit, Dieu sait ce qui serait arrivé, et demain nous ne le dirons pas ! Tu m'assures que notre flanc gauche est faible, et que le flanc droit est trop étendu ? C'est absurde, car cela n'a aucune importance ; pense donc à ce qui nous attend demain !

Des milliers de hasards imprévus, qui peuvent tout terminer en une seconde !… Parce que les nôtres ou les leurs auront fui ! Parce qu'on aura tué celui-ci ou celui-là !… Quant à ce qui se fait aujourd'hui, c'est un jeu, et ceux avec lesquels tu as visité la position n'aident en rien à la marche des opérations ; ils l'entravent au contraire, car ils n'ont absolument en vue que leurs intérêts personnels !

– Comment, dans le moment actuel ? demanda Pierre.

– Le moment actuel, reprit le prince André, n'est pour eux que le moment où il sera plus facile de supplanter un rival et de recevoir une croix ou un nouveau cordon. Pour moi, je n'y vois qu'une chose : cent mille Russes et cent mille Français se rencontreront demain pour se battre : celui qui se battra le plus et se ménagera le moins sera vainqueur ; je te dirai mieux : quoi qu'on fasse, quelque soit l'antagonisme de nos chefs, nous gagnerons la bataille demain !

– Voilà qui est la vérité, Excellence, la vraie vérité, murmura Timokhine, il n'y a pas à se ménager !… Croiriez-vous que les soldats de mon bataillon n'ont pas bu d'eau-de-vie… ? » « Ce n'est pas un jour pour cela, » disent-ils.

Il se fit un silence.

Les officiers se levèrent et le prince André sortit avec eux pour donner à son aide de camp ses derniers ordres. Dans ce moment, on entendit à peu de distance le bruit de quelques chevaux qui arrivaient par le chemin. Le prince André, se tournant de ce côté, reconnut aussitôt Woltzogen et Klauzevitz, accompagnés d'un cosaque ; ils passèrent si près d'eux, que Pierre et le prince André purent entendre qu'ils disaient en allemand :

« Il faut que la guerre s'étende, c'est la seule manière de faire !

– Oh oui ! répondit l’autre, du moment que le but principal est d’affaiblir l’ennemi, que l’on perde plus ou moins d’hommes, cela ne signifie rien !

– Certainement, reprit la première voix.

– Ah oui ! que la guerre s’étende ! dit le prince André avec colère : c’est ainsi que mon père, ma sœur et mon fils ont été chassés par elle ! Peu lui importe, à lui !… C’est bien ce que je te disais tout à l’heure : ce ne sont pas messieurs les Allemands qui gagneront la bataille, je te le jure ; ils ne feront que brouiller les cartes autant que possible, parce que dans la tête de cet Allemand il n’y a qu’un tas de raisonnements, dont le meilleur ne vaut pas une coquille d’œuf, et que dans son cœur il n’a pas ce que possède Timokhine, et qui sera nécessaire demain. Ils lui ont livré toute l’Europe, à « lui », et ils sont venus nous donner des leçons !… Excellents professeurs, ma foi !

– Ainsi donc, vous croyez que nous gagnerons la bataille ?

– Oui, répondit d’un air distrait le prince André. Il y a une chose seulement que je n’aurais pas permise, si j’avais pu l’empêcher : c’est de faire quartier. Pourquoi des prisonniers ? C’est de la chevalerie ! Les Français ont détruit ma maison, ils vont détruire Moscou : ce sont mes ennemis, ce sont des criminels ! Timokhine et toute l’armée pensent de même ; ils ne peuvent être nos amis, quoi qu’ils en aient dit, là-bas, à Tilsit !

– Oui, oui ; s’écria Pierre, dont les yeux étincelaient, je suis tout à fait de votre avis !»

La question qui le troublait depuis la descente de Mojaïsk venait en effet de trouver sa solution claire et nette. Il comprit le sens et l’importance de la guerre, et de la bataille qui allait se livrer ; tout ce qu’il avait vu dans la journée, l’expression grave

et recueillie répandue sur les visages des soldats, cette chaleur patriotique latente, comme on dit en terme de physique, qui perçait chez chacun d'eux, lui furent expliquées, et il ne s'étonna plus du calme, de l'insouciance même avec lesquels on se préparait à mourir.

« Si l'on ne faisait pas de prisonniers, la guerre changerait de caractère et deviendrait, crois-moi, moins cruelle… Mais nous n'avons fait que jouer à la guerre, voilà le tort : nous faisons les généreux, et cette générosité, cette sensiblerie sont celles d'une femmelette, qui se trouve mal à la vue d'un veau qu'on égorge : la vue du sang révolte sa bonté naturelle, mais que ce veau soit mis à une bonne sauce, et elle en mangera tout comme les autres. On nous parle des lois de la guerre, de chevalerie, de parlementaires, d'humanité envers les blessés… nous nous dupons mutuellement ! On dévaste les foyers, on fait de faux assignats, on tue mon père, mes enfants : et l'on vient après ça nous parler des lois de la guerre, de la générosité envers l'ennemi ? Pas de quartier aux blessés !… Les tuer sans merci et aller soi-même à la mort ! Celui qui est arrivé comme moi à cette conviction, en passant par d'atroces souffrances… »

Le prince André, après avoir cru un moment qu'il lui serait indifférent de voir prendre Moscou, comme on avait pris Smolensk, s'arrêta tout à coup. Un spasme lui serra le gosier, il fit quelques pas en silence : ses yeux avaient un éclat fiévreux, et ses lèvres tremblaient lorsqu'il reprit la parole :

« S'il n'y avait pas de fausse générosité à la guerre, on ne la ferait que pour une raison sérieuse, et en sachant qu'on va à la mort ; alors on ne se battrait pas sous prétexte que Paul Ivanovitch a offensé Michel Ivanovitch ! Alors tous les Hessois et tous les Westphaliens que Napoléon traîne après lui ne seraient pas venus en Russie, et nous ne serions pas allés en Autriche et en Prusse sans savoir pourquoi. Il faut accepter l'effroyable nécessité de la guerre, sérieusement, avec austérité… Assez de men-

songes comme cela ! Il faut la faire comme on doit la faire, ce n'est pas un jeu. Autrement elle n'est qu'un délassement à l'usage des oisifs et des frivoles. La classe des militaires est la plus honorable, et cependant à quelles extrémités n'en viennent-ils pas pour assurer leur triomphe ? Quel est, en effet, le but de la guerre ? l'assassinat ! Ses moyens ? l'espionnage, la trahison ! Quel en est le mobile ? le pillage et le vol pour l'approvisionnement des hommes !... C'est-à-dire le mensonge et la duplicité sous toutes les formes et sous le nom de ruses de guerre... Quelle est la règle à laquelle se soumettent les militaires ? À l'absence de toute liberté, c'est-à-dire à la discipline, qui couvre l'oisiveté, l'ignorance, la cruauté, la dépravation, l'ivrognerie, et cependant ils sont universellement respectés. Tous les souverains, excepté l'empereur de la Chine, portent l'uniforme militaire, et celui qui a tué le plus d'hommes reçoit la plus haute récompense !... Qu'il s'en rencontre, comme demain par exemple, des milliers qui s'estropient et se massacrent... Que verrons-nous après ? Des *Te Deum* d'actions de grâces pour le grand nombre de tués, dont d'ailleurs on exagère toujours le chiffre ; puis on fera sonner bien haut la victoire, car plus il y a de morts, plus elle est éclatante... Et ces prières, comment seront-elles reçues par Dieu qui regarde ce spectacle ? Ah ! mon ami, la vie m'est devenue à charge dans ces derniers temps : je vois trop au fond des choses, et il ne sied pas à l'homme de goûter à l'arbre de la science du bien et du mal... Enfin, ce ne sera plus pour longtemps !... Mais pardon, mes divagations te fatiguent, et moi aussi... Il est temps... retourne à Gorky !

– Oh non ! répondit Pierre en fixant sur son ami ses yeux effarés, mais pleins de sympathie.

– Va, va ! Il faut dormir avant de se battre, – dit le prince André en s'approchant vivement de Pierre et en l'embrassant. – Adieu, s'écria-t-il, nous reverrons-nous ? Dieu seul le sait ! » Et, se détournant, il le poussa dehors.

Il faisait sombre, et Pierre ne put distinguer l'expression de sa figure. Était-elle tendre ou sévère ? Il resta quelques secondes indécis : retournerait-il auprès de lui, ou se remettrait-il en route ?

« Non, il n'a pas besoin de moi, et je sais que c'est notre dernière entrevue, » se dit-il en soupirant profondément et en se dirigeant vers Gorky.

Le prince André s'étendit sur un tapis, mais il ne put s'endormir. Au milieu de toutes les images qui se confondaient dans son esprit, sa pensée s'arrêta longuement sur une d'elles avec une douce émotion : il revoyait une soirée à Pétersbourg, pendant laquelle Natacha lui racontait avec entrain comment, l'été précédent, elle s'était égarée, à la recherche des champignons, dans une immense forêt. Elle lui décrivait, à bâtons rompus, la solitude de la forêt, ses sensations, ses conversations avec le vieux gardien des ruches, et elle s'interrompait à chaque instant pour lui dire : « Non, ce n'est pas ça… je ne puis pas m'exprimer… vous ne me comprenez pas, j'en suis sûre !… » Et malgré les protestations réitérées du prince André elle se désolait de ne pouvoir rendre l'impression exaltée et poétique qu'elle avait ressentie ce jour-là… « Ce vieillard était adorable… et la forêt était si sombre et il avait de si bons yeux !… Non, non, je ne puis pas, je ne sais pas raconter, » ajoutait-elle en devenant toute rouge. Le prince André sourit à ce souvenir, comme il avait souri alors en la regardant : « Je la comprenais alors, pensait-il ; je comprenais sa franchise, l'ingénuité de son âme : oui, c'était son âme que j'aimais en elle, que j'aimais si profondément, si fortement, de cet amour qui me donnait tant de bonheur ! » Et subitement il tressaillit, en se rappelant le dénouement : « Il n'avait guère besoin de tout cela, « lui » ! Il n'a rien vu, rien compris, elle n'était pour « lui » qu'une fraîche et jolie fille qu'il n'a pas daigné lier à son sort, tandis que moi… Et cependant « il » vit encore, et il s'amuse !… » À ce souvenir, il lui sembla qu'on le

touchait avec un fer rouge : il se redressa brusquement, se leva et se remit à marcher.

VIII

Le 6 septembre, la veille de la bataille de Borodino, le préfet du palais de l'Empereur des Français, Monsieur de Beausset, et le colonel Fabvier arrivèrent, l'un de Paris, l'autre de Madrid, et trouvèrent Napoléon à son bivouac de Valouïew. Monsieur de Beausset, revêtu de son uniforme de cour, se fit précéder d'un paquet à l'adresse de l'Empereur, qu'il avait été chargé de lui remettre. Pénétrant dans le premier compartiment de la tente, il défit l'enveloppe, tout en s'entretenant avec les aides de camp qui l'entouraient. Fabvier s'était arrêté à l'entrée, et causait au dehors. L'Empereur Napoléon achevait sa toilette dans sa chambre à coucher, et présentait à la brosse du valet de chambre, tantôt ses larges épaules, tantôt sa forte poitrine, avec le frémissement de satisfaction d'un cheval qu'on étrille. Un autre valet de chambre, le doigt sur le goulot d'un flacon d'eau de Cologne, en aspergeait le corps bien nourri de son maître, persuadé que lui seul savait combien il fallait de gouttes et comment il fallait les répandre. Les cheveux courts de l'Empereur se plaquaient mouillés sur son front, et sa figure, quoique jaune et bouffie, exprimait un bien-être physique.

« Allez ferme, allez toujours ! » disait-il au valet de chambre, qui redoublait d'efforts.

L'aide de camp qui venait d'entrer pour faire son rapport sur l'engagement de la veille et le nombre des prisonniers, attendait à la porte l'autorisation de se retirer. Napoléon lui jeta un regard en dessous.

« Pas de prisonniers ? répéta-t-il : ils aiment donc mieux se faire écharper ?… Tant pis pour l'armée russe ! – et continuant à faire le gros dos et à présenter ses épaules aux frictions de son valet de chambre : – C'est bien, faites entrer Monsieur de Beausset, ainsi que Fabvier, dit-il à l'aide de camp.

– Oui, Sire, » répondit ce dernier en s'empressant de sortir.

Les deux valets de chambre habillèrent leur maître, en un tour de main, de l'uniforme gros-bleu de la garde, et il se dirigea vers le salon d'un pas ferme et précipité. Pendant ce temps, Beausset avait rapidement déballé le cadeau de l'Impératrice, et l'avait placé sur deux chaises, en face de la porte par laquelle l'Empereur devait entrer ; mais ce dernier avait mis une telle hâte à sa toilette, qu'il n'avait pas eu le temps de disposer convenablement la surprise destinée à Sa Majesté. Napoléon remarqua son embarras, et, feignant de ne pas s'en apercevoir, fit signe à Fabvier d'approcher. Il écouta, les sourcils froncés et sans dire un mot, les éloges que le colonel faisait de ses troupes qui se battaient à Salamanque, à l'autre bout du monde, et qui n'avaient, selon lui, qu'une seule et même pensée : se montrer dignes de leur Empereur, et une seule crainte : celle de lui déplaire ! Cependant le résultat de la bataille n'avait pas été heureux, et Napoléon se consolait en interrompant Fabvier par des questions ironiques, qui prouvaient qu'il ne s'était attendu à rien de mieux en son absence.

« Il faut que je répare cela à Moscou, dit Napoléon… À tantôt, au revoir !… » Et, se retournant vers Beausset, qui avait eu le temps de recouvrir l'envoi de l'Impératrice d'une draperie, il l'appela.

Beausset fit un profond salut à la française, comme seuls savaient les faire les vieux serviteurs des Bourbons, et lui remit un pli cacheté. Napoléon lui tira gaiement l'oreille.

« Vous vous êtes dépêché, j'en suis bien aise… Eh bien, que dit Paris ? ajouta-t-il en prenant subitement un air sérieux.

– Sire, tout Paris regrette votre absence, » répondit le préfet.

Napoléon savait parfaitement que ce n'était là qu'une adroite flatterie : dans ses moments lucides, il comprenait aussi que c'était faux ; mais cette phrase lui fut agréable, et il lui effleura de nouveau l'oreille.

« Je suis fâché, dit-il, de vous avoir fait faire tant de chemin.

– Sire, je ne m'attendais à rien moins qu'à vous trouver aux portes de Moscou. »

Napoléon sourit et jeta un regard distrait à sa droite. Un aide de camp, s'inclinant avec grâce, lui présenta aussitôt une tabatière en or.

« Oui, vous avez de la chance, dit-il en aspirant une prise : vous qui aimez les voyages, vous verrez Moscou dans trois jours ; vous ne vous attendiez certes pas à visiter la capitale asiatique ? »

Beausset s'inclina en signe de reconnaissance pour la délicate attention de son souverain, qui lui prêtait un goût dont il ne soupçonnait pas lui-même l'existence.

« Ah ! qu'est-ce donc ? » dit Napoléon en remarquant que l'attention de sa suite était concentrée sur la draperie.

Beausset, avec l'habileté d'un courtisan accompli, fit un demi-tour et souleva adroitement le voile, en disant :

« C’est un présent que l’Impératrice envoie à Votre Majesté. »

C’était le portrait de l’enfant né du mariage de Napoléon avec la fille de l’Empereur d’Autriche, peint par Gérard. Le ravissant petit garçon, avec ses cheveux bouclés, et un regard semblable à celui du Christ de la Madone Sixtine, était représenté jouant au bilboquet : la boule figurait le globe terrestre, et le manche qu’il tenait de l’autre main simulait un sceptre. Quoiqu’il fût difficile de s’expliquer pourquoi l’artiste avait peint le roi de Rome perçant le globe avec un bâton, cette allégorie avait été trouvée, par tous ceux qui l’avaient vue à Paris, aussi claire et aussi délicate qu’elle le parut à Napoléon en ce moment.

« Le roi de Rome ! dit-il avec un geste gracieux… admirable !… » Et avec cette faculté tout italienne de changer instantanément l’expression de son visage, il s’approcha du portrait d’un air pensif et tendre.

Il savait qu’à cette heure chacune de ses paroles et chacun de ses gestes seraient burinés dans l’histoire. Aussi, comme contraste à cette grandeur qui lui permettait de faire représenter son fils jouant au bilboquet avec le globe du monde, crut-il avoir trouvé une heureuse inspiration en lui opposant le simple sentiment de la tendresse paternelle. Ses yeux se voilèrent, il fit un pas en avant, et sembla chercher une chaise ; la chaise fut vivement avancée, et il s’assit en face du portrait. Il fit un geste, et tout le monde se retira sur la pointe du pied, en laissant le grand homme se livrer à son émotion. Après quelques instants de muette contemplation, il se leva et rappela Beausset et l’aide de camp ; il ordonna de placer le tableau devant la tente, pour ne pas priver sa vieille garde du bonheur de voir le roi de Rome, le fils et l’héritier de leur Souverain adoré ! Ce qu’il avait prévu arriva : pendant qu’il déjeunait avec Monsieur de Beausset, auquel il avait fait l’honneur de l’inviter, on entendit devant la

tente une explosion de cris enthousiastes, poussés par les officiers et les soldats de la vieille garde.

« Vive l'Empereur ! Vive le roi de Rome ! »

Le déjeuner fini, Napoléon dicta devant Beausset son ordre du jour à l'armée.

« Courte et énergique, » dit-il après avoir lu cette proclamation qu'il avait dictée d'un jet.

« Soldats !

« Voilà la bataille que vous avez tant désirée ! Désormais la victoire dépend de vous ; elle nous est nécessaire, elle nous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitebsk, à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite avec orgueil votre conduite dans cette journée ; que l'on dise de chacun de vous : « Il était à cette grande bataille !

« Napoléon. »

Après avoir invité Monsieur de Beausset, qui aimait tant les voyages, à l'accompagner dans sa promenade, il sortit avec lui de sa tente, et se dirigea vers les chevaux qu'on venait de seller.

« Votre Majesté est trop bonne, » dit de Beausset, quoiqu'il eût fort envie de dormir et qu'il ne sût pas monter à cheval : mais, du moment que Napoléon avait incliné la tête, force fut à Beausset de le suivre.

À la vue de l'Empereur, les cris des vieux grognards qui entouraient le tableau devinrent frénétiques. Napoléon fronça les sourcils.

« Enlevez-le, dit-il en indiquant le portrait : il est encore trop jeune pour voir un champ de bataille ! »

Beausset ferma les yeux, baissa la tête, soupira profondément, et témoigna, par un geste plein de déférence, qu'il savait apprécier les paroles de l'Empereur.

IX

L'historien de Napoléon nous le représente ce jour-là, passant la matinée à cheval, inspectant le terrain, discutant les différents plans qui lui étaient soumis par ses maréchaux, et donnant ses ordres aux généraux. La ligne primitive des troupes russes le long de la Kolotcha avait été rompue, et une partie de cette ligne, notamment le flanc gauche, avait été reculée par suite de la prise de la redoute de Schevardino. Cette partie n'était plus ni fortifiée ni couverte par la rivière, et devant elle s'étendait une plaine ouverte et unie. Il était évident, aussi bien pour un civil que pour un militaire, que c'était là que devait commencer l'attaque. Cela n'exigeait pas, du moins à ce qu'il semblait, de grandes combinaisons, ni ces soins minutieux de l'Empereur et de ses maréchaux, ni cette faculté supérieure, appelée le génie, qu'on aime tant à prêter à Napoléon ; mais ceux qui l'entouraient ne furent pas de cet avis, et les historiens qui décrivirent après coup ces événements firent chorus avec eux. Tout en parcourant le terrain et en examinant d'un air méditatif et soucieux les moindres détails de la localité, il secouait la tête, tantôt d'un air défiant, tantôt d'un air approbateur, et, sans initier aucun des généraux aux pensées profondes qui motivaient ses décisions, il se bornait à leur en donner la conclusion sous forme d'ordres. Davout, le prince d'Eckmühl, ayant émis l'opinion qu'il fallait tourner le flanc gauche des Russes, il lui répon-

dit, sans lui en expliquer la raison, que c'était inutile. En revanche, il approuva le projet du général Compans, qui consistait à attaquer les ouvrages avancés et à faire passer les divisions par le bois, quoique Ney, duc d'Elchingen, se permît de faire observer qu'un mouvement à travers la forêt pouvait être dangereux, et mettre le désordre dans les rangs. En examinant l'endroit qui faisait face à la redoute de Schevardino, il réfléchit quelques secondes en silence, et indiqua les places où devaient s'élever pour le lendemain deux batteries, destinées à contre-battre les redoutes des Russes, et aussi la position que devait occuper l'artillerie de campagne. Après avoir donné ses instructions, il retourna à son bivouac et dicta les dispositions pour l'ordre de bataille.

Ces dispositions, qui ont provoqué un enthousiasme sans bornes chez les historiens français et une approbation unanime chez les étrangers, étaient conçues en ces termes :

« Deux nouvelles batteries, élevées pendant la nuit dans la plaine occupée par le prince d'Eckmühl, ouvriront, au petit jour, le feu contre les deux batteries ennemies leur faisant face.

« Le chef de l'artillerie du 1er corps, général Pernetti, se portera alors en avant avec 30 canons de la division Compans et tous les obusiers des divisions Dessaix et Friant ; il ouvrira le feu, et lancera ses obus sur la batterie ennemie, attaquée par :

Canons de l'artillerie de la garde : 24 pièces.
Canons de la division Compans : 30
Canons des divisions Dessaix et Friant : 8

Total : 62 pièces.

« Le chef de l'artillerie du 3ème corps, général Fouché, placera tous les obusiers des 3ème et 8ème corps, 16 pièces en tout,

sur les flancs de la batterie destinée à canonner la fortification gauche, ce qui réunira contre elle 40 bouches à feu.

« Le général Sorbier se tiendra prêt à se porter en avant au premier signal avec tous les obusiers de l'artillerie de la garde, contre l'une ou l'autre des fortifications.

« Pendant la canonnade, le prince Poniatowsky se dirigera vers le village dans la forêt et tournera la position ennemie.

« Le général Compans traversera la forêt pour s'emparer du premier retranchement.

« Une fois la bataille engagée sur ce plan, d'autres ordres seront donnés conformément aux mouvements de l'ennemi.

« La canonnade sur l'aile gauche commencera aussitôt que se fera entendre celle de l'aile droite. Les tirailleurs de la division Morand et de la division du vice-roi ouvriront un feu violent, lorsque commencera l'attaque de l'aile droite.

« Le vice-roi s'emparera du village[1], et en franchira les trois ponts, en avançant sur la même ligne que les divisions Morand et Gérard, qui, menées par lui, se dirigeront vers la redoute et rejoindront les autres troupes.

« Le tout se fera avec ordre et méthode, en gardant autant que possible des troupes en réserve.

« Au camp impérial près de Mojaïsk, 6 septembre 1812. »

S'il est permis de juger les combinaisons de Napoléon, en se dégageant de l'influence presque superstitieuse qu'exerçait son génie, il est évident, au contraire, que ces dispositions man-

---

[1] Borodino.

quent de clarté et de netteté. Ce document, en effet, contient quatre dispositions, dont aucune ne pouvait être et ne fut exécutée. Il est dit en premier : que les batteries élevées sur la place choisie par Napoléon, renforcées par les bouches à feu de Pernetti et de Fouché, 102 pièces en tout, devaient ouvrir le feu et couvrir de projectiles les ouvrages avancés de l'ennemi. Or il était impossible d'exécuter cet ordre, parce que les projectiles ne pouvaient atteindre les retranchements ennemis, et que ces 102 bouches à feu les lancèrent dans le vide, jusqu'au moment où un général prit sur lui, contre l'ordre de l'Empereur, de les faire avancer.

La seconde disposition, qui enjoignait à Poniatowsky de se diriger sur le village par la forêt, pour aller tourner l'aile gauche des Russes, ne put également aboutir, car Poniatowsky rencontra, dans la forêt, Toutchkow, qui lui barra le passage et l'empêcha de tourner la position indiquée. La troisième ordonnait au général Compans de se porter sur la forêt et de s'emparer du premier retranchement : or la division Compans ne s'en empara pas, et fut repoussée, parce qu'en sortant de la forêt elle fut forcée, par une circonstance ignorée de Napoléon, de s'aligner sous le feu de la mitraille. Enfin, aux termes de la quatrième, le vice-roi devait s'emparer du village de Borodino, traverser la rivière sur ses trois ponts, sur la même ligne que les divisions Morand et Friant (divisions dont les mouvements ne sont indiqués nulle part), lesquelles, sous sa direction, devaient se diriger vers la redoute et se placer sur la même ligne que les autres troupes. Autant qu'il est possible de se rendre compte de cet ordre, en se reportant aux tentatives faites par le vice-roi pour l'exécuter, on devine qu'il devait se porter à gauche sur la redoute, en traversant Borodino, tandis que les divisions Morand et Friant avançaient en même temps en deçà de la ligne. Rien de tout cela n'était exécutable. Le vice-roi, ayant traversé Borodino, fut battu sur la Kolotcha, et les divisions Morand et Friant, qui subirent le même sort, n'enlevèrent pas la redoute, dont la cavalerie ne s'empara qu'à la fin de la bataille. Ainsi au-

cune de ces dispositions ne fut effectuée. Il était dit encore que « des ordres ultérieurs seraient donnés conformément aux mouvements de l'ennemi ». Il était donc présumable que Napoléon prendrait les mesures nécessaires durant le cours de la bataille, mais il n'en fit rien, car, comme on le sut plus tard, il se trouva à une telle distance du centre des opérations, qu'il n'en eut pas connaissance et qu'aucun des ordres donnés par lui pendant ce temps ne put être exécuté.

X

Plusieurs historiens assurent que si les Français ont été battus à Borodino, c'est parce que Napoléon souffrait ce jour-là d'un gros rhume. Sans ce rhume, ses combinaisons eussent été marquées au sceau du génie pendant la bataille, la Russie eût été perdue, et la face du monde changée ! Cette conclusion est d'une logique incontestable pour les écrivains qui soutiennent que la Russie s'est transformée par la seule volonté de Pierre le Grand ; que la république française s'est métamorphosée en Empire, et que les armées françaises sont entrées en Russie, également par la seule volonté de Napoléon. S'il avait dépendu de lui de livrer ou de ne pas livrer la bataille de Borodino, de prendre ou de ne pas prendre telle décision, il serait évident en ce cas que le rhume, qui aurait paralysé son action, eût été la cause du salut de la Russie, et que le valet de chambre qui oublia, le 28, de lui donner une chaussure imperméable, eût été notre sauveur ! Dans cet ordre d'idées, cette conclusion est aussi plausible que celle qu'en manière de plaisanterie Voltaire tire de la Saint-Barthélemy, due, dit-il, à un dérangement d'estomac de Charles IX. Mais, pour ceux qui n'admettent pas cette manière de raisonner, cette réflexion est tout bonnement absurde, et contraire en tous points à toute logique humaine. À la question

de savoir quelle est la raison d'être des faits historiques, il nous paraît bien plus simple de répondre que la marche des événements de ce monde est arrêtée d'avance, et dépend de la coïncidence de toutes les volontés de ceux qui participent aux événements, et que celle des Napoléons n'y a qu'une influence extérieure et apparente.

Quelque étrange que paraisse à première vue de supposer que la Saint-Barthélemy, voulue et commandée par Charles IX, n'ait pas été le fait de sa volonté, et que le carnage de Borodino, qui a coûté 80 000 hommes, n'ait pas été réellement ordonné par Napoléon, bien qu'il eût pris toutes les dispositions à cet effet, la dignité humaine, en me démontrant que chacun de noms est homme au même degré que Napoléon, autorise cette solution, confirmée à plusieurs reprises par les recherches des historiens. Le jour de la bataille de Borodino, Napoléon n'a ni visé ni tué personne : tout fut fait par ses soldats, qui tuèrent leurs ennemis, non en conséquence de ses ordres, mais en obéissant à leur propre impulsion. Toute l'armée, Français, Allemands, Italiens, Polonais, affamés, déguenillés, fatigués par les marches qu'ils venaient de faire, sentait, en face de cette autre armée qui lui barrait le passage, que le vin était tiré et qu'il fallait le boire ! Si Napoléon leur avait défendu de se battre contre les Russes, ils l'auraient égorgé, et se seraient battus quand même, parce que c'était devenu inévitable !

À la lecture de la proclamation de Napoléon, qui leur promettait, comme compensation aux souffrances et à la mort, que la postérité dirait d'eux : « qu'eux aussi avaient pris part à la grande bataille de la Moskwa », ils avaient répondu par le cri de : « Vive l'Empereur ! » comme ils l'avaient déjà fait devant le portrait de l'enfant qui jouait au bilboquet avec la boule du monde, comme ils l'avaient acclamé à chaque non-sens qu'il avait dit. Ils n'avaient donc plus qu'une chose à faire, répéter : « Vive l'Empereur ! » et aller se battre pour gagner la nourriture et le repos qui, une fois vainqueurs, les attendaient à Moscou.

Ils ne tuaient donc pas leurs semblables en vertu des ordres de leur maître ; Napoléon lui-même n'était pour rien dans la direction de la bataille, puisque aucune de ses dispositions n'a été exécutée et qu'il ignorait ce qui se passait. Ainsi donc la question de savoir d'une manière précise si Napoléon avait ou non un rhume à ce moment-là, n'a pas plus d'importance dans l'histoire que le rhume du dernier soldat du train.

Les historiens attribuent encore à ce rhume légendaire la faiblesse de ses dispositions, qui, selon nous, étaient au contraire mieux prises que celles qui lui avaient fait gagner d'autres batailles ; elles paraissent inférieures aujourd'hui, parce que la bataille de Borodino fut la première que perdit Napoléon. Les combinaisons les plus profondes et les plus ingénieuses semblent toujours mauvaises, et donnent prise aux critiques savantes des tacticiens, lorsqu'elles n'ont pas amené la victoire ; et vice versa. Les dispositions de Weirother, à la bataille d'Austerlitz, étaient le modèle de la perfection en ce genre, et cependant on les a désapprouvées, à cause même de cette perfection et de leur minutie.

Napoléon à Borodino avait joué son rôle de représentant du pouvoir aussi bien et même mieux que dans ses autres batailles. Il s'en était tenu aux mesures les plus sages. Aucune confusion, aucune contradiction ne peut lui être imputée ; il n'a pas perdu la tête, il n'a pas fui du champ de bataille, et son tact et sa grande expérience contribuèrent au contraire à lui faire remplir, avec calme et dignité, le personnage de chef suprême, qui semblait lui être attribué dans cette sanglante tragédie.

XI

Napoléon revint pensif de sa tournée d'inspection, en se disant : « Les pièces sont sur l'échiquier, à demain le jeu ! » S'étant fait donner un verre de punch, il manda de Beausset pour lui parler des changements à introduire dans la maison de l'Impératrice, et étonna le préfet par la façon dont les moindres détails des choses de la cour étaient présents à sa mémoire.

S'intéressant à des niaiseries, il plaisantait Beausset sur son amour des voyages, et causait avec insouciance, comme aurait pu le faire un grand opérateur qui retrousse tranquillement ses manches et met son tablier, pendant qu'on attache le patient sur son lit de souffrance : « L'affaire est à moi, semblait-il se dire, et j'en tiens tous les fils entre mes mains : quand il faudra agir, je m'en tirerai mieux que personne… Quant à présent, je puis plaisanter : plus je plaisante, plus je suis calme, plus vous devez être rassurés et confiants, et plus vous devez être étonnés de mon génie ! »

Après un second verre de punch, il alla prendre quelques instants de repos ; il était trop préoccupé de la journée du lendemain pour pouvoir dormir, et, quoique l'humidité du soir eût augmenté son rhume, il passa, en se mouchant bruyamment, à trois heures du matin, dans la partie de la tente qui formait son salon, et demanda si les Russes étaient toujours là. On lui répondit que les feux ennemis apparaissaient toujours sur les mêmes points. L'aide de camp de service entra.

« Eh bien, Rapp, croyez-vous que nous ferons de la bonne besogne aujourd'hui ?

– Sans aucun doute, Sire… »

L’Empereur le regarda.

« Rappelez-vous, Sire, ce que vous m’avez fait l’honneur de me dire à Smolensk : « Le vin est tiré, il faut le boire ! »

Napoléon fronça le sourcil et garda longtemps le silence.

« Cette pauvre armée, dit-il tout à coup, elle est bien diminuée depuis Smolensk. La fortune est une franche courtisane, Rapp, je le disais toujours et je commence à l’éprouver ; mais la garde, la garde est intacte ? demanda-t-il.

– Oui, Sire. »

Napoléon glissa une pastille dans sa bouche, et regarda à sa montre ; il n’avait pas envie de dormir, il y avait loin jusqu’au matin, et pour tuer le temps, il n’y avait plus d’ordres à donner. Tout était prêt.

« A-t-on distribué les biscuits aux régiments de la garde ? demanda-t-il sévèrement.

– Oui, Sire.

– Et le riz ? »

Rapp répondit qu’il avait pris lui-même les mesures nécessaires à cet effet, mais Napoléon secoua la tête d’un air mécontent : il semblait douter que ce dernier ordre eût été exécuté. Un valet de chambre apporta du punch, Napoléon en fit donner un verre à son aide de camp ; tout en le dégustant à petites gorgées :

« Je n’ai ni goût ni odorat, dit-il ; ce rhume est insupportable, et l’on me vante la médecine et les médecins, lorsqu’ils ne peuvent pas même me guérir d’un rhume !… Corvisart m’a don-

né ces pastilles, et elles ne me font aucun bien ! Ils ne savent rien traiter et ne le sauront jamais… Notre corps est une machine à vivre. Il est organisé pour cela, c'est sa nature ; laissez-y la vie à son aise, qu'elle s'y défende elle-même : elle fera plus que si vous la paralysez en l'encombrant de remèdes. Notre corps est comme une montre parfaite, qui doit aller un certain temps : l'horloger n'a pas la faculté de l'ouvrir ; il ne peut la manier qu'à tâtons et les yeux bandés… Notre corps est une machine à vivre, voilà tout ! » Une fois entré dans la voie des définitions qu'il aimait tant, il en émit tout à coup une autre[2] : « Savez-vous ce que c'est que l'art militaire ? C'est le talent, à un moment donné, d'être plus fort que son ennemi ! »

Rapp ne répondit rien.

« Demain nous aurons affaire à Koutouzow. C'est lui qui commandait à Braunau, vous en souvient-il ? et il n'est pas monté à cheval une seule fois pendant trois semaines pour examiner les fortifications… Nous verrons bien ! »

Il regarda encore une fois à sa montre ; il n'était que quatre heures. Il se leva, fit quelques pas, passa une redingote sur son uniforme, et sortit de la tente. La nuit était sombre, et un léger brouillard flottait dans l'air. On distinguait à peine les feux de bivouac de la garde ; à travers la fumée, on entrevoyait dans le lointain ceux des avant-postes russes. Tout était calme ; on n'entendait que le bruit sourd et le piétinement des troupes françaises qui s'apprêtaient à aller occuper les positions désignées. Napoléon s'avança, examina les feux, prêta l'oreille au bruit toujours croissant, et, passant près d'un grenadier de haute taille, qui montait la garde devant sa tente et qui se tenait immobile et droit comme un pilier à l'apparition de l'Empereur, il s'arrêta devant lui.

---

[2] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

« Combien d'années de service ? lui demanda-t-il avec cette brusquerie affectueuse et militaire dont il faisait volontiers parade avec les soldats. – Ah ! un des vieux ! Et le riz ?… l'a-t-on reçu au régiment ?

– Oui, Sire. »

Napoléon fit un signe de tête et le quitta. À cinq heures et demie, il se dirigea à cheval vers le village de Schevardino ; l'aube blanchissait, le ciel s'éclaircissait de plus en plus, un seul nuage flottait à l'orient. Les feux abandonnés se mouraient à la pâle lumière du petit jour ; à droite retentit un coup de canon, sourd et solitaire, dont le son franchit l'espace et s'éteignit dans le silence général. Un second, un troisième ébranlèrent bientôt l'air, puis un quatrième et un cinquième résonnèrent avec solennité, quelque part à droite dans le voisinage. Ils retentissaient encore, que d'autres coups leur succédèrent aussitôt en se confondant. Napoléon atteignit, avec sa suite, Schevardino, et descendit de cheval : la partie était engagée.

XII

Pierre, revenu de chez le prince André, à Gorky, ordonna à son domestique de tenir ses chevaux prêts pour le lendemain matin, de le réveiller à la pointe du jour ; puis il s'endormit aussitôt dans le coin que Boris lui avait obligeamment offert. À son réveil, l'isba était déserte, les petits carreaux des fenêtres tremblaient, et son domestique le secouait pour le réveiller.

« Excellence, Excellence ! répétait-il avec insistance.

– Quoi ?… Qu'y a-t-il ?… Est-ce commencé ?

– Écoutez la canonnade, dit le domestique, qui était un ancien soldat ; tous sont partis depuis longtemps, même Son Altesse. »

Pierre s'habilla à la hâte et sortit en courant. La matinée était belle, gaie, fraîche, la rosée brillait ; le soleil, déchirant le rideau de nuages, lança par-dessus le toit, à travers les vapeurs qui l'entouraient, un faisceau de rayons qui vinrent tomber sur la poussière de la route, humide de rosée, sur les murs des maisons, sur les clôtures en planches et sur les chevaux de Pierre, sellés à la porte de l'isba. Le grondement de la canonnade devint plus distinct. Un aide de camp passa au galop.

« Dépêchez-vous, comte, il est temps ! » lui cria-t-il en passant.

Se faisant suivre de son cheval, Pierre longea la route jusqu'au mamelon du haut duquel il avait examiné le champ de bataille. Cette colline était couverte de militaires : on y entendait le murmure des conversations en français des officiers de l'état-major, et l'on y voyait, se détachant de l'ensemble, la tête grise de Koutouzow, coiffée d'une casquette blanche avec une bande rouge ; sa grosse nuque s'enfonçait dans ses larges épaules. Il regardait au loin à l'aide d'une lunette d'approche. En gravissant la colline, Pierre fut frappé du spectacle qui s'offrit à ses yeux. C'était le panorama de la veille, mais occupé aujourd'hui par une masse imposante de troupes, envahi par la fumée de la fusillade, et éclairé par les rayons obliques du soleil, qui montait à la gauche de Pierre, projetant, dans l'air pur du matin, des chatoiements d'un rose doré, et étalant de côté et d'autre de longues et noires bandes d'ombre. Les grands bois qui fermaient l'horizon semblaient avoir été taillés dans une pierre étincelante, d'un jaune verdâtre, et derrière leurs cimes, qui se découpaient sur le ciel en une mince ligne foncée, se dessinait dans le lointain la grande route de Smolensk, couverte de

troupes. À côté de la colline, les champs dorés et les coteaux ruisselaient de lumière, mais partout, devant, à gauche et à droite, on ne voyait que des soldats. C'était animé, majestueux et imprévu ; mais ce qui attira surtout l'attention de Pierre, ce fut l'aspect du champ de bataille lui-même, la vue de Borodino et de la vallée de la Kolotcha, qui s'étendait des deux côtés de la rivière.

Au-dessus de la Kolotcha, à Borodino même, à l'endroit où la Voïna se jette dans la Kolotcha, à travers de vastes marais, s'élevait un de ces brouillards qui, en se fondant et en se vaporisant sous les rayons du soleil, donnent une couleur et un contour magiques au paysage qu'ils laissent entrevoir. Sur ce brouillard, sur la fumée qui s'y mêlait à flocons épais, sur l'eau, sur la rosée, sur les baïonnettes, sur Borodino même, se jouaient les rayons étincelants de la lumière du matin. À travers ce rideau transparent, on apercevait la blanche église, les toits des isbas du village, et de tous côtés des masses compactes de soldats, des caissons verts et des bouches à feu. Dans la vallée, sur les hauteurs, à mi-côte, dans les bois, dans les champs, partaient des coups de canon, tantôt isolés, tantôt par volées, suivis de tourbillons de fumée, qui s'arrondissaient, se rencontraient, et se confondaient dans l'espace. Chose étrange à dire, cette fumée et ces détonations étaient ce qui prêtait le plus de charme à ce spectacle. Pierre mourait d'envie de se trouver là où il voyait surgir ces panaches de fumée, là où s'agitaient ces baïonnettes brillantes, là où était le mouvement, et d'où partaient ces détonations incessantes. Il se retourna pour comparer son impression à celle que devaient éprouver dans ce moment Koutouzow et son entourage : il lui sembla voir rayonner sur tous les visages cette émotion latente qu'il avait déjà remarquée la veille, mais dont il n'avait compris la nature qu'après son entretien avec le prince André.

« Va, mon ami, va, que Dieu soit avec toi, » dit Koutouzow à un général qui était à ses côtés.

Le général qui venait de recevoir cet ordre passa devant Pierre pour descendre la colline.

« Au pont ! » répondit-il à la question d'un des officiers.

« Et moi aussi ! » se dit Pierre en le suivant. Le général monta le cheval que tenait un cosaque, pendant que Pierre s'approchait de son domestique et lui demandait laquelle de ses deux montures était la plus tranquille. L'empoignant alors par la crinière, penché en avant et serrant de ses talons le ventre de son cheval, il sentit tout à coup qu'il perdait ses lunettes ; mais, ne pouvant ni ne voulant lâcher la bride et la crinière, il partit sur les traces du général, au milieu des officiers qui le suivaient des yeux dans sa course aventureuse.

XIII

Le général galopa en avant, descendit la colline, tourna brusquement à gauche, et Pierre, l'ayant perdu de vue, se fourvoya dans les rangs d'un détachement d'infanterie ; il essaya en vain de se dégager des soldats qui l'entouraient de tous côtés, et qui jetaient des regards mécontents et interrogateurs sur ce gros homme en chapeau blanc, qui les bousculait sans nécessité dans un moment aussi grave et aussi critique pour eux tous.

« Pourquoi, diable, passer au milieu du bataillon ? » dit l'un d'eux.

Un autre poussa le cheval avec la crosse de son fusil, et Pierre, se cramponnant au pommeau de la selle, et retenant à grand'peine sa monture effrayée, partit à fond de train et arriva

enfin dans un espace libre. Il vit devant lui un pont où d'autres soldats tiraient des coups de fusil : sans s'en douter, il avait atteint le pont de la Kolotcha placé entre Gorky et Borodino, que les Français, après avoir occupé ce dernier village, venaient d'attaquer. Des deux côtés du pont et sur la prairie, couverte de foin, qu'il avait aperçue de loin la veille, des soldats s'agitaient d'un air affairé, mais, malgré la fusillade incessante, Pierre ne croyait guère être en plein premier acte de la bataille. N'entendant ni les balles qui sifflaient autour de lui, ni les projectiles qui passaient au-dessus de sa tête, il ne soupçonnait même pas que l'ennemi fût de l'autre côté de la rivière, et il fut longtemps avant de comprendre que c'étaient des tués et des blessés qui tombaient à quelques pas de lui.

« Que fait donc celui-là en avant de la ligne ? cria une voix.

– À gauche, prenez à gauche ! »

Pierre prit à droite, et se heurta tout à coup contre un aide de camp du général Raïevsky ; l'aide de camp le regarda avec colère, et allait lui dire des injures, lorsqu'il le reconnut et le salua.

« Comment êtes-vous ici ? » dit-il en s'éloignant.

Pierre, ayant une vague idée qu'il n'était pas à sa place, et craignant de gêner, se mit à galoper dans le même sens que l'aide de camp :

« Est-ce ici ? Puis-je vous suivre ? lui demanda-t-il.

– À l'instant, à l'instant ! repartit l'aide de camp, qui se précipita dans la prairie à la rencontre d'un gros colonel à qui il avait à transmettre un ordre, puis, revenant vers Pierre :

– Expliquez-moi donc, comte, comment vous vous trouvez ici ?… En curieux, sans doute ?

– Oui, oui, dit Pierre, pendant que l'aide de camp faisait faire volte-face à son cheval et se préparait à s'éloigner de nouveau.

– Ici encore, il ne fait pas trop chaud, Dieu merci, mais au flanc gauche, chez Bagration, on cuit !

– Vraiment ! répliqua Pierre. Où est-ce donc ?

– Venez avec moi sur la colline, on le voit très bien de là, et c'est encore supportable… Venez-vous ?

– Je vous suis, » répondit Pierre en cherchant des yeux son domestique, et en remarquant seulement alors des blessés qui se traînaient, ou que l'on portait sur des brancards : un pauvre petit soldat, dont le casque gisait à côté de lui, était couché, immobile sur la prairie, dont le foin fauché répandait au loin son odeur enivrante.

« Pourquoi n'a-t-on pas relevé celui-là ? » allait dire Pierre, mais la figure soucieuse de l'aide de camp, qui venait de détourner la tête, arrêta sa question sur ses lèvres. Quant à son domestique, il ne le voyait nulle part, et il continua son chemin à travers le vallon, jusqu'à la batterie Raïevsky ; son cheval restait en arrière de celui de l'aide de camp, et le secouait violemment.

« On voit que vous n'êtes pas habitué à monter à cheval, lui dit ce dernier.

– Oh ! ce n'est rien, dit Pierre, il a le pas très inégal.

– Parbleu ! s'écria l'aide de camp, il est blessé à la jambe droite au-dessus du genou, ce doit être une balle ! Je vous en félicite, comte, c'est le baptême du feu ! »

Ils dépassèrent le sixième corps, et arrivèrent, au milieu de la fumée, sur les derrières de l'artillerie, qui, placée en avant, tirait sans relâche et d'une manière assourdissante. Ils atteignirent enfin un petit bois où l'on respirait la fraîcheur, et où l'on sentait l'air tiède de l'automne. Les deux cavaliers mirent pied à terre et gravirent la colline.

« Le général est-il ici ? demanda l'aide de camp.

– Il vient de partir, » lui répondit-on.

L'aide de camp se retourna vers Pierre, dont il ne savait plus que faire.

« Ne vous inquiétez pas de moi, dit Pierre, je vais aller jusqu'en haut.

– Oui, allez-y… De là on voit tout, et ce n'est pas aussi dangereux ; j'irai vous y prendre. »

Ils se séparèrent, et ce ne fut que bien plus tard dans la journée, que Pierre apprit que son compagnon avait eu un bras emporté. Il parvint à la batterie située sur le fameux mamelon, connu chez les Russes sous le nom de « batterie du mamelon » ou de « Raïevsky », et chez les Français, qui le regardaient comme la clef de la position, sous celui de « la grande redoute », « fatale redoute », ou « redoute du centre ». À ses pieds furent tués des dizaines de milliers d'hommes. Cette redoute se composait d'un mamelon entouré de fossés de trois côtés. De ce point, dix bouches à feu vomissaient leurs projectiles par les embrasures du remblai ; d'autres pièces, placées sur la même ligne, tiraient aussi sans trêve. Un peu en arrière se massait l'in-

fanterie. Pierre ne se doutait guère de l’importance de ce mamelon, et croyait, au contraire, que c’était une position complètement secondaire. S’asseyant au bord du rempart de la batterie, il regarda autour de lui avec un sourire de satisfaction inconsciente ; il se levait de temps à autre pour voir ce qui se passait, et cherchait à ne pas gêner les soldats, qui chargeaient et repoussaient les canons, et à ne pas se trouver sur le chemin de ceux qui allaient et venaient, apportant les gargousses. Par contraste avec le sentiment de malaise que ressentaient les soldats d’infanterie chargés de protéger cette redoute, les artilleurs éprouvaient plutôt, sur ce lopin de terrain abrité et séparé par des fossés du reste du champ de bataille, comme un sentiment de solidarité fraternelle, et l’apparition d’un pékin, dans la personne de Pierre, leur causa une impression désagréable. Ils le regardaient de travers, et semblaient même presque effrayés à sa vue ; un officier d’artillerie, de haute taille, s’approcha de lui, et le regarda curieusement, tandis qu’un tout jeune lieutenant, presque un enfant, aux joues fraîches et rebondies, chargé de la surveillance de deux pièces, se retourna de son côté, et lui dit sévèrement :

« Veuillez vous retirer, monsieur, on ne peut pas rester ici. »

Les artilleurs continuaient à hocher la tête d’un air mécontent, mais, lorsqu’ils se furent bien convaincus que cet homme en chapeau blanc ne les gênait en rien, qu’il restait tranquillement assis à les regarder ou se promenait dans la batterie, en s’exposant au feu avec autant de calme que s’il se promenait sur un boulevard, qu’il se rangeait poliment, à leur passage, avec un sourire timide, leur mécontentement se changea en une sympathie gaie et affectueuse, semblable à celle des soldats pour les chiens, les coqs et les autres animaux qui vivent d’habitude avec eux. Ils l’adoptèrent en pensée, et lui donnèrent même, en plaisantant entre eux sur son compte, le sobriquet de

« Notre Bârine[3] ». Un boulet vint tomber à deux pas de Pierre, qui, secouant la terre dont il avait été saupoudré, sourit en regardant autour de lui.

« Vous n'avez donc vraiment pas peur, Bârine ? » lui dit un soldat à la forte carrure et au visage enluminé, en montrant ses dents blanches.

– As-tu donc peur, toi ? répondit Pierre.

– Eh mais, dit le soldat, il ne vous fera pas grâce… s'il vous jette à terre, il fera voler en l'air vos entrailles… Comment ne pas avoir peur ? » ajouta-t-il en riant.

Quelques-uns de ses camarades s'étaient arrêtés à côté de Pierre ; avec leurs physionomies joyeusement amicales, ils semblaient étonnés et charmés de l'entendre parler comme tout le monde.

« C'est notre métier, Bârine !… Quant à vous, c'est autre chose, et c'est bien étonnant que…

– À vos pièces ! » cria le jeune lieutenant, qui évidemment remplissait ses fonctions pour la première ou la seconde fois de sa vie, tant il y mettait de ponctualité exagérée envers les soldats et son chef.

Le grondement incessant du canon et de la fusillade augmentait sur tout le champ de bataille, à gauche surtout, où étaient les ouvrages avancés de Bagration ; mais la fumée empêchait Pierre, dont l'attention était absorbée par ce qui se passait autour de lui, de se rendre compte de l'action. Sa première impression de satisfaction involontaire avait fait place à un sentiment de tout autre genre, provoqué par la vue du pauvre petit

---

[3] Mot à mot : « Notre Monsieur ». *(Note du traducteur.)*

soldat couché dans la prairie. Il était à peine dix heures du matin : on avait emporté de la batterie une vingtaine d'hommes, deux pièces avaient été démontées ! les projectiles arrivaient en nombre plus considérable, et les balles perdues tombaient en sifflant et en bourdonnant. Les artilleurs avaient l'air de ne pas s'en apercevoir : on n'entendait que plaisanteries et gais propos.

« Eh ! la belle ! criait un soldat à une grenade qui passait en l'air comme une flèche : pas ici ! vers l'infanterie !

– À l'infanterie ! ajoutait un autre en riant à la vue du projectile qui éclatait au milieu des soldats.

– Dis donc, est-ce une connaissance ? » criait un troisième à un paysan qui se baissait devant un boulet.

Quelques soldats se groupèrent près du rempart, pour regarder quelque chose dans le lointain.

« Vois-tu, on a retiré les avant-postes, on s'est replié, dit l'un.

– Fais attention à tes propres affaires, lui cria un vieux sous-officier ; s'ils se sont retirés, c'est qu'ils ont affaire plus loin, » et, saisissant l'un d'eux par l'épaule, il le poussa du genou.

Ils éclatèrent de rire.

« N° 5, en avant ! criait-on d'un autre côté.

– Tous à la fois et bien ensemble, répondirent gaiement ceux qui poussaient le canon.

– Tiens, en voilà un qui a failli enlever le chapeau de « notre Bârine, » dit un loustic en s'adressant à Pierre. « Oh ! l'ani-

mal ! ajouta-t-il en voyant le boulet frapper une roue et la jambe d'un homme.

– Eh ! vous autres, les renards ! criait une voix aux miliciens qui, venus pour ramasser les blessés, se courbaient et allongeaient l'échine… ce ragoût-là ne vous plaît pas ?

– Voyez donc les corbeaux ! » dit un autre en s'adressant à un groupe de miliciens qui s'étaient arrêtés, saisis de terreur à la vue du soldat qui venait de perdre une jambe.

Pierre remarquait qu'après chaque boulet tombé, après chaque homme jeté à bas, l'excitation générale augmentait. Ainsi qu'un défi jeté à la tempête déchaînée autour d'eux, les figures de ces soldats s'éclairaient de plus en plus, comme les éclairs qui jaillissent plus précipités d'une nuée d'orage. Pierre sentait que cette ardeur morale le gagnait à son tour. À dix heures, les fantassins, postés en avant de la batterie dans les broussailles et sur les bords de la petite rivière Kamenka, se replièrent ; on les voyait courir emportant leurs blessés sur des fusils. Un général parut en ce moment sur le tertre, échangea quelques mots avec un colonel, lança à Pierre un regard de mauvaise humeur, et descendit après avoir donné l'ordre aux fantassins préposés à la garde de la batterie de se coucher à plat ventre pour être moins exposés. On entendit ensuite un roulement de tambour dans les rangs de l'infanterie, qui s'ébranla à l'instant et se porta en avant. Les regards de Pierre furent attirés par la figure d'un jeune officier tout pâle, qui marchait à reculons, tenant son épée abaissée et regardant autour de lui avec inquiétude ; l'infanterie disparut dans la fumée, et l'on n'entendit plus que des cris prolongés et le crépitement d'une fusillade bien nourrie. Quelques minutes plus tard, des brancards chargés de blessés sortirent de la mêlée. Les projectiles tombaient dru comme grêle sur la batterie, et quelques hommes gisaient à terre. Les soldats redoublaient d'activité autour des canons, personne ne faisait plus attention à Pierre ; une ou deux fois, on lui cria brusquement de

se ranger, et le vieil officier, les sourcils froncés, marchait à grands pas entre les pièces. Le petit lieutenant, les joues enflammées, donnait ses ordres avec plus de précision encore ; les artilleurs présentaient les gargousses, chargeaient, et faisaient leur devoir avec une crânerie de plus en plus surexcitée. Ils ne marchaient pas, ils sautaient comme lancés par des ressorts invisibles. La nuée d'orage s'était rapprochée. Sur toutes les figures brillait le feu, dont Pierre, debout à côté du vieil officier, attendait l'explosion ; le plus jeune, portant la main à la visière de sa casquette, s'approcha vivement de ce dernier.

« J'ai l'honneur de vous prévenir qu'il n'y a plus que huit charges : faut-il continuer le feu ?

– La mitraille ! » cria sans lui répondre directement son chef, en regardant au-dessus du retranchement, et soudain le petit lieutenant poussa un cri, tourna sur lui-même, et s'abattit comme un oiseau tiré au vol.

Tout devint étrange, trouble et confus aux yeux de Pierre. Une pluie de boulets criblait le parapet, les soldats et les canons. Pierre, qui jusque-là n'y avait fait aucune attention, ne percevait plus d'autre bruit. À droite de la batterie, des soldats couraient en criant hourra ! et il crut les voir reculer au lieu de s'élancer en avant. Un boulet frappa le bord du rempart devant lequel il se tenait, et fit jaillir la terre : une balle noire rebondit et tomba au même instant dans un corps mou. À cette vue, les miliciens redescendirent rapidement.

« À mitraille ! » répéta le vieux commandant.

Un sous-officier, effrayé, se précipita vers lui et lui dit, avec un chuchotement sinistre, que les munitions manquaient. On aurait dit un maître d'hôtel venant prévenir son maître que le vin manque.

« Brigands ! que font-ils ? s'écria l'officier en tournant vers Pierre sa figure rouge, ruisselante de sueur, et ses yeux qui brillaient de l'éclat de la fièvre.

– Cours aux réserves, et amène un caisson ! ajouta-t-il avec colère en s'adressant à un soldat.

– J'irai, moi ! » dit Pierre.

L'officier ; sans lui répondre, fit quelques pas de côté :

« Attendre… ne pas tirer ! »

Le soldat qui venait de recevoir l'ordre d'aller chercher des munitions se heurta contre Pierre.

« Eh ! monsieur, ce n'est pas ta place, » dit-il en descendant au pas de course.

Pierre courut après lui, en évitant l'endroit où était couché le jeune lieutenant. Un boulet, un second, un troisième passèrent au-dessus de sa tête et tombèrent à ses côtés.

« Où vais-je ? » se demanda-t-il tout à coup à deux pas des caissons.

Il s'arrêta indécis, ne sachant où aller. À cet instant un choc effroyable le rejeta en arrière la face contre terre, une flamme immense l'aveugla tout à coup, et un sifflement aigu, suivi d'une explosion et d'un fracas épouvantables, l'assourdit complètement. Lorsqu'il revint à lui, il se trouva couché à terre, et les bras étendus. Le caisson qu'il avait vu avait disparu : à sa place gisaient de tous côtés sur l'herbe roussie des planches vertes à demi brûlées et des lambeaux de vêtements ; un cheval, se débarrassant des débris de son brancard, passa au galop, tandis qu'un autre, blessé mortellement, hennissait de douleur.

XIV

Pierre, affolé de terreur, sauta sur ses pieds, retourna en courant à la batterie, le seul endroit où il pût trouver un refuge contre tous ces désastres. En y rentrant, il fut surpris de ne plus entendre tirer, et de voir la batterie occupée par une masse de nouveaux venus, qu'il ne parvenait pas à reconnaître. Le colonel était penché sur le rempart comme s'il regardait par-dessus le parapet, et un soldat, se débattant entre les mains de ceux qui le tenaient, appelait au secours. Il n'avait pas encore eu le temps de comprendre que le colonel était mort, et le soldat fait prisonnier, lorsqu'un autre fut tué, devant ses yeux, d'un coup de baïonnette qui lui traversa le dos. À peine était-il arrivé dans le retranchement, qu'un homme à figure maigre et brune, ruisselant de sueur, en uniforme gros-bleu, une épée nue à la main, se jeta sur lui en criant. Pierre se gara instinctivement, et saisit son agresseur par l'épaule et par la gorge. C'était un officier français ; laissant tomber son épée, il prit à son tour Pierre au collet ; ils se regardèrent ainsi quelques secondes, et sur leurs figures si étrangères l'une à l'autre se peignait l'étonnement de ce qu'ils venaient de faire.

« Est-ce moi qui suis son prisonnier, ou est-il le mien ? » pensait chacun d'eux.

L'officier inclinait vers la première supposition, car la main puissante de Pierre lui serrait la gorge de plus en plus. Le Français avait l'air de vouloir parler, quand un boulet passa en sifflant au-dessus de leurs têtes, et il sembla à Pierre que celle de son prisonnier avait été enlevée du coup, tant il la baissa rapidement. Il en fit autant de son côté et lâcha prise. Le Français,

peu curieux de décider lequel des deux était le prisonnier de l'autre, courut à la batterie, tandis que Pierre descendait le mamelon, en trébuchant contre les morts et les blessés, et croyait, dans son épouvante, les sentir s'accrocher aux pans de son habit. À peine arrivé au bas, il vit venir à lui des masses compactes de Russes qui lui paraissaient fuir et qui couraient en se bousculant vers la batterie. C'était l'attaque dont Yermolow s'attribua le mérite en assurant à qui voulait l'entendre que son bonheur et sa bravoure l'avaient seuls rendue possible ; il prétendait avoir jeté à pleines mains sur le mamelon les croix de Saint-Georges dont il avait rempli ses poches. Les Français qui s'étaient emparés de la batterie s'enfuirent à leur tour, et nos troupes les poursuivirent avec un tel acharnement qu'il fut impossible de les arrêter. Les prisonniers furent emmenés de la batterie ; parmi eux se trouvait un général blessé, qui fut aussitôt entouré de nos officiers. Des masses de blessés, Français et Russes, les traits défigurés par la souffrance, se traînaient péniblement, ou étaient portés sur des brancards. Pierre remonta sur la hauteur, mais, au lieu de ceux qui l'y avaient reçu tout à l'heure, il n'y trouva que des tas de morts, inconnus pour la plupart ; il y aperçut aussi le jeune lieutenant, toujours assis dans la même pose au bord du parapet, et replié sur lui-même dans une mare de sang ; le soldat aux joues enluminées avait encore des mouvements convulsifs, mais on ne songeait pas à l'emporter. Pierre s'enfuit en courant : « Ils vont sûrement cesser, se dit-il, car ils doivent avoir horreur de ce qu'ils ont fait ? » Et il suivit machinalement le défilé des brancards qui s'éloignaient du champ de bataille. Le soleil, caché par un rideau de fumée, brillait encore en haut de l'horizon. Là-bas, à gauche, et surtout près de Séménovsky, une massé confuse s'agitait dans le lointain, et le roulement incessant de la fusillade et de la canonnade, loin de diminuer, ne faisait qu'augmenter de violence : c'était comme la suprême expression du désespoir d'un homme qui réunit toutes ses forces pour pousser son dernier cri.

XV

L'action principale se passa sur une étendue de deux verstes[4] entre Borodino et les ouvrages avancés de Bagration. En dehors de ce rayon, la cavalerie d'Ouvarow fit une démonstration vers le milieu de la journée, et, de l'autre côté d'Outitza, Poniatowsky et Toutchkow en vinrent un moment aux mains ; mais ces deux incidents furent relativement sans importance. Ce fut donc sur la plaine, entre Borodino et les « flèches » de Bagration, sur un espace découvert près du bois, qu'eut lieu en réalité la bataille, de la façon la plus simple et la moins compliquée qu'on puisse imaginer. Le signal en fut donné des deux côtés par le feu de plus de cent pièces de canon. Puis, lorsque la fumée s'étendit comme un épais nuage, les deux divisions de Dessaix et de Compans se dirigèrent sur les « flèches », pendant que le détachement du vice-roi se portait sur Borodino. Il y avait une verste de distance entre ces « flèches » et la redoute de Schevardino où se tenait Napoléon, et plus de deux verstes, à vol d'oiseau, entre ces ouvrages avancés et Borodino. Napoléon ne pouvait donc pas se rendre compte de ce qui se passait sur ce point, car la fumée couvrait tout le terrain. Les soldats de la division Dessaix ne restèrent visibles que jusqu'à leur descente dans le ravin ; dès qu'ils y disparurent, la fumée, en redoublant d'épaisseur, déroba à la vue le versant opposé. De côté et d'autre se détachaient quelques points noirs, et brillaient quelques baïonnettes, mais, du haut de la redoute de Schevardino, il était impossible de préciser si les Russes et les Français étaient immobiles ou en mouvement. Les rayons obliques d'un soleil resplendissant éclairaient la figure de Napoléon, qui s'abritait derrière sa main pour examiner les ouvrages avancés. Quelques cris partaient du milieu de la fusillade, mais la fumée, toujours croissante, l'empêchait de rien distinguer. Il descendit du ma-

---

[4] Une verste vaut 1 kilomètre 066. *(Note du traducteur.)*

melon et se mit à marcher de long en large, en s'arrêtant de temps à autre, en prêtant l'oreille au bruit des détonations, et en jetant des regards sur le champ de bataille ; mais, ni de l'endroit où il se tenait dans ce moment, ni de la hauteur où étaient restés ses généraux, ni des retranchements eux-mêmes, pris et repris tour à tour par les Russes et par les Français, on ne pouvait comprendre ce qui s'y passait. Plusieurs heures durant, on apercevait, au milieu d'une fusillade incessante, tantôt les Russes, tantôt les Français, tantôt l'infanterie, tantôt la cavalerie : ils paraissaient, tombaient, tiraient, se bousculaient, et, ne sachant que faire les uns et les autres, criaient, couraient et revenaient sur leurs pas. Les aides de camp envoyés par Napoléon, et les officiers d'ordonnance de ses maréchaux venaient à tout instant lui faire leurs rapports ; ces rapports étaient forcément mensongers, parce que, dans le feu de la mêlée, il était impossible de savoir au juste où en étaient les choses, parce que la plupart des aides de camp se bornaient à raconter ce qu'on leur disait, sans s'approcher du lieu même du combat, et enfin parce que, pendant les quelques instants qu'ils mettaient à franchir la distance, tout changeait de face, et, par suite, la nouvelle qu'ils apportaient devenait inexacte. C'est ainsi qu'un aide de camp du vice-roi accourut annoncer la prise de Borodino, celle du pont de la Kolotcha, et demander à Napoléon s'il fallait ou non le faire franchir aux troupes. Napoléon ordonna de s'aligner de l'autre côté et d'attendre, mais, pendant qu'il donnait cet ordre, et au même moment où l'aide de camp quittait Borodino, ce pont avait été repris et brûlé par les Russes, dans ce même engagement où nous avons vu figurer Pierre au commencement de la bataille. Un autre aide de camp vint annoncer, d'un air de terreur, que l'attaque des ouvrages avancés avait été repoussée, que Compans était blessé, Davout tué, tandis que, par le fait, ces retranchements avaient été repris par des troupes fraîches, et que Davout n'était que contusionné. À la suite de ces rapports, faux par la force même des circonstances, Napoléon faisait des dispositions qui, si elles n'avaient pas déjà été prises par d'autres d'une manière plus opportune, auraient été inexécuta-

bles. Les maréchaux et les généraux, plus rapprochés que lui du champ de bataille et ne s'exposant aux balles que de temps à autre, prenaient leurs mesures sans en référer à Napoléon, dirigeaient le feu, et faisaient avancer la cavalerie d'un côté et courir l'infanterie d'un autre. Mais leurs ordres n'étaient le plus souvent exécutés qu'à moitié, de travers ou pas du tout. Les soldats qui avaient ordre de marcher tournaient les talons dès qu'ils sentaient la mitraille ; ceux qui devaient rester immobiles fuyaient ou se jetaient en avant, en voyant l'ennemi se dresser soudain devant eux, et la cavalerie s'élançait de son côté pour rattraper les fuyards russes. C'est ainsi que deux régiments de cavalerie franchirent le ravin de Séménovsky, se lancèrent sur la montée, tournèrent bride et repartirent à fond de train, tandis que l'infanterie faisait de même de son côté, en se laissant également entraîner. Ainsi donc toutes les dispositions nécessitées par le moment étaient prises par les chefs immédiats, sans attendre les ordres de Ney, de Davout ou de Murat, et à plus forte raison ceux de Napoléon. Ils craignaient d'autant moins d'en assumer la responsabilité, que, pendant la mêlée, l'homme n'a plus d'autre idée que de sauver sa propre vie, et qu'en cherchant le salut il se jette en avant, en arrière, et agit sous l'influence exclusive de sa surexcitation personnelle. En résumé, tous ces mouvements, produits par le hasard, ne facilitaient ni ne changeaient la position des troupes. Leurs chocs et leurs attaques ne leur faisaient que peu de mal : c'étaient les boulets et les balles qui, traversant l'immense espace, leur apportaient la mort et les blessures. Dès que ces hommes se trouvaient hors de la portée des projectiles, leurs chefs s'en emparaient, les alignaient, les soumettaient à la discipline, et, par la puissance de cette même discipline, les ramenaient dans ce cercle de fer et de feu, où ils perdaient de nouveau leur sang-froid, et couraient à l'aventure, en s'entraînant mutuellement.

XVI

Les généraux Davout, Ney et Murat avaient plus d'une fois mené au feu des masses énormes de troupes bien disciplinées, mais, au lieu de voir, comme il était toujours arrivé aux batailles précédentes, l'ennemi prendre la fuite, ces masses disciplinées revenaient de là-bas débandées et terrifiées ; ils avaient beau les reformer, le nombre en diminuait à vue d'œil. Vers midi, Murat envoya son aide de camp à Napoléon pour réclamer des renforts. Napoléon était assis au pied du mamelon et buvait du punch. Quand l'aide de camp arriva, assurant qu'ils mettraient les Russes en déroute si Sa Majesté voulait envoyer des renforts :

« Des renforts ? » s'écria Napoléon d'un air sévère et surpris, comme s'il ne comprenait pas le sens de la demande, et regardant le jeune et joli garçon, aux cheveux bouclés, qu'on lui avait envoyé : « Des renforts ? se dit-il à part lui… Que peuvent-ils avoir encore à me demander lorsqu'ils disposent de la moitié de l'armée sur l'aile gauche des Russes, qui n'est même pas fortifiée ? Dites au roi de Naples qu'il n'est pas midi, et que je ne vois pas clair sur mon échiquier ; allez ![5] »

Le jeune et joli garçon soupira profondément, et, tenant toujours la main à la hauteur de son shako, retourna au feu. Napoléon se leva, et appela Caulaincourt et Berthier pour causer avec eux de choses qui n'avaient aucun rapport avec la bataille. Au milieu de la conversation, l'attention de Berthier fut attirée par la vue d'un général, monté sur un cheval couvert d'écume, qui se dirigeait vers le mamelon avec sa suite : c'était Belliard. Il descendit de cheval et s'approcha avec précipitation de l'Empereur, en lui démontrant, hardiment et à haute voix, la nécessité

---

[5] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

dos renforts : il jurait sur l'honneur que les Russes étaient perdus si l'Empereur consentait à donner une division. Napoléon haussa les épaules, garda le silence et continua sa promenade, tandis que Belliard exposait avec véhémence son avis aux généraux qui l'entouraient. !

« Vous êtes trop vif, Belliard, dit Napoléon ; on se trompe facilement dans la chaleur du combat. Allez, regardez et revenez ! »

Belliard venait à peine de disparaître qu'un nouvel envoyé arriva du champ de bataille.

« Eh bien, qu'y a-t-il ? demanda Napoléon du ton d'un homme agacé par des obstacles imprévus.

– Sire, le prince… commença à dire l'aide de camp…

– Demande des renforts, n'est-ce pas ? » s'écria Napoléon avec impatience.

L'aide de camp inclina la tête affirmativement. Napoléon se détourna, fit deux pas en avant, revint et appela Berthier.

« Il faudra leur donner des réserves, qu'en pensez-vous ? Qui enverrons-nous là-bas, à cet oison dont j'ai fait un aigle ?

– Envoyons la division de Claparède, Sire, » répondit Berthier, qui connaissait par leur nom toutes les divisions, les régiments et les bataillons.

L'Empereur approuva d'un signe de tête ; l'aide de camp partit au galop du côté de la division Claparède, et, quelques instants après, la jeune garde, postée derrière le mamelon, se mit en mouvement. Napoléon regardait silencieusement dans cette direction.

« Non, dit-il tout à coup, je ne puis y envoyer Claparède, envoyez-y Friant. »

Bien qu'il n'y eût aucun avantage à employer le second plutôt que le premier, et qu'il en résultât au contraire un grand retard dans l'exécution de cet ordre, il n'en fut pas moins rempli avec ponctualité. Napoléon en ce moment, sans s'en douter, jouait avec ses soldats le rôle du docteur qui entrave par ses remèdes la marche de la nature, ce rôle qu'il critiquait toujours si vivement chez autrui. La division Friant se perdit comme les autres dans la fumée, tandis que les aides de camp arrivaient de tous côtés, et paraissaient s'être donné le mot pour demander la même chose. Tous disaient que les Russes tenaient ferme dans leurs positions, et faisaient un feu d'enfer, sous lequel fondaient les troupes françaises. M. de Beausset, qui était encore à jeun, s'approcha de Napoléon, assis sur un pliant de campagne, et lui proposa respectueusement de déjeuner.

« Il me semble que je puis maintenait féliciter Votre Majesté d'une victoire ? »

Napoléon secoua la tête négativement. M. de Beausset, pensant que ce geste se rapportait à la victoire présumée, se permit alors de faire observer en plaisantant qu'aucune raison humaine ne devait empêcher de déjeuner, du moment que c'était possible.

« Allez-vous… » dit tout à coup Napoléon, en se détournant.

Un soupir de commisération et de déconvenue passa sur la figure de M. de Beausset, qui alla rejoindre les généraux. Napoléon éprouvait la sensation pénible du joueur qui, toujours heureux, jetant son argent à pleines mains, et ayant prévu toutes les chances, se sent, malgré tout, près d'être battu pour avoir trop

savamment combiné ses coups. Les troupes et les généraux étaient les mêmes qu'autrefois ; ses mesures étaient bien prises, sa proclamation courte et énergique ; il était sûr de lui, de son expérience et de son génie, que les années n'avaient fait qu'accroître ; l'ennemi qu'il combattait était le même qu'à Austerlitz et à Friedland ; il comptait tomber sur lui à bras raccourcis… et voilà que ce coup de massue lui échappait comme par magie ! Ses combinaisons passées avaient toujours été couronnées de succès : il avait, comme toujours, concentré ses batteries sur un seul point, lancé ses réserves et sa cavalerie – des hommes de fer – pour enfoncer les lignes, et cependant la victoire ne venait pas ! De tous côtés on lui demandait des renforts, on lui apprenait que des généraux étaient morts ou blessés, que les troupes étaient débandées, et qu'il était impossible de déloger les Russes. Jadis, après deux ou trois dispositions, deux ou trois mots jetés à la hâte, les aides de camp et les maréchaux arrivaient à lui, la figure rayonnante, lui annonçant avec force félicitations que des corps entiers avaient été faits prisonniers, apportant des faisceaux de drapeaux et d'aigles pris à l'ennemi, en traînant des canons à leur suite, et Murat venait lui demander l'autorisation de lancer la cavalerie sur les trains de bagages ! C'était ainsi que cela avait eu lieu à Lodi, à Marengo, à Arcole, à Iéna, à Austerlitz, à Wagram, etc. Aujourd'hui il se passait quelque chose d'étrange ; bien que les ouvrages avancés eussent été emportés d'assaut ; il le sentait d'instinct, et il comprenait que ce sentiment était partagé par son entourage militaire. Tous les visages étaient tristes, on évitait de se regarder, et Napoléon savait, mieux que personne, ce que voulait dire un combat qui se prolongeait huit heures, bien qu'il y eût engagé toutes ses forces, et qui n'avait pas encore abouti à une victoire. Il savait que c'était une bataille compromise ; que le moindre hasard pouvait, dans ce moment de tension extrême, le perdre, lui et son armée. Lorsqu'il repassait en pensée toute cette fantastique campagne de Russie, pendant laquelle, depuis deux mois, aucune bataille n'avait été gagnée, aucun drapeau, aucun canon, aucun corps de troupes n'avait été pris, les figures

contristées de son entourage, les doléances sur la résistance opiniâtre des Russes, l'oppressaient comme un cauchemar. Les Russes pouvaient tomber sur son aile gauche d'un moment à l'autre, enfoncer son centre, un boulet perdu pouvait l'atteindre ! Tout cela était possible. Jadis il ne prévoyait que des hasards heureux ; aujourd'hui, au contraire, un nombre incalculable de hasards, tous défavorables, s'offrait à son imagination. En apprenant que les Russes venaient d'attaquer le flanc gauche, Napoléon fut terrifié. Berthier s'approcha de lui, et lui proposa de monter à cheval pour se rendre un compte exact de la situation.

« Quoi ? Que dites-vous ? Ah oui ! faites-moi amener un cheval !… » Et il partit pour le village de Séménovsky.

Sur toute la route qu'il parcourut, on ne rencontrait que des chevaux et des hommes couchés dans des mares de sang, isolément ou par groupes ; jamais ni Napoléon ni aucun de ses généraux n'avaient vu une aussi grande quantité de morts réunis sur un si étroit espace. La voix sourde du canon, qui, dix heures durant, n'avait cessé de se faire entendre et fatiguait le tympan, formait un accompagnement sinistre à ce tableau. Il arriva sur les hauteurs de Séménovsky, et aperçut dans le lointain, à travers la fumée, des rangs entiers d'uniformes dont les couleurs ne lui étaient pas familières : c'étaient des Russes. Leurs masses serrées étaient placées derrière le village et le mamelon, et leurs bouches à feu continuaient à tonner sans relâche sur toute la ligne ; ce n'était plus une bataille, c'était une boucherie sans résultat pour les Russes comme pour les Français. Napoléon s'arrêta, et retomba dans la rêverie dont Berthier l'avait tiré. Arrêter ce qu'il voyait était impossible, et cependant c'était lui qui, aux yeux de tous, en était l'ordonnateur responsable ; et ce premier insuccès lui faisait comprendre toute l'horreur et toute l'inutilité de ces massacres. Un des généraux qui le suivaient se permit de lui demander de faire avancer la vieille garde. Ney et Berthier échangèrent un coup d'œil et un sourire

de mépris à cette absurde proposition. Napoléon baissa la tête et garda longtemps le silence.

« À huit cents lieues de France, je ne ferai pas démolir ma garde[6] ! » s'écria-t-il, et, faisant tourner bride à son cheval, il retourna à Schevardino.

XVII

Koutouzow, la tête inclinée et affaissé sur lui-même de tout le poids de son corps, était toujours assis sur le banc, recouvert d'un tapis, où Pierre l'avait vu le matin, ne prenant aucune disposition, mais approuvant ou désapprouvant ce qu'on venait lui proposer.

« C'est cela… oui, oui, faites ! » disait-il ; ou bien : « Vas-y, va voir, mon ami ! » ou bien encore : « C'est inutile, attendons !… »

Il écoutait cependant les rapports qu'on lui faisait, donnait les ordres qu'on lui demandait, sans paraître s'intéresser au sens des paroles de ceux qui lui parlaient, mais épiant toutefois leur ton et l'expression de leur visage. Sa longue expérience et sa sagesse de vieillard lui disaient qu'il n'était pas possible à un seul homme d'en diriger cent mille luttant avec la mort. Il savait que ni les dispositions du commandant en chef, ni l'emplacement choisi pour les troupes, ni le nombre des canons et des gens tués, ne décident du sort de la bataille, mais bien cette force insaisissable qui s'appelle l'élan des troupes, qu'il tâchait

[6] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

de découvrir et de conduire autant qu'il était en son pouvoir. La figure de Koutouzow avait une expression calme et grave, qui formait avec la faiblesse de son corps, usé par l'âge, un contraste saisissant. À onze heures du matin, on vint lui dire que les ouvrages avancés dont les Français s'étaient emparés leur avaient été repris, mais que le prince Bagration était blessé. Koutouzow poussa un cri et secoua la tête.

« Va tout de suite trouver le prince Pierre Ivanovitch, – dit-il à un aide de camp, et, s'adressant ensuite au prince de Wurtemberg :

– Votre Altesse ne voudrait-elle pas prendre le commandement de la première armée ? »

Le prince partit à l'instant, et il n'avait pas encore atteint le village de Séménovsky, qu'il envoya son aide de camp demander des renforts. Koutouzow fronça le sourcil, envoya Doktourow prendre le commandement de la première armée, et prier le prince, dont les conseils lui étaient indispensables dans ces graves circonstances, de revenir auprès de lui. Lorsqu'on lui apprit que Murat était prisonnier, il sourit, et son état-major s'empressa de le féliciter.

« Attendez, messieurs, dit-il, attendez ! La bataille est certainement gagnée, et cette nouvelle de la prise de Murat n'a rien de bien extraordinaire, mais il ne faut pas se réjouir trop tôt ! »

Cependant il envoya son aide de camp faire part de cette capture aux troupes. Un peu plus tard, à l'arrivée de Scherbinine, qui venait lui annoncer la reprise par les Français des ouvrages avancés du village de Séménovsky, Koutouzow devina, à l'expression de son visage et aux bruits qui arrivaient du champ de bataille, que les choses allaient mal. Se levant aussitôt, il le prit à l'écart.

« Mon ami, lui dit-il, va auprès d'Yermolow, et vois un peu ce qu'il y a à faire. »

Koutouzow se trouvait à Gorky, au centre même de notre position ; l'attaque dirigée par Napoléon sur notre flanc gauche avait été vaillamment et à plusieurs reprises repoussée par la cavalerie d'Ouvarow, mais au centre ses troupes n'avaient pas dépassé Borodino. À trois heures, les Français cessèrent l'attaque, et Koutouzow put constater, sur la physionomie de tous ceux qui arrivèrent du champ de bataille comme sur celles de son entourage, une surexcitation portée au dernier degré. Le succès dépassait ses espérances, mais ses forces lui faisaient défaut, sa tête s'inclinait et il sommeillait involontairement. On lui apporta à dîner ; pendant son repas, Woltzogen s'approcha de lui ; c'était celui-là même qui, au dire du prince André, affirmait que la guerre doit avoir l'espace libre devant elle, et qui détestait Bagration. Il venait rendre compte à Koutouzow, de la part de Barclay, de la marche des opérations militaires du flanc gauche. Le sage Barclay, en voyant la foule des fuyards blessés et les dernières lignes enfoncées, en avait conclu que la bataille était perdue, et avait chargé son aide de camp favori d'en prévenir Koutouzow. Celui-ci, mâchant avec peine un morceau de poule rôtie, regardait complaisamment venir Woltzogen ; Woltzogen s'approchait avec nonchalance, souriant du bout des lèvres, la main à la visière de sa casquette avec une affectation cavalière ; il avait l'air de dire, comme militaire savant et distingué, je laisse aux Russes le soin d'encenser ce vieillard inutile que j'apprécie à sa juste valeur. « Ce vieux Monsieur, » c'était le nom que les Allemands donnaient à Koutouzow, « ce vieux Monsieur » se donne ses aises ! pensa Woltzogen en jetant un regard sur son assiette, et il commença son rapport sur la situation du flanc gauche, telle qu'il avait mission de la faire connaître, et telle qu'il l'avait jugée par lui-même.

« Les principaux points de notre position sont au pouvoir de l'ennemi ; nous ne pouvons l'en déloger, faute de troupes ; elles fuient et il est impossible de les arrêter ! »

Koutouzow cessa de manger et le regarda avec surprise ; il semblait ne pas comprendre ce qu'il avait entendu. Woltzogen remarqua son émotion, et ajouta avec un sourire :

« Je ne me crois pas en droit de cacher à Votre Altesse ce que j'ai vu : les troupes sont en pleine déroute !

– Vous l'avez vu, vous l'avez vu ? s'écria Koutouzow en se levant vivement, les sourcils froncés, et faisant de ses mains tremblantes des gestes de menace ; tout près de suffoquer, il s'écria : « Comment osez-vous, monsieur, me dire cela, à moi ? Vous ne savez rien ! Dites à votre général que ses nouvelles sont fausses, que je connais mieux que lui le véritable état des choses. »

Woltzogen fit un mouvement pour l'interrompre, mais Koutouzow poursuivit :

« L'ennemi est repoussé du flanc gauche, et fortement entamé au flanc droit. Ce n'est pas une raison, parce que vous avez mal vu, pour dire ce qui n'est pas. Allez répéter au général Barclay que mon intention est d'attaquer l'ennemi demain ! » Tous se taisaient, et l'on n'entendait que la respiration haletante du vieillard : « Il est repoussé de partout, reprit-il, j'en rends grâces à Dieu et à nos braves troupes ! La victoire est à nous, et demain nous le chasserons du sol sacré de la Russie ! » ajouta-t-il en se signant et en laissant échapper un sanglot.

Woltzogen haussa les épaules, un sourire ironique passa sur ses lèvres, et il s'éloigna sans chercher même à dissimuler la surprise que lui causait l'aveugle entêtement du « vieux Mon-

sieur ». Un général d'un extérieur agréable parut en ce moment sur la colline.

« Ah ! voilà mon héros ! » dit Koutouzow en l'indiquant de la main.

C'était Raïevsky ; il avait passé toute la journée sur le point le plus important du champ de Borodino. Il venait annoncer que les troupes tenaient toujours ferme, et que les Français n'osaient plus attaquer.

« Vous ne pensez donc pas, comme les autres, que nous sommes obligés de nous retirer ? lui demanda Koutouzow en français.

– Au contraire, Votre Altesse : dans les affaires indécises, c'est toujours le plus opiniâtre qui reste victorieux, et mon opinion…

– Kaïssarow, s'écria Koutouzow, prépare-moi l'ordre du jour, et toi, dit-il à un autre aide de camp, parcours les lignes et annonce l'attaque pour demain ! »

Pendant ce temps Woltzogen, revenu de chez Barclay, prévint le maréchal que son chef demandait la confirmation par écrit de l'ordre qu'il lui avait donné. Koutouzow, sans même le regarder, fit aussitôt libeller cet ordre, qui mettait à couvert la responsabilité de l'ex-commandant en chef. Grâce à l'intuition morale et mystérieuse de ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit de corps, les paroles de l'ordre du jour de Koutouzow se transmirent instantanément jusqu'aux extrémités de l'armée. Ce n'étaient plus certainement les mêmes mots qui leur parvenaient, et il n'y avait même rien de vrai dans les expressions attribuées à Koutouzow, mais chacun en comprit le sens et la portée ; en effet elles n'étaient pas le résultat de combinaisons plus ou moins habiles, mais elles traduisaient fidèlement le senti-

ment caché au fond du cœur du commandant en chef, et ce sentiment trouvait un écho dans le cœur de tous les Russes ! Tous ces soldats épuisés et hésitants, apprenant qu'on attaquerait l'ennemi le lendemain, sentirent que ce qu'il leur répugnait de croire était faux ; ils furent consolés, et leur courage se ranima.

XVIII

Le régiment du prince André était dans les réserves restées inactives jusqu'à deux heures, derrière Séménovsky, sous un feu violent d'artillerie. À ce moment, le régiment, qui avait déjà perdu plus de deux cents hommes, fut porté en avant sur le terrain situé entre le village de Séménovsky et la batterie du mamelon, où des milliers d'hommes avaient déjà été tués ce jour-là, et vers lequel venait d'être dirigé le feu convergent de plusieurs centaines de pièces ennemies.

Sans quitter sa place, sans avoir tiré un coup de fusil, le régiment perdit encore en cet endroit le tiers de son contingent. Devant lui, à sa droite surtout, les canons tonnaient au milieu d'une épaisse fumée et vomissaient une grêle de boulets et de grenades, qui s'abattaient sur lui sans trêve ni cesse. De temps à autre les grenades et les boulets, en passant, avec leur sifflement prolongé, au-dessus de leurs têtes, leur donnaient un moment de répit, mais parfois, en une seconde, plusieurs hommes étaient atteints : on mettait alors les morts de côté, et l'on emportait les blessés. À chaque nouvelle détonation, les chances de vie diminuaient pour les survivants. Le régiment était formé en colonnes de bataillons sur une longueur de trois cents pas, mais, malgré l'étendue de ces lignes, tous ces hommes subissaient la même impression. Tous étaient sombres et taciturnes ; à peine échangeaient-ils quelques mots entrecoupés à voix basse, et ces

mots mêmes expiraient sur leurs lèvres à la chute de chaque projectile, et aux cris qui appelaient les brancardiers. Par ordre des chefs, les soldats restaient assis par terre. L'un s'occupait avec soin de serrer et de desserrer la coulisse du fond de son casque ; un autre, roulant de la terre glaise entre ses mains, s'en servait pour nettoyer sa baïonnette ; celui-ci défaisait les courroies de son sac et les rebouclait ; celui-là rabattait avec soin les revers ses bottes, qu'il ôtait et remettait tour à tour ; quelques-uns construisaient sous terre de petits abris, ou tressaient la paille du champ. Tous semblaient absorbés par leurs occupations, et lorsque leurs camarades tombaient à leurs côtés, tués ou blessés, lorsque les brancards les frôlaient, lorsque à travers la fumée on apercevait les masses compactes de l'ennemi, aucun d'eux n'y prenait garde ; mais, dès qu'ils voyaient avancer notre artillerie ou notre cavalerie, ou qu'ils devinaient les mouvements de l'infanterie, une exclamation de joie s'échappait de toutes ces bouches, et immédiatement après ils reportaient toute leur attention sur les incidents étrangers à l'action qui se déroulait autour d'eux. On aurait dit qu'épuisés au moral ils se retrempaient dans ces détails de la vie habituelle. Une batterie d'artillerie passa devant eux ; un des chevaux de l'attelage d'un caisson eut la jambe prise dans un des traits.

« Eh ! gare au cheval de volée !… attention ! il va tomber… ne le voient-ils donc pas ! » s'écria-t-on de tous côtés.

Une autre fois, à la vue d'un petit chien fauve, venu on ne sait d'où, qui s'élança, effaré, en avant des rangs et qui, au bruit d'un boulet tombé près de lui, se sauva en poussant un aboiement plaintif et en serrant la queue entre ses pattes, tout le régiment éclata de rire ; mais ces distractions ne duraient qu'un instant, et ces hommes, dont les figures hâves et soucieuses blêmissaient et se contractaient de plus en plus, se tenaient là depuis huit heures, sans nourriture, et exposés à toutes les terreurs de la mort.

Le prince André, pâle comme eux, marchait en long et en large d'un bout à l'autre de la prairie, les mains croisées derrière le dos, la tête inclinée ; il n'avait rien à faire, aucun ordre à donner : tout se faisait sans qu'il eût à s'en mêler ; on enlevait les morts, on emportait les blessés, et les rangs se reformaient de nouveau. Au début de l'action, il avait cru devoir encourager ses hommes, et passer dans leurs rangs, mais il reconnut bientôt qu'il n'avait rien à leur apprendre. Toutes les forces de son âme, comme celles de chaque soldat, ne tendaient qu'à écarter de sa pensée l'horreur de sa situation. Il traînait les pieds sur l'herbe foulée, en examinant machinalement la poussière qui recouvrait ses bottes : tantôt, faisant de grands pas, il essayait de suivre le sillon laissé par les faucheurs ; tantôt, comptant les sillons, il se demandait combien il en faudrait pour faire une verste ; tantôt il arrachait les tiges d'absinthe qui croissaient sur la lisière du champ, et en écrasait les fleurs entre ses doigts pour en aspirer l'odeur acre et sauvage. Il ne restait plus trace dans son esprit de ses idées de la veille : il ne pensait à rien, et prêtait une oreille fatiguée aux mêmes bruits, au crépitement des grenades et de la fusillade. De temps à autre il jetait un regard sur le premier bataillon et attendait : « La voilà !… Elle vient sur nous ! se dit-il en entendant un sifflement qui s'approchait à travers les nuages de fumée : En voici encore une autre ! La voilà !… non, elle a passé par-dessus ma tête… Ah ! celle-ci est tombée cette fois !… » Et il recommençait à compter ses pas, qui le menaient en seize enjambées jusqu'à la lisière de la prairie.

Soudain, un boulet siffla et s'enfonça à cinq pas de lui dans la terre. Un frisson involontaire le saisit : il regarda dans les rangs ; beaucoup d'hommes avaient été sans doute abattus, car il remarqua une grande agitation devant le second bataillon.

« Monsieur l'aide de camp, cria-t-il, empêchez les hommes de se grouper ! »

L'aide de camp exécuta l'ordre, et se rapprocha du prince André, pendant que le chef de bataillon l'abordait d'un autre côté.

« Gare ! » cria à ce moment un soldat épouvanté et, comme un oiseau au vol rapide se posant à terre, un obus tomba en sifflant aux pieds du cheval du chef de bataillon, à deux pas du prince André.

Le cheval, ne s'inquiétant pas de savoir si c'était bien ou mal de témoigner sa frayeur, se dressa sur ses pieds, en poussant un hennissement d'épouvante, et se jeta de côté en renversant presque son cavalier.

« À terre ! » s'écria l'aide de camp.

Le prince André se tenait debout, hésitant ; l'obus, semblable à une énorme toupie, tournait en fumant sur la lisière de la prairie, à côté d'une touffe d'absinthe, entre lui et l'aide de camp : « Est-ce vraiment la mort ? » pensa-t-il en regardant avec un sentiment indéfinissable de regret la touffe d'absinthe et cet objet noir qui tourbillonnait : « Je ne veux pas mourir, j'aime la vie, j'aime la terre ! » Il se le disait, et cependant il ne comprenait que trop ce qu'il avait devant les yeux.

« Monsieur l'aide de camp, s'écria-t-il, c'est une honte de… »

Il n'acheva pas : une explosion formidable, suivie comme d'un fracas étrange de vitres brisées, retentit, lança en l'air une gerbe d'éclats qui retomba en pluie de fer, en répandant une forte odeur de poudre. Le prince André fut jeté de côté les bras en avant, et tomba lourdement sur la poitrine. Quelques officiers se précipitèrent vers lui : une mare de sang s'étendait à sa droite ; les miliciens, qu'on appela aussitôt, s'arrêtèrent derrière

le groupe d'officiers ; le prince André, la face contre terre, respirait bruyamment.

« Voyons, arrivez donc ! » dit une voix. Les paysans s'approchèrent, et le soulevèrent par la tête et par les pieds : il poussa un gémissement, les paysans se regardèrent et le remirent à terre.

« Prenez-le quand même ? » répéta-t-on.

On le souleva une seconde fois, et on le posa sur le brancard.

« Ah ! mon Dieu, qu'est-ce donc ? Au ventre ?… c'est fini alors ! dirent plusieurs officiers.

– Il a passé à toucher mon oreille ! » ajouta l'aide de camp.

Les porteurs s'éloignèrent à la hâte par le sentier qu'ils avaient frayé du côté de l'ambulance.

« Eh ! les paysans, allez donc au pas, s'écria un officier en arrêtant les premiers, qui, en marchant inégalement, secouaient le brancard.

– Fais attention, Fédor ! dit l'un d'eux.

– M'y voilà, m'y voilà ! répondit celui-ci joyeusement en emboîtant le pas.

– Excellence, mon prince ! » dit Timokhine d'une voix tremblante en accourant vers le brancard.

Le prince André ouvrit les yeux, jeta un regard à celui qui lui parlait, et referma les paupières.

Les miliciens portèrent le prince André dans le bois, où se tenaient les voitures de malades et l'ambulance, composée de trois tentes dressées au bord d'un jeune taillis de bouleaux. Les chevaux étaient attelés aux voitures, et mangeaient tranquillement leur avoine ; les moineaux becquetaient les grains tombés à leurs pieds, et les corbeaux, flairant le sang, volaient d'arbre en arbre, en croassant avec impatience. Autour des tentes étaient assis, couchés, debout, des hommes de toute arme aux uniformes ensanglantés ; autour d'eux, des groupes de brancardiers, qu'on avait peine à écarter, les regardaient d'un air triste et abattu. Sourds à la voix des officiers, ils restaient penchés sur les brancards, essayant de comprendre la cause du terrible spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Dans les tentes on entendait tantôt des sanglots de colère et de douleur, tantôt des gémissements plaintifs ; de temps à autre, un chirurgien sortait en courant pour chercher de l'eau, et indiquait les blessés qu'il fallait faire entrer et qui attendaient leur tour en criant, en jurant, en pleurant et en demandant de l'eau-de-vie. Quelques-uns déliraient. Le prince André, comme chef de régiment, fut porté, à travers tous ces blessés, à la tente la plus voisine, et ses porteurs s'arrêtèrent pour recevoir de nouveaux ordres. Il ouvrit les yeux, et ne comprit pas ce qui se passait autour de lui : la prairie, la touffe d'absinthe, le champ labouré, cette toupie noire qui tournait, le violent désir de vivre qui s'était emparé de lui, tout lui revint à la mémoire. À deux pas, parlant haut, et attirant l'attention de tout le monde, un sous-officier grand, bien fait, et dont on voyait les cheveux noirs sous le bandage qui les couvrait à moitié, se tenait appuyé contre une branche : les balles l'avaient frappé à la tête et au pied. On l'écoutait avec curiosité.

« Nous l'avons si bien délogé, disait-il, qu'il s'est enfui en abandonnant tout !

– Nous avons fait prisonnier le Roi lui-même, criait un soldat dont les yeux étincelaient.

– Ah ! si les réserves étaient arrivées, il n'en serait rien resté, parole d'honneur ! »

Le prince André écoutait comme les autres, et en éprouvait un sentiment de consolation.

« Mais à présent, que m'importe ! se disait-il. Que m'est-il donc arrivé ? et pourquoi suis-je ici ?… Pourquoi ce désespoir de quitter la vie ? Il y a donc dans cette vie quelque chose que je n'ai pas compris ? »

XIX

Un des chirurgiens, dont le tablier et les mains étaient tout tachés de sang, sortit de la tente : il tenait un cigare entre l'index et le pouce. Il regarda vaguement dans l'espace au-dessus des malades ; on voyait qu'il avait grand besoin de respirer, mais au bout d'un moment son regard se reporta à gauche et à droite ; il soupira et baissa les yeux.

« À l'instant, » dit-il à un chirurgien qui lui indiquait le prince André, et il le fit transporter dans la tente.

Un murmure s'éleva parmi les blessés.

« Ne dirait-on pas que dans l'autre monde aussi ces messieurs seuls ont le droit de vivre ?

Le prince André fut déposé sur une table qui venait d'être débarrassée : le chirurgien l'épongeait encore. Le blessé ne put distinguer nettement ceux qui étaient dans la tente. Les cris

qu'il entendait, la cuisante douleur qu'il ressentait dans le dos, paralysaient son attention. Tout ce qu'il voyait autour de lui se confondit dans une seule impression : la chair humaine nue, ensanglantée, qui semblait remplir cette tente si basse, lui rappela le tableau qu'il avait vu, par un jour brûlant du mois d'août, dans le petit étang de la grand'route de Smolensk. C'était bien là cette chair à canon, dont l'aspect lui avait inspiré alors un dégoût et une horreur prophétiques. Dans la tente il y avait trois tables : le prince André, déposé sur l'une d'elles, fut abandonné à lui-même pendant quelques minutes, ce qui lui permit d'examiner les tables voisines. Sur la plus rapprochée était assis un Tartare, un cosaque sans doute, à en juger par l'uniforme qui était à ses côtés. Quatre soldats le tenaient, et un docteur en lunettes taillait dans la peau noire de son dos musculeux.

« Oh ! oh ! » rugissait le Tartare, et tout à coup, relevant sa figure bronzée, aux larges tempes, au nez aplati, il poussa un cri perçant, et se jeta de côté et d'autre, afin de se débarrasser de ceux qui le retenaient.

La dernière table était entourée de plusieurs personnes : un homme robuste et fort y était étendu, la tête rejetée en arrière ; la couleur de ses cheveux bouclés et la forme de sa tête n'étaient pas inconnues au prince André. Plusieurs infirmiers pesaient de tout leur poids sur lui, pour l'empêcher de faire un mouvement. Sa jambe, blanche et grasse, était continuellement agitée par un soubresaut convulsif. Tout son corps était secoué par de violents sanglots qui le suffoquaient. Deux chirurgiens, dont l'un était pâle et tremblant, s'occupaient de son autre jambe. Ayant fini sa besogne avec le Tartare, qu'on recouvrit de sa capote, le docteur en lunettes se frotta les mains, s'approcha du prince André, lui jeta un coup d'œil et se détourna rapidement.

« Déshabillez-le !... À quoi songez-vous donc ! » s'écria-t-il avec colère en s'adressant à un des aides.

Lorsque le prince André se vit entre les mains de l'infirmier qui, les manches retroussées, lui déboutonnait à la hâte son uniforme, tous les souvenirs de son enfance passèrent comme un éclair dans son esprit. Le chirurgien se pencha sur sa plaie, l'examina et poussa un profond soupir. Puis il appela quelqu'un, et l'effroyable douleur que ressentit tout à coup le prince André lui fit perdre connaissance. Lorsqu'il revint à lui, des morceaux de ses côtes brisées avaient été retirés de sa blessure, qu'entouraient encore des lambeaux de chair coupée, et sa plaie était pansée. Il ouvrit les yeux, le docteur se pencha sur lui, l'embrassa silencieusement, et s'éloigna sans se retourner.

Après cette terrible souffrance, il éprouva un sentiment indicible de bien-être : les moments les plus charmants de sa vie repassèrent devant ses yeux, surtout les heures de son enfance où, après l'avoir déshabillé, on le couchait dans son berceau et où la vieille bonne l'endormait en chantant. Il était heureux de se sentir vivre, et tout ce passé semblait être devenu le présent. Les chirurgiens continuaient à s'agiter autour du blessé qu'il avait cru reconnaître ; ils le soutenaient et cherchaient à le calmer.

« Montrez-la-moi, montrez-la-moi, » gémissait-il vaincu par la torture.

Le prince André, en écoutant ces cris, avait, lui aussi, envie de pleurer. Est-ce parce qu'il mourait sans gloire, parce qu'il regrettait la vie ? Était-ce à cause de ses souvenirs d'enfance ? Était-ce parce qu'il avait lui-même tant souffert, que, voyant souffrir les autres, il sentait ses yeux se remplir de larmes d'attendrissement ? On montra au blessé sa jambe coupée, qui avait conservé sa botte toute maculée de sang.

« Oh !» s'écria-t-il en pleurant comme une femme.

À un mouvement que fit le docteur, le prince André reconnut Anatole Kouraguine dans ce malheureux qui sanglotait épuisé, à côté de lui : « Quoi ! c'est lui ! » se dit-il en le voyant soutenu par un infirmier qui lui présentait un verre d'eau, dont ses lèvres tremblantes et gonflées ne pouvaient saisir le bord. « Oui, c'est bien lui, cet homme qui me touche presque, qui est lié à moi par un souvenir douloureux, mais quel est ce lien ? » se demandait-il sans trouver de réponse, et soudain, comme une figure de ce monde idéal plein d'amour et de pureté, Natacha se dressa devant lui, telle qu'il l'avait vue pour la première fois à ce bal de 1810, avec son cou et ses mains grêles, avec cette tête rayonnante, effarouchée, toujours prête à s'exalter… et son amour et sa tendresse pour elle se réveillèrent plus forts et plus vifs que jamais… Il se souvint alors du lien qui existait entre lui et cet homme, dont les yeux, rougis et troublés par les larmes, s'étaient tournés vers lui. Le prince André se rappela tout, et une compassion affectueuse pénétra son cœur inondé de joie. Il ne put se maîtriser, et pleura des larmes de tendresse et de pitié sur l'humanité, sur lui-même, sur ses faiblesses et sur celles de cet infortuné. « Oui, se dit-il, voilà la pitié, l'amour du prochain, l'amour pour ceux qui nous aiment comme pour ceux qui nous détestent, cet amour que Dieu prêchait sur la terre, que Marie m'enseignait, et que je ne comprenais pas alors… Voilà ce qui me restait encore à apprendre dans cette existence, et ce qui fait que je regrette la vie !… Mais maintenant, je le sens, il est trop tard. »

XX

L'aspect sinistre du champ de bataille couvert de cadavres et de blessés, la lourde responsabilité qui pesait sur sa tête, les nouvelles qu'il recevait à tout moment de tant de généraux tués

ou hors de combat, la perte de son prestige, que jusque-là rien n'avait pu atteindre, tout produisit sur Napoléon une impression extraordinaire. Lui, qui d'habitude aimait à voir les morts et les blessés, et croyait donner par là une preuve de sa grandeur et de sa fermeté d'âme, se sentit vaincu moralement ce jour-là, et il quitta en toute hâte le champ de bataille pour retourner à Schevardino. La figure jaune et gonflée, les yeux troubles, la voix enrouée, assis sur son pliant de campagne, il prêtait involontairement l'oreille au bruit de la fusillade sans lever les yeux. Il attendait avec une fiévreuse inquiétude la fin de cette affaire, dont il était le grand moteur et qu'il était impuissant à arrêter. Un sentiment humain et naturel avait pris pour un instant le dessus sur le mirage qui le séduisait depuis si longtemps, et il rapporta à lui-même cette impression de douleur qu'il avait éprouvée sur le champ de bataille. Il pensait à la possibilité de la mort et de la souffrance ; il ne désirait plus ni Moscou, ni gloire, ni conquêtes ; il ne souhaitait qu'une chose : le repos, le calme, la liberté ! Mais lorsqu'il atteignit les hauteurs de Séménovsky, et que le grand-maître de l'artillerie lui proposa d'y placer quelques batteries pour renforcer le feu dirigé contre les troupes russes massées devant Kniazkow, il y consentit, et donna ordre qu'on lui rendît compte du résultat obtenu.

Un aide de camp lui annonça bientôt après que deux cents canons avaient été pointés sur les Russes, mais que ceux-ci tenaient bon.

« Notre feu en abat des rangs entiers et ils résistent toujours !

– Ils en veulent encore ! dit Napoléon d'une voix rauque.

– Sire… demanda l'aide de camp, qui n'avait pas entendu.

– Ils en veulent encore ? répéta Napoléon. Eh bien, qu'on leur en donne[7] !... » Et il rentra dans ce monde artificiel et plein de chimères qu'il s'était créé, pour y reprendre le rôle douloureux, cruel et inhumain qui lui était fatalement destiné.

L'obscurcissement de l'intelligence et de la conscience de cet homme, responsable plus qu'aucun autre de tous ces événements l'empêcha, jusqu'à la fin de sa vie, de comprendre la portée réelle des actes qu'il commettait en opposition avec les règles éternelles du vrai et du bien, et comme la moitié de l'univers approuvait ces actes, il ne pouvait les renier sans être illogique. Ce n'était pas seulement d'aujourd'hui qu'il avait éprouvé une satisfaction intime en comparant le nombre des cadavres russes avec celui des Français ; ce n'était pas seulement d'aujourd'hui qu'il écrivait à Paris : que le champ de bataille était superbe[8]... Pourquoi parlait-il ainsi ? Parce qu'il y avait là 50 000 morts, et à Sainte-Hélène même, où il employait ses loisirs à faire le récit de ses actions, il dictait ce qui suit :

« La guerre de Russie aurait dû être la plus populaire des temps modernes : c'était celle du bon sens et des vrais intérêts, celle du repos et de la sécurité de tous : elle était purement pacifique et conservatrice.

« C'était, pour la grande cause, la fin des hasards et le commencement de la sécurité. Un nouvel horizon, de nouveaux tableaux allaient se dérouler, tout pleins du bien-être et de la prospérité de tous. Le système européen se trouvait fondé ; il n'était plus question que de l'organiser.

« Satisfait sur ces grands points et tranquille partout, j'aurais eu aussi mon *Congrès* et ma *Sainte-Alliance*. Ce sont des idées qu'on m'a volées. Dans cette réunion des grands souve-

---

[7] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

[8] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

rains, nous eussions traité de nos intérêts en famille, et compté de clerc à maître avec les peuples.

« L'Europe n'eût bientôt fait de la sorte véritablement qu'un même peuple, et chacun, en voyageant partout, se fût trouvé toujours dans la patrie commune. J'eusse demandé toutes les rivières navigables pour tous, la communauté des mers, et que les grandes armées permanentes fussent réduites désormais à la seule garde des Souverains.

« De retour en France, au sein de la patrie, grande, forte, magnifique, tranquille, glorieuse, j'eusse proclamé ses limites immuables ; toute guerre future purement *défensive*, tout agrandissement nouveau *antinational*. J'eusse associé mon fils à l'Empire ; ma *dictature* eût fini et son règne constitutionnel eût commencé.

« Paris eût été la capitale du monde, et les Français l'envie des nations !...

« Mes loisirs ensuite et mes vieux jours eussent été consacrés, en compagnie de l'Impératrice et durant l'apprentissage royal de mon fils, à visiter lentement et en vrai couple campagnard, avec nos propres chevaux, tous les recoins de l'Empire, recevant les plaintes, redressant les torts, semant de toutes parts et partout les monuments et les bienfaits[9]. »

Lui, le bourreau des nations, lui, fatalement prédestiné par la Providence à ce rôle, s'ingéniait à prouver que son but était le bien des peuples, qu'il pouvait diriger le sort de millions d'êtres et les combler de bienfaits par la voie de l'arbitraire !

« Des quatre cent mille hommes qui passèrent la Vistule, écrivait-il, la moitié étaient Autrichiens, Prussiens, Saxons, Po-

---

[9] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

lonais, Bavarois, Wurtembergeois, Mecklembourgeois, Espagnols, Italiens Napolitains. L'armée impériale proprement dite était pour un tiers composée de Hollandais, de Belges, d'habitants des bords du Rhin, de Piémontais, Suisses, Genevois, Toscans, Romains, habitants de la 32ème division militaire, Brème, Hambourg… etc. ; elle comptait à peine cent quarante mille hommes parlant français. L'expédition de Russie coûta moins de cinquante mille hommes à la France actuelle ; l'armée russe dans la retraite de Vilna à Moscou, dans les différentes batailles, a perdu quatre fois plus que l'armée française ; l'incendie de Moscou a coûté la vie à cent mille Russes, morts de froid et de misère dans les bois ; enfin, dans sa marche de Moscou à l'Oder, l'armée russe fut aussi atteinte par l'intempérie de la saison ; à son arrivée à Vilna elle ne comptait que cinquante mille hommes, et à Kalisch moins de dix-huit mille hommes[10]. »

Il croyait donc que la guerre qu'il faisait à la Russie dépendait exclusivement de sa volonté, et l'horreur du fait accompli ne lui causait aucun remords !

XXI

Des masses d'hommes, vêtus d'uniformes différents, étaient confusément couchés, par dizaines de milliers, dans les champs et dans les prairies appartenant à M. Davydow et aux paysans de la couronne. Sur ces champs et sur ces prairies, pendant des centaines d'années, les paysans des environs avaient fait paître leur bétail et récolté leurs moissons. Aux ambulances,

---

[10] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

sur l'espace d'une dessiatine, l'herbe et la terre avaient bu du sang ; une foule de soldats blessés ou valides, de. différentes armes, se traînaient, terrifiés, ceux-ci vers Mojaïsk, ceux-là vers Valouïew ; d'autres soldats, affamés, épuisés de fatigue, se laissaient machinalement conduire par leurs chefs, tandis que d'autres restaient encore sur place, et ne cessaient de tirer. Au-dessus du champ, gai et riant quelques heures auparavant, où étincelaient les baïonnettes, et où s'élevaient les vapeurs irisées du matin, s'étendait maintenant un brouillard intense, imprégné de fumée, et se répandait une étrange odeur de salpêtre et de sang. De gros nuages s'étaient amoncelés, une pluie fine mouillait les morts, les blessés et les exténués. Elle avait l'air de leur dire : « Assez, assez, malheureux, revenez à vous… Que faites-vous ? » Un doute passait alors dans l'âme de ces pauvres êtres, et ils se demandaient s'il fallait continuer cette boucherie. Cette pensée du reste ne gagna du terrain dans les esprits que vers le soir ; jusque-là, quoique la bataille touchât à sa fin, et que les hommes sentissent toute l'horreur de leur situation, une force mystérieuse et incompréhensible continuait à diriger la main de l'artilleur, couvert de sueur, de poudre et de sang, qui, resté seul sur les trois servants de la pièce, portait péniblement les gargousses, chargeait, pointait et allumait la mèche !… et les boulets se croisaient toujours dans les airs en faisant toujours de nouvelles et nombreuses victimes…, et cette œuvre terrible, dirigée non par la volonté humaine, mais par la volonté de celui qui mène les hommes et les mondes, poursuivait impitoyablement son cours ! Quiconque aurait considéré les armées russes et françaises allant à la débandade aurait pensé qu'il suffisait d'un faible effort, de part ou d'autre, pour s'anéantir complètement. Mais aucune des deux ne faisait cet effort suprême, et le feu de la bataille achevait peu à peu de s'éteindre. Les Russes ne prenaient pas l'offensive parce que depuis le commencement de l'affaire, massés sur la route de Moscou et se bornant à la défendre, ils restèrent à ce poste jusqu'à la fin. Alors même qu'ils se seraient décidés à attaquer les Français, le désordre qui s'était mis dans leurs rangs ne le leur aurait pas permis,

d'autant plus que, sans quitter leur position, ils avaient perdu la moitié de leurs forces. Cet effort était seulement possible et facile aux Français, que soutenaient le souvenir des quinze ans de victoire de Napoléon, l'assurance de gagner la bataille, la faiblesse de leurs pertes, qui n'étaient que du quart de leur effectif, la certitude d'avoir derrière eux en réserve plus de 20 000 hommes de troupes fraîches, en dehors de la garde, qui n'avait pas donné, et la colère de ne pouvoir arriver à déloger l'ennemi de ses positions. Les historiens affirment que Napoléon aurait gagné la bataille s'il avait fait avancer sa vieille garde, mais supposer cela c'est supposer que l'automne peut se transformer tout à coup en printemps. Cette faute ne saurait être imputée à Napoléon : tous, depuis le général en chef jusqu'au dernier soldat, savaient que cet effort était impossible ; en effet, l'esprit de corps était complètement paralysé par cet ennemi terrible qui, après avoir perdu la moitié de ses forces, restait aussi menaçant à la fin qu'au commencement. La victoire que les Russes venaient de remporter à Borodino n'était pas de celles qui se parent de ces lambeaux d'étoffe cloués à un bâton, qu'on appelle des drapeaux, et qui tirent leur gloire de l'étendue de la conquête : mais c'était une de ces victoires qui font passer dans l'âme de l'agresseur la double conviction de la supériorité morale de son adversaire et de sa propre faiblesse. L'invasion française, semblable à une bête fauve qui a rompu sa chaîne, venait de recevoir dans le flanc une blessure mortelle ; elle sentait qu'elle courait à sa perte ; mais l'impulsion était donnée, et, coûte que coûte, elle devait atteindre Moscou ! L'armée russe, de son côté, quoique deux fois plus faible, se trouvait inexorablement poussée à continuer sa résistance. Là, à Moscou, toute saignante encore de ses plaies de Borodino, ces nouveaux efforts devaient fatalement aboutir à la fuite de Napoléon, à sa retraite par le même chemin, à la perte presque totale des cinq cent mille hommes qui l'avaient suivi, et à l'anéantissement de la France napoléonienne, sur qui s'était appesantie, à Borodino même, la main d'un adversaire dont la force morale était supérieure !

CHAPITRE II

I

L'intelligence humaine ne saurait comprendre *a priori* la perpétuité absolue dans le mouvement des corps : elle n'en conçoit les lois que lorsqu'elle peut en décomposer les unités et les étudier séparément, mais en même temps ce partage arbitraire en unités précises est la cause de la plupart de nos erreurs.

Qui ne connaît le sophisme des anciens qui consistait à dire qu'Achille ne saurait atteindre la tortue qu'il voit marcher devant lui, quoique sa marche soit dix fois plus rapide que celle de l'animal, car, chaque fois qu'Achille aura franchi la distance qui l'en sépare, celui-ci aura repris de l'avance en parcourant la dixième partie de cette même distance, et, lorsque Achille franchira la dixième, la tortue en franchira la centième, et ainsi de suite à l'infini. Pour les anciens, c'était là un problème insoluble. Le non-sens de cette proposition provient de ce qu'on a admis des unités de mouvement avec arrêt, tandis que le mouvement d'Achille et de la tortue est continu.

En prenant pour base les unités les plus infimes d'un mouvement quelconque, nous approchons de la solution sans jamais y atteindre ; ce n'est qu'en admettant les infinitésimaux et leur progression ascendante jusqu'à un dixième, et en faisant la

somme de cette progression géométrique, que nous obtenons la solution désirée. La nouvelle science de l'emploi des infiniment petits résout actuellement des questions qui paraissaient jadis insolubles. En admettant les infinitésimaux, elle rétablit en effet la condition première du mouvement (sa perpétuité absolue), et corrige par là la faute inévitable que l'intelligence humaine est entraînée à commettre en considérant les unités individuelles du mouvement, au lieu du mouvement lui-même.

Dans la recherche des lois de l'histoire il faudrait suivre le même système. La marche de l'humanité, tout en étant la conséquence d'une multitude innombrable de volontés individuelles, ne subit jamais d'interruption. L'étude de ces lois est le but de l'histoire, et pour s'expliquer celles qui régissent la somme des volontés de ce mouvement perpétuel, l'esprit humain admet des unités indépendantes et séparées. Le premier procédé de l'histoire consiste, après avoir pris au hasard une série d'événements qui se suivent, à les examiner en dehors des autres, tandis qu'il ne saurait y avoir là ni commencement ni fin, puisque toujours un fait découle forcément du précédent. En second lieu, elle étudie les actions d'un seul homme, d'un roi ou d'un capitaine, et les accepte comme la résultante des volontés de tous les hommes, tandis que cette résultante ne se résume jamais dans l'activité d'une seule personne, quelque grande qu'elle soit. Mais, quelque infimes que soient les unités dont l'historien tient compte pour se rapprocher le plus possible de la vérité, nous sentons qu'en les isolant l'une de l'autre, qu'en admettant que toute manifestation a son origine propre, et que les volontés humaines se traduisent dans les actes d'une seule figure historique, il est complètement dans l'erreur.

Il n'est pas de conclusion historique qui résiste au scalpel de la critique, parce que la critique choisit pour ses observations, comme elle en a le droit, un ensemble de faits plus ou moins grand. Ce n'est qu'en étudiant les quantités différentielles de l'histoire, c'est-à-dire les courants homogènes qui entraînent

les hommes, et après en avoir trouvé l'intégrale, que nous pouvons espérer d'en comprendre les lois.

Les quinze premières années du dix-neuvième siècle présentent à l'observateur un mouvement inusité de millions d'hommes. Ils quittent leurs occupations, se portent d'un côté de l'Europe à l'autre, pillent, s'entretuent, triomphent, et sont battus tour à tour. Pendant cette période de temps la vie habituelle change de cours, et tout à coup cette effervescence, qui semblait devoir aller toujours en croissant, finit par s'affaiblir. Quelle est la cause de ce phénomène ? Quelles en sont les lois ? se demande l'esprit humain.

Les historiens répondent à ces questions en nous racontant les actions et les discours de quelques dizaines d'hommes dans un des édifices de la ville de Paris, et ils donnent à ces actes et à ces discours le nom de Révolution ; puis ils nous font une biographie détaillée de Napoléon et de quelques personnages, qui lui sont bienveillants ou hostiles ; ils nous parlent de l'influence de ces mêmes personnages les uns sur les autres et nous disent : « Voilà la cause du mouvement ! Voilà ses lois ! » Mais l'esprit humain refuse d'accepter cette explication et il la déclare erronée, parce qu'évidemment la cause indiquée est trop faible pour l'effet produit. C'est la somme des volontés humaines qui a amené la Révolution et Napoléon, de même que c'est encore elle qui les a supportés et qui les a renversés.

« Lorsqu'il y a des conquêtes, » nous dit l'historien, « il y a des conquérants, et à chaque bouleversement dans un empire il y a des grands hommes ! » C'est vrai, répond l'esprit humain, mais il ne m'est pas démontré que les conquérants soient la cause des guerres, et que l'on puisse prétendre que les lois de ces guerres résident dans l'action individuelle d'un seul homme. Chaque fois que je vois l'aiguille de ma montre indiquer le chiffre X, j'entends aussitôt le carillon de l'église voisine, et cepen-

dant je ne saurais conclure de là que la position de l'aiguille sur le cadran mette les cloches en branle. Chaque fois que je vois une locomotive en mouvement, que j'entends son sifflet, que sa soupape s'ouvre et se ferme, que ses roues tournent, je ne saurais pas davantage en conclure que le sifflet et le mouvement des roues fassent marcher la locomotive. Les paysans assurent qu'à la fin du printemps il souffle un vent froid parce que les chênes bourgeonnent. Bien que la cause de ce vent froid me soit inconnue, je ne puis pourtant partager l'avis des paysans et l'attribuer au bourgeonnement des chênes. Je n'y vois que la réunion des conditions que je rencontre dans toute manifestation de la vie, et j'aurais beau étudier l'aiguille de ma montre, la soupape de la locomotive et les bourgeons du chêne, je n'y découvrirais pas la raison d'être du carillon, du mouvement de la locomotive et du vent froid de la fin du printemps. Pour en arriver là, il me faut absolument changer mon point d'observation, et étudier les lois de la vapeur, du son et du vent ! L'historien doit procéder de même (des tentatives de ce genre ont déjà été faites), et, au lieu d'étudier seulement les rois, les empereurs, les ministres, les généraux, chercher à se rendre compte des éléments homogènes et infiniment petits qui dirigent les masses. Personne ne peut dire à quel degré de vérité il parviendra en suivant cette voie : il est évident que c'est la seule possible, et jusqu'à présent l'esprit humain n'y a employé que la millionième partie des efforts qu'il a appliqués à la description des souverains, des généraux, des ministres, et à l'exposition des combinaisons suggérées par leurs actes.

II

Les forces réunies des différentes nationalités européennes se jetèrent sur la Russie : l'armée russe et la population se reti-

rèrent, en évitant toute collision avec l'ennemi, jusqu'à Smolensk, et de Smolensk jusqu'à Borodino ; l'armée française se portait vers Moscou par un mouvement de propulsion, dont la vitesse allait croissant, comme celle d'un corps lancé vers la terre, qui s'accélère en se rapprochant du but. Elle laissait derrière elle des milliers de verstes dévastées d'une contrée ennemie. Chaque soldat de Napoléon le sentait et obéissait à la force d'impulsion qui la poussait en avant. Dans l'armée russe, plus la retraite s'accentuait, plus se développait et grandissait dans tous les cœurs la haine de l'ennemi. À Borodino nous assistons à un choc terrible entre les deux adversaires. Mais aucun des deux ne plie, et après cette rencontre, l'armée russe continue sa retraite aussi fatalement qu'une balle qui dans l'espace se serait heurtée à une autre.

Les Russes se retirent à cent vingt verstes au delà de Moscou, les Français entrent dans cette ville, et, semblables à la bête fauve acculée et blessée qui lèche ses plaies, ils s'y arrêtent cinq semaines sans livrer bataille, pour fuir ensuite, sans raison, par le chemin qui les avait amenés. Ils se jettent sur la route de Kalouga, et, malgré la victoire de Malo-Yaroslavetz, ils reprennent leur course en arrière jusqu'à Smolensk, Vilna, la Bérésina et au delà.

Le soir du 7 septembre, Koutouzow et l'armée étaient persuadés que la bataille de Borodino était une victoire. Le commandant en chef l'annonça à l'Empereur et donna l'ordre de se préparer à une autre bataille pour écraser définitivement l'ennemi, mais dans la soirée et le lendemain les nouvelles de pertes jusque-là inconnues arrivèrent de tous côtés. L'armée se trouvait diminuée de moitié, et un second engagement devenait impossible. Comment, en effet, pouvait-on songer à se battre de nouveau sans avoir rassemblé des renseignements précis, relevé les blessés, emporté les morts, nommé d'autres commandants, et sans donner aux hommes le temps de se reposer et de manger ? Cependant, les Français, entraînés en avant par la loi de la

force de projection, les forçaient à reculer. Koutouzow et l'armée désiraient que l'attaque eût lieu le lendemain, mais pour attaquer il fallait plus qu'un simple désir : il fallait que ce fût possible, et cette possibilité n'existait pas ! Il était nécessaire au contraire qu'on se repliât à une journée de marche, et d'étape en étape, lorsque l'armée russe arriva sous les murs de Moscou, les circonstances l'obligèrent, malgré la violence du sentiment qui s'était élevé dans tous ses rangs, de reculer encore au delà. C'est ainsi que Moscou fut livré à l'ennemi.

Ceux qui se figurent que les plans de campagne et de bataille sont élaborés par les généraux dans le silence du cabinet, oublient ou méconnaissent les conditions inévitables au milieu desquelles se déploie l'activité d'un commandant en chef. Cette activité n'a rien de commun avec celle que nous nous représentons en étudiant sur une carte telle ou telle campagne, avec un certain nombre de troupes des deux côtés, un terrain connu, et en combinant à loisir les mouvements. Le commandant en chef n'est jamais dans de telles conditions. Au milieu des intrigues, des soucis, des commandements, des menaces, des projets, des conseils, qui bourdonnent autour de lui, il lui est impossible, bien qu'il se rende compte de la gravité des événements, de les faire servir à l'accomplissement de ses desseins.

Les écrivains militaires nous disent très sérieusement que Koutouzow aurait dû faire passer ses troupes sur la route de Kalouga avant d'arriver au village de Fili, et que ce projet lui aurait même été présenté ; mais ils oublient qu'un commandant en chef a toujours, dans des moments aussi critiques, dix projets pour un devant les yeux, tous fondés sur la stratégie et la tactique, et cependant se contrecarrant l'un l'autre. Sans doute, il semblerait que son devoir consisterait à choisir l'un d'entre eux, mais cela même est impossible, car le temps et les événements n'attendent pas. Supposons, en effet, qu'on lui ait proposé, le 9, de passer sur la grand'route de Kalouga, et qu'à ce même moment arrive un aide de camp de Miloradovitch pour

lui demander s'il faut attaquer les Français ou se retirer : il doit immédiatement répondre, et l'ordre d'attaque qu'il vient de donner suffit pour l'éloigner de la grand'route de Kalouga. L'intendant militaire lui demande également sur quel endroit il doit diriger les approvisionnements, et le chef des ambulances, vers quel point évacuer les blessés, tandis qu'un courrier arrivant de Pétersbourg lui remet une lettre de l'Empereur qui n'admet pas qu'on puisse abandonner Moscou, et qu'un rival, car il en a toujours plusieurs, lui présente un projet diamétralement opposé à celui qu'il vient d'adopter. Ajoutez ceci à toutes ces complications : le commandant en chef a besoin de repos et de sommeil pour réparer ses forces épuisées, il est obligé d'écouter un général qui se plaint d'un passe-droit, les prières d'habitants effarés qui craignent de se voir abandonnés, le rapport d'un officier envoyé pour faire la reconnaissance du terrain, en contradiction complète avec le précédent rapport, tandis que l'espion, le prisonnier et un autre général viennent lui décrire la position de l'ennemi ; et l'on comprendra dès lors que ceux qui s'imaginent aujourd'hui que Koutouzow avait à Fili, à cinq verstes de la capitale, toute la liberté d'esprit nécessaire pour décider la question de l'abandon ou de la défense de Moscou, sont dans la plus complète erreur. Quand donc cette question fut-elle résolue ? Elle le fut à Drissa et à Smolensk, et, d'une façon irrévocable, le 5 à Schevardino, le 7 à Borodino, et plus tard chaque jour, à chaque heure, à chaque minute de la retraite.

III

Lorsque Yermolow, envoyé par Koutouzow pour examiner la position, vint lui rapporter qu'il était impossible de se battre sous les murs de Moscou, le maréchal le regarda en silence.

« Donne-moi la main, dit-il en lui tâtant le pouls. Tu es malade, mon ami : pense à ce que tu dis… » Car il ne pouvait admettre de se replier au delà sans livrer bataille.

Descendu de voiture sur la montagne Poklonnaïa, à six verstes de la barrière Dorogomilow, il s'assit sur un banc ; une foule de généraux l'entoura, et au milieu d'eux le comte Rostoptchine, qui arrivait à l'instant de Moscou. Cette brillante réunion, divisée en plusieurs groupes, discutait sur les avantages et les désavantages de la position, sur la situation des troupes, sur les plans proposés et sur l'esprit qui régnait dans la ville. Tous sentaient, sans se l'avouer, que c'était un conseil militaire. La conversation ne s'écartait pas des intérêts généraux ; les nouvelles particulières se communiquaient à voix basse ; aucune plaisanterie, aucun sourire ne déridait leurs figures soucieuses, et l'on voyait que tous s'efforçaient d'être à la hauteur des circonstances. Le général en chef écoutait toutes les opinions énoncées, questionnait les uns et les autres, sans entrer dans leurs discussions et sans faire connaître son avis. Parfois, après avoir prêté l'oreille, il se détournait, désappointé d'avoir entendu autre chose que ce qu'il désirait entendre. Les uns parlaient de la position choisie ; les autres non seulement la critiquaient, mais s'en prenaient même à ceux qui en avaient déterminé le choix ; un troisième disait que la faute datait de plus loin, qu'il aurait fallu accepter la bataille l'avant-veille ; le quatrième racontait la bataille de Salamanque, dont les détails venaient d'être apportés par un Français nommé Crossart. Ce Français, en uniforme espagnol, accompagnait un prince allemand au service de la Russie, et, en prévision de la défense possible de Moscou, exposait les péripéties du siège de Saragosse. Le comte Rostoptchine assurait que, bien que lui et la milice fussent prêts à mourir sous les murs de l'antique capitale, il ne pouvait s'empêcher de regretter l'obscure inaction dans laquelle on l'avait laissé, ajoutant que, s'il avait pu pressentir ce qui se passait, il eût agi tout autrement. Quelques-uns, faisant parade de la profondeur de leurs combinaisons stratégiques, causaient

de la direction que devaient prendre les troupes ; la plupart enfin ne disaient que des non-sens. De tous ces discours, Koutouzow ne tirait qu'une conclusion : c'est que la défense de Moscou était matériellement impossible. L'ordre de livrer bataille n'aurait eu pour résultat qu'un immense désordre, car, non seulement cette position n'était pas défendable aux yeux des généraux, mais déjà même ils délibéraient sur les conséquences d'une retraite, et ce sentiment était partagé par toute l'armée. Tandis que presque tous critiquaient ce plan, Bennigsen continuait, il est vrai, à le soutenir, mais la question par elle-même n'avait plus d'importance : ce n'était qu'un prétexte à discussions et à intrigues. Koutouzow le comprenait et ne se méprenait pas sur la valeur du patriotisme que Bennigsen déployait avec une insistance bien faite pour augmenter sa mauvaise humeur. En cas d'insuccès il comprenait que la faute retomberait sur lui, Koutouzow, pour avoir amené les troupes, sans combat, jusqu'à la montagne des Moineaux, et que, dans le cas où il refuserait d'exécuter le plan proposé par Bennigsen, l'autre se laverait les mains du crime d'avoir abandonné Moscou. Mais ces intrigues préoccupaient peu le vieillard en ce moment : un unique et menaçant problème se dressait devant lui, problème que jusqu'à présent personne n'avait pu résoudre : « Est-ce vraiment moi qui ai laissé arriver Napoléon jusqu'aux murs de Moscou ? Quel est donc l'ordre donné par moi qui a pu amener un tel résultat ? » se répétait-il pour la centième fois : « Était-ce hier soir, lorsque j'ai envoyé dire à Platow de se retirer, ou était-ce avant-hier, lorsque, à moitié endormi, j'ai ordonné à Bennigsen de prendre ses dispositions ? Oui, Moscou doit être abandonné, les troupes doivent se replier, il faut s'y résigner. » Et il lui semblait aussi terrible de prendre cette résolution que de se démettre de ses fonctions. Car, à part le pouvoir qu'il aimait, auquel il était habitué, il se croyait surtout destiné à la gloire, sauver son pays : n'était-ce pas là ce qu'avait eu en vue l'opinion publique en demandant sa nomination, contrairement au désir de l'Empereur. Il se croyait seul capable de commander l'armée dans ces circonstances critiques, seul capable de lutter sans ter-

reur contre son invincible adversaire, et pourtant il fallait prendre un parti, et mettre un terme aux conversations inopportunes de son entourage. Appelant à lui les plus anciens généraux, il leur dit :

« Bonne ou mauvaise, ma tête doit s'aider elle-même !... » Et, montant en voiture, il retourna à Fili.

IV

Le conseil de guerre se réunit à deux heures dans la plus spacieuse des deux isbas qui appartenaient à un nommé André Sévastianow. Les paysans, les femmes et de nombreux enfants se pressaient devant la porte de l'autre isba ; la petite fille d'André, Malacha, âgée de six ans, que Son Altesse avait embrassée et à laquelle il avait donné un morceau de sucre, était seule restée blottie sur le poêle de la grande chambre, à regarder curieusement et timidement les uniformes et les croix des généraux qui entraient l'un après l'autre, et allaient s'asseoir sous les images. Le grand-père, ainsi que Malacha appelait Koutouzow, était assis à part dans l'angle obscur du poêle. Affaissé dans son fauteuil de campagne, il témoignait de son agacement, tantôt en lançant des interjections étouffées, tantôt en tortillant nerveusement le collet de son uniforme, qui, quoique ouvert, semblait le gêner ; il serrait la main à quelques-uns des survenants, et saluait les autres. Son aide de camp Kaïssarow fit un pas en avant pour tirer le petit rideau de la fenêtre qui était en face de son chef, mais, à un geste d'impatience de Koutouzow, il comprit que Son Altesse désirait rester dans le demi-jour pour ne pas laisser voir sa physionomie. Il y avait déjà tant de monde autour de la table en bois de sapin, couverte de plans, de cartes, de papiers et de crayons, que les domestiques militaires appor-

tèrent encore un banc, sur lequel s'assirent les derniers venus, Yermolow, Kaïssarow et Toll. À la place d'honneur, juste sous les images, se tenait Barclay de Tolly, la croix de Saint-Georges au cou. Sa figure pâle et maladive, avec son grand front, que sa calvitie rendait encore plus proéminent, trahissait les angoisses de la fièvre dont il ressentait en ce moment même le violent frisson. Ouvarow, assis à côté de lui, lui racontait quelque chose à voix basse et avec des gestes saccadés. Personne du reste ne parlait haut. Le gros petit Doctourow, les sourcils relevés, et les mains croisées sur la poitrine, écoutait avec attention. En face de lui, le comte Ostermann-Tolstoy appuyant sur son coude sa tête aux traits hardis et aux yeux brillants, paraissait absorbé dans ses pensées. Raïevsky, de son geste habituel, ramenait sur ses tempes ses cheveux noirs, qu'il enroulait autour de ses doigts, et jetait des regards impatients vers Koutouzow et vers la porte. La belle et sympathique physionomie de Konovnitzine s'illuminait d'un aimable sourire, car il avait surpris le regard de Malacha, et s'amusait à lui faire des petits signes, auxquels elle répondait timidement.

On attendait Bennigsen, qui, sous prétexte d'inspecter une seconde fois la position, achevait tranquillement chez lui son succulent dîner ; deux heures, de quatre à six, se passèrent ainsi en causeries à voix basse, sans qu'on prît aucune décision.

Lorsque enfin Bennigsen arriva, Koutouzow se rapprocha de la table, mais de façon à ne pas laisser éclairer ses traits par les bougies qu'on venait d'y poser.

Bennigsen ouvrit aussitôt le conseil en formulant la proposition suivante :

« Devons-nous abandonner sans combat l'antique et sainte capitale de la Russie, ou bien devons-nous la défendre ? »

Un long et profond silence succéda à ces paroles, tous les visages se contractèrent, tous les yeux se tournèrent vers Koutouzow, qui, les sourcils froncés, toussaillait et s'efforçait de surmonter son émotion. Malacha l'observait aussi.

« L'antique et sainte capitale de la Russie ? » répéta-t-il tout à coup avec colère et en accentuant les mots, pour en bien faire ressortir la fausse note.

« Vous me permettrez de dire à Votre Excellence que cette phrase n'offre aucun sens à un cœur russe. Ce n'est pas ainsi que doit être posée la question pour la discussion de laquelle j'ai réuni ces messieurs ; elle est purement militaire et la voici : Le salut du pays étant dans l'armée, est-il plus avantageux de risquer de la perdre, et Moscou avec, en livrant bataille, ou de se retirer et d'abandonner la ville sans résistance ? C'est là-dessus que je désire connaître votre avis. »

Les discussions commencèrent ; Bennigsen, qui ne se tenait pas pour battu, admit l'opinion de Barclay, et trouva comme lui qu'il était impossible de défendre la position de Fili ; en conséquence, il proposa de faire passer pendant la nuit les troupes du flanc droit au flanc gauche, afin d'attaquer l'aile droite de l'ennemi. Les opinions se partagèrent, on discuta le pour et le contre. Yermolow, Doctourow, Raïevsky soutinrent Bennigsen ; pensaient-ils qu'un sacrifice était nécessaire avant d'abandonner Moscou, ou bien avaient-ils en vue d'autres considérations personnelles ? ils ne semblaient pas comprendre que leur réunion ne pouvait plus arrêter la marche fatale des événements. Par le fait, Moscou était abandonné. Les autres généraux le voyaient clairement, et ne discutaient plus que sur la direction à faire prendre à l'armée dans sa retraite. Malacha, qui regardait de tous ses yeux, expliquait autrement ce qui se passait. Elle croyait qu'il s'agissait d'une querelle entre « le grand-père » et « l'habit aux longs pans », comme elle désignait à part elle Bennigsen. Elle voyait qu'ils s'irritaient l'un contre

l’autre, et dans le fond de son petit cœur elle donnait raison au « grand-père » ; elle saisit au vol un coup d’œil perçant et rusé jeté par ce dernier sur Bennigsen, et fut toute ravie de lui voir remettre à sa place son adversaire, qui rougit et fit quelques pas dans la chambre ; les paroles que Koutouzow avait prononcées d’une voix calme et mesurée à l’adresse de Bennigsen exprimaient une désapprobation complète.

« Je ne saurais, messieurs, accepter le plan du comte, dit Koutouzow. Faire changer de position à une armée dans le voisinage immédiat de l’ennemi est toujours une opération dangereuse ; l’histoire est là pour le confirmer. Ainsi, par exemple… » il s’arrêta comme pour rassembler ses souvenirs ; reportant ensuite un regard clair et d’une candeur affectée sur Bennigsen… « par exemple, si la bataille de Friedland, que vous devez vous rappeler, comte, n’a pas été à notre avantage, c’est précisément à cause d’une conversion semblable. »

Un silence d’une minute qui parut éternelle, pesa sur l’assistance.

Les discussions reprirent ensuite à bâtons rompus, mais on sentait que le sujet était épuisé.

Tout à coup Koutouzow soupira. Comprenant qu’il allait parler, tous les généraux se tournèrent vers lui.

« Eh bien, messieurs, je vois que c’est moi qui payerai les pots cassés. J’ai écouté les opinions de chacun. Je sais que quelques-uns ne seront pas de mon avis, mais… ajouta-t-il en se levant… en vertu du pouvoir qui m’a été confié par l’Empereur et la patrie, je commande la retraite ! »

Les généraux se dispersèrent dans un silence solennel, comme celui qui accompagne d’ordinaire les prières des morts. Malacha, qu’on attendait depuis longtemps à souper, descendit

lentement et à reculons de la soupente, en se cramponnant de ses petits pieds nus aux saillies du poêle, et, se faufilant prestement entre les jambes des généraux, elle disparut par la porte entre-bâillée.

Koutouzow, après avoir congédié les membres du conseil, resta longtemps appuyé sur la table à réfléchir à ce terrible problème, se demandant de nouveau où et comment s'était décidé l'abandon de Moscou, et à qui il pouvait être imputé.

« Je ne m'y attendais pas, dit-il à son aide de camp Schneider, qui venait d'entrer chez lui à une heure avancée de la nuit. Je n'aurais jamais cru pareille chose possible !

– Il faut vous reposer, Altesse, lui répondit l'aide de camp.

– Eh bien, on verra ! Je leur ferai manger comme aux Turcs de la viande de cheval, » dit Koutouzow en frappant la table de son poing, et il répéta : « Ils en mangeront ! Ils en mangeront ! »

V

Comme contraste à Koutouzow et à propos d'un fait d'une bien autre importance que la retraite de l'armée, c'est-à-dire l'abandon et l'incendie de Moscou, le comte Rostoptchine passe, bien à tort, pour en avoir été le fauteur.

Tout Russe animé aujourd'hui du même sentiment qu'éprouvaient alors nos pères, aurait pu prophétiser ces événements, que la bataille de Borodino avait rendus inévitables.

À Smolensk, aussi bien que dans toutes les villes et tous les villages de l'Empire, l'esprit était le même qu'à Moscou, quoique complètement en dehors de l'influence du comte Rostoptchine et de ses affiches. Le peuple attendait l'ennemi avec insouciance, sans s'agiter, sans commettre aucun désordre. Il l'attendait avec calme, sentant que, lorsque le moment serait venu, il saurait agir comme il le devait. Dès qu'on sut l'approche de l'ennemi, les classes les plus aisées s'éloignèrent en emportant tout ce qu'elles pouvaient, et les pauvres détruisirent et incendièrent le reste. La conviction que ce devait être, et que ce sera toujours ainsi, existait alors et existe aujourd'hui dans tout cœur russe. Cette conviction, je dirai plus, la prévision de la prise de Moscou, s'était répandue en 1812 dans toute la société de cette ville. Ceux qui la quittaient en juillet et en août, en laissant derrière eux leurs maisons et la moitié de leur fortune, le prouvaient bien, car ils agissaient sous l'influence de ce patriotisme latent qui ne consiste ni dans les phrases, ni dans le sacrifice de ses enfants pour le salut de la patrie, et autres actes contraires à la nature humaine, mais qui s'exprime simplement, sans éclat, et par cela même produit d'immenses résultats. « Il est honteux, » disaient les affiches du comte Rostoptchine, « de fuir le danger. Les lâches seuls abandonnent Moscou ! » Et cependant ils partaient malgré la qualification de poltrons qui leur était appliquée ! Ils partaient parce qu'ils savaient que cela devait être ainsi. Rostoptchine ne pouvait les avoir effrayés par le récit des horreurs commises par Napoléon dans les pays conquis. Ils savaient très bien que Berlin et Vienne étaient restés intacts, et que pendant l'occupation française, les habitants passaient gaiement leur temps avec ces vainqueurs pleins de séductions que les hommes et même les femmes en Russie portaient alors dans leur cœur ! Ils partaient parce qu'il ne pouvait être question pour les Russes de rester sous la domination des Français : bonne ou mauvaise, pour eux elle était inacceptable ! Ils partaient sans se douter de la grandeur qu'il y avait à livrer une belle et opulente capitale à l'incendie et au pillage devenus par là même inévitables, car il n'est que trop vrai que ne pas brûler

et ne pas piller des foyers abandonnés est tout à fait contraire à l'esprit du peuple russe ! Ainsi donc la grande dame qui dès le mois de juin quittait Moscou avec ses nègres et ses bouffons pour se réfugier dans ses terres du gouvernement de Saratow, malgré la crainte d'être arrêtée sur l'ordre de Rostoptchine, était instinctivement résolue à ne pas devenir la sujette de Bonaparte, et, d'après nous, elle accomplissait simplement et véritablement la grande œuvre du salut de la patrie ! Le comte Rostoptchine, au contraire, qui blâmait les partants, ou renvoyait les tribunaux hors de la ville ; qui fournissait à des braillards avinés de mauvaises armes ; qui ordonnait des processions et les défendait le lendemain ; qui s'emparait de toutes les voitures de transport des particuliers ; qui annonçait son intention de brûler Moscou, sa maison, et se dédisait le quart d'heure suivant ; qui exhortait la populace à se saisir des espions et lui reprochait ensuite de les avoir saisis ; qui chassait tous les Français de la ville, et y laissait tranquillement Mme Aubers-Chalmé, le grand centre de réunion de la colonie française ; qui, sans raison aucune, envoyait en exil le vieux et respectable Klutcharew, directeur des postes ; qui rassemblait le peuple sur les Trois-Montagnes soi-disant pour se battre avec l'ennemi, et lui livrait, pour s'en débarrasser, un homme à écharper ; qui prétendait ne pas survivre au malheur de Moscou et finissait par fuir par une porte dérobée, tout en rimant un mauvais quatrain français[11] pour que personne ne doutât de sa coopération : cet homme ne comprenait pas la valeur morale de l'événement qui s'accomplissait sous ses yeux. Dévoré du désir d'agir seul, d'étonner le monde par un exploit d'un patriotisme héroïque, il se moquait, en gamin, de l'abandon et de l'incendie de Moscou, en essayant d'arrêter ou d'activer, de son faible bras, le courant irrésistible du mouvement national qui l'emportait avec le reste.

---

[11] Je suis par naissance Tartare,
Je voulus devenir Romain :
Les Français m'appellent barbare,
Et les Russes, George Dandin.

VI

En revenant de Vilna avec la cour, Hélène se trouva dans une position embarrassante. Elle jouissait en effet à Pétersbourg de la protection toute particulière d'un grand seigneur qui occupait l'un des premiers postes de l'Empire, tandis qu'à Vilna elle s'était liée avec un jeune prince étranger, et, le prince et le grand seigneur faisant tous deux valoir leurs droits, elle dut dès lors songer à résoudre de son mieux le délicat problème de conserver cette double intimité sans offenser ni l'un ni l'autre. Ce qui aurait paru difficile, sinon impossible à une autre femme, n'exigea même pas de sa part un instant de réflexion : au lieu de cacher ses actes, ou d'employer toutes sortes de subterfuges pour sortir d'une fausse situation, ce qui aurait tout gâté en prouvant sa culpabilité, elle n'hésita pas une minute à mettre, comme un véritable grand homme, le droit de son côté.

En réponse aux reproches dont le jeune prince l'accabla à sa première visite, elle releva fièrement sa belle tête à moitié tournée vers lui.

« Voilà bien l'égoïsme et la cruauté des hommes, dit-elle avec hauteur. Je ne m'attendais pas à autre chose : la femme se sacrifie pour vous ; elle souffre, et voilà toute sa récompense ! Quel droit avez-vous, monseigneur, de me demander compte de mes amitiés ? Cet homme a été plus qu'un père pour moi. Oui, ajouta-t-elle vivement, pour l'empêcher de parler, peut-être a-t-il d'autres sentiments que ceux d'un père, mais ce n'est pas une raison pour que je lui ferme ma porte… Je ne suis pas un homme pour être ingrate ! Sachez, monseigneur, que je ne rends compte qu'à Dieu et à ma conscience de mes sentiments intimes, ajouta-t-elle en portant la main à son beau sein qui se soulevait d'émotion, et en levant les yeux au ciel.

– Mais écoutez-moi, au nom du ciel.

– Épousez-moi, et je serai votre esclave.

– Mais c'est impossible !

– Ah ! vous ne daignez pas descendre jusqu'à moi[12] ! » dit-elle en pleurant.

Le prince essaya de la consoler, tandis qu'à travers ses larmes elle répétait que le divorce était possible, qu'il y en avait des exemples (il y en avait alors si peu à citer, qu'elle nomma Napoléon et quelques autres personnages haut placés) ; qu'elle n'avait jamais été la femme de son mari, qu'elle avait été sacrifiée !

« Mais la religion, mais les lois ? répétait le jeune homme à demi vaincu.

– Les lois, la religion ?… Quelle en serait l'utilité si elles ne pouvaient servir à cela ? »

Surpris par cette réflexion, si simple en apparence, le jeune amoureux demanda conseil aux Révérends Pères de la congrégation de Jésus, avec lesquels il était en intimes relations.

Quelques jours plus tard, pendant une de ces brillantes fêtes que donnait Hélène à sa « datcha » de Kammennoï-Ostrow, on lui présenta un séduisant jésuite de robe courte, M. de Jobert, dont les yeux noirs et brillants faisaient un étrange contraste avec ses cheveux blancs comme neige. Ils causèrent longtemps ensemble dans le jardin, poétiquement éclairé par une splendide illumination, aux sons entraînants d'un joyeux orchestre, de l'amour de la créature pour Dieu, pour Jésus-

---

[12] En français dans le texte. (*Note du Trad.*)

Christ, pour les sacrés cœurs de Jésus et de Marie, et des consolations promises dans cette vie et dans l'autre par la seule vraie religion, la religion catholique ! Hélène, touchée de ces vérités, sentit plus d'une fois ses yeux se mouiller de larmes en écoutant M. de Jobert, dont la voix tremblait d'une sainte émotion ! Le cavalier qui vint la chercher pour la valse interrompit cet entretien, mais le lendemain son futur directeur de conscience passa la soirée en tête-à-tête avec elle, et, à dater de ce moment, devint un de ses habitués.

Un jour, il conduisit la comtesse à l'église catholique, où elle resta longtemps agenouillée devant un des autels. Le Français, qui n'était plus jeune, mais tout confit en béates séductions, lui posa les mains sur la tête, et, à cet attouchement, elle sentit, comme elle le raconta plus tard, l'impression d'une fraîche brise qui pénétrait dans son cœur… C'était la grâce qui opérait !

On la conduisit ensuite vers un abbé de robe longue, qui la confessa et lui donna l'absolution. Le lendemain il lui apporta chez elle, dans une boîte d'or, les hosties de la communion ; il la félicita d'être entrée dans le giron de la sainte Église catholique, l'assura que le pape en allait être informé, et qu'elle recevrait bientôt de lui un document important.

Tout ce qui se faisait autour d'elle et avec elle, l'attention dont elle était l'objet de la part de ces gens, dont la parole était si élégante et si fine, l'innocence de la colombe devenue son partage, figurée sur sa personne par des robes et des rubans d'une blancheur immaculée, tout lui causait une amusante distraction. Néanmoins elle ne perdait pas son but de vue et, comme il arrive toujours dans une affaire où il y a de la ruse sous jeu, c'était le plus faible comme intelligence qui devait vaincre le plus fort.

Hélène comprit fort bien que toutes ces belles phrases et tous ces efforts n'avaient d'autre objet que de la convertir au

catholicisme et d'obtenir d'elle de l'argent pour les besoins de l'ordre. Aussi elle ne manqua pas d'insister auprès d'eux, avant de se rendre à leurs demandes, pour faire hâter les différentes formalités indispensables en vue de son divorce. Pour elle, la religion n'avait d'autre mission que de satisfaire ses désirs et ses caprices, tout en se conformant à de certaines convenances. Aussi, dans un de ses entretiens avec son confesseur, elle exigea qu'il lui dît catégoriquement à quel point l'engageaient les liens du mariage. C'était le moment du crépuscule : tous deux, près de la fenêtre ouverte du salon, respiraient le doux parfum des fleurs. Un corsage de mousseline des Indes voilait à peine la poitrine et les épaules d'Hélène ; l'abbé, bien nourri et rasé de frais, tenait ses mains blanches modestement croisées sur ses genoux, et, en portant sur elle un regard doucement enivré par sa beauté, lui expliquait sa manière d'envisager la question brûlante qui l'intéressait. Hélène souriait avec inquiétude ; on aurait dit qu'à voir la figure émue de son directeur spirituel elle craignait que la conversation ne prît une tournure alarmante. Mais, tout en subissant le charme de son interlocutrice, l'abbé se laissait évidemment aller au plaisir de développer sa pensée avec art.

« Dans l'ignorance des devoirs auxquels vous vous engagiez, disait-il, vous avez juré fidélité à un homme qui, de son côté, entré dans les liens du mariage, sans en reconnaître l'importance religieuse, a commis une profanation ; donc, ce mariage n'a pas eu son entière valeur, et cependant vous étiez liée par votre serment. Vous l'avez enfreint… Quel est donc votre péché ? Péché véniel ou mortel ? Péché véniel, assurément, parce que vous l'avez commis sans mauvaise intention. Si le but de votre second mariage est d'avoir des enfants, votre péché peut vous être remis ; mais, ici se présente une nouvelle question, et…

– Mais, dit Hélène en l'interrompant tout à coup avec une certaine impatience, je me demande comment, après avoir em-

brassé la vraie religion, je me trouverais encore liée par les obligations de celle qui est erronée ? »

Cette observation fit sur le confesseur à peu près le même effet que la solution du problème de l'œuf par Christophe Colomb ; il resta ébahi devant la simplicité avec laquelle elle l'avait résolu. Étonné et charmé de ses progrès rapides, il ne voulut pas cependant renoncer tout d'abord à lui déduire ses raisons.

« Entendons-nous, comtesse, » reprit-il en cherchant à combattre le raisonnement de sa fille spirituelle…

VII

Hélène comprenait fort bien que l'affaire en elle-même, ne présentait aucune difficulté au point de vue religieux, et que les objections de ses guides leur étaient dictées uniquement par la crainte des autorités laïques.

Elle décida donc qu'il fallait y préparer peu à peu la société. Elle excita la jalousie de son vieux protecteur et joua avec lui la même comédie qu'avec le prince. Aussi stupéfait d'abord que ce dernier de la proposition d'épouser une femme dont le mari était vivant, il ne tarda pas, grâce à l'imperturbable assurance d'Hélène, à regarder bientôt la chose comme toute naturelle. Hélène n'aurait certes pas gagné sa cause si elle avait montré la moindre hésitation, le moindre scrupule, et gardé le moindre mystère ; mais elle racontait, sans se gêner et avec un laisser-aller plein de bonhomie, à tous ses amis intimes (c'est-à-dire à tout Pétersbourg) qu'elle avait reçu du prince et de l'Excellence une proposition de mariage, qu'elle les aimait également, et qu'elle ne savait comment se résoudre à leur causer du chagrin.

Le bruit de son divorce se répandit aussitôt ; bien des gens se seraient élevés contre son projet, mais, comme elle avait pris soin de laisser connaître l'intéressant détail de son incertitude entre ses deux adorateurs, ces gens-là n'y trouvèrent plus rien à redire. Elle avait déplacé la question ; on ne se demandait plus, si la chose était possible, mais bien lequel des deux prétendants lui offrait le plus d'avantages, et comment la cour envisagerait son choix. Il y avait bien par-ci par-là, des gens à préjugés qui, incapables de s'élever à la hauteur voulue, voyaient dans toute cette l'affaire une profanation du sacrement de mariage ; mais ils étaient peu nombreux et ils ne parlaient qu'à mots couverts. Quant à savoir s'il était bien ou mal pour une femme de se remarier du vivant de son mari, on n'en soufflait mot, parce que, disait-on, la question avait été déjà tranchée par des esprits supérieurs, et l'on ne voulait passer ni pour un sot ni pour un homme sans savoir-vivre.

Marie Dmitrievna Afrassimow fut la seule qui se permît d'exprimer hautement une opinion contraire. Elle était venue cet été-là, à Pétersbourg voir un de ses fils ; rencontrant Hélène à un bal, elle l'arrêta au passage, et, au milieu d'un silence général, lui dit de sa voix forte et dure :

« Tu veux donc te remarier du vivant de ton mari ? Crois-tu donc avoir inventé quelque chose de neuf ? Pas du tout, ma très chère, tu as été devancée et c'est depuis longtemps l'usage dans… »

Et, sur ces mots, Marie Dmitrievna, relevant par habitude ses larges manches, la regarda sévèrement et lui tourna le dos. Malgré la crainte qu'inspirait Marie Dmitrievna, on la traitait volontiers de folle : aussi ne resta-t-il de sa mercuriale que l'injure de la fin, qu'on se redisait à l'oreille, cherchant dans ce mot seul tout le sel de son sermon.

Le prince Basile, qui depuis quelque temps perdait la mémoire et se répétait à tout propos, disait à sa fille, chaque fois qu'il la rencontrait :

« Hélène, j'ai un mot à vous dire :… J'ai eu vent de certains projets relatifs à… vous savez ? Eh bien, ma chère enfant, vous savez que mon cœur de père se réjouit de vous savoir… vous avez tant souffert… mais, chère enfant, ne consultez que votre cœur. C'est tout ce que je vous dis[13]… » Et, pour cacher son émotion de commande, il la serrait sur sa poitrine.

Bilibine n'avait pas perdu sa réputation d'homme d'esprit ; c'était un de ces amis désintéressés comme les femmes à la mode en ont souvent, et qui ne changent jamais de rôle ; il lui exposa un jour, en petit comité, sa manière de voir sur cet important sujet.

« Écoutez, Bilibine, » lui répondit Hélène, qui avait l'habitude d'appeler les amis de cette catégorie par leur nom de famille… et elle lui toucha l'épaule de sa blanche main couverte de bagues chatoyantes : « Dites-moi comme à une sœur ce que je dois faire… Lequel des deux ? » Bilibine plissa son front et se mit à réfléchir.

« Vous ne me prenez pas par surprise, dit-il. Je ne fais qu'y penser. Si vous épousez le prince, vous perdez pour toujours la chance d'épouser l'autre, et vous mécontentez la cour, car vous savez qu'il existe de ce côté une certaine parenté. Si au contraire vous épousez le vieux comte, vous faites le bonheur de ses derniers jours, et puis, comme veuve d'un aussi grand personnage, le prince ne se mésalliera plus en vous épousant.

---

[13] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

– Voilà un véritable ami ! dit Hélène rayonnante. Mais c'est que j'aime l'un et l'autre ; je ne voudrais pas leur faire de chagrin, je donnerais ma vie pour leur bonheur à tous deux ! »

Bilibine haussa les épaules ; évidemment à cette douleur-là il ne trouvait pas de remède. « Quelle maîtresse femme ! se dit-il. Voilà ce qui s'appelle poser carrément la question. Elle voudrait épouser tous les trois à la fois[14] ! »

« Mais dites-moi un peu comment votre mari envisage la question. Consentira-t-il ?

– Ah ! il m'aime trop pour ne pas faire tout pour moi, lui dit Hélène, persuadée que Pierre l'aimait aussi.

– Il vous aime jusqu'à divorcer ? » demanda Bilibine.

Hélène éclata de rire.

La mère d'Hélène était aussi du nombre des personnes qui se permettaient de douter de la légalité de l'union projetée. Dévorée par l'envie que lui inspirait sa fille, elle ne pouvait surtout se faire à la pensée du bonheur qui allait lui échoir ; elle se renseigna auprès d'un prêtre russe sur la possibilité d'un divorce. Le prêtre lui assura, à sa grande satisfaction, que la chose était inadmissible, et lui cita à l'appui un texte de l'Évangile qui ôtait tout espoir à une femme de se remarier du vivant de son mari. Armée de ces arguments, inattaquables à ses yeux, la princesse courut chez sa fille de grand matin, pour être plus sûre de la trouver seule. Hélène l'écouta tranquillement et sourit avec une douce ironie.

« Je t'assure, lui répétait sa mère, qu'il est formellement défendu d'épouser une femme divorcée.

---

[14] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

– Ah ! maman, ne dites pas de bêtises, vous n'y entendez rien. Dans ma position j'ai des devoirs…

– Mais, mon amie…

– Mais, maman, comment ne comprenez-vous pas que le Saint-Père, qui a le droit de donner des dispenses… ? »

En ce moment, sa dame de compagnie vint lui annoncer que Son Altesse l'attendait au salon.

« Non, dites-lui que je ne veux pas le voir, que je suis furieuse contre lui, parce qu'il m'a manqué de parole…

– Comtesse, à tout péché miséricorde, » dit, en se montrant sur le seuil de la porte, un jeune homme blond, aux traits accentués.

La vieille princesse se leva, lui fit une révérence respectueuse, dont le nouveau venu ne daigna pas même s'apercevoir, et, jetant un coup d'œil à sa fille, quitta majestueusement la chambre. « Elle a raison, se disait la vieille princesse, dont les scrupules s'étaient envolés à la vue de l'Altesse : elle a raison ! Comment ne nous en doutions-nous pas, nous autres, lorsque nous étions jeunes ! C'était pourtant bien simple ! » ajouta-t-elle en montant en voiture.

Au commencement du mois d'août, l'affaire d'Hélène fut décidée, et elle écrivit à son mari – « qui l'aimait tant » – une lettre où elle lui annonçait son intention d'épouser N., et sa conversion à la vraie religion. Elle lui demandait en outre de remplir les formalités nécessaires au divorce, formalités que le porteur de la missive était chargé de lui expliquer : « Sur ce, mon ami, je prie Dieu de vous avoir en sa sainte et puissante

garde. Votre amie, Hélène[15]. » Cette lettre arriva chez Pierre le jour même où il était à Borodino.

VIII

Pour la seconde fois depuis le commencement de la bataille, Pierre abandonna la batterie et courut avec les soldats à Kniazkow. En traversant le ravin, il atteignit l'ambulance : n'y voyant que du sang et n'y entendant que des cris et des gémissements, il s'enfuit au plus vite ; il ne désirait qu'une chose : oublier au plus tôt les terribles impressions de la journée, rentrer dans les conditions ordinaires de la vie et retrouver sa chambre et son lit ; il sentait que là seulement il serait capable de se rendre compte de tout ce qu'il avait vu et ressenti. Mais comment faire ? Sans doute les balles et les bombes ne sifflaient plus sur le chemin qu'il suivait, mais les mêmes scènes de souffrances se reproduisaient à chaque pas ; il rencontrait les mêmes figures, épuisées ou étrangement indifférentes ; il entendait encore dans l'éloignement le bruit sinistre de la fusillade.

Après avoir fait trois verstes sur la route poudreuse de Mojaïsk, il s'assit suffoqué. La nuit descendait, le grondement des canons avait cessé. Pierre, la tête appuyée sur sa main, resta longtemps couché à voir passer les ombres qui le frôlaient dans les ténèbres. Il lui semblait à chaque instant qu'un boulet arrivait sur lui, et il se soulevait en tressaillant, il ne sut jamais au juste combien de temps il était resté ainsi. Au milieu de la nuit, trois soldats le tirèrent de cette léthargie en allumant à côté de lui un feu sur lequel ils placèrent leur marmite ; ils émiettèrent

---

15 En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

leur biscuit dans la marmite en y ajoutant de la graisse, et un agréable fumet de graillon, mêlé à la fumée, se répandit autour du brasier. Pierre soupira, mais les soldats n'y firent aucune attention et continuèrent à causer.

« Qui es-tu, toi ? dit tout à coup l'un d'eux en s'adressant à lui ; il voulait sans doute lui faire entendre qu'ils lui donneraient à manger s'il était digne de leur intérêt.

– Moi, moi ? répondit Pierre. Je suis un officier de la milice mais mon détachement n'est pas ici, je l'ai perdu sur le champ de bataille.

– Tiens ! lui dit l'un des soldats, tandis que son compagnon hochait la tête… Eh bien, alors, mange si tu veux ! » ajouta-t-il en tendant à Pierre la cuiller de bois dont il venait de se servir.

Pierre se rapprocha du feu et se mit à manger : jamais nourriture ne lui avait paru meilleure. Pendant qu'il avalait de grandes cuillerées de ce ragoût, le soldat avait les yeux fixés sur sa figure éclairée par le feu.

« Où vas-tu, dis donc ? lui demanda-t-il.

– Je vais à Mojaïsk.

– Tu es donc un monsieur ?

– Oui.

– Comment t'appelle-t-on ?

– Pierre Kirilovitch.

– Eh bien, Pierre Kirilovitch, nous te conduirons si tu veux… »

Et les soldats se mirent en route avec Pierre.

Les coqs chantaient déjà lorsqu'ils atteignirent Mojaïsk et en gravirent péniblement la raide montée. Pierre, dans sa distraction, avait oublié que son auberge se trouvait au bas de la montagne, et il ne s'en serait plus souvenu s'il n'avait rencontré son domestique qui allait à sa recherche. Reconnaissant son maître à son chapeau blanc qui se détachait sur l'obscurité :

« Excellence, s'écria-t-il, nous ne savions plus ce que vous étiez devenu. Vous êtes à pied ? Où allez-vous donc ? Venez par ici.

– Ah oui ! » dit Pierre en s'arrêtant.

Les soldats firent comme lui.

« Eh bien, quoi ? demanda l'un d'eux, vous avez donc retrouvé les vôtres ? Eh bien, adieu, Pierre Kirilovitch.

– Adieu ! reprirent les autres en chœur.

– Adieu ! leur répondit Pierre en s'éloignant… Ne faudrait-il pas leur donner quelque chose ? » se demanda-t-il en mettant la main à son gousset. « Non, c'est inutile, » lui répondit une voix intérieure. Les chambres de l'auberge étant toutes occupées, Pierre alla coucher dans sa calèche de voyage.

IX

À peine avait-il posé sa tête sur le coussin, qu'il sentit le sommeil le gagner, et tout à coup, avec une netteté de perception qui touchait presque à la réalité, il crut entendre le grondement du canon, la chute des projectiles, les gémissements des blessés, sentir le sang et la poudre, et il éprouva une sensation de terreur irréfléchie. Il ouvrit les yeux et releva la tête. Tout était calme autour de lui. Seul un domestique militaire causait devant la porte cochère avec le dvornik ; au-dessus de sa tête, dans l'angle des poutres équarries du hangar, des pigeons effarouchés par ses mouvements agitèrent leurs ailes ; à travers une fente on entrevoyait le ciel pur et étoilé, et l'odeur pénétrante du foin, du goudron et du fumier faisait vaguement rêver à la paix et aux rustiques travaux : « Je remercie Dieu que ce soit fini ! Quelle terrible chose que la peur, et quelle honte pour moi de m'y être laissé aller !... Et « Eux », eux qui ont été fermes et calmes jusqu'au dernier moment ! « Eux », c'étaient les soldats, ceux de la batterie, ceux qui lui avaient donné à manger, ceux qui priaient devant l'image ! Pour lui, dans sa pensée, ils se détachaient de tout le reste des hommes : « Être soldat, simple soldat, se disait Pierre, entrer dans cette vie commune, y prendre part de tout son être, se pénétrer de ce qui les pénètre !... Mais comment se débarrasser de ce fardeau diabolique et inutile qui pèse sur mes épaules ? J'aurais pu le faire autrefois, fuir la maison de mon père, et même, après le duel avec Dologhow, j'aurais pu être fait soldat ! » Et dans son imagination il revit le banquet du club, la provocation de Dologhow, son entretien à Torjok avec le Bienfaiteur, et Anatole, et Nevitsky, et Denissow, et tous ceux qui avaient joué un rôle dans sa vie défilèrent confusément devant lui. Lorsqu'il se réveilla, la lueur bleuâtre de l'aube glissait sous l'appentis, et une légère gelée blanche pailletait les poteaux : « Ah ! c'est déjà le jour ! » se dit Pierre, qui se rendormit dans l'espérance de comprendre les paroles du

Bienfaiteur, qu'il avait entendues en rêve. L'impression qu'elles lui avaient laissée était si vive, que longtemps après il s'en souvint. Il demeura d'autant plus persuadé qu'elles avaient été réellement prononcées, qu'il ne se sentait pas capable de donner cette forme à sa pensée : « La guerre, lui avait dit cette voix mystérieuse, est pour la liberté humaine l'acte de soumission le plus pénible aux lois divines… La simplicité du cœur consiste dans la soumission à la volonté de Dieu, et « Eux » sont simples ! « Eux » ne parlent pas, mais agissent… La parole est d'argent, le silence est d'or… Tant que l'homme redoute la mort, l'homme est un esclave… Celui qui ne la craint pas domine tout… Si la souffrance n'existait pas, l'homme ne connaîtrait pas de limites à sa volonté et ne se connaîtrait pas lui-même… » Il murmurait encore des paroles sans suite lorsque son domestique le réveilla en lui demandant s'il fallait atteler. Le soleil frappait en plein le visage de Pierre ; il jeta un coup d'œil dans la cour, pleine de boue et de fumier, au milieu de laquelle il y avait un puits : autour de ce puits, des soldats donnaient à boire à leurs chevaux efflanqués, attelés à des charrettes qui sortaient de la cour d'auberge l'une après l'autre. Pierre se retourna avec dégoût, ferma les yeux et se laissa retomber sur les coussins de cuir de sa voiture. « Non, pensa-t-il, je ne veux pas voir toutes ces vilaines choses, je veux comprendre ce qui m'a été révélé pendant mon sommeil. Une seconde de plus et je l'aurais compris. Que faire à présent ? » se dit-il en sentant avec terreur que tout ce qui lui avait paru si clair et si précis en rêve s'était évanoui. Il se leva après avoir appris de son domestique et du dvornik que les Français se rapprochaient de Mojaïsk et que les habitants s'en éloignaient. Il donna l'ordre d'atteler et partit à pied en avant. Les troupes se retiraient également en laissant derrière elles dix mille blessés. On en voyait partout, dans les rues, dans les cours et aux fenêtres des maisons. On n'entendait partout que des cris et des jurons. Pierre, ayant rencontré un général blessé qu'il connaissait, lui offrît une place dans sa calèche, et ils continuèrent ensemble leur route vers Moscou. Chemin

faisant, il apprit la mort de son beau-frère et celle du prince André.

X

Il rentra à Moscou le 30 août ; il en avait à peine franchi la barrière, qu'il rencontra un aide de camp du comte Rostoptchine.

« Nous vous cherchons partout, lui dit ce dernier : le comte veut vous voir pour une affaire importante et vous prie de passer chez lui. »

Pierre, sans entrer dans son hôtel, prit un isvostchik et se rendit chez le gouverneur général, qui lui-même venait seulement d'arriver de la campagne. Le salon d'attente était plein de monde. Vassiltchikow et Platow l'avaient déjà vu, et lui avaient déclaré qu'il était impossible de défendre Moscou et que la ville serait livrée à l'ennemi. Bien que l'on cachât cette nouvelle aux habitants, les fonctionnaires civils et les chefs des différentes administrations vinrent demander au comte ce qu'ils devaient faire, afin de mettre à couvert leur responsabilité. Au moment où Pierre entra dans le salon, un courrier de l'armée sortait du cabinet de Rostoptchine. Le courrier répondit par un geste désespéré aux questions qui l'assaillirent de toutes parts et passa outre sans s'arrêter. Pierre porta ses yeux fatigués sur les différents groupes de fonctionnaires civils et militaires, jeunes et vieux, qui attendaient leur tour. Tous étaient inquiets et agités. Il s'approcha de deux de ses connaissances qui causaient ensemble. Après quelques paroles échangées, la conversation interrompue se renoua.

« On ne peut répondre de rien dans la situation présente, disait l'un.

– Et pourtant voilà ce qu'il vient d'écrire, répondait l'autre en montrant une feuille imprimée.

– C'est bien différent : cela, c'est pour le peuple.

– Qu'est-ce donc ? demanda Pierre.

– Voilà ! c'est sa nouvelle affiche. »

Pierre la prit pour la lire.

« Son Altesse, dans l'intention d'opérer une plus prompte jonction avec les troupes qui marchent à sa rencontre, a traversé Mojaïsk et s'est établie dans une forte position où l'ennemi ne l'attaquera pas de sitôt. On lui a envoyé d'ici quarante-huit canons et des munitions, et Son Altesse affirme qu'elle défendra Moscou jusqu'à la dernière goutte de son sang, et qu'elle est prête même à se battre dans les rues. Ne faites pas attention, mes bons amis, à la fermeture des tribunaux : il fallait les mettre à l'abri. Mais n'importe ! Le scélérat trouvera à qui parler. Quand ce moment arrivera, je demanderai des jeunes braves de la ville et de la campagne. Je pousserai alors un grand cri d'appel, mais en attendant je me tais. La hache sera une bonne chose, l'épieu ne sera pas mal, mais le mieux sera la fourche : le Français n'est pas plus lourd qu'une gerbe de seigle. Demain, après midi, l'image d'Iverskaïa ira visiter les blessés de l'hôpital Catherine. Là nous les aspergerons d'eau bénite, ils en guériront plus tôt. Moi-même je me porte bien : j'avais un œil malade, maintenant j'y vois des deux yeux. »

« Les militaires m'ont assuré, dit Pierre, qu'on ne pouvait pas se battre en ville et que la position…

– Nous en causions justement, fit observer l'un des deux fonctionnaires.

– Que veut donc dire cette phrase à propos de son œil ?

– Le comte a eu un orgelet, répondit un aide de camp, et il s'est tourmenté quand je lui ai dit qu'on venait demander de ses nouvelles… Mais à propos, comte, ajouta l'aide de camp en souriant, on nous a raconté que vous aviez des chagrins domestiques et que la comtesse, votre femme…

– Je n'en sais rien, répondit Pierre avec indifférence : qu'avez-vous entendu dire ?

– Oh ! vous savez, on invente tant de choses, mais je ne répète que ce que j'ai entendu : on assure qu'elle…

– Qu'assure-t-on ?

– On assure que votre femme va à l'étranger.

– C'est possible, répondit Pierre en regardant d'un air distrait autour de lui… Mais qui est-ce donc que je vois là-bas ? ajouta-t-il en indiquant un vieillard de haute taille, dont les sourcils et la longue barbe blanche contrastaient avec la coloration de sa figure.

– Ah ! celui-ci ?… C'est un traiteur nommé Vérestchaguine. Vous connaissez peut-être l'histoire de la proclamation ?

– Tiens, c'est lui, dit Pierre en examinant la physionomie ferme et calme du marchand, qui n'avait rien de celle d'un traître.

– Ce n'est pas lui qui a écrit la proclamation, c'est son fils : il est en prison et je crois qu'il va lui en cuire !… C'est une his-

toire fort embrouillée. Il y a deux mois à peu près que cette proclamation a paru. Le comte fit faire une enquête : c'est Gabriel Ivanovitch, ici présent, qui en a été chargé ; cette proclamation avait passé de main en main.

« – De qui la tenez-vous ? demandait-il à l'un.

« – D'un tel, » répondait-on ; il courait alors chez la personne indiquée, et de fil en aiguille il remonta jusqu'à Vérestchaguine, un jeune marchand naïf, auquel nous demandâmes de qui il la tenait. Nous le savions très bien, car il ne pouvait l'avoir reçue que du directeur des postes, et il était facile de voir qu'ils s'entendaient.

« Il répond :

« – De personne, c'est moi qui l'ai écrite. »

« On le menace, on le supplie, il ne varie pas dans son dire.

« Le comte le fait appeler :

« – De qui tiens-tu cette proclamation ?

« – C'est moi qui l'ai composée. » Alors vous comprenez la colère du comte, ajouta l'aide de camp ; mais aussi vous conviendrez qu'il y avait de quoi être irrité devant ce mensonge et cette obstination.

– Ah ! je comprends, dit Pierre : le comte voulait qu'on lui dénonçât Klutcharew.

– Pas du tout, pas du tout, répliqua l'aide de camp effrayé : Klutcharew avait d'autres péchés sur la conscience, pour lesquels il a été renvoyé… Mais, pour en revenir à l'affaire, le comte était indigné… « Comment aurais-tu pu la composer ? Tu l'as

traduite, car voilà le journal de Hambourg, et, qui plus est, tu l'as mal traduite, car tu ne sais pas le français, imbécile !

« – Non, répond-il, je n'ai lu aucun journal, c'est moi qui l'ai composée.

« – Si c'est ainsi, tu es un traître, je te ferai juger, et l'on te pendra ! » C'en est resté là. Le comte a fait appeler le vieux, et le père répond comme le fils. Le jugement a été prononcé, on l'a condamné, je crois, aux travaux forcés, et le vieux vient aujourd'hui demander sa grâce. C'est un vilain garnement, un enfant gâté, un joli cœur, un séducteur, il aura suivi des cours quelque part et il se croit supérieur à tout le monde. Son père tient un restaurant près du pont de pierre ; on y voit une grande image qui représente Dieu le père tenant d'une main le sceptre et de l'autre le globe. Eh bien ; figurez-vous qu'il l'a emportée de là chez lui et qu'un misérable peintre… »

XI

L'aide de camp en était là de sa nouvelle histoire lorsque Pierre fut appelé chez le gouverneur général. Le comte Rostoptchine, les sourcils froncés, se passait la main sur les yeux et sur le front au moment où Pierre entra dans son cabinet.

« Ah ! bonjour, guerrier redoutable, dit Rostoptchine. Nous connaissons vos prouesses, mais il ne s'agit pas de cela pour le quart d'heure… Entre nous, mon cher, êtes-vous maçon ? » demanda-t-il d'un ton sévère qui impliquait tout à la fois le reproche et le pardon.

Pierre se taisait.

« Je suis bien informé, mon cher, reprit le comte, mais je sais qu'il y a maçon et maçon, et j'espère que vous n'êtes pas de ceux qui perdent la Russie, sous prétexte de sauver l'humanité.

– Oui, je suis maçon, répondit Pierre.

– Eh bien, mon très cher, vous n'ignorez pas, sans doute, que MM. Spéransky et Magnitzky ont été envoyés vous devinez où, avec Klutcharew et quelques autres, dont le but avoué était l'édification du temple de Salomon et la destruction du temple de la patrie. Vous pensez bien que je n'aurais pas renvoyé le directeur des postes s'il n'avait pas été un homme dangereux. Je sais que vous lui avez facilité son voyage en lui donnant une voiture, et qu'il vous a confié des documents importants. J'ai de l'amitié pour vous ; vous êtes plus jeune que moi, écoutez donc le conseil paternel que je vous donne ; rompez toute relation avec ces gens-là et partez le plus tôt possible.

– Mais quel est donc le crime de Klutcharew ? demanda Pierre.

– C'est mon affaire et non la vôtre ! s'écria Rostoptchine.

– On l'accuse de répandre les proclamations de Napoléon ? mais ce n'est pas prouvé, poursuivit Pierre sans regarder le comte : et Vérestchaguine… ?

– Nous y voilà ! dit Rostoptchine en l'interrompant avec colère : Vérestchaguine est un traître qui recevra son dû ; je ne vous ai pas fait appeler pour juger mes actes, mais pour vous donner le conseil ou l'ordre de vous éloigner, comme il vous plaira, et de rompre toute relation avec les Klutcharew et compagnie ! » Remarquant qu'il s'était un peu trop échauffé en parlant à un homme qui n'avait rien à se reprocher, il lui serra la main et changea subitement de ton. « Nous sommes à la veille

d’un désastre public, et je n’ai pas le temps de dire des gentillesses à tous ceux qui ont affaire à moi, la tête me tourne. Eh bien, mon cher, que ferez-vous ?

– Rien, répondit Pierre sans lever les yeux, et il avait un air soucieux.

– Un conseil d’ami, mon cher, décampez, et au plus tôt, c’est tout ce que je vous dis. À bon entendeur, salut ! Adieu, mon cher… À propos, est-ce vrai que la comtesse soit tombée entre les pattes des saints pères de la Société de Jésus ? »

Pierre ne répondit rien et quitta la chambre d’un air sombre et irrité.

En rentrant chez lui, il y trouva quelques personnes qui l’attendaient, le secrétaire du comité, le colonel du bataillon, son intendant, son majordome, etc. ; tous avaient à lui demander quelque chose. Pierre ne comprenait rien, ne s’intéressait pas à leurs affaires et ne répondait aux gens que pour s’en débarrasser au plus vite. Enfin, resté seul, il décacheta et lut la lettre de sa femme, qu’il venait de trouver sur sa table. « La simplicité du cœur consiste dans la soumission à la volonté de Dieu. Eux en sont un exemple, se dit-il après l’avoir lue ; il faut savoir oublier et comprendre tout… Ainsi donc ma femme se remarie… » Et, s’approchant de son lit, il se jeta dessus et s’endormit aussitôt, sans même se donner le temps de se déshabiller.

À son réveil, on vint lui dire qu’un homme de la police était venu s’informer, de la part du comte Rostoptchine, s’il était parti, et que plusieurs personnes l’attendaient. Pierre fit à la hâte sa toilette, et, au lieu de passer au salon, prit l’escalier de service et disparut par la porte cochère.

Depuis lors, et jusqu'après l'incendie de Moscou, malgré toutes les recherches qu'on put faire, personne ne le revit et ne sut ce qu'il était devenu.

XII

Les Rostow ne quittèrent Moscou que le 13 septembre, la veille même de l'entrée de l'ennemi.

Une terreur folle s'était emparée de la comtesse après l'entrée de Pétia au régiment des cosaques d'Obolensky et son départ pour Biélaïa-Tserkow. La pensée que ses deux fils étaient à la guerre, exposés tous deux à être tués, ne lui laissait pas une minute de repos. Elle essaya de revoir Nicolas, et voulut aller reprendre Pétia, afin de le placer en sûreté à Pétersbourg : mais ces deux projets échouèrent. Nicolas, qui, dans sa dernière lettre, avait raconté sa rencontre imprévue avec la princesse Marie, ne donna plus signe de vie pendant longtemps. L'agitation de la comtesse s'en augmenta, et finit par la priver complètement de sommeil. Le comte s'ingénia à calmer les inquiétudes de sa femme, et parvint à faire passer son plus jeune fils du régiment d'Obolensky dans celui de Besoukhow, qui se formait à Moscou même ; la comtesse en fut ravie, et se promit de veiller sur son benjamin. Tant que Nicolas avait été seul en danger, il lui avait semblé, et elle s'en faisait de vifs reproches, qu'elle l'aimait plus que ses autres enfants, mais lorsque le cadet, ce gamin paresseux de Pétia, avec ses yeux noirs pétillants de malice, ses joues vermeilles au léger duvet et son nez camard, se trouva tout à coup loin d'elle, au milieu de soldats rudes et grossiers qui se battaient et s'entretuaient avec les ennemis, elle crut sentir qu'il était devenu son préféré ; elle ne pensait plus qu'au moment de le revoir. Dans son impatience, tous les siens, ceux

mêmes qu'elle aimait le plus, ne faisaient que l'irriter : « Je n'ai besoin que de Pétia, » pensait-elle… « Que me font les autres ? » Une seconde lettre de Nicolas, qui arriva vers les derniers jours d'août, ne calma pas ses inquiétudes, bien qu'il écrivît du gouvernement de Voronège, où il avait été envoyé pour la remonte des chevaux. Le sachant hors de danger, ses craintes pour Pétia redoublèrent. Presque toutes les connaissances des Rostow avaient quitté Moscou, on engageait la comtesse à suivre au plus tôt cet exemple ; néanmoins elle ne voulut pas entendre parler de départ avant le retour de son Pétia adoré, qui arriva enfin le 9 ; mais, à son grand étonnement, cet officier de seize ans se montra peu touché de l'accueil plein de tendresse exaltée et maladive de sa mère : aussi garda-t-elle bien de lui faire part de son intention de ne plus lui permettre de sortir de dessous l'aile maternelle. Pétia le devina d'instinct, et, pour ne pas se laisser attendrir, pour ne pas s'efféminer, comme il disait, il répondit à ses démonstrations par une froideur calculée et, pour mieux s'y soustraire, passa tout son temps avec Natacha, qu'il avait toujours beaucoup aimée.

L'insouciance du comte était toujours la même ; aussi rien ne se trouva prêt le 9, date fixée pour leur départ, et les chariots envoyés de leurs terres de Riazan et de Moscou pour le déménagement n'arrivèrent que le 11. Du 9 au 12, une agitation fiévreuse régnait à Moscou : tous les jours des milliers de charrettes amenaient des blessés de la bataille de Borodino et emportaient les habitants et tout ce qu'ils avaient pu prendre avec eux, se croisant aux barrières de la ville. Malgré les affiches de Rostoptchine, ou peut-être à cause de ses affiches, les nouvelles les plus extraordinaires circulaient de tous côtés. On assurait qu'il était défendu de quitter la capitale, ou bien qu'après avoir mis en sûreté les saintes images et les reliques des saints, on forçait tous les habitants à s'éloigner, ou bien encore qu'une bataille avait été gagnée depuis celle de Borodino ; d'autres soutenaient que l'armée avait été détruite, que la milice irait jusqu'aux Trois-Montagnes avec le clergé en tête, que les paysans se révol-

taient, qu'on avait arrêté des traîtres, etc., etc. Ce n'étaient que des faux bruits, mais ceux qui partaient, comme ceux qui restaient, tous étaient convaincus que Moscou serait abandonné, qu'il fallait fuir et sauver ce qu'on pouvait. On sentait que tout allait s'écrouler, mais jusqu'au 1er septembre il n'y avait rien de changé en apparence, et, comme le criminel qui regarde encore autour de lui quand on le mène au supplice, Moscou continua, par la force de l'habitude, à vivre de sa vie ordinaire, malgré l'imminence de la catastrophe qui allait le bouleverser de fond en comble.

Ces trois jours se passèrent pour la famille Rostow dans les agitations et les soucis de l'emballage. Tandis que le comte courait la ville en quête de nouvelles et prenait des dispositions générales et vagues pour son départ, la comtesse surveillait le triage des effets, courait après Pétia qui la fuyait, et jalousait Natacha qui ne le quittait pas. Sonia seule s'occupait avec soin et intelligence de tout faire emballer. Depuis quelque temps, elle était triste et mélancolique. La lettre de Nicolas dans laquelle il parlait de son entrevue avec la princesse Marie, avait fait naître, chez la comtesse tout un monde d'espérances qu'elle n'avait pas même cherché à dissimuler devant elle, car elle voyait le doigt de Dieu dans cette rencontre. « Je ne me suis jamais réjouie, avait-elle dit, de voir Bolkonsky fiancé à Natacha, tandis que j'ai toujours désiré de voir Nicolas épouser la princesse Marie, et j'ai le pressentiment que cela aura lieu… Quel bonheur ce serait !… » Et la pauvre Sonia était bien forcée de lui donner raison, car un mariage avec une riche héritière n'était-il pas le seul moyen de relever la fortune compromise des Rostow ? Elle en avait le cœur gros, et, pour faire diversion à son chagrin, elle avait pris sur elle l'ennuyeux et difficile travail du déménagement, et c'était à elle que s'adressaient le comte et la comtesse lorsqu'il y avait un ordre à donner. Pétia et Natacha, qui au contraire ne faisaient rien pour aider leurs parents, gênaient tout le monde et entravaient la besogne. On n'entendait dans toute la maison que leurs éclats de rire et leurs courses folles. Ils

riaient sans savoir pourquoi, uniquement parce qu'ils étaient gais et que tout leur était matière à plaisanterie. Pétia, qui n'était qu'un gamin quand il avait quitté la maison maternelle, se réjouissait d'y être revenu jeune homme ; il se réjouissait aussi de n'être plus à Biélaïa-Tserkow, où il n'y avait aucun espoir de se battre, et d'être de retour à Moscou, où, bien sûr, il sentirait la poudre. Natacha, de son côté, était gaie parce qu'elle avait été trop longtemps triste, parce que rien ne lui rappelait en ce moment la cause de son chagrin, et qu'elle avait retrouvé sa belle santé d'autrefois ; ils étaient gais enfin parce que la guerre était aux portes de Moscou, et qu'on allait s'y battre, parce qu'on distribuait des armes, parce qu'il y avait des pillards, des partants, du tapage et qu'il se passait de ces événements extraordinaires qui mettent toujours l'homme en train, surtout dans son extrême jeunesse.

XIII

Le samedi 12 septembre, tout était sens dessus dessous dans la maison Rostow ; les portes étaient ouvertes, les meubles emballés ou déplacés, les glaces, les tableaux enlevés, les chambres pleines de foin, de papiers, et de caisses que les gens et les paysans du comte emportaient, à pas lourds et traînants. Dans la cour se pressaient plusieurs chariots, dont quelques-uns étaient déjà tout chargés et cordés, tandis que les autres attendaient à vide, et que les voix des nombreux domestiques et des paysans retentissaient dans tous les coins de la cour et de l'hôtel. Le comte était sorti. La comtesse, à laquelle le bruit et l'agitation venaient de donner la migraine, étendue sur un fauteuil dans un des salons, se mettait des compresses de vinaigre sur la tête. Pétia était allé chez un camarade, avec lequel il comptait passer de la milice dans un régiment de marche. Sonia

assistait dans la grande salle à l'emballage de la porcelaine et des cristaux, et Natacha, assise par terre dans sa chambre démeublée, au milieu d'un tas de robes, d'écharpes et de rubans, jetés de côté et d'autre, tenait à la main une vieille robe de bal démodée, dont elle ne pouvait détacher les yeux : c'était celle qu'elle avait mise à son premier bal à. Pétersbourg.

Elle s'en voulait d'être oisive dans la maison au milieu de l'agitation de tous, et plusieurs fois dans le courant de la matinée elle avait essayé de se mettre à la besogne, mais cette besogne l'ennuyait, et jamais elle n'avait su ni pu s'appliquer à un travail quelconque, lorsqu'elle ne pouvait s'y employer de cœur et d'âme. Après quelques essais infructueux, elle abandonna à Sonia les cristaux et la porcelaine, pour mettre en ordre ses propres effets. Elle s'en amusa d'abord, en distribuant robes et rubans aux femmes de chambre, mais lorsqu'il s'agit de tout emballer, elle fut bientôt fatiguée.

« Tu vas m'arranger cela bien gentiment, n'est-ce pas Douniacha ? » dit-elle ; alors, s'asseyant sur le plancher, les yeux fixés de nouveau sur sa robe de bal, elle s'absorba dans une rêverie qui la ramena bien loin dans le passé.

Elle en fut tirée par le babil des femmes de chambre dans la pièce voisine et par le bruit des gens qui montaient par l'escalier de service. Elle se leva et regarda par la fenêtre. Un long convoi de blessés était arrêté devant la maison. Les femmes, les laquais, la ménagère, la bonne, les cuisiniers, les marmitons, les cochers, les postillons, tous se pressaient sous la porte cochère pour les examiner. Natacha, jetant sur ses cheveux son mouchoir de poche dont elle retenait des deux mains les bouts sous son menton, descendit dans la rue.

L'ex-ménagère, la vieille Mavra Kouzminichna, se sépara du groupe qui stationnait sous la porte, et, s'approchant d'une télègue couverte de nattes de tille, se mit à causer avec un jeune

et pâle officier qui s'y trouvait couché. Natacha se rapprocha d'elle timidement pour écouter ce qu'ils se disaient.

« Vous n'avez donc pas de parents à Moscou ? demandait la vieille. Vous seriez pourtant bien mieux dans un appartement, chez nous par exemple… Voilà nos maîtres qui partent.

– Mais le permettront-ils ? demanda le blessé d'une voix faible. Il faut le demander au chef, » ajouta-t-il en montrant un gros major à quelques pas de là.

Natacha jeta un coup d'œil effrayé sur le blessé et se dirigea aussitôt du côté du major.

« Ces blessés peuvent-ils s'arrêter chez nous ? lui demanda-t-elle.

– Lequel désirez-vous avoir, mademoiselle, » demanda le major en souriant, et en portant la main à la visière de sa casquette.

Natacha répéta avec calme sa question. Sa figure et sa tenue étaient si sérieuses, que, malgré le mouchoir jeté négligemment sur ses cheveux, le major cessa de sourire et lui répondit affirmativement.

« Mais certainement, pourquoi pas ? » Natacha inclina légèrement la tête et retourna auprès de la ménagère, qui causait encore avec son blessé.

– On le peut, on le peut ! » dit Natacha tout bas.

La charrette de l'officier fut aussitôt tournée du côté de la cour, et une dizaine d'autres charrettes entrèrent de même dans les maisons voisines. Cet incident, en dehors de la monotonie de

la vie habituelle, ne laissa pas que de plaire à Natacha, et elle fit entrer le plus de blessés possible dans la cour de leur maison.

« Il faut pourtant prévenir votre père, dit la vieille ménagère.

– Oh ! est-ce bien la peine ? demanda Natacha : ce n'est que pour un jour ; nous pourrions bien aller à l'auberge et leur donner nos chambres !

– Ah ! mademoiselle, voilà encore une de vos idées ; si même on les logeait dans les communs, ne faudrait-il pas en demander l'autorisation ?

– Eh bien, je la demanderai ! »

Natacha courut à la maison et entra sur la pointe du pied dans le grand salon, où l'on sentait une odeur de vinaigre et d'éther.

« Maman, vous dormez ?

– Comment pourrais-je dormir ? s'écria la comtesse, qui venait pourtant de sommeiller.

– Maman, mon ange ! dit Natacha en se mettant à genoux devant sa mère, et en collant sa figure sur la sienne. Pardon, je vous ai réveillée, je ne le ferai plus jamais ! Mavra Kouzminichna m'a envoyée vous demander… Il y a ici des blessés, des officiers, le permettrez-vous ? On ne sait où les mener, et je sais que vous permettrez… dit-elle tout d'une haleine.

– Comment, quels officiers ? Qui a-t-on amené ? Je ne comprends rien, » murmura la comtesse.

Natacha se mit à rire, la comtesse sourit.

« Oh ! je savais bien que vous le permettriez, aussi vais-je le leur dire tout de suite !… et, se relevant, elle embrassa sa mère et s'enfuit ; mais dans le salon voisin elle se heurta contre son père, qui venait de rentrer, porteur de mauvaises nouvelles.

– Nous avons traîné trop longtemps, s'écria-t-il avec humeur. Le club est fermé, la police s'en va !

– Papa, vous ne m'en voudrez pas, n'est-ce pas, d'avoir permis aux blessés… ?

– Mais pas du tout, répondit le comte avec distraction. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit : vous voudrez bien avoir la bonté, toutes tant que vous êtes, de ne plus vous occuper de billevesées, mais d'emballage, car il faut partir demain et partir au plus vite… » Et le comte répétait cette injonction à tous ceux qu'il rencontrait.

À dîner, Pétia raconta ce qu'il avait appris : le peuple avait pris dans la matinée des armes au Kremlin, et, malgré les affiches de Rostoptchine annonçant qu'il pousserait le cri d'alarme deux jours à l'avance, on savait que l'ordre avait été donné de se porter le lendemain en masse aux Trois-Montagnes, et qu'il y aurait là une effroyable bataille ! La comtesse contemplait avec épouvante la figure animée de son fils, pressentant que, si elle le suppliait de ne pas y aller, il lui répondrait d'une façon assez absurde et assez violente pour gâter toute l'affaire ; aussi, dans l'espérance qu'elle pourrait partir et emmener Pétia comme leur défenseur, elle garda le silence ; mais après le dîner elle pria son mari, les larmes aux yeux, de partir la nuit même, si c'était possible. Avec la ruse toute féminine que donne l'affection, la comtesse, qui jusque-là avait montré le plus grand calme, lui assura qu'elle mourrait de frayeur s'ils ne partaient pas au plus vite.

XIV

Mme Schoss, qui était allée voir sa fille, augmenta encore les terreurs de la comtesse en lui racontant ce qu'elle avait vu dans la Miasnitskaïa à un entrepôt de spiritueux ; elle avait été forcée de prendre un isvostchik pour éviter la foule ivre qui hurlait tout autour d'elle, et l'isvostchik lui avait raconté que le peuple avait enfoncé les tonneaux, sur l'ordre qu'il en avait reçu. À peine le dîner fut-il terminé, que toute la famille se remit à emballer avec une ardeur fiévreuse. Le vieux comte ne cessait d'aller de la cour à la maison et de la maison à la cour, pour presser les domestiques, ce qui achevait de les ahurir. Pétia donnait des ordres à droite et à gauche. Sonia perdait la tête et ne savait plus que faire, devant les recommandations contradictoires du comte. Les gens criaient et se disputaient en courant, de chambre en chambre. Natacha se jeta tout d'un coup avec ardeur dans la besogne, où son intervention fut d'abord reçue avec défiance. Comme on supposait qu'elle plaisantait, on ne l'écoutait pas ; mais, avec une opiniâtreté et une persévérance qui finirent par convaincre tout le monde de sa bonne volonté, elle en arriva à se faire obéir. Son premier exploit ; qui lui coûta des efforts énormes, mais qui fit reconnaître son autorité, fut l'emballage des tapis ; le comte avait une très belle collection de tapis persans et de tapis des Gobelins. Deux caisses étaient ouvertes devant elle : l'une contenait les tapis, l'autre les porcelaines. Il y avait encore beaucoup de porcelaines sur les tables, et l'on en apportait toujours du garde-meuble : il fallait donc forcément trouver une troisième caisse, et on l'envoya chercher.

« Vois donc, Sonia, dit Natacha, nous pourrons emballer le tout dans les deux caisses.

– Impossible, mademoiselle, objecta le maître d'hôtel, on a déjà essayé.

– Eh bien, attends, tu verras… »

Et Natacha commença à retirer de la caisse les plats et les assiettes qui y étaient déjà soigneusement emballés. « Il faut mettre les plats dans les tapis, dit-elle.

– Mais alors il faudra au moins trois caisses rien que pour les tapis, reprit le maître d'hôtel.

– Attends donc, s'écria Natacha en montrant la porcelaine de Kiew : Ceci est inutile, et ceci doit aller avec le tapis, ajouta-t-elle en indiquant les services de Saxe.

– Mais laisse donc, Natacha : nous ferons tout cela sans toi, disait Sonia d'un ton de reproche.

– Ah ! Mademoiselle, mademoiselle ! » répétait le maître d'hôtel…

Malgré toutes les observations, Natacha avait jugé inutile d'emporter les vieux tapis et la vaisselle commune, aussi elle continuait son travail, en rejetant tout ce qui était inutile, et commençait vivement l'emballage. Grâce à cet arrangement, tout ce qui avait un peu de valeur se trouva casé dans les deux caisses ; mais, malgré tout ce qu'on pouvait faire, on ne parvenait pas à fermer celle où étaient les tapis. Natacha, ne se tenant pas pour battue, plaçait, déplaçait, entassait sans se lasser et forçait le maître d'hôtel et Pétia, qu'elle avait fini par entraîner dans cette grande œuvre, à peser avec elle de toutes leurs forces sur le couvercle.

« Tu as raison, Natacha, tout y entrera si on enlève un tapis.

– Non, non, il faut peser dessus !… Pèse donc, Pétia !… À ton tour, Vassilitch, disait-elle, pendant que d'une main elle essuyait sa figure ruisselante de sueur, et que de l'autre elle pressait tant qu'elle pouvait le contenu de la caisse.

– Hourra ! » s'écria-t-elle tout à coup.

Le couvercle venait de se fermer, et Natacha, battant des mains, poussa un cri de triomphe. Une seconde après avoir ainsi conquis la confiance générale, elle entreprenait une autre caisse. Le vieux comte lui-même ne s'impatientait plus lorsqu'on lui disait que telle ou telle nouvelle disposition avait été prise par Natalie Ilinichna. Cependant, malgré leurs efforts réunis, tout ne put être emballé dans la nuit ; le comte et la comtesse se retirèrent après avoir remis le départ au lendemain, et Sonia et Natacha s'étendirent sur les canapés.

Cette même nuit, Mavra Kouzminichna fit entrer un nouveau blessé dans la maison Rostow. D'après ses suppositions, ce devait être un officier supérieur. La capote et le tablier de sa calèche le cachaient entièrement. Un vieux valet de chambre, d'un extérieur respectable, était assis sur le siège à côté du cocher, tandis que le docteur et deux soldats suivaient dans une autre voiture.

« Ici, par ici, s'il vous plaît, nos maîtres partent, la maison est vide, disait la vieille au vieux domestique.

– Hélas ! dit celui-ci, Dieu sait s'il est encore vivant ! Nous avons aussi notre maison à Moscou, mais c'est loin et elle est vide !

– Venez, venez chez nous, répétait la femme da charge. Votre maître est donc bien malade ? » Le valet de chambre fit un geste de découragement.

– Nous n'avons plus d'espoir !… Mais il faut avertir le médecin. »

Il descendit du siège et s'approcha de l'autre voiture.

« C'est bien, » répondit le docteur.

Le domestique jeta un coup d'œil dans la calèche, secoua la tête, et donna l'ordre au cocher de tourner dans la cour.

« Seigneur Jésus-Christ, s'écria Mavra Kouzminichna lorsque l'équipage s'arrêta à côté d'elle, portez-le dans la maison, les maîtres ne diront rien, » ajouta-t-elle… et, comme il était urgent d'éviter l'escalier, on transporta le blessé tout droit dans l'aile gauche de la maison, à la chambre occupée la veille par Mme Schoss. Ce blessé était le prince André Bolkonsky.

XV

Le dernier jour de Moscou se leva enfin : c'était un dimanche, une belle et claire journée d'automne, égayée par le carillon de toutes les églises qui appelait comme toujours les fidèles à la messe. Personne ne pouvait encore admettre que le sort de la ville allait se décider, et l'agitation inquiète qui y régnait ne se manifestait que par la cherté excessive de certains objets et par la masse de pauvres gens qui circulaient dans les rues. Une foule d'ouvriers de fabrique, de paysans, de domestiques, à laquelle se joignirent bientôt des séminaristes, des fonctionnaires civils et des gens de toutes conditions, se porta dès le point du jour vers les Trois-Montagnes. Arrivée sur les lieux, cette cohue y attendit Rostoptchine : ne le voyant pas arriver, et convaincue que Moscou serait inévitablement livré à l'ennemi, elle retourna

sur ses pas et se répandit dans tous les cabarets et dans tous les bouges. Ce jour-là le prix des armes, des charrettes, des chevaux, de l'or, allait continuellement haussant, tandis que celui des assignats et des objets de luxe baissait d'heure en heure. On payait 500 roubles un cheval de paysan, et l'on pouvait avoir presque pour rien des bronzes et des glaces.

Le calme et patriarcal intérieur des Rostow ne se ressentit que faiblement de l'agitation et du désordre du dehors. Toutefois trois de leurs gens disparurent de la maison, mais rien n'y fut volé. Les trente charrettes venues de la campagne représentaient à elles seules une fortune, tant les moyens de transport étaient devenus rares, et plusieurs personnes vinrent en offrir au comte des sommes énormes. La cour de leur hôtel ne désemplissait pas de soldats envoyés par leurs officiers qui avaient été recueillis dans le voisinage, et de malheureux blessés qui demandaient en grâce au maître d'hôtel de prier le comte de leur permettre de profiter des charrettes pour quitter Moscou. Malgré la compassion qu'il éprouvait pour ces pauvres diables, le maître d'hôtel répondait invariablement à leurs prières par un refus catégorique : « Il n'oserait jamais, disait-il, importuner le comte de leur requête… et d'ailleurs, si on cédait une des charrettes, quelle raison y aurait-il pour ne pas les céder toutes, et même ses propres voitures ?… Ce n'était pas avec trente charrettes qu'on pouvait sauver tous les blessés, et dans le malheur général il était du devoir de chacun de penser aux siens avant tout ! » Pendant que le maître d'hôtel parlait ainsi au nom de son maître, celui-ci s'éveillait, quittait doucement sur la pointe des pieds la chambre à coucher conjugale, afin de ne pas déranger la comtesse, et gagnait le perron, où on le vit bientôt apparaître dans sa robe de chambre de soie violette. Il était de fort bonne heure : toutes les voitures étaient chargées et stationnaient devant l'entrée ; le maître d'hôtel causait avec un vieux domestique militaire et un jeune et pâle officier qui avait le bras en écharpe. À la vue du comte, Vassilitch leur intima d'un geste sévère l'ordre de s'éloigner.

« Eh bien ! tout est-il prêt ? lui demanda le comte en passant la main sur son front chauve, et en saluant avec bienveillance l'officier et le planton.

– Il ne reste plus qu'à atteler, Excellence.

– C'est parfait ! La comtesse va se réveiller, et alors, avec l'aide de Dieu… Et vous, messieurs, ajouta le comte, qui aimait les nouvelles figures, vous êtes-vous au moins abrités chez moi ? »

L'officier se rapprocha, et ses traits pâlis par la souffrance se colorèrent subitement.

« Monsieur le comte, au nom du ciel, permettez-moi de me fourrer quelque part sur une de vos charrettes de bagages : je n'ai rien en fait d'effets, je m'en accommoderai très bien. »

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase, que le vieux planton adressa au comte la même prière au nom de son maître.

« Sans doute, sans doute, très volontiers ! répondit le comte… Vassilitch, tu veilleras, n'est-ce pas, à ce que l'on décharge une ou deux charrettes… On en a besoin, tu vois. » Et, sans s'expliquer plus clairement, il détourna vivement la tête d'un autre côté, pendant qu'une expression de vive reconnaissance illuminait le visage de l'officier.

Le comte, ravi de sa bonne action, jeta un coup d'œil autour de lui : la cour se remplissait de blessés, il en venait de toutes parts à sa rencontre, et les fenêtres de l'aile gauche se garnissaient de figures blêmes qui le regardaient avec une anxiété douloureuse.

« Plairait-il à Votre Excellence de passer dans la galerie ? dit le maître d'hôtel d'un air inquiet. On n'a encore rien décidé au sujet des tableaux ! »

Le comte rentra chez lui, mais non sans avoir réitéré l'ordre de ne pas refuser aux blessés les moyens de partir.

« Après tout, on peut bien décharger quelques caisses et les laisser ici, » dit le comte à voix basse, comme s'il craignait d'être entendu.

La comtesse se réveilla à neuf heures, et Matrona Timofevna, son ex-femme de chambre, qui remplissait auprès d'elle les fonctions de chef de la police secrète, vint lui dire que Mme Schoss était très mécontente, et qu'on avait oublié d'emballer les robes d'été des demoiselles. La comtesse ayant demandé quel était le motif de la mauvaise humeur de Mme Schoss, on lui apprit que sa caisse avait été enlevée d'une des charrettes, qu'on était en train de décharger les autres, que les effets s'entassaient dans un coin de la cour, et que le comte avait dit d'emmener les blessés à leur place. Elle fit aussitôt demander son mari.

« Que se passe-t-il donc, mon ami ? On m'assure que tu fais déballer ?

– J'allais justement t'en prévenir, ma chère… C'est que, vois-tu, petite comtesse, des officiers sont venus me supplier de leur céder quelques charrettes pour les blessés. Ces objets-là nous sont bien inutiles, n'est-il pas vrai ?… et puis, comment abandonner ici, ces pauvres gens ? C'est nous qui leur avons offert l'hospitalité, et je pense, ma chère, que dès lors il serait bien… Pourquoi ne pas les emmener ? il n'y a pas du reste de raison de se dépêcher… »

Le comte avait débité ces phrases sans suite d'une voix timide, comme lorsqu'il s'agissait de questions d'argent. La comtesse, habituée à ce ton, qui précédait toujours l'aveu de quelque grosse dépense, telle que la construction d'une galerie ou d'une orangerie, l'organisation d'une fête ou d'un spectacle d'amateurs, avait pris pour système de le contrecarrer toutes les fois qu'il prenait ce ton-là pour demander quelque chose. Elle prit donc son air de victime résignée et, s'adressant à son mari :

« Écoute, comte, tu as si bien fait, qu'on ne te donne pas un kopeck de notre maison, et tu veux encore dilapider ce qui reste de la fortune de tes enfants ! Tu m'as dit toi-même que tout notre mobilier valait cent mille roubles ? Eh bien, mon cher, je ne tiens pas à l'abandonner ; tu feras comme tu voudras, mais je n'y consens pas. C'est au gouvernement à prendre soin des blessés. Regarde là-bas, en face, chez les Lopoukhine : on a tout emporté… c'est ainsi qu'agissent les gens raisonnables, et nous, nous sommes des imbéciles… De grâce, aie pitié de tes enfants si tu n'as pas pitié de moi ! »

Le comte baissa la tête, et quitta la chambre d'un air désespéré.

« Papa, qu'est-ce donc ? demanda Natacha, qui était entrée sur les talons du comte dans la chambre de sa mère, et qui avait tout entendu.

– Ce n'est rien, cela ne te regarde pas, lui répondit son père.

– Mais j'ai tout entendu, papa : pourquoi maman refuse-t-elle ?

– Qu'est-ce que cela te fait ? » reprit le comte avec irritation.

Natacha se retira dans l'embrasure de la fenêtre d'un air soucieux.

« Papa, voilà Berg qui est arrivé. »

XVI

Berg, le gendre des Rostow, aujourd'hui colonel et décoré du Saint-Vladimir et le Sainte-Anne au cou, occupait toujours la même place, commode et agréable, auprès du chef d'état-major du second corps. Il était arrivé de l'armée à Moscou le matin même du 1er septembre, sans y avoir à faire rien de particulier. Mais, ayant remarqué que tout le monde demandait à y aller, il fit comme tout le monde et obtint un congé pour affaires de famille. Berg, assis dans son élégant droschki attelé d'une paire de chevaux bien nourris, pareils à ceux qu'il avait vus chez le prince X., descendit de sa voiture et examina avec curiosité les charrettes qui encombraient la cour de l'hôtel de son beau-père. En montant les degrés du perron, il tira de sa poche un mouchoir d'une blancheur immaculée et y fit un nœud. Puis, hâtant le pas, il se précipita dans le salon, se jeta au cou du vieux comte, baisa les mains à Natacha et à Sonia, et s'informa avec empressement de la santé de sa maman.

« Qui pense à la santé en ce moment ? répondit le comte d'un air grognon. Raconte un peu ce qui se passe : où sont les troupes ? Y aura-t-il une bataille ?

– Dieu seul peut le savoir, papa, répondit Berg. L'armée est animée d'un courage héroïque, et ses chefs se sont rassemblés en conseil ; la décision est encore inconnue. Je puis seulement vous dire, papa, en termes généraux, qu'il ne saurait y avoir de

paroles assez éloquentes pour décrire la valeur véritablement antique dont les troupes russes ont fait preuve dans le combat du 7. Je vous dirai donc, papa, poursuivit-il en se frappant la poitrine comme il l'avait vu faire à un général de sa connaissance chaque fois qu'il parlait des « troupes russes »… je vous dirai donc franchement que, nous autres chefs, nous n'avons jamais été forcés de pousser nos soldats en avant, car c'est avec peine qu'on retenait ces… ces… Oui, papa, ce sont de vrais héros antiques ! ajouta-t-il rapidement. Le général Barclay de Tolly n'a pas ménagé sa vie, il était toujours au premier rang. Quant à notre corps, qui était placé sur le versant de la montagne, vous pouvez vous figurer… » Et là-dessus Berg entama un long récit, la compilation de tout ce qu'il avait entendu raconter pendant ces derniers jours.

Le regard de Natacha, obstinément fixé sur lui, comme si elle cherchait sur sa figure une réponse à une question qu'elle se posait intérieurement, embarrassait visiblement le narrateur.

« L'héroïsme des troupes a été incomparable et l'on ne saurait assez l'exalter, répéta-t-il en tâchant de gagner les bonnes grâces de Natacha par un sourire à son adresse. La Russie n'est pas à Moscou, elle est dans le cœur de ses enfants, n'est-ce pas, papa ? »

La comtesse entra à ce moment : elle avait la figure fatiguée et maussade. Berg sauta sur ses pieds, baisa la main de la comtesse, lui adressa mille questions sur sa santé, en secouant la tête en signe d'intérêt.

« Oui, maman, c'est vrai, les temps sont bien durs pour un cœur russe. Mais de quoi vous inquiétez-vous ? Vous aurez le temps de partir…

– En vérité, je ne comprends pas ce que font les gens, dit la comtesse en se tournant vers son mari : rien n'est prêt, per-

sonne ne donne d'ordres, c'est à regretter Mitenka ! Ça n'en finira pas ! » Le comte allait répliquer, mais il préféra se diriger vers la porte.

Pendant ce temps, Berg, qui avait tiré son mouchoir de sa poche, secoua douloureusement la tête en y retrouvant le nœud qu'il venait d'y faire.

« Papa, j'ai une grande prière à vous adresser.

– À moi ?

– Oui ; comme je passais tout à l'heure devant la maison Youssoupow, l'intendant en est sorti en courant, pour m'engager à acheter quelque chose. Poussé par la curiosité, j'y suis entré, et j'y ai trouvé une très jolie chiffonnière…, et vous vous rappelez sans doute que Vérouchka avait envie d'en avoir une, et que nous nous sommes même disputés à ce sujet. Si vous saviez comme elle est ravissante, continua Berg d'un ton de jubilation, en se reportant par la pensée à son intérieur si correct et si bien tenu : il y a un tas de petits tiroirs et un secret dans l'un d'eux… Je voudrais tant lui en faire la surprise ! J'ai vu plusieurs paysans là-bas dans la cour ; laissez-moi en emmener un, je lui donnerai un bon pourboire et… »

Le comte fronça le sourcil :

« C'est à la comtesse qu'il faut demander cela, dit-il sèchement. Ce n'est pas moi qui donne des ordres.

– Si cela vous dérange, dit Berg, je m'en passerai. C'est seulement à cause de Véra que…

– Au diable, au diable ! Allez-vous-en tous au diable ! s'écria le comte avec colère ; vous me faites tourner la tête, ma parole d'honneur ! » Et il sortit.

La comtesse fondit en larmes.

« Ah oui ! les temps sont bien durs ! » reprit Berg.

Natacha avait d’abord suivi son père, mais, une idée lui étant venue tout à coup, elle descendit l’escalier quatre à quatre.

Pétia était sur le perron, fort occupé à distribuer des armes à ceux qui partaient de Moscou. Les charrettes étaient toujours attelées, mais deux d’entre elles avaient été déchargées, et un officier venait de s’installer dans l’une, avec l’aide de son domestique.

« Sais-tu à propos de quoi ? » demanda Pétia à sa sœur.

Cette question avait trait à la querelle des parents. Elle ne répondit pas.

« C’est sans doute parce que papa a voulu donner les charrettes aux blessés ? poursuivit le jeune garçon : c’est Vassili qui me l’a dit, et selon moi…

– Selon moi, s’écria tout à coup Natacha en tournant vers son frère son visage surexcité, c’est si laid, si vilain, que j’en suis tout indignée ! Sommes-nous donc des Allemands ? »

Les sanglots la suffoquèrent, et, ne trouvant là personne sur qui décharger sa colère, elle s’enfuit précipitamment.

Berg, assis à côté de sa belle-mère, était en train de lui prodiguer de respectueuses consolations, lorsque Natacha, la figure toute bouleversée, entra dans le salon comme un ouragan, et s’approcha de sa mère d’un pas résolu.

« C’est une horreur, c’est une indignité ! s’écria-t-elle : il est impossible que ce soit vous qui l’ayez ordonné ! » Berg et la comtesse la regardèrent d’un air surpris et effaré.

Le comte, debout à la fenêtre, garda le silence.

« Maman, c’est impossible ! Voyez donc ce qui se passe dans la cour ?… On les abandonne !

– Qu’as-tu ? de qui parles-tu ?

– Des blessés, et cela ne vous ressemble pas, maman… Chère maman, ma petite colombe, pardonne-moi, ce n’est pas ainsi que je dois parler !… Qu’avons-nous besoin de tous ces effets ? »

La comtesse regarda sa fille et comprit tout de suite la cause de son émotion et de la mauvaise humeur de son mari, qui continuait à ne pas la regarder.

« Eh bien, faites comme vous voudrez… je ne vous en empêche pas, dit-elle sans se rendre complètement.

– Maman, pardonnez-moi ! »

Mais la comtesse, repoussant doucement sa fille, s’approcha de son mari.

« Mon cher, arrange-toi comme il te plaira ; ai-je jamais empêché… ? dit-elle en baissant les yeux comme une coupable.

– Les œufs qui en remontrent à la poule ! dit le comte en embrassant sa femme, avec des larmes dans les yeux, tandis que celle-ci cachait sa confusion sur son épaule.

– Papa, papa, le peut-on ? cela ne nous empêchera pas de prendre tout ce qui nous est nécessaire… »

Le comte fit un signe d'assentiment, et Natacha s'élança de la salle dans l'escalier, et de l'escalier dans la cour.

Quand elle ordonna de décharger les voitures, les domestiques, n'en croyant pas leurs oreilles, se groupèrent autour d'elle, et ne lui obéirent que lorsque le comte leur eut répété que telle était la volonté de sa femme. Aussi convaincus maintenant qu'il était impossible de laisser les blessés en arrière qu'ils l'étaient quelques instants auparavant de la nécessité d'emporter les effets, ils les déchargèrent avec empressement. Les blessés à leur tour se traînèrent hors de leurs chambres, et leurs figures pâles et satisfaites entourèrent les charrettes. La bonne nouvelle se répandit bien vite dans les maisons environnantes, et tous les blessés du voisinage affluèrent dans la cour des Rostow. Beaucoup d'entre eux assurèrent qu'ils trouveraient moyen de se placer au milieu des caisses, mais comment arrêter le déchargement, du moment qu'il était commencé, et qu'importait d'ailleurs de laisser le tout ou seulement la moitié ? La cour était encombrée de caisses à moitié ouvertes, contenant les tapis, les porcelaines, les bronzes, tous ces mêmes objets qu'on avait emballés avec tant de soin la veille, et chacun s'employait de son mieux à diminuer le bagage, pour emmener le plus de blessés possible.

« On peut encore en prendre quatre, dit l'intendant, je donnerai ma charrette.

– Donnez celle qui porte ma garde-robe, dit la comtesse, Douniacha pourra se mettre avec moi. »

Cet ordre fut exécuté immédiatement, et l'on envoya chercher de nouveaux blessés à deux maisons de là. Toute la domes-

ticité, et même Natacha, étaient dans un état de surexcitation indicible.

« Comment, attacherons-nous cette caisse ? disaient les gens, qui ne parvenaient pas à fixer une certaine caisse derrière la voiture… Il faudrait encore au moins une charrette pour les mettre !

– Que contient celle-là ? demanda Natacha.

– Les livres de la bibliothèque.

– Laissez-les-y c'est inutile !»

La britchka était au grand complet, et il n'y avait même plus de place pour le jeune comte.

« Il ira sur le siège. N'est-ce pas, Pétia, que tu iras sur le siège ?… »

Sonia, de son côté, n'avait cessé de travailler, mais, au contraire de Natacha, elle mettait en ordre les objets qu'on laissait, les inscrivait, selon le désir de la comtesse, et faisait de son mieux pour en emporter le plus possible.

XVII

Enfin, à deux heures de l'après-midi, les quatre voitures, attelées et chargées, se tenaient alignées devant le perron, tandis que les charrettes chargées de blessés quittaient la cour une à une. La calèche dans laquelle se trouvait le prince André attira l'attention de Sonia, qui était occupée, avec la femme de cham-

bre de la comtesse, à lui arranger un bon coin dans sa large et haute voiture.

« À qui cette calèche ? demanda Sonia en passant sa tête par la portière.

– Ne le savez-vous donc pas, mademoiselle ? dit la femme de chambre. Elle est au prince blessé qui a passé la nuit chez nous, et qui va maintenant nous suivre.

– Quel prince ? Comment s'appelle-t-il ?

– Mais c'est notre ancien fiancé, le prince Bolkonsky, répondit en soupirant la femme de chambre ; on le dit à l'agonie… »

Sonia sauta à terre et courut trouver la comtesse, qui, habillée de sa robe de voyage, le chapeau sur la tête et le châle sur les épaules, marchait dans les chambres, en attendant que tous les siens fussent là pour s'asseoir les portes fermées, suivant l'usage, et dire une courte prière avant le départ.

« Maman ! dit Sonia : le prince André est ici, blessé et mourant ! »

La comtesse ouvrit des yeux stupéfaits :

« Natacha ! » s'écria-t-elle.

Chez elle comme chez Sonia, cette nouvelle n'éveilla au premier moment qu'une seule pensée : connaissant toutes deux Natacha, l'émotion qu'elle ressentirait à cette révélation leur faisait oublier la sympathie qu'elles avaient toujours éprouvée pour le prince.

« Natacha ne sait rien encore… : mais c'est qu'il va nous suivre, répéta Sonia.

– Et tu dis qu'il est mourant ? »

Sonia fit un signe de tête, la comtesse la serra dans ses bras, et se mit à pleurer.

« Les voies du Seigneur sont insondables, » pensa-t-elle ; elle sentait que la main toute-puissante de la Providence manifestait son action dans tout ce qui se passait en ce moment autour d'elle.

« Eh bien, maman, tout est-il prêt ? demanda Natacha gaiement… Mais qu'avez-vous ?

– Rien, tout est prêt.

– Eh bien, allons !… » Et la comtesse baissa la tête pour cacher son émotion.

Sonia embrassa Natacha ; celle-ci la questionna du regard.

« Qu'est-ce donc ? qu'est-il arrivé ?

– Rien, rien !

– Quelque chose de mauvais pour moi ? Qu'est-ce donc ? » demanda Natacha, toujours impressionnable comme une sensitive.

Le comte, Pétia, Mme Schoss, Mavra Kouzminichna, Vassilitch entrèrent au salon, fermèrent les portes et s'assirent en silence ; au bout de quelques secondes, le comte se leva le premier, poussa un profond soupir et fit un grand signe de croix devant l'image. Tous suivirent son exemple, puis il embrassa

Mavra Kouzminichna et Vassilitch, qui restaient pour garder la maison, et, pendant que ces derniers prenaient sa main au vol et le baisaient à l'épaule, il leur donnait de petites tapes d'amitié sur le dos, en les accompagnant de quelques phrases vagues et bienveillantes. La comtesse s'était retirée dans sa chambre, où Sonia la trouva à genoux devant les images, dont une partie avait été enlevée ; elle avait tenu à emporter avec elle celles qui étaient les plus précieuses comme souvenirs de famille.

À l'entrée, dans la cour, ceux qui partaient, les pantalons passés dans les tiges de leurs bottes, les habits serrés à la taille par des courroies et des ceintures, armés des poignards et des sabres distribués par Pétia, prenaient congé de ceux qui restaient. Comme toujours, au moment du départ il arriva que bien des objets furent oubliés ou mal emballés : aussi les deux heiduques restèrent-ils longtemps aux deux portières de la voiture, prêts à aider la comtesse à y monter, tandis que les femmes de chambre apportaient encore en courant des oreillers et des paquets de toute dimension.

« Elles oublient toujours quelque chose, disait la comtesse. Tu sais pourtant bien, Douniacha, que je ne puis pas être assise comme cela !»

Et Douniacha, serrant les dents sans répondre, se précipitait, d'un air fâché, pour arranger de nouveau la place de la comtesse.

« Oh ! les gens, les gens ! » disait le comte en hochant la tête.

Yéfime, le cocher de la comtesse, le seul en qui elle eût confiance, perché sur son siège élevé, ne daignait même pas se retourner pour voir ce qui se passait. Dans sa vieille expérience, il savait fort bien qu'on ne lui dirait pas de sitôt encore : « En route, à la garde de Dieu ! » et qu'après le lui avoir dit, on l'arrê-

terait deux fois au moins pour envoyer chercher des objets oubliés ; alors seulement la comtesse passerait la tête par la portière, en le suppliant, au nom du ciel, de conduire avec prudence aux descentes. Il savait tout cela ; aussi attendait-il avec un flegme imperturbable, et avec une patience beaucoup plus grande que celle de son attelage, car l'un des chevaux, celui de gauche, piaffait et mordillait son frein. Chacun s'assit enfin dans la large voiture, le marchepied fut relevé, la portière fermée, la cassette apportée après avoir été oubliée, et la comtesse adressa à son vieux cocher ses recommandations habituelles. Yéfime se découvrit lentement, se signa, et le postillon et tous les domestiques firent comme lui.

« À la garde de Dieu, dit Yéfime en remettant son bonnet, en avant ! »

Le postillon lança ses chevaux, le timonier de gauche appuya sur son collier, les ressorts gémirent et la lourde caisse du carrosse s'ébranla. Le laquais s'élança sur le siège de la voiture lorsqu'elle était déjà en marche, et les autres équipages, secoués comme elle en passant de la cour dans la rue, se mirent en mouvement à sa suite. Tous les voyageurs se signèrent en passant devant l'église d'en face, et les domestiques qui restaient à la maison les reconduisirent pendant quelques pas, en marchant des deux côtés des portières. Natacha avait rarement éprouvé un sentiment de joie aussi vif qu'en ce moment, où, assise à côté de sa mère, elle voyait lentement défiler devant ses yeux les maisons et les murailles de Moscou qu'on abandonnait à son sort. Passant de temps en temps la tête hors de la portière, elle regardait le long convoi de blessés qui les précédait, avec la calèche du prince André en tête. Elle ignorait ce que recouvrait cette capote baissée, mais, comme c'était la première de la longue file, elle la suivait toujours des yeux.

Chemin faisant, des convois du même genre débouchèrent en si grand nombre des rues aboutissantes, que, dans la grande

Sadovaïa, les voitures marchaient sur deux rangs. Devant la tour de Soukharew, Natacha, qui s'amusait à examiner les allants et les venants, s'écria tout à coup avec une joyeuse surprise :

« Maman, Sonia, voyez donc, c'est lui !

– Qui donc ? Qui cela ?

– Mais c'est Besoukhow !… » Et elle se pencha à la portière pour chercher à reconnaître un homme de forte stature, vêtu d'un caftan de cocher ; rien qu'à le voir, on devinait que ce devait être un déguisement : il était suivi d'un petit vieillard à figure jaune et imberbe, enveloppé dans un manteau à collet de frise.

« C'est bien certainement Besoukhow, poursuivit Natacha.

– Quelle idée ! Tu te trompes !

– Je vous donne ma tête à couper que c'est lui… Halte, halte ! » cria-t-elle au cocher.

Celui-ci ne put s'arrêter : les conducteurs des charrettes et des voitures qui venaient en sens contraire lui enjoignirent, en criant, de continuer sa route et de ne pas entraver la circulation. Cela n'empêcha pas les Rostow de distinguer quoique à distance, la grande taille de Pierre : si ce n'était pas lui, c'était du moins quelqu'un qui lui ressemblait singulièrement. Le personnage en question marchait le long du trottoir, la tête inclinée, le visage sérieux, en compagnie du vieillard imberbe, qui avait tout l'air d'un domestique. Ce dernier, remarquant les figures qui les examinaient ainsi, toucha légèrement et avec respect le coude de son maître en lui désignant la voiture. Pierre, absorbé dans ses rêveries ; fut quelque temps avant de comprendre ce qu'on lui voulait ; enfin, levant la tête, et regardant du côté que lui indiquait son vieux compagnon, il aperçut Natacha, et, sous l'im-

pulsion irréfléchie du premier mouvement, il courut vers la voiture, mais au bout de dix pas il s'arrêta subitement. Natacha, toujours penchée en avant, lui souriait affectueusement.

« Pierre Kirilovitch, venez donc, lui cria-t-elle. Vous me reconnaissez ?… C'est vraiment étonnant !… Que faites-vous là sous ce déguisement ? » ajouta-t-elle en lui tendant la main.

Pierre lui prit la main tout en marchant, car la voiture ne s'était pas arrêtée, et la baisa gauchement.

« Que vous arrive-t-il donc ? lui demanda la comtesse avec intérêt.

– À moi, rien… pourquoi ?… Ne m'interrogez pas, répondit-il, sentant que le regard joyeux de Natacha le pénétrait de son charme.

– Restez-vous à Moscou, ou le quittez-vous ? »

Pierre se tut un moment :

« À Moscou ? reprit-il, oui c'est bien cela, à Moscou !… Adieu !

– Comme je regrette de ne pas être homme, je serais restée avec vous, dit Natacha, car ce que vous faites est bien… Maman, si vous permettez, je resterai !

– Vous avez été là-bas pendant la bataille, dit la comtesse en interrompant sa fille.

– Oui, j'y étais, dit Pierre, et demain il y en aura encore une.

– Mais qu'avez-vous ? reprit Natacha : vous n'êtes pas comme habitude.

– Ah ! ne me questionnez pas, je ne sais rien, mais demain… Plus un mot, adieu, adieu ! répéta-t-il. Dans quels temps épouvantables… » Et, laissant passer la voiture, il regagna le trottoir, tandis que Natacha le suivit longtemps encore de son sourire amical et un peu moqueur.

XVIII

Pierre, depuis sa disparition, demeurait dans l'appartement vide du défunt Bazdéïew. Voici ce qui s'était passé.

À son réveil, le lendemain de son entrevue avec Rostoptchine, il ne se rendit pas compte tout d'abord du lieu où il se trouvait, ni de ce qu'on lui voulait, et lorsque son maître d'hôtel lui nomma, parmi les personnes qui l'attendaient au salon, le Français qui avait été chargé de la lettre de sa femme, le sentiment de désespoir et de découragement auquel il était si facilement enclin s'empara de lui avec plus de violence que jamais. Tout se brouilla et se confondit dans son cerveau : il lui sembla qu'il n'avait plus rien à faire sur cette terre, que tout s'était écroulé et que sa situation était sans issue. Souriant d'un sourire contraint, se parlant bas à lui-même, tantôt il s'asseyait, accablé, sur le canapé ; tantôt il essayait de voir par le trou de la serrure les gens qui étaient dans la pièce voisine ; tantôt enfin il prenait un livre et tâchait de lire. Le maître d'hôtel vint une seconde fois lui annoncer que le Français désirait instamment le voir, ne fût-ce qu'une, seconde, et qu'un messager de Mme Bazdéïew, qui

était forcée de partir pour la campagne, le priait de sa part d'accepter la garde des livres du défunt.

« Ah oui ! c'est bien, tout de suite… ou plutôt va lui dire que je viens, » répondit Pierre, qui, aussitôt seul, saisit son chapeau, et se glissa dans le corridor par une porte dérobée.

Il ne rencontra personne, et parvint ainsi jusqu'au premier palier, d'où il aperçut le suisse qui se tenait debout devant l'entrée. S'engageant alors dans un escalier de service qui menait à la cour, il la traversa sans être remarqué. Mais, en débouchant par la porte cochère, il fut obligé de passer devant les dvorniks et les cochers, qui le saluèrent respectueusement. Pierre, pour éviter ces regards curieux, fit alors comme l'autruche qui cache sa tête dans un fourré, et croit ne pas être vue ; il regarda de côté, doubla le pas et se mit à marcher rapidement.

Après mûre réflexion, ce qui lui parut le plus urgent fut d'aller voir les papiers et les livres qu'on désirait lui confier. Il prit le premier isvostchik venu et lui donna l'adresse de la veuve Bazdéïew, qui demeurait aux étangs du Patriarche. Il regardait de côté et d'autre les files de véhicules qui emmenaient les partants, et s'appliquait à ne pas dégringoler du vieux droschki disloqué qui s'avançait lentement avec un bruit de ferraille : Pierre éprouvait la joyeuse sensation d'un gamin échappé de l'école. Il lia conversation avec l'isvostchik ; l'autre lui raconta qu'on faisait au Kremlin une distribution d'armes, que le lendemain on enverrait toute la population au delà de la barrière des Trois-Montagnes, et que là aurait lieu une grande bataille. Arrivé aux étangs, Pierre eut quelque peine à retrouver la maison, où il n'était pas venu depuis longtemps. Ghérassime, le même petit vieillard à figure ridée et sans barbe qu'il avait vu cinq ans auparavant à Torjok, répondit au coup qu'il frappa à la porte.

« Est-on à la maison ? demanda Pierre.

– Les événements ont forcé madame et ses enfants à se réfugier dans leur bien de Torjok.

– Laisse-moi entrer tout de même : il faut que je mette les livres en ordre.

– Venez, venez, monsieur… Le frère du défunt – que le Ciel ait son âme ! – est resté ici, mais il est bien faible, vous savez. »

Pierre savait aussi qu'il était à moitié abruti, car il buvait comme un trou.

« Allons, allons ! » dit Pierre… et il entra dans l'antichambre, où il se trouva nez à nez avec un grand vieillard chauve, en robe de chambre, qui traînait ses pieds nus dans de vieilles galoches, et dont le nez bourgeonné témoignait de ses habitudes.

À la vue de Pierre, il murmura quelques mots d'un air de mauvaise humeur et disparut dans les profondeurs du corridor.

« Une grande intelligence, mais bien affaiblie à présent, dit le domestique… Voulez-vous entrer dans le cabinet ? »

Pierre l'y suivit.

« On y a mis les scellés, comme vous voyez. Sophie Danilovna nous a ordonné de vous remettre les livres. »

Pierre se retrouvait dans le même cabinet sombre où, du vivant du Bienfaiteur, il était entré une fois avec un si grand trouble. Depuis sa mort, ce cabinet était inhabité, et la couche de poussière qui couvrait tous les meubles lui donnait un aspect encore plus lugubre. Ghérassime poussa un des volets, il sortit aussitôt de la chambre. Pierre ouvrit une armoire qui contenait

les manuscrits, et en retira une liasse de documents très précieux : c'étaient les actes originaux des loges d'Écosse, annotés et expliqués par le Bienfaiteur. Après les avoir déployés devant lui sur la table, il les parcourut un moment, et finit par s'oublier dans une profonde rêverie.

Ghérassime, qui entr'ouvrait la porte de temps à autre, trouvait toujours Pierre dans la même position. Deux heures se passèrent ainsi. Le vieux serviteur se permit alors de faire un peu de bruit, mais ce fut inutile, Pierre n'entendit rien.

« Faut-il renvoyer votre isvostchik ? lui demanda Ghérassime.

– Ah oui ! répondit Pierre, revenant enfin à lui. Écoute, dit-il en attirant Ghérassime par un bouton de son habit et en le regardant de ses yeux brillants et humides… Écoute, il y aura une bataille demain, tu le sais… Ne me trahis pas, et fais ce que je te dirai.

– Bien, dit laconiquement le vieux. Désirez-vous que je vous apporte à manger ?

– Non, c'est autre chose qu'il me faut, apporte-moi un habillement complet de paysan et un pistolet.

– Bien ! » répondit Ghérassime après avoir réfléchi un moment.

Pierre passa le reste de la journée seul dans cette chambre, sans cesser d'y marcher de long en large, et le vieux serviteur l'entendit même se parler tout haut à plusieurs reprises. Il se coucha enfin dans le lit qui lui avait été préparé. Ghérassime, dans sa longue vie de domestique, avait vu bien des choses extraordinaires : aussi ne fut-il pas très surpris de l'étrange humeur de Pierre, et il était content d'avoir quelqu'un à servir. Le

même soir il lui procura sans difficulté le caftan et le bonnet, et lui promit un pistolet pour le lendemain matin. Le vieil ivrogne idiot parut deux fois sur le seuil de la porte pendant la soirée : traînant toujours ses chaussures éculées, il s'arrêtait d'un air hébété pour regarder Pierre, et, dès que celui-ci se retournait, il croisait en grognant les pans de sa robe de chambre et s'éloignait au plus vite. C'est pendant que Pierre, ainsi déguisé en cocher, allait avec Ghérassime acheter un pistolet, qu'il rencontra les Rostow.

XIX

Dans la nuit du 13 septembre, Koutouzow donna l'ordre aux troupes de se replier par Moscou sur la route de Riazan. Les premiers régiments se mirent en marche la nuit ; ils avançaient posément et sans se presser, mais, lorsque au point du jour, en arrivant au pont de Dorogomilow, ils aperçurent devant eux une foule innombrable envahissant le pont, s'étageant sur les hauteurs, se répandant par les rues et les carrefours et arrêtant la circulation ; quand ils se sentirent suivis par une masse tout aussi considérable de gens qui les poussaient en avant, les soldats, emportés par ce double mouvement, se précipitèrent en désordre sur le pont, sur les barques et jusque dans l'eau. Quant à Koutouzow, il traversa Moscou par des rues détournées. À dix heures du matin, le 14 septembre, il ne restait plus que l'arrière-garde dans le faubourg de Dorogomilow : tout le reste de l'armée avait opéré son passage.

À la même heure, Napoléon, à cheval au milieu de ses troupes, examinait, du haut de la montagne Poklonnaïa, le panorama qui se déroulait devant ses yeux. Du 7 au 14 septembre, depuis Borodino jusqu'à l'entrée de l'ennemi, pendant toute

cette semaine mémorable et agitée, il faisait à Moscou ce beau temps d'automne qu'on accepte toujours comme une agréable surprise, alors que les rayons du soleil, bas à l'horizon, scintillent dans l'air pur en éblouissant la vue et projettent une chaleur plus forte qu'au printemps ; alors que la poitrine se gonfle et se dilate en aspirant les brises parfumées ; alors que les nuits sont encore tièdes et que leurs ténèbres s'illuminent d'une pluie d'étoiles dorées, dont le mystérieux spectacle effraye les uns et réjouit les autres. La lumière du matin inondait Moscou d'un éclat féerique. Étendue aux pieds de la Poklonnaïa avec ses jardins, ses églises, sa rivière, ses coupoles brillantes comme des lingots d'or, aux rayons du soleil, ces constructions fantastiques d'une architecture étrange, la ville semblait vivre de sa vie habituelle ! Napoléon éprouvait, en la contemplant, cette curiosité inquiète et pleine de convoitise que provoque chez un conquérant l'aspect de mœurs inconnues et étrangères. Il constatait dans cette grande cité une exubérance de vie, dont il distinguait, du haut de la montagne, les indices infaillibles, et il entendait pour ainsi dire la respiration haletante de ce grand corps étendu devant lui. Chaque cœur russe, en contemplant Moscou, se dit que c'est une mère, tandis que tout étranger, sans même se rendre compte de son rôle maternel, reste frappé de son caractère essentiellement féminin. Napoléon le comprit.

« Cette ville asiatique, avec ses innombrables églises, Moscou la sainte, la voilà donc enfin, cette ville fameuse ! Il était temps ! » dit-il en descendant de cheval, et, faisant déployer devant lui le plan de Moscou, il manda l'interprète Lelorgne d'Ideville. « Une ville occupée par l'ennemi ressemble à une ville qui a perdu son honneur[16], » pensait-il, ainsi qu'il l'avait dit à Toutchkow à Smolensk. Surpris de voir réalisé ce rêve longtemps caressé, et qui lui avait paru si difficile à atteindre, c'était dans ce sentiment qu'il admirait la beauté orientale couchée à ses pieds. Ému, terrifié presque par la certitude de sa

[16] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

possession, il portait ses yeux autour de lui, et étudiait le plan dont il comparait les détails avec ce qu'il voyait.

« La voilà donc, cette fière capitale, se disait-il, la voilà à ma merci ! Où est donc Alexandre, et qu'en pense-t-il ? Je n'ai qu'à dire un mot, à faire un signe, et la capitale des Tsars sera à jamais détruite. Mais ma clémence est toujours prompte à descendre sur les vaincus ! Aussi serai-je miséricordieux envers elle : je ferai inscrire sur ses antiques monuments de barbarie et de despotisme des paroles de justice et d'apaisement. Du haut du Kremlin, je dicterai de sages lois ; je leur ferai comprendre ce qu'est la vraie civilisation, et les générations futures des boyards seront forcées de se rappeler avec amour le nom de leur conquérant : « Boyards, leur dirai-je tout à l'heure, je ne veux pas profiter de mon triomphe pour humilier un souverain que j'estime, je vous proposerai des conditions de paix dignes de vous et de mes peuples ! » Ma présence les exaltera, car, comme toujours je leur parlerai avec netteté et avec grandeur.

– Qu'on m'amène les boyards[17] ! » s'écria-t-il en se tournant vers sa suite, et un général s'en détacha aussitôt pour aller les chercher.

Deux heures s'écoulèrent. Napoléon déjeuna et retourna au même endroit pour y attendre la députation. Son discours était prêt, plein de dignité et de majesté, d'après lui du moins ! Entraîné par la générosité dont il voulait accabler la capitale, son imagination lui représentait déjà une réunion dans le palais des Tsars, où les grands seigneurs russes se rencontreraient avec les seigneurs de sa cour. Il nommait un préfet qui lui gagnerait le cœur des populations, il distribuait des largesses aux établissements de bienfaisance, pensant que si en Afrique il avait cru devoir se draper d'un burnous et aller se recueillir dans une

---

[17] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

mosquée, ici à Moscou il devait se montrer généreux, à l'exemple des Tsars.

Pendant qu'il rêvait ainsi, s'impatientant de ne pas voir venir les boyards, ses généraux inquiets délibéraient entre eux à voix basse, car les envoyés partis à la recherche des députés étaient revenus annoncer, d'un air consterné, que la ville était vide, et que tout le monde la quittait. Comment communiquer cette nouvelle à Sa Majesté sans la placer dans une situation ridicule, la plus terrible de toutes les situations ? Comment lui avouer qu'au lieu des boyards si impatiemment attendus, il n'y avait plus dans la ville que des gens surexcités par l'ivresse ! Les uns soutenaient qu'il fallait à tout prix réunir une députation quelconque ; les autres conseillaient de dire, avec habileté et avec prudence, toute la vérité à l'Empereur. Le cas était grave et difficile.

« C'est impossible… se disait la suite… mais il faudra bien pourtant qu'il le sache. » Et personne ne se décidait à parler.

L'Empereur, qui avait continué à se bercer de ses rêves de grandeur, sentit enfin, avec son instinct et sa finesse de grand comédien, que cet instant imposant perdait de sa solennité en se prolongeant outre mesure. Il fit un geste, et un coup de canon retentit : c'était un signal ; aussitôt les troupes qui entouraient Moscou y entrèrent au pas accéléré par les différentes barrières, en se dépassant les unes les autres, au milieu des tourbillons de poussière qu'elles soulevaient dans leur marche, et en remplissant l'air de clameurs assourdissantes. Entraîné par l'enthousiasme de ses soldats, Napoléon s'avança avec eux jusqu'à la barrière de Dorogomilow ; là il s'arrêta, descendit de cheval et se remit à marcher, dans l'attente de la députation qu'il s'attendait à voir paraître.

XX

Moscou était désert : sans doute il semblait y avoir encore un restant de vie, mais la ville était vide et abandonnée comme l'est une ruche dévastée qui a perdu sa reine. De loin elle fait encore illusion, mais de près il n'est plus possible de s'y méprendre : ce n'est pas ainsi quand les abeilles volent dans leur demeure, on n'y trouve plus ni le parfum, ni le bruit habituels. Le coup frappé par l'éleveur ne provoque plus le tumulte instantané et général de milliers de petits êtres qui se replient d'un air menaçant pour faire jaillir leur aiguillon, agitant avec colère leurs ailes, et remplissant l'air de ce murmure qui accuse la vie et le travail. Quelques faibles bourdonnements, perdus dans les recoins de la ruche, se font seuls entendre. On n'aspire plus par l'ouverture, ni la senteur embaumée et pénétrante du miel, ni les tièdes effluves des richesses accumulées ! Plus de sentinelles vigilantes, prêtes à donner l'éveil en sonnant de la trompe et à se sacrifier pour la défense de la communauté. Plus d'occupations paisibles et régulières se trahissant par un susurrement continu, mais un désordre partiel, bruyant et effaré ! Plus d'abeilles laborieuses partant à vide pour butiner dans les champs et en rapporter leur doux fardeau. Seuls, des frelons pillards se glissent dans la ruche et en sortent le corps enduit de miel. Au lieu des grappes noires d'abeilles chargées de miel, accrochées l'une à l'autre par les pattes et traînant en bourdonnant le résidu de la cire, l'éleveur ne voit plus maintenant dans la partie inférieure de la ruche que des abeilles engourdies, à moitié mortes, errant, sans savoir ce qu'elles font, de côté et d'autre sur ses minces parois. Au lieu d'une surface unie, soigneusement balayée par leurs ailes en éventail, et aux fentes proprement calfeutrées, çà et là gisent des miettes de cire, d'informes débris, de pauvres bestioles expirantes, dont les pattes frémissent encore, et des cadavres restés sans sépulture. La partie supérieure présente le même aspect de destruction : les

cellules, construites avec un art si raffiné, ont perdu leur virginité première ; tout est abandonné, brisé, souillé. Les frelons voleurs parcourent avec défiance les travaux abandonnés, et les tristes habitantes du logis, desséchées, flasques, vieillies, se traînent lentement, sans force et sans désirs, n'ayant plus qu'une étincelle de vie, tandis que des mouches, des bourdons et des papillons viennent voleter et se heurter contre la ruche ravagée. Parfois on en aperçoit deux dans un coin, qui, fidèles à leurs anciennes habitudes, nettoient une cellule et s'emploient instinctivement à la débarrasser d'une abeille morte, pendant qu'à côté deux autres se querellent paresseusement ou s'entr'aident dans leur faiblesse. Ici quelques survivantes, ayant trouvé une victime, l'entourent, se jettent sur elle et l'étouffent ; là une abeille affaiblie s'envole lentement, légère comme un duvet, pour retomber bientôt sur un monceau de cadavres desséchés… et, au lieu des cercles noirs formés de milliers d'abeilles tassées, pressées dos à dos, surveillant les mystères de l'éclosion, on ne voit plus que des ouvrières épuisées, et de pauvres mortes qui semblent garder encore dans leur dernier sommeil le sanctuaire profané et violé. C'est le royaume de la mort et de la décomposition !… Le peu qui vit encore monte, grimpe, essaye de voler, se pose sur la main de l'éleveur, et n'a même plus la force de le piquer en mourant. Refermant alors la porte de la ruche, il la marque d'un signe, la brise et en retire les derniers rayons.

Tel était ce jour-là l'aspect de Moscou. Ceux qui y étaient restés allaient et venaient comme d'habitude et se mouvaient machinalement, sans rien changer à la routine de leur existence, tandis que, fatigué et inquiet, Napoléon marchait de long en large devant la barrière, en attendant la députation des boyards, ce vain cérémonial qu'il regardait comme indispensable ! Lorsqu'on lui annonça, avec toutes les précautions imaginables, que Moscou était vide, il jeta un regard courroucé sur celui qui avait l'audace de le lui dire, et il reprit sa promenade en silence. « La voiture ! » dit-il, et, y montant avec l'aide de camp de service, il

entra dans le faubourg. Moscou déserté ? Quel événement invraisemblable[18] ! et, sans pénétrer jusqu'au centre de la ville, il s'arrêta dans une auberge du faubourg de Dorogomilow. Le coup de théâtre avait raté !

XXI

Les troupes russes traversèrent Moscou depuis deux heures de la nuit jusqu'à deux heures de l'après-midi, entraînant à leur suite les derniers habitants et des blessés. Pendant qu'elles encombraient les ponts de Pierre, de la Moskva et de la Yaouza, et qu'elles y étaient acculées sans pouvoir avancer, une foule de soldats, profitant de ce temps d'arrêt, retournaient sur leurs pas et se glissaient furtivement le long de Vassili-Blagennoï jusque sur la place Rouge, où ils pressentaient qu'ils pourraient sans grand'peine faire main basse sur le bien d'autrui. Les passages et les ruelles du Gostinnoï-Dvor[19] étaient également envahis par une masse d'individus qu'y poussait le même motif. On n'entendait plus les appels intéressés des boutiquiers ; il n'y avait plus de marchands ambulants, plus de foule bariolée, plus de femmes occupées à faire leurs emplettes ; on ne voyait que des soldats sans armes, entrant dans les magasins les mains vides et en ressortant les mains pleines. Les quelques marchands qui étaient restés sur place erraient ahuris, ouvraient et refermaient leurs boutiques, et en tiraient au hasard tout ce qu'ils pouvaient, pour le confier ensuite à leurs commis, qui l'emportaient en lieu sûr. Sur la place du Gostinnoï-Dvor, des tambours battaient le

---

[18] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

[19] Nom donné en Russie au quartier des boutiques. *(Note du traducteur.)*

rappel, mais leur roulement ne rappelait plus à la discipline les soldats maraudeurs, qui s'enfuyaient au contraire au plus vite, pendant qu'à travers cette foule d'allants et venants passaient quelques hommes vêtus de caftans gris et la tête rasée. Deux officiers, l'un ceint d'une écharpe et monté sur un mauvais cheval gris foncé, l'autre en manteau et à pied, causaient ensemble au coin de l'Iliinka ; un troisième, également à cheval, les rejoignit.

« Le général a ordonné de les chasser tous, coûte qui coûte !… La moitié des hommes s'est enfuie !…

– Où allez-vous ? » cria-t-il à trois fantassins qui, relevant les pans de leurs capotes, se faufilaient devant lui pour reprendre leur rang.

– Le moyen de les rassembler !… Il faut hâter le pas, pour que les derniers ne fassent pas comme le reste.

– Mais comment avancer ? Le pont est encombré !

– Voyons, allez, chassez-les devant vous ! » s'écria un vieil officier.

Celui qui portait l'écharpe descendit de cheval, appela le tambour et se plaça avec lui sous l'arcade. Quelques soldats se mirent à courir avec la foule. Un gros marchand, avec des joues enluminées et bourgeonnées, et une expression cupide et satisfaite, s'approcha de l'officier en gesticulant.

« Votre Noblesse, dit-il d'un air dégagé, accordez-nous votre protection. Cela nous est bien égal à nous, c'est une bagatelle et s'il ne s'agit que de contenter un honnête homme comme tous, nous trouverons bien toujours deux morceaux de draps à votre service, car nous sentons que… Mais ceci c'est du brigan-

dage !… S'il y avait au moins une patrouille, si l'on avait donné le temps de fermer ! »

Quelques autres marchands se rapprochèrent de lui.

« À quoi sert de se lamenter pour une telle misère ? dit avec gravité l'un d'eux. Pleure-t-on ses cheveux lorsqu'on vous tranche la tête ? Libre à eux de prendre ce qu'ils veulent, ajouta-t-il en se tournant vers l'officier avec un geste énergique.

– Il t'est bien facile, à toi, de parler, Ivan Sidoritch, reprit le premier marchand d'un ton grognon… Venez, Votre Noblesse, venez.

– Je sais ce que je dis, reprit le vieux. N'ai-je pas, moi aussi trois boutiques, et pour cent mille roubles de marchandises ? Comment espérer de sauver son bien, puisque les troupes s'en vont ?… La volonté de Dieu est plus forte que la nôtre !

– Venez, répéta le premier marchand en saluant l'officier qui le regardait indécis. Après tout, que m'importe ! dit-il tout à coup en s'éloignant à grands pas.

D'une boutique entr'ouverte partaient des jurons et le bruit d'une lutte… Il était sur le point d'y entrer pour voir ce qui s'y passait lorsqu'un homme en caftan gris, la tête rasée, en fut rejeté avec violence. Cet homme sauta lestement, en se pliant en deux, entre les marchands et l'officier et disparut dans la foule, tandis que ce dernier se précipitait sur les soldats qui envahissaient la boutique. À ce moment de grands cris éclatèrent sur le pont de la Moskva.

« Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il ? » s'écria l'officier en s'élançant sur la place à la suite de son camarade.

En y arrivant, il vit deux canons enlevés de leurs affûts, des charrettes renversées et l'infanterie qui marchait, bousculant des gens qui couraient comme des fous. Des soldats riaient en regardant une grande télègue chargée d'une montagne d'effets, sur le sommet de laquelle une femme se cramponnait, en poussant des cris désespérés, à un fauteuil d'enfant, les pieds en l'air, pendant que quatre chiens courants attachés par une longue laisse à cette même charrette se serraient l'un contre l'autre. D'après ce que l'officier apprit de ses camarades, les clameurs des passants et les lamentations de la femme avaient eu pour cause une indicible panique. Le général Yermolow, en apprenant que les soldats se répandaient dans les boutiques, que les habitants s'entassaient aux abords du pont, avait fait enlever deux pièces de leurs affûts pour faire croire à la populace qu'on allait balayer la place. Affolée de peur, la foule avait escaladé les charrettes, et, en les renversant, en se poussant, et en hurlant, elle avait fini par laisser le passage libre, permettant ainsi aux troupes de continuer leur marche.

XXII

Au cœur même de la ville, les rues étaient désertes, les portes cochères et les boutiques fermées ; dans le voisinage des cabarets on entendait de côté et d'autre des chants d'ivrognes ou des cris isolés, mais aucun bruit de voitures ou de chevaux ne résonnait sur le pavé, et les pas de quelques rares piétons en troublaient seuls la triste solitude. La Povarskaïa était plongée dans le même silence que les autres rues : des bottes de foin, des bouts de cordes et des planches gisaient éparpillés dans la grande cour de la maison Rostow, que ses propriétaires avaient abandonnée avec son riche mobilier ; on n'y voyait âme qui vive, et cependant quelqu'un jouait du piano dans le salon : c'était

Michka, le petit-fils de Vassilitch, qui, resté avec lui, s'amusait à faire résonner les touches de l'instrument, tandis que le dvornik, le poing sur la hanche, planté devant une grande glace, souriait gracieusement à sa propre image.

« Comme je suis habile, oncle Ignace ! dit le gamin en tapant des mains sur le clavier.

– Je crois bien, répondit Ignace en continuant à contempler la figure épanouie qui lui renvoyait ses sourires.

– Oh ! les paresseux, les vilains paresseux ! s'écria soudain derrière eux la voix de Mavra Kouzminichna, qui était entrée à pas de loup. Je vous y prends !… Voyez donc cette grosse face qui se montre les dents, pendant que rien n'est rangé et que Vassilitch n'en peut plus de fatigue. »

Le dvornik cessa de sourire, arrangea sa ceinture et sortit de la chambre, en baissant les yeux avec soumission.

« Moi, petite tante, je me repose.

– Ah ! oui-da, galopin, va-t'en vite préparer le samovar pour ton grand-père. » Et Mavra Kouzminichna essuya la poussière dont les meubles étaient couverts, ferma le piano, poussa un profond soupir, et quitta le salon, dont elle ferma la porte à clef. Puis elle s'arrêta dans la cour et se demanda ce qu'elle allait faire : irait-elle prendre le thé chez Vassilitch, ou achever sa besogne dans le garde-meuble ? Tout à coup des pas précipités retentirent dans la rue déserte et s'arrêtèrent à la petite porte, dont le loquet fut vivement secoué sous l'effort qu'on faisait pour l'ouvrir.

« Qui est là ? Que voulez-vous ? s'écria Mavra Kouzminichna.

– Le comte, le comte Ilia Andréïévitch Rostow ?

– Qui êtes-vous ?

– Je suis un officier, et j'ai besoin de le voir, » répondit une voix d'un timbre agréable.

Mavra Kouzminichna ouvrit la petite porte, et vit effectivement devant elle un jeune officier de dix-huit ans, qui avait un grand air de ressemblance avec les Rostow.

« Ils sont partis, partis hier au soir, lui dit-elle affectueusement.

– Ah ! quel guignon ! J'aurais dû venir hier, » murmura le jeune homme avec regret.

Pendant ce temps la vieille ménagère examinait avec attention et sympathie ces traits qui lui étaient si familiers, et le manteau déchiré et les bottes usées du survenant.

« Pourquoi aviez-vous besoin du comte ?

– Oh ! maintenant il est trop tard, » répondit l'officier désappointé, faisant un pas pour s'en aller.

Il s'arrêta malgré lui, indécis.

« C'est que, dit-il, je suis un parent du comte ; il a toujours été très bon pour moi, et vous voyez, ajouta-t-il en montrant, avec un bon et honnête sourire, ses bottes et sa capote… Je n'ai plus le sou, et je voulais demander au comte… »

Mavra Kouzminichna ne lui donna pas le temps d'achever.

« Attendez un instant !… » Et, se retournant brusquement, elle se dirigea en courant du côté de la seconde cour, où elle demeurait.

Pendant ce temps l'officier examinait ses bottes en souriant mélancoliquement.

« Quel dommage d'avoir manqué mon oncle ! Quelle bonne vieille ! mais où est-elle donc allée ? Il faut pourtant que je lui demande par quelles rues je dois passer pour rattraper mon régiment, qui doit bien certainement être déjà à la barrière Rogojskaïa ! »

À ce moment il vit Mavra Kouzminichna qui revenait vers lui d'un air résolu, quoique légèrement embarrassé, et tenait dans ses mains un mouchoir à carreaux ; arrivée à quelques pas du jeune homme, elle le défit, et en tira un assignat de vingt-cinq roubles qu'elle lui offrit brusquement.

« Si Son Excellence était à la maison, il aurait sans doute… mais aujourd'hui que… »

La vieille s'arrêta confuse, tandis que le jeune officier acceptait gaiement son argent et la remerciait avec effusion.

« Que Dieu soit avec vous ! » répéta-t-elle en reconduisant le jeune homme, qui s'élança par les rues solitaires pour rejoindre au plus vite son régiment au pont de la Yaouza. Mavra Kouzminichna le regarda s'éloigner, et resta quelques instants, les yeux pleins de larmes, devant la porte, qu'elle avait soigneusement refermée. Elle l'avait perdu de vue depuis longtemps, elle était encore tout entière au sentiment de tendresse et de pitié maternelles que lui inspirait ce jeune garçon qu'elle ne connaissait pas !

XXIII

À l'étage inférieur d'une maison inachevée de la Varvarka, il y avait un cabaret que remplissaient en ce moment des cris et des chants d'ivrognes. Assis autour des tables d'une chambre basse et malpropre, une dizaine d'ouvriers, gris, débraillés, les yeux troubles, chantaient à tue-tête ; mais on voyait bien qu'ils se forçaient, car la sueur ruisselait sur leurs fronts ; ils ne chantaient pas pour leur plaisir, mais bien pour faire voir qu'ils étaient en gaieté et qu'ils faisaient bombance. L'un d'eux, un jeune homme blond de haute taille, vêtu d'un sarrau bleu, aurait pu passer à la rigueur pour un joli garçon, si ses lèvres serrées et minces, toujours en mouvement, et ses yeux fixes et sombres, n'eussent donné à sa physionomie une expression étrange et méchante. Il paraissait diriger le chœur, et battait solennellement la mesure, en faisant aller de droite et de gauche au-dessus de leurs têtes son bras blanc, que sa manche retroussée laissait voir en entier. Entendant tout à coup, au milieu de la chanson, le bruit d'une lutte à coups de poing, il s'écria d'un ton de commandement :

« Assez, enfants, on se bat là-bas, à la porte ! » Et, relevant pour la centième fois sa manche qui retombait toujours, il sortit de la salle, suivi de ses camarades.

C'étaient comme lui des ouvriers que le cabaretier régalait en payement de cuirs de différentes sortes qu'ils lui avaient apportés de leur fabrique. Quelques forgerons du voisinage s'imaginant, au tapage, qu'il s'y passait quelque chose d'extraordinaire, essayèrent d'y pénétrer, mais une querelle s'était engagée sur le seuil de la porte entre le cabaretier et un maréchal ferrant ; ce dernier fut violemment repoussé, et alla tomber, la face contre terre, au beau milieu de la rue. Un de ses compagnons se jeta alors sur le cabaretier, et pressa de tout son poids sur sa

poitrine, mais, au même moment, apparut le jeune gars à la manche retroussée, qui, lui assenant un vigoureux coup de poing, s'écria avec fureur :

« Enfants, on assassine les nôtres !»

Le maréchal ferrant se releva la figure ensanglantée, et cria d'un ton lamentable :

« À la garde ! on tue, on a tué un homme !… au secours !

– Ah ! seigneur Dieu, on a tué, tué un homme ! » répéta en glapissant une femme à la porte cochère d'à côté.

La foule se rassembla autour du malheureux.

« Ce n'est donc pas assez de voler le pauvre peuple et de lui arracher sa dernière chemise, tu viens encore de tuer un homme, brigand de cabaretier !»

Le jeune homme blond, debout à l'entrée, portait alternativement son regard terne du cabaretier au maréchal ferrant, comme s'il cherchait avec qui se prendre de querelle.

« Scélérat ! hurla-t-il tout à coup en se jetant sur le premier…, Liez-le vite, mes enfants.

– Me lier, moi ? » s'écria le cabaretier, et, se débarrassant de ses assaillants par un mouvement violent, il arracha son bonnet de dessus sa tête et le lança à terre. On aurait dit que cet acte avait une signification menaçante et mystérieuse, car les ouvriers s'arrêtèrent à l'instant.

« Je suis pour l'ordre, mon camarade, et je sais mieux que personne ce que c'est que l'ordre… Je n'ai qu'à aller trouver l'officier de police… Ah ! tu crois que je n'irai pas ? Il est défen-

du de faire du désordre aujourd'hui dans la rue… entends-tu bien ? continua le cabaretier en ramassant son bonnet ; eh bien ! allons-y, poursuivit-il en se mettant en marche, avec le jeune gars, le maréchal ferrant, les ouvriers et les passants ameutés, qui criaient et hurlaient en chœur.

– Allons-y ! Allons-y ! »

Au coin de la rue, devant une maison dont les volets étaient fermés et sur la façade de laquelle se balançait l'enseigne d'un bottier, se tenaient groupés une vingtaine d'ouvriers cordonniers ; leurs vêtements étaient usés, et l'épuisement causé par la faim se lisait sur leurs figures maigres et abattues. « N'aurait-il pas dû nous payer notre travail ? disait l'un d'eux en fronçant les sourcils… Mais non, il a sucé notre sang et il se croit quitte : il nous a lanternés toute la semaine, et au dernier moment il a filé. » À la vue de l'autre groupe qui s'avançait l'ouvrier se tut, et, poussé par une curiosité inquiète, se joignit à lui avec tous ses compagnons.

« Où va-t-on ? Ah ! nous le savons bien !… Nous allons trouver l'autorité.

– C'est donc vrai que les nôtres ont eu le dessous ?

– Que croyais-tu donc ?… Écoute ce qu'on raconte ! »

Pendant que les questions et les réponses se croisaient en tous sens, le cabaretier profita du tumulte pour s'échapper sans être vu et retourner chez lui. Le jeune gars, qui n'avait pas remarqué la disparition de son ennemi, continua à pérorer en agitant son bras nu, et en attirant par ses gestes toute l'attention des curieux, qui espéraient en obtenir un éclaircissement de nature à les rassurer.

« Il dit qu'il connaît la loi, qu'il sait ce que c'est que l'ordre ?… Mais est-ce que l'autorité n'est pas là pour ça ?… N'ai-je pas raison, camarades ?… Est-ce qu'on peut rester sans autorité ? mais alors on pillera, quoi !

– Bêtises que tout cela ! dit quelqu'un dans la foule. Est-ce possible qu'on abandonne ainsi Moscou ?… Quelqu'un s'est moqué de toi et tu l'as cru !… Tu vois bien tout ce qui passe de troupes, et tu t'imagines qu'on va le laisser entrer comme cela, « lui » !… L'autorité est là pour l'empêcher. Écoute donc ce que dit celui-là ! » ajouta-t-il en désignant le jeune gars.

Près de l'enceinte de Kitaï-Gorod, quelques hommes entouraient un individu en manteau qui lisait un papier.

« C'est l'oukase qu'on lit, l'oukase ! » disait-on de côté à d'autre, et tout le monde se porta de ce côté.

Lorsque la foule entoura l'homme au papier, celui-ci parut embarrassé, mais, à la demande du jeune gars, il en recommença la lecture d'une voix légèrement tremblante : c'était la dernière affiche de Rostoptchine, du 31 août.

« Je pars demain matin pour voir Son Altesse (Son Altesse ! répéta en souriant et d'un ton solennel le jeune gars) pour me concerter avec elle, agir ensemble et aider les troupes à détruire les brigands, que nous renverrons au diable. Je reviendrai pour dîner, je me remettrai à la besogne, et alors, nous agirons ferme, et nous « lui » donnerons une bonne raclée ! »

Les derniers mots furent accueillis par un profond silence. Le jeune gars baissa la tête d'un air sombre : il était évident que personne ne les avait compris, et la phrase « je reviendrai pour dîner » produisit surtout une triste impression sur l'auditoire. L'esprit du peuple était monté à un tel diapason, que cette niaiserie vulgaire était malsonnante à ses oreilles. Chacun aurait pu

s'exprimer ainsi, par conséquent un oukase émanant d'une autorité supérieure n'aurait pas dû se le permettre. Personne, pas même le jeune gars, dont les lèvres s'agitaient convulsivement, n'interrompit ce morne silence.

« Il faut aller le lui demander… Tiens, le voilà !… Il nous l'expliquera sans doute ! » dirent tout à coup plusieurs voix, et l'attention de la foule se porta sur un personnage dont la voiture, accompagnée de deux dragons à cheval, venait de déboucher sur la place.

C'était le grand-maître de police, qui, par ordre du comte, était allé le matin même mettre le feu aux barques. Il rapportait de cette expédition une somme d'argent considérable, qu'il avait pour le moment, soigneusement déposée dans ses poches. À la vue de la foule qui venait vers lui, il donna l'ordre à son cocher de s'arrêter.

« Qu'est-ce ? demanda-t-il en s'adressant aux premiers qui l'approchaient timidement de lui. Qu'y a-t-il ? répéta-t-il, n'en ayant pas reçu de réponse.

– Votre Noblesse, c'est… ce n'est rien ! répondit l'homme au manteau : ils sont prêts, pour obéir à Son Excellence, et pour faire leur devoir, à risquer leur vie… Ce n'est pas une émeute, Votre Noblesse, mais comme il est dit de la part du comte…

– Le comte n'est pas parti : il est ici et on ne vous oubliera pas !… Avance ! » cria le grand-maître de police au cocher.

La foule s'était arrêtée, en serrant de près ceux qu'elle supposait avoir entendu les paroles du représentant du pouvoir ; mais, lui, elle le laissa néanmoins s'éloigner. Le grand-maître de police jeta sur elle un regard effrayé, et murmura quelques mots à son cocher, qui lança ses chevaux à fond de train.

« On nous trompe, mes enfants ! Allons le trouver lui-même… Ne lâchons pas celui-là ! Qu'il nous rende compte ! Arrête ! Arrête ! » Et tous se précipitèrent en désordre à la poursuite du grand-maître de police.

XXIV

Dans la soirée du 1er septembre, le comte Rostoptchine eut une entrevue avec Koutouzow, et en revint profondément blessé. Comme il n'avait pas été invité à faire partie du conseil de guerre, sa proposition de prendre part à la défense de la ville passa inaperçue, et il fut profondément surpris de l'opinion qu'on se faisait dans le camp sur la tranquillité de la capitale, dont le patriotisme n'était, aux yeux de certains grands personnages, qu'une question secondaire et sans portée. Après s'être fait servir à souper, il s'étendit tout habillé sur un canapé, mais, entre minuit et une heure, on le réveilla pour lui remettre une dépêche de Koutouzow, apportée par un exprès. Il lui annonçait la retraite de l'armée par la grand'route de Riazan au delà de Moscou, et lui demandait de vouloir bien envoyer la police pour faciliter aux troupes le passage à travers la ville. Cette nouvelle n'en fut pas une pour le comte ; il l'avait pressentie bien avant son entretien avec Koutouzow, le lendemain même de Borodino. En effet, les généraux qui en arrivaient répétaient en chœur qu'une seconde bataille était impossible, et alors, sur l'ordre du général en chef, on avait enlevé de la ville tout ce qui appartenait au Trésor ainsi qu'au mobilier de la Couronne. Cependant cet ordre, communiqué sous la forme d'un simple billet de Koutouzow et reçu la nuit pendant son premier sommeil, le surprit et l'irrita au dernier point.

Dans la suite, lorsqu'il se plut à expliquer ce qu'il avait fait à cette époque, le comte Rostoptchine répéta à différentes reprises dans ses *Mémoires* que son but était de maintenir la tranquillité à Moscou et d'en faire sortir les habitants. Si telle était véritablement son intention, sa conduite devient irréprochable. Mais pourquoi alors ne sauve-t-on pas les richesses de la ville, les armes, les munitions, la poudre, le blé ? Pourquoi trompe-t-on et ruine-t-on des milliers d'habitants en leur disant que Moscou ne sera pas livré ?

« Pour y maintenir la tranquillité, » nous répond le comte Rostoptchine. Pourquoi alors emporte-t-on des monceaux de paperasses inutiles, l'aérostat de Leppich, etc., etc. ?

« Pour qu'il ne reste plus rien en ville, » répond encore le comte. Si l'on admet cette manière de voir, chacun de ses actes est justifié.

Les atrocités de la Terreur en France n'avaient aussi soi-disant en vue que la tranquillité du peuple. Sur quoi donc le comte Rostoptchine fondait-il ses craintes de voir éclater une révolution à Moscou, lorsque les habitants s'en éloignaient et que les troupes se repliaient ? Ni là ni sur aucun autre point de la Russie, il ne se passa rien qui, de près ou de loin, ressemblât à une révolution.

Le 1er et le 2 septembre, plus de dix mille hommes étaient restés à Moscou, et, sauf au moment où la foule ameutée s'était réunie sur l'ordre du gouverneur général dans la cour de son hôtel, nul désordre ne se produisit. Il n'y avait aucun motif d'en craindre quand même on aurait annoncé l'abandon de la ville après Borodino, au lieu de soutenir le contraire, de distribuer des armes, et de prendre ainsi toutes les mesures capables d'entretenir l'effervescence de la population.

Rostoptchine était d'un tempérament sanguin et emporté, il avait toujours vécu et agi dans les hautes sphères administratives, aussi ne connaissait-il pas, malgré son véritable patriotisme, le peuple qu'il s'imaginait tenir en main. Depuis l'entrée de l'ennemi dans le pays, il se complaisait à jouer le rôle du moteur dirigeant et suprême dans le mouvement national du cœur de la Russie. Il s'imaginait guider non seulement les actes matériels des habitants, mais encore leurs dispositions morales, au moyen de ses affiches et de ses proclamations écrites dans un style de cabaret dont le peuple ne fait aucun cas dans son milieu, et qui le déconcerte à plus forte raison sous la plume de ses supérieurs. Ce rôle lui plaisait, il s'y était complètement identifié, et la nécessité d'y renoncer avant d'avoir accompli un exploit héroïque le surprit à l'improviste. Il sentit le terrain manquer sous ses pieds, et il ne sut plus quelle conduite tenir. Bien qu'il l'eût pressenti depuis longtemps. Jusqu'au dernier moment il refusa de croire à l'abandon de Moscou et ne fit rien en vue de cette éventualité. C'était contre sa volonté que les habitants quittaient la ville, et ce n'était qu'avec une extrême difficulté qu'il accordait aux fonctionnaires l'autorisation de mettre en sûreté les archives des tribunaux.

Toute son énergie, toute son activité tendaient à entretenir dans la population la haine patriotique et la confiance en soi-même, dont il était imbu plus que personne. Quant à juger jusqu'à quel point cette énergie et cette activité furent comprises et partagées par le peuple, c'est là une question qui n'est pas encore résolue. Mais lorsque les événements prirent, en se développant, leurs véritables proportions historiques, lorsque les paroles furent impuissantes pour exprimer la haine de l'ennemi et qu'il ne fut plus possible de l'épancher dans l'ardeur d'une bataille, lorsque la confiance en soi-même ne suffit plus à la défense de Moscou, lorsque tout le peuple s'écoula comme un torrent en emportant son bien, et en manifestant, par cet acte négatif, la force du sentiment national dont il était animé, alors le rôle choisi par le comte Rostoptchine se trouva soudain un non-

sens, et il se sentit seul, faible, ridicule, et d'autant plus irrité, qu'il se sentait coupable. Tout ce que Moscou contenait lui avait été confié, et rien ne pouvait plus être emporté ! « Qui est responsable ? se disait-il. Ce n'est cependant pas moi. Tout était prêt, je tenais Moscou dans mes deux mains, et voilà ce qu'ils ont décidé… Traîtres ! brigands ! s'écriait-il avec rage, sans préciser quels étaient ces traîtres et ces brigands qu'il invectivait, poussé par le besoin de haïr ceux qui, d'après lui, l'avaient placé dans cette ridicule situation.

Il passa toute la nuit à donner des ordres qu'on venait lui demander de tous les quartiers. Ses intimes ne l'avaient jamais vu aussi sombre, ni aussi intraitable.

« Excellence, on est venu des Apanages, du Consistoire, de l'Université, du Sénat, de la maison des Enfants-Trouvés !… Les pompiers, le directeur de la prison, celui de la maison des fous, demandent ce qu'ils ont à faire ! » Et toute la nuit se passa ainsi.

Le comte faisait des réponses brèves et sévères, uniquement destinées à donner à entendre qu'il ne prenait pas sur lui la responsabilité des instructions données, et la rejetait sur ceux qui avaient réduit tout son travail à néant.

« Dis à cet imbécile de veiller à ses archives, et à cet autre de ne pas m'adresser de sottes questions à propos de ses pompiers… Puisqu'il y a des chevaux, qu'ils partent pour Vladimir. A-t-il envie de les laisser aux Français ?

– Excellence, l'inspecteur de la maison des fous est arrivé que doit-il faire ?

– Qu'ils partent, qu'ils partent tous, et qu'il lâche les fous dans la ville ! Puisque nous avons des fous qui commandent les armées, il est juste que ceux-là soient aussi rendus à la liberté. »

Lorsqu’on lui demanda ce qu’il fallait faire des prisonniers, le comte s’écria avec colère, en s’adressant au surveillant :

« Faut-il donc te donner deux bataillons pour les escorter ? Il n’y en a pas ! Eh bien, qu’on les lâche !

– Mais, Excellence, il y a aussi des prisonniers politiques, Metchkow et Vérestchaguine.

– Vérestchaguine ? On ne l’a donc pas pendu ? Qu’on l’amène ! »

XXV

Vers neuf heures du matin, lorsque les troupes commencèrent à traverser la ville, personne ne vint plus fatiguer le comte de demandes inopportunes : ceux qui partaient, comme ceux qui restaient, n’avaient plus désormais besoin de lui. Il avait commandé sa voiture pour aller à Sokolniki, et, en attendant qu’elle fût prête, il s’étendit, les bras croisés et la figure renfrognée.

En ce temps de paix, lorsque le moindre administrateur s’imagine complaisamment que si ses administrés vivent, c’est uniquement grâce à ses soins, c’est dans la conscience de son incontestable utilité qu’il trouve la récompense de ses peines. Tant que dure le calme, le pilote qui, de son frêle esquif, indique au lourd vaisseau de l’État la route qu’il doit suivre croit, en le voyant s’avancer, et cela se comprend, que ce sont ses efforts personnels qui poussent l’immense bâtiment. Mais qu’une tempête s’élève, que les vagues entraînent le vaisseau, l’illusion n’est plus possible, le bâtiment suit seul sa marche majestueuse, et le

pilote, qui tout à l’heure encore était le représentant de la toute-puissance, devient un être faible et inutile. Rostoptchine le sentait, et il en était profondément froissé.

Le grand-maître de police, celui-là même que la foule avait arrêté, entra chez le comte avec l’aide de camp qui venait lui annoncer que la voiture était prête. L’un et l’autre étaient pâles, et le premier, après avoir rendu compte au général gouverneur de sa commission, ajouta que la cour de l’hôtel se remplissait d’une masse énorme de gens qui demandaient à lui parler. Sans proférer une parole, le comte se leva, se dirigea vivement vers son salon, et posa la main sur le bouton de la porte vitrée du balcon, mais, la retirant aussitôt, il alla à une autre fenêtre, d’où l’on voyait ce qui se passait au dehors. Le jeune gars continuait à discourir en gesticulant. Le maréchal ferrant, couvert de sang, se tenait, sombre, à ses côtés, et le murmure de leurs voix pénétrait à travers les croisées.

« La voiture est-elle prête ? demanda Rostoptchine.

– Elle est prête, Excellence, répondit l’aide de camp.

– Que veulent-ils donc, ceux-là ? demanda Rostoptchine en se rapprochant du balcon.

– Ils se sont réunis, à ce qu’ils assurent, pour marcher sur les Français, d’après votre ordre, Excellence... Ils parlent aussi de trahison : ce sont des tapageurs, j’ai eu de la peine à leur échapper ! Veuillez me permettre de vous proposer, Excellence...

– Faites-moi le plaisir de vous retirer, je sais ce que j’ai à faire... » et il continuait à regarder au dehors : « Voilà où l’on a amené la Russie, voilà ce que l’on a fait de moi ! » se disait-il, emporté contre ceux qu’il accusait par une colère farouche dont il n’était plus le maître : ... « La voilà, la populace, la lie du peu-

ple, la plèbe qu'ils ont soulevée par leur sottise ! il leur faut une victime, sans doute, » se dit-il en fixant les yeux sur le jeune gars, et il se demandait, à part lui, sur qui il pourrait bien déverser sa fureur, « La voiture est-elle prête ? répéta-t-il.

– Elle est prête, Excellence. Quels sont vos ordres concernant Vérestchaguine ? Il attend à l'entrée.

–Ah ! » s'écria Rostoptchine frappé d'une idée subite, ouvrant la porte du balcon, il y apparut, tout à coup.

Tous se découvrirent et se tournèrent vers lui.

« Bonjour, mes enfants, dit-il rapidement et à haute voix. Merci d'être venus ! Je vais descendre au milieu de vous mais auparavant il nous faut en finir avec le misérable qui a causé la perte de Moscou. Attendez-moi !... » Et il rentra dans le salon aussi brusquement qu'il en était sorti.

Un murmure de satisfaction parcourut les rangs de la foule.

« Tu vois bien qu'il saura en venir à bout, et toi qui assurais que les Français... » disaient les uns et les autres en se reprochant leur manque de confiance.

Deux minutes plus tard, un officier se montra à la porte principale, et dit quelques mots aux dragons, qui s'alignèrent. La foule, avide de voir, se porta près du péristyle, Rostoptchine y parut au même instant, et regarda autour de lui comme s'il cherchait quelqu'un.

« Où est-il ? » demanda-t-il avec colère.

Au même moment on aperçut un jeune homme, dont le cou maigre supportait une tête à moitié rasée ; il tournait le coin de la maison. Vêtu d'un caftan, en drap gros-bleu, jadis élégant, et

du pantalon sale et usé du forçat, il avançait lentement entre deux dragons, traînant avec peine ses jambe grêles et enchaînées.

« Qu'il se mette là ! » dit Rostoptchine en détournant les yeux du prisonnier, et en indiquant la dernière marche.

Le jeune homme y monta avec effort et l'on entendit le cliquetis de ses fers : il soupira, et, laissant retomber ses mains qui ne ressemblaient en rien à celles d'un ouvrier, il les croisa dans une attitude pleine de soumission. Pendant cette scène muette, rien ne rompit le silence, sauf quelques cris étouffés qui partaient des derniers rangs, où l'on s'écrasait pour mieux voir. Le comte, les sourcils froncés, attendait que le jeune prisonnier fût en place.

« Enfants ! dit-il enfin d'une voix aiguë et métallique, cet homme est Vérestchaguine, celui qui a perdu Moscou ! »

L'accusé, dont les traits amaigris exprimaient un anéantissement complet, tenait la tête inclinée ; mais, aux premières paroles du comte, il la releva lentement et le regarda en dessous ; on aurait dit qu'il désirait lui parler, ou peut-être rencontrer son regard. Le long du cou délicat du jeune homme, une veine bleuit et se tendit comme une corde, sa figure s'empourpra. Tous les yeux se tournèrent de son côté ; il regarda la foule, et, comme s'il se sentait encouragé par la sympathie qu'il croyait deviner autour de lui, il sourit tristement et, baissant de nouveau la tête, chercha à se mettre d'aplomb sur la marche.

« Il a trahi son souverain et sa patrie, il s'est vendu à Bonaparte, il est le seul entre nous tous qui ait déshonoré le nom russe… Moscou périt à cause de lui ! » dit Rostoptchine une voix égale mais dure. Tout à coup, après avoir jeté un regard à la vic-

time, il reprit en élevant la voix avec une nouvelle force : « Je le livre à votre jugement, prenez-le ! »

La foule silencieuse se serrait de plus en plus, et bientôt la presse devint intolérable ; il était pénible aussi de respirer cette atmosphère viciée sans pouvoir s'en dégager, et d'y tendre quelque chose de terrible et d'inconnu. Ceux du premier rang, qui avaient tout vu et tout compris, se tenaient bouche béante, les yeux écarquillés par la frayeur, opposant une digue à la pression de la masse qui était derrière eux.

« Frappez-le ! Que le traître périsse ! criait Rostoptchine… Qu'on le sabre ! je l'ordonne ! »

Un cri général répondit à l'intonation furieuse de cette voix, dont on distinguait à peine les paroles, et il y eut un mouvement en avant suivi d'un arrêt instantané.

« Comte, dit Vérestchaguine d'un ton timide mais solennel, aidant ce moment de silence, comte, le même Dieu nous juge !… » Il s'arrêta.

– Qu'on le sabre ! je l'ordonne ! répéta Rostoptchine, blême de fureur.

– Les sabres hors du fourreau ! » commanda l'officier.

À ces mots la foule ondula comme une vague, et poussa les premiers rangs jusque sur les degrés du péristyle. Le jeune gars se trouva ainsi porté près de Vérestchaguine ; son visage était pétrifié et sa main toujours levée.

« Sabrez ! reprit tout bas l'officier aux dragons, dont l'un frappa avec colère Vérestchaguine du plat de son sabre.

– Ah ! » fit le malheureux ; il ne se rendait pas compte, dans son effroi, du coup qu'il avait reçu. Un frémissement d'horreur et de compassion agita la foule.

« Seigneur ! Seigneur ! » s'écria une voix. Vérestchaguine poussa un cri de douleur et ce cri décida de sa perte. Les sentiments humains qui tenaient encore en suspens cette masse surexcitée cédèrent tout à coup, et le crime, déjà à moitié commis, ne devait plus tarder à s'accomplir. Un rugissement menaçant et furieux étouffa les derniers murmures de commisération et de pitié, et, semblable à la neuvième et dernière vague qui brise les vaisseaux, une vague humaine emporta dans son élan irrésistible les derniers rangs jusqu'aux premiers, et les confondit tous dans un indescriptible désordre. Le dragon qui avait déjà frappé Vérestchaguine releva le bras pour lui donner un second coup. Le malheureux, se couvrant le visage de ses mains, se jeta du côté de la populace. Le jeune gars, contre lequel il vint se heurter, lui enfonça ses ongles dans le cou, et, poussant un cri de bête sauvage tomba avec lui au milieu de la foule, qui se rua à l'instant sur eux. Les uns tiraillaient et frappaient Vérestchaguine, les autres assommaient le jeune garçon, et leurs cris ne faisaient qu'exciter la fureur populaire. Les dragons furent longtemps à dégager l'ouvrier à moitié mort, et, malgré la rage que ces forcenés apportaient à leur œuvre de sang, ils ne pouvaient parvenir à achever le malheureux condamné, écharpé et râlant ; tant la masse compacte qui les comprimait et les serrait comme dans un étau, gênait leurs hideux mouvements.

« Un coup de hache pour en finir !... L'a-t-on bien écrasé ?... Traître qui a vendu le Christ !... Est-il encore vivant ?... Il a reçu son compte !... »

Lorsque la victime cessa de lutter et que le râle de l'agonie souleva sa poitrine mutilée, il se fit alors seulement un peu de place autour de son cadavre ensanglanté : chacun s'en appro-

chait, l’examinait et s’en éloignait ensuite en frémissant de stupeur.

« Oh ! Seigneur !… Quelle bête féroce que la populace !… Comment aurait-il pu lui échapper !… C’est un jeune pourtant… un fils de marchand, bien sûr !… Oh ! le peuple !… et l’on assure maintenant que ce n’est pas celui-là qu’on aurait dû… On en a assommé encore un autre !… Oh ! celui qui ne craint pas le péché… » disait-on à présent en regardant avec compassion ce corps meurtri, et cette figure souillée de sang et de poussière. Un soldat de police zélé, trouvant peu convenable de laisser ce cadavre dans la cour de Son Excellence, ordonna de le jeter dans la rue. Deux dragons, le prenant aussitôt par les jambes, le traînèrent dehors sans autre forme de procès, pendant que la tête, à moitié arrachée du tronc, frappait la terre par saccades, et que le peuple reculait avec terreur sur le passage du cadavre.

Au moment où Vérestchaguine tomba et où cette meute haletante et furieuse se rua sur lui, Rostoptchine devint pâle comme un mort, et, au lieu de se diriger vers la petite porte de service où l’attendait sa voiture, gagna précipitamment, sans savoir lui-même pourquoi, l’appartement du rez-de-chaussée. Le frisson de la fièvre faisait claquer ses dents.

« Excellence, pas par là, c’est ici ! » lui cria un domestique effaré.

Rostoptchine, suivant machinalement l’indication qui lui était donnée, arriva à sa voiture, y monta vivement, et ordonna au cocher de le conduire à sa maison de campagne. On entendait encore au loin les clameurs de la foule, mais, à mesure qu’il s’éloignait, le souvenir de l’émotion et de la frayeur qu’il avait laissé paraître devant ses inférieurs lui causa un vif mécontentement. « La populace est terrible, elle est hideuse ! se disait-il en français. Ils sont comme les loups qu’on ne peut apaiser qu’avec de la chair ! »… « Comte, le même Dieu nous juge ! » Il

lui sembla qu'une voix lui répétait à l'oreille ces mots de Vérestchaguine, et un froid glacial lui courut le long du dos. Cela ne dura qu'un instant, et il sourit à sa propre faiblesse. « Allons donc, pensa-t-il, j'avais d'autres devoirs à remplir. Il fallait apaiser le peuple… Le bien public ne fait grâce à personne ! » Et il réfléchit aux obligations qu'il avait envers sa famille, envers la capitale qui lui avait été confiée, envers lui-même enfin, non pas comme homme privé, mais comme représentant du souverain : « Si je n'avais été qu'un simple particulier, ma ligne de conduite eût été tout autre, mais dans les circonstances actuelles je devais, à tout prix, sauvegarder la vie et la dignité du général gouverneur ! »

Doucement bercé dans sa voiture, son corps se calma peu à peu, tandis que son esprit lui fournissait les arguments les plus propres à rasséréner son âme. Ces arguments n'étaient pas nouveaux : depuis que le monde existe, depuis que les hommes s'entretuent, jamais personne n'a commis un crime de ce genre sans endormir ses remords par la pensée d'y avoir été forcé en vue du bien public. Celui-là seul qui ne se laisse emporter par la passion n'admet pas que le bien public puisse avoir de telles exigences. Rostoptchine ne se reprochait en aucune façon le meurtre de Vérestchaguine ; il trouvait au contraire mille raisons pour être satisfait du tact dont il avait fait preuve, en punissant le coupable et en apaisant la foule. « Vérestchaguine était jugé et condamné à la peine de mort, pensait-il (et cependant le Sénat ne l'avait condamné qu'aux travaux forcés). C'était un traître, je ne pouvais pas le laisser impuni. Je faisais donc d'une pierre deux coups ! » Arrivé chez lui, il prit différentes dispositions, et chassa ainsi complètement les préoccupations qu'il pouvait avoir encore.

Une demi-heure plus tard, il traversait le champ de Sokolniki, ayant oublié cet incident ; et, ne songeant plus qu'à l'avenir, il se rendit auprès de Koutouzow, qu'on lui avait dit être au pont de la Yaouza. Préparant à l'avance la verte mercuriale qu'il

comptait lui adresser pour sa déloyauté envers lui, il se disposait à faire sentir à ce vieux renard de cour que lui seul porterait la responsabilité des malheurs de la Russie et de l'abandon de Moscou. La plaine qu'il traversait était déserte, sauf à l'extrémité opposée ; là, à côté d'une grande maison jaune, s'agitaient des individus vêtus de blanc, dont quelques-uns criaient et gesticulaient. À la vue de la calèche du comte, l'un d'eux se précipita à sa rencontre. Le cocher, les dragons et Rostoptchine lui-même regardaient, avec un mélange de curiosité et de terreur, ce groupe de fous qu'on venait de lâcher, surtout celui qui s'avançait vers eux, vacillant sur ses longues et maigres jambes, et laissant flotter au vent sa longue robe de chambre. Les yeux fixés sur Rostoptchine, il hurlait des mots inintelligibles et faisait des signes pour lui ordonner de s'arrêter. Sa figure sombre et décharnée était couverte de touffes de poils ; ses yeux jaunes et ses pupilles d'un noir de jais roulaient en tous sens d'un air inquiet et effaré.

« Halte ! Halte ! » criait-il d'une voix perçante et haletante ; et il essayait de reprendre son discours, qu'il accompagnait de gestes extravagants.

Enfin il atteignit le groupe, et continua à courir parallèlement à la voiture.

« On m'a tué trois fois, et trois fois je suis ressuscité d'entre les morts !… On m'a lapidé, on m'a crucifié… Je ressusciterai… je ressusciterai !… je ressusciterai ! On a déchiré mon corps !… Trois fois le royaume de Dieu s'écroulera… et trois fois je le rétablirai ! » Et sa voix montait à un diapason de plus en plus aigu.

Le comte Rostoptchine pâlit comme il avait pâli au moment où la foule s'était jetée sur Vérestchaguine.

« Marche, marche ! » cria-t-il au cocher en tremblant.

Les chevaux s'élancèrent à fond de train, mais les cris furieux du fou, qu'il distançait de plus en plus, résonnaient toujours à ses oreilles, tandis que devant ses yeux se dressait le nouveau la figure ensanglantée de Vérestchaguine avec son caftan fourré. Il sentait que le temps ne pourrait rien sur la violence de cette impression, que la trace sanglante de ce souvenir, en s'imprimant de plus en plus profondément dans son cœur, le poursuivrait jusqu'à la fin de ses jours. Il l'entendait dire : « Qu'on le sabre ! Vous m'en répondez sur votre tête. » Pourquoi ai-je dit cela ? se demanda-t-il involontairement. J'aurais pu me taire et *rien* n'aurait eu lieu. » Il revoyait la figure du dragon passant tout à coup de la terreur à la férocité, et le regard de timide reproche que lui avait jeté sa triste victime : « Je ne pouvais agir autrement… la plèbe… le traître… le bien public !… »

Le passage de la Yaouza était encore encombré de troupes, la chaleur était accablante. Koutouzow, fatigué et préoccupé, assis sur un banc près du pont, traçait machinalement des figures sur le sable, lorsqu'un général, dont le tricorne était surmonté d'un immense plumet, descendit d'une calèche à quelques pas de lui et lui adressa la parole en français, d'un air à la fois irrité et indécis. C'était le comte Rostoptchine ! Il expliquait à Koutouzow qu'il était venu le trouver parce que, Moscou n'existant plus, il ne restait plus que l'armée.

« Les choses se seraient autrement passées si Votre Altesse m'avait dit que Moscou serait livré sans combat ! »

Koutouzow examinait Rostoptchine sans prêter grande attention à ses paroles, mais en cherchant seulement à se rendre compte de l'expression de sa figure. Rostoptchine, interdit, se tut. Koutouzow hocha tranquillement la tête, et, sans détourner son regard scrutateur, marmotta tout bas :

« Non, je ne livrerai pas Moscou sans combat ! »

Koutouzow pensait-il à autre chose, ou prononça-t-il ces paroles à bon escient, sachant qu'elles n'avaient aucun sens ? Le comte Rostoptchine se retira, et, spectacle étrange ! cet homme si fier, ce général gouverneur de Moscou, ne trouva rien de mieux à faire que de s'approcher du pont et de disperser à grands coups de fouet les charrettes qui en encombraient les abords !

XXVI

À quatre heures de l'après-midi, l'armée de Murat, précédée d'un détachement de hussards wurtembergeois, et accompagnée du roi de Naples et de sa nombreuse suite, fit son entrée à Moscou. Arrivé à l'Arbatskaïa, Murat s'arrêta pour attendre les nouvelles que son avant-garde devait lui apporter sur l'état de la forteresse appelée le « Kremlin ». Autour de lui se groupèrent quelques badauds qui regardaient avec stupéfaction ce chef étranger avec ses cheveux longs, chamarré d'or et portant une coiffure ornée de plumes multicolores.

« Dis donc. Est-ce leur roi ?

– Pas mal ! disaient quelques-uns.

– Ôte donc ton bonnet ! » s'écriaient les autres.

Un interprète s'avança, et, interpellant un vieux dvornik, lui demanda si le « Kremlin » était loin. Surpris par l'accent polonais qu'il entendait pour la première fois, le dvornik ne comprit pas la question, et se déroba de son mieux derrière ses ca-

marades. Un officier de l'avant-garde revint en moment annoncer à Murat que les portes de la forteresse étaient fermées et qu'on s'y préparait sans doute à la défense.

« C'est bien, » dit-il en commandant à l'un de ses aides camp de faire avancer quatre canons.

L'artillerie s'ébranla au trot, et, dépassant la colonne qui suivait, Murat se dirigea vers l'Arbatskaïa. Arrivée au bout de la rue, la colonne s'arrêta. Quelques officiers français mirent les bouches à feu en position, et examinèrent le « Kremlin » au moyen d'une longue-vue. Tout à coup ils y entendirent sonner les cloches pour les vêpres. Croyant à un appel aux armes, ils s'en effrayèrent, et quelques fantassins coururent aux portes de Koutaflew, qui étaient barricadées par des poutres et des planches. Deux coups de fusil en partirent au moment où ils s'en approchaient. Le général qui se tenait auprès des canons leur cria quelques mots, et tous, officiers et soldats, retournèrent en arrière. Trois autres coups retentirent, et un soldat fut blessé au pied. À cette vue, la volonté arrêtée d'engager la lutte et de braver la mort se peignit sur tous les visages, et en chassa l'expression de calme et de tranquillité qu'ils avaient un moment auparavant. Depuis le maréchal jusqu'au dernier soldat, tous comprirent qu'ils n'étaient plus dans les rues de Moscou, mais bien sur un nouveau champ de bataille, et au moment peut-être d'un combat sanglant. Les pièces furent pointées, les artilleurs avivèrent leurs mèches, l'officier commanda : « Feu ! » Deux sifflements aigus se firent entendre simultanément, la mitraille s'incrusta avec un bruit sec dans la maçonnerie des portes, dans les poutres, dans la barricade, et deux jets de fumée se balancèrent au-dessus des canons. À peine l'écho de la décharge venait-il de s'éteindre, qu'un bruit étrange passa dans l'air : une quantité innombrable de corbeaux s'élevèrent croassant au-dessus des murailles, et tourbillonnèrent en battant lourdement l'espace de leurs milliers d'ailes. Au même instant un cri isolé partit de derrière la barricade, et l'on vit surgir, au milieu de la

fumée qui se dissipait peu à peu, la figure d'un homme, en caftan et nu-tête, tenant un fusil et visant les Français.

« Feu ! » répéta l'officier d'artillerie, et un coup de fusil retentit en même temps que les deux coups de canon. Un nuage de fumée masqua la porte, rien ne bougea plus, et les fantassins s'en rapprochèrent de nouveau. Trois blessés et quatre morts étaient couchés devant l'entrée, tandis que deux hommes s'enfuyaient en longeant la muraille.

« Enlevez-moi ça, » dit l'officier en indiquant les poutres et les cadavres. Les Français achevèrent les blessés, et en jetèrent les cadavres par-dessus la muraille. Qui étaient ces gens-là ? personne ne le sut. M. Thiers seul leur a consacré ces quelques lignes : « Ces misérables avaient envahi la citadelle sacrée, s'étaient emparés des fusils de l'arsenal, et tiraient sur les Français. On en sabra quelques-uns, et l'on purgea le Kremlin de leur présence[20]. »

On vint annoncer à Murat que la voie était libre. Les Français franchirent les portes, établirent leur bivouac sur la place du Sénat, et les soldats jetèrent par les fenêtres de ce bâtiment des chaises, dont ils se servirent pour allumer leurs feux. Les détachements se suivaient à la file, et traversaient le Kremlin pour aller occuper les maisons vides et abandonnées où ils s'établissaient comme dans un camp.

Avec leurs uniformes usés, leurs figures affamées et épuisées, réduites au tiers de leur premier effectif, les troupes ennemies firent néanmoins leur entrée à Moscou en bon ordre Mais lorsqu'elles s'éparpillèrent dans les maisons désertes, elles cessèrent d'exister comme armée, et le soldat disparut pour

---

[20] En français dans le texte. M. Thiers applique ce terme de « misérables » aux forçats. Voir, pour le complément de sa phrase, t. XIV page 373. *(Note du traducteur.)*

faire place au maraudeur. Ce maraudeur, en quittant Moscou cinq semaines plus tard, emportait une foule d'objet qu'il croyait indispensables ou précieux. Il n'avait plus pour but la conquête, mais la conservation de ce qu'il avait pillé. Semblables au singe qui, après avoir plongé son bras dan l'étroit goulot d'un vase pour y saisir une poignée de noisettes, s'obstine à ne pas ouvrir la main, de crainte de le laisser échapper et court ainsi le risque de la vie, les Français avaient d'autant plus de chances de périr en opérant leur retraite, qu'ils traînaient après eux un immense butin ; comme le singe ils ne voulaient pas l'abandonner. Dix minutes après leur installation, on ne distinguait plus les officiers des soldats. Derrière les fenêtres de toutes les maisons, on voyait passer des hommes guêtrés, en uniforme, examinant les chambres d'un air satisfait, et furetant dans les caves et dans les glacières, dont ils enlevaient les provisions. Ils déclouaient les planches qui fermaient les remises et les écuries, et, retroussant leurs manches jusqu'au coude, allumaient les fourneaux, faisaient leur cuisine, amusaient les uns, effrayaient les autres et cherchaient à apprivoiser les femmes et les enfants. Il y avait de ces gens-là partout, dans les boutiques comme dans les rues, mais de véritables soldats il n'en était plus question.

En vain des ordres réitérés étaient envoyés aux différents chefs de corps, leur enjoignant de défendre aux soldats de courir dans la ville, d'user de violence envers les habitants et de marauder ; en vain l'ordre avait été donné de faire chaque jour un appel général. En dépit de toutes ces mesures, ces hommes, qui hier formaient l'armée, se répandaient partout dans cette cité déserte à la recherche des riches approvisionnements et des jouissances matérielles qu'elle leur offrait encore, et ils y disparaissaient comme l'eau qui s'infiltre dans le sable. Les soldats de cavalerie, qui entraient dans une maison de marchands abandonnée avec tout ce qu'elle contenait, avaient beau y trouver des écuries plus spacieuses qu'il leur était nécessaire, ils ne s'emparaient pas moins de la maison voisine, qui leur semblait plus

commode ; certains même accaparaient plusieurs maisons à la fois, et se hâtaient d'écrire sur la porte, avec un morceau de craie, par qui elles étaient occupées, et les hommes des différentes armes finissaient par se quereller et s'injurier. Avant même d'être installés, ils couraient examiner la ville, et, sur ouï-dire, se portaient là où ils croyaient trouver des objets de valeur. Leurs chefs, après avoir vainement cherché à les arrêter, se laissaient à leur tour entraîner à commettre les mêmes déprédations. Les généraux eux-mêmes se rassemblaient en foule dans les ateliers des carrossiers, pour y choisir, ceux-ci une voiture, ceux-là une calèche. Les quelques habitants qui n'avaient pu fuir offraient aux officiers supérieurs de les loger, dans l'espoir d'éviter par là le pillage. Les richesses abondaient, on n'en voyait pas la fin, et les Français se figuraient que dans les quartiers qu'ils n'avaient pas explorés ils en découvriraient encore de plus grandes. Ainsi, l'envahissement d'une ville opulente par une armée épuisée eut pour conséquence la destruction de cette armée même et la destruction de la ville, et le pillage et l'incendie en furent le résultat fatal.

Les Français attribuent l'incendie de Moscou au patriotisme féroce de Rostoptchine, les Russes à la sauvagerie des Français ; mais, en réalité, on ne saurait en rendre responsables ni Rostoptchine ni les Français, et les conditions dans lesquelles la ville se trouvait en furent seules la cause. Moscou a brûlé comme aurait pu brûler n'importe quelle ville construite en bois, abstraction faite du mauvais état des pompes, qu'elles y fussent restées ou non, comme n'importe quel village, fabrique ou maison qui auraient été abandonnés par leurs propriétaires et envahis par les premiers venus. S'il est vrai de dire que Moscou fut brûlé par ses habitants, il est incontestable aussi qu'il le fut, non par ceux qui y étaient restés, mais par le fait de ceux qui l'avaient quitté. Moscou ne fut pas respecté par l'ennemi comme Berlin et comme Vienne, parce que ses habitants ne reçurent

pas les Français avec le pain et le sel en leur offrant les clefs de la ville, mais préférèrent l'abandonner à son malheureux sort.

XXVII

Le flot de l'invasion française n'atteignit que le soir du 2 septembre le quartier où demeurait Pierre. Après les deux jours qu'il venait de passer dans une solitude absolue et d'une façon si étrange, il se trouvait dans un état voisin de la folie. Une pensée unique s'était tellement emparée de tout son être qu'il n'aurait pu dire quand et comment elle lui était venue. Il ne se rappelait plus rien du passé, et ne comprenait rien au présent. Tout ce qui se déroulait devant ses yeux lui paraissait un songe : il avait fui de chez lui pour se dérober aux complications insupportables de la vie quotidienne, et il avait cherché et trouvé un refuge paisible dans la maison du Bienfaiteur, dont le souvenir se rattachait dans son âme à tout un monde de paix éternelle et de calme solennel, complètement opposé à l'agitation fiévreuse dont il sentait peser sur lui l'irrésistible influence. Accoudé sur le bureau poudreux du défunt, dans le profond silence de son cabinet, son imagination lui représenta avec netteté les événements auxquels il avait été mêlé dans ces derniers temps, la bataille de Borodino entre autres, et il éprouva de nouveau un trouble indéfinissable en comparant son infériorité morale et sa vie de mensonge à la vérité, à la simplicité puissante de ceux dont le souvenir s'était imprimé dans son âme sous l'appellation « Eux » ! Lorsque Ghérassime le tira de ses méditations, Pierre, qui s'était décidé à prendre part avec le peuple à la défense de Moscou, lui demanda de lui procurer pour cela un déguisement et un pistolet, et lui annonça son intention de rester caché dans la maison. Tout d'abord il lui fut impossible de fixer son attention sur le manuscrit maçonnique : elle se portait involontairement sur la signifi-

cation cabalistique de son nom lié à celui de Bonaparte. La pensée qu'il était prédestiné à mettre un terme au pouvoir de « la Bête » ne lui venait toutefois encore à l'esprit que comme une de ces vagues rêveries qui traversent parfois le cerveau sans y laisser de traces. Lorsque le hasard lui fit rencontrer les Rostow, et que Natacha se fut écriée : « Vous restez à Moscou ! Ah ! que c'est bien ! » il comprit qu'il ferait bien de ne pas s'en éloigner, alors même que la ville serait livrée à l'ennemi, afin d'accomplir sa destinée.

Le lendemain, pénétré de la pensée de se montrer digne d'» Eux », il se dirigea vers la barrière des Trois-Montagnes ; mais, lorsqu'il se fut convaincu que Moscou ne serait pas défendu, la mise à exécution du projet qu'il caressait confusément depuis quelques jours se dressa tout à coup devant lui comme une nécessité implacable. Il lui fallait ne pas se montrer, chercher à aborder Napoléon, le tuer, mourir peut-être avec lui, mais délivrer l'Europe de celui qui, à ses yeux, était à cause de tous ses maux !

Pierre connaissait tous les détails de l'attentat qu'un étudiant allemand avait commis en 1809, à Vienne, contre Napoléon ; il savait que cet étudiant avait été fusillé, mais le danger qu'il allait courir en remplissant sa mission providentielle ne faisait que l'exciter davantage.

Deux sentiments l'entraînaient avec une égale violence. Le premier, le besoin de se sacrifier et de souffrir, que le spectacle du malheur général avait fait naître dans son cœur, l'avait conduit à Mojaïsk jusque sous le feu de la mitraille, et l'avait contraint à quitter sa maison, à faire bon marché du luxe et du confort de son existence habituelle, à coucher tout habillé sur la dure et à partager la maigre chère de Ghérassime. Le second était ce sentiment, essentiellement russe, de profond mépris pour les conventions factices de la vie, et pour tout ce qui constitue aux yeux de l'immense majorité les jouissances suprêmes

de ce monde. Pierre en avait éprouvé pour la première fois l'enivrement au palais Slobodski, où il avait compris que la richesse, le pouvoir, tout ce que les hommes chérissent d'ordinaire, n'a réellement de valeur qu'en raison de la satisfaction qu'on ressent à s'en débarrasser. C'est ce même sentiment qui entraîne la recrue à boire son dernier kopeck, l'ivrogne à briser les vitres et les glaces sans raison apparente ; et pourtant il sait bien qu'il lui faudra vider sa bourse pour payer le dégât ; c'est ce sentiment qui fait que l'homme commet des actions absurdes, comme pour faire preuve de sa force, et qui est en même temps le témoignage d'une volonté supérieure menant l'activité humaine où il lui plaît.

L'état physique de Pierre correspondait à son état moral. La nourriture grossière qu'il avait prise pendant ces derniers jours, l'eau-de-vie dont il s'était abreuvé, l'absence de vin et de cigares, l'impossibilité de changer de linge, les nuits inquiètes et sans sommeil passées sur un canapé trop court, tout contribuait à entretenir chez lui une irritabilité qui touchait à la folie.

Il était deux heures de l'après-midi, les Français étaient à Moscou. Pierre le savait, mais, au lieu d'agir, il ne pensait qu'à son projet et en pesait les moindres détails. Ce n'était pas sur l'acte lui-même que ses rêveries se concentraient, ni sur la mort possible de Napoléon, mais sur sa propre mort, sur son courage héroïque, qu'il se représentait avec un attendrissement mélancolique. « Oui, je dois le faire, se disait-il… moi seul pour tous ! je m'en approcherai ainsi… et tout à coup… emploierai-je un pistolet ou un poignard ?… Peu importe !… Ce n'est pas moi, mais le bras de la Providence qui le frappera !… » Et il pensait aux paroles qu'il prononcerait en tuant Napoléon : « Eh bien, prenez-moi, menez-moi au supplice ! poursuivait-il avec fermeté en relevant la tête.

Au moment où il s'abandonnait à ces divagations, la porte du cabinet s'ouvrit, et il vit apparaître sur le seuil la personne, si calme d'habitude, et aujourd'hui méconnaissable, de Makar Alexéïévitch. Sa robe de chambre flottait autour de lui, sa figure rouge était ignoble à voir, on devinait qu'il était ivre. À la vue de Pierre, une légère confusion se peignit sur ses traits, mais il reprit courage en remarquant son embarras, et s'avança vers lui en titubant sur ses jambes grêles.

« Ils ont eu peur ! lui dit-il d'une voix enrouée et amicale, je leur ai dit : je ne me rendrai pas… J'ai bien fait, n'est-ce pas ?… » Puis il s'arrêta en apercevant le pistolet sur la table, s'en empara tout à coup, et s'élança vivement hors de la chambre.

Ghérassime et le dvornik l'avaient suivi pour le désarmer, tandis que Pierre regardait avec pitié et dégoût ce vieillard à moitié fou, qui, la figure contractée, retenait l'arme de toutes ses forces, en criant d'une voix rauque :

« Aux armes ! à l'abordage !… tu mens… tu ne l'auras pas !

– Voyons, calmez-vous, je vous en prie !… Soyez tranquille ! » répétait Ghérassime en essayant de le saisir par les coudes et de le pousser dans une chambre.

« Qui es-tu, toi ?… Bonaparte ?… Va-t'en, misérable !… Ne me touche pas !… As-tu vu cela ? criait le fou en brandissant le pistolet.

– Empoigne-le, » murmura Ghérassime au dvornik.

Ils étaient enfin parvenus à le pousser dans le vestibule, qu'un nouveau cri, un cri de femme, perçant et aigu, vint s'ajouter à ceux qu'ils poussaient en l'entraînant, et que domi-

nait toujours la voix rauque de l'ivrogne… et la cuisinière se précipita, d'un air effaré, dans la chambre.

« Oh ! mes pères !… Il y en a quatre… quatre à cheval ! »

Ghérassime et le dvornik lâchèrent les mains de Makar Alexéïévitch, et l'on entendit dans le corridor, devenu subitement silencieux, un bruit de pas s'approchant de la porte d'entrée.

XXVIII

Pierre, décidé à cacher, jusqu'à l'accomplissement de son projet, son nom, son rang, sa connaissance de la langue francise, et à disparaître au besoin à la première apparition de l'ennemi, était resté debout devant la porte. Les Français entrèrent. Pierre, retenu par une invincible curiosité, ne bougea pas.

Ils étaient deux : un officier de haute taille, de belle mine, un soldat, évidemment son planton, maigre, hâlé, avec des joues creuses, et une figure inintelligente. L'officier, qui boitait, s'avança de quelques pas en s'appuyant sur une canne. Il jeta un coup d'œil autour de lui, et, trouvant sans doute l'appartement à sa guise, il se tourna vers les cavaliers restés à la porte d'entrée, et leur donna l'ordre d'amener les chevaux ; puis, retroussant sa moustache d'un air crâne et portant légèrement la main à la visière de son casque, il s'écria gaiement :

« Bonjour la compagnie ! » Personne ne lui répondit.

« Vous êtes le bourgeois ? » continua-t-il en s'adressant à Ghérassime, qui semblait l'interroger d'un regard inquiet.

« Qouartire… qouartire… logement ! » répéta l'officier en lui souriant avec bonhomie, et en lui tapant sur l'épaule.

« Les Français sont de bons enfants, que diable ! voyons, ne nous fâchons pas, mon vieux… Ah çà ! dites donc, on ne parle pas français dans cette boutique ? » demanda-t-il en rencontrant les yeux de Pierre.

Celui-ci fit un pas en arrière. L'officier s'adressa de nouveau au vieux Ghérassime, en lui demandant de lui faire voir les chambres.

« Mon maître pas ici… moi pas comprendre, » disait Ghérassime en tâchant de s'énoncer aussi distinctement que possible.

Le Français sourit, fit un geste de désespoir à moitié comique, et se dirigea du côté de Pierre, qui allait faire un mouvement, pour se reculer, lorsqu'il aperçut dans l'entrebâillement de la porte Makar Alexéïévitch, le pistolet à la main ; avec cette ruse que laisse parfois la folie, il visait tranquillement le Français.

« À l'abordage ! » s'écria l'ivrogne en pressant la détente.

À ce cri, le Français se retourna brusquement, et Pierre s'élança sur le fou pour lui arracher son pistolet. Makar Alexéïévitch avait eu le temps de lâcher, de ses doigts tremblants, le coup, qui les assourdit tous, en remplissant la chambre de fumée. L'officier pâlit et se rejeta en arrière, pendant que Pierre, oubliant son intention de ne pas paraître savoir le français, lui demandait avec empressement :

« N'êtes-vous pas blessé ?

– Je crois que non, mais je l'ai échappé belle cette fois, » répondit celui-ci en se tâtant et en montrant les débris de plâtre détachés du mur. « Quel est cet homme ? » ajouta l'officier en regardant Pierre sévèrement.

– Ah ! je suis vraiment au désespoir de ce qui vient d'arriver, dit Pierre en oubliant complètement son rôle. C'est un malheureux fou qui ne savait ce qu'il faisait. »

L'officier s'approcha de l'ivrogne et le prit au collet. Makar Alexéïévitch, la lèvre pendante, se balançait lourdement, appuyé à la muraille.

« Brigand, tu me le payeras ! lui dit le Français ; nous autres, nous sommes cléments après la victoire, mais nous ne pardonnons pas aux traîtres ! » ajouta-t-il en faisant un geste énergique.

Pierre, continuant à parler français, le supplia de ne pas tirer vengeance d'un pauvre diable à moitié idiot. L'officier l'écoutait en silence, tout en conservant son air menaçant ; enfin il sourit, et, se tournant vers Pierre, qu'il examina quelques secondes, il lui tendit la main avec une bienveillance exagérée.

« Vous m'avez sauvé la vie. Vous êtes Français ! » dit-il.

C'était bien là le langage d'un Français. Un Français seul pouvait accomplir une grande action, et c'en était une sans contredit, et une des plus grandes, que d'avoir sauvé la vie à M. Ramballe, capitaine au 18ème dragons. Malgré tout ce que cette opinion pouvait avoir de flatteur pour lui, Pierre s'empressa de le détromper.

« Je suis Russe, répondit-il rapidement.

– À d'autres, reprit le capitaine en faisant de la main un geste d'incrédulité. Vous me conterez tout cela plus tard… Charmé de rencontrer un compatriote… Qu'allons-nous faire de cet homme ? » poursuivit-il en s'adressant à Pierre comme à un camarade, car, du moment qu'il l'avait bel et bien proclamé Français, il n'y avait plus rien à répliquer.

Pierre lui expliqua de nouveau qui était Makar Alexéïévitch, comment ce fou lui avait enlevé un pistolet chargé, et il lui réitéra sa prière de ne pas le punir.

« Vous m'avez sauvé la vie ! répéta son interlocuteur en gonflant sa poitrine et en faisant un geste majestueux. Vous êtes Français, vous me demandez sa grâce, je vous l'accorde !… Qu'on emmène cet homme ! » ajouta-t-il, et, s'emparant du bras de Pierre, il entra avec lui dans la chambre.

Les soldats qui étaient entrés au bruit du coup de pistolet se montraient tout prêts à faire justice du coupable, mais le capitaine les arrêta d'un air sévère.

« On vous appellera quand on aura besoin de vous… allez ! »

Les soldats s'éloignèrent, pendant que le planton, qui avait fait une tournée à la cuisine, s'approchait de son supérieur.

« Capitaine, lui dit-il, ils ont de la soupe et du gigot de mouton, faut-il vous l'apporter ?

– Oui, et le vin avec. »

XXIX

Pierre crut de son devoir de renouveler à son compagnon l'assurance qu'il n'était pas Français et voulut se retirer, mais celui-ci était si poli, si aimable, si bienveillant, qu'il n'eut pas le courage de refuser son invitation, et ils s'assirent tous deux au salon, où le capitaine lui assura de son côté, avec force poignées de main, qu'il était lié à lui pour la vie par sentiment de reconnaissance éternelle, malgré sa singulière idée de vouloir se faire passer pour Russe. S'il avait été doué de la faculté de deviner les pensées secrètes d'autrui, et par conséquent celles de Pierre en ce moment, il l'aurait probablement planté là, mais son manque de pénétration se traduisait par un bavardage intarissable.

« Français ou prince russe incognito, lui dit-il en regardant tour à tour la chemise sale mais fine de Pierre, et la bague qu'il portait au doigt, je vous dois la vie et je vous offre mon amitié ; un Français n'oublie jamais ni une insulte ni un service. »

Il y avait tant de bonté, tant de noblesse (du moins au point de vue français) dans l'inflexion de sa voix et dans l'expression de sa figure et de ses gestes, que Pierre lui répondit involontairement par un sourire et serra la main qu'il lui tendait.

« Je suis le capitaine Ramballe, du 13ème dragons, décoré pour l'affaire du 7. Voulez-vous me dire avec qui j'ai l'honneur de causer si agréablement dans ce moment, au lieu d'être à l'ambulance avec la balle de ce fou dans le corps ? »

Pierre répondit, en rougissant, qu'il ne pouvait lui donner son nom, et s'ingénia à lui expliquer les motifs qui l'empêchaient de satisfaire sa curiosité.

« De grâce, dit le capitaine en l'interrompant, je comprends vos raisons : vous êtes sans doute officier supérieur, ce n'est pas mon affaire. Je vous dois la vie, cela me suffit, je suis tout à vous. Vous êtes gentilhomme ? » ajouta-t-il avec une nuance d'interrogation.

Pierre inclina la tête.

« Votre nom de baptême, s'il vous plaît ?... M. Pierre, dites vous ?... Parfait ! C'est tout ce que je désire savoir. »

Lorsqu'on eut apporté le mouton, l'omelette, le samovar, avec l'eau-de-vie et le vin que les Français avaient pris dans une cave voisine, Ramballe engagea Pierre à partager son repas, et lui-même se mit aussitôt à l'œuvre en dévorant à belles dents comme un homme affamé et bien portant, en faisant claquer ses lèvres et en accompagnant le tout de joyeuses exclamations : « Excellent ! exquis ! » Son visage s'était empourpré peu à peu. Pierre, qui était également à jeun, fit honneur au dîner. Morel, le brosseur, apporta une casserole remplie d'eau chaude, dans laquelle il posa une bouteille de vin rouge, et en plaça sur la table une autre qui contenait du kvass ; les Français avaient déjà baptisé ce breuvage du nom de : « limonade de cochon ». Morel en faisait un grand éloge, mais comme le capitaine avait du bon vin devant lui, il laissa Morel savourer le kvass tout à son aise. Roulant ensuite une serviette autour de la bouteille de bordeaux, il s'en versa un grand verre et en offrit un également à Pierre. Une fois sa faim apaisée et la bouteille vidée, il reprit la conversation avec un nouvel entrain.

« Oui, mon cher monsieur Pierre, je vous dois une fière chandelle de m'avoir sauvé de cet enragé... J'en ai assez, voyez-vous, de balles dans le corps : tenez, en voilà une... elle me vient de Wagram celle-là, dit-il, en se touchant le côté, et deux que j'ai reçues à Smolensk, continua-t-il en montrant une cicatrice sur sa joue... Et cette jambe, qui ne veut pas marcher ? C'est à la

grande bataille du 7, à la Moskva, que j'ai eu cet atout. Crénom, c'était beau ! Il fallait voir ça, c'était un déluge de feu. Vous nous avez taillé une rude besogne ; vous pouvez vous en vanter, nom d'un petit bonhomme !… Et ma parole, malgré l'atout que j'y ai gagné, je serais prêt à recommencer. Je plains ceux qui n'ont pas vu cela.

– J'y étais, dit Pierre.

– Bah ! vraiment ! eh bien, tant mieux, vous êtes de fiers ennemis, tout de même. La grande redoute a été tenace, nom d'une pipe, et vous nous l'avez fait crânement payer. J'y suis allé trois fois, tel que vous me voyez. Trois fois nous étions sur les canons, et trois fois on nous a culbutés comme des capucins de cartes. Oh ! c'était beau, monsieur Pierre ! Vos grenadiers ont été superbes, tonnerre de Dieu ! Je les ai vus six fois de suite serrer les rangs, et marcher comme à une revue. Les beaux hommes ! Notre roi de Naples, qui s'y connaît, a crié : bravo !… Ah ! ah ! soldats comme nous autres ! ajouta-t-il après un moment de silence… Tant mieux, tant mieux ! Terribles à la bataille, galants avec les belles… voilà les Français, n'est-ce pas, monsieur Pierre ? ajouta-t-il en clignant de l'œil. La gaieté du capitaine était si naïve, si franche, il était si satisfait de lui-même, que Pierre fut sur le point de répondre à son coup d'œil. Le mot « galants » rappela sans doute au capitaine la situation de Moscou, car il poursuivit : « À propos, est-ce vrai que toutes les femmes ont quitté la ville ? Une drôle d'idée : qu'avaient-elles à craindre ?

– Est-ce que les dames françaises ne quitteraient pas Paris si les Russes y entraient ? demanda Pierre.

– Ah ! ah !… répondit le Français en éclatant de rire et en lui tapant sur l'épaule. Ah ! elle est forte, celle-là ! Paris… mais Paris, Paris…

– Paris est la capitale du monde ? » reprit Pierre en achevant la phrase commencée.

Les yeux souriants du capitaine se fixèrent sur lui.

« Eh bien, si vous ne m'aviez pas dit que vous êtes Russe, j'aurais parié que vous étiez Parisien. Vous avez ce je ne sais quoi, ce…

– J'ai été à Paris, j'y ai passé plusieurs années, reprit Pierre.

– Oh ! cela se voit bien… Paris !… Mais un homme qui ne connaît pas Paris est un sauvage. Un Parisien, ça se sent à deux lieues ! Paris, c'est Talma, la Duchesnois, Pottier, la Sorbonne, les boulevards… » S'apercevant que sa conclusion ne répondait pas au début de son discours, il s'empressa d'ajouter : « Il n'y a qu'un Paris au monde ! Vous avez été à Paris et vous êtes resté Russe ? Eh bien ! je ne vous en estime pas moins. » Sous l'influence du vin et après les quelques jours de solitude qu'il avait passés en tête-à-tête avec ses sombres méditations, Pierre ressentait involontairement un véritable plaisir à causer avec ce gai compagnon.

« Pour en revenir à vos dames, on les dit bien belles ! Quelle fichue idée d'aller s'enterrer dans les steppes, quand l'armée française est à Moscou ! Quelle chance elles ont manquée, celles-là ! Vos moujiks, je ne dis pas, mais vous autres, gens civilisés, vous devriez nous connaître mieux que ça. Nous avons pris Vienne, Berlin, Madrid, Naples, Rome, Varsovie, toutes les capitales du monde… On nous craint, mais on nous aime ! Nous sommes bons à connaître… Et, puis l'Empereur… » Mais Pierre l'interrompit en répétant :

« L'Empereur… d'un air triste et embarrassé. Est-ce que l'Empereur… ?

– L’Empereur, c’est la générosité, la clémence, la justice, le génie… voilà l’Empereur ! C’est moi, Ramballe, qui vous le dis. Tel que vous me voyez, j’étais son ennemi il y a encore huit ans. Mon père était comte et émigré… Mais il m’a vaincu cet homme, il m’a empoigné ! Je n’ai pas pu résister en voyant la grandeur et la gloire dont il couvrait la France. Quand j’ai compris ce qu’il voulait, quand j’ai vu qu’il nous faisait une litière de lauriers, voyez-vous, je me suis dit : voilà un Souverain, et je me suis donné à lui… Et voilà ! Oh oui, mon cher, c’est le plus grand homme des siècles passés et à venir !

– Est-il à Moscou ? demanda Pierre avec hésitation, du ton d’un coupable.

– Non, il fera son entrée demain, » répondit le Français en reprenant son récit[21].

Leur entretien fut interrompu à ce moment par un bruit de voix à la porte cochère et par l’entrée de Morel, qui venait annoncer à son capitaine que les hussards wurtembergeois tenaient à mettre leurs chevaux dans la cour avec les siens. La cause de la dispute provenait de ce qu’on ne parvenait pas à s’entendre. Ramballe fit aussitôt venir le maréchal des logis, et lui demanda d’un ton sévère à quel régiment il appartenait et comment il osait s’emparer d’un logement déjà occupé. L’Allemand lui donna le nom de son régiment et celui de son colonel, et comme il comprenait fort peu le français et pas du tout la dernière question que Ramballe lui avait adressée, il se lança dans un discours allemand émaillé de mots d’un français problématique, destiné à expliquer qu’il était le fourrier du régiment, et que son chef lui avait ordonné de marquer leurs logements dans les maisons de cette rue. Pierre, qui savait

---

[21] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

l'allemand, leur servit à tous deux d'interprète : le Wurtembergeois se laissa persuader et emmena ses hommes.

Lorsque le capitaine, qui était sorti un moment pour donner un ordre, revint reprendre sa place, il trouva Pierre accoudé, la tête appuyée sur la main ; son visage exprimait la souffrance, et, quelque douloureuse et amère que fût pour lui la situation présente, il souffrait véritablement, non pas de ce que Moscou était pris et de ce que ses heureux vainqueurs s'y installaient comme, chez eux, en le couvrant même de leur protection, mais de la conscience de sa propre faiblesse. Quelques verres de bon vin, quelques paroles échangées avec ce bon garçon, avaient suffi pour chasser de son esprit l'humeur sombre et concentrée qui l'avait dominé si complètement ces jours derniers, et dont il avait besoin pour exécuter son projet. Le déguisement, le poignard étaient prêts. Napoléon faisait son entrée le lendemain ; l'assassinat du « brigand » était un acte aussi utile et aussi héroïque aujourd'hui qu'hier, mais Pierre ne se sentait plus capable de l'accomplir. Pourquoi ? Il n'aurait pu le dire, mais il sentait confusément que la force lui manquait, et que toutes ses rêveries de vengeance, de meurtre, de sacrifice personnel s'étaient évanouies en fumée au contact du premier venu. Le bavardage du Français, qui l'avait amusé jusque-là, lui devint odieux. Sa démarche, ses gestes, sa moustache qu'il frisait, la chanson qu'il sifflotait entre ses dents, tout le froissait : « Je vais m'en aller, je ne lui parlerai plus, » se dit Pierre, et, tout en se disant cela, il restait immobile. Un étrange sentiment de faiblesse l'enchaînait à sa place : il voulait et ne pouvait se lever. Le capitaine, au contraire, rayonnait d'entrain : il se promenait de long en large dans la chambre, ses yeux brillaient, il souriait à quelque pensée drolatique.

« Charmant, dit-il, le colonel de ces Wurtembergeois ! un brave garçon s'il en fut, mais… c'est un Allemand. »

Il s'assit en face de Pierre.

« À propos, vous savez donc l'allemand, vous ? »

Pierre le regarda sans répondre.

« Les Allemands sont de fières bêtes, n'est-ce pas, monsieur Pierre ?… Encore une bouteille de ce bordeaux moscovite. Morel va nous en chauffer une petite bouteille. »

Morel plaça sur la table la bouteille demandée et des bougies, à la lueur desquelles le capitaine remarqua la figure décomposée de son compagnon. Poussé par une cordiale sympathie, il se rapprocha de Pierre.

« Eh bien, nous sommes triste ? dit-il en lui prenant la main. Vous aurais-je fait de la peine ? Avez-vous quelque chose contre moi ? »

Pierre lui répondit par un regard affectueux qui exprimait combien il était sensible à sa sympathie.

« Parole d'honneur, sans parler de ce que je vous dois, j'ai de l'amitié pour vous. En quoi puis-je vous être bon ? Disposez de moi… C'est à la vie, à la mort, lui dit-il en se frappant la poitrine.

– Merci, lui répondit Pierre.

– Eh bien, alors je bois à notre amitié, » s'écria le capitaine en versant deux verres de vin.

Pierre prit le sien et l'avala d'un trait. Ramballe suivit son exemple, lui serra encore une fois la main et s'accouda avec mélancolie.

« Oui, mon cher ami, commença-t-il, voilà les caprices de la fortune. Qui m'aurait dit que je serais soldat et capitaine de dragons au service de Bonaparte, comme nous l'appelions jadis… Et cependant me voilà à Moscou avec lui ! Il faut vous dire, mon cher, poursuivit-il de la voix triste et calme d'un homme qui se prépare à entamer un long récit, que notre nom est l'un des plus anciens de France… » Et le capitaine raconta à Pierre, avec un naïf laisser-aller frisant la jactance, l'histoire de ses ancêtres, les principaux événements de son enfance, de son adolescence et de son âge mûr, sans rien omettre de ses relations de famille et de parenté : « Mais tout cela, ce n'est que le petit côté de la vie : le fond, c'est l'amour… L'amour ! n'est-ce pas, monsieur Pierre ?… Allons, encore un verre ! » ajouta-t-il en s'animant.

Pierre avala le second verre et s'en versa un troisième.

« Oh ! les femmes, les femmes ! » ajouta le capitaine, dont les yeux devinrent langoureux au souvenir de ses aventures galantes ; à l'entendre, il en avait eu beaucoup, et son air conquérant, sa jolie figure et l'exaltation avec laquelle il parlait du beau sexe, pouvaient faire croire à sa véracité. Bien que ses confidences eussent ce caractère licencieux qui, aux yeux des Français, constitue toute la poésie de l'amour, il s'y livrait avec une conviction si réelle, et prêtait tant de séduction aux femmes, qu'il semblait avoir été le seul à en subir l'attrait.

Pierre l'écoutait avec curiosité. Il était évident que l'amour, tel que le Français le comprenait, n'était pas l'amour sensuel que Pierre avait éprouvé jadis pour sa femme, ni le sentiment romanesque qu'il nourrissait pour Natacha. (Deux sortes d'amour également méprisées par Ramballe : « L'un, disait-il, est bon pour les charretiers, et l'autre pour les imbéciles ».) Le plus grand charme de l'amour pour lui consistait en combinaisons étranges et en situations hors nature.

Le capitaine raconta ainsi le dramatique épisode de la double passion qu'il avait éprouvée pour une séduisante marquise de trente-cinq ans, et pour son innocente enfant de dix-sept. Elles avaient lutté de générosité, et cette lutte avait fini par le sacrifice de la mère, qui avait offert sa fille comme femme à son amant. Ce souvenir, quoique bien lointain, remuait encore le capitaine. Un second épisode fut celui d'un mari jouant le rôle de l'amant, tandis que lui, l'amant, remplissait celui du mari. Ce fut ensuite le tour de quelques anecdotes comiques sur son séjour en Allemagne, où les maris mangent trop de choucroute et où les jeunes filles sont trop blondes. Puis vint son dernier roman, en Pologne, dont l'impression était encore toute fraîche dans son cœur, à en juger par l'expression de sa physionomie animée, lorsqu'il se mit à décrire la reconnaissance d'un seigneur polonais auquel il avait sauvé la vie (ce détail revenait à tout propos dans les gasconnades du capitaine). Ce mari lui avait confié sa ravissante femme, Parisienne de cœur, dont il était obligé de se séparer pour entrer au service de la France. Ramballe était sur le point d'être heureux, car la jolie Polonaise consentait à fuir avec lui, mais, mû par un sentiment chevaleresque, il avait rendu la femme au mari, en lui disant : « Je vous ai sauvé la vie, maintenant je vous sauve l'honneur ! » En citant cette phrase, il passa la main sur ses yeux, et tressaillit comme pour chasser l'émotion qui le gagnait.

Pierre, qui subissait l'influence du vin et de l'heure avança de la soirée, retrouvait dans sa mémoire, en écoutant avec attention les récits du capitaine, toute la série de ses souvenirs personnels. Son amour pour Natacha se représenta tout à coup devant lui en une suite de tableaux qu'il comparait à ceux de Ramballe. Lorsque ce dernier lui décrivit la lutte de l'amour et du devoir, Pierre revit les moindres détails de sa dernière entrevue avec l'objet de son affection, entrevue qui sur le moment, il faut bien le dire, ne lui avait produit aucune impression ; il l'avait même oubliée, mais aujourd'hui il y trouvait un côté poétique des plus significatifs : « Pierre Kirilovitch venez ici, je vous ai

reconnu ! » Il lui sembla entendre sa voix, voir ses yeux, son sourire, le petit capuchon de voyage, la mèche de cheveux soulevée par le vent ! cette vision le toucha et l'attendrit profondément. Lorsque le capitaine eut fini de décrire les charmes de sa Polonaise, il demanda à Pierre s'il avait sacrifié aussi l'amour au devoir, et s'il avait été jamais jaloux des droits d'un mari. Pierre releva la tête, et, entraîné par le besoin de s'épancher, il lui expliqua que sa manière de voir sur l'amour était toute différente de la sienne ; que de toute sa vie il n'avait aimé qu'une femme, et que cette femme ne pourrait jamais lui appartenir !

« Tiens ! » fit le capitaine.

Pierre lui confia comment il l'avait aimée depuis sa plus tendre enfance, sans oser penser à elle, parce qu'elle était trop jeune, et qu'il était un enfant naturel sans nom et sans fortune, et comment depuis qu'il avait eu une fortune et un nom, il l'aimait si violemment, et la plaçait si haut au-dessus du monde entier et par conséquent de lui-même, qu'il lui paraissait impossible de se faire aimer d'elle. Pierre s'interrompit à cet endroit de sa confession pour demander au capitaine s'il le comprenait. Le capitaine haussa les épaules et l'engagea à continuer.

« L'amour platonique ! les nuages !… » marmotta-t-il.

Était-ce le vin, le besoin d'une effusion ou la certitude que cet homme ne connaîtrait jamais les personnages dont il lui parlait, qui l'amena à lui ouvrir son cœur ? Le fait est qu'il lui raconta son histoire tout entière, la langue épaisse, les yeux dans le vague, et qu'il y ajouta celles de son mariage, de l'amour de Natacha pour son meilleur ami, de sa trahison et de leurs rapports encore si peu définis. Et même, pressé peu à peu de questions par Ramballe, il finit par lui avouer sa position dans le monde et jusqu'à son nom. Ce qui frappa le plus le capitaine dans ce long récit, ce fut d'apprendre que Pierre était proprié-

taire à Moscou de deux riches palais qu'il avait abandonnés, pour rester en ville sous un déguisement.

La nuit, tiède et claire, était déjà fort avancée lorsqu'ils sortirent ensemble. On apercevait à gauche les premières lueurs de l'incendie qui devait dévorer Moscou. À droite, très haut dans le ciel, brillait la nouvelle lune, à laquelle faisait face, à l'autre extrémité de l'horizon, la lumineuse comète, dont Pierre rattachait, dans son âme, la mystérieuse apparition à son amour pour Natacha. Ghérassime, la cuisinière et les deux Français se tenaient devant la porte cochère : on entendait leurs éclats de rire et le bruit des conversations qu'ils échangeaient dans deux langues étrangères l'une à l'autre. Leur attention se portait sur les lueurs qui grandissaient à l'horizon, bien qu'il n'y eût encore rien de menaçant dans ces flammes si éloignées. En contemplant le ciel étoilé, la lune, la comète, la clarté de l'incendie, Pierre éprouva un attendrissement indicible. « Que c'est beau ! se dit-il. Que faut-il de plus ? » Mais soudain il se rappela son projet, il eut un vertige, et il serait infailliblement tombé, s'il ne s'était retenu à la palissade. Il quitta aussitôt, à pas chancelants, son nouvel ami, sans même prendre congé de lui, et, rentrant dans sa chambre, il s'étendit sur le canapé et s'endormit profondément.

XXX

La lueur du premier incendie du 2 septembre fut aperçue de plusieurs côtés à la fois, et produisit des effets tout différents sur les habitants qui s'enfuyaient et sur les troupes forcées de se replier. À cause des nombreux objets qu'ils avaient oubliés et qu'ils envoyaient successivement chercher, à cause aussi de l'encombrement de la route, les Rostow n'avaient pu quitter

Moscou que dans l'après-midi ; ils furent donc obligés de coucher à cinq verstes de la ville. Le lendemain, réveillés assez tard dans la matinée et rencontrant à tout moment de nouveaux obstacles sur leur chemin, ils n'arrivèrent qu'à dix heures du soir au village de Bolchaïa-Mytichtchi, où la famille et les blessés s'établirent dans les isbas des paysans. Une fois leur service fait, les domestiques, les cochers, les brosseurs des officiers blessés, soupèrent, donnèrent à manger aux chevaux, et se réunirent dans la rue. Dans une de ces isbas se trouvait l'aide de camp de Raïevsky ; comme il avait le poignet brisé, et qu'il éprouvait d'intolérables souffrances, ses gémissements résonnaient d'une façon lugubre dans les ténèbres de cette nuit d'automne. La comtesse Rostow, qui avait été sa voisine à la couchée précédente, n'avait pu fermer l'œil : aussi avait-elle choisi cette fois une autre isba, pour être plus loin du malheureux blessé. L'un des domestiques remarqua tout à coup une seconde lueur à l'horizon ; ils avaient déjà aperçu la première et l'avaient attribuée aux cosaques de Mamonow, qui, d'après eux, auraient mis le feu au village de Malaïa-Mytichtchi.

« Regardez donc, camarades, voilà un autre incendie, » dit-il.

Tous se retournèrent.

« Mais oui… On dit que ce sont les cosaques de Mamonow qui ont mis le feu.

– Pas du tout, ce n'est pas ce village, c'est plus loin, on dirait que c'est à Moscou. »

Deux des domestiques firent le tour de la voiture qui leur masquait l'horizon, et s'assirent sur le marchepied.

« C'est plus à gauche… vois-tu la flamme qui se balance ?… Ça, mes amis, c'est à Moscou que ça brûle ! »

Personne ne releva l'observation, et ils continuèrent à regarder ce nouveau foyer, qui s'étendait de plus en plus. Daniel, le vieux valet de chambre du comte, s'approcha du groupe et appela Michka.

« Que regardes-tu, mauvaise tête ?... Le comte appellera et il n'y aura personne... Va vite ranger ses habits.

– Mais je suis venu chercher de l'eau.

– Qu'en pensez-vous, Daniel Térentitch, n'est-ce pas à Moscou ? »

Daniel Térentitch ne répondit rien, et chacun continua à se taire ; la flamme ondulait avec une nouvelle force et gagnait de proche en proche.

« Que le bon Dieu ait pitié de nous !... Le vent, la sécheresse... dit une voix.

– Ah ! Seigneur ! vois donc comme ça augmente !... On aperçoit même les corbeaux. Que le Seigneur ait pitié de nous, pauvres pécheurs !

– N'aie pas peur, on l'éteindra.

– Qui donc l'éteindra ? demanda tout à coup Daniel Térentitch d'une voix grave et solennelle : oui, c'est bien Moscou qui brûle, mes amis, c'est elle, notre mère aux murailles blanches. »

Un sanglot brisa sa voix, et alors, comme si on n'attendait que cette triste certitude pour comprendre la terrible signification de cette lueur qui rougissait l'horizon, des prières et des soupirs éclatèrent de toutes parts.

XXXI

Le vieux valet de chambre alla prévenir le comte que Moscou brûlait ; celui-ci passa sa robe de chambre, et alla s'assurer du fait, en compagnie de Sonia et de Mme Schoss, qui ne s'étaient pas encore déshabillées. Natacha et sa mère restèrent seules dans la chambre. Pétia les avait quittées le matin même pour s'en aller avec son régiment du côté de Troïtsk. La comtesse se mit à pleurer à la nouvelle de l'incendie de Moscou, tandis que Natacha, les yeux fixes, assise sur le banc, dans le coin des bagages, n'avait fait aucune attention aux paroles de son père ; volontairement elle prêtait l'oreille aux plaintes du malheureux aide de camp blessé, qui lui parvenaient distinctement, quoiqu'elle en fût éloignée de trois ou quatre maisons.

« Ah ! l'horrible spectacle ! s'écria Sonia en rentrant épouvantée… Je crois que tout Moscou brûle… la lueur est énorme… regarde, Natacha, on la voit d'ici. »

Natacha se tourna du côté de Sonia sans avoir l'air de la comprendre, et fixa de nouveau ses yeux dans l'angle du poêle. Elle était tombée dans cette espèce de léthargie depuis le matin, depuis le moment où Sonia, à l'étonnement et au grand ennui de la comtesse, avait cru nécessaire de lui annoncer la présence du prince André parmi les blessés, ainsi que la gravité de son état. La comtesse s'était emportée contre Sonia comme elle ne l'avait jamais fait de sa vie. Celle-ci, tout en larmes, avait imploré son pardon et redoublait de soins auprès de sa cousine comme pour effacer sa faute.

« Vois donc, Natacha, comme ça brûle.

– Qu'est-ce qui brûle ? demanda Natacha… Ah oui ! Moscou ! » Et, afin de se débarrasser de Sonia sans cependant l'of-

fenser, elle avança la tête vers la fenêtre, et reprit aussitôt sa première position.

« Mais tu n'as rien vu !

– J'ai tout vu, au contraire, je t'assure, » dit-elle d'une voix suppliante, qui semblait demander qu'on la laissât en repos.

La comtesse et Sonia comprirent que rien en ce moment ne pouvait avoir d'intérêt pour elle.

Le comte se retira derrière la cloison et se coucha. La comtesse s'approcha de sa fille, lui tâta la tête avec le revers de la main, comme elle avait l'habitude de le faire quand elle était malade, et posa ses lèvres sur son front, pour voir si elle avait de la fièvre.

« Tu as froid, lui dit-elle en l'embrassant. Tu trembles, tu devrais te coucher.

– Me coucher ? Ah oui ! je vais me coucher tout à l'heure, » répondit-elle.

Lorsque Natacha avait appris que le prince André était grièvement blessé et qu'il voyageait avec eux, elle avait fait questions sur questions pour savoir comment et quand c'était arrivé, et si elle pouvait le voir. On lui répondit que c'était impossible, que sa blessure était grave, mais que sa vie n'était pas en danger. Convaincue alors que, malgré toutes ses instances, on ne lui répondrait rien de plus, elle s'était tue et était restée immobile dans le fond de la voiture, comme elle l'était en ce moment sur le banc, dans le coin de la chambre. À voir ses yeux grands ouverts et fixes, la comtesse devinait comme elle en avait fait souvent l'expérience, que sa fille roulait dans sa tête quelque projet ; la décision inconnue qu'elle allait prendre l'inquiétait au plus haut degré.

« Natacha, mon enfant, déshabille-toi, viens te coucher sur mon lit. »

(La comtesse seule en avait un : Mme Schoss et les jeunes filles couchaient sur du foin.)

« Non, maman, je me coucherai là, par terre, » répondit Natacha avec un mouvement d'impatience, et, s'approchant de la fenêtre, elle l'ouvrit.

Les plaintes du blessé se faisaient toujours entendre ; elle passa la tête hors de la fenêtre, dans l'air humide de la nuit, et sa mère s'aperçut que sa poitrine était secouée par des sanglots convulsifs. Natacha savait que celui qui souffrait ainsi n'était pas le prince André, elle savait aussi que ce dernier était couché dans l'isba contiguë à la leur, mais ces plaintes incessantes lui arrachaient des larmes involontaires. La comtesse échangea un regard avec Sonia.

« Viens, couche-toi, mon enfant, répéta-t-elle en lui touchant légèrement l'épaule.

– Oui, tout de suite, » répondit Natacha en se déshabillant à la hâte et en arrachant, pour aller plus vite, les cordons de ses jupons.

Après avoir passé sa camisole, elle s'assit par terre sur le lit qui avait été préparé, et, jetant ses cheveux par-dessus son épaule, elle commença à les tresser. Tandis que de ses doigts fluets elle défaisait et refaisait rapidement sa natte, et que sa tête se balançait machinalement à chacun de ses mouvements, ses yeux, dilatés par la fièvre, regardaient fixement dans le vague. Sa toilette de nuit achevée, elle se laissa doucement tomber sur le drap qui recouvrait le foin.

« Natacha, couche-toi au milieu.

– Non, reprit-elle, couchez-vous, je reste où je suis… » Et elle enfouit sa tête dans l'oreiller.

La comtesse, Sonia et Mme Schoss se déshabillèrent vivement. Bientôt la pâle clarté d'une veilleuse éclaira seule la chambre : au dehors, l'incendie du village, situé à deux verstes, illuminait l'horizon ; des clameurs confuses partaient du cabaret voisin et de la rue, tandis que l'aide de camp continuait à gémir ; Natacha écouta longtemps tous ces bruits, en s'abstenant toutefois de faire le moindre mouvement. Elle entendit sa mère prier et soupirer, le lit crier sous son poids, le ronflement sifflant de Mme Schoss, la respiration paisible de Sonia. À un certain moment, la comtesse appela sa fille, mais Natacha ne lui répondit pas.

« Maman, je crois qu'elle dort, » dit tout bas Sonia.

La comtesse l'appela encore après quelques minutes de silence, mais cette fois Sonia ne répondit plus, et bientôt après Natacha put reconnaître à la respiration égale de sa mère, qu'elle s'était endormie. Elle ne bougea pas, quoique son petit pied nu, qui sortait de temps à autre de dessous le drap, frissonnât au contact froid du plancher. Le cri strident du grillon se fit entendre dans les fissures des poutres : il semblait de veiller, alors que tout le monde dormait. Un coq chanta dans le lointain ; un autre lui répondit tout à côté, les cris cessèrent dans le cabaret, mais les plaintes du blessé ne cessèrent pas.

Dès que Natacha avait su que le prince André les suivait, elle avait résolu d'avoir une entrevue avec lui ; tout en la jugeant indispensable, elle pressentait qu'elle serait pénible. L'espérance de le voir l'avait soutenue toute la journée, mais, le moment venu, une terreur sans nom s'empara d'elle. Était-il défiguré ou tel qu'elle se figurait le blessé dont les gémissements la

poursuivaient ? Oui, ce devait être ainsi, car dans son imagination ces cris déchirants se confondaient avec l'image du prince André. Natacha se souleva.

« Sonia, tu dors ? Maman ? » murmura-t-elle.

Pas de réponse. Elle se leva alors tout doucement, se signa et, posant légèrement sur le plancher son pied cambré et flexible, elle glissa sur les planches malpropres, qui crièrent sous sa pression, et s'élança avec l'agilité d'un jeune chat jusqu'à la porte, où elle se cramponna au loquet. Il lui semblait que les cloisons de l'isba retentissaient de coups frappés en mesure, tandis que c'était son pauvre cœur qui battait à se rompre, de frayeur et d'amour. Elle ouvrit la porte, franchît le seuil, et toucha de la plante du pied le sol humide de l'entrée couverte qui séparait les deux maisons. La sensation du froid la ranima, elle effleura de son pied déchaussé un homme qui dormait, et ouvrit la porte de l'isba où couchait le prince André. Il y faisait sombre derrière le lit placé dans un angle, et sur lequel se dessinait une forme vague, brûlait sur un banc une chandelle, dont le suif, en coulant, avait formé à l'entour comme un chaperon. Lorsqu'elle entrevit devant elle cette forme indécise, dont les pieds relevés sous la couverture lui parurent être les épaules, elle crut voir quelque chose de si monstrueux, qu'elle s'arrêta épouvantée, mais elle avança, poussée par une force irrésistible. Marchant avec précaution, elle arriva au milieu de l'isba, qui était encombrée d'effets de toute sorte ; dans le coin, au-dessous des images, un homme était étendu sur un banc, c'était Timokhine, également blessé à Borodino ; le docteur et le valet de chambre étaient couchés par terre. Le valet de chambre se souleva en murmurant quelques mots. Timokhine, souffrant d'une blessure au pied, ne dormait pas et fixait ses yeux écarquillés sur l'étrange apparition de la jeune fille en camisole et en bonnet de nuit. Les quelques paroles indistinctes et effrayées qu'il prononça : « Qu'y a-t-il ? Qui va là ? » firent presser le pas à Natacha, et elle se trouva levant l'objet qui causait son épouvante. Quelque

terrible que pût être l'aspect de ce corps, il fallait qu'elle le vît. En ce moment, une lumière plus vive jaillit de la chandelle fumeuse, et elle aperçut distinctement le prince André, les mains étendues sur la couverture, tel qu'elle l'avait toujours connu. Cependant son teint animé par la fièvre, ses yeux brillants fixés sur elle avec exaltation, son cou délicat comme celui d'un enfant, ressortant du col rabattu de la chemise, lui donnaient une apparence de jeunesse et de candeur qu'elle ne lui connaissait pas. Elle l'approcha vivement de lui, et d'un mouvement rapide, souple et gracieux elle se jeta à genoux. Il sourit et lui tendit la main.

XXXII

Sept jours avaient passé sur la tête du prince André depuis qu'il était revenu à lui dans l'ambulance après l'opération. La fièvre et l'inflammation des intestins, qui avaient été déchirés par un éclat d'obus, devaient, au dire du médecin, l'emporter en rien de temps ; aussi ce dernier fut-il tout surpris de le voir, le septième jour, manger avec plaisir quelques bouchées de pain, et d'avoir à constater une diminution de l'état inflammatoire. Le prince André avait complètement repris connaissance. La nuit qui suivit le départ de Moscou était accablante, et on l'avait laissé dans sa calèche ; une fois arrivé au village, le blessé avait lui-même demandé à être porté dans une maison, et à boire du thé, mais la souffrance que lui avait fait éprouver le court trajet de la voiture à l'isba avait provoqué chez lui un nouvel évanouissement. Lorsqu'on l'eut couché sur son lit de camp, il resta longtemps immobile, les yeux fermés…, puis il les ouvrit et redemanda du thé. Il se souvenait des moindres détails de la vie, ce qui étonna le docteur : il lui tâta le pouls et le trouva plus régulier, à son grand regret ; car il savait par expérience que le

prince André était irrévocablement condamné : la prolongation de ses jours ne pouvait que lui causer de nouvelles et atroces douleurs, dont le terme serait quand même la mort. On lui apporta un verre de thé, qu'il but avec avidité, pendant que ses yeux brillants, toujours fixés sur la porte, essayaient de ressaisir un souvenir confus :

« Je n'en veux plus. Timokhine est-il là ? »

Celui-ci se traîna jusqu'à lui sur son banc.

« Me voici, Excellence.

– Comment va ta blessure ?

– La mienne ? oh ! ce n'est rien ; mais vous, comment vous sentez-vous ? »

Le prince André resta pensif, comme s'il cherchait à trouver ce qu'il voulait dire.

« Me pourrait-on me procurer un livre ? demanda-t-il.

– Quel livre ?

– L'Évangile, je ne l'ai pas. »

Le docteur lui promit un Évangile et le questionna sur son état. Ses réponses, faites à contre-cœur, étaient tout à fait lucides. Il demanda qu'on lui glissât un petit coussin sous les reins pour alléger ses angoisses. Le docteur et le valet de chambre soulevèrent un pan du manteau qui le couvrait et examinèrent l'horrible plaie, dont l'odeur fétide leur soulevait le cœur. Cette inspection mécontenta le docteur : il refit le pansement, retourna le malade, qui s'évanouit de nouveau, et le délire le reprit ; il

insistait pour qu'on lui apportât le livre et qu'on le plaçât sous lui.

« Qu'est-ce que cela vous coûte ? répéta-t-il d'une voix plaintive : donnez-le-moi, mettez-le là, ne fût-ce que pour un instant. »

Le docteur sortit de la chambre pour se laver les mains.

« Mon Dieu ! dit-il au valet de chambre qui lui versait de l'eau, comment peut-il supporter cette atroce douleur ! »

Pour la première fois, le prince André avait repris ses sens, retrouvé ses souvenirs, et compris son état, au moment où sa calèche s'était arrêtée au village de Mytichtchi ; mais, la souffrance occasionnée par son transport dans l'isba ayant de nouveau troublé ses idées, elles ne s'éclaircirent que lorsqu'on lui eut donné du thé ; sa mémoire lui retraça alors les derniers incidents par lesquels il avait passé, et il se souvint surtout des mirages de félicité mensongère qu'il avait entrevus à l'ambulance, pendant qu'il assistait aux tortures endurées par l'homme qu'il détestait. Les mêmes pensées confuses et indécises s'emparèrent de nouveau de son cœur, l'impression d'un bonheur ineffable le pénétra, et il sentait qu'il ne trouverait le bonheur que dans cet Évangile qu'il réclamait avec tant d'insistance. Les douleurs du pansement, et les mouvements qu'il fut obligé de faire en changeant de position, provoquèrent un nouvel évanouissement, et il ne reprit connaissance que vers le milieu de la nuit. Tous dormaient autour de lui. Il entendait le cri-cri du grillon de l'isba voisine ; une voix avinée chantait dans la rue ; les blattes couraient en bruissant sur la table, sur les images, sur les cloisons, et une grosse mouche se heurtait en bourdonnant à la chandelle qui coulait.

L'homme en bonne santé a la faculté de réfléchir, de sentir, se souvenir de mille choses à la fois, comme de choisir certaines

pensées et certains faits, sur lesquels il fixe de préférence son attention. Il sait, au besoin, s'arracher à une occupation profonde, pour accueillir poliment celui qui l'aborde, et reprendre ensuite le cours de ses réflexions ; mais l'âme du prince André n'était pas dans cet état normal. Bien que ses forces morales fussent devenues plus actives et plus pénétrantes que par le passé, elles agissaient cependant sans la participation de sa volonté. Les idées et les visions les plus diverses envahissaient tour à tour son esprit : pendant quelques minutes sa pensée travaillait avec une précision et une profondeur qu'elle n'aurait jamais eues s'il avait été valide, et tout à coup des images fantastiques et imprévues brisaient impitoyablement le tissu de ce travail, que sa faiblesse l'empêchait de rendre.

« Oui, un bonheur nouveau s'est révélé à moi, pensait-il plongeant son regard brillant de fièvre dans la pénombre de la tranquille isba, un bonheur que rien ne saurait désormais m'enlever, un bonheur indépendant de toute influence matérielle : celui de l'âme seule, celui de l'amour ! Chacun peut comprendre, mais Dieu seul a le pouvoir de le donner aux hommes. D'où vient qu'il a fait cette loi d'amour ? Pourquoi son fils… » Soudain le fil de ses idées se rompit, et (était-ce délire ou réalité ?) il crut entendre une voix qui chantonnait sans trêve à son oreille.

À ce chuchotement confus, il sentait jaillir de son visage comme un édifice de fines aiguilles et de légers copeaux, et il essayait, en conservant avec soin son équilibre, d'arrêter la chute de cette construction aérienne, qui disparaissait de temps à autre pour s'élever de nouveau au rythme, cadencé de cet indéfinissable murmure. « Elle s'élève, je la vois ! » se disait-il, et, sans la quitter des yeux, il apercevait, par échappée, la flamme rouge de la chandelle à demi consumée et il entendait le bruit des blattes qui couraient sur le plancher, et le bourdonnement de la grosse mouche qui se jetait sur son oreiller. Chaque fois que la mouche touchait son visage, elle le brûlait comme un fer

rouge, et il se demandait avec surprise comment, en le heurtant de son aile, elle ne faisait pas écrouler l'étrange édifice d'aiguilles et de copeaux qui se jouait sur sa figure !... Et là-bas, près de la porte quelle était cette forme menaçante, ce sphinx immobile qui lui aussi, l'étouffait ?... « N'est-ce pas plutôt un morceau de linge blanc qu'on a laissé sur la table ? Mais pourquoi alors tout s'étend-il et tout remue-t-il autour de moi ? Pourquoi toujours cette même voix qui chante en mesure ? » reprenait avec angoisse le malheureux blessé..., et tout à coup ses pensées et ses sensations lui revenaient plus nettes et plus puissantes que jamais.

« Oui, oui, l'amour !... Non l'amour égoïste, mais l'amour tel que je l'ai éprouvé pour la première fois de ma vie, lorsque j'ai aperçu à mes côtés mon ennemi mourant, et que je l'ai aimé quand même !... C'est l'essence même de l'âme, qui ne s'en tient pas à un seul objet d'affection, c'est ce que je ressens aujourd'hui !... Aimer son prochain, aimer ses ennemis, aimer tous et chacun, c'est aimer Dieu dans toutes ses manifestations !... Aimer un être qui nous est cher, c'est de l'amour humain, mais aimer son ennemi, c'est presque de l'amour divin !... C'était là la cause de ma joie, lorsque j'ai découvert que j'aimais cet homme... Mais où est-il ? Vit-il encore ! L'amour humain dégénère en haine, mais l'amour divin est éternel !... Combien de gens n'ai-je pas haï dans ma vie ? N'est-ce pas elle que j'ai le plus aimée et le plus détestée ?... Et il revit Natacha, non plus avec le cortège de ses charmes extérieurs : c'était dans son âme qu'il pénétrait, c'était son âme dont il comprenait enfin les souffrances, la honte et le repentir ; c'était sa cruauté, à lui, qu'il se reprochait, pour avoir rompu avec elle... « Si je pouvais au moins la voir, si je pouvais voir encore une fois ses yeux et lui exprimer... Oh la mouche qui me frappe ! » Et son imagination se transporta de nouveau dans ce monde d'hallucinations et de réalités où il entrevoyait, comme dans un nuage, l'édifice qui s'élevait toujours au-dessus de sa figure, la chandelle qui brûlait

entourée de son cercle rouge, et le sphinx qui se tenait près de la porte.

À ce moment il entendit un léger bruit, il aspira un courant d'air frais, et une autre forme blanche, un second sphinx, apparut sur le seuil de l'isba : son visage était pâle et ses yeux brillaient comme ceux de Natacha. « Oh ! que ce délire me fatigue ! » se disait le prince André en essayant de chasser loin de lui cette vision. Cependant la vision était toujours là, elle s'avançait, elle semblait réelle ! Le prince André fit un effort surhumain pour se rendre un compte exact de ce qu'il voyait, mais le délire était toujours le plus fort. Le susurrement de la voix continuait en cadence ; il sentait peser quelque chose sur sa poitrine, et l'étrange figure le regardait toujours. Réunissant toutes ses forces pour reprendre ses sens, il fit un mouvement, ses oreilles tintèrent, sa vue se troubla, et il perdit connaissance. Lorsqu'il revint à lui, Natacha, Natacha vivante, celle qu'entre tous les êtres il désirait aimer de cet amour pur et divin qui venait de lui être révélé, était là, à genoux, devant lui. Il la reconnut si bien, qu'il n'en éprouva aucune surprise, mais un sentiment ineffable de bien-être. Natacha, terrifiée, n'osait bouger ; elle cherchait à étouffer ses sanglots, un léger tremblement agitait son pâle visage.

Le prince André poussa un soupir d'allégement, sourit et lui tendit la main.

« Vous ? dit-il… Quel bonheur ! »

Natacha se rapprocha vivement de lui, et, lui prenant délicatement la main, la baisa en l'effleurant à peine de ses lèvres.

« Pardonnez-moi, murmura-t-elle en levant la tête. Pardonnez-moi !

– Je vous aime, dit-il.

– Pardonnez-moi !

– Que dois-je vous pardonner ?

– Pardonnez-moi ce que j’ai fait, lui dit Natacha tout bas avec un pénible effort.

– Je t’aime mieux qu’auparavant, » répondit le prince André en lui prenant la tête pour regarder ses yeux, qui se fixaient timidement sur lui à travers des larmes de joie et rayonnaient d’amour et de compassion.

Les traits pâles et amaigris de Natacha, ses lèvres gonflées par l’émotion, lui ôtaient en ce moment toute beauté, mais le prince André ne voyait que ses beaux yeux humides et brillants.

Pierre, le valet de chambre, qui venait de se réveiller, secoua le docteur. Timokhine, qui ne dormait pas, avait vu tout ce qui s’était passé, et cherchait à se dissimuler de son mieux dans ses draps.

« Qu’est-ce que cela signifie ? dit le docteur en se soulevant à moitié. Veuillez vous retirer, mademoiselle. »

Au même instant la femme de chambre, envoyée par la comtesse pour chercher sa fille, frappa à la porte. Comme une somnambule qui serait réveillée en sursaut, Natacha sortit et rentrée chez elle, tomba en sanglotant sur son lit.

À dater de ce jour, à chaque halte, à chaque étape de leur long voyage, Natacha se rendait auprès de Bolkonsky, et le docteur était forcé d’avouer qu’il ne s’attendait pas à rencontrer chez une jeune fille autant de fermeté et d’intelligence dans les soins à donner à un blessé. Quelque terrible que fût pour la

comtesse la pensée de voir mourir le prince André entre les mains de sa fille, selon les prévisions trop fondées du médecin, elle n'eut pas le courage de résister à sa volonté. Ce rapprochement aurait certainement, dans d'autres circonstances, rétabli leurs premières relations, mais la question de vie et de mort suspendue sur la tête du prince André l'était également au-dessus de la Russie et écartait toute autre préoccupation.

XXXIII

Le 3 septembre, Pierre se leva tard : il avait mal à la tête ; ses habits, qu'il n'avait pas quittés, lui pesaient sur le corps, et il sentait confusément qu'il avait commis la veille un acte honteux. Cet acte honteux était son épanchement avec le capitaine Ramballe. La pendule marquait onze heures, le temps était sombre au dehors ; il se leva, se frotta les yeux, et, apercevant le pistolet que Ghérassime avait remis sur le bureau, il se rappela enfin où il se trouvait et ce qui devait avoir lieu ce jour-là : « Ne suis-je pas en retard ? pensa-t-il Non, car « il » ne fera probablement son entrée qu'à midi. Pierre ne se donnait même plus le loisir de penser à ce qu'il avait à faire, il se dépêchait d'agir. Il donna un léger coup de main à ses vêtements, saisit le pistolet, et il se disposait à sortir, lorsque pour la première fois il se demanda comment il cacherait l'arme. Il ne pouvait la mettre dans sa ceinture, ni la tenir sous le bras, ni la déguiser dans les plis de son large caftan, enfin il avait oublié de la charger. « Dans ce cas un poignard fera mieux l'affaire, » se dit-il, bien qu'il eût plus d'une fois blâmé l'étudiant allemand qui, en 1809, avait tenté de poignarder Napoléon ; alors il prit le poignard qu'il avait acheté en même temps que le pistolet, quoiqu'il fût tout ébréché, et le glissa sous son gilet. On aurait dit qu'il avait hâte, non d'exécuter son projet, mais de se prouver à lui-même qu'il n'y avait pas

renoncé. Serrant ensuite sa ceinture autour lui, enfonçant son bonnet sur ses yeux, il traversa le corridor en s'efforçant de ne pas faire de bruit, et descendit dans la rue, sans avoir rencontré le capitaine.

L'incendie, qui la veille l'avait laissé si indifférent, s'était rapidement étendu pendant la nuit. Moscou brûlait sur plusieurs points à la fois. Le Gostinnoï-Dvor, la Povarskaïa, les barques sur la rivière, les chantiers de bois du pont de Dorogomilow, étaient en flammes. Pierre se dirigeait par l'Arbatskaïa vers l'église de Saint-Nicolas : c'était l'endroit où depuis longtemps il s'était promis d'accomplir le grand acte qu'il préméditait. La plupart des maisons avaient leurs fenêtres et leurs portes fermées et clouées. Les rues et les ruelles étaient désertes. L'air était imprégné d'une odeur de brûlé et de fumée. De temps en temps on rencontrait quelques Russes inquiets et effarés et des Français, à tournure soldatesque, qui marchaient au milieu de la chaussée. Les uns et les autres regardaient Pierre avec curiosité : sa carrure et sa haute taille, l'expression souffrante et concentrée de sa figure, les intriguaient, et les Russes eux-mêmes l'examinaient attentivement, sans parvenir à comprendre à quelle classe de la société il appartenait. Les Français, habitués à être un objet d'étonnement ou de frayeur pour les indigènes, le suivaient gaiement avec des yeux surpris, car il ne faisait aucune attention à eux. Devant la porte cochère d'une grande maison, trois de ces derniers, qui s'ingéniaient à s'expliquer avec des Russes sans parvenir à se faire comprendre, l'arrêtèrent pour lui demander s'il parlait Français. Il secoua négativement la tête et poursuivit son chemin. Plus loin, une sentinelle, qui veillait sur un caisson, l'interpella, et ce fut seulement à un second : « Au large ! » crié d'une voix menaçante et au bruit du fusil que le soldat armait, que Pierre comprit la nécessité de passer de l'autre côté de la rue. Tout entier à son sinistre projet, et à la crainte de le perdre de vue, comme il avait fait la nuit précédente, il ne voyait ni ne comprenait rien. Mais cette sombre détermination n'était pas destinée à aboutir ; alors

même qu'il n'en aurait pas été empêché en chemin, l'exécution de son plan était devenue impossible, par la raison toute simple que Napoléon était déjà depuis quelques heures dans le palais impérial du Kremlin. À ce même moment, assis dans le cabinet du Tsar, et de fort méchante humeur, il donnait des ordres et prenait des mesures pour arrêter l'incendie, le pillage, et rassurer les habitants. Pierre ignorait ce fait : absorbé par son idée fixe, et préoccupé, comme tous les entêtés qui entreprennent une chose impossible, il se tourmentait, non des difficultés d'exécution, mais de la défaillance qui, en s'emparant de lui au moment décisif, paralyserait son action et lui enlèverait toute estime de lui-même. Il continuait néanmoins d'instinct sa route sans regarder devant lui, et il arriva ainsi tout droit à la Povarskaïa. Plus il avançait, plus la fumée devenait épaisse ; il commençait à sentir la chaleur de l'incendie, dont les langues de feu s'élançaient au-dessus des maisons voisines. Les rues se remplissaient d'une foule agitée. Pierre commençait à comprendre qu'il se passait autour de lui quelque chose d'extraordinaire, mais il ne se rendait pas compte encore du véritable état des choses. Tout en suivant un chemin battu à travers une grande place déserte, qui touchait d'un côté à la Povarskaïa et longeait de l'autre les jardins d'un riche propriétaire, il entendit tout à coup à ses côtés le cri désespéré d'une femme ; il s'arrêta, comme s'il sortait d'un songe, et leva la tête.

À quelques pas de lui, tout le mobilier d'une maison, des édredons, des samovars, des caisses de toutes sortes s'entassaient en désordre sur l'herbe desséchée et poudreuse ; accroupie à côté des caisses, une jeune femme maigre, avec de longues dents proéminentes, enveloppée d'un manteau noir, et la tête couverte d'un mauvais bonnet, se lamentait en pleurant à chaudes larmes. Deux petites filles de dix à douze ans, pâles et terrifiées comme elle, vêtues de misérables jupons et de manteaux à l'avenant, regardaient leur mère avec stupeur, tandis qu'un petit garçon de sept ans, coiffé d'une casquette beaucoup trop grande pour lui, pleurait dans les bras de sa vieille bonne.

Une fille de service apparemment, nu-pieds et malpropre, assise sur une des caisses, avait défait sa tresse d'un blond sale, et en arrachait par poignées les cheveux roussis. Un homme aux larges épaules, avec des favoris arrondis, des mèches de cheveux soigneusement lissés sur les tempes et en petit uniforme de fonctionnaire civil, s'occupait d'un air impassible à chercher des vêtements au milieu de tout ce fouillis. En le voyant passer près d'elle, la femme se précipita aux genoux de Pierre.

« Oh ! mon père ! Oh ! fidèle chrétien orthodoxe, sauvez-moi, aidez-moi ! disait-elle à travers ses sanglots… Ma fille, ma dernière petite fille, a été brûlée !… Oh ! mon Dieu ! est-ce pour cela que je t'ai chérie, que je t'ai…

– Assez, assez Marie Nicolaïevna, lui dit son mari d'un ton calme ; il semblait tenir à se justifier devant l'étranger. Notre sœur l'aura sans doute emportée, c'est sûr.

– Monstre ! cœur de pierre ! s'écria la femme avec colère en cessant de pleurer. Tu n'as même pas un cœur pour ton enfant ! Un autre l'aurait retirée des flammes… Ce n'est pas un homme, ce n'est pas un père !… De grâce, continuait-elle en se tournant vers Pierre, écoutez-moi ; le feu a passé chez nous de la maison voisine ; cette fille que voilà s'est écriée : ça brûle !… On a couru pour emporter tout ce qu'on pouvait, on est parti avec ce qu'on avait sur le dos, il n'y a que ce que vous voyez de sauvé… cette image et notre lit de noce, tout le reste a péri !… Tout à coup je m'aperçois que Katia n'est plus là !… Oh ! mon enfant, mon enfant qui a été brûlée !

– Mais où donc est-elle restée ? demanda Pierre, et l'expression sympathique de sa figure fit comprendre à la femme qu'elle avait trouvé en lui aide et secours.

– Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! reprit la mère, sois mon bienfaiteur… Aniska, va, petite misérable, montre-lui le chemin, dit-

elle en ouvrant sa grande bouche et en montrant ses longues dents.

– Viens, viens, je ferai mon possible, » dit Pierre en se hâtant.

La petite domestique sortit de derrière la caisse, arrangea ses cheveux, soupira et prit par le sentier. Pierre, tout prêt à l'action, se sentit réveillé comme après une longue léthargie ; il releva la tête, ses yeux brillaient et il suivit à grands pas la jeune fille, qui le conduisit à la Povarskaïa. Les maisons se dérobaient derrière un nuage de fumée noire que perçaient de temps en temps des gerbes de feu. Une foule énorme, se pressait autour de l'incendie. Un général français se tenait au milieu de la rue et parlait à ceux qui l'entouraient. Pierre, guidé par la petite domestique, s'en approcha, mais les soldats l'arrêtèrent.

« On ne passe pas !

– Ici, ici, petit oncle, s'écria la fillette ; nous traverserons la ruelle, venez ! »

Pierre se retourna en faisant de grandes enjambées pour la rejoindre : elle prit à gauche, dépassa trois maisons, et entra par la porte cochère de la quatrième :

« C'est ici, là, tout près ! »

Traversant la cour, elle ouvrit une petite porte et, s'arrêtant sur le seuil, elle lui indiqua une maisonnette qui était toute en flammes. Une muraille s'était déjà effondrée, l'autre brûlait encore, et le feu s'élançait par toutes les ouvertures, par les fenêtres, par le toit. Pierre s'arrêta involontairement, suffoqué par la chaleur.

« Laquelle de ces maisons est la vôtre ?

– Celle-là, celle-là ! hurla l'enfant. C'est là que nous demeurions… Et tu es brûlée, notre trésor adoré, Katia, ma demoiselle bien-aimée, » recommença à crier Aniska, se croyant obligée, à la vue de l'incendie, de faire preuve de ses sentiments.

Pierre se rapprocha du brasier, mais la chaleur le repoussa, il fit quelques pas en arrière et se trouva en face d'une maison plus grande, dont le toit flambait d'un seul côté. Quelques Français s'agitaient alentour. Il ne devina pas tout d'abord ce qu'ils faisaient là ; néanmoins, apercevant l'un d'eux qui frappait un paysan du plat de son sabre pour lui arracher une pelisse de renard, il comprit qu'ils pillaient, mais cette pensée ne fit que traverser son esprit. Le craquement des murailles et des plafonds qui s'écroulaient, le sifflement des flammes, les cris de la foule, les noirs tourbillons de fumée traversés par des pluies d'étincelles et des gerbes de feu qui semblaient lécher les murs, la sensation d'asphyxie et de chaleur, la rapidité des mouvements qu'il était obligé de faire, tout provoqua chez Pierre la surexcitation que font éprouver habituellement ces désastres. L'effet fut sur lui si violent qu'il se sentit aussitôt délivré des pensées dont il était obsédé. Jeune, résolu et alerte, il fit le tour de la petite maison qui brûlait ; au moment d'y entrer, il fut arrêté par des cris suivis d'un craquement et de la chute de quelque chose de lourd qui tomba avec bruit à ses pieds. Il leva les yeux, et vit des Français qui venaient de jeter par la fenêtre une commode remplie d'objets en métal ! Leurs camarades, qui se tenaient dans la cour, s'en approchèrent aussitôt.

« Eh bien, qu'est-ce qu'il veut celui-là ? s'écria l'un d'eux avec colère.

– Il y a un enfant dans cette maison, dit Pierre… N'avez-vous pas vu un enfant ?

– Qu'est-ce qu'il chante donc ?… Va te promener ! crièrent plusieurs voix, et l'un des soldats, craignant que Pierre ne lui enlevât sa part de l'argenterie et des bronzes qui étaient dans la commode, s'avança d'un air menaçant.

– Un enfant ? s'écria un Français de l'étage supérieur… J'ai entendu piailler dans le jardin. C'est peut-être son moutard, à ce bonhomme… Faut être humain, voyez-vous…

– Où est-il ? où est-il ? demandait Pierre.

– Par ici, par ici, répondit le Français en lui indiquant le jardin derrière la maison… Attendez, je vais descendre. »

En effet, une seconde plus tard, un Français, en bras de chemise, sauta par la fenêtre du rez-de-chaussée, donna à Pierre une tape sur l'épaule et courut avec lui au jardin.

« Dépêchez-vous, vous autres, cria-t-il à ses camarades, il commence à faire chaud !… et, s'élançant dans l'allée sablée, il tira Pierre par la manche, et lui montra un paquet posé sur un banc.

C'était une petite fille de trois ans, en robe de percale rose.

« Voilà votre moutard… une petite fille, tant mieux !… Au revoir, mon gros… Faut être humain, nous sommes tous mortels, voyez-vous… » Et le Français rejoignit ses compagnons.

Pierre, essoufflé, allait saisir l'enfant, lorsque la petite, aussi pâle et aussi laide que sa mère, poussa un cri désespéré à sa vue et s'enfuit. Pierre la rattrapa et la prit dans ses bras, pendant qu'elle hurlait avec colère et essayait avec ses petites mains de s'arracher à l'étreinte de Pierre, qu'elle mordait à belles dents. Cet attouchement, qui ressemblait à celui d'un petit animal, lui causa une telle répulsion, qu'il fut obligé de se dominer

pour ne pas jeter là l'enfant, et, reprenant sa course vers la maison, il se trouva tout à coup dans l'impossibilité de suivre le même chemin. Aniska avait disparu, et, partagé entre le dégoût et la compassion, il se vit contraint, tout en serrant contre lui la petite fille qui continuait à se débattre comme un beau diable, de traverser de nouveau le jardin et de chercher une autre issue.

XXXIV

Lorsque Pierre, après plusieurs détours à travers cours et ruelles, déboucha avec son fardeau au coin de la Povarskaïa et du jardin Grouzinski, il ne s'y reconnut plus, tant il y avait de monde et d'objets empilés sur cette place jusqu'alors déserte. Sans compter les familles russes qui s'y réfugiaient avec tout leur avoir, on y voyait encore un grand nombre de soldats français de différentes armes. Il n'y fit aucune attention et chercha avec inquiétude les parents de l'enfant pour la leur rendre, et pour aller au besoin opérer ensuite quelque autre sauvetage. La petite fille, dont les pleurs s'étaient peu à peu calmés, se cramponnait à son caftan, et, se blottissant dans ses bras comme une bête sauvage, jetait autour d'elle des regards effarouchés, tandis que Pierre lui souriait d'un air paternel. Il se sentait intéressé par cette petite figure pâle et maladive, mais il avait beau chercher dans la foule qui l'entourait, il ne parvenait pas à découvrir ni l'employé ni sa femme. Dans ce moment, ses yeux se portèrent involontairement sur une famille arménienne ou géorgienne, composée d'un vieillard du plus beau type oriental, de haute taille et richement habillé, d'une vieille matrone de même origine et d'une toute jeune femme, dont les sourcils arqués fins et noirs comme une aile de corbeau, le teint d'une couleur mate et les traits réguliers et impassibles, faisaient ressortir l'admirable beauté. Assise, sur de grands ballots, derrière la vieille, au

milieu d'un tas d'objets appartenant à chacun d'eux, enveloppée d'un riche manteau de satin, un mouchoir de soie violette sur la tête, elle ressemblait, avec ses grands yeux fendus en amandes et ses longs cils baissés vers la terre, à une plante délicate des pays chauds jetée sur la neige ; on sentait qu'elle se savait belle et qu'elle craignait pour sa beauté. Pierre la regarda à plusieurs reprises. Atteignant enfin la palissade, il se retourna pour embrasser d'un coup d'œil toute la place, et ne tarda pas, avec l'étrange tournure que lui donnait l'enfant qu'il portait dans ses bras, à attirer l'attention de quelques groupes qui l'entourèrent en lui demandant :

« Ayez-vous perdu quelqu'un ?

– Êtes-vous un noble ?... À qui est l'enfant ? »

Pierre répondit que la petite fille appartenait à une femme qu'il avait vue ici même tout à l'heure et qui était couverte d'un manteau noir et entourée de ses trois enfants.

« Ne pouvait-on lui dire où elle était allée ?

– Ce doit être les Anférow, dit un vieux diacre en s'adressant à sa voisine... Seigneur, Seigneur, ayez pitié de nous, répéta le vieux diacre d'une voix profonde.

– Où sont les Anférow ? reprit la femme.

– Ils sont partis de bon matin... C'est peut-être Marie Nicolaïevna, peut-être aussi les Ivanow ?

– Il dit que c'est une bourgeoise, et Maria Nicolaïevna est une dame, reprit une voix.

– Vous devez la connaître, dit Pierre : une femme maigre, qui a de longues dents.

– Mais alors c'est Marie Nicolaïevna. Ils se sont enfuis dans le jardin lorsque les loups sont arrivés.

– Seigneur, Seigneur, ayez pitié de nous ! répéta le diacre.

– Allez de ce côté, vous les trouverez, c'est elle, bien sûr ! Elle pleurait, elle pleurait… Allez, vous les trouverez. »

Mais Pierre n'écoutait plus la paysanne qui lui parlait ; car il était occupé de la scène qui se passait entre deux soldats français et la famille arménienne. L'un d'eux, petit et alerte, avec une capote gros-bleu serrée autour de sa taille par une corde, et un bonnet de police sur la tête, avait saisi par les pieds le vieillard, qui s'empressait d'ôter sa chaussure. L'autre, blond, maigre, trapu, très lent dans ses mouvements, avait une figure idiote ; son habillement se composait d'un pantalon bleu passé dans de grandes bottes et d'une capote de drap ; planté devant l'Arménienne, les mains dans ses poches, il la regardait silencieusement.

« Prends, prends l'enfant, et porte-la-leur !… Tu entends, » dit Pierre à l'une des femmes, en déposant la fillette à terre et en se retournant du côté des Arméniens.

Le vieillard était pieds nus, et le petit Français, qui s'était emparé de ses bottes, les secouait l'une contre l'autre, pendant que le pauvre homme murmurait quelques mots d'un air piteux. Pierre ne lui jeta qu'un coup d'œil ; son attention était toute concentrée sur l'autre Français, qui s'était rapproché de la jeune femme, et lui avait passé la main autour du cou. La belle Arménienne ne bougea pas, Pierre n'avait pas eu encore le temps de franchir les quelques pas qui le séparaient d'elle, et déjà le maraudeur lui avait arraché le collier qu'elle portait, et la jeune femme, réveillée de sa torpeur, poussait des cris déchirants.

« Laissez cette femme ! » s'écria Pierre, furieux, en secouant le soldat par les épaules ; le soldat tomba, et, se relevant aussitôt, s'enfuit à toutes jambes.

Son camarade, jetant à terre les bottes qu'il tenait à la main, tira son sabre et marcha droit sur Pierre :

« Voyons, pas de bêtises, » dit-il.

Pierre, en proie à un de ces accès de colère qui décuplaient ses forces et lui ôtaient toute conscience de ses actes, se jeta sur lui, lui donna un croc-en-jambe, le renversa et lui appliqua une volée de coups de poing. La foule était en train de l'applaudir, lorsque d'un coin de la place déboucha une patrouille de lanciers, qui arrivèrent au trot et entourèrent le vainqueur et le vaincu. Pierre ne comprit qu'une chose, c'est qu'il frappait à coups redoublés, qu'on le battait à son tour, qu'on lui liait les mains, et il se vit entouré de soldats qui fouillaient dans ses poches.

« Il a un poignard, lieutenant ! »

Ce furent les premiers mots qu'il entendit distinctement.

« Ah ! une arme ! reprit l'officier… C'est bon, vous direz tout cela au conseil de guerre…

– Parlez-vous français, vous ? »

Pierre, les yeux injectés de sang, ne répondit rien ; il avait sans doute l'air peu rassurant, car l'officier donna tout bas un ordre, et quatre lanciers vinrent se placer à ses côtés.

« Parlez-vous français ? répéta l'officier en se tenant à distance… Appelez l'interprète ! »

Un petit homme en habit civil sortit de derrière les rangs. Pierre le reconnut aussitôt pour un commis français qu'il avait vu dans un magasin de Moscou.

« Il n'a pas l'air d'un homme du peuple, dit l'interprète en examinant Pierre.

– Ce doit être l'un des incendiaires, reprit l'officier. Demandez-lui qui il est.

– Qui es-tu ? dit l'interprète. Ton devoir est de répondre à l'autorité.

– Je ne vous dirai pas mon nom ; je suis votre prisonnier, emmenez-moi, dit tout à coup Pierre en français.

– Ah ! ah ! s'écria l'officier en fronçant le sourcil… Marchons ! »

Un groupe de curieux, parmi lesquels se trouvaient la petite fille et la femme à qui il l'avait confiée, s'était rapproché des militaires.

« Où donc te mène-t-on, mon petit pigeon ? et que ferai-je de cet enfant si elle n'est pas à eux ?

– Que veut cette femme ? » demanda l'officier.

La surexcitation de Pierre ne connut plus de bornes à la vue de la fillette qu'il avait sauvée.

« Ce qu'elle veut ? Elle m'apporte ma fille, que je viens de tirer des flammes. » Et, ne sachant lui-même pourquoi il avait débité ce mensonge inutile, il se mit à marcher entre les quatre lanciers chargés de le garder.

Cette patrouille avait été envoyée, ainsi que beaucoup d'autres, sur l'ordre de Durosnel, pour arrêter le pillage et mettre la main sur les incendiaires qui, au dire des chefs militaires français, mettaient le feu à Moscou. Mais, en fait de gens suspects, les patrouilles n'avaient trouvé qu'un boutiquier, deux séminaristes, un paysan, un domestique et quelques maraudeurs. Pierre fut celui de tous qui leur inspira le plus de soupçons ; aussi, lorsqu'ils furent amenés dans la maison où était établi le corps de garde, fut-il placé dans une chambre à part et soumis à une rigoureuse surveillance.

CHAPITRE III

I

À la même époque, une lutte acharnée, à laquelle se mêlaient comme d'habitude tous les frelons de cour, se poursuivait, dans les hautes sphères de Saint-Pétersbourg, entre les partis de Roumiantzow, des amis de la France, de l'Impératrice mère et du césarévitch, pendant que la vie de luxe suivait tranquillement son train habituel. Pour quiconque se trouvait au milieu de ce courant de rivalités et de compétitions de toutes sortes, il était difficile, sinon impossible, de se rendre un compte exact de la situation critique de la Russie : c'étaient toujours les mêmes cérémonies officielles, les mêmes bals, le même théâtre français, les mêmes mesquins intérêts de service. Tout au plus, de temps à autre, causait-on à voix basse de la conduite si différente tenue par les deux Impératrices dans ces graves circonstances. Tandis que l'Impératrice mère, dans la pensée de sauvegarder les divers établissements placés sous son patronage, avait pris déjà toutes les mesures nécessaires pour le transfert des instituts à Kazan, et fait emballer tout ce qui leur appartenait : l'Impératrice Élisabeth, avec son patriotisme accoutumé, avait répondu aux demandes d'instructions venues de toutes parts, que, les institutions du gouvernement relevant spécialement de l'Empereur, elle n'avait aucun ordre à donner à cet égard ; mais que, quant à elle personnellement, elle serait la dernière à quitter Pétersbourg !

Le 7 septembre, jour de la bataille de Borodino, Mlle Schérer donnait une petite soirée, dont le bouquet devait être la lecture d'une lettre adressée par le métropolite à l'Empereur, à propos de l'envoi qu'il lui faisait d'une image de saint Serge. Cette épître passait pour un chef-d'œuvre de patriotisme et de sentiment religieux. Le prince Basile, qui se flattait d'être un lecteur hors ligne (il lui arrivait parfois de lire chez l'Impératrice), devait en donner connaissance. Son talent consistait à hausser la voix et à passer du grave au doux, sans tenir compte de la signification des mots. Cette lecture avait, comme tout ce qui se faisait chez Anna Pavlovna, une importance politique : la soirée devait réunir quelques personnages influents, et l'on s'était promis de les faire rougir de honte parce qu'ils continuaient à fréquenter le théâtre français. Il y avait déjà beaucoup de monde dans le salon d'Anna Pavlovna, mais elle n'avait pas vu encore apparaître ceux dont elle jugeait la présence nécessaire pour que l'on pût commencer la lecture.

La nouvelle qui faisait ce jour-là les frais de la conversation était la maladie de la comtesse Besoukhow, qui, depuis quelque temps, s'abstenait de prendre part aux réunions dont elle faisait l'ornement habituel, ne recevait personne, et, au lieu de se confier à une célébrité de la ville, se faisait soigner par un jeune docteur italien ; cet Italien la traitait au moyen d'un remède nouveau et complètement inconnu. Il était plus que probable que la maladie de la charmante comtesse provenait de l'embarras où elle se trouvait d'épouser deux maris à la fois, et que le traitement de l'Italien n'avait pour but que de la tirer de cette fausse situation ; mais, en présence d'Anna Pavlovna, personne n'osait soulever cette question délicate, ou y faire la moindre allusion.

« On dit la pauvre comtesse très mal : le médecin parle d'une angine[22] !

– L'angine ? Mais c'est une maladie terrible !

– Bah !… Savez-vous que, grâce à l'angine, les deux rivaux sont réconciliés ?… Le vieux comte est touchant, à ce qu'il paraît. Il a pleuré comme un enfant quand le médecin lui a appris que le cas était grave !

– Oh ! ce serait une grande perte !… C'est une femme ravissante !

– Vous parlez de la pauvre comtesse ? J'ai envoyé prendre de ses nouvelles. On m'a dit qu'elle allait un peu mieux… Oh oui ! c'est la plus charmante femme du monde, répliqua Anna Pavlovna en souriant de son propre enthousiasme. Nous appartenons à des camps différents, mais cela ne m'empêche pas d'avoir pour elle toute l'estime qu'elle mérite… Elle est si malheureuse !… »

Un jeune homme imprudent, supposant que ces paroles soulevaient un coin du voile qui abritait le secret de la comtesse se permit de faire observer que le charlatan italien était bien capable d'administrer à sa malade des remèdes dangereux.

« Vos informations peuvent être meilleures que les miennes, dit Mlle Schérer en prenant à partie le jeune homme, mais je sais de bonne source que ce médecin est un homme très savant et très habile. C'est le médecin particulier de la reine d'Espagne ! »

---

[22] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

Lui ayant ainsi dit son fait, elle se tourna du côté de Bilibine, qui était en train de faire un bon mot sur le dos des Autrichiens.

« Je trouve cela charmant, disait-il en parlant d'un certain document diplomatique qui accompagnait l'envoi de drapeaux autrichiens pris par Wittgenstein, le héros de Pétropol (ainsi qu'on l'appelait à Pétersbourg).

– Qu'est-ce donc ? » lui demanda Anna Pavlovna, avec l'intention de provoquer un silence qui lui permît de répéter le mot qu'elle connaissait déjà.

Il s'empressa d'en profiter, et cita les paroles textuelles de la dépêche qu'il avait du reste composée lui-même : « L'Empereur renvoie les drapeaux autrichiens, drapeaux amis égarés qu'il a trouvés hors de la route[23].

– Charmant, charmant ! dit le prince Basile.

– C'est peut-être la route de Varsovie, » dit tout haut le prince Hippolyte. On se retourna pour le regarder, car ces paroles n'avaient aucun sens. Il répondit à cet étonnement général par un air d'aimable satisfaction. Il ne comprenait pas plus que les autres ce qu'il avait dit, mais il avait remarqué, dans sa carrière diplomatique, que des phrases prononcées de cette façon passaient parfois pour très spirituelles ; aussi avait-il à tout hasard jeté les premiers mots qui s'étaient trouvés au bout de sa langue, en se disant : « Il en sortira peut-être quelque chose de très bien ; dans le cas contraire, il se trouvera toujours quelqu'un qui en tirera parti. » Le pénible silence qui suivit son mot fut interrompu par l'entrée de la personne « qui manquait de patriotisme », et qu'Anna Pavlovna se disposait à ramener à de meilleurs sentiments, menaçant gracieusement du doigt le

---

[23] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

prince Hippolyte, elle invita le prince Basile à se rapprocher de la table, fit placer des bougies devant lui, et, lui tendant le manuscrit, le supplia d'en faire la lecture.

« Très Auguste Souverain et Empereur ! » commença le prince Basile d'un ton solennel, en jetant sur son auditoire un regard qui semblait condamner d'avance celui qui aurait osé protester contre ces paroles. Personne ne souffla mot… Moscou, la première capitale, la nouvelle Jérusalem, reçoit « son Christ », continua-t-il en appuyant sur le pronom, comme une mère qui entoure de ses bras ses fils pleins de ferveur, et, prévoyant, à travers les ténèbres qui s'élèvent, la gloire éblouissante de ta puissance, elle chante avec extase : « Hosannah, béni soit celui qui vient ! » On sentait des larmes dans la voix du prince Basile à cette dernière phrase. Bilibine regardait attentivement ses ongles ; d'autres personnes avaient l'air embarrassé. Anna Pavlovna, prenant les devants, murmurait *in petto* la phrase qui suivait : « Qu'importe que le Goliath impudent et hardi… » tandis que le prince Basile reprenait tout haut : « Qu'importe que le Goliath impudent et hardi, venant des frontières de la France, apporte aux confins de la Russie les épouvantes meurtrières ; l'humble foi, cette fronde du David russe, frappera subitement la tête de son orgueil, avide de sang. Cette image du bienheureux saint Serge, l'antique zélateur du bien de sa patrie, s'offre à Votre Majesté Impériale. Je regrette que mes forces affaiblies par l'âge m'empêchent de jouir de votre douce vue. J'adresse au Tout-Puissant d'ardentes prières. Qu'il daigne augmenter le nombre des justes et accomplir les pieux désirs de Votre Majesté ! »

– Quelle force ! quel style ! » s'écria-t-on de tous côtés en louant à la fois l'auteur et le lecteur.

Mis en train par cette éloquente épître, les hôtes d'Anna Pavlovna causèrent longtemps encore de la situation du pays et

se livrèrent à maintes et maintes suppositions sur l'issue de la bataille qui devait avoir lieu vers cette époque.

« Vous verrez, dit Mlle Schérer, que demain, pour l'anniversaire de la naissance de l'Empereur, on aura des nouvelles, et j'ai de bons pressentiments ! »

II

Le pressentiment d'Anna Pavlovna se réalisa. Le lendemain, pendant le *Te Deum* chanté au palais, le prince Volkonsky fut appelé hors de la chapelle, et reçut un pli contenant le rapport du prince Koutouzow, écrit le jour de la bataille de Tatarinovo. Il lui annonçait que les Russes n'avaient pas reculé d'une semelle, que les pertes de l'ennemi étaient supérieures aux nôtres, et que, si le temps lui manquait pour lui donner des détails plus précis, il pouvait du moins lui assurer que la victoire nous était restée. Aussitôt il y eut un second *Te Deum* d'actions de grâces, pour remercier le Tout-Puissant du cours accordé à ses fidèles. Anna Pavlovna triomphait, et la joie d'un jour de fête régna sans partage toute la matinée. On croyait à une victoire complète ; plusieurs ne parlaient de rien moins que de la possibilité de faire Napoléon prisonnier, de le renverser et de choisir un nouveau Souverain pour la France.

Loin du centre de l'action et au milieu de la vie de cour, il était difficile de donner aux événements qui se déroulaient leur importance réelle, car dans ces conditions ils se groupent toujours d'eux-mêmes autour d'un fait personnel. Ainsi, par exemple, la joie des courtisans, à l'annonce de la victoire, provenait surtout de ce que la nouvelle en était arrivée le jour de la fête de l'Empereur. C'était comme la réussite d'une délicate surprise,

Koutouzow annonçait également les pertes qu'on avait subies, et citait entre autres Koutaïssow, Toutchkow et Bagration, mais là aussi l'impression de tristesse se concentra sur une seule mort, celle du jeune et intéressant Koutaïssow, qui était connu de tout le monde et particulièrement aimé de l'Empereur. Ce jour-là on n'entendit plus que ces phrases ; « N'est-ce pas surprenant que cette nouvelle soit arrivée juste pendant le *Te Deum*… et ce pauvre Koutaïssow ? Quelle perte, quel dommage !

– Que vous avais-je dit de Koutouzow ! » répétait à tout venant le prince Basile, en se drapant dans son orgueil de prophète. Ne vous ai-je pas toujours assuré qu'il était seul capable de vaincre Napoléon ? »

Le lendemain se passa sans nouvelles de l'armée, et l'inquiétude commença à sourdre dans le public. La cour souffrait de l'ignorance dans laquelle on laissait l'Empereur : « Sa position est terrible », disait-on, et l'on accusait déjà Koutouzow, après l'avoir exalté l'avant-veille, de causer tous ces tourments au Tsar. Le prince Basile ne vantait plus son protégé, mais gardait un profond silence lorsqu'il était question du commandant en chef. Dans la même soirée, une nouvelle à sensation ajouta encore à l'angoisse qui commençait à se répandre dans les hautes sphères : la comtesse Hélène venait de mourir subitement de sa mystérieuse maladie. On racontait officiellement que la comtesse était morte des suites de son angine ; mais, dans l'intimité, on s'étendait sur de certains détails : le médecin de la reine d'Espagne lui aurait ordonné, disait-on, un certain remède qui, pris à faibles doses, devait amener le résultat désiré ; mais Hélène, tourmentée par les soupçons du vieux comte et le silence de son mari, cet affreux Pierre, avait avalé une quantité double de la drogue prescrite, et était morte dans des souffrances atroces, sans qu'on eût le temps lui porter secours. On assurait aussi que le prince Basile et le comte avaient violemment pris à partie le médecin italien, mais qu'à la lecture de certains autographes intimes de la défunte, mis par ce der-

nier sous leurs yeux, ils avaient aussitôt cessé de le poursuivre. Toujours est-il que, ce jour-là, la causerie de salon eut beau jeu à s'occuper de ces trois tristes événements : l'inquiétude de l'Empereur, la perte de Koutaïssow et la mort d'Hélène.

Le surlendemain de l'arrivée du rapport, un propriétaire venu de Moscou répandit l'incroyable et foudroyante nouvelle que cette ville avait été abandonnée aux Français ! « C'était horrible ! La position de l'Empereur était affreuse ! Koutouzow était un traître ! » Et le prince Basile affirmait, à ceux qui lui faisaient des visites de condoléance à l'occasion de la mort de sa fille, qu'on ne pouvait s'attendre à rien autre de la part de ce vieillard impotent et aveugle : « Je me suis toujours étonné, disait-il, en oubliant probablement dans sa douleur ce qu'il avait dit la veille, que le sort de la Russie ait été confié à de telles mains ! » La nouvelle n'étant pas officielle, le doute était encore permis, mais le lendemain elle fut confirmée par le rapport suivant du comte Rostoptchine :

« L'aide de camp du prince Koutouzow m'a apporté une lettre, dans laquelle le commandant en chef me demande de lui fournir des hommes de police, afin de guider les troupes à travers la ville, jusqu'à la grand'route de Riazan. Il prétend abandonner Moscou avec douleur. Sire, cet acte décide du sort de la capitale et de celui de Votre empire. La Russie tressaillira d'indignation en apprenant que la ville qui représente la grandeur de la Russie et qui contient les cendres de vos aïeux est au pouvoir de l'ennemi. Je suis l'armée, j'ai fait emporter tout ce qui devait être enlevé. »

L'Empereur appela le prince Volkonsky et lui dicta le rescrit suivant, adressé à Koutouzow :

« Prince Michel Ilarionovitch ! Je suis sans nouvelles de vous depuis le 29 du mois d'août. Je viens de recevoir, datée du 1er septembre, par Yaroslaw, du général gouverneur de Moscou

la douloureuse nouvelle que vous avez abandonné Notre capitale. Vous pouvez aisément vous figurer l'effet qu'elle a produit sur Moi, et votre silence augmente Ma stupeur ! Le général aide de camp prince Volkonsky vous porte le présent rescrit, avec ordre de s'informer de la situation de l'armée et des raisons qui vous ont amené à cette douloureuse extrémité. »

III

Neuf jours après que Moscou eut été abandonné, un envoyé de Koutouzow en apporta la confirmation officielle. Cet envoyé était un Français nommé Michaud, mais, « quoique étranger, Russe de cœur et d'âme », comme il le disait lui-même. L'Empereur le reçut aussitôt dans son cabinet, au palais de Kamennoï-Ostrow. Michaud, qui venait de voir Moscou pour la première fois, et *qui ne savait pas le russe*, se sentit néanmoins très ému (comme il l'écrivit plus tard) lorsqu'il parut devant Notre très gracieux Souverain pour lui annoncer l'incendie de Moscou, dont les flammes avaient éclairé sa route. Bien que sa douleur pût avoir une autre cause que celle qui accablait les Russes, sa figure était tellement défaite, que l'Empereur lui demanda aussitôt :

« M'apportez-vous de tristes nouvelles, colonel ?

– Bien tristes, Sire ! répondit-il en soupirant et en baissant les yeux : l'abandon de Moscou !

– Aurait-on livré sans se battre mon ancienne capitale ? » Et le rouge de la colère monta aux joues de l'Empereur.

Michaud lui transmit respectueusement le message de Koutouzow : vu l'impossibilité de livrer bataille sous les murs de capitale, il ne restait que le choix entre perdre Moscou et l'armée, ou Moscou seul, et le maréchal s'était vu contraint de prendre ce dernier parti. L'Empereur écouta ce message en silence, sans lever les yeux.

« L'ennemi est-il entré en ville ? demanda-t-il.

– Oui, Sire, et Moscou est sans doute en cendres à l'heure qu'il est, car je l'ai laissé en flammes. » Michaud s'effraya de l'impression produite par ses paroles.

La respiration de l'Empereur devint oppressée et pénible, ses lèvres tremblèrent, et ses beaux yeux bleus se remplirent de larmes, mais cette émotion fut passagère ; l'Empereur fronça le sourcil et sembla se reprocher à lui-même sa faiblesse.

« Je vois, par tout ce qui nous arrive, que la Providence exige encore de grands sacrifices de notre part. Je suis prêt à me soumettre à toutes ses volontés ; mais dites-moi, Michaud, en quel état avez-vous laissé l'armée, qui assistait ainsi, sans coup férir, à l'abandon de mon ancienne capitale ?... N'y avez-vous pas aperçu du découragement[24] ? »

Voyant son très gracieux Souverain calmé, Michaud se calma également ; mais, ne s'étant pas préparé à lui donner une information précise, il répondit, pour gagner du temps :

« Sire, me permettrez-vous de vous parler franchement, en loyal militaire ?

– Colonel, je l'exige toujours. Ne me cachez rien, je veux savoir absolument ce qu'il en est.

---

[24] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

– Sire, dit alors Michaud avec un sourire imperceptible, car il avait eu le temps de combiner sa réponse sous la forme d'un jeu de mots respectueux : Sire, j'ai laissé toute l'armée, depuis les chefs jusqu'au dernier soldat, sans exception, dans une crainte épouvantable, effrayante.

– Comment cela ? demanda l'Empereur sévèrement. Mes Russes se laisseraient-ils abattre par le malheur ? Jamais ! » Michaud n'attendait que cela pour produire son effet.

« Sire, reprit-il respectueusement, ils craignent seulement que, par bonté de cœur, Votre Majesté ne se laisse persuader de faire la paix. Ils brûlent de combattre et de prouver à Votre Majesté, par le sacrifice de leur vie, combien ils lui sont dévoués.

– Ah ! reprit l'Empereur en le remerciant du regard. Vous me tranquillisez, colonel. »

Il baissa la tête et garda quelques instants le silence.

« Eh bien, retournez à l'armée, dit-il en se redressant de toute sa hauteur d'un geste plein de majesté. Dites à nos braves, dites à tous mes loyaux sujets, partout où vous passerez, que quand je n'aurai plus de soldats je me mettrai moi même à la tête de ma chère noblesse, de mes braves paysans, et j'userai ainsi jusqu'aux dernières ressources de mon empire. Il m'en offre encore plus que mes ennemis ne pensent, poursuivit l'Empereur en s'animant de plus en plus, mais si jamais il était écrit dans les décrets de la divine Providence, ajouta-t-il en levant au ciel ses yeux pleins de douceur, que ma dynastie dût cesser de régner sur le trône de mes ancêtres, alors, après avoir épuisé tous les moyens qui sont en mon pouvoir, je me laisserais croître la barbe, et j'irais manger des pommes de terre avec le dernier de mes paysans, plutôt que de signer la honte de ma patrie et de ma chère nation, dont je sais apprécier les sacrifices ! »

Après avoir prononcé ces paroles d'une voix émue, il se détourna comme pour cacher ses larmes, fit quelques pas jusqu'au bout de la chambre, puis, revenant avec vivacité, il serra fortement la main de Michaud, et lui dit, les yeux brillants de colère et de décision :

« Colonel Michaud, n'oubliez pas ce que je vous dis ici ; peut-être qu'un jour nous nous le rappellerons avec plaisir. Napoléon et moi, nous ne pouvons plus régner ensemble. J'ai appris à le connaître, il ne me trompera plus[25] ! »

En entendant ces mots et en voyant l'expression de fermeté qui se lisait sur les traits du Souverain, Michaud, « quoique étranger, mais Russe de cœur et d'âme », se sentit gagné par un sincère enthousiasme (comme il le raconta plus tard).

« Sire ! s'écria-t-il, Votre Majesté signe en ce moment la gloire de la nation et le salut de l'Europe. »

Quand il eut exprimé ainsi, non seulement ses sentiments personnels, mais ceux du peuple russe, dont il se regardait à cette heure comme le représentant, l'Empereur le congédia d'un signe de tête.

IV

Alors que la Russie, à moitié conquise, voyait les habitants de Moscou s'enfuir dans les provinces éloignées, que les levées de milices se succédaient sans interruption, il nous semble, à

---

[25] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

nous qui n'avons pas vécu à cette époque, que tous, du petit au grand, ne devaient avoir qu'une seule et même pensée : celle de tout sacrifier pour sauver la patrie ou périr avec elle. Les récits d'alors ne sont remplis que de traits de dévouement, d'amour, de désespoir et de douleur, mais la réalité était loin d'être telle que nous nous la figurons. L'intérêt historique de ces terribles années, en attirant seul nos regards, nous dérobe à la vue des petits intérêts personnels, qui dissimulaient aux contemporains, par leur importance momentanée, celle des faits qui se passaient autour d'eux. Les individus de cette époque, dont la grande majorité se laissait guider par ces étroites considérations, devenaient par cela même les agents les plus utiles de leur temps. Ceux au contraire qui s'efforçaient de se rendre compte de la marche générale des affaires, d'y participer par des actes d'abnégation et d'héroïsme, étaient les membres les plus inutiles de la société. Ils jugeaient tout de travers, et ce qu'ils faisaient à bonne intention n'était en définitive que folies sans but ; exemples : les régiments de Pierre et de Mamonow, qui passaient leur temps à piller les villages, et la charpie préparée par les dames, qui ne parvenait jamais aux blessés. Enfin les discours de ceux qui ne cessaient de parler de la situation du pays étaient involontairement empreints, ou d'une certaine fausseté, ou de blâme et d'animosité contre les hommes qu'ils accusaient de fautes dont la responsabilité ne retombait sur personne. C'est quand on écrit l'histoire que l'on comprend combien est sage la défense de toucher à l'arbre de la science, car l'activité inconsciente porte seule des fruits. Celui qui joue un rôle dans les événements n'en comprend jamais la valeur, et, s'il essaye d'en saisir le sens et d'y prendre une part immédiate, ses actes sont frappés de stérilité. À Pétersbourg, ainsi que dans les gouvernements du centre, tous, miliciens et dames, pleuraient sur le sort de la Russie et de la capitale, et ne parlaient que de sacrifices et de dévouement ; l'armée, qui se repliait au delà de Moscou, ne songeait ni à ce qu'elle abandonnait, ni à l'incendie qu'elle laissait derrière elle, et encore moins à se venger des

Français ; elle pensait au trimestre de la solde, à l'étape prochaine, à Matrechka la vivandière, et ainsi de suite…

Nicolas Rostow, que la guerre avait encore trouvé au service, prenait par cela même, mais sans s'arrêter à une idée préconçue et sans se livrer à de sombres réflexions, une part active et sérieuse à la défense de la patrie. Si on lui avait demandé quelle était son opinion sur l'état du pays, il aurait nettement répondu qu'il n'avait pas à s'en préoccuper, que Koutouzow et d'autres avec lui étaient là pour penser à sa place ; il ne savait qu'une chose : on complétait les cadres des régiments, on se battrait encore longtemps, et dans les circonstances actuelles il était probable qu'il serait nommé chef de régiment. Grâce cette manière d'envisager la question, il ne regretta même pas de ne s'être pas trouvé à la dernière bataille, et il accepta avec plaisir la commission d'aller à Voronège pour la remonte de la division.

Peu de jours avant la bataille de Borodino, Nicolas reçut les instructions et l'argent nécessaires, envoya un hussard en avant, prit des chevaux de poste et se mit en route.

Celui qui a passé plusieurs mois dans l'atmosphère des camps pendant une campagne peut seul comprendre la jouissance qu'éprouva Nicolas en quittant le rayon occupé par les trains de bagages, les hôpitaux, les dépôts de vivres et les fourrageurs. Lorsqu'il fut hors du camp, et loin des incidents peu élégants de la vie journalière du bivouac, lorsqu'il vit des villages, des paysans, des maisons de propriétaires, des champs, du bétail qui y paissait en liberté, des maisons des postes avec leurs surveillants endormis, il ressentit une telle joie qu'il lui sembla voir tout cela pour la première fois. Ce qui surtout le frappa agréablement, ce fut de rencontrer des femmes jeunes et fraîches, sans le cortège habituel d'une dizaine d'officiers occupés à leur faire la cour, mais flattées et souriantes des amabilités de l'officier voyageur. Enchanté lui-même et de son sort, il arriva la nuit à Voronège, s'arrêta à l'auberge et y commanda tout ce qui

lui avait manqué à l'armée ; le lendemain, après s'être bien rasé, après avoir endossé l'uniforme de grande tenue, qui n'avait pas vu le jour depuis longtemps, il alla rendre ses devoirs aux autorités de la ville.

Le commandant de la milice, homme d'un certain âge, fonctionnaire civil, avec le grade de général, paraissait enchanté de son uniforme et de son nouvel emploi. Il reçut Nicolas d'un air sévère et important, croyant que c'était là la tenue du vrai militaire, le questionna en l'approuvant ou en le désapprouvant tour à tour comme s'il en avait le droit. Comme Nicolas était de bonne humeur, il s'en amusa, sans avoir un instant l'idée de s'en fâcher. De là il se rendit chez le gouverneur, petit homme vif et alerte, tout rond et tout aimable, qui lui indiqua les haras où l'on pouvait avoir de bons chevaux, lui recommanda un maquignon et un propriétaire dont la résidence était à vingt verstes de la ville, qui avait d'excellents chevaux, et lui promit son concours : « Vous êtes le fils du comte Ilia Andréïévitch ? Ma femme était une amie de votre mère. On se réunit chez moi le jeudi ; c'est jeudi aujourd'hui, faites-moi le plaisir de venir ce soir sans façon. »

De chez le gouverneur, Nicolas se mit en télègue, prit avec lui son maréchal des logis pour aller au haras qu'on lui avait désigné, et dont le propriétaire était un vieux garçon, ex-officier de cavalerie, fin connaisseur en chevaux, chasseur endiablé et possesseur d'une eau-de-vie âgée de cent ans, et de vieux vin de Hongrie. Nicolas en deux mots bâcla un marché, en lui en achetant pour 6 000 roubles dix-sept étalons de premier choix pour les besoins éventuels de la remonte ; ayant bien dîné, en faisant largement honneur au vin de Hongrie, après avoir embrassé son amphitryon, qu'il tutoyait déjà comme une vieille connaissance, il refit la même route aussi gaiement que la première fois, en donnant force bourrades au cocher pour ne pas manquer la soirée.

Aspergé d'eau froide de la tête aux pieds, bien parfumé et habillé de nouveau, il se rendit, quoiqu'un peu tard, chez le gouverneur. Ce n'était pas un bal, mais, comme on savait que Catherine Pétrovna jouerait des valses et des écossaises, et qu'on danserait, les dames avaient préféré venir en robes décolletées. Pendant l'année 1812 la vie de province s'écoulait à Voronège comme d'habitude, avec la seule différence qu'il régnait dans la ville une animation inusitée : plusieurs familles riches de Moscou s'y étaient réfugiées par suite de la gravité des circonstances, et, au lieu des conversations banales et accoutumées sur le temps et sur le prochain, on causait de ce qui se passait à Moscou, de la guerre et de Napoléon. La réunion du gouverneur était composée de la crème de la société et, entre autres, de plusieurs dames que Nicolas avait connues à Moscou. Parmi les hommes, personne ne pouvait rivaliser avec le chevalier de Saint-Georges, le brillant officier de hussards, le charmant et aimable comte Rostow. Un officier italien, prisonnier français, était au nombre des invités, et Nicolas sentait que sa présence rehaussait, comme un trophée vivant, la valeur du héros russe. Persuadé que chacun partageait le même sentiment, il fut avec l'Italien d'une politesse affectueuse, pleine de réserve et de dignité. Aussitôt que, dans son uniforme de hussard, il fit son entrée au salon, en répandant autour de lui l'odeur pénétrante des parfums et du vin, il se vit entouré et eut l'occasion de répéter et de s'entendre dire à plusieurs reprises : « Mieux vaut tard que jamais. » Devenu le point de mire de tous les regards, il se sentit dans une sphère qui lui convenait, il allait y retrouver, à son grand plaisir, la position de favori, dont il était depuis si longtemps privé. Les dames et les demoiselles faisaient assaut de coquetterie à son endroit, et les personnes âgées intriguèrent aussitôt pour le marier, afin de mettre un terme, disaient-elles, aux folies de ce brillant officier. La femme du gouverneur, qui l'avait reçu comme un proche parent, et le tutoyait déjà, fut du nombre de ces dernières. Catherine Pétrovna joua des valses, des écossaises ; les danses s'animèrent et donnèrent à Nicolas l'occasion de déployer toutes ses grâces ; son élégante désinvol-

ture charma toutes les dames, et lui-même fut tout surpris ce soir-là d'avoir si bien dansé ; jamais il ne se serait permis à Moscou ce laisser-aller qui frisait le mauvais genre, mais ici il sentait la nécessité d'étonner son monde par quelque chose d'extraordinaire et d'inconnu jusque-là à tous ces provinciaux, et de les obliger à accepter cela comme la dernière mode de la capitale. Il choisit pour objet de ses attentions la femme d'un des fonctionnaires du gouvernement, une jeune et jolie blonde aux yeux bleus. Naïvement convaincu, comme tous les jeunes gens dont le seul but est le plaisir, que les femmes d'autrui ont été créées pour eux, il ne quitta pas sa conquête d'un instant ; il poussa même la diplomatie jusqu'à se rapprocher du mari, comme si, sans se l'être cependant avoué l'un à l'autre, ils avaient déjà pressenti qu'ils ne tarderaient pas à s'entendre. Le mari ne paraissait pas se prêter à ce manège, et accueillait avec froideur les avances du hussard, mais la franche bonhomie et la gaieté fascinatrice de ce dernier eurent plus d'une fois raison de sa mauvaise grâce ! Cependant, à la fin de la soirée, à mesure que le visage de la femme s'animait et se colorait, celui du mari devenait de plus en plus sombre ; ils semblaient n'avoir à eux deux qu'une certaine dose de vivacité ; quand elle augmentait chez la femme, elle diminuait chez le mari.

V

Nicolas, assis dans un large fauteuil, s'amusait à prendre différentes poses pour mieux faire valoir la jolie forme de ses pieds, chaussés pour la circonstance d'une paire de bottes irréprochables ; il ne cessait de sourire et de faire des compliments ampoulés à la jolie blonde, en lui confiant tout bas son projet d'enlever une des dames de la ville.

« Laquelle ?

– Oh ! une femme ravissante, divine ! Ses yeux, ajouta Nicolas en regardant sa voisine, ses yeux sont bleus, ses lèvres de corail, ses épaules d'une blancheur… sa taille celle de Diane ! »

Le mari s'approcha à ce moment et demanda à sa femme d'un air sombre le sujet de leur conversation.

« Ah ! Nikita Ivanitch ! » dit Rostow en se levant poliment… et, comme pour l'inviter à prendre part à ses plaisanteries, il lui exposa son intention d'enlever une blonde.

Cette confidence fut froidement reçue par le mari : la femme rayonnait. Mme la gouvernante, qui était une excellente personne, s'approcha d'eux d'un air moitié souriant et moitié sévère.

« Anna Ignatievna demande à te voir, Nicolas, – et elle prononça ce nom de manière à lui faire comprendre que cette dame était un personnage important. – Allons, viens !

– À l'instant, ma tante, mais qui est-elle ?

– C'est Mme Malvintzew. Elle a entendu parler de toi par sa nièce que tu as sauvée… devines-tu ?

– Mais il y en a beaucoup que j'ai sauvées, reprit Nicolas.

– Sa nièce est la princesse Bolkonsky ; elle est ici avec sa tante. Oh ! comme te voilà rouge, qu'est-ce donc ?

– Mais pas du tout, ma tante, je vous assure.

– Bien, bien, monsieur le mystérieux ! » Et elle le présenta à une vieille dame, très grande, très forte, coiffée d'une toque bleue, qui venait de finir sa partie avec les gros bonnets la ville.

C'était Mme Malvintzew, la tante de la princesse Marie, du côté de sa mère, veuve riche et sans enfants, fixée pour toujours à Voronège. Elle était debout et payait sa dette de jeu, lorsque Rostow la salua. Le regardant de toute sa hauteur, et fronçant le sourcil, elle continua à malmener le général qui lui avait gagné son argent.

« Enchantée, mon cher ! dit-elle en lui tendant la main. Venez me voir. »

Après avoir échangé quelques mots avec lui au sujet de princesse Marie, et de son défunt père, qu'elle n'avait jamais porté dans son cœur, elle lui demanda des nouvelles du prince André, pour lequel elle n'avait pas non plus une grande sympathie ; elle le congédia enfin, en lui réitérant son invitation, Nicolas lui promit de s'y rendre et rougit de nouveau en la quittant, car le nom de la princesse Marie lui faisait éprouver un sentiment incompréhensible de timidité et même de crainte.

Sur le point de retourner à la danse, il fut arrêté par la petite main potelée de Mme la gouvernante, qui avait quelques mots à lui dire ; elle l'emmena dans un salon d'où les invités se retirèrent par discrétion.

« Sais-tu, mon cher, lui dit-elle en donnant un air de gravité à son bienveillant petit visage, j'ai trouvé un parti pour toi ; veux-tu que je te marie ?

– Avec qui, ma tante ?

– La princesse Marie ! Catherine Pétrovna propose Lili ; moi, je penche pour la princesse… Veux-tu ? Je suis sûre que ta

maman m'en remerciera ; c'est une fille charmante et pas du tout si laide qu'on veut bien le dire.

– Mais elle n'est pas laide du tout, s'écria Nicolas d'un ton offensé ; quant à moi, ma tante, j'agis en soldat, je ne m'impose à personne, et je ne refuse rien, poursuivit-il sans se donner le temps de réfléchir à sa réponse.

– Alors souviens-toi que ce n'est pas une plaisanterie, et dans ce cas, mon cher, je te ferai observer que tu es trop assidu auprès de l'autre, de la blonde ! Le mari fait vraiment peine à voir !

– Quelle idée ! Nous sommes amis, » reprit Nicolas, qui, dans sa naïve simplicité, ne pouvait supposer qu'un aussi agréable passe-temps pût porter ombrage à quelqu'un... « J'ai pourtant répondu une fière bêtise à la femme du gouverneur, se dit-il à souper. La voilà qui va tripoter mon mariage ; et Sonia ? »

Aussi, lorsqu'il lui fit ses adieux et qu'elle lui rappela en souriant leur conversation, il la prit à part :

« Je dois vous dire, ma tante, que...

– Viens, viens ici, mon ami, asseyons-nous... » Et tout à coup il se sentit irrésistiblement poussé à prendre pour confidente cette femme, qui était presque une étrangère pour lui, et à lui confier ses plus secrètes pensées, celles qu'il n'aurait pas même dites à sa mère, à sa sœur ou à son ami le plus intime.

Lorsque plus tard il se souvint de cette explosion de franchise inexplicable, que rien ne motivait et qui eut pour lui de très graves conséquences, il l'attribua à un effet du hasard.

« Voici ce que c'est, ma tante. Maman tient à me marier depuis longtemps à quelqu'un de riche, mais un mariage d'argent m'est souverainement antipathique.

– Oh ! je le comprends, dit la bonne dame, mais ici ce serait autre chose.

– Je vous avouerai franchement que la princesse Bolkonsky me plaît beaucoup ; elle me convient, et depuis que je l'ai vue dans une si triste situation, je me suis souvent dit que c'était le sort… Et puis, vous savez sans doute que maman a toujours désiré ce mariage : mais je ne sais comment cela s'est fait, nous ne nous étions jamais rencontrés jusque-là. Ensuite, lorsque ma sœur Natacha devint la fiancée de son frère, il ne me fut plus possible de demander sa main, et voilà que je la rencontre aujourd'hui au moment où ce mariage se rompt et que tant d'autres circonstances… Enfin, voilà ce qui en est : je n'en ai jamais parlé à personne, je ne le dis qu'à vous. »

Mme la gouvernante redoubla d'attention…

« Vous connaissez Sonia, ma cousine ? Je l'aime, je lui ai promis de l'épouser, et je l'épouserai… Vous voyez donc qu'il ne peut plus être question de l'autre…, ajouta-t-il en hésitant et en rougissant.

– Mon cher, mon cher, comment peut-on parler ainsi ? Sonia n'a rien, et tu m'as dit toi-même que vos affaires étaient dérangées ; quant à ta maman, cela la tuera, et Sophie elle-même, si elle a du cœur, ne voudra pas assurément d'une telle existence : une mère au désespoir, une fortune en déroute… Non, non, mon cher, Sophie et toi vous devez le comprendre. »

Nicolas se taisait, mais cette conclusion ne lui était pas désagréable :

« Pourtant, ma tante, c'est impossible, poursuivit-il avec un soupir. La princesse Marie voudra-t-elle de moi, et puis elle est en deuil, on ne peut guère y penser ?

– Tu crois donc que je vais t'empoigner là, tout de suite, et te marier séance tenante ? Il y a manière et manière.

– Oh ! quelle marieuse vous faites, ma tante, » dit Nicolas en baisant sa petite main grassouillette.

VI

À son retour à Moscou, la princesse Marie y avait retrouvé son neveu et le gouverneur, ainsi qu'une lettre du prince André, qui l'engageait à continuer sa route sur Voronège et à s'y arrêter chez sa tante Mme Malvintzew. Les soucis du déménagement, l'inquiétude que lui causait son frère, l'organisation d'une nouvelle existence dans un nouveau milieu, des figures inconnues, l'éducation du petit garçon, toutes ces circonstances réunies étouffèrent pour un temps dans l'âme de la pauvre fille les tentations qui l'avaient tourmentée pendant la maladie de son père, après sa mort, et surtout après sa rencontre avec Rostow. Profondément attristée et inquiète, la douleur que lui causait la mort de son père s'ajoutait dans son cœur à celle que lui faisaient éprouver les désastres de la Russie, et, malgré le mois de tranquillité et de vie régulière qu'elle venait de passer, ces pénibles sentiments semblaient croître en intensité. Le danger que courait son frère, le seul proche parent qui lui restât, la préoccupait constamment ; il s'y joignait encore le souci de l'éducation de son neveu, tâche qu'elle ne se sentait pas en état de remplir. Malgré tout, elle était foncièrement calme, parce qu'elle

avait la conscience d'avoir maîtrisé les rêveries et les espérances caressées tout d'abord à l'apparition de Rostow.

Le lendemain de sa soirée, Mme la gouvernante se rendit chez Mme Malvintzew pour lui faire part de son projet ; tout en insistant, vu les circonstances présentes, sur l'impossibilité d'une cour en règle, elle lui représenta que rien n'empêchait de réunir les jeunes gens, et lui demanda son consentement, qui lui fut accordé de grand cœur. Ce premier point réglé, elle parla de Rostow en présence de la princesse Marie, et lui raconta comment il avait rougi en entendant prononcer son nom. Celle-ci, au lieu d'éprouver un sentiment de joie en l'écoutant, ressentit un malaise indéfinissable : elle ne jouissait plus de ce calme intérieur dont elle était si fière autrefois, et elle sentit que ses espérances, ses doutes et ses remords se réveillaient avec une nouvelle force.

Pendant les deux jours qui s'écoulèrent entre cette visite et celle de Rostow, elle ne cessa de penser à la ligne de conduite qu'elle devait suivre envers lui. Tantôt elle prenait la résolution de ne pas paraître au salon de sa tante, en prétextant son deuil, et au même moment elle se disait que ce serait manquer de procédés envers celui qui lui avait rendu un si grand service. Tantôt il lui semblait que sa tante et la femme du gouverneur formaient des projets sur Rostow et sur elle, et alors elle se reprochait ces pensées, qu'elle attribuait à son iniquité. Comment pouvait-elle les croire capables de songer à un mariage, lorsqu'elle portait encore des pleureuses ? Et cependant elle s'ingéniait à composer les phrases avec lesquelles elle devait l'accueillir, mais, dans la crainte d'en dire trop ou trop peu, elle n'était satisfaite d'aucune, et d'ailleurs son embarras ne trahirait-il pas l'émotion qu'elle ressentirait à sa vue ? Mais lorsque son valet de chambre vint lui annoncer, le dimanche après la messe, l'arrivée du comte Rostow, une légère rougeur couvrit ses joues, et ses yeux devinrent plus brillants que de coutume ; ce furent les seuls indices de ce qui se passait dans son for intérieur.

« L'avez-vous vu, ma tante ? » demanda la princesse Marie avec calme, surprise elle-même de paraître aussi tranquille.

Rostow entra ; la princesse baissa la tête la durée d'une seconde, comme pour lui donner le temps de saluer sa tante, et, la relevant aussitôt, elle rencontra son regard. D'un mouvement plein de grâce et de dignité, elle lui tendit sa main douce et fine, lui dit quelques mots, et des cordes d'une douceur toute féminine, qui jusque-là étaient restées muettes, vibrèrent dans le timbre de sa voix. Mlle Bourrienne, qui se trouvait là par hasard, la regarda avec stupéfaction. La coquette la plus artificieuse n'aurait pu agir plus habilement à l'égard d'un homme qu'elle aurait voulu captiver : « Est-ce le noir qui lui va si bien, ou est-elle embellie ? Et quel tact ! quelle grâce ! je ne l'avais jamais remarquée, » se disait la Française. Si la princesse Marie avait été capable de réfléchir à ce moment-là, elle eût été bien plus étonnée que sa compagne du changement qui s'était opéré en elle. À peine eut-elle aperçu ce visage qui lui était devenu si cher, qu'un flot de vie dont l'influence la faisait agir et parler en dehors de sa volonté, l'envahit tout entière. Ses traits se transfigurèrent et s'illuminèrent d'une beauté imprévue ; tel un vase dont les fines ciselures ne présentent qu'un enchevêtrement de lignes opaques et confuses jusqu'au moment où une vive lumière vient en éclairer les parois transparentes. Pour la première fois, le travail intérieur auquel s'était livrée son âme, ses souffrances, ses aspirations au bien, sa résignation, son amour, son abnégation, se résumèrent dans l'éclat de son regard, le charme de son sourire et dans chaque trait de son visage délicat, Rostow le vit aussi clairement que s'il l'avait connue toute sa vie ; il comprit qu'il avait devant lui un être différent de ceux qu'il avait rencontrés jusque-là, et beaucoup meilleur, surtout supérieur à lui-même. La conversation roula sur différents sujets : il fut question de la guerre, de leur dernière rencontre, sur laquelle Nicolas glissa légèrement, de la femme du gouverneur et de leur parenté mutuelle. La princesse Marie ne fit aucune

allusion à son frère, et changea même de conversation, lorsque sa tante en parla. Ce sujet la touchait de trop près pour être le sujet d'une conversation banale.

Pendant un moment de silence, Nicolas s'adressa, pour sortir d'embarras, comme on le fait souvent là où il y a des enfants, au petit garçon du prince André, et lui demanda s'il avait bien envie d'être hussard. Il le prit dans ses bras, le fit jouer, et, se retournant involontairement vers la princesse Marie, il rencontra son regard attendri et heureux ; elle suivait timidement des yeux les mouvements de son neveu chéri dans les bras de l'homme qu'elle aimait. Il comprit la signification de ce regard, rougit de plaisir et embrassa l'enfant de bon cœur ; il ne se crut pourtant pas autorisé à revenir la voir souvent, à cause de son grand deuil ; mais la femme du gouverneur continua à manœuvrer, et lui répéta ce que la princesse Marie avait dit de flatteur sur son compte, et vice versa. Elle insista pour qu'il y eût une explication, et arrangea à cet effet chez l'archevêque une entrevue entre les jeunes gens. Rostow ne cessait de lui dire qu'il ne pensait guère à se déclarer ; mais il fut obligé de promettre qu'il se rendrait chez ce dernier.

De même qu'à Tilsitt, où il n'avait pas hésité un moment à accepter pour bon ce qui était reconnu tel par les autres ; de même aujourd'hui, après une lutte courte, mais sincère, entre le désir d'organiser sa vie selon son goût et une humble soumission au destin, il choisit cette dernière voie, où il se sentait entraîné malgré lui. Il savait qu'exprimer ses sentiments à la princesse Marie, étant encore lié à Sonia par sa promesse, c'était commettre une lâcheté dont il était incapable ; mais il sentait aussi, au fond de son cœur, qu'en s'abandonnant à l'influence des circonstances et des personnes, non seulement il ne faisait rien de répréhensible, mais laissait s'accomplir un acte important dans son existence. Sans doute, après son entrevue avec la princesse Marie, il vécut en apparence de la même vie qu'auparavant ; mais les plaisirs dont il s'amusait jusque-là per-

dirent pour lui tout leur charme ; les idées qui se rapportaient à elle n'avaient rien de commun avec celles que lui avaient inspirées jusque-là les autres jeunes filles, ni avec l'amour exalté dont il avait jadis entouré l'image de Sonia, comme c'était un honnête homme, s'il lui arrivait d'associer une jeune fille à ses rêves de mariage, il la voyait invariablement en robe de chambre blanche, assise derrière le samovar, entourée d'enfants qui appelaient papa et maman, et il trouvait du plaisir à descendre jusqu'aux moindres détails de leur vie de famille. Mais la pensée de la princesse Marie n'évoquait pas ces tableaux-là ; il avait beau essayer d'entrevoir l'avenir de leur vie à deux, tout y était vague et confus, et lui inspirait plutôt un sentiment de crainte.

VII

La nouvelle de la terrible bataille de Borodino et de nos incalculables pertes en blessés et en morts arriva à Voronège vers la mi-septembre. La princesse Marie, n'ayant eu connaissance de l'état de son frère que par les journaux, se décida à aller à sa recherche ; Nicolas, qui ne l'avait pas encore revue, l'apprit ensuite par d'autres personnes. Ces tristes événements n'éveillèrent dans son âme ni désespoir ni désir de vengeance, mais il en éprouva un certain embarras à prolonger son séjour à Voronège. Toutes les conversations sonnaient faux à son oreille ; il ne savait comment juger ce qui s'était passé, et se disait qu'il ne s'en rendrait exactement compte que lorsqu'il se retrouverait dans l'atmosphère de son régiment. Il se hâtait donc de terminer ses achats de chevaux, et se mettait en colère plus souvent que d'habitude contre son valet de chambre et son maréchal des logis.

Quelques jours avant son départ eut lieu à la cathédrale une messe avec *Te Deum*, à l'occasion des victoires remportées par les troupes russes. Il s'y rendit comme les autres et se plaça à quelques pas du gouverneur ; ayant pris une attitude officielle, il eut tout le loisir de penser à autre chose. La cérémonie achevée, la gouvernante l'appela d'un signe.

« As-tu vu la princesse ? » lui demanda-t-elle en lui désignant une dame en deuil qui se tenait à l'écart.

Nicolas l'avait déjà aperçue et reconnue, non pas à son profil qui se dessinait sous son chapeau, mais au sentiment de pitié et de crainte qui s'était tout à coup emparé de lui en la voyant. Absorbée dans ses prières, la princesse Marie faisait ses derniers signes de croix avant de sortir de l'église ; l'expression de sa figure le frappa de surprise : c'étaient bien les mêmes traits, sur lesquels on pouvait lire la lutte patiente de son âme, mais une flamme intérieure les éclairait d'une autre lumière, et elle était dans ce moment l'image la plus touchante de la douleur, de la prière et de la foi ! Sans attendre l'avis de sa protectrice, sans se demander s'il était oui ou non convenable de lui adresser la parole à l'église, il se rapprocha d'elle pour lui dire qu'il prenait une part sincère au nouveau malheur qui venait de la frapper. À peine eut-elle entendu sa voix, qu'un rayonnement de douleur et de joie illumina soudain son visage.

« Je tenais à vous dire, princesse, reprit Rostow, que comme le prince André est commandant de régiment, s'il était mort, les journaux l'auraient annoncé. »

Elle le regarda sans le comprendre et en se laissant aller au charme de la sympathie qu'il lui témoignait.

« Je connais beaucoup d'exemples, poursuivit-il, où la blessure causée par un éclat d'obus peut n'être que très légère, elle

n'est pas immédiatement mortelle. Il faut espérer, et je suis sûr que…

– Oh ! ce serait affreux ! » dit la princesse Marie en l'interrompant, et comme l'émotion l'empêchait d'achever sa phrase, elle inclina la tête d'un mouvement plein de grâce comme l'étaient tous ses gestes en présence de Rostow, lui jeta un regard de reconnaissance et rejoignit sa tante.

Ce soir-là Nicolas resta chez lui, afin de terminer au plus vite ses comptes avec les maquignons. Quand il les eut mis en règle, ce qui ne fut pas long, il arpenta longtemps sa chambre, en passant, contre son habitude, toute son existence en revue. Son entrevue du matin avec la princesse Marie lui avait causé une impression plus profonde qu'il ne l'aurait désiré pour son repos. Ses traits fins, pâles et mélancoliques, son regard lumineux, ses gestes doux et gracieux, et surtout cette douleur tendre et profonde qui s'exhalait de toute sa personne, le troublaient et commandaient sa sympathie. Autant Rostow aimait peu à trouver chez un homme la preuve d'une supériorité morale (c'était pourquoi il n'avait jamais eu de penchant pour le prince André, qu'il traitait volontiers de philosophe et de rêveur), autant chez la princesse Marie cette douleur, dans laquelle il entrevoyait la profondeur de ce monde spirituel où était comme un étranger, l'attirait d'une façon irrésistible. Quelle merveilleuse femme ! Ce doit être un ange véritable ! Pourquoi ne suis-je pas libre ? Pourquoi me suis-je tant pressé avec Sonia ? » Et involontairement il établissait une comparaison entre l'absence chez l'une et l'abondance chez l'autre de ces dons de l'âme qu'il ne possédait pas, et dont, pour cette raison même, il faisait tant de cas. Il se complaisait à se représenter comment il eût agi s'il avait été libre, comment il lui aurait demandé sa main et comment elle serait devenue sa femme ; mais à cette pensée il avait froid, et ne voyait plus devant ses yeux que des images confuses. Associer la princesse Marie à de riants tableaux lui semblait impossible. Il l'aimait sans la comprendre,

tandis que dans le souvenir de Sonia tout était clair et simple, parce que pour lui il n'y avait en elle rien de mystérieux. « Comme elle priait ! se disait-il. C'est bien là la foi qui transporte les montagnes, et je suis sûr que sa prière sera exaucée. Pourquoi ne puis-je prier ainsi et demander ce dont j'ai besoin ? De quoi ai-je besoin ? D'être libre et de rompre avec Sonia ! La femme du gouverneur avait raison : mon mariage avec elle n'amènera que des malheurs, le désespoir de maman, les affaires… Ah ! quel embarras ! quel embarras ! Et puis, je ne l'aime pas, non, je ne l'aime pas comme il faudrait l'aimer ! Ah ! mon Dieu, qui m'aidera à sortir de cette affreuse impasse ? » s'écria-t-il en déposant sa pipe dans un coin ; et, les mains jointes, tout entier au souvenir de la princesse Marie, il se plaça devant l'image, les yeux pleins de larmes, et pria comme il n'avait pas prié depuis longtemps. Soudain la porte s'ouvrit et Lavrouchka entra : il lui apportait quelques lettres.

« Imbécile ! qui te permet de venir ainsi sans être appelé ! dit Nicolas en changeant subitement de pose.

– De la part du gouverneur, répondit Lavrouchka d'une voix endormie. Il est arrivé un courrier : c'est une lettre pour vous.

– Bien, merci, va-t'en ! »

Il y avait deux lettres, une de sa mère et une de Sonia ; ce fut celle-ci qu'il décacheta tout d'abord. À la lecture des premières lignes il pâlit, et ses yeux s'agrandirent de joie et de terreur : « Non, c'est impossible ! » dit-il tout haut. Son agitation était si grande, qu'il ne put rester en place, et il lut la lettre en marchant à grands pas. Il la lut une fois, deux fois, enfin, haussant les épaules et faisant un geste de surprise, s'arrêta au milieu de la chambre, la bouche béante et les yeux fixes. Sa prière à Dieu avait donc été exaucée ! Il en était aussi stupéfait que si, en réalité, c'eût été la chose la plus extraordinaire du monde, et il

croyait même voir dans la réalisation prompte de ses désirs la preuve qu'elle était l'œuvre, non pas de Dieu, mais d'un simple hasard.

Le nœud gordien qui enchaînait son avenir était tranché par la lettre inattendue de Sonia. Elle lui écrivait que la perte de la plus grande partie de la fortune des Rostow, par suite des terribles circonstances de ces derniers temps, et le vœu plusieurs fois exprimé par la comtesse, de voir Nicolas épouser la princesse Bolkonsky, son silence, sa froideur, tous ces motifs réunis l'avaient décidée à le délier de ses promesses à lui rendre sa parole. « Il m'est trop pénible, disait-elle, de penser que je pourrais devenir une cause de malheurs et de brouille au sein d'une famille qui m'a comblée de ses bienfaits. Mon amour n'ayant pour but que le bonheur de ceux que j'aime, je viens vous supplier, Nicolas, de reprendre votre liberté et de croire, malgré tout, que personne ne vous aimera jamais plus profondément que votre

« Sonia. »

La seconde lettre était de la comtesse, qui décrivait leurs derniers jours à Moscou, leur départ, l'incendie et leur ruine complète. Elle ajoutait que le prince André, grièvement blessé voyageait avec eux, mais que maintenant le docteur espérait le sauver. Sonia et Natacha étaient ses gardes-malades.

Nicolas alla le lendemain porter cette lettre à la princesse Marie, qui, pas plus que lui, ne fit de commentaires sur les soins que Natacha donnait au blessé. Cette lettre établit entre eux comme un lien de parenté. Il assista même au départ de la princesse pour Yaroslaw et retourna ensuite à son régiment.

VIII

La lettre de Sonia, écrite du couvent de Troïtzky, était le résultat de nombreux incidents qui s'étaient passés dans la famille Rostow. Le désir de voir Nicolas épouser une riche héritière dominait toutes les préoccupations de la comtesse, et Sonia, le principal obstacle à ses yeux, s'en était douloureusement ressentie, surtout après le récit de la rencontre de Nicolas avec la princesse Marie. La comtesse ne laissait passer aucune occasion de lui lancer une allusion cruelle et blessante. Quelques jours avant leur départ de Moscou, énervée par tous les désastres qui l'accablaient, elle appela sa nièce, mais, au lieu de lui adresser des reproches, elle la supplia, en pleurant à chaudes larmes, de les prendre en pitié, de délier Nicolas de son serment, et de payer ainsi sa dette à ceux qui l'avaient recueillie. « Je ne serai tranquille que lorsque tu me l'auras promis ! » Sonia répondit en sanglotant qu'elle était prête à tout, sans se décider toutefois à lui en faire la promesse formelle. Se dévouer pour le bonheur des autres était dans son caractère, et sa situation dans la maison était telle, qu'elle ne pouvait prouver sa reconnaissance qu'en se sacrifiant sans cesse. Elle sentait que tout acte d'abnégation rehaussait sa valeur aux yeux des autres, et la rendait par cela même plus digne de Nicolas, qu'elle adorait ! Mais aujourd'hui le sacrifice qu'on exigeait d'elle entraînait avec lui un renoncement complet à tout ce qui était la récompense du passé, à tout ce qui donnait du prix à la vie. Pour la première fois, son cœur se remplit d'amères pensées : elle en voulut à ceux qui ne l'avaient tirée de la misère que pour lui infliger un surcroît de tourments ! Elle en voulut à Natacha, qui n'avait jamais été violentée dans ses sentiments, qui, au contraire, les imposait à tout son entourage, et que cependant on ne pouvait s'empêcher d'aimer ! Pour la première fois aussi elle sentit que son amour, si pur et si paisible jusque-là, se transformait en une passion violente, en dehors des lois, de la vertu et de la religion,

et sous la violence de cet orage, habituée par ses épreuves à renfermer ses impressions, elle répondit à la comtesse en termes vagues, résolue à attendre une entrevue avec Nicolas, dans l'intention non pas de le dégager de sa parole, mais au contraire de se lier à lui pour toujours.

Les soucis des derniers temps de leur séjour à Moscou apportèrent une diversion à son chagrin, qu'elle fut heureuse d'oublier au milieu de toutes les occupations matérielles dont elle était accablée ; mais, en apprenant la présence du prince André dans la maison, malgré sa sympathie pour lui et pour Natacha, une joie superstitieuse s'empara d'elle. Elle crut entrevoir dans cette circonstance la volonté de la Providence qui ne voulait pas permettre qu'elle fût séparée de Nicolas. Elle savait que Natacha aimait le prince André et n'avait cessé de l'aimer. Elle pressentait que, réunis maintenant par tant de catastrophes, ils s'aimeraient de nouveau, et que Nicolas ne pourrait épouser la princesse Marie, devenue dès lors sa belle-sœur. Aussi, en dépit des tristesses qui l'environnaient toutes parts, cette intervention visible de la Providence dans ses intérêts personnels lui causait une douce satisfaction.

La famille Rostow s'arrêta une journée au couvent Troïtzky. On leur avait réservé dans l'auberge du couvent trois grandes chambres, dont l'une fut occupée par le prince André, qui ce jour-là se sentait beaucoup mieux. Natacha était assise à côté de lui, tandis que, dans la pièce voisine, le comte et la comtesse causaient respectueusement avec le supérieur heureux de revoir ses anciens amis. Sonia, également présente, songeait à ce que le prince André et Natacha pouvaient se dire. Tout à coup la porte s'ouvrit, et Natacha, très émue, s'avança tout droit vers sa cousine, sans faire attention au moine, qui s'était levé pour la saluer.

« Natacha, que fais-tu donc ? viens ici, » lui dit sa mère.

Elle s'approcha du prieur pour recevoir sa bénédiction, et celui-ci l'engagea à implorer le secours de Dieu et du bien heureux saint Serge.

Dès qu'il fut parti, elle entraîna Sonia dans la chambre vide.

« Sonia, il vivra, n'est-ce pas ! Sonia, je suis si heureuse et si malheureuse ! Tout est réparé. Qu'il vive seulement, mais il ne peut pas… »

Et elle fondit en larmes. Sonia, aussi agitée de la douleur de son amie que de ses secrètes appréhensions personnelles, l'embrassa et la consola.

« Oui, qu'il vive seulement, » se disait-elle.

Elles se rapprochèrent de la porte, qu'elles entr'ouvrirent doucement, et purent distinguer le prince André couché, la tête appuyée sur trois oreillers. Il reposait, les yeux fermés, et on entendait sa respiration égale.

« Ah ! Natacha, s'écria tout à coup Sonia en la saisissant par la main et en se rejetant en arrière.

– Qu'est-ce ? qu'est-ce ? demanda Natacha.

– C'est cela, c'est bien cela ! reprit la première, pâle et tremblante, en refermant la porte. Te rappelles-tu ? continua-t-elle avec un mélange d'effroi et de solennité, te rappelles-tu quand j'ai regardé dans le miroir aux fêtes de Noël ? Tu te souviens, j'ai vu…

– Oui, oui, répondit Natacha en ouvrant de grands yeux en se souvenant en effet confusément de la vision de Sonia.

– Tu t'en souviens ? poursuivit Sonia. Je te l'ai raconté alors à toi et à Douniacha : je l'ai vu couché, les yeux fermés, couvert d'une couverture rose, tel qu'il est à présent ! »

Et, s'animant de plus en plus, elle décrivit tous les détails qu'elle avait devant les yeux, en les rapportant à la vision de Noël, dont son imagination ne mettait plus en doute la réalité.

« Oui, oui, la couverture rose ! se dit Natacha pensive, persuadée qu'elle aussi l'avait vue. Mais qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?

– Ah ! je ne sais pas, c'est si extraordinaire ! » répondit Sonia.

Quelques minutes plus tard, le prince André sonna. Natacha entra chez lui, et Sonia, en proie à une émotion et à un attendrissement qu'elle éprouvait rarement, resta près de la fenêtre, à réfléchir à ces bizarres coïncidences.

Une occasion s'offrit ce jour-là pour envoyer des lettres à l'armée. La comtesse en profita pour écrire à son fils.

« Sonia, n'écriras-tu pas à Nicolas ? » dit-elle d'une voix légèrement émue.

La jeune fille devina la muette prière contenue dans ces paroles, et lut, dans le regard fatigué de la comtesse, fixé sur elle par-dessus ses lunettes, l'embarras que cachait sa demande et l'inimitié prête à éclater en cas de refus. S'approchant de la comtesse, elle se mit à genoux, lui baisa la main et lui dit :

« Maman, j'écrirai ! »

Sous l'influence de ce mystérieux présage qui, en s'accomplissant, devait empêcher le mariage de Nicolas avec la princesse Marie, elle s'abandonna sans plus hésiter à ses habitudes de sacrifice, et ce fut les larmes aux yeux et pénétrée de la grandeur de cet acte généreux qu'elle écrivit, non sans être interrompue à plusieurs reprises par ses sanglots, la touchante épître dont la lecture avait si profondément troublé Nicolas.

IX

Une fois arrivés au corps de garde, l'officier et les soldats qui y avaient amené Pierre le traitèrent assez brutalement, sans doute en souvenir de la lutte qu'ils avaient eue à soutenir contre lui, sans se départir cependant d'un certain respect à son égard. Ils se demandaient avec curiosité s'ils n'avaient pas fait une capture importante, et lorsque le lendemain la garde fut relevée, Pierre s'aperçut que les nouveaux venus n'avaient plus pour lui la même considération. En effet, dans ce gros homme en caftan ils ne voyaient plus celui qui avait pris à partie le maraudeur et les soldats de la patrouille, mais tout simplement le n°17 des prisonniers remis à leur garde par ordre supérieur. Tous ceux qui étaient enfermés avec lui étaient des gens de condition inférieure. Ayant reconnu en Pierre un « monsieur », et l'entendant parler français, ils ne lui épargnèrent pas les plaisanteries. Tous, lui aussi, devaient être jugés comme incendiaires, et le troisième jour on les conduisit dans une maison où siégeaient un général à la moustache blanche, deux colonels et d'autres Français. Il interrogea les prisonniers de cette façon nette et précise qui semble appartenir en propre à un être supérieur aux faiblesses humaines :

« Qui était-il ? Où avait-il été ? Dans quelle intention ? » etc., etc…

Ces questions, en laissant de côté le fond même de l'affaire, et en éloignant par cela même la possibilité de le découvrir, tendaient au but que visent tous les interrogatoires des juges : tracer à l'inculpé la voie qu'il devait suivre pour arriver au résultat désiré, c'est-à-dire à s'accuser lui-même. Pierre, comme tous ceux qui se trouvent dans le même cas, se demandait avec étonnement pourquoi on lui adressait ces questions ; car elles n'étaient, après tout, qu'un semblant de bienveillance et de politesse. Il se savait en leur pouvoir, au pouvoir de cette force qui l'avait amené devant eux et leur donnait le droit d'exiger des réponses compromettantes. On lui demanda donc ce qu'il faisait lors de son arrestation ; il répondit, d'un air tragique, qu'il cherchait les parents d'un enfant sauvé par lui des flammes.

« Pourquoi s'était-il colleté avec un maraudeur ?…

– Parce qu'il défendait, répondit-il, une femme attaquée par ce dernier et que le devoir de tout honnête homme était de… »

On l'interrompit, cette digression était inutile.

« Pourquoi s'était-il trouvé dans la cour de la maison qui brûlait ?…

– Parce qu'il était sorti pour voir ce qui se passait en ville. »

On l'interrompit de nouveau : on ne lui demandait pas où il allait, mais pourquoi il se trouvait à l'incendie. Lorsqu'on lui demanda son nom, il refusa de le dire.

« Inscrivez cette réponse, dit le général ; ce n'est pas bien, c'est même très mal !… »

Et l'on emmena les accusés.

Le quatrième jour de son arrestation, les incendies atteignirent leur quartier. Pierre et ses treize compagnons furent emmenés ailleurs, et emprisonnés dans la remise d'une maison de marchands. En traversant les rues, il fut suffoqué par la fumée… Les flammes gagnaient toujours du terrain. Sans comprendre encore l'importance de l'incendie de Moscou, il regardait ce spectacle avec terreur. Durant les quatre jours qu'il resta dans sa nouvelle prison, il y apprit, par des soldats français, qu'on attendait d'un moment à l'autre la décision du maréchal à leur égard. Quel maréchal ? Ils ne le savaient pas. Les journées qui s'écoulèrent jusqu'au 8 septembre, date de leur second interrogatoire, furent les plus pénibles pour Pierre.

X

Le 8 septembre, un officier supérieur, sans doute, un haut personnage, à en juger par les témoignages de respect des sentinelles, vint visiter les prisonniers. Cet officier, qui appartenait évidemment à l'état-major, tenait à la main une liste et fit l'appel des noms qui s'y trouvaient. Pierre y était ainsi inscrit : « Celui qui n'avoue pas son nom. » Après les avoir examinés d'un air indifférent, il ordonna à l'officier de garde de veiller à ce qu'ils fussent convenablement habillés pour paraître devant le maréchal. Une heure plus tard, une compagnie de soldats emmena Pierre et les autres détenus au Diévitchy-Polé (Champ des Vierges). La journée était claire et belle après la pluie, et l'air extraordinairement pur ; la fumée ne rampait plus sur la surface de la terre, mais s'élevait en colonnes dans le ciel bleu au-dessus de la ville, et, bien qu'on ne vît pas les flammes, Moscou n'était

plus qu'un immense brasier ; l'œil n'apercevait que des espaces dévastés, des ruines fumantes et des murailles noircies contre lesquelles les grands poêles et les hautes cheminées étaient encore attachés. Pierre avait beau examiner ces décombres, il ne reconnaissait plus les quartiers de la ville. Par-ci par-là une église se détachait intacte, et le Kremlin, que le feu n'avait pas atteint, blanchissait au loin avec ses tours et son Ivan Véliki. À deux pas brillait gaiement la coupole du monastère de Novo-Diévitchy, où résonnait le carillon sonore qui appelait les fidèles à la messe. Pierre se souvint alors que c'était un dimanche, et le jour de la Nativité de la Vierge ; mais qui donc célébrait cette fête au milieu de la ruine et de l'incendie ? À peine rencontrait-on, de temps à autre, quelques gens déguenillés, effrayés, qui se dérobaient bien vite à la vue des Français. Il était évident que le nid de la Russie était détruit, mais Pierre sentait confusément que la conséquence de la destruction de ce nid dévasté serait l'établissement d'un nouvel ordre de choses. Tout le lui disait, sans qu'il cherchât à raisonner : la marche gaie et assurée, l'alignement des rangs de l'escorte qui le conduisait, lui et ses compagnons, la présence du fonctionnaire français qui les croisait dans une calèche à deux chevaux avec un soldat pour cocher, au son de la musique de régiment qui arrivait jusqu'à lui à travers la place, et enfin la liste qu'il avait entendu lire le matin. Et maintenant on le menait il ne savait où, mais il lisait sur la figure de ceux qui l'emmenaient que les mesures prises à l'égard des prisonniers seraient exécutées sans merci, et il sentait qu'il n'était plus qu'un fétu de paille tombé dans l'engrenage d'une machine inconnue, mais fonctionnant avec régularité.

Conduit avec ses compagnons non loin du monastère, vers une grande maison blanche qui occupait le côté droit de la place, au milieu d'un vaste jardin, il la reconnut pour celle du prince Stcherbatow, dont il était un des habitués, et où logeait actuellement le maréchal prince d'Eckmühl, ainsi qu'il l'apprit par les propos des soldats. On les introduisit un à un : Pierre était le n° 6. Il traversa une galerie vitrée, un vestibule, et entra

enfin dans un cabinet long et bas de plafond, qui lui était familier, et à la porte duquel se tenait un aide de camp. Davout, assis à l'autre bout de la chambre, les lunettes sur le nez, tout occupé à déchiffrer un papier déployé sur une table, ne leva pas les yeux.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-il à voix basse en s'adressant à Pierre, qui s'était arrêté tout près de lui.

Celui-ci ne répondit rien ; il n'en avait pas la force, car, pour lui, Davout n'était pas simplement un général français, mais un homme dont la cruauté était connue ; en regardant cette figure dure et froide, rappelant celle d'un pédagogue sévère qui daigne témoigner quelque patience en attendant la réponse demandée, il comprenait que chaque seconde d'hésitation pouvait lui coûter la vie ; mais que dire ? Répéter ce qu'il avait répondu au premier interrogatoire lui paraissait inutile ; révéler son nom et sa position était dangereux et honteux ! Le silence se prolongeait ; mais, sans lui donner le temps de le rompre, Davout releva la tête, ôta ses lunettes, fronça les sourcils et le regarda fixement.

« Je connais cet homme, » dit-il d'une voix dont l'accent rude et heurté était calculé pour effrayer l'accusé.

Pierre frissonna.

« Non, général, vous ne pouvez pas me connaître, je ne vous ai jamais vu…

– C'est un espion russe, dit Davout en l'interrompant et en s'adressant à un autre général.

– Non, monseigneur, reprit Pierre avec une soudaine vivacité, en se souvenant que Davout était prince. Non, monsei-

gneur, vous ne pouvez pas me connaître. Je suis officier de la milice et je n'ai pas quitté Moscou.

– Votre nom ? reprit le maréchal.

– Besoukhow.

– Qu'est-ce qui me prouvera que vous ne mentez pas ?

– Monseigneur ! » s'écria Pierre d'une voix plutôt suppliante qu'offensée.

Davout se reprit à l'examiner ; quelques secondes se passèrent ainsi, et ce fut là le salut de Pierre. En dépit de la guerre et de la position où ils se trouvaient l'un à l'égard l'autre, il s'établit entre ces deux hommes des rapports humains. Au premier regard que le maréchal avait jeté sur lui après avoir consulté la liste où les hommes n'étaient pour lui que des numéros et Pierre un incident, il l'aurait tranquillement fait fusiller sans croire commettre une mauvaise action, mais à présent il voyait en lui un homme… ils étaient frères !

« Comment me prouverez-vous la vérité de ce que vous avancez ? »

Pierre se souvint de Ramballe, et le nomma, lui, son régiment et la rue où se trouvait la maison.

« Vous n'êtes pas ce que vous dites, » répéta Davout.

Pierre recommença d'une voix émue à donner des preuves de sa véracité. Un aide de camp entra en ce moment, et la figure du maréchal rayonna d'aise aux nouvelles qu'il lui apportait ; il se prépara à sortir. Il avait oublié le prisonnier, lorsque l'aide de camp l'en fit souvenir ; il donna l'ordre de l'emmener. Mais où ? Pierre ne put le deviner. Où allait-on le conduire ? À la remise

ou à l'endroit du supplice, que ses compagnons lui avaient indiqué en traversant la place ?

« Oui, sans doute, » répondit Davout à une question qui lui adressait son subordonné, et que Pierre n'entendit pas.

On le fit enfin sortir.

Jamais il ne put se rappeler pendant combien de temps il avait marché ; il avançait machinalement, à l'exemple de ses camarades d'infortune ; il ne voyait ni n'entendait rien, et il s'arrêta que parce que les autres s'arrêtèrent. Une seule pensée le tourmentait, celle de découvrir qui l'avait condamné à mort. Ce n'étaient pourtant pas ceux qui l'avaient interrogé : aucun d'eux n'aurait voulu ni même pu le faire. Ce n'était pas Davout, qui l'avait regardé avec tant d'humanité : une minute de plus, et il aurait certainement compris qu'il agissait mal, mais l'aide de camp l'en avait empêché. Qui donc l'avait condamné ? Qui donc avait décidé de le tuer, lui plein de souvenirs, d'espérances et de pensées ? Qui donc faisait une telle chose ? Qui donc en était cause ?… Personne ! C'était, il le comprenait, la conséquence de l'ordre établi et le résultat fatal des circonstances.

XI

De l'hôtel du prince Stcherbatow, les prisonniers furent conduits, à travers la place, vers un jardin potager un peu à gauche, où se dressait un poteau derrière lequel on avait creusé une grande fosse, entourée de terre fraîchement remuée ; une foule, placée en demi-cercle, contemplait cette fosse avec une inquiète curiosité. Elle se composait de Russes et d'un grand nombre de militaires de l'armée française appartenant à différentes natio-

nalités et portant des uniformes différents. À droite et à gauche du poteau se tenaient alignés des soldats en capotes gros-bleu, épaulettes rouges, guêtres et shakos. Les condamnés furent rangés en dedans du cercle par numéros d'ordre. Pierre était le sixième. Un roulement de tambours se fit entendre de deux côtés à la fois : il sentit que son âme se déchirait à ce bruit et qu'il perdait la faculté de penser. Pouvant à peine regarder et entendre, il n'avait plus qu'un désir, celui de voir s'accomplir le plus tôt possible ce quelque chose de terrible et d'inévitable qui le menaçait ! Les deux hommes placés au bout de son rang étaient des forçats, dont l'un était grand et maigre ; l'autre, au teint noirâtre, au nez écrasé et au corps musculeux, avait à côté de lui le n° 3, un gaillard vigoureux et bien nourri, aux cheveux grisonnants, âgé de ses quarante-cinq ans environ. Le quatrième était un paysan, dont le joli visage, aux yeux noirs, était encadré d'une belle barbe rousse, et le cinquième, un ouvrier de fabrique, à la figure jaune et blafarde, de dix-huit ans à peu près, et vêtu d'une longue lévite. Pierre comprit que les Français se consultaient, en se demandant s'ils les fusilleraient par groupes ou isolément.

« Par deux ! » dit l'officier avec une froide indifférence.

Un mouvement eut lieu dans les rangs : évidemment cette agitation ne provenait pas de l'empressement des soldats à exécuter un ordre ordinaire, mais de leur hâte à terminer une besogne répugnante et incompréhensible. Un fonctionnaire civil, en écharpe, s'approcha des condamnés et leur lut, en russe et en français, leur arrêt, puis quatre soldats s'emparèrent des deux forçats. On les plaça devant le poteau, et pendant qu'on était allé chercher les bandeaux, ils regardaient autour d'eux comme la bête fauve acculée qui voit venir le chasseur ; l'un se signait, l'autre se grattait le dos en grimaçant un sourire. Quand on leur eut bandé les yeux et qu'on les eut attachés au poteau, douze soldats sortirent des rangs d'un pas ferme, et se placèrent à huit pas devant eux. Pierre détourna la tête pour ne pas voir ce qui

allait se passer. Tout à coup une décharge retentit ; elle lui sembla plus formidable qu'un violent coup de tonnerre ; Pierre regarda, et il aperçut, au milieu d'un nuage de fumée, les Français pâles et tremblants qui étaient occupés autour de la fosse. On amena deux autres condamnés, dont le regard suppliant semblait demander aide et secours, comme s'ils ne pouvaient admettre qu'on leur enlevât la vie ! Pierre détourna encore une fois la tête ; un bruit plus assourdissant frappa son oreille. La poitrine oppressée, il jeta un coup d'œil sur ceux qui l'entouraient, et lut sur toutes les figures le même sentiment de stupeur, d'horreur et de révolte, qui bouillonnait dans son cœur.

« Qui donc est cause de tout cela ? Ils souffrent tous comme moi ! murmurait-il.

– Tirailleurs du 86ème, en avant ! » s'écria-t-on.

Le 5ème, son voisin, fut emmené seul. Pierre ne comprit pas, tant sa terreur était profonde, que lui et les autres étaient sauvés, et qu'ils n'avaient été conduits là que pour assister au supplice. Le cinquième, l'ouvrier en lévite, se rejeta violemment en arrière à l'attouchement des soldats et se cramponna à Pierre ; Pierre tressaillit et s'arracha à l'étreinte de ce malheureux, qui ne pouvait plus se tenir sur ses jambes : on l'avait saisi par les bras et on le traînait. Il criait à tue-tête, mais, une fois devant le poteau, il se tut, comme s'il comprenait que ses cris étaient inutiles, ou comme s'il espérait qu'on l'épargnerait. La curiosité de Pierre l'emporta sur l'horreur, il ne détourna pas la tête, et ne ferma pas les yeux ; l'émotion qu'il éprouvait, et qu'il sentait partagée par la foule, était arrivée à son paroxysme. Le condamné, devenu calme, boutonna sa lévite, frotta ses pieds nus l'un contre l'autre et arrangea lui-même le nœud du bandeau. Puis, lorsqu'on l'eut adossé au poteau sanglant, il se redressa tout droit, se mit d'aplomb sur ses jambes, sans rien perdre de sa tranquillité, Pierre suivait ses moindres mouvements sans pouvoir en détacher les yeux. Il faut supposer qu'il y eut un

commandement de donné et qu'à ce commandement répondirent douze coups de fusil, mais il ne put jamais se rappeler plus tard les avoir entendus ; il vit tout d'un coup le corps de l'ouvrier s'affaisser, le sang jaillir à deux endroits, les cordes céder sous le poids du cadavre, la tête se pencher, les jambes se replier et donner à l'agonisant une pose étrangement contournée. Personne ne le soutenait, ceux qui l'entouraient avaient subitement pâli, et voyait trembler la lèvre du vieux soldat à moustache blanche qui détachait les cordes ; le corps s'affaissa, les soldats s'en emparèrent gauchement, le traînèrent derrière le poteau et le poussèrent brusquement dans la fosse. Ils avaient l'air eux-mêmes de criminels qui se hâtent de cacher les traces de leur crime. Pierre jeta un regard sur cette fosse, et aperçut le cadavre de l'ouvrier, dont les genoux touchaient la tête et dont une épaule dépassait l'autre ; cette épaule, secouée par des mouvements convulsifs, se levait et s'abaissait lentement, mais les pelletées de terre tombaient, sans relâche, et s'entassaient en le recouvrant. Un des soldats appela Pierre d'une voix impatiente et irritée, il ne l'écouta pas et resta rivé au sol. Lorsque la fosse fut comblée, on entendit un autre commandement, Pierre fut ramené à sa place, les soldats firent demi-tour à droite et défilèrent au pas devant le poteau. Vingt-quatre soldats, dont les armes étaient déchargées, regagnèrent leur rang à mesure que la compagnie passait devant eux. Tous rentrèrent, à l'exception d'un seul, d'un jeune soldat, pâle comme un mort, qui avec son shako renversé sur la nuque, son fusil abaissé, était resté immobile à côté de la fosse à l'endroit même où il avait tiré ; il chancelait comme un homme ivre, et se jetait tantôt en avant et tantôt en arrière pour retrouver son équilibre. Un vieux sous-officier courut à lui, le saisit par l'épaule et l'entraîna dans la compagnie. La foule se dispersait peu à peu, chacun marchait la tête inclinée et en silence.

« Ça leur apprendra, à ces gredins d'incendiaires ! » dit un Français.

Pierre se retourna pour voir qui venait de parler : c'était un soldat ; il essayait de se consoler de ce qu'il avait fait, mais sa phrase resta inachevée et il s'éloigna avec un geste de découragement.

XII

On sépara Pierre de ses compagnons et on le laissa seul dans une petite église dévastée. Vers le soir, le sous-officier de garde et deux soldats vinrent lui annoncer qu'il était gracié, et qu'on allait le réunir aux prisonniers de guerre. Il les suivit sans comprendre ; on le conduisit vers des baraques construites en planches, à moitié brûlées, et on l'introduisit dans l'une d'elles. Il y faisait sombre : une vingtaine d'hommes l'entourèrent, sans qu'il pût deviner à qui il avait affaire et ce qu'on lui voulait. Il entendait des mots, il répondait à des questions, il voyait et regardait toutes ces figures…, mais sa pensée ne fonctionnait plus que comme une machine.

Depuis le moment où il avait vu commettre par des exécuteurs aveugles ces terribles assassinats, on aurait dit que le nerf qui donnait le sens et la vie à tout ce qu'il voyait avait été violemment arraché de son cerveau, et que tout s'était écroulé autour de lui ! Quoiqu'il ne s'en rendît pas encore compte, cet instant avait suffi pour éteindre dans son cœur la foi dans la perfection de la création, dans l'âme humaine, dans la sienne et dans l'existence de Dieu. Pierre avait déjà passé par un état semblable, mais jamais il n'en avait ressenti aussi vivement les effets. Jadis les doutes qui l'assaillaient prenaient leur source dans ses propres fautes, et alors il cherchait le remède en lui-même, mais, à cette heure, ce n'était plus à lui qu'il pouvait s'en prendre de cet effondrement de ses croyances, qui ne laissait

après lui que des ruines et des décombres sans nom, et il ne lui était plus possible désormais de croire à la vie !

On l'installa dans un coin de la baraque, au milieu d'un groupe de gens que sa présence semblait amuser et distraire. Silencieux et immobile, assis sur de la paille, le dos contre la charpente, il ouvrait et refermait les yeux, toujours poursuivi par l'effroyable vision des victimes et de ceux qui avaient été leurs bourreaux malgré eux. Son voisin immédiat était un petit homme plié en deux, dont la présence ne se trahit tout d'abord que par la forte odeur de transpiration qui s'exhalait de sa personne à chacun de ses mouvements. L'obscurité empêchait Pierre de le voir, mais il sentait instinctivement qu'il relevait souvent la tête pour le regarder. Concentrant sur lui toute son attention, il finit par s'apercevoir que cet homme se déchaussait, et la façon dont il s'y prenait l'intéressa. Dénouant l'étroite bande de toile qui enveloppait ses pieds, il la roulait lentement et avec soin, pour recommencer ensuite la même opération avec l'autre pied, tout en regardant Pierre à la dérobée. Ces mouvements tranquilles, se succédant avec régularité, exercèrent une influence calmante sur ses nerfs. Le petit homme, se mettant bien à l'aise dans son coin, lui adressa la parole.

« Avez-vous supporté beaucoup de misère, bârine ? » lui dit-il. Il y avait dans sa voix traînante un tel accent de simplicité et d'affectueuse bonté, que Pierre, au moment de lui répondre, sentit les larmes le gagner. Le petit homme le devina, et, pour lui donner le temps de se remettre, il continua : « Eh ! mon ami, ne prends donc pas ça à cœur !… On souffre une heure et l'on vit un siècle. Dieu merci, nous ne sommes pas encore morts ! Parmi les hommes il y en a de bons et de mauvais ! » Et, tout en parlant, il se leva vivement et s'éloigna.

« Ah ! coquin, te voilà donc revenu ? dit tout à coup cette voix sympathique, à l'autre bout de la baraque. « Ah ! ah ! tu es revenu, tu as bonne mémoire, » continua l'homme en repous-

sant de la main un petit chien qui sautait après lui ; il revint à sa place, en tenant à la main un paquet enveloppé d'un chiffon.

« Voilà, bârine, vous mangerez, n'est-ce pas ? dit-il en défaisant le paquet et en offrant à Pierre des pommes de terre cuites du four. Nous avons eu une soupe à midi, mais ces pommes de terre sont excellentes ! »

Rien que l'odeur fit déjà plaisir à Pierre, qui n'avait pas mangé de la journée ; il le remercia en acceptant.

« Eh bien, ça va ? » dit le petit homme en prenant une pomme de terre à son tour.

Il la coupa en deux, la saupoudra d'un peu de sel pris dans le chiffon et la lui offrit.

« C'est une bonne chose que les pommes de terre. Mangez-en. » Et Pierre crut n'avoir jamais rien mangé de meilleur !

« Tout cela n'est rien, dit-il, mais pourquoi ont-ils fusillé ces malheureux ?… le dernier n'avait que vingt ans !

– Chut ! chut ! murmura le petit homme. Dites donc, bârine, pourquoi êtes-vous resté à Moscou ?

– Je ne croyais pas qu'ils viendraient si vite. J'y suis resté par hasard.

–Et comment donc se sont-ils emparés de toi ? dans ta maison ?

– J'étais allé voir l'incendie, c'est là qu'ils m'ont pris et condamné comme incendiaire.

– L'injustice est là où est la justice, dit le petit homme.

– Et toi, tu es depuis longtemps ici ?

– Moi ? depuis dimanche ; on m'a tiré de l'hôpital.

– Tu es donc soldat ?

– Soldat du régiment d'Apchéron. Je me mourais de la fièvre : on ne nous avait rien dit ! Nous étions là vingt camarades couchés et ne sachant rien de rien.

– Eh bien, tu t'ennuies ici maintenant ?

– Comment ne pas s'ennuyer ? On m'appelle Platon Karataïew, dit-il, afin de rendre la conversation plus facile entre Pierre et lui, et les camarades m'ont surnommé « le Petit Faucon »… Comment ne pas être triste ? Moscou est la mère de toutes les villes ! Mais dites-moi, bârine, vous avez sans doute des terres et une maison, votre verre doit être plein… vous avez aussi une femme peut-être ?… Et les vieux parents, sont-ils vivants ? »

Quoique Pierre ne le vît pas, il sentait que son interlocuteur lui souriait amicalement, tant il lui parut chagrin en apprenant qu'il n'avait pas de parents, surtout pas de mère !

« La femme pour le bon conseil, la belle-mère pour le bon accueil… mais rien ne remplace la vraie mère ! Et des enfants, en as-tu ? »

La réponse négative de Pierre lui fit de la peine, et il hâta d'ajouter :

« Vous êtes jeunes tous deux, le bon Dieu vous en donnera, vivez seulement en bonne intelligence.

– Oh ! maintenant ça m’est bien indifférent, répondit Pierre malgré lui.

– Eh ! mon camarade, on n’échappe ni à la besace ni à la prison ! Vois-tu, mon ami, continua-t-il en toussant pour s’éclaircir la voix et mieux se disposer à faire un long récit, le bien du propriétaire était beau, nous avions beaucoup de terres, les paysans étaient à leur aise, et nous-mêmes aussi, grâce à Dieu. Le blé rendait sept pour un, nous vivions comme de bons chrétiens ; voilà qu’un jour… » Et Platon Karataïew raconta comme quoi, ayant été attrapé par le garde forestier d’un bois voisin, il avait été fouetté, jugé et enrôlé comme soldat.

« Eh bien, quoi, mon ami ! dit-il en souriant : on croyait au malheur, et c’est la joie qui est venue. Si je n’avais pas péché, c’est mon frère qui serait parti, en laissant derrière lui cinq enfants. Quant à moi, je ne laissais qu’une femme… J’avais bien une petite fille, mais le bon Dieu me l’avait déjà reprise. J’y suis retourné en congé : que te dirai-je ? Ils vivent mieux qu’alors, et il y a beaucoup de bouches à nourrir ; les femmes étaient à la maison, les deux frères en voyage. Michel, le cadet, était seul resté !… Et le père me dit : « Pour moi, mes enfants sont tous égaux ! N’importe quel doigt on mord, la douleur est la même. Si on n’avait pas rasé Platon, c’eût été le tour de Michel. » Alors, croirais-tu, il nous a réunis devant les images : « Michel, me dit-il, viens ici, incline-toi jusqu’à terre devant Lui, et toi, aussi, femme, ainsi que vous, petits enfants… » M’avez-vous compris ?… C’est ainsi, mon ami, le hasard fait son choix, et nous jugeons, nous nous plaignons… Notre bonheur est comme de l’eau dans une nasse : on la traîne, elle est gonflée ; on la retire, elle est vide ! »

Après quelques instants de silence, Platon se leva.

« Tu veux peut-être dormir ? » Et il commença à se signer rapidement en marmottant : « Seigneur Jésus-Christ, saint Ni-

colas, bienheureux Florus et Laure, ayez pitié de nous ! » Il toucha la terre du front, se releva, soupira, se recoucha sur la paille et se couvrit de sa capote.

« Quelle est donc cette prière que tu viens de dire ?

– Quoi ? murmura Platon, déjà à moitié endormi. J'ai prié, voilà tout… Est-ce que tu ne pries pas ?

– Certainement, je prie ; mais que disais-tu de Florus et de Laure ?

– Comment ! ne sont-ils pas les patrons des chevaux ? Il ne faut pas oublier les animaux ; vois-tu ce coquin, il est venu s'abriter et se réchauffer ici, » ajouta-t-il en passant sa main sur le chien, qui s'était roulé à ses pieds.

Puis il se retourna et s'endormit tout à fait.

Tandis qu'au dehors on entendait des pleurs et des cris dans le lointain, et que, par les fentes des planches mal jointes de la baraque, passait la lueur sinistre de l'incendie, à l'intérieur tout était sombre, calme et tranquille. Pierre fut longtemps à s'endormir : les yeux grands ouverts dans les ténèbres, il écoutait machinalement les ronflements sonores de Platon, et il sentait que le monde de croyances qui s'était écroulé dans son âme renaissait plus beau que jamais en lui et reposait sur les bases désormais inébranlables.

XIII

Pierre passa quatre semaines dans cette baraque avec vingt-trois soldats, trois officiers, et deux fonctionnaires, prisonniers comme lui. Ces jours laissèrent à peine une trace dans sa mémoire : seule la figure de Platon y resta comme un de ses plus chers et de ses plus vifs souvenirs, comme la personnification la plus complète de tout ce qui est véritablement russe, bon et honnête.

Platon Karataïew avait environ cinquante ans, à en juger par le nombre des campagnes auxquelles il avait pris part ; lui même n'aurait pu dire au juste son âge, et lorsqu'il riait, ce qui lui arrivait du reste souvent, il laissait voir deux rangées de dents blanches et saines ; sa barbe et ses cheveux n'avaient pas un poil gris, et son corps portait l'empreinte de l'agilité, de la résolution, et surtout du stoïcisme. Malgré les nombreuses petites rides dont elle était sillonnée, sa figure avait une expression touchante de naïveté, de jeunesse et d'innocence. Quand il parlait de sa voix douce et chantante, ses discours coulaient de source ; il ne pensait jamais à ce qu'il avait dit ou à ce qu'il allait dire, et la vivacité et la justesse de ses inflexions leur donnaient une persuasion pénétrante. Soir et matin, en se couchant et en se levant, il disait : « Mon Dieu, fais-moi dormir comme une pierre et fais-moi lever comme un kalatch[26]. » Effectivement, à peine couché, il s'endormait d'un sommeil de plomb, et le matin, en se réveillant, il était léger et dispos, et prêt à toute besogne. Il savait tout faire, ni très bien ni très mal : il cuisinait, cousait, rabotait, raccommodait ses bottes, et, toujours occupé à quelque travail, il ne se permettait de causer et de chanter que la nuit. Il ne chantait pas comme le chanteur qui sait qu'on l'écoute, mais comme les oiseaux du bon Dieu, car il en avait

---

[26] Espèce de pain. *(Note du traducteur.)*

besoin comme de s'étendre et de marcher. Son chant était tendre, doux, plaintif, presque féminin, en harmonie enfin avec sa physionomie sérieuse. Lorsque, après quelques semaines de prison, sa barbe eut repoussé, il avait l'air de s'être débarrassé de tout ce qui n'était pas lui, de la figure d'emprunt que lui avait faite sa vie de soldat, et d'être redevenu, comme devant, un paysan et un homme du peuple. « Soldat en congé fait une chemise de son caleçon, » disait-il ; il ne parlait pas volontiers de ses années de service et répétait avec orgueil que jamais il n'avait été fouetté. Lorsqu'il contait, c'était le plus souvent quelque épisode, cher à son cœur, de sa vie passée ; les proverbes dont il émaillait ses histoires n'étaient ni inconvenants ni hardis, comme ceux de ses camarades ; il se servait d'expressions populaires qui, employées isolément, n'ont aucune couleur, et, placées à propos, frappent par leur profonde sagesse ; elles prenaient, en passant par sa bouche, une valeur toute nouvelle.

Aux yeux des autres prisonniers, Platon n'était qu'un simple soldat, qu'on plaisantait à l'occasion, qu'on envoyait à tout propos faire des commissions ; mais, pour Pierre, il resta à tout jamais le type accompli de l'esprit de simplicité et de vérité, ainsi qu'il l'avait tout d'abord deviné, dès la première nuit passée à ses côtés.

XIV

La princesse Marie, ayant appris de Rostow que son frère se trouvait à Yaroslaw avec sa famille, se décida, malgré les représentations de sa tante, à aller le joindre et à emmener son neveu. Les difficultés de la route ne l'arrêtèrent pas un instant. Son devoir était tout tracé : elle avait à soigner son frère malade, mourant peut-être, et à lui amener son fils. Si le prince André ne

la demandait pas, c'est que sans doute il en était empêché par son extrême faiblesse ou bien par la crainte que lui inspirait, pour elle et pour son enfant, ce long et pénible voyage. Quelques jours lui suffirent pour terminer ses préparatifs. Ses équipages consistaient en une grande voiture qui lui avait servi à faire le trajet jusqu'à Voronège, une britchka et un fourgon. Sa suite se composait de Mlle Bourrienne, du petit Nicolas et de son gouverneur, de la vieille bonne, de trois femmes de chambre, du vieux Tikhone, d'un jeune laquais et d'un heiduque, que sa tante lui avait prêté pour l'accompagner. Il ne lui était pas possible de prendre le chemin habituel ; aussi, en faisant un détour par Lipetsk, Riazan, Vladimir, où elle n'avait même pas l'espoir de trouver des chevaux de poste, elle entreprenait un voyage d'autant plus dangereux que les Français, disait-on, s'étaient montrés aux environs de Riazan. Mlle Bourrienne, Dessalles et les gens de la princesse Marie furent étonnés de sa fermeté et de son activité incessante. Couchée après les autres et levée la première, aucun obstacle ne l'arrêta pendant ce long trajet, et, grâce à cette énergie qui soutenait le moral de chacun, on arriva à Yaroslaw à la fin de la seconde semaine.

Les derniers temps de son séjour à Voronège lui avaient apporté le plus grand bonheur de sa vie : son amour pour Rostow ne la tourmentait plus, mais remplissait toute son âme, dont il semblait faire aujourd'hui partie intégrante. La lutte avait cessé, car, sans se l'avouer à elle-même, elle était sûre, depuis sa dernière entrevue avec Nicolas, d'aimer et d'être aimée. Il n'avait fait aucune allusion au rétablissement des anciennes relations entre Natacha et le prince André s'il venait à guérir, mais la princesse Marie devina qu'il en était profondément préoccupé. Sa manière d'être, tendre, réservée, affectueuse, n'avait pas changé. Il semblait, au contraire, se réjouir de ce que cette parenté éventuelle lui donnait la liberté de témoigner une amitié où la princesse Marie avait bien vite deviné de l'amour. Elle sentait qu'elle aimait pour la première et la dernière fois de sa

vie, et, heureuse de se voir aimée, elle jouissait avec sérénité de son bonheur.

Ce calme ne l'empêchait pas d'éprouver un vif chagrin de la triste situation de son frère, et lui permettait, au contraire, de s'y livrer tout entière. La douleur empreinte sur sa figure défaite et désespérée faisait craindre à son entourage qu'elle ne tombât sérieusement malade, mais les difficultés et les soucis de la route doublèrent au contraire ses forces en la distrayant et en la forçant à oublier, momentanément du moins, le but de son voyage. Toutefois, en approchant de la ville, à la pensée que, dans quelques heures à peine, ses craintes allaient être confirmées, son émotion ne connut plus de bornes. L'heiduque fut envoyé en avant pour découvrir le logement des Rostow et s'informer de l'état du prince André. Sa commission une fois faite, il revint sur ses pas et rejoignit la voiture au moment où elle entrait en ville. La pâleur mortelle de la princesse Marie, qui avait passé la tête par la portière, le terrifia.

« J'ai tous les renseignements que vous désirez, Excellence : la famille Rostow demeure, pas loin d'ici, dans la maison du marchand Bronnikow, sur le bord même du Volga. »

La princesse Marie continuait à le regarder fixement, en cherchant avec effroi pourquoi il ne répondait pas à sa principale question : « Et mon frère ? » Mlle Bourrienne s'en chargea.

« Comment va le prince ? dit-elle.

– Son Excellence est avec la famille.

– Il est donc vivant ? se dit la princesse… Comment va-t-il ? continua-t-elle tout haut.

– Les domestiques disent que c'est toujours la même chose, »

Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Elle eut peur de le demander, et jeta un coup d'œil sur son neveu, assis en face d'elle : l'enfant était tout joyeux d'arriver dans une grande ville ; alors elle baissa la tête et ne la releva plus que lorsque la lourde voiture, se balançant et criant sur ses ressorts, s'arrêta tout à coup. Le marchepied fut abaissé avec bruit, et la portière s'ouvrit. Elle aperçut à gauche une large nappe d'eau, c'était le fleuve ; à droite, un perron sur lequel se tenaient plusieurs domestiques et une jeune fille au teint frais et rose, dont la jolie figure, couronnée d'une large tresse de cheveux noirs, semblait sourire à contre-cœur : cette jeune fille était Sonia. La princesse monta vivement les degrés, tandis que Sonia lui disait d'un air embarrassé :

« Par ici, par ici ! » Et elle se trouva tout à coup dans le vestibule, en face d'une femme âgée, au type oriental, qui venait avec empressement au devant d'elle.

C'était la comtesse, qui, bouleversée par l'émotion, l'entoura de ses bras et l'embrassa à plusieurs reprises :

« Mon enfant, je vous aime, je vous connais depuis longtemps ! »

La princesse Marie comprit qui elle était et sentit qu'il fallait répondre à son effusion. Ne sachant trop que dire, elle murmura quelques paroles en français et demanda :

« Et lui, comment est-il ?

– Le docteur assure qu'il n'y a plus de danger, reprit la comtesse en levant les yeux au ciel, et en poussant un soupir qui contredisait ses paroles.

– Où est-il ? Puis-je le voir ?

– Certainement, à l’instant, mon amie... Est-ce son fils ? ajouta la comtesse, en voyant entrer Nicolas avec son gouverneur. Quel charmant enfant ! La maison est grande, il y aura place pour tout le monde. »

Tout en caressant le petit garçon, la comtesse les emmena dans le salon où Sonia causait avec Mlle Bourrienne. Le comte vint saluer la princesse Marie, qui le trouva très changé depuis qu’elle ne l’avait vu. Il était alors vif, gai, plein d’assurance ; aujourd’hui elle retrouvait un homme brisé, effaré, qui faisait peine à voir. En lui parlant, il jetait sur ceux qui l’entouraient des regards à la dérobée, comme pour juger de l’effet de ses paroles. Après le désastre de Moscou et sa propre ruine, jeté hors du milieu et des habitudes qui faisaient toute son existence, il se sentait désorienté et avait, pour ainsi dire, perdu sa place dans la vie.

Malgré son ardent désir de voir au plus tôt son frère, et le dépit que lui causaient, dans un tel moment, les politesses qu’on lui faisait et les compliments qu’on adressait à son neveu, elle observait ce qui se passait autour d’elle. Elle comprit qu’elle ne pouvait faire moins que de se conformer provisoirement à ce nouvel ordre de choses et d’en accepter, sans amertume, toutes les conséquences.

« C’est ma nièce, dit le comte en lui présentant Sonia. Je crois, princesse, que vous ne la connaissez pas ? »

Elle se retourna et embrassa Sonia, en essayant d’étouffer le sentiment d’inimitié instinctive qu’elle avait ressenti à sa vue. En se prolongeant outre mesure, ces cérémonies banales finirent par lui faire éprouver un sentiment pénible, accru encore par le manque d’harmonie entre ses dispositions intimes et celles de cet entourage.

« Où est-il ? demanda-t-elle encore une fois en s'adressant à tout le monde.

– Il est en bas ; Natacha est auprès de lui, répondit Sonia en rougissant. Vous êtes sans doute fatiguée, princesse ? »

Des larmes d'impatience lui montèrent aux yeux ; se détournant, elle allait demander à la comtesse la permission de se rendre chez son frère, lorsque des pas légers se firent entendre. C'était Natacha qui accourait, cette Natacha qui lui avait tant déplu lors de leur première entrevue ; mais il lui suffit de jeter un coup d'œil sur elle pour sentir que celle-là du moins, sympathisait complètement avec elle, et qu'elle partageait sincèrement sa douleur. Elle se précipita vers elle, l'embrassa et éclata en sanglots sur son épaule. Lorsque Natacha, assise au chevet du prince André, avait été informée de l'arrivée de la princesse, elle avait doucement quitté la chambre pour courir à sa rencontre. Son visage ému n'exprimait qu'un amour sans bornes pour lui, pour elle, pour tous ceux qui tenaient de près à celui qui lui était cher, une compassion infinie pour les autres, et un désir passionné de se sacrifier tout entière pour ceux qui souffraient ! La pensée égoïste d'unir à jamais son avenir à celui du prince André n'existait plus dans son cœur. L'instinct si délicat de la princesse Marie le lui fit deviner au premier regard, et cette découverte diminua l'amertume de ses larmes.

« Allons chez lui, Marie, » dit Natacha en l'entraînant dans une autre pièce. La princesse releva la tête et s'essuya les yeux, mais, au moment de lui poser une question, elle s'arrêta. Elle sentait que la parole serait impuissante à l'exprimer ou à y répondre, et qu'elle lirait sur la physionomie et dans les yeux de Natacha tout ce qu'elle désirait apprendre.

De son côté, Natacha était pleine d'anxiété et de doutes : fallait-il ou ne fallait-il pas lui dire ce qu'elle savait ? Comment taire la vérité à ces yeux si lumineux qui la pénétraient jusqu'au

fond du cœur, et qu'on ne pouvait tromper ? Les lèvres de Natacha tremblèrent, sa bouche se contracta, et, éclatant en sanglots, elle se cacha le visage. La princesse Marie avait compris ! Néanmoins, se refusant encore à perdre tout espoir, elle lui demanda en quel état se trouvait la plaie et depuis quand l'état général avait empiré.

« Vous… vous le verrez, » dit Natacha en pleurant.

Elles restèrent quelques instants dans la chambre voisine de celle du malade, afin de se remettre de leur émotion.

« Quand est-ce arrivé ? » demanda la princesse Marie.

Natacha lui raconta comment, dès le début, la fièvre et les souffrances avaient fait craindre une issue malheureuse ; ensuite elles s'étaient calmées, bien que le docteur redoutât toujours la gangrène, mais ce danger avait été également écarté ; à leur arrivée à Yaroslaw, la suppuration s'était produite, le docteur avait encore espéré lui voir suivre un cours régulier ; puis la fièvre avait repris, sans toutefois provoquer de craintes sérieuses.

« Enfin, depuis deux jours, dit Natacha en retenant ses sanglots, « cela » est survenu tout à coup… je n'en connais pas la raison et vous verrez vous-même.

– La faiblesse est-elle grande ? A-t-il beaucoup maigri ?

– Non, ce n'est pas tout cela, c'est pire, vous verrez… Marie, il est trop bon, il est trop bon pour ce monde, il ne peut pas vivre, et alors… »

XV

Lorsque Natacha ouvrit la porte, en laissant passer la princesse Marie devant elle, la princesse, suffoquée par les larmes malgré tous ses efforts pour les maîtriser, pressentit qu'elle n'aurait pas la force de voir son frère sans pleurer. Elle savait bien ce que signifiaient les paroles de Natacha et « ce » qui était survenu à son frère depuis deux jours. Elle avait compris que cette disposition, pleine d'humilité et de tendresse, était l'avant-coureur de la mort. Elle revit, dans son imagination la figure de son petit André telle qu'elle l'avait connue dans son enfance, et dont l'expression douce et affectueuse la touchait si vivement, lorsque plus tard elle la retrouvait encore en lui ; elle prévoyait qu'il la recevrait avec des paroles tendres et émues comme celles que son père lui avait adressées à son lit de mort, et que malgré tous ses efforts elle fondrait en larmes ; mais enfin il fallait, tôt ou tard, en venir là, et elle entra résolument dans la chambre.

Couché sur un large sofa, soutenu par une pile de coussins, en robe de chambre fourrée de petit-gris, maigre et pâle, tenant son mouchoir dans une de ses mains d'une blancheur diaphane, tandis qu'il passait doucement l'autre sur sa fine et longue moustache, le prince André tourna ses yeux vers celles qui entraient. La princesse Marie ralentit involontairement son pas ; quand elle vit l'expression de la physionomie et du regard de son frère, ses sanglots s'arrêtèrent, ses larmes se séchèrent, et elle eut peur, comme une coupable. « Suis-je donc coupable ? » se dit-elle. « Tu l'es, parce que tu es pleine de vie et d'avenir, tandis que moi… » lui répondit l'œil froid et sévère du prince André, et dans ce regard profond, qui s'absorbait en lui-même, il y avait quelque chose d'hostile, lorsqu'il le tourna lentement de leur côté.

« Bonjour, Marie, comment es-tu arrivée jusqu'ici ? » lui demanda-t-il en l'embrassant, et d'une voix qui, comme son regard, semblait ne plus lui appartenir.

Un cri désespéré aurait moins terrifié la princesse Marie que le timbre de cette voix.

« As-tu amené le petit ? demanda-t-il avec douceur et en faisant un visible effort de mémoire.

– Comment te sens-tu à présent ? demanda la princesse Marie, surprise d'avoir trouvé quelque chose à dire.

– Demande-le au docteur, ma chère, » et, cherchant à être amical, il ajouta, en remuant machinalement les lèvres :

« Merci, chère amie, d'être venue !»

Sa sœur lui serra la main, et cette étreinte lui fit froncer imperceptiblement le sourcil. Il garda le silence, elle ne savait plus que dire. Dans ses paroles, dans sa voix, dans ses yeux surtout, se lisait ce dégagement de la vie, si terrible à constater chez les mourants, quand on jouit soi-même de toute sa santé. Il n'y prenait plus d'intérêt, non parce qu'il ne pouvait la comprendre, mais parce qu'il s'abîmait dans un monde inconnu que les vivants ne pouvaient voir et qui le détachait d'eux.

« Quel étrange jeu de la destinée que notre réunion ! dit-il en rompant le silence et en lui montrant Natacha... Elle me soigne, comme tu vois. »

La princesse Marie l'écoutait avec stupeur. Comment son frère, si délicat dans ses sentiments, avait-il pu parler ainsi en présence de celle qu'il aimait et dont il était aimé ? S'il avait cru pouvoir revenir à la vie, il n'aurait pas employé ce ton de blessante froideur. La seule explication plausible, c'est que tout lui

devenait indifférent, parce que quelque chose d'autre, et de plus important, se révélait à lui.

La conversation, gênée, tendue, tombait à chaque instant.

« Marie a passé par Riazan, » dit Natacha. Le prince André ne fut pas étonné de ce qu'elle appelait sa sœur par son nom ; Natacha s'en aperçut elle-même pour la première fois.

« Eh bien ? demanda-t-il.

– On lui a raconté que Moscou est incendié, complètement incendié, et que… » Natacha s'arrêta en voyant qu'il faisait de vains efforts pour écouter.

– Oui, on le dit, murmura-t-il, c'est bien triste !… » et, regardant dans le vague, il tira sa moustache.

« Et toi, Marie, tu as rencontré le comte Nicolas ? demanda le prince André… Il a écrit aux siens que tu lui avais beaucoup plu, poursuivit-il nettement, sans avoir la force de comprendre la portée de cette phrase pour ceux qui vivaient de la vie habituelle. Si lui, de son côté, t'avait plu, ce serait très bien, tu l'épouserais ! » La princesse Marie, en entendant ces paroles, comprit quelle distance le séparait déjà de ce monde.

– Pourquoi parler de moi ? dit-elle avec calme et en jetant un regard à Natacha, qui ne leva pas les yeux. Le silence continua.

– André, veux-tu… demanda tout à coup la princesse Marie d'une voix tremblante… veux-tu voir l'enfant ? Il n'a fait que demander après toi. »

Le prince André eut un sourire imperceptible ; sa sœur, qui connaissait si bien chaque expression de son visage, comprit

avec terreur qu'il ne souriait ni de joie ni de tendresse, et que c'était plutôt une ironie à son adresse, pour avoir employé un dernier moyen de réveiller le sentiment qui s'éteignait peu à peu en lui. « Oui, je serai bien aise de le voir… Se porte-t-il bien ? »

On amena l'enfant. Effrayé à la vue de son père, qui l'embrassa, il ne savait trop que lui dire, mais il ne pleura pas, parce que personne ne pleurait dans la chambre. Dès qu'il fut sorti, la princesse Marie s'approcha de son frère, et, ne pouvant se contenir plus longtemps, fondit en larmes.

Le prince André la regarda fixement.

« Tu pleures sur lui, » dit-il.

La princesse fit un signe affirmatif.

« Il ne faut pas pleurer ici, » ajouta-t-il sans s'émouvoir.

Il comprenait que sa sœur pleurait sur l'enfant qui allait devenir orphelin, et il essayait de se reprendre à la vie. « Oui, cela doit lui paraître bien triste, et c'est pourtant si simple ! » se dit-il à lui-même. « Les oiseaux du ciel ne sèment pas, ne moissonnent pas, mais notre Père céleste les nourrit. » Il voulut d'abord répéter ce verset à sa sœur : « C'est inutile, pensa-t-il, elle le comprendrait autrement ; les vivants ne peuvent admettre que tous ces sentiments si chers, que toutes ces pensées qui leur paraissent si importantes, n'importent guère ! Oui, nous ne nous comprenons plus. » Et il se tut.

Le fils du prince André avait sept ans ; il ne savait rien, pas même ses lettres, et cependant, eût-il été alors un homme fait et en pleine possession de ses facultés, il n'aurait, ni mieux ni plus profondément compris l'importance de la scène à laquelle il ve-

nait d'assister entre son père, la princesse Marie et Natacha. Celle-ci l'emmena. Il la suivit sans dire un mot, s'approcha d'elle en levant timidement sur elle ses beaux yeux pensifs, appuya sa tête contre sa poitrine ; sa petite lèvre retroussée et vermeille trembla, et il pleura doucement.

À dater de ce jour, il évita Dessalles et la vieille comtesse qui cependant l'accablait de soins ; il préférait rester seul, ou avec sa tante et Natacha, qu'il semblait avoir prise particulièrement en affection ; il leur prodiguait à toutes deux des caresses silencieuses.

La princesse Marie, en sortant de chez son frère, avait perdu tout espoir ; aussi ne reparla-t-elle plus à Natacha de la possibilité d'une guérison. Elles se relayaient auprès du divan du malade ; la princesse ne pleurait pas, et elle adressait de ferventes prières à l'Être éternel et insondable, dont la présence se manifeste si vivement au chevet d'un mourant.

XVI

Le prince André sentait qu'il se mourait, qu'il était déjà mort à moitié, par la pleine conscience de son détachement de tout intérêt terrestre et par une étrange et radieuse sensation de bien-être dans son âme. Il attendait ce qu'il savait inévitable, sans hâte et sans inquiétude. Ce quelque chose de menaçant, d'éternel, d'inconnu et de lointain, qu'il n'avait jamais cessé de pressentir pendant toute sa vie, était maintenant là, tout près : il le devinait, il le touchait presque.

Jadis il redoutait la mort : deux fois il avait passé par cette douloureuse et terrible agonie de l'angoisse, et maintenant il ne la craignait plus comme il l'avait crainte, alors que ses yeux, captivés par les bois, les prairies, les champs et l'azur du ciel, voyaient venir la mort dans l'obus qui s'avançait en tournoyant. Revenu à lui dans l'ambulance, cette fleur d'amour éternel s'était épanouie au fond de son âme, délivrée pour quelques secondes du joug de la vie ; libre et indépendant de la terre, toute crainte de la mort avait disparu en lui. Plus il s'absorbait dans la contemplation de cet avenir mystérieux qui se dévoilait devant lui, plus il se détachait inconsciemment de tout ce qui l'entourait, plus s'abaissait cette barrière qui sépare la vie de la mort et qui n'est terrible que par l'absence de l'amour. Qu'était-ce en effet que d'aimer tout et tous, de se dévouer par amour, si ce n'est de n'aimer personne en particulier et de vivre d'une vie divine et immatérielle ? Il voyait venir sa fin avec indifférence et se disait :

« Tant mieux ! »

Mais, après cette nuit de délire où celle qu'il désirait retrouver lui était apparue, après qu'elle eut appliqué ses lèvres sur sa main en la couvrant de ses larmes, l'amour pour une femme pénétra de nouveau dans son cœur et le rattacha à l'existence. Des pensées confuses et joyeuses venaient l'assaillir, et en se reportant au moment où, à l'ambulance, il avait aperçu Kouraguine à côté de lui, il se reconnaissait incapable de revenir aux sentiments qui l'avaient alors envahi. Tourmenté dans son délire par le désir de savoir s'il était encore de ce monde, il n'osait cependant le demander à ceux qui l'entouraient.

Sa maladie avait suivi son cours normal, et « ce quelque chose qui lui était survenu depuis deux jours », comme disait Natacha à la princesse Marie, n'était rien autre que la lutte suprême entre la vie et la mort… C'était la mort qui était la plus forte, et ce renouveau d'amour qu'il ressentait pour Natacha

n'était que l'aveu involontaire du prix qu'il attachait à la vie et la dernière révolte de son être contre la terreur de l'inconnu !

Un soir qu'il sommeillait, agité comme il l'était toujours à cette heure par une légère fièvre qui donnait une grande lucidité à ses idées, il éprouva soudain un sentiment de bonheur ineffable.

« Ah ! se dit-il, c'est elle qui est entrée ! »

C'était en effet Natacha, qui venait, à pas de loup, occuper sa place habituelle à son chevet, et dont il devinait instinctivement l'approche.

Assise de trois quarts dans un grand fauteuil, sa tête interceptait la lumière de la bougie ; elle tricotait assidûment un bas, depuis le jour où le prince André lui avait dit que personne ne soigne les malades comme les vieilles femmes qui tricotent. Ce mouvement monotone exerçait, disait-il, une action calmante sur les nerfs. Les doigts agiles de la jeune fille maniaient rapidement les longues aiguilles, et il contemplait avec attendrissement le profil pensif de son visage incliné. Tout à coup le peloton de laine lui échappa. Natacha tressaillit, jeta un regard à la dérobée sur le malade et, étendant la main devant la bougie pour le préserver de la lumière, elle se pencha vivement pour ramasser son peloton, et reprit sa première pose. Il la regarda sans faire un mouvement, et il vit sa poitrine se soulever et s'abaisser tour à tour, pendant qu'elle cherchait tout doucement à reprendre haleine. Les premiers jours de leur réunion, il lui avait avoué que, s'il revenait à la vie, il remercierait éternellement Dieu pour cette blessure qui les avait ainsi réconciliés ; mais depuis, il n'en avait plus reparlé.

« Cela peut-il arriver maintenant ? pensait-il en prêtant l'oreille au léger bruit des aiguilles… Pourquoi la destinée nous a-t-elle réunis, si c'est pour me faire mourir ?… La vérité de la

vie ne se serait-elle donc révélée à moi que pour me laisser dans le mensonge ? Je l'aime plus que tout au monde, et puis-je m'empêcher de l'aimer ? » se dit-il en poussant un profond gémissement, comme il en avait pris l'habitude pendant ses longues heures de souffrance. À cette plainte, Natacha posa son ouvrage sur la table, se pencha vers lui, et, voyant ses yeux brillants :

« Vous ne dormez pas ? lui dit-elle.

– Non, il y a longtemps que je vous regarde ; je vous ai sentie entrer. Personne comme vous ne me donne ce calme si doux… cette lumière !… J'aurais presque envie de pleurer de bonheur ! »

Natacha se rapprocha encore plus près, et son visage s'illumina de joie et de passion.

« Natacha, je vous aime trop, je vous aime plus que tout au monde.

– Et moi… »

Elle détourna la tête un instant.

« Pourquoi donc trop ?

– Pourquoi trop ?… Eh bien, dites-moi la vérité, dites-moi ce que vous sentez au fond du cœur… Vivrai-je ? Qu'en pensez-vous ?

– J'en suis sûre, j'en suis sûre ! » s'écria Natacha en lui saisissant les deux mains avec une exaltation croissante.

Il se tut.

« Comme ce serait bien ! » dit-il en lui baisant la main.

Natacha était heureuse ; mais, se rappelant aussitôt qu'une émotion trop vive pouvait lui être fatale :

« Vous n'avez pas dormi, dit-elle en se maîtrisant… Il faut dormir, je vous en prie. »

Il lui serra de nouveau la main, et elle reprit sa place. Deux fois elle se retourna, et, rencontrant chaque fois son regard, elle redoubla d'attention à son ouvrage, afin d'éviter de lever encore les yeux. Bientôt après il s'endormit.

Son sommeil ne fut pas de longue durée. Une sueur froide le réveilla.

Sa pensée recommençait à flotter entre la vie et la mort :

« L'amour, qu'est-ce que l'amour ? se disait-il. L'amour est la négation de la mort, l'amour c'est la vie ; tout ce que je comprends, je ne le comprends que par l'amour. Tout est là !… L'amour c'est Dieu, et mourir c'est le retour d'une parcelle d'amour, qui est moi, à la source générale et éternelle. »

Ces rêves lui semblaient consolants, mais ce n'étaient que des rêves qui passaient dans son cerveau sans y laisser l'ombre même de la réalité, et il se rendormit, encore en proie à mille idées confuses et agitées.

Il se vit en songe couché dans la chambre qu'il habitait. Il avait recouvré toute sa santé. Une foule de personnes inconnues défilaient devant lui. Il causait et discutait avec elles de choses et d'autres, et se disposait à les suivre il ne savait où, tout en se disant qu'il perdait son temps à des bagatelles, lorsqu'il avait à s'occuper de bien plus graves intérêts ; et cependant il continuait à leur parler et à les étonner par de brillantes citations, qui

pourtant n'avaient aucun sens… Peu à peu ces figures s'évanouirent, et toute son attention se concentra sur la porte entr'ouverte de l'isba… Parviendra-t-il à la fermer assez vite ? « tout » dépend de cela. Il se lève, il s'en approche pour tirer le verrou, mais ses jambes fléchissent sous lui, et il sent qu'il n'arrivera pas à temps !… Réunissant toutes ses forces dans un effort suprême, il va se jeter en avant, lorsqu'une angoisse terrible l'étreint… Cette angoisse, c'est la terreur de la mort… C'est la mort qui est là, là, derrière la porte, et, au moment où il s'y traîne haletant, l'affreux spectre la pousse, l'enfonce et pénètre dans la chambre !… Cet être innommé, c'est la mort, la mort qui vient à lui, et il faut à tout prix qu'il lui échappe !… Il saisit la porte… la refermer n'est plus possible, mais, en rassemblant ce qui lui reste de forces, peut-être pourra-t-il du moins l'empêcher de passer ?… Hélas ! ses forces s'épuisent, il s'agite dans le vide, et la porte remue de nouveau !… Il tente une fois encore de résister à la pression du dehors… Peine inutile !… Le spectre entre, il est entré… et le prince André se sent mourir !

À ce moment il comprit qu'il dormait, et, faisant un violent effort, il se réveilla…

« Oui, c'était bien là la mort !… Mourir et se réveiller ! La mort est donc le réveil ?»

Cette pensée passa comme un éclair dans son esprit, et un coin du voile qui lui dérobait encore l'inconnu se releva dans son âme ! Il sentit son corps délivré des liens qui l'attachaient à la terre, et il éprouva un mystérieux bien-être, qui depuis lors ne le quitta plus !

Réveillé par la sueur froide qui l'inondait, il fit un mouvement. Natacha s'approcha et lui demanda ce qu'il désirait. Il ne comprit pas sa question et fixa sur elle un regard étrange. C'était « cela » dont elle avait parlé à la princesse Marie !… À dater de cette heure, la fièvre prit un caractère pernicieux, et, quoi qu'en

pussent dire les médecins, elle ne pouvait plus se méprendre sur les symptômes moraux qui se développaient chez le malade avec une effroyable intensité.

Ses derniers jours et ses dernières heures s'écoulèrent paisibles et sans qu'il se produisît dans son état aucun nouvel incident.

La princesse Marie et Natacha ne le quittaient pas d'une minute, mais elles sentaient que leurs soins s'adressaient uniquement à ce qui ne serait bientôt plus pour elles qu'un cher et lointain souvenir, à son enveloppe matérielle, et que son esprit n'était déjà plus de ce monde. La violence de leurs sensations était telle, que le spectacle terrible de la mort n'avait pas de prise sur leurs âmes. Jugeant inutile d'aviver leur douleur, elles ne pleuraient, ni quand elles étaient à ses côtés, ni hors de sa présence, et, se trouvant impuissantes à exprimer par des paroles ce qu'elles éprouvaient, elles ne s'entretenaient plus de lui. Elles le voyaient s'abîmer lentement, avec calme, dans l'inconnu, et toutes deux savaient que c'était bien et que ce devait être ainsi.

Il se confessa, il communia, et prit congé des siens. Lorsqu'on lui amena son fils, il effleura sa joue de ses lèvres et se tourna, non pas par regret de la vie, mais parce qu'il supposait que c'était tout ce qu'on attendait de lui. On le pria cependant de bénir l'enfant : il le fit et jeta ensuite sur ceux qui l'entouraient un coup d'œil interrogateur. Il semblait leur demander s'il n'y avait pas encore quelque chose à faire ; il rendit enfin le dernier soupir entre les bras de la princesse Marie et de Natacha.

« C'est fini ! » dit sa sœur quelques secondes après.

Natacha se pencha sur lui, regarda ses yeux sans vie et les ferma.

« Où est-il à présent ? » se demanda-t-elle. Lorsqu'il fut couché dans le cercueil, tous s'en approchèrent pour lui dire un dernier adieu. Le cœur de l'enfant était déchiré par une poignante surprise. Tous pleuraient ; la comtesse et Sonia sur Natacha et sur celui qui n'était plus, et le vieux comte sur lui-même ; il prévoyait qu'il aurait bientôt le même pas à franchir.

Natacha et la princesse Marie pleuraient également, non sur leur propre douleur, mais sous l'influence de l'émotion dont leur cœur débordait à la vue du mystère si solennel et si simple de la mort !

CHAPITRE IV

I

La corrélation des causes est incompréhensible pour l'esprit humain, mais le besoin de s'en rendre compte est inné dans le cœur de l'homme. Celui qui n'approfondit pas la raison d'être des événements s'empare de la première coïncidence qui le frappe pour s'écrier : « Voilà la cause ! ».

Mais lorsqu'on pénètre au fond du moindre fait historique, c'est-à-dire au fond des masses où il s'est produit, on constate que la volonté d'un individu, non seulement ne guide pas ces masses, mais qu'elle-même est constamment dirigée par une force supérieure. Si les événements historiques n'ont en réalité d'autre cause que le principe même de toute cause, ils sont néanmoins dirigés par des lois qui nous sont inconnues, ou que nous entrevoyons à peine et que nous ne saurions découvrir, sinon à la condition de renoncer à en voir le mobile dans la volonté d'un seul homme. C'est ainsi que la connaissance de la loi du mouvement des planètes n'est devenue possible que lorsque l'homme eut répudié l'idée de l'immobilité de la terre.

Après la bataille de Borodino, après que Moscou eût été occupé par l'ennemi et incendié, l'épisode le plus important de la guerre de 1812 serait, au dire des historiens, la marche de l'ar-

mée russe quittant la route de Riazan pour prendre celle de Kalouga et aller occuper le camp de Taroutino. Ils attribuent la gloire de cet exploit héroïque à différentes personnes, et les Français eux-mêmes, quand ils parlent de ce mouvement de flanc, vantent le génie dont les généraux russes ont fait preuve en cette occasion. Il est cependant impossible de voir là, avec les historiens, une profonde combinaison trouvée par un seul individu pour sauver la Russie et perdre Napoléon, et de découvrir dans ce fait la moindre trace de génie militaire. Une grande intelligence n'est pas nécessaire en effet pour concevoir que la meilleure position d'une armée non attaquée est de s'établir là où elle est sûre de trouver des approvisionnements. L'enfant le moins intelligent aurait deviné, en 1812, que la route de Kalouga offrait, après la retraite de l'armée, les plus grands avantages. Par quelle filière de déductions Messieurs les historiens arrivent-ils donc à découvrir dans cette manœuvre une combinaison des plus habiles ? Où donc voient-ils que le salut de la Russie et la perte de l'ennemi en ont été les résultats ? Cette marche de flanc pouvait au contraire, par suite des circonstances qui l'ont précédée, qui l'ont accompagnée et qui en ont été la conséquence, devenir la perte des Russes et le salut des Français ; il n'en résulte donc pas que ce mouvement ait eu une influence favorable sur la situation de l'armée. Si cette marche n'avait pas coïncidé avec d'autres circonstances, elle n'aurait produit rien de bon. Que serait-il arrivé si Moscou n'avait pas brûlé, si Murat n'avait pas perdu de vue les Russes, si Napoléon n'était pas resté inactif, si l'armée russe avait livré bataille en quittant Moscou, selon le conseil de Bennigsen et de Barclay, si Napoléon avait, en s'approchant de Taroutino, attaqué les Russes avec le dixième de l'énergie qu'il avait dépensée à Smolensk, si les Français avaient marché sur Pétersbourg ?… etc., etc. Dans ces conditions, le salut se serait tourné en désastre. Comment donc se fait-il que ceux qui ont étudié l'histoire ferment les yeux à l'évidence, en attribuant cette marche à la volonté d'un seul homme ? car personne n'avait mûri et préparé cette manœuvre à l'avance ; et, à l'heure où elle s'est accomplie, elle était tout

bonnement le résultat forcé de l'ensemble des circonstances, et l'on ne s'est rendu compte de toutes ses conséquences que lorsqu'elle fut tombée dans le domaine du passé.

Lors du conseil qui se tint à Fili, l'opinion des chefs militaires russes fut en général pour la retraite en ligne droite sur le chemin de Nijni-Novgorod. On trouve des preuves surabondantes de ce fait dans le nombre des voix qui appuyèrent cet avis, et surtout dans la conversation qui eut lieu, après le conseil, entre le commandant en chef et Lanskoï, chef de l'intendance. Lanskoï annonça, dans son rapport, que les vivres pour l'armée étaient réunis principalement le long de l'Oka, dans les gouvernements de Toula et de Kazan ; donc, en cas de retraite sur Nijni, le transport des approvisionnements pour l'armée serait intercepté par la rivière qu'on ne pouvait leur faire traverser à l'entrée de l'hiver. Ce fut la première considération qui fit abandonner le plan primitif, en somme le plus naturel. L'armée se tint donc à portée des vivres. Puis l'inaction des Français, qui avaient perdu la trace des Russes, la nécessité de couvrir et de défendre les manufactures d'armes, et surtout l'avantage d'être à portée des vivres, forcèrent l'armée à incliner davantage vers le sud. Après avoir passé sur la route de Toula par un mouvement désespéré, les chefs de l'armée pensaient s'arrêter à Podolsk, mais l'apparition des troupes françaises, d'autres circonstances, et entre autres l'abondance des subsistances à Kalouga, engagèrent l'armée à continuer sa marche vers le sud, et à passer de la route de Toula sur celle de Kalouga, en se dirigeant vers Taroutino. De même qu'il est difficile, sinon impossible, de préciser l'instant où l'abandon de Moscou avait été résolu, de même on ne peut exactement dire avec précision quel est celui qui a décidé la marche sur Taroutino, et pourtant chacun crut s'y être établi en vertu de la volonté et de la décision des chefs.

II

La route suivie était si bien celle que l'armée devait infailliblement prendre, que les maraudeurs mêmes se répandirent dans cette direction, et Koutouzow s'attira le blâme de l'Empereur pour avoir d'abord conduit l'armée par la route de Riazan, au lieu de se diriger sur Taroutino. L'Empereur lui-même lui avait indiqué ce mouvement dans une lettre que le commandant en chef reçut seulement après y être arrivé.

Le service rendu par Koutouzow ne consistait pas dans une manœuvre de génie, mais bien dans l'intelligence du fait accompli. Lui seul attribuait à l'inaction des Français son importance réelle ; lui seul soutenait que la bataille de Borodino avait été une victoire ; lui seul, qui, par sa position de commandant en chef, semblait être appelé à prendre l'offensive, faisait tout, au contraire, pour empêcher l'armée russe de dépenser inutilement ses forces dans des combats stériles.

La bête fauve, blessée à mort à Borodino, se trouvait encore là où le chasseur l'avait laissée. Était-elle épuisée ? Était-elle encore vivante ? Le chasseur l'ignorait. Mais tout à coup elle poussa un gémissement qui trahit sa situation sans issue, et ce cri de désespoir fut l'envoi de Lauriston au camp de Koutouzow. Napoléon, convaincu comme toujours qu'il était impeccable, écrivit à Koutouzow, sous l'impulsion du moment :

« Monsieur le prince Koutouzow, j'envoie près de vous un de mes aides de camp généraux pour vous entretenir de plusieurs objets intéressants. Je désire que votre Altesse ajoute foi à ce qu'il lui dira, surtout lorsqu'il exprimera les sentiments d'estime et de particulière considération que j'ai depuis longtemps pour sa personne. Cette lettre n'étant à autre fin, je prie

Dieu, Monsieur le prince Koutouzow, qu'il vous ait en Sa sainte et digne garde.

« Moscou, ce 30 octobre.

« Signé : Napoléon. »

« Je serais maudit par la postérité si l'on me regardait comme le premier moteur d'un accommodement quelconque. Tel est l'esprit actuel de ma nation[27], » répondit Koutouzow, et il continua à faire tout ce qui dépendait de lui pour diriger la retraite de ses troupes.

À la suite d'un mois de pillage par l'armée française et d'un temps équivalent de repos pour les troupes russes, un grand changement était survenu dans les forces des deux belligérants et dans l'esprit qui les animait : la balance penchait en faveur des Russes, et le besoin de prendre l'offensive se manifesta chez eux sur toute la ligne. Cette longue inaction avait éveillé l'impatience et la curiosité de savoir ce qu'étaient devenus les français, qu'on avait perdus de vue depuis tant de semaines. La hardiesse avec laquelle nos avant-postes s'en approchaient chaque jour, la nouvelle de légères victoires de partisans et de paysans sur l'ennemi, faisaient renaître l'envie et les sentiments de vengeance refoulés dans le cœur de chacun pendant le séjour de l'étranger à Moscou ; le soldat sentait d'instinct que le rapport de leurs forces respectives n'était plus le même et que la supériorité nous était acquise. De même que le carillon d'une horloge se met en branle et joue son air lorsque l'aiguille achève le tour du cadran, de même, dans les hautes sphères, le contrecoup de cette impression générale se traduisit immédiatement par un redoublement d'activité.

---

[27] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

III

L'armée russe était dirigée sur place par Koutouzow et son état-major, et de Pétersbourg par l'Empereur lui-même. Avant qu'on eût reçu la nouvelle de l'abandon de Moscou, on avait envoyé à Koutouzow, pour lui faciliter sa besogne, un plan détaillé de toute la campagne ; l'état-major l'accepta malgré le changement produit par les circonstances. Quant à Koutouzow il répondit que les dispositions prises à distance étaient difficiles à exécuter. Aussi continuait-on à lui expédier messages sur messagers avec de nouvelles instructions, pour trancher les difficultés au fur et à mesure qu'elles se produisaient, et faire ensuite leur rapport sur ses faits et gestes.

Des changements importants avaient lieu dans les commandements de l'armée. Il fallait remplacer Bagration, qui avait été tué, et Barclay, qui s'était éloigné, offensé d'être mis dans une position subalterne. On discutait très sérieusement s'il valait mieux mettre A. à la place de D. ou bien D. à la place d'A., et ainsi de suite, comme s'il ne s'agissait, dans le choix à faire, que d'une question de personnes.

Par suite de l'inimitié qui existait entre Koutouzow et Bennigsen, de la présence des personnes de confiance envoyé par l'Empereur, des permutations indispensables à opérer, une partie bien plus compliquée se jouait à l'état-major de l'armée. On se contrecarrait à qui mieux mieux, et l'objet de toutes ces intrigues était l'entreprise militaire que les uns et les autres s'imaginaient diriger à leur guise, tandis qu'elle poursuivait son chemin en dehors de leur influence et de leur action, et n'était, en réalité, que la conséquence des rapports des masses entre elles. Du reste, cet enchevêtrement de combinaisons de toutes sortes dans les hautes régions du pouvoir faisait exactement pressentir ce qui allait arriver.

Le 2 octobre, dans une lettre qui ne fut reçue par Koutouzow qu'après la bataille de Taroutino, l'Empereur lui écrivait :

« Prince Michel Ilarionovitch !

« Moscou est au pouvoir de l'ennemi depuis le 2 septembre. Vos derniers rapports datent du 20, et depuis lors, non seulement vous n'avez rien entrepris contre l'ennemi pour la délivrance de notre première capitale, mais vous vous êtes même replié. Serpoukhow est occupé par un détachement ennemi, et Toula, avec son importante manufacture d'armes, si nécessaire à l'armée, est menacée. J'ai vu, par les rapports de Wintzingerode, que l'ennemi fait marcher un corps de 10 000 hommes vers la route de Pétersbourg ; un autre de plusieurs milliers à la direction de Dmitrow ; un troisième s'est avancé sur la route de Vladimir ; enfin un quatrième s'est concentré entre Rouza et Mojaïsk. Napoléon lui-même était encore à Moscou le 25 avec sa garde. Du moment que ses troupes sont ainsi divisées en détachements considérables, est-il possible que vous ayez en face de vous des forces ennemies assez nombreuses pour vous empêcher de prendre l'offensive ? Il est au contraire à présumer que vous êtes, poursuivi par des fractions, ou, tout au moins, par des corps inférieurs en importance à l'armée confiée à votre commandement. Il semblerait que, profitant de ces conjonctures, vous auriez pu attaquer un ennemi plus faible que vous, le détruire, ou au moins le forcer à la retraite, nous conserver la majeure partie des gouvernements occupés aujourd'hui par lui, et préserver ainsi de tout danger la ville de Toula et les autres villes de l'intérieur de l'Empire. Si l'ennemi est en état de diriger un corps d'armée considérable vers Pétersbourg, en partie dégarni de troupes, vous en porterez la responsabilité, car, en agissant avec énergie et décision, vous deviez, avec les moyens dont vous disposez, nous préserver de ce nouveau malheur. N'oubliez point que vous devez rendre compte à la patrie indignée de la perte de Moscou. Vous savez, par expérience, que j'ai

toujours été prêt à vous récompenser. Je le suis encore, mais Moi et la Russie nous sommes en droit d'attendre de votre côté un entier dévouement, une fermeté à toute épreuve et des succès que votre intelligence, vos talents militaires et la valeur des troupes que vous commandez nous autorisent à espérer. »

Lorsque cette lettre arriva à Koutouzow, celui-ci avait livré bataille, ne pouvant plus empêcher son armée de prendre l'offensive. Le 2 octobre, le cosaque Schapovalow, battant la plaine, tua un lièvre et en blessa un autre ; en poursuivant ce dernier, il se laissa entraîner au loin dans la forêt, et tomba inopinément sur le flanc gauche de l'armée de Murat, qui ne se gardait pas. Il raconta la chose en riant à ses camarades, et le porte-drapeau qui l'entendit en fit part à son commandant. Le cosaque fut appelé, questionné, et ses chefs eurent l'idée de profiter de cette bonne aubaine pour enlever des chevaux, et l'un d'eux, connu des hauts fonctionnaires de l'armée, communiqua le fait à un général de l'état-major. La situation y était des plus tendues dans ces derniers temps. Yermolow était venu trouver Bennigsen quelques jours auparavant pour le supplier d'user de son influence sur le commandant en chef afin qu'il se décidât à l'attaque.

« Si je ne vous connaissais pas, répondit Bennigsen, j'aurais cru que vous désiriez le contraire de ce que vous me demandez, car il suffit que je conseille une chose, pour que Son Altesse fasse tout l'opposé. »

Le récit des cosaques, confirmé par d'autres éclaireurs, démontra que tout était prêt pour l'explosion. Les ressorts se détendirent, les rouages grincèrent et, le carillon joua. En dépit de son pouvoir présumé, de son intelligence, de son expérience, de sa connaissance des hommes, Koutouzow, prenant en considération le rapport envoyé par Bennigsen à l'Empereur, le désir exprimé par tous les généraux, celui qu'on imputait à Sa Majesté, la nouvelle apportée par les cosaques, n'eut pas la force de

comprimer ce mouvement : il ordonna donc ce qu'il considérait comme inutile et même nuisible, il donna son assentiment au fait accompli.

IV

L'attaque fut ordonnée pour le 5 octobre.

La veille, Koutouzow signa la dislocation des troupes. Toll en fit lecture à Yermolow, en lui proposant de s'occuper des dispositions à prendre.

« Bien, bien, dit Yermolow, mais je n'en ai pas le temps dans ce moment.»

Le plan de bataille combiné par Toll était excellent, aussi bien rédigé que celui d'Austerlitz, quoiqu'il n'y fût pas formulé en allemand : « la première colonne marche de ce côté, la seconde de tel autre »... etc... Ces colonnes, indiquées sur le papier, devaient, à un instant donné, se réunir pour tomber sur l'ennemi et l'écraser. Tout y était admirablement prévu, comme c'est toujours le cas dans les dislocations écrites, mais, comme il arrive toujours aussi, aucune de ces colonnes ne se trouva à son poste en temps et lieu.

Lorsque les différents exemplaires du plan furent prêts, on les remit à un officier, qui était ordonnance de Koutouzow, pour les porter à Yermolow. Ce jeune chevalier garde, tout fier de son importante mission, se rendit au logement occupé par Yermolow ; il était vide.

« Le général est parti, » lui dit le domestique.

L’envoyé se rendit chez un des généraux que Yermolow voyait souvent.

« Personne à la maison, » lui répondit-on.

Il alla chez un autre. Même réponse.

« Pourvu qu’on ne me rende pas responsable de ce retard, se dit-il, voilà du guignon ! »

Il fit le tour du camp. Les uns disaient que Yermolow venait de passer avec quelques généraux, les autres qu’il était déjà revenu. Le malheureux officier continua ses recherches jusqu’à six heures ; du soir, sans prendre même le temps de dîner, Yermolow resta introuvable, et personne ne savait où le prendre. Le messager s’étant quelque peu restauré chez un camarade, poussa jusqu’à l’avant-garde, chez Miloradovitch. On lui dit que celui-ci était sans doute au bal du général Kikine, et que Yermolow devait y être aussi. !

« Mais où est-ce donc ?

– Là-bas à Jechkine, dit un officier cosaque en lui indiquant au loin le toit d’une maison seigneuriale.

– Comment ?... Mais c’est en dehors de la ligne des avant-postes !

– On a envoyé deux de nos régiments sur la ligne même ; ils y font bombance aujourd’hui... Deux musiques de régiment et trois chœurs de chanteurs !... »

L’officier franchit la ligne. En approchant de la maison, il entendit les chants joyeux du chœur des soldats, qui étaient couverts par les voix animées des assistants. Cette gaieté gagna

le jeune officier, qui craignait néanmoins de s'être rendu coupable en tardant à remettre à son adresse l'ordre important dont il était chargé. Il était déjà neuf heures du soir ; il descendit de cheval et gravit les marches du perron d'une grande et belle maison située entre les Russes et les Français et dont la conservation était parfaite : dans l'antichambre et dans l'office il aperçut des laquais occupés à porter des vins et des plats. Les chanteurs étaient placés à l'extérieur, devant les fenêtres. En entrant dans le premier salon, il y aperçut soudain tous les principaux généraux de l'armée, entre autres la grande et imposante figure de Yermolow. Tous, l'uniforme déboutonné, la figure enluminée, placés en demi-cercle, remplissaient la chambre de leurs rires bruyants, car, au milieu de la salle un d'eux, très bel homme, d'une taille moyenne, dansait avec légèreté le trépak[28].

« Ah ! ah ! bravo, Nicolas Ivanovitch ! Ah ! ah ! ah ! »

Le messager comprit qu'il avait doublement tort d'être entré dans un pareil moment, avec une mission importante ; il voulut attendre, mais on le remarqua aussitôt, et l'un des généraux le désigna à Yermolow. Ce dernier, fronçant le sourcil, s'approcha de lui, écouta son rapport et prit son papier sans souffler mot.

« Tu crois que c'est sans intention qu'il est ici, dit au survenant un de ses camarades de l'état-major en parlant de Yermolow ! Pas du tout, mon cher, c'est une farce qu'il joue à Konovnitzine. Tu verras demain quelle belle confusion il y aura ! »

---

[28] Danse populaire. *(Note du traducteur.)*

V

Le vieux Koutouzow, s'étant fait réveiller de bonne heure le lendemain matin, fit sa prière et sa toilette, puis monta en calèche, sous la désagréable impression qu'il allait diriger une bataille livrée contre son gré, et prit la route de Létachevka, situé à cinq verstes derrière Taroutino ; c'était l'endroit désigné pour la concentration de toutes les colonnes. Chemin faisant, il sommeillait, s'éveillait et prêtait l'oreille pour entendre si la fusillade avait commencé. L'aube d'un jour d'automne, humide et gris, blanchissait à peine l'horizon. En s'approchant de Taroutino, il rencontra des soldats de cavalerie qui menaient boire leurs chevaux ; il fit arrêter sa voiture et leur demanda à quel régiment ils appartenaient. Ils faisaient partie d'une colonne qui depuis longtemps déjà aurait dû être en embuscade. « C'est peut-être une erreur, » se dit-il, mais quelques pas plus loin il vit des fantassins, les fusils en faisceaux, mangeant leur soupe. Il appela l'officier, qui lui affirma qu'aucun ordre d'attaque n'était parvenu jusqu'à eux.

« Comment ? » dit Koutouzow, mais, s'interrompant aussitôt, il fit appeler le commandant.

Pendant ce temps, il descendit de calèche, la tête inclinée, la respiration oppressée, et se mit à marcher de long en large. Lorsque arriva l'officier d'état-major Eichen, Koutouzow devint pourpre de colère, non pas qu'il eût devant lui le coupable, mais c'était quelqu'un sur qui il pouvait enfin épancher sa fureur. Haletant, tremblant de colère, arrivé au paroxysme de la rage, il se jeta sur Eichen en le menaçant du poing et en l'accablant des plus grossières injures. Un capitaine, Brozine, survenu par hasard et qui était complètement innocent, en reçut aussi sa part.

« Qu'est-ce que cette canaille-là encore ? Qu'on fusille ce misérable ! » criait Koutouzow d'une voix rauque et en gesticulant comme un forcené… Comment ! comment ! lui, le commandant en chef, auquel chacun assurait que personne jusque-là n'avait disposé d'un pouvoir pareil au sien, il allait devenir la risée de l'armée ? C'est donc en vain qu'il avait tant prié ce jour-là, tant réfléchi, tant combiné pendant sa longue veille. « Lorsque je n'étais qu'un petit officier, personne n'aurait osé se moquer ainsi de moi, pensait-il, et maintenant… » Il éprouvait la souffrance physique qu'inflige une punition corporelle, et il ne pouvait l'exprimer que par des cris de rage et de douleur. Ses forces le trahirent bientôt, il se calma, comprit qu'il avait eu tort de s'emporter ainsi, remonta dans sa calèche et s'éloigna en silence.

Cet accès de colère ne se renouvela plus, et il écouta passivement les justifications et les instances de Bennigsen, de Konovnitzine et Toll, qui cherchaient à lui démontrer la nécessité de recommencer le lendemain le même mouvement dont l'exécution venait d'être manquée. Le général en chef fut forcé d'y consentir. Quant à Yermolow, il ne reparut devant Koutouzov que le surlendemain.

VI

Le lendemain, les troupes furent réunies dès le soir sur les différents points et se mirent en marche pendant la nuit. Les ténèbres étaient profondes, et de sombres nuages, d'un noir violacé, couvraient le ciel, mais il ne pleuvait pas. La terre était humide, et les soldats avançaient sans proférer une parole ; l'artillerie seule laissait deviner sa présence par le bruit métallique de ses fourgons. Il était défendu de parler, de fumer, de

faire du feu ; les chevaux eux-mêmes semblaient se retenir de hennir. Le mystère de l'entreprise en augmentait l'attrait, et les hommes marchaient gaiement. Quelques colonnes s'arrêtèrent, placèrent leurs fusils en faisceaux et s'étendirent sur la terre froide, croyant bien être arrivées à leur destination. D'autres, et c'était la majorité, marchèrent toute la nuit, et arrivèrent naturellement là où elles ne devaient pas se trouver.

Le comte Orlow-Denissow, avec son faible détachement de cosaques, fut le seul à gagner son poste à temps. Il s'établit dans un taillis sur la lisière d'une forêt, côtoyée par un sentier, qui menait du village de Stromilow à celui de Dmitrovsk.

Le comte, qui s'était endormi un peu avant le jour, fut réveillé pour questionner un déserteur du camp français. C'était un sous-officier polonais du corps de Poniatowsky ; il déclara avoir déserté parce qu'il était victime d'un passe-droit, qu'il aurait dû être nommé officier depuis longtemps, qu'il était le plus brave d'eux tous, et qu'il comptait bien s'en venger. Il assurait que Murat avait passé la nuit à une verste des Russes, et que, si on consentait à lui donner une escorte de cent hommes, il s'engageait à le faire prisonnier. Le comte Orlow tint conseil avec ses camarades, et, la proposition leur paraissant trop séduisante pour la refuser, ils se montrèrent disposés à tenter l'entreprise. Enfin, après beaucoup de discussions et de combinaisons, le général-major Grékow se décida à suivre, avec deux régiments de cosaques, le sous-officier polonais.

« Mais rappelle-toi bien, dit le comte à ce dernier, que si tu as menti, je te ferai pendre comme un chien !… Si tu as dit la vérité, tu auras cent pièces d'or. »

Le sous-officier ne répondit rien, se mit lestement en selle et suivit le général Grékow d'un air résolu. Ils disparurent dans le bois. Le comte, frissonnant sous l'impression du froid, avant-coureur du jour naissant, et inquiet de la responsabilité qu'il

venait d'assumer, fit quelques pas hors de la forêt pour examiner le camp ennemi, que l'on entrevoyait à peine, à la distance d'une verste, dans la vague et confuse lumière de l'aube et des feux de bivouac qui s'éteignaient. Nos colonnes devaient déboucher sur le versant incliné, à la droite du comte Orlow-Denissow. Il avait beau étudier tout le terrain, il ne voyait rien paraître : il lui sembla seulement remarquer dans le camp français l'agitation du réveil : « Oh ! il est trop tard, » se dit-il ; il était désabusé, comme cela arrive parfois lorsque nous ne subissons plus l'influence de l'homme auquel nous nous sommes confiés ; évidemment ce sous-officier était un traître qui l'avait trompé, l'attaque projetée avorterait, malgré les deux régiments que Grékow allait entraîner Dieu sait où : « Est-il possible de penser qu'on va surprendre le général en chef au milieu de forces aussi considérables ? Le coquin aura menti !

– On peut faire revenir Grékow, dit un officier de sa suite, qui, comme lui, commençait à douter du succès de l'entreprise.

– Vraiment, qu'en pensez-vous ? faut-il en rester là, oui ou non ?

– Faites-le revenir.

– C'est ça ! dit le comte, qu'on le rappelle !… Mais il sera tard, il va faire jour. »

Un aide de camp s'enfonça dans le bois à la recherche de Grékow. Lorsque ce dernier revint, le comte, involontairement agité par ce changement de résolution, et par l'infructueuse attente des colonnes d'infanterie, ainsi que par le voisinage de l'ennemi, se décida à l'attaque. « À cheval ! » dit-il tout bas.

Chacun se mit à son poste, se signa, et l'on partit. Un hourra retentit dans la forêt, et les sotnias de cosaques, s'éparpillant comme les grains qui s'échappent d'un sac de blé, s'élancèrent

crânement, la lance en avant, franchirent le ruisseau et se dirigèrent vers le camp ennemi.

Le cri d'alerte poussé par le premier Français qui aperçut les cosaques mit le camp en émoi. Tous se jetèrent, à moitié endormis et à peine vêtus, sur les canons, sur les fusils, sur les chevaux, et coururent de tous côtés, en perdant la tête. Si nos cosaques les avaient poursuivis sans se préoccuper de ce qui se passait autour d'eux, ils auraient infailliblement fait Murat prisonnier, comme les chefs le désiraient, mais il fut impossible de les empêcher de piller et de faire des prisonniers. Personne n'écoutait le commandement. 1 500 prisonniers, 38 bouches à feu, des drapeaux, des chevaux, des harnachements de toutes sortes, furent pris à l'ennemi ; et la mise en sûreté des prisonniers et des canons, et le partage du butin, avec l'accompagnement habituel de querelles et de cris, firent perdre un temps précieux. Les Français, revenus de leur première panique et voyant qu'on ne les poursuivait pas, se formèrent et attaquèrent à leur tour Orlow-Denissow ; comme il attendait des renforts qui ne lui arrivaient pas, il ne put leur répondre vigoureusement.

Cependant les colonnes d'infanterie étaient en retard ; commandées par Bennigsen et dirigées par Toll, elles s'étaient mises en marche à l'heure précise, et avaient atteint un point qui n'était pas celui qui leur avait été désigné. Les hommes, gais au début, ne tardèrent pas à laisser des traînards derrière eux, et le sentiment de l'erreur commise provoqua d'autant plus de murmures, qu'on les ramena en arrière. Les aides de camp, envoyés pour réparer la bévue, étaient malmenés par les généraux, qui, de leur côté, criaient, se disputaient, et enfin, de guerre lasse, se mettaient en marche sans but arrêté. « Nous arriverons toujours quelque part ! » se dirent-ils. En effet ils arrivèrent, mais pas à l'endroit où ils devaient aller. Quelques-uns sans doute se trouvèrent à leur poste, mais l'heure était déjà passée, ils ne pouvaient servir à rien, sinon à essuyer le feu de l'ennemi.

Toll, qui, à cette bataille, avait joué le rôle de Weirother à Austerlitz, galopait sur toute la ligne, et constatait que tout avait été fait au rebours des ordres donnés. Ainsi il rencontra dans la forêt, lorsqu'il faisait déjà grand jour, le corps de Bagovouth, qui aurait dû depuis longtemps appuyer les cosaques d'Orlow-Denissow. Désespéré, dépité de son insuccès et l'attribuant à la faute d'un individu, Toll aborda le chef de corps en l'accablant des plus violents reproches et en le menaçant même de le faire fusiller. Bagovouth, vieux et calme militaire, d'un courage à toute épreuve, exaspéré par les ordres contradictoires qu'il recevait de tous les côtés à la fois, par les temps d'arrêt sans cause, et le désordre qui régnait autour de lui, fut pris à son tour, à l'étonnement de tous et en opposition avec son caractère habituel, d'un accès de rage et lui répondit vertement :

« Je ne reçois de leçons de personne, et je sais mourir avec mes soldats aussi bien qu'un autre ! »

Le brave Bagovouth, ne se connaissant plus de colère, sans se donner la peine de juger du plus ou moins d'opportunité de sa diversion, marcha, avec sa seule division, droit au feu. Le danger, les bombes, les balles étaient ce qui convenait le mieux pour le moment à son irritation ; aussi fut-il frappé par un des premiers projectiles, tandis que les suivants abattaient un grand nombre de ses braves soldats. C'est ainsi que sa division resta quelque temps exposée, sans utilité aucune, au feu de l'ennemi.

VII

Pendant ce temps, une autre colonne, auprès de laquelle se trouvait Koutouzow, était censée attaquer les Français. Il savait parfaitement que le résultat le plus probable de cette bataille,

livrée contre sa volonté, serait une immense confusion, aussi retenait-il ses troupes autant qu'il le pouvait, et ne leur laissait-il pas quitter leur position. Monté sur un petit cheval gris, il répondait paresseusement aux propositions d'attaque.

« Vous me parlez toujours d'attaque, mais vous voyez bien que nous n'entendons rien aux manœuvres compliquées, disait-il à Miloradovicth, qui lui demandait la permission de se porter en avant… Vous n'avez pas su faire Murat prisonnier ce matin, dit-il à un autre… Vous avez été en retard, il n'y a donc plus rien à faire. »

Lorsqu'on lui annonça que deux bataillons de Polonais venaient renforcer les Français, il regarda du coin de l'œil Yermolow, auquel il n'avait pas adressé la parole depuis la veille.

« C'est cela, murmura-t-il, on demande à attaquer, on propose différents plans, mais lorsqu'il faut agir, rien ne se trouve prêt, et l'ennemi, avisé à temps, prend ses précautions ! »

Yermolow sourit imperceptiblement à ces paroles ; il comprit que l'orage était passé et que Koutouzow se bornait à une simple allusion.

« C'est à mes dépens qu'il s'amuse, » dit Yermolow, tout bas, en touchant du genou Raïevsky.

Bientôt après il s'approcha de Koutouzow, qu'il aborda avec respect :

« Rien n'est perdu, Altesse, l'ennemi est devant nous. N'ordonnerez-vous pas l'attaque ?… Autrement la garde ne sentira même pas la fumée de la poudre. »

Koutouzow garda le silence. Quand on lui apprit la retraite de Murat, il ordonna un mouvement en avant, mais, tous les

cent pas, il commandait qu'on s'arrêtât pendant trois quarts d'heure. La bataille se réduisit donc à la charge d'Orlow-Denissow et à la perte inutile de quelques centaines d'hommes. Le résultat fut pour Koutouzow la décoration en diamants, pour Bennigsen cent mille roubles en sus des diamants, d'agréables récompenses pour les autres officiers supérieurs, et un grand nombre de promotions et de changements dans l'état-major.

« C'est toujours ainsi, on fait tout à l'envers, » disaient, après la bataille de Taroutino, les officiers et les généraux russes, de même qu'on le dit encore aujourd'hui, et ils donnaient à entendre qu'il s'était trouvé là juste à point un imbécile pour faire des sottises qu'eux n'auraient jamais faites ; mais les hommes qui parlent ainsi, ou n'ont aucune idée de l'affaire qu'ils critiquent, ou se trompent sciemment. Toute bataille, que ce soit celle de Taroutino, de Borodino ou d'Austerlitz, ne se passe jamais selon les prévisions de ceux qui en conduisent les opérations.

Un nombre incalculable de forces indépendantes (car jamais l'homme n'est aussi indépendant que pendant ce moment où s'agite pour lui une question de vie ou de mort) influe sur la direction de la bataille, et cette direction ne peut pas être précisée à l'avancé et ne coïncidera jamais avec la direction imprimée à l'action par une seule force individuelle. Lorsque les historiens, les Français surtout, affirment que leurs guerres et leurs batailles ont lieu d'après des plans, dont toutes les dispositions sont préalablement arrêtées, la seule conclusion que nous puissions en tirer, c'est que leurs descriptions sont inexactes. Il est évident que la bataille de Taroutino n'eut pas le résultat que se proposait le comte Toll, c'est-à-dire de mener les troupes au feu dans l'ordre prescrit, ni celui qu'avait en vue le comte Orlow, qui était de faire Murat prisonnier, ni celui que visait Bennigsen, qui espérait anéantir l'ennemi, ni celui de l'officier qui rêvait de se distinguer, ni celui du cosaque avide de plus de butin qu'il n'en avait déjà fait, et ainsi de suite. Mais si le but était de

réaliser le désir, général en Russie, de chasser les Français, et de porter un coup mortel à leur armée, alors il sera parfaitement évident que la bataille de Taroutino fut en tous points ce qui était le plus nécessaire et le plus opportun à cette période de la campagne, puisqu'elle a atteint ce but. Il est difficile, presque impossible, de se représenter une issue plus favorable que celle de ce combat. Malgré une confusion sans exemple, les plus grands avantages furent acquis au prix de très peu d'efforts, et de pertes minimes. La faiblesse des Français fut démontrée, et l'armée ennemie subit un échec qui, dans les conditions où elle se trouvait, devait forcément amener sa retraite.

VIII

Napoléon fait son entrée à Moscou après la brillante victoire de la Moskowa, victoire incontestable assurément, puisque le champ de bataille était resté à ses troupes. Les Russes se retirent et abandonnent Moscou rempli de vivres, d'armes, de munitions et de richesses incalculables ; un mois se passe sans qu'ils reprennent l'offensive. La position de Napoléon est, par conséquent, des plus belles et des plus glorieuses. Il semble donc qu'il n'était pas besoin d'avoir un génie exceptionnel pour se jeter avec des forces supérieures sur les derniers restes de l'armée ennemie, les écraser, obtenir une paix avantageuse, marcher sur Pétersbourg en cas de refus, retourner à Smolensk en cas d'insuccès, ou rester à Moscou, en y gardant la brillante position acquise. Rien de plus simple et de plus facile que les mesures à prendre pour en arriver là. Il fallait empêcher le pillage, préparer pour toute l'armée des vêtements d'hiver qu'on aurait facilement trouvés à Moscou, régler la distribution des subsistances, qui, d'après les historiens français eux-mêmes représentaient un approvisionnement de six mois. Cependant

Napoléon, le plus grand des génies, qui, toujours selon ces mêmes historiens, pouvait diriger l'armée à son gré, ne prend aucune de ces dispositions, et choisit, au contraire, celle qui était la plus détestable et la plus absurde. Rien ne pouvait avoir en effet des conséquences plus désastreuses que de rester à Moscou jusqu'en octobre, de laisser faire les pillards, de quitter Moscou à l'aventure, de se rapprocher de Koutouzow pour ne pas lui livrer bataille, de gagner Malo-Yaroslavetz, en le laissant sur sa droite, de retourner sur Mojaïsk sans avoir tenté la fortune, de reprendre enfin la route de Smolensk et de s'engager en aveugle dans des contrées dévastées. Que l'on soumette aux stratégistes les plus habiles cette série de faits, et ils ne sauront en tirer d'autre conséquence que la destruction fatale ou voulue de sa propre armée. Mais dire que Napoléon la perdit volontairement ou par incapacité est aussi faux que d'assurer qu'il avait amené ses troupes jusqu'à Moscou par la force de sa volonté ou par les combinaisons de son génie. Dans l'un et l'autre cas, son action personnelle n'avait pas plus d'influence que l'action personnelle du dernier soldat, et elle se bornait à se conformer à des lois, dont le fait était le résultat.

Les historiens ont tort de nous représenter les forces intellectuelles de Napoléon à Moscou comme affaiblies, pour expliquer son insuccès. Son activité, à cette époque, ne fut pas moins étonnante que celle dont il avait fait preuve en Égypte, en Italie, en Autriche et en Prusse. Nous ne pouvons apprécier à sa véritable valeur le génie de Napoléon en Égypte, où « quarante siècles avaient contemplé sa grandeur », ni celui qu'il avait déployé en Autriche et en Prusse, car nous somme obligés de nous en rapporter aux versions françaises et allemandes, et les Allemands eux-mêmes font sonner bien haut son génie, ne pouvant expliquer autrement pourquoi tant de forteresses se sont rendues sans coup férir, et pourquoi des corps entiers ont été faits prisonniers sans livrer bataille. Quant à nous, nous n'avons pas, Dieu merci, pour cacher notre honte, à nous incliner devant son génie ; nous avons payé cher le droit de juger ses actes, de

bonne foi et sans déguisement, et dès lors nous ne sommes obligés à aucune concession. Son activité à Moscou était sans contredit aussi merveilleuse que partout ailleurs : les ordres et les plans se succèdent sans interruption pendant tout son séjour ; l'absence d'habitants et de députations, l'incendie même, ne l'arrêtent pas un moment. Il ne perd de vue ni les mouvements de l'ennemi, ni le bien-être de son armée, ni celui de la population russe qui l'entoure, ni la direction des affaires de son empire, ni les combinaisons diplomatiques, ni même les conditions à débattre pour en arriver à une paix prochaine.

IX

Dès son entrée à Moscou, Napoléon ordonne au général Sébastiani de suivre exactement le mouvement des troupes russes, et à Murat de découvrir Koutouzow ; puis il fortifie avec soin le Kremlin et élabore un admirable plan de campagne de Russie. De la question militaire passant à la diplomatie, il fait venir auprès de lui le capitaine Iakovlew, ruiné et déguenillé, lui détaille tout au long sa politique et sa conduite généreuse, puis il écrit une lettre à l'Empereur Alexandre dans laquelle il expose à « son ami et frère » son mécontentement au sujet de Rostoptchine et expédie Iakovlew à Pétersbourg. Après avoir de même déroulé ses plans et fait parade de sa grandeur d'âme devant Toutolmine, il l'envoie avec des instructions. En ce qui concerne la partie juridique, il recherche les incendiaires, les punit, et se venge de Rostoptchine en faisant brûler ses maisons. En matière d'administration, il écrit une constitution qu'il offre à Moscou comme don de joyeux avènement, y établit une municipalité et fait afficher la proclamation suivante :

« Habitants de Moscou !

« Vos malheurs sont cruels, mais Sa Majesté l'Empereur et Roi en veut arrêter le cours. De terribles exemples vous ont appris comment il sait châtier la désobéissance et le crime. Des mesures sévères sont prises pour arrêter le désordre et ramener la sécurité publique. Une administration paternelle, dont les membres seront choisis parmi vous, formera votre municipalité, c'est-à-dire l'administration de la ville, qui aura pour mission de veiller sur vous, de s'inquiéter de vos besoins et de vos intérêts. Ses membres se distingueront par un ruban rouge passé pardessus l'épaule, et le maire de la ville se ceindra en outre d'une écharpe blanche. En dehors des heures consacrées à sa charge, il ne portera qu'un ruban rouge autour du bras gauche. La police de la ville est reconstituée sur ses anciennes bases, et, grâce à son activité, l'ordre reparaît. Le gouvernement a nommé deux commissaires généraux ou maîtres de police, et vingt commissaires de police d'arrondissement pour tous les quartiers de la ville. Vous les reconnaîtrez au ruban blanc noué sur le bras gauche. Quelques églises, de cultes différents, sont ouvertes et on y officie sans empêchement. Vos concitoyens reviennent dans leurs demeures, et l'ordre est donné pour qu'ils y retrouvent le secours et la protection dus au malheur. Ce sont là les moyens employés jusqu'ici par le gouvernement afin de rétablir l'ordre et d'alléger votre situation, mais pour y réussir il faut que vous unissiez vos efforts aux siens, que vous oubliiez, si possible, vos souffrances passées, que vous caressiez l'espoir d'un sort moins cruel, que vous soyez assurés qu'une mort inévitable et honteuse attend tous ceux qui s'attaqueront à vos personnes et à vos biens, et que ces biens vous seront conservés, car telle est la volonté du plus grand et du plus juste des monarques. Soldats et habitants, de quelque nation que vous soyez, rétablissez la confiance publique, source du bonheur des États, vivez en frères, aidez-vous et protégez-vous les uns les autres ; unissez-vous pour anéantir les desseins des malintentionnés, obéissez aux autorités militaires et civiles, et alors vos larmes cesseront bientôt de couler ! »

En ce qui concerne les subsistances, Napoléon ordonne aux troupes de venir à tour de rôle à Moscou faire la maraude afin de s'approvisionner et de s'assurer des vivres pour un certain temps. Préoccupé de la question religieuse, Napoléon ordonne de ramener les popes et de recommencer dans les églises les cérémonies du culte. La proclamation suivante, ayant trait aux affaires commerciales et à la fourniture des vivres, est également placardée sur tous les murs :

« Habitants paisibles de Moscou, artisans et ouvriers que les désastres ont éloignés de la ville, et vous, agriculteurs dispersés, qu'une terreur non fondée retient dans les campagnes, écoutez ! Le calme est rendu à la capitale, et l'ordre s'y rétablit. Vos compatriotes sortent sans crainte de leurs refuges, assurés d'être respectés. Tout acte de violence touchant leurs personnes et leurs propriétés est immédiatement puni. Sa Majesté l'Empereur et Roi vous protège et ne considère comme ennemis que ceux qui contreviennent à ses ordres. Elle désire mettre un terme à vos malheurs, vous rendre à vos foyers et à vos familles. Répondez donc à ces mesures bienfaisantes en venant à nous sans crainte de danger. Habitants ! retournez avec confiance dans vos demeures : vous trouverez bientôt le moyen de satisfaire à tous vos besoins. Artisans et travailleurs laborieux, reprenez vos différents métiers ; vos maisons, vos boutiques, protégées par des patrouilles de sûreté, vous attendent, et votre labeur recevra la paye qui lui est due. Vous enfin, paysans, sortez des bois où la peur vous retient, retournez sans terreur dans vos isbas, avec la certitude d'y trouver protection. Des magasins sont établis dans la ville, où les paysans peuvent déposer le surplus de leurs provisions et les produits de la terre. Le gouvernement a pris les mesures suivantes pour en protéger la vente : 1° À dater d'aujourd'hui, les paysans et agriculteurs des environs de Moscou peuvent en toute sécurité déposer leurs provisions de toute sorte dans les deux magasins de la Mokhovaïa et de l'Okhotny-riad ; 2° ces provisions seront achetées aux prix

convenus entre le vendeur et l'acheteur, mais si le vendeur ne reçoit pas le prix demandé par lui, il a le droit de remporter ses marchandises à son village, et cela en toute liberté ; 3° le dimanche et le mercredi de chaque semaine sont les jours fixés pour les grands marchés, aussi un nombre suffisant de troupes seront-elles échelonnées, les samedi et mardi, sur toutes les grandes routes et jusqu'à une certaine distance de la ville, afin de protéger les files de chariots ; 4° des mesures semblables garantiront également le retour des paysans et de leurs voitures ; 5° on avisera sans délai à rétablir les marchés ordinaires. Habitants de la ville et de la campagne, ouvriers et artisans, quelle que soit votre nationalité, vous êtes appelés à exécuter les dispositions paternelles de Sa Majesté l'Empereur et Roi, et à contribuer au bien-être général. Déposez à ses pieds le respect et la confiance, et ne tardez point à vous réunir à nous. »

Pour relever le moral de l'armée et du peuple, il passe des revues et donne des récompenses, se montre dans les rues, console les habitants, et, malgré les soucis que lui causent les affaires de l'État, visite les théâtres organisés par son ordre. En ce qui touche à la bienfaisance, le plus beau fleuron de la couronne des princes, Napoléon fait tout ce qu'il lui est humainement possible de faire : il inscrit sur le fronton des établissements de charité publique : « Maison de ma Mère », unissant ainsi le tendre sentiment de la piété filiale à la majesté bienfaisante du monarque ; il inspecte la maison des Enfants-Trouvés, donne sa blanche main à baiser à ces enfants sauvés par lui, et témoigne à Toutolmine la plus grande bienveillance. Puis, selon l'éloquente narration de M. Thiers, il paye la solde de ses troupes au moyen de faux assignats russes[29] ! Relevant l'emploi de ces moyens par un acte digne de lui et de l'armée française, il fait distribuer des secours aux incendiés. Mais, les vivres étant trop précieux pour être donnés à des étrangers la plupart enne-

---

[29] Voir, pour compléter la phrase de M. Thiers, t. XIV, p. 392. *(Note du traducteur.)*

mis, Napoléon aime mieux leur fournir de l'argent, afin qu'ils s'approvisionnent au dehors, et il leur fait distribuer, à eux aussi, des roubles-papier. Enfin, pour maintenir la discipline de l'armée, il ne cesse d'ordonner de sévères enquêtes au sujet des infractions au service, et de rigoureuses poursuites contre les fauteurs de pillage.

X

Mais, chose étrange ! toutes ces mesures, qui n'étaient en rien inférieures aux dispositions qu'il avait prises ailleurs en pareille circonstance, n'atteignaient que la superficie, comme on voit les aiguilles d'un cadran, séparé de son mécanisme, tourner au hasard sans en entraîner les rouages dans leur mouvement.

M. Thiers dit, en parlant du plan si remarquable de Napoléon, que son génie n'avait jamais rien imaginé de plus profond, de plus habile et de plus admirable, et il prouve, dans sa polémique avec M. Fain, que la rédaction doit en être portée, non au 4, mais bien au 15 octobre[30]. Ce plan « si remarquable » ne fut jamais et n'aurait jamais pu être exécuté, parce qu'il n'était pas applicable aux circonstances présentes. Les fortifications du Kremlin, pour la construction desquelles il fallait détruire la mosquée (ainsi que Napoléon appelait l'église de Saint-Basile), furent inutiles, et les mines creusées sous le Kremlin n'eurent d'autre effet que de l'aider à accomplir son désir de faire sauter cet édifice en quittant Moscou ; de même que, pour consoler un enfant d'une chute, on s'en prend au plancher sur lequel il est tombé. La poursuite de l'armée russe, cause de tant de soucis

---

[30] Voir la note de M. Thiers, t. XIV, p. 415. *(Note du traducteur.)*

pour Napoléon, présenta un phénomène extraordinaire : les généraux perdirent de vue l'armée russe, forte de 60 000 hommes. Ce ne fut, d'après M. Thiers, que le talent et peut-être le génie de Murat qui parvinrent à découvrir cette « tête d'épingle ».

Dans son activité diplomatique, les arguments employés par Napoléon pour démontrer sa générosité et sa justice en causant avec Toutolmine et Iakovlew furent également superflus : Alexandre ne reçut pas ses ambassadeurs, et ne répondit pas à leur mission. En ce qui concerne ses mesures juridiques, malgré le supplice des faux incendiaires, la moitié de Moscou brûla. Ses mesures administratives ne furent pas plus heureuses : l'institution de la municipalité n'arrêta pas le pillage, et ne profita qu'aux individus qui en firent partie ; ceux-là, sous prétexte de rétablir l'ordre, pillaient pour leur compte, ou ne s'occupaient que de préserver leur propre avoir. Dans la sphère religieuse, la visite à la mosquée, qui, en Égypte, avait si bien réussi, ne porta à Moscou aucun fruit. Deux ou trois prêtres essayèrent d'exécuter la volonté impériale, mais l'un fut souffleté par un soldat français pendant l'office, et un fonctionnaire fit le rapport suivant sur l'autre : « Le prêtre que j'avais découvert et invité à recommencer à dire la messe a nettoyé et fermé l'église. Cette nuit on est venu de nouveau enfoncer les portes, casser les cadenas, déchirer les livres et commettre d'autres désordres. » Quant au commerce, la proclamation « aux paisibles artisans et aux paysans » resta sans réponse, par la raison qu'il n'y avait pas de « paisibles artisans » et que les « paysans » faisaient la chasse aux émissaires qui s'égaraient jusque chez eux avec cette proclamation, et les tuaient sans merci. Les spectacles organisés pour l'amusement du peuple et des troupes ne réussirent pas davantage ; théâtres ouverts au Kremlin et dans la maison Pozniakow furent aussitôt fermés, car les acteurs et les actrices furent dépouillés de tout ce qu'ils avaient.

Sa bienfaisance fut également stérile : les faux et les vrais assignats, distribués si généreusement par Napoléon aux malheureux, inondaient Moscou et n'avaient aucun prix, l'argent même était échangé contre de l'or pour la moitié de sa valeur, car les Français ne recherchaient que ce dernier métal. La preuve la plus frappante du manque de vitalité de ces dispositions se trouve dans les efforts que fit Napoléon pour mettre fin au pillage et rétablir la discipline.

Voilà, en effet, ce que disaient les autorités militaires : « Le pillage continue en ville malgré la défense qui en a été faite ; l'ordre n'est pas rétabli, pas un marchand ne trafique légalement ; seules les vivandières vendent, et encore ce ne sont que des objets volés.

« La partie de mon arrondissement continue à être en proie au pillage des soldats du 3ème corps, qui, non contents d'arracher aux malheureux, réfugiés dans des souterrains, le peu qui leur reste, ont même la férocité de les blesser à coups de sabre, comme j'en ai vu plusieurs exemples.

« Rien de nouveau, sinon que les soldats se permettent de voler et de piller. (9 octobre.)

« Le vol et le pillage continuent. Il y a une bande de voleurs dans notre district qu'il faudra faire arrêter par de fortes gardes. (11 octobre.)

« L'Empereur est excessivement mécontent de ce que, malgré la sévérité de ses ordres, on ne voit revenir au Kremlin que des maraudeurs de la garde ; il voit avec douleur que les soldats d'élite choisis pour garder sa personne, appelés à donner l'exemple de la soumission, poussent la désobéissance jusqu'à enfoncer les portes des caves, des magasins préparés pour l'armée ; d'autres se sont abaissés au point de désobéir aux sentinelles et aux officiers de garde, les ont injuriés et même battus.

« Le grand maréchal du palais se plaint vivement de ce que, malgré les défenses réitérées, les soldats continuent à faire leurs besoins dans toutes les cours, et même jusque sous les fenêtres de l’Empereur. »

Cette armée, comme un troupeau débandé qui foule à ses pieds le fourrage destiné à le sauver de la famine, fondait peu à peu et périssait sous l’influence du séjour. Elle ne sortit de sa torpeur que lorsqu’elle fut saisie d’une terreur panique, causée par la prise des convois sur la route de Smolensk et par la nouvelle de la bataille de Taroutino ; Napoléon la reçut au moment où il passait une revue ; ainsi que le dit M. Thiers, elle éveilla en lui le désir de châtier les Russes : aussi s’empressa-t-il d’ordonner le départ, désiré par toute l’armée. En s’enfuyant de Moscou, les soldats traînèrent avec eux tout ce qu’ils purent prendre. Napoléon lui-même emportait son trésor particulier. Les énormes convois qui entravaient la marche de l’armée l’effrayaient, mais, dans sa grande expérience de la guerre, il ne fit pas brûler les fourgons, comme il l’avait exigé d’un de ses maréchaux en approchant Moscou. Ces calèches, ces voitures, pleines de soldats et de butin, trouvèrent grâce à ses yeux, parce que, disait-il, ces équipages pouvaient être employés plus tard pour les vivres, les malades et les blessés.

La situation de l’armée n’était-elle pas comparable dans ce moment à celle de l’animal blessé qui sent que sa perte est prochaine et qui est affolé par la terreur ? Les habiles manœuvres de Napoléon et ses projets grandioses, depuis le moment de son entrée à Moscou jusqu’à celui de la destruction de ses troupes, ne sont-ils pas, en effet, comme les bonds et les convulsions qui précèdent la mort de l’animal blessé ? Effrayé par le bruit, il se jette en avant, reçoit le coup du chasseur, et revient sur ses pas, hâtant ainsi lui-même sa fin. Napoléon, sous la pression de son armée, fit de même. Le bruit de la bataille de Taroutino l’effraya, il se jeta en avant, atteignit le chasseur, et revint, lui aussi,

sur ses pas, pour reprendre le chemin le plus désavantageux, le plus dangereux, les voies anciennes et connues.

Napoléon, qui se présente à nous comme l'instigateur du mouvement, ainsi qu'aux yeux des sauvages la figure sculptée sur la proue d'un bâtiment semble en être le guide, était, à cette époque de sa vie, semblable à un enfant qui, se cramponnant aux courroies de l'intérieur de la voiture, s'imagine que c'est lui qui la conduit.

XI

Le 6 octobre, de grand matin, Pierre sortit de la baraque, et s'arrêta sur le seuil de la porte, en caressant un petit chien à jambes courtes et torses, qui couchait d'habitude aux pieds de Karataïew, s'aventurait souvent en ville, mais revenait infailliblement chaque soir. Personne ne l'avait réclamé, et il ne portait aucun nom sur son collier. Les Français l'appelaient « Azor », et Karataïew « le Gris ». Le pauvre animal ne semblait nullement embarrassé de n'avoir ni maître ni race déterminée ; il portait ferme et droite sa queue en panache, et ses jambes torses faisaient si bien leur service, qu'il lui arrivait souvent de dédaigner de se servir des quatre à la fois, et de s'en aller, une patte de derrière gracieusement relevée, en sautillant sur ses trois autres. Tout était pour lui sujet de joie ; il se roulait sur le dos, se chauffait au soleil d'un air pensif et important, ou jouait avec un morceau de bois ou un brin de paille.

L'habillement de Pierre se composait d'une chemise sale, déchirée, dernier vestige de ses anciens vêtements, d'un pantalon de soldat noué aux chevilles pour tenir plus chaud, selon le conseil de Karataïew, et d'un caftan. Son extérieur n'était plus le

même : il avait perdu de sa corpulence, mais sa forte charpente faisait toujours de lui l'image de la force physique : une barbe épaisse et une longue moustache couvraient le bas de son visage ; ses cheveux longs, emmêlés, remplis de vermine, sortaient de dessous son bonnet ; l'expression de ses yeux était plus ferme et plus calme qu'auparavant, et son laisser-aller habituel avait fait place à une énergie toute prête à l'action. Pierre regardait tour à tour la plaine sur laquelle on voyait des charrettes et des hommes à cheval, la rivière qui scintillait au bas, le petit chien qui le mordillait en jouant, et ses pieds nus et sales, auxquels il faisait prendre des poses plus ou moins gracieuses, tout en souriant d'un air béat et satisfait, au souvenir de tout ce qu'il avait souffert et appris pendant ces derniers jours.

Le temps était devenu doux et clair. C'était l'été de la Saint-Martin, avec ses petites gelées blanches, dont la fraîcheur matinale, en se mêlant aux rayons du soleil, mettait dans l'air un stimulant réparateur. L'éclat magique et cristallin qu n'appartient qu'à ces belles journées d'automne se répandait sur tout le paysage. Au loin se dessinait la montagne des Moineaux avec son village et son église au clocher vert ; les toits des maisons, le sable, les pierres, les arbres dépouillés de leur feuillage, se découpaient, en lignes fines et précises, sur l'horizon transparent. À deux pas de la baraque se trouvaient les décombres d'une maison à moitié brûlée, occupée par les Français, et dont le jardin était garni de quelques maigres buissons de lilas. Cette maison, dévastée et délabrée, qui, sous un ciel gris, aurait présenté l'image de la désolation, avait aujourd'hui, sous le bain de lumière qui l'inondait, toutes les apparences du calme et de la paix.

Un caporal français, l'uniforme déboutonné, un bonnet de police sur la tête, une mauvaise pipe entre les dents, s'approcha en faisant à Pierre un signe amical du coin de l'œil :

« Quel soleil, hein ? Monsieur Kiril (c'était ainsi que les Français appelaient Pierre), on dirait le printemps !… » et il s'appuya contre la porte, en lui réitérant son invitation habituelle et toujours refusée de fumer une pipe avec lui… « Si encore on avait un temps comme celui-là quand on est en marche ! » dit-il.

Pierre l'interrompit pour lui demander ce qu'il savait de nouveau ; le vieux troupier lui raconta que les troupes quittaient la ville et qu'on attendait dans la journée l'ordre du jour concernant les prisonniers. Pierre lui rappela qu'un des soldats prisonniers, nommé Sokolow, était dangereusement malade et qu'il faudrait prendre quelques mesures à son égard.

« Soyez tranquille, monsieur Kiril, nous avons pour cela des hôpitaux volants de campagne, et c'est l'affaire des autorités de prévoir tout ce qui peut arriver… Et puis, monsieur Kiril, vous n'avez qu'à dire un mot au capitaine, vous savez ? Oh ! c'est un… qui n'oublie jamais rien. Parlez-en au capitaine quand il viendra, il fera tout pour vous. »

Le capitaine en question causait souvent avec Pierre et lui témoignait beaucoup de sympathie.

« Vois-tu, saint Thomas, qu'il me disait l'autre jour : Kiril, c'est un homme qui a de l'instruction, qui parle français ; c'est un seigneur russe qui a eu des malheurs, mais c'est un homme… Et il s'y entend, le… S'il demande quelque chose, qu'il me dit, il n'y a pas de refus. Quand on a fait ses études, voyez-vous, on aime l'instruction et les gens comme il faut. C'est pour vous que je dis cela, monsieur Kiril. Dans l'affaire de l'autre jour, sans vous, ça aurait mal fini… » Et, ayant bavardé quelque temps, il s'en alla.

L'allusion du caporal avait trait à une querelle qui avait eu lieu dernièrement entre les prisonniers et les Français. Pierre

avait eu la bonne chance d'apaiser ses compagnons. Quelques-uns d'entre eux, l'ayant vu parler avec le caporal, le prièrent de lui demander les nouvelles, et au moment où il leur en faisait part, un soldat français, maigre, jaune et tout déguenillé, s'approcha de leur baraque : portant la main à son bonnet de police en signe de salut, il demanda à Pierre si le soldat Platoche, auquel il avait donné sa chemise à coudre, était dans cette baraque.

Les Français avaient reçu la semaine précédente du cuir et de la toile, et ils les avaient donnés aux prisonniers russes pour leur en faire des bottes et des chemises.

« C'est prêt, c'est prêt ! dit Karataïew, en apportant l'objet demandé, proprement plié. Vu le beau temps, ou peut-être pour travailler plus à son aise, Karataïew était en caleçon avec une chemise noire comme la suie et toute déchirée. Ses cheveux relevés en arrière, et retenus, à la mode des ouvriers, par un étroit ruban de tille, donnaient à sa bonne et grosse figure un air encore plus avenant que d'habitude.

« Avant de s'engager, il est bon de s'entendre[31]... Je l'ai promise pour vendredi et la voilà ! »

Le Français jeta un coup d'œil inquiet autour de lui, puis triomphant de son indécision, il ôta son uniforme, et enfila bien vite la chemise, car pour le moment il n'en avait pas d'autre qu'un long et sale gilet de soie à fleurs qui couvrait, tant bien que mal, son corps maigre et chétif. Il craignait évidemment qu'on ne se moquât de lui ; mais personne ne fit la moindre remarque.

---

[31] Mot à mot : « L'accord est cousin germain de l'affaire. » *(Note du traducteur.)*

« Elle est venue à point, celle-là ! dit Platon en arrangeant la chemise, pendant que le Français passait ses bras dans les manches, tout en examinant attentivement la couture. Vois-tu, mon ami, ce n'est pas un atelier ici, nous n'avons pas ce qu'il nous faut pour coudre, et tu sais que, même pour tuer un pou, il faut un outil.

– C'est bien, c'est bien, merci… mais vous devez avoir encore de la toile ? demanda le Français.

– Elle sera encore mieux lorsque tu l'auras portée, continua Platon en admirant son ouvrage.

– Merci, mon vieux, mais le reste ? »

Pierre, qui voyait que Platon ne tenait pas à comprendre le Français, ne se mêlait pas de leur conversation. Karataïew remerciait pour son salaire, et le Français insistait pour avoir ce qui restait de la toile ; Pierre se décida enfin à traduire à Platon la demande du soldat :

« Qu'a-t-il besoin du restant ? Il pourrait nous servir ; mais enfin puisqu'il y tient… » Et Karataïew tira à contre-cœur de dessus sa poitrine un petit paquet de chiffons proprement noué, le lui donna sans dire mot et tourna sur ses talons.

Le Français regarda les chiffons, comme s'il délibérait avec lui-même, interrogea Pierre des yeux, et tout à coup dit en rougissant :

« Platoche, dites donc, Platoche, gardez ça pour vous, » et, le lui rendant, il s'enfuit.

« Et l'on dit que ce ne sont pas des chrétiens, il y a là pourtant une âme ! Les vieux ont bien raison de dire que la main moite est donnante, et que la main sèche ne l'est pas… il est nu,

lui, et pourtant il m'en a fait cadeau… C'est égal, mon ami, ça nous profitera… » Et il rentra en souriant dans la baraque.

XII

Quatre semaines s'étaient écoulées depuis que Pierre était prisonnier, et, bien que les Français lui eussent proposé de le faire passer de la baraque des soldats dans celle des officiers, il n'y consentit pas. Pendant tout ce temps il eut à subir les plus grandes privations, mais sa forte constitution et sa belle santé les lui rendirent presque insensibles, d'autant plus qu'elles se produisirent graduellement, et qu'il les supportait même avec une certaine joie. Il se sentit enfin pénétré de cette paix de l'âme, de ce contentement de soi-même, que jusque-là il avait en vain appelés de tous ses vœux. C'est ce qui l'avait si vivement frappé dans les soldats à Borodino, et ce qu'il avait inutilement cherché dans la philanthropie, dans la franc-maçonnerie, dans les distractions de la vie mondaine, dans le vin, dans l'héroïsme du sacrifice, dans son amour romanesque pour Natacha, et tout à coup les terreurs de la mort, les privations et la philosophie résignée de Karataïew firent naître en lui cet apaisement et ce contentement intérieur qui lui avaient toujours fait défaut. Les épouvantables angoisses qu'il avait éprouvées pendant qu'on fusillait ses compagnons d'infortune avaient chassé à tout jamais de son esprit les pensées inquiètes et les sentiments auxquels il attribuait jusque-là tant d'importance. Il ne pensait plus ni à la Russie, ni à la guerre, ni à la politique, ni à Napoléon. Il comprenait que rien de tout cela ne le touchait, qu'il n'était pas appelé à juger ce qui se faisait, et son intention de tuer Napoléon lui paraissait non seulement incompréhensible, mais ridicule, aussi bien que ses calculs cabalistiques sur le nombre de la bête de l'Apocalypse. Sa colère contre sa femme, ses appréhen-

sions de voir déshonorer son nom, lui semblaient aussi vaines que ridicules. Il lui importait bien peu, après tout, que cette femme menât la vie qui lui plaisait, et qu'on apprît que le nom d'un des prisonniers était celui du comte Besoukhow ?

Il pensait souvent au prince André, qui assurait, avec une nuance d'amertume et d'ironie, que le bonheur était absolument négatif, et insinuait que toutes nos aspirations vers le bonheur réel nous étaient données pour notre tourment, puisque nous ne pouvions jamais les réaliser… Mais aujourd'hui l'absence de souffrance, la satisfaction des besoins de la vie, et, par conséquent, la liberté dans le choix des occupations ou du genre d'existence, se présentaient à Pierre comme l'idéal du bonheur sur cette terre. Ici seulement, et pour la première fois, Pierre apprécia, parce qu'il en était privé, la jouissance de manger lorsqu'il avait faim, de boire lorsqu'il avait soif, de dormir lorsqu'il avait sommeil, de se chauffer lorsqu'il faisait froid, et de causer lorsqu'il avait envie d'échanger quelques paroles ! Il oubliait seulement une chose ; c'est que l'abondance des biens de ce monde diminue le plaisir qu'on éprouve à s'en servir, et qu'une trop grande liberté dans le choix des occupations, provenant de son éducation, de sa richesse et de sa position sociale, rendait ce choix compliqué, difficile et souvent même inutile. Toutes les pensées de Pierre se tournaient vers le moment où il redeviendrait libre, et pourtant, plus tard, il se reportait toujours avec joie à ce mois de captivité, et ne cessa de parler avec enthousiasme des sensations puissantes et ineffaçables, et surtout du calme moral qu'il avait si complètement éprouvés à cette époque de sa vie.

Lorsqu'au point du jour, le lendemain de son emprisonnement, il vit, en sortant de la baraque, les coupoles encore sombres et les croix du monastère de Novo-Diévitchi, la gelée blanche qui brillait sur l'herbe poudreuse, les montagnes des Moineaux et leurs pentes boisées se perdant au loin dans une brume grisâtre ; lorsqu'il se sentit caressé par une fraîche brise, qu'il

entendit le battement d'ailes des corneilles au-dessus de la plaine, qu'il vit soudain la lumière chasser les vapeurs du brouillard, le soleil s'élever majestueusement derrière les nuages et les coupoles, les croix, la rosée, le lointain, la rivière, étinceler à ses rayons resplendissants et joyeux, son cœur déborda d'émotion. Cette émotion ne le quitta plus, elle ne faisait que centupler ses forces à mesure que s'aggravaient de plus en plus les difficultés de sa situation. Cette disposition morale contribua aussi à entretenir la haute opinion qu'avaient de lui ses compagnons de captivité. Sa connaissance des langues, le respect que lui témoignaient les Français, sa simplicité, sa bonté, sa force, son humilité dans ses rapports avec ses camarades, sa faculté de l'absorber dans de profondes réflexions, tout faisait de lui à leurs yeux un être mystérieux et supérieur. Les qualités qui, dans sa sphère habituelle, étaient plutôt nuisibles et gênantes, le transformaient ici presque en héros, et il comprenait que cette opinion lui créait des devoirs.

XIII

Dans la nuit du 6 au 7 octobre commença la retraite des Français : on démolissait les baraques et les cuisines, on chargeait des charrettes, et les troupes et les fourgons s'ébranlaient de tous côtés.

À 7 heures du matin, un convoi de Français, en tenue de campagne, le shako sur la tête, le fusil sur l'épaule, la giberne et le sac au dos, s'alignaient devant le corps de garde, en échangeant entre eux, sur toute la ligne, un feu croisé de propos animés, émaillés de jurons. À l'intérieur, tous étaient prêts, chaussés, habillés, n'attendant que l'ordre de sortir. Seul le pauvre Sokolow, pâle, exténué, n'était ni chaussé, ni habillé et poussait

des gémissements incessants. Ses yeux cernés, sortant de leur orbite, interrogeaient en silence ses compagnons, qui ne faisaient aucune attention à lui. Ce n'était pas tant la souffrance (il était malade de la dysenterie) que la crainte d'être abandonné qui le tourmentait. Pierre, chaussé de bottes cousues par Karataïew, ceint d'une corde, s'assit devant lui sur ses talons.

« Écoute donc, Sokolow, ils ne s'en vont pas tout à fait ! Ils ont ici un hôpital, tu seras peut-être encore mieux partagé que nous.

– Oh ! Seigneur ! c'est ma mort… Oh ! Seigneur ! s'écria tristement le soldat.

– Je vais leur en parler, veux-tu ? » lui dit Pierre en se levant et en se dirigeant vers la porte.

À ce moment, la porte s'ouvrit, et il vit entrer un caporal et des soldats en tenue de campagne. Le caporal, celui-là même qui, la veille, avait offert à Pierre de fumer sa pipe, venait faire l'appel.

« Caporal, que fera-t-on du malade ? » lui demanda Pierre qui avait peine à le reconnaître, tant il ressemblait peu, avec son shako sur la tête et sa jugulaire boutonnée, au caporal qu'il voyait tous les jours.

Il fronça le sourcil à cette question, et, murmurant une grossièreté inintelligible, il poussa la porte avec violence, et la baraque se trouva plongée dans une demi-obscurité ; les tambours battirent aux champs des deux côtés, et étouffèrent les plaintes du blessé. « La voilà, c'est bien elle ! » se dit Pierre, et il eut involontairement froid dans le dos… Il venait de retrouver dans la figure transformée du caporal, dans le son de sa voix, dans le bruit assourdissant du tambour, cette force brutale, impassible et mystérieuse qui poussait les hommes à s'entre-tuer,

cette force dont il avait déjà eu conscience pendant le supplice de ses compagnons. Essayer de s'y soustraire, adresser des supplications à ceux qui en étaient les instruments, c'était superflu, il le savait ; il fallait attendre et patienter : il resta donc en silence à la porte de la baraque.

Lorsqu'elle s'ouvrit de nouveau et que les prisonniers se pressèrent à la sortie comme un troupeau de moutons, il glissa en avant et se dirigea vers ce même capitaine qui, au dire du caporal, était si bien disposé pour lui. Le capitaine était également en tenue de campagne, et sa figure avait la même expression de dureté.

« Filez, filez ! » disait-il sévèrement aux prisonniers qui passaient.

Quoique Pierre pressentît que sa démarche n'aurait aucun résultat, il s'approcha de lui.

« Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? dit le capitaine d'une voix rude, comme s'il ne le reconnaissait pas. Il pourra marcher, que diable ! répondit-il à la demande de Pierre.

– Mais il agonise, répondit ce dernier.

– Voulez-vous bien… » s'écria le capitaine en colère.

Et les tambours battaient toujours, et Pierre sentit que toute parole serait inutile, car ces hommes ne s'appartenaient plus, ils étaient les esclaves de la force.

Les officiers prisonniers furent séparés des soldats, et on leur ordonna d'ouvrir la marche. Il y avait trente officiers, y compris Pierre, et trois cents soldats. Les officiers, sortant des baraques voisines, étaient tous des étrangers, beaucoup mieux habillés que Pierre ; aussi ils le regardaient d'un air méfiant.

Devant lui marchait un gros major, en robe de chambre tartare, la taille ceinte d'un essuie-mains, la figure gonflée, jaune et renfrognée. Il tenait d'une main une blague à tabac, tandis que de l'autre il s'appuyait sur sa chibouque. Essoufflé et s'éventant avec son mouchoir, il grognait constamment et se fâchait après tout le monde, parce qu'il lui semblait qu'il avait été bousculé, qu'on se pressait sans raison et qu'on s'étonnait sans cause ! Un autre officier, petit et fluet, interpellait chacun à tour de rôle, s'inquiétait de savoir où on les menait et de combien serait leur étape. Un fonctionnaire en bottes de feutre, en uniforme de l'intendance, se jetait à droite et à gauche, et communiquait ses impressions à ses voisins sur chaque quartier de la ville incendiée qu'ils traversaient. Un troisième, d'origine polonaise, discutait avec lui, et lui prouvait qu'il se trompait dans la désignation des quartiers.

« Qu'avez-vous à vous quereller ? demanda le major avec impatience. Que ce soit Saint-Nicolas ou Saint-Blaise, n'est-ce pas la même chose ? Vous voyez bien que tout est brûlé… Voyons, pourquoi me poussez-vous, ce n'est pourtant pas la place qui manque, dit-il à un de ses compagnons qui ne l'avait même pas touché.

– Ah ! Seigneur Dieu ! Seigneur Dieu ! Qu'en a-t-on fait ! s'écriaient de tous côtés les prisonniers en regardant les restes de l'incendie.

– Oh ! il y en a sûrement la moitié de brûlé…

– Je vous l'ai bien dit, ça s'étendait de l'autre côté de la rivière.

– Mais puisque c'est brûlé et que vous le savez, à quoi bon en parler ? » grommela le major.

En traversant un des rares quartiers intacts, les prisonniers reculèrent tout à coup en passant devant une église, et poussèrent des exclamations d'horreur et de dégoût.

« Oh ! les misérables ! oh ! les sauvages ! c'est un mort, c'est un mort, et on lui a barbouillé la figure… »

Pierre se retourna, et aperçut confusément un corps adossé contre le mur d'enceinte de l'église. Il devina, aux paroles de ses compagnons, que c'était le cadavre d'un homme qu'on avait planté tout debout, et dont la figure avait été couverte de suie.

« Marchez, sacré nom… marchez donc… trente mille diables ! » s'écrièrent les officiers de l'escorte ; les soldats français poussèrent en avant, à grands coups de briquet, la foule des prisonniers qui s'était arrêtée devant le mort.

XIV

On déboucha dans le voisinage du dépôt des vivres ; les prisonniers n'avaient jusque-là rencontré personne dans les ruelles qu'ils longeaient avec leur escorte et ses charrettes ; ils tombèrent au milieu d'une batterie d'artillerie qui avait d'autant plus de peine à avancer que des voitures particulières s'étaient glissées au milieu de ses fourgons… Tous s'arrêtèrent à l'entrée du pont pour donner aux premiers arrivés le temps de passer. Devant, derrière, on ne voyait que d'interminables files de voitures du train, et sur la droite, à la jonction du chemin de Kalouga, une masse énorme de troupe, avec leurs bagages, s'étendait à perte de vue : c'était le corps de Beauharnais, qui était sorti le premier de la ville ; en arrière, le long des quais et sur le pont de pierre, s'avançait le corps commandé par Ney ; les troupes de

Davout, dont les prisonniers faisaient partie, avaient à franchir le Krimski-Brod (le gué de Crimée). Après l'avoir dépassé, ils se virent obligés de s'arrêter de nouveau ; puis, après une pause de quelques instants, ils se remirent en marche, au milieu de la cohue d'hommes et de voitures qui se bousculaient de tous côtés. Il leur fallut plus d'une heure pour faire les cent pas qui séparent le pont de la rue de Kalouga. Arrivés au carrefour, les prisonniers passèrent, réunis en groupe, et restèrent là pendant quelques heures. Un bruit incessant, semblable au mugissement de la mer, causé par le frottement des roues, le martellement des pieds des chevaux, les injures et les cris qui se croisaient en tous sens, remplissait l'air. Pierre, aplati contre le mur d'une maison à moitié brûlée, prêtait l'oreille à ce vacarme, qui, dans son imagination, se rattachait au roulement du tambour. Quelques-uns de ses compagnons se hissèrent au-dessus de lui sur la muraille.

« Que de monde ! que de monde !… Et jusque sur les canons encore !… Oh ! les scélérats, vois-tu ce qu'ils ont pillé ?… Regarde donc là-bas… Ils l'ont volé à une image… Vrai Dieu ! ce sont, pour sûr, des Allemands ! Ah ! les misérables !… Ils sont tellement chargés, qu'ils en traînent la jambe !… Tiens, ils emmènent aussi un droschki… et celui-là qui s'est assis sur ses coffres !… Il mériterait d'en recevoir une bonne sur la… !… Et quand on pense que cela va durer comme ça jusqu'au soir !… Vois donc, vois donc… Est-ce que ce ne sont pas les chevaux de Napoléon !… Quels chevaux ! Quelles housses !… Et ces grands chiffres et ces grandes couronnes !… Ça n'en finira pas ! »

La curiosité porta en avant tous les prisonniers, et, grâce à sa haute stature, Pierre put voir par-dessus la tête de ses compagnons ce qui excitait si vivement leur intérêt. Trois calèches, enchevêtrées entre les caissons, avançant à grand'peine serrées l'une contre l'autre, contenaient des femmes fardées et attifées de couleurs voyantes, qui criaient à tue-tête. À dater du moment où Pierre avait reconnu l'existence de cette force mystérieuse

qui, à un moment donné, soumettait tous les hommes à sa terrible influence, rien ne fit plus impression sur lui, ni le cadavre enduit de suie pour amuser la populace, ni ces femmes allant Dieu sait où, ni l'incendie de Moscou. On aurait dit que son âme, se préparant à une lutte difficile, se refusait à toute émotion qui pouvait l'affaiblir. Les femmes passèrent, et, après elles, le défilé des soldats, des télègues, des fourgons, des voitures, des caissons, et encore des soldats, avec quelques femmes de loin en loin, reprit son cours de plus belle.

Pendant cette heure d'attente, Pierre, absorbé par le mouvement général, ne voyait aucun objet en particulier. Tous, hommes et chevaux, semblaient être poussés par une puissance invisible dans toutes les directions, et n'avoir qu'un désir, celui de se dépasser les uns les autres ; tous se bousculaient, se heurtaient, s'injuriaient, se montraient les poings et les dents, et, sur chaque visage, on lisait cette expression dure et résolue qui, le matin même, avait fait une si vive impression sur l'esprit de Pierre, quand il l'avait vue empreinte sur la figure du caporal.

Enfin, le chef de leur escorte parvint à faire une trouée, et gagna avec ses prisonniers la route de Kalouga. Ils marchèrent tout d'une traite et ne s'arrêtèrent qu'au coucher du soleil. Les voitures furent dételées, et les hommes se préparèrent à passer la nuit à la belle étoile, au milieu de jurons, de cris et de querelles interminables. Une voiture qui les avait suivis enfonça avec son timon celle d'un des officiers du convoi ; plusieurs soldats se précipitèrent de ce côté, les uns pour donner des coups de fouet aux chevaux, les autres pour les saisir par la bride, et tous au besoin pour se battre entre eux, si bien qu'un Allemand fut grièvement blessé à la tête. On aurait dit qu'un seul et même sentiment de violente réaction, après l'entraînement désordonné de la journée, s'était emparé de ces hommes depuis qu'ils avaient fait halte en plein champ, dans le crépuscule humide d'une soirée d'automne. On aurait dit qu'ils venaient de comprendre que leur destination leur était encore inconnue, et que bien des mi-

sères les attendaient. Les soldats de l'escorte traitaient les prisonniers plus durement qu'avant leur sortie de la ville, et cette étape fut la première où ils furent nourris de viande de cheval. Depuis les officiers jusqu'aux derniers soldats, tous témoignaient un mauvais vouloir extrême qui contrastait avec leurs bons procédés d'autrefois. Cette disposition s'accentua encore davantage lorsqu'il fut constaté à l'appel qu'un soldat russe, prétextant une violente colique s'était enfui, et Pierre vit un Français battre un Russe pour s'être trop éloigné de la grand'route ; il entendit aussi le capitaine son ami tancer vertement le sous-officier, en le menaçant de le faire passer en jugement à cause de la fuite du prisonnier. Le sous-officier ayant répliqué que le soldat était malade et ne pouvait marcher, l'officier répondit qu'ils avaient reçu l'ordre de fusiller les traînards. Pierre sentit alors que cette force brutale qui l'avait terrassé une première fois, allait de nouveau s'imposer à lui ; il en eut peur, mais plus il se sentait près d'être écrasé par elle, plus s'élevait et se développait dans son âme une puissance de vie, indépendante de toute influence extérieure.

Il soupa d'un gruau de seigle et d'un morceau de viande de cheval, et causa avec ses camarades. Ils ne parlèrent ensemble ni de ce qu'ils avaient vu à Moscou, ni de la grossièreté des Français à leur égard, ni de l'ordre de les fusiller en cas de fuite, mais de leurs souvenirs personnels et de quelques incidents comiques de leurs campagnes : il n'en fallut pas davantage pour les mettre en gaieté et leur faire momentanément oublier la gravité de leur situation.

Le soleil était couché depuis longtemps, de brillantes étoiles s'allumaient une à une dans le ciel, et le disque de la pleine lune, dont la couleur rouge sang rappelait la lueur des incendies, s'élevait majestueusement au bord de l'horizon et glissait dans les vapeurs grisâtres, en répandant dans l'espace sa clarté. La soirée était finie, mais ce n'était pas encore la nuit. Pierre se leva, quitta ses nouveaux compagnons et passa, entre les feux,

de l'autre côté de la route, où se trouvaient, lui avait-on dit, les soldats prisonniers. Une sentinelle l'arrêta : il fut obligé de revenir sur ses pas, mais, au lieu de retourner auprès de ses camarades, il s'assit par terre derrière une des charrettes, et, ramenant à lui ses pieds, la tête baissée, il resta là à réfléchir. Plus d'une heure s'écoula ainsi sans que personne songeât à s'occuper de lui. Tout à coup il partit d'un si bruyant éclat de rire, de ce gros rire bon enfant qui le secouait de la tête aux pieds, qu'on se retourna de tous côtés à cette étrange explosion de gaieté.

« Ah ! ah ! faisait Pierre en se parlant à lui-même… Il ne m'a pas laissé passer, le soldat !… On m'a attrapé, on m'a enfermé, et l'on me tient prisonnier !… Qui ça, moi ? mon âme immortelle ?… Ah ! ah ! ah ! »

Et il riait aux larmes. Un soldat se leva et s'approcha pour voir ce qui provoquait le rire de ce colosse. Pierre cessa de rire, se leva à son tour, et, s'éloignant de l'indiscret, regarda autour de lui.

Le calme régnait dans le bivouac, si animé quelques heures auparavant par le bruit des voix et le pétillement des feux, dont les tisons pâlissaient maintenant et s'éteignaient peu à peu. La pleine lune était arrivée au zénith ; les bois et les champs, invisibles jusque-là, se dessinaient nettement à l'entour, et au delà de ces champs et de ces bois inondés de lumière, l'œil se perdait dans les profondeurs infinies d'un horizon sans limites. Pierre plongea son regard dans ce firmament où scintillaient à cette heure des myriades d'étoiles.

« Et tout cela est à moi, pensait-il, tout cela est en moi, tout cela c'est moi !… Et c'est « cela » qu'ils ont pris, c'est « cela » qu'ils ont enfermé dans une baraque ! »

Il sourit et alla se coucher auprès de ses camarades.

XV

Dans les premiers jours d'octobre, un parlementaire remit à Koutouzow une lettre de Napoléon qui contenait des propositions de paix ; cette lettre était faussement datée de Moscou, car Napoléon se trouvait alors un peu en avant des troupes russes, sur la vieille route de Kalouga. Koutouzow répondit à cette lettre, comme à la première apportée par Lauriston, qu'il ne pouvait être question de paix.

Bientôt après on apprit, par un rapport de Dorokhow, qui était à la tête d'un corps de partisans, que les forces ennemies observées à Faminsk se composaient de la division Broussier, et que cette division, séparée du reste de l'armée, pouvait être facilement culbutée. Officiers et soldats demandaient à grands cris à sortir de l'inaction, et les généraux de l'état-major, excités par le souvenir de la facile victoire de Taroutino, insistaient auprès de Koutouzow pour qu'il accédât à la proposition de Dorokhow ; mais, le commandant en chef continuant à refuser de prendre l'offensive, on se décida pour un terme moyen : on enverrait un petit détachement pour attaquer Broussier.

Par un étrange effet du hasard, cette mission de la plus grande importance, comme la suite le prouva, fut confiée à Dokhtourow, à qui son allure modeste avait fait, sans motifs plausibles, une réputation d'indécision et d'imprévoyance, et que personne n'a jamais songé à représenter, comme tant d'autres composant des plans de bataille, s'élançant en avant de son régiment, et jetant à pleines mains des croix sur les batteries. C'était cependant ce même Dokhtourow que nous trouvons pendant toutes nos guerres avec les Français, depuis Austerlitz jusqu'à l'année 1815 à la tête des opérations les plus difficiles. C'était lui qui était resté le dernier à la chaussée d'Aughest, lors de la bataille d'Austerlitz, reformant les régiments et sauvant

tout ce qui pouvait être sauvé dans cette déroute où pas un général n'était à l'arrière-garde. Malade de la fièvre, il allait ensuite avec vingt mille hommes défendre Smolensk contre toute l'armée de Napoléon. Arrivé là, à peine s'est-il endormi d'un sommeil agité, que la canonnade le réveilla, et Smolensk tint toute la journée. À la bataille de Borodino lorsque Bagration est tué, que nos troupes du flanc gauche sont décimées dans la proportion de 9 à 1, que toute la force de l'artillerie française est dirigée de ce côté, c'est encore ce Dokhtourow « indécis et imprévoyant » que Koutouzow s'empresse d'envoyer pour réparer la faute qu'il avait commise en faisant d'abord un choix malheureux. Dokhtourow y va, et Borodino devient une de nos gloires les plus brillantes. Ce fut donc lui qu'on envoya à Fominsk, puis à Malo-Yaroslavetz, et c'est là, on peut le dire sans crainte d'être démenti, que commença la déroute des Français. On chante en vers et en prose bien des génies et bien des héros de cette période de la campagne, mais de Dokhtourow on dit à peine un mot et si l'on en parle, ce n'est que pour en faire un éloge équivoque.

Le 10 octobre, le jour même où Dokhtourow s'arrêtait à mi-chemin de Fominsk dans le village d'Aristow, et s'apprêtait à exécuter l'ordre de Koutouzow, l'armée française, atteignant dans ses mouvements désordonnés les positions de Murat, comme si elle avait l'intention de livrer bataille, tourna brusquement à gauche, sans raison apparente, sur la grand'route le Kalouga, et entra à Fominsk, occupé jusque-là par Broussier. Dokhtourow n'avait avec lui que le détachement de Dorokhow, et deux autres détachements moins importants, ceux de Figner et de Seslavine. Le 11 octobre au soir, ce dernier amena un soldat français de la garde qu'on venait de faire prisonnier ; le soldat assura que les troupes établies à Fominsk composaient l'arrière-garde de l'armée, qu'elle avait quitté Moscou cinq jours auparavant, et que Napoléon était avec elle. Les cosaques du détachement, qui avaient aperçu les régiments français de la garde sur la route de Horovsk, confirmèrent cette déposition. Il

devenait dès lors évident qu'au lieu d'une division, on avait devant soi toute l'armée ennemie sortie de Moscou et marchant dans une direction imprévue. Dokhtourow, qui avait reçu ordre d'attaquer Fominsk, hésitait à entreprendre quoi que ce soit, ne se faisant plus une idée bien nette de ce qu'il avait à faire, en face de cette nouvelle complication. Bien que Yermolow l'engageât à prendre une décision, il insista sur la nécessité de recevoir de nouveaux ordres du commandant en chef. À cet effet on envoya un rapport à l'état-major, et ce rapport fut confié à Bolhovitinow, officier intelligent, qui devait y ajouter les explications verbales, et qui, après avoir reçu le paquet et les instructions, partit pour le quartier général, accompagné d'un cosaque et de deux chevaux de rechange.

XVI

Cette nuit d'automne était sombre et chaude. Après avoir fait trente verstes, en une heure et demie, sur une route boueuse et défoncée par la pluie des quatre derniers jours, Bolhovitinow arriva à Létachevka, à deux heures de la nuit, descendit de cheval devant une isba entourée d'une haie sèche de branches tressées, sur laquelle était une pancarte portant les mots « Quartier général ». Jetant à son cosaque la bride de son cheval il entra dans l'antichambre, où régnait la plus profonde obscurité.

« Le général de service ?… Très important ! dit-il en s'adressant à une ombre qui se leva en sursaut à ces mots.

– Il est très malade depuis hier ; voilà trois nuits qu'il ne dort pas, répondit la voix endormie d'un domestique militaire.

– Eh bien, allez alors réveiller le capitaine… Je vous dis que c'est très urgent, c'est de la part du général Dokhtourow, reprit l'envoyé en suivant à tâtons, par la porte entr'ouverte le domestique qui allait, de son côté, éveiller le capitaine.

– Votre Noblesse, Votre Noblesse, un « coulier » !

– Quoi ? Qu'est-ce ? De qui ? s'écria le capitaine.

– De la part de Dokhtourow. Napoléon est à Fominsk ! dit Bolhovitinow en devinant à la voix que ce n'était pas Konovnitzine.

Le capitaine bâillait et s'étirait.

« Je n'ai pas bien envie, je vous avoue, de le réveiller, dit-il : il est assez malade, et ce ne sont peut-être que des bruits.

– Voilà le rapport, reprit le premier : j'ai ordre de le remettre à l'instant même au général de service.

– Attendez un peu que j'aie de la lumière. Où diable te fourres-tu donc toujours ? » ajouta-t-il en s'adressant au domestique. Celui qui parlait était Scherbinine, aide de camp du général Konovnitzine. « J'ai trouvé, j'ai trouvé ! » poursuivit-il en rencontrant sous sa main le chandelier.

À la lueur de la chandelle que Scherbinine venait d'allumer, Bolhovitinow le reconnut et aperçut, dans l'angle opposé de la chambre, un autre dormeur, qui était le général.

« Qui a donné ce renseignement ? demanda le capitaine en prenant le pli.

– La nouvelle est sûre, répondit l'autre. Les prisonniers, les cosaques et les espions disent tous la même chose.

– Il faudra donc le réveiller, » se dit Scherbinine en s'approchant de l'homme endormi, qui était coiffé d'un bonnet de coton et enveloppé d'un manteau militaire.

« Piotr Pétrovitch ! dit-il tout bas, mais Konovnitzine ne bougea pas… –Au quartier général ! » dit-il plus haut et en souriant, sachant que ces mots seraient d'un effet magique.

En effet, la tête coiffée du bonnet de coton se souleva aussitôt, et sur la belle et grave physionomie du général, dont les joues étaient empourprées par la fièvre, passa, comme un éclair, l'impression de son dernier rêve, bien éloigné sans doute de l'actualité ; soudain il tressaillit et reprit son air habituel.

« Qu'est-ce ? De qui ? » demanda-t-il sans se presser.

Après avoir écouté le rapport de l'officier, il décacheta le pli et le lut. Ceci fait, il posa à terre ses pieds chaussés de bas de laine, chercha ses bottes, ôta son bonnet, passa un peigne dans ses favoris, et mit sa casquette.

« Combien de temps as-tu mis à venir ? Allons chez Son Altesse. »

Konovnitzine avait tout de suite compris que la nouvelle avait une grande importance, et qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Était-ce un bien ? Était-ce un mal ? Il ne se le demandait même pas. Du reste peu lui importait : il n'employait ni sa raison ni son intelligence à juger la guerre, il trouvait cela complètement inutile. Seulement il était profondément convaincu qu'elle aurait une issue favorable, et que, pour en arriver là, il n'y avait qu'à faire strictement son devoir, et il s'en acquittait sans trêve ni merci.

Konovnitzine, aussi bien que Dokhtourow, semble n’avoir été ajouté que par pure convenance à la liste des héros de 1812, Barclay, Raïevsky, Yermolow, Miloradovitch, Platow, etc. Sa réputation était celle d’un homme de fort peu de capacités et de connaissances ; à l’exemple de Dokhtourow, il n’avait jamais fait de plan de campagne ; mais, comme lui aussi, il se trouvait toujours mêlé aux situations les plus graves. Depuis qu’il remplissait les fonctions de général de service, il dormait les portes ouvertes, et se faisait réveiller à l’arrivée de chaque courrier. Le premier au feu pendant la bataille, Koutouzow lui reprochait même de s’exposer inutilement, et redoutait de l’envoyer trop en avant : bref, ainsi que Dokhtourow, il était une de ces chevilles ouvrières qui, sans bruit et sans éclat, constituent le côté essentiel du mécanisme d’une machine.

En sortant de l’isba par cette nuit sombre et humide, Konovnitzine fronça le sourcil, en partie à cause de son mal de tête qui augmentait, en partie dans la prévision de l’effet que cette nouvelle allait produire sur les gros bonnets de l’état-major, sur Bennigsen surtout, qui, depuis l’affaire de Taroutino, était à couteaux tirés avec le commandant en chef. Il sentait que c’était inévitable, et ne pouvait s’empêcher de prendre à cœur les discussions qu’elle devait forcément soulever. Toll, chez qui il entra en passant pour lui faire part de l’événement, s’empressa aussitôt d’exposer longuement ses combinaisons au général qui logeait avec lui, et Konovnitzine, silencieux et fatigué, dut lui rappeler qu’il était temps d’aller chez Son Altesse.

XVII

Koutouzow, comme tous les vieillards, dormait peu, et sommeillait souvent dans la journée. Pour la nuit, il s’étendait

sur son lit sans se déshabiller, et la passait presque tout entière à réfléchir, sa grosse tête balafrée appuyée sur sa main, et son œil unique plongeant dans l'obscurité.

Depuis que Bennigsen, le personnage le plus puissant de l'état-major, en correspondance directe avec l'Empereur, évitait Koutouzow, celui-ci se sentait plus à l'aise, en ce sens que, de cette façon, il ne serait plus incessamment sollicité d'attaquer l'ennemi mal à propos. Ils doivent comprendre, se disait-il en pensant à l'enseignement qui ressortait de la bataille de Taroutino, que nous avons tout à perdre en prenant l'offensive. Le temps et la patience, voilà mes deux alliés ! Il était sûr que le fruit tomberait de lui-même lorsqu'il serait mûr ; il était sûr, en chasseur expérimenté, que l'animal était grièvement blessé par le concours de toutes les forces de la Russie, mais l'était-il mortellement ? La question n'était pas encore résolue. Les rapports qu'il recevait de tous côtés le lui donnaient à penser, mais il attendait des preuves irrécusables. « Ils me proposent des manœuvres, des attaques. Pourquoi ? Pour se distinguer !… On dirait vraiment que se battre est une chose si réjouissante !… De véritables enfants ! »

Le rapport de Dorokhow à propos de la division Broussier, les nouvelles des partisans, les misères par lesquelles passait l'armée française, les bruits qu'on faisait courir sur son départ de Moscou, tout le confirmait dans l'idée qu'elle était vaincue, et qu'elle se préparait à battre en retraite. Ce n'étaient, il est vrai, que des suppositions, fort plausibles peut-être aux yeux des jeunes gens, mais pas à ceux de Koutouzow. Avec sa vieille expérience, il savait quel cas il fallait faire des on-dit, il savait également combien les hommes sont enclins à tirer des déductions conformes à leurs désirs, et à ne tenir aucun compte de tout ce qui peut les contrecarrer. Plus Koutouzow désirait une solution, moins il se permettait de la croire prochaine. C'était sa seule préoccupation, le reste n'était que l'accessoire, comme l'accomplissement des exigences habituelles de sa vie, dans les-

quelles entraient ses conversations avec son état-major, sa correspondance avec Mme de Staël et ses amis de Pétersbourg, la lecture des romans et la distribution des récompenses. Mais la défaite imminente des Français, que seul il avait prévue, était son unique et son plus ardent désir.

Il était absorbé dans ces réflexions, lorsqu'il entendit du bruit dans la chambre voisine : c'étaient Toll, Konovnitzine et Bolhovitinow qui venaient d'y entrer.

« Eh ! qui est là ? Entrez, entrez ! Quoi de nouveau ? » s'écria le maréchal.

Pendant que le domestique allumait une bougie, Toll lui fit part de la nouvelle.

« Qui l'a apportée ? demanda-t-il d'un air froidement sévère, dont ce dernier fut frappé.

– Il ne peut y avoir de doute, Altesse.

– Qu'on le fasse venir ! »

Koutouzow, un pied à terre, s'était à moitié renversé sur son lit, en s'appuyant de tout son poids sur l'autre jambe. Son œil demi fermé, fixé sur Bolhovitinow, cherchait à découvrir sur sa physionomie ce qu'il désirait tant y lire.

« Dis, dis vite, mon ami, murmura-t-il à voix basse, en ramenant sur sa poitrine sa chemise entr'ouverte… Approche-toi. Quelles sont donc les bonnes petites nouvelles que tu m'apportes ? Napoléon aurait-il quitté Moscou ? Est-ce bien vrai ?»

L'officier commença par lui transmettre ce qui lui avait été confié verbalement.

« Dépêche-toi, ne me fais pas languir, » interrompit Koutouzow.

L'envoyé acheva son récit et se tut en attendant des ordres. Toll fit un mouvement pour parler, mais Koutouzow l'arrêta d'un geste, et essaya de dire quelques mots ; sa figure se contracta, et il se retourna du côté opposé, vers l'angle de l'isba où étaient les images.

« Seigneur Dieu, mon Créateur ! Tu as exaucé ma prière… dit-il d'une voix tremblante en joignant les mains. La Russie est sauvée ! » et il fondit en larmes.

XVIII

À dater de ce moment et jusqu'à la fin de la campagne, Koutouzow employa tous les moyens en son pouvoir pour empêcher, soit par autorité, soit par ruse, soit même par les prières, ses troupes de prendre l'offensive et de s'épuiser en rencontres stériles avec un ennemi dont la perte était désormais assurée. En vain Dokhtourow marche sur Malo-Yaroslavetz, Koutouzow retarde autant que possible sa retraite, ordonne l'évacuation complète de la ville de Kalouga et se replie de partout, tandis que l'ennemi fuit en sens inverse.

Les historiens de Napoléon, en nous décrivant ses habiles manœuvres à Taroutino et à Malo-Yaroslavetz, font toutes sortes de suppositions sur ce qui serait arrivé s'il avait pénétré dans les riches gouvernements du Midi. Ils oublient que non seulement rien n'a empêché Napoléon de se diriger de ce côté, mais que, par cette manœuvre, il n'aurait pas davantage sauvé son armée, qui portait en elle les éléments infaillibles de sa perte.

Ces germes latents de dissolution ne lui eussent plus permis de réparer ses forces dans le gouvernement de Kalouga, dont la population était animée des mêmes sentiments que celle de Moscou, que dans cette dernière ville, où il n'avait pu se maintenir, malgré l'abondance des vivres, que ses soldats foulaient aux pieds. Les hommes de cette armée débandée s'enfuyaient avec leurs chefs, tous poussés par le seul désir de sortir au plus vite de cette situation sans issue, dont ils se rendaient confusément compte.

Aussi, au conseil tenu pour la forme par Napoléon à Malo-Yaroslavetz, le général Mouton, en conseillant de partir en toute hâte, ne trouva-t-il pas un seul contradicteur, et personne, pas même Napoléon, ne chercha à combattre cette opinion. Cependant, s'ils comprenaient tous l'impérieuse nécessité de battre au plus tôt en retraite pour vaincre un certain sentiment de respect humain, il fallait encore qu'une certaine pression extérieure rendît ce mouvement absolument indiscutable. Cette pression ne se fit pas longtemps attendre. Le lendemain même de la réunion, Napoléon étant allé de grand matin, avec plusieurs maréchaux et son escorte habituelle, inspecter ses troupes, fut entouré par des cosaques en maraude, et ne fut sauvé que grâce à ce même amour du butin qui avait déjà perdu les Français à Moscou. Les cosaques, entraînés par le besoin du pillage comme à Taroutino, ne firent aucune attention à Napoléon, qui eut le temps de leur échapper. Lorsque la nouvelle se répandit que « les enfants du Don » auraient pu faire prisonnier l'Empereur au milieu de son armée, il devint évident qu'il ne restait plus qu'à reprendre la route la plus voisine et la plus connue. Napoléon, qui avait perdu de sa hardiesse et de sa vigueur, comprit la portée de cet incident, se rangea à l'avis de Mouton et ordonna la retraite. Son acquiescement et la marche de ses troupes en arrière ne prouvent en aucune façon qu'il ait ordonné de lui-même ce mouvement : il subissait l'influence des forces occultes qui agissaient dans ce sens sur toute l'armée.

XIX

À l'entrée des Français en Russie, Moscou était pour eux la terre promise : à leur sortie, la terre promise, c'était la patrie ! Mais la patrie était bien éloignée, et l'homme qui a devant lui mille verstes à faire avant d'arriver à sa destination se dit le plus souvent qu'il en fera quarante dans sa journée et se reposera le soir ; le repos du soir dérobe à sa vue la distance qui le sépare encore du but où tendent toutes ses espérances et tous ses désirs. Smolensk fut le premier point qui attira les Français sur le chemin qu'ils avaient déjà suivi ; sans doute ils ne se flattaient pas d'y trouver des vivres et des troupes fraîches, mais l'espoir d'y faire halte un moment leur donnait seul la force de marcher et de supporter leurs misères. En dehors de la cause première de cette poussée générale, qui liait en un seul corps toutes ces troupes et leur imprimait une certaine énergie, il y en avait encore une autre, leur quantité. Cette masse énorme, d'après les lois mêmes de l'attraction, attirait à elles les atomes individuels. Chacun de ses soldats ne désirait qu'une chose, être fait prisonnier pour échapper aux souffrances qu'il endurait ; mais, si tous profitaient de la moindre occasion pour déposer les armes, cette occasion ne se rencontrait pas fréquemment ; la rapidité du mouvement et le nombre des troupes y mettaient obstacle, et le déchirement intérieur de ce corps ne pouvait accélérer que dans une certaine limite le progrès incessant de la dissolution.

Aucun des généraux russes, à l'exception de Koutouzow, ne l'avait compris, car les officiers supérieurs de l'armée brûlaient du désir de donner la chasse aux Français, de leur couper la retraite, de les écraser, tous demandaient à les attaquer. Koutouzow seul employait toutes ses forces, et les forces d'un commandant en chef sont souvent impuissantes dans un pareil moment, à contrecarrer ce désir ; son entourage le calomniait et le déchirait à belles dents. À Viazma même, Yermolow, Milora-

dovitch, Platow et d'autres, se trouvant dans le voisinage des Français, ne purent se retenir de culbuter deux corps ennemis. En informant Koutouzow de leurs intentions, ils lui envoyèrent, au lieu d'un rapport, une feuille blanche ; et l'attaque, qui, d'après eux, devait avoir pour effet de barrer la route à Napoléon, eut lieu, malgré tous les efforts du commandant en chef pour l'empêcher. Quelques régiments d'infanterie s'élancèrent en avant, musique en tête, tuèrent et perdirent quelques milliers d'hommes, mais quant à arrêter qui que ce soit, ils n'arrêtèrent personne. L'armée française serra les rangs, et poursuivit, en fondant peu à peu, sa route fatale vers Smolensk.

CHAPITRE V

I

Peu d'événements historiques sont aussi instructifs que la bataille de Borodino, l'occupation de Moscou par les Français et leur retraite sans nouveaux combats.

Tous les historiens s'accordent à dire que l'action extérieure des peuples et des empires se traduit, dans leurs collisions mutuelles, par les guerres, et que leur force politique diminue ou augmente en raison des succès militaires plus ou moins grands qu'ils ont obtenus.

Ils sont sans doute étranges les récits officiels qui nous montrent comment un roi ou un empereur, en querelle avec un voisin, rassemble son armée, se bat avec celle de son ennemi, emporte la victoire, massacre quelques milliers d'hommes et conquiert tout un royaume de plusieurs millions d'habitants. Sans doute on a peine à comprendre que la défaite d'une armée, c'est-à-dire de la centième partie des forces de tout un peuple, entraîne sa soumission, ces faits néanmoins confirment la justesse de l'observation des historiens. Que l'armée gagne une grande bataille, et aussitôt les droits du vainqueur s'augmentent au détriment du vaincu ; que l'armée au contraire soit battue, et le peuple qu'elle a derrière elle perd ses droits dans la mesure de l'échec qu'elle a subi, et, si la déroute est complète, se soumet

complètement. Cela a toujours été ainsi (du moins selon l'histoire), depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, et les guerres de Napoléon confirment cette règle. À la suite de la défaite des troupes autrichiennes, l'Autriche perd ses droits, et ceux de la France s'accroissent d'autant ; la victoire d'Iéna et d'Auerstaedt met fin à l'existence indépendante de la Prusse ; mais qu'en 1812 les Français entrent en vainqueurs dans Moscou, et, au lieu de porter un coup mortel à l'existence de la Russie, la destruction des six cent mille hommes de leur armée en est la conséquence.

Quoi qu'on en puisse dire, il n'est pas possible de plier le faits aux exigences de l'histoire, et de soutenir en conséquence que le champ de bataille de Borodino est resté aux Russes, et qu'après l'évacuation de Moscou l'armée française a été détruite par les combats qui lui ont été livrés ! Toute la campagne de 1812, à partir de la bataille de Borodino jusqu'à la sortie du dernier Français, prouve d'abord qu'une bataille gagnée n'a pas forcément pour résultat une conquête, et n'en est même pas un indice certain, et, en second lieu, que la force, qui décide du sort des peuples, ne réside pas dans les conquérants, dans les armées et dans les batailles, mais qu'elle a une tout autre origine.

En parlant de la situation de la grande armée, les historiens français nous assurent que tout y était dans l'ordre le plus parfait, excepté toutefois la cavalerie, l'artillerie et les trains de bagages ; ils ajoutent même que le fourrage manquait pour les chevaux et le bétail, et qu'on ne pouvait remédier à cet inconvénient, parce que les paysans des alentours brûlaient leur foin pour ne pas le vendre.

Il s'ensuit donc qu'une bataille gagnée n'eut pas ses conséquences accoutumées, parce que ces mêmes paysans qui vinrent à Moscou après le départ des Français pour piller la ville, et ne faisaient certainement pas preuve en cela de sentiments héroï-

ques, aimèrent mieux brûler leur foin que d'en fournir à l'envahisseur, malgré le prix élevé qu'il leur en offrait !

Représentons-nous pour un moment deux hommes qui vont se battre à l'épée selon toutes les lois de l'escrime, et supposons que l'un d'eux, se sentant atteint mortellement, jette là son arme pour prendre une massue, et s'en serve pour sa défense. Bien qu'il ait trouvé là le moyen le plus simple d'en arriver à ses fins, les sentiments chevaleresques dont il est animé l'obligent à dissimuler cette dérogation aux coutumes établies et à soutenir qu'il s'est battu et a vaincu selon toutes les règles… et l'on comprendra dès lors combien il peut se produire de confusion dans le récit d'un semblable duel. Le Français c'est le duelliste qui exige que la lutte ait lieu d'une manière courtoise. L'adversaire qui jette là l'épée pour ramasser la massue, c'est le Russe, et les hommes qui se travaillent à expliquer le duel selon tous les principes, ce sont les historiens.

À dater de Smolensk commença une guerre à laquelle ne pouvait s'appliquer aucune des traditions reçues. L'incendie des villes et des villages, la retraite après les batailles, le coup de massue de Borodino, la chasse aux maraudeurs, la guerre de partisans, tout se faisait en dehors des lois habituelles. Napoléon, arrêté à Moscou dans la pose correcte d'un duelliste, le sentait mieux que personne ; aussi ne cessa-t-il de s'en plaindre à Koutouzow et à l'Empereur Alexandre ; mais, malgré ses réclamations, et malgré la honte qu'éprouvaient peut-être certains hauts personnages à voir le pays se battre de cette façon, la massue nationale se leva menaçante, et, sans s'inquiéter du bon goût et des règles, frappa et écrasa les Français jusqu'au moment où, de sa force brutale et grandiose, elle eut complètement anéanti l'invasion ! Heureux le peuple qui, au lieu de présenter son épée par la poignée à son généreux vainqueur, prend en main la première massue venue, sans s'inquiéter de ce que feraient les autres en pareille circonstance, ne la dépose que lors-

que la colère et la vengeance ont fait place dans son cœur au mépris et à la compassion !

II

Une des exceptions les plus frappantes et les plus fécondes en résultats aux prétendues lois de la guerre est sans contredit l'action isolée des individus contre les masses compactes d'ennemis qui tiennent la campagne. Ce genre d'opérations se produit toujours dans une guerre nationale, c'est-à-dire qu'au lieu de se réunir en nombre, les hommes se divisent par petits détachements, attaquent à l'improviste et se débandent dès qu'ils sont assaillis par des forces considérables, pour reprendre ensuite l'offensive, à la première occasion favorable. Ainsi ont fait les guérillas en Espagne, les montagnards au Caucase, les Russes en 1812. En lui donnant le nom de « guerre de partisans », on s'est imaginé en préciser la signification, tandis qu'en réalité ce n'est pas « une guerre » proprement dite, puisqu'elle est en opposition avec toutes les règles habituelles de la tactique militaire, qui prescrivent au contraire à l'agresseur de concentrer ses troupes, afin de se trouver, au moment de l'attaque, plus fort que son adversaire. La guerre de partisans, toujours heureuse, comme le démontre l'histoire est en contradiction flagrante avec ce principe, et cette contradiction provient de ce que, pour les stratégistes, la force de troupes est identique à leur nombre. Plus il y a de troupes plus il y a de forces, dit la science, donc les gros bataillons ont toujours raison. En soutenant cette proposition, la science militaire est semblable à une théorie de la mécanique, qui, en ne se fondant que sur le rapport des forces avec les masses subordonnerait directement les premières aux secondes.

La force (la quantité de mouvement) est le produit de la masse multipliée par la vitesse.

Dans la guerre, la force des troupes est également le pro duit de la masse, mais multipliée par un *x* inconnu.

La science militaire, trouvant dans l'histoire une foule d'exemples où l'on voit que le nombre des troupes ne constitue pas toujours leur force effective, et que les petits détachements mettent parfois les grands en déroute, admet confusément l'existence d'un multiplicateur inconnu, et cherche à le découvrir tantôt dans l'habileté mathématique des dispositions prises, tantôt, dans le mode d'armement du soldat, ou, le plus souvent, dans le génie des généraux. Cependant les résultats attribués à la valeur de ce multiplicateur sont loin de s'accorder avec les faits historiques, et, pour dégager cet *x* inconnu, il suffirait de renoncer, une fois pour toutes, à faire la cour aux héros, en exaltant outre mesure l'efficacité des dispositions prises en temps de guerre par les commandants supérieurs.

x, c'est l'esprit des troupes, c'est-à-dire le désir plus ou moins vif de se battre, de s'exposer aux dangers, sans tenir compte du génie des commandants en chef, de la formation sur deux ou sur trois lignes, et de la quantité de massues, ou de fusils tirant trente coups par minute, dont les hommes seraient armés. Ceux chez qui le désir de se battre est le plus vif seront toujours placés dans les meilleures conditions pour une lutte. L'esprit des troupes, c'est le multiplicateur de la masse, donnant comme produit la force. Le définir et en préciser la valeur, c'est le problème de la science, et il sera possible de le résoudre exactement le jour seulement où nous cesserons de substituer arbitrairement à cette « inconnue » les dispositions prises par le commandant en chef, l'armement du soldat, etc. ; alors seulement, en exprimant par équations certains faits historiques, et en les comparant à la valeur relative, on peut espérer déterminer « l'inconnue » elle-même.

Dix hommes, dix bataillons ou dix divisions se battant contre quinze hommes, quinze bataillons ou quinze divisions, ont le dessus, c'est-à-dire qu'ils ont tué et fait prisonniers le reste sans exception, en perdant 4 de leur côté, donc $4\,x = 15\,y$, soit $x : y :: 15 : 4$. L'équation ne donne pas la valeur de l'« inconnue », mais indique le rapport entre les deux « inconnues », c'est-à-dire entre l'esprit de corps (x et y) qui animait chacun des belligérants. En appliquant ainsi le système des équations différentes aux différents faits historiques (batailles, campagnes, durée des guerres), il en résulte une série de nombres, qui renferment assurément et peuvent fournir au besoin de nouvelles lois.

La règle de tactique qui prescrit d'agir par masses à l'attaque, et par fractions à la retraite prouve une fois de plus, sans le savoir, que la force d'une armée gît dans l'esprit qui l'anime. Pour conduire ses hommes au feu, il faut plus de discipline (et elle ne s'obtient que sur des masses mises en mouvement) que pour se défendre contre les assaillants. aussi la loi qui ne tient pas compte de « l'esprit des troupes » n'aboutit-elle, le plus souvent, qu'à des appréciations mensongères partout où une violente exaltation ou un grand affaissement viennent à se produire dans « l'esprit des troupes », comme, par exemple, dans les guerres nationales.

Les Français, au lieu de se défendre isolément pendant leur retraite, se serrent en masses, car, l'esprit de l'armée étant à bas, la force seule de la masse pouvait contenir les unités. Les Russes au contraire, qui, selon ces lois de la tactique, auraient à attaquer par masses, se divisent, parce que l'esprit des troupes est surexcité, et l'on voit des individus isolés battre les Français sans en attendre l'ordre, et s'exposer, sans y être contraints, aux fatigues et aux dangers les plus grands.

Cette guerre de partisans commença à l'entrée de l'ennemi à Smolensk, avant même d'avoir été officiellement acceptée par notre gouvernement ; des milliers d'hommes de l'armée ennemie, des traînards, des maraudeurs, des fourrageurs, avaient été tués par nos cosaques et par nos paysans, avec aussi peu de remords que s'il se fût agi de chiens enragés. Denis Davidow fut le premier à comprendre, avec son flair patriotique, la tâche qui était réservée à cette terrible massue, qui, sans inquiéter des règles militaires, frappait les Français sans merci, et à lui revient tout l'honneur de ce mode de guerre. Le 24 du mois d'août, le premier détachement de partisans de Davidow fut organisé, et beaucoup d'autres suivirent son exemple. Plus la campagne se prolongeait, plus il s'en formait.

Les partisans détruisaient en détail la grande armée, et balayaient devant eux ces feuilles mortes qui se détachaient elles-mêmes de l'arbre desséché. Au mois d'octobre, lorsque les Français couraient vers Smolensk, on comptait déjà une centaine de ces détachements, de forces numériques et d'allures différentes. Les uns avaient conservé toute l'apparence des troupes régulières, avec de l'infanterie, de l'artillerie et tout le confort habituel de la vie. D'autres ne se composaient que de cosaques et de cavalerie ; d'autres encore étaient un mélange de cavalerie et d'infanterie, et enfin quelques-uns étaient formés uniquement de paysans et de propriétaires, qui restèrent inconnus. On citait un sacristain qui, à la tête d'un de ces derniers, avait fait quelques centaines de prisonniers, et une certaine starostine Vassillissa qui en avait aussi beaucoup sur la conscience. Cette guerre prit tout son développement à la fin du mois d'octobre, et les partisans, étonnés de leur propre audace et s'attendant à tout instant à être entourés et pris par l'ennemi, se cachaient dans les forêts et ne dessellaient jamais leurs chevaux. La guerre une fois en train, chacun savait ce qu'il pouvait entreprendre. Les petits détachements qui, les premiers, commencèrent à suivre de près les Français, trouvaient faisable ce que les chefs de corps plus nombreux n'auraient pas osé prendre sur eux de risquer. Quant

aux cosaques et aux paysans qui parvenaient à se faufiler jusqu'au milieu des troupes ennemies, ils croyaient tout possible.

Le 23 octobre, Denissow, tout entier à sa passion pour la guerre de partisans, se trouvait en marche avec son détachement. Il suivait depuis la veille, sans s'éloigner de la forêt qui longeait la grand'route, un convoi considérable de bagages de cavalerie et de prisonniers russes se dirigeant sous bonne escorte vers Smolensk, comme le lui avaient rapporté les espions. En dehors de Denissow, qui avait aussi sa compagnie à peu de distance, le passage de ce convoi était également connu des chefs des grands détachements et de l'état-major. Deux d'entre eux, un Polonais et un Allemand, envoyèrent demander à Denissow, chacun de son côté, s'il ne voulait pas se réunir à eux pour tâcher de mettre la main sur ce butin que tous convoitaient : « Non, mon ami, j'ai moi-même bec et ongles, » se dit Denissow en lisant leurs lettres, et il répondit à l'Allemand que, malgré tout désir de servir sous les ordres d'un chef aussi célèbre et aussi brave, il se voyait privé de cet honneur, parce qu'il s'était déjà engagé à se réunir au général polonais ; et à ce dernier, qu'il avait promis son concours au général allemand. Denissow était donc décidé à s'emparer du convoi avec l'aide de Dologhow, sans faire son rapport aux autorités supérieures. Ce convoi se dirigeait, le 22 octobre, du village de Mikouline sur celui de Schamschew ; du côté gauche, une profonde forêt s'avançait parfois jusqu'au bord de la route, ou s'en éloignait à la distance d'une gerote. C'était dans cette forêt que Denissow et les siens s'enfonçaient, pour en sortir tour à tour, sans perdre de vue le mouvement des Français. Des cosaques avaient eu la bonne chance de s'emparer dans la matinée de deux fourgons ennemis, chargés de selles et de harnais, qui s'étaient embourbés. Après cette capture, ils ne renouvelèrent plus leur attaque, car il était plus sage de laisser arriver le tout jusqu'au village de Schamschew, et là, après s'être joints à Dologhow, qui devait arriver le soir même dans un bois avoisinant pour s'entendre avec eux, de tomber au point du jour de deux côtés à la fois sur

les Français, de les battre et d'enlever tout le convoi. Six cosaques furent laissés en vedette sur la grand'route, afin de donner l'alarme en cas d'apparition de nouvelles colonnes. Denissow était à la tête de 200 hommes, Dologhow pouvait en avoir autant sous ses ordres, et l'on avait lieu de croire qu'il y en avait 1 500 avec le transport, mais cette supériorité de force numérique n'effrayait pas Denissow. Un seul renseignement lui était indispensable : savoir quelles étaient ces troupes ? Il fallait à cet effet « prendre langue », c'est-à-dire s'emparer d'un des hommes de la colonne ennemie. Ils étaient tombés, dans la matinée, tellement à l'improviste sur les deux fourgons, que les soldats qui les conduisaient avaient été tous tués, et l'on n'avait emmené vivant qu'un petit tambour qui était resté parmi les traînards, et qui n'avait pu les renseigner sur la nature des troupes de l'escorte. Une seconde attaque aurait été imprudente, aussi Denissow préféra-t-il envoyer jusqu'à Schamschew le paysan Tikhone Stcherbatow, pour faire prisonnier, s'il était possible, un des fourriers envoyés en avant.

III

C'était un jour d'automne, doux et pluvieux ; le ciel et l'horizon se confondaient en une seule et même teinte d'un gris terne. Tantôt il bruinait, tantôt il tombait quelques grosses gouttes.

Monté sur un cheval de race, maigre et efflanqué, enveloppé d'une bourka, coiffé d'une papakha[32], ruisselant d'eau, Denissow, à l'exemple de son cheval qui baissait la tête en dressant

---

[32] Bonnet fourré en peau de mouton.

les oreilles, inclinait la sienne pour se garantir de la pluie qui tombait obliquement, et regardait devant lui avec inquiétude. Une forte préoccupation se lisait sur sa figure amaigrie, couverte d'une barbe noire courte et épaisse. Il était suivi d'un sous-officier cosaque, également en bourka et en bonnet fourré, monté sur un bon petit cheval du Don, et d'un second cosaque, nommé Lovaïski, habillé comme les deux autres, droit comme un piquet, blond, avec de petits yeux clairs et une expression de fermeté calme empreinte sur le visage et dans tout son maintien. Bien qu'on n'eût pu dire ce qu'il y avait de particulier dans sa physionomie, on voyait tout d'abord que, tandis que Denissow était mal à l'aise sur sa selle, celui-ci, au contraire, semblait rivé sur la sienne comme s'il ne faisait qu'un avec sa monture. En avant d'eux marchait leur guide, un paysan, mouillé jusqu'à la moelle des os, vêtu d'un caftan gris, coiffé d'un bonnet pointu en laine blanche, et, un peu en arrière, sur un cheval kirghiz maigre et nerveux, à la queue et à la crinière bien fournies, à la bouche ensanglantée, un jeune officier en capote française de couleur gros-bleu ; à côté de lui, un hussard, également à cheval, avait pris en croupe le petit tambour en uniforme déchiré et en bonnet de police bleu, qui se cramponnait au soldat de ses mains rougies par le froid, il regardait autour de lui d'un air étonné, en battant de ses pieds nus les flancs du cheval. Trois ou quatre hussards suivaient, à la file l'un de l'autre, le long de l'étroit sentier de la forêt ; puis venaient les cosaques, qui en bourka, qui en capote française, qui la tête couverte d'une housse de cavalerie. Sous la pluie qui tombait à torrents, on ne distinguait plus la couleur des chevaux ; les bais et les bruns semblaient également noirs, leurs cous s'étaient étrangement amincis sous leurs crinières mouillées, et une épaisse buée s'échappait de leur croupe et leur encolure. Les cavaliers, leurs selles, leurs brides, tout ruisselait d'eau, et avait pris l'apparence triste et flétrie de la terre et des feuilles mortes dont elle était couverte. Les hommes se tenaient immobiles, les bras serrés contre le corps, pour empêcher, autant que possible, un nouveau courant de s'infiltrer sous leurs vêtements ; au milieu

d'eux, deux fourgons, attelés de chevaux français portant des selles cosaques, tressautaient sur les branches sèches et les racines, et clapotaient dans l'eau des ornières. Le cheval de Denissow se porta de côté pour éviter une mare, et Denissow se heurta le genou contre un arbre.

« Eh, que diable ! » s'écria Denissow en colère… et, donnant sa monture deux ou trois coups de fouet, il s'éclaboussa, lui et ses compagnons. Mouillé, affamé, et surtout impatienté de n'avoir pas de nouvelles de Dologhow, et de ne pas voir revenir celui qu'il avait envoyé en avant : « Il ne se représentera jamais une occasion pareille, se disait-il. Attaquer seul, serait trop risquer, et si je remets la partie à un autre jour, un des détachements m'enlèvera le convoi sous le nez… » Et il ne cessait de regarder au loin, dans l'espoir d'apercevoir enfin le messager de Dologhow.

Débouchant tout à coup dans une clairière d'où l'on avait une large échappée de vue sur la droite, Denissow s'arrêta :

« Voici quelqu'un ! » dit-il.

L'essaoul[33] regarda dans la direction indiquée : « Ils sont deux, dit-il, un officier et un cosaque, et il n'est pas à supposer, poursuivit l'essaoul, qui aimait à employer des mots peu usités entre eux, que ce soit le lieutenant-colonel ?»

Les cavaliers qu'ils avaient aperçus descendirent la montasse, se dérobèrent un moment derrière un repli de terrain et ne tardèrent pas à reparaître. L'officier, les cheveux au vent, les vêtements transpercés, les pantalons remontés jusqu'à mi-jambe par la course qu'il venait de faire, talonnait son cheval fatigué. Un cosaque le suivait au trot, debout sur ses étriers. Cet officier était un tout jeune garçon, aux joues colorées et aux

---

[33] Capitaine de cosaques. *(Note du traducteur.)*

yeux vifs et brillants ; arrivé près de Denissow, il lui remit un pli tout mouillé.

« De la part du général, dit-il, excusez l'humidité du papier. On n'a fait que nous répéter que c'était si dangereux, ajouta-t-il en se tournant vers l'essaoul, pendant que Denissow, les sourcils froncés, décachetait l'enveloppe… Aussi avons-nous pris nos précautions avec l'ami Komarow, continua-t-il en indiquant son cosaque ; nous avions chacun deux pistolets… Mais qu'est-ce donc ? et il désigna le petit tambour… un prisonnier ? Avez vous déjà eu une affaire ? Peut-on lui parler ?

– Rostow ! s'écria Denissow… Comment, Pétia, ne m'as-tu pas dit tout de suite que c'était toi ?… » Et il lui tendit la main en souriant.

Tout le long de la route, Pétia Rostow s'était tracé la ligne de conduite que, d'après lui, il devait suivre à l'égard de Denissow, ainsi qu'il convenait à un homme fait, à un officier, sans faire la moindre allusion à leurs relations passées ; mais, à cet accueil affectueux, sa figure s'illumina, il rougit de joie et, oubliant la tenue officielle qu'il s'était promis de garder, il lui raconta comment il avait passé devant les Français, combien il était fier de la mission qu'on venait de lui confier, et comment il avait déjà vu le feu à Viazma, où un hussard s'était distingué.

« Je suis enchanté de te voir, lui dit Denissow en reprenant son air soucieux.

– Michel Théoclititch, dit-il en s'adressant à l'essaoul, c'est encore l'Allemand, auquel ce jeune homme est attaché, qui me demande de nous joindre à lui ;… aussi, si nous ne parvenons pas à enlever le transport aujourd'hui, il nous le soufflera demain… »

Pendant qu'il causait avec le cosaque, Pétia, tout penaud du ton distrait de Denissow, et supposant que ses pantalons relevés pouvaient bien en être cause ; fit tous ses efforts pour les redescendre sans que personne s'en aperçût et pour se donner un air guerrier.

« Votre Haute Noblesse aurait-elle des ordres à me donner ? dit-il en portant la main à la visière de sa casquette et en reprenant le rôle d'aide de camp du général, auquel il s'était préparé… Ou bien dois-je rester ici auprès de Votre Haute Noblesse ?

– Des ordres ?… répéta Denissow d'un air pensif, voyons, peux-tu rester ici jusqu'à demain ?

– Ah ! je vous en prie, gardez-moi, s'écria soudain Pétia.

– Mais que t'a dit le général ? De retourner à l'instant, sans doute ? » Pétia rougit :

« Il ne m'a rien dit… alors puis-je rester ?

– C'est bien, répliqua Denissow, et, se tournant vers ses hommes, il leur ordonna de se diriger par le bois vers la maison du garde, qui était l'étape indiquée, et envoya l'officier monté sur le cheval kirghiz, qui remplissait près de lui les fonctions d'aide de camp, demander à Dologhow s'il viendrait dans la soirée : pendant ce temps, suivi de Pétia et de l'essaoul, il irait jusqu'à la lisière du bois examiner de loin la position des Français, qu'il comptait attaquer le lendemain. « Eh bien, vieux barbu, fit-il en s'adressant au guide, mène-nous vers Schamschew. »

IV

La pluie avait cessé et le brouillard tombait goutte à goutte des branches alourdies. Denissow, l'essaoul et Pétia suivaient en silence le paysan au bonnet blanc, qui marchait légèrement et sans bruit, les pieds dans ses chaussures de tille, sans s'inquiéter des feuilles et des racines qui lui barraient le chemin. Arrivé au bord du talus, le guide s'arrêta, regarda autour de lui et se dirigea vers un mince rideau d'arbres ; s'y plaçant sous un grand chêne, qui n'avait pas encore perdu son feuillage, il appela à lui ses compagnons, d'un signe mystérieux. Denissow et Pétia le rejoignirent et aperçurent de là les Français. À gauche, derrière le bois, s'étendait un champ ; à droite, par-dessus un ravin aux bords escarpés, on apercevait un petit village et une maison de propriétaire avec son toit défoncé ; dans ce village, dans cette maison, autour des puits, de l'étang, le long de la route qui menait au pont, on entrevoyait, à travers les vapeurs du brouillard, les masses mouvantes d'une foule d'hommes ; on entendait distinctement les cris en langue étrangère qu'ils poussaient pour activer les pas des chevaux à la montée, et les appels qu'ils se jetaient entre eux.

« Amenez le prisonnier, » dit tout bas Denissow, sans quitter des yeux l'ennemi.

Le cosaque descendit de cheval, enleva le petit tambour et le conduisit à son chef, qui lui demanda quelles étaient les troupes qu'ils avaient devant eux. Le gamin, les mains raidies par le froid et enfoncées dans ses poches, leva sur Denissow ses yeux effrayés, et s'embrouilla si bel et si bien, que, quoiqu'il fût prêt à dire ce qu'il savait, il se borna à répondre affirmativement à toutes les questions. Denissow se tourna vers le cosaque, auquel il fit part de ses suppositions.

« Que Dologhow vienne ou ne vienne pas, il faut attaquer, lui dit-il.

– L'endroit est bien choisi, répondit l'essaoul.

– Nous enverrons l'infanterie par le bas, du côté des marais ; elle se glissera jusqu'aux jardins ; vous arriverez de l'autre côté avec mes hussards, et alors, à un signal donné…

– On ne peut pas traverser le ravin, dit l'essaoul, il y a là une fondrière, et les chevaux s'embourberont, il faut prendre plus à gauche. »

Pendant qu'ils se concertaient ainsi à mi-voix, on entendit tout à coup éclater le coup sec d'une arme à feu, et une légère fumée blanche s'éleva dans l'air, suivie des cris d'une centaine de voix françaises. Denissow et l'essaoul firent involontairement un pas en arrière, en pensant qu'ils servaient de point de mire ; mais les coups de fusil et les cris ne s'adressaient pas à eux ; quelque chose de rouge traversait le marais en courant.

« N'est-ce pas notre Tikhone qu'on a signalé ? dit l'essaoul.

– Eh ! sans doute c'est lui… Oh ! le misérable ! s'écria Denissow.

– Il leur échappera, » répondit le cosaque.

L'homme qu'ils appelaient Tikhone se trouvait alors au bord de la rivière ; il s'y précipita la tête en avant avec une telle violence, que l'eau en rejaillit de tous côtés, et, y disparaissant pour une seconde, il en sortit tout ruisselant sur la rive opposée, et reprit sa course ; les Français qui le poursuivaient s'arrêtèrent.

« Il est adroit, il n'y a pas à dire, s'écria le cosaque.

– Oh ! l’animal ! reprit Denissow de mauvaise humeur. Qu’a-t-il donc fait jusqu’à présent ?

– Qui est-ce ? demanda Pétia.

– C’est notre plastoune[34], je l’avais envoyé prendre langue.

– Ah oui ! dit Pétia avec conviction, » quoiqu’il n’eût pas compris.

Ce Tikhone Stcherbatow, l’un des hommes les plus utiles de leur détachement, était un paysan du village de Pokrovski. Lorsque Denissow y arriva au commencement de ses opérations, et qu’il eut fait venir le staroste pour le questionner, comme il en avait l’habitude, sur les mouvements des Français, celui-ci répondit à l’exemple de ses collègues, qu’il n’en savait pas le premier mot. Denissow, lui expliquant alors que son but était d’attaquer les Français et de savoir s’il n’en avait pas vu dans son village, le staroste se décida à répondre que les « *miraudeurs* » y étaient effectivement venus, et que Tikhone Stcherbatow, qui était le seul parmi eux à s’occuper de ces choses-là, pourrait le renseigner à ce sujet. Denissow l’envoya chercher, et lui adressa devant le staroste quelques paroles flatteuses sur sa fidélité au Tsar, au pays et sur la haine de l’ennemi qui devait animer tout enfant de la patrie.

« Nous n’avons fait aucun mal aux Français, répondit Tikhone, intimidé par les paroles de Denissow, nous nous sommes seulement, comme qui dirait, amusés entre nous : nous avons bien tué une vingtaine de « *miraudeurs* », mais, à part cela, nous ne leur avons fait aucun mal. »

---

34 Tireur.

Le lendemain, lorsque Denissow se remit en route, on vint le prévenir que Tikhone, qu'il avait complètement oublié, demandait à se joindre à leur détachement. Il y consentit, et Tikhone, qu'on chargea d'abord de toutes les corvées, telles que d'arranger les feux du bivouac, de porter l'eau, de panser les chevaux, etc., montra bientôt de grandes dispositions pour ce genre de guerre. La nuit, il s'en allait à la maraude et ne manquait jamais d'en revenir soit avec des armes, soit avec des uniformes, soit même avec des prisonniers, si on lui en donnait l'ordre. Denissow l'exempta alors de tous les gros ouvrages, le plaça parmi ses cosaques, et le prit avec lui dans ses excursions.

Tikhone n'aimait pas le cheval : il marchait toujours à pied et ne restait jamais en arrière de la cavalerie ; armé d'un mousqueton, il le portait plutôt pour la forme, mais il maniait sa hache comme un loup se sert de ses dents et croque avec une égale adresse les puces et les os. D'un seul coup il savait fendre en ligne droite les plus grosses poutres, et taillait tout aussi facilement de petits piquets et creusait des cuillers. Tikhone avait une situation à part parmi ses camarades. S'agissait-il en effet d'une besogne difficile – donner un coup d'épaule à une charrette embourbée, tirer par la queue un cheval enfoncé dans le marais, se glisser au milieu des Français ou faire cinquante verstes dans la journée – c'était toujours à lui qu'elle était dévolue. « Que diable, ça ne lui coûte rien, c'est une chair bien portante, » disaient ses camarades en riant. Un jour qu'il faisait prisonnier un Français, celui-ci l'atteignit au bas des reins d'un coup de pistolet. Cette blessure, traitée par Tikhone, à l'extérieur et à l'intérieur, seulement avec de l'eau-de-vie, fut dans tout le détachement le sujet d'interminables plaisanteries, auxquelles il se prêtait du reste volontiers. « Eh bien, l'ami, c'est fini, tu ne recommenceras plus, te voilà devenu crochu, » lui disaient les cosaques et Tikhone, faisant mille grimaces et mille contorsions, prétendait être fâché cette fois pour tout de bon et injuriait les Français de la façon la plus comique. Le résultat immédiat de cet incident fut qu'il ne ramena plus de prisonniers. Personne mieux que lui

ne savait découvrir les occasions favorables pour une attaque, personne plus que lui n'avait assommé et dépouillé d'ennemis, et par suite il était le favori des cosaques et des hussards. Tikhone avait donc été envoyé la nuit précédente à Schamschew pour « prendre langue », comme disait Denissow. Était-ce parce que la capture d'un seul Français lui paraissait indigne de lui, ou parce qu'il avait dormi trop longtemps ? le fait est que, s'étant faufilé, quand le jour était venu, dans un taillis, il y avait été découvert par l'ennemi, ainsi que son chef avait pu le constater.

V

Après avoir causé quelques instants avec l'essaoul au sujet de l'attaque projetée pour le lendemain, Denissow retourna sur ses pas.

« Maintenant, mon ami, dit-il à Pétia, allons nous sécher. »

En approchant de la maison du garde, Denissow s'arrêta, et plongea son regard dans la forêt. Il vit venir à lui entre les arbres, marchant à grandes enjambées, un homme juché sur de longues jambes, les bras ballants, en jaquette courte, en chaussure de tille, en bonnet tatare, un fusil sur l'épaule et une hache à la ceinture ; à sa vue, cet homme jeta avec précipitation quelque chose dans le fourré, et, ôtant son bonnet mouillé, s'approcha de lui : c'était Tikhone. Sa figure fortement grêlée et ridée, ses yeux bridés, rayonnaient de satisfaction : relevant la tête, il semblait retenir avec peine un éclat de rire.

« Où donc t'es-tu perdu ? lui demanda Denissow.

– Où je me suis perdu ? J'ai été chercher le Français, répondit-il hardiment d'une voix de basse un peu rauque.

– Et pourquoi as-tu rampé de jour dans le taillis, imbécile, tu ne l'auras pas attrapé ?

– Pour l'attraper, je l'ai attrapé.

– Où est-il donc ?

– Je l'avais d'abord attrapé comme cela, à l'œil, poursuivit-il en écartant ses grands pieds, et je l'ai mené dans le bois… Là je vois qu'il ne peut pas convenir, alors je me dis ; il faut en prendre un autre qui fera mieux l'affaire.

– C'était donc cela ! Ah ! le coquin ! dit Denissow en s'adressant à l'essaoul… Pourquoi donc ne l'as-tu pas amené ?

– Pourquoi vous l'amener ? s'écria Tikhone brusquement, il ne valait rien… Ne sais-je donc pas ce qu'il vous faut ?

– Ah ! l'animal !… Et après ?

– Après ?… je suis allé en chercher un autre… j'ai rampé tout le long du bois et je me suis couché comme cela… et il jeta subitement à terre pour montrer comment il avait fait… Voilà qu'il s'en trouve un sur mon chemin, je saute sur lui et je l'empoigne, dit-il en se levant vivement, et je lui dis : « Allons, mon colonel !… » Mais voilà-t-il pas qu'il se met à hurler et que quatre hommes se jettent sur moi avec des petites épées ; alors voilà que je brandis ma hache de cette façon et je leur dis : « Qu'est-ce que vous faites, au nom du Christ ? »

– Oui, oui, nous avons bien vu de la montagne comme ils t'ont donné la chasse à travers le marais. »

Pétia avait grande envie de rire, mais, voyant les autres garder leur sérieux, il fit de même, sans parvenir toutefois à comprendre ce que tout cela signifiait.

« Ne fais pas l'imbécile, dit Denissow d'un air fâché : pourquoi n'as-tu pas amené le premier ? »

Tikhone se gratta le dos d'une main, de l'autre la tête, et sa bouche, se fendant en un sourire béatement idiot, laissa voir entre ses dents la brèche qui lui avait valu son nom. Denissow sourit, et Pétia put enfin s'en donner à cœur joie.

« Mais quoi ? Je vous ai déjà dit qu'il ne valait rien, il était mal habillé, et grossier par-dessus le marché ! Comment, qu'il me dit, je suis moi-même fils de « ganaral », et je n'irai pas !

– Brute ! dit Denissow, j'avais besoin de le questionner.

– Je l'ai questionné, moi, reprit Tikhone, mais il m'a dit ne pas savoir grand'chose, et puis, qu'il dit, les nôtres sont nombreux mais mauvais… Poussez un cri et vous les aurez tous, termina Tikhone en fixant ses yeux d'un air déterminé sur Denissow.

– Je t'en ferai servir une centaine de tout chauds[35], reprit Denissow, pour t'apprendre à jouer l'imbécile.

– Pourquoi se fâcher ? reprit Tikhone ; on dirait que je ne connais pas vos Français… Qu'il fasse seulement un peu sombre, et je vous en amènerai jusqu'à trois si vous voulez.

– Eh bien, allons ! » s'écria Denissow brusquement, et il conserva sa mauvaise humeur jusqu'à la maison du garde.

---

35 Cent coups de bâton.

Tikhone suivit au dernier rang, et Pétia entendit les cosaques rire et se moquer de lui, à propos de certaines bottes qu'il avait jetées dans le fourré. Il comprit aussitôt que Tikhone avait tué l'homme dont il parlait et il en éprouva un sentiment pénible ; involontairement il regarda le petit tambour, et quelque chose lui serra le cœur ; mais cette faiblesse ne dura qu'un instant, il la maîtrisa, releva la tête et questionna l'essaoul, d'un air important, sur l'expédition du lendemain, afin de se maintenir à la hauteur de la société dont il faisait partie.

L'officier envoyé par Denissow lui apporta, chemin faisant, la nouvelle que Dologhow arrivait en personne, et que, de son côté, tout allait à souhait. Denissow, ravi, redevint gai comme devant et, appelant à lui Pétia :

« Eh bien ! lui dit-il, raconte-moi un peu ce que tu as fait de bon. »

VI

Pétia, en quittant Moscou et ses parents, avait rejoint son régiment, et avait été attaché peu après, comme officier d'ordonnance, au chef d'un détachement considérable. Depuis qu'il avait été promu à ce grade, et surtout depuis son entrée dans l'armée active, où il avait pris part à la bataille de Viazma, il était sous l'influence d'une joyeuse surexcitation, à la pensée d'être devenu un homme fait, et il craignait de laisser échapper la moindre occasion de se couvrir de gloire. Heureux de tout ce qu'il avait vu et éprouvé à l'armée, il lui semblait toujours que les hauts faits ne s'accomplissaient que là où il n'était pas. Aussi supplia-t-il instamment son général, qui cherchait quelqu'un à envoyer à Denissow, de lui confier son message ; celui-ci y

consentit, mais, se rappelant l'action insensée de Pétia à la bataille de Viazma, où, au lieu de suivre la route, il avait galopé jusqu'à la ligne des tirailleurs sous le feu des français et tiré deux coups de pistolet, il lui défendit de prendre part aux opérations de Denissow. C'était là la raison de son embarras, quand ce dernier lui avait demandé s'il pouvait rester auprès de lui ; jusqu'à la lisière du bois, Pétia s'était dit qu'il remplirait strictement son devoir et s'en retournerait aussitôt ; mais, à la vue des Français et après le récit de Tikhone, il décida, avec ce brusque changement de front habituel aux très jeunes gens, que son général, qu'il avait profondément respecté jusqu'à ce moment, était un pas grand'chose d'Allemand ; que Denissow était un héros, l'essaoul un autre héros, et Tikhone un troisième héros, qu'il serait honteux à lui de les abandonner dans une circonstance périlleuse, et qu'il prendrait part à l'attaque.

Le jour tombait lorsqu'ils arrivèrent tous trois à la maison du garde. Dans la demi-obscurité se dessinaient les formes vagues des chevaux sellés des cosaques, des hussards dressant les tentes sur la clairière et allumant leurs feux dans le fond d'un ravin, afin d'en dérober la fumée aux ennemis. Dans la première chambre de la petite cabane, un cosaque, les manches retroussées, hachait du mouton, tandis que dans la seconde trois officiers étaient occupés à transformer en table une porte qu'ils avaient arrachée de ses gonds. Pétia, se débarrassant de son uniforme mouillé, leur offrit aussitôt ses services pour l'arrangement du souper. Dix minutes plus tard, la table, couverte d'une nappe, fut chargée de deux flacons d'eau-de-vie et de rhum, de pain blanc, de sel, et de mouton rôti. Assis au milieu des officiers et déchirant de ses doigts la viande tendre et succulente, le long de laquelle découlait la graisse, Pétia était en proie à une exaltation enfantine qui lui inspirait une tendresse expansive pour tous les hommes, et par conséquent l'assurance d'être payé de retour.

« Vous croyez donc, Vassili Fédorovitch, dit-il à Denissow, que, si je reste avec vous un jour, il ne m'arrivera rien de désagréable !… Car, voyez-vous, poursuivit-il en se répondant à lui-même, on m'a dit de savoir, et alors je saurai, si vous me permettez de… d'aller là où ce sera le plus… car enfin ce n'est pas pour les récompenses, mais j'ai envie… » Et, serrant les dents et rejetant la tête en arrière, il regarda autour de lui, et fit un geste de menace.

« Là-bas où ce sera le plus… le plus quoi ? répéta Denissow en souriant.

– Seulement, je vous en prie, donnez-moi un commandement, un petit commandement ; qu'est-ce que cela peut vous coûter ?… Ah ! voici mon couteau, il est à votre service, » dit-il en le tendant à un officier qui essayait de couper un morceau de mouton. L'officier le remercia et fit l'éloge de l'instrument.

« Oh ! gardez-le, je vous en prie, j'en ai plusieurs… Ah ! mon Dieu, mais j'ai tout à fait oublié, s'écria-t-il tout à coup, que j'ai du raisin sec excellent, sans pépins. Nous avons un nouveau vivandier, et il a des choses merveilleuses : je lui en ai acheté dix livres… Vous savez, je suis habitué à manger des douceurs… En voulez-vous ?… » Et Pétia courut dans l'autre pièce chercher son cosaque, et rapporta avec lui un gros panier de raisin sec.

« Prenez-en, messieurs, ne vous gênez pas !… N'auriez-vous pas besoin d'une cafetière ? J'en ai acheté une parfaite chez le vivandier, un brave homme s'il en fut, très honnête surtout, c'est là le principal ; je vous l'enverrai, bien sûr… À propos, avez-vous encore des pierres à fusil ? J'en ai là une centaine, que j'ai achetées à très bon marché… les voulez-vous ? » Il s'arrêta effrayé et rougit à la pensée d'être allé un peu loin ; il tâcha de se rappeler s'il n'avait pas fait quelque autre sottise dans la journée, et, en repassant ses souvenirs, il revit la figure du petit tambour. « Nous sommes bien ici, mais lui, où l'a-t-on

emmené ? Lui a-t-on seulement donné à manger ? Ne le maltraite-t-on pas ?… J'ai bien envie de le demander… Mais que diront-ils ?… Que je suis un enfant qui en plaint un autre. Je leur montrerai demain si je suis un enfant !… Eh bien, c'est égal, je vais le leur demander ! » se dit-il, et, regardant avec inquiétude la figure des officiers, dans la crainte d'y découvrir une intention moqueuse :

« Peut-on appeler ce petit prisonnier et lui donner à manger ?

– Oui, ce pauvre enfant ! répondit Denissow, qui ne trouvait rien de répréhensible dans ce sentiment… Qu'on l'appelle ! Il se nomme Vincent Bosse.

– Je vais l'appeler, dit Pétia.

– Va, va !… Ce pauvre enfant ! » répéta Denissow. Pétia, qui était déjà à la porte, se retourna à ces mots, et se glissa entre les officiers jusqu'à Denissow.

« Que je vous embrasse, lui dit-il, mon bon ami !… Comme c'est bien, comme c'est bien à vous ! » Et, l'ayant embrassé, il précipita dans l'autre chambre, en criant de toutes ses forces :

« Bosse, Vincent Bosse !

– Qui cherchez-vous ! » demanda la voix d'un cosaque dans l'obscurité. Pétia lui expliqua qu'il demandait le petit Français.

« Ah ! « Vessennï » ? » répondit le cosaque, car le nom du petit tambour avait déjà été russifié, et cette transformation (ce mot russe veut dire printanier) s'adaptait en tous points à la jeune figure de l'enfant… « Il se chauffe là-bas… Eh ! Vessennï, Vessennï ! s'écrièrent plusieurs voix.

– C’est un petit rusé, dit le hussard qui était à côté de Pétia ; nous l’avons fait manger tantôt, il était affamé. »

On entendit les pas du gamin s’approcher, et ses pieds nus patauger dans la boue.

–Ah ! c’est vous, dit Pétia. Voulez-vous manger ? N’ayez pas peur, on ne vous fera pas de mal, entrez, entrez !

– Merci, monsieur, » répondit le petit tambour d’une voix d’enfant et en essuyant sur le seuil ses pieds couverts de boue.

Pétia aurait voulu lui dire bien des choses, mais il ne l’osa pas, et, se bornant à lui prendre la main, il la lui serra doucement.

« Entrez ! répéta-t-il encore d’un ton affectueux… Que pourrais-je bien faire pour lui ? » se dit-il en ouvrant la porte et en le poussant dans la chambre.

Cependant, malgré cette charitable réflexion, il alla s’asseoir loin de lui, par crainte sans doute que sa dignité ne souffrît d’une attention trop marquée. Il fouilla néanmoins dans sa poche, compta du bout des doigts la monnaie qu’elle contenait, et se demanda s’il ne serait pas honteux de la donner au petit tambour.

VII

Le petit tambour, après avoir reçu sa portion de mouton, fut revêtu d’un caftan russe, pour ne pas être renvoyé avec les

prisonniers, et l’attention de Pétia fut détournée de lui par l’arrivée de Dologhow. Il avait beaucoup entendu parler de la bravoure et de la cruauté de ce dernier à l’égard des Français aussi avait-il constamment les yeux braqués sur lui, depuis qu’il était entré dans la chambre. L’extérieur de Dologhow frappa Pétia par son irréprochable correction. Tandis que Denissow portait le « tchèkmène »[36], toute sa barbe et sur la poitrine l’image de saint Nicolas le Thaumaturge, en faisant ressortir ainsi, par toute sa façon d’être, le rôle exceptionnel qu’il remplissait en ce moment, Dologhow, qui jadis se singularisait à Moscou par son costume persan, s’était donné aujourd’hui l’apparence de l’officier de la garde le mieux tenu. Le menton rasé de frais, vêtu de la capote ouatée de la garde, le Saint-Georges passé à la boutonnière et la casquette d’ordonnance posée droit sur la tête, il jeta dans un coin sa bourka mouillée, et, s’approchant de Denissow, sans saluer personne, aborda le sujet qui l’amenait. Ce dernier lui fit part de ses projets, de la rivalité des grands détachements, de l’envoi de Pétia, de sa réponse aux deux généraux et de tout ce qu’il savait sur le convoi français.

« C’est bien, mais il faudrait savoir quelles sont les troupes, et combien il y a d’hommes, dit Dologhow… Il faudrait y aller voir ; dans l’ignorance de leur nombre, on ne peut pas se lancer en aveugle, j’aime l’exactitude !… Quelqu’un de ces messieurs ne voudrait-il pas m’accompagner jusque dans leur camp ? Je puis même, au besoin, lui prêter un uniforme.

– Moi ! moi ! j’irai avec vous, s’écria Pétia.

– C’est complètement inutile, répliqua Denissow… Je ne le lui permettrai pas, ajouta-t-il en se tournant vers Dologhow.

---

[36] Vêtement tatare.

– Et pourquoi cela ? s'écria Pétia… Pourquoi ne puis-je l'accompagner ?

– Pourquoi pas ? demanda distraitement Dologhow, qui regardait le petit tambour… L'as-tu depuis longtemps, ce moutard ?

– Depuis aujourd'hui, mais il ne sait rien… aussi je le garde.

– Et les autres, qu'en fais-tu ? demanda Dologhow.

– Comment, ce que j'en fais ? Mais je les renvoie contre quittance, dit Denissow en rougissant… et je puis dire, ajouta-t-il hardiment, que je n'en ai pas un sur la conscience… On dirait vraiment que c'est difficile de renvoyer 30 ou 300 prisonniers, sous bonne escorte, dans la ville la plus prochaine ?… Cela ne vaut-il pas mieux, franchement, que de souiller son honneur de soldat ?

– Ces mièvreries seraient de mise dans la bouche de ce jeune comte de seize ans, dit Dologhow avec un froid sourire… Quant à toi, elles ne sont plus de ton âge.

– Mais, reprit Pétia timidement, je n'ai rien dit : je tiens seulement à aller avec vous.

– Oui, je le répète, mon cher, ces mièvreries ne sont plus notre fait, poursuivit Dologhow, qui trouvait du plaisir à provoquer l'irritation de Denissow. Voyons, pourquoi l'as-tu gardé, celui-là ? Parce qu'il te fait de la peine ? Nous savons bien ce que valent ces quittances. Tu envoies cent hommes, et il en arrive trente : ils meurent de faim en route, ou on les assomme ; il vaut donc mieux n'en pas envoyer du tout ! »

L'essaoul, clignant ses yeux clairs, approuvait de la tête.

« Comme je ne prendrai pas cela sur mon âme, je me dispenserai d'en discuter l'opportunité. Tu dis qu'ils mourront en route ? Eh bien, ce ne sera pas moi du moins qui les aurai tués ! » Dologhow se mit à rire.

« Tu crois donc qu'ils n'ont pas reçu vingt fois l'ordre de nous empoigner, et s'ils nous empoignent, tu crois, avec tous tes beaux sentiments chevaleresques, que nous échapperons aux branches des trembles ?… Mais il est temps d'agir, reprit-il après un moment de silence : qu'on dise à mon cosaque d'apporter mon bagage : j'y ai deux uniformes français… Eh bien, venez-vous avec moi ? demanda-t-il à Pétia.

– Oui, oui, c'est dit ! » répondit celui-ci rougissant jusqu'au blanc des yeux, et en regardant Denissow, dont la discussion avec Dologhow avait éveillé en lui toutes sortes d'idées qui ne lui permettaient pas de se rendre bien compte de ce qu'il avait entendu. « Mais, se disait-il, si les grands pensent ainsi, c'est que ce doit être bien… Il ne faut pas surtout que Denissow s'imagine que je lui obéirai et qu'il peut disposer de moi… » Aussi, malgré les supplications de ce dernier, Pétia lui répondit qu'il savait ce qu'il avait à faire et qu'il ne craignait pas le danger.

« Vous comprenez bien vous-même, lui dit-il, qu'il est impossible de ne pas être fixé sur le nombre d'hommes qui accompagnent le convoi, lorsque la vie des nôtres en dépend… et puis j'en ai très grande envie, voyez-vous… Ne me retenez pas, ce serait encore pis. »

VIII

Après avoir endossé l'uniforme français, et s'être coiffés du shako, Pétia et Dologhow se rendirent à cheval jusqu'à la clairière d'où Denissow avait examiné le camp ; arrivés là, ils descendirent dans le ravin, où Dologhow ordonna aux cosaques qui les accompagnaient de les attendre sans bouger, et s'élança ensuite avec Pétia sur la route qui conduisait au pont. La nuit était des plus sombres.

« Ils ne m'attraperont pas vivant, je vous jure, et s'ils m'attrapent, j'ai un pistolet, murmura Pétia.

– Tais-toi, ne parle pas russe, » répliqua vivement Dologhow.

Au même moment, un « qui vive ? » nettement accentué, suivi du bruit sec d'un fusil qu'on armait, se fit entendre à quelques pas.

« Lanciers au 6ème ! » s'écria Dologhow, sans rien changer à l'allure de son cheval.

La noire silhouette de la sentinelle apparaissait au milieu du pont.

« Le mot d'ordre ? » Dologhow retint son cheval et avança au pas.

« Dites donc, le colonel Gérard est-il ici ?

– Le mot d'ordre ? répéta la sentinelle sans répondre, et en lui barrant le chemin.

– Quand un officier fait sa ronde, on ne lui demande pas le mot d'ordre… J'ai besoin de savoir si le colonel est ici… entendez-vous, imbécile ! » Et, poussant de côté la sentinelle avec le poitrail de son cheval, il continua sa route.

Apercevant une ombre noire un peu en avant de lui, il alla droit à elle : c'était un soldat portant un sac sur ses épaules, et il lui répéta sa question. Le soldat s'approcha sans défiance, caressa de la main le cou du cheval, et répondit naïvement que le commandant et les officiers étaient plus haut dans une ferme, ainsi qu'il appelait la maison du propriétaire.

Le bivouac était établi des deux côtés de la route que longeait Dologhow ; sans faire la moindre attention aux cris et aux rires des soldats, il arriva devant la grande porte cochère, entra dans la cour, descendit de cheval, et s'approcha d'un grand feu qui flambait au beau milieu, et autour duquel étaient assis quelques hommes causant à haute voix. Dans une petite marmite placée sur le feu mijotait un morceau de viande qu'un soldat, en bonnet de police et en capote gros-bleu, tournait avec la baguette de son fusil.

« Oh ! c'est un dur à cuire, disait un des officiers assis dans l'ombre, de l'autre côté.

– Il les fera marcher, les lapins ! répondit un autre en riant, mais tous deux se turent, en plongeant les yeux dans l'obscurité, au bruit des pas de Dologhow et de Pétia, qui s'approchaient de leur groupe.

– Bonjour, messieurs, » dit Dologhow à haute voix.

Des ombres s'agitèrent autour du foyer : un officier de haute taille en fit le tour et s'approcha des nouveaux venus.

« C'est vous, Clément ? D'où diable… ? » Mais il n'acheva pas.

Reconnaissant son erreur, il fronça légèrement les sourcils, salua Dologhow comme on salue un inconnu, et lui demanda ce qui l'amenait. Celui-ci lui expliqua que son compagnon et lui rejoignaient leur régiment, et le pria de lui dire s'il ne savait pas où se trouvait le 6ème lanciers. Il l'ignorait complètement, et il sembla à Pétia que les officiers les examinaient d'un air défiant. Le silence dura quelques secondes.

« Si vous comptez sur la soupe du soir, vous venez trop tard, » dit d'un ton gouailleur une voix derrière le brasier.

Dologhow répliqua qu'ils avaient mangé et qu'ils allaient continuer leur chemin. Jetant la bride de son cheval au soldat qui surveillait la marmite, il s'assit sur ses talons à côté de l'officier qui lui avait parlé. Ce dernier ne le quittait pas des yeux et lui demanda nouveau quel était son régiment. Dologhow fit semblant de ne pas l'entendre, préoccupé en apparence d'allumer sa pipe, de questionner à son tour les officiers sur le plus ou moins de sécurité des routes, et de s'informer auprès d'eux s'il ne risquait pas de rencontrer des cosaques.

« Ces brigands sont partout, » répondit l'un d'eux ; à quoi Dologhow répliqua que les cosaques n'étaient à redouter que pour des traînards isolés comme lui et son compagnon, mais qu'assurément ils n'oseraient pas attaquer des détachements considérables.

Personne ne releva l'observation. « Quand donc partira-t-il ? » se disait Pétia, qui était resté debout. Mais Dologhow reprit de plus belle sa conversation, et leur demanda hardiment combien ils avaient d'hommes par bataillon, combien de bataillons et combien de prisonniers.

« L’ennuyeuse affaire que de traîner ces cadavres après soi… Mieux vaudrait fusiller toute cette canaille ! » ajouta-t-il en éclatant de rire, et ce rire étrange fit craindre à Pétia que les Français ne s’aperçussent de la ruse.

Le rire de Dologhow ne trouva pas d’écho, et un des officiers français, invisible dans l’ombre où il était étendu, couvert de son manteau, s’approcha et glissa quelques mots à l’oreille de son voisin. Dologhow se leva au même moment et demanda ses chevaux. « Nous les donnera-t-on, oui ou non ? » pensa Pétia en se rapprochant involontairement de son compagnon. On amena les chevaux.

« Bonsoir, messieurs, » dit Dologhow. Pétia essaya d’en dire autant, mais il ne put prononcer un mot. Les officiers continuaient à chuchoter. Dologhow fut longtemps à se mettre en selle, car le cheval ne se tenait pas tranquille. Enfin il partit au pas, franchit la porte cochère, suivi de Pétia, qui aurait bien voulu se retourner pour voir si on les poursuivait, mais qui n’osait pas.

Au lieu de reprendre le même chemin, ils traversèrent le village, où ils s’arrêtèrent un instant et prêtèrent l’oreille.

« Entends-tu ? » dit Dologhow, et Pétia reconnut la voix des prisonniers russes, groupés autour d’un feu.

De là ils descendirent vers le pont, croisèrent la sentinelle, qui les laissa passer sans mot dire, et s’engagèrent dans le ravin, où les attendaient les cosaques.

« Eh bien, adieu ! Tu diras à Denissow que c’est pour la pointe du jour, au premier coup de fusil, » dit Dologhow en s’éloignant, mais Pétia le saisit par la main en lui disant :

« Oh ! quel héros vous faites ! Comme c'était beau ! Comme je vous aime !

– C'est bien, c'est bien ! » répliqua Dologhow ; mais, Pétia continuant à ne pas le lâcher, il devina que le jeune garçon se penchait vers lui pour l'embrasser ; il se laissa faire en riant, tourna bride et disparut dans la nuit.

IX

En revenant à la maison du garde, Pétia trouva Denissow qui l'attendait dans la première pièce avec une vive inquiétude, et se reprochait de l'avoir laissé aller.

« Dieu merci, s'écria-t-il, Dieu merci !... Mais que le diable t'emporte ! s'écria-t-il en interrompant le récit exalté de Pétia. Grâce à toi, je n'ai pas dormi ; va-t'en te coucher, nous aurons encore le temps de faire un somme.

– Je n'ai pas envie de dormir, répondit Pétia ; je me connais : si je m'endors, je ne pourrai plus me réveiller, et puis, je n'ai pas l'habitude de dormir avant la bataille. »

Il resta donc quelque temps dans la cabane à repasser les détails de sa course aventureuse et à rêver au lendemain, et, quand il vit Denissow endormi, il sortit pour prendre l'air.

Il faisait nuit au dehors : quelques rares gouttes de pluie tombaient encore : on entrevoyait çà et là les silhouettes des tentes des cosaques et de leurs chevaux attachés au piquet ; un peu plus loin se dessinait indistinctement le contour de deux fourgons attelés, et tout au fond du ravin un feu s'éteignait len-

tement. Parmi les cosaques et les hussards, plusieurs ne dormaient pas ; on distinguait le murmure de leurs voix et le bruit que faisaient les chevaux en mangeant. Pétia se dirigea vers les fourgons, près desquels se trouvaient les chevaux sellés. Il reconnut le sien, un bon petit cheval de Petite-Russie.

« Eh bien, Karabach, mon ami, dit-il en lui passant la main sur les naseaux et en l'embrassant… Eh bien, nous ferons de la besogne demain.

– Eh quoi, bârine, vous ne dormez pas ? dit un cosaque qui était assis près des fourgons.

– Non, Likhatchow ; c'est ton nom, n'est-ce pas ? Je viens de rentrer : nous sommes allés faire une visite aux Français. »

Pétia lui raconta en détail non seulement son expédition, mais encore pourquoi il y avait pris part, et comment, à son avis, il valait mieux risquer sa vie que de laisser aller les autres à l'aventure.

« Mais dormez donc un peu, lui dit le cosaque.

– Non, je n'en ai pas l'habitude… À propos, vos pierres à fusil sont-elles en bon état ? J'en ai apporté avec moi, si tu en as besoin, tu peux en prendre. »

Le cosaque sortit sa tête de dessous le fourgon pour examiner Pétia de plus près.

« Je te le propose parce que je suis habitué à tout faire avec exactitude, poursuivit celui-ci. Les autres font tout à la diable, ne préparent rien et le regrettent ensuite ; je n'aime pas cela, moi !

– C'est vrai, murmura le cosaque.

– Et puis, je t'en prie, mon ami, repasse-moi un peu mon sabre, il est émou… Pétia s'arrêta au moment où il allait dire un mensonge, car le sabre n'avait jamais été aiguisé. Peux-tu me le repasser ?

– Pourquoi pas ? On peut. »

Likhatchow se leva, fouilla dans les bâts ; et Pétia grimpa sur le fourgon pour mieux suivre le travail du cosaque. « Est-ce qu'ils dorment, les camarades ? lui demanda-t-il.

– Les uns dorment, les autres non.

– Et le gamin où est-il ?

– Vessennï. Il s'est jeté dans un coin à l'entrée de la cabane et s'est endormi de peur. »

Pétia garda longtemps le silence, en prêtant l'oreille à tous les bruits ; des pas se firent tout à coup entendre, et une ombre se dressa devant lui.

« Qu'est-ce que tu aiguises donc là, toi ? demanda le nouveau venu.

– Mais voilà, j'aiguise un sabre pour le bârine.

– Bonne idée, dit l'homme, qui était un hussard… Dis donc, n'est-il pas resté une écuelle ici chez vous ?

– Elle est là près de la roue.

– Il va faire bientôt jour, » ajouta le hussard, et, prenant l'écuelle, il s'éloigna en s'étirant.

Les rêveries de Pétia l'avaient, en attendant, transporté dans un monde féerique où rien ne rappelait la réalité. Cette grande tache noire, qu'il voyait à quelques pas, était-elle véritablement la maison du garde, ou bien n'était-ce pas une caverne conduisant dans les entrailles de la terre… et cette lueur rougeâtre, l'œil unique d'un monstre géant, fixé sur lui ?… Était-ce bien aussi un fourgon sur lequel il était assis, ou plutôt une haute tour, de laquelle, s'il venait à tomber, il prendrait son vol pendant un jour, un mois peut-être, sans atteindre le sol. Il regarda le ciel ; l'aspect en était aussi féerique que celui de la terre : les nuages, emportés par le vent, couraient au-dessus de la cime des arbres, et laissaient à découvert des myriades d'étoiles dans cet infini sans fond, qui tantôt semblait s'élever, à perte de vue, au-dessus de sa tête, et tantôt s'abaisser jusqu'à portée de la main. Il ferma involontairement les yeux, et, cédant au sommeil, il vacilla de droite et de gauche. La pluie tombait toujours, les ronflements des soldats endormis se mêlaient aux hennissements des chevaux et au bruit du sabre sur la pierre. Pétia entendit tout à coup un admirable orchestre qui jouait un hymne inconnu, d'une beauté et d'une douceur ineffables. Musicien à l'égal de Natacha, et bien plus que Nicolas, il n'avait cependant jamais appris une seule note et n'y avait même jamais songé. Aussi ces mystérieux motifs, en envahissant soudain son cerveau et son âme, lui parurent-ils pleins de charme et d'enivrante poésie. La musique devenait de plus en plus distincte. C'était ce que les spécialistes auraient appelé « une fugue », Pétia n'avait pas la moindre idée de ce que c'est qu'une fugue. La mélodie, reprise tantôt par un violon, tantôt par un cor aux sons plaintifs et séraphiques se perdait, inachevée, dans le chœur, d'où elle s'élançait de nouveau pour se fondre dans un merveilleux ensemble, en un chant grave et solennel, ou triomphant et victorieux… « Mais je rêve ! se dit Pétia en perdant presque l'équilibre ; ce sont sans doute mes oreilles qui tintent… ou peut-être ne suis-je pas le maître de cet orchestre invisible ?… Oh ! reviens, reviens, chante encore !… » Il referma les yeux, et les sons de l'hymne, qui se rapprochaient et s'éloi-

gnaient tour à tour, vibrèrent de nouveau à ses oreilles… « Dieu, que c'est beau ! » se disait Pétia en essayant de diriger le céleste orchestre… « Doucement, plus doucement à présent !… » et les sons lui obéissaient… « Et maintenant, plus vite, plus gaiement, avec ensemble !… » et les sons, grandissant en puissance, semblaient surgir des profondeurs de l'espace… « À vous, les voix ! » ordonna Pétia, et des voix d'hommes et de femmes, d'abord presque insaisissables, s'élevèrent graduellement avec une imposante énergie. À cette marche triomphale s'unissaient le chant des instruments, le bruit de la goutte d'eau qui tombait, le grincement du sabre, les hennissements des chevaux, sans que ce merveilleux et gigantesque ensemble en fût un moment troublé. Pétia en écoutait, avec un ravissement mêlé de terreur, les sublimes harmonies, et il ne sut jamais combien de temps elles durèrent ! Il était encore sous le charme, et regrettait de n'avoir auprès de lui personne à qui faire partager son bonheur, lorsque la voix de Likhatchow le réveilla brusquement.

« C'est prêt, Votre Noblesse ; vous pourrez maintenant fendre avec, au moins deux Français ! »

Pétia secoua sa torpeur. Un jour grisâtre perçait à travers les branches dénudées, et les chevaux, invisibles jusque-là, émergeaient peu à peu de la brume. Pétia, sautant à bas du fourgon, tira de sa poche un rouble, qu'il donna au cosaque, examina son sabre et le glissa dans le fourreau. Les hommes détachèrent les chevaux et en arrangèrent les sangles.

« Voilà le commandant, » dit Likhatchow à la vue de Denissow, qui appelait Pétia du seuil de l'isba et donnait ordre de se préparer.

X

Les chevaux furent sellés en un tour de main, et chacun se mit en place. Denissow donna ses dernières instructions au détachement d'infanterie qui servait d'avant-garde, et qui disparut bientôt derrière les arbres, en pataugeant dans la boue, et en s'enfonçant dans le brouillard du matin. Pétia tenant son cheval par la bride, attendait impatiemment l'ordre du départ ; ses ablutions du matin l'avaient singulièrement rafraîchi, mais ses yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé, pendant que le frisson de la fièvre l'agitait de plus en plus.

« Eh bien, est-ce prêt ? » demanda Denissow.

On lui amena les chevaux, et, après avoir gourmandé son cosaque pour n'avoir pas assez serré les sangles, il se mit en selle. Pétia posa le pied sur l'étrier, tandis que son cheval tentait, comme toujours, de lui attraper la jambe, et, s'élançant sur sa monture, léger comme un oiseau, il se retourna pour voir s'ébranler la file des hussards.

« Vassili Fédorovitch, dit-il en se rapprochant de Denissow, vous me confierez un petit commandement, n'est-ce pas ? »

Denissow, qui avait presque oublié l'existence de Pétia, le regarda avec surprise :

« Je ne te demande qu'une chose, lui dit-il sévèrement : c'est de m'obéir et de ne pas te fourrer là où tu n'as que faire !... » Et pendant toute la marche il ne lui dit plus un mot.

Lorsqu'ils arrivèrent à la lisière du bois, la plaine commençait déjà à s'éclairer, et Denissow donna alors un ordre à

l'essaoul ; ses cosaques défilèrent un à un devant eux, et il descendit la montagne à leur suite. Glissant et se retenant sur leurs pieds de derrière, les chevaux avec leurs cavaliers arrivèrent bientôt dans le ravin. Pétia, dont le frisson augmentait, avançait de front avec son chef. Le jour blanchissait, et les vapeurs du brouillard dérobaient seules à la vue les objets éloignés. Rejoignant ses hommes, Denissow se tourna vers son cosaque, lui fit un signe de tête et lui dit tout bas :

« Le signal ! »

Le cosaque leva la main, un coup de feu retentit, et au même instant les chevaux partirent au galop, pendant que d'autres coups de feu éclataient de tous côtés. Pétia fouetta son cheval en lui rendant la main, et s'élança en avant sans écouter Denissow qui l'appelait. Il lui avait semblé qu'au moment du signal la lumière avait paru et qu'il faisait jour comme en plein midi. Il atteignit le pont que les cosaques avaient dépassé, bouscula un traînard, et continua son galop effréné. Devant lui, des hommes, des Français, sans doute, traversaient la route de droite à gauche ; l'un d'eux glissa et tomba sous les pieds de son cheval. Plus loin, un groupe de cosaques s'était arrêté devant une isba, et un cri effroyable de détresse s'en échappa. Pétia s'approcha, et ses yeux tombèrent sur la figure pâle d'un Français effaré qui serrait convulsivement le bois de la lance dirigée contre lui.

« Hourra ! mes enfants ! » s'écria Pétia, et, talonnant son cheval couvert d'écume, il enfila la rue du village.

Des coups de feu s'échangeaient à quelques pas de là. Des cosaques, des hussards, des prisonniers russes déguenillés, couraient en tous sens, en criant à tue-tête. Un jeune Français, la tête découverte, se défendait à la baïonnette contre les hussards : lorsque Pétia arriva, il était déjà à terre. J'ai encore été en retard, » se dit-il en se dirigeant du côté où la fusillade était plus vive ; on se battait dans la cour où Dologhow et lui étaient

entrés la veille ; les Français, retranchés derrière la haie et dans le fouillis de buissons du jardin, tiraient sur les cosaques massés autour de la porte cochère. Il aperçut, à travers la fumée de la poudre, la figure pâle de Dologhow, qui criait à ses hommes :

« Prenez-les à revers et que l'infanterie ne bouge pas !

– Ne pas bouger ?... Hourra ! » s'écria Pétia, et, sans s'arrêter une seconde, il s'élança au plus épais de la mêlée.

Une décharge fendit l'air, les balles sifflèrent, les cosaques et Dologhow entrèrent à sa suite dans la cour de la maison ; au milieu des nuages de fumée, on voyait des Français jeter là leurs armes, ou se précipiter à la rencontre des cosaques, tandis que d'autres dégringolaient de la montagne vers l'étang. Pétia continuait à galoper dans la cour de la maison, mais, au lieu de tenir la bride en main, il gesticulait d'une façon étrange des deux bras à la fois, et se penchait de plus en plus d'un côté de sa selle. Son cheval, venant à se heurter contre les tisons d'un foyer à demi éteint, s'arrêta court, et Pétia tomba lourdement à terre. Ses pieds et ses mains s'agitèrent un moment, tandis que sa tête restait immobile : une balle lui avait traversé le cerveau. Un officier français sortit de la maison avec un mouchoir blanc au bout de son épée, et déclara à Dologhow qu'ils se rendaient. Celui-ci, descendant alors de cheval, s'approcha de Pétia, qui gisait sur le sol, les bras étendus.

« Fini ! » dit-il les sourcils froncés, et il alla à la rencontre de Denissow.

« Tué ! » s'écria ce dernier en devinant de loin, à cet abandonnement du corps qu'il connaissait si bien, que Pétia était mort.

« Fini ! » répéta Dologhow, comme s'il éprouvait un plaisir particulier à prononcer ce mot, et il rejoignit les prisonniers qu'entouraient les cosaques.

« Nous le laisserons là, » cria-t-il à Denissow, qui ne lui répondit rien.

De ses mains tremblantes, celui-ci avait relevé la figure, maculée de boue et de sang, du pauvre Pétia… « Je suis habitué à manger des douceurs, c'est du raisin sec excellent, prenez-le tout »… Ces paroles lui revinrent involontairement à la mémoire, et les cosaques se regardèrent stupéfaits, en entendant des sons rauques, pareils au jappement d'un chien, qui sortaient de la poitrine oppressée de Denissow. Se retournant tout à coup, il se cramponna convulsivement à la palissade.

Parmi les prisonniers russes qui venaient d'être délivrés, se trouvait Pierre Besoukhow.

XI

Les autorités françaises n'avaient pris aucune nouvelle disposition pour le transport des prisonniers dont Pierre faisait partie. Aussi, à dater du 22 octobre, ne suivaient-ils plus les mêmes troupes qu'à leur sortie de Moscou. Une partie du train de subsistances qui, pendant les premiers jours, formait l'arrière-garde de l'armée, fut enlevée par les cosaques, et le reste les devança. L'artillerie, qui les précédait dans le principe, se trouvait maintenant remplacée par les énormes fourgons de bagages du maréchal Junot, escortés par un détachement de Westphaliens. Les troupes qui, jusqu'à Viazma, marchaient en trois colonnes, avançaient maintenant pêle-mêle, et le désordre,

dont Pierre avait aperçu les symptômes à la première étape, était arrivé à son comble. Les deux côtés du chemin étaient jonchés de cadavres de chevaux ; des hommes en haillons, des traînards de différentes armes, tantôt se joignaient à eux, tantôt restaient en arrière. De fausses alertes leur avaient plus d'une fois causé des paniques indescriptibles. Les soldats du convoi tiraient au hasard, se jetaient les uns sur les autres, et se bousculaient en s'injuriant, et en s'en prenant à leurs camarades de leurs folles terreurs. Les bagages de la cavalerie et ceux de Junot formaient encore, avec les prisonniers, un certain ensemble ; mais cet ensemble fondait rapidement de jour en jour. Les cent vingt charrettes du convoi se réduisaient à une soixantaine ; le reste avait été enlevé ou abandonné, et trois des fourgons de Junot avaient été pillés par des hommes du corps de Davout. Pierre avait entendu dire aux Allemands que ce convoi était gardé par un plus grand nombre de sentinelles que celui des prisonniers, et qu'un de leurs compatriotes avait été fusillé sur l'ordre du maréchal lui-même, parce qu'on avait trouvé sur lui une cuiller à ses armes. Le chiffre des prisonniers avait sensiblement diminué : de trois cent trente qu'ils étaient à la sortie de Moscou, on n'en comptait plus que cent, qui, à eux seuls, donnaient plus de soucis aux soldats de l'escorte que les fourgons de cavalerie et ceux de Junot. S'ils comprenaient qu'il fallait veiller sur les voitures de bagages, en revanche, affamés et transis comme ils étaient, il leur paraissait encore plus pénible, et même odieux, de garder à vue des Russes, aussi affamés et aussi transis qu'eux, qui mouraient comme des mouches, et qu'ils avaient ordre de fusiller à la première tentative d'évasion. Dans la crainte de se laisser aller à un sentiment de compassion qui aurait pu empirer leur propre situation, ils les traitaient plus durement encore que de coutume. À Dorogobouge, les soldats de l'escorte enfermèrent les prisonniers dans une écurie pour aller piller leurs propres magasins ; quelques-uns des prisonniers tentèrent de s'enfuir par un passage souterrain qu'ils avaient creusé, mais ils furent pris sur le fait et fusillés. L'ordre, établi au début, que les officiers devaient marcher séparés des

soldats, n'existait plus ; tous les hommes valides formaient un même groupe, et Pierre se trouva ainsi réuni à Karataïew et à son petit chien aux jambes torses ; Karataïew fut repris de la fièvre le troisième jour de marche, et, à mesure qu'il s'affaiblissait, Pierre s'en éloignait instinctivement, ou était obligé de faire un effort pour s'en approcher, tant ses gémissements incessants, et l'odeur acre et pénétrante qui s'exhalait de toute sa personne, lui causaient une invincible répulsion.

Pendant qu'il était enfermé dans la baraque, Pierre avait compris par tout ce qui se passait dans son âme, par le genre de vie auquel il était forcément soumis, que l'homme est créé pour le bonheur, que ce bonheur est en lui, dans la satisfaction des exigences quotidiennes de l'existence, et que le malheur est le résultat fatal, non du besoin, mais de l'abondance. Une nouvelle et consolante vérité s'était aussi révélée à lui pendant ces trois dernières semaines : c'est qu'il n'y a rien d'irrémédiable dans ce monde, et que, de même que l'homme n'est jamais complètement heureux et indépendant, de même il n'est jamais complètement malheureux et esclave. Il comprit que la souffrance a ses limites comme la liberté, et que ces limites se touchent : que l'homme couché sur un lit de feuilles de roses, dont une seule est repliée, souffre autant que celui qui, s'endormant sur la terre humide, sent le froid le gagner ; que lui-même avait tout autant souffert autrefois avec des souliers de bal trop étroits, qu'aujourd'hui avec les pieds nus et endoloris. Il comprit enfin que, lorsqu'il avait cru épouser sa femme de sa propre volonté, il était aussi peu libre qu'à cette heure, où on l'avait enfermé, pour toute la nuit, dans une écurie !

De toutes les souffrances qui l'accablaient en ce moment, et dont il conserva jusqu'à sa mort le souvenir, la plus insupportable fut celle que lui faisaient éprouver ses pieds. Dès la seconde étape, il s'était dit, en les examinant, qu'il lui serait impossible de marcher le lendemain ; mais, quand l'ordre de se mettre en route fut donné, il se traîna d'abord en boitant, puis, les blessu-

res s'échauffant par la marche, la douleur s'apaisa peu à peu. Bien que, chaque soir, ses pieds fussent dans un état effrayant, il finit par ne plus les regarder, et n'y songea plus. Ce fut alors seulement qu'il apprécia à toute sa valeur la force de résistance vitale de l'homme, la bienfaisante influence du changement de lieu, et la distraction qu'il apporte avec lui, semblable à la soupape de sûreté d'une machine à vapeur, qui en laisse échapper le trop-plein lorsque la mesure normale est dépassée. Il n'entendait pas fusiller les prisonniers qui restaient en arrière, bien qu'une centaine au moins eussent déjà péri de cette façon. Il ne pensait plus à Karataïew, qui s'affaiblissait chaque jour davantage, et à qui le même sort était sans doute réservé : encore moins pensait-il à lui-même. Plus sa situation devenait précaire, plus l'avenir était sombre, plus ses réflexions et ses pensées étaient consolantes et douces, et plus son esprit s'isolait de tout ce qui l'entourait et se passait autour de lui !

XII

Le 22 octobre, dans la journée, Pierre gravissait une montée par une route boueuse et glissante ; ses yeux, fixés sur les inégalités du terrain, se portaient de temps en temps sur ses compagnons d'infortune. Le petit chien aux jambes torses gambadait gaiement le long de la route, en sautant parfois comme d'habitude sur trois pattes, et en s'élançant ensuite, sur les quatre à la fois, à la poursuite de corbeaux installés sur une charogne. On en voyait de tous côtés, de différentes sortes et à différents degrés de décomposition, depuis le cheval jusqu'à l'homme. Les loups, empêchés d'en approcher par le passage continuel des troupes, laissaient « le Gris » se livrer en toute liberté à ses fantaisies vagabondes. La pluie ne cessait de tomber depuis le matin, et si elle s'arrêtait un instant, ce n'était que

pour retomber plus dru après chaque éclaircie. La terre, complètement détrempée, ne pouvait plus l'absorber, et elle s'écoulait en mille petits ruisseaux. Pierre comptait ses pas sur ses doigts, et, s'adressant à la pluie, il lui disait mentalement : « Encore, encore, mouille-moi bien ! »

Il lui semblait qu'il ne pensait à rien ; mais son âme veillait et méditait, et d'un simple récit fait la veille par Karataïew elle tirait un grand enseignement. Karataïew, enveloppé de son manteau, avait en effet raconté aux soldats, de sa voix douce mais affaiblie par la maladie, une histoire que Pierre lui avait souvent entendu répéter. Il était plus de minuit, c'était l'heure où la fièvre le quittait et où il redevenait gai comme d'habitude. À la vue de cette figure pâle et amaigrie, vivement éclairée par le feu du bivouac, Pierre eut un serrement de cœur. Embarrassé de sa compassion pour cet homme, il voulut se retirer, mais, comme il n'y avait point d'autre feu allumé, force lui fut de s'asseoir à côté de lui.

« Eh bien, comment vas-tu ? lui demanda-t-il sans le regarder.

– Pleurer sur sa maladie ne fera pas venir la mort, » dit Karataïew en reprenant son récit.

Pierre, comme nous l'avons déjà dit, le connaissait par cœur, le petit soldat le contait toujours avec une satisfaction particulière. Il y prêta néanmoins une attention toute nouvelle. Il s'agissait d'un vieux et honnête marchand, vivant avec sa famille dans la crainte de Dieu, qui un jour se mit en route avec un de ses amis pour aller en pèlerinage. Ils s'arrêtèrent dans une auberge pour y passer la nuit, et le lendemain matin l'ami du marchand fut trouvé assassiné et volé ; un couteau ensanglanté, découvert sous l'oreiller du marchand, le fit mettre en jugement : il fut condamné à passer par les verges, à avoir les nari-

nes arrachées, et à être envoyé aux travaux forcés, « comme cela se devait, » dit Karataïew.

« Et voilà, mes amis, que, pendant une dizaine d'années plus, le vieillard vit aux galères, ne fait rien de mal et se soumet, comme ce doit être, sans cesser pourtant de demander la mort au bon Dieu. Eh bien ! un soir les forçats, réunis comme nous sommes dans ce moment, se mirent à se raconter l'un à l'autre pourquoi ils avaient été condamnés, en quoi ils avaient péché devant Dieu. L'un se confessait d'avoir tué une âme, l'autre deux, celui-ci d'avoir incendié, celui-là d'avoir déserté ; on s'adressa au vieillard : « Et toi, grand-père pourquoi souffres-tu ? – Moi, mes enfants, répondit-il, c'est pour mes péchés et ceux des autres. Je n'ai ni tué, ni pris le bien d'autrui, je donnais du mien au prochain quand il était pauvre. Je suis, mes petits amis, un marchand, et j'avais de grandes richesses… » Et voilà qu'il leur raconte tout en détail comment la chose s'est passée : « Je ne me plains pas, dit-il, car c'est sans doute Dieu qui m'a envoyé ici ; mais c'est ma pauvre femme et mes enfants que je regrette… » Et voilà le vieillard qui se met à pleurer… Ne voilà-t-il pas que parmi eux se trouve l'assassin du marchand. « Où cela s'est-il passé, grand-père ? Quand ? Comment ?… » Et voilà que l'homme questionne, et son cœur se serre : il s'approche du vieux et se jette à ses pieds : « C'est pour moi, bon vieux, que tu pâtis ; c'est la vérité vraie ; c'est un innocent, mes enfants, qui est dans la peine, car c'est moi qui ai fait le coup, et qui ai glissé le couteau sous ton oreiller pendant que tu dormais. Pardonne, grand-père, pardonne-moi, au nom du Christ. » Karataïew se tut, en souriant doucement, et, les yeux fixés sur la flamme, il arrangea les tisons… Et le vieillard lui répond : « Que Dieu te pardonne, nous sommes tous pécheurs devant Lui, c'est pour mes propres péchés que je souffre… » Et il versa des larmes brûlantes.

« Que diras-tu de cela, mon ami ? poursuivit Karataïew, dont le sourire illuminait de plus en plus le visage, comme si tout le charme du récit était dans ce qui allait suivre.

L'assassin se dénonça lui-même à l'autorité. « J'ai, dit-il, six âmes sur la conscience (c'était un grand misérable), mais c'est le vieillard qui me fait le plus de peine : je ne veux pas qu'il continue à pleurer à cause de moi. » On écrivit donc ce qu'il disait, et l'on envoya le papier là où il devait aller ; c'était loin, et puis le jugement prit du temps, et aussi les papiers à écrire, comme ça se passe toujours avec les autorités ; enfin il arriva jusqu'au Tsar, et il y eut un oukase du Tsar : « Délivrer le marchand et lui donner une récompense selon le jugement, » et, l'oukase une fois venu, on chercha le vieux. « Où donc est ce vieux, demandait-on, cet innocent qui souffrait ? L'oukase du Tsar est arrivé ! » ... Et l'on chercha encore. » Ici la voix de Karataïew trembla : « Mais Dieu lui avait déjà pardonné, reprit-il : il était mort ! C'est ainsi, mon ami ! » Et, retombant dans le silence, il conserva longtemps son sourire.

C'était précisément le sens mystérieux de ce récit, l'exaltation touchante qui rayonnait sur la figure du soldat, qui maintenant remplissaient l'âme de Pierre d'un bonheur confus et indéfinissable.

XIII

« À vos places, » dit tout à coup une voix. Une agitation soudaine se produisit aussitôt parmi les soldats de l'escorte et les prisonniers ; on aurait dit qu'ils s'attendaient à quelque événement heureux et solennel ; des commandements se croisèrent en tous sens, et à la gauche des prisonniers passa un détache-

ment de cavalerie bien monté et bien habillé. Une expression de contrainte, causée par l'approche des chefs supérieurs, passa sur toutes les figures. Le groupe des prisonniers fut rejeté hors de la route, et les soldats de l'escorte s'alignèrent.

L'Empereur ! l'Empereur ! le maréchal ! le duc !… Et à la suite de la cavalerie s'avança rapidement une voiture attelée de chevaux gris. Pierre remarqua la figure belle, blanche, calme et imposante d'un personnage de l'escorte ; c'était un des maréchaux, dont le regard s'arrêta un instant sur la taille colossale du prisonnier et s'en détourna aussitôt, mais Pierre crut y surprendre un sentiment de compassion qu'il cherchait à dissimuler. Le général qui conduisait le convoi, effrayé, la figure échauffée, talonnait son cheval efflanqué, et galopait derrière la voiture. Quelques officiers se réunirent, les soldats les entourèrent. « Qu'a-t-il dit ? Qu'a-t-il dit ? » répétait-on de tous côtés avec une inquiétude marquée.

Pierre aperçut en ce moment Karataïew, qu'il n'avait pas encore vu, adossé à un bouleau. À l'expression attendrie que sa physionomie avait la veille pendant qu'il racontait les souffrances de l'innocent, se joignait aujourd'hui celle d'une gravité douce et sereine. Ses yeux si bons, voilés par les larmes, semblaient appeler Pierre, mais ce dernier, ayant peur pour lui-même, fit mine de ne pas le remarquer et détourna la tête. En reprenant sa marche, il regarda en arrière, et le vit toujours à la même place, au bord du chemin. Deux Français parlaient entre eux à ses côtés. Pierre n'y fit aucune attention, et gravit la montée en boitant ; il entendit distinctement deux coups de fusil derrière lui, mais au même moment il se souvint que le passage du maréchal l'avait empêché de finir de calculer ce qui leur restait d'étapes à faire jusqu'à Smolensk, et il se remit à compter. Deux soldats, dont les fusils fumaient encore, le dépassèrent en courant. Tous deux étaient pâles, et l'un jeta à la dérobée un regard sur Pierre, qui le regarda aussi, et se rappela que l'avant-veille ce même soldat avait brûlé sa chemise en voulant la faire

sécher, ce qui avait provoqué les rires de toute l'assistance. « Le Gris » hurla à l'endroit où Karataïew était assis : « Qu'a donc cette bête, pourquoi hurle-t-elle, se dit Pierre. Les soldats qui marchaient à côté de lui ne se retournèrent plus, mais une expression sinistre se répandit sur leurs traits.

XIV

Les prisonniers, les bagages du maréchal et ceux de la cavalerie s'arrêtèrent dans le village de Schamschew. On s'établit autour du feu de la marmite, et Pierre, après avoir mangé un morceau de viande de cheval, se coucha le dos au feu et s'endormit immédiatement du même sommeil qui s'était emparé de lui à Mojaïsk, après Borodino. La réalité se confondit avec le rêve, et une voix, était-ce la sienne ou celle d'un autre ? lui répéta les mêmes pensées qu'il avait alors si clairement entendues. « La vie est tout ; la vie est Dieu. Tout se meut, et ce mouvement c'est Dieu. Tant qu'il y a la vie, il y a la jouissance de reconnaître l'existence de la divinité. Aimer la vie, c'est aimer Dieu. Le plus difficile et le plus méritoire est d'aimer la vie dans ses souffrances imméritées »… « Karataïew ! » se dit tout à coup Pierre en lui appliquant ces pensées. Il vit ensuite dans son rêve un petit vieillard, oublié depuis longtemps, qui lui avait donné des leçons de géographie lors de son séjour en Suisse : « Attends ! » lui disait ce dernier, et il lui présenta un globe. Ce globe, animé, frémissant, n'avait pas de contours nettement indiqués : sa surface se composait de gouttes d'eau serrées l'une contre l'autre en masse compacte, et ces gouttes glissaient en tous sens, se confondant en une seule, ou bien se divisant à l'infini ; et, tout en cherchant à occuper le plus d'espace possible, elles se refoulaient et s'absorbaient mutuellement. « C'est l'image de la vie, » lui disait le vieux professeur… « Comme c'est

simple et comme c'est clair ! se dit Pierre, et comment ne l'ai-je pas compris plus tôt ?… Dieu est au milieu, et chacune de ces gouttes essaye de s'étendre pour mieux Le refléter… Elle grandit, elle se resserre, elle disparaît, pour revenir de nouveau à la surface… Voilà ! c'est ainsi que Karataïew a disparu ! »… « Avez-vous compris, mon enfant ? » répéta le professeur… « Avez-vous compris, sacré nom ? » s'écria une voix tonnante… et Pierre se réveilla. Quand il se souleva sur son séant, il vit, à deux pas de lui, un soldat français qui venait de bousculer un Russe et s'occupait à faire griller un morceau de viande enfilé dans une baguette. Les mains musculeuses de ce dernier, aux doigts poilus et courts, tournaient et retournaient la viande avec adresse. La lueur des tisons éclairait sa figure bistrée et ses sourcils épais : « Cela lui est bien égal, à ce brigand ! murmurait le prisonnier, assis à deux pas de là, en caressant le petit « Gris », qui remuait gaiement la queue : « Il nous a suivis, se dit Pierre, et Platon… » Il n'acheva pas, car, au même moment, son imagination lui représenta le pauvre Platon assis sous l'arbre, les deux coups de fusil qui avaient retenti au même endroit, le hurlement du chien, l'air coupable et craintif des deux soldats qui l'avaient dépassé avec leurs fusils encore fumants, l'absence de Karataïew à l'étape du soir. Il était enfin sur le point de comprendre que Karataïew avait été tué, lorsque, sans savoir pourquoi ni comment, il revit le balcon de sa maison de Kiew, où il avait passé une soirée d'été avec une belle Polonaise. Sans essayer de rattacher l'un à l'autre ces tableaux d'une nature si différente, Pierre referma les yeux, et ce souvenir, en se confondant dans son imagination avec le globe vacillant et liquide du vieux professeur, lui causa une telle impression de bien-être et de fraîcheur, qu'il crut se sentir glisser doucement dans une eau profonde, dont les flots, clairs comme le cristal, se réunissaient sans bruit au-dessus de sa tête !

Une vive fusillade et de grands cris le réveillèrent bien avant le lever du soleil.

« Les cosaques ! » s'écria un Français qui s'enfuyait, et, une minute plus tard, Pierre se trouva entouré de compatriotes.

Il fut longtemps à comprendre ce qui se passait. De toutes parts s'élevaient des exclamations de joie :

« Frères ! amis ! camarades ! » répétaient les vieux soldats en pleurant et en embrassant les cosaques et les hussards, qui, de leur côté, entouraient les prisonniers et leur offraient, qui un vêtement, qui des bottes, qui du pain !

Pierre sanglotait, et comme il ne pouvait, dans son émotion, prononcer un mot, il sauta au cou du premier soldat venu.

Dologhow, debout à l'entrée de la maison en ruines, assistait au défilé des Français désarmés, en donnant de légers coups de cravache sur la pointe de ses bottes. Sous l'impression, toute chaude encore, de leur mésaventure, ils parlaient haut entre eux, mais, en passant devant lui, et en sentant peser sur eux son regard glacial et pénétrant, qui ne leur promettait rien de bon, ils sentaient expirer la parole sur leurs lèvres. À deux pas de lui, un cosaque comptait les prisonniers, et marquait les centaines d'un trait de craie sur le battant de la porte cochère.

« Combien ? demanda Dologhow.

– La seconde centaine, répondit le cosaque.

– Filez, filez ! » disait Dologhow, qui avait emprunté cette expression aux Français, et un éclair de cruauté jaillissait de ses yeux lorsqu'ils se croisaient avec ceux des prisonniers.

Denissow, la tête découverte, suivait d'un air sombre et accablé les cosaques qui portaient le corps de Pétia, pour le déposer dans la fosse qu'ils avaient creusée au fond du jardin.

XV

À partir du 28 octobre, lorsque les froids commencèrent, la retraite des Français prit un caractère plus tragique. Le nombre des hommes gelés ou se chauffant à en mourir aux feux des bivouacs augmenta de jour en jour.

De Moscou à Viazma, on ne comptait plus que 36 000 hommes des 73 000, non compris la garde, qui pendant toute la guerre n'avaient fait que piller. La suite devait correspondre mathématiquement à ce commencement : l'armée française diminuait dans la même proportion de Viazma à Smolensk, de Smolensk à la Bérésina et de la Bérésina à Vilna, indépendamment de l'intensité du froid, de la poursuite des Russes, des obstacles imprévus, ou de toute autre circonstance prise isolément. À partir de Viazma, les trois colonnes se fondirent en une masse confuse qui marcha ainsi jusqu'à la fin. Berthier écrivait à son souverain ce qui suit (et l'on sait à quel point les chefs se permettent de s'écarter de la vérité lorsqu'ils décrivent la situation d'une armée) :

« Je crois devoir faire connaître à Votre Majesté l'état de ses troupes dans les différents corps d'armée que j'ai été à même d'observer depuis deux ou trois jours dans différents passages. Elles sont presque débandées. Le nombre des soldats qui suivent les drapeaux est en proportion du quart au plus dans presque tous les régiments ; les autres suivent isolément différentes directions, chacun pour son compte, dans l'espérance de

trouver des subsistances et pour se débarrasser de la discipline. En général ils regardent Smolensk comme le point où ils doivent se refaire. Ces derniers jours on a remarqué que beaucoup de soldats jettent leurs cartouches et leurs armes. Dans cet état de choses, l'intérêt du service de Votre Majesté exige, quelles que soient ses vues ultérieures, qu'on rallie l'armée à Smolensk, en commençant à la débarrasser des non-combattants, tels que les hommes démontés, et des bagages inutiles et du matériel de l'artillerie, qui n'est plus en proportion avec les forces actuelles. En outre, deux jours de repos, des subsistances sont nécessaires aux soldats, qui sont exténués par la faim et la fatigue ; beaucoup sont morts ces derniers jours sur la route et dans les bivouacs. Cet état de choses va toujours en s'aggravant, et donne lieu de craindre que, si l'on n'y apporte un prompt remède, on ne soit plus maître des troupes dans un combat. – Le 9 novembre, à trente verstes de Smolensk[37].

En entrant dans Smolensk, qui était pour eux la terre promise, les Français s'entretuent pour s'arracher les vivres, pillent leurs propres magasins, et, cette dévastation une fois accomplie, ils reprennent leur retraite sans même savoir où elle s'arrêtera, et pourquoi ils la reprennent. Napoléon, ce génie, qui ne se connaissait pas de maître, ne le savait pas davantage. Malgré tout, son entourage et lui-même continuaient à observer l'étiquette usitée en écrivant des lettres, des rapports, des ordres du jour. On s'appelait : « Sire, mon cousin, prince d'Eckmühl, ou roi de Naples »... Mais ces rapports et ces ordres du jour étaient lettres mortes. Personne ne les exécutait, parce qu'ils étaient inexécutables, et, malgré les titres pompeux dont ils faisaient parade, chacun d'eux sentait qu'il avait beaucoup à se reprocher et que le moment de l'expiation était venu. Aussi, en dépit des soins qu'ils semblaient accorder à l'armée, chacun en réalité ne pensait qu'à soi, à fuir au plus vite, et à se sauver, si c'était possible.

---

[37] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

XVI

Les mouvements des armées russe et française, pendant cette retraite de Moscou au Niémen, rappellent le jeu de colin-maillard lorsqu'on bande les yeux à deux des joueurs, et que l'un deux fait tinter sa clochette pour avertir celui qui doit l'attraper. Tout d'abord, il sonne sans craindre l'ennemi, mais, à mesure que la partie s'engage, il tâche de s'éloigner sans bruit, et le plus souvent, en cherchant à l'éviter, tombe entre les mains de son adversaire. C'est ainsi que pendant la première période de la retraite des troupes françaises sur la route de Kalouga, on savait encore où les trouver, mais, lorsqu'elles furent sur celle de Smolensk, elles prirent leur course en arrêtant le battant de la clochette et, sans s'en douter, allèrent se heurter plus d'une fois contre les Russes. Une armée fuyait, l'autre la poursuivait. En quittant Smolensk, les Français avaient le choix entre plusieurs routes : on aurait donc pu supposer qu'après y avoir séjourné quatre jours, ils auraient dû connaître l'approche de l'ennemi et combiner une attaque avantageuse, mais leur foule débandée s'élança en désordre, sans plan, sans direction précise, sur le plus périlleux des chemins, celui de Krasnoé à Orcha, en reprenant ainsi leur ancienne voie. Croyant avoir l'ennemi derrière et non devant eux, ils s'échelonnaient à de telles distances, que souvent ils se trouvaient à vingt-quatre heures les uns des autres. Napoléon fuyait en tête, puis les rois et les ducs. L'armée russe, pensant que Napoléon prendrait à droite au delà du Dnièpre, qui était, du reste, la seule manœuvre sensée à exécuter, suivit cette même direction, et déboucha sur la grand'route de Krasnoé. Alors, toujours comme au jeu du colin-maillard, les français se trouvèrent en face de notre avant-garde. Après le premier moment de panique causée par cette appari-

tion inattendue, ils s'arrêtèrent, puis reprirent leur course affolée en abandonnant les blessés et les traînards. C'est ainsi que, pendant trois jours, les corps du vice-roi, de Davout et de Ney défilèrent, par détachements isolés, devant les troupes russes. Personne ne s'inquiétait des autres, et chacun, se débarrassant de son artillerie, de ses bagages, de la moitié de ses hommes, ne pensait qu'à échapper aux Russes, en les tournant pendant la nuit par leur droite. Ney, qui s'était attardé à l'inutile besogne de faire sauter les murs de Smolensk, comme l'enfant qui s'en prend au plancher sur lequel il vient de faire une chute, marchait en dernier. Il rejoignit Napoléon à Orcha, avec les 1 000 hommes qui lui restaient sur les 10 000 qu'il commandait dans le principe, et qu'il avait semés tout le long de la route, avec ses canons et ses bagages, obligé de se frayer pendant la nuit un chemin à travers les bois pour gagner le Dniépre. D'Orcha à Vilna, ce fut le même jeu de fuite et de poursuite. Les bords de la Bérésina furent témoins d'une épouvantable confusion : beaucoup d'hommes s'y noyèrent, un grand nombre se rendirent et ceux qui eurent la chance de la traverser recommencèrent, à travers champs, leur course désespérée. Quant au chef suprême, il endossa une fourrure, se mit en traîneau, et partit, laissant derrière lui ses compagnons d'infortune, dont les uns suivirent son exemple, tandis que les autres se laissaient prendre, ou allaient augmenter le chiffre des morts !

XVII

Quand on voit les Français, pendant tout le cours de cette campagne, courir à leur perte inévitable, en ne subordonnant à aucune combinaison stratégique l'ensemble de leurs opérations ou les détails de leur marche, on ne peut se figurer que les historiens, à propos de cette retraite, reproduisent leur théorie de la

mise en mouvement des masses par la volonté d'un seul. Cependant ils ont écrit des volumes pour énumérer les remarquables dispositions prises par Napoléon pour guider ses troupes, et vanter le talent militaire déployé à cette occasion par ses maréchaux. Ils ont recours aux arguments les plus spécieux, afin de nous expliquer les motifs qui l'engagèrent à choisir, pour battre en retraite, la route dévastée qu'il avait prise en marchant sur Moscou, au lieu de profiter de celle qui traversait des gouvernements abondamment approvisionnés. Ils exaltent son héroïsme au moment où, se préparant à livrer bataille à Krasnoé et à commander en personne, il dit à, son entourage : « J'ai assez fait l'Empereur, il est temps de faire le général ! » Et pourtant, malgré ces nobles paroles, il fuit plus loin, abandonnant toute son armée à son malheureux sort ! Ils nous dépeignent ensuite la bravoure des maréchaux, celle de Ney en particulier, qui se borne, après un détour dans la forêt, à passer de nuit le Dnièpre, et à arriver à Orcha, sans drapeaux, sans artillerie, après avoir perdu les neuf dixièmes de ses hommes ! Enfin ils nous décrivent complaisamment dans tous ses détails le départ de l'Empereur, de l'Empereur laissant là sa grande et héroïque armée !

Ce fait, qui, en langue vulgaire, serait tout simplement taxé de lâcheté, et qu'on apprend aux enfants à mépriser, est représenté par les historiens comme quelque chose de grand et de marqué au coin du génie. Et quand ils sont à bout d'arguments pour justifier une action contraire à tout ce que l'humanité reconnaît de bon et de juste, ils évoquent solennellement la notion de la grandeur, comme si elle pouvait exclure la notion du bien et du mal. S'il était possible de partager leur manière de voir, il n'y aurait donc rien de mal pour celui qui est « grand », et aucune atrocité ne pourrait lui être reprochée. « C'est grand ! » disent les historiens, et cela leur suffit. Le bien et le mal n'existent pas pour eux, il n'y a que « ce qui est grand et ce qui ne l'est pas », et « le grand » est pour eux la marque essentielle de certains personnages qu'ils décorent du nom de héros ! Quant à

Napoléon, qui s'enveloppe de sa fourrure et s'éloigne à fond de train de tous ceux qu'il a emmenés avec lui, et dont la perte est en train de se consommer, il se dit, lui aussi, en toute tranquillité, que « c'est grand ! » Et parmi tous ceux qui depuis cinquante ans l'appellent : Napoléon « le Grand », il n'y en a pas un qui comprenne qu'admettre « la grandeur » en dehors des lois éternelles du bien et du mal équivaut à reconnaître son infériorité et sa petitesse morale ! À notre avis, la mesure du bien et du mal, donnée par le Christ, doit s'appliquer à toutes les actions humaines, et il ne saurait y avoir de « grandeur » là où il n'y a ni simplicité, ni bonté, ni vérité !

XVIII

Quel est celui de nous autres Russes qui, en lisant la description de la dernière partie de la campagne de 1812, n'a pas éprouvé un sentiment de pénible et vague dépit ? Qui ne s'est demandé comment notre armée, après avoir accepté la bataille de Borodino, lorsqu'elle était inférieure en nombre à celle des Français, n'avait pas pu, après les avoir cernés de trois côtés à la fois, leur couper la retraite et les faire tous prisonniers ; car, mourant de froid et de faim, ils se rendaient par détachements entiers ? L'histoire (du moins celle qui s'accorde ce titre) nous répond qu'il faut en rendre responsables Koutouzow, Tormassow, et autres, qui n'ont pas su, en temps utile, prendre certaines dispositions ; mais alors pourquoi ne pas les avoir jugés et condamnés ? Même en leur imputant ce prétendu oubli de leur devoir, il est difficile en effet de comprendre, eu égard aux conditions dans lesquelles se trouvait l'armée russe à Krasnoé et à la Bérésina, comment elle ne s'est pas emparée de toute l'armée française, avec ses maréchaux, ses rois et son empereur, surtout si, comme on l'assure, c'était là le dessein arrêté en haut

lieu ! Expliquer cet étrange phénomène, en disant que Koutouzow a entravé la réussite, c'est complètement inadmissible, puisque nous savons tous, aujourd'hui, que, malgré sa volonté bien arrêtée de ne pas prendre l'offensive, il n'avait pas pu s'opposer au désir manifesté par ses troupes à Viazma et à Taroutino. Si, comme on le prétend, le projet des Russes était de couper la retraite à l'armée française et de la faire prisonnière en masse, et que leurs tentatives en ce sens n'aient abouti qu'à des échecs, il s'ensuit naturellement que les Français doivent considérer cette dernière période de la campagne comme une série de victoires pour leurs armes, et que les historiens militaires russes ont tort d'y voir une marche triomphale pour nos soldats. Car, s'ils veulent être logiques, malgré leur enthousiasme lyrique et patriotique, ils sont bien obligés de reconnaître que la retraite des Français, depuis Moscou, a été une suite ininterrompue de succès pour Napoléon et de défaites pour Koutouzow. Mais, en mettant de côté pour un moment tout amour-propre national, on sent qu'il y a évidemment dans cette conclusion une contradiction flagrante, puisqu'en définitive les victoires successives de l'ennemi ont abouti à son anéantissement, tandis que les défaites russes ont eu pour résultat la libération de la patrie. La cause réelle de cette contradiction gît dans le fait que les historiens, en se bornant à étudier les événements dans la correspondance des Empereurs et des généraux, dans les récits et dans les rapports officiels, ont faussement supposé que le plan était de couper la retraite à Napoléon et à ses maréchaux, et de les faire prisonniers. Ce plan n'a jamais existé et ne pouvait exister, car il n'avait aucune raison d'être. De plus, il était impossible de l'exécuter, car l'armée de Napoléon s'enfuyait avec une précipitation qui tenait du vertige, hâtant ainsi elle-même le dénoûment désiré. Il aurait donc été absurde d'entreprendre des opérations habilement combinées contre des fuyards, dont la plus grande partie mourait en route, et dont la capture, même celle de leur Empereur et de leurs généraux, n'aurait fait qu'embarrasser l'action des poursuivants. L'idée de couper la retraite à Napoléon était aussi peu sensée

qu'impraticable, car l'expérience nous prouve que jamais un mouvement de colonne exécuté pendant une bataille, à cinq verstes de distance, ne concorde, à point nommé, avec le plan primitif. On a beau s'imaginer bénévolement que Tchitchagow, Koutouzow et Wittgenstein se rencontreraient à l'heure dite, à l'endroit désigné par avance, c'était en réalité aussi invraisemblable qu'impossible ; Koutouzow le sentait bien, lorsque, en recevant le plan qu'on lui envoyait de Saint-Pétersbourg, il disait que les dispositions faites à distance n'avaient jamais le résultat qu'on en attendait. Quant à l'expression militaire de « couper une retraite », c'est également un non-sens, et rien de plus : on coupe un morceau de pain, on ne coupe pas une armée. Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, on ne peut ni couper une armée, ni lui barrer le chemin, car il y a toujours moyen de faire un détour, et messieurs les tacticiens devraient savoir, par l'exemple de Krasnoé et de la Bérésina, combien la nuit est favorable aux mouvements imprévus. Quant aux prisonniers, on ne prend que ceux qui le veulent bien, comme l'hirondelle qui ne se laisse attraper que lorsqu'elle se pose sur la main, ou comme les Allemands qui se rendent méthodiquement, selon toutes les règles de la stratégie et de la tactique. Quant aux Français, ils pensaient avec raison qu'il n'y avait pas plus d'avantage pour eux d'un côté que de l'autre, car, prisonniers ou fuyards, ils n'avaient d'autre perspective que de mourir de froid ou de faim. Dans sa marche de Taroutino à Krasnoé, l'armée russe, sans livrer un seul combat, perdit 50 000 hommes en malades et traînards. Pendant cette période de la campagne, nos troupes, manquant de vivres, de chaussures, de vêtements, bivouaquaient des mois entiers dans la neige, par quinze degrés de froid ; les jours n'avaient que sept ou huit heures de durée, les nuits étaient sans fin, il n'y avait plus, par conséquent, de discipline, puisqu'elles luttaient à tout instant contre la mort et les souffrances. Là-dessus les historiens se contentent de vous dire que Miloradovitch aurait dû exécuter une marche de flanc pendant que Tormassow en aurait fait une autre de son côté, et que Tchitchagow se serait avancé (ayant de la neige au-dessus des

genoux) pour refouler et culbuter l'ennemi. Que ne nous disent-ils plutôt que ceux qui mouraient ainsi de froid et de faim ont fait tout ce qui était possible et indispensable pour l'honneur de la nation. Ce n'est pas leur faute si, pendant ce temps, d'autres Russes, confortablement assis dans des chambres bien closes, s'amusaient à combiner des plans irréalisables ! Cette étrange et inconcevable contradiction du fait réel et de la description officielle provient de ce que les historiens s'attachent à nous décrire les sentiments sublimes et à non répéter les paroles mémorables de certains généraux, au lieu de dépeindre prosaïquement les événements. Les grandes phrases de Miloradovitch, les récompenses reçues par tel ou tel militaire pour ses profondes combinaisons stratégiques ont seules le don de les intéresser, mais les 50 000 hommes disséminés dans les hôpitaux et dans les cimetières n'attirent pas leur attention, comme s'ils étaient indignes de leurs savantes recherches… Et cependant ne suffit-il pas de laisser de côté l'étude des rapports et des plans de bataille, et de pénétrer dans le mouvement intime de ces centaines de milliers d'individus qui prennent une part immédiate aux événements pour donner à des questions jusque-là insolubles en apparence une solution claire comme le jour ?

CHAPITRE VI

I

Lorsqu'un homme voit mourir un animal quelconque, il est pris d'un sentiment involontaire de terreur, car il assiste à l'anéantissement d'une fraction de cette nature animale à laquelle il appartient ; mais, lorsqu'il s'agit d'un être aimé, on ressent, en dehors de la terreur causée par le spectacle de la destruction, un déchirement intérieur, et cette blessure de l'âme tue ou se cicatrise, comme une blessure ordinaire ; mais elle reste toujours sensible, et frissonne au moindre attouchement.

La princesse Marie et Natacha en firent l'une et l'autre la triste expérience après la mort du prince André. Moralement courbées et affaissées sous l'influence du nuage menaçant de la mort qu'elles avaient vue si longtemps planer sur leurs têtes, elles n'osaient plus regarder la vie en face, et elles ne retrouvaient un peu de force que pour protéger leur plaie, toujours saignante, contre les douloureuses impressions du dehors. Tout, jusqu'au roulement de la voiture dans la rue, l'annonce du dîner, la question de la femme de chambre au sujet de la robe qu'il fallait mettre, ou, ce qui était pis encore, un mot banal, un intérêt trop faiblement exprimé, irritait leur blessure, car tout cela les empêchait de plonger leurs regards dans ce lointain mystérieux qu'elles avaient entrevu pendant quelques secondes. Tout cela semblait insulter à ce calme profond qui leur était si néces-

saire à toutes deux, pour se reprendre à écouter les chants de ce chœur solennel et terrible qui n'avaient pas encore cessé de vibrer dans leur imagination. Elles échangeaient peu de paroles, mais elles éprouvaient une véritable consolation à se trouver ensemble ; elles évitaient même toute allusion à l'avenir, à leur tristesse, au défunt, car en parler n'était-ce pas porter atteinte à la grandeur et à la sainteté du mystère qui s'était accompli sous leurs yeux ? Cette réserve qu'elles s'imposaient ne faisait qu'aiguillonner leur chagrin, mais la douleur aussi bien que la joie ne peut être éternelle et sans alliage.

La princesse Marie, la première, par sa position personnelle et indépendante, par les obligations que lui imposait la tutelle de son neveu, fut attirée hors de la sphère de deuil dans laquelle elle avait vécu pendant près de deux semaines. Une lettre reçue exigeait une réponse, la chambre du petit Nicolas était humide, il avait attrapé un rhume ; Alpatitch, arrivé de Yaroslaw, lui présentait le compte rendu des affaires, etc. Il fallut discuter avec lui à propos du conseil qu'il lui donnait de retourner à Moscou et de s'établir à nouveau dans leur hôtel ; car l'hôtel était resté intact, et n'exigeait que quelques réparations insignifiantes. La vie habituelle suivait donc son cours, sans qu'il fût possible de l'arrêter, et, quelque pénible qu'il fût pour la princesse Marie de sortir de sa solitude contemplative, quoiqu'elle se fît de vifs scrupules de quitter Natacha, en la laissant seule en proie à tous ses regrets, les soucis de l'existence la réclamaient. Elle y reprit, à son cœur défendant, sa part d'activité ; elle revit les comptes avec Alpatitch, prit conseil de Dessalles au sujet de son neveu, et s'occupa des préparatifs de son retour à Moscou.

Natacha, livrée à un isolement plus complet, s'éloigna insensiblement de la princesse Marie, dès que son départ fut décidé. Cette dernière proposa à la comtesse de l'emmener avec elle. Son père et sa mère y consentirent avec empressement, car, s'apercevant que leur fille s'affaiblissait de plus en plus, ils espé-

raient que le changement d'air et les soins des médecins de Moscou contribueraient à la rétablir !

« Je n'irai nulle part, répondit Natacha, je ne demande qu'une chose : c'est qu'on me laisse en paix ! » Et elle sortit précipitamment, en retenant à grand'peine des larmes de colère plutôt que de douleur.

Blessée de l'abandon de la princesse Marie, elle passait la plus grande partie de son temps seule dans sa chambre, enfoncée dans un coin du divan, agitant machinalement, sans s'en apercevoir, ce qui lui tombait sous la main, pendant que ses yeux immobiles regardaient, sans voir, dans l'espace. Cette solitude la fatiguait, l'épuisait, mais elle lui était nécessaire. Dès que quelqu'un entrait chez elle, elle se levait brusquement, changeait de position, d'expression de physionomie, saisissait un livre ou un ouvrage quelconque, et attendait avec une visible impatience qu'on la laissât à elle-même. Il lui semblait toujours qu'elle était sur le point de pénétrer et de résoudre l'effrayant problème sur lequel se concentraient toutes les forces de son âme.

Un jour, à la fin de décembre, les cheveux négligemment noués sur le sommet de la tête, habillée d'une robe de laine noire, pâle, amaigrie, elle était à moitié étendue comme d'habitude dans l'angle du divan et chiffonnait machinalement le bout de sa ceinture. Ses yeux fixés sur la porte semblaient regarder du côté par où il avait disparu ; alors cette rive inconnue de la vie, où jamais jusque-là elle n'avait fixé sa pensée, cette rive qui lui avait, toujours paru si lointaine et si problématique, se rapprochait d'elle ; elle devenait visible et presque palpable, tandis que celle où elle était restée lui apparaissait déserte, désolée, pleine de souffrances et de larmes. Le cherchant là où elle savait qu'il devait être, elle ne pouvait néanmoins se le représenter autrement qu'elle ne l'avait vu dans ces derniers temps : elle voyait, sa figure, elle entendait sa voix, elle se répétait ses paro-

les, y ajoutant de nouvelles paroles qu'elle s'imaginait avoir entendues… Le voilà !… Il est tendu dans son fauteuil, avec son vêtement de velours fourré, la tête appuyée sur sa main maigre et diaphane ; sa poitrine est enfoncée, ses épaules relevées, ses lèvres serrées, ses yeux brillants, et des plis se creusent et se détendent sur son front pâle. Une de ses jambes tremble imperceptiblement, et Natacha devine qu'il lutte contre une poignante douleur… « Quelle est cette douleur ? Que sent-il ? » se demande-t-elle… Mais il a remarqué son attention ; il la regarde et lui dit sans sourire : « Se lier pour la vie à un homme qui souffre est une chose horrible, c'est un tourment éternel… » Et il essaye de pénétrer sa pensée… Natacha répond alors comme elle répondait toujours : « Cela ne durera pas, vous vous remettrez !… » Mais son regard sévère et scrutateur lui adresse un reproche plein de désespoir… « Je lui avais dit, pensait Natacha, que rester ainsi malade serait en effet terrible, mais il a donné un autre sens à mes paroles : je le disais pour lui, et il a cru que je parlais de moi, car alors il tenait encore à la vie et il craignait la mort !… J'ai parlé sans réfléchir, autrement je lui aurais dit que j'aurais été heureuse de le voir toujours mourant plutôt que d'éprouver ce que j'éprouve aujourd'hui !… C'est inutile maintenant de chercher à réparer ma faute, il ne le saura jamais !… Son imagination se complaisant à recommencer la même scène, elle modifiait sa réponse et lui disait : « Oui, c'eût été affreux pour vous, mais pas pour moi, car vous savez que vous êtes tout pour moi : souffrir avec vous est encore un bonheur ! » Alors elle sentait le serrement de sa main, elle entendait sa propre voix lui répéter des paroles de tendresse et d'amour qu'elle n'avait pas dites alors, mais qu'elle disait aujourd'hui : « Je t'aime, je t'aime ! » répétait-elle en joignant convulsivement les mains, et sa douleur devenait moins amère et ses yeux se remplissaient de larmes… puis tout à coup elle se demandait avec terreur à qui elle parlait ainsi… « Qui était-il ? Où était-il à présent ?… » Tout se dérobait derrière une appréhension indicible qui arrêtait son effusion, et, se laissant de nouveau aller à ses réflexions, il lui semblait qu'elle allait enfin pénétrer le mystère. Mais, au mo-

ment où elle allait saisir l’insaisissable, Douniacha, la fille de chambre, entra vivement, le visage décomposé, et lui dit, sans s’inquiéter de l’effet produit par son apparition :

« Venez vite, mademoiselle, un malheur est arrivé !... Pierre Illitch… une lettre ! » dit-elle en sanglotant.

II

L’aversion que chacun inspirait à Natacha était plus marquée encore envers les membres de sa famille. Son père, sa mère, Sonia, lui étaient si familiers et si proches, que leurs paroles lui paraissaient toujours sonner faux dans ce monde idéal qui l’absorbait complètement. Elle leur témoignait non seulement de l’indifférence, mais même de l’inimitié. Elle écouta la nouvelle apportée par Douniacha sans la comprendre : « De quel malheur parle-t-elle ? Qu’est-ce qui peut leur être arrivé, à eux, dont les jours coulent et se succèdent avec la même tranquillité ? » Voilà ce qu’elle se demandait.

Lorsqu’elle entra dans le salon, son père sortait de la chambre de la comtesse. Sa figure contractée était couverte de larmes ; en apercevant sa fille, il fit un geste désespéré, et éclata en sanglots déchirants, qui bouleversaient sa bonne et placide figure :

« Pétia, Pétia !... Va ! Va ! Elle t’appelle ! » Pleurant à chaudes larmes comme un enfant, et traînant ses jambes affaiblies, il s’affaissa sur une chaise, en couvrant sa figure de ses mains.

On aurait dit qu’un courant électrique enveloppait dans ce moment Natacha de la tête aux pieds, et la frappait douloureu-

sement au cœur ; elle sentit quelque chose éclater en elle, elle crut mourir, mais cette horrible angoisse fut instantanément suivie d'une sensation de délivrance. La torpeur qui pesait sur elle s'était évanouie. La vue de son père, les cris de douleur sauvage de sa mère, lui firent oublier sa propre désolation ; elle courut à son père, mais celui-ci, d'un geste qui trahissait sa faiblesse, lui indiqua la porte de la chambre de la comtesse, sur le seuil de laquelle la princesse Marie venait d'apparaître, pâle et tremblante. Saisissant Natacha par la main, elle murmura quelques mots, mais celle-ci, incapable de la voir et de l'entendre, la repoussa, se précipita vers sa mère, et s'arrêta une seconde devant elle, comme si elle luttait contre elle-même. La comtesse, à moitié couchée dans un fauteuil, en proie à des mouvements nerveux qui agitaient tout son corps, se frappait la tête contre la muraille. Sonia et les femmes de chambre tenaient ses mains étroitement serrées.

« Natacha, criait la comtesse, ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, il ment ?… Natacha ! poursuivait-elle, en repoussant ceux qui entouraient, dis-moi que ce n'est pas vrai ! »

Natacha s'agenouilla sur le fauteuil, se pencha au-dessus de sa mère, releva sa tête affaissée, et colla sa figure contre la sienne.

« Maman, ma chérie !… Je suis là, maman ! murmurait-elle sans interruption, et, la prenant dans ses bras, elle luttait tendrement avec elle en la faisant entourer d'oreillers, en la forçant à boire un peu d'eau, en dégrafant sa robe.

« Je suis là, maman, je suis là ! » lui disait-elle toujours, en baisant sa tête, son visage, ses mains, et aveuglée par le torrent de larmes qui coulait le long de ses joues.

La comtesse serra la main de sa fille, ferma les yeux et se calma un moment. Tout à coup, se soulevant avec un violent

effort, elle promena autour d'elle un regard terne, et, apercevant sa fille, elle lui prit la tête à deux mains et la serra de toutes ses forces, puis, fixant ses yeux sur son visage, qu'elle pressait à lui faire mal, elle la regarda longtemps d'un air égaré.

« Natacha, tu m'aimes ? lui dit-elle tout bas d'une voix confiante… Tu ne me tromperas pas, tu me diras la vérité ? »

Les yeux de Natacha, voilés de larmes, semblaient implorer son pardon.

« Mère chérie ! » dit-elle en employant tout son amour filial à soulager sa mère d'une part de son terrible malheur, pendant que celle-ci, impuissante à conjurer l'horrible réalité, s'obstinait à repousser l'idée qu'elle pouvait encore vivre, lorsque son fils bien-aimé venait d'être tué à la fleur de l'âge, et elle retombait dans le monde du délire pour fuir la fatale vérité.

Natacha n'aurait pu dire comment se passèrent cette première nuit et la journée qui suivit. Elle ne dormit pas, et ne quitta pas sa mère d'une minute. Son affection, tenace et patiente, ne cherchait ni à consoler ni à expliquer, mais enveloppait la pauvre affligée d'effluves de tendresse qui étaient comme un appel à la vie. La troisième nuit, profitant d'un moment d'assoupissement de sa mère, elle venait de fermer les yeux en appuyant sa tête sur le bras du fauteuil, lorsque, à un craquement du lit, elle les rouvrit tout à coup, et vit la malade, assise sur son séant, parlant tout bas :

« Comme je suis heureuse de ton retour !… Tu es fatigué ?… veux-tu du thé ? »

Natacha s'approcha.

« Comme te voilà grand et beau ! » poursuivit la comtesse en prenant la main de sa fille…

– Maman, à qui parlez-vous ?

– Natacha, il est mort, mort !... Je ne le verrai plus ! » Alors, se jetant au cou de sa fille, elle fondit en larmes pour la première fois.

III

Sonia et le vieux comte essayaient en vain de remplacer Natacha ; elle était décidément la seule qui pût arrêter sa mère sur la pente d'un désespoir voisin de la folie. Pendant trois semaines elle resta constamment auprès d'elle, sommeillant à ses côtés dans un fauteuil : elle lui donnait à boire, à manger, et ne cessait de lui adresser de douces et tendres paroles.

La blessure de cette pauvre âme ne pouvait se cicatriser. La mort de Pétia avait emporté la meilleure part de sa vie. Un mois plus tard, cette femme, que la nouvelle de la mort de son fils avait trouvée portant légèrement et avec vigueur ses cinquante ans, sortit de sa chambre, vieille, à moitié morte, et ne prenant plus aucun intérêt à l'existence. Ce coup, qui l'avait terrassée, arracha au contraire sa fille à sa léthargie. Natacha avait cru que sa vie était finie lorsque son affection pour sa mère lui démontra que l'essence de son être, c'est-à-dire l'amour, était encore vivace en elle, et, l'amour une fois réveillé dans son âme, elle revint à la vie.

Les derniers jours du prince André avaient déjà lié Natacha et la princesse Marie ; ce nouveau malheur les rapprocha davantage. Cette dernière avait remis son départ ; elle soigna avec dévouement Natacha, dont les forces physiques avaient été soumi-

ses à une trop rude épreuve dans la chambre de sa mère, et qui était tombée malade à son tour. S'apercevant un jour qu'elle avait le frisson, la princesse Marie voulut qu'elle vînt chez elle, la coucha sur son lit, baissa les stores, et allait la quitter, lorsque Natacha la rappela.

« Je n'ai pas sommeil, Marie, reste avec moi.

– Mais tu es fatiguée, dors.

– Non, non, pourquoi m'as-tu emmenée ?… Elle me demandera.

– Non, ma chérie, elle est au contraire beaucoup mieux aujourd'hui. »

Natacha, étendue sur le lit, examinait dans la demi-obscurité les traits de la princesse Marie : « Lui ressemble-t-elle ? se demandait Natacha. Oui et non : elle a quelque chose de particulier, d'étrange, quelque chose qui m'est inconnu, mais elle m'aime, et son cœur est essentiellement bon… mais que pense-t-elle ? Comment me juge-t-elle ? »

« Mâcha, dit-elle timidement en l'attirant par la main, ne crois pas que je sois mauvaise, non, ma petite âme, je t'aime bien, je t'assure, soyons amies, complètement amies. » Et elle lui couvrit de baisers la figure et les mains.

La princesse Marie, confuse et embarrassée, répondit cependant avec joie à cet épanchement.

À dater de ce jour, elles eurent l'une pour l'autre cette amitié exaltée et passionnée qui ne se rencontre qu'entre femmes. Elles s'embrassaient à tout instant, s'adressaient de tendres paroles, et passaient ensemble la plus grande partie de leur journée. Si l'une s'en allait, l'autre s'inquiétait, et ne se rassurait que

lorsqu'elle l'avait rejointe. Elles se sentaient plus en paix avec elles-mêmes, réunies que séparées ; c'était un sentiment plus fort que l'amitié, et si exclusif, que la vie ne devenait possible que si l'amie était là. Parfois, elles gardaient le silence pendant de longues heures, ou bien, couchées l'une à côté de l'autre, elles bavardaient toute la nuit jusqu'au matin. Les souvenirs les plus lointains étaient leur thème favori. La princesse Marie racontait son enfance, ses rêveries, parlait de sa mère et de son père, et Natacha, qui jusque-là s'était détournée avec une indifférence hautaine de cette vie de dévouement et de soumission, dont elle ne pouvait comprendre la poétique et chrétienne abnégation, aujourd'hui ardemment attachée à la princesse Marie, s'éprit de sympathie pour son passé, et en comprit enfin le côté intime, resté si longtemps impénétrable à ses yeux. Sans doute, elle ne songeait pas à pratiquer cette abnégation absolue, car elle était habituée à chercher d'autres joies, mais elle apprécia d'autant plus vivement cette vertu, qu'elle ne la possédait pas. Quant à la princesse Marie, elle aussi, en écoutant les récits de l'enfance et de l'adolescence de Natacha, elle entrevoyait un horizon qui lui était inconnu, la foi dans la vie et dans les jouissances qu'elle apporte avec elle. De « lui » elles ne parlaient qu'à de bien rares intervalles, pour ne pas insulter (c'était leur idée) à l'élévation de leurs sentiments, mais ce silence volontaire accomplissait peu à peu, et malgré elles, l'œuvre de l'oubli.

Natacha avait singulièrement pâli, et sa faiblesse était si grande que, lorsqu'on lui parlait de sa santé, elle en éprouvait un certain plaisir ; mais tout à coup, par une révolution subite, elle se sentait envahir, non pas par la crainte de la mort, mais par celle de la maladie et de la perte de sa beauté. Examinant alors son visage amaigri, elle s'étonnait du changement survenu dans ses traits, et les étudiait tristement dans son miroir. « C'était inévitable, » se disait-elle, et cependant elle en avait peur, et regrettait qu'il en fût ainsi ! Un jour, ayant monté trop vite l'escalier, elle s'arrêta essoufflée, et trouva aussitôt une raison pour redescendre, puis une autre pour remonter : elle cher-

chait ainsi à essayer et à mesurer ses forces. Une autre fois elle appela Douniacha, et la voix lui manqua. Bien qu'elle l'entendît s'approcher, elle l'appela de nouveau, à pleins poumons, comme lorsqu'elle chantait, et elle s'écouta avec attention. Elle ne s'en doutait pas et n'aurait pu le croire possible, mais, à travers la couche épaisse de limon dont elle croyait son âme recouverte, perçaient déjà les fines et tendres pointes de l'herbe nouvelle, qui devait prendre le dessus, et faire bientôt disparaître, sous la sève de sa verdure, la douleur qui l'avait écrasée. La plaie intérieure se cicatrisait.

La princesse Marie partit pour Moscou à la fin de janvier, emmenant Natacha avec elle, car le comte insistait pour qu'elle consultât les médecins.

IV

Après le choc des deux armées qui avait eu lieu à Viazma, et où il avait été impossible à Koutouzow d'arrêter l'élan de ses troupes, désireuses de culbuter l'ennemi et de lui couper la retraite, la fuite des Français et la poursuite des Russes continuèrent sans nouvelle bataille. La fuite de l'armée française était tellement rapide, que l'armée russe ne pouvait l'atteindre ; les chevaux de l'artillerie tombaient, épuisés, sur la route, et nos soldats, exténués de fatigue par cette course incessante de quarante verstes par vingt-quatre heures, ne pouvaient plus en accélérer la vitesse.

Voici qui suffira à donner une idée du degré d'épuisement auquel notre armée était arrivée ; depuis Taroutino elle n'avait perdu, en blessés et en morts, que 5 000 hommes, dont une centaine à peine avaient été faits prisonniers, tandis qu'en arri-

vant à Krasnoé elle était déjà réduite à la moitié des 100 000 hommes d'effectif qu'elle comptait à sa sortie de Taroutino. La rapidité de sa poursuite agissait par conséquent sur elle d'une façon aussi dissolvante que la fuite sur les Français, avec cette différence toutefois qu'elle marchait de plein gré, sans se sentir, comme l'ennemi, menacée d'un anéantissement complet, et que ses traînards étaient recueillis par leurs compatriotes ; au contraire, les Français restés en arrière tombaient infailliblement entre les mains des Russes. Koutouzow employa, autant qu'il le put, toute son activité à ne pas entraver la retraite des Français, à la favoriser au contraire, tout en facilitant le mouvement en avant de nos troupes. Depuis les fatigues et les pertes qu'elles avaient subies, une autre raison le forçait encore à temporiser ! c'était seulement à condition de suivre les Français à distance, qu'on pouvait espérer les tourner dans leur course désordonnée. Koutouzow sentait, comme tout soldat russe, que l'ennemi était vaincu et irrémédiablement vaincu par la seule force des circonstances. Mais ses généraux, surtout les étrangers, brûlant de désir de se distinguer personnellement, de faire prisonnier un duc ou un roi, s'obstinaient à trouver le moment propice pour livrer une bataille en règle, et pourtant rien n'était plus absurde. Aussi ne cessaient-ils de lui présenter des plans, dont le seul résultat était l'augmentation des marches forcées et un surcroît de fatigue pour les hommes, tandis que le plan unique, fermement poursuivi par Koutouzow, de Moscou à Vilna était de diminuer pour ses soldats les misères de cette campagne. Malgré tous ses efforts, il fut néanmoins impuissant à mettre un frein à toutes ces ambitions qui s'agitaient autour de lui, et qui se manifestaient surtout lorsque les troupes russe venaient à tomber inopinément sur les troupes françaises.

C'est ce qui arriva à Krasnoé ; là, au lieu d'avoir affaire à une colonne française isolée, on se heurta contre Napoléon lui-même entouré de 16 000 hommes ; là il fut impossible à Koutouzow d'épargner à son armée une funeste et inutile collision ; le carnage des hommes débandés de l'armée française par les

hommes épuisés de l'armée russe continua trois jour durant. On fit un grand nombre de prisonniers, on prit de canons et un bâton qu'on appelait « bâton de maréchal », chacun enfin tint à prouver qu'il s'était « distingué ». Après l'affaire, ce fut une altercation générale : tous se reprochaient les uns aux autres de n'avoir pris ni Napoléon ni aucun de ses maréchaux. Ces hommes, entraînés par leurs passions, n'étaient que les instruments aveugles de l'inexorable nécessité : ils se regardaient comme des héros, et demeuraient persuadés qu'ils s'étaient conduits de la manière la plus noble et la plus méritoire. Koutouzow surtout était l'objet de leur animosité : ils l'accusaient de les avoir empêchés, dès le début de la campagne, de battre Napoléon, de ne penser qu'à ses intérêts, et de n'avoir arrêté la marche de l'armée à Krasnoé que parce qu'il avait perdu la tête en apprenant sa présence, d'être en relations avec lui, même de lui être vendu, etc.

Non seulement, sous l'influence de ces sentiments passionnés, les contemporains ont ainsi jugé Koutouzow ; mais, tandis que la postérité et l'histoire décernent à Napoléon le nom de « Grand », les étrangers le dépeignent, lui, comme un vieillard usé, comme un courtisan corrompu et affaibli, et les Russes, comme un être indéfinissable, une sorte de mannequin, utile dans le moment, grâce à son nom essentiellement russe !

V

Dans les années 1812 et 1813, on l'accusait tout haut. L'Empereur en était mécontent, et dans un livre d'histoire, récemment écrit par ordre supérieur, Koutouzow est représenté comme un courtisan intrigant et fourbe, tremblant même au seul nom de Napoléon, et capable d'avoir empêché, par ses dou-

tes, les troupes russes de remporter à Krasnoé et à la Bérésina une éclatante victoire. Tel est le sort de ceux qui ne sont pas proclamés de « grands hommes », tel est le sort de ces individualités isolées qui, devinant les desseins de la Providence, y soumettent leur volonté : la foule les punit d'avoir compris les lois supérieures qui régissent les affaires de ce monde en déversant sur elles le mépris et l'envie.

Chose étrange et terrible à dire ! Napoléon, cet infime instrument de l'histoire, est pour les Russes eux-mêmes un sujet inépuisable d'exaltation et d'enthousiasme : il est « grand » à leurs yeux. Mettez en parallèle Koutouzow, qui, du commencement à la fin de 1812, de Borodino à Vilna, ne s'est pas une fois démenti, ni par une action, ni par une parole, qui est un temple sans précédent de l'abnégation la plus absolue, qui pressent, avec une si rare clairvoyance, dans les événements qui se passent autour de lui, l'importance qu'ils doivent avoir pour l'avenir. Koutouzow est représenté par eux comme un être incolore, digne tout au plus de commisération, et ils ne parlent plus souvent de lui qu'avec un sentiment de honte mal déguisée !... Et cependant, où trouver un personnage historique qui ait tendu vers un seul et même but avec plus de persévérance, et qui l'ait atteint d'une manière plus complète et plus conforme à la volonté de tout un peuple ?

Il n'a jamais parlé des « quarante siècles qui regardaient ses soldats du haut des Pyramides », des sacrifices qu'il avait faits à « la patrie, de ses intentions et de ses plans » ! Encore moins parlait-il de lui-même. Il ne jouait aucun rôle : à première vue, c'était un homme tout rond, tout simple, ne disant que des choses tout ordinaires. Il écrivait à ses filles, à Mme de Staël, lisait des romans, aimait la société des jolies femmes, plaisantait avec les généraux, les officiers, les soldats, et ne contredisait jamais une opinion contraire à la sienne. Lorsque le comte Rostoptchine lui adressa des reproches tout personnels pour avoir abandonné Moscou, en lui rappelant sa

promesse de ne pas le livrer sans bataille, Koutouzow lui répondit :

« C'est ce que j'ai fait. » Et cependant Moscou était déjà abandonné ! Lorsque Araktchéïew vint lui dire de la part de l'Empereur qu'il fallait nommer Yermolow commandant de l'artillerie, Koutouzow répondit :

« C'est ce que je venais de dire, » bien qu'un moment avant il eût dit tout le contraire ! Que lui importait à lui, qui, seul au milieu de cette foule inepte, se rendait compte des conséquences immenses de l'événement, que ce fût à lui ou au comte Rostoptchine qu'on imputât les malheurs de la capitale ? et que lui importait surtout la nomination de tel ou tel chef d'artillerie ?

Dans ces circonstances, comme dans toutes les autres, ce vieillard, arrivé par l'expérience de la vie à la conviction que les paroles ne sont pas les véritables moteurs des actions humaines, en prononçait souvent qui n'avaient aucun sens, les premières qui lui venaient à l'esprit. Mais cet homme qui attachait si peu d'importance à ses paroles, n'en a jamais prononcé une seule, pendant toute sa carrière active, qui ne tendît au but qu'il voulait atteindre. Involontairement cependant, et malgré la triste certitude qu'il avait de ne pas être compris, il lui est arrivé plus d'une fois d'exprimer nettement sa pensée, et cela dans des occasions bien différentes les unes des autres. N'a-t-il pas toujours soutenu, en parlant de la bataille de Borodino, première cause des dissentiments entre lui et son entourage, que c'était une victoire ? Il l'a dit, il l'a écrit dans ses rapports et répété jusqu'à sa dernière heure. N'a-t-il pas aussi déclaré que la perte de Moscou n'était pas la perte de la Russie ? et, dans sa réponse à Lauriston, n'a-t-il pas affirmé que la paix n'était pas possible, du moment qu'elle était contraire à la volonté nationale ? N'a-t-il pas été le seul, pendant la retraite, à envisager nos manœuvres comme inutiles, persuadé que tout se terminerait de soi-même, mieux que nous ne pouvions le désirer ; qu'il fallait faire à

l'ennemi « un pont d'or » ; que les combats de Taroutino, de Viazma, de Krasnoé étaient inopportuns ; qu'il fallait atteindre la frontière avec le plus de forces possible, et que pour dix Français il ne sacrifierait pas un Russe. ? Lui, qu'on nous dépeint comme un courtisan mentant à Araktchéiew afin de plaire à l'Empereur, est le seul qui, à Vilna, ait osé dire tout haut, en s'attirant ainsi la disgrâce impériale, que la continuation de la guerre au delà des frontières était fâcheuse et sans objet. Il ne suffît pas d'ailleurs d'affirmer qu'il comprenait l'importance de la situation ; ses actes sont là pour le démontrer : il commence par concentrer toutes les forces de la Russie avant d'en venir aux mains avec l'ennemi, il le bat, et le chasse enfin du pays, en allégeant, autant qu'il lui était possible, les souffrances du peuple et de l'armée. Lui, ce temporiseur dont la devise était : « temps et patience, » lui, l'adversaire déclaré des décisions énergiques, il livre la bataille de Borodino en donnant à tous les préparatifs une solennité sans exemple, et soutient ensuite, contre l'avis des généraux, malgré la retraite de l'armée victorieuse, que la bataille de Borodino est une victoire pour la Russie, et insiste sur la nécessité de ne plus en livrer d'autres, de ne pas commencer une nouvelle guerre, de ne pas franchir les frontières de l'Empire !

Comment ce vieillard a-t-il pu, en opposition avec tout le monde, deviner aussi sûrement le sens et la portée des événements, au point de vue russe ? C'est que cette merveilleuse faculté d'intuition prenait sa source dans le sentiment patriotique, qui vibrait en lui dans toute sa pureté et dans toute sa force. Le peuple l'avait compris, et c'était ce qui l'avait amené à réclamer, contre la volonté du Tsar, le choix de ce vieillard disgracié comme le représentant de la guerre nationale. Porté par cette acclamation du pays à ce poste élevé, il y employa tous ses efforts, comme commandant en chef, non pour envoyer ses hommes à la mort, mais pour les ménager et les conserver à la patrie !

Cette figure simple et modeste, et par conséquent « grande » dans la véritable acception du mot, ne pouvait être coulée dans le moule mensonger du héros européen, du soi-disant dominateur des peuples, tel que l'histoire l'a inventé !... Il ne saurait y avoir de « grands hommes » pour les laquais, parce que les laquais entendent mesurer les autres à leur taille !

VI

Le 17 novembre fut le premier jour de la bataille de Krasnoé. Un peu avant le soir, après d'interminables discussions, après toutes sortes de retards causés par les généraux qui n'étaient pas arrivés en temps utile à l'endroit désigné, après l'envoi en tous sens d'aides de camp chargés d'ordres et de contre-ordres, il devint évident que l'ennemi était en fuite et qu'aucune bataille n'était possible.

La journée était belle et froide. Koutouzow, accompagné d'une nombreuse suite, où les mécontents étaient en grande majorité, monté sur son vigoureux petit cheval blanc, se rendit à Dobroïé, où le quartier général avait été transporté d'après son ordre. Le long de la route se pressaient autour des feux les prisonniers français qu'on avait faits ce jour-là, au nombre de 7 000. Non loin de Dobroïé, une foule de soldats déguenillés causaient bruyamment autour de pièces françaises dételées. À l'approche du commandant en chef, les voix se turent, et tous les yeux se fixèrent sur lui, pendant qu'un des généraux lui expliquait où l'on s'était emparé de ces canons et de ces hommes. Sa physionomie était soucieuse, et il prêtait une oreille distraite aux rapports qu'on lui faisait, il examinait ceux dont l'aspect était le plus misérable. La plupart des soldats français n'avaient plus figure humaine : le nez et les joues gelés, les yeux rouges,

gonflés et purulents, il semblait ne leur rester que quelques minutes à vivre. Deux d'entre eux, dont l'un avait le visage couvert de plaies, déchiraient de la viande crue. Il y avait quelque chose d'animal et d'effrayant dans le regard en dessous jeté par ces malheureux sur les survenants. Koutouzow, après les avoir longtemps regardés, hocha la tête d'un air triste et pensif. Un peu plus loin, il vit un soldat russe qui adressait en souriant quelques paroles affectueuses à un Français : il hocha de nouveau la tête, sans que sa physionomie changeât d'expression.

« Que dis-tu ? demanda-t-il au général qui essayait d'attirer son attention sur les drapeaux français réunis en faisceaux devant le régiment de Préobrajenski… Ah ! les drapeaux ! reprit-il, et, s'arrachant avec peine au sujet qui le préoccupait, il jeta autour de lui un regard distrait, poussa un profond soupir et ferma les yeux.

Un des généraux fit signe au soldat qui tenait les drapeaux de s'avancer et de les placer autour du commandant en chef. Celui-ci resta un moment sans rien dire, puis, se soumettant à contre-cœur aux devoirs de sa position, releva la tête, regarda avec attention les officiers qui l'entouraient, et prononça avec lenteur, au milieu d'un profond silence, ces quelques paroles :

« Je vous remercie tous pour votre fidèle et pénible service. La victoire est à nous, et la Russie ne nous oubliera pas ! À vous la gloire dans les siècles à venir ! » Il se tut, et, avisant un soldat tenant une aigle française, qu'il avait inclinée devant le drapeau des Préobrajenski :

« Plus bas, plus bas, qu'il baisse la tête !… Comme ça, c'est bien ! Hourra ! mes enfants, ajouta-t-il en se tournant vers le soldat.

– Hourra ! » hurlèrent des milliers de voix.

Pendant qu'ils poussaient ces cris, Koutouzow, courbé sur sa selle, baissa la tête, et son regard devint doux et railleur :

« Voilà ce que c'est, mes enfants, » dit-il, lorsque le silence fut rétabli. Officiers et soldats se rapprochèrent de lui pour entendre ce qu'il allait leur dire. L'inflexion de sa voix, l'expression de son visage, étaient complètement changées : ce n'était plus le commandant en chef qui parlait, c'était simplement un vieillard qui avait à causer avec ses frères d'armes :

« Voilà ce que c'est, mes enfants. Je sais que c'est dur, mais qu'y faire ? Ayez patience : cela ne durera plus longtemps. Nous reconduirons nos hôtes jusqu'au bout, et alors nous nous reposerons. Le Tsar n'oubliera pas vos services. C'est dur, j'en conviens, mais songez que vous êtes chez vous, tandis qu'eux, et il indiqua les prisonniers… voyez où ils en sont réduits : leur misère est pire que celle des derniers mendiants. Quand ils étaient forts, nous ne les ménagions pas, mais maintenant nous pouvons en avoir pitié… Ce sont des hommes aussi bien que nous, n'est-ce pas, mes enfants ? »

Dans les regards fixes et respectueux que les soldats attachaient sur lui, se lisait la sympathie éveillée par son discours. Sa figure s'éclaira de plus en plus d'un sourire bienveillant qui bridait les coins de ses lèvres et de ses yeux. Il baissa la tête et ajouta :

« À dire vrai, qui les a priés de venir ? Ils n'ont que ce qu'ils méritent, après tout ! »

Et, donnant à son cheval un coup de fouet accompagné d'un formidable juron, il s'éloigna au bruit des rires et des hourras des soldats, qui rompirent aussitôt leurs rangs.

Sans doute, toutes les paroles du général en chef n'avaient pas été comprises des troupes, et personne n'aurait pu les répé-

ter textuellement ; mais, solennelles au début, et empreintes à la fin d'une simplicité pleine de bonhomie, elles leur allaient droit au cœur, car chacun éprouvait comme lui, avec la conscience de la justice et du triomphe de son droit, le sentiment de compassion pour l'ennemi, si bien exprimé par le juron caractéristique du vieillard ; les cris joyeux des soldats y répondirent, et ne s'arrêtèrent pas de longtemps. Un des généraux s'étant approché ensuite du maréchal pour lui demander s'il ne désirait pas monter en voiture, Koutouzow ne put lui répondre que par un sanglot.

VII

Le crépuscule du 8 novembre, dernier jour de la bataille de Krasnoé, était déjà tombé lorsque les troupes arrivèrent à l'étape. Le temps était toujours calme, il gelait, et, à travers les rares flocons de neige qui voltigeaient en l'air, on apercevait le bleu sombre du ciel étoilé.

Le régiment d'infanterie de ligne qui avait quitté Taroutino au nombre de 3 000 hommes arriva un des premiers, réduit à 900, au village où il devait passer la nuit. Les fourriers déclarèrent que toutes les isbas étaient occupées par les malades et les morts, les états-majors et les soldats de cavalerie. Une seule était libre pour le commandant du régiment, qui s'y rendit aussitôt, pendant que les soldats traversaient le village et mettaient leurs fusils en faisceaux en face des dernières maisons.

Semblable à un énorme polype à mille bras, le régiment s'occupa à l'instant d'arranger sa tanière et de pourvoir à sa nourriture. Une partie des soldats se dirigea, en s'enfonçant dans la neige jusqu'aux genoux, vers un petit bois de bouleaux,

adroite de la route, et l'on y entendit aussitôt retentir les chansons et le bruit des haches qui coupaient les branches. L'autre partie s'agitait autour des fourgons et en tirait les marmites, les biscuits et le fourrage pour les chevaux, déjà attachés au piquet ; d'autres enfin s'étaient dispersés dans le village pour nettoyer les logements des officiers de l'état-major, en enlever les cadavres des Français, ainsi que les planches et la paille des toits et les branches sèches des haies pour s'en faire des abris. Une quinzaine de soldats étaient précisément occupés à démolir une de ces clôtures, qui entourait une remise dont le toit avait déjà été arraché.

« Eh ! eh ! poussons tous à la fois, » criaient plusieurs d'entre eux, et la haie couverte de neige se balançait en faisant entendre dans les ténèbres de la nuit le craquement sec causé par la gelée.

Les pieux gémissaient sous leur poussée, et enfin la haie céda à moitié, en entraînant avec elle les soldats. Une formidable explosion de rires accompagna leur chute.

« À vous deux, tenez-la…

– Ici le levier !

– Où te fourres-tu donc !

– Voyons, ensemble, enfants, en mesure ! »

Tous se turent ! une voix, au timbre bas et velouté, entonna une chanson ; à la fin du troisième refrain, comme la dernière note s'éteignait, tous les soldats lancèrent ensemble un cri modulé : « Ça marche ! ensemble, enfants ! » Mais, malgré tous leurs efforts, la haie résistait encore, et l'on entendit leurs respirations haletantes.

« Eh ! vous autres de la sixième compagnie, arrivez donc… aidez-nous, nous vous le rendrons ! »

Quelques hommes de la sixième compagnie, qui retournaient au village, accoururent à l'appel, et un moment après ils emportaient tous ensemble la haute clôture, dont les branches tordues et à moitié disjointes meurtrissaient sous leur poids les épaules des soldats essoufflés.

« Eh ! va donc… Tu buttes, animal !

– Que faites-vous là ? s'écria tout à coup d'un ton impératif un sous-officier qui s'élançait vers les porteurs ; le général est dans cette isba. Je vais vous arranger, imbéciles que vous êtes, continua-t-il en donnant une vigoureuse bourrade au premier soldat qui lui tomba sous la main.

– Silence donc !… pas tant de tapage ! »

Les soldats, se turent, et celui qui avait reçu le coup de poing grommela entre ses dents, en voyant le sous-officier s'éloigner :

« Tudieu ! quelle tape !… J'en ai la figure qui me saigne !

– Cela te déplaît, dis donc ? » dit une voix railleuse. Et les soldats, marchant avec précaution, poursuivirent leur chemin, mais, à la sortie du village, la gaieté leur revint de plus belle, et ils reprirent leurs joyeux propos, entremêlés de jurons inoffensifs.

Les officiers supérieurs, réunis dans l'isba, devisaient vivement, en prenant leur thé, sur la journée qui venait de s'écouler et sur les manœuvres en projet pour le lendemain : il s'agissait d'une marche de flanc sur la gauche, pour couper les communications du vice-roi et le faire prisonnier.

Pendant que les hommes traînaient la haie en trébuchant à chaque pas, le feu s'allumait sous les marmites, le bois éclatait en crépitant, la neige fondait, et les ombres noires des soldats, qui battaient le sol de leurs semelles, se mouvaient en tous sens. Sans que le moindre commandement eût été donné, briquets et haches travaillaient à l'unisson : d'un côté on empilait la provision de bois pour la nuit, et l'on dressait les tentes pour les officiers ; de l'autre on faisait cuire le souper, on nettoyait les fusils et l'on astiquait les effets d'équipement. La haie, soutenue par des pieux, fut placée en demi-cercle du côté du nord pour empêcher le feu de s'éteindre. On sonna la retraite, on fit l'appel, on mangea, et l'on s'installa autour des foyers, les uns raccommodant leur chaussure ou fumant leur pipe, les autres se mettant tout nus et grillant à plaisir leur vermine.

VIII

Les conditions exceptionnellement pénibles de la vie des soldats russes, qui souffraient du manque de chaussure et de vêtements chauds, qui couchaient à la belle étoile et marchaient dans la neige par dix-huit degrés de froid, sans même recevoir la ration réglementaire, auraient pu faire croire avec quelque raison qu'ils devaient présenter l'aspect le plus triste et le plus navrant. Jamais au contraire l'armée, même dans la situation la plus favorable, n'avait été aussi en train et aussi bien disposée. Cela provenait de ce que chaque jour elle rejetait hors de son sein tout ce qu'elle avait d'hommes affaiblis et découragés. Il n'y restait donc que la fleur des troupes, celles qui conservaient la force de l'âme et celle du corps.

De nombreux soldats de la huitième compagnie s'étaient réunis derrière l'abri de la haie. Deux sergents-majors entre autres y avaient réclamé une place autour du feu, qui y était plus vif que partout ailleurs, sous prétexte qu'ils avaient aidé à y apporter des bûches.

« Eh, dis donc, Makéew… où t'es-tu perdu ? Est-ce que les loups t'auraient mangé ? Apporte-nous donc du bois, fainéant, cria un soldat avec des cheveux roux et une figure rougie par le froid, dont la fumée faisait cligner les yeux, mais qui ne s'éloignait pas du brasier.

– Vas-y donc, « la corneille », répondit celui à qui il s'adressait, en se retournant vers un autre de ses camarades.

Le soldat roux n'était ni sous-officier ni caporal, mais sa vigueur physique lui donnait le droit de commander à ceux qui étaient plus faibles que lui. « La corneille », petit soldat malingre, au nez pointu, se leva avec soumission, mais au même moment la lueur du bûcher éclaira la silhouette d'un jeune troupier de bonne tournure qui s'avançait en pliant sous le faix d'une brassée de branches sèches.

« Voilà qui est bien, donne-les ici. »

Les branches furent cassées, jetées sur les charbons, et, grâce au souffle des bouches et aux pans des capotes mis en mouvement, la flamme jaillit et pétilla. Les soldats s'approchèrent, allumèrent leurs pipes, pendant que leur jeune camarade, les poings sur les hanches, piétinait sur place pour réchauffer ses pieds glacés.

« Ah, petite mère, la rosée est froide mais belle… chantonnait-il à demi-voix.

– Eh ! dis donc, tes semelles s'envolent, s'écria « le roux », en voyant pendre une des semelles du jeune garçon… C'est dangereux de danser, sais-tu ? »

Le danseur s'arrêta, arracha le morceau de cuir qui pendillait et le jeta au feu.

« C'est vrai, » dit-il, et, tirant de sa giberne un morceau de drap français gros-bleu, il en entoura son pied.

« On nous en donnera bientôt d'autres, dit un des soldats, et même nous en aurons une double paire !… Et Pétrow, ce fils de chienne, est donc resté parmi les traînards ?

– Je l'ai cependant vu, répondit un autre.

– Eh bien ! quoi, c'est un de plus de…

– À la troisième compagnie il a manqué hier neuf hommes à l'appel !

– La belle nouvelle ! Que faire, que diable, quand les pieds sont gelés ?

– À quoi bon y penser ? murmura le sergent-major.

– Tu as donc bien envie d'en avoir de pareils ? dit un vieux soldat en s'adressant d'un air de reproche à celui qui avait parlé des pieds gelés.

– Qu'est-ce que tu crois donc, toi ? s'écria, de derrière le brasier, d'une voix aiguë et tremblante, celui qu'on avait appelé « la corneille ». Si le corps reste sain, on maigrit, et puis on meurt… c'est comme moi, je n'en puis plus !… » et il ajouta d'un air résolu en interpellant le sergent-major : « Qu'on m'envoie à

l'hôpital ! Ça me fait mal partout, la fièvre ne me lâche pas, et alors, moi aussi, je resterai en route !

– Voyons, voyons ! » répondit le sergent-major avec calme.

« La corneille » se tut et la conversation recommença sur toute la ligne.

« On en a pris pas mal de Français aujourd'hui, mais quant à leur chaussure, ce n'est pas la peine d'en parler, dit un soldat en changeant de sujet.

– Ce sont les cosaques qui les ont déchaussés ; on a nettoyé l'isba pour le colonel et on les a tous emportés… Eh bien, croiriez-vous, mes enfants, cela faisait de la peine de les voir ainsi bousculer. Il y en avait un qui vivait encore et qui marmottait quelque chose dans sa langue… Et comme il est propre ce peuple, mes enfants ? reprit le premier… et blanc, blanc comme ce bouleau qu'est là-bas…, et il y en a de braves parmi eux, et de très nobles, que je vous dirai !

– Qu'est-ce qui t'étonne ? On en recrute chez eux de toutes les classes.

– Et pourtant ils ne comprennent pas un mot de ce que nous disons, objecta avec un air de surprise le jeune soldat… Je lui demande à quelle couronne il appartient, et lui me bégaye une réponse à sa façon. C'est un peuple étonnant !

– Il y a là-dessous quelque diablerie, mes camarades, dit celui qui s'étonnait de la blancheur de peau des Français : les paysans m'ont raconté qu'à Mojaïsk, lorsqu'on a enlevé les morts un mois après la bataille, ils étaient encore aussi blancs et aussi propres que du papier, et pas la moindre odeur !

– Cela tient-il au froid ? demanda l'un.

– En voilà un imbécile ! Au froid, quand il faisait chaud ? Si c’était le froid, les nôtres aussi n’auraient pas senti mauvais ; tandis qu’ils me disaient que les nôtres étaient pleins de vers, et qu’on était obligé de se bander la bouche avec des mouchoirs quand on les emportait ; mais eux restaient toujours blancs comme du papier.

– C’est probablement leur nourriture qui en est cause, dit le sergent-major, ils avaient un manger de maîtres.

– Et les paysans m’ont raconté, reprit le narrateur, qu’on les a envoyés de dix villages, et que pendant vingt jours ils n’ont fait qu’enlever les morts, et pas tous encore, car il y avait aussi des loups en masse…

– C’était là une vraie bataille, quoi ! dit un vieux troupier, tandis que toutes les autres, ce n’a été que pour tourmenter le soldat ! »

La conversation tomba, et chacun s’arrangea pour passer la nuit de son mieux.

« Ah ! Dieu ! quelle quantité d’étoiles ; on dirait que ce sont les femmes qui ont tendu leurs toiles là haut ! dit le jeune soldat en tombant en admiration devant la voie lactée.

– C’est bon signe, mes enfants, la récolte sera belle. »

Au milieu du silence général on entendit bientôt les ronflements de quelques dormeurs ; les autres se retournaient pour se chauffer, en échangeant entre eux quelques paroles… Tout à coup du brasier voisin, à une centaine de pas de distance, s’élevèrent de bruyants éclats de rire.

« Oh ! qu'est-ce qu'ils ont donc à la cinquième compagnie ?… Et ce qu'il y a de monde, regarde donc ! »

Un soldat se leva pour aller voir de plus près.

« C'est qu'ils rient joliment bien là-bas, dit-il en revenant… C'est deux Français qui sont venus, un tout gelé, mais l'autre si en train qu'il chante des chansons.

– Oh ! oh ! Eh bien, allons-y, faut voir ça ! »

IX

La cinquième compagnie bivouaquait sur la lisière même de la forêt, et un énorme feu éclairait vivement, au milieu de la neige, les branches d'arbres ployant sous le givre, lorsque, au milieu de la nuit, on entendit dans le bois des pas qui faisaient craquer les branches sèches.

« Mes enfants, ce sont les sorcières ! » dit un soldat.

Tous relevèrent la tête et écoutèrent. Deux figures humaines, d'une tournure étrange, furent soudain éclairées par la flamme au moment où elles sortirent du taillis : c'étaient deux Français qui se cachaient dans la forêt. Prononçant des paroles inintelligibles pour les soldats, ils se dirigèrent vers eux. L'un, coiffé d'un shako d'officier, paraissait très affaibli, et, se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit auprès du feu ; son compagnon, plus petit, trapu, les joues bandées d'un mouchoir, était évidemment plus robuste. Il releva son compagnon, et, montrant sa bouche, dit quelques mots. Les soldats les entourèrent, on étendit une capote sous le malade, et on leur apporta à tous

deux de la « cacha » et de l'eau-de-vie. L'officier était Ramballe avec son domestique Morel. Lorsque ce dernier eut avalé l'eau-de-vie et une grande écuelle de « cacha », une gaieté maladive s'empara de lui ; il se mit à parler sans s'arrêter, tandis que son maître, refusant de rien prendre, gardait un morne silence, en regardant les soldats russes de ses yeux rouges et vagues. Un long et sourd gémissement s'échappait parfois de ses lèvres. Morel, désignant les épaules du malade, cherchait à faire comprendre que c'était un officier, et qu'il fallait le réchauffer. Un officier russe, s'étant approché d'eux, envoya demander au colonel s'il ne voudrait pas recueillir un officier français transi de froid. Le colonel donna l'ordre de le lui amener. Ramballe fut engagé à se lever ; il essaya, mais, au premier mouvement qu'il fit, il vacilla, et serait infailliblement tombé, sans le secours d'un soldat qui le souleva et aida ses camarades à le transporter dans l'isba. Passant ses bras autour du cou de ses porteurs et inclinant la tête comme un enfant sur l'épaule de l'un d'eux, il ne cessait de répéter d'une voix plaintive :

« Oh ! mes braves, mes bons, mes bons amis !... Voilà des hommes ! »

Morel, resté avec les soldats, occupait la meilleure place. Ses yeux étaient rouges, enflammés et larmoyants ; vêtu d'une pelisse de femme, il avait mis par-dessus son bonnet un mouchoir noué sous le menton. L'eau-de-vie l'ayant un peu grisé, il chantait d'une voix rauque et mal assurée une chanson française. Les soldats se tenaient les côtes de rire.

« Voyons, voyons, que je l'apprenne... Comment est-ce ? J'attraperai l'air, bien sûr ? disait le soldat chanteur que Morel serrait contre lui avec tendresse.

– Vive Henri IV, Vive ce roi vaillant ! Ce diable à quatre..., chantait Morel.

– Vive harica, vive cerouvalla ! sidiablaka… répétait à son tour le soldat qui avait saisi le refrain.

– Bravo ! bravo ! » s'écrièrent quelques voix, au milieu d'un franc éclat de rire.

Morel riait avec eux en continuant… : « eut le triple talent de boire, de battre, et d'être un vert galant !

– Cela sonne bien tout de même. Voyons, Zaletaiew, répète.

– Kiou kiou… le tripetala déboi, déba et dettra vargala, chanta-t-il, criant à pleins poumons et avançant ses lèvres avec effort.

– C'est ça, c'est ça !… c'est du français, n'est-ce pas ?… Donne-lui de la « cacha », il lui en faudra pas mal pour en manger à sa faim. » Et Morel engloutit sa troisième écuelle.

De sympathiques sourires couraient sur les visages des jeunes soldats, tandis que les vieux, trouvant au-dessous d'eux de s'occuper de ces puérilités, restaient étendus de l'autre côté du feu, en se soulevant parfois pour jeter un coup d'œil affectueux sur Morel.

« C'est aussi des hommes pourtant, dit l'un d'eux en s'enveloppant de sa capote, et l'absinthe aussi a ses racines. »

– Oh ! comme le ciel est étoilé, c'est signe de gelée, quel malheur !… »

Les étoiles, assurées de n'être plus dérangées par personne, scintillèrent plus vivement sur la sombre voûte ; tantôt s'éteignant, tantôt s'allumant et lançant dans l'espace une gerbe de

lumière, elles semblaient se communiquer mystérieusement une joyeuse nouvelle.

X

L'armée française continuait à fondre dans une progression égale et mathématique, et le passage de la Bérésina, sur lequel on a tant écrit, n'a été qu'un incident de sa destruction, et nullement l'épisode décisif de la campagne. Si l'on en a fait tant de bruit du côté des Français, c'est que tous les malheurs, tous les désastres échelonnés le long de leur route, se réunirent ensemble en un sinistre pour les accabler sur ce pont écroulé, et laisser ensuite dans l'esprit de chacun un ineffaçable souvenir. Si, du côté des Russes, il a eu un égal retentissement, c'est que, loin du théâtre de la guerre, à Pétersbourg, Pfühl avait composé un plan, destiné à faire tomber Napoléon dans un piège stratégique qu'il lui tendait *ex professo* sur les bords de la Bérésina. Convaincu que tout se passerait conformément à la combinaison adoptée, on soutenait que la Bérésina avait été la perte des Français, quand au contraire les conséquences de ce passage furent moins fatales aux Français que Krasnoé, comme le prouve le chiffre des prisonniers et des canons qui leur furent enlevés dans cette rencontre.

Plus la fuite des Français s'accélérait, plus étaient misérables les derniers débris de leur armée, surtout après la Bérésina, et plus s'éveillaient d'un autre côté les passions des généraux russes, qui ne se ménageaient pas les reproches et en accablaient surtout Koutouzow. Supposant que l'insuccès du plan de Pétersbourg lui serait attribué, on ne lui épargnait ni le mécontentement, ni le dédain et les railleries, déguisées, il est vrai, sous des formes respectueuses, qui le mettaient dans

l'impossibilité de relever l'accusation. Tout son entourage, incapable de le comprendre, déclarait ouvertement qu'avec ce vieillard entêté il n'y avait pas de discussion possible ; que jamais il ne serait à la hauteur de leurs vues, et qu'il se bornerait toujours à leur répondre par son éternelle phrase : « Il faut faire un pont d'or aux Français. » S'il leur disait qu'il fallait attendre les vivres, que les soldats n'avaient pas de bottes, ces réponses si simples à leurs savantes combinaisons étaient pour eux une nouvelle preuve que c'était un vieil imbécile, tandis qu'eux, les généraux intelligents et habiles, n'avaient aucun pouvoir.

Ces dissentiments et ces dispositions malveillantes de l'état-major arrivèrent aux dernières limites après la jonction de l'armée de Koutouzow avec celle de Wittgenstein, le brillant amiral et le héros de Pétersbourg. Une seule fois, après la Bérésina, Koutouzow prit de l'humeur, et écrivit à Bennigsen, qui envoyait des rapports particuliers à l'Empereur, les lignes suivantes :

« Je prie Votre Haute Excellence, au reçu de cette lettre, de vous retirer à Kalouga à cause de l'état précaire de votre santé, et d'y attendre les ordres ultérieurs de Sa Majesté Impériale. »

À la suite de l'éloignement de Bennigsen, le grand-duc Constantin, qui avait fait le commencement de la campagne et qui avait été mis de côté par Koutouzow, revint à l'armée, fit part au commandant en chef du déplaisir que causaient à l'Empereur la faiblesse de nos succès et la lenteur de nos mouvements, et lui annonça la prochaine arrivée de Sa Majesté.

Koutouzow, chez qui l'expérience du courtisan était au moins égale à celle du militaire, comprit aussitôt que son rôle était fini, et que le semblant de pouvoir dont on l'avait revêtu lui était retiré. C'était facile à comprendre. D'un côté, la campagne dont on lui avait confié la direction était terminée, et par conséquent il avait rempli son mandat ; et, de l'autre, il éprouvait une

fatigue physique qui exigeait, pour son corps brisé par l'âge, un repos absolu.

Le 29 novembre, il entra à Vilna, « Son cher Vilna », comme il l'appelait. Il y était venu déjà deux fois comme gouverneur ; il trouva donc, en dehors des aises de la vie que lui offrait cette ville, heureusement préservée des horreurs de la guerre, de vieux amis et de bons souvenirs. Rejetant loin de lui tout souci gouvernemental et militaire, il se mit à vivre d'une existence régulière et tranquille, autant que le lui permettaient toutefois les intrigues qui s'ourdissaient autour de lui, comme si tout ce qui allait se passer d'événements importants lui était devenu complètement indifférent.

Tchitchagow était le plus acharné projeteur de diversions militaires ; c'était lui qui avait proposé d'en faire une en Grèce et l'autre à Varsovie ; il refusait toujours de se rendre où on l'envoyait. Tchitchagow regardait Koutouzow comme son obligé, parce qu'ayant reçu en 1811 la mission de conclure la paix avec la Turquie en dehors de ce dernier, et ayant appris qu'elle était déjà signée, il avait dit à l'Empereur que tout l'honneur en revenait à Koutouzow, fut le premier à venir à sa rencontre, à l'entrée du château de Vilna, en petite tenue de marin, l'épée au côté, la casquette sous le bras, et lui remit le rapport de l'état des troupes et les clefs de la ville. La déférence semi-méprisante que la jeunesse témoignait à ce vieillard, qu'elle regardait comme tombé en enfance, perçait à tout propos avec une brutale franchise, dans la conduite de Tchitchagow, qui connaissait déjà les accusations portées contre Koutouzow. Ce dernier lui ayant dit que les fourgons qui contenaient sa vaisselle de table et qui lui avaient été enlevés à Borissow lui seraient rendus intacts :

« C'est sans doute pour me dire que je n'ai pas sur quoi manger… J'ai au contraire tout ce qu'il faut pour vous, même

dans le cas où vous voudriez donner des dîners[38], » répliqua vivement Tchitchagow, qui tenait à faire montre, dans chaque parole, de son importance personnelle, et supposait à Koutouzow la même préoccupation.

Celui-ci, avec un sourire fin et pénétrant, lui répondit simplement :

« Ah ! ce n'est que pour vous dire ce que je vous dis, et rien de plus. »

Le commandant en chef arrêta la plus grande partie des troupes à Vilna, contre la volonté de l'Empereur. Après quelque temps de séjour, son entourage déclara qu'il avait complètement baissé. S'occupant fort peu de l'administration militaire, il laissait ses généraux agir à leur guise, et menait une vie de plaisirs, en attendant l'arrivée du Souverain.

XI

Le 11 décembre, Sa Majesté, accompagnée de sa suite, du comte Tolstoï, du prince Volkonsky et d'Araktchéïew, arriva dans son traîneau de voyage, droit au château de Vilna. Malgré un froid très vif, une centaine de généraux et d'officiers des états-majors, ainsi qu'une garde d'honneur du régiment de Séménovsky, l'attendaient au dehors.

Le courrier qui précédait le Tsar, dans une troïka menée à fond de train, s'écria :

---

[38] En français dans le texte. *(Note du traducteur.)*

« Le voici ! » Konovnitzine s'élança dans le vestibule pour annoncer le Tsar à Koutouzow, qui attendait dans la chambre du suisse.

Une minute plus tard, la poitrine couverte de décorations, le ventre comprimé par son écharpe, il s'avança sur le perron en se balançant de toute sa forte et grasse personne, mit son chapeau, prit ses gants à la main, et, descendant avec peine les degrés, reçut le rapport qu'il devait remettre à l'Empereur.

Une seconde troïka passa ventre à terre, et tous les yeux se fixèrent sur un traîneau qui s'avançait rapidement derrière elle, et au fond duquel on apercevait déjà l'Empereur et Volkonsky.

Accoutumé, depuis cinquante ans, à l'émotion que lui causait invariablement une arrivée impériale, le général en chef la ressentit cette fois comme toujours : il tâta, avec une hâte inquiète, ses décorations, redressa son chapeau, et, au moment où l'Empereur mit pied à terre, leva les yeux sur lui ; puis, prenant courage, il s'avança, et lui présenta le rapport, en lui parlant de sa voix insinuante et voilée. L'Empereur l'enveloppa des pieds à la tête d'un rapide coup d'œil, et fronça imperceptiblement les sourcils, mais, se dominant aussitôt, il lui ouvrit les bras et l'embrassa. De nouveau, l'impression que lui fit cette accolade familière, en se rattachant peut-être à ses pensées intimes, agit sur lui comme d'habitude et se traduisit par un sanglot.

L'Empereur salua les officiers, la garde des Séménovsky, et, serrant encore une fois la main au maréchal, entra au château.

Resté seul avec lui, il ne lui cacha pas son mécontentement des fautes qu'il avait commises à Krasnoé et à la Bérésina, ainsi que de la lenteur apportée à la poursuite de l'ennemi, et termina en lui exposant le plan d'une campagne hors du pays. Koutouzow ne fit ni objections ni remarques. Sa figure n'exprimait

qu'une soumission complète et impassible, la même qu'il avait témoignée, sept ans auparavant, en recevant les ordres de l'Empereur sur le champ d'Austerlitz. Lorsqu'il le quitta, la tête inclinée sur sa poitrine, et traversant la grande salle, de son pas lourd et chancelant, une voix l'arrêta en lui disant :

« Votre Altesse ! »

Koutouzow releva la tête, et regarda longtemps le comte Tolstoï, qui était debout devant lui et lui présentait sur un plateau d'argent un petit objet. Il semblait ne pas comprendre ce qu'on lui voulait. Tout à coup un imperceptible sourire passa sur sa large figure, et, s'inclinant respectueusement, il prit l'objet qui était sur le plateau. C'était le Saint-Georges de première classe.

XII

Le lendemain, Koutouzow donna un grand banquet, suivi d'un bal que l'Empereur honora de sa présence. Du moment qu'il avait reçu le Saint-Georges, on lui rendait les plus grands honneurs, mais le mécontentement du Souverain n'était un secret pour personne. Les convenances seules étaient observées, et l'Empereur en donnait l'exemple tout le premier ; mais tout bas on disait que ce vieillard était coupable et tombé en enfance. Lorsque, à l'entrée de Sa Majesté dans la salle de bal, Koutouzow, suivant les traditions de l'époque de Catherine, fit incliner devant lui les drapeaux ennemis, Alexandre fronça le sourcil et murmura quelques mots, et entre autres ceux-ci :

« Vieux comédien ! »

Sa mauvaise humeur contre Koutouzow provenait surtout de ce que ce dernier ne voulait pas ou ne pouvait pas comprendre la nécessité de la nouvelle campagne projetée.

Le lendemain de son arrivée à Vilna, le Tsar avait dit aux officiers réunis :

« Vous n'avez pas sauvé la Russie seule, vous avez sauvé l'Europe ! »

Tous comprirent alors que la guerre n'était pas finie. Mais Koutouzow n'y voulait rien entendre, et disait tout haut qu'une autre guerre ne pourrait ni améliorer la position, ni augmenter la gloire de la Russie, que son prestige en serait au contraire diminué, et que sa situation à l'intérieur en deviendrait pire. Il essaya de prouver à l'Empereur la difficulté de faire de nouvelles levées, et lui fit même entrevoir la possibilité d'un insuccès.

Il était dès lors évident qu'avec une telle disposition d'esprit le maréchal n'était qu'un obstacle, dont il fallait se débarrasser.

Pour éviter de le froisser trop vivement, on s'arrêta à une combinaison toute naturelle : on lui ôta peu à peu le pouvoir, comme on avait fait à Austerlitz, pour le remettre insensiblement entre les mains de l'Empereur. À cet effet, l'état-major fut peu à peu transformé, et la puissance de celui de Koutouzow devint nulle. Toll, Konovnitzine et Yermolow reçurent d'autres destinations, et l'on parla ouvertement de la santé ébranlée du maréchal, car on savait que plus on le répétait, plus il devenait facile de lui donner un successeur. De même que, dans le temps, Koutouzow avait été retiré sans bruit de la Turquie pour organiser les milices à Pétersbourg, et de là envoyé à l'armée où il était indispensable, de même aujourd'hui, son rôle étant fini, un nouveau rouage fut mis en mouvement. La guerre de 1812 ne

devait plus se borner à garder son caractère national, si cher à tout cœur russe, elle allait prendre une importance européenne.

Au mouvement des peuples de l'Occident vers l'Orient succédait un mouvement inverse. Cette nouvelle guerre exigeait un nouveau moteur, ayant d'autres mobiles que ceux de Koutouzow. Alexandre Ier était cet homme, aussi nécessaire pour rétablir les limites des territoires et des peuples, que l'autre l'avait été pour le salut et la gloire de la Russie. Koutouzow ne pouvait comprendre ce que signifiaient l'Europe, son équilibre et Napoléon. Il lui semblait à lui, représentant du peuple russe, et russe de cœur, que, du moment où l'ennemi était écrasé, la patrie délivrée et parvenue au pinacle de la gloire, l'œuvre elle-même était terminée. Il ne restait donc plus au représentant de la guerre nationale qu'à mourir, et il mourut !

XIII

Pierre, comme il arrive le plus souvent, ne sentit le poids des privations physiques et de la tension morale qu'il avait éprouvées pendant sa captivité, que lorsqu'elle arriva à son terme. À peine en liberté, il partit pour Orel, et le surlendemain, au moment de se mettre en route pour Kiew, il tomba malade d'une fièvre bilieuse, comme le déclarèrent les médecins ; cette fièvre l'y retint pendant trois mois. Malgré leurs soins, leurs saignées et leurs médicaments de toutes sortes, la santé lui revint.

Les jours qui s'écoulèrent entre sa libération et sa maladie ne lui laissèrent aucune impression. Il ne conserva que le souvenir d'un temps gris, sombre, pluvieux, d'un affaissement physique, de douleurs intolérables dans les pieds et dans le côté, d'une suite ininterrompue de malheurs et de souffrances, de la

curiosité indiscrète des généraux et des officiers qui le questionnaient, des difficultés qu'il avait eues à trouver une voiture et des chevaux, et par-dessus tout de l'engourdissement moral qui l'avait accablé. Le jour où il fut mis en liberté, il vit passer le corps de Pétia, et apprit également que le prince André venait de mourir à Yaroslaw, dans la maison des Rostow. Denissow, qui lui avait annoncé cette nouvelle, fit, en causant avec lui, allusion à la mort d'Hélène, croyant qu'il la savait déjà. Pierre en fut étrangement surpris, mais rien de plus : il n'appréciait pas toute l'importance que cet événement pouvait avoir pour lui, tant il était poussé par le désir de quitter au plus vite cet enfer, où les hommes s'entretuaient, pour se retirer n'importe où, s'y reposer, coordonner ses idées, et réfléchir en paix à tout ce qu'il avait vu et appris. Revenu complètement à lui après sa maladie, il aperçut à son chevet deux de ses domestiques, venus tout exprès de Moscou pour le rejoindre, ainsi que l'aînée de ses cousines, qui habitait une de ses terres aux environs d'Orel.

Les impressions dont il avait pris l'habitude ne s'effacèrent qu'insensiblement de son esprit pendant sa longue convalescence : il eut même de la peine à se faire à la pensée que, le matin une fois venu, il ne serait pas chassé en avant avec le troupeau dont il faisait partie, que personne ne lui prendrait son lit, et qu'il aurait sûrement à dîner et à souper ; mais, quand il dormait, il revoyait en rêve tout le passé et tous les détails de sa captivité.

Ce joyeux sentiment de liberté, qui est inné dans le cœur de l'homme, et qu'il avait si vivement éprouvé à la première étape, s'empara de nouveau de son âme, pendant sa convalescence. Il ne comprenait pas seulement que cette liberté morale, indépendante des circonstances extérieures, pût ainsi doubler d'intensité, et lui causer de si profondes jouissances, quand par le fait elle n'était que le résultat de sa liberté physique. Seul dans une ville étrangère, personne n'exigeait rien de lui, personne ne lui donnait d'ordres, il ne manquait de rien, et le souvenir de sa

femme ne se dressait plus devant lui comme une incessante humiliation. Par suite d'une ancienne habitude, il se demandait parfois : « Que vais-je faire à présent ? » et il se répondait : « Rien, je vivrai… Dieu ! que c'est bon ! » De but dans la vie, il n'en avait pas, et cette indifférence, qui jadis faisait son tourment, lui procurait maintenant la sensation d'une liberté sans limite. Pourquoi aurait-il eu un but, aujourd'hui qu'il avait la foi, non pas la foi en certaines règles et en certaines pensées de convention, mais la foi en un Dieu vivant et toujours présent ? Jadis il l'avait cherché dans les missions qu'il s'imposait à lui-même, et tout à coup, étant prisonnier, il avait découvert, non à force de raisonnement, mais par une sorte de révélation intime, qu'il y avait un Dieu, un Dieu partout présent, et que le Dieu de Karataïew était plus grand et bien plus inaccessible à l'intelligence humaine que le « grand Architecte de l'Univers », reconnu par les francs-maçons. N'avait-il pas été semblable à celui qui cherche au loin l'objet qui est devant ses pieds ? N'avait-il pas toujours passé sa vie à regarder dans le vague, par-dessus la tête des autres, tandis qu'il n'avait qu'à regarder devant lui ? Jadis rien ne lui révélait l'Infini : il sentait seulement qu'il devait exister quelque part et marchait obstinément à sa découverte. Tout ce qui l'entourait n'était pour lui qu'un mélange confus d'intérêts bornés, mesquins, sans aucun sens, tels que la vie européenne, la politique, la franc-maçonnerie, la philosophie. Maintenant il comprenait l'Infini, il le voyait en tout, et admirait sans restriction le tableau éternellement changeant, éternellement grand, de la vie dans ses infinies variations. La terrible question qu'il se posait autrefois à chaque instant, qui faisait toujours crouler les échafaudages de sa pensée : « Pourquoi ? » n'existait plus pour lui, car son âme lui répondait simplement que Dieu existe, et que pas un cheveu ne tombe de la tête de l'homme sans sa volonté !

XIV

Pierre avait peu changé : distrait comme toujours, il semblait seulement être sous l'influence d'une préoccupation constante. Malgré la bonté peinte sur sa figure, ce qui éloignait autrefois de lui, c'était son air malheureux ; maintenant le sourire continuel que la joie de vivre mettait sur ses lèvres, la sympathie qu'exprimait son regard, rendaient sa présence agréable à tous. Jadis il discutait beaucoup, s'échauffait à tout propos et écoutait peu volontiers : maintenant, se laissant rarement entraîner par la discussion, il laissait parler les autres, et connaissait ainsi souvent leurs pensées les plus secrètes.

Sa cousine, qui ne l'avait jamais aimé, et qui l'avait même sincèrement haï, lorsque après la mort du vieux comte elle fut devenue son obligée, ne pouvait revenir de son étonnement et de son dépit, en découvrant, après un court séjour à Orel, où elle était venue avec l'intention de le soigner malgré l'ingratitude dont elle l'accusait, qu'elle éprouvait pour lui un véritable penchant. Il n'avait cependant rien fait pour s'attirer ses bonnes grâces, car il se bornait à l'étudier avec curiosité. Comme elle avait toujours cru entrevoir de l'indifférence et de la raillerie dans son regard, elle se repliait sur elle-même et ne lui présentait que ses piquants ; aujourd'hui, au contraire, qu'elle avait constaté, avec défiance d'abord, avec reconnaissance ensuite, qu'il essayait de pénétrer jusqu'au fond de son cœur, elle en arriva, à son insu, à ne plus lui montrer que les bons côtés de son caractère : « Oui, c'est un bien excellent homme, lorsqu'il ne subit pas l'influence de vilaines gens, mais bien celle de personnes comme moi, » se disait la vieille cousine.

Le docteur qui le visitait tous les jours, bien qu'il se crût obligé de donner à entendre que chaque minute lui était précieuse pour le bien de l'humanité souffrante, passait également

chez Pierre des heures entières à lui conter ses anecdotes favorites et ses observations sur les caractères de ses malades et surtout de sa clientèle féminine.

Plusieurs officiers de l'armée française étaient internés à Orel comme prisonniers, et le docteur lui en amena un qui était Italien. Il prit l'habitude d'aller souvent chez Pierre, et la princesse Catherine riait dans son for intérieur de l'amitié passionnée que l'officier témoignait à son cousin. Il était heureux de causer avec lui, de lui raconter son passé, de lui faire la confidence de ses amours, et d'épancher devant lui le fiel dont son cœur était rempli contre les Français, et surtout contre Napoléon.

« Si tous les Russes vous ressemblent, disait-il un jour à Pierre, c'est un vrai sacrilège que de faire la guerre à un peuple comme le vôtre. Vous, que les Français ont tant fait souffrir, vous n'avez même pas de haine contre eux. »

Pierre retrouva à Orel une de ses anciennes connaissances, le franc-maçon comte Villarsky, celui-là même que nous avons déjà rencontré en 1807. Il avait épousé une Russe fort riche, dont les terres, étaient situées dans le gouvernement d'Orel, et occupait en ce moment un poste provisoire dans l'administration de l'intendance. Quoiqu'il n'eût jamais été avec Besoukhow sur le pied d'une grande intimité, il fut heureux de le revoir ; s'ennuyant à mourir à Orel, il était charmé de rencontrer un homme de son monde, qu'il supposait naturellement rempli des mêmes préoccupations que lui. Mais, à sa grande surprise, il remarqua bientôt, à part lui, que Pierre était singulièrement arriéré dans ses idées, et qu'il était tombé dans ce qu'il croyait être de l'apathie et de l'égoïsme.

« Vous vous encroûtez, mon cher, » lui disait-il souvent, et cependant il revenait chaque jour le voir, et Pierre, en l'écoutant, s'étonnait d'avoir pu penser autrefois comme lui.

Villarsky, occupé de ses affaires, de son service et de sa famille, regardait ces soucis tout personnels comme un obstacle à la véritable existence. Les intérêts militaires, administratifs et maçonniques absorbaient complètement son attention. Pierre ne l'en blâmait pas, et ne cherchait en aucune façon à le faire changer d'opinion ; mais il étudiait, avec son sourire doux et railleur, cet étrange phénomène.

Un trait tout nouveau du caractère de Pierre, et qui lui attirait la sympathie générale, c'était la reconnaissance du droit que chacun avait, d'après lui, de penser et de juger à sa guise, et de l'impossibilité de convaincre qui que ce soit par des paroles. Ce droit, qui jadis l'irritait profondément, était aujourd'hui la principale cause de l'intérêt qu'il portait aux hommes. Cette nouvelle manière de voir exerçait une égale influence sur les côtés pratiques de son existence. Jadis toute demande d'argent l'embarrassait : « Celui-ci en a besoin assurément, se disait-il, mais cet autre en a peut-être encore plus besoin que lui. Et qui sait s'ils ne me trompent pas tous les deux ? » Ne sachant en définitive à quoi se résoudre, il donnait de l'argent à tort et à travers, tant qu'il en avait. Mais maintenant, à son grand étonnement, il n'éprouvait plus la moindre perplexité. Un sentiment instinctif de justice, dont lui-même ne se rendait pas compte, lui indiquait nettement la meilleure décision à prendre. Ainsi, un jour, un colonel français prisonnier, après s'être longuement vanté auprès de lui de ses exploits, finit par demander presque impérativement un prêt de 4 000 francs, pour envoyer, disait-il, à sa femme et à ses enfants. Pierre le lui refusa sans la moindre hésitation, tout en s'étonnant de la facilité avec laquelle il lui avait négativement répondu, et, au lieu de donner la somme au colonel, il obligea adroitement l'Italien, qui en avait grand besoin, à l'accepter. Il en agit de même à propos des dettes de sa femme et de la restauration de ses maisons de ville et de campagne. Son intendant général, lui ayant présenté le tableau des pertes que lui avait causées l'incendie de Moscou, et qui étaient évaluées à

près de deux millions, l'engagea, pour rétablir la balance, à refuser de payer les dettes de la comtesse et à ne pas reconstruire ses immeubles, dont l'entretien annuel revenait à 80 000 roubles. Dans le premier moment, Pierre lui donna raison, mais, à la fin de janvier, l'architecte lui ayant envoyé de Moscou le devis des travaux à faire au sujet des immeubles incendiés, Pierre, après avoir lu attentivement des lettres que le prince Basile et certains de ses amis lui écrivirent à la même époque, et dans lesquelles il était question du passif laissé par sa femme, n'hésita pas une minute à revenir sur son premier sentiment, et, résolut de faire rebâtir ses maisons et de se rendre à Pétersbourg pour acquitter les dettes de la comtesse. Cette décision diminuait, il est vrai, ses revenus des trois quarts, mais, du moment qu'il en comprit la justice et la nécessité, il la mit immédiatement à exécution.

Villarsky étant obligé de se rendre à Moscou, il s'arrangea de manière à faire le voyage avec lui, et continua à éprouver, le long de la route, toute la joie d'un écolier en vacances. Tout ce qu'il rencontrait sur son chemin prenait à ses yeux une valeur nouvelle, et les regrets que son compagnon ne cessait d'exprimer sur l'état pauvre et arriéré de la Russie, comparativement à l'Europe occidentale, ne diminuaient en rien son enthousiasme, car, là où Villarsky ne voyait qu'un déplorable engourdissement, Pierre découvrait au contraire une source de puissance et de force et cette vivifiante énergie qui avait soutenu dans la lutte, sur les plaines couvertes de neige, ce peuple si foncièrement pur et unique dans son genre.

XV

Il serait aussi difficile de se rendre compte des motifs qui ont engagé les Russes, après le départ des Français, à se grouper de nouveau dans ce lieu qui avait nom Moscou, que de s'expliquer pourquoi et où courent avec tant de hâte les fourmis d'une fourmilière bouleversée par un accident quelconque. Les unes s'enfuient en emportant les œufs, avec de menues brindilles ; d'autres reviennent vers la fourmilière ; d'autres se choquent, se heurtent, et se battent ; mais, de même qu'en examinant de près cette fourmilière dévastée, on devine, à l'énergie, à la ténacité des mouvements de ses nombreuses habitantes, que le principe qui faisait sa force a survécu à sa ruine complète, de même, au mois d'octobre, malgré l'absence de toute autorité, d'églises, de richesses, d'habitations, Moscou avait repris sa physionomie du mois d'août. Tout y avait été détruit, sauf son indestructible et puissante vitalité.

Les mobiles qui poussèrent ceux qui furent les premiers à l'envahir étaient d'une nature toute sauvage. Une semaine plus tard, Moscou comptait déjà 15 000 habitants, puis 28 000, et le nombre alla en croissant avec une telle rapidité, que, dès l'automne de 1813, le chiffre de sa population avait déjà dépassé celui de l'année précédente.

Les cosaques du détachement de Wintzingerode, les paysans des villages voisins et les fuyards qui se cachaient dans les environs furent les premiers à y rentrer et s'y livrèrent au pillage, en continuant ainsi l'œuvre des Français. Les paysans revenaient chez eux avec d'interminables files de charrettes pleines d'objets ramassés dans les maisons et dans les rues. Les cosaques faisaient de même, tandis que les propriétaires s'enlevaient mutuellement tout ce qu'ils pouvaient, sous prétexte de rentrer en possession de leur bien. Ces pillards furent

suivis d'une foule d'autres. Plus leur nombre augmentait, plus leur besogne devenait difficile, et la rapine prenait une allure plus définie. Bien que les Français eussent trouvé Moscou vide, il avait pourtant conservé tous les dehors d'une organisation administrative régulière ; mais plus le séjour des Français se prolongea, plus cette apparence de vie s'éteignit, pour se transformer bientôt en un état de pillage sans limites. Le brigandage, qui signala tout d'abord la rentrée des Russes dans la capitale, eut le résultat contraire, car les gens de toute classe, marchands, artisans, paysans, les uns par curiosité, les autres par calcul ou par intérêt de service, y affluant comme le sang afflue au cœur, y ramenèrent la richesse et la vie habituelle. Les paysans, qui y arrivaient avec des charrettes vides dans l'espoir de les remplir de butin, furent arrêtés par les autorités et forcés d'emporter les cadavres ; d'autres, avertis à temps du mécompte de leurs camarades, apportèrent du blé, du foin, de l'avoine, et, par suite de la concurrence qu'ils se faisaient entre eux, ramenèrent le prix des denrées au même taux où elles étaient avant le désastre ; les charpentiers, dans l'espoir de trouver de l'ouvrage, y vinrent en foule, et les édifices incendiés furent réparés et sortirent de leurs ruines ; les marchands recommencèrent leur commerce ; les cabarets, les auberges utilisèrent les maisons abandonnées ; le clergé rouvrit quelques églises que le feu avait épargnées ; les fonctionnaires mirent en ordre leurs tables et leurs armoires dans de petites chambres ; les autorités supérieures et la police s'occupèrent de la distribution des bagages laissés par les Français, ce dont on profita comme d'habitude pour s'en prendre à la police et pour l'acheter ; les demandes de secours affluèrent de tous côtés, en même temps que les devis monstrueux des soumissionnaires pour la reconstruction des immeubles de la couronne, et le comte Rostoptchine répandit de nouveau ses affiches.

XVI

À la fin de janvier, Pierre arriva à Moscou et s'établit dans une aile de sa maison, qui était restée intacte. Comptant repartir le surlendemain pour Pétersbourg, il alla voir le comte Rostoptchine et quelques-unes de ses anciennes connaissances, qui toutes, dans la jubilation de la victoire définitivement remportée, le reçurent avec joie, et le questionnèrent sur ce qu'il avait vu. Bien qu'on lui témoignât beaucoup de sympathie, il se tenait sur la réserve, et se bornait à répondre vaguement aux questions qu'on lui adressait sur ses projets d'avenir. Il apprit entre autres que les Rostow étaient à Kostroma, mais le souvenir de Natacha n'était plus pour lui qu'une agréable réminiscence d'un passé déjà bien éloigné. Heureux de se sentir indépendant de toutes les obligations de la vie, il l'était aussi de se sentir dégagé de cette influence à laquelle il s'était cependant soumis de son plein gré.

Les Droubetzkoï lui ayant annoncé l'arrivée de la princesse Marie à Moscou, il s'y rendit le même soir. Chemin faisant, il ne cessa de penser au prince André, à ses souffrances, à sa mort, à leur amitié, et surtout à leur dernière rencontre, la veille de Borodino.

« Est-il mort irrité, comme je l'ai vu alors, se disait-il, ou bien l'énigme de la vie ne s'est-elle pas dévoilée à lui au moment de sa mort ? »

Il pensa à Karataïew, et établit une comparaison involontaire entre ces deux hommes si différents l'un de l'autre, et pourtant si rapprochés par l'affection qu'il avait eue pour tous les deux.

Pierre était grave et triste en entrant dans la maison Bolkonsky, laquelle, tout en conservant son caractère habituel, portait encore quelques traces de délabrement. Un vieux valet de chambre, au visage sévère, comme pour donner à comprendre que la mort du prince n'avait rien changé aux règles établies, lui dit que la princesse venait de se retirer dans son appartement, et qu'elle ne recevait que le dimanche.

« Annonce-moi, elle me recevra peut-être.

– En ce cas, veuillez entrer dans le salon des portraits. »

Quelques instants après, le valet de chambre revint, accompagné de Dessalles, chargé par la princesse de dire à Pierre qu'elle serait très heureuse de le voir et qu'elle le priait de monter chez elle.

Il la trouva, à l'étage supérieur, dans une petite chambre basse éclairée d'une seule bougie, et habillée de noir. Une autre personne, également en deuil, était auprès d'elle. Pierre supposa au premier abord que c'était une de ces demoiselles de compagnie dont il savait que la princesse aimait à s'entourer, et auxquelles il n'avait jamais fait attention. La princesse se leva vivement, et lui tendit la main. « Oui, lui dit-elle quand il la lui eut baisée, et en remarquant le changement de sa figure, voilà comme on se rencontre. « Il » a beaucoup parlé de vous les derniers temps, – et elle reporta ses yeux sur la dame en noir avec une hésitation qui n'échappa pas à Pierre.

– La nouvelle de votre délivrance m'a fait bien plaisir, c'est la seule joie que nous ayons eue depuis longtemps. – Et de nouveau elle jeta un regard inquiet à sa compagne.

– Figurez-vous que je n'ai rien su de lui, dit Pierre… je le croyais tué, et ce que j'ai appris m'est parvenu indirectement

par des tiers. Je sais qu'il a rencontré les Rostow… Quelle étrange coïncidence ! »

Pierre parlait avec vivacité. Il jeta à son tour les yeux sur l'étrangère, et, voyant son regard de curiosité affectueuse, il comprit instinctivement qu'il devait y avoir dans cette dame en grand deuil un être bon et charmant, qui ne gênerait en rien ses épanchements avec la princesse Marie. Celle-ci ne put s'empêcher de laisser percer un grand embarras lorsqu'il fit allusion aux Rostow, et son regard alla de nouveau de Pierre à la dame en noir.

« Vous ne la connaissez donc pas ? » dit-elle.

Pierre examina plus attentivement le pâle et fin visage, la bouche étrangement contractée et les grands yeux noirs de l'inconnue, où tout à coup il retrouva ce rayonnement intime, si doux à son cœur, dont il était depuis si longtemps privé. « Non, c'est impossible, se dit-il. Serait-ce elle, cette figure pâle, maigre, vieillie, avec cette expression austère… c'est sans doute une hallucination !» À ce moment la princesse Marie prononça le nom de Natacha, et le pâle et fin visage aux yeux tristes et recueillis fit un mouvement, comme une porte rouillée qui cède à une pression du dehors. La bouche sourit, et il s'échappa de ce sourire un effluve de bonheur qui enveloppa Pierre et le pénétra tout entier. Plus de doute possible devant ce sourire : c'était Natacha, et il l'aimait plus que jamais !

La violence de son impression fut telle, qu'elle révéla à Natacha, à la princesse Marie, et surtout à lui-même, l'existence d'un amour qu'il avait encore de la peine à s'avouer. Son émotion était mêlée de joie et de douleur, et plus il cherchait à la dissimuler, plus elle s'accentuait, sans le secours de paroles précises, par une rougeur indiscrète : « C'est seulement de la surprise, » se dit Pierre ; mais, quand il voulut renouer la conversation, il regarda encore une fois Natacha, et son cœur se remplit

de bonheur et de crainte. Il s'embrouilla dans sa réponse, et s'arrêta court. Ce n'était pas seulement parce qu'elle était pâlie et amaigrie, qu'il ne l'avait pas reconnue, mais parce que dans ses yeux, où brillait jadis le feu de la vie, il n'y avait plus que sympathie, bonté et inquiète tristesse.

La confusion de Pierre n'eut pas d'écho chez Natacha, et une douce satisfaction éclaira seule son visage.

XVII

« Elle est venue passer quelque temps avec moi, lui dit la princesse Marie. Le comte et la comtesse nous rejoindront ces jours-ci… La pauvre comtesse fait mal à voir… Natacha elle-même a besoin de consulter un médecin ; aussi l'ai-je enlevée de force.

– Hélas ! Qui de nous n'a pas éprouvé, répondit Pierre… Vous savez sans doute que « c'est arrivé » le jour de notre délivrance… Je l'ai vu, quel charmant garçon c'était ! »

Natacha gardait le silence, mais ses yeux s'agrandissaient et brillaient de pleurs contenus.

« Aucune consolation n'est possible, poursuivit Pierre, aucune ! Pourquoi, on se le demande, pourquoi est-il mort, ce cher enfant, plein de jeunesse et de vie ?

– Oui, oui, c'est ce qui rend la foi doublement nécessaire de nos jours, dit la princesse Marie.

– C'est bien vrai, répondit Pierre.

– Pourquoi ? demanda Natacha en le regardant.

– Comment, pourquoi ? dit la princesse Marie… La seule pensée de ce qui attend ceux…

– Parce que, interrompit Pierre, celui qui croit en un Dieu qui nous dirige peut seul supporter une perte semblable à celles que vous avez éprouvées. »

Natacha fit un mouvement pour répondre, mais s'arrêta, pendant que Pierre s'adressait avec empressement à la princesse Marie pour avoir des détails sur les derniers jours de son ami. Son embarras avait disparu, mais avec cet embarras avait aussi disparu le sentiment de son entière liberté ; il se disait que maintenant chacune de ses paroles, chacune de ses actions avait un juge dont l'opinion était pour lui ce qu'il y avait de plus précieux au monde. Tout en causant, il s'inquiétait, dans son for intérieur, de l'effet qu'il produisait sur Natacha, et se jugeait à son point de vue à elle. La princesse Marie se décida, à contrecœur, à donner à Pierre les détails qu'il lui demandait, mais ses questions, l'intérêt dont elles étaient empreintes, sa voix tremblante d'émotion, l'obligèrent à retracer peu à peu ces tableaux qu'elle avait peur d'évoquer pour elle-même.

« Ainsi donc, il s'est calmé, adouci… Il n'avait jamais eu qu'un but, et il y tendait de toutes les forces de son âme, celui d'être parfaitement bon… Que pouvait-il alors craindre de la mort ? Ses défauts, s'il en a eu, ne peuvent lui être attribués… Quel bonheur pour lui de vous avoir revue ! » continua-t-il en s'adressant à Natacha, les yeux pleins de larmes.

Elle eut un tressaillement et inclina la tête, en se demandant indécise si elle parlerait ou non de lui.

« Oui, dit-elle enfin d’une voix basse et voilée, ça été un grand bonheur, pour moi du moins, et lui, – elle essaya de dominer son émotion, – lui, le désirait aussi, lorsque je suis allée vers lui ! »

Sa voix se brisa, elle rougit, serra convulsivement ses mains et tout à coup, relevant la tête avec un visible effort, elle reprit d’une voix émue :

« En quittant Moscou, je ne savais rien, je n’osais pas demander après lui, lorsque Sonia m’a appris qu’il nous suivait. Je ne pouvais ni manger, ni me figurer dans quel état il était ; je ne désirais qu’une chose, le voir ! »

Tremblante et haletante, elle raconta, sans se laisser interrompre, ce qu’elle n’avait encore raconté à personne, tout ce qu’elle avait souffert pendant ces trois semaines de voyage et de séjour à Yaroslaw. Pierre, en l’écoutant, ne pensait ni au prince André ni à la mort, ni à ce qu’elle disait. Il ne ressentait qu’une vive compassion de la peine qu’elle devait éprouver à évoquer ainsi ce triste passé ; mais, en faisant ce récit douloureux, Natacha semblait obéir à une impulsion irrésistible. Elle mêlait les détails les plus puérils aux pensées les plus intimes, revenait plusieurs fois sur les mêmes scènes, et semblait ne pouvoir plus s’arrêter. À ce moment, Dessalles demanda, de l’autre chambre, si son élève pouvait entrer.

« Et c’est tout, c’est tout !… » s’écria Natacha en se levant vivement, et, en s’élançant par la porte, dont le petit Nicolas venait de soulever la lourde portière, elle se heurta la tête contre un des battants, et disparut en poussant un gémissement de douleur : était-ce un gémissement de douleur physique ou de douleur morale ?

Pierre, qui ne l’avait pas quittée des yeux, sentit, quand elle ne fut plus là, qu’il était de nouveau seul en ce monde.

La princesse Marie le tira de sa rêverie en appelant son attention sur l'enfant qui venait d'entrer. La ressemblance du petit Nicolas avec son père le troubla si vivement, dans la disposition attendrie où il se trouvait, que, l'ayant embrassé, il se leva et se détourna en passant son mouchoir sur ses yeux. Il allait prendre congé de la princesse Marie, quand elle le retint.

« Restez, je vous en prie. Natacha et moi veillons souvent jusqu'à trois heures, le souper doit être prêt, descendez : nous viendrons vous rejoindre à l'instant… C'est la première fois, savez-vous, ajouta-t-elle, qu'elle a parlé ainsi à cœur ouvert ! »

XVIII

Quelques secondes plus tard, la princesse Marie et sa compagne rejoignirent Pierre dans la grande salle à manger. Les traits de Natacha, redevenue calme, avaient une expression de gravité qu'il ne lui avait jamais connue. Tous les trois éprouvaient le malaise qui suit ordinairement un épanchement sérieux et intime. Ils s'assirent sans rien dire autour de la table ; Pierre déplia sa serviette, et, décidé à rompre un silence qui, en se prolongeant plus longtemps, pouvait devenir pénible pour tout le monde, il regarda les deux femmes, qui allaient en faire autant de leur côté. Dans leurs yeux brillaient la satisfaction de vivre et l'aveu inconscient que la douleur n'est pas éternelle et laisse encore de la place à la joie.

« Voulez-vous une goutte d'eau-de-vie, comte ? dit la princesse Marie, et ces simples paroles suffirent pour dissiper les ombres du passé.

– Racontez-nous comment vous avez vécu, c’est toute une légende, à ce qu’on nous a dit ?

– Oui, oui, répondit-il avec un air de douce raillerie, on a inventé sur moi des choses que je n’ai pas vues même en rêve. J’en suis encore tout ébahi. Je suis devenu un homme intéressant, et cela ne me donne aucun mal… C’est à qui m’engagera et me racontera en détail ma captivité fantastique.

– On nous a dit que l’incendie de Moscou vous avait coûté deux millions : est-ce vrai ?

– Peut-être, mais je suis devenu trois fois plus riche qu’auparavant, répondit Pierre, qui ne cessait de le répéter à qui voulait l’entendre, malgré la diminution que devait apporter à ses revenus sa résolution de payer les dettes de sa femme et de reconstruire ses hôtels. Ce que j’ai infailliblement recouvré, c’est ma liberté, – mais il s’arrêta, ne voulant pas s’appesantir sur un ordre d’idées qui lui était tout personnel.

– Est-il vrai que vous comptiez rebâtir ?

– Oui, c’est le désir de Savélitch.

– Où avez-vous appris la mort de la comtesse ? Étiez-vous encore à Moscou ? »

La princesse Marie rougit aussitôt, craignant que Pierre ne donnât une fausse interprétation à ces paroles qui soulignaient ce qu’il avait dit de sa liberté recouvrée.

« Non, j’en ai reçu la nouvelle à Orel ; vous pouvez vous figurer combien j’en ai été surpris. Nous n’étions pas des époux modèles, dit-il en regardant Natacha et en devinant qu’elle était curieuse d’entendre de quelle façon il s’exprimerait à ce sujet ; mais sa mort m’a frappé de stupeur. Lorsque deux personnes

vivent mal ensemble, toutes les deux ont tort généralement, et l'on se sent doublement coupable envers celle qui n'est plus… Puis, elle est morte sans amis, sans consolations. Aussi ai-je ressenti une grande pitié pour elle, – et il cessa de parler, heureux de sentir qu'il avait l'approbation de Natacha.

– Vous voilà donc redevenu un célibataire et un parti ? » dit la princesse Marie.

Pierre devint écarlate et baissa les yeux. Les relevant, après un long silence, sur Natacha, il lui sembla que l'expression de son visage était froide, réservée, presque dédaigneuse.

« Avez-vous réellement vu Napoléon, comme on le raconte ? lui demanda la princesse Marié.

– Jamais, dit Pierre en éclatant de rire… Il leur semble en vérité à tous que prisonnier et hôte de Napoléon sont synonymes. Je n'en ai même pas entendu parler ; le milieu dans lequel je vivais était trop obscur pour cela.

– Avouez maintenant, lui dit Natacha, que vous étiez resté à Moscou pour le tuer ? Je l'avais bien deviné lorsque nous vous avons rencontré. »

Pierre répondit que c'était en effet son intention, et, se laissant entraîner par leurs nombreuses questions, il leur fit un récit détaillé de toutes ses aventures. Il en parla tout d'abord avec cette indulgente ironie qu'il apportait dans ses jugements sur autrui et sur lui-même, mais peu à peu le souvenir, si vivant encore, des souffrances qu'il avait endurées et des horreurs auxquelles il avait assisté, donna à ses paroles cette émotion vraie et contenue de l'homme qui repasse dans sa mémoire les scènes poignantes auxquelles il a été mêlé.

La princesse Marie examinait tour à tour Natacha et Pierre, dont cette narration faisait surtout ressortir l'inaltérable bonté. Natacha, accoudée et le menton sur sa main, en suivait, avec sa physionomie mobile, tous les incidents. Son regard, ses exclamations, ses questions brèves, prouvaient qu'elle saisissait le sens réel de ce qu'il voulait leur faire comprendre, et, mieux que cela, le sens intime de ce qu'il ne pouvait exprimer en paroles. L'épisode de l'enfant et de la femme dont il avait pris la défense et qui avaient été la cause son arrestation, fut raconté par lui en ces termes :

« Le spectacle était horrible, des enfants abandonnés, d'autres oubliés dans les flammes… On en retira un devant mes yeux… puis des femmes, dont on arrachait les vêtements et les boucles d'oreilles… » Pierre rougit et s'arrêta en hésitant.

« Une patrouille survint à ce moment et arrêta les paysans et tous ceux qui ne pillaient pas, moi avec.

– Vous ne racontez pas tout, dit Natacha en l'interrompant, vous aurez sûrement fait… une bonne action ?»

Pierre continua ; arrivé à la scène de l'exécution de ses compagnons, il voulut lui épargner ces effroyables détails, mais elle exigea qu'il ne passât rien. Puis vint l'épisode de Karataïew. Ils se levèrent de table et il se mit à marcher de long en large, pendant que Natacha le suivait des yeux.

« Vous ne pourrez jamais comprendre ce que m'a appris cet homme, cet innocent, qui ne savait ni lire ni écrire…

– Qu'est-il devenu ? demanda Natacha.

– On l'a tué presque sous mes yeux ! » Et sa voix tremblait d'émotion pendant qu'il leur racontait la maladie de ce pauvre malheureux et sa mort.

Jamais il ne s'était représenté ses aventures comme elles lui apparaissaient aujourd'hui. Il y découvrait une nouvelle signification, et éprouvait, en les racontant à Natacha, la rare jouissance que vous procure, non pas la femme d'esprit dont le seul but est de s'assimiler ce qu'elle entend, pour enrichir son répertoire et faire parade à l'occasion des trésors de sa petite cervelle, mais la vraie femme, celle qui a la faculté de faire jaillir et d'absorber ce que l'homme a de meilleur. Natacha, sans s'en rendre compte, était tout attention. Pas un mot, pas une intonation, un regard, un tressaillement, un geste, ne lui échappaient ; elle attrapait au vol la parole à peine prononcée, la recueillait dans son cœur, et devinait le mystérieux travail qui s'était accompli dans l'âme de Pierre.

La princesse Marie s'intéressait à tout ce qu'il racontait, mais elle était absorbée par une autre pensée : elle venait de comprendre que Natacha et lui pouvaient s'aimer et être heureux, et elle en ressentit une profonde joie.

Il était trois heures du matin : les domestiques, la figure allongée, entrèrent pour remplacer les bougies, mais personne n'y fit attention. Pierre termina son récit. Sa sincère émotion, empreinte d'un certain embarras, répondait au regard de Natacha, qui semblait vouloir pénétrer même son silence, et, sans songer que l'heure était aussi avancée, il cherchait un autre thème de conversation.

« On parle de souffrances et de malheurs, dit-il, et cependant si l'on venait me demander : « Veux-tu revenir à ce que tu étais avant ta captivité, ou repasser par tout ce que tu as souffert ? » je répondrais : « Plutôt cent fois la captivité et la viande de cheval ? » On s'imagine presque toujours que tout est perdu lorsqu'on est jeté hors du chemin battu ; c'est seulement alors qu'apparaissent le Vrai et le Bon. Tant que dure la vie, le bonheur existe. Nous pouvons encore en espérer beaucoup, et c'est

surtout pour vous que je le dis, ajouta-t-il en s'adressant à Natacha.

– C'est vrai ! dit-elle en répondant à une autre pensée qui venait de lui traverser l'esprit : moi aussi, je n'aurais pas demandé mieux que de recommencer ma vie !»

Pierre la regarda avec attention.

« Oui, je n'aurais rien désiré de plus !

– Est-ce bien possible ? s'écria Pierre. Suis-je donc coupable de vivre et de vouloir vivre, et vous aussi ? »

Natacha inclina sa tête dans ses mains et fondit en larmes.

« Qu'as-tu, Natacha ?

– Rien, rien ! murmura-t-elle, et elle sourit à Pierre à travers ses pleurs.

– Adieu ! Il est temps de dormir... »

Pierre se leva et prit congé d'elles.

La princesse Marie et Natacha causèrent encore dans leur chambre, mais ni l'une ni l'autre ne prononça le nom de Pierre.

« Sais-tu, Marie, que j'ai souvent peur qu'en ne parlant pas de « lui », dans la crainte de profaner nos sentiments, nous ne finissions par l'oublier ?»

Un soupir de la princesse Marie confirma la justesse de cette observation qu'elle n'aurait jamais osé faire de vive voix.

« Crois-tu qu'on puisse oublier ? dit-elle. Quel bien cela m'a fait de tout raconter aujourd'hui, et pourtant comme c'était à la fois doux et pénible ! Je sentais qu'il l'avait aimé sincèrement, c'est pourquoi… Ai-je eu tort ? dit elle en rougissant.

– De parler de « lui » à Pierre ? Oh non ! Il est si bon !

– As-tu remarqué, Marie, dit tout à coup Natacha avec un sourire espiègle qu'elle n'avait pas eu depuis longtemps, as-tu remarqué comme il est bien tenu maintenant, comme il est frais et rose ? On dirait qu'il sort d'un bain moral, je veux dire… tu me comprends, n'est-ce pas ?

– Oui, il a beaucoup changé à son avantage. C'est pour cela que « lui » l'a tant aimé, répondit la princesse Marie.

– Oui, et cependant ils ne se ressemblaient guère. On assure du reste que les amitiés des hommes naissent des contrastes ; ce doit être sans doute ainsi… ! Adieu ! Adieu ! » dit Natacha, et le sourire espiègle qui avait accompagné ses premières paroles sembla s'effacer à regret de son visage redevenu joyeux.

XIX

Pierre fut longtemps avant de s'endormir. Marchant à grands pas dans sa chambre d'un air soucieux, tantôt il haussait les épaules, tantôt il tressaillait, et ses lèvres s'entr'ouvraient comme pour murmurer un aveu. Lorsque six heures du matin sonnèrent, il pensait toujours au prince André, à Natacha, à leur amour, qui le rendait jaloux encore aujourd'hui. Il se coucha heureux et ému, et décidé à faire tout ce qui lui serait humainement possible pour l'épouser.

Il avait fixé son départ pour Pétersbourg au vendredi suivant, et le lendemain Savélitch vint lui demander ses ordres au sujet du voyage.

« Comment ? Je vais à Pétersbourg ? Pourquoi à Pétersbourg ? se demanda-t-il tout surpris. Ah oui ! c'est vrai, je l'avais décidé il y a longtemps déjà, avant que « cela » fût arrivé ; au fait, j'irai peut-être… Quelle bonne figure que celle du vieux Savélitch ! se dit-il en le regardant… Eh bien, Savélitch, tu ne veux donc pas de ta liberté ?

– Qu'en ferais-je, Excellence ? Nous avons vécu du temps du vieux comte, le bon Dieu ait son âme !… et maintenant nous vivons auprès de vous, sans avoir à nous plaindre.

– Et tes enfants ?

– Et mes enfants feront comme moi, Excellence ; avec des maîtres comme vous, on n'a rien à craindre.

– Eh bien, et mes héritiers ? demanda Pierre. Si je me mariais, par exemple ? Cela peut arriver, n'est-ce pas ? ajouta-t-il avec un sourire involontaire.

– Ce serait très bien, si j'ose le dire à Votre Excellence.

– Comme il traite cela légèrement, se dit Pierre. Il ne sait pas combien c'est grave et effrayant… C'est ou trop tôt ou trop tard !

–Quels sont vos ordres, Excellence ? partirez-vous demain ?

– Non, dans quelques jours, je t'en préviendrai. Pardonne-moi tout l'embarras que je te donne. C'est étrange, se dit-il, qu'il

n'ait pas deviné que je n'ai rien à faire à Pétersbourg, et qu'avant tout il faut que « cela » se décide. Je suis sûr, du reste, qu'il le sait et qu'il fait semblant de l'ignorer… Lui en parlerai-je ? Non, ce sera pour une autre fois. »

À déjeuner, Pierre raconta à sa cousine qu'il avait été la veille chez la princesse Marie, et qu'à sa grande surprise il y avait vu Natacha Rostow. La princesse Catherine parut trouver la chose toute simple.

« La connaissez-vous ? lui demanda Pierre.

– Je l'ai vue une fois, et l'on parlait de son mariage avec le jeune Rostow ; c'eût été très bien pour eux, puisqu'ils sont ruinés.

– Ce n'est pas de la princesse Marie que je vous parle, mais de Natacha.

– Ah oui ! je connais son histoire, c'est fort triste.

– Décidément, se dit Pierre, elle ne me comprend pas, ou elle ne veut pas me comprendre… il vaut mieux ne lui rien dire. »

Il alla dîner chez la princesse Marie. En parcourant les rues, où se voyaient encore les restes des maisons incendiées, il ne put s'empêcher de les admirer. Les hautes cheminées qui s'élançaient du milieu des décombres lui rappelaient les ruines poétiques des bords du Rhin et du Colysée. Les isvostchiks et les cavaliers, les charpentiers qui équarrissaient leurs poutres, les marchands, les boutiquiers, tous ceux qui le rencontraient, semblaient le regarder avec des visages rayonnants et se dire :

« Ah ! le voilà revenu, voyons un peu ce qu'il va en advenir ! »

En arrivant chez la princesse Marie, il lui sembla qu'il avait été le jouet d'un songe, qu'il avait vu Natacha en rêve ; mais, à peine fut-il entré, qu'il sentit, à la vibration de tout son être, l'influence de sa présence. Vêtue de noir, comme la veille, et coiffée de même, sa physionomie était pourtant tout autre et il l'aurait infailliblement reconnue la première fois si alors il l'avait vue ainsi : elle avait sa figure d'enfant, sa figure de fiancée. Ses yeux brillaient d'un éclat interrogateur, et une expression mutine et singulièrement affectueuse se jouait sur ses lèvres.

Pierre dîna chez la princesse et y aurait passé toute la soirée, si ces dames n'étaient allées aux vêpres, où il les accompagna.

Le lendemain, il revint de nouveau, et resta si tard, que, malgré le plaisir qu'elles éprouvaient à le voir et malgré l'intérêt absorbant qui l'attachait à leurs côtés, la conversation s'épuisa et finit par tomber sur les sujets les plus insignifiants. Pierre n'avait cependant pas le courage de s'en aller, bien qu'il sentît qu'elles attendaient son départ avec impatience. La princesse Marie, ne prévoyant pas de terme à cette situation, se leva la première, et lui fit ses adieux, sous prétexte d'une migraine.

« Ainsi donc, vous partez demain pour Pétersbourg ?

– Non, je ne pars pas, répondit Pierre vivement… Du reste oui, peut-être… En tout cas, je passerai demain vous demander vos commissions. » Et il se tenait debout, très embarrassé.

Natacha lui tendit la main et sortit. Alors la princesse Marie, au lieu de la suivre, se laissa tomber dans un fauteuil, et, fixant sur lui son regard lumineux, l'observa avec une profonde attention. La fatigue dont elle s'était plainte s'était subitement évanouie, et l'on voyait qu'elle se préparait à avoir avec lui un long tête-à-tête.

L'embarras et le malaise de Pierre disparurent comme par enchantement à la sortie de Natacha. Avançant brusquement un fauteuil, il s'assit à côté de la princesse Marie.

« J'ai à vous faire une confidence, dit-il avec une émotion contenue, venez à mon aide, princesse, que dois-je faire, que puis-je espérer ? Je sais, je sais parfaitement que je ne la vaux pas, et que l'heure est mal choisie pour lui parler. Mais ne pourrais-je être son frère ?… Non, non, ajouta-t-il vivement, je ne le veux, ni ne le puis… J'ignore, reprit-il après un moment de silence et en s'efforçant de parler avec suite, j'ignore depuis quand je l'aime, mais je n'ai jamais aimé qu'elle, et je ne puis me représenter l'existence sans elle. Sans doute, il est difficile de lui demander à présent sa main, mais la pensée qu'elle pourrait me l'accorder et que j'en laisserais échapper l'occasion est horrible pour moi. Dites, chère princesse, puis-je espérer ?

– Vous avez raison, répondit la princesse Marie, de penser que l'heure serait mal choisie de lui parler de votre… » Elle s'arrêta en réfléchissant que la métamorphose qui s'était opérée chez Natacha rendait son objection invraisemblable, et elle comprit qu'elle ne serait pas offensée de recevoir l'aveu de cet amour, et qu'au fond de son cœur elle le désirait ; mais, n'obéissant pas à ce premier mouvement, elle répéta :

« Lui parler à présent est impossible. Fiez-vous à moi, je sais…

– Quoi ? dit Pierre d'une voix haletante en l'interrogeant des yeux.

– Je sais qu'elle vous aime…, qu'elle vous aimera ! » Elle avait à peine prononcé ces paroles, que Pierre se leva, lui saisit la main et la serra avec force.

« Vous le croyez, dites, vous le croyez ?

– Oui, je le crois. Écrivez à ses parents. Quant à moi, je lui en parlerai lorsqu'il en sera temps. Je le désire, et mon cœur me dit que cela sera.

– Ce serait trop de bonheur, trop de bonheur ! répondit Pierre en baisant les mains de la princesse Marie.

– Faites votre voyage à Pétersbourg, cela vaudra mieux, et je vous promets de vous écrire.

– Aller à Pétersbourg maintenant ? Soit, je vous obéirai. Mais demain, puis-je encore venir vous voir ? »

Et Pierre revint le lendemain pour prendre congé.

Natacha était moins animée que les jours précédents, mais lui, en la regardant, ne sentait qu'une impression : celle du bonheur dont il était pénétré et qui augmentait d'intensité à chacune de ses paroles, au moindre mouvement qu'elle faisait. Lorsque la main fine et maigre de Natacha se posa dans la sienne au moment des adieux, il la garda involontairement quelques secondes. « Cette main, ce visage, ce trésor de séductions, sera-t-il véritablement à moi, toujours à moi ? »

« Au revoir, comte, lui dit-elle tout haut… Je vous attendrai avec impatience, » ajouta-t-elle tout bas.

Ces simples paroles, l'expression de physionomie qui les avait accompagnées, furent pour Pierre, pendant les deux mois de son absence, une source inépuisable de souvenirs et d'ineffables rêveries. « Elle m'a dit qu'elle m'attendrait avec impatience. » Et il se répétait à toute heure du jour : « Quel bonheur ! quel bonheur ! »

XX

Rien de semblable à ce qu'il éprouvait lorsqu'il était fiancé avec Hélène ne se passait aujourd'hui en lui. Il se reprochait alors avec honte les : « Je vous aime » qu'il lui adressait ; maintenant, au contraire, c'était avec une jouissance infinie et sans mélange qu'il se retraçait les moindres détails de leur entrevue et qu'il s'en répétait les dernières paroles. Il ne se demandait plus s'il faisait bien ou mal, car l'ombre même d'un doute n'était plus possible. Il ne redoutait qu'une chose : d'avoir été le jouet d'une illusion… Et puis, n'était-il pas trop présomptueux, n'était-il pas trop sûr de son fait ? La princesse Marie ne s'était-elle pas trompée ? Natacha ne lui répondrait-elle pas en souriant : « C'est bien étrange… Comment ne comprend-il pas qu'il n'est qu'un homme comme tous les autres, tandis que moi je suis si au-dessus de lui ? »

La folie du bonheur, qu'il se croyait incapable de ressentir désormais, s'empara de lui complètement. Sa vie, le monde entier, se résumaient pour lui dans son amour pour elle et dans l'espoir de s'en faire aimer. Il croyait deviner sur tous les visages une sympathie, que d'autres intérêts empêchaient seuls de se manifester. Il étonnait souvent ceux qui le rencontraient par son regard et son sourire rayonnants de bonheur. Il plaignait ceux qui ne pouvaient le comprendre et éprouvait parfois le besoin de leur expliquer qu'ils perdaient leur temps à de banales futilités. Lorsqu'on lui offrait de prendre du service, lorsqu'on discutait devant lui les questions politiques du moment, en leur attribuant une influence possible sur le bonheur du genre humain, il écoutait avec compassion, et étonnait ses auditeurs par l'étrangeté de ses remarques. Malgré tout, le rayonnement de son âme, en projetant sa clarté sur tous ceux qu'il trouvait sur son chemin, lui faisait instantanément découvrir ce qu'il y avait de bon et de bien dans chacun d'eux. En examinant les papiers laissés

par sa femme, aucun autre sentiment que celui d'une profonde pitié ne s'éleva dans son cœur, de même que le prince Basile, très fier d'une nouvelle nomination et d'une nouvelle croix, n'était plus, à ses yeux, qu'un pauvre vieillard qu'il plaignait sincèrement. Néanmoins, les jugements qu'il porta sur les hommes et sur les événements, pendant cette période de sa vie, restèrent toujours pour lui incontestablement vrais, et ils l'aidèrent souvent dans la suite à résoudre ses incertitudes : « J'étais peut-être ridicule et étrange à cette époque, se disait-il alors, mais pas aussi fou que j'en avais l'air. Mon intelligence était plus ouverte et plus pénétrante ; je comprenais alors ce qui valait la peine d'être compris dans la vie, parce que… parce que j'étais heureux ! »

XXI

À dater de la première soirée passée avec Pierre, un grand changement s'était opéré en Natacha. Presque à son insu, la sève de la vie s'était réveillée dans son cœur, et s'était répandue sans lutte dans tout son être. Sa démarche, son visage, son regard, sa voix, tout s'était métamorphosé. Les aspirations au bonheur étaient montées à la surface et demandaient à être satisfaites. À dater de ce jour, Natacha parut avoir oublié tous les événements antérieurs. Aucune plainte ne s'échappa plus de ses lèvres, aucune parole n'effleura plus les ombres évanouies du passé, et parfois même elle souriait à des projets d'avenir. Quoiqu'elle ne prononçât jamais le nom de Pierre, une flamme éteinte depuis longtemps s'allumait dans ses yeux lorsqu'elle entendait parler de lui par la princesse Marie, et ses lèvres réprimaient avec peine un frémissement involontaire.

La princesse Marie, frappée de ce changement dont elle devina facilement la cause, en éprouvait du chagrin. « Aimait-elle donc assez peu mon frère pour l'avoir si vite oublié ? » Mais, lorsqu'elle la voyait, elle ne pouvait ni lui en vouloir, ni le lui reprocher. Ce réveil à la vie était si soudain, si irrésistible, si imprévu, pour elle-même, que la princesse Marie ne se reconnaissait plus ; le droit de l'accuser même au fond de son cœur, et Natacha s'abandonnait si complètement, si sincèrement à ce nouveau sentiment, qu'elle ne cherchait même pas à cacher que la douleur s'était effacée pour faire place à la joie.

Lorsque la princesse Marie retourna dans sa chambre après son explication avec Pierre, Natacha l'attendait sur le seuil.

« Il a parlé, n'est-ce pas, il a parlé ? répétait-elle avec une expression attendrie et joyeuse qui implorait son pardon. J'ai eu envie d'écouter à la porte, mais je savais bien que tu me dirais tout. »

Quelque sincère, quelque touchant que fût son regard, ces paroles ne laissèrent pas de blesser la princesse Marie ; elle pensa à son frère. « Qu'y faire ? se dit-elle : cela ne peut être autrement… » Et, d'un ton doux et sévère à la fois, elle lui fit part de son entretien avec Pierre. À la nouvelle de son départ pour Pétersbourg, Natacha poussa une exclamation de surprise, mais, devinant aussitôt l'impression pénible qu'elle venait de produire chez son amie :

« Marie, lui dit-elle, enseigne-moi ce que je dois faire, j'ai si grand'peur d'être mauvaise : j'agirai comme tu me le conseilleras.

– Tu l'aimes ?

– Oui, murmura-t-elle.

– Pourquoi pleures-tu, alors ? J'en suis heureuse, répondit la princesse Marie, sans pouvoir retenir ses larmes.

– Ce ne sera pas de sitôt, Marie… Pense donc quel bonheur, je deviendrai sa femme, et toi tu épouseras Nicolas.

– Natacha, je t'avais priée de ne jamais m'en parler. Ne parlons que de toi ! »

Elles se turent.

« Mais pourquoi va-t-il à Pétersbourg ? » demanda tout à coup Natacha, et, répondant aussitôt elle-même à sa question, elle ajouta : « Cela doit être ainsi, c'est sans doute mieux… n'est-ce pas, Marie ? »

ÉPILOGUE[39][40]

[39] Malgré le talent hors ligne déployé par l'auteur dans l'exposé philosophique de la première partie de cet épilogue, nous avons cru pouvoir l'omettre dans notre traduction, sans inconvénient pour la marche et la clarté du récit (*Note du traducteur*.)

[40] Nous avons intégré, en caractères italiques, les parties supprimées de cette édition, soit la première partie, I à IV, et la deuxième partie de l'épilogue. Ces parties intégrées sont issues de la traduction d'Henri Mongault. *(Note du correcteur – « Ebooks libres et gratuits ».)*

PREMIÈRE PARTIE

I

Sept ans, plus tard, l'océan démonté de l'histoire avait regagné ses rives. Il semblait apaisé, mais les forces mystérieuses qui meuvent l'humanité (mystérieuses, parce que nous ignorons les lois de leur mouvement) continuaient à agir.

Bien que tout parût immobile à la surface de cet océan de l'histoire, l'humanité continuait son mouvement ininterrompu comme celui du temps. Divers groupements humains s'agrégeaient ou se désagrégeaient. Des causes nouvelles de formations et de dislocations d'États mûrissaient, des migrations de peuples se préparaient.

L'océan de l'histoire ne se portait plus comme auparavant par à-coups d'une de ses rives à l'autre : il bouillonnait dans les profondeurs. Les personnages historiques n'étaient plus portés par les vagues d'une rive à l'autre ; maintenant, ils semblaient tourner sur place. Les personnages historiques qui, auparavant, à la tête des troupes, traduisaient le mouvement des masses par des ordres de guerres, des campagnes, des batailles, cherchaient maintenant à traduire ce mouvement par des combinaisons politiques et diplomatiques, des lois, des traités.

Cette activité des personnages historiques est appelée par les historiens réaction.

En décrivant l'activité de ces personnages historiques, cause, d'après eux, de ce qu'ils appellent la réaction, les historiens les condamnent. Tous les gens connus de cette époque, d'Alexandre et de Napoléon à Mme de Staël, Photius, Schelling, Fichte, Chateaubriand et autres, tous passent devant leur sévère tribunal et sont absous ou condamnés suivant qu'ils ont pris part au PROGRÈS ou à la RÉACTION.

D'après les historiens, une réaction se produisait aussi en Russie durant cette période, et le principal responsable en était Alexandre Ier, ce même Alexandre qui, toujours selon eux, avait été le principal instigateur des initiatives libérales du début de son règne et du salut de la Russie.

Aujourd'hui, dans la littérature russe, depuis le collégien jusqu'à l'historien le plus savant, il n'y a pas un homme qui ne jette la pierre à Alexandre Ier pour les fautes qu'il a commises dans cette période de son règne.

« Il aurait dû agir de telle ou telle manière. En telle circonstance, il a bien agi, en telle autre, il a mal agi. Il s'est admirablement conduit au début de son règne et en 1812 ; mais il a mal agi en donnant une constitution à la Pologne, en faisant la Sainte-Alliance, en donnant pleins pouvoirs à Araktchéiev, en soutenant Golitsyne et le mysticisme, puis en encourageant Chichkov et Photius. Il a mal agi en s'occupant d'exercices militaires en cassant le régiment Sémionovski », etc.

Il faudrait des pages et des pages pour énumérer les innombrables griefs que lui font les historiens au nom de cette science du bonheur de l'humanité qu'ils prétendent posséder.

Que signifient ces griefs ?

Les actes pour lesquels les historiens approuvent Alexandre Ier, c'est-à-dire le libéralisme du début son règne, sa lutte

contre Napoléon, la fermeté qu'il a montrée durant l'année 1812, puis la campagne de 1813, ne proviennent-ils pas des mêmes sources que les actes qu'ils blâment, comme la Sainte-Alliance, la restauration de la Pologne, la réaction de 1820 ? – et ces sources sont l'hérédité, l'éducation, les conditions d'existence qui ont fait de la personnalité d'Alexandre Ier ce qu'elle a été.

Et en quoi consistent exactement ces griefs ?

En ceci : un personnage historique de la taille d'Alexandre Ier, placé au pinacle de la puissance humaine et, pour ainsi dire, dans le foyer éblouissant de la lumière de tous les rayons historiques concentrés en lui ; un personnage soumis aux influences les plus puissantes du monde, qui sont inséparables du pouvoir : intrigues, mensonges, flatteries et aveuglement sur soi-même ; un personnage qui se sentait à chaque instant responsable de tout ce qui s'accomplissait en Europe ; un personnage non pas imaginaire, mais bien vivant, autant que n'importe quel autre homme, avec ses habitudes particulières, ses passions, ses élans vers le bien, le beau, le vrai ; – ce personnage a eu le tort, il y a cinquante ans, non d'avoir été sans vertu (les blâmes des historiens ne portent pas là-dessus) mais d'avoir eu sur le bonheur de l'humanité un avis tout différent de celui d'un professeur d'aujourd'hui qui s'occupe de science depuis sa jeunesse, c'est-à-dire qu'il lit des livres, débite des cours, et consigne par écrit lectures et cours dans un cahier.

Mais si l'on suppose même qu'Alexandre Ier s'est trompé, il y a cinquante ans dans ses vues concernant le bonheur des peuples, à plus forte raison peut-on supposer que l'historien qui le juge, au bout d'un certain temps, paraîtra lui aussi avoir eu des vues erronées sur ce même bonheur de l'humanité. Cette supposition est d'autant plus naturelle et inévitable que, si l'on suit l'évolution de l'histoire, l'on s'aperçoit qu'avec chaque année, avec chaque auteur, le point de vue change en ce qui

concerne le bonheur de l'humanité ; de telle sorte que ce qui a paru d'abord un bien devient un mal dix ans plus tard et réciproquement. Bien plus, l'on trouve aussi dans l'histoire des opinions émises simultanément et tout à fait contradictoires concernant le bien et le mal : les uns font un mérite à Alexandre Ier de la constitution donnée à la Pologne et de la Sainte-Alliance, les autres un crime.

On ne peut dire de l'activité d'Alexandre Ier non plus que de celle de Napoléon, qu'elle a été utile ou nuisible, si l'on ne peut expliquer en quoi elle l'a été. Si cette activité ne plaît pas à tel ou tel, c'est simplement parce qu'elle ne cadre pas avec la notion bornée qu'il se fait de la nature du bien. Si le bien est pour moi que se soit conservée intacte en 1812 la maison de mon père à Moscou, si c'est la gloire des armes russes ou la prospérité de l'université de Pétersbourg ou d'autres centres, ou la liberté de la Pologne, ou la puissance de la Russie, ou cette forme de civilisation européenne connue sous le nom de progrès, je suis cependant bien obligé de reconnaître que l'activité de chaque personnage historique a eu, à part ces buts, d'autres buts d'ordre beaucoup plus général et qui dépassent ma compréhension.

Mais admettons que ce qu'on appelle la science ait la possibilité de réduire toutes les contradictions et dispose tant pour les personnages historiques que pour les événements, d'un moyen infaillible de mesurer le bien et le mal.

Admettons qu'Alexandre eût pu agir en toute circonstance autrement qu'il ne l'a fait. Admettons qu'il eût pu, selon les prescriptions de ceux qui l'accusent et prétendent connaître le but final vers lequel tend l'humanité, admettons qu'il eût pu suivre le programme d'intérêt national, de liberté, d'égalité, de progrès (et il n'y en a pas de plus nouveau, semble-t-il) que lui traceraient ses détracteurs d'aujourd'hui. Admettons que ce programme eût été applicable, bien établi, et qu'Alexandre Ier

l'eût suivi. Que serait-il advenu de l'activité de tous les gens qui s'opposaient alors à la direction prise par le gouvernement – activité qui, d'après les opinions des historiens, était bonne et utile ? Elle n'aurait pas existé ; il n'y aurait pas eu de vie ; il n'y aurait rien eu.

Admettre que la vie de l'humanité puisse être dirigée par la raison, c'est nier toute possibilité de vie.

II

Admettre, comme le font les historiens, que les grands hommes conduisent l'humanité vers la réalisation de buts bien connus – que ce soit la grandeur de la Russie ou celle de la France, ou l'équilibre de l'Europe, ou le progrès universel, ou n'importe quoi d'autre – rend impossible d'expliquer les événements de l'histoire sans faire appel aux concepts de HASARD et de GÉNIE.

Si le but des guerres européennes au commencement de notre siècle était la grandeur de la Russie, ce but pouvait être atteint sans aucune des guerres qui ont précédé l'invasion, et sans l'invasion elle-même. Si ce but était la grandeur de la France, il pouvait être atteint sans la Révolution et sans l'Empire. Si ce but était la propagation de certaines idées, l'imprimerie l'aurait rempli beaucoup mieux que les soldats. Si ce but était le progrès de la civilisation, on admettra sans aucune difficulté qu'il est des moyens plus efficaces de répandre la civilisation que celui qui consiste à anéantir les hommes et leurs richesses.

Pourquoi donc les choses se sont-elles passées ainsi et non pas autrement ? Parce qu'elles se sont passées ainsi.

« Le HASARD a créé telle situation : le GÉNIE s'en est servi », dit l'histoire. Mais qu'est-ce que le HASARD ? Qu'est-ce que le GÉNIE ?

Les mots HASARD et GÉNIE ne signifient rien qui soit réellement existant, aussi ne peuvent-ils être définis. Ces mots ne désignent qu'un degré déterminé dans la compréhension des phénomènes ; je ne sais pas pourquoi tel ou tel phénomène se produit ; je pense que je ne peux pas le savoir ; par suite, je ne veux pas le savoir et je dis : HASARD. Je vois une force produisant un effet hors de proportion avec les capacités communes des hommes ; je ne comprends pas pourquoi cela se produit et je dis : GÉNIE.

Pour le troupeau, le mouton que chaque soir le berger mène dans un enclos spécial afin d'être nourri à part, et qui devient deux fois plus gros que les autres, doit paraître un génie. Et le fait que chaque soir ce soit toujours le même mouton qui, au lieu d'entrer dans la bergerie, passe dans un enclos spécial pour recevoir sa ration d'avoine, le fait que ce soit celui-là précisément qui, une fois gras à lard, est tué pour sa viande, ce fait doit apparaître comme une étonnante conjonction du génie et de toute une série de hasards extraordinaires.

Mais il suffit aux moutons de cesser de penser que ce qui leur arrive provient de ce qu'ils ont à atteindre des buts dévolus à la gent moutonnière ; il leur suffit d'admettre que tout ceci peut avoir un but qui leur est inconnu et aussitôt ils verront unité et suite logique dans ce qui arrive à l'un des leurs mis à l'engrais. S'ils ne savent pas dans quel but le mouton a été engraissé, ils sauront au moins que tout ce qui lui est arrivé ne s'est pas produit sans raison, et ils n'auront plus désormais besoin de recourir au HASARD ou au GÉNIE.

C'est seulement en renonçant à connaître le but proche et compréhensible, et en avouant que le but final nous est inaccessible, que nous verrons une suite logique dans la vie des personnages historiques : c'est alors que nous découvrirons la raison de la disproportion qui existe entre leurs actes et la capacité d'action commune à tous les hommes, et que nous n'aurons plus besoin des mots HASARD et GÉNIE.

Il suffit d'admettre que le but de l'agitation des peuples de l'Europe nous est inconnu, que nous ne connaissons que des faits consistant en tueries, d'abord en France, puis en Italie, en Afrique, en Prusse, en Autriche, en Espagne, en Russie, et que les mouvements de l'Occident vers l'Orient et de l'Orient vers l'Occident constituent l'essence et le but de ces événements, alors non seulement nous n'aurons plus besoin de voir rien d'exceptionnel et de génial dans le caractère de Napoléon et d'Alexandre, mais nous n'aurons plus besoin non plus de nous représenter ces personnages autrement que comme des hommes pareils aux autres ; non seulement nous n'aurons plus besoin d'expliquer par le hasard les menus événements qui ont fait ces hommes tels qu'ils ont été, mais nous verrons clairement que tous ces menus événements étaient inévitables.

Si nous renonçons à connaître le but final, nous comprendrons clairement que, de même qu'on ne peut imaginer pour une plante une couleur ou une semence mieux à sa nature que celles qu'elle produit, de même il nous est impossible d'imaginer deux autres hommes avec tout un passé qui répondrait aussi précisément, et jusque dans les plus infimes détails, à la mission qu'ils avaient à remplir.

III

*Le sens profond des événements européens du début du XIX*ème *siècle réside dans le mouvement guerrier des masses populaires d'Europe, de l'Occident vers l'Orient, puis de l'Orient vers l'Occident. Le mouvement de l'Occident vers l'Orient a été le premier. Pour que les peuples d'Occident pussent pousser leur marche belliqueuse jusqu'à Moscou, il était nécessaire : 1° qu'ils s'unissent en une masse guerrière d'une telle ampleur qu'elle fût en état de supporter le choc de la masse guerrière de l'Orient ; 2° qu'ils renonçassent à toutes leurs traditions et à toutes leurs habitudes ; 3° que, pour mener à bien leur assaut, ils eussent à leur tête un homme qui pût et pour lui-même et pour eux justifier les fourberies, les pillages, les massacres qui devaient en être et qui en furent l'accompagnement.*

Tout d'abord, l'ancien groupement de forces insuffisamment important est dissous en France par la Révolution ; les traditions et les coutumes anciennes sont anéanties ; un nouveau groupement s'élabore peu à peu sur une nouvelle échelle plus considérable, avec de nouvelles habitudes et traditions ; alors se prépare l'homme qui doit se mettre à la tête du mouvement futur et prendre toute responsabilité des événements qui doivent s'accomplir.

Cet homme sans convictions, sans passé, sans traditions, sans nom, et qui n'est pas même Français, se faufile, par un concours de circonstances des plus étranges, semble-t-il, parmi tous les partis de la France en ébullition et, sans s'attacher à aucun, se fait porter au premier rang.

L'ignorance de ses compagnons, la faiblesse et la nullité de ses adversaires, le cynisme, la brillante et vaniteuse étroitesse d'esprit de cet homme le mettent à la tête de l'armée. La valeur

des soldats de l'armée d'Italie, la répugnance à se battre de ses adversaires, sa témérité et sa présomption puériles lui valent la gloire militaire. Une quantité innombrable de « hasards » lui font partout cortège. La disgrâce dans laquelle il tombe auprès des dirigeants français le sert. Les tentatives qu'il entreprend pour changer de voie ne lui réussissent pas ; on refuse ses services en Russie et il ne parvient pas à s'établir en Turquie. Durant la guerre d'Italie, il se trouve plusieurs fois à deux doigts de sa perte, et chaque fois il échappe d'une façon imprévue. Les armées russes, les seules qui pourraient faire écrouler sa gloire, n'avancent pas en Europe par suite de diverses combinaisons diplomatiques, tant que lui-même y est.

À son retour d'Italie, il trouve à Paris le gouvernement dans un tel état de décomposition que ceux qui en font partie sont inévitablement balayés et anéantis. Et une issue se présente d'elle-même pour le tirer de sa situation dangereuse : une expédition insensée, absurde, en Afrique. De nouveau les mêmes « hasards » lui font cortège. Malte réputée imprenable se rend sans un coup de feu. Les décisions les plus risquées sont couronnées de succès. La flotte ennemie, qui par la suite ne laissera pas passer une seule barque, livre passage à toute une armée. En Afrique, les pires abominations sont commises sur des populations presque sans armes. Et les auteurs de ces forfaits, leur chef en tête, se persuadent que tout cela est splendide, que c'est glorieux ! que c'est digne de César, et d'Alexandre de Macédoine, que c'est bien.

Cet idéal de gloire et de grandeur qui consiste non seulement à croire que l'on ne fait rien de mal, mais encore à être fier de tous les crimes que l'on commet, en leur attribuant une signification incompréhensible et surnaturelle, cet idéal qui doit guider cet homme, ainsi que ceux qui se sont liés à sa fortune, s'élabore dans l'immense étendue de l'Afrique. Tout ce qu'il entreprend lui réussit. La peste l'épargne. Les massacres cruels des prisonniers ne lui sont pas imputés à crimes. Son

départ d'Afrique, d'une maladresse puérile, injustifiable, l'abandon de ses compagnons dans le malheur, lui est profitable, et de nouveau la flotte ennemie le laisse échapper par deux fois. C'est à ce moment où il a la tête tournée par la réussite de tous ses crimes que, prêt à jouer son rôle, mais sans but défini, il arrive à Paris. La décomposition du gouvernement républicain qui, un an auparavant, aurait pu causer sa perte, est arrivée à son dernier stade et son état d'homme étranger aux partis ne peut maintenant que servir à son élévation.

Il n'a aucun plan d'action ; il a peur de tout ; mais les partis cherchent à se raccrocher à lui et réclament sa collaboration.

Lui seul, avec l'idéal de gloire et de grandeur qu'il s'est créé en Italie et en Égypte, avec sa folle adoration de lui-même, avec son audace dans le crime, avec son cynisme, lui seul peut justifier les événements qui doivent s'accomplir.

Il est l'homme nécessaire pour la place qui l'attend. Ainsi, presque indépendamment de sa volonté, malgré son manque de décision, son absence de plan, toutes les fautes qu'il accumule, il est entraîné dans un complot qui se propose de le porter au pouvoir et ce complot est couronné de succès.

On l'entraîne à une séance du Directoire. Effrayé, il cherche à fuir et se croit perdu ; il fait semblant de tomber en pâmoison ; il tient des discours insensés qui devraient le perdre. Mais les dirigeants, jusque-là fiers et avisés, sentent maintenant leur rôle terminé, et, plus troublés encore que lui, prononcent les paroles qui sont le moins propres à leur conserver le pouvoir et ruiner cet homme.

C'est le HASARD, ce sont des millions de hasards qui lui donnent le pouvoir, et tous les hommes, comme obéissant à un mot d'ordre, contribuent à consolider ce pouvoir. Ce sont des

HASARDS qui font les caractères des dirigeants de la France d'alors ; ce sont des HASARDS qui font le caractère de Paul Ier, qui reconnaît son autorité ; c'est le HASARD qui ourdit contre lui un complot, qui au lieu de l'ébranler, raffermit sa puissance ; c'est le HASARD qui lui livre le duc d'Enghien, et le pousse à le faire assassiner inopinément, cherchant par ce moyen, plus fort que tous les autres, à convaincre la foule qu'il a le droit, puisqu'il a la force. C'est le HASARD qui fait qu'il tend toutes ses forces pour une expédition contre l'Angleterre, qui, évidemment, aurait causé sa ruine, et jamais il ne réalise ce dessein, mais, tout à coup, il tombe sur Mack et ses Autrichiens qui se rendent sans combat. C'est le HASARD et le GÉNIE qui lui donnent la victoire d'Austerlitz, et par HASARD, tous les hommes, non seulement de la France, mais de toute l'Europe, à l'exception de l'Angleterre qui ne prendra aucune part aux événements en train de s'accomplir, tous les hommes, malgré leur horreur initiale et leur aversion pour les crimes de cet homme, reconnaissent maintenant son pouvoir, le titre qu'il s'est donné, et son idéal de grandeur et de gloire, que chacun à l'envi prend pour quelque chose de merveilleux et de raisonnable.

Comme pour essayer par avance leur mouvement futur, les forces de l'Occident se sont dirigées à plusieurs reprises vers l'Orient, en 1805, 1806, 1807, 1809, chaque fois plus puissantes et plus nombreuses. En 1811, la masse d'hommes agglomérée se fond avec une autre énorme masse de peuples du centre de l'Europe. Plus grandit cette masse d'hommes, plus se trouve justifié celui qui est à la tête du mouvement. Pendant la période de dix ans qui prépare ce grand mouvement, cet homme entre en pourparlers avec toutes les têtes couronnées de l'Europe. Les puissances de ce monde, dépouillées de leur autorité, ne peuvent opposer à l'idéal de GLOIRE et de GRANDEUR de Napoléon qui n'a aucun sens, aucun autre idéal raisonnable. L'un après l'autre, ils s'empressent de lui donner le spectacle de leur néant. Le roi de Prusse envoie sa femme mendier les faveurs du

grand homme ; l'empereur d'Autriche considère comme une grâce que ce grand homme veuille bien recevoir dans son lit la fille des Césars ; le pape, gardien des trésors sacrés des peuples, fait servir sa religion à l'élévation du grand homme. Ce n'est pas tant Napoléon en personne qui se prépare à remplir son rôle, que son entourage qui l'amène à prendre sur lui toute la responsabilité des événements présents et futurs. Pas un acte frauduleux, pas un crime, pas une basse trahison qu'il commette sans qu'aussitôt, dans la bouche de son entourage, tout cela ne se transforme en acte magnifique. Pour lui plaire, les Allemands ne trouvent rien de mieux que de fêter leur défaite d'Iéna et d'Auerstaedt. Et il n'y a pas que lui qui soit grand, ses aïeux, ses frères, ses beaux-fils, ses beaux-frères le sont aussi. Tout concourt à le priver des derniers vestiges de sa raison et à le préparer à son effroyable rôle. Et une fois qu'il est prêt, les forces qu'il lui faut sont prêtes aussi.

L'invasion déferle sur l'Orient, atteint son but final, qui est Moscou. La capitale est prise, l'armée russe est anéantie, plus que ne le furent jamais les armées ennemies dans les guerres précédentes, d'Austerlitz à Wagram. Et soudain, à la place de ces hasards et de ces coups de génie, qui avec tant de constance ont porté Napoléon de succès en succès jusqu'au but fixé apparaît une série innombrable de hasards contraires, depuis le rhume de cerveau de Borodino jusqu'aux froids de l'hiver et à l'étincelle qui a mis le feu à Moscou. Et à la place du génie apparaissent une sottise et une lâcheté sans exemple.

L'invasion fuit, revient en arrière et fuit encore, et maintenant, sans arrêt, les hasards, au lieu d'être pour Napoléon, sont contre lui.

Un mouvement contraire s'accomplit d'Orient en Occident, présentant de remarquables analogies avec le précédent mouvement d'Occident en Orient. Mêmes tentatives préalables d'Orient en Occident qu'en 1805, 1806 et 1809, avant le grand

ébranlement : même formidable concentration d'hommes ; même adhésion des peuples du centre de l'Europe au mouvement, même hésitation au milieu du chemin, et même accroissement de vitesse à mesure qu'on approche du but.

Paris, le but extrême, est atteint. Le gouvernement de Napoléon, ainsi que son armée, sont détruits. Napoléon lui-même n'a plus de raison d'être ; tous ses actes sont dès lors pitoyables et bas ; mais de nouveau un hasard inexplicable entre en jeu ; les alliés haïssent Napoléon qu'ils accusent d'être la cause de leurs malheurs ; dépouillé de sa force et de son pouvoir, convaincu de crimes et de perfidies, il devrait leur paraître tel qu'ils le voyaient dix ans plus tôt et qu'ils le verront un an plus tard : un bandit hors la loi. Mais par un hasard étrange, personne ne voit cela. Son rôle n'était pas encore terminé. L'homme que dix ans plus tôt et un an plus tard l'on considéra comme un bandit hors la loi fut envoyé à deux journées de voyage de France, dans une île dont on lui donna la souveraineté, avec sa garde et des millions qui le payaient de Dieu sait quoi.

IV

Le mouvement des peuples commence à s'assagir dans ses rives. Les vagues de la grande marée se sont retirées et sur la mer calmée se forment des cercles sur lesquels voguent les diplomates qui s'imaginent avoir produit eux-mêmes cette bonace.

Mais la mer calmée se soulève. Les diplomates croient aussitôt que ce sont eux et leurs désaccords qui causent cette nouvelle tension des forces, ils s'attendent à une guerre entre

les souverains ; la situation leur semble sans issue. Mais la vague dont ils sentent la montée ne déferle pas de la direction où ils l'attendent. C'est toujours la même vague, et c'est toujours le même point de départ : Paris. C'est le dernier rejaillissement du flux venu de l'Occident, rejaillissement qui doit résoudre des difficultés diplomatiques apparemment insolubles, et mettre fin aux mouvements guerriers de cette période.

L'homme qui a dévasté la France revient dans cette France, seul, sans qu'il soit besoin d'un complot, sans soldats. Le premier garde-champêtre venu peut lui mettre la main au collet, et, par un hasard étrange, non seulement personne ne lui met la main au collet, mais tous avec enthousiasme viennent accueillir cet homme qu'ils maudissaient hier et qu'ils recommenceront à maudire dans un mois.

Cet homme est encore nécessaire pour justifier le dernier acte collectif.

Cet acte fut accompli.

Le dernier rôle est joué. L'acteur est prié d'enlever son costume et de se démaquiller ; on n'a plus besoin de lui.

Et quelques années se passent, pendant lesquelles cet homme, dans la solitude de son île, se joue à lui-même une piteuse comédie ; il intrigue, il ment pour justifier ses actes, alors que déjà toute justification est inutile ; il montre à l'univers ce que vaut le personnage qu'on prenait pour une force, alors qu'une invisible main le conduisait.

Le metteur en scène, une fois le drame joué et l'acteur déshabillé, nous le montre :

– Regardez celui en qui vous avez cru ! Le voici ! Voyez-vous maintenant que ce n'est pas lui, mais moi qui vous menais ?

Mais aveuglés par la force qui les avait mis en branle, les hommes, longtemps, ne comprirent pas cela.

Plus grande encore est la logique et la nécessité que présente la vie d'Alexandre Ier, personnage qui se trouvait à la tête du mouvement en sens inverse, d'Orient en Occident.

Que fallait-il à l'homme qui, en éclipsant les autres, prendrait la tête de ce mouvement ?

Il lui fallait posséder le sentiment de la justice, prendre part aux affaires de l'Europe, mais de loin, pour que des intérêts mesquins n'obscurcissent pas sa vision ; il lui fallait dominer par sa hauteur morale ses associés, les souverains d'alors ; il lui fallait une personnalité aimable et séduisante ; il fallait qu'il eût subi une offense personnelle de Napoléon. Toutes ces conditions sont réunies en Alexandre Ier ; tout cela est le fruit d'innombrables « hasards », semés le long de sa vie passée, et par son éducation, et par ses initiatives libérales, et par les conseillers de son entourage, et par Austerlitz, et par Tilsit, et par Erfurt.

Pendant la guerre populaire, il reste inactif parce qu'on n'a pas besoin de lui. Mais aussitôt qu'apparaît la nécessité d'une guerre européenne, sa personnalité apparaît à sa place au moment voulu ; il fait l'union de tous les peuples européens et les conduit au but.

Le but est atteint. Après la dernière guerre de 1815, Alexandre se trouve au sommet de la puissance qu'un homme puisse atteindre. De quelle façon s'en sert-il ?

Alexandre Ier, le pacificateur de l'Europe, l'homme qui dès ses jeunes années n'a cherché que le bonheur de son peuple, l'instigateur des réformes libérales introduites dans sa patrie au moment où, semble-t-il, il dispose du pouvoir le plus étendu et par conséquent des moyens de réaliser le bonheur de son peuple, au moment où Napoléon en exil dresse des plans puérils et mensongers sur la façon dont il rendrait le monde heureux si on le laissait faire, à ce moment précis, Alexandre Ier, ayant accompli sa mission et sentant sur soi la main de Dieu, reconnaît tout à coup le néant de ce soi-disant pouvoir, le remet aux mains de gens méprisables et méprisés et dit simplement :

– « Non pas pour nous, Seigneur, non pas pour nous, mais pour Ton Nom[41] *! » Je suis un homme comme vous ; laissez-moi vivre en homme ; laissez-moi penser à mon âme et à Dieu.*

De même que le soleil, comme chaque atome de l'éther, est une sphère parfaite en soi et en même temps un seul atome de l'infini inaccessible à l'homme dans son immensité, de même chaque individu porte en soi des buts qui lui sont propres et cependant il les porte pour servir des buts généraux, inaccessibles à l'homme.

Une abeille posée sur une fleur a piqué un enfant. L'enfant a peur des abeilles et dit que leur but est de piquer les gens. Le poète admire l'abeille qui butine dans le calice de la fleur, et dit que le but de l'abeille est de butiner l'arôme des fleurs. Un apiculteur, remarquant que l'abeille amasse du pollen et le porte à sa ruche, dit que le but de l'abeille est de récolter du miel. Un autre apiculteur qui a étudié de plus près la vie de l'essaim, dit que l'abeille amasse le pollen pour nourrir le jeune couvain et pour élever la reine, et que son but est la conservation de l'espèce. Le botaniste remarque que l'abeille emporte du pollen de

---

41 Psaume CXV, v. 1.

la fleur dioïque sur la fleur femelle qu'elle féconde, et il voit en cela le but des abeilles. Un autre, s'intéressant à la propagation des plantes, voit que l'abeille y contribue, et ce nouveau chercheur de conclure que tel est le but des abeilles. Cependant, le véritable but des abeilles ne se réduit ni au premier, ni au second, ni au troisième des buts que l'esprit humain s'est trouvé en état de découvrir. Plus l'esprit humain se hausse dans la découverte de ces fins, plus il se rend clairement compte que la fin dernière lui est inaccessible.

Une seule chose est accessible à l'homme : l'observation des corrélations qui existent entre la vie des abeilles et d'autres phénomènes de la vie. Il en est de même des fins que poursuivent les personnages historiques et les peuples.

V

Le mariage de Natacha, devenue la femme de Besoukhow en 1813, fut le dernier heureux événement pour nos vieux amis les Rostow. Le comte Ilia Andréïévitch mourut la même année, et, comme il arrive toujours, avec lui s'effondra sa famille, telle que nous l'avons connue. L'incendie de Moscou, la mort du prince André, la douleur de Natacha, la fin prématurée de Pétia, le désespoir de la comtesse, tous ces coups successifs finirent par accabler le pauvre comte.

Il semblait ne pas avoir la force de comprendre l'étendue de tous ses malheurs, et, inclinant sa vieille tête sous la main de la Providence, il eut l'air d'attendre et d'appeler son dernier moment. Tantôt effaré, éperdu, tantôt en proie à une excitation fébrile, il passait sans transition d'un extrême à l'autre.

Quand vint la noce de sa fille, il ne s'occupa que du côté matériel des arrangements : il commandait les dîners, les soupers, et faisait son possible pour paraître gai : mais sa gaieté n'était plus communicative comme auparavant. Elle faisait naître au contraire un sentiment de compassion chez ceux qui le connaissaient et l'aimaient. Les nouveaux mariés une fois partis, il s'affaissa, se plaignit d'un invincible ennui, tomba malade, et se coucha pour ne plus se relever ; malgré les assurances trompeuses des médecins, il avait compris que son heure était arrivée. La comtesse passa quinze jours au chevet du malade sans se déshabiller : chaque fois qu'elle lui présentait une potion, il sanglotait doucement et lui baisait la main en silence.

Le jour même de sa mort, il leur demanda pardon, à elle de vive voix et mentalement à son fils, d'avoir si mal géré leur fortune. Sa fin fut tranquille, et le lendemain ses amis vinrent en foule rendre leurs derniers devoirs au défunt. Mainte et mainte fois ils avaient dansé et dîné chez lui en se moquant de ses manies, et maintenant tous répétaient à l'envi, comme pour leur justification, avec un sincère sentiment de remords et d'attendrissement : « C'était tout de même un bien excellent homme… On n'en trouve plus de pareils… et d'ailleurs qui n'a pas ses faiblesses ? » Lorsque le vieux comte mourut, ses affaires étaient tellement embrouillées, qu'il n'y avait plus aucun moyen de les remettre à flot. Nicolas reçut cette nouvelle à Paris, où il se trouvait avec les armées russes. Demandant aussitôt sa mise à la retraite, il partit en congé, sans même attendre que sa demande lui fût accordée. Leur situation financière fut mise au net un mois après la mort du comte, et chacun fut étonné de l'énormité du chiffre des dettes de toutes sortes, dont on ignorait même l'existence : le passif dévorait l'actif. Amis et parents conseillèrent à Nicolas de refuser la succession, mais, voyant dans cette façon d'agir un blâme pour la mémoire sacrée de son père, il ne voulut pas en entendre parler, et accepta purement et simplement la succession avec la charge de payer les dettes. Les créanciers, que la large et expansive bonté du vieux comte avait tenus

longtemps silencieux, commencèrent à faire valoir leurs droits. Mitenka et plusieurs autres, qui avaient reçu des billets à ordre, se montrèrent les plus exigeants, et ne donnaient à Nicolas ni repos ni trêve. Ceux qui avaient patienté du vivant du comte étaient maintenant sans pitié pour le jeune héritier qui avait accepté de plein gré ces onéreux engagements. Aucune des combinaisons projetées par Nicolas ne lui réussit : les terres furent vendues à l'encan à vil prix, et il resta encore à payer la moitié des dettes. Nicolas emprunta à son beau-frère trente mille roubles pour acquitter celles qu'il regardait comme dettes d'honneur, et se vit obligé, pour éviter la prison dont le menaçaient les autres créanciers, de chercher un emploi. Retourner à l'armée, où, à la première vacance, il serait nommé, à coup sûr, chef de régiment, était impossible, car sa mère se cramponnait à lui comme au dernier sourire de la vie. Aussi, malgré le peu de plaisir qu'il éprouvait à rester à Moscou dans le même milieu, malgré l'antipathie que lui inspiraient les fonctions civiles, il finit par y obtenir une place dans l'administration, dit adieu à l'uniforme qu'il aimait tant, et s'établit, avec sa mère et Sonia, dans un modeste logement. Natacha et Pierre, qui habitaient Pétersbourg, ne se doutaient pas des difficultés de sa situation, qu'il leur cachait du reste avec le plus grand soin, et ignoraient que ses 1 200 roubles d'appointements devaient suffire à leur entretien de façon que sa mère ne pût deviner leur pauvreté. La comtesse ne pouvait admettre l'existence en dehors des conditions de luxe auxquelles elle était habituée depuis son enfance, et exigeait à tout instant qu'on satisfît ses moindres désirs, sans soupçonner la gêne qu'ils causaient à son fils. C'était tantôt une voiture dont elle avait besoin pour envoyer chercher une amie, tantôt un mets recherché pour elle, du vin fin pour son fils, ou de l'argent pour des cadeaux à Natacha, à Sonia et à Nicolas lui-même. Sonia menait le ménage, soignait sa tante, lui faisait la lecture, supportait ses caprices, sa secrète inimitié, et aidait Nicolas à lui dissimuler leurs embarras financiers. Il sentait que sa reconnaissance pour elle était une dette dont il ne pourrait jamais s'acquitter ; mais, tout en admirant sa patience et son dé-

vouement sans bornes, il évitait toute intimité. Il lui en voulait de n'avoir rien à lui reprocher, et de ce que, réunissant toutes les perfections, il lui manquait ce je ne sais quoi qui l'aurait infailliblement forcé à lui donner son cœur ; et plus il l'appréciait, moins il se sentait capable de l'aimer. Il avait accepté avec empressement la parole qu'elle lui avait rendue, et se tenait maintenant à distance, comme pour bien lui faire sentir que le passé ne pouvait plus revenir. Ses embarras d'argent augmentèrent. Non seulement il lui était impossible de rien mettre de côté sur ses appointements, mais, pour obéir, aux exigences de sa mère, il se vit bientôt contraint de contracter de petites dettes. Comment sortirait-il de cette impasse ? Il l'ignorait, car la pensée d'épouser une, riche héritière, comme le lui proposaient de vieilles amies de la famille, lui inspirait une répulsion invincible. Dans le fond de son âme, il éprouvait une satisfaction sombre et amère à supporter sans murmurer ce poids accablant. Il évitait toute distraction au dehors, et ne pouvait s'astreindre, dans son intérieur, à d'autre occupation qu'à celle d'aider sa mère à étaler des « patiences » sur la table et à se promener dans sa chambre, en fumant sa pipe en silence. En agissant ainsi, il semblait vouloir préserver de toute atteinte extérieure cette sombre disposition d'esprit, qui seule le rendait capable d'endurer une pareille vie de privations.

VI

Au commencement de l'hiver, la princesse Marie arriva à Moscou : les bruits de ville la mirent au courant de la triste position des Rostow. Le fils, disait-on, se sacrifiait à sa mère. « Je m'y attendais ! » se dit la princesse Marie, en voyant dans le dévouement de Nicolas une nouvelle et douce sanction de son amour. Ses rapports intimes, presque de parenté, avec la famille

Rostow, lui imposaient le devoir d'aller rendre visite à la comtesse, mais le souvenir du séjour de Nicolas à Voronège lui rendait cette visite pénible. Elle laissa passer quelques semaines avant de la faire. Nicolas fut le premier à la recevoir, car on ne pouvait entrer chez sa mère qu'en traversant sa chambre. À sa vue, le visage de ce dernier exprima, au lieu de la joie qu'elle s'attendait à y lire, une froideur sèche et hautaine. Il s'informa de sa santé, la conduisit près de la comtesse, et les quitta au bout de quelques secondes. La visite terminée, il la reconduisit avec une réserve marquée jusqu'à l'antichambre, et répondit à peine à ses questions sur la santé de sa mère. « Que vous importe ? semblait dire son regard, laissez-moi en paix. »

« Je ne puis souffrir ces dames et leurs amabilités, dit-il à Sonia, lorsque la voiture de la princesse se fut éloignée. Qu'ontelles besoin de venir ?

–C'est mal à vous de parler ainsi, Nicolas, répondit Sonia en cachant avec peine sa joie. Elle est si bonne, et maman l'aime tant ! » Nicolas garda le silence et aurait voulu oublier cette visite, mais la comtesse y revenait à tout propos ; ne tarissant pas en éloges sur le compte de la princesse Marie, elle insistait pour que son fils lui rendît sa politesse, et exprimait le désir de la voir plus souvent. On sentait que le silence de Nicolas à ce sujet l'irritait.

– Il faut que tu y ailles, c'est une charmante fille… Tu y verras au moins quelqu'un, car tu dois mourir d'ennui avec nous autres.

– Je n'y tiens pas, maman.

– Je ne te comprends pas, mon ami : tantôt tu veux voir du monde, tantôt tu t'y refuses.

– Mais je n'ai jamais dit que je m'ennuyais, repartit Nicolas.

– Comment ! N'as-tu pas dit tout à l'heure que tu ne voulais pas la voir ? C'est une fille de beaucoup de mérite, tu as toujours eu de la sympathie pour elle, et aujourd'hui, par je ne sais quelle raison… on me cache toujours tout.

– Mais pas le moins du monde, maman.

– Je t'aurais compris si je te demandais de faire une démarche désagréable, mais je ne te demande que de rendre une visite que la politesse exige… Je ne m'en mêlerai plus, puisque tu as des secrets pour moi.

– J'irai si vous le voulez.

– Cela m'est parfaitement égal, c'est pour toi seul que je le désire. »

Nicolas soupirait, mordait sa moustache, étalait les cartes et s'efforçait de distraire l'attention de sa mère, mais, le lendemain et les jours suivants, elle revenait sur le même sujet. La froide réception de Nicolas avait froissé la princesse Marie dans son amour-propre, et elle se disait : « J'avais raison de ne pas vouloir faire cette visite… Au fond, je n'en attendais pas autre chose… Après tout, je suis allée voir la pauvre vieille, qui avait toujours été excellente pour moi. » Mais ces réflexions ne parvenaient pas à calmer le regret qu'elle éprouvait en songeant à l'accueil que lui avait fait Nicolas. Malgré sa ferme résolution de ne plus retourner chez les Rostow, et d'oublier ce qui s'était passé, elle se sentait involontairement dans une fausse position, et lorsqu'elle cherchait à s'en rendre compte, elle était forcée de s'avouer à elle-même que ses rapports avec Nicolas y étaient pour beaucoup. Son ton sec et poli n'était pas la véritable expression de ses sentiments : il devait cacher un sous-entendu

qu'elle aurait voulu à tout prix éclaircir pour retrouver sa tranquillité. On était en plein hiver, lorsqu'un jour qu'elle assistait à une leçon de son neveu, on vint lui annoncer Rostow. Bien décidée à ne pas trahir son secret et à ne pas laisser apercevoir son embarras, elle pria Mlle Bourrienne de l'accompagner au salon. Au premier regard qu'elle jeta sur Nicolas, elle comprit qu'il était simplement venu remplir un devoir de politesse, et elle se promit de ne pas sortir de la réserve la plus absolue. Aussi, au bout des dix minutes exigées par les convenances, et consacrées aux questions banales sur la santé de la comtesse et sur les dernières nouvelles du jour, Nicolas se leva, et s'apprêta à prendre congé. Grâce à Mlle Bourrienne, la princesse Marie avait jusque-là très bien soutenu la conversation, mais, à ce moment, fatiguée de parler de ce qui l'intéressait si peu, et revenant par un rapide enchaînement d'idées à son isolement et au peu de joies qu'elle avait en ce monde, elle se laissa involontairement aller à une silencieuse rêverie, les yeux fixés devant elle, sans remarquer le mouvement que venait de faire Nicolas. Celui-ci eut tout d'abord l'air de ne pas s'en apercevoir et échangea quelques mots avec Mlle Bourrienne, mais, la princesse continuant à rester immobile et rêveuse, il fut forcé de la regarder et ne put se méprendre sur la douleur qu'exprimaient ses traits délicats.

Il lui sembla entrevoir confusément qu'il en était la cause, et ne sut comment s'y prendre pour lui témoigner un peu d'intérêt.

« Adieu, princesse, » lui dit-il.

Elle sembla se réveiller et soupira en rougissant.

« Pardon, murmura-t-elle, vous partez déjà ? Eh bien, adieu !

– Et le coussin que vous avez fait pour la comtesse ? Je vais vous l'apporter, » dit Mlle Bourrienne en sortant de la chambre.

Un silence embarrassant s'établit entre eux deux.

« Oui, dit enfin Nicolas avec un sourire de tristesse, ne croirait-on pas, princesse, que notre première rencontre à Bogoutcharovo a eu lieu hier, et cependant que d'événements se sont passés depuis !... Nous nous imaginions être bien malheureux alors ; eh bien ! je donnerais beaucoup pour en revenir là, mais ce qui est passé ne revient plus. »

La princesse Marie avait fixé sur lui son doux et profond regard en cherchant à pénétrer le sens caché de ces paroles.

« C'est vrai, dit-elle, vous n'avez pourtant rien à regretter dans le passé, et si je comprends votre vie actuelle, elle vous laissera aussi un bon souvenir de dévouement et d'abnégation...

– Je ne saurais accepter vos louanges, dit-il vivement, car je m'adresse constamment des reproches, et... Pardon, ce sujet ne peut vous intéresser, » continua-t-il en redevenant, à ces mots, froid et calme comme à son entrée.

Mais la princesse Marie ne voyait plus en lui que l'homme qu'elle avait connu et aimé, et c'est avec cet homme qu'elle renoua la conversation.

« J'avais pensé que vous me permettriez de vous exprimer..., dit-elle avec hésitation : mes relations avec vous et les vôtres étaient devenues telles, qu'il me semblait qu'un témoignage de sympathie de ma part ne pouvait vous offenser : il paraît que je me suis trompée, ajouta-t-elle d'une voix tremblante... Je ne sais pourquoi vous étiez tout autre auparavant, et je...

– Ah ! il y a mille raisons à cela, répondit Nicolas en appuyant sur ce dernier mot. Merci, princesse, ajouta-t-il tout bas, croyez-moi, c'est parfois bien lourd à porter !

– C'est donc cela, c'est donc cela, se dit en tressaillant de joie la princesse Marie. Ce n'est donc pas seulement cet honnête et loyal regard, cet extérieur charmant que j'ai aimé en lui, j'avais deviné toute la noblesse de son âme… C'est donc parce qu'il est pauvre et que je suis riche… C'est donc cela… car autrement… »

Alors, se souvenant de la tendre sympathie qu'elle lui avait laissé entrevoir, et examinant sa bonne et mélancolique figure, elle comprit à n'en plus douter la raison de son apparente froideur.

« Pourquoi donc, comte, pourquoi ? s'écria-t-elle tout à coup en se rapprochant de lui involontairement ; pourquoi ? vous devez me le dire. »

Il garda le silence.

« Je ne sais pas, comte, je ne connais pas vos raisons, mais je sais que, moi aussi, je souffre et je vous l'avoue… pourquoi me priver alors de votre bonne amitié ? »

Et des pleurs brillèrent dans ses yeux.

« J'ai si peu de bonheur dans la vie que toute perte m'est sensible… Pardonnez-moi, adieu ! »

Elle fondit en larmes et fit quelques pas pour sortir.

« Princesse ! Au nom du ciel, un instant ! » Il l'arrêta. Elle se retourna, leurs regards se rencontrèrent en silence, la glace

était rompue, et ce qui leur semblait tout à l’heure encore impossible devint pour eux une réalité prochaine et inévitable.

VII

Nicolas épousa la princesse Marie dans le courant de l’automne de 1813, et alla s’établir avec elle, sa mère et Sonia, à Lissy-Gory. Pendant les quatre années qui suivirent leur mariage, sans vendre la moindre parcelle des biens de sa femme, il paya toutes ses dettes, y compris celle qu’il avait contractée envers Pierre, et en 1820 il avait si bien arrangé ses affaires, qu’il avait ajouté à Lissy-Gory une petite terre, et qu’il était en négociations pour racheter Otradnoë : c’était son rêve favori. Nicolas, forcé de devenir gentilhomme fermier, se passionna pour l’agriculture, et en fit sa principale occupation. Il n’aimait pas les innovations, surtout les innovations anglaises, qui commençaient alors à être de mode. Il se moquait des ouvrages de pure théorie, ne songeait ni à construire des fabriques, ni à ensemencer des blés chers et d’une espèce étrangère au pays. Ne donnant jamais exclusivement ses soins à une branche de son administration au détriment des autres, il avait toujours devant les yeux sa propriété tout entière, et non pas seulement une de ses parties. Pour lui, l’important était, non pas l’oxygène et l’azote contenus dans le sol et dans l’air, non pas la charrue et l’engrais, mais le travailleur qui mettait en œuvre toutes ces forces. Le paysan attira tout d’abord son attention : c’était mieux qu’un instrument pour lui, c’était un juge. Il l’étudia avec soin, chercha à comprendre ses besoins, à se rendre compte de ce qu’il tenait pour bon ou pour mauvais, et les ordres qu’il donnait devenaient pour lui une source de renseignements précieux. Ce ne fut que lorsqu’il eut saisi leurs goûts, leurs désirs, et qu’il eut appris à parler leur langue, qu’il lut dans leur pensée, qu’il se

sentit rapproché d'eux, et qu'il put les gouverner d'une main sûre et ferme, c'est-à-dire leur rendre les services qu'ils étaient en droit d'attendre de lui. Son administration ne tarda pas à avoir les résultats les plus brillants. Nicolas, avec une clairvoyance remarquable, nommait dès le début de sa gestion, aux fonctions de bourgmestre, de staroste et de délégué, ceux mêmes que les paysans auraient choisis, s'ils en avaient eu le droit. Au lieu d'analyser la constitution chimique des engrais, au lieu de se lancer dans le « doit et avoir », comme il le disait en plaisantant, il se renseignait sur la quantité de bétail que possédaient les paysans, et s'efforçait, par tous les moyens, de l'augmenter. Il ne permettait pas aux familles de se séparer et tenait à les conserver groupées ensemble. Il était sans pitié pour les paresseux et les dépravés, et les chassait au besoin de la communauté. Pendant les travaux des champs, pendant les semailles, la fenaison et la moisson, il surveillait avec le même soin ses champs et ceux des paysans, et peu de propriétaires pouvaient se vanter d'en avoir en aussi bon état et d'un aussi bon rendement que les siens. Il n'aimait pas à avoir affaire avec les dvorovy[42], qu'il regardait comme des parasites. On l'accusait cependant de ne pas les tenir assez sévèrement ; lorsqu'il devait punir l'un d'eux, son indécision était si grande, qu'il consultait toute la maison avant d'en venir là, et il était enchanté de trouver l'occasion de le faire partir comme recrue, à la place d'un paysan. Quant à ces derniers, il était d'avance tellement sûr d'avoir la majorité pour lui, qu'il n'hésitait jamais dans les mesures à prendre en ce qui les concernait. Il ne se permettait pas de les accabler de travail, ou de les châtier, ou de les récompenser pour sa satisfaction personnelle. Peut-être n'aurait-il pas su dire en vertu de quelle règle il agissait ainsi, mais il la sentait dans son âme, ferme et inflexible. Parfois pourtant il lui arrivait de s'écrier avec dépit, à propos d'un désordre ou d'un insuccès : « Que peut-on faire avec notre peuple russe ? » et il s'imaginait

[42] Domestiques serfs attachés à la maison d'un seigneur. *(Note du traducteur.)*

détester le paysan, mais il aimait de tout son cœur « notre peuple russe » et son génie ; c'est pour cela qu'il l'avait si bien compris, et s'était engagé dans la seule voie au bout de laquelle il était sûr de trouver de bons résultats. Ces occupations si absorbantes inspiraient à sa femme une sorte de jalousie : elle regrettait de ne pouvoir y prendre part et de ne pas comprendre les joies et les soucis de ce monde si étranger pour elle : pourquoi cet air de gaieté et de bonheur lorsque, s'étant levé à l'aube, et ayant passé toute la matinée dans les champs ou sur l'aire, il ne rentrait qu'à l'heure du thé ? Pourquoi cet enthousiasme lorsqu'il parlait de l'activité d'un riche paysan qui avait passé toute la nuit, avec sa famille, à transporter ses gerbes et à faire ses meules ? Pourquoi ce sourire satisfait lorsqu'il voyait tomber une pluie fine et serrée sur les pousses altérées de l'avoine, ou emporter par le vent un nuage menaçant au moment de la fenaison ou de la moisson, et que, hâlé, les cheveux parfumés de menthe et d'absinthe sauvages, il s'écriait en se frottant joyeusement les mains : « Encore un jour comme celui-ci, et notre récolte et celle des paysans seront rentrées » ? Elle s'étonnait aussi de ce qu'avec son bon cœur, son empressement à prévenir tous ses désirs, il se désespérait de recevoir, par son entremise, des pétitions de paysans qui demandaient à être affranchis de certains travaux. Il les refusait constamment, et se fâchait tout rouge, en l'engageant à ne pas se mêler dorénavant de ses affaires.

Lorsque, pour essayer de pénétrer sa pensée, elle lui parlait du bien qu'il faisait à ses serfs, il s'emportait. « C'est bien le dernier de mes soucis, répondait-il, et ce n'est pas à leur bonheur que je travaille ; le bonheur du prochain n'est que poésie, et conte de femmelette. Je tiens à ce que nos enfants ne soient pas des mendiants, et à ce que notre fortune s'arrondisse de mon vivant ; je n'ai pas d'autre but, et pour l'atteindre il faut l'ordre, la sévérité et la justice, ajoutait-il, car si le paysan est nu et affamé, s'il n'a qu'un cheval, il ne travaillera ni pour lui, ni pour moi. »

Était-ce vraiment d'une manière aussi inconsciente que Nicolas faisait du bien aux autres et que tout fructifiait ainsi entre ses mains ? Le fait est que sa fortune augmentait à vue d'œil ; les paysans du voisinage venaient à tout moment lui demander de les acheter, et longtemps après sa mort la population conserva le souvenir de sa gestion : « Il s'y entendait, disait-elle : il pensait d'abord à l'avoir du paysan et puis au sien : il ne nous gâtait pas, en un mot c'était un bon administrateur ! »

VIII

Ce qui parfois ne laissait pas de causer du souci à Nicolas, c'était son emportement et son habitude de hussard d'avoir la main leste. Dans les premiers temps de son mariage, il n'y avait rien vu de répréhensible, mais, la seconde année, un certain incident le fit subitement changer de manière de voir à ce sujet. Il avait fait venir un jour le successeur du défunt Drône, le staroste de Bogoutcharovo, qui était accusé de malversations. Nicolas le reçut sur le perron, et, aux premiers mots du prévenu, lui répondit par une grêle d'injures et de coups. Rentrant un moment après pour déjeuner, il s'approcha de sa femme, qui travaillait, la tête inclinée sur son métier, et lui raconta, comme de coutume, tout ce qu'il avait fait dans la matinée, et entre autres l'affaire du staroste.

La comtesse Marie, rougissant et pâlissant tour à tour, ne releva pas la tête et garda le silence.

« Quel impudent coquin ! s'écria-t-il en s'échauffant à ce souvenir, s'il avait au moins avoué qu'il était ivre, mais… Qu'as-tu donc, Marie ? »

Celle-ci leva les yeux sur lui, essaya en vain de dire un mot et baissa de nouveau la tête… « Qu'as-tu, mon amie ? » Les pleurs embellissaient toujours la comtesse Marie, car, ne pleurant jamais que de chagrin ou de pitié, et non de colère ou de souffrance physique, ses yeux lumineux et profonds avaient alors un charme irrésistible. À cette question de son mari, elle fondit en larmes.

« Nicolas, j'ai tout vu… Il est coupable, je le sais… Mais pourquoi l'as-tu… ? » Et elle se voila la figure de ses mains.

Nicolas ne répondit rien, rougit fortement, et s'éloigna d'elle en faisant quelques pas dans la chambre. Il devinait la cause de ses larmes, mais, ne trouvant rien de blâmable dans une habitude qui remontait pour lui à tant d'années, il lui donna tort, et se dit : « Ce sont des petites faiblesses de femme… ou plutôt n'aurait-elle pas vraiment raison ? » Dans son irrésolution, il jeta un regard sur ce visage aimé qui souffrait pour lui, et comprit qu'elle avait dit juste, et qu'il était coupable envers lui-même.

« Marie, lui dit-il tout doucement, cela n'arrivera plus, je te le jure… Jamais ! » reprit-il d'une voix émue, comme un enfant qui demande pardon.

Les larmes jaillirent plus abondantes des yeux de la comtesse. Elle saisit la main de son mari et la porta à ses lèvres.

« Quand as-tu brisé ton camée ? lui dit-elle pour changer de sujet de conversation, en examinant une bague qu'il portait toujours au doigt et qui représentait la tête de Laocoon.

– Ce matin, Marie, et que cette bague brisée me rappelle à l'avenir la parole que je viens de te donner ! »

Depuis lors, quand il sentait la colère le gagner et ses poings se fermer, il tournait rapidement sa bague et baissait les yeux devant celui à qui il avait affaire. Cependant il lui arrivait, de temps à autre, de s'oublier, et alors, en s'en confessant à sa femme, il lui renouvelait sa promesse.

« Tu dois sûrement me mépriser, Marie ? disait-il.

– Mais pourquoi ne t'en vas-tu pas, lui répondait-elle pour le consoler, lorsque tu ne te sens plus la force de te maîtriser ? »

Dans la noblesse du gouvernement, Nicolas était estimé, mais pas aimé ; les intérêts de la noblesse l'occupaient peu : aussi passait-il pour fier aux yeux des uns, ou pour peu intelligent aux yeux des autres. Tant que durait l'été, il consacrait tout son temps à l'administration de ses biens. Quand venait l'automne, il chassait du matin au soir, et passait régulièrement l'hiver à inspecter les villages éloignés et surtout à lire des livres d'histoire, dont il achetait chaque année une certaine quantité. Il se composait de la sorte une bibliothèque sérieuse, et se posait comme règle de lire d'un bout à l'autre tout ce qu'il achetait. Ce fut d'abord une tâche ennuyeuse à remplir, mais qui devint peu à peu pour lui une occupation habituelle, à laquelle il finit par prendre un vif intérêt. Comme il restait l'hiver presque toujours à la maison, il entrait dans les moindres détails de la vie de famille, et, son union avec sa femme devenant de plus en plus intime, il découvrait tous les jours en elle, de nouveaux trésors de tendresse et d'intelligence. Avant leur mariage, Nicolas, s'accusant lui-même et rendant justice à la conduite de Sonia, avait tout raconté à la princesse Marie, en la priant d'être bonne et affectueuse pour sa cousine. La femme comprit la faute de son mari, s'imagina que sa fortune avait influencé son choix, se sentit mal à l'aise devant Sonia et, ne pouvant rien lui reprocher, fit tout son possible pour l'aimer ; mais elle ne put y parvenir, et parfois elle se sentait animée de mauvais sentiments à son

égard. Elle en fit un jour la confession à Natacha, en se reprochant son injustice.

« Te souviens-tu, lui dit celle-ci, d'un certain passage de l'Évangile qui se rapporte si complètement à la position de Sonia ?

– Lequel ? demanda la comtesse Marie, étonnée.

– Celui-ci : « On donnera à celui qui est riche, mais pour celui qui est pauvre, on lui ôtera même ce qu'il a. » Elle est celle qui est pauvre, et à laquelle on a tout ôté. Pourquoi ? Je n'en sais rien : peut-être parce qu'elle n'a pas l'ombre d'égoïsme… Mais le fait est qu'on lui a tout pris… Elle me fait, te l'avouerai-je, une peine terrible. J'ai vivement désiré jadis lui voir épouser Nicolas, et cependant je pressentais que cela n'aurait jamais lieu. Elle est la « fleur stérile » de l'Écriture, mais parfois il me semble qu'elle ne sent pas comme nous deux nous aurions senti. »

Bien que la comtesse Marie objectât à Natacha que ces paroles de l'Évangile avaient une autre signification, elle ne pouvait s'empêcher, en regardant Sonia, de donner raison à sa belle-sœur. Sonia semblait effectivement se résigner à son sort de « fleur stérile », et ne pas se rendre compte de tout ce qu'il y avait de pénible dans sa situation. On aurait dit qu'elle s'était attachée au groupe de la famille plus qu'aux individus, et qu'elle tenait au foyer comme le chat du logis.

Elle soignait la comtesse, caressait les enfants, et se montrait toujours prête à rendre tous les services imaginables, ce qu'on acceptait, il faut bien le dire, comme une chose toute naturelle, et sans grande reconnaissance. La propriété de Lissy-Gory avait été réparée, mais n'était plus tenue sur le même pied que du vivant du vieux prince. Les nouvelles constructions, faites du temps où l'argent manquait encore, étaient des plus sim-

ples : bâtie en bois sur les anciens fondements de pierre, la maison d'habitation était d'ailleurs vaste et spacieuse ; ses planchers peints, et son modeste mobilier, avec ses divans mal rembourrés, ses fauteuils, ses chaises, et ses tables en bois de bouleau, étaient l'ouvrage des menuisiers indigènes. Les chambres d'amis n'y manquaient pas : aussi toute la parenté des Rostow et des Bolkonsky s'y réunissait-elle souvent. Ils y passaient des mois entiers avec leur famille et leurs nombreux domestiques, et, les jours de naissance et de nom des propriétaires, une centaine d'invités y faisaient leur apparition pour un ou deux jours. Le reste de l'année, la vie calme et régulière de tous les jours s'écoulait doucement au milieu des occupations habituelles, entrecoupées de déjeuners, de dîners et de soupers, dont les produits de Lissy-Gory faisaient tous les frais.

IX

Natacha s'était mariée au printemps de l'année 1813 ; en 1820, elle avait trois filles, et nourrissait en ce moment un fils, son dernier-né. Elle avait pris de l'embonpoint, et l'on aurait eu de la peine à reconnaître dans cette jeune matrone la Natacha d'autrefois, si souple et si alerte. Ses traits s'étaient formés, avaient pris des contours moelleux et arrondis, mais cette exubérance de vie, dont elle débordait autrefois et qui faisait son plus grand charme, ne reparaissait chez elle qu'à de rares intervalles, sous l'influence de certaines impressions, au retour de son mari par exemple, à la convalescence d'un enfant, ou en causant du prince André avec sa belle-sœur. Ce sujet, elle ne l'abordait jamais avec Pierre, dans la crainte de réveiller une jalousie rétrospective. Elle s'animait encore lorsque, par quelque circonstance devenue bien rare aujourd'hui, elle se laissait aller à chanter. L'ancienne flamme se ravivait alors, et ramenait

sur son charmant visage la séduction du passé, en y ajoutant un charme nouveau. Pendant les premiers temps de son mariage elle avait habité successivement Moscou, Pétersbourg et la campagne. La société la voyait peu et ne la goûtait guère ; elle n'était ni aimable ni prévenante. Natacha ne savait pas, à vrai dire, si elle aimait la solitude ; il lui semblait même qu'elle ne l'aimait pas, mais, absorbée par ses grossesses, ses devoirs de maternité et sa participation aux moindres détails de l'existence de son mari, elle ne pouvait suffire à toutes ces obligations qu'en s'éloignant du monde. Ceux qui l'avaient connue jeune fille s'étonnèrent de ce changement comme d'une chose extraordinaire. Seule la vieille comtesse, dans son instinct maternel, avait compris que cette fougue de Natacha se calmerait dès qu'elle aurait un mari et des enfants à aimer, comme elle l'avait laissé entrevoir, sans en avoir conscience, à Otradnoë. N'avait-elle pas toujours dit que Natacha serait une femme et une mère exemplaires ? « Seulement, ajoutait la comtesse, elle pousse son amour jusqu'à l'absurde. » Natacha ne suivait pas cette règle d'or que les gens à vues supérieures, les Français surtout, recommandent aux jeunes filles, et qui consiste à ne pas se négliger lorsqu'elles se marient, à cultiver leurs talents, à soigner leur personne, afin de charmer le mari après le mariage comme avant. Elle avait au contraire complètement renoncé à toutes ses séductions, à son chant, qui était la plus grande. Songer à sa toilette, à ses manières, à parler avec élégance, à prendre devant Pierre des poses qui auraient fait ressortir ses avantages physiques, l'ennuyer en un mot par ses prétentions et ses exigences, lui aurait paru tout aussi ridicule qu'à lui, à qui elle s'était livrée tout entière, sans rien lui cacher de ses pensées les plus intimes. Elle sentait que leur union ne tenait pas à ce charme poétique qui l'avait attiré à elle, mais à quelque chose d'indéfinissable et de ferme, comme le lien qui unissait son âme à son corps. Peut-être aurait-elle eu du plaisir à plaire aux autres, mais elle ne pouvait en faire l'expérience, car c'était tout simplement parce qu'elle n'en avait pas le temps, qu'elle ne s'occupait plus de son chant, de ses phrases et de sa toilette. Les soins à donner à sa

famille, son mari qu'il fallait entourer d'une sollicitude constante pour qu'il lui appartînt exclusivement, les enfants qu'il fallait mettre au monde, nourrir et élever, l'absorbaient complètement. Plus elle s'adonnait à ce genre de vie, plus elle y trouvait d'intérêt, et plus elle y appliquait toutes ses forces et toute son énergie. Quoiqu'elle n'aimât pas la société, elle tenait à celle des siens, de sa mère, de son frère et de Sonia, de ceux en un mot chez lesquels elle pouvait courir le matin en robe de chambre, les cheveux ébouriffés, pour leur montrer, toute joyeuse, les langes des enfants, et s'entendre dire que son dernier bébé allait beaucoup mieux. Natacha se négligeait à tel point, que sa façon de s'habiller, de se coiffer, sa jalousie surtout, car elle était jalouse de Sonia, de la gouvernante, de toute femme jolie ou laide, étaient devenues un sujet continuel de plaisanteries pour tous les siens ; ils disaient bien haut que Pierre était sous la pantoufle de sa femme. C'était vrai. Dès les premiers jours de son mariage, Natacha lui avait déclaré comment elle comprenait ses droits : chaque minute de son existence devait lui appartenir à elle et à sa famille. Pierre, très surpris à cette déclaration inattendue, en fut néanmoins si flatté qu'il s'y soumit sans la moindre observation. Il lui fut en conséquence interdit, non seulement d'avoir plus ou moins d'attentions pour une autre femme, mais même de causer trop vivement avec elle, d'aller au cercle pour y tuer le temps et y dîner, de dépenser de l'argent pour ses fantaisies, de s'absenter longtemps, sauf toutefois pour ses affaires et ses travaux scientifiques, auxquels elle attribuait une grande importance, sans cependant y rien comprendre. Comme compensation, Pierre avait également le droit de disposer chez lui non seulement de sa personne, mais encore de toute sa famille. Natacha était l'esclave de son mari, et lorsque Pierre écrivait ou lisait, chacun était tenu dans la maison de marcher sur la pointe du pied. Natacha, la première, épiait ses prédilections pour les satisfaire, et allait au-devant de tous ses désirs. Leur genre de vie, leurs relations de société, leurs occupations journalières, l'éducation des enfants, tout se faisait d'après la volonté de Pierre, qu'elle tâchait de découvrir dans ses moindres pa-

roles. Dès qu'elle l'avait devinée, elle s'y conformait sans broncher, et luttait même avec lui, en se servant de ses propres armes, s'il lui prenait fantaisie de revenir sur une première résolution.

C'est ce qui eut lieu après la naissance de son premier enfant, faible et maladif, et pour lequel on fut obligé de changer trois fois de nourrice. Natacha en fut si désolée, qu'elle tomba malade. Pierre lui ayant exposé à cette occasion le système de Rousseau, et lui ayant démontré, avec le philosophe de Genève, dont il approuvait d'ailleurs la doctrine, que l'allaitement par une nourrice étrangère était contre nature et nuisible, il en résulta qu'à la naissance du second, malgré l'opposition de sa mère, des médecins, de son mari lui-même, elle voulut absolument le nourrir, ainsi que tous les suivants. Il arrivait parfois que le mari et la femme n'étaient pas de la même opinion et se querellaient vivement, mais, à la grande surprise de Pierre, longtemps après la querelle il remarquait que sa femme mettait en pratique l'avis qu'elle avait primitivement combattu, tout en le dégageant de l'alliage qu'il y avait apporté dans l'entraînement de la discussion. Après sept ans de mariage, il constatait avec joie que du mélange de bien et de mal qu'il sentait en lui, le bien seul se reflétait purifié dans sa femme, et cette réflexion n'était pas le résultat d'une déduction logique de sa pensée, mais d'un sentiment immédiat et mystérieux.

X

Pierre était l'hôte des Rostow depuis deux mois, lorsqu'il reçut une lettre d'un de ses amis de Pétersbourg qui l'engageait, comme membre d'une société dont il avait été le fondateur, à y venir au plus tôt discuter de graves questions. Sa femme, ayant

lu cette lettre (elle les lisait toutes), fut la première à l'engager à faire ce voyage, malgré le chagrin qu'elle en ressentait, car elle craignait toujours de gêner son mari dans ses occupations abstraites. À son regard timidement interrogateur, elle répondit par un acquiescement sans réserve, en le priant seulement de lui fixer la durée de son absence, et lui accorda un congé de quatre semaines. Il y avait déjà un mois et demi que Pierre était parti, et Natacha passait de l'irritation à la mélancolie et même à l'inquiétude, en ne voyant pas revenir son mari. Denissow, général en retraite, mécontent de la marche générale des affaires, arrivé à Lissy-Gory depuis quelques jours, l'examinait avec surprise et tristesse, comme on contemple un portrait dont la vague ressemblance rappelle imparfaitement l'être qu'on a aimé. Un regard abattu, ennuyé, des paroles insignifiantes, des conversations continuelles sur ses enfants, voilà tout ce qui restait de la magicienne d'autrefois.

C'était la veille de la Saint-Nicolas, le 5 décembre 1820, et l'on attendait Pierre à tout instant. Nicolas savait que la solennité du lendemain, en amenant chez eux un grand nombre de voisins, l'obligerait à quitter son commode costume oriental pour endosser un habit, à mettre des bottes étroites, à se rendre à l'église nouvellement bâtie, à recevoir les félicitations, à offrir ensuite la « zakouska » aux invités, à causer des élections, de la noblesse et de la récolte, etc. Aussi jouissait-il doublement, la veille de ce grand jour, du calme de la vie habituelle. Il s'occupa à réviser les comptes de son bourgmestre, qui venait d'arriver de la terre de Riazan, propriété de son neveu, écrivit deux lettres d'affaires, alla inspecter la grange, les étables, les écuries, et fit toutes les dispositions nécessaires en prévision de l'ivresse générale, que devait infailliblement amener la fête du lendemain. Tout cela le mit en retard, et l'empêcha de voir sa femme en particulier avant de s'asseoir à la grande table de vingt couverts qui réunissait la famille. Elle se composait de sa mère, qui avait auprès d'elle la vieille Bélow, de la comtesse Marie, avec ses trois enfants, leur gouverneur et leur gouvernante, de son neveu avec

M. Dessalles, de Sonia, de Denissow, de Natacha et de ses trois filles avec leur gouvernante, et du vieil architecte Michel Ivanovitch, qui finissait tranquillement ses jours à Lissy-Gory. La comtesse Marie était assise en face de son mari. En le voyant déplier brusquement sa serviette et reculer vivement les verres placés devant son assiette, elle comprit qu'il était de mauvaise humeur, comme cela lui arrivait de temps à autre lorsqu'il venait tout droit pour dîner. Elle connaissait cette disposition d'esprit, et, le plus souvent, elle attendait tranquillement qu'il eût mangé son potage pour lui adresser une question, et l'amener peu à peu à reconnaître que sa maussaderie était sans cause ; mais cette fois elle oublia sa diplomatie habituelle, et, toute préoccupée de le voir fâché contre elle, elle lui demanda où il avait été et s'il avait trouvé tout en ordre. Il fit une grimace involontaire et lui répondit sèchement en deux mots : « Je ne me suis donc pas trompée… mais en quoi donc puis-je l'avoir contrarié ? » se dit la princesse Marie ; elle avait tout de suite compris qu'il désirait laisser tomber la conversation, mais la conversation, grâce à Denissow, reprit bientôt de plus belle.

Lorsqu'ils sortirent de table et qu'ils eurent remercié la vieille comtesse, sa belle-fille s'approcha de Nicolas et lui demanda, en l'embrassant, pourquoi il lui en voulait.

« Tu as toujours d'étranges idées, je n'y ai pas même songé… »

Mais le mot « toujours » contredisait ses dernières paroles et disait clairement à la comtesse Marie : « Oui, je suis fâché, mais je ne veux pas en dire la raison. » Les rapports entre les deux époux étaient si bons, que la vieille comtesse, et même Sonia, qui, chacune à son point de vue, auraient eu peut-être le désir jaloux de voir s'élever entre eux quelques nuages, ne trouvaient pas de motif plausible pour se mêler de leurs affaires. Le ménage avait pourtant ses périodes de brouille : elles survenaient presque invariablement après les jours où ils avaient été

le plus heureux et pendant les grossesses de la comtesse Marie, ce qui dans ce moment était justement le cas.

« Eh bien, messieurs et mesdames, s'écria tout à coup Nicolas (et il sembla à sa femme qu'il y avait dans son intonation joyeuse une intention blessante à son égard), je suis sur pied depuis six heures du matin, demain il faudra être en l'air toute la journée : aujourd'hui je vais me reposer. »

Puis, sans ajouter un mot de plus, il se retira dans le petit salon, où il s'étendit sur un canapé. « C'est toujours ainsi, se dit sa femme : il parle à tous, excepté à moi : je lui déplais, c'est certain, surtout quand je suis dans cet état. » Et elle jeta un coup d'œil mélancolique sur la glace, qui lui renvoya l'image de sa taille déformée et de sa figure maigre et pâle, sur laquelle ses yeux se détachaient plus grands que jamais. Les cris des enfants, le rire de Denissow, la causerie de Natacha, et surtout le regard que Sonia lui avait jeté à la dérobée, tout l'agaçait. Cette dernière se trouvait toujours à point nommé pour recevoir son premier coup de boutoir. Au bout de quelques instants, elle alla retrouver ses enfants dans leur chambre : ils étaient assis sur des chaises : ils jouaient au « voyage à Moscou », et l'engagèrent à être de la partie. Elle leur fit ce plaisir ; mais, la pensée de la mauvaise humeur de son mari ne cessant de la tourmenter, elle se leva, et, marchant lourdement sur la pointe des pieds, se dirigea du côté du petit salon : « Il ne dort peut-être pas et je pourrai m'expliquer avec lui, » pensait-elle. André, l'aîné des petits garçons, l'avait suivie, sans qu'elle s'en fût aperçue.

« Chère Marie, il dort, je crois, il est si fatigué ! lui dit tout à coup Sonia, qu'il lui semblait devoir rencontrer à chaque pas, et André pourrait le réveiller. »

La comtesse Marie se retourna, aperçut son fils, et, sentant que Sonia avait raison, retint avec peine la réponse sèche et brève qui était déjà sur ses lèvres. Sans paraître l'avoir enten-

due, elle fit signe à l'enfant de ne pas faire de bruit et s'approcha du petit salon, pendant que Sonia sortait par une porte opposée. S'arrêtant sur le seuil et écoutant la respiration égale du dormeur, dont les moindres variations lui étaient si familières, son imagination lui représenta ce front uni, cette fine moustache, ce cher et charmant visage, tous les détails enfin qu'elle avait si souvent contemplés pendant le calme de la nuit. Nicolas fit un mouvement, et le petit André, qui s'était glissé dans la chambre, lui cria :

« Papa, maman est derrière la porte. »

La comtesse Marie blêmit de terreur, fit geste sur geste à son fils, qui se tut, et tout rentra pendant quelques instants dans un silence gros d'orage. Elle savait qu'il n'aimait pas à être réveillé, et l'accent grondeur de sa voix ne tarda pas à lui en donner une nouvelle preuve.

« Ne me laissera-t-on jamais une minute en repos ?... Marie, est-ce toi ? Pourquoi l'as-tu laissé entrer ?

– Je ne suis venue que pour voir si... Je ne savais pas qu'il était là, pardonne-moi... »

Nicolas grommela quelques mots et la comtesse Marie emmena le petit garçon. Cinq minutes à peine s'étaient passées depuis cet incident, la petite Natacha, qui venait d'avoir trois ans et qui était la favorite de son père, ayant su par André qu'il dormait, s'enfuit à l'insu de la comtesse, poussa hardiment la porte, qui cria sur ses gonds, s'approcha à petits pas résolus du canapé où Nicolas était couché en lui tournant le dos, et, se hissant sur la pointe des pieds, baisa sa main passée sous sa tête. Son père se retourna et lui adressa un doux sourire.

« Natacha, Natacha, lui dit tout bas sa mère en l'appelant par la porte entrouverte, viens, viens, laisse dormir papa !

– Mais non, maman, papa n'a pas envie de dormir, il rit, » reprit avec conviction la fillette.

Nicolas posa ses pieds à terre et souleva l'enfant dans ses bras.

« Approche donc, Marie, » dit-il à sa femme.

Elle entra et s'assit à côté de lui.

« Je ne l'avais pas vue, » dit-elle timidement.

Nicolas, tenant d'une main sa fille, tourna les yeux vers sa femme, et, remarquant son air suppliant, lui passa l'autre bras autour de la taille, et lui baisa les cheveux.

« Est-ce permis d'embrasser maman ? demanda-t-il à la petite, qui sourit d'un air espiègle, en indiquant d'un geste de commandement qu'il fallait recommencer.

– Pourquoi supposes-tu que je suis de mauvaise humeur ? lui dit Nicolas, qui devinait la secrète pensée de sa femme.

– Tu ne peux t'imaginer combien je me sens isolée lorsque je te vois ainsi : il me semble toujours…

– Voyons, Marie, quelle folie ! Comment n'as-tu pas honte… ?

– Il me semble alors que tu ne peux m'aimer, tant je suis laide, surtout dans ce moment.

– Tais-toi, tu ne sais ce que tu dis : il n'y a pas de laides amours : c'est Malvina et compagnie qu'on peut aimer parce qu'elles sont jolies… Est-ce qu'on aime sa femme ? Je ne t'aime

pas… Et cependant comment te dire ?… Qu’un chat noir passe entre nous… ou que je me trouve seul sans toi, je me sens perdu, je ne suis plus bon à rien… Est-ce que j’aime mon doigt ?… Allons donc ! je ne l’aime pas, mais qu’on essaye de me le couper…

– Je ne suis pas comme cela, moi, mais je te comprends tout de même… Tu ne m’en veux pas, n’est-ce pas ?

– Bien au contraire, » répondit-il en souriant, et, la paix étant faite, il se mit à marcher de long en large, et à penser tout haut devant sa femme comme il en avait l’habitude.

Il ne lui venait même pas à l’esprit de lui demander si elle était disposée à l’entendre, car, selon lui, ils devaient avoir spontanément la même pensée. Il lui fit donc part de son intention d’engager Pierre et sa famille à rester chez eux jusqu’au printemps. La comtesse Marie l’écouta, fit ses observations et lui parla à son tour de ses enfants.

« Comme la femme perce déjà en elle ! dit-elle en français en lui désignant Natacha, qui les regardait tous deux de ses grands yeux noirs. Vous nous accusez, nous autres femmes, de manquer de logique… Eh bien, voilà notre logique ; je lui dis : « Papa a envie de dormir… – Pas du tout, me répond-elle, il rit »… et elle a raison ! ajouta la comtesse Marie, souriant de bonheur. Mais, tu sais, Nicolas, tu es injuste, tu l’aimes un peu trop, murmura-t-elle tout bas en français.

– Que veux-tu ? Je fais tout mon possible pour le cacher. »

À ce moment, on entendit un bruit de pas et de voix, et de portes qui s’ouvraient et se fermaient, « Voici quelqu’un qui arrive ! s’écria Nicolas.

– C’est Pierre, j’en suis sûre. Je vais voir, » dit la comtesse Marie en quittant la chambre.

Pendant qu'elle n'était pas là, Nicolas se donna le plaisir de faire faire à sa fille un tour de galop sur son dos. Fatigué et essoufflé, il enleva vivement la petite rieuse par-dessus sa tête et la serra contre sa poitrine. Cette gymnastique inaccoutumée lui avait rappelé ses danses dans la maison paternelle, et, en regardant avec amour cette figure enfantine, rayonnante de joie, il se vit la menant dans le monde et faisant avec elle un tour de mazurka, comme lorsque son père exécutait jadis avec sa fille les pas du fameux « Daniel Cowper ».

« C'est bien Pierre, dit la comtesse Marie en rentrant. Il faut voir comme notre Natacha est tout autre maintenant… Mais il a reçu tout de même son avalanche, et Dieu sait comme elle lui a reproché son retard !… Va donc vite le voir ! »

Nicolas sortit de la chambre en emmenant sa petite fille. La comtesse Marie, restée seule, se dit à demi-voix : « Oh ! jamais, jamais, je n'aurais cru qu'on pût être aussi heureuse ! » Un bonheur ineffable se lisait sur son visage, mais en même temps elle soupira, et son regard devint profondément mélancolique. On aurait dit que la pensée d'un autre bonheur, d'un bonheur qu'on ne saurait avoir dans cette vie, jetait un voile sur celui qu'elle éprouvait en ce moment.

Autour de chaque foyer domestique, il se forme presque toujours un certain nombre de groupes qui, tout en différant essentiellement les uns des autres, gravitent côte à côte vers le centre commun, se font des concessions mutuelles, parviennent à se fondre en un harmonieux ensemble, sans perdre leur caractère individuel. Le moindre incident est triste, joyeux ou grave également pour tous, mais les motifs qui les poussent à se réjouir ou à s'attrister sont particuliers à chacun d'eux. Le retour de Pierre à Lissy-Gory fut un de ces événements heureux et importants, et réagit immédiatement sur toute la maison.

Les serviteurs se réjouirent, parce qu'ils pressentaient que leur maître s'occuperait moins d'eux dorénavant, qu'il serait moins strict dans ses inspections journalières, plus indulgent et plus gai, et qu'ils recevraient de riches cadeaux aux fêtes de Noël.

Les enfants et les gouvernantes se réjouirent, parce que personne mieux que Pierre ne savait mettre tout en train. Lui seul jouait « l'écossaise », et sur cet unique morceau de son répertoire ils dansaient toutes les danses imaginables, tout en comptant, eux aussi, qu'ils ne seraient pas oubliés à la fin de l'année.

Le petit Nicolas Bolkonsky, âgé de quinze ans, intelligent et vif, quoique d'une constitution maladive et délicate, avait toujours ses grands et beaux yeux, sa chevelure bouclée d'un blond doré, et, comme les autres, ne se possédait pas de joie, car l'oncle Pierre, comme il l'appelait, était l'objet de son adoration enthousiaste. La comtesse Marie, qui veillait à son éducation, n'avait pas réussi à lui inspirer le même attachement pour son mari : il semblait même que l'enfant laissait percer à son égard une indifférence légèrement dédaigneuse. Ni l'uniforme de hussard, ni la croix de Saint-Georges de son oncle Rostow, n'excitaient son envie. Pierre était son Dieu, et il ne souhaitait rien de plus que d'être aussi bon et aussi instruit que lui. Quand il le voyait, sa figure s'illuminait, et s'il lui adressait la parole, son cœur battait, et il rougissait de plaisir. Il retenait tout ce qu'il lui entendait dire, se le redisait ensuite à lui-même ou le discutait avec Dessalles.

Le passé de Pierre, ses malheurs avant la guerre, sa captivité, le poétique roman qu'il avait bâti là-dessus sur des mots saisis au vol, son amour pour Natacha, qu'il aimait avec une exaltation enfantine, et, par-dessus tout, l'amitié de Pierre pour son père, en faisaient à ses yeux un héros et un être sacré. La ten-

dresse émue avec laquelle Pierre et Natacha parlaient du défunt, avait fait deviner à l'enfant, chez qui l'amour commençait à s'éveiller vaguement, que son père avait aimé Natacha, et, qu'il l'avait léguée en mourant à son ami, et il avait un véritable culte pour ce père dont il ne pouvait parvenir à se rappeler les traits, mais auquel il rêvait constamment avec des larmes de tendresse.

Le soir, lorsque l'heure fut venue pour les enfants d'embrasser leurs parents, et pour les gouverneurs et gouvernantes de se retirer avec eux, le petit Nicolas murmura à l'oreille de Dessalles qu'il avait grande envie de demander à sa tante la permission de rester.

« Ma tante, voulez-vous me garder encore un peu avec vous ? – lui dit-il. La comtesse Marie tourna les yeux vers ce visage ému, où la supplication était empreinte :

– Lorsque vous êtes là, il ne peut pas se détacher de vous. »

Pierre auquel elle s'adressait, sourit.

« Je vous le ramènerai tout à l'heure, monsieur Dessalles, laissez-le moi, je l'ai à peine entrevu… Bonsoir, ajouta-t-il en tendant la main au gouverneur… Il commence à ressembler à son père, n'est-ce pas, Marie ?

–Mon père ! » s'écria le jeune garçon en rougissant jusqu'au blanc des yeux, et en jetant sur Pierre un regard brillant et enthousiaste.

Celui-ci baissa la tête en guise de réponse, et renoua la conversation interrompue par la sortie des enfants.

La comtesse Marie reprit sa tapisserie. Quant à Natacha, les yeux fixés sur son mari, elle écoutait attentivement les ques-

tions que Rostow et Denissow lui adressaient sur son voyage, tout en continuant à fumer leurs pipes et à savourer le thé que leur versait Sonia, mélancoliquement assise auprès du samovar. Le petit Nicolas, blotti dans un coin, le visage tourné du côté de Pierre, tressaillait de temps à autre, et se parlait à lui-même, sous l'irrésistible pression d'un sentiment nouveau.

On causait de ce qui se passait alors dans les hautes sphères administratives. Denissow, mécontent du gouvernement à cause de ses mécomptes personnels, apprenait avec satisfaction toutes les sottises que l'on commettait, selon lui, à Pétersbourg, et exprimait son opinion en termes vifs et tranchants.

« Autrefois il fallait être Allemand pour parvenir ; aujourd'hui il faut être de la coterie Tatarinow et Krüdner !

– Oh ! si j'avais pu lâcher contre eux notre cher Bonaparte, comme il les aurait guéris de leur folie ! Cela a-t-il le sens commun, je vous le demande, de donner à ce soldat de Schwarz le régiment Séménovsky ? »

Rostow, quoique sans parti pris, crut aussi de sa dignité et de son importance de prendre part à leurs critiques, de paraître s'intéresser aux nouvelles nominations, de questionner Pierre, à son tour, sur ces graves affaires, si bien que la causerie ne s'étendit pas au delà des on-dit et des commérages du jour sur les gros bonnets de l'administration.

Natacha, toujours au courant des pensées de son mari, devinant qu'il ne parvenait pas, malgré son désir, à donner un autre tour à la conversation et à aborder le sujet de sa préoccupation intime, celle précisément qui l'avait forcé à se rendre à Pétersbourg et à y réclamer le conseil de son nouvel ami, le prince Théodore, lui vint en aide en lui demandant où en était son affaire.

« Laquelle ? demanda Rostow.

– Toujours la même, lui dit Pierre, car chacun sent que tout va de travers, et qu'il est du devoir des honnêtes gens de réagir.

– Les honnêtes gens ! s'écria Rostow en fronçant les sourcils… Que peuvent-ils y faire ?

–Ils peuvent…

– Passons dans mon cabinet, » dit brusquement Rostow.

Natacha se leva pour aller rejoindre ses enfants, et sa belle-sœur la suivit, pendant qu'ils se dirigeaient vers le cabinet, où le petit Nicolas se glissa après eux et s'assit auprès du bureau de son oncle, dans le coin le plus obscur.

« Eh bien, explique-nous ce que tu comptes faire ? dit Denissow sans lâcher sa pipe.

– Des chimères, toujours des chimères ! murmura Rostow.

– Voici ce qui en est, voici la situation telle qu'elle est à Pétersbourg, reprit Pierre avec vivacité et en accompagnant son entrée en matière de gestes énergiques… l'Empereur ne se mêle plus de rien : il s'est adonné au mysticisme, il cherche le repos à tout prix, et il ne saurait se procurer ce repos que par l'activité d'hommes sans foi ni loi, qui persécutent et qui oppriment à l'envi. Le vol est à l'ordre du jour dans les tribunaux, le bâton seul mène l'armée, le peuple est tyrannisé, la civilisation étouffée, la jeunesse honnête persécutée ! La corde est tendue outre mesure, donc elle doit se rompre ! C'est inévitable, et chacun le sent ! »

Pierre parlait avec conviction, comme parlent encore de nos jours et ont toujours parlé ceux qui examinent de près les actes de n'importe quel gouvernement.

« Je leur ai dit tout cela à Pétersbourg…

– À qui ?

– Mais vous le savez bien, au prince Théodore et aux autres. Que la civilisation et la charité rivalisent entre elles, rien de mieux, mais c'est insuffisant ; les circonstances actuelles exigent autre chose ! »

Une vive irritation s'empara de Rostow, et il allait répliquer, lorsque son regard tomba sur son neveu, dont il avait oublié la présence.

« Que fais-tu ici ? lui demanda-t-il avec colère.

– Laisse-le, dit Pierre en prenant la main du garçon dans la sienne et en poursuivant son thème : Oui, je leur ai même dit plus… Lorsqu'on s'attend à la voir se rompre, cette corde trop tendue, lorsqu'on sent que la catastrophe est imminente. On s'unit, on se groupe, et l'on agit ensemble pour résister au bouleversement général. Tout ce qui est jeune et vigoureux est attiré là-bas sous mille prétextes et ne tarde pas à s'y dépraver : l'un se perd par les femmes, l'autre par les faveurs, le troisième par la vanité, le quatrième se laisse corrompre par l'argent, et tous passent dans « l'autre camp ». Il ne restera plus bientôt de gens indépendants comme vous et moi… Élargissez le cercle, leur ai-je dit… Que notre mot de ralliement ne soit pas seulement la vertu, mais aussi l'indépendance et l'activité !

– Et quel sera donc le but de cette activité ? s'écria Rostow, qui, enfoncé dans un fauteuil, écoutait Pierre avec une mauvaise

humeur croissante… Dans quelle situation vous placera-t-elle par rapport au gouvernement ?

– Dans la situation de ses aides et de ses conseils, et la société qui se formerait sur ces bases n'aurait, à la rigueur, nul besoin d'être secrète. Si le gouvernement consentait à la reconnaître, les conservateurs qui en feraient partie ne seraient pas ses ennemis, mais de loyaux et vrais gentilshommes dans toute l'acception du mot. Nous serions là pour empêcher les Pougatchew de nous couper le cou, et les Araktchéïew de nous exiler aux colonies militaires ; nous nous liguerions dans l'unique intention de veiller au bien général et à la sécurité de chacun.

– À merveille, mais, du moment que la société est secrète, elle est nuisible et ne peut dès lors qu'engendrer le mal.

– Pourquoi donc ? On dirait en vérité que le « Tugendbund » qui a sauvé l'Europe (on n'osait pas encore, à cette époque, en faire honneur à la Russie) a fait naître le mal ? N'est-il pas au contraire l'alliance de la vertu, de l'amour, de l'assistance mutuelle, la mise en action, en un mot, des paroles de Jésus-Christ sur la croix ? »

Natacha, qui était entrée dans le cabinet pendant la discussion, rayonnait de joie en contemplant le visage ému de son mari, sans écouter ses paroles qu'elle connaissait par avance, comme tout ce qui sortait de l'âme de Pierre. Et le petit Nicolas, dont le cou fluet émergeait de son col rabattu, et à qui personne ne faisait plus attention, était aussi heureux qu'elle. Chaque parole de Pierre enflammait son cœur, et, sans s'en apercevoir, il brisait et tordait les plumes et la cire à cacheter rangées sur le bureau de son oncle.

« Allons donc, mon cher, le « Tugendbund » est bon pour les mangeurs de saucisses ; quant à moi, je ne le comprends pas, s'écria Denissow d'une voix haute et ferme. Tout va à la diable,

c’est vrai ! mais le « Tugendbund » n’est pas de ma compétence ! Vous êtes mécontent ? Eh bien, va alors pour une révolte[43], c’est autre chose, et là je suis votre homme ! ! ! »

Pierre et Natacha sourirent, mais Rostow, sérieusement fâché, essaya de prouver qu’il n’y avait aucun danger à prévoir, et que l’imagination de Pierre était seule coupable. Pierre défendit sa thèse avec chaleur, et son intelligence, plus développée, et plus fertile en arguments que celle de son adversaire, accula ce dernier au pied du mur ; sa mauvaise humeur s’en accrut d’autant plus qu’il entendait dans le fond de son âme une voix secrète qui lui disait que, malgré tous les raisonnements imaginables, son opinion seule était juste et vraie.

« Voici ce que je te dirai, s’écria-t-il en se levant et en jetant avec brusquerie sa pipe dans un coin : selon toi, tout va à la diable, et tu nous prédis une catastrophe ; je ne crois ni à l’un ni à l’autre, quoique je ne puisse pas te donner des preuves, mais, lorsque tu me dis que le serment est une chose de convention, ma réponse est toute prête… Tu es mon meilleur ami, n’est-ce pas ? Eh bien, si tu formais une société secrète, si tu te mettais à agir contre le gouvernement, et qu’Araktchéïew m’ordonnât de faire marcher contre vous un escadron et de frapper, je n’hésiterais pas une seconde, je marcherais et je frapperais… Et maintenant tu peux raisonner comme il te plaira ! »

Un silence embarrassant suivit cette sortie. Natacha fut la première à le rompre, en se mettant à défendre son mari, et en prenant son frère à partie : tout inhabile et faible que fut son intervention, elle atteignit cependant son but, en rétablissant la discussion sur un ton amical.

---

[43] En employant le mot russe : « bount » (révolte) en opposition au « Tugendbund » allemand, Denissow fait un jeu de mots complètement intraduisible. *(Note du traducteur.)*

Au moment où l'on se leva pour aller souper, le petit Nicolas s'approcha de Pierre.

« Oncle Pierre, balbutia-t-il, pâle d'émotion et les yeux brillants, Vous… vous ne… Si papa eût été vivant, aurait-il partagé votre opinion ? »

Pierre le regarda, et comprit à quel travail compliqué, pénible et étrange avait dû se livrer, pendant leur entretien, le cerveau de ce garçon, et, se souvenant de ce qui s'était dit, il regretta de l'avoir eu pour auditeur.

« Je le crois, » lui répondit-il à contre-cœur, et il sortit.

Le petit Nicolas s'approcha tout pensif du bureau et devint pourpre d'émotion : il venait d'apercevoir les dégâts dont il s'était rendu coupable.

« Mon oncle, pardonnez-moi, je ne l'ai pas fait exprès, s'écria-t-il en s'adressant à Rostow et en lui indiquant les débris des plumes et des bâtons de cire à cacheter.

– C'est bon, c'est bon ! dit Rostow en maîtrisant à grand'peine sa colère. Tu n'aurais pas dû rester là, ce n'était pas ta place ! » Et, jetant vivement les débris sous la table, il suivit Pierre.

Pendant le souper, il ne fut plus question de politique et de sociétés secrètes ; les souvenirs de l'année 1812, ce sujet favori de Rostow, firent tous les frais de la conversation, et Denissow et Pierre y prirent une part si cordiale et si animée que, lorsqu'ils se séparèrent, ils étaient redevenus les meilleurs amis du monde.

« J'aurais voulu, dit Rostow à sa femme, lorsqu'ils se trouvèrent seuls dans leur chambre, que tu eusses assisté à notre

discussion de tantôt avec Pierre ; ils ont organisé quelque chose là-bas à Pétersbourg, et il tient à toute force à me persuader que le devoir de tout honnête homme consiste à agir contre le gouvernement, tandis que le serment et le devoir… Ils sont tombés sur moi, Denissow aussi bien que Natacha. Celle-là est, ma foi, très amusante, elle mène son mari tambour battant, mais, aussitôt qu'il y a discussion, elle n'a plus ni idées ni expressions à elle, et c'est toujours Pierre qui parle par sa bouche. Lorsque je lui ai dit que je plaçais le serment et le devoir au-dessus de tout, elle a essayé de me prouver que j'avais tort. Que lui aurais-tu répondu ?

– Tu as complètement raison, à mon avis, et je le lui ai déjà dit. Pierre soutient que tous souffrent et se dépravent, et que notre devoir est de porter secours au prochain… C'est vrai, sans doute, mais il oublie que nous avons d'autres devoirs qui nous sont imposés par Dieu lui-même, et qui nous touchent de plus près. Nous pouvons sacrifier nos personnes, si telle est notre envie, mais certainement pas nos enfants.

– C'est précisément ce que je lui ai dit, s'écria Rostow, persuadé que cela s'était passé ainsi… Mais Pierre revenait toujours à l'amour pour le prochain et au christianisme… et le petit Nicolas l'écoutait avec transport…

– Cet enfant me cause de vives inquiétudes, dit la comtesse Marie : il n'est pas comme les autres, et je crains toujours de l'oublier en ne m'occupant que des miens ; il est seul, lui, et trop seul avec ses pensées !

– Tu n'as, je crois, rien à te reprocher à ce sujet ; tu es pour lui comme la plus tendre des mères, et j'en suis heureux, car c'est un charmant enfant… Quelle franchise ! Jamais un mensonge ! Charmant enfant ! répéta Rostow, qui n'avait pas pour le petit Nicolas une affection des plus vives, mais qui, justement à

cause de cela, ne manquait jamais d'en faire l'éloge toutes les fois que l'occasion s'en présentait.

– Tu as beau dire, je sens que je ne suis pas une mère pour lui, et cela me tourmente, reprit la comtesse Marie en soupirant. La solitude ne lui vaut rien, la société lui serait nécessaire.

– Eh bien, il en verra bientôt, puisque je dois le mener l'été prochain à Pétersbourg, » répondit Rostow.

En attendant, à l'étage inférieur de la maison, le jeune Nicolas dormait d'un sommeil agité. Une veilleuse, car jamais on n'était parvenu à l'habituer à l'obscurité, répandait sa faible lueur dans la chambre. Réveillé tout à coup en sursaut, mouillé d'une sueur froide, il se dressa sur son lit, et ses yeux démesurément ouverts regardèrent droit devant lui. Un cauchemar effrayant le poursuivait : il se voyait avec l'oncle Pierre, coiffés tous deux de casques semblables à ceux des grands hommes de Plutarque ; une nombreuse armée les suivait, et cette armée se composait d'une multitude de fils blancs et ténus, comme ces toiles d'araignées qui voltigent et se balancent dans les airs en automne, et que Dessalles appelait les « fils de la Vierge ». La Gloire, dont le corps était également formé de ce tissu aérien, mais un peu plus serré marchait en avant. L'oncle Pierre et lui, se laissant glisser, heureux et légers, se rapprochaient de plus en plus du but, lorsque tout à coup les fils qui les entraînaient se détendent et s'enchevêtrent… Ils se sentent horriblement oppressés… et l'oncle Nicolas Rostow apparaît à leurs yeux, menaçant et terrible… « C'est vous qui avez fait cela leur dit-il en leur montrant les débris des plumes et de la cire à cacheter. Je vous aimais, mais Araktchéïew m'a donné un ordre, et je tuerai le premier qui s'avancera ! Oui, je le ferai ! » Le petit Nicolas se tourne du côté de Pierre, mais Pierre n'y est plus… C'est son père, le prince André ! Il n'a, il est vrai, aucune forme précise, mais c'est bien lui, il le sent à la violence de son amour, qui lui enlève toute sa force… Son père le caresse et le plaint, mais l'on-

cle Rostow avance toujours… Une folle terreur le saisit et il se réveille glacé d'épouvante… « Mon père, » se dit-il, « mon père m'a caressé… ! C'est bien Lui qui est venu, et il m'a approuvé, ainsi que l'oncle Pierre !… Quoi qu'ils disent, je « le » ferai. Mucius Scévola s'est bien brûlé la main ? Pourquoi ne ferais-je pas de même un jour ?… Ils tiennent à ce que je m'instruise ?… Soit. Je m'instruirai, mais un jour viendra où je cesserai d'apprendre, et c'est alors que je « le » ferai !… Je ne demande qu'une chose au bon Dieu, c'est qu'il y ait en moi ce qu'il y avait dans les grands hommes de Plutarque ! Je ferai mieux encore ; on le saura, on m'aimera, on parlera avec éloges de moi, et… » Des sanglots lui serrèrent la poitrine, et il fondit en larmes.

« Êtes-vous souffrant ? lui demanda Dessalles, que ses pleurs avaient subitement réveillé.

– Non, répondit vivement l'enfant en reposant sa tête sur l'oreiller… Comme il est bon, lui aussi, et comme je l'aime ! murmura-t-il… et l'oncle Pierre, quelle perfection !… Et mon père ! Oui, je le ferai !… Lui-même m'aurait approuvé !… »

DEUXIÈME PARTIE

I

L'objet de l'histoire est la vie des peuples et de l'humanité. Mais saisir d'une prise directe, embrasser avec des mots, décrire la vie non seulement de l'humanité mais même d'un seul peuple paraît impossible.

Tous les historiens de l'antiquité ont usé d'un seul et même procédé pour décrire et saisir cet élément qui paraît insaisissable : la vie d'un peuple. Ils ont décrit l'activité de ses dirigeants, pris isolément, et cette activité exprimait pour eux celle du peuple entier.

Aux deux questions : comment des individus isolés forçaient-ils des peuples à agir suivant leur volonté et par quoi cette volonté était-elle dirigée, les historiens de l'antiquité répondaient à la première en attribuant à la volonté de la Divinité la soumission des peuples à la volonté d'un seul, à la seconde en affirmant que cette même Divinité dirigeait la volonté de l'élu vers un but prédestiné.

Donc, pour les Anciens, ces questions étaient résolues par la foi en la participation directe de la Divinité dans les affaires humaines.

L'histoire moderne dans sa théorie a rejeté ces deux propositions.

On aurait pu croire qu'en se débarrassant de la croyance antique à la soumission des hommes à la Divinité et à un but prédestiné vers lequel les peuples sont conduits, l'histoire moderne avait choisi d'étudier, au lieu des manifestations du pouvoir, les causes de celui-ci. Mais l'histoire moderne ne l'a pas fait. Si elle rejette les conceptions antiques en théorie, elle les suit dans la pratique.

Au lieu de personnages doués d'un pouvoir divin et mus directement par la volonté de la Divinité, l'histoire moderne nous présente, ou bien des héros doués de qualités hors du commun, surhumaines ou, tout simplement, des individus de divers mérites, depuis les rois jusqu'aux journalistes, qui mènent les foules ; à la place des buts assignés auparavant par la Divinité à certains peuples, les Hébreux, les Grecs, les Romains, pour guider l'humanité, l'histoire moderne a ses buts à elle : le bonheur des peuples français, allemand, anglais et, en poussant l'abstraction au plus haut degré, le bien de la civilisation de l'humanité tout entière, l'humanité qu'elle réduit d'ordinaire aux peuples occupant la parcelle nord-est du globe terrestre.

L'histoire moderne a rejeté les croyances des Anciens sans les remplacer par de nouvelles, et la logique a forcé les historiens, qui avaient prétendu rejeter le pouvoir divin des rois et le. fatum *antique, à revenir par un autre chemin au même point de départ : à reconnaître que 1° les hommes sont conduits par des individus isolés ; 2° il existe un but bien déterminé vers lequel marchent les peuples et l'humanité.*

Tous les ouvrages les plus modernes des historiens, depuis Gibbon jusqu'à Buckle, malgré leurs divergences extérieures et

la nouveauté apparente de leurs vues, ont pour fondement ces deux vieux axiomes inévitables.

D'abord l'historien décrit l'activité de certains individus isolés qui, à son idée, mènent l'humanité. L'un ne compte dans ce nombre que les rois, les généraux, les ministres ; un autre place, à côté des monarques, les orateurs, les savants, les réformateurs, les philosophes, les poètes. En second lieu, le but vers lequel marche l'humanité est bien connu de l'historien : pour l'un, c'est la grandeur de l'État romain, espagnol, français, pour l'autre, la liberté, l'égalité, la civilisation d'une espèce déterminée de cette parcelle du monde appelée Europe.

En 1789, une agitation se produit à Paris ; elle grandit, déborde et prend la forme d'un mouvement des peuples d'Occident en Orient. À plusieurs reprises, ce mouvement se dirige vers l'Orient et s'y heurte à un mouvement contraire d'Orient en Occident. En 1812, il atteint sa limite extrême, Moscou, et, avec une symétrie remarquable, revient sur lui-même d'Orient en Occident, entraînant avec lui, au retour comme à l'aller, les peuples du centre de l'Europe. Ce mouvement inverse revient à son point de départ – Paris – et s'arrête.

Durant cette période d'une vingtaine d'années, une quantité énorme de champs sont laissés en friche, des maisons sont incendiées, le commerce change de direction, des millions de gens s'appauvrissent, s'enrichissent, se déplacent et des millions de chrétiens qui pratiquent la loi de l'amour du prochain s'entre-tuent.

Qu'est-ce que tout cela signifie ? D'où cela est-il venu ? Qu'est-ce qui poussait ces gens à brûler des maisons et à massacrer leurs semblables ? Quelles sont les causes de ces événements ? Quelle force a poussé ces gens à de tels actes ? voilà les questions involontaires, naïves et pourtant des plus légitimes

que se pose l'homme lorsqu'il se trouve en face des monuments et des traditions de la période passée de ce mouvement.

C'est pour résoudre ces questions que nous nous tournons vers la science de l'histoire, qui se propose de révéler aux peuples et à l'humanité la connaissance d'eux-mêmes.

Si l'histoire s'en tenait au point de vue antique, elle devrait dire : la Divinité, afin de récompenser ou de punir son peuple, a donné le pouvoir à Napoléon et en a fait l'instrument de sa volonté pour l'accomplissement de ses buts. Cette réponse serait ainsi claire et complète. L'on peut croire ou refuser de croire à la mission divine de Napoléon ; mais pour celui qui croit, toute l'histoire de cette période devient compréhensible et ne laisse place à aucune contradiction.

Mais l'histoire moderne ne saurait répondre de cette façon. La science n'admet plus l'idée antique de l'intervention directe de la Divinité dans les actes de l'humanité, et, par conséquent, elle doit apporter d'autres réponses.

L'histoire moderne, en répondant à ces questions, nous dit : vous tenez à savoir la signification et l'origine de ce mouvement, et quelle force a produit de tels événements ? Écoutez :

Louis XIV était un personnage particulièrement fier et présomptueux ; il avait telles maîtresses et tels ministres et il gouvernait mal la France. Ses successeurs furent des hommes faibles qui, eux aussi, gouvernaient mal. Eux aussi avaient tels favoris et telles favorites. De plus, quelques gens ont écrit des livres durant cette époque-là. À la fin du XVème siècle, se trouvaient réunis à Paris une vingtaine d'hommes qui se mirent à dire que tous les hommes sont égaux et libres. Il en résulta que partout en France des gens se mirent à tuer, à noyer leurs semblables. Ces gens-là tuèrent leur roi, ainsi qu'une quantité d'autres personnes. À ce même moment, il y avait en France un

homme de génie, Napoléon. Il remportait partout des victoires, c'est-à-dire qu'il tuait beaucoup de monde parce qu'il était un grand génie. Et il partit tuer, on ne sait pourquoi, des Africains ; il les tuait si proprement, il était si rusé et si intelligent, qu'à son retour en France il put donner à tous l'ordre de lui obéir. Et tous lui obéirent. S'étant fait empereur, il partit encore une fois tuer du monde en Italie, en Autriche, en Prusse. Et il en tua beaucoup. En Russie régnait alors l'empereur Alexandre qui avait décidé de rétablir l'ordre en Europe, et pour cette raison faisait la guerre à Napoléon. Mais en 1807, il devint tout à coup son ami jusqu'en 1811, où il se brouilla de nouveau avec lui et où de nouveau tous deux tuèrent de compagnie quantité de gens. Et Napoléon amena six cent mille hommes en Russie et conquit Moscou. Alors l'empereur Alexandre, conseillé par Stein et d'autres, unit toute l'Europe contre celui qui troublait sa tranquillité. Tous les alliés de Napoléon devinrent soudain ses ennemis, et cette levée en masse partit à la rencontre des nouvelles forces recrutées par Napoléon. Les Alliés furent vainqueurs, entrèrent à Paris, obligèrent Napoléon à renoncer au trône et l'envoyèrent à l'île d'Elbe, mais sans le dépouiller de son titre d'empereur et en témoignant toutes sortes d'égards à cet homme qui, cinq ans auparavant et un an plus tard, fut considéré par tous comme un brigand hors la loi. Et Louis XVIII, dont jusque-là les Français et les Alliés n'avaient fait que rire, se mit à régner. Quant à Napoléon, il abdiqua en versant quelques larmes devant sa vieille Garde, et partit pour l'exil. Ensuite des hommes d'État et des diplomates habiles (en particulier Talleyrand qui avait eu le temps de s'asseoir avant tout autre dans certain fauteuil, et d'élargir par ce moyen les frontières de la France) eurent des entretiens à Vienne, et par ces entretiens rendirent les peuples heureux ou malheureux. Mais tout à coup voilà les diplomates et les monarques qui se querellent ; ils sont déjà prêts à donner l'ordre à leurs armées de s'entre-tuer ; mais à ce moment Napoléon rentra en France avec un bataillon ; et les Français qui le haïssaient se soumirent tous aussitôt à lui. Les monarques alliés

s'en irritèrent et revinrent encore guerroyer contre les Français. Et ils furent vainqueurs du génial Napoléon, qu'ils déportèrent dans l'île de Sainte-Hélène en le traitant soudain comme un brigand. Là, l'exilé, loin des êtres chers à son cœur et de sa France bien-aimée, mourut d'une mort lente sur un rocher en instituant la postérité légataire de ses hauts faits. Et en Europe la réaction s'établit, et tous les gouvernants recommencèrent à opprimer leurs peuples.

Il serait vain de penser que tout ceci est une plaisanterie, une caricature des récits historiques. C'est au contraire l'expression la plus adoucie de ces réponses contradictoires et qui ne répondent à aucune question, que nous offre l'histoire tout entière, depuis les fabricants de mémoires et d'histoires d'États séparés, jusqu'aux auteurs d'histoires générales ou d'histoires de la culture, ce nouveau genre contemporain.

L'étrangeté et le ridicule de ces réponses viennent de ce que l'histoire ressemble à un sourd qui répondrait à des questions que personne ne lui pose.

Si le but de l'histoire est de décrire les mouvements de l'humanité et des peuples, la première question nécessitant une réponse, sans laquelle tout ce qui suit est incompréhensible, est celle-ci : quelle est la force qui met les peuples en mouvement ? En réponse à cette question, l'histoire moderne raconte d'un air soucieux, ou bien que Napoléon avait un génie supérieur, ou bien que Louis XIV était très orgueilleux, ou bien encore que tels ou tels auteurs ont écrit tels ou tels livres.

Tout cela est fort possible et l'humanité est prête à y consentir ; mais la question n'est pas là. Tout cela pourrait être intéressant si nous voulions admettre qu'une puissance divine, inconditionnée et toujours égale à elle-même, gouverne les peuples par l'entremise des Napoléon, des Louis XIV et des écrivains ; mais nous ne reconnaissons pas cette puissance ;

aussi, avant de parler des Napoléon, des Louis XIV et des écrivains, faudrait-il nous montrer le lien qui existe entre ces personnages et les mouvements des peuples.

Si une autre force a pris la place de la Divinité, il faut expliquer en quoi consiste cette force, car c'est en elle, justement, que réside l'intérêt de l'histoire.

L'historien semble supposer que cette force va de soi et que chacun la connaît. Toutefois, malgré le désir général de supposer cette force connue, celui qui dépouille un grand nombre d'ouvrages historiques doute malgré lui et se demande si cette force, si différemment comprise par les historiens eux-mêmes, est vraiment bien connue d'eux tous.

II

Quelle est la force qui met les peuples en mouvement ? Les auteurs de biographies individuelles et les historiens des peuples isolés considèrent cette force comme une puissance propre aux héros et aux chefs. D'après leurs descriptions, les événements sont exclusivement produits par la volonté des Napoléon, des Alexandre, ou, en général, de ces personnages dont l'historien décrit la vie particulière. Les réponses données par ce genre d'historiens à cette question sur la force qui met en branle les événements sont satisfaisantes, mais seulement tant qu'il n'y a qu'un seul historien pour chaque événement. Aussitôt que des historiens de nationalités et d'opinions différentes se mettent à décrire le même événement, les réponses données par eux perdent toute valeur, car chacun d'eux comprend cette force, non seulement différemment, mais souvent d'une façon complètement opposée à son voisin. L'un soutient que l'événe-

ment est dû à la puissance de Napoléon ; un autre qu'il a été provoqué par la puissance d'Alexandre ; un troisième, par celle d'un troisième personnage. De plus, les historiens de cette espèce se contredisent jusque dans les explications qu'ils donnent de la force d'où naît la puissance du même personnage. Thiers, qui est bonapartiste, attribue le pouvoir de Napoléon à sa vertu et à son génie ; Lanfrey, qui est républicain, à ses escroqueries et à ses tromperies à l'égard du peuple. Ainsi, tout en suivant respectivement leurs thèses, les historiens de cette espèce détruisent par cela même la conception d'une force qui serait à l'origine des événements, et ne donnent aucune réponse à la question essentielle de l'histoire.

Les historiens qui s'occupent d'histoire générale, ayant affaire à tous les peuples, semblent admettre la fausseté du point de vue des historiens particuliers sur la force qui est à l'origine des événements. Ils ne la reconnaissent pas comme une puissance inhérente aux héros et aux chefs, mais comme la résultante de nombreuses forces aux directions diverses. Lorsqu'ils décrivent une guerre ou la conquête d'un peuple, ils recherchent la cause des événements, non pas dans le pouvoir d'un seul personnage, mais dans l'action et la réaction réciproques des nombreux personnages liés à l'événement.

D'après ce point de vue, le pouvoir des personnages historiques, présenté comme le produit de forces multiples, ne peut plus désormais, semblerait-il, être considéré comme une force se suffisant à elle-même pour produire les événements. Et cependant les auteurs d'histoires générales font appel à ce concept d'un pouvoir considéré comme une force se suffisant à elle-même pour produire les événements et se comportant à l'égard de ces événements comme une cause. D'après leur exposé, tantôt le personnage historique est le produit de son temps et son pouvoir n'est que le produit de forces différentes, tantôt son pouvoir est la force même qui crée les événements. Gervinus, Schlosser, par exemple, et d'autres encore, démon-

trent tantôt que Napoléon est le produit de la Révolution, des idées de 1789, etc., et tantôt déclarent tout net que la campagne de 1812, ainsi que d'autres faits historiques qui leur déplaisent, sont dus uniquement à la volonté mal dirigée de Napoléon, et que ces mêmes idées de 1789 ont été enrayées dans leur développement par son arbitraire. Les idées révolutionnaires et l'état d'esprit général ont fait le pouvoir de Napoléon. Et le pouvoir de Napoléon a étouffé les idées révolutionnaires et l'état d'esprit général.

Cette étrange contradiction n'est pas l'effet du hasard. Non seulement on la rencontre à chaque pas, mais encore c'est d'une succession conséquente de contradictions analogues que sont composées les descriptions des auteurs d'histoires générales. Elle provient de ceci qu'après s'être engagés sur le terrain de l'analyse, les historiens de cette espèce s'arrêtent à mi-chemin.

Pour trouver les composantes égales au composé ou résultante, il est nécessaire que la somme des composantes égale le composé. Voilà justement la condition que n'observent pas les auteurs d'histoires générales. Aussi, pour expliquer la résultante, doivent-ils nécessairement admettre, outre des composantes insuffisantes, une nouvelle force inexpliquée agissant d'après le composé.

L'historien individualiste, qui décrit la campagne de 1813 ou la Restauration des Bourbons, affirme carrément que ces événements sont dus à la volonté d'Alexandre. Mais Gervinus, auteur d'une histoire générale, repousse cette assertion et s'efforce de démontrer que la campagne de 1813 et la Restauration sont dues, outre la volonté d'Alexandre, à l'action de Stein, de Metternich, de Mme de Staël, de Talleyrand, de Fichte, de Chateaubriand et de plusieurs autres. Gervinus, de toute évidence, a décomposé Alexandre en ses composantes : Talleyrand, Chateaubriand, etc. ; la somme de celles-ci, c'est-à-

dire l’action réciproque de Chateaubriand, Talleyrand, Mme de Staël et autres n’est pas égale à la résultante, c’est-à-dire à ce fait que des millions de Français se sont soumis aux Bourbons. Du fait que Chateaubriand, Mme de Staël et autres ont échangé tels ou tels propos découlent seulement leurs relations mutuelles et non la soumission de millions de gens. Et pour expliquer comment cette soumission a découlé de ces relations, c’est-à-dire comment, de composantes égales à un A, il est sorti une résultante égale à mille A, l’historien est dans l’obligation d’admettre cette force du pouvoir qu’il nie, en la définissant comme la résultante de plusieurs forces, c’est-à-dire qu’il doit admettre une force inexpliquée qui résulte du composé. C’est exactement ce que font tous les historiens d’histoires universelles. Et c’est pour cette raison qu’ils se trouvent en contradiction, et avec les auteurs d’histoires particulières, et avec eux-mêmes.

Les habitants des campagnes, qui ne savent pas très exactement d’où vient la pluie, disent, selon qu’ils désirent la pluie ou le beau temps : le vent a chassé les nuages ou le vent a amené les nuages. C’est exactement ce que font les auteurs d’histoires générales ; quand la chose convient à leurs théories, ils disent que le pouvoir est le résultat des événements, et, quand ils ont besoin de prouver autre chose, ils disent que c’est le pouvoir qui a produit les événements.

Une troisième catégorie d’historiens qui s’appellent historiens de la culture*, emboîtant le pas aux historiens d’histoires universelles, vont jusqu’à croire parfois que les écrivains et les dames sont les forces qui produisent les événements. Mais ces historiens comprennent encore ces forces de façons absolument différentes. Ils les découvrent dans la « culture », dans l’activité intellectuelle. Les historiens de la culture sont tout à fait conséquents à l’égard de ceux qui leur ont donné naissance : les historiens d’histoires universelles ; car si l’on peut expliquer les événements historiques par le fait que certains personnages*

ont eu telles ou telles relations réciproques, dès lors pourquoi ne pas les expliquer par le fait que tels ou tels gens ont écrit tels ou tels livres ? Ces historiens tirent de la foule énorme des manifestations qui accompagnent tout phénomène vivant un signe d'activité intellectuelle, et déclarent que cette activité est la cause du reste. Mais malgré tous leurs efforts pour démontrer que la cause des événements se trouve dans l'activité intellectuelle, il faut beaucoup de bonne volonté pour reconnaître qu'il y a quelque chose de commun à l'activité intellectuelle et au mouvement des peuples ; en aucun cas, il n'est possible d'admettre que cette activité dirige les peuples. Car des phénomènes comme les effroyables tueries de la Révolution française découlant de la proclamation des droits de l'homme, les guerres impitoyables et les exécutions découlant d'un prêche sur la loi d'amour contredisent cette hypothèse.

Admettons cependant la justesse de toutes les dissertations subtiles dont ces historiens débordent ; admettons que les peuples soient régis par une force indéfinissable qui porte le nom d'idée, le problème essentiel de l'histoire reste quand même insoluble, ou bien c'est qu'à la puissance des monarques, précédemment envisagée, et à l'influence, déjà acceptée par les auteurs d'histoires universelles, de conseillers et autres personnages vient s'ajouter encore la force nouvelle de l'idée, dont le lien avec les masses exige une nouvelle explication. On peut comprendre que, Napoléon détenant le pouvoir, tel événement ait pu s'accomplir ; on peut encore comprendre avec un peu de complaisance que Napoléon, secondé par d'autres influences, ait été la cause de certains événements ; mais que le Contrat social ait eu pour effet de pousser les Français à s'entre-tuer, voilà qui est incompréhensible sans l'explication du lien causal qui existe entre cette nouvelle force et les événements.

Le lien qui existe entre tous les individus vivant à la même époque ne fait aucun doute ; aussi est-il possible de trouver quelque rapport entre l'activité intellectuelle des gens et leur

mouvement historique, exactement comme on en trouve un entre les mouvements de l'humanité et le commerce, les métiers, l'horticulture et tout ce qu'on voudra. Mais pourquoi l'activité intellectuelle de certains hommes apparaît-elle aux historiens de la culture comme la cause ou l'expression de tout un mouvement historique ? Voilà qui est difficile à comprendre. Les historiens n'ont dû être amenés à une telle conclusion que par les considérations suivantes : 1° ce sont les savants qui écrivent l'histoire ; aussi leur est-il naturel et agréable de croire que l'activité de leur corporation anime le mouvement de l'humanité entière, exactement comme il est naturellement agréable aux marchands, aux cultivateurs, aux soldats, d'avoir la même idée (s'ils ne l'expriment pas, c'est uniquement parce que ce ne sont pas eux qui écrivent l'histoire) ; 2° l'activité spirituelle, l'instruction, la civilisation, la culture, l'idée, tout cela ce sont des notions abstraites, indéterminées, sous le couvert desquelles il est extrêmement facile d'employer des mots encore plus obscurs, que l'on peut par conséquent accorder avec n'importe quelles théories.

Mais à part les mérites intrinsèques de ce genre historique, sans doute utile à quelqu'un ou à quelque chose, les histoires de la culture qui commencent à absorber toutes les histoires générales ont ceci de remarquable qu'elles font par le menu et sérieusement le bilan des doctrines religieuses, philosophiques, politiques dans lesquelles elles trouvent les causes des événements ; puis, sitôt qu'elles en viennent à décrire un événement historique réel, comme la campagne de 1812, elles le décrivent malgré elles comme produit par le pouvoir, et déclarent sans ambages que cette campagne a son origine dans la volonté de Napoléon. En parlant ainsi, les historiens de la culture, ou bien se contredisent sans le vouloir, ou bien démontrent que la force nouvelle qu'ils ont inventée n'explique pas les phénomènes historiques, et que l'unique moyen de comprendre ces phénomènes est de revenir à ce pouvoir qu'ils font semblant de méconnaître.

III

Une locomotive est en mouvement. On se demande ce qui produit ce mouvement. Un paysan dit : C'est le diable qui la pousse. Un autre dit que la locomotive avance parce que ses roues tournent. Un troisième affirme que la cause du mouvement est dans la fumée qu'emporte le vent.

On ne peut pas prouver au premier paysan qu'il se trompe. Il faudrait trouver le moyen de le convaincre que le diable n'existe pas, ou bien qu'un autre paysan lui explique que ce n'est pas le diable, mais un Allemand qui fait marcher la locomotive. Seule la contradiction leur fera voir qu'ils n'ont raison ni l'un ni l'autre. Mais celui qui dit que le mouvement provient des roues qui tournent se contredit lui-même, et puisqu'il est parti sur le chemin de l'analyse, il doit aller toujours plus loin, et expliquer la cause du mouvement des roues. Tant qu'il ne sera pas arrivé à la cause dernière du mouvement de la locomotive, la pression de la vapeur dans la chaudière, il n'aura pas le droit de s'arrêter dans la recherche des causes. Quant à celui qui a expliqué le mouvement de la locomotive par la fumée que rabat le vent, il s'est aperçu que l'explication par les roues ne donnait pas la cause, et il a pris la première apparence venue pour en faire une cause.

L'unique notion qui puisse expliquer le mouvement de la locomotive est celle d'une force égale au mouvement apparent.

L'unique notion, par conséquent, qui puisse expliquer le mouvement des peuples est celle d'une force égale à ce mouvement.

Toutefois les divers historiens entendent par cette notion l'entrée en action de forces dissemblables et non égales *au mouvement. Les uns y voient une force inhérente aux héros, comme le paysan voit un diable dans la locomotive ; d'autres une force produite par d'autres forces, comme le mouvement des roues ; d'autres encore une influence intellectuelle, comme la fumée emportée par le vent.*

Tant qu'on écrira seulement l'histoire de personnages isolés, fût-ce celle de César, d'Alexandre, de Luther ou de Voltaire, et non l'histoire de tous *les individus sans exception qui ont pris part à un événement, il ne sera pas possible d'expliquer les mouvements de l'humanité sans concevoir une force contraignant les hommes à tendre leur activité vers un but unique. Et les historiens n'en connaissent à cet égard qu'une seule, la puissance.*

Ce concept est l'unique manette permettant de se rendre maître de la matière de l'histoire telle qu'on la comprend aujourd'hui. Briser cette manette, comme l'a fait Buckle, sans posséder d'autre outil, c'est se priver de la dernière possibilité de traiter la matière de l'histoire. L'impossibilité où l'on est de ne pas recourir au concept de puissance est démontré le mieux du monde, tant par les historiens d'histoires générales eux-mêmes que par les historiens de la culture qui feignent de renoncer à ce concept, et cependant l'emploient inéluctablement à chaque pas.

En ce qui concerne les questions touchant l'humanité, la science historique a jusqu'à ce jour été semblable à la monnaie en cours, billet de banque ou espèces sonnantes. Les biographies et histoires particulières sont des sortes d'assignats. Elles peuvent entrer en circulation en remplissant leur office sans dommage pour personne, et même avec utilité, tant qu'on ne soulève pas la question de leur couverture en or. Il suffit de ne

pas demander comment la volonté des héros peut produire les événements pour que les histoires des Thiers soient intéressantes, instructives et même colorées de poésie. Mais on en vient vite à mettre en doute la valeur réelle du billet de banque si l'on considère à quel point les facilités de sa fabrication incitent à en augmenter le nombre, ou si l'on veut le convertir en or. On doute de même de la signification réelle des histoires de ce genre lorsqu'on considère leur nombre élevé, ou bien lorsqu'on se demande en toute simplicité quelle force a agi sur Napoléon, c'est-à-dire lorsqu'on veut échanger ses billets contre l'or pur de l'exact vérité.

Les auteurs d'histoires générales et les historiens de la culture ressemblent à des gens qui, après avoir reconnu l'incommodité des billets de banque, auraient décidé de fabriquer, pour les remplacer, une monnaie sonnante avec un métal ne possédant pas la densité de l'or. Ce serait là, en effet, une monnaie sonnante, mais rien que sonnante ; car le billet de banque peut encore tromper les ignorants ; mais la monnaie sonnante sans valeur ne peut tromper personne. De même que l'or n'est vraiment de l'or que lorsqu'il peut être employé pour lui-même, et non pour le troc seul, de même les auteurs d'histoires générales ne feront vraiment de l'or que lorsqu'ils auront pu répondre à cette question essentielle de l'histoire : qu'est-ce que la puissance ? Ils font à cette question des réponses contradictoires, tandis que leurs confrères qui traitent de la culture l'écartent carrément et parlent de tout autre chose. L'emploi de jetons en place d'or ne peut être courant que parmi des gens qui veulent bien les accepter pour tels, ou encore ne savent pas la valeur de l'or. Les livres des historiens universels et des historiens de la culture jouent un rôle identique ; en ne donnant pas réponse aux questions essentielles de l'humanité, ils se servent de jetons pour leurs desseins particuliers aux universités et à la foule des lecteurs, amateurs de livres sérieux, comme ils les appellent.

IV

Après avoir renoncé à la doctrine antique de la soumission imposée par la Divinité, de la volonté du peuple à un unique élu, et de la soumission de cette volonté à la Divinité, il devient impossible à l'histoire de faire un pas sans se heurter à des contradictions si elle ne choisit pas de deux choses l'une : ou bien revenir à la croyance antérieure de l'intervention directe de la Divinité dans les affaires humaines, ou bien donner une explication précise de cette force qui produit les événements et qu'on appelle puissance.

Revenir à la première affirmation est impossible : la foi a été détruite. Aussi est-il nécessaire d'expliquer cette puissance.

Napoléon a donné l'ordre de réunir une armée et de partir en guerre. Nous nous sommes familiarisés à un tel degré avec cette manière de voir que la question de savoir pourquoi six cent mille hommes partent à la guerre sur un mot de Napoléon nous paraît absurde. Il avait le pouvoir, on a donc exécuté ses ordres.

Cette explication est entièrement satisfaisante si l'on croit que Napoléon tenait son pouvoir de la Divinité. Mais elle ne l'est plus dès que nous nous refusons à le croire, et il devient alors nécessaire de définir la nature de ce pouvoir d'un seul sur tous les autres.

Ce pouvoir ne peut être le pouvoir direct qui provient de la supériorité physique d'un être fort sur un être faible, supériorité basée sur l'emploi, ou la menace d'emploi, de la force physique : tel est le pouvoir d'un Hercule. Il ne peut être davantage basé sur la supériorité de la force morale, comme le croient, dans leur naïveté, quelques historiens qui tiennent que les ac-

teurs de l'histoire sont des héros, c'est-à-dire des hommes doués d'une force exceptionnelle d'âme et d'intelligence, appelée génie. Ce pouvoir ne peut pas être fondé sur la supériorité de la force morale, car, sans parler des génies-héros du genre de Napoléon, dont les qualités morales sont fort différemment jugées, l'histoire nous montre que ni les Louis XIV, ni les Metternich, qui manœuvraient des millions d'hommes, ne possédaient ce qui fait proprement la force morale et qu'au contraire ils étaient pour la plupart moralement plus faibles que chaque homme de ces foules qu'ils gouvernaient.

Si la source du pouvoir ne se trouve ni dans les qualités physiques ni dans les qualités morales de celui qui tient le pouvoir, elle doit se trouver de toute évidence en dehors de lui, c'est-à-dire dans ses relations avec les masses sur lesquelles il exerce son pouvoir.

C'est ainsi que l'envisage la science du droit, ce comptoir de change de l'histoire, qui promet d'échanger la compréhension historique du pouvoir contre de l'or pur.

Le pouvoir est la somme des volontés des masses, que celles-ci, par un consentement exprimé ou tacite, transfèrent sur leurs élus.

Dans le domaine de la science du droit, science faite de considérations sur la façon dont il faudrait organiser l'État et le pouvoir si on avait la possibilité de le faire, tout cela est très clair, mais cette définition du pouvoir exige des éclaircissements si on l'applique à l'histoire.

La science du droit regarde l'État et le pouvoir comme les Anciens regardaient le feu, c'est-à-dire comme une chose existant en soi. Pour l'histoire, au contraire, l'État et le pouvoir sont simplement des phénomènes, exactement comme pour la

physique de notre temps, le feu est, non pas un élément, mais un phénomène.

Il ressort de cette différence fondamentale de vues entre l'histoire et la science du droit, que la science du droit peut disserter tant qu'il lui plaît sur la manière dont il faudrait organiser le pouvoir et sur la nature de ce pouvoir, considéré comme immobile hors du temps ; mais elle est dans l'impossibilité de donner une réponse aux questions qui relèvent de l'histoire, concernant la signification d'un pouvoir dont le temps fait varier les formes.

Si le pouvoir représente la somme des volontés de la masse reportée sur un gouvernant, Pougatchev est-il le représentant de la volonté des masses ? S'il ne l'est pas, pourquoi Napoléon le serait-il ? Pourquoi Napoléon III arrêté à Boulogne était-il un criminel, et pourquoi les criminels furent-ils ensuite ceux qu'il fit arrêter ?

Dans les révolutions de palais, qui sont menées par deux ou trois personnes, est-ce aussi la volonté populaire qui se reporte sur le nouvel élu ? Dans les conflits internationaux, la volonté des masses d'un peuple se reporte-t-elle sur celui qui a conquis ce peuple ? En 1808, la volonté de la Ligue du Rhin s'est-elle reportée sur Napoléon ? La volonté des masses russes s'est-elle reportée sur lui en 1809, alors que nos armées alliées à celles de la France allaient combattre l'Autriche ?

On peut répondre de trois façons à ces questions.

1° Ou bien il faut admettre que la volonté des masses se porte toujours sans condition sur celui ou sur ceux qu'elles ont choisi ; et que, par conséquent, toute intrusion d'un pouvoir nouveau, toute lutte contre le pouvoir déféré par le peuple, doit être regardée comme un attentat contre le véritable pouvoir.

2° Ou bien il faut admettre que la volonté des masses est reportée sur les dirigeants dans certaines conditions déterminées et connues ; et, dans ce cas, que toutes les limitations, les conflits, et même les destructions du pouvoir établi, proviennent du fait que les dirigeants n'ont pas observé les conditions grâce auxquelles le pouvoir leur avait été transmis.

3° Ou bien il faut admettre que la volonté des masses est reportée conditionnellement sur les dirigeants, selon des clauses inconnues, indéterminées, et que les interventions d'autres pouvoirs, leurs luttes et leurs chutes, ne proviennent que d'un plus ou d'un moins dans l'exécution, par les gouvernants, de ces conditions inconnues d'après lesquelles les volontés des masses se reportent d'un personnage sur l'autre.

Les historiens expliquent les relations des masses avec les dirigeants de cette triple façon.

Seuls les historiens qui, dans leur naïveté, ne comprennent pas le problème du pouvoir, seuls ces auteurs de biographies cités plus haut semblent reconnaître que la somme des volontés des masses est reportée sur certains personnages sans condition ; aussi, lorsqu'ils décrivent un pouvoir quelconque, en font-ils quelque chose de véritable et d'absolu, en face duquel tout pouvoir qui lui est opposé n'est pas un pouvoir, mais une atteinte contre le pouvoir, une violation.

Leur théorie convient aux périodes primitives et paisibles de l'histoire ; appliquée aux périodes où la vie des peuples se complique et se trouble, où dans le même temps s'élèvent divers pouvoirs qui bataillent entre eux, elle offre l'inconvénient suivant : c'est qu'un historien légitimiste démontrera que la Convention, le Directoire et Bonaparte sont des usurpateurs, tandis qu'un républicain et un bonapartiste démontreront l'un que la Convention, l'autre que l'Empire furent les pouvoirs véritables, et tout le reste de simples violations du pouvoir. Il est

évident qu'avec de pareilles contradictions, les explications fournies par ces historiens ne peuvent convenir qu'à des enfants en bas âge.

Cependant une autre espèce d'historiens qui reconnaît la fausseté de cette façon de voir prétend que le pouvoir repose sur la remise conditionnelle aux dirigeants de la somme des volontés des masses ; ainsi un personnage historique n'a de pouvoir que tant qu'il remplit le programme que la volonté des masses lui a prescrit tacitement. Mais ces historiens ne disent pas en quoi consiste ce programme, ou, s'ils le disent, c'est pour se contredire perpétuellement les uns les autres. Ce programme pour chaque historien correspond à son point de vue sur le but du mouvement d'un peuple, sous les espèces de la grandeur, de la richesse, de la liberté, de la culture des citoyens de la France ou d'un autre État. Mais sans parler davantage des contradictions des historiens sur la nature de ce programme et en admettant même qu'il en existe un qui leur soit commun à tous, il n'en reste pas moins que les faits historiques contredisent presque toujours cette théorie. Si les conditions en vertu desquelles le pouvoir est remis consistent dans la richesse, la liberté, l'évolution du peuple, pourquoi les Louis XIV et les Ivan IV ont-ils eu un règne tranquille, et pourquoi les Louis XVI et les Charles Ier ont-ils été décapités ? Les historiens répondent à cette question que les actes de Louis XIV ayant été contraires au programme se sont répercutés sur Louis XVI. Mais pourquoi pas sur Louis XIV et Louis XV eux-mêmes, et pourquoi devaient-ils justement se répercuter sur Louis XVI ? Enfin quel est le délai d'une semblable répercussion ? Il n'y a pas et il ne peut y avoir de réponse à ces questions. De même, dans cette théorie, on explique mal pour quelle raison la somme des volontés demeure pendant quelques siècles entre les mains des dirigeants et de leurs successeurs, alors qu'ensuite, tout d'un coup, en cinquante ans, elle se reporte sur la Convention, le Directoire, Napoléon, Alexandre, Louis XVIII, de nouveau Napoléon, Charles X, Louis-Philippe, la République de

1848, Napoléon III. Pour expliquer ces rapides transferts d'autorité au milieu de complications internationales, de conquêtes, d'alliances, les mêmes historiens doivent reconnaître malgré eux qu'une partie de ces événements ne sont pas dus au transfert régulier de la volonté des masses, mais au hasard qui dépend tantôt de la fourberie, tantôt des fautes, ou de la perfidie, ou de la faiblesse d'un diplomate, d'un monarque, ou d'un chef de parti. Ainsi la plupart des événements historiques, guerres civiles, révolutions, conquêtes, ne sont-ils déjà plus aux yeux de ces historiens les produits d'un transfert de volontés libres, mais bien le produit de la volonté faussement dirigée d'un ou de plusieurs individus, c'est-à-dire, encore une fois, de violations de pouvoir. Et par suite, les événements historiques sont présentés par les historiens de cette espèce comme des dérogations à la théorie.

Ces historiens sont semblables à un botaniste qui, après avoir remarqué que quelques plantes germent en deux cotylédons, prétendrait que tout ce qui pousse ne pousse que par dichotomie ; et que le palmier, le champignon, le chêne même, une fois arrivés à leur pleine croissance, ne présentant plus leurs deux cotylédons initiaux, sont des exceptions à la règle.

Les historiens de la troisième catégorie prétendent que la volonté des masses se reporte conditionnellement sur un personnage historique, mais que les conditions nous sont inconnues. Ils disent que les personnages historiques n'ont de pouvoir qu'autant qu'ils accomplissent la volonté que les masses ont reportée sur eux.

En ce cas-là, si la force qui meut un peuple réside, non dans le personnage historique, mais dans le peuple lui-même, quelle est donc la signification de ces personnages ?

Ils expriment la volonté des masses, disent les historiens ; leur activité sert à représenter l'activité des masses.

Mais alors une nouvelle question se pose : tous les actes des personnages historiques expriment-ils la volonté des masses ou seulement un des aspects de celle-ci ? Si tous les actes des personnages historiques expriment la volonté des masses, ainsi que certains le pensent, alors la biographie de Napoléon et celle de Catherine II, avec tous leurs détails tirés des commérages des cours, représenteraient la vie même des peuples, ce qui est évidemment absurde. Donc, si l'activité des personnages historiques ne représente qu'un aspect de la vie des peuples, comme le disent d'autres historiens prétendus philosophes, il s'agit de préciser quel est cet aspect ; il devient ainsi nécessaire de savoir en quoi consiste la vie d'un peuple.

Devant cette difficulté, les historiens de la troisième catégorie ont imaginé la plus obscure, la plus vague et la plus générale des abstractions, sous laquelle on peut ranger le plus grand nombre de faits, et ils disent que cette abstraction est le but du mouvement de l'humanité. Les abstractions les plus courantes et les plus générales, acceptées par presque tous les historiens, sont : la liberté, l'égalité, l'évolution, le progrès, la civilisation, la culture. Après avoir assigné comme but au mouvement de l'humanité l'une ou l'autre de ces abstractions, les historiens s'en prennent aux personnages qui ont laissé après eux le plus grand nombre de souvenirs, rois, ministres, généraux, auteurs, réformateurs, papes, journalistes, mais dans la seule mesure où ces personnages leur semblent avoir agi pour ou contre cette abstraction. Et comme il n'est nullement démontré que les buts vers lesquels tend l'humanité soient la liberté, l'égalité, l'évolution ou la civilisation, comme le lien des masses avec les gouvernants et les réformateurs n'a pour base que l'hypothèse arbitraire que la somme des volontés des masses se reporte toujours sur les personnages en vue, l'activité de millions d'hommes qui émigrent, brûlent des maisons, laissent les terres en friche, s'exterminent mutuellement, n'est même pas évoquée dans la description des actes d'une

dizaine de personnages qui ne brûlent pas de maisons, ne s'occupent pas d'agriculture et ne massacrent pas leurs semblables.

L'histoire en fournit la preuve à chaque pas. La fermentation des peuples occidentaux de la fin du siècle dernier et leurs aspirations vers l'Orient s'expliquent-elles par l'activité des Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, de leurs maîtresses, de leurs ministres, par la vie de Napoléon, de Rousseau, de Diderot, de Beaumarchais et autres ?

Le mouvement du peuple russe vers l'Orient, vers Kazan et la Sibérie s'explique-t-il par les détails du caractère maladif d'Ivan IV et par sa correspondance avec Kourbski ?

Les migrations du temps des Croisades s'expliquent-elles par la biographie de Godefroy de Bouillon, de Saint Louis et de leurs dames ? Pour nous, ce mouvement des masses de l'Occident vers l'Orient, sans but défini, sans chefs attitrés, avec une foule de va-nu-pieds, avec Pierre l'Ermite, reste incompréhensible. Et plus incompréhensible est l'arrêt de ce mouvement une fois que les grands de cette époque eurent donné aux Croisades un but rationnel et sacré : la délivrance de Jérusalem. Papes, rois et chevaliers poussèrent les peuples à libérer des lieux saints ; mais le peuple ne bougea pas, la cause inconnue qui l'avait mis en branle n'existant plus. L'histoire des Godefroy et des ménestrels ne saurait renfermer toute la vie des peuples. L'histoire des Godefroy et des ménestrels reste leur histoire à eux, tandis que l'histoire de la vie des peuples et de leurs impulsions reste inconnue.

L'histoire des écrivains et des réformateurs nous explique encore moins la vie des peuples.

L'histoire de la civilisation nous explique cependant les impulsions, les conditions de vie, les pensées d'un écrivain ou

d'un réformateur. Nous savons que Luther était de nature colérique et qu'il a prononcé tel ou tel discours ; nous savons que Rousseau était soupçonneux et qu'il a écrit tels et tels livres ; mais nous ne savons pas pourquoi les peuples se sont égorgés après la Réforme et pourquoi, au temps de la Révolution française, les hommes se sont condamnés à mort les uns les autres.

Et si l'on joint ensemble les deux sortes d'histoires, comme le font les historiens modernes, l'on n'a encore qu'une histoire de monarques et d'écrivains, et non l'histoire de la vie des peuples.

V

La vie des peuples n'est pas contenue dans celle de quelques personnages, puisqu'on n'a pas trouvé le lien qui unissait ces quelques personnages et ces peuples. La théorie qui veut que ce lien repose sur le transfert de la somme des volontés des masses sur un certain personnage historique n'est qu'une hypothèse que les faits ne confirment pas.

Cette théorie peut sans doute expliquer bien des choses dans le domaine de la science du droit, et sans doute est-elle nécessaire à ses desseins particuliers ; mais si on l'applique à l'histoire, dès qu'il y a révolution, conquête, guerre civile, c'est-à-dire dès que l'histoire commence, cette théorie n'explique plus rien.

Cette théorie semble irréfutable justement parce que l'acte de transfert de la volonté des masses est d'autant moins vérifiable qu'il n'a jamais existé.

Quel que soit l'événement, quel que soit le personnage qui se trouve à la tête de l'événement, cette théorie peut toujours prétendre que le personnage en question a été placé là par la somme des volontés transférées sur lui.

Les réponses que donne cette théorie aux problèmes historiques ressemblent aux réponses d'un homme qui, voyant un troupeau en marche, ne prendrait en considération ni la qualité différente du fourrage dans les divers endroits du pâturage, ni l'activité du berger et qui, pour expliquer telle ou telle direction que prend le troupeau, ne s'occuperait que de l'animal marchant à sa tête.

« Le troupeau va dans telle direction parce que l'animal qui va en tête le conduit, et que la somme des volontés de tous les autres animaux lui est transférée. »Ainsi s'expriment les historiens de la première catégorie, qui admettent le transfert inconditionné de la puissance.

« Si les animaux marchant en tête du troupeau se voient changés, c'est que la somme des volontés de tout le troupeau se porte d'un meneur sur un autre, suivant que ce meneur sait bien ou mal le conduire dans la direction choisie par tout le troupeau. » C'est ainsi que s'expriment les historiens qui prétendent que la somme des volontés des masses passe aux dirigeants selon des conditions inconnues. En pareil cas, il arrive souvent à l'observateur, d'après la direction choisie par lui, de prendre comme guides ceux qui, dès qu'il y a un changement dans la direction suivie par la masse, au lieu d'être en tête, sont sur le côté, et parfois en arrière.

« Si les animaux qui sont en tête du troupeau sont constamment changés, et si la direction que le troupeau suit change aussi, cela provient de ce que, pour atteindre cette direction connue de nous, les animaux remettent leurs volontés à ceux que nous distinguons parmi les autres, donc, pour étudier le

mouvement du troupeau, et qui vont de tous les côtés du troupeau. » C'est ainsi que s'expriment les historiens de la troisième catégorie qui regardent tous les personnages historiques, des monarques aux journalistes, comme l'expression de leur temps.

La théorie du transfert de la volonté des masses sur un personnage historique n'est rien de plus qu'une tautologie – une simple façon d'exprimer avec d'autres mots les termes mêmes de la question.

Quelle est la cause des événements historiques ? – Le pouvoir. – Qu'est-ce que le pouvoir ? – La somme des volontés reportée sur un seul personnage. – À quelles conditions se fait ce report ? – À la condition que le personnage choisi exprime la volonté de tous. Autrement dit le pouvoir est le pouvoir. Autrement dit le pouvoir est un mot dont le sens nous échappe.

Si le domaine de la science humaine se limitait à la seule pensée abstraite, l'humanité, après avoir soumis à la critique l'explication du pouvoir donnée par la science, arriverait à la conclusion que le pouvoir n'est qu'un mot et n'existe pas en réalité. Mais pour prendre connaissance des phénomènes, l'homme a un autre instrument que la pensée abstraite, et c'est l'expérience, grâce à laquelle il contrôle ses raisonnements abstraits. Or l'expérience prouve que le pouvoir n'est pas un mot, qu'il est une réalité.

Sans parler du fait qu'aucune description de l'activité collective des hommes ne peut se passer d'une définition du pouvoir, l'existence du pouvoir est démontrée tant par l'histoire que par l'observation des événements contemporains.

Chaque fois qu'un événement se produit, on voit apparaître un homme, ou plusieurs, par la volonté desquels cet événement s'est accompli. Napoléon III ordonne, et les Français par-

tent pour le Mexique. Le roi de Prusse et Bismarck ordonnent, et leurs armées se rendent en Bohême. Napoléon 1er ordonne, et ses soldats s'en vont en Russie. Alexandre Ier ordonne, et les Français se soumettent aux Bourbons. L'expérience nous démontre qu'un événement, quel qu'il soit, est toujours lié à la volonté d'un ou de plusieurs personnages qui l'ont ordonné.

Grâce à la vieille habitude qu'ils ont de voir l'intervention de Dieu dans les affaires de ce monde, les historiens veulent que la cause d'un événement soit dans la volonté d'un personnage revêtu du pouvoir, mais cette conclusion n'est confirmée ni par le raisonnement ni par l'expérience.

D'un côté, le raisonnement démontre que l'expression de la volonté d'un homme – ses paroles – n'est qu'une partie de l'activité globale qui s'exprime dans un événement, une guerre par exemple, ou une révolution. Par suite, si l'on ne reconnaît pas l'existence d'une force inconnue surnaturelle, c'est-à-dire du miracle, il est impossible d'admettre que des mots puissent être la cause du mouvement de millions d'hommes. D'un autre côté, même si nous l'admettons, l'histoire démontre que, dans la plupart des cas, l'expérience de la volonté des personnages historiques ne produit aucun résultat, c'est-à-dire que non seulement leurs ordres ne sont pas exécutés, mais que parfois il se produit le contraire de ce qu'ils avaient ordonné.

Si nous n'admettons pas l'intervention divine dans les affaires humaines, nous ne pouvons regarder le pouvoir comme la cause des événements.

Le pouvoir, du point de vue de l'expérience, n'est que le rapport de dépendance qui existe entre la volonté exprimée d'un homme et l'accomplissement de cette volonté par d'autres hommes.

Pour expliquer les conditions de cette dépendance, nous devons tout d'abord reporter la notion de volonté exprimée, non pas sur Dieu, mais sur un homme.

Si la Divinité, ainsi que nous le disent les Anciens, donne les ordres et exprime sa volonté, l'expression de cette volonté ne dépend pas du temps et n'est provoquée par rien, puisque la Divinité n'a aucune liaison avec les événements. Mais quand il s'agit d'ordres exprimant la volonté d'hommes se mouvant dans le temps et solidaires entre eux, nous devons, pour expliquer le rapport existant entre les ordres et les événements, rétablir : 1° la condition de tout ce qui s'accomplit : la continuité du mouvement dans le temps des événements et des ordres du personnage donné ; 2° la condition de la nécessité d'un lien entre celui qui ordonne et ceux qui exécutent.

VI

Seule la volonté d'une Divinité indépendante du temps peut se faire sentir sur une suite d'événements devant s'accomplir dans quelques années ou quelques siècles ; seule la Divinité peut, par sa volonté inconditionnée, fixer la direction de la marche de l'humanité. L'homme, au contraire, agit dans le temps et participe lui-même aux événements.

En rétablissant cette première condition négligée, celle du temps, nous verrons qu'un ordre ne peut être exécuté sans avoir été précédé d'un ordre qui permet son exécution.

Jamais un ordre n'apparaît par génération spontanée et n'enferme en lui-même une série entière d'événements ; chaque ordre découle d'un autre et se rapporte non pas à une série en-

tière de faits, mais seulement à un moment unique d'un événement.

Quand nous disons, par exemple, que Napoléon fit partir ses troupes à la guerre, nous réduisons à un ordre unique, exprimé en un moment donné du temps, une série d'ordres successifs qui dépendent les uns des autres. Napoléon n'a pas pu ordonner la campagne de Russie, et ne l'a jamais fait. Il a ordonné un jour d'envoyer tels papiers à Vienne, à Berlin, à Pétersbourg ; le lendemain, d'envoyer tels décrets et telles instructions à l'armée, à la flotte, à l'intendance et ainsi de suite. Il a donc donné des milliers d'ordres correspondant à la suite des faits qui ont amené l'armée française en Russie.

Si Napoléon, durant tout le cours de son règne, ne cesse de donner des ordres qui tendent à l'expédition d'Angleterre, et y dépense plus d'efforts que pour aucune autre de ses entreprises ; si, malgré cela, il n'essaie pas une seule fois de réaliser ce projet, mais entreprend son expédition contre la Russie dont l'alliance, a-t-il souvent affirmé, lui aurait été utile, cela provient de ce que les premiers de ses ordres ne répondaient pas à une série d'événements, tandis que les seconds y répondaient.

Un ordre ne peut être réellement exécuté que s'il est donné de façon à être exécutable. Et savoir ce qui pouvait ou ne pouvait pas être exécuté est la chose impossible, non seulement pour la campagne de Napoléon contre la Russie à laquelle prennent part des millions d'hommes, mais encore pour l'événement le plus simple parce que, dans l'un et l'autre cas, l'exécution de l'ordre peut toujours rencontrer des millions d'obstacles. Pour chaque ordre exécuté, on en trouve une quantité d'autres qui n'ont pas été exécutés. Les ordres impossibles n'ont aucun lien avec les événements et ne s'accomplissent pas. Seuls ceux qui sont exécutables se lient à des séries conséquentes d'ordres correspondant à des séries d'événements et sont exécutés.

Si nous imaginons faussement que l'ordre précédant un événement est la cause de celui-ci, cela provient de ce fait que lorsque l'événement s'est accompli et que parmi des milliers d'ordres donnés, ceux-là seuls ont été exécutés qui étaient en connexion avec l'événement, nous oublions ceux qui n'ont pas été exécutés parce qu'ils ne pouvaient pas l'être. De plus, la source principale de notre erreur vient de ce que, dans un exposé historique, une série innombrable de faits infimes, comme, par exemple, tout ce qui entraîna les troupes françaises en Russie, est fondue en un seul événement, d'après le résultat de cette série de faits, et, conformément à cette fusion, on fond aussi toute une série d'ordres en un ordre unique, exprimant la volonté du chef.

Nous disons : Napoléon a voulu la campagne de Russie et il l'a faite. Et, en réalité, nous ne trouvons nulle part, dans son activité, rien qui ressemble à l'expression de cette volonté ; nous voyons seulement une série d'ordres ou d'expressions de sa volonté, dirigés de la façon la plus diverse et indéterminée qui soit. De la série infinie des ordres de Napoléon non exécutés, on a tiré une série d'ordres exécutables concernant la campagne de 1812, non parce que ces derniers se distinguaient en quoi que ce soit des précédents, mais parce que cette série d'ordres coïncidait avec la série de faits qui avaient amené les Français en Russie. Il en va exactement de même lorsqu'on peint une figure d'après un poncif ; on ne s'inquiète ni de quel côté, ni de quelle façon s'appliquent les couleurs, on passe seulement de la couleur sur tous les traits de la figure découpée par le poncif.

Ainsi, lorsque l'on considère dans un temps donné les rapports entre un ordre et un événement, l'on s'aperçoit qu'un ordre ne peut en aucun cas être la cause d'un événement, mais qu'il y a entre eux un rapport déterminé.

Afin de comprendre en quoi consiste ce rapport, il est indispensable de rétablir la seconde condition passée sous silence, de tout ordre émanant non de la Divinité mais d'un homme, condition consistant en ceci que celui qui donne l'ordre participe lui-même à l'événement.

C'est cette relation entre celui qui ordonne et celui qui exécute qui est précisément ce qu'on appelle le pouvoir. Cette relation consiste en ceci :

Pour agir en commun, les hommes s'unissent toujours en groupements, dans lesquels, malgré la différence entre le but proposé et l'action collective, le rapport entre les hommes qui participent à l'action est toujours identique.

En s'unissant ainsi, les hommes sont toujours entre eux dans le rapport suivant : le plus grand nombre prend la plus grande part directe, et l'infime minorité prend la plus petite part directe à l'action collective, en vue de laquelle ils se sont unis.

Parmi tous ces groupements où les hommes se rassemblent pour l'accomplissement d'actions communes, l'un des plus nets et des mieux définis est l'armée.

Une armée se compose d'abord de ce qu'il y a de plus bas dans la hiérarchie militaire : les soldats qui sont le plus grand nombre ; puis de ceux qui suivent dans cette hiérarchie : les gradés, caporaux, sous-officiers dont le nombre est encore moindre, jusqu'au commandement suprême qui est concentré dans un unique individu.

L'organisation militaire peut fort bien être figurée par un cône dont les soldats constitueraient la base, et leurs officiers les sections planes décroissantes au fur et à mesure qu'on s'élève jusqu'au sommet dont la pointe est le général en chef.

Les soldats, qui sont le plus grand nombre, forment donc la partie inférieure, la base du cône. Et c'est le soldat qui frappe, tranche, brûle, pille ; et toujours il en a reçu l'ordre de ses supérieurs, alors que lui-même ne donne jamais d'ordres. Les sous-officiers, moins nombreux, font plus rarement la même besogne que les soldats ; mais eux, déjà, commandent. L'officier prend encore moins part à l'action, et commande plus souvent. Le général ne fait que commander la marche des troupes en leur indiquant un but, mais ne touche presque jamais à une arme. Quant au commandant en chef, il ne peut jamais prendre une part directe à l'action et il se borne à prescrire les mesures nécessaires concernant le mouvement de la masse. La même relation entre les individus se retrouve dans toute collectivité réunie en vue d'une action commune, que ce soit l'agriculture, le commerce ou quelque autre entreprise.

Ainsi, sans multiplier artificiellement les sections du cône et les grades de l'armée, ou les titres et les situations d'une administration, ou d'une organisation générale, nous voyons se dégager une loi selon laquelle les hommes, pour l'accomplissement d'une action collective, se trouvent placés les uns par rapport aux autres de telle sorte que plus directement ils participent à l'action, moins ils sont en état de commander, et plus nombreux ils sont ; et moins ils ont de part directe à l'action, plus ils commandent, et moins nombreux ils sont ; si bien que, de bas en haut, l'on arrive à un unique et dernier personnage, qui, bien que participant le moins de tous à l'œuvre commune, dirige plus que tous les autres son activité vers le commandement.

C'est le rapport entre celui qui commande et ceux qui sont commandés qui constitue l'essence de la notion appelée pouvoir.

C'est en rétablissant les conditions de temps dans lesquelles s'accomplissent tous les événements que nous avons découvert qu'un ordre s'exécute seulement lorsqu'il se rapporte à la série correspondante des faits. C'est en rétablissant la condition nécessaire d'un lien entre celui qui ordonne et celui qui exécute, que nous avons découvert que ceux qui ordonnent, d'après leur essence même, prennent le moins de part à l'événement proprement dit, et que leur activité est exclusivement tournée vers le commandement.

VII

Lorsqu'un événement s'annonce, chacun donne son avis. Et, forcément, il y en a toujours un qui tombe plus ou moins juste. De sorte que l'avis s'associe dans notre esprit à l'événement, comme la cause à son effet.

Des hommes traînent une poutre. Chacun dit son opinion sur la façon de la traîner et sur l'endroit où la mettre. Les hommes achèvent de traîner la poutre et il en ressort que la chose a été réalisée comme l'a dit l'un d'entre eux. C'est lui qui a commandé, pense-t-on. Voilà l'ordre et le pouvoir dans leur forme primitive : celui qui a le plus travaillé de ses mains a le moins réfléchi à ce qu'il faisait ; par conséquent, le moins pensé à ce qui pourrait résulter de l'activité commune et aux ordres à donner. Celui qui a le plus commandé, puisqu'il a agi en paroles, a naturellement moins agi avec les mains.

Plus est grand le rassemblement d'hommes dirigeant leur action vers un but unique, plus tranchées sont les catégories de gens qui prennent d'autant moins de part à l'activité générale que leur activité à eux est plus dirigée vers le commandement.

L'homme quand il agit seul porte toujours en lui-même un certain nombre de raisons qui ont guidé, à ce qu'il croit, son activité antérieure, qui lui servent de justification pour son activité présente et qui le déterminent dans le choix de ses actions futures. Les collectivités agissent de même, en laissant aux non-participants à l'action le soin d'imaginer les considérations, les justifications, les hypothèses concernant leur action commune.

Les Français se mettent à se noyer ou à s'égorger mutuellement pour des raisons à nous connues ou inconnues. Et cet événement s'accompagne de sa propre justification, trouvée dans les volontés exprimées des Français, qui estimaient cet événement nécessaire pour le bonheur de la France, la liberté, l'égalité. Dès qu'on cesse de s'égorger, l'événement s'accompagne de même de sa justification : la nécessité d'un pouvoir unique, de la résistance à l'Europe, etc. On se met en marche de l'Occident vers l'Orient en tuant ses semblables, et l'événement s'accompagne encore de discours sur la grandeur de la France, la bassesse de l'Angleterre, etc. L'histoire démontre que ces justifications d'événements n'ont pas le sens commun, qu'elles se contredisent, comme le meurtre de l'homme à la suite de la proclamation des droits de l'homme, et le meurtre de millions d'hommes en Russie pour l'abaissement de l'Angleterre. Mais ces justifications ont pour les contemporains une signification nécessaire.

Leur but est de dégager la responsabilité morale des auteurs des événements. Et ces buts temporaires sont semblables aux balais placés à l'avant des trains pour nettoyer la voie ; ils dégagent le chemin de la responsabilité morale des hommes. Sans ces justifications, la plus simple question, lors de l'examen de chaque événement, resterait sans réponse : comment des millions d'hommes peuvent-ils accomplir en commun crimes, guerres, meurtres, etc ?

Dans les formes compliquées de la vie moderne politique et sociale en Europe, peut-on imaginer un événement quel qu'il soit qui n'ai pas été prévu, décrété ordonné par des souverains, des ministres, des parlementaires, des journaux ? Y a-t-il une activité collective qui n'ait pas trouvé sa justification dans l'unité de l'État, dans la défense de la nation, dans l'équilibre européen, l'intérêt de la civilisation ? Chaque événement accompli correspond immanquablement à un désir exprimé et, pour recevoir sa justification, il est considéré comme le produit de la volonté d'un ou de plusieurs personnages. Quelle que soit la direction d'un navire, on voit toujours à l'avant le remous de la vague qu'il fend. Pour les gens qui sont sur le navire, ce remous est le seul mouvement visible.

Ce n'est qu'en considérant de plus près, d'instant en instant le mouvement de ce remous, et en le comparant au mouvement du navire que l'on se rend compte que chacun des mouvements de la vague est déterminé par le mouvement du navire et que ce qui nous a induits en erreur, c'est que nous avançons nous-mêmes sans nous en apercevoir.

Nous faisons la même constatation si nous suivons pas à pas les mouvements de personnages historiques, c'est-à-dire si nous rétablissons la condition nécessaire de tout ce qui s'accomplit : la continuité du mouvement dans le temps, et si nous ne perdons pas de vue le lien nécessaire qui existe entre les personnages historiques et les masses.

Quoi qu'il arrive, il apparaît toujours que l'événement est celui qui avait été prévu et ordonné. Quelle que soit la direction du navire, le remous qui clapote à sa proue ne dirige ni ne renforce son mouvement ; cependant, il nous apparaît de loin, non seulement comme animé d'un mouvement indépendant, mais encore comme guidant le mouvement du navire.

En considérant seulement ces expressions de la volonté des personnages historiques qui, sous la forme d'ordres, sont liés aux événements, les historiens ont supposé que les événements dépendent de ces ordres. Or, en examinant les événements mêmes et le lien qui unit les personnages historiques aux masses, nous avons trouvé que ceux-ci, comme leurs ordres, sont dans la dépendance des événements. La preuve incontestable en est que, quelque nombreux que soient les ordres, l'événement ne se produit pas s'il n'y a pas d'autres causes ; mais dès que se produit l'événement, quel qu'il soit, parmi les volontés exprimées sans arrêt par divers personnages, on trouve des causes qui, étant donné leur sens et le moment, peuvent être rapportées comme des ordres à l'événement.

Arrivés à cette conclusion, nous pouvons répondre nettement et avec assurance aux deux problèmes essentiels de l'histoire.

1° Qu'est-ce que le pouvoir ?

2° Quelle est la force qui met les peuples en mouvement ?

1° Le pouvoir découle des rapports d'un personnage déterminé avec d'autres personnages, et ces rapports sont tels que, moins ce personnage prend part à l'action commune, plus il exprime d'opinions, d'hypothèses, de justifications, au sujet de cette action en cours.

2° Le mouvement des masses n'est produit ni par le pouvoir ni par l'activité intellectuelle, ni par l'union de l'un et de l'autre, comme le pensent les historiens, mais par l'activité de tous *ceux qui prennent part aux événements, et qui se groupent de telle façon que ceux qui agissent le plus directement sont les moins responsables, et réciproquement.*

Au point de vue moral, le pouvoir semble la cause de l'événement ; au point de vue physique, ce sont ceux qui obéissent au pouvoir qui semblent en être la cause. Mais comme toute activité morale est impossible sans activité physique, les causes d'un événement ne se trouvent ni dans l'une ni dans l'autre ; elles se trouvent seulement dans la réunion des deux.

Ou bien, en d'autres termes : le concept de cause ne s'applique pas au phénomène que nous examinons.

Nous en arrivons en dernière analyse au cercle éternel, à cette extrême limite qu'atteint l'esprit humain dans le domaine de la pensée s'il ne joue pas avec son sujet. L'électricité est génératrice de chaleur, la chaleur produit l'électricité. Les atomes s'attirent, les atomes se repoussent.

En parlant des réactions mutuelles de l'électricité et de la chaleur, nous ne pouvons dire d'où elles proviennent ; nous disons donc que cela se produit de telle façon parce que cela nous semblerait inconcevable autrement, parce que cela doit être ainsi, parce que c'est une loi. Il en va de même pour les problèmes historiques. Nous ignorons pourquoi il y a eu telle guerre ou telle révolution ; nous savons seulement que, pour accomplir telle ou telle action, des hommes s'unissent en une collectivité à laquelle chacun participe ; et nous disons que c'est ainsi, que cela n'est pas concevable autrement, que c'est la loi.

VIII

Si l'histoire avait seulement affaire à des phénomènes extérieurs, il suffirait de poser cette loi dans sa simplicité et son évidence, et notre dissertation serait terminée. Mais la loi de

l'histoire se rapporte à l'être humain. Une particule de matière ne peut pas nous dire qu'elle ne sent nullement un besoin d'attraction ou de répulsion ; elle ne peut pas nous dire non plus que cette loi est fausse. L'homme au contraire, qui est l'objet de l'histoire, affirme carrément : je suis libre et non soumis aux lois.

Cette présence inexprimée du problème de la liberté humaine se retrouve à chaque pas de l'histoire.

Tous les historiens sérieux en sont arrivés involontairement à cette question. Toutes les contradictions, les incertitudes de l'histoire, et la fausse voie où s'engage cette science proviennent uniquement de la non-solution de ce problème.

Si la volonté de chaque individu était libre, c'est-à-dire si chacun pouvait agir à son gré, l'histoire ne serait qu'une suite incohérente de hasards.

Si même un seul homme parmi les millions d'hommes qui ont vécu durant un millénaire a eu la possibilité d'agir librement, c'est-à-dire à sa fantaisie, il est évident qu'une unique action libre de cet homme, contraire aux lois, anéantit la possibilité de l'existence de lois quelconques pour l'humanité tout entière.

Et s'il y a une seule loi régissant les actions humaines, il ne peut y avoir de volonté libre, car la volonté de chacun doit être subordonnée à la loi.

Cette contradiction pose le problème du libre arbitre qui, depuis l'antiquité, occupe les cerveaux d'élite sans avoir jamais rien perdu de son immense importance.

Ce problème se pose ainsi : en regardant l'homme comme un sujet d'observation, de quelque point de vue que ce soit :

théologique, historique, éthique, philosophique, l'on retrouve toujours l'inévitable loi de la nécessité, commune à tout être vivant. En le regardant, au contraire, à partir de notre expérience intime, de notre conscience, nous nous sentons libres.

La conscience est la source de notre connaissance de nous-mêmes, entièrement séparée et indépendante de la raison. L'homme peut, grâce à la raison, s'observer lui-même ; il ne peut se connaître que par la conscience.

Sans la conscience de soi, il est inutile de songer à aucune observation, aucune application de la raison.

Pour comprendre, observer, conclure, l'homme doit d'abord se concevoir comme vivant. L'homme ne se connaît comme vivant qu'en se reconnaissant doué de volonté, en d'autres termes il n'a conscience que de sa volonté. Et cette volonté, essence de sa vie, il ne peut la concevoir autrement que libre.

Durant le cours de ses observations sur lui-même, si l'homme s'aperçoit que sa volonté est toujours dirigée par une seule et unique loi, que ce soit la nécessité de trouver sa nourriture, le fonctionnement de son cerveau ou autre chose, il ne peut s'expliquer cela que par une limitation de sa volonté. Ce qui ne serait pas libre ne saurait être limité. Or, l'homme considère sa volonté comme limitée, justement parce qu'il ne la conçoit pas autrement que libre.

Vous prétendez que vous n'êtes pas libres. Et moi, cependant, je puis lever et abaisser le bras. Chacun comprend que cette réponse illogique est une irréfutable démonstration de la liberté.

Mais cette réponse provient de la conscience non soumise à la raison.

Si la conscience que nous avons de notre liberté n'était pas indépendante de la raison, elle serait subordonnée à la raison et à l'expérience ; mais dans la réalité une telle soumission n'existe jamais et est inconcevable. Une suite d'expériences et de raisonnements démontre à chaque individu qu'en tant que sujet d'observation, il est soumis à certaines lois ; et il s'y soumet ; jamais il ne regimbe contre la loi de la gravitation ou la loi de l'imperméabilité, quand il l'a une fois reconnue. Mais cette même série d'expériences et de raisonnements lui démontre que la liberté complète dont il a conscience en lui-même est impossible, que chacun de ses actes dépend de son organisme, de son caractère et des mobiles qui agissent sur lui ; et pourtant jamais il ne se soumet à ces conclusions.

Il sait par l'expérience et le raisonnement qu'une pierre tombe ; il le croit sans réserve, et dans toutes les occasions, il attend que joue cette loi qu'il a reconnue.

Mais tout en sachant aussi incontestablement que sa volonté est soumise à des lois, il n'y croit pas et se refuse à croire.

Quel que soit le nombre de fois où l'expérience et la raison lui ont démontré que dans les mêmes conditions où, avec le même caractère, il ferait exactement ce qu'il a déjà fait, bien que des milliers de fois, agissant dans les mêmes conditions, avec le même caractère, il soit arrivé à des résultats identiques, il continue imperturbablement à croire à sa liberté d'agir à sa guise, exactement comme avant ces expériences. Tout homme, le sauvage comme le penseur, malgré le raisonnement et l'expérience qui lui démontrent irréfutablement l'identité de ses actes dans des conditions identiques, sent que, privé de cette absurde croyance qui constitue l'essence de la liberté, il ne peut concevoir la vie. Il sent que, quelque impossible que cela soit, cela est ; car, privé de cette croyance en la liberté, non seule-

ment il ne comprendrait pas la vie, mais encore il ne pourrait pas vivre un seul instant.

Il ne pourrait pas vivre, parce que chacun des efforts de l'homme, chacun de ses élans, ne tendent qu'à augmenter sa liberté. Richesse, pauvreté ; gloire, obscurité ; puissance, sujétion ; force, faiblesse ; santé, maladie ; savoir, ignorance ; travail, désœuvrement ; satiété, famine ; vertu, vice, ne sont que des degrés plus ou moins élevés de la liberté.

Se représenter un homme privé de liberté, c'est se le représenter privé de vie.

Si, pour la raison, l'idée de liberté est entachée d'une absurde contradiction, comme le serait la possibilité d'accomplir deux actes à la fois ou bien l'idée d'un effet sans cause, cela prouve seulement que notre conscience n'est pas soumise à la raison.

C'est cette conscience de notre liberté, inébranlable, indestructible, non soumise à l'expérience et au raisonnement, que reconnaissent tous les penseurs, que ressentent tous les hommes sans exception, c'est cette conscience indispensable à la compréhension de l'homme qui constitue l'autre aspect du problème.

L'homme est la création d'un Dieu tout-puissant, infiniment bon, omniscient. Qu'est-ce donc que le péché, dont le concept dérive de la conscience de la liberté de l'homme ? Voilà la question que pose la théologie.

Les actes des hommes sont subordonnés à des lois générales immuables, enregistrées par la Statistique. En quoi donc consiste la responsabilité de l'homme devant la société, dont le concept découle de la conscience de sa liberté ? Voilà la question que pose le droit.

Les actes d'un homme découlent de son caractère héréditaire et des mobiles qui le font agir. Qu'est-ce que la conscience, la notion du bien et du mal dans les actes qui naissent de la conscience de sa liberté ? Voilà la question que pose la morale.

L'homme lié à la vie générale de l'humanité apparaît comme soumis aux lois qui régissent cette vie. Mais l'homme, indépendamment de ce lien, apparaît comme libre. Comment doit-on considérer la vie passée des peuples et de l'humanité ? Est-elle le résultat de l'activité libre ou déterminée des hommes ? Voilà la question que pose l'histoire.

C'est seulement à notre présomptueuse époque de vulgarisation de la connaissance, grâce à cet instrument tout-puissant d'ignorance qu'est l'imprimerie, que la question du libre arbitre a été ramenée sur un terrain où elle ne peut même plus se poser. À notre époque, la majorité des hommes qu'on appelle d'avant-garde, c'est-à-dire une foule d'ignorants, ont cru trouver dans les travaux des naturalistes, qui n'envisagent qu'un côté du problème, la solution du problème tout entier.

Il n'y a ni âme ni libre arbitre, disent-ils, impriment-ils, puisque la vie de l'homme se manifeste par le mouvement de ses muscles et que les muscles sont commandés par le système nerveux. Il n'y a ni âme ni libre arbitre, puisque l'homme est sorti du singe à une époque inconnue. Ils ne se doutent pas qu'il y a plusieurs millénaires toutes les religions, tous les penseurs, non seulement avaient reconnu, mais n'avaient même jamais nié cette même loi de la nécessité qu'ils prennent tant de mal à prouver aujourd'hui par la physiologie et la zoologie comparée. Ils ne voient pas que le rôle des sciences naturelles ne consiste ici qu'à éclairer un des aspects du problème. En effet, prétendre que l'observation, la raison, la volonté ne sont que des sécrétions du cerveau, et que l'homme, soumis à la loi commune, a pu à une époque inconnue se dégager de l'animali-

té inférieure, c'est expliquer seulement d'une manière nouvelle cette vérité reconnue depuis des millénaires par les religions et les philosophes, que, du point de vue de la raison, l'homme relève des lois de la nécessité, mais cela ne fait pas avancer d'un pas la solution du problème, qui a une autre face, opposée, reposant sur la conscience de la liberté.

Si, à une époque inconnue, l'homme est issu du singe, l'on admettra aussi bien qu'il ait pu sortir d'une poignée de terre à une époque connue ; dans le premier cas, c'est l'époque qui est l'inconnue ; dans le second, c'est l'origine de l'homme. Mais la question n'est pas là. La question est de savoir comment la conscience que l'homme a de sa liberté s'allie aux lois de la nécessité auxquelles il est soumis. Et elle ne saurait être résolue par la physiologie et la zoologie comparée, car dans la grenouille, le lapin et le singe, nous observons seulement une activité musculaire et nerveuse, tandis que dans l'homme nous observons, en plus de cette activité musculo-nerveuse, la conscience.

Les naturalistes et leurs admirateurs qui prétendent résoudre ce problème sont semblables à des maçons qui auraient reçu l'ordre de crépir un des côtés d'une église et qui profiteraient de l'absence du contremaître des travaux pour enduire par excès de zèle avec leurs produits, et fenêtres, et icônes, et charpentes, et murs non encore consolidés, et qui seraient enchantés de leur travail, parce qu'à leur point de vue de maçons, toutes les parties de l'édifice auraient reçu une couche égale de crépi.

IX

La solution de la question de la liberté et de la nécessité donne à l'histoire cet avantage sur toutes les autres branches du savoir qui ont cherché à la résoudre, que cette question ne concerne pas l'essence même de la volonté humaine mais sa manifestation dans le passé et dans des conditions connues.

L'histoire, devant ce problème, se trouve, par rapport aux autres sciences, dans la situation d'une science expérimentale vis-à-vis des sciences spéculatives.

L'histoire n'a pas pour objet la volonté même de l'homme, mais l'idée que nous nous formons de lui.

Et c'est pourquoi elle ne se trouve pas comme la théologie, la morale ou la philosophie, en face du mystère insondable de l'union de deux contraires, la liberté et la nécessité. L'histoire étudie les manifestations de la vie humaine dans lesquelles cette union est déjà accomplie.

Dans la vie réelle, chaque événement historique, chaque action humaine se conçoit avec une clarté et une précision parfaites et sans qu'on y aperçoive la moindre contradiction, bien que chaque fait accompli apparaisse comme libre en partie et en partie déterminé.

Quand il s'agit de résoudre le problème de l'union de la liberté et de la nécessité, et de l'essence de ces deux concepts, la philosophie de l'histoire peut et doit s'engager dans un chemin opposé à celui que suivent les autres sciences. Au lieu de s'efforcer de définir d'abord en eux-mêmes les concepts de liberté et de nécessité, et ensuite de soumettre à ces définitions les phénomènes de la vie, l'histoire doit tirer de l'énorme masse

des phénomènes qui s'offrent à elle comme régis par la liberté et la nécessité, la définition de ces deux concepts.

De quelque façon que nous considérions les actes d'un ou de plusieurs hommes, nous y voyons l'effet, en partie de la liberté humaine, en partie des lois de la nécessité.

Qu'il s'agisse de migrations de peuples, d'invasions barbares, de la politique de Napoléon III ou de l'acte qu'une personne donnée vient d'accomplir il y a une heure et qui a consisté dans le choix d'une promenade dans telle direction plutôt que dans telle ou telle autre, nous n'y voyons pas la moindre contradiction. La part de liberté et de nécessité qui a régi ces actes nous apparaît clairement.

On diffère extrêmement souvent d'opinion sur la part plus ou moins grande de liberté qu'il y a dans un acte, suivant le point de vue d'où on l'examine ; mais toujours, et dans tous les cas, l'acte humain se révèle comme un mélange déterminé de liberté et de nécessité. Chaque cas examiné nous montre une certaine dose de l'une et de l'autre. Et plus nous voyons de liberté dans un acte, quel qu'il soit, moins nous y voyons de nécessité et plus nous y voyons de nécessité, moins nous y voyons de liberté.

Le rapport des deux éléments, dont chacun augmente ou diminue suivant le point de vue, reste toujours inversement proportionnel.

L'homme en train de se noyer, s'accrochant à un autre homme qu'il entraîne avec lui ; la mère affamée qu'épuise l'allaitement d'un enfant et qui vole de la nourriture ; l'homme soumis à la discipline qui, au commandement, tue un homme sans défense, apparaissent tous moins coupables, c'est-à-dire moins libres et plus soumis aux lois de la nécessité, aux yeux de celui qui sait dans quelles conditions ils se trouvaient ; et plus

libres, au contraire, pour celui qui ne sait pas que cet homme sombrait, que cette mère était affamée, que ce soldat était dans le rang, etc. Il en va de même pour un homme qui, il y a vingt ans, a commis un meurtre, et depuis a mené dans la société une vie tranquille, sans nuire à personne ; il semble moins coupable ; aux yeux de celui qui juge son forfait au bout de vingt ans, son acte semble obéir davantage aux lois de la nécessité ; et le même crime eût semblé plus libre à celui qui l'aurait examiné un jour après qu'il a été commis. Il en va de même des actes d'un fou, d'un ivrogne ou d'un homme surexcité ; ils apparaissent moins libres et plus nécessaires à qui connaît l'état mental de ces hommes, et plus libres et moins nécessaires à qui l'ignore. Dans ces divers cas, la liberté et la responsabilité augmentent ou diminuent suivant que grandit ou s'amoindrit la nécessité et suivant le point de vue où l'on se place. Nous retrouvons toujours la nécessité plus grande quand la liberté est plus réduite, et réciproquement.

La religion, le bon sens, la science du droit, et l'histoire elle-même comprennent ces rapports de la même façon.

Toutes les circonstances sans exception dans lesquelles augmente ou s'amoindrit l'idée que nous nous faisons de la liberté et de la nécessité n'ont que trois fondements.

1° Les rapports de l'homme qui accomplit un acte, avec le monde extérieur.

2° Avec le temps ;

3° Avec les mobiles qui l'ont poussé.

Première base d'examen : les rapports plus ou moins visibles pour nous de l'homme avec le monde extérieur, la compréhension plus ou moins claire de la place exacte qu'occupe chaque homme par rapport à son milieu. C'est par là que nous

voyons que l'homme qui se noie est moins libre et plus soumis à la nécessité que l'homme bien planté sur la terre ferme. Nous voyons de même par là que les actes d'un homme qui se trouve mêlé à une foule d'autres hommes en un lieu surpeuplé, et que ceux d'un homme lié par sa famille, par son service, par une entreprise, sont incontestablement moins libres et plus soumis aux lois de la nécessité que ceux d'un homme seul et isolé.

Si nous examinons un homme seul, sans prendre en considération ses rapports avec son entourage, chacun de ses actes nous paraîtra libre. Mais si nous voyons l'un quelconque de ses rapports avec son milieu, si nous voyons les liens qui le rattachent à n'importe quoi : l'homme qui lui parle, le livre qu'il lit, le travail qui l'occupe, l'air même qui l'entoure et la lumière qui tombe sur les objets dont il se sert, nous voyons que chacune de ces conditions a sa répercussion et dirige au moins un des aspects de son activité. Et mieux nous nous rendons compte de ces influences, plus diminue l'idée que nous nous faisons de sa liberté, plus nous le sentons soumis à la nécessité.

Deuxième base d'examen : les rapports passagers, plus ou moins visibles, de l'homme avec le monde ; l'idée plus ou moins claire de la place qu'occupe son activité dans le temps. Par là, la chute du premier homme, dont la conséquence a été la naissance de l'espèce humaine, apparaît de toute évidence comme moins libre que le mariage de l'homme d'aujourd'hui. De même, la vie et l'activité d'hommes des siècles passés, liés à moi dans le temps, ne peuvent m'apparaître aussi libres que la vie de mes contemporains, dont les conséquences me sont encore inconnues.

Ainsi le degré de liberté ou de nécessité qu'on attribue à un acte dépend du plus ou moins grand laps de temps écoulé entre l'accomplissement de l'acte et le jugement qu'on porte sur lui.

Si je considère un acte que je viens d'accomplir il y a un instant dans des conditions à peu près semblables à celles où je suis maintenant, mon acte m'apparaît incontestablement libre. Mais si je juge un acte un mois après l'avoir accompli et quand je me trouve dans d'autres conditions, j'avoue malgré moi que s'il n'avait pas existé, beaucoup de choses utiles, agréables, nécessaires même, qui en sont découlées, n'auraient pas eu lieu. Si je me reporte par le souvenir à un acte encore plus éloigné datant de dix ans et plus, ses conséquences m'apparaîtront encore plus évidentes, et il me sera difficile de me représenter ce qui aurait eu lieu s'il ne s'était pas produit. Plus je me reporterai en arrière dans mon souvenir, ou, ce qui revient au même, en avant par mon jugement, plus mes conclusions sur la liberté d'un de mes actes seront hésitantes.

Nous trouvons dans l'histoire exactement la même progression de notre croyance à la participation de la volonté libre aux affaires humaines. Un événement qui vient de s'accomplir nous apparaît comme l'œuvre incontestable de tels personnages connus ; mais dès que l'événement s'éloigne de nous, ses suites inévitables que nous avons désormais sous les yeux nous empêchent de voir rien de plus. Et plus nous nous reportons en arrière dans l'examen des événements, moins ils nous semblent arbitraires.

La guerre austro-prussienne nous apparaît comme l'indubitable résultat des ruses de Bismarck, etc. Les guerres napoléoniennes, bien qu'avec quelques doutes déjà, nous apparaissent encore comme dues à la volonté de quelques héros. Mais dans les Croisades nous voyons vraiment un événement qui occupe une place définie, et sans lequel l'histoire moderne de l'Europe serait dépourvue de sens ; pourtant les chroniqueurs du Moyen Âge n'y ont vu que l'effet de la volonté de quelques personnages. Et si nous en venons aux grandes invasions, personne aujourd'hui ne croira que le renouvellement du monde ait jamais dépendu de la fantaisie d'Attila. Plus l'on se

reporte en arrière, dans l'histoire, plus douteuse apparaît la liberté des acteurs des événements, et plus évidente la loi de la nécessité.

Troisième base d'examen : la plus ou moins grande possibilité pour nous de pénétrer l'enchaînement sans fin des causes, qui est l'exigence inévitable de notre raison, et dans laquelle chaque phénomène intelligible, et, par suite, chaque acte de l'homme, doit avoir sa place déterminée, comme conséquence de ceux qui le précèdent et cause de ceux qui le suivent.

Il en ressort que nos actes et ceux d'autrui nous apparaissent, d'un côté, d'autant plus libres et moins soumis à la nécessité que nous connaissons mieux les lois physiologiques, psychologiques, historiques tirées de l'observation, auxquelles l'homme est soumis, et que nous étudions avec plus d'exactitude la cause physiologique, psychologique ou historique d'un acte ; d un autre côté, l'activité observée nous apparaît d'autant plus simple et, le caractère et l'esprit de l'homme que nous considérons moins complexe.

Quand nous ne comprenons pas la cause d'un acte, criminel, vertueux ou indifférent par rapport au bien ou au mal, nous avons tendance à voir en lui la plus forte dose de liberté. S'il s'agit d'un crime, nous réclamons avant tout sa punition, s'il s'agit d'un acte de vertu, nous le couvrons d'éloges. S'il s'agit de cas indifférents, nous voyons en eux la marque de la plus grande personnalité, de l'originalité, de la liberté. Mais si nous connaissons, ne fût-ce qu'une seule des causes de cet acte, nous trouvons en lui déjà une certaine dose de nécessité, nous sommes disposés à plus de clémence pour le crime, nous attribuons moins de mérite à l'acte de vertu, nous trouvons moins de liberté dans l'acte qui nous paraissait original. Le fait qu'un criminel a grandi dans un milieu de malfaiteurs atténue déjà sa culpabilité. Le sacrifice d'un père ou d'une mère qui s'accompagne de la possibilité d'une récompense nous est plus

compréhensible que le sacrifice sans raison apparente, aussi éveille-t-il moins notre sympathie, nous paraît-il moins libre. Le fondateur d'une secte, d'un parti, nous étonne moins quand nous savons comment et par quoi a été préparée son action. Si nous disposons d'une longue série d'expériences, si notre observation est sans cesse orientée vers la recherche des rapports existant entre les causes et les effets, les actions humaines nous paraissent d'autant plus nécessaires et d'autant moins libres que nous lions plus sûrement les effets aux causes. Si les faits que nous examinons sont simples et si nous disposons pour les étudier d'une énorme quantité de faits similaires, l'idée que nous nous faisons de leur nécessité sera encore plus complète. La malhonnêteté du fils d'un père malhonnête, la mauvaise conduite d'une femme tombée dans un mauvais milieu, le retour d'un ivrogne à son ivrognerie sont des faits qui nous paraissent d'autant moins libres que nous en possédons mieux les causes. Si l'homme dont nous examinons la conduite se trouve au plus bas degré du développement de l'intelligence, si c'est un enfant, un fou, un imbécile, alors, connaissant les causes de sa conduite et l'état fruste de son caractère, nous voyons en lui une si grande part de nécessité et une si petite part de liberté que, sitôt connu le mobile qui le pousse, nous pouvons prédire l'acte qui en sera la conséquence.

C'est sur ces trois éléments d'examen que se basent l'irresponsabilité dans le crime et les circonstances atténuantes, admises par toutes les législations. La responsabilité paraît plus ou moins grande selon que l'on connaît plus ou moins les conditions où s'est trouvé le coupable que l'on juge, selon le plus ou moins grand intervalle qui s est écoulé entre l'acte et le jugement, et selon le degré de connaissance que l'on a des causes de l'acte.

X

Ainsi la part que nous attribuons à la liberté et à la nécessité diminue ou grandit d'après la liaison plus ou moins étroite de l'acte avec le monde extérieur, le degré de son éloignement dans le temps, sa dépendance plus ou moins grande des causes, parmi lesquelles nous voyons apparaître un phénomène de la vie humaine.

Si nous envisageons le cas d'un homme dont les relations avec le monde extérieur sont le mieux connues, pour qui l'intervalle entre l'acte et son jugement est le plus long et dont les mobiles nous sont les plus clairs, nous y trouvons la plus grande dose de nécessité et la moins grande dose de liberté. Si nous envisageons au contraire le cas d'un homme dont les actes dépendent le moins des circonstances extérieures, si son acte vient d'être accompli à l'instant même et si les causes de son acte nous sont inaccessibles, nous trouvons dans son cas la moindre dose de nécessité et la plus grande de liberté.

Mais, dans un cas comme dans l'autre, nous aurons beau faire varier notre point de vue, préciser le lien de l'homme avec le monde extérieur ou le considérer comme inaccessible à notre connaissance, allonger ou raccourcir l'intervalle entre l'acte et le jugement, comprendre ou ignorer les causes, jamais nous ne pourrons conclure à une liberté complète, ni à une nécessité complète.

1) Nous aurions beau nous représenter l'individu comme ne subissant aucune influence extérieure, nous n'arriverions pas à comprendre la liberté dans l'espace. Chacun des actes de l'homme est conditionné, et par ce qui l'entoure, et par son corps lui-même. Je lève la main et je la baisse. Mon mouvement me semble libre ; mais lorsque je me demande si je puis

lever ma main dans toutes les directions, je m'aperçois que mon geste a été fait dans la direction où les corps m'entourant et mon corps lui-même offraient le moins d'obstacles. De toutes les directions possibles, j'ai choisi celle qui me coûtait le moins d'efforts. Pour que mon mouvement eût été libre, il aurait nécessairement fallu une absence complète d'obstacles. Donc, nous ne pouvons nous représenter un homme libre qu'en dehors de l'espace, chose évidemment impossible.

2) Nous aurons beau rapprocher le jugement sur un acte de l'époque où il a été commis, nous n'arriverons jamais à comprendre la liberté dans le temps. En effet, si je considère un acte accompli il y a une seconde seulement, je ne peux le juger libre, puisqu'il est enchaîné au moment où il a été accompli. Puis-je lever le bras ? Je le lève, mais je me demande si je pouvais ne pas le lever à ce moment déjà passé. Pour m'en assurer, je ne le lève pas dans la seconde qui suit. Mais je ne l'ai pas levé au moment juste où je me suis demandé si j'en avais la liberté. Le temps a passé, je n'avais pas le pouvoir de le retenir, et le bras que je lève maintenant, et l'air dans lequel j'ai fait le mouvement, ne sont déjà plus, ni l'air qui m'entourait à cet instant précis, ni le bras que je garde maintenant immobile. Le moment où a été fait le premier mouvement ne reviendra pas, et à ce moment-là je ne pouvais faire qu'un seul mouvement, et quel qu'il fût, il ne pouvait être qu'unique. Cependant le fait que je n'ai pas levé le bras dans la minute qui suit ne démontre pas qu'alors je pouvais ne pas le lever. Et puisque je ne pouvais faire qu'un mouvement dans ce moment donné, celui-ci ne pouvait être autre. Pour me représenter ce mouvement comme libre, je dois donc me le représenter dans le présent, à la limite du passé et du futur, c'est-à-dire hors du temps, ce qui est impossible.

3) La difficulté d'atteindre la cause a beau grandir, jamais nous n'arriverons à la représentation d'une liberté complète, c'est-à-dire à la non-existence d'une cause. Quelque inaccessi-

ble que soit pour nous la cause de l'expression d'une volonté dans un acte quelconque commis par nous ou par autrui, la première exigence de notre esprit est d'en supposer et d'en rechercher la cause sans laquelle on ne peut concevoir aucun phénomène. Je lève la main pour accomplir un acte indépendant de toute cause, mais le seul fait de vouloir un acte sans cause lui en donne une.

Même en supposant un homme absolument libre de toute influence, en considérant un de ses actes au moment même où il l'accomplit, sans le rattacher à aucune cause, en admettant même un résidu infinitésimal de nécessité égal à zéro, jamais nous n'arriverons à comprendre la liberté complète de l'homme. Car un être hors de toute influence extérieure, hors du temps et indépendant de toute cause n'est plus un homme.

De même, il nous est impossible de nous représenter une action humaine d'où soit absente la liberté et qui soit soumise à la seule loi de la nécessité.

1) Si étendue que soit notre connaissance des conditions dans l'espace où se trouve un homme, elle ne saurait être complète, car le nombre de ces conditions est infini, de même que l'espace est infini. Par suite, dès l'instant que les conditions qui agissent sur un individu ne sont pas toutes déterminées, il n'y a plus de nécessité absolue, et il reste une certaine part de liberté.

2) Quoi que nous fassions pour allonger l'intervalle qui sépare le phénomène examiné du moment où on le juge, la période envisagée sera toujours finie, alors que le temps lui-même est infini ; par suite, sous ce rapport encore, il ne peut jamais y avoir de nécessité complète.

3) Quelle que soit notre connaissance de l'enchaînement des causes ayant abouti à un acte, nous n'arriverons pas à sa

complète connaissance, puisqu'il est infini, et, une fois encore, nous n'arriverons pas à la nécessité absolue.

En outre, si, même en admettant un résidu infinitésimal de liberté égal à zéro, nous constations dans un cas quelconque, celui d'un mourant, d'un embryon, d'un idiot, l'absence complète de liberté, nous anéantirions la notion même de l'homme, car où il n'y a pas de liberté, il n'y a pas davantage d'homme. Voilà pourquoi se représenter une action humaine comme soumise à la seule loi de la nécessité, sans le moindre résidu de liberté, est aussi impossible que de se la représenter entièrement libre.

Ainsi, pour considérer une action humaine comme soumise à la seule loi de la nécessité, nous devons admettre que nous connaissons la quantité infinie *des conditions dans l'espace, la période infime du temps de durée, la série* infinie *des causes.*

Afin de nous représenter au contraire un homme complètement libéré de la loi de la nécessité, nous devons le considérer comme étant seul, en dehors de l'espace, du temps et de la causalité.

Dans le premier cas, si la nécessité était possible sans la liberté, nous arriverions à une définition de la loi de nécessité par la nécessité elle-même, c'est-à-dire à une forme sans contenu.

Dans le second cas, si la liberté était possible sans la nécessite, nous aboutirions à une liberté sans condition, hors du temps, de l'espace, de la causalité, liberté qui, par le fait même de n'être conditionnée ou limitée par rien, ne serait rien qu'un contenu sans contenant.

Nous arriverions d'une façon générale à ces deux fondements de toute philosophie : l'essence inaccessible de la vie et les lois qui la définissent.

Voici ce que dit la raison : 1° L'espace avec toutes les formes par lesquelles il s'est rendu visible, c'est-à-dire la matière, est infini et ne peut être conçu autrement. 2° Le temps est un mouvement infini sans un instant d'arrêt, et ne saurait être conçu autrement. 3° L'enchaînement des causes et des effets n'a ni commencement ni fin.

La conscience dit : 1° Seule j'existe, et rien n'existe en dehors de moi, donc je renferme l'espace. 2° Je mesure le temps qui fuit par un moment immobile du présent, dans lequel seul j'ai conscience d'être vivante, donc je suis hors du temps. 3° Je suis en dehors de toute cause, car je me sens la cause de chaque manifestation de ma vie.

La raison exprime les lois de la nécessité, la conscience exprime l'essence de la liberté.

La liberté inconditionnée est l'essence de la vie dans la conscience de l'homme. La nécessité sans contenu est la raison humaine sous ses trois formes.

La liberté est ce que l'on examine. La nécessité est ce qui est examiné. La liberté est le contenu. La nécessité est le contenant.

C'est seulement en séparant ces deux sources de la connaissance qui sont l'une à l'autre ce que sont l'un à l'autre le contenant et le contenu, que l'on arrive à des notions qui s'excluent mutuellement et demeurent inconcevables sur la liberté et la nécessité.

C'est seulement en les unissant qu'on arrive à une représentation claire de la vie humaine.

En dehors de ces deux notions qui se déterminent mutuellement dans leur union, de même que le contenu est uni au contenant, il n'y a aucune représentation possible de la vie.

Tout ce que nous savons d'elle n'est qu'un certain rapport entre la liberté et la nécessité, c'est-à-dire entre la conscience et les lois de la raison.

Tout ce que nous savons du monde extérieur de la nature n'est rien de plus qu'un certain rapport entre les forces de la nature et la nécessité, ou entre l'essence de la vie et les lois de la raison.

Les forces vitales de la nature sont placées en dehors de nous et de notre conscience, et nous les appelons pesanteur, force d'inertie, électricité, force vitale, etc. ; mais la force vitale de l'homme nous est connue par notre conscience et nous l'appelons liberté.

La pesanteur sentie par tout homme nous est inaccessible dans son essence et nous ne pouvons la comprendre que dans la mesure où nous connaissons les lois de la nécessité auxquelles elle est soumise (depuis la première notion que tous les corps tombent jusqu'à la loi de Newton). De même la force de la liberté sentie par la conscience nous est également inaccessible en elle-même ; elle ne nous devient intelligible que dans la mesure où nous connaissons les lois de la nécessité auxquelles elle est soumise, depuis le fait que tout homme meurt jusqu'aux lois économiques ou historiques les plus complexes.

Chacune de nos connaissances n'est qu'un acte de soumission de l'essence de la vie aux lois de la raison.

La liberté de l'homme se distingue de toutes les autres forces parce que nous en avons conscience, mais pour la raison elle n'est en rien différente d'aucune autre force. Les forces de la pesanteur, de l'électricité ou de l'affinité chimique ne se distinguent l'une de l'autre que parce que notre raison les a définies séparément.

Il en va de même de la force de la liberté ; pour la raison, elle ne se distingue des autres forces de la nature que par la définition que cette raison en donne. La liberté sans la nécessité, c'est-à-dire sans les lois de la raison qui la délimitent, ne se différencie pas de la pesanteur, de la chaleur, ou bien de la force de la végétation ; elle n'est qu'une sensation instantanée, indéfinie, de la vie. De même que l'essence indéterminée de la force qui meut les corps célestes, de la force-chaleur, de la force-électricité, de la force de l'affinité chimique ou de la force-vie, forme le contenu de l'astronomie, de la physique, de la chimie, de la botanique, de la zoologie, etc., de même l'essence de la force-liberté constitue le contenu de l'histoire. Mais de même que l'objet de chaque science est la manifestation de cette essence inconnue de la vie, et que cette essence à son tour peut être seulement l'objet de la métaphysique, de même la manifestation de la liberté humaine dans l'espace, le temps et la causalité constitue l'objet de l'histoire, tandis que la liberté est l'objet de la métaphysique.

Dans les sciences expérimentales, nous appelons ce qui nous est connu : lois de la nécessité, et ce qui nous demeure inconnu : force vitale. La force vitale n'est que le nom donné au résidu inconnu de ce que nous savons de l'essence de la vie.

De même dans l'histoire, nous appelons ce qui nous est connu lois de la nécessité, et ce qui nous est inconnu, liberté. La liberté, pour l'histoire, n'est que l'expression du résidu inconnu de ce que nous savons des lois de la vie humaine.

XI

L'histoire étudie les manifestations de la liberté humaine dans ses rapports avec le monde extérieur, avec le temps et dans sa dépendance vis-à-vis de la causalité, c'est-à-dire qu'elle délimite la liberté selon les lois de la raison ; aussi ne peut-elle être une science qu'autant que la liberté est soumise à ces lois.

Pour l'histoire, la reconnaissance de la liberté humaine comme une force assez grande pour avoir une influence sur les événements, c'est-à-dire non soumise à des lois, équivaut à la reconnaissance pour l'astronomie d'une force libre mettant en mouvement les corps célestes.

Admettre cela, c'est supprimer la possibilité de l'existence de lois, donc toute science. Si un seul corps peut se mouvoir librement, les lois de Kepler et de Newton n'existent plus et on ne peut plus concevoir le mouvement des corps célestes. De même, s'il existe un seul acte humain libre, il n'existe aucune loi historique, et il devient impossible de se représenter les faits de l'histoire.

Pour l'histoire, les volontés humaines se meuvent suivant les lignes dont une extrémité se cache dans l'inconnu, tandis qu'à l'autre extrémité, la conscience de la liberté dans le moment présent se meut dans l'espace, le temps, la causalité.

Plus le champ de ce mouvement s'éloigne à nos yeux, plus visibles en sont les lois. Saisir et définir ces lois, c'est la tâche de l'histoire.

Si l'on part du point de vue de la science actuelle, si l'on prend le chemin qu'elle suit en recherchant les causes des phé-

nomènes dans le libre arbitre humain, il est impossible de définir ces lois. Car quelles que soient les limites que nous assignons à la liberté, l'existence d'une loi est impossible dès l'instant que nous la reconnaissons comme une force non soumise à des lois.

C'est seulement en portant à l'infini la limite de cette liberté, c'est-à-dire en la considérant comme une quantité infinitésimale, que nous nous convaincrons de l'impossibilité absolue de pénétrer jusqu'aux causes ; et alors, au lieu de les rechercher, l'histoire se donnera pour tâche de rechercher des lois.

Cette recherche est commencée depuis longtemps, et les nouvelles méthodes de pensée que l'histoire doit s'assimiler s'élaborent en même temps que se détruit d'elle-même la vieille histoire qui fractionnait de plus en plus les causes des événements.

Les sciences humaines suivent d'ailleurs le même chemin. Les mathématiques, science exacte par excellence, abandonnent la méthode du fractionnement progressif, lorsqu'elles atteignent l'infiniment petit, pour la nouvelle méthode de totalisation des éléments inconnus infiniment petits. Les mathématiques renoncent à la notion de cause pour rechercher une loi, c'est-à-dire des propriétés communes à tous les éléments inconnus infiniment petits.

Les autres sciences font de même, bien que sous une autre forme. Quand Newton a démontré la loi de la gravitation, il n'a pas dit que le soleil ou la terre avaient la propriété d'attirer d'autres corps, il a dit que tous les corps, du plus grand jusqu'au plus petit, avaient la propriété de s'attirer l'un l'autre, c'est-à-dire que, laissant de côté la cause du mouvement des corps, il a exprimé une propriété commune à tous les corps, de l'infiniment grand à l'infiniment petit. C'est ce que font aussi les sciences naturelles ; elles ont mis de côté les causes pour re-

chercher les lois. Et l'histoire suit le même chemin. Si son objet est d'étudier les mouvements des peuples et de l'humanité, non de décrire des tranches de vies particulières, elle doit écarter la notion des causes pour rechercher les lois communes à tous les éléments de liberté infiniment petits, égaux et liés entre eux de façon indissoluble.

XII

Depuis que la loi de Copernic a été découverte et démontrée, l'affirmation que la terre tourne autour du soleil a détruit la cosmographie antique. On aurait pu rejeter cette loi et conserver l'ancienne notion sur Je mouvement des corps ; et si on ne la rejetait pas, il était impossible, semblait-il, de poursuivre l'étude des mondes de Ptolémée. Cependant, même après la découverte de la loi de Copernic, les mondes de Ptolémée ont continué longtemps à être étudiés.

Depuis qu'un homme a dit pour la première fois, et démontré que le nombre des naissances ou des crimes est soumis à des lois mathématiques, que des circonstances géographiques et politico-économiques déterminées entraînent telle ou telle forme de gouvernement ; que des relations déterminées entre le sol et la population qui l'occupe produisent les mouvements de cette population, à partir de ce moment les bases sur lesquelles se construit l'histoire ont été ruinées en leur fondement.

On pouvait rejeter ces lois nouvelles et garder l'ancienne façon de voir ; et sans les rejeter, il semblait impossible de continuer à étudier les faits historiques comme produits par la volonté libre de l'homme. Car si telle forme de gouvernement,

telle migration de peuples sont dues à telles ou telles circonstances géographiques, ethniques, économiques, la volonté des hommes qui nous apparaissait comme ayant établi telle forme de gouvernement ou suscité telle migration de peuples ne peut plus être considérée comme une cause.

Et cependant l'ancienne histoire continue à être étudiée de pair avec les lois de la statistique, de la géographie, de l'économie politique, et comparée avec la philosophie et la géologie qui ont des principes directement contraires à ses affirmations.

Quant à la philosophie de la nature, le combat a été long et acharné entre les anciennes et les nouvelles théories. La théologie montait la garde autour des vieux principes et accusait les nouveaux de détruire la Révélation. Mais dès que la vérité eut triomphé, la théologie reprit pied tout aussi fermement sur le nouveau terrain.

La lutte à notre époque entre l'ancienne et la nouvelle conception de l'histoire est demeurée aussi confuse et obstinée ; la théologie continue à monter la garde autour de l'ancienne façon de voir, et accuse toujours la nouvelle de rejeter la Révélation.

Dans un cas comme dans l'autre, la bataille soulève les passions et étouffe la vérité ; d'un côté apparaît la peur, et le regret de l'édifice élevé par les siècles, de l'autre la passion de détruire.

Les gens qui repoussent les vérités nouvelles en matière de philosophie de la nature croient que s'ils admettent ces vérités, ce sera la destruction de la foi en Dieu, en la création du monde et en le miracle de Josué, fils de Naun. Quant aux défenseurs des lois de Copernic et de Newton, comme Voltaire, par exemple, il leur semblait que les lois de l'astronomie détruisaient la

religion, et Voltaire se servait des lois de l'attraction comme d'une arme contre la foi.

Exactement de la même façon aujourd'hui, il semble qu'il suffit de reconnaître les lois de la nécessité pour faire s'écrouler les notions sur l'âme, sur le bien et le mal, et les institutions gouvernementales et ecclésiastiques bâties sur elles.

Exactement de la même façon aujourd'hui, les défenseurs inavoués de la loi de la nécessité se font, comme Voltaire en son temps, une arme de cette loi contre la religion. Exactement de même que la loi de Copernic en astronomie, la loi de la nécessité en histoire non seulement ne détruit pas, mais consolide le terrain sur lequel se fondent les institutions politiques et religieuses.

Nous retrouvons donc aujourd'hui en histoire le même problème qui s'est posé pour l'astronomie. La différence des théories est basée sur l'acceptation ou le refus d'une unité absolue servant de mesure pour les phénomènes apparents. En astronomie cette unité était l'immobilité de la terre ; en histoire, c'est l'indépendance de la personne, la liberté de l'homme.

En astronomie, la difficulté d'admettre le mouvement de la terre et des autres planètes tenait à ce que l'on renonçait à la sensation directe de l'immobilité de la terre et du mouvement des planètes ; en histoire, la difficulté d'admettre la soumission de la personne aux lois de l'espace, du temps, de la causalité, tient à ce qu'il faut renoncer au sentiment direct, que chacun éprouve, de l'indépendance de sa personne. Mais, de même qu'en astronomie la nouvelle théorie dit : « C'est vrai, nous n'avons pas la sensation du mouvement de la terre mais en admettant qu'elle est immobile, nous arrivons à une absurdité. Si nous admettons au contraire ce mouvement dont nous n'avons pas la sensation, nous arrivons à des lois », de même en histoire, la théorie nouvelle dit : « C'est vrai, nous n'avons

pas le sentiment de notre dépendance, mais si nous admettons notre liberté, nous arrivons à une absurdité ; si au contraire nous admettons notre dépendance vis-à-vis du monde extérieur, du temps et de la causalité, nous obtenons des lois. »

Dans le premier cas, il a fallu renoncer au sentiment d'une immobilité dans l'espace, et admettre un mouvement que nos sens ne percevaient pas. Dans le cas présent, il nous faut de même renoncer à cette liberté dont nous avons conscience et reconnaître une dépendance que nous ne sentons pas.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Janvier 2006
—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Jean-Marc, PhilippeC, Coolmicro et Fred

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu…**

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER
À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.